Shelf No. M010.5.P58

DISCARDED
By The
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1919. T. CXLV. 1.

LUÇON

Imprimerie S. Pacteau

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-HUITIÈME

(CENT QUARANTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION)

145-146

554499
6.12.52

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1919

Z
1007
P73
E.145-
146

A86561

LIBRARY
REFERENCE

MAY 22 1922

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

La France héroïque et ses alliés, par Gustave Geffroy, Léopold-Lacour, Louis Lumet. T. I. Paris, Larousse, s. d., gr. in-4 de VIII-316 p., avec 587 grav. photographiques, 26 hors texte en noir et en couleurs et 12 cartes en noir et en couleurs. — Prix : Broché, 26 fr. ; relié demi chagrin, 36 fr.

C'est dans les premières semaines de la guerre, dès la fin du mois d'août 1914, que MM. Geffroy, Léopold-Lacour et Lumet conçurent « l'idée, bientôt admise par les directeurs de la maison Larousse, de consigner, par l'écrit et par l'image, la signification des mouvements redoutables et grandioses qui commençaient leur immense développement historique. On trouvera donc, dans *la France héroïque et ses alliés*, l'histoire de la guerre depuis les préliminaires diplomatiques de juillet 1914, l'histoire de la guerre telle qu'elle peut s'écrire actuellement, par le résumé fidèle, critique, contrôlé des faits visibles, désormais acquis. » L'histoire, telle qu'elle peut s'écrire « dans l'atmosphère même des événements et sous leur poussée impérieuse, » n'est sans doute pas l'histoire définitive, telle que permettra de l'établir dans ses détails la connaissance des documents d'archives. Mais les auteurs ont raison ; il y a suffisamment de faits acquis pour qu'on puisse donner au lecteur une image de la guerre, vraie dans son ensemble, et faire passer sous ses yeux des tableaux exacts et vivants du grand drame que nous avons vécu. Sans se laisser dominer et troubler par la fièvre patriotique, les auteurs ont voulu — et ils y ont réussi, — composer un récit aussi impartial que possible. Vingt-huit chapitres qui forment ce premier volume nous racontent l'invasion de la Belgique, la marche sur Paris, la victoire de la Marne, la poursuite des troupes allemandes, la guerre de tranchées, l'Yser, les combats dans l'Argonne et les Vosges, les offensives de Champagne et d'Artois en 1915, puis les événements qui se sont déroulés sur le théâtre oriental de la guerre, l'entrée en guerre de l'Italie et, sans parler de l'offensive allemande contre Verdun au début de 1916, réservée pour un prochain volume, le récit s'arrête à la décision des Alliés des 27-28 mars 1916 qui visait à établir l'unité d'action et de Front. Deux chapitres sont consacrés à la guerre sur mer et à la guerre de l'air. Une « chronologie des principaux événements relatés dans ce volume » en rendra plus aisée l'utilisation.

Est-il besoin de dire que, composé par trois écrivains d'un incontestable talent, l'ouvrage ne se présente pas comme un simple et sec exposé de faits, mais offre une lecture des plus attachantes ? Une

quinzaine de cartes, très nettes et bien détaillées, permettent de suivre les opérations. Une illustration abondante : portraits, croquis, faits de guerre, ruines — hélas ! ruines multiples — d'une exécution excellente, ajoutent à la fois au charme de ce beau livre et à son intérêt documentaire. Un index des gravures et des portraits permet de se retrouver aisément dans ce musée.

En attendant la suite de ce monument élevé à la France héroïque et à ses alliés, félicitons les auteurs de l'avoir conçu et la maison Larousse de leur avoir prêté pour l'exécution son puissant concours.

E.-G. Ledos.

Les Monuments français détruits par l'Allemagne, par Arsène Alexandre. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-4 de 218 p., avec 47 planches hors texte contenant 242 photographies. — Prix : 24 fr.

Chargé, dès les premiers mois de la guerre, par le ministre de l'instruction publique, de conduire une enquête sur les dévastations organisées dans notre pays par les armées ennemies, M. Arsène Alexandre, l'éminent critique d'art, inspecteur général des Musées, a fait de son rapport une publication qui est le plus dramatique réquisitoire contre la barbarie allemande. Il nous est apporté à l'heure où cette barbarie va recevoir son châtiment, à l'heure des réparations et des sanctions. Ce n'est pas seulement le douloureux pèlerinage d'un artiste, ce sont les conclusions implacables d'un justicier. La rigueur de sa documentation met définitivement à néant les plaidoyers menteurs des « avocats de la destruction ». Ville par ville et monument par monument, le témoin véridique a dressé son inventaire, dont les déclarations sont confirmées par les photographies les plus précises et les plus nombreuses : il y en a près de deux cent cinquante. Rien de plus poignant que cette illustration du livre ; c'est le cri même et la protestation des pierres. Auprès d'Arras, de Péronne, de Bapaume, de Soissons, de Reims, de Verdun, des centaines de villages ont agonisé sous les bombardements féroces, des merveilles de notre architecture et de notre sculpture ont péri. Qu'est-ce qui peut payer, ou plutôt compenser, les ravages de la fureur bestiale ? Quels sont les trésors d'art, aux mains de nos ennemis, dont il sera juste que la jouissance vienne réparer nos deuils ? Qu'on lise donc et que l'on répande le plus loin possible, et chez les alliés, et chez les neutres, ces pages de flamme et d'amertume ; qu'elles pénètrent au fond des consciences ! Encore faut-il dire que le réquisitoire est forcément incomplet ; il est publié aujourd'hui, mais il a été arrêté aux premiers mois de 1918. Que de ruines depuis, et dans l'avance un moment victorieuse des Vandales, et dans leur retraite farouche et précipitée ! M. Alexandre nous doit un supplément, avant que soient terminées

les négociations de paix, et fixée l'amende que paieront les criminels. De toute façon, ce grand livre, avec ses accents indignés et sortis du cœur, témoignera pour nous dans l'avenir. André Pératé.

Le Complot de Sarajevo (28 juin 1914). *Études sur les origines de la guerre*, par Jules Chopin. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 128 p., avec 1 carte. — Prix : 2 fr. 40.

Dans ce petit livre, M. Jules Chopin, auteur d'ouvrages appréciés sur les questions autrichiennes, tchèques et yougo-slaves, s'efforce de démontrer la fausseté des accusations portées par le gouvernement autrichien contre la Serbie au sujet de l'attentat de Sarajevo : question d'une énorme importance, puisque l'assassinat de l'archiduc Ferdinand fut la cause déterminante qui fit éclater la terrible guerre, préparée par l'Allemagne, dont la menace pesait sur l'Europe et sur le monde depuis si longtemps.

D'ailleurs il ne partage pas l'opinion de M. H. W. Steed, le fameux directeur de la politique étrangère au *Times*, ennemi passionné de l'Autriche-Hongrie, d'après lequel le meurtre de François-Ferdinand serait dû à des intrigues de Cour. Il lui donne pour cause réelle l'ambition même du prince, décidé à faire la guerre contre la Serbie pour assurer le triomphe de ses visées personnelles. Le plan aurait été arrêté dans l'entrevue du Konopischt, où il rencontra, le 12 juin 1914, l'empereur d'Allemagne et le roi de Suède : pour que la Serbie parût la provocatrice, il suffisait de simuler un attentat contre l'archiduc lors du voyage qu'il allait faire en Bosnie-Herzégovine.

Les documents présentés tendent à prouver que Princip, l'assassin, a agi indépendamment de Cabrinovitch, qui avait lancé les bombes. Il est certain qu'il y a là bien des obscurités, et c'est justement que M. Chopin flétrit les procédés abominables de la justice autrichienne, faux témoignages et falsifications de documents. On peut donc admettre que l'affaire des bombes résulte d'un complot, qui fut peut-être monté par la police autrichienne. Mais, cela même établi, il ne s'en suit pas que Princip, que l'auteur lui-même nous montre comme un nationaliste exalté, n'ait pas agi sous l'influence directe ou indirecte de la « Narodna Odbrana. »

Nous conclurons que ce livre apporte une contribution intéressante à l'étude d'un fait historique très important, mais la pleine lumière n'est pas encore faite. A. T.

Le Secret de la frontière, 1815-1871-1914. Charleroi, par Fernand Engerand. Paris, Bossard, 1918, in-8 de 600 p., avec 8 portraits et 14 cartes. — Prix : 15 fr.

Ainsi qu'il arrive souvent aux œuvres puissantes, il s'est formé sur

le livre de M. Engerand une légende, et même plusieurs légendes : qu'il aurait été inspiré par un général mécontent, que ce serait une arme de guerre, etc. Nous laisserons de côté, bien entendu, ces vagues racontars, pour ne prendre que l'ouvrage en lui-même, replacé à sa date ; il en vaut la peine : outre un travail prodigieux comme étendue et comme profondeur, il apporte, ou veut apporter, des réponses à un certain nombre de questions que la France s'est posées avec angoisse. Il y a, sur le début de la guerre, des problèmes qui attendent encore leur solution : un officier, fort bien documenté, a dit, dans une revue, le 16 octobre 1918 : « l'énigme de Charleroi est loin d'être résolue. L'histoire parviendra-t-elle à l'élucider ? Il est permis d'en douter. » M. Engerand, sans attendre le recul du temps et les publications des grands états-majors, a voulu trouver dès maintenant le mot de l'énigme, et nous le révéler. Jusqu'à l'armistice, on pouvait se demander si l'heure était bien venue d'aborder une aussi redoutable question, s'il était possible de s'élever au dessus des polémiques journalières, de traiter le problème en historien. Sans doute l'auteur a tracé, avec beaucoup de prudence, la limite de son ambition : il nous dit qu'il veut donner « non l'histoire (l'heure n'est pas encore venue, et il faut se garder des jugements précipités comme des apothéoses brusquées), mais une explication du drame de Charleroi. » Cette explication a tout d'abord paru sévère. Bien entendu M. Engerand se défend de prononcer un réquisitoire. C'est généralement ce qu'on dit quand, justement, on vient de requérir. Du reste il suffit d'étudier la table des matières : elle est d'une clarté émouvante, comme le plan d'un réquisitoire fort bien fait. Il y a notamment un portrait du maréchal Joffre, qui n'est pas caressé par l'artiste. Il est peut-être très ressemblant, nous disions-nous, toujours avant le 11 novembre, mais est-ce bien le moment de substituer une eau-forte à une image d'Épinal ? — On était encore inquiet de voir mettre en cause l'état-major, c'est-à-dire l'intelligence collective, la tête de ce grand corps qu'est l'armée, l'état-major qui, avant la guerre, aurait réclamé le démantèlement de la frontière du nord, ou même l'École de guerre, alors que justement la fin victorieuse de la lutte allait nous révéler que c'était bien l'École de guerre qui avait raison, et que sa doctrine triomphait avec Foch.

Et voici au contraire que, à partir du redressement des armées de l'Entente, un phénomène concomitant se produit pour l'œuvre de M. Engerand : ce livre, jusque-là sombre, et oppressant le cœur, se révèle tout à coup comme une œuvre de lumière et de salut. Quand on le relit à la clarté de la victoire, on le comprend enfin, surtout si le lecteur peut l'étudier sans rougir, n'ayant été, avant la guerre, ni un pacifiste, ni un arriviste, ni un naïf croyant à la vertueuse Allemagne.

Dans la quiétude que donne le succès, et n'étant plus obligé de s'en tenir à l'optimisme à tout prix, nécessaire pendant la lutte, on donne raison à l'auteur, quand il signale les grosses fautes qui ont failli causer notre défaite, c'est-à-dire la mort de la France. Oui, depuis la sinistre affaire Dreyfus, notre espionnage, notre contre-espionnage, étaient absolument désorganisés. Oui, le commandement au début a commis deux fautes capitales : il n'a pas pourvu à la défense du nord, et l'on sait ce qu'il en est résulté : souffrances indicibles de tout ce peuple, ruines difficiles à réparer, accroissement des ressources de l'Allemagne. Le commandement n'a pas non plus défendu le bassin de Briey dont les minerais de fer, seuls, ont permis à l'ennemi de prolonger la guerre de deux ans. L'Etat-Major a méconnu l'importance de Briey ; son excuse, c'est qu'il n'était pas le seul à l'ignorer. Qui donc la connaissait, ou l'a fait connaître, avant la guerre ? C'est M. Engerand lui-même qui nous en a révélé l'importance, dans des études qui, au cours de la lutte, ont fait sensation. Ce livre-ci fera mieux ; il fera époque. Il ne contient pas seulement des critiques du passé, très serrées, très rigoureuses, il renferme surtout des enseignements pour les temps à venir. Il est vital, pour l'existence même du pays, que l'on sache pourquoi Lille n'a pas été défendu ; que l'on sache aussi combien, avant la guerre, on a découragé, disgrâcié, les hommes de valeur dans l'armée, mesurant chichement ou refusant l'avancement aux plus dignes : lisez l'histoire du colonel Grouard, du général Herment. On a le cœur douloureusement serré en entendant des soldats éminents pousser de véritables cris d'alarme, et ces cris sont couverts par les piaillements des politiciens ! Le livre de M. Engerand, parmi ses autres mérites, en a un fort considérable : il montre nettement le tort immense que l'on a fait au pays avant août 1914, en décourageant tant d'excellents Français, tant d'esprits supérieurs, parce qu'ils ne montraient point patte rouge. On a ainsi diminué le rendement intellectuel du pays, compromis même son existence, sans profit pour personne, mais à la plus grande joie des jalousies mesquines et féroces.

Ce livre est d'une lecture amère, et salubre, comme la vérité. Je fais le vœu, tout d'abord, que, dans le traité de paix, nos plénipotentiaires, et nos alliés, s'en inspirent pour le tracé de notre frontière. Je souhaite aussi que, à l'avenir, dans les discussions du Parlement sur l'armée, nul n'ose prendre la parole sans avoir lu, et compris, l'œuvre de M. Engerand.

MAURICE SOURIAU.

D'Alsace à la Cerna, *notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient (octobre 1905-août 1916)*, par JEAN SAISON. Paris. Plon-Nourrit, in-16 de 325 p. avec 2 cartes. — Prix : 4 fr. 50.

Les éloges les plus courts sont, dit-on, les meilleurs et les plus sin-

cères, aussi, serons-nous très bref. D'ailleurs, l'ouvrage si remarquable, par lequel le brillant officier qui se cache sous le pseudonyme de Jean Saison fait connaître au public ses notes et impressions à l'armée d'Orient, d'octobre 1915 à août 1916, ne peut pas se résumer : il se lit et se relit. Non sans angoisse et sans que le cœur ne saigne, car il n'y a rien de douloureux comme cette retraite de Serbie, pendant l'hiver 1915-1916. L'auteur était bien renseigné, il se trouvait sur place, savait voir et raconter ; les fautes ne lui échappaient pas, il les signale donc et Dieu sait s'il en a été commis de lourdes, de criminelles, sur les bords du Vardar ! Que de tristesses dans tout cela, mais aussi, que de fierté, en lisant, à chaque page, combien nos troupes ont été braves, héroïques, endurantes ! Les soldats montrent vraiment au cours des retraites ce qu'ils valent, et, en Serbie, ils ont prouvé une fois de plus qu'ils savaient être toujours les premiers combattants du monde.

Le souci de raconter les opérations militaires, les marches et contre-marches, les combats et les manœuvres, n'empêche pas l'auteur de ces pages captivantes de voir et de regarder autour de lui, de noter les mœurs des populations, de s'enthousiasmer devant un beau paysage, surtout si, par les herbes des champs et les oiseaux du ciel, il lui fait souvenir du sol de France, de s'intéresser à tout ce qui l'environne, aux coutumes religieuses, aux costumes, de décrire minutieusement un détail qui l'a frappé, la robe d'un cheval par exemple. Il résulte de cet ensemble un volume singulièrement vivant et varié qui fait du livre de Jean Saison un des meilleurs et des plus intéressants ouvrages de la guerre. J. C. T.

Pour en finir avec les sous-marins, par l'amiral Degouy. Paris, Payot, 1918, in-16 de 302 p., avec 4 cartes. — Prix : 4 fr. 50.

Grâce à Dieu, à nos marins et à nos soldats, nous en avons fini avec les sous-marins ! Ce ne fut peut-être pas selon les méthodes préconisées ou prévues par l'amiral Degouy, mais le résultat n'en est pas moins acquis. Nous les avons vus, ces pirates de la mer, entrer dans nos ports et dans ceux de l'Angleterre, le pavillon tricolore ou celui de la marine britannique flottant fièrement et gaiement au-dessus du pavillon allemand. C'est ainsi qu'autrefois, nos vaillants corsaires ramenaient leurs prises, mais, alors, les vaincus étaient souvent près de couler bas, ils portaient au moins de nobles blessures, tandis que, de nos jours, l'ennemi défait, à bout de souffle, se rend sans combattre ! Non, vraiment, cela n'est pas français et on aurait attendu mieux de la nation dont l'avenir était sur mer, prétendait son empereur. Mais, cette vision réconfortante et en même temps douloureuse, en un certain sens, pour un cœur de marin, nous

a fait perdre de vue la dernière œuvre de l'amiral Degouy qui vaut bien, cependant, qu'on s'y arrête et qu'on la lise. On y trouvera une étude approfondie, traitée un peu comme le bilan d'une société industrielle, sur les moyens employés et leur prix de revient, puis sur les moyens à employer pour détruire les sous-marins et le prix de revient de la méthode rationnelle que propose l'auteur. La description des moyens employés aura toujours un intérêt historique. Quant à l'exposé des moyens à employer, il est séduisant, mais il y manquera — espérons-le — la sanction de l'épreuve. Ces chapitres sont traités, il est inutile de le rappeler, avec la haute compétence que possède, à tant de titres, l'amiral Degouy.

Le volume est heureusement complété par des études, dont quelques-unes ont déjà été lues, sur la phase finale de la guerre sous-marine, le transport submersible, l'organisation des convois, le siège hypothétique d'Helgoland par les Anglais, le rôle de la marine italienne et de la marine alliée dans la Méditerranée, enfin, sur la côte mourmane. J. C. T.

Le Premier « As » Pégoud, par Paul Bonnefon. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-12 de xiii-143 p., avec 16 photographies hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

L'aviateur Pégoud n'est comparable à aucun de ses émules de la guerre. Il n'est pas au-dessus d'eux, mais il est avant eux. Il est l'initiateur, le maître, l'inventeur. Sans lui, les Guynemer, les Fonck et tant d'autres n'auraient pas été ce qu'ils furent. Pégoud est célèbre, dans le monde entier, pour avoir, le premier, tenté et réussi le looping, et, ainsi qu'il a été dit, l'aviateur qui, le premier, osa faire le looping, a sa part posthume dans toutes nos victoires aériennes. Or, si Pégoud a voulu tracer dans les airs un cercle vertical complet, ce n'est pas par gloriole, par amour de la difficulté vaincue, mais bien pour montrer tout ce qu'on pouvait attendre des aéroplanes, tout ce qu'il était possible de leur demander, bref, pour donner confiance. C'est Pégoud qui a ainsi prouvé expérimentalement la nécessité de l'acrobatie aérienne et, sans cette acrobatie, la guerre dans les airs aurait été autre et l'aviation n'aurait pas eu une part aussi grande dans la victoire.

Il était donc juste que Pégoud trouvât un biographe. Celui-ci s'est acquitté excellemment de sa tâche, suivant successivement le célèbre aviateur dans sa carrière sportive, puis dans sa carrière militaire, à laquelle une balle allemande mit fin brusquement le 31 août 1915. L'auteur montre dans Pégoud, l'homme simple, droit, robuste, courageux et tenace, persévérant et intrépide, bon garçon, aimé et estimé de tous. Il déduit ensuite des pages qui précèdent l'exemple et les

leçons se dégageant d'une existence qui fut courte mais bien remplie. Au cours de ces pages intéressantes et si vivantes, on ne peut regretter qu'une lacune : on aimerait connaître quelles furent les croyances religieuses de Pégoud, que son biographe compare à Bayard sans peur et sans reproche. Les sentiments religieux pénètrent en général si profondément la mentalité de chacun de nous, ont une influence si dominante sur nos pensées et nos actions, que l'on ne saurait prétendre connaître un homme si l'on ignore dans quelles mesures les problèmes de l'au-delà l'ont préoccupé et quelles sont les solutions qu'il leur a données. Or, Pégoud est une personnalité assez en vedette pour que nous puissions désirer être renseignés sur ce point.

J. C. T.

L'Escadrille des Éperviers, *impressions vécues de guerre aérienne*, par Charles Delacommune. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de II-310 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ainsi que l'exprime si bien Maurice Barrès dans une courte Préface, nous devons remercier le sergent aviateur Charles Delacommune de nous raconter clairement, gaiement, avec un charmant génie de lumière et de rapidité, la vie (hélas ! et la mort) des oiseaux de guerre. On ne saurait mieux dire et ces quelques lignes résument fort bien et complètement cet intéressant volume, au cours duquel l'auteur nous promène à Nancy, sur la Somme, en Champagne et à Verdun. C'est une année de guerre, de juillet 1916 à août 1917, qui défile sous nos yeux. Pendant ces douze mois, l'auteur nous initie à l'existence des aviateurs dans les camps. Il nous fait connaître la gaieté, parfois un peu bruyante, toujours spirituelle, qui y règne, gaieté qui semble forcée et qui l'est parfois, en effet, car il faut non seulement se distraire, mais aussi s'efforcer d'oublier les heures douloureuses où, le soir, on s'aperçoit qu'une place, à table, reste vide... Avec lui, l'auteur conduit également le lecteur dans les airs, le faisant assister à des vols impressionnants, à des combats, à des victoires, à des chutes mortelles. Tous ces épisodes sont écrits d'une plume alerte, facile, bien française et ce nouveau volume consacré à la gloire de l'aviation soutient facilement la comparaison avec les meilleures impressions vécues de guerre aérienne déjà publiées. J. C. T.

Thomas Bartlett en France. L'Anglais tel qu'il est, par Gaston Rageot. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 90.

« Thomas Bartlett, quand je l'ai rencontré, ne connaissait pas l'Europe, à peine l'Angleterre, pas du tout la France, et ne soupçonnait rien de l'Allemagne. » Quand il meurt, en défendant le sol de Picar-

die contre la ruée allemande de mars 1918, trois années de combats côte à côte avec nous lui ont fait comprendre la nécessité, pour l'Angleterre, d'aider à sauver la France. Le livre de M. Gaston Rageot nous montre précisément comment l'évolution s'est faite dans cet esprit britannique. Livre comme il en faut de nos jours pour développer entre alliés la sympathie qui naît d'une meilleure connaissance mutuelle.

A. T.

Dal Carso al Piave, *la ritirata della 3ª armata nelle note d'un combattente*, da Mario Puccini. (*I Libri d'oggi.*) Firenze, R. Bemporad e figlio, 1918, in-4 de 133 p., fig. et pl. — Prix : 1 fr. 90.

M. Mario Puccini a pris part, en qualité d'officier, à la retraite des troupes italiennes, lors de l'offensive autrichienne qui, à l'automne de 1917, a mis nos alliés d'au-delà les Alpes dans une si pénible et si périlleuse situation. Retraite particulièrement douloureuse pour des corps d'armée qui, comme celui dont faisait partie M. Puccini, n'avaient pas été battus par l'ennemi et se voyaient obligés, par la défaillance inattendue d'autres troupes, de céder presque sans combattre un terrain conquis par eux au prix de tant d'efforts.

Il se dégage une impression de poignante tristesse des pages dans lesquelles M. Puccini nous fait le récit de cette retraite ; il y a une émotion profonde dans le tableau de ces soldats, naguère si fiers, aujourd'hui harassés, abattus, découragés, prêts à se débander, de ces populations fuyant éperdues devant l'envahisseur, de ces paysans regardant avec une sorte de mépris ironique ces guerriers dont la retraite leur paraît une fuite, l'abandon sans combat des terres qu'ils délaissent une lâcheté.

Mais aussi de ci de là rayonnent quelques traits d'espérance : la figure énergique et paternelle tout ensemble du général se détache dans une belle lumière, gage d'un prochain retour de fortune ; et le livre en effet ne se termine pas avant que la nomination de Diaz comme chef d'état-major général ait rendu aux troupes l'espérance, pas avant que la défense du Piave ait averti l'ennemi que la reculade était terminée, que l'armée italienne s'était ressaisie, que l'offensive allait reprendre pour ne plus cesser avant la débâcle définitive de l'Autriche.

La censure a fait quelques coupures dans le livre de M. Puccini ; nous le regrettons ; mais ces mutilations n'empêchent pas son récit de nous faire vivre avec intensité la fièvre de ces journées tragiques.

E.-G. Ledos.

La Dalmatie, l'Italie et l'Unité yougoslave, par le comte Louis Voinovitch. Genève, Bâle et Lyon, Georg, 1917, in-16 de cix-380 p.

La Question yougoslave, par Auguste Gauvain. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 107 p., avec une carte. — Prix : 2 fr. 40.

Les Problèmes nationaux de l'Autriche-Hongrie. Les Yougoslaves, par Frano Cvietisa. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 148 p., avec deux cartes. — Prix : 3 fr. 60.

Yougoslavie et Autriche, par le comte Voinovitch. Paris, Bloud et Gay, in-16 de 48 p. (Collection *Pages actuelles*). — Prix : 0 fr. 60.

Le Monténégro, son passé et son avenir, par Andriya Radovitch. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 48 p. (Collection *Pages actuelles*). — Prix : 0 fr. 60.

La Dalmatie, par Giuseppe Prezzolini ; traduit de l'italien par Ljubo Radić. Paris, Alcan, 1917, in-8 de III-60 p. — Prix : 1 fr.

La question yougoslave, demeurée trop longtemps dans le brouillard des à peu près, tend à se préciser à mesure que la marche des événements nous achemine vers la fin de la crise. L'union de tous les Slaves du sud, Serbes, Croates et Slovènes paraît consommée depuis que l'écroulement de la monarchie habsbourgeoise a fait évanouir les obstacles qui longtemps avaient paru rendre le problème insoluble. Les trois peuples frères sont à la veille de n'en plus former qu'un.

— En un temps qui paraît déjà lointain, puisqu'il s'agit de l'an dernier, M. le comte Voinovitch a consacré un gros volume à l'exposé théorique de la question yougoslave. Dans la première partie, il en retrace les origines historiques ; puis, dans quatre chapitres bourrés de faits et de chiffres, il développe longuement les revendications de ses compatriotes en s'appuyant non plus seulement sur l'histoire, mais sur des considérations d'ordre divers, géographiques, statistiques, économiques et linguistiques. Il examine les prétentions italiennes sur une partie du littoral dalmate et s'efforce de prouver combien peu elles sont fondées.

— L'année 1918 a vu paraître deux études qui, pour être moins volumineuses, n'en apportent pas moins quelques précisions nouvelles dans l'exposé des faits et des principes. Un journaliste français, M. Auguste Gauvain, met au service de la cause yougoslave son indiscutable compétence en matière de politique étrangère et un Slave du sud, M. Frano Cvietisa, reprend le même sujet en y ajoutant la flamme de ses convictions patriotiques. Les deux avocats savent être persuasifs, mais, depuis qu'ils ont écrit, un coin du voile qui cachait l'avenir s'est déchiré et une aurore s'est levée sur les Balkans, plus radieuse encore que les plus optimistes ne l'avaient rêvée.

— Deux points noirs subsistent toutefois : l'un du côté du Monténégro, l'autre du côté de l'Italie. M. Andriya Radovitch, ancien ministre des affaires étrangères du Monténégro et actuellement président du comité de « l'Union nationale », démontre l'impossibilité pour l'État monténégrin de vivre dans des conditions économiques normales ; la pauvreté de son sol et l'absence de toute industrie le rendaient tributaire des pays étrangers et, pour payer ses importations,

il avait dû établir des impôts écrasants ; seuls, les subsides de la Russie lui avaient permis de soutenir son crédit. Or, le renouvellement de ces subsides après la paix ne paraît à M. Radovitch ni probable ni désirable. Il conclut donc à la nécessité d'une réunion des Serbes du Monténégro à ceux de la Grande Yougoslavie et l'attitude quelque peu suspecte de certains membres de la famille princière a contribué à désaffectionner les Monténégrins de la dynastie des Niégosch.

— Dans l'accord conclu, en 1915, entre l'Italie et les Alliés, il avait été stipulé qu'une partie de la Dalmatie et l'Istrie seraient attribuées, après la victoire, au royaume d'Italie. C'était un cadeau fait d'autant plus facilement qu'il était offert aux dépens du voisin. Les Yougoslaves, qui, dans ces régions, forment presque partout l'énorme majorité de la population, se sont pourvus contre cette cession en se réclamant des principes énoncés par le président Wilson en faveur du droit des peuples à disposer eux-mêmes de leur sort. M. Prezzolini est un journaliste florentin qui, dès 1915, alors que la fortune souriait à l'Italie, a eu le courage de signaler à ses compatriotes le danger auquel ils s'exposaient en revendiquant comme italiennes les côtes slaves de l'Adriatique. Les argumeuts qu'il présente n'ont rien de bien neuf, mais, faite par un Italien qui n'est pas le premier venu, la démonstration n'en est que plus concluante et la hardiesse avec laquelle M. Prezzolini se lance dans un plaidoyer qui n'est pas *pro domo sua* lui donne une vigueur et un coloris qui le rendent plus intéressant. Écrite en italien, cette brochure devait être aussitôt traduite en français, mais des considérations d'ordre diplomatique en ont retardé la mise en vente.

— M. le comte Voinovitch a fait, en janvier 1918, au collège des sciences sociales une excellente conférence qui paraît dans la collection des *Pages actuelles* et qui, en résumant les parties les plus importantes de son savant ouvrage, mentionné plus haut, fera, par sa précision, une impression plus efficace sur les incompétents qui demandent à être instruits par un homme bien placé pour le faire avec autorité.

P. Pisani.

La Nouvelle Serbie, par Georges-Y. Devas. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-8 de xiv-470 p., avec 6 cartes, dont 2 hors texte en couleurs. — Prix : 15 fr.

Ce gros ouvrage est un monument élevé en l'honneur des peuples serbes et yougo-slaves, et, en même temps, l'exposé des raisons qui militent à leurs yeux en faveur de leur réunion en un seul État. Dans son Introduction, l'auteur montre d'abord la distribution géographique de ces peuples et leur unité réelle, malgré la division qu'ils

subirent au moyen âge. Puis, une série de chapitres nous font passer en revue l'histoire du peuple serbe et son émancipation progressive jusqu'aux événements contemporains. La conclusion expose les questions nationales qui étaient à l'ordre du jour quand le livre fut écrit, c'est-à-dire au commencement de 1918. L'union en un seul État de tous les peuples yougo-slaves, accomplie grâce aux victoires de l'Entente, donne satisfaction aux aspirations de la Serbie : la voilà payée de ses souffrances séculaires.

Ce livre est intéressant par son abondante documentation. Mais nous reprocherons à cette documentation d'être unilatérale, si bien que, parfois, on croit lire un livre de propagande plutôt qu'un ouvrage historique. La question macédonienne notamment est bien plus complexe que ne l'indique M. Georges-Y. Devas. Les caractères ethnographiques et linguistiques invoqués pour rattacher à la Serbie certaines parties de la « Macédoine vardarienne » sont assez indécis pour que les Bulgares puissent en faire valoir à leur profit d'équivalents. Quant aux aspirations de la population elle-même, les armées alliées ont constaté, au cours de leur occupation de la Macédoine, que les habitants se disaient Turcs, Grecs ou Bulgares, surtout Macédoniens, mais jamais Serbes. D'ailleurs les nombreuses exécutions auxquelles les Serbes ont procédé contre eux indiquent bien qu'ils ne les regardaient pas comme des nationaux fidèles.

La bibliographie est incomplète, parce qu'elle élimine les ouvrages à tendance bulgare.

Signalons enfin la Lettre-dédicace, par laquelle l'auteur dédie son œuvre « à la France immortelle et généreuse » sous les auspices de M. Aristide Briand. L'énumération qu'il y fait de nos grands hommes est déconcertante : n'y met-il pas entre autres Renaudel, Cachin et Moutet, à côté de Denys Cochin ! Heureusement qu'il connaît mieux son pays que le nôtre. Sachons-lui gré néanmoins de l'affection et de l'admiration qu'il exprime pour la France. A. T.

La Patrie serbe, par Madeleine de Benoit-Sigoyer. Paris, Jouve, s. d., in-12 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, dont les chapitres ne sont pas numérotés, et qui n'a pas de table des matières, peut être divisé en trois parties, sans compter la préface (14 pages). De la page 15 à la page 56, revision sommaire de l'histoire de la Serbie jusqu'en 1912. De la page 56 à la page 136, notes sur la géographie, les mœurs, les traditions serbes. De la page 136 à la fin, récit de la participation de la Serbie aux guerres balkaniques de 1912 et 1913 et à la guerre européenne. Les deux parties extrêmes ne sont que des compilations ; le résumé des guerres balkaniques est fait d'après les livres de Barby et divers articles de *l'Il-*

Illustration et des *Lectures pour tous*. Le dernier chapitre : *La Cruelle Albanie*, donne un récit de la retraite de décembre 1915, dont l'horreur atteignit tout ce que la guerre a vu de plus atroce dans le cours des siècles. On lira avec plus d'intérêt tout ce qui concerne la vie intime du peuple serbe, ses légendes, ses tendances artistiques et littéraires. L'auteur parle avec complaisance des sentiments idéalistes et religieux des Serbes, de leur jeunesse de cœur, de leur mysticisme ; il trouve à l'âme serbe de grandes ressemblances avec l'âme provençale, « qui n'a pas encore accepté le scepticisme moderne. » Dans cet ordre d'idées, son livre peut faire du bien à la cause serbe, en attirant l'attention du public français sur certaines qualités de ce peuple, qui sont capables d'augmenter notre sympathie pour lui.

A. T.

Histoire des relations entre la France et les Roumains, par N. Jorga. Paris, Payot, 1918, in-16, xvi-282 p. — Prix : 4 fr.

Le Mystère roumain et la Défection russe, par Charles Stiénon. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de vii-340 p., avec 9 cartes. — Prix : 4 fr. 50.

— En rendant compte des *Relations entre la France et les Roumains*, ce m'est un plaisir d'évoquer tout d'abord le temps déjà lointain — trente ans — où j'avais Jorga pour camarade à notre école des Hautes-Études sous les vieux lambris de l'antique Sorbonne. Depuis, Jorga est devenu un maître ; professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie roumaine et député de Jassy, son influence en Roumanie est grande. Jamais, il n'a oublié ce qu'il devait à la France.

Il avait commencé sa vie scientifique par l'histoire d'un chevalier picard familier avec l'Orient, Philippe de Mézières, qui écrivait sa *Chevalerie de la Passion* et préconisait une nouvelle croisade au lendemain de la catastrophe subie par les chrétiens à Nicopolis. Cinquante ans après, en 1445, les troupes bourguignonnes de Valerand de Wavrin retournaient sur les bords du Danube pour combattre l'Islam aux côtés des fils de Valachie.

Je ne passerai point en revue tous les Français qui nous ont appris à connaître les descendants des colons latins établis en Dacie, ni les Roumains qui chez nous ont fait souche. Mais quelques-uns d'entre eux méritent une mention particulière. Une des meilleures descriptions des principautés roumaines est d'un attaché de l'ambassade de France à Constantinople en 1780, l'abbé d'Hauterive : singulier abbé que ce jeune homme habillé à la turque, un châle à la ceinture et une pelisse sur les épaules, qui se fixa en qualité de secrétaire du prince de Moldavie dans la ville de Jassy. En 1844, une autre publication, *la Roumanie*, popularisait à Paris la cause roumaine : elle était d'un littérateur nommé Vaillant, dont la femme avait dirigé en Valachie

un établisssement d'éducation pour jeunes filles. Puis vinrent Charles Doussault, « celui qui connut le mieux la terre et la société de ces pays, qui l'apprécia avec le plus de sens artistique, qui l'aima avec le plus de sincérité », et Ubicini, l'ami de Quicherat, l'auteur d'une belle étude sur les ballades et les chants populaires de la Roumanie.

Cependant qu'à l'école supérieure grecque, fondée par les princes phanariotes, les boïars apprenaient le français et que Delille trouvait un imitateur dans le boïar Constantin Conachi, Florian dans Georges Asachi, Bernardin de Saint-Pierre dans Jean Buznea... En 1834 à Berlin, paraissait en français une *Histoire des Roumains* par Michel Kogalniceanu. Vingt ans plus tard, les Golesco, les Rosetti demandaient à combattre à nos côtés dans la guerre de Crimée. Leurs offres furent repoussées. Mais un vif sentiment de sympathie se dessinait de plus en plus en Roumanie pour la France qui était considérée comme une sœur. Les étudiants roumains se succédaient par milliers sur les bancs de nos Universités. A l'École des langues orientales, le regretté M. Émile Picot donnait un nouvel essor aux études roumaines. — Mais il était un autre terrain où les descendants des Gaulois et des Daces allaient se retrouver côte à côte. La Grande Guerre, où les Roumains eurent des instructeurs français, allait faire des deux peuples des frères d'armes. En 1916, au moment de l'offensive foudroyante des Russes en Galicie, la Roumanie sortait de la neutralité pour prendre rang aux côtés de l'Entente.

— Si la Russie avait prêté d'emblée son concours, au lieu de n'agir que dans des conditions de volontaire inefficacité, les conséquences en auraient été incalculables. Au lieu de perdre l'initiative stratégique qu'ils ne retrouveront plus jamais ici, les Alliés auraient engagé, dès septembre 1916, des opérations décisives contre la Bulgarie. Cette initiative, Mackensen la leur enleva dans la Dobroudja avec l'appui des Bulgares et des Turcs, et Falkenhayn en Transylvanie avec l'appui des Autrichiens. Forcés de faire face sur un front immense, n'ayant guère que de l'artillerie légère, 800 canons, 400 mitrailleuses et point d'avions, les Roumains combattirent dans l'ordre dispersé, en désespérés.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Charles Stiénon, les admirables exploits de ces braves, aidés à Silistrie et Constandza par une division serbe et un corps tchéco-slovaque qu'enfin rallièrent deux divisions russes. A Hermannstadt, Falkenhayn, cherchant une revanche à son cuisant échec devant Verdun, encercle le premier corps roumain qui, tourné et enveloppé, se fraie héroïquement un passage pour rentrer en Valachie... avec des prisonniers. A l'ouest, le succès semble se dessiner. Des troupes ennemies qui débouchent en Valachie du côté du Vulkan, sont prises de flanc et subissent la défaite de

Jiul. Les Roumains avancent au milieu d'une véritable nécropole. C'est une forêt de croix bavaroises poussées en l'espace d'une semaine à la fin d'octobre 1916 (p. 137). Les cosaques du comte Keller arrivent : des aéroplanes anglo-français paraissent. Mais qu'est-ce devant les flots de l'invasion germano-austro-bulgaro-turque qui déferle du Danube et de la montagne vers Bucarest. « La supériorité numérique, matérielle et morale de Falkenhayn et de Mackensen sur l'armée roumaine est telle que, semble-t-il, nos alliés ne peuvent échapper » (p. 185). Un général français, le général Berthelot et son état-major, — « ceux que nous n oublierons jamais », écrit l'historien Jorga, — mettent leur expérience au service de nos alliés. Déjà, Presan a pris 3.000 hommes, 30 canons ; il force Kosch à reculer, quand une masse de cavalerie prussienne fonce sur le train des équipages du général Socesc et jette la panique dans ses deux divisions qui se précipitent vers la capitale : la bataille pour Bucarest est perdue (p. 200). Deux corps d'armée russes, à proximité immédiate du champ de bataille, ne sont point intervenus !

Et ici, M. Stiénon, étudiant les causes et les modalités de la défection russe, projette des clartés saisissantes sur le *mystère roumain*. Un document divulgué par l'étrange ministre des affaires étrangères qui sévit à Saint-Pétersbourg, par Trotsky, et daté du 7/20 novembre 1916, confirme bien les déductions de l'auteur que la Russie n'agissait point en franc allié. « Nous avons ordre, disaient les officiers russes à leurs camarades roumains, de protéger votre retraite derrière le Sereth, mais non point de nous battre contre les Allemands » (p. 232). Deux des meilleurs généraux russes, Lechitsky et Sakharof, vont cette fois coopérer à défendre ce qui reste de la Roumanie, la frontière moldave. Mais quand, en juillet 1917, les Roumains entreprennent l'offensive et commencent à enfoncer vers Focsani les troupes de Mackensen, une dépêche parvient au roi Ferdinand et au quartier général. « Les IVe et VIe armées russes ont reçu du gouvernement provisoire l'ordre d'arrêter immédiatement toutes les opérations... Pour la seconde fois, la Roumanie était trahie » (p. 300). Elle avait mis hors de combat 150.000 adversaires. Le froid, la faim et le typhus aidant, elle avait perdu deux fois plus de soldats et 300.000 civils. Peu de pays avaient autant souffert pour la cause commune.

Ch. de la Roncière.

La Paix de Bucarest (7 mai 1918), par D. Iancovici. Paris, Payot, 1918, in-16 de 218 p. — Prix : 4 fr. 50.

Si l'on avait jamais douté que la guerre voulue par les Allemands en 1914 était due à des motifs d'impérialisme économique, les traités qu'ils ont conclus avec la République russe des soviets, l'Ukraine, la

Finlande et la Roumanie, au printemps de 1918, sont là pour mettre ce fait en pleine évidence. Rien de plus instructif à cet égard que la paix de Bucarest (7 mai 1918) : elle ne visait rien moins qu'à l'entier assujettissement économique de la Roumanie.

Un mot d'abord des cessions territoriales. Non seulement, la Roumanie restituait à la Bulgarie la partie de la Dobroudja qu'elle lui avait prise en 1913, mais elle cédait aux empires centraux le reste de la province, telle qu'elle avait été délimitée en 1878. L'intérêt de l'Allemagne dans cette cession était de s'approprier le grand port de Constanza, dont l'avenir est si important pour concurrencer Odessa comme point de transit entre l'Europe et l'Asie.

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie s'obtenaient le contrôle de la navigation du Danube, en éliminant de la commission européenne les puissances non riveraines, ce qui assurait leur prédominance. Elles obtenaient en outre, pour la navigation, les mêmes droits que ceux dont jouissaient les Roumains. D'ailleurs, pour tout ce qui concernait les transports, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie obtenaient le traitement de la nation la plus favorisée. Un Allemand et un Autrichien étaient délégués auprès de la direction générale des chemins de fer roumains, pour en assurer l'exploitation dans le sens le plus conforme aux intérêts de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Les empires centraux acquéraient même des droits sur le territoire roumain, par la concession à bail des chantiers de constructions navales de Turnu-Séverin et de Giurgevo. Une convention spéciale mettait entre leurs mains, non seulement la production du sol roumain, mais encore le sol lui-même, par la facilité qu'obtenaient les sociétés commerciales, industrielles ou financières allemandes de prendre à bail des biens immobiliers et d'exercer tout commerce ou entreprise de transport. — L'Allemagne prenait aussi en main l'exploitation du pétrole. En un mot, elle se substituait en Roumanie à toutes les entreprises nationales. Tout en maintenant à sa victime les apparences d'un État indépendant, elle lui supprimait toutes les possibilités de vie, si bien que M. Take Jonesco a pu dire que la Roumanie se trouvait ainsi « africanisée. » Ne parlons pas des indemnités indirectes que ce malheureux pays devait payer à ses vainqueurs sous des formes diverses.

L'armistice du 11 novembre a abrogé le traité de Bucarest. Mais au moment où vont se discuter les conditions de la paix, nous ne saurions trop étudier celles que les Allemands avaient ainsi imposées à la Roumanie, pour nous en inspirer nous-mêmes dans les clauses économiques que nous leur dicterons. C'est pourquoi le livre de M. D. Iancovici vient à son heure. Nous y trouvons, présenté sous une forme claire et vivante, tout ce qu'il faut savoir sur la manière dont l'ennemi entendait ce qu'il osait appeler une « paix de concilia-

tion. » Mettons la leçon à profit pour les réparations et les garanties que nous devons exiger de lui. *Le Traité de Bucarest* est un des meilleurs et des plus opportuns parmi les ouvrages de la *Bibliothèque politique et économique*, qui en a déjà donné de si utiles, apportant ainsi une contribution essentielle à l'œuvre de notre reconstitution économique.

A. T.

Tutta la guerra, *antologia del popolo italiano sul fronte e nel paese*, da Giuseppe Prezzolini. Firenze, R. Bemporad e figlio, 1918, in-16 de xv-387 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nous ne chicanerons pas M. Prezzolini sur le titre un peu ambitieux et trop compréhensif qu'il a donné à ce volume, nous le féliciterons au contraire de la pensée qu'il a heureusement réalisée de nous présenter un recueil de quelques-unes des pages les plus belles et les plus suggestives écrites sur la guerre italienne ; que le recueil eût pu être augmenté, que le choix eût pu porter sur tel ou tel morceau que l'on ne retrouve pas ici, qui s'en étonnerait ? En Italie, comme en France, la guerre a suscité toute une littérature, qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer et dans laquelle non plus un choix qui s'impose n'est pas toujours facile à faire. Celui de M. Prezzolini est bon et offre bien la représentation de l'âme et de l'esprit du soldat et du peuple d'Italie pendant la guerre. Bulletins et communiqués de l'état-major, lettres, journaux de guerre, testaments de soldats, poésies et chansons militaires, observations faites sur les blessés et dans les hôpitaux, inscriptions funéraires, actes diplomatiques, discours d'hommes politiques, écrits de correspondants de guerre, d'historiens, de savants, ont fourni à M. Prezzolini une abondante moisson de pages gaies ou tristes, souvent émouvantes, toujours instructives. Toutes les classes sociales et tous les états intellectuels défilent ici devant nous, mêlés comme ils l'ont été dans la tranchée et sur la ligne de feu. Il y a des âmes simples et naïves, il y a des écrivains de métier, quelques-uns célèbres comme d'Annunzio, il y a des jeunes qui visent à la littérature et qui, jusque dans leur testament, font les pompeux et les grandiloquents.

Sur chacun des auteurs qui entrent dans ce recueil, M. Prezzolini nous fournit, soit de sa main soit d'ailleurs, quelques lignes de présentation et d'appréciation, qui elles aussi ajoutent à l'intérêt et à la valeur de son livre.

Nous voudrions indiquer quelques-unes des pages qui nous ont le plus frappé, mais comment faire un choix dans ce choix ? Signalons du moins de Piero Jahier le curieux portrait du soldat alpin Luigi Somacal « crétin de naissance et manœuvre jusqu'au jour de la levée » et qui trouve moyen de devenir un bon soldat ; — les pages

de Guelfo Civinini sur les fantassins, si caractéristiques de l'admirable état d'esprit de certaines recrues illettrées ; — les observations de Mlle Evelina Rinaldi, institutrice, sur les lectures des soldats dans un hôpital de la Croix-Rouge. E.-G. Ledos.

Vers l'Égypte pendant la guerre, par Jean Hermanovits. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1918, in-18 de 212 p. — Prix : 3 fr. 50.

Traverser les mers, pendant la guerre, quand on n'est ni marin ni soldat, mais simple civil, est une affaire d'importance. Il faut tout d'abord se livrer à des démarches longues et désagréables, faire signer de multiples papiers, puis, une fois à bord, se soumettre à mille exigences, à de minutieuses nécessités : ne pas allumer la moindre cigarette sur le pont ; vivre, malgré la chaleur, les hublots hermétiquement clos, après le coucher du soleil ; ne pas se séparer de sa ceinture de sauvetage ; répondre jour et nuit à des appels, à des exercices d'évacuation ; à chaque relâche, se prêter à des interrogatoires, à des inquisitions, à des fouilles parfois indiscrètes. Enfin, la vie à bord est dominée par la crainte constante de voir un sous-marin surgir brusquement, par celle, plus grande encore, d'être frappé par une torpille que nul n'a aperçue, ou, ce qui est plus terrible, car l'avarie est alors plus grave, par la peur de heurter une mine qui se balance entre deux eaux. Tout cela crée à bord une atmosphère spéciale, angoissée, se traduisant par des regards anxieux, des gestes brusques, des conversations décousues, soudain interrompues, dans lesquelles on sent, au fond, que la même pensée domine, bien que souvent inexprimée : celle du sous-marin.

C'est tout cela que l'auteur de « Vers l'Égypte pendant la guerre » a tenté de faire connaître au lecteur. A-t-il réussi ? On n'ose l'affirmer. A côté de détails intéressants, mais clairsemés, on trouve en effet dans ces pages de longues tirades insipides, des réflexions déplacées et déplaisantes, des traits d'esprit qui portent à faux, bref, de multiples hors d'œuvre, des remplissages inutiles qui n'ont d'autre but, en apparence, que de permettre d'imprimer un volume, là où un cahier serait suffisant. Espérons qu'un autre voyageur sera plus habile, car le sujet mérite d'être bien traité. Il serait regrettable que cette page anecdotique de la Grande Guerre ne fût pas écrite et bien écrite. J. C. T.

La Littérature de guerre, *recueil méthodique et critique des publications de langue française (août 1914-août 1916)*, par Jean Vic. T. II. Paris, Payot, 1918, in-16, paginé 375-816 et 1 feuillet d'errata. — Prix : 8 fr.

La seconde partie du travail de M. Jean Vic confirme pleinement

la bonne impression que nous avait laissée la première : c'est bien là non point une simple liste d'ouvrages, plus ou moins indigeste et dont l'auteur n'a d'autre souci que de paraître aussi complet que possible, de ne rien oublier, si insignifiant fût-il, mais un répertoire critique, un véritable guide, dont l'auteur s'est efforcé de signaler tout ce qui, à sa connaissance, a quelque valeur, omettant et négligeant très volontairement des livres ou brochures qui ne font qu'encombrer la littérature de guerre. Peut-être en épluchant son travail pourrait-on signaler quelque lacune, regretter l'absence de quelque ouvrage intéressant ; l'important c'est que son recueil offre un ensemble remarquable, et que le lecteur peut se fier à son choix dressé d'une façon objective et critique et, d'une manière générale, à ses jugements. Nous disons : « d'une manière générale », parce que nous devons formuler quelques réserves, notamment en ce qui concerne Benoît XV : M. Vic semble partager les sentiments de ceux qui ont jugé son attitude, en la déformant, d'une manière peu conforme à la stricte justice.

Dans ce second volume on trouvera les chapitres V à X de la seconde partie (V. La Guerre en Russie ; VI. La Guerre en Italie ; VII. La Guerre dans les Balkans et en Orient ; VIII. Les Campagnes coloniales ; la guerre sur mer ; la guerre aérienne ; IX. L'Angleterre et la guerre ; X. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en guerre, avec un supplément : L'Alsace-Lorraine pendant la guerre) ; un appendice à la 2e partie : Les États neutres et la guerre (Suisse, Hollande, Pays scandinaves, Espagne, Amérique latine, États-Unis de l'Amérique du nord, Saint-Siège) ; la troisième partie : Les Conséquences de la guerre (I. Conséquences présentes ; II. Conditions de la paix ; III. L'Avenir), à laquelle M. Vic a joint un appendice qui semblait plutôt devoir être traité isolément : Ouvrages d'imagination.

Une table méthodique des matières et deux index alphabétiques (l'un des auteurs, l'autre des matières) ajoutent, malgré quelques lacunes peu importantes, à l'utilité pratique de cet excellent répertoire, que, nous l'espérons bien, M. Vic et la librairie Payot auront à cœur de compléter par un guide analogue pour la littérature parue depuis 1916 jusqu'à la paix prochaine. Répétons aussi que nous souhaiterions un travail semblable pour la littérature de langue étrangère.

E.-G. Ledos.

L'Arbitrato pontificio, da Marino Canclini, con prefazione del marchese Filippo Crispolti. Como, scuola tipografica Casa Divina Provvidenza, 1917, gr. in-8 de 399 p — Prix : 4 fr. 50.

Nous avons parlé en son temps (t. CXL, p. 84-85) d'un ouvrage du même auteur sur le Pape dans la guerre et pour la paix. L'étude con-

sidérable qu'il nous offre aujourd'hui sur l'arbitrage pontifical a pour objet de nous montrer l'utilité, la nécessité plutôt de cet arbitrage comme le moyen le plus efficace de maintenir la paix, de faire valoir l'avantage singulier, au point de vue de cette institution, que présente la Papauté d'être le seul pouvoir désintéressé, planant au-dessus des ambitions et des appétits nationaux, aspirant par ses origines et par principe à instituer la paix dans le monde, de réfuter les objections, de dissiper les méfiances, d'éclaircir les malentendus qui peuvent s'opposer à cette solution. Toute autre espèce d'arbitrage, déclare M. Crispolti dans sa Préface, est une institution impossible ou superflue.

M. Canclini expose donc les raisons qui ont fait échouer jusqu'ici toutes les tentatives, si généreuses fussent-elles, d'empêcher la guerre ; montre dans l'arbitrage la meilleure solution et dans le Pape le plus qualifié des arbitres. Il rappelle le rôle de la Papauté au moyen âge, les causes qui ont battu en brèche l'autorité des Pontifes et détruit l'unité de la chrétienté, les raisons d'espérer un retour vers cette unité. Il groupe les témoignages concordants d'auteurs catholiques et hétérodoxes en faveur de l'arbitrage pontifical. Une grosse partie de son livre est consacrée à étudier, à discuter, à réfuter les objections qui se dressent contre ce rôle pacificateur de la sainte Église romaine. Il montre notamment combien sont mal fondées et injustes les méfiances des gouvernements ; met en garde contre l'hostilité des sectes et surtout de la maçonnerie ; insiste sur la nécessité du désarmement, qu'il estime difficile peut-être, mais non impossible et nécessaire ; rappelle aux catholiques le devoir qui leur incombe de préparer un avenir de paix et n'oublie pas de leur insinuer les motifs qu'ils ont d'espérer dans la réussite. E.-G. Ledos.

Les Buts de guerre de la Providence, par Antonin Eymieu. Paris, Perrin, 1918, in-16 de vi-236 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Dieu tient école en Europe, disait Joseph de Maistre pendant la Révolution. Il tient en ce moment école dans le monde. » Tel est le point de vue élevé d'où se place le R. P. Antonin Eymieu, l'auteur déjà de deux beaux ouvrages qui ont obtenu un large succès : *Le Gouvernement de soi-même* et *la Providence et la Guerre*. L'auteur s'attache, dans son nouveau volume, à démontrer que les terribles réalités de la guerre ont rendu manifeste le néant ou la fausseté de quelques-unes des superstitions les plus révérées de la civilisation contemporaine. Qu'il s'agisse du scientisme, de l'argent, du progrès, du dilettantisme, de l'égalitarisme, du laïcisme : une expérience tragique atteste la fragilité de l'idole, la faillite de ses promesses menteuses, la nécessité même de la fouler aux pieds pour répondre aux

exigences du péril public comme aux enseignements de la nature de l'homme et de la nature des choses. Que celui qui a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une intelligence pour réfléchir sache réprouver les *faux dogmes* et revenir loyalement à la vérité qui délivre. Ainsi nous aurons discerné, pour notre salut, « les buts de guerre de la Providence. » Que la leçon ne demeure pas désormais inféconde, conclut l'éminent religieux, observateur si pénétrant des tares de la société moderne. « Profitons-en [de la leçon] assez pour que cette éducation soit finie et que nous ne soyons pas condamnés à retomber sous leur férule [celle de nos idoles elles-mêmes], dont les coups risqueraient de se faire encore plus durs. » Noble enseignement d'un vrai moraliste chrétien. YVES DE LA BRIÈRE.

Pour ceux qui pleurent. Impressions et pensées de guerre, par PIERRE AGUÉTANT. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 136 p. — Prix : 4 fr. 50.

Dans ce joli petit volume, d'impression soignée, sont recueillis des réflexions qui s'adressent plus particulièrement aux mères, aux fiancées, aux veuves héroïques et dolentes, des traits qui notent une journée de mobilisation, une heure de guerre, un épisode émouvant, et des prières telles qu'en disent les enfants apeurés, les pères combattants, les mères inquiètes. « La valeur des peuples est en fonction de la qualité de leurs morts », y lisons-nous entre autres, et cette pensée révèle la qualité de l'âme qui s'exprime ici. Les autres sont apparentées à celle-là, et elles plairont de même à ceux qui estiment, comme Mme de Sévigné, que « rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme. » CH. LANDRY.

— M. F. Lebert continue la série de ses intéressantes monographies sur *l'Invasion dans le nord de Seine-et-Marne 1914* (Meaux, Lepillet, 1918, in-8 de 53 et 28 p., avec fig. et planches). Il nous donne aujourd'hui : *Trilport*, *Montceaux*, *Germigny* et *Etrépilly*. A Trilport, les populations belges arrivent le 30 août. « De village en village, elles allaient dans l'inconnu, vers le sud. Leurs chariots, chargés de débris de leurs ménages, grinçaient lugubrement sur les routes... » Puis c'est l'arrivée des uhlans, à Trilport, dans la matinée du 4 septembre, le dévouement du maire de la commune, M. Nugue, qui, à force d'énergie, réussit à préserver en grande partie les biens de ses administrés, malgré le pillage éhonté des Allemands et à sauver la vie de quatre Français prisonniers, parmi lesquels M. Dhuicque, adjoint d'Etrépilly. Grâce à M. Nugue, le désastre fut moins grand à Trilport qu'à Montceaux, Germigny et Etrépilly. Germigny, encore

tout rempli de l'illustre souvenir de Bossuet, a été particulièrement éprouvé. A Etrépilly, qui fait le sujet de la seconde brochure de M. Lebert, nous vivons, grâce à lui, l'héroïque et inutile charge des zouaves survivants du 2e régiment de marche, et la mort superbe du colonel Dubujadoux, qui les commandait, criblé de blessures et résistant jusqu'à son dernier soupir.

— Le succès de *la Cloche Roland*, dont les éditions se sont succédé rapidement en Danemark portant partout la flétrissure infligée par Johannes Jörgensen aux crimes des Allemands en Belgique, a irrité contre l'illustre écrivain danois ses compatriotes germanophiles : un collaborateur du *Politiken*, M. Anker Kirkeby, l'a pris notamment à partie en termes aigres et injurieux, dans un feuilleton intitulé : *Une bonne cause et son mauvais serviteur*. Sans s'arrêter aux simples insultes, M. Jörgensen n'a pas cru devoir laisser passer les accusations de mauvaise foi et de falsification, et il a publié *la Réponse du mauvais serviteur* (Traduction du danois par Jacques de Coussange. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 83 p.), qui est péremptoire et qui laisse mal en point le pauvre M. Kirkeby. Pourquoi M. de Coussange s'obstine-t-il à écrire : *convaincl* (p. 57, 65) ?

— C'est un travail très intéressant et bien au courant des faits sur lesquels il s'appuie que l'opuscule de M. Charles Dapremont sur *les Déceptions de l'Allemagne*, qui forme le n° 15 de la « Petite Bibliothèque de la guerre » et où l'auteur étudie en premier lieu : *I. Les Déceptions militaires et politiques* (Paris, Attinger, s. d., in-12 de 48 p. Prix : 1 fr. 50) en réservant pour un opuscule ultérieur les « déceptions économiques et morales. » Si l'heureuse issue de la Grande Guerre donne un aspect un peu arriéré à quelques-unes des indications de l'auteur, elle justifie pleinement son opinion générale. Le travail, dans son ensemble, n'en est point démodé et demeure fort utile.

— La question de la Syrie et de la Palestine est une de celles qui préoccupent le plus justement tous les patriotes soucieux de l'avenir de la France ; il y a là une véritable question d'intérêt national ; la connaissance des accords conclus en 1916 avec la Grande-Bretagne et qui, méconnaissant nos droits historiques, ne faisaient à nos légitimes revendications qu'une part amoindrie, avait justement ému les personnes éclairées sur ces matières. La nouvelle que ces accords n'étaient pas définitifs, qu'ils sont sujets à revision et que la question sera reprise dans toute son ampleur aux négociations de paix, a été pour elles un véritable soulagement. Mais il est urgent de donner l'éveil à l'opinion publique en France et de créer dans cette opinion un courant assez fort pour appuyer et pousser au besoin nos hommes d'Etat. A ce titre nous recommandons bien spécialement

deux petits tracts publiés par le bureau catholique de presse et qui s'adressent à tous ceux qui, par la plume, sont en mesure d'agir sur le public : *Une grave Question d'intérêt national. France et Syrie* (Paris, impr. de F. Dumoulin, in-4 de 3 p., avec une carte), qui montre précisément le danger pour la France des accords de 1916 ; — et *Une grave Question d'intérêt religieux : le statut religieux de la Palestine* (Ibid., in-4 de 4 p.), dans lequel est attirée l'attention sur le danger sioniste.

— Dans *Comment faire la Société des nations ? de la race à la nationalité* (Édition de la *Revue contemporaine*. Paris, 53, boulevard du Montparnasse, 1918, in-8 de 27 p.), un Polonais, M. Mieczyslaw Genyusz, s'efforce de préciser le sens du mot nation : « L'État national implique l'expansion de l'individualité et son sacrifice volontaire et désintéressé au profit du bien général. » Inconnu à l'antiquité, il n'a été rendu possible que par le christianisme. La guerre présente est un « conflit entre races et nations » ; et dans la Société des nations qui ne pourra s'établir qu'après qu'on aura défini les devoirs comme les droits des nations, l'on ne saurait faire place actuellement à des « individualités collectives » telles que l'Allemagne, tant qu'elles ne se seront pas transformées en nations, pas plus qu'on n'accorde « les droits de l'homme et du citoyen... à des mineurs.... à des criminels et à des individus atteints d'insanité morale et intellectuelle. »

Livres roses pour la jeunesse. — Les 24 petits volumes formant la 10e série des *Livres roses pour la jeunesse* (*Guerre de 1914-1918*, publiés par la librairie Larousse dans le format in-12, viennent de nous être remis. Réunis dans un joli étui en carton, ces fascicules représentent, en apparence, un gros volume (Prix : 6 fr. ; 0 fr. 20 l'unité). Chaque fascicule, de 32 p., abondamment illustré, renferme un récit dramatique, héroïque, où toujours des enfants jouent leur rôle : c'est assez dire que l'ensemble plaira beaucoup aux petits. Voici les titres de ces 24 nouveaux venus dans la collection qui compte aujourd'hui 240 nos : une petite bibliothèque : N° 217. *Hors des serres de l'Aigle* (l'Alsace et la Lorraine), par le capitaine L. (14 grav.). — N° 218. *Guynemer*, par l'aspirant Georges Thomas (12 grav.). — N° 219. *Le Serment des trois Hindous*, par M. Henri Pellier (11 grav.). — N° 220. *Les Exploits d'une petite Roumaine, récit de la guerre des Carpathes*, par M. Charles Guyon (12 grav.). — N° 221. *Perdu dans New York*, par M. H.-Pierre Linel (12 grav.). — N° 222. *Aventures de deux petits Français en Hongrie*, par M. Charles Guyon (11 grav.). N° 223. *La Jeune Infirmière*, par M. Henri Pellier (12 grav.). — N° 224. *Le Capitaine du « Lanvéoc »*, par le capitaine de vaisseau Poidloue (12 grav.). — N° 225. *Le Petit Écolier de Reims, d'après le journal de l'école Dubail*, par Mme Jeanne Benita Azaïs (11 grav.). — N° 226. *La Tirelire mer-*

veilleuse, par M. H.-Pierre Linel (12 grav.). — N° 227. *Le Vaillant petit Napolitain, scènes de la guerre sur les Alpes*, par M. Charles Guyon (11 grav.). — N° 228. *Le Petit Prisonnier*, par M. Louis Dorey (12 grav.). — N° 229. *L'Ami du grand blessé*, par M. Henri Pellier (12 grav.). — N° 230. *Les Petits Emigrés belges en France*, par M. Gérard Harry (10 grav.). — N° 231. *L'Invention du docteur Bombilius*, par M. H.-Pierre Linel (12 grav.). — N° 232. *Les Héros de la forêt d'Ardenne*, par M. Charles Guyon (12 grav.). — N° 233. *Les Petits Robinsons*, par M. Georges Desroches (12 grav.). — N° 234. *L'Attaque de Zeebrugge*, par M. Henri Pellier (10 grav.). — N° 235. *Vers les rives du Congo, épisode colonial*, par M. Charles Guyon (11 grav.). — N° 236. *Le Vaillant petit Américain*, par M. Louis Dorey (12 grav.). — N° 237. *Les Deux Alertes. Dans une cave de Paris*, par M. H.-Pierre Linel (10 grav.). — N° 238. *Deux Petits Alliés chez les Turcs*, par M. Charles Guyon (12 grav.). — N° 239. *Les Malheurs de Potiron*, pièce en un acte, par M. Henri Pellier (14 grav.). — N° 240. *Noël de guerre*, par M. Pierre Hellin (12 grav.). VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS SUR LA GUERRE. — 1. *Histoire de Gotton Connixloo*, suivie de *l'Oubliée*, par CAMILLE MAYRAN. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 282 p., 4 fr. — 2. *L'Ame de la victoire*, par JEAN NESMY. Paris, Grasset, 1918, in-18 de 257 p., 3 fr. 50. — 3. *Chantal Dumoy*, par ISABELLE SANDY. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16 de VI-273 p., 3 fr. 50. — 4. *Allemand d'Amérique*, par A. DE VILLÈLE. Paris, Perrin, 1918, in-16, de 300 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Mariage de Lison*, par ANTOINE REDIER. Paris, Payot, 1918, in-16 de 243 p., 4 fr. — 6. *Sa Veuve*, par JEAN VOLE. Paris, Perrin, 1918, in-16, de 283 p., 3 fr. 50. — 7. *La Mort du soldat*, par ÉMILE-FRANÇOIS JULIA. Paris, Perrin, 1918, in-16 de 258 p., 3 fr. 50. — 8. *Cœurs français, consciences anglaises*, par J. HÉNOUARD. Paris, Perrin, 1918, in-16 de 277 p., 3 fr. 50. — 9. *La Forêt tragique*, par ALBERT GARENNE. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 374 p., 4 fr. — 10. *Bluet d'Alsace*, par JANE DE CARRIÈRES. Paris, Jouve, 1918, in-16 de 355 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Double Exil d'un solitaire*, par GUIFFRE D'EVOL. Paris, Jouve, 1918, in-12, de 270 p., 4 fr. — 12. *L'Impérieux Amour*, par J. DELORME-JULES SIMON. Paris, Perrin, 1918, in-16 de 243 p., 3 fr. 50. — 13. *Reviendra-t-il ?*, par JEANNE BROUSSAN-GAUBERT. Paris, Crès, 1917, in-16 de 302 p., 4 fr. — 14. *La Tudesquite*, par P. ÉDOUARD DE MÉMIEUX. Paris, Jouve, 1917, in-16 de 317 p., 3 fr. 50.

ROMANS DIVERS. — 15. *Némésis*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 303 p., 4 fr. 50. — 16. *Le Lac noir*, par HENRY BORDEAUX. Paris, E. de Boccard, in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 17. *Fauquebois*, par PIERRE NOTHOMB. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 300 p., 4 fr. 50. — 18. *Entre deux rives*, par PAUL ACKER. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16 de 299 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Rêve et la Vie*, par JEAN MORGAN. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16 de 298 p., 4 fr. — 20. *Un Caractère de Française*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16 de 313 p., 3 fr. 50. — 21. *Plein Été*, par EDITH WARTHON. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 326 p., 4 fr. — 22. *L'Échiquier*, par la comtesse DE CHAMBRUN. Paris, Crès, 1918, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Fantaisies du destin*, par EDGARD BLOSDE. Paris, Jouve, 1918, in-16 de 202 p., 3 fr. 50. — 24. *Glèbe gasconne*, par ÉTIENNE GARRY. Paris, Jouve, 1917, in-16 de 197 p., 3 fr. 50. — 25. *La Belle Enfant, ou l'Amour à 90 ans*, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, Bayard, in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 26... *Et Cie*, par JEAN RICHARD BLOCH. Paris, « Nouvelle Revue française »,

1917, in-16 de 363 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Enfants du ghetto*, par Israël Zangwill ; traduction française de Pierre Mille. Paris, Crès, 1917, in-16 de 363 p., 3 fr. 50. — 28. *Renée*, par André Baruch. Paris, Jouve, 1918, in-12 de 315 p., 4 fr. — 29. *L'Homme fort*, par Paul Ilg ; traduit par Jules Brocher. Paris, Payot, 1917, in-16 de 310 p., 3 fr. 50.

Contes et nouvelles sur la guerre. — 30. *Les Loups*, par Benjamin Valloton. Paris, Payot, 1918, in-16 de 223 p., 4 fr. 50. — 31. *C'est la guerre !* par le lieut^t m^{le} S.-J.-L. de Farusi. Paris, Jouve, 1918, in-16 de 217 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Silences du colonel Bramble*, par André Maurois. Paris, Grasset, 1918, in-16 de 250 p., 3 fr. 50. — 33. *Six Contes et deux rêves*, par Louise Faure-Favier. Paris, Figuière, 1918, in-16 de 215 p., 3 fr. 50. — 34. *Trois Histoires macédoniennes*, par Jean H. Prat. Paris, Figuière, 1918, in-12 de 83 p., 2 fr. — 35. *L'Indiscret de Paramé*, par le Dr Harry Marceau. Paris, Jouve, 1918, in-12 de 109 p., 2 fr. 50.

Contes et nouvelles divers. — 36. *Enfantine*, par Valery Larbaud. Paris, « Nouvelle Revue française », 1918, petit in-8 de 225 p., 3 fr. 50. — 37. *La Bonne Madeleine et la pauvre Marie. Quatre Histoires de pauvre amour*, par Charles-Louis Philippe. Paris, « Nouvelle Revue française », 1917, in-16 de 222 p., 3 fr. 50. — 38. *Monstres choisis*, par André Salmon. Paris, « Nouvelle Revue française », 1918, in-16 de 246 p., 3 fr. 50.

Romans sur la guerre. — 1. — Le mérite de *Gotton Connixloo* et de *l'Oubliée*, par M. Camille Mayran, consiste dans la force de l'expression, émanant d'un profond talent d'analyse. Qu'il y ait certaines réserves à formuler, cela n'empêche point qu'un tel livre n'évoque avec puissance et haut relief deux histoires douloureuses, poignantes, où la vie abonde : chute, soumission, désolation, voilà l'histoire de Gotton, en ce décor triste de guerre, dans la Belgique meurtrie. Rapatriement d'une fiancée exemplairement fidèle, qui ne retrouve au pays que l'oubli de celui qu'elle attendait toujours, au point qu'elle se dévouera maternellement à quelque pauvre enfant qui l'aime, pour tromper l'amertume de son âme et faire quand même œuvre de vie : c'est *l'Oubliée*. Si l'on se souvient que le pseudonyme de l'auteur s'apparente doublement à Taine, on appréciera la valeur d'une telle parenté, l'on ne manquera pas de reconnaître sous une plume, dit-on, féminine, les dons robustes, le talent d'aquafortiste littéraire du maître dont l'art est ici évoqué.

2. — C'est déjà presque un maître que M. Jean Nesmy. La couleur et la limpidité rivalisent dans son style vif et imagé ; l'intention morale y est toujours manifeste, avec une discrétion qui n'exclut pas la vigueur. *L'Ame de la victoire* c'est l'essor d'une âme ; d'abord modeste, imprégné d'humble vie quotidienne, il se hausse peu à peu, il s'élance et les sacrifices, requis par la guerre, entraînent le vol assuré de l'âme courageuse vers les horizons de la plus haute morale, dont la lumière pure doit baigner toute vie. Hélas ! comme beaucoup, le héros du livre succombe à la blessure de guerre, mais son âme et son exemple vivent à jamais.

3. — Il y a pourtant des survivants de la mêlée qui voudraient ne plus vivre, ou, du moins, qui n'espèrent plus rien de la vie. Elle leur avait été souriante, cependant, comme à ce Jean Verlet que *Chantal*

Daunoy avait su conquérir. Ils sont fiancés ; fiançailles de guerre, tristes et vaillantes, d'une joie grave dans la plénitude de l'espoir. Mais Jean Verlet finit par être gravement blessé ; sa vue est compromise. Qu'espérer du bonheur attendu ? Mieux vaut désabuser la fiancée, toujours fidèle jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la fin. Où l'amour seul de la fiancée échouera, la collaboration d'une visite au paysage historique de la « Marne » aura finalement raison de l'obscur désenchantement du glorieux pessimiste, et il acceptera la vie, l'amour, l'espoir mesuré, la réalisation d'un noble rêve. On conçoit que M. Le Goffic ait goûté la valeur de ce roman. Il témoigne, en effet, d'un sentiment très fort. L'auteur s'y révèle une cérébrale. D'une intelligence aiguë, elle fouille les replis de ce sentiment, qu'elle excelle à situer en des paysages variés et vivants : l'Ariège, Toulouse, Paris, la Marne. Oserait-on signaler à ce conteur expert quelques longueurs dans le récit et, parfois, un art de la composition qui peut sembler un peu hésitant ? La lecture de ce roman confirmera tout lecteur, justement conquis par l'intérêt d'une belle trame, dans la pensée qu'avec plus d'assouplissement dans l'art, une note quelquefois moins tendue et d'une intimité plus pure dans le sentiment, Mlle Isabelle Sandy ne tardera pas sans doute à nous donner une œuvre pleinement réalisatrice des rares promesses que celle-ci contient et tient presque déjà.

4. — Un homme auquel il n'en coûtait pas de s'adapter aux circonstances, fût-ce lourdement et délibérément, c'est *l'Allemand d'Amérique*, Marshall, richement établi au Nouveau Monde, marié à une Française que les nécessités de l'existence exilèrent de son pays. La guerre survient. Ils ne se comprennent pas, et Marshall, à l'ordinaire généreux mais absolu, manque pleinement de délicatesse, voire de justice, mais avec tant d'assurance, à l'occasion des épreuves de la France aux premiers temps des hostilités. Allemand avant tout, il en arrive à truquer des lettres d'un frère de sa femme, officier français, pour leur faire témoigner, dans la presse boche, de l'extrême lassitude de la résistance française. A ce coup, la femme veut fuir, mais Marshall a toujours été excellent pour elle et ce procédé n'est, aux yeux du mari, que métier de bon Allemand. Ils ne se comprennent plus. Elle fuirait. Mais il veut sauver l'existence de celle qu'il plaint ; quant à elle, voici que l'entrée en guerre des États-Unis lui trace un devoir singulier auprès de cet Allemand d'Amérique, enfin démasqué, mais, à présent, malheureux et malade. En lui rendant ses bons procédés d'autrefois, elle aura conscience de ne point s'avilir mais de s'acquitter humblement, le cœur brisé mais fidèle, du plus poignant devoir. Ce livre est donc le sujet d'une très complexe analyse ; elle est traitée avec aisance et connaissance de la situation, cadre et fond. M. de Vil-

lèle n'a point écrit là une œuvre banale, et c'est beaucoup, par ce temps de littérature de guerre, où n'abonde pas la variété de l'inspiration.

5. — Il faut cependant faire exception pour une autre œuvre encore, et c'est *le Mariage de Lison*, — « à l'usage des combattants et des jeunes filles sans dot. » Le titre est d'une grâce un peu cavalière et le sous-titre, d'une combinaison inattendue. M. Antoine Redier a tout de même fait, là, quelque chose comme une bonne action. Je crois qu'il ne s'en défend point et même qu'il l'espère. Mais peut-être a-t-il mieux réussi qu'il ne l'espérait. Je veux bien que son livre ne soit pas pour les fillettes. Il est salubre, en tout cas, de voir, d'observer, d'admirer un courageux devant la vie, dont l'entrain réfléchi va finir par émouvoir les embourgeoisés dont les yeux s'ouvrent. Réclamer de courir le risque de quelque gêne en se mariant selon son cœur, son cœur raisonnable du reste, est un peu plus élégant et beaucoup plus vrai que de courir, les yeux bandés, tous les autres risques, sauf celui d'un peu de gêne possible, parce qu'on aura songé à l'argent avant tout. Dire cela nettement, mais avec humour, d'un ton qui n'a pas l'air de se prendre au sérieux, mais qui n'ignore pas le sérieux de la vie et où est sa racine, c'est le fait de M. Redier, et de ce fait nous le complimentons. L'actualité veut que paysage et milieu soient le plus souvent militaires ; le récit n'y gagne qu'en relief.

6. — De ce relief une femme n'a cure, *Sa Veuve*, la veuve d'une victime de la guerre, qui a failli épouser quelque fade « embusqué. » Une amie l'en sauve. Dans cette œuvre de M. Jean Yole, il y a de la verve, un peu de charge, une alerte ironie.

7. — Plus prenant que tous les autres, dans la littérature de guerre, sera l'accent de vérité. C'est lui que nous percevons, énergique, mais, avec cela, exceptionnellement mesuré, dans *la Mort du soldat*, de M. E.-F. Julia. Voici, bien, du vécu ; on le sent, et les combattants qui ont lu ce livre témoignent qu'il dit vrai. C'est un éloge simple, qui a son poids.

8. — Plus complexe est le cas évoqué par M. J. Hénouard dans *Cœurs français, consciences anglaises*. Un Anglais, mari d'une Française, éprouve d'abord un sentiment quelque peu platonique à l'égard de l'armée française ; mais il en vient, afin de correspondre au souhait de sa femme, à s'engager dans l'armée anglaise pour défendre la cause des Alliés. Plus de banalité que de profondeur en cet ouvrage aux louables intentions.

9. — La guerre est vue de loin, dans *la Forêt tragique*, de M. Albert Garenne, chef de bataillon d'infanterie coloniale, du moins la guerre d'Europe, mais c'est la guerre encore, et tragique, elle aussi, et pour la France, dans ces régions du Pacifique dont ce « récit authentique » nous conte les péripéties.

10. — Avec *Bluet d'Alsace*, par Mme Jane de Carrières, nous retrouvons un nom de province cher à nos cœurs et des paysages plus proches. C'est ici toute une correspondance échangée de 1880 à 1917, où s'évoque le récit des grandes émotions, variées, du problème franco-alsacien, heureusement résolu aujourd'hui dans l'honneur de la victoire.

11. — Nous revenons aux pays lointains avec *le Double Exil d'un solitaire*, par M. Guiffre d'Evol. Un officier colonial qu'une blessure retient au centre de l'Afrique et prive du périlleux honneur du Front, s'en console bien singulièrement dans l'existence voluptueuse, inutile et désenchantée d'un prince exotique.

12. — C'est d'une autre manière que M. J. Delorme-Jules Simon comprend *l'Impérieux Amour* de la patrie. Une jeune fille se livre à des hésitations sentimentales entre un fiancé que le devoir retient à l'arrière et un soupirant que le devoir maintient au Front. Le style est quelconque ; les intentions valent mieux.

13. — Mme Jeanne Broussan-Gaubert pose, par son titre, la question importante pour chacun et pour tous : *Reviendra-t-il ?* C'est bien un rescapé du péril qui apparaît heureusement vers la fin du livre, mais ce sont d'abord des scènes d'une crudité relevant de l'école de Médan. On se demande ce que l'art peut éprouver d'intérêt à se commettre en pareil milieu et si même c'est un art, d'exprimer des visions d'une atroce laideur morale, sans parler des autres ?

14. — *La Tudesquite* y va plus rondement, mais M. P. Édouard de Ménieux ne se pique pas de solennité. Sa plume cavalière chevauche en divers sens ; c'est sa manière à lui de ridiculiser la manie funeste qui poussait trop, avant la guerre, à prendre au sérieux le prestige allemand.

Romans divers. — 15. — La haute jouissance intellectuelle qu'on éprouve toujours à lire un nouveau roman de M. Paul Bourget se trouve, en un sens, infirmée dès que vous incombe le redoutable office d'expliquer la portée de l'œuvre à un public justement difficile. L'hésitation du commentateur s'avère plus embarrassante quand il s'agit de *Némésis*. C'est, en effet, un roman qui ne ressemble pas à ceux auxquels nous accoutumait la manière du maître psychologue, dont l'art s'incline de préférence vers les drames intérieurs. Non point qu'il dédaigne le cadre, dans la ciselure duquel il excelle, mais il préfère le tableau. Or, ici, le cadre atteint d'immenses proportions et le tableau, lui-même, accuse un relief et un coloris d'une vivacité inaccoutumée sous son pinceau. Tout l'art déployé en cette œuvre, art de profondeur et art d'effet, n'ôte pas de l'esprit la question un peu libre, si elle était sérieuse : est-ce une gageure ? Je me hâte de m'expliquer. Que le maître des études les plus fouillées

sur l'âme et sur le cœur de l'homme et de la femme ait voulu écrire une histoire dont les traits, les détails, la mise en scène, les caricatures autant que les portraits font songer à Dumas père, relèvent, pour les procédés sinon pour le style et l'art qui sauvent tout, du grand roman-feuilleton, voilà qui déconcerte. Et, pourtant, on n'a pas le loisir d'être sans fin déconcerté, parce que l'action est si prenante et les peintures si poussées qu'on reconnaît encore et toujours le maître, consciencieux et puissant, là où on craignait qu'il se fût mué, pour sa distraction et la nôtre, en fantaisiste, jouant avec son art. Mais ne dirait-on pas vraiment, tout de même, que M. Bourget a voulu montrer qu'il lui était aisé d'aborder un genre qui n'était pas le sien, sans renoncer à être lui-même et que la souplesse de son talent peut dominer n'importe quel sujet, du moment qu'il en embrasse les perspectives complexes dans le champ de sa vision aiguë ? — Autre gageure, si l'on ose encore s'exprimer ainsi : l'érudition abonde en ces pages ; elle y abonde presque démesurément ; mais elle y est traitée par un spécialiste et, comme l'artiste n'abdiqua jamais, il se trouve que le lecteur n'éprouve aucune lassitude ni aucune gêne à la rencontrer dans une fiction. A ce propos, la haute probité de M. Bourget n'a pas manqué de rendre à M. Pérate l'hommage dû à son concours, et cette précision est intéressante à retenir sous la plume du romancier dont la célébrité n'a jamais pu obscurcir la plus noble loyauté professionnelle. On est heureux aussi de lire la dédicace du volume, offerte à M. Louis Bertrand, et l'on veut comprendre toute l'actuelle portée d'un geste, aussi énergique et aussi délicat. Après cela, faut-il raconter l'aventure ? De tels romans sont supposés lus ou à lire. Relevons néanmoins la beauté du rôle complexe de l'officier français, autour duquel évoluent les fantasmagories de l'art italien, de l'aristocratie européenne, et du nihilisme moscovite. La scène, vers la fin, où il recule, animé d'un sentiment de fierté et mû par le réveil de sa plus haute conscience chrétienne, devant la femme vis-à-vis de laquelle son attitude a été si différente autrefois, est une scène qui n'atteint pas seulement au sublime de l'art mais à la splendeur de la pensée qui gouverne l'acte humain frémissant de vie. Une troisième difficulté, abordée par M. Bourget en cette œuvre singulière, fut celle de travailler au service laborieux de la plus haute morale sans se priver des ressources inattendues et périlleuses de la peinture la plus accentuée. Que l'art y ait toujours gagné, c'est possible, mais parfois peut être un peu discutable ; que cette morale elle-même, qu'il s'agissait de servir, ne l'ait pas été par des moyens dont l'harmonie avec le but est quelquefois loin d'être manifeste, c'est ce qui, trop souvent, dans cette œuvre fort différente des autres à ce point de vue là aussi, ressort trop clairement de certains passa-

ges et de certaines descriptions. On juge bien que nous ne prétendons nullement restreindre, par l'expression de cette réserve, la liberté nécessaire du grand romancier, d'ailleurs supérieurement consciencieux. Mais, si libre que soit le champ de son action évocatrice, ne se doit-elle pas de reconnaître qu'elle peut avoir, au moins pour limite, et en fin de compte, ce que nous appellerons d'un mot qui ne sera incompris de personne et surtout, le croyons-nous, du maître lui-même, sa fonction éducatrice ? C'est parce qu'à l'ordinaire et parfois ici même, M. Bourget s'est appliqué à résoudre le difficile problème d'être un moraliste et un romancier et aussi parfaitement l'un que l'autre, qu'en terminant ces quelques lignes d'hommage à son nouveau roman, nous avons eu l'audace de nous permettre, en l'admirant, d'y signaler quelques hésitations dans l'action moralisatrice, dont nous ne méconnaissons pas, au reste, les difficultés et les mérites, la valeur surtout et la portée.

16. — C'est un autre maître du roman que nous retrouvons avec M. Henry Bordeaux que ses importantes fonctions militaires n'ont pu empêcher de rester et de continuer à être, par de nouvelles œuvres, le grand écrivain, goûté de l'élite française, orientée par son goût aussi charmant qu'élevé, vers les sommets de l'art bienfaisant à l'âme, à la race, au pays. Il ne s'agit, cette fois, que d'une réédition « définitive » du *Lac noir*, ce petit chef-d'œuvre, et on regrette le qualificatif dès qu'on l'a écrit, ce petit chef-d'œuvre d'esprit et de narration entraînante, qui prouve à quel point l'on peut, avec un art vrai, intéresser le public à autre chose qu'aux banales aventures, constituant le fond de la plupart des romans.

17. — La banalité n'est point le fait du roman de M. Pierre Nothomb : *Fauquebois*. Ce nom de lieu est glorieusement douloureux et sacré, depuis la guerre. Il n'est auparavant que la rustique appellation d'une charmante résidence de la paisible et prospère Belgique. Là se déroule élégamment une histoire bien contée où les replis du cœur trouvent leur interprète. *Fauquebois* est une œuvre qu'on lit avec charme, un charme souriant, un peu grave et distingué. Son auteur est poète, on le sent vite ; homme du monde, et du meilleur, on l'éprouve jusqu'au bout. Peut-être un peu plus de force dans le sentiment et dans sa noblesse eut-il élevé davantage encore l'expression morale dont ce livre témoigne et accru la douce influence qui émane de lui.

18. — C'est une œuvre où il y a aussi des notations curieuses et délicates, dont nous sommes redevables au talent, hélas ! posthume, de Paul Acker. Glorieuse victime de la Grande Guerre, il nous a laissé un roman qui s'achève en esquisse. Sa mort nous a ravi si tôt celui qui aurait pu être un maître de demain. *Entre deux rives*, pénible

histoire, et pourtant si allègrement narrée, d'une situation délicate, émouvante et faussse, illustrant, fût-ce avec des tableaux un peu scabreux, la nécessité de l'ordre et de la soumission consentie à sa loi. Un savant, qui méritait mieux, voit sa femme sombrer dans la folie et n'en pas mourir. Il a le tort de s'éprendre d'une autre femme, d'en faire comme la sienne. Un enfant leur naît. Il n'en avait pas eu de l'autre. Mais cette autre guérit et la remplaçante se sacrifie, laissant à son père l'enfant qu'elle lui a donné... On voit combien émouvante est la trame de ce récit, la morale qui s'en dégage, mais sans que les détails du livre soient toujours d'une moralité exemplaire, il s'en faut de beaucoup.

19. — Ainsi vont *le Rêve et la Vie :* joli titre du roman peu banal de M. Jean Morgan. Une jeune provinciale, n'écoutant que son cœur, s'éprend d'un peintre médiocre et, en somme, d'un caractère peu élevé. Elle est malheureuse, à fond, et reste digne. Il le faut d'autant plus qu'elle a résisté autrefois à son entourage, fort terre à terre, pour épouser le peintre aimé dont elle a fini par devenir veuve. Heureusement un second mariage sera pour elle une bienfaisante revanche ; elle y trouvera fortune et bonheur. Est-ce à dire que l'idéal est le pot au feu ? Si le livre voulait, même indirectement, prouver cela, il prouverait trop. Bien choisir, oui, mais cingler au large. Et la dignité dans l'épreuve vaudrait mieux, enfin, que le tout repos dans la platitude.

20. — Cet engourdissement ne conviendrait pas du tout à *un Caractère de Française*. Dans le roman que M. Jean de la Brète intitule ainsi nous retrouvons l'esprit, le sourire, la séduisante élévation qu'un public, toujours plus nombreux, goûte aux ouvrages du célèbre auteur. Mlle de Kerdivo, nature aussi noble que généreuse, met tout en œuvre pour retrouver un frère disparu dans des circonstances romanesques. Elle y parvient à travers les plus variés épisodes, mais la trame fort mouvementée du récit ne lui ôte rien de son aisance toute française et de son intérêt entraînant.

21. — Il faut changer d'allure avec *Plein Eté*, par Mme Édith Wharton, autant vaudrait dire de climat. Ce volume compact, et qui nous déconcerte un peu en nous transportant en plein milieu américain, narre l'aventure d'une pauvre jeune femme à laquelle ne réussit point l'indépendance qu'elle a cru devoir prendre vis-à-vis d'un bon protecteur et tuteur vers lequel elle est tout heureuse de revenir et chez qui elle trouve enfin le refuge et l'apaisement.

22. — C'est, au contraire, l'Amérique en France, ou du moins quelques amateurs américains du Paris où l'on s'amuse, que nous rencontrons dans *l'Échiquier* de Mme la comtesse de Chambrun. Dialogues de cafés-concert et autres lieux moins relevés. Voilà ce que

nous trouvons sous une plume délibérément boulevardière. Il serait au moins fâcheux que nos amis d'Amérique ne trouvassent pas autre chose en France, en fait de modèle et d'exemple, que ceux dont la silhouette se profile ici.

23. — Falote est la silhouette du singulier désemparé que nous présente M. Edgard Blosde dans les *Fantaisies du destin*. D'ennuyeuses expériences finissent par enrichir celle de son personnage et lui donner même de l'esprit, sans lui départir jusqu'au bout en partage la justesse d'appréciation.

24. — On voudrait ne pas manquer de cette justesse pour apprécier exactement *Glèbe gasconne* de M. Étienne Garry. Il a dû lire l'admirable Pouvillon et s'en souvenir, mais l'imitation est difficile et le risque de glisser dans quelque vulgarité n'est peut-être pas chimérique en la description familière et un peu crue du pays garonnais.

25. — En fait de crudité, M. Eugène Montfort se met à l'aise, et n'y mettrait guère un lecteur sérieux, avec *la Belle Enfant, ou l'Amour à 40 ans*.

26. — Une aisance du même genre règne aussi bien dans le roman :... *Et Cie*, de M. Jean-Richard Bloch. Mais, ici, la matière du récit est plus ample ; elle est même compacte ; l'affabulation est abondante et le style travaillé.

27. — Non moins copieux est le volume de M. Israël Zangwill : *Les Enfants du ghetto*. Il nous initie, à sa manière, aux mœurs particulières et compliquées d'un judaïsme teinté de germanisme. La traduction de M. Pierre Mille paraît fort bonne et ne doit pas nuire à l'intérêt du récit.

28. — Du féminisme, du sentiment, de l'amour libre et tout ce qui se peut broder autour, c'est ce que nous apercevons en de multiples pages, peu éclairées par la typographie, dans *Renée*, de M. André Baruch.

29. — Terminons par le titre plus imposant de *l'Homme fort*, de M. Paul Ilg. Cela doit se passer en Suisse, où un officier pro-allemand se déclasse, sans succès comme sans bonheur. La manière forte pour aboutir et s'imposer ne réussit pas longtemps.

Contes et nouvelles sur la guerre. — 30. — M. Benjamin Vallotton a un style énergique et il en est maître. Du réalisme, mais, en somme, du bon. Un épisode émouvant de l'occupation allemande, un autre, émouvant par lui-même, où elle n'est pas étrangère, un troisième relatant le congrès des animaux sauvages (on comprend l'allégorie), tels sont peut-être les fragments les plus impressionnants de ce recueil assez tragique et qui a nom : *Les Loups*.

31. — M. le lieutenant marquis de Farusi nous conte : *C'est la guerre*, et ce lui est une occasion de peindre sans apprêts, autant

dire sans façon, de multiples aspects de la vie militaire dont tous ne sont pas d'un goût achevé.

32. — Nuance de milieu avec *les Silences du colonel Bramble*, de M. André Maurois ; on passe chez les Britanniques. Ce colonel flegmatique écoute, non sans humour et avec indulgence, raisonner ou déraisonner autour de lui, officiers anglais et gens des villages traversés.

33. — Il nous arrive de ne pas quitter les pays éprouvés en feuilletant les *Six Contes et deux rêves*, de Mme Louise Faure-Favier. On y trouve même un épisode qui a de la noblesse, mais le recueil est malheureusement hospitalier à des libertés sans mesure dans les moins honnêtes descriptions

34. — Ce genre de liberté ne serait peut-être pas pour effrayer tout à fait l'auteur de *Trois Histoires macédoniennes*, M. Jean-H. Prat. Mais il faut, en plus et surtout, reconnaître chez lui de la vigueur et le sens du récit. On ne lit pas sans intérêt plusieurs de ces pages évocatrices d'une région lointaine où notre guerre s'est aussi déroulée.

35. — C'est sur une jolie plage française que *l'Indiscret de Paramé*, dont M. le Dr Harry Marceau tient la plume, observe les manigances, à l'ordinaire peu édifiantes, des oisifs et surtout des oisives, parasites du paysage recherché. On y parle de la guerre. On y va. On en revient. Le flirt ou le mariage provoquent des commentaires plutôt lestes ou désabusés, avec des grains de parfait bon sens, quelquefois, à travers tout. Et puis cela est écrit. Mais pour quoi dire ?

Contes et nouvelles divers. — 36. — M. Valery Larbaud, en des *Enfantines* assez observées, — mais de quel point de vue ! — nous fait, à sa façon, la psychologie de petits milieux montés en graine, qui auraient plutôt besoin de quelques bons conseils.

37. — Quant à M. Charles-Louis Philippe, — avec *la Bonne Madeleine et la pauvre Marie. Quatre Histoires de pauvre amour*, — il nous fait assister sans gêne aux moins élégants déshabillés et il promène son lecteur dans le monde que l'on devine, avec une complaisance qui révèle l'oubli du plus élémentaire sens moral.

38. — Autant et plus faut-il écrire au sujet des *Monstres choisis* de M. André Salomon. Le titre est suffisamment expressif. Le texte ne manque pas de tenir, et bien au-delà, s'il se peut, la promesse du titre.

Les éditions de ces trois derniers volumes sont fort soignées et présentées avec recherche. Malheureusement ces trois livres sont caractérisés, non seulement par l'absence du souci moral, mais par l'obsession du souci contraire. On le regrette d'autant plus, à l'heure des reconstructions françaises.

Louis Théron de Montaugé.

THÉOLOGIE

Le Sens du christianisme d'après l'exégèse allemande, par le P. M.-J. Lagrange. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1918, in-12 de xx-337 p. — Prix : 4 fr.

Les dix leçons qui composent ce volume ont été données à l'Institut catholique de Paris à la fin de 1917 et au commencement de 1918. Elles ont pour objet, non pas l'essence du christianisme, c'est-à-dire une sorte de résidu de doctrines à garder, mais le sens du christianisme, c'est-à-dire l'origine, les conceptions primitives de la religion chrétienne et l'idée qu'en ont eue ses premiers adhérents, le tout d'après l'exégèse allemande non catholique depuis Luther. La première expose les bonnes conditions dans lesquelles l'Église catholique d'aujourd'hui se trouve pour bien comprendre le sens du christianisme primitif. Assistée du Saint-Esprit pour cela, elle est dans l'état d'esprit qui convient, puisqu'elle est profondément imbue du surnaturel dans lequel tout le Nouveau Testament est conçu ; sa méthode s'appuie sur la tradition qu'elle conserve et continue et sur l'ensemble des éléments doctrinaux du Nouveau Testament tout entier : elle pratique l'exégèse du bon sens et de la clarté, qui est aussi l'exégèse du sens commun ; enfin elle représente une sagesse collective et accumulée au cours des siècles. Les huit leçons suivantes exposent le pseudo-mysticisme de Luther, qui est le véritable point de départ de toute l'exégèse allemande ; l'accusation d'imposture que les déistes allemands, dépassant leurs précurseurs anglais et français, ont portée, contre les évangélistes avec Reimarus et Lessing ; les explications naturalistes des miracles par le rationalisme éclairé, l'*Aufklärung* du XVIIIe siècle, dont le principal représentant, au siècle suivant, fut Paulus ; l'interprétation mythique de Strauss ; la critique des origines chrétiennes par l'école de Tubingue, dont Baur fut le chef : le compromis des libéraux luthériens, qui chercha à concilier l'ancienne orthodoxie protestante avec le radicalisme de Strauss et de Baur, et qui, tout en écartant le surnaturel, retraçait l'image historique de Jésus selon l'Évangile de saint Marc ; la découverte par Jean Weiss, en 1892, du messianisme eschatologique, d'après lequel Jésus, concentrant en sa personne les espérances de ses contemporains, se serait présenté comme le juge des bons et des méchants et comme le fondateur, à brève échéance, du règne glorieux de Dieu ; l'école du syncrétisme judéo-païen, qui explique la fondation du christianisme par une fusion d'éléments chrétiens avec des éléments païens, empruntés aux religions à mystères. Toutes ces phases diverses et successives de l'exégèse allemande étaient connues du public français ; elles avaient été exposées par M. Fillion dans ses *Étapes du rationalisme*, à l'aide de l'ouvrage d'Albert Schweitzer : *De Luther à Reimarus*.

Le P. Lagrange, sans connaître le livre du sulpicien, a repris, en suivant le même guide, la marche de l'exégèse allemande. Il a montré en plus quelles constructions religieuses les théologiens allemands ont tenté d'élever sur les ruines du surnaturel ; il a aussi joint à l'impression de répulsion que provoque leur dévergondage, des raisons positives qui réfutent les systèmes élaborés par ces novateurs. C'est le cas surtout pour la critique des origines chrétiennes, le messianisme eschatologique et le syncrétisme, qui gardent encore quelque attrait. On trouvera dans ces trois leçons des pages très fortes, qui sont une réfutation solide des principales erreurs allemandes. La dixième leçon contient, après l'exposé du nouveau mythisme, qui nie l'existence même de Jésus et qui a soulevé l'opposition de tous les exégètes allemands, les conclusions de l'enquête: Elles sont que les théologiens de l'Allemagne n'ont abouti à aucune explication satisfaisante des origines du christianisme et qu'ils se sont réfutés l'un l'autre ; que leurs explications sont toutes partielles, bornées, superficielles, systématiques. Chaque école cependant a mis en lumière quelques points de doctrine, que les catholiques admettent en les perfectionnant et en les conciliant tous. La lecture de ces conférences ne peut que détourner les Français et les Anglais de tout engouement irréfléchi pour les constructions systématiques de l'exégèse allemande.

E. Mangenot.

Le Mystère de l'Église, par le R. P. Humbert Clérissac. Paris, Crès, 1918, in-16 de xxii-368 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

La Préface placée en tête de ce volume par M. Jacques Maritain nous dit combien sainte et féconde fut la carrière religieuse du R. P. Humbert Clérissac. Elle nous dit surtout, et dans un langage émouvant de piété filiale, combien ardent était le loyalisme de l'éloquent Frère Prêcheur envers la sainte Église romaine et avec quelle profondeur il scrutait le *Mystère de l'Église*. Ce « mystère » était précisément l'objet d'un ouvrage que la mort a interrompu et dans lequel le R. P. Clérissac voulait nous communiquer le fruit de ses longues méditations sur la grandeur surnaturelle et les bienfaits divins de l'immortelle Épouse de Jésus-Christ. M. Maritain a eu raison de croire que l'ouvrage inachevé méritait, tel quel, de voir le jour, car le développement était déjà poussé assez loin pour que l'on y trouvât en plein relief les idées maîtresses de l'auteur, qui fourniront matière à des réflexions vraiment fécondes.

Le texte des deux derniers chapitres n'a pourtant que la valeur d'une esquisse ou d'un premier brouillon. Il réclamerait d'amples compléments et parfois une meilleure mise au point. D'autre part, M. Maritain a voulu compléter l'ouvrage du R. P. Clérissac par le

texte intégral du projet de constitution *De Ecclesia* qu'avaient élaboré les théologiens du concile du Vatican : soit une vingtaine de pages en latin avec traduction française. Le document est de grande valeur, mais ne nous paraît pas avoir un rapport assez direct avec la personne du R. P. Clérissac ni avec l'objet spécial du volume : *Le « Mystère » de l'Église.*

En revanche, que d'aperçus pleins de richesse et de beauté dans chacun des premiers chapitres du volume ! Peu de docteurs catholiques auront parlé d'une manière plus pénétrante, plus surnaturelle, et, en même temps, plus rigoureusement théologique, que le pieux auteur des pages ayant pour titre : *L'Église dans la pensée de Dieu, le Christ dans l'Église et l'Église dans le Christ, la personnalité de l'Église, la vie hiératique de l'Église:*

C'est là une lecture profondément édifiante, et où l'édification jaillit des sources les plus authentiques et les plus pures de la doctrine.

YVES DE LA BRIÈRE.

SCIENCES ET ARTS

Le Merveilleux spirite, par LUCIEN ROURE. Paris, Beauchesne, 1917, in-16 de VIII-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux heures d'angoisse et de deuil, beaucoup d'âmes ne sont que trop accessibles à des crédulités ou à des curiosités, malsaines autant qu'illusoires, à propos du monde invisible.

D'où la recrudescence du spiritisme, de l'occultisme, de la magie, de la théosophie, bref de toutes les croyances ou pratiques superstitieuses et troublantes qui flattent notre besoin maladif du mystérieux et du merveilleux.

L'existence indéniable de cette contagion donne une véritable actualité, disons mieux, une précieuse utilité, à un volume de documentation sérieuse, de critique perspicace, tel que celui dont nous sommes aujourd'hui redevables à un philosophe de renom, le R. P. Lucien Roure, depuis de longues années rédacteur à la revue les *Études*. Son volume, intitulé : *Le Merveilleux spirite*, est le fruit d'une patiente enquête, conduite avec le souci constant de discerner impartialement le vrai du faux. Là où fleurit généralement le racontar, voici des faits. Là où règnent presque toujours les généralisations sommaires, les enthousiasmes intempérants, voici une discussion réfléchie dont aucun esprit équitable ne saurait récuser la valeur.

Allan Kardec, Agénor de Gasparin, William Crookes, le photographe Buguet, Eusapia Paladino, Baraduc, Mlle Couesdon, Léon Denis et autres initiateurs ou opérateurs spirites sont l'objet d'études curieuses et attachantes. De même, les philosophes qui ont tenté une

systématisation scientifique des phénomènes du spiritisme : Maxwell, Boirac, Grasset. Le P. Roure discute chacune des manifestations spirites qui ont retenu l'attention du public, puis décrit la religion et la morale du spiritisme. Après quoi, il expose et motive avec force la réprobation de l'Église catholique à l'égard des croyances spirites, contraires au dogme chrétien, et des pratiques spirites, où l'on peut craindre parfois quelque influence diabolique et où l'on doit toujours signaler un grave péril pour la morale et le sens commun.

Grave péril aussi pour le sens historique : car l'immense majorité des « faits merveilleux » agréés comme tels par les croyants du spiritisme reposent sur la plus complaisante des crédulités superstitieuses. Le P. Roure n'a pas tort de citer l'anecdote de Fontenelle à propos d'une dent d'or qui serait poussée (en 1593) à un jeune enfant de Silésie et qui donna lieu à de savantes controverses entre docteurs des Universités germaniques. La dent d'or passa pour avoir été envoyée de Dieu afin de consoler les chrétiens affligés par les Turcs (*sic*). « Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eût examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse. Mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre... » L'auteur du *Merveilleux spirite* paraît être ce judicieux orfèvre. C'est avec profit que chacun le consultera.

Yves de la Brière.

Cours de géométrie analytique à l'usage de la classe de mathématiques spéciales et des candidats aux écoles du gouvernement, par Georges Milhaud et Édouard Pouget. T. I. *Géométrie à deux dimensions.* Paris, Alcan, 1914, gr. in-8 de III-478 p., avec 134 fig. et 238 exercices et problèmes proposés. — Prix : 12 fr.

« Les programmes par lesquels l'enseignement des mathématiques spéciales a été rendu plus moderne, ont déjà duré assez longtemps pour que l'adaptation de l'enseignement aux modifications qu'ils ont apportées puisse être réalisée dans les meilleures conditions. »

Cette remarque de M. Borel nous explique la floraison naissante d'une foule d'ouvrages sur les mathématiques spéciales. Le but poursuivi par tous les auteurs est double : fournir une base sérieuse aux lectures et aux études ultérieures, et surtout mettre en lumière les éléments nécessaires à la résolution des problèmes.

Le problème, en effet, joue un rôle capital dans l'enseignement des sciences exactes. Par lui, l'intelligence s'assouplit, car il faut appliquer les théories générales à des cas particuliers : l'esprit de synthèse se développe, puisqu'on doit, pour traiter une même question, coordonner des notions très éparses dans le cours. Et cependant, l'origi-

nalité des tempéraments se conserve; car, en géométrie surtout, nombreuses sont les méthodes qui peuvent conduire au résultat.

Le cours de MM. Milhaud et Pouget répond parfaitement à ce double objet. Des exercices nombreux et variés terminent les chapitres dont voici la distribution générale : Systèmes de coordonnées. — Ligne droite, éléments imaginaires et à l'infini. — Rapport anharmonique, homographie et involution. — Cercle. — Construction de courbes (4 chapitres), les auteurs s'étendent avec complaisance sur les points de rebroussement, les droites et les courbes asymptotes. — Courbes définies par des conditions géométriques, enveloppes. — Propriétés intrinsèques des courbes planes, arc et courbure. — Étude des courbes du second degré (6 chapitres dont le dernier a trait à l'homographie et l'involution sur une conique).

L'exposition est précise et concise. Les élèves ne seront pas noyés dans le détail ; ils trouveront, mises en relief, les notions fondamentales et certaines esquisses, piquant la curiosité des meilleurs d'entre eux, leur feront pressentir d'importantes généralisations. Inutile d'ajouter que les auteurs ont eu tous les scrupules du professeur de mathématiques, pour qui la rigueur absolue est un dogme intangible. Conformément au programme, ils ont signalé loyalement les théorèmes qu'ils supposent établis et dont la démonstration, parfois subtile, rebuterait de jeunes esprits, préoccupés avant tout d'action rapide et de marche en avant.

Soigneusement et clairement édité, cet ouvrage rendra de grands services aux élèves et sera consulté avec fruit par les professeurs.

G. Bertrand.

Conférences de chimie minérale faites à la Sorbonne. Métaux, par Marcel Guichard. Paris, Gauthier-Villars, 1916, gr. in-8 de IX-421 p. — Prix : 15 fr.

Il y a peu d'ouvrages français sur les métaux destinés aux étudiants de l'Université ; M. Guichard a pris l'initiative de combler cette lacune en publiant ses conférences de chimie à la Sorbonne. L'auteur expose tout d'abord les *généralités* indispensables sur les sels, les oxydes, les hydrates, l'électrolyse des solutions de sels, l'hypothèse des ions... etc. ; il aborde ensuite la *monographie* des principaux métaux. Laissant de côté les détails qui font déjà partie du programme de l'enseignement secondaire, il insiste uniquement sur les combinaisons caractéristiques de chaque élément ou qui ont servi à appuyer quelque loi de la chimie. Dans l'histoire d'un élément, M. Guichard s'attache à rechercher une liaison entre tous les corps qui contiennent un même métal et à mettre en évidence les réactions de transformation. L'ordre adopté est le suivant : les métaux

alcalins, alcalino-terreux, magnésiens et ceux du groupe du fer forment une suite importante où l'on voit se modifier progressivement les caractères ; viennent ensuite les métaux plus difficiles à classer : le groupe du cuivre, le plomb, les métaux du platine, l'or ; enfin les métaux métalloïdes tels que le bismuth, le vanadium, l'étain dont l'étude ne se trouve pas toujours développée dans les ouvrages sur les métalloïdes. La classification de Mendeleeff, de l'avis de M. Guichard, ne peut être suivie dans l'enseignement, son principe étant trop incertain. H. Colin.

La Géologie biologique, par Stanislas Meunier. Paris, Alcan, 1914, in-8 de vii-328 p., avec 20 grav. — Prix : 5 fr. 50.

Dans ce remarquable ouvrage, le professeur du Muséum, s'appuyant exclusivement sur les méthodes géologiques, examine le caractère de l'activité biologique, qui est en général un procédé de synthèse fort différent des procédés de la chimie inorganique. L'être vivant agit et par sa substance et par l'énergie dont il est le foyer. De telles actions multipliées donnent aux produits de la chimie biologique un volume prodigieux et modifient considérablement les roches les plus communes de l'écorce terrestre : calcaire, silice, alumine, fer, manganèse, soufre, carbonne, phosphore, azote, etc. Actuellement, ces modifications se produisent dans trois milieux : l'atmosphère, l'hydrosphère et la zoosphère et M. Meunier les reconnaît dans les temps passés. De même, après avoir analysé la fonction biologique dans l'époque actuelle, il reconstitue cette fonction au cours des temps sédimentaires antérieurs. Après avoir insisté sur la continuité du phénomène biologique depuis son apparition, il se demande comment les flores et les faunes se sont succédé et finalement comment la vie est apparue. D'après l'auteur, qui compare la vie à la cristallisation « subitement, les entités dynamiques, homologues de la force cristallogénique, mais relative aux agencements physiologiques, sont sorties de leur inertie et elles ont produit des êtres vivants comme les centres d'activité cristalline ont produit les minéraux. » (p. 311). En somme la vie a déterminé la production de masses rocheuses sans analogues antérieurs ; elle s'est développée au milieu de conditions généralement constantes, sans changements successifs de l'ambiance, conformément à une harmonie souveraine qui domine toute l'histoire de l'Univers physique et qui est bien faite « pour nous rassurer sur la finalité des choses et des êtres. » Ces conclusions sont en grande partie nouvelles et l'auteur avertit qu'elles sont plus ou moins opposées aux vues généralement admises par les naturalistes ; elles n'en sont que plus intéressantes pour cela, car elles détermineront un examen plus serré et une interprétation plus

précise des faits de la géologie biologique et par suite un nouveau progrès vers la connaissance de la vérité.

Il est regrettable que de nombreuses fautes d'impression déparent cet ouvrage ; en voici quelques-unes : corbonique pour carbonique, p. 5 ; accariens pour acariens, p. 53 ; mychorhizes, pour mycorhizes ; notre pour nature, p. 76 ; préposition à manque, p. 85 ; gastornis pour gastrornis, p. 95 ; thales pour thalles, p. 96 ; cupule pour cupules, p. 147 ; d'abrès pour d'après, p. 149 ; atuels pour actuels, p. 157 ; sembable pour semblable, p. 158 ; accu-Dulation pour accu-mulation, p. 166 ; épaisses pour épais, p. 167 ; Schlnbœachia pour Schloenbachia, p. 168 ; et pour est, p. 181 ; Bellovocensis pour Bellovacensis, p. 183 ; intimes pour intime, p. 187 ; tortorien pour tortonien, p. 203 ; embrogénie pour embryogénie, p. 216 ; dinantion pour dinantien, p. 221 ; races pour traces, p. 226 ; Tœnipoteris pour Teniopteris, p. 230 ; Stigmiara pour Stigmaira, p. 239 ; déterminant pour détermine, p. 264 ; Ignanodo pour Iguanodon, p. 274 ; es pour est, p. 281 ; chyastolithe pour chiastolite, Dalamanites pour Dalmanites, p. 292 : 1986 pour 1906, p. 300. J.-B. Martin.

Les Eaux-fortes de Rembrandt. *L'Ensemble de l'œuvre. La Technique des « Cent florins ». Les Cuivres gravés*, par André-Charles Coppier. Paris, Berger-Levrault, 1917, in-4 de viii-138 p., avec 127 grav. — Prix : 40 fr.

Lorsque l'œuvre d'un artiste est jugée par un homme du métier, on peut être assuré d'avoir grand profit à en lire la critique ; si l'artiste est Rembrandt, et si le graveur qui l'étudie se trouve être, par surcroît, un érudit et un écrivain, il y a toutes les chances du monde pour que le travail soit non seulement profitable mais durable, et sur certains points définitif. Tel est le cas du beau livre de M. André-Charles Coppier sur *Les Eaux-fortes de Rembrandt*. Bien des volumes ont été publiés sur Rembrandt ; toutes ses œuvres connues, peintes ou gravées, ont fait l'objet de nombreuses reproductions ; et cependant que de mystères encore dans l'histoire du plus surprenant des maîtres ! Que de catalogues contradictoires, où, par ordre alphabétique, les 373 pièces que lui attribue Charles Blanc sont jetées pêle-mêle, sans le moindre souci de l'ordre chronologique, à moins qu'elles ne soient classées, comme on faisait jadis, par séries de sujets ! Au milieu des œuvres les plus sûres des faux se sont glissés, introduits par la complaisance des marchands et des amateurs ; et comment les expulser, sinon par une étude minutieuse de la technique du maître aux diverses périodes de sa vie ? Déjà le graveur anglais Seymour-Haden s'y était essayé, mais avec un zèle si imprudent qu'il réduisait presque des quatre cinquièmes le total générale-

ment admis, et cela sur des considérations fort arbitraires de sentiment tout personnel. M. Coppier, tout au contraire, a inauguré une méthode que nous pourrions appeler d'expérimentation scientifique ; car il procède, non seulement par un examen de la technique, du maniement de l'outil, où son œil infiniment sensible lui découvre les habitudes prises et le retour des mêmes procédés, mais encore par une analyse des matériaux eux-mêmes dont Rembrandt s'est servi ; il a eu l'heureuse fortune de tenir en mains une partie des cuivres originaux, qui, après les plus singulières aventures, ont survécu jusqu'à nos jours. Avec ces cuivres il a fait des essais de tirages aussi parfaits que ceux d'autrefois, et il nous donne de précieux agrandissements qui sont pour l'étude du génie de Rembrandt des documents vraiment révélateurs. Son analyse, ainsi conduite, de la célèbre pièce « aux Cent florins » est un chef-d'œuvre de méthode, et servira désormais de base aux études à venir. La superbe présentation du livre, où les eaux-fortes les plus fameuses sont fidèlement reproduites dans leurs dimensions d'origine, fait le plus grand honneur à la maison Berger-Levrault ; et je ne saurais trop louer le goût et la passion sincère qui soutiennent et réchauffent d'un bout à l'autre ce minutieux travail d'investigation. M. Coppier fait mieux que de connaître tout l'œuvre de Rembrandt ; son amour le vivifie et le ressuscite à nos yeux.

André Pératé.

LITTÉRATURE

Pierre Corneille, par Auguste Dorchain. Paris, Garnier, 1918, in-16 de II-504 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a certes beaucoup écrit sur Corneille. La matière pourtant n'était pas épuisée, car M. Auguste Dorchain y a trouvé le sujet d'un très bon livre. Douze chapitres le composent, intitulés : I. L'Enfance et la Jeunesse. — Les Premiers Vers. — II. Premier Amour et première pièce. — « Mélite ». — III. Le Théâtre en 1629. — « Clitandre ». — « La Veuve ». — « La Galerie du Palais ». — IV. « La Suivante ». — « La Place Royale ». — Une Collaboration avec Richelieu. — V. « Médée ». — « L'Illusion comique ». — Le Triomphe du « Cid. » — VI. La Querelle du « Cid ». — « Horace. » — VII. « Cinna ». — Le Mariage de Corneille. — « Polyeucte ». — VIII. « Pompée ». — « Le Menteur ». — « La Suite du Menteur ». — IX. Corneille et le nouveau règne. — De « Rodogune » à « Héraclius ». — X. Corneille et la Fronde. — D' « Andromède » à « Perthsarite ». — Années de retraite. — Le Poète de « L'Imitation ». — XI. Vie intime. — Molière à Rouen. — Retour au théâtre. — « Œdipe ». — « La Toison d'or ». — « Sertorius ». — XII. Corneille à Paris. — La Rivalité avec Racine. — Une Collaboration avec Molière. — Dernières Années

et dernières œuvres. — Conclusion. — L'un des caractères et des mérites particuliers de l'ouvrage est l'abondance des détails historiques, biographiques et topographiques que l'on y trouve. Les circonstances et les milieux où a vécu Corneille et où son œuvre s'est produite y sont étudiés de près et présentés avec une exactitude toujours instructive, souvent pittoresque. L'auteur a perçu, quelquefois peut-être imaginé des rapprochements neufs et ingénieux. L'étude morale et littéraire de l'œuvre du grand tragique n'a pas d'ailleurs été sacrifiée à l'allure narrative et anecdotique du livre. Elle a été, au contraire, autant que possible, poussée à fond. Le style se ressent du voisinage de Corneille, mais aussi, moins heureusement, d'habitudes romantiques. L'ouvrage mérite de durer. M. S.

Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen, par Pierre Lasserre. Paris, Payot, 1918, in-16 de 286 p. — Prix : 4 fr. 50.

Frédéric Mistral est un grand poète. Il serait, croyons-nous, difficile de mieux comprendre la nature et le caractère de son talent et de ses idées dirigeantes que ne l'a fait M. Pierre Lasserre. Il a étudié de façon précise et avec une vue pénétrante ses œuvres d'une part et de l'autre ses doctrines, mais en mêlant et en fondant l'une dans l'autre ces deux études en douze chapitres, savoir : I. Mistral, poète de la patrie. — II. La Vocation du poète. — III. Les Influences : I. Le Mouvement des nationalités. — IV. Les Influences : II. Le Jacobinisme centralisateur. — V. Fondation du félibrige. — VI. Mireille. — VII. Calendal : I. L'Idée générale. — VIII. Calendal : II. Les Épisodes. — IX. Nerte. — X. Le Poème du Rhône. — XI. L'Œuvre lyrique. — XII. Vue d'ensemble. Dans l'examen des œuvres M. Lasserre a développé de justes et perspicaces considérations d'esthétique et de goût, de style et de versification. Telles sont, par exemple, ses réflexions sur la littérature prétendue primitive (p. 22) et sur le sens du parfait dans les lettres (p. 265 et suiv.) : telles ses observations sur les mètres et les rythmes employés par Mistral. Ses analyses sont senties, vivantes, passionnées, quelquefois un peu obscures ; ses citations bien choisies. Sa traduction rythmique de la *Chanson de Suffren* (p. 92) est particulièrement remarquable. Dans l'examen des doctrines du poète, M. Lasserre a introduit l'exposé des siennes propres, très intéressantes. Il a touché aux points suivants, indiqués, encadrés sur la couverture même de son livre et la page du titre : La Nationalité, les Provinces, la Décentralisation, l'Idée latine, la Civilisation catholique, l'Humanisme moderne. C'est donc un ouvrage de politique et de philosophie en même temps que de littérature. L'histoire aussi y tient une place. Nous signalerons à cet égard la distinction exacte et fine établie entre la centralisation monarchique des derniers temps de

l'ancienne France et la centralisation actuelle, issue de la Révolution et de l'Empire (p. 59 et suiv.). Nous citerons encore les observations judicieuses et perspicaces sur la guerre des Albigeois (p. 140 et suiv.). Nous relèverons à ce propos un léger *lapsus*. Ce n'est pas le chef de cette terrible croisade, Simon de Montfort, mais bien son fils, de même nom, qui fut comte de Leicester (p. 147). Une autre erreur est d'attribuer à notre Bretagne l'origine du cycle des romans de la Table ronde (p. 41). C'est de Grande-Bretagne qu'il vient. M. Lasserre est un vigoureux penseur et son style est digne de sa pensée, dru, âpre, un peu tendu, avec un éclat pour ainsi dire métallique. L'élégance ne lui est pourtant pas toujours étrangère et nous avons cru remarquer comme un heureux écho de Racine dans son chapitre sur *Nerte*. Quoi qu'il en soit c'est un écrivain qui laisse dans l'esprit du lecteur une forte trace. La gloire de Mistral se trouvera bien de son livre.

MARIUS SEPET.

Pages choisies de RUBÉN DARÍO. Choix et préface de VENTURA GARCIA CALDERÓN. Traductions de MARIUS ANDRÉ, G. JEAN AUBRY, ALFRED DE BENGOECHEA, JEAN CASSOU, MAX DAIREAUX, GEORGES HÉRELLE, Mme B. M. MORENO, GEORGES PILLEMENT, GABRIEL SOULAGES et ANDRÉ WURMSER. Paris, Alcan, 1918, in-8 de XL-149 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Né à Chocoyos en Nicaragua le 8 janvier 1867, mort le 6 février 1916, Félix Rubén García Sarmiento, qui s'est illustré comme écrivain sous le nom de Rubén Darío, emprunté à l'un de ses aïeux, est une des gloires de la littérature espagnole contemporaine. Il a exercé sur toute la jeune école de l'Amérique du sud et même de l'Espagne une influence considérable. Lui-même s'est formé en partie à l'école d'un de nos compatriotes, Paul Groussac, qui a joué dans l'Argentine un rôle littéraire assez important : « Il m'apprit à penser en français », a-t-il dit lui-même. Et, en effet, Darío a toujours eu pour la France et pour sa littérature un véritable culte ; si l'Espagne est demeurée pour lui « la mère patrie », il a salué dans la France « la Patrie universelle. » Et quelques jours avant le déchaînement de la guerre actuelle, il écrivait en français pour le 5e anniversaire du Comité France-Amérique, le 25 juin 1914, cette belle *Ode à la France*, qu'il faut remercier M. García Calderón d'avoir insérée dans le choix qu'il nous offre des œuvres du grand poète : les pages que l'on trouvera ici, dans des traductions dues « à quelques écrivains d'élite, choisis parmi ceux qui connaissent le mieux les littératures d'Espagne et d'Amérique », écrites les unes en prose, les autres en vers, donneront une idée du beau et souple talent de l'illustre écrivain dont la mort prématurée est due, en partie au moins, à l'horreur de la guerre. Peut-être eussions-nous préféré qu'au lieu de nous présenter de

quelques morceaux deux traductions différentes, l'une en prose et l'autre en vers, on augmentât le nombre des pièces traduites, que l'on nous donnât par exemple dans son intégrité *l'Hymne à l'Argentine*. Mais, tel qu'il a été fait, le choix nous semble excellent ; il y a là des pages vraiment belles et éloquentes, dignes de figurer dans la « Bibliothèque France-Amérique » et de se fixer dans la mémoire de tout homme de goût.

Il est fâcheux seulement que trop de fautes déparent ce petit volume, si propre à faire comprendre et goûter la littérature sud-américaine. E.-G. Lenos.

Mon Journal 1918. Paris, Hachette, gr. in-8 de 832 p., illustré de nombreuses gravures en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, 10 fr. ; Union postale, 12 fr. Prix du volume reliure toile, tr. rouges : 14 fr.

Qui ? Pourquoi ? Comment ? L'Encyclopédie de la jeunesse. Tome IV Paris, Larousse, s. d. (1918), gr. in-8 carré paginé 129 — 200 + 2161 — 2880 + IV, avec 700 grav., 9 hors texte en couleur et un Supplément illustré : *Les Images de la guerre*. — Abonnement à 9 nos constituant un tome : France, 10 fr. ; Étranger, 12. Prix du volume reliure toile, tête dorée : 12 fr.

Histoire d'un casse-noisette, par Alexandre Dumas. Paris, Hachette, 1918, in-16 de XI-227 p., illustré de 231 vignettes par Bertall (*Bibliothèque rose illustrée*). — Prix : Broché, 3 fr. ; cartonné, tr. dorées, 4 fr. 50.

— L'année de dure épreuve 1918, qui devait être celle de la victoire, a, comme les précédentes, trouvé *Mon Journal* sur la brèche. Avec quelle allure militaire et patriotique ! Avant même d'ouvrir le volume, on en a l'impression en regardant le premier plat des couvertures où l'on voit trois adolescents anglais, américain et français — ce dernier au bout de la légendaire pipe du « Poilu » — se serrer cordialement la main. Il convient donc, en premier lieu, de mentionner des récits de guerre ; non pas tous — ils sont trop — mais ceux qui ont le plus particulièrement retenu notre attention. Voici *l'Évadé* : M. Marc Saunier a écrit sous ce titre une nouvelle que nul ne pourra lire les yeux secs. Le même écrivain nous donne aussi : *Le Marquis de la Bourse plate* : note gaie. M. Norbert Sevestre, à son tour, raconte comment l'un des six *Petits Chasseurs d'œufs rouges* qu'il nous présente, fait arrêter un Boche, qui fut naguère le bourreau de son père captif en Allemagne. Citons en courant : *Fernand de Roluden*, par M. Auguste Bailly ; *Deux Cœurs d'or*, par M. Marc Saunier ; *L'Auberge des « Trois Obus »* et *la Maison mystérieuse*, par le même ; *Le Moulin*, par Mme Andrée Dalny, etc. Dans un genre plus sérieux, enregistrons : *Chez les aveugles de la guerre* (article signé M. G.) et *le Canon qui tire sur Paris*, par M. Maxime Vuillaume. —

Parmi les sujets qui ne se rapportent pas à la Grande Guerre, nous avons remarqué : *Le Voltigeur hollandais*, intéressante légende maritime, par M. Maurice Couallier ; *Extraordinaire Vocation*, où M. René Miguel, avec beaucoup d'entrain, montre par quelle circonstance l'illustre peintre Murillo s'aperçut, un beau matin, qu'il avait un élève inconnu, bientôt découvert, auquel il prédit le succès et la gloire. On trouve aussi dans *Mon Journal*, sans compter ce que nous passons sous silence, trois romans d'assez longue haleine : *La Coupe des Minimes*, par M. Norbert Sevestre : *Mattie Briggs et Rose Crillon*, par M. M. du Genestoux et enfin *les Sous-Marins fantômes*, par M. Georges-G. Toudouze, récit qui plaira à tous les âges, car, par ses aventures extraordinaires, il reflète la manière de Jules Verne.

— Pour la première fois, nous avons à parler du gracieux périodique mensuel que publie la librairie Larousse sous le titre : *Qui ? Pourquoi ? Comment ? L'Encyclopédie de la jeunesse*. Le tome IV de la collection, dont la matière a paru en 1918, est un énorme volume de près de 800 pages, illustré à profusion et habillé d'un cartonnage simple, mais solide. Ce qui frappe tout de suite, c'est la grande variété des sujets, catalogués à la table en douze sections dont la seule indication évoque des idées et excite la curiosité, savoir : 1. *La Terre et son histoire* ; 2. *Le Livre de la nature* ; 3. *Tous les pays* ; 4. *Les Grands Voyages* ; 5. *Histoires, contes et récits* ; 6. *Qui ? Pourquoi ? Comment ?* 7. *Choses qu'il faut connaître* ; 8. *Hommes et femmes célèbres* ; 9. *Pages à lire et à retenir* ; 10. *La Vie et la Santé* ; 11. *Jeux, travaux et occupations* ; 12. *La Guerre libératrice*. Ajoutez à cet ensemble un Supplément illustré : *Les Images de la guerre* dont les 72 pages sont placées en tête du volume. Ces « images », au nombre de 150 environ, représentent des scènes maritimes, terrestres ou aériennes : c'est un kaléidoscope des plus intéressants. Impossible de citer, même en choisissant, tout ce qui mériterait de l'être. Notons cependant, dans la 5e section, un conte amusant : *Alice au pays des merveilles* et dans la 8e : *Sainte Geneviève et les Huns*. Enfants et parents prendront plaisir à ces lectures où la science en ses diverses manifestations, la littérature et l'histoire sont largement représentées, sans prétention, d'une manière aimable.

— Qui aurait supposé qu'Alexandre Dumas, conteur si français d'allure, aurait marché, certain jour, sur les traces — j'allais dire les plate-bandes — d'Hoffmann ? Son *Histoire d'un casse-noisette*, que nous donne la « Bibliothèque rose », est renversante. Sachez d'abord que ce casse-noisette, à figure grotesque, n'est autre que le neveu d'un vieux savant de Nuremberg, rapetissé et figé en quelque sorte par ensorcellement. D'apparence, il est en bois. Le savant offre l'objet à l'une de ses petites nièces qui se sent prise aussitôt d'une

extraordinaire sympathie pour la monstrueuse figure. Dans ce conte fantastique l'on voit s'agiter — il faut voir comment ! — un roi, une reine, des princes, des princesses, de malfaisantes souris, des enfants, leurs parents, et j'en passe ! Bref, d'aventure en aventure, de prodige en prodige, le casse-noisette finit par reprendre sa forme humaine et par épouser sa charmante cousine qui l'a toujours soigné et protégé quand il était en bois. Illustration abondante et amusante.

E.-A. Chapuis.

Les Contes de fées de la guerre. La Petite Reine Noble de Belgique, par Mlle A. Galandy. Paris, Delagrave, 1918, album petit in-4 de 32 p., illustrations de A. Raynolt. — Prix, cartonné : 2 fr. 25.

La Première Chasse de Poum, texte et dessins de Mad Hermet. Paris, Hachette, s. d. (1918), album in-4 de 25 p. — Prix, cartonné : 2 fr.

Les Campagnes de M. Trouve-Tout sur terre, par H. Lanos. Paris, Hachette, s. d. (1918), album in-4 de 12 p. — Prix, cartonné : 2 fr.

Les Campagnes de M. Trouve-Tout sur mer, par le même. Paris, Hachette, s. d. (1918), album in-4 de 12 p. — Prix, cartonné : 2 fr.

Les Oiseaux chantent, par R. de la Nézière. Paris, Hachette, s. d. (1918), album in-4 de 12 p. — Prix, cartonné : 2 fr.

Nos Animaux, par le même. Paris, Hachette, s. d. (1918), album in-4 de 12 p. — Prix, cartonné : 2 fr.

— Dans sa dernière livraison, le *Polybiblion* (novembre-décembre 1918, t. CXLIII, p. 301) a présenté à ses lecteurs les deux albums de Mlle A. Galandy, illustré par A. Raynolt : *La Petite Serbie* et *la Princesse Italia*. En voici un troisième : *La Petite Reine Noble de Belgique*. C'est, cela se devine aisément, l'histoire, à l'usage de l'enfance, de l'odieuse agression allemande dont la Belgique a tant souffert pendant plus de quatre années. Là, nous retrouvons, agissant comme les personnages de contes de fées, l'Ogre Boche, le Bull-dog anglais le Coq gaulois, plus le Génie de l'Honneur (le roi Albert) et la Fée de la Bonté (la reine Élisabeth) et si l'on n'assiste pas encore à la punition de l'Ogre Boche et au triomphe de ses adversaires, on pressent ce triomphe et cette juste punition. Cet album de la librairie Delagrave est le digne pendant des deux précédents.

— *La Première Chasse de Poum* est le seul des cinq albums de la librairie Hachette qui soit accompagné d'un texte formant récit. Mad Hermet nous apprend là comment le jeune Poum et son chat Mimi nouent des relations hostiles d'abord, puis très cordiales, avec la girafe Arabella, l'éléphant Boby, l'ours Joë et la tortue Milady, pensionnaires d'un cirque en libre promenade, et ce qui s'ensuivit.

— *Les Campagnes de M. Trouve-Tout sur terre* débutent bien : grâce à son dirigeable, notre inventeur capture deux généraux allemands. Mais certain soir, il est assailli par une affreuse bête : c'était le pre-

mier tank ! — *Sur mer*, M. Trouve-Tout est le héros d'aventures non pareilles. Entre autres exploits, d'un jet de son liquide glace-mer, il transforme presque aussitôt un sous-marin en bloc de glace. Si vous voulez en savoir davantage, voyez ces deux albums dûs à la haute fantaisie de M. H. Lanos.

— Avec M. R. de la Nézière, les enfants, en ouvrant l'album intitulé : *Les Oiseaux chantent*, s'amuseront beaucoup en regardant les douze grandes scènes de « chant » où figurent autant d'espèces d'oiseaux, depuis le perroquet jusqu'au dindon, en passant par la pie, le rossignol, le coq et plusieurs autres. — Du même M. de la Nézière, voici l'album qu'il consacre à *Nos Animaux*, rangés par ordre alphabétique, en commençant par l'Aigle et finissant par la Zibeline. Cet album servira utilement aux mamans qui, de façon agréable pour les tout petits, voudront initier ceux-ci aux premiers mystères de la lecture.

Les images en couleurs des cinq albums de la librairie Hachette sont très attrayantes. E.-A. C.

HISTOIRE

Dans l'Orient byzantin, par Charles Diehl. Paris, de Boccard, 1917, in-16 de VII-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme dans tout ce qu'il écrit, M. Diehl a su joindre l'agrément d'une forme piquante à la solide érudition du fond. Toutes ces matières byzantines lui sont si familières qu'il semble s'y jouer, et son art consiste précisément en ceci que, disposant d'une masse de matériaux dont un esprit moins avisé et moins soucieux de plaire pourrait sans peine nous accabler, il sait, tout en instruisant, ne nous en donner que la fleur. Recueil d'articles et de conférences, quelques-unes de ces pages prennent un caractère d'actualité sur lequel n'avait pas compté leur auteur. A part une étude sur la si curieuse église de *Sainte-Marie-Antique*, retrouvée il y a quelque vingt ans au pied du Palatin, et un rapide et lumineux essai sur *Rome, reliquaire d'histoire*, c'est à travers les monuments, l'histoire, et les hommes de l'Orient byzantin que nous promène l'auteur : sanctuaires chrétiens d'Égypte, aimables souvenirs de la belle excursion que fut le deuxième congrès archéologique ; Bethléem et le sanctuaire de la Nativité, à propos du beau livre des P. dominicains Vincent et Abel ; Salonique, sortie soudain de sa pénombre, nom qu'indépendamment des grands intérêts qui y sont en jeu, la présence de tant d'êtres chers retient sans cesse dans la pensée d'un grand nombre d'entre nous, Salonique dont, hélas ! l'auteur de ces pages aura l'un des derniers parmi les savants, contemplé les nobles basiliques et les splendides

mosaïques ; Constantinople, devenue hostile, et Sainte-Sophie, et les souvenirs byzantins d'abord, puis la métropole islamique avec son pittoresque somptueux, depuis longtemps atténué, presque effacé ; Chypre, où nous ramène le beau drame lyrique de J. d'Annunzio, *la Pisanelle*. De belles pages d'histoire : *l'œuvre de Byzance dans l'Italie méridionale ;* l'empire latin de Constantinople ; l'érudition soutenue par une fine critique d'art : *l'illustration du Psautier dans l'art byzantin*. Enfin, car les hommes retiennent le subtil écrivain non moins que les faits et les monuments, deux portraits : l'un du sage et pratique seigneur Caucomenos, l'autre de la pitoyable et douloureuse princesse de Trébizonde, l'héroïne aux destinées romanesques. Pyschologie, paysages enlevés avec un art exquis, discussions serrées, larges tableaux d'histoire, on trouvera tout cela dans cet aimable et savant volume, qui, comme chacun de ses prédécesseurs, fera vivement désirer le suivant. André Baudrillart.

Les Collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII, par Paul Fournier. Paris, C. Klincksieck, 1918, in-4, de 131 p. — Prix : 5 fr. 50.

Cet important mémoire éclaire un des aspects les plus intéressants de la réforme grégorienne. Celle-ci prétendait, à tort ou à raison, restaurer la discipline des premiers siècles. Elle sentait le besoin de s'appuyer sur des textes. Les collections antérieures ne pouvaient suffire. Elles étaient encombrées de textes douteux, oiseux, en contradiction avec des principes essentiels, empruntés à des sources anglo-saxonnes, franques, germaniques, qui avaient toujours éveillé les défiances de Rome. Il fallait revenir à la tradition purement romaine, et remettre en honneur les titres de ce Siège apostolique, seul capable de faire la réforme. A une époque où l'art de manier les idées générales était dans l'enfance, on aimait procéder par des recueils de textes choisis, groupés, au besoin interpolés, de manière à faire masse et à servir d'instruments de propagande. C'est ainsi que Grégoire VII a été l'inspirateur d'un véritable mouvement d'érudition et de recherche de documents. L'œuvre qu'il avait vainement demandée à saint Pierre Damien, d'autres l'accomplirent, de son temps, et notamment les auteurs des quatre recueils qu'étudie M. Fournier : la collection des 74 titres, le *Capitulare* du cardinal Atton, les collections d'Anselme de Lucques et de Deusdedit. M. Fournier rend plus que vraisemblable que ces compilateurs ont utilisé une ou plusieurs sources communes, des collections antérieures, classées par ordre chronologique, intermédiaires entre leurs recueils méthodiques et les originaux. Il émet, en terminant, une hypothèse très séduisante : ce seraient les « chasseurs de textes » de Grégoire VII

qui auraient remis au jour, non seulement l'*Authentique*, ce qui est certain, mais les *Pandectes*. « La renaissance du droit romain... se rattache par ce lien étroit à la transformation du droit canonique qui fut la conséquence de la réforme de Grégoire VII. »

E. Jordan.

Leçons d'histoire franciscaine, par le R. P. Ubald d'Alençon. Paris, Librairie Saint-François, 1918, in-16 de vi-396 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas rigoureusement l'ordre chronologique que suit l'auteur dans ce résumé de sept siècles d'histoire franciscaine. Après avoir esquissé la physionomie du *Poverello* — les deux âmes les plus franciscaines, depuis le maître, lui paraissant sainte Claire et sainte Colette, il étudie successivement, la spiritualité des disciples de saint François, leur philosophie et leur théologie, leur prédication, la lutte qu'ils ont menée contre le protestantisme et contre le jansénisme, leurs missions, leur rôle aux armées, le rayonnement franciscain sur l'art. Il fallait être aussi érudit que le R. P. Ubald pour traiter un aussi vaste programme sans demeurer dans les vagues généralités, ou bien sans se perdre dans les détails et s'exposer à de nombreuses inexactitudes. Je n'en ai relevé qu'une seule, une sorte de faute d'impression : Jean de Bernières, l'ami du P. Eudes, est qualifié (p. 60) d'*intendant* de Caen, alors qu'il y fut seulement trésorier des finances. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie sommaire, mais très judicieuse. L'auteur n'a pu faire autrement que de renvoyer plus d'une fois à ses propres ouvrages. Et, même sans ces renvois, on sentirait souvent que des matières qu'il résume il a une connaissance approfondie. On sent aussi qu'il a bien vu et goûté le paysage assisien. Ces leçons méritent de trouver auprès des lecteurs le même succès qu'elles ont obtenu auprès des nombreux auditeurs qui les ont écoutées à l'Institut catholique de Paris.

Baron Angot des Rotours.

Les Survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815, par Julien Rovère. Paris, Alcan, 1918, in-8 de viii-415 p. — Prix : 7 fr.

Considérable depuis Louis XIV, l'influence française en Allemagne devint prépondérante avec les victoires et les conquêtes de Napoléon. Elle lui survécut. « Nous avons, dit M. Julien Rovère dans l'Avant-Propos de son bel ouvrage, trop bénévolement adopté en France cette thèse prussienne, devenue plus tard allemande, selon laquelle notre domination avait été funeste à l'Allemagne et n'y avait laissé que des haines... Or c'est à peu près le contraire qui est la vérité. » Cette vérité, M. Rovère s'est attaché à la mettre en lumière par une abon-

dance de faits précis, recueillis à des sources sûres, pour la plupart allemandes, et qu'il a groupés ainsi qu'il suit : Première partie. *De 1815 à 1850.* Chapitre I. L'Effort des gouvernements sur la rive gauche du Rhin. Cet effort avait pour objet d'y effacer la trace profonde et chère du régime français. II. L'Hostilité des populations rhénanes (contre le régime prussien). III. La Lutte de Napoléon. L'auteur établit par des preuves multiples l'existence vivace et prolongée d'un « bonapartisme allemand. » — « Pendant de longues années, dit-il, l'Empereur déchu resta un personnage populaire, et la France participa de son prestige. » — IV. Les libéraux et la France C'est vers la France que, du moins en très grand nombre, les libéraux allemands, courbés à contre-cœur sous des gouvernements autoritaires et même arbitraires, tournèrent leurs regards et leurs espérances, notamment dans la vallée du Rhin et dans les États du sud. La révolution de 1830 développa ces dispositions francophiles, très vives à la veille de la révolution de 1848. A ce moment, dit M. Rovère, « c'est nous qui sommes l'espoir des libéraux allemands, abstraction faite de quelques teutomanes irréductibles dans leur germanisme. Les populations du sud sont prêtes à se ranger sous notre alliance et à nous abandonner la rive gauche du Rhin pourvu que nous les délivrions de la réaction austro-prussienne. La rive gauche du Rhin elle-même désire ardemment secouer le joug qui pèse depuis si longtemps sur elle. » V. La Révolution de 1848. Tableau très remarquable du contre-coup de cette révolution en Allemagne, dans lequel l'auteur a fait particulièrement ressortir « tout ce qui manifeste l'intensité de l'influence française dans les pays que nous avons désignés sous le nom d'Allemagne napoléonienne. » — Deuxième partie. *De 1850 à 1870.* Chapitre VI. La Rive gauche du Rhin. L'auteur expose ici les progrès de l'assimilation prussienne, dûs notamment à l'essor industriel et commercial, favorisé, provoqué même par le gouvernement de Berlin, et constate néanmoins la persistance de l'antiprussianisme rhénan. VII. Napoléon III et l'Allemagne francaise. L'Apogée. Chapitre très neuf, très important à la fois pour l'histoire contemporaine de l'Allemagne et pour celle du second Empire. « Napoléon III, dit M. Rovère, a exercé sur la plupart des Allemands une fascination dont l'histoire offre peu d'exemples. Avant d'être le vaincu, il a presque été un maître ardemment souhaité, et, s'il est vrai que les fautes de sa politique aient entraîné la France dans un désastre, du moins est-il exact de dire qu'il s'est acheminé à la catastrophe par une route triomphale. Nous allons montrer que l'Allemagne française, éblouie par la personne du second empereur, s'offrait à lui avec enthousiasme, et qu'il occupait au-delà du Rhin une situation morale sans précédent dont il est à jamais regrettable qu'il n'ait pas su pro-

fiter. » — VIII. L'Offensive prussienne (1864-1866). Exposé de la politique inaugurée par Bismarck en Allemagne, des résistances qu'elle y rencontra, de l'ascendant qu'elle y conquit et des funestes égarements de la politique française, dirigée à contre-sens par les illusions et les chimères de Napoléon III. — IX. D'une guerre à l'autre (1866-1870). Invasion croissante de l'Allemagne par l'influence prussienne et affaiblissement correspondant du prestige français. M. Rovère consacre surtout ce chapitre à exposer en détail ce qui subsiste néanmoins de contraire à cette fâcheuse évolution. « Nous allons, dit-il, exposer, contrée par contrée, quels éléments de résistance forment encore rempart contre la monarchie des Hohenzollern, et nous distinguerons, en tenant compte à la fois de l'indépendance qui leur reste et du degré de francisation qui est le leur, plusieurs groupes : d'abord les territoires annexés en 1866 ou soumis à la politique berlinoise, ensuite ceux qui sont restés totalement ou partiellement en dehors de la Confédération du nord, enfin nos quatre départements de la rive gauche du Rhin. » — Troisième partie. *De 1870 à 1914.* Chapitre X. La Guerre de 1870-1871. Triomphe, mais non pas sans difficultés, de la politique prussienne. Sympathies qu'eût encore trouvée une victoire française. XI. Le Kulturkampf. Chapitre remarquable, plein de détails curieux. Selon M. Rovère, la pensée de Bismarck, consistant à identifier les intérêts de la France avec ceux de l'Église romaine, reposait sur une vue juste. D'où l'absurdité du Kulturkampf français. XII. L'Acceptation et les dernières survivances. L'Empire prussien est devenu maître de l'Allemagne et même de l'opinion allemande, non sans laisser quelques vestiges de l'état d'esprit antérieur. Cette domination reconnue et acceptée est surtout le résultat du « prodigieux développement économique du pays tout entier. » Mais, selon M. Rovère, elle n'est pas sûre de l'avenir. « Tous les États, dit-il pour conclure, qui composent l'Allemagne actuelle, pris un à un, sont solides, y compris et surtout la Vieille-Prusse, c'est à-dire celle qui s'étend à l'est de l'Elbe. C'est l'Empire au contraire qui ne l'est pas. Il est né de succès militaires ; il a subsisté en tant que coalition d'intérêts ; il ne doit pas survivre à la défaite, pourvu que celle-ci soit totale et que nous pénétrions chez nos ennemis. Alors, après l'écrasement du bloc germanique, quand nous aurons retrouvé aux bords du Rhin la place que nous assignent l'histoire et la nature, le champ restera ouvert, à l'ouest et au sud de l'Allemagne, pour une grande politique française. » Quoi que l'on pense de cette vue, elle est la conclusion d'un ouvrage de forte et solide valeur.

MARIUS SEPET.

Histoire de trois générations 1815-1918, par Jacques Bainville. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1918, in-16 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

En lisant le volume j'ai noté sur les marges les passages qui me semblaient à retenir par leur forme heureuse, claire, pénétrante ; et en le fermant j'avais donné plus de cent coups de crayon. C'est dire mon opinion et déclarer l'agrément de l'étude. Exprimer aussi l'impossibilité de reproduire ces phrases parfois lapidaires. La forme est originale sur laquelle le fond se développe ; les titres des douze chapitres présentant leur saveur inattendue dont on ne saurait non plus résumer le tour humoristique. M. Jacques Bainville reprend d'une plume large et acérée toute la politique extérieure de la France au XIXe siècle, il en souligne l'inanité « romantique », dont les révolutions de 1830 et de 1848, les rêveries humanitaires du second Empire et les abaissements pacifistes de la troisième République ont été les instruments inconscients, ou coupables et maladroits, vis-à-vis du militarisme prussien. Le courage guerrier du vieux sang français nous a sauvés de la catastrophe. En cours de route on voit ce que valent pratiquement le principe des nationalités, la Société des nations, et autres grandes formules un peu chimériques.

Ces chimères le bon sens français de Jacques Bainville les saisit et les combat, les déplore et les réduit à rien. Son raccourci de la Restauration, son tableau d'une famille de la petite bourgeoisie s'imprégnant alors de « l'Évangile de Sainte-Hélène », son récit de la mort de Baudin sur les barricades en 1851, ses vues sur la guerre de Crimée (p. 130 à 141), les débuts du rôle de Bismarck (p. 162), sa politique en Allemagne (p. 180), les désillusions des rêveries révolutionnaires internationales après la Commune faisant suite aux désillusions sociales après les journées de juin (p. 191), les extraordinaires motifs de l'alliance franco-russe en 1897 (p. 253), les misères du parlementarisme au début du XXe siècle (p. 259), tous ces points d'histoire sont touchés avec une verve qui fait de ce livre une œuvre personnelle et particulièrement attachante. G. G.

Les Précurseurs. Histoire de la Révolution, de 1848, par Gaston Bouniols. Paris, Delagrave, 1918, in-18 de 448 p. — Prix : 4 fr.

On possède deux bonnes histoires générales de la Révolution de 1848, toutes deux en deux volumes : celle de Victor Pierre et celle de M. de la Gorce. Voici un travail d'ensemble plus circonscrit et qui s'attache davantage aux idées qu'aux événements. Il en tire le suc plus qu'il n'en conte les épisodes. Travail très bien fait, intéressant, instructif, utile à tous, dont le style sobre, correct, facile, clair, possède les qualités rares et essentielles d'un ouvrage de vulgarisation. L'auteur a bien compris la portée et l'importance capitale

des questions sociales. Dans ses Notes il souligne des analogies instructives, il fait des rapprochements avec les événements contemporains et postérieurs ; quelques anecdotes bien choisies, parfois inédites, et curieusement recherchées, soutiennent les récits. Ces récits sont divisés en chapitres qui groupent les faits et dont les titres résument les conséquences historiques : « La Veille d'une Révolution. » « La Naissance d'un nouveau régime. » « L'Œuvre du suffrage universel. » « L'Insurrection de Juin. » « La République bourgeoise. » « La Constitution du 4 novembre. » « L'Entrée en scène de Louis Bonaparte » — M. Gaston Bouniols conclut que la « Révolution de Février a échoué » et que cependant « elle n'a pas été stérile » : il y a plaisir à le suivre dans cette démonstration. Qu'il me permette de rectifier une expression inexacte : le 22 juillet 1836, Armand Carrel n'a pas été tué par « l'épée » d'Émile de Girardin, mais par une balle : le duel eut lieu à Vincennes, au pistolet.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (1875-1914), par JEAN LARMEROUX. Tome II. *La Politique d'asservissement, 1908-1914.* Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-8 de 476 p. — Prix : 10 fr.

Le second volume de l'ouvrage de M. Larmeroux nous offre les mêmes qualités, les mêmes mérites que le premier (Cf. *Polybiblion* d'août-septembre 1918, t. CXLIII, p. 139). Le titre en est un peu obscur, mais la matière en est claire. L'auteur l'a développée en cinq chapitres, subdivisés en paragraphes, savoir : I. Annexion de la Bosnie-Herzégovine 1908. (1. Administration de la Bosnie-Herzégovine depuis 1883. 2. La Révolution en Turquie. 3. L'Annexion de la Bosnie-Herzégovine. — Le Régime établi). II Les Conséquences de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. (1. L'Indépendance de la Bulgarie. 2. La Guerre italo-turque. 3. L'Obstacle serbe ; A. Les Serbo-Croates. B. L'Autriche-Hongrie et le Serbisme. 4. Le Royaume de Monténégro. 5. La Politique russe). III. Les Guerres balkaniques 1912-1913. (1. L'Alliance balkanique. 2. Les Grandes Puissances et la Ligue des petits États. 3. La Diplomatie de l'Autriche-Hongrie. 4. La Crise du Slavisme. 5. La Roumanie et les Puissances. 6. La Deuxième Guerre balkanique. 7. Traité de Bucarest). IV. La Diplomatie autrichienne et l'Albanie. (1. L'Autriche-Hongrie et l'Albanie. 2. La Révolte albanaise. 3. Le Souverain de l'Albanie). V. Avant l'orage. (1. Nouvelles difficultés austro-serbes. 2. La Diplomatie autrichiennne et l'Italie. 3. L'Entrevue de Konopischt, 12 juin 1914. 4. Le Drame de Sarajevo, 28 juin 1914). VI. Conclusion. — Il résulte de cette énumération et de ces titres que l'ouvrage de M. Larmeroux déborde de beaucoup le sujet principal et constitue en réalité une histoire de l'Europe orien-

tale dans la période qu'il embrasse. Cette histoire s'appuie sur une information solide, une connaissance bien établie des hommes et des choses, une pratique familière des documents diplomatiques. On y remarque des portraits vivement esquissés : le baron, puis comte d'Ærenthal (p. 57 et suiv.), l'archiduc François-Ferdinand (p. 61 et suiv., 433, 434), le roi Ferdinand de Bulgarie (p. 198 et suiv.), M. Venizelos (p. 227 et suiv.), le comte Berchtold (p. 235). Parmi les exposés ou développements d'un intérêt ou d'une valeur particulière nous avons noté ceux qui se rapportent aux Slaves autrichiens (p. 72 et suiv.), aux origines yougo-slaves (p. 126 et suiv.), aux différends des Serbo-Croates et des Magyars (p. 136 et suiv.), aux négociations relatives à une entente serbo-bulgare (p. 202 et suiv.), à la situation politique de la Roumanie (p. 336 et suiv.), à l'Albanie et à la question albanaise (p. 281 et suiv.), à la rivalité de l'Autriche et de l'Italie dans cette région et à leur politique respective (p. 382 et suiv., 386 et suiv.). Un bon résumé se trouve à la fin de l'ouvrage dans le chapitre intitulé : Conclusion. Dans ce volume comme dans le précédent on est un peu surpris de quelques brusques élans poétiques, même lyriques, qui contrastent avec le style général du livre, lequel est plutôt celui d'un bon mémoire politique ou judiciaire et n'est pas exempt de quelque négligence, voire çà et là de quelque incorrection. Dans son ensemble l'ouvrage de M. Larmeroux est très méritoire. C'est une très utile contribution à l'histoire contemporaine. M. S.

Hauville. *Notes pouvant servir à l'histoire de cette commune*, par l'abbé Paul Eudeline. Évreux, imp. de l'Eure ; Rouen, Lestringant, 1918, in-4 de xv-595 p., avec 1 carte, 18 planches et 23 fig. dans le texte. — Prix : 20 fr.

L'histoire des provinces françaises serait écrite si chaque paroisse savait faire l'inventaire de ses vieux papiers et recueillir les traditions locales. Ces enquêtes ont été souvent recommandées dans nos diocèses à nos curés ; ceux qui s'en sont sentis le goût et le talent ont bien mérité de l'Église de France. Désormais il faudra ranger M. le chanoine Eudeline au premier rang dans ce bataillon de bons travailleurs. De la paroisse normande où il a exercé pendant dix ans son ministère (1895-1906) il donne une monographie vaste, abondante, fouillée, minutieuse ; les archives de la commune, du presbytère, du département lui ont fourni les renseignements qu'il a su mettre en œuvre avec beaucoup de persévérance. *Hauville*, bourg d'un millier d'habitants, sur 1500 hectares, du canton de Routot, de l'arrondissement de Pont-Audemer, dans le département de l'Eure, était jadis paroisse du diocèse de Rouen et appartient aujourd'hui à l'évêché d'Évreux. L'histoire de ce petit coin de terre de Normandie se con-

fond, pour les grandes lignes, avec celle de l'illustre province et elle présente un résumé très simple de la vie champêtre de nos aïeux. En remontant aux origines, on apporte aux lecteurs des renseignements sur les noms, les fiefs, les seigneurs, les familles, les habitants de la localité ; sa constitution administrative, sa géographie, sa culture ; les professions, le caractère, le langage, le costume de ses habitants. La paroisse, avec son église de Saint-Paterne, ses coutumes, ses fêtes, son cimetière, ses dévotions, sa piété, ses confréries, ses prêtres, ses établissements charitables tiennent naturellement la première place. Après viennent les écoles, les œuvres. Enfin ses « Annales » : particularités locales, événements pendant la Révolution et au cours du XIXe siècle, la généalogie des familles, des notices sur les « personnages » du pays. Pour donner à cette vaste enquête sa sécurité, une copieuse bibliographie ; et des tables précises (noms de personnes, noms de lieux) pour faciliter les recherches ; et enfin 18 planches et 28 figures dans le texte pour lui apporter de l'agrément. Cet ensemble est très louable, c'est une contribution tout à fait méritoire, et digne d'être remarquée, à l'histoire du département de l'Eure. On ne saurait trop proposer en exemple un semblable travail ; ce très beau volume par le fond l'est aussi par la forme. Il a été « achevé d'imprimer le 20 août 1918 » à l'imprimerie de l'Eure avec un luxe qui en double le mérite en ces temps de difficultés matérielles de l'édition. Par sa méthode (à laquelle l'on n'aurait peut-être à reprocher qu'une trop grande richesse de détails), il peut servir de modèle à des érudits et sera particulièrement apprécié des amateurs normands. Ils lui donneront une place de choix dans leur bibliothèque.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Tâches idéales, religieuses, éducatrices, patriotiques, par Mgr TISSIER. Paris, Téqui, 1918, in-12 de VI-385 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'une ardeur inlassable, l'évêque de Châlons est l'un des chefs de qui nous recevons le plus volontiers consignes et mots d'ordre. Son zèle, toujours entraînant, ne perd pas de vue la réalité : il connaît les besoins de l'heure, et tire parti des circonstances. Les tâches à l'accomplissement desquelles il convie cette fois les fidèles sont, les unes religieuses, les autres éducatrices, les dernières patriotiques. On aimera à lire les avertissements, les enseignements, les encouragements qu'il prodigue avec autant de clairvoyance que de sollicitude, et on admirera comment sa parole, toujours empreinte de la plus sûre autorité, sait s'assouplir et varier de ton selon qu'elle critique les travers féminins, qu'elle expose comment la charité devrait être constructive et pas seulement médicinale, qu'elle rappelle « que l'heure du *Te*

Deum pourrait bien être retardée, dans les secrets divins, jusqu'après le chant du *Credo* des aïeux », qu'elle enseigne aux enfants à s'épanouir comme des fleurs, qu'elle entraîne les fidèles à une prière plus intense, ou qu'elle exalte les héros devenus des victimes. Dans tous les cas, on aura grand profit à l'entendre et à la méditer. CH. LANDRY.

Par les chemins japonais. Essais sur le vieux et le jeune Japon, par FRANÇOIS DE TESSAN. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de VIII-297 p. — Prix : 4 fr. 50.

Si vous n'avez plusieurs heures de loisir devant vous, n'ouvrez pas ce volume, car, l'ayant ouvert, vous ne pourrez le fermer qu'après en avoir lu la dernière ligne. Ceci dit, je pourrais poser la plume, mais ce serait me priver du plaisir d'errer de nouveau « par les chemins japonais. » Je ferai donc un court résumé de ce livre si captivant, résultat d'une enquête menée par l'auteur au Japon, à la veille de la guerre et dont la partie politique et économique a été soigneusement mise à jour. Un chapitre sur l'intervention japonaise y a également été ajouté et ainsi, le volume donne une idée d'ensemble très complète sur la vie matérielle et morale du Japon contemporain.

L'auteur promène le lecteur dans tout le Japon, du sud au nord et de l'est à l'ouest, à Tokio, à Osaka, à Kyoto et jusque dans le lointain Yeso. Chemin faisant, au hasard des promenades, il s'arrête dans une foire, devant un temple, un palais ou un pittoresque paysage, prétextes à de charmantes descriptions, pleines de vie et de couleur. Il pénètre dans tous les milieux, toutes les sociétés, auprès de l'Empereur et des soldats, des femmes nouvelles et des femmes anciennes, chez les délicieuses geishas, comme chez les moines, les journalistes, les poissonniers ou le marchand de poupées. Les sports, la politesse, l'âme paysagiste, forment le sujet de curieux chapitres. Le théâtre, dont l'importance est considérable au Japon, n'est pas oublié : les « Nô », cette manifestation si spéciale de l'art japonais, les « yose », sortes de conférences populaires, si goûtées des Japonais, les amusantes marionnettes, sont passées en revue. Enfin, la religion elle-même est étudiée, tout au moins dans ses manifestations bouddhiques et shintoïstes, car l'auteur paraît ne pas avoir remarqué l'influence déjà appréciable et bientôt très importante, que prend le catholicisme au Japon, grâce aux missionnaires français. Il y aurait un chapitre bien curieux à écrire sur l'établissement du catholicisme au Japon, sa disparition presque totale, sa survivance occulte et enfin sa résurrection et son développement actuel. Nous regrettons que M. François de Tessan n'ait pas ajouté ces pages à ce volume par ailleurs si complet et d'un intérêt si soutenu. J. C. T.

Le Nouveau Japon, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1918, in-16 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Chili, le Pérou, la Roumanie, la Suède, ont vu successivement M. André Bellessort, mais le Japon a eu, pour ce globe-trotter infatigable, un attrait particulier. Quinze ans après son premier séjour dans l'empire du Soleil levant, il y est revenu ; c'était à la vieille de la guerre. D'autres préoccupations l'absorbant, il a mis de côté les notes prises au cours de ce dernier séjour, et aujourd'hui seulement, après bien des hésitations, il se décide à les livrer au public. Il serait regrettables qu'il ne l'eût pas fait. Les circonstances donnent en effet un attrait d'actualité à tout ce qui nous aide à mieux connaître notre allié oriental et il n'était pas inutile de fixer la physionomie du peuple japonais au moment où, pour la première fois, il prenait part aux conflits européens, cessant ainsi d'être exclusivement une puissance asiatique. Ces notes présentent donc un intérêt tout particulier, et prennent une place nécessaire dans la littérature de guerre, bien qu'elles aient été écrites à un moment où bien peu d'esprits prévoyaient le conflit actuel. L'auteur, avec logique, nous conduit tout d'abord parmi les héros et les dieux du Japon et nous expose l'éclosion et le développement de la nouvelle religion, le *Bushido* qui suscite des prodiges d'héroïsme, s'auréole de la gloire des champs de bataille et s'identifie avec l'orgueil national. Les pages suivantes, peut-être les plus curieuses du volume, promènent le lecteur à travers le théâtre et le roman, montrant à côté des œuvres littéraires proprement japonaises, la transformation bizarre que doivent subir les écrits de nos auteurs pour être mis au goût du public nippon. Quelques lignes, que l'on trouvera trop courtes, sont consacrées aux *Nô*. L'aventure de Lafcadio Hearn, cet Anglais naturalisé Japonais et qui cesse d'être Anglais sans pouvoir être adopté par ses nouveaux concitoyens, nous fait pénétrer dans la société japonaise. Une étude trop succincte, mais substantielle sur la Corée, suivie de très curieuses « pages japonaises » termine cet intéressant volume, rempli d'enseignements, d'aperçus nouveaux, de remarques originales. J. C. T.

Library of Congress. Guide to the law and legal literature of Argentina, Brazil and Chile. by Edwin M. Borchard. Washington, Government printing office, 1917, gr. in-8 de 523 p. — Prix : 5 fr.

Professeur de droit à l'Université Yale, M. E. M. Borchard a été pendant quelques années attaché à la section juridique de la Bibliothèque du Congrès : c'est dire qu'à la connaissance du droit il joint la pratique de la bibliographie et qu'il réunit dans sa personne la triple compétence d'un bibliographe, d'un juriste et d'un professeur. Aussi

le guide qu'il nous offre ici est-il l'un des plus clairs, des plus complets et des mieux informés que l'on puisse imaginer. Et ce n'est pas une tâche aisée qu'a entreprise là M. Borchard. La littérature juridique des trois républiques est assez abondante, mais elle n'est pas toujours d'un accès facile : aux ressources qu'offre la Bibliothèque du Congrès, M. Borchard a dû suppléer par des recherches personnelles en Argentine, au Brésil et au Chili.

Le but que se propose la Bibliothèque du Congrès par la publication de la collection de guides, dont celui-ci fait partie, c'est de servir tout à la fois les intérêts des juristes, des hommes d'affaires et des historiens. Nous n'avons pas ici de simples listes bibliographiques plus ou moins complètes, mais, avec l'indication des ouvrages — au moins de ceux qui offrent quelque importance, — publiés sur des matières juridiques, des notions succinctes mais précises sur la constitution et la législation des différents États.

M. Borchard fait remarquer que les trois pays dont il s'occupe ici ont ces traits communs que leur droit constitutionnel a été plus ou moins fortement influencé par la constitution des États-Unis, tandis que pour leur législation et leurs institutions, c'est plutôt à l'Europe, — à la France et à l'Espagne surtout — qu'ils ont fait des emprunts, et que, d'autre part, tous trois ont eu la chance de rencontrer des législes éminents qui les ont dotés de codes remarquables : c'est ainsi que le code civil du Brésil, promulgué seulement en 1916, est regardé comme une œuvre d'une haute portée scientifique.

Pour chaque État, le cadre adopté par l'auteur est le même : Bibliographie ; — Législation ; — Recueils d'arrêts des tribunaux ; — Travaux généraux ; — Enseignement du droit ; — Jurisprudence et philosophie du droit ; — Histoire du droit ; — Code civil ; — Code commercial ; — Organisation judiciaire et procédure civile ; — Code criminel ; — Procédure criminelle ; — Droit constitutionel ; Droit administratif ; — Droit militaire ; — Droit ecclésiastique ; — Droit international.

Nous devons signaler que dans la section : Bibliographie, M. Borchard ne se borne pas à donner l'indication des bibliographies spécialement juridiques, mais qu'il nous fournit des indications précieuses sur la bibliographie générale des trois grandes républiques de l'Amérique du sud.

Comme nous devons souhaiter et pouvons espérer que les relations de la France avec l'Amérique du sud prendront l'extension qu'elles auraient dû prendre depuis longtemps, l'ouvrage de M. Borchard est de ceux qui s'imposent à l'attention de nos concitoyens.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

La Femme patriote d'après la Bible, par G. Bontoux. Avignon, Aubanel, s. d. (1918), in-12 de VIII-102 p. — Prix : 1 fr. 25.

Dans ce petit volume, M. le chanoine Bontoux présente à ses lecteurs la galerie des femmes patriotes de la Bible comme types ou modèles du patriotisme. Il les range en deux catégories : celles qui parlent, chantent et pleurent, celles qui agissent, combattent et meurent. Dans la première, nous voyons successivement, parmi les femmes qui parlent, la patriote avocate : la veuve de Thécua qui plaide devant David la cause d'Absalon, la patriote parlementaire : la femme d'Abéla-Beth-Maacha, qui délivre sa ville en livrant le traître Séba, la patriote suppliante : Esther. De celles qui chantent, l'une est lyrique : Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, l'autre inspirée : la prophétesse Débora. Celles qui pleurent sont une pauvre émigrée : Ruth, une épouse captive : Achinoam de Jezraël, et une mère endeuillée : Respha. Dans le second groupe, nous trouvons d'abord celles qui agissent en sauveurs : Abigaïl, qui écarte de sa maison de terribles représailles de guerre ; la femme de Bahurim, qui sauve de la mort deux messagers de David ; Josabeth, qui soustrait à la fureur d'Athalie le jeune roi Joas. Les trois femmes soldats sont Jahel, qui perce Sisara d'un pieu, la femme de Thébès, qui brise le crâne d'Abimélech, en jetant une meule de moulin, Judith, qui coupe la tête d'Holopherne. Les femmes qui meurent sont la fille de Jephté, victime qui accepte la mort comme rançon de victoire, la mère des sept Machabées, martyre de la fidélité aux lois de son pays, et la reine des martyrs, la Vierge Marie, qui contemple son divin Fils sur la croix et s'immole avec lui pour le salut de tous les hommes. Sur chacune de ces héroïnes, dont plusieurs ne sont guère connues du grand public, M. Bontoux cite textuellement, sauf pour la Sainte Vierge, les passages bibliques, qui racontent leurs belles actions. En les proposant comme modèles, dans l'épilogue, il aurait dû insister davantage sur la moralité des actes de quelques-unes d'entre elles, et montrer que certains moyens d'action, justifiables en ces temps reculés, ne sont pas imitables pour des chrétiens, disciples du prince de la paix. E. Mangenot.

Facts about France, par E. Saillens. Paris, Hachette, 1918, petit in-16 cartonné de XII-308 p., avec 66 illustrations, plans et cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un petit livre anglais bien connu, les *Things Japanese* de Chamberlain, l'Européen qui visite le Japon trouve habilement et agréablement résumé à peu près tout ce qu'il peut avoir le besoin ou le désir de savoir sur cette contrée, son aspect, ses productions, ses habitants, son histoire, ses mœurs. Rédigés probablement sur ce modèle, les *Facts about France* de M. Saillens présentent à nos alliés de langue anglaise à qui ils sont spécialement destinés une petite encyclopédie des choses françaises qui condense en quelque trois cents pages les principales notions nécessaires à un étranger, particulièrement à un étranger britannique ou américain, pour connaître et comprendre notre pays. L'auteur, présentement et depuis plusieurs années déjà interprète auprès des armées britanniques, a entendu lui-même les mille questions de tout ordre que se posent et que posent sans cesse à notre sujet les soldats amis qui foulent notre sol ; une expérience antérieure et étendue du monde anglo-saxon lui avait d'ailleurs appris dès longtemps ce qui peut surprendre et ce qui parfois prévient contre

nous Américains et Anglais. Il a donc pu, en peignant la France, choisir les traits de son tableau et le placer dans la perspective qui convient à son public. Une masse presque incroyable d'informations est condensée dans un mince volume qui reste pourtant facile à consulter et à parcourir. On y découvrira sans doute çà et là, comme il était inévitable, des inexactitudes et des erreurs, mais elles sont vraiment très peu nombreuses ; l'article des races et des nationalités en France pourrait être allégé de détails dont quelques-uns sont de pure curiosité (n'est-il pas permis à des Anglais, et même à la plupart des Français d'ignorer l'origine ou même la simple existence des Bigoudens de Bretagne), et dont les autres sont encore plus douteux que superflus (par exemple ce qui concerne la prétendue descendance asiatique, révélée par son type physique, d'un de nos présents ministres ? Sur les matières sujettes à débat, M. Saillens s'est appliqué à donner des opinions modérées et moyennes : dans l'article de la *Religion*, diverses considérations historiques ou autres ne seront pourtant pas admises par les catholiques. Notons à l'éloge de l'auteur français que son anglais correct et élégant ne décèle nulle part une plume étrangère.

A. Barbeau.

Le Statut de la terre et le Parlement, par Bouilloux-Lafont. Paris, Grasset, 1918, in-16 de 59 p. (Collection *le Fait de la semaine*, 11 mai 1918). — Prix : 0 fr. 75.

L'auteur aurait pu intituler son opuscule : « Comment faciliter le remembrement de la propriété rurale ? » Voilà bien, en effet, le sujet qu'il traite. Non seulement dans les régions dévastées qu'il faut se hâter de remettre en valeur, mais dans toutes celles où l'éparpillement des parcelles entrave la culture rationnelle et notamment l'emploi des moteurs mécaniques, les opérations de cette nature s'imposent. Un grand nombre de projets législatifs qui tendent à les favoriser sont soigneusement analysés par M. Bouilloux-Lafont, qui a lui-même déposé le sien. Très judicieusement, il se préoccupe, le remembrement fait, de prévenir une nouvelle multiplication et un nouvel éparpillement des parcelles : il réclame que l'on abroge, dans le code civil, la seconde partie de l'article 832, prescrivant de faire entrer dans chaque lot successoral la même quantité de meubles, d'immeubles, de droits ou de créances de même nature et valeur.

Baron Angot des Rotours.

Vergennes et l'Indépendance américaine. Vergennes et Wilson, par le baron Hennet de Goutel. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue nationale », 1918, in-8 de 44 p., avec portrait de Vergennes. — Prix : 1 fr. 25.

Vergennes et Wilson, le rapprochement des deux noms ne paraît pas injustifié après lecture de cette étude. Le langage que tient aujourd'hui le Président américain rappelle souvent celui que tenait le ministre qui, avec Louis XVI, décida, en 1778, l'intervention armée de la France en faveur des *insurgents* d'Amérique. Le grand honnête homme qui, de 1774 à 1787, dirigea notre politique extérieure, n'avait pas de peine à persuader son roi lorsqu'il lui conseillait « d'asseoir la gloire de son règne sur la justice et sur la paix », de contenir ce que nous appellerions aujourd'hui l'impérialisme et de réprimer les abus de la force, mais de ne vouloir que ce qui est juste. « Si Votre Majesté, disait-il (12 avril 1777) dirige sa politique à établir l'opinion qu'elle ne veut que l'ordre et la justice, ses arrêts seront respectés, son exemple fera plus que ses armes. La justice et la paix régne-

ront partout. » Louis XVI et Vergennes furent compris par les États-Unis et lorsque leur Congrès ratifia l'alliance, leur comité des affaires étrangères écrivit : « La France, par sa candeur et sa franchise, nous a plus gagnés et attachés à elle que les traités secrets n'auraient pu faire, et a jeté entre nous les semences d'une alliance éternelle. » Cet intéressant opuscule est précédé d'une reproduction du beau portrait de Vergennes par Callet.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Un Lys brisé, par le chanoine MAX CARON. Paris, Haton, 1918, in-12 de 300 p. — Prix : 4 fr. 50.

Qu'on ne s'effraie pas du titre ! Il ne sert pas de couverture, comme tant d'autres similaires, à d'insignifiantes mièvreries sentimentales teintées d'une vague piété. Ce qu'il annonce, c'est la brève biographie et les lettres d'un séminariste de Versailles, qui portait un nom cher aux artistes chrétiens, Bernard Lavergne, et qui fut tué à l'assaut le 26 septembre 1915. Les qualités exquises qui s'y révèlent, l'esprit vif et primesautier, le sens du pittoresque, le cœur aimant et délicat, le talent littéraire et surtout la vaillante et simple générosité devant les tâches pénibles comme devant la mort prochaine, provoquent l'émotion, l'admiration, et aussi, jusque parmi les larmes, la joie de voir combien Dieu est aimé des cœurs purs. Quel bienfait si ces pages suscitaient des imitateurs de cette belle ardeur juvénile !

CH. LANDRY.

Paul Stapfer (1840-1917), par HENRY DARTIGUE. Paris, Fischbacher, 1918, in-8 de 72 p., avec un portrait

Paul Stapfer, écrivain et critique très distingué, ancien doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, n'a pas eu, au moment de son décès, survenu pendant la Grande Guerre, le tribut de regrets que méritait sa mémoire. C'est dans le dessein de réparer cette injustice, née des circonstances, que M. Henry Dartigue lui a consacré une notice étendue dans la *Revue chrétienne* (année 1917) et publie aujourd'hui cette étude à part. La vie et l'œuvre de Paul Stapfer y sont exposées et appréciées en trois chapitres : I. Sa famille et sa carrière. — II. Le Critique. — III. Le Philosophe et l'Écrivain. Deux appendices complètent l'étude. Le premier consiste dans une *Bibliographie* des écrits de Stapfer ; le second est consacré à la publication de quelques pages inédites, sorte d'examen de conscience qui honore son auteur. Bien informée et bien écrite, la notice de M. Dartigue non seulement remplit son objet, mais est une contribution utile à notre histoire littéraire. Nous devons ajouter que, protestant comme l'était Stapfer lui-même, l'auteur, dans ce qui touche à la religion et à la philosophie, s'écarte tout naturellement de la saine doctrine.

M. S.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Edmond ROSTAND vient de mourir ; c'est une perte considérable pour les lettres françaises. Fils de l'économiste Eugène Rostand, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il naquit le 1er avril 1868, fit de brillantes études au lycée de Marseille, puis à Paris au collège Stanislas. Les leçons de M. René Doumic développèrent en lui l'amour des lettres et l'aisance de sa situation lui permit de se consacrer

tout entier à l'art dramatique : il débuta à vingt ans avec *le Gant rouge* (Paris, 1888, in-8), vaudeville écrit en collaboration avec M. Lee et joué au théâtre de Cluny. La réussite lui vint avec *les Romanesques*, comédie en trois actes, représentée au Théâtre Français et pour laquelle l'Académie française lui décerna le prix Toirac. Désormais le chemin de la gloire s'ouvrit devant lui. Le succès extraordinaire de *Cyrano de Bergerac*, joué à la Porte Saint-Martin, fut son apothéose : l'Académie française lui ouvrit ses portes : il n'avait que trente-trois ans. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Les Musardises*, poésies (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Romanesques*, drame (Paris, 1894, in-8) ; — *La Princesse lointaine*, drame (Paris, 1895, in-8) ; — *La Samaritaine*, drame (Paris, 1897, in-8) ; — *Pour la Grèce*, poésie (Paris, 1897, in-8) ; — *Cyrano de Bergerac*, drame (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Aiglon* (Paris, 1900, in-8) ; — *Discours de réception à l'Académie française* (Paris, 1903, in-8) ; — *Les Conséquences économiques des mesures légales contre les congrégations* (Paris, 1908, in-8) ; — *Chantecler* (Paris, 1910, in-8).

— Un romancier d'un certain talent et dont les œuvres sont assez populaires, M. Gaston Bascle de Lagrèze, connu sous le pseudonyme de Champol, est mort le 14 décembre à Billière, près de Pau. Fils d'un magistrat auquel on doit des écrits juridiques et historiques estimés, il suivit quelque temps la carrière administrative et devint sous-préfet, mais il ne tarda pas à se livrer exclusivement à son goût pour les lettres. Il collabora au *Correspondant*, à *l'Ouvrier*, aux *Veillées des chaumières*, à *l'Illustration européenne*. Nous citerons de lui : *Un Coup de patte* (Paris, 1891, in-18) ; — *Noëlle* (Paris, 1891, in-18) ; — *Madame Melchior* (Paris, 1891, in-18) ; — *L'Argent des autres* (Paris, 1893, in-18) ; — *En deux mots. Par devant maître... La Bataille d'Eylau* (Paris, 1893, in-16) ; — *Anaïs Evrard. Réconciliation. Belzébuth. Le Savant Baudegrain...* (Paris, 1895, in-18) ; — *Le Roman d'un égoïste* (Paris, 1895, in-18) ; — *Le Duc Jean* (Tours, 1896, in-8) ; — *Le Mari de Simone* (Paris, 1896, in-18) ; — *Le Vœu d'André* (Paris, 1896, in-16) ; — *Le plus Fort* (Tours, 1897, in-8) ; — *L'Héritier du duc Jean* (Tours, 1897, in-8) ; — *La Conquête du bonheur* (Paris, 1897, in-18) ; — *Amour d'antan* (Tours, 1898, in-18) ; — *L'Homme blanc* (Paris, 1898, in-18) ; — *Le Droit d'aînesse* (Paris, 1899, in-18) ; — *Les Justes* (Paris, 1899, in-16) ; — *Cadette de Gascogne* (Tours, 1900, in-18) ; — *Les Fleurs d'or* (Paris, 1901, in-16) ; — *Cas de conscience* (Paris, 1902, in-16) ; — *L'Heureux Dominique* (Paris, 1902, in-18) ; — *La Lune rousse* (Tours, 1903, in-18) ; — *La Rivale* (Paris, 1903, in-16) ; — *Sœur Alexandrine* (Paris, 1904, in-16) ; — *Les Revenantes* (Paris, 1905, in-16) ; — *L'Idéal de l'oncle Caillou* (Paris, 1905, in-18) ; — *Autre Temps* (Paris, 1906, in-8) ; — *Les Deux Marquises* (Paris, 1908, in-18).

— Mme la comtesse d'Armaillé s'est éteinte le 7 décembre dans sa 89e année. Née Marie-Célestine-Amélie de Ségur, elle tenait de son père le général comte Philippe de Ségur, membre de l'Académie française, le génie des travaux historiques et un vrai talent d'écrivain. Les principaux ouvrages sortis de sa plume sont les suivants : *La Reine Marie Leczinska, étude historique* (Paris, 1864, in-18) ; — *Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV (1559-1604), étude historique* (Paris, 1865, in-18) ; — *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette* (Paris, 1870, in-18) ; — *Mme Élisabeth sœur de Louis XVI* (Paris, 1886, in-16) ; — *La Comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu (1740-1773) d'après des lettres inédites à Gustave III* (Paris, 1890, in-16) ; — *Une Fiancée de Napoléon : Désirée Clary, reine de Suède (1777-1860)* (Paris, 1897, in-16).

— L'Église catholique d'Angleterre vient d'éprouver une grande perte en

la personne de Mgr William Cologan, mort à la fin de 1918. Né à Corfou le 8 décembre 1849, il se destina d'abord à la vie politique et consulaire ; mais il éprouva bientôt un si vif désir du sacerdoce, qu'il ne put résister à l'appel de sa vocation et il fut envoyé à l' « English College » fondé à Bruges par Sir John Sutton, où il reçut la prêtrise des mains de l'archevêque (plus tard cardinal) Manning. Il fut d'abord envoyé dans un hôpital comme chapelain ; puis, en octobre 1877, à Stoch, comme chef de la mission. C'est là qu'il fonda la C. T. S. (*Catholic Truth Society*). Comme orateur, il n'avait rien de remarquable ; il excellait surtout dans les instructions familières. Il se distingua par un goût tout spécial pour la botanique auquel il lui était facile de s'adonner, les campagnes qui environnaient la mission lui fournissant des spécimens. En 1909, il fut élevé à la dignité de prélat romain. Ce fut un saint prêtre plein de zèle pour le salut des âmes et tout dévoué à son œuvre. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : *The Catholic temperance reader*, en collaboration avec Sir Francis Cruise ; — *Temperance catechism*, composé pour la C. T. S. ; — *Total abstinence, a catholic point of view ;* — *Molly's prayer ;* — *A scriptural life of the Blessed Virgin ;* — *The life and writings of St. Peter :* — *The Affections in mental prayer* ; — *The Last sacraments ;* — *Simple prayer book.*

— En Giuseppe Fraccaroli, mort récemment, l'Italie perd un de ses hellénistes les plus distingués et de ses meilleurs critiques. Né à Vérone le 5 mai 1849, il songea d'abord à faire du droit sa carrière et se fit recevoir docteur en l'Université de Padoue. Mais ses goûts littéraires, l'esprit critique qui se manifesta en lui, les travaux qu'il publia sur la littérature antique l'entraînèrent vers une tout autre destinée. Il fut appelé à professer la littérature grecque à l'Université de Messine, dont il devint le recteur (1893). Puis il prit la chaire de littérature grecque à l'Université de Turin (1897-1906). Les questions d'enseignement ne cessèrent de le préoccuper, et l'on a de lui sur la matière plusieurs travaux, parmi lesquels l'un des plus considérables est le dernier livre sorti de sa plume. Le culte de la petite patrie, sans jamais nuire au culte de la grande, était très vif chez lui ; il se plaisait au dialecte de son pays et il s'est amusé à s'en servir pour une traduction d'Aristophane. Voici la liste des principaux ouvrages de ce laborieux érudit et de ce maître distingué : *Versi* (Verona, 1874, in-8) ; — *I Persiani*, traduction d'Eschyle (Torino, 1876, in-8) : — *Le due Odi di Saffo* (Verona, 1878, in-16) ; — *Saggio sopra la genesi della metrica classica* (Verona, 1881, in-8) ; — *Lo Scultore Innocenzo Fraccaroli* (Verona, 1883, in-8) ; — *De Euripidis scribendi artificio* (Augustae Taurinorum, 1884, in-8) ; — *L'Ode pitia XI di Pindaro* (Verona, 1886, in-16) ; — *Per gli umoristi dell' antichità* (Verona, 1886, in-16) : — *Teoria razionale di metrica italiana* (Torino, 1887, in-8) ; — *Del realismo nella poesia greca* (Verona, 1887, in-8) ; — *Odi* (Bologna, 1887, in-16) ; — *Parole pronunziate nell' inaugurazione dell' anno accademico 1893-1894* (Messina, 1893, in-8) ; — *Le Odi di Pindaro* (Verona, 1894, in-8, nouvelle édition Milano, 1914, in-8) ; — *Parole pronunziate nell' inaugurazione dell' anno accademica 1894-1895* (Messina, 1894, in-8) ; — *Thucyd. VI, 61, 5 ; III, 84, 1* (Firenze, 1896, in-8) ; — *Catalogo dei manoscritti greci della biblioteca universitaria di Messina* (Firenze, 1897, in-8) ; — *Dei codici greci del monastero del ss. Salvatore di Messina* (Firenze, 1897, in-8) ; — *Il metodo critico del professore Vitelli* (Torino, 1900, in-8) ; — *L'Irrazionale nella letteratura* (Torino, 1903, in-8) ; — *Il Timeo di Platone* (Torino, 1903, in-8) : — *I Lirici greci* (Torino, 1910-1913, in-8) ; — *L'Uomo politico di Platone* (Torino, 1911, in-8) ; — *Il Sofista di Platone* (Torino, 1911, in-8) ; — *L'Educazione nazionale* (Bologna, 1918, in-16).

— Des avis de Hollande confirment définitivement la nouvelle de la mort de l'abbé Hugo Verriest, membre de l'Académie flamande et l'un des chefs de l'école flamingante catholique. Pupille de l'illustre Guido Gezelle, dont le neveu, un autre flamingant distingué, Stijn Streuvels, était son ami intime, il entra comme son maître dans les rangs du clergé, et comme lui se distingua par son talent poétique. Comme lui aussi, il fut envoyé, — relégué, disent les langues malignes, — dans une humble paroisse des Flandres, Ingoyghem. Un de ses premiers ouvrages : *Leven en dood* (1877, in-8) a pris place plus tard dans un recueil de *Voordrachten*. Le curé d'Ingoyghem n'était pas seulement un poète, mais un orateur, l'orateur le plus populaire de la Flandre ; et il n'était guère de fête dans laquelle ne retentit sa parole. Au recueil de conférences que nous venons de citer, il faut ajouter les trois discours spirituels sur la lumière, la force et la piété qu'il a réunis sous le titre : *Drij geestelijke voordrachten* (1905, in-8). Nous citerons encore du maître *Op wondel* (1903, in-8) et *Regenboog uit andere kleuren* (1904, in-8) et un ouvrage en deux volumes sur vingt écrivains flamands (*Twintig vlaamsche Koppen*), dans lesquels il a fait place notamment à son maître Guido Gezelle et à son ami Stijn Streuvels. L'abbé Verriest était né à Deerlijk en 1840.

— M. Domenico Orano, mort récemment âgé de 45 ans, était né à Rome, le 14 février 1873. Il fit ses études dans sa ville natale et son esprit largement ouvert lui permit de se faire recevoir docteur en droit et docteur ès lettres. Il se fit attacher à la Bibliothèque Casanatense, enseigna dans divers établissements et donna une active collaboration à plusieurs publications périodiques. Tout en regrettant ses attaches maçonniques, dans un pays où, comme en France, la maçonnerie est si sectaire, on doit rendre justice à ses belles qualités intellectuelles. Nous citerons de lui : *Marcello Alberini e il sacco di Roma del 1527* (Roma, 1895 in-8) ; — *Il diario di Marcello Alberini (1521-1525)* (Roma 1896, in-8) ; — *Il sacco di Roma del 1527* (Roma, 1901) ; — *Lettere di Pier Candido Decembrio, frate Simone da Camerino e Lodrisio Crivelli a Francesco Sforza* (Roma, 1901, in-8) ; — *Lettera di Guiniforte Barzizza alla duchessa Bianca Maria Sforza, 12 agosto 1457* (Roma, 1900, in-8) ; — *I suggerimenti di buon vivere dettati da Francesco Sforza pel figliuolo Galeazzo Maria* (Roma, 1901, in-8) ; — *Due autografi inediti di Francesco Filelfo* (Roma, 1901, in-8) ; — *Un'adunanza massonica in Roma nel 1810* (Roma, 1902, in-8) ; — *L'Italianità e la modernità di Leone XIII* (Roma, 1903, in-8) ; — *L'Installazione di una loggia massonica in Francia sotto Luigi XVI* (Roma, 1903, in-8) ; — *Liberi pensatori bruciati in Roma dal XVI al XVIII secolo* (Roma, 1904, in-8) ; — *Il Testaccio : il monte e il quartiere* (Pescara, 1910, in-8) ; — *L'Inchiesta sulle abitazioni operaie : il Testaccio* (Pescara, 1911, in-8) ; — *Pagine critiche* (Pescara, 1912, in-8) ; — *Come vive il popolo a Roma* (Roma, 1912, in-8) ; — *L'Anima poetica di Giuseppe Gioacchino Belli* (Roma, 1913, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Louis André, président de chambre à la cour d'appel de Paris, mort le 14 novembre, auteur de plusieurs ouvrages notamment : *Deux mémoires historiques de Claude Lepelletier* (Paris, 1906) ; *Michel Le Tellier, l'organisation de l'armée monarchique* (Paris, 1906, in-8) ; *Les Accidents du travail, régime du risque professionnel* (Paris, 1907, in-8) ; — *Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Paris, 1908, in-18) ; Louis Besse, collaborateur de *l'Intransigeant*, qui avait collaboré autrefois à *la Patrie* et à *la Presse* et a publié divers romans de mœurs, romans sociaux, contes et nouvelles, mort le 22 novembre ; —

M. Joseph Boucard, rédacteur en chef des *Tablettes des Deux Charentes*, qui a collaboré à la *Gazette de France*, et laisse les ouvrages suivantes : *Sœur Catherine Labouré et la médaille miraculeuse* (Paris, 1907, i n-12) ; *Vie et miracles de saint Benoît, moine et fondateur de l'ordre des bénédictins* (Paris, 1909, in-12) ; *Saint Antoine de Padoue, sa vie et ses miracles* (Paris, 1917, in-12), mort à 41 ans, le 16 décembre, à Rochefort-sur-Mer ; — Lucien Bourceret, collaborateur de l'Agence Havas, mort le 30 novembre ; — le Dr Édouard Bureau, membre de l'Académie de médecine, ancien professeur au Muséum d'histoire naturelle, botaniste distingué, auquel on doit entre autres ouvrages, une importante *Monographie des Bignoniacées* (Paris, 1864, 2 vol., in-4) ; un aperçu sur *les Collections de botanique fossile du Muséum* (Paris, 1893, in-fol.), mort en décembre, à 88 ans ; — Claude Couturier, auteur de nombreux romans et de recueils de vers, parmi lesquels nous citerons : *Chanson pour toi* (Paris, 1889, in-12) ; *L'Inespéré* (Paris, 1892, in-18) ; — *Le Lit de cette personne* (Paris, 1895, in-16) ; *Trop Riche* (Paris, 1901, in-16) ; mort en décembre ; — Georges Daumet, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de Rome, ancien archiviste aux Archives nationales, à qui l'on doit : *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles* (Paris, 1898, in-8) ; *Innocent VI et Blanche de Bourbon* (Paris, 1899, in-8) ; *Lettres closes, patentes et curiales de Benoît XII se rapportant à la France* (Paris, 1899, in-4) ; *Calais sous la domination anglaise* (Arras, 1902, in-8) ; — *Notice sur les établissements religieux anglais, écossais et irlandais fondés à Paris avant la Révolution* (Paris, 1912, in-8) ; *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320* (Paris, 1913, in-8), mort subitement à 48 ans, à Paris, le 10 décembre ; — Joseph-Marie-Edmond Drouet, professeur d'histoire, docteur ès lettres, auteur d'une étude sur *l'Abbé de Saint-Pierre, l'homme et l'œuvre* (Paris, 1912, in-8), mort dans sa 34e année, le 2 décembre, à l'hôpital militaire de Rennes ; — A.-Michel Duchesne, rédacteur militaire du *Journal*, mort à 47 ans, en décembre ; — Ernest Dupont, conseiller à la cour de cassation, auteur d'un *Manuel élémentaire de droit criminel*, en collaboration avec M. René Foignet (Paris, 1907, in-18), mort en décembre ; — François Énault, artiste peintre, rédacteur en chef de *la France illustrée*, mort le 1er décembre ; — le chanoine Joseph Gindre, curé-doyen des Cordeliers, à Lons-le-Saunier, qui a publié un *Panégyrique de saint Claude* (Lons-le-Saunier, 1903, in-12), mort en cette ville le 19 septembre 1918, dans sa 63e année ; — Albert Goullé, ancien collaborateur du *Cri du peuple*, de la *Petite République*, de l'*Autorité* et du *Rappel*, mort le 4 décembre, à 74 ans ; — Georges Guilaine, rédacteur au *Daily Mail* et à l'*Agence Radio*, qui avait collaboré à de nombreux journaux parisiens où il avait su faire apprécier sa valeur professionnelle, mort le 1er décembre ; — Dr Gaston Humbert, qui a traduit *les Éléments de l'esthétique musicale* par G. Riemann (Paris, 1907, in-8), mort à Paris, le 15 novembre ; — Georges Jeannel, collaborateur parlementaire de l'*Agence télégraphique républicaine*, qui avait aussi fait partie de la rédaction parisienne de la *Petite Gironde*, mort à 58 ans, le 14 décembre ; — Pierre Jollivet, ancien frère bernardin, professeur à Iffendic, diocèse de Rennes, mort le 2 décembre ; — Charles Lalou, ancien directeur du *Journal de la France*, mort à Paris, le 29 novembre ; — Auguste Lepère, peintre et graveur, l'un des maîtres qui ont le plus contribué à la renaissance du livre par le caractère et la largeur de ses compositions et à la résurrection de la gravure sur bois, mort le 20 novembre, à Domme (Dordogne) ; — Charles Lefèvre-Clérem-

BRAY, qui a écrit de nombreuses notices sur la région et sur le pays de Bray et publié un travail considérable : *La Terreur à Rouen (1793-1796)*, ainsi qu'une curieuse étude : *Bovarisme et flaubertisme*, mort le 3 décembre ; — Henri LEGRAND, professeur d'agriculture à l'école primaire supérieure de Bapaume, emmené à Valenciennes et fusillé par les Allemands en février dernier ; — Mgr Hector LÉVEILLÉ, prélat de S. S., directeur de l'œuvre dominicaine du Mans et de l'Académie internationale de botanique, collaborateur du *Cosmos*, mort le 29 novembre, à qui l'on doit, entre autres ouvrages : *Essai sur la géographie botanique du nord-ouest de la France* (Le Mans, 1906, in-8) ; *Glanes sino-japonaises* (Le Mans, 1906, in-8) ; *Tableau analytique de la flore française* (Le Mans, 1906, in-16 ; *Les Vignes de la Chine* (Le Mans, 1906, in-8) ; — Joseph PERRIN, de la maison Perrin et Cie, qui avait succédé à M. Didier dans la direction de la Librairie académique, mort à 53 ans, le 3 décembre ; — M. Gaston PINET, chef d'escadron d'artillerie en retraite, ancien bibliothécaire de l'École polytechnique, écrivain d'une grande érudition, qui, outre une *Histoire* très complète *de l'École polytechnique* (Paris, 1887, gr. in-8), qui fait autorité et des travaux documentés sur *le siège de Huningue, le Siège de Bitche, les Lignes de Wissembourg, Landau, Belfort*, etc., laisse un grand nombre d'études fines et gaies ; *L'Argot de l'X polytechnique* (Paris, 1894, in-8) ; *Les Rostols, les Pouyades, Bousca, Un Chic à Merca*, etc., mort à la fin de novembre ; — Joël RAYNAUD, correspondant du *Temps* à Privas, mort en octobre ; — Emmanuel RIVIÈRE, ingénieur des arts et manufactures, directeur de *l'Écho du Centre* et *de la Croix du Centre*, mort âgé de 63 ans, le 1er décembre, à Blois ; — le chanoine ROUSSEAU, curé de Bourdeilles, diocèse de Périgueux, collaborateur des *Contemporains*, mort le 10 décembre ; — le R. P. SIGARD, des Frères Prêcheurs, aumônier des Dominicaines de Saint-Maximin, auteur notamment d'un ouvrage sur *Sainte Marie-Madeleine*, mort à Marseille, le 1er novembre ; — l'abbé Antoine-Ernest TERRASSE, auteur d'une *Histoire de l'Église*, d'un *Cours complet d'enseignement religieux* (1901, 5 vol., in-12) et d'une étude sur *l'Ignorance religieuse au XXe siècle* (1912, in-12), mort à 70 ans, à Paris, le 8 octobre ; — l'abbé Armand VALES, professeur à N.-D. de Mende, mort en décembre ; — Bernard VANDENBROAQUE, homme de lettres, mort à Bourg-la-Reine, le 6 décembre ; — le Dr VIGOUROUX, médecin en chef des asiles de la Seine, auteur d'un traité de médecine à l'usage des familles, mort le 13 décembre, à Paris ; — Louis WOLF, collaborateur du *Rappel* et du *Pays*, directeur de la *Tribune parlementaire*, mort à la fin de novembre, à Paris ; — le baron D'YVOIRE, collaborateur du *Français* et du *Journal de Rome*, qui fut le premier directeur de *la Défense*, le grand journal catholique fondé par Mgr Dupanloup, mort à 85 ans, en Haute-Savoie, le 20 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM : Augusto AGABITI, secrétaire de la bibliothèque de la Chambre des députés d'Italie, collaborateur de la *Rassegna nazionale*, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *La Sovranità della società : Il Problema della vivisezione. La Religione e la teosofia degli Arabi ; La Salute dell'Europa e l'intervento italiano*, mort à Rome, le 5 octobre, dans sa trente-neuvième année, d'une maladie contractée au Front ; — Francisco ALEMANY, écrivain espagnol, mort à Alicante, en novembre ; — Julio CALCANO, un des représentants les plus notables de la littérature hispano-américaine, secrétaire perpétuel de l'Académie vénézuélienne, correspondante de celle de Madrid, auteur de poésies, de contes, de romans exotiques et historiques (tel que *Lelly Somers* qui contient une pein-

ture curieuse des révolutions auxquelles il se mêla comme acteur), et dont nous citerons plus spécialement une *Resena historica de la literatura venezolana* (1889, in-8) et un livre intéressant sur la langue espagnole au Venezuela (*El castellano en Venezuela*, 1897, in-8), mort à Caracas dans le courant de novembre ; — Robert J. Collier, directeur de la grande firme de ce nom et éditeur du *Collier's Weekly*, mort le 8 novembre ; — Angel Delgado, membre correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, mort au début de novembre à Belalcazar, en Andalousie ; — le Dr Fernal, éditeur du *Standard dictionary*, auteur de nombreux ouvrages, dont le plus récent a pour titre *Expressive English*, mort le 10 novembre à New York ; — Laurence Jerrold, directeur parisien du *Daily telegraph*, auteur de : *The Real France* (1911, in-8) ; *The French and the English* (1913, in-8) ; *France to day* (1916, in-18), mort le 1er novembre à 45 ans ; — Albert Keyzer, critique dramatique du *Daily Mail*, mort le 10 décembre à Paris ; — Francis Ellington Leupp, ancien correspondant de l'*Evening post*, qui fut un moment commissioner of Indian affairs pendant la présidence de Roosevelt, auteur, entre autres ouvrages, de *The Indian and his problem* (1910), *Biography of William H. Taft* (1914), *Walks about Washington* (1915), mort à Tyringham (Massachusetts), le 19 novembre, âgé de 69 ans ; — Pietro Moscatello, notaire, fondateur de la revue *Il Notariato italiano*, auteur d'ouvrages juridiques estimés, mort en décembre, à Palerme ; — Federico Pimentel, écrivain vénézuélien, mort en novembre à Caracas ; — Willard Dickerman Straight, attaché à la mission de paix américaine, correspondant de l'agence Reuter, puis de l'*Associated Press*, à Séoul, Tokio, puis en Mandchourie, mort à 38 ans, le 2 décembre ; — Charles Richard Van Hise, de l'Université de Wisconsin, à qui l'on doit notamment un important *Treatise on metamorphism* (1904) ; *Conservation of natural resources in the United States* (1910) ; *Concentration of industry in the United States of America* (1914), mort à Milwaukee, le 19 novembre, dans sa 61e année.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 6 décembre 1918, M. Héron de Villefosse communique à l'Académie le texte d'une inscription votive de l'époque romaine, découverte aux environs de la Rochefoucauld (Charente). Cette inscription mentionne la déesse gauloise Damona, compagne d'Apollo Borvo, le dieu des eaux salutaires à Bourbonne-les-Bains et à Bourbon-Lancy. — Le 13, M. Diehl communique un télégramme adressé à la légation de Grèce par la Société des études byzantines d'Athènes, qui fait connaître les vols et la destruction de nombreux objets d'art byzantin commis par les troupes bulgares dans plusieurs monastères de la Macédoine orientale. — Le 20, M. Babelon donne lecture d'un mémoire sur la devise « Fert », qui figure, comme chacun sait, sur la tranche des monnaies d'argent d'Italie et remonte au XIVe siècle, sans être toutefois antérieure à Amédée VI, comte de Savoie (1343-1383). Il s'agit très vraisemblablement du verbe latin, *Fert*, « Il porte. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 décembre 1918, M. de Guichen donne lecture d'une communication intitulée : *Les Relations commerciales russo-allemandes du* XIVe *au* XXe *siècle et le Problème agricole allemand.* — Le 13, M. Albert Vaunois, avocat à la cour d'appel de Paris, lit une étude relative à l'*Abrogation récente de la loi du 16 mai 1866 sur les instruments de musique mécanique et la propriété littéraire et artistique.*

Prix. — L'Académie de médecine vient d'attribuer le prix Saintour, de 4.400 fr. au docteur Cabanès pour son important ouvrage : *Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines à la Croix-Rouge*, dont le *Polybiblion* a rendu compte dans sa précédente livraison (novembre-décembre 1918, t. CXLIII, p. 289-292). — Des mentions très honorables ont été accordées à : M. le Dr L. Camus : *Étude de la vaccine généralisée ;* M. le Dr Paul Godin : *La Croissance pendant l'âge scolaire ; applications éducatives. La Formule individuelle de croissance* ; M. le Dr Charles Perrier : *Le Crâne et ses rapports avec la taille, la grande envergure, le buste, le pied chez les criminels* ; M. le Dr Mauclaire : *Chirurgie de guerre, chirurgie d'urgence, chirurgie réparatrice et orthopédique.*

— Dans sa séance du 17 décembre dernier, la Société des gens de lettres a décerné le prix Charles Richet, destiné au médecin homme de lettres dont l'œuvre est reconnue la plus méritante, au Dr Cabanès, rédacteur en chef de la *Chronique médicale* dont la partie technique du *Polybiblion* publie régulièrement les sommaires.

Index. — Un décret du Saint Office, en date du 27 novembre, met à l'index deux ouvrages de M. Ernesto Benaiuti : *La Genesi della dottrina agostiniana intorno al peccato originale* (Roma, Tipogr. del Senato, 1916) ; — *Sant'Agostino* (Roma, A. Formiggiani, 1917).

L'Inquisition. — Tandis que, depuis un demi siècle, les travaux se sont multipliés sur l'inquisition dans le midi de la France au point d'en éclairer les origines, il règne encore sur l'établissement de cette institution dans nos régions du nord une certaine obscurité. L'étude que M. Émile Chénon, le savant professeur de la Faculté de droit de Paris, publie sur *l'Hérésie à la Charité-sur-Loire et les débuts de l'inquisition monastique dans la France au* XIIIe *siècle* (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*. Paris, librairie de la Société du recueil Sirey, 1917, in-8 de 53 p.) nous apporte sur ce point des lumières nouvelles ; il montre les progrès et l'extension de l'hérésie à la Charité-sur-Loire ; expose les efforts tentés en vain pour l'enrayer par Hugues des Noyers, évêque d'Auxerre, et ses successeurs ; précise le rôle des dominicains et du fameux Robert le Bougre, dont il nous dévoile un autre surnom : le Petit.

Analecta Montserratensia. — Les moines bénédictins de l'antique et célèbre abbaye de N.-D. de Montserrat, en Catalogne, entreprennent sous ce titre la publication d'un recueil qui promet d'être intéressant à en juger par le premier volume, qui s'applique à l'année 1917 (Monastère de Montserrat ; Barcelone, impr. Verdaguer, 1918, in-4 de 400 p.). La destruction, au début du XIXe siècle, des riches archives de l'abbaye obligera à de longues et pénibles recherches le futur historien du monastère. C'est pour lui préparer sa tâche que les *Analecta* ont été fondés. Ce premier volume contient : I. Le Catalogue, par Dom Anselm M. Albareda, des 72 manuscrits de la Bibliothèque ; II. Une étude de Dom Gregori M. Suñol sur les chants des pèlerins au XIVe siècle ; 3. Une note de M. Jaume Collell qui met hors de doute que des moines du Mont-Cassin sont venus au XVe siècle réformer le couvent ; 4. La reproduction, par l'archiviste de l'abbaye, des textes catalans contenus dans le « Livre vermeil », l'un des plus précieux manuscrits de la Bibliothèque ; 5. Quelques documents parmi lesquels nous noterons une liste de manuscrits jadis conservés à l'abbaye et un catalogue des reliques et joyaux ; 6. Enfin la chronique du sanctuaire en 1917. Nous ne pouvons que souhaiter longue vie au nouveau recueil.

Almanachs. — Pour se conformer aux prescriptions du décret du 8 mars 1918, l'*Almanach Hachette* (in-16 de 252 + 64 p., avec un grand nombre de plans, cartes et plans. Prix : broché, 2 fr. ; cartonné, 2 fr. 50) a dû, pour l'année 1919, comme d'ailleurs toutes les publications similaires, diminuer très sensiblement son importance matérielle. Mais la réduction porte surtout sur la partie dite « Agenda » qui a été condensée tout en conservant les renseignements essentiels. Ce qui forme, comme les années précédentes, la partie la plus attachante de l'*Almanach Hachette*, c'est indiscutablement l'*Histoire de la guerre*, que nous raconte M. Pierre Dauzet pour la période allant du mois d'octobre 1917 au 11 novembre 1918. Dans ce texte, mais bien distincts et séparés, on trouvera intercalés des renseignements intéressants, appuyés de figures qui les éclairent, sur l'artillerie lourde française et allemande, l'évaluation des forces ennemies à quatre époques différentes, la répartition des forces allemandes sur le Front occidental au 15 mai 1918. — A noter aussi : *Petite Encyclopédie de la guerre*, où il est question des chars d'assaut allemands, des gros canons ayant bombardé Paris, de l'aviation, de l'armée japonaise, des merveilles de la chirurgie pendant la guerre ; — l'*Histoire illustrée de l'année*, aux divers points de vue politique, diplomatique, religieux, économique, agricole, maritime, géographique et colonial, industriel, médical. Quantité d'autres sujets sont également traités, avec plus ou moins de détails. En somme, l'*Almanach Hachette*, quoique amaigri « par ordre », justifie toujours pleinement son sous-titre : *Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique*.

— Rien de banal dans l'*Almanach-Guide des « Frères d'armes »* pour 1919, pas même le calendrier, qui offre beaucoup de détails intéressants, instructifs, édifiants (Paris, VIe, 14, rue d'Assas, édition de *Frères d'armes*, in-18 de 144 p., illustré. Prix : 1 fr. 25). Outre d'excellents conseils à la jeunesse, donnés sous les formes les plus variées, cet almanach renferme des articles parmi lesquels nous avons particulièrement remarqué : *Notre Pays : la France ; — Nos bonnes vieilles Provinces* (texte illustré des armoiries de tous les chefs-lieux de département) ; — *En Guerre. Comment et pourquoi nous sommes en guerre ; — La Guerre et la Chanson. La Chanson militaire ; — Chansons de route ; — Pour l'Après-Guerre ; — Parlons un peu de la famille ; — La Terre nourricière ; — Notre grand ennemi : l'Alcool.*

Paris. — Dans une communication faite le 26 mai 1917 à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Paul Meuriot a recherché *Pourquoi et comment furent dénommées nos circonscriptions départementales* (Extrait des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*. Paris, Auguste Picard, 1917, in-8 de 37 p.). Il montre que ce n'est pas du premier coup que la Constituante en est venue à substituer aux noms des anciennes provinces ceux des départements actuels. Il fournit des renseignements curieux sur les projets de redistribution territoriale éclos sous la Convention. M. Meuriot a voulu donner à son travail un intérêt pratique et il en tire argument contre les projets de reconstitution des anciennes provinces ; nous nous contentons de signaler ce point de vue, dont la discussion nous entraînerait trop loin. Il n'est pas tout à fait exact de dire que « le terme de département dans le sens de subdivision territoriale semble avoir été employé pour la première fois dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'abord par Expilly (1762) » (p. 5). Le *Dictionnaire* de Richelet donne du mot cette définition, entre autres : « C'est une étendue de païs sur laquelle on a quelque pouvoir conformément à la charge. »

— M. Paul Meuriot, en même temps que le travail précédent, nous en offre un autre sur *le Recensement de l'an II* (Paris, Berger-Levrault, 1918, gr. in-8 de 48 p.). Il s'agit du recensement ordonné par le Comité de division pour servir de base à la répartition des sièges électoraux entre les départements d'après le nombre des votants. Les décrets qui ont ordonné le recensement, la manière dont il a été exécuté, les résultats qu'il présente aux points de vue démographique, politique, administratif et judiciaire sont tour à tour passés en revue par M. Meuriot, qui a fait d'intéressantes comparaisons avec les recensements de 1790 et de 1795. Naturellement les données de ces recensements, dont l'exécution ne laisse pas que d'avoir été défectueuse, ne sont point d'une certitude indiscutable ; mais à condition de manier ces chiffres avec une certaine prudence, — et c'est ce qu'a fait M. Meuriot, — on obtient des résultats intéressants.

— Dans les fêtes dont fut l'occasion le mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, l'ambassade d'Autriche se devait naturellement de se distinguer de façon particulière et le prince Schwartzenberg, qui représentait alors son pays auprès de la cour de France, prit toutes les dispositions pour donner de l'éclat au bal qu'il offrit le 1er juillet 1810. Malheureusement la fête s'acheva en catastrophe ; un incendie que l'on ne put maîtriser assez tôt et qui rappelle l'incendie du Bazar de la Charité vint assombrir la joie des fêtes. La curiosité érudite de M. Léonce Grasilier nous en fait la relation détaillée d'après des documents en partie inédits : *L'Incendie de l'hôtel de l'ambassade d'Autriche, rue du Mont-Blanc (chaussée d'Antin), 1er juillet 1810* (Alençon, Imp. alençonnaise, 1918, in-8 de 37 p.). Il nous raconte le sinistre, les mesures prises pour l'enrayer, les sauvetages opérés ; il recherche le nombre des victimes, les responsabilités, les sanctions ; un chapitre spécial est consacré à « un réchappé » : le prince Kourakin, ambassadeur de Russie. Deux portraits de Kourakin, un de la princesse de Schwartzenberg et un du préfet de police Dubois ornent cette curieuse brochure.

— Aux beaux *Discours prononcés aux obsèques de M. Émile Picot le 27 septembre 1918*, par M. Henri Omont, qui a mis en lumière son activité scientifique, et par M. le comte Alexandre de Laborde, qui l'a montré dans son rôle à la Société des bibliophiles français, M. Georges Vicaire a joint quelques lignes précises sur la collaboration qu'il donnait depuis près de trente ans au *Bulletin du bibliophile* (Extrait du *Bulletin* de septembre-octobre 1918. Paris, Henri Leclerc, 1918, in-4 de 16 p.).

— Dans le même *Bulletin du bibliophile*, un collaborateur plus ancien encore, puisque ses premiers articles y remontent à 1872, M. Maurice Tourneux s'est vu consacrer une notice par notre savant ami M. Paul Lacombe : *Maurice Tourneux (12 juillet 1849-13 janvier 1917)* (Tirage à part. Paris, Henri Leclerc, 1918, in-4 de 30 p., avec portrait). Il n'est guère besoin de dire que, due à une telle plume, la notice fait connaître avec une impeccable précision l'œuvre scientifique de cet éminent bibliographe.

— On trouvera la bibliographie des œuvres de M. Ernest Jovy, l'auteur bien connu de *Pascal inédit* et de *Fénelon inédit*, dans une élégante plaquette intitulée *Note sur les travaux d'Ernest Jovy* (Chartres, imp. Durand, 1918, in-8 de 16 p.). Cette bibliographie méthodique est répartie en onze sections : I. Sur l'histoire d'Orléans et de l'Orléanais ; — II. Sur l'histoire de Loudun et du Loudunais ; — III. Sur l'histoire de Vitry-le-François et de la Champagne ; — IV. Sur l'histoire des études grecques ; — V. Sur l'histoire politique et littéraire des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles ;

— VI. Sur le jansénisme ; — VII. Sur Pascal et autour de Pascal ; — VIII. Sur Bossuet ; — IX. Sur Fénelon ; — X. Discours ; — XI. Conférences. — La brochure porte cette épigraphe : « *In recognitionem effecti laboris. In spem perficiendi.* » Nous souhaitons au laborieux érudit que la vie lui permette d'accroître longuement la liste de ses travaux.

— M. Georges Rémon, bibliothécaire à la Bibliothèque Forney, est un des meilleurs et des plus actifs collaborateurs de M. Ernest Coyecque dans l'œuvre qu'il a entreprise du catalogage des bibliothèques municipales de la ville de Paris. Voici un nouveau travail dû à ses soins : *Ville de Paris. Bibliothèque municipale du* x*e arrondissement .. Fonds de lecture sur place ou section n° 2. Catalogue* (Paris, imp. de Hemmerlé, 1918, in-32 de xxiv-243 p.). La section n° 2 dans les bibliothèques municipales comprenait les livres dont le prêt à domicile n'était pas autorisé et que l'on ne pouvait consulter que sur place. Une mesure du 29 janvier 1916 a décidé l'extension du prêt à domicile aux volumes de cette section, sous réserve des ouvrages de référence (dictionnaires, annuaires, etc.), qui continueront assez naturellement à ne pouvoir être consultés que sur place. Et c'est la première fois depuis 37 ans, nous dit M. Coyecque dans son Avant-Propos, qu'on publie le catalogue de la section dite de lecture sur place d'une bibliothèque d'arrondissement. M. Georges Rémon, dans ce travail, a suivi le classement adopté dans les bibliothèques municipales parisiennes. Quant à la composition de ce fonds, M. Rémon, dans son Introduction, dit justement que « très composite », il nous « renseigne sur le genre d'ouvrages qu'un amateur de livres aimait à réunir entre 1840 et 1870. » L'histoire et la littérature y tiennent les premières places (675 et 433 volumes sur un total de 2295). Il s'y trouve de bons ouvrages d'étude ; mais la collection se sent de son origine et il y manque bien des livres que l'on devrait trouver dans des bibliothèques de ce genre.

— C'est à titre purement bibliographique que nous signalons la brochure de M. Urbain Gohier : *Réponse aux socialistes du Kaiser. Comment je n'ai pas tué le traître Jaurès* (Paris, VIIe, 5, rue du Pré-aux-Clercs, in-8 de 49 p. et 1 fig.).

— Avec la livraison d'octobre 1918, portant le n° 68 de la collection, se termine la 17e année du *Bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris, la Cité* (Paris, mairie de l'hôtel de ville, et Champion, in-8 paginé 249-328, avec 7 grav., 2 portraits et un plan). M. A. Callet poursuit son étude sur *Un Habitant de l'île Saint-Louis, le peintre Fr. Mouchet*, commencée dans la livraison précédente du *Bulletin* (p. 249-264, avec 3 grav.). — L'histoire des *Hospitalières de la place Royale* est retracée avec de très utiles précisions par M. Marcel Fosseyeux (p. 265-279), qui a illustré son texte par un beau portrait de Mlle de Bullion, bienfaitrice des hospitalières (xvne siècle), une petite vue du couvent et de l'église des Minimes et 2 reproductions de gravures (1741) rappelant la guérison miraculeuse de Marie-Anne Pollet. — MM. Louis Bonnier et L. Tesson fournissent des détails intéressants sur « le casier archéologique et artistique » du *IIIe Arrondissement. Commission du Vieux-Paris*, M. L. Tesson donnant spécialement une assez longue « Note historique au sujet des Haudriettes » (p. 280-300, avec un plan du quartier de la Grève et une gravure). — Pour finir, M. A. L'Esprit fait revivre la figure bien connue, mais un peu oubliée, de *Champion, l'homme au petit manteau bleu* (p. 301-311, avec portrait).

Alsace et Lorraine. — Sous le titre : *1648-1918. L'Alsace et la Lorraine*

veulent et doivent rester françaises (Paris, Fischbacher, 1918, gr. in-4 de 106 p., avec planches et cartes. Prix : 12 fr.), a tout dernièrement paru un recueil des plus suggestifs concernant nos deux chères provinces enfin rentrées dans l'unité nationale. Mais quand ce volume se préparait, les faits n'étaient pas encore accomplis. Ce recueil s'ouvre par un *Avant-Propos. Pour l'Alsace et pour la Lorraine. L'Œuvre du comité « l'Effort de la France et de ses alliés »*, par M. Paul Labbé (p. 7-9). Suivent quatre études historiques de véritable valeur : la première, intitulée simplement : *Introduction* (p. 11-20) est une analyse de tout ce qui touche à nos provinces perdues en 1871 aussi bien au point de vue historique que sous le rapport psychologique ; son auteur, M. Jacques Flach, de l'Institut, a fait œuvre, à la fois, de savant et de bon Français. — Les trois autres études, sont, à tous égards, fort remarquables, savoir : *Les Prétentions des Allemands sur l'Alsace et la Lorraine*, par M. V.-H. Friedel (p. 21-28) ; — *Le Retour de l'Alsace à la France sous Louis XIV*, par M. Jacques Flach (p. 29-39) ; — *1648-1789-1848*, par M. Rodolphe Reuss (p. 41-47). — De la page 49 à la fin du recueil, ont pris place, dans l'ordre chronologique, les divers documents alsaciens-lorrains ou français qui, pour ainsi dire sans arrêt, en 1871, 1874, 1897 et depuis 1914 à ces derniers temps, ont affirmé les revendications de nos frères courbés sous le joug allemand et celles des autres Français. Depuis la Déclaration de Bordeaux (17 février 1871) jusqu'au discours de M. Laurent Hartman (Nancy, 1er mars 1918), nous comptons 23 documents (déclarations, protestations, conférences, discours) émanant de personnalités qualifiées à titres divers et qui, tous, visent au but unique de revendiquer les pays arrachés à la France par la Prusse aux jours néfastes de 1871. De ci, de là, il y aurait bien quelques réservés à faire ; mais l'heure n'est pas aux chicanes d'opinions quand le patriotisme seul a la parole.

Maine. — Nous recevons le 4e fascicule des années réunies 1917 et 1918 du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, qui clôt le tome XXXVIIIe de la 2e série, correspondant au tome XLVIe de la collection (Le Mans, imp. Monnoyer, 1918, in-8 paginé 273-356, avec un portrait hors texte, 3 planches et des figures dans le texte). Ce fascicule renferme la fin de l'intéressante *Monographie du facteur des postes*, par M. Rozé, qui, ayant été receveur principal des postes, parle avec une compétence que nul ne contestera (p. 273-304). — M. Gerbault fait ensuite connaître le résultat de ses *Recherches sur la constitution du phénotype linnéen « Ranunculus repens » dans la province du Maine et la Basse-Normandie* (p. 305-347, avec 3 planches et des figures dans le texte). Les dernières pages du fascicule (p. 340-350) sont remplies par trois poésies : *Vieux Châteaux*, par M. Simon, *Les Soirs*, par M. Graffin et *Bonjour, les vieux !*, par M. Renard, pièce qui met en scène, de façon très originale, un « Poilu », revenu au pays, et ses vieux parents : ces trois pages valent mieux, certes, que plus d'un long poème de notre connaissance.

Normandie. — Le fascicule de juillet-octobre 1918, qui forme le 3e et le 4e *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* clôt le tome XXXVII de cette publication (Alençon, Impr. alençonnaise, in-8 paginé CCLXXXIII-CCCXX et 177-257). Les pages numérotées en chiffres romains sont remplies par *l'Analyse de la correspondance générale (additions et corrections) du Comité ecclésiastique* (documents relatifs au département de l'Orne). A la suite l'on trouve trois mémoires intitulés : *Le Diamant d'Alençon*, par M. l'abbé Letacq (p. 197-214) ; — *Deux Anciens Documents de guerre. I. Une*

Lettre de passe d'un prisonnier de guerre de 1757. Messire Louis-Claude-Pierre de la Boussardière, par M. l'abbé L. Tabourier (p. 215-244) ; — *La Confrérie de Notre-Dame en l'église de Montperroux (1772)*, par M. Jean Porcher (p. 245-254).

— Il est rendu compte dans la présente livraison (p. 58-59) du beau livre de M. chanoine Eudeline sur la paroisse d'*Hauville*. Disons ici que cet ouvrage, tiré à 300 exemplaires, a été presque épuisé par les souscripteurs (Évreux, impr. de l'Eure ; et Rouen, Lestringant, in-4 de xv-595 p., avec 42 gravures sur papier de luxe. Prix : 20 fr.). C'est une excellente monographie d'une intéressante paroisse du diocèse d'Évreux.

Poitou. — Rome a évoqué, devant le tribunal du Saint-Office, la cause de ce qu'on a appelé « le fait de Loublande. » Remettons-nous donc en toute confiance et toute sécurité à la décision du Saint-Siège. En attendant, signalons, sur le sujet, ou s'y rapportant, une brochure de M. Émile Marsac : *Le Pays de Claire Ferchaud* (Fontenay-le-Comte, bureaux de *la Vendée*, 1918, petit-in-8 de 23 p.), où l'auteur, en pleine soumission aux décisions ecclésiastiques, rappelle en excellents termes, les faits historiques qui peuvent expliquer les préférences du Sacré-Cœur pour la Vendée, terre de souffrance et de sacrifice s'il en fût, dont les fils arboraient, en 1793, l'insigne du Cœur divin.

Angleterre. — Sir Bazil Zaharov, un philanthrope connu, vient de fonder à l'Université d'Oxford une chaire de littérature française qui prendra le nom du maréchal Foch. Il a donné à l'Université 625.000 francs pour assurer cette fondation. Nous sommes heureux d'enregistrer cet acte généreux qui, en même temps qu'il est un hommage au grand homme de guerre, aidera à la connaissance et au développement de la langue et de l'influence française chez nos alliés d'Outre-Manche.

Finlande. — Nous avons eu l'occasion de signaler ici le beau travail dans lequel M. Arthur Längfors nous faisait connaître le manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale, contenant un recueil en l'honneur de la Sainte Vierge, œuvre d'un dominicain du Soissonnais qui écrivait dans le premier tiers du xive siècle. Le même érudit tire de cette composition quelques renseignements sur *la Société française vers 1330 vue par un Frère prêcheur du Soissonnais* (extrait des *Finska vetenskaps-societetens förhandlingar*, t. LX, 1917 1918, section B, n° 1, Helsingfors, Centraltryckeri, 1918, in-8 de 23 p.). Naturellement un recueil de ce genre ne saurait fournir les éléments d'un tableau complet de la vie sociale ; et par ailleurs il ne faut pas oublier qu'un écrivain qui poursuit une œuvre d'édification et de moralisation est porté à charger les traits de sa peinture et à faire voir surtout les vilains côtés d'une société, ceux que précisément il entend réformer. A côté de généralités un peu vagues, quelques traits plus particuliers aideront à préciser notre connaissance du costume et des coutumes au début du règne de Philippe de Valois.

Suisse. — Nous sommes en retard avec le *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles*. Le volume XXI (Fribourg, impr. Fragnière, 1913, in-8 de 112 p., avec 3 graphiques et 1 portrait Prix : 2 fr. 50), contient, avec des résumés intéressant l'activité de la société, des articles originaux tels que *la Neige et les glaciers en Savoie en 1912*, de M. le prof. P. Girardin et *la Néphrite du Val Faller*, par M. le prof. M. Musy. — Le volume XXII (Fribourg, impr. Fragnière, 1914, in-8 de 96 p., avec 2 graphiques et 2 portraits. Prix : 2 fr.), renferme, entre autres articles, un excellent résumé où M. le prof. Plancherel fait connaître les diverses hypothèses cosmogoniques, et quelques pages substantielles où M. Rothey nous

entretient de la géographie humaine dans le Jura bernois. — La Société fribourgeoise des sciences naturelles ne se contente pas de publier son Bulletin annuel : elle édite encore des mémoires originaux. Dans le volume IV de la série consacrée à la géologie et à la géographie, le fascicule 4 reproduit une conférence du professeur Dr D. Schröter sur *le Désert et sa végétation* (Fribourg, impr. Fragnière, 1914, gr. in-8 de 22 p., avec 4 planches. Prix : 2 fr.). L'auteur expose avec clarté les caractéristiques du désert : sécheresse, précipitations irrégulières, températures excessives à grandes oscillations journalières, vents violents, évaporation dépassant de beaucoup la précipitation ; puis il décrit les différents types de la végétation qui comprend surtout des plantes annuelles, des plantes grasses, des halophytes, des buissons épineux à feuilles petites, nulles ou poilues, des graminées à feuilles enroulées. Il y a très peu d'arbres, de plantes grimpantes, d'épiphytes et de cryptogames. Cette flore, pauvre en espèces, riche en formes localisées se défend par des adaptations fort différentes contre ses ennemis, la sécheresse et le broutage. Cette conférence est une œuvre de haute vulgarisation qui intéressera tous ceux qui s'occupent de géographie botanique. — Le troisième volume de la série « Mathématiques et physique » contient une *Contribution à l'étude des terres rares et à quelques-unes de leurs propriétés optiques*, par le Dr Charles Garnier (Fribourg, impr. Fragnière, 1915, gr. in-8 de 136 p. Prix : 2 fr. 50). Tout en faisant l'historique de la découverte des terres rares, le Dr Garnier indique les propriétés les plus importantes des terres cériques et yttriques ainsi que le point où en sont restées les recherches des chimistes s'occupant de ces terres précieuses. Il insiste sur la méthode de séparation du néodyme, du praséodyme, du samarium et de l'erbium : l'électrolyse et la capillarité fractionnent le didyme, mais l'auteur préfère à ces procédés physiques la méthode chimique d'Holmberg qui permet un travail plus économique, plus rapide, plus sûr. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la phosphorescence des terres rares. Tout d'abord il faut savoir préparer les sulfures luminescents et connaître les procédés généraux de fabrication. C'est alors qu'interviennent des études nouvelles sur les sulfures alcalino-terreux de Ca, Sr, Ba, contenant des terres rares et plus particulièrement du samarium. Ces recherches, conduites avec méthode et ingéniosité, confirment les théories de M. de Kowalski sur la phosphorescence.

États-Unis. — Le Département du travail aux États-Unis nous donne une bibliographie du travail des enfants, qui est la refonte d'un répertoire analogue dressé par M. A. P. C. Griffin et publié en 1906. Cette nouvelle édition, mise au point sous la direction de M. H. H. B. Meyer avec l'active collaboration de Miss Laura A. Thompson, bibliothécaire du bureau des enfants : *List of references on child labour* (Washington, Government printing press, 1916, in 8 de 161 p. — Prix : 1 fr.), ne renferme pas moins de 1828 numéros (livres ou articles de revues) répartis entre les rubriques suivantes : Bibliographies ; — États-Unis ; — Pays étrangers ; — Industries ; — Éducation ; — Occupations juvéniles ; — Santé des enfants employés au travail. Des index, par noms d'auteurs et par ordre alphabétique des matières, facilitent la consultation de ce répertoire, riche surtout, naturellement, en ce qui concerne les publications américaines.

— Les ouvrages publiés sur les Foraminifères qui ont été trouvés sur les côtes européennes de l'Océan Atlantique sont vraiment considérables, mais il n'en est pas de même de ceux concernant ces mêmes animaux

vivant sur les côtes des États-Unis. Mettant à profit les importants matériaux rapportés par les différents bateaux du Bureau des pêcheries des États-Unis et surtout ceux recueillis dans ses dragages et ses soudages hydrographiques par le steamer *Albatros*, du même Bureau, M. Joseph-Auguste Cushman, dont nous avons à plusieurs reprises analysé dans cette Revue les importants travaux sur les Foraminifères de l'Océan Pacifique, entreprend l'étude de ces mêmes animaux appartenant à la famille des Astrorhizidae et habitant principalement les côtes des États-Unis, du golfe du Mexique et des localités adjacentes, dans : *The Foraminifera of the Atlantic Ocean*. Part 1. *Astrorhizidae* (*Smithsonian Institution. United States National Museum. Bulletin* 104. Washington. Government printing office, 1918, in-8 de 111 p., 39 pl.). 95 espèces et 5 variétés réparties en 35 genres sont décrites dans ce volume et, parmi ces différentes formes, 4 espèces et 2 variétés sont nouvelles. Les 39 pl. qui accompagnent cet important mémoire représentent la presque totalité des espèces mentionnées avec une exactitude et une netteté vraiment remarquables.

Publications nouvelles. — *Le Fait divin du Christ expliqué aux gens du monde*, par Mgr Tissier (in-12, Téqui). — *Leçons sur la messe*, par Mgr P. Batiffol (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Cours supérieur de religion*, par L. Prunel. III. *Les Mystères*. IV. *La Grâce* (2 vol. in-18, Beauchesne). — *La Grâce, essai de psychologie religieuse*, par G. Truc (in-16, Alcan). — *Lettres sur la souffrance*, par É. Leseur (in-16, J. de Gigord). — *Retraite sur les grandes vérités*, par J. Millot (in-12, Téqui). — *Épis de bon grain, paroles de lumière et de paix*, par A. Bernard (petit in-8, Beauchesne). — *Dieu, l'invisible Roi*, par H.-G. Wells (in-16, Payot). — *Introduction à l'étude du code canonique*, par Mgr A. Pillet (in-16, Vitte). — *Education. Un Essai d'organisation démocratique*, par L. Zoretti (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Confidences d'un tréponème pâle*, par M. Boigey (in-16, Payot). — *L'Ether, moteur unique des forces matérielles*, par J. Le Hardonier (in-16, Plon-Nourrit). — *La Parole. Comment on parle. Comment on téléphone*, par L. Fournier (in-8, Bonne Presse). — *L'Industrie du fer*, par L. Férasson (in-16, Payot). — *Sa Majesté le Fer*, par J. et H. Rousset (in-8, Bonne Presse). — *L'Aviation de demain, son avenir industriel et commercial*, par J. Dargon (in-8, Berger-Levrault). — *Travaux de dames*, par M. de Saint-Genès (in-12, Bonne Presse). — *Un Demi-siècle de musique française. Entre les deux guerres (1870-1917)*, par J. Tiersot (petit in-8, Alcan). — *Ainsi chantait Thyl* (1914-1918), par M. Gauchez (in-16, Crès). — *La Médecine dans notre théâtre comique*, par le Dr M. Boutarel (in-8, Champion ; l'auteur, 89, rue de Rennes, Paris, VIe). — *Paul Claudel, essai critique*, par L. Richard-Mounet (in-18, Figuière). — *Les Pierres du foyer, essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *Notre-Dame du Faubourg*, par J. Morgan (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Immaculée*, par É. Schneider (in-16, Albin Michel). — *Simon le pathétique*, par J. Giraudoux (in-18, Grasset). — *Scènes de la vie littéraire à Paris*, par A. Billy (in-18, La Renaissance du livre). — *Moll Flanders*, par D. de Foë ; trad. française de M. Schwob (in-18, Crès). — *L'Intrus*, par R. Dombre (in-16, Bonne Presse). — *Olivette et Miguelito*, par M. Colomban (in-8, Bonne Presse). — *Rédemptrice*, par J.-P. Bonnet (in-12, Bonne Presse). — *Des Fleurs sur la route*, par J. Vézère (in-8, Bonne Presse). — *Les Collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII*, par P. Fournier (in-4, C. Klincksieck). — *Correspondances du dernier siècle (1836-1864)*, par L. de Lan-

zac de Laborie (in-16, Beauchesne). — *Les Précurseurs. Histoire de la Révolution de 1848*, par G. Bouniols (in-18, Delagrave). — *Histoire de trois générations, 1815-1918*, par J. Bainville (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Intellectuels dans la société française, de l'ancien régime à la démocratie*, par R. Lote (in-16, Alcan). — *La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914*, par J. Larmeroux. II. *La Politique d'asservissement, 1908-1914* (in-8, Plon-Nourrit). — *Notre Clemenceau jugé par un catholique*, par J. Raymond (in-12, Jouve). — *La Péninsule balkanique, géographie humaine*, par J. Cvijić (gr. in-8, Colin). — *La Patrie serbe*, par M. de Benoît-Sigoyer (in-12, Jouve). — *Les Pêches maritimes. Un Tour sur le Dogger-Bank*, par H. Malo (in-16, Bossard). — *Au Maroc. Marrakech et les ports du sud*, par le comte M. de Périgny (petit in-8, Pierre Roger). — *La France au Maroc*, par A. Lichtenberger (in-16, Berger-Levrault). — *L'État et la Natalité*, par le marquis de Roux (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *La Politique internationale du marxisme. Karl Marx et la France*, par J. Longuet (in-8, Alcan). — *L'Europe au jour le jour*, par A. Gauvain. T. II à IV (4 vol. in-8, Bossard). — *La Réponse du mauvais serviteur*, par J. Jörgensen ; trad. du danois par J. de Coussange (in 16, Bloud et Gay). — *Près des combattants*, par A. Chevrillon (in-16, Hachette). — *Verdun (mars-avril-mai 1916)*, par R. Jubert (in-16, Payot). — *La Grande Guerre. Le Martyre de Soissons, août 1914-juillet 1918*, par Mgr P.-L. Péchenard (in-8, Beauchesne). — *D'Alsace à la Cerna, notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient (octobre 1915-août 1916)*, par J. Saison (in-16, Plon-Nourrit). — *Sous la rafale. Au service de l'infanterie. Souvenirs d'un dragon pendant la Grande Guerre*, par A. Schmitz (in-16, Bloud et Gay). — *Le Travail invincible*, par P. Hamp (petit in 8, Éditions de la « Nouvelle Revue française »). — *Le Martyre de Lens. Trois Années de captivité*, par É. Basly (in-16, Plon-Nourrit). — *En représailles*, par E.-L. Blanchet (in-16, Payot) — *Notes d'une internée française en Allemagne*, par C. Fallet (in 8, Berger-Levrault). — *Le Poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871 1914-1918*, par A. Fribourg (gr. in-8, Floury) — *Essai sur le sentiment français en Alsace*, par P. Pilant (in-16, Bossard). — *Traditions françaises au Liban*, par R. Ristelhueber (in-8, Alcan). — *La Guerre vue par les combattants allemands*, par A. Pingaud (in-16, Perrin). — *Les Intrigues germaniques en Grèce*, par D. Vaka (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Victoires Serbes de 1916*, par E. Gascain (in-8, Bossard). — *La Révolution russe*, par G. Anet. II (in-16, Payot). — *Magyars et pangermanistes*, par S. Osusky et J. Chopin (in-16, Bossard). — *La Paix de Bucarest (7 mai 1918)*, par D. Iancovici (in-16, Payot). — *Les Deux Fléaux du monde. Les Bolchevicks et l'impérialisme allemand*, par V. Bourtzeff (in-16, Payot). — *La Guerre allemande et la Conscience universelle*, par Albert, prince de Monaco (in-16, Payot).

VISENOT

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

La Guerre vue par les combattants allemands, par Albert Pingaud. Paris, Perrin, 1918, in-16 de vi-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une première étude sur le sujet ayant été donnée par M. Albert Pingaud à la *Revue des Deux Mondes*, l'idée lui est venue de « la reprendre sur des bases plus larges et de la faire porter sur une période plus longue. » L'enquête est conduite « jusqu'à la troisième année de guerre. » — « La méthode documentaire, dit justement M. A. Pingaud dans son bref Avant-Propos, étant la seule qui convînt à un travail de ce genre, je n'ai eu garde de m'en écarter. J'ai donc laissé le plus souvent possible la parole aux auteurs de lettres et de souvenirs du Front allemand, et je n'ai pas craint, pour dépeindre leur état d'esprit, de multiplier les citations que je me suis borné à commenter et à classer. »

Ce travail, nouveau en l'espèce, est divisé en trois « Livres » : I. *Les Ouvrages et les auteurs ;* II. *Les Prétentions et les illusions ;* III. *Les Réalités et les aveux.* Dans le Livre Ier, M. Albert Pingaud, examinant certains volumes parus en Allemagne depuis le début des hostilités, esquisse les impressions d'officiers de carrière, de réservistes et de publicistes, ainsi que la mentalité des masses, et plus spécialement des étudiants. Il ne dédaigne pas de faire une excursion rapide parmi les « livres d'aventures », et cela n'est pas sans utilité pour mieux comprendre l'esprit public d'outre-Rhin. — Le Livre II est un tableau remarquablement brossé de l'Allemagne depuis son entrée en campagne. L'état moral de la nation et l'organisation de l'armée aux points de vue les plus divers sont exposés par nos adversaires eux-mêmes, toujours très infatués de leurs mérites. Il va de soi qu'ils témoignent le plus parfait mépris aux Belges et aux Russes, trop rapidement écrasés par eux, et c'est à peine s'ils accordent un peu plus d'estime aux Français qui, cependant, les ont si bien étrillés sur la Marne. Quant à leur rage antianglaise, elle les aveugle d'une façon ridicule.

Mais, le temps aidant, le fol optimisme germanique ne tarde pas à subir des éclipses, et les écrivains de toutes sortes mis à contribution par M. Albert Pingaud rendent plus volontiers justice à leurs ennemis : la résistance belge et russe, la ténacité anglaise et les « vertus françaises » ont fait réfléchir l'envahisseur qui, passant en ouragan sur la petite Belgique, s'imaginait atteindre Paris d'un seul bond et faire capituler la France. Ces gens du « peuple élu » conti-

nuent à haïr certes, mais ils admirent le courage et l'endurance de troupes qu'ils croyaient d'abord, parce qu'on le leur avait affirmé en haut lieu, ne pas pouvoir tenir devant leur force et leur organisation. Et si les responsabilités du cataclysme devaient être établies uniquement par certaines publications ne cessant de parler de conquêtes et d'envisager la domination universelle, la preuve serait faite que l'Allemagne, son empereur, son parti militaire, l'immense majorité de son peuple même ont prémédité et voulu la guerre. Mais cette preuve existe autrement, et solide !

A l'heure où enquêtait M. A. Pingaud, il semble que la formidable machine agressive montée par la Prusse annonçait déjà des craquements : l'usure morale et matérielle n'échappait pas aux écrivains clairvoyants ; de là, toutefois, à désespérer, la marge était grande encore.

En ce qui concerne les dévastations inutiles et les atrocités si souvent reprochées aux Allemands, M. A. Pingaud invoque les témoignages de certains acteurs ou témoins ; on en trouvera d'autres quand le calme qui suit les grandes perturbations sera revenu. Les dernières pages de ce livre particulièrement suggestif sont consacrées à l'attitude des Alsaciens-Lorrains pendant la guerre ; les détails, empruntés à des publicistes allemands, amènent l'auteur à conclure que nous avons « dès maintenant des raisons d'espérer. » Cette espérance est aujourd'hui pleinement réalisée : nos deux provinces volées en 1871 et contaminées sans arrêt, depuis près d'un demi-siècle, par la Germanie, nous sont revenues. Nous les garderons — et mieux sans doute que notre ennemie héréditaire n'a gardé son fameux Rhin allemand. E.-A. Chapuis.

Avec les alpins, par F.-A. Vuillermet. Paris, Lethielleux, s. d. (1918), in-16 de 217 p. — Prix : 3 fr.

Aumônier militaire à la belle division surnommée « l'Alsacienne », l'auteur s'est fait l'annaliste de ses exploits. Après s'être illustrés dans les Vosges, les alpins, sous les ordres du général Brissaud-Desmaillets, ont combattu sur l'Aisne, dans le bois de Beaumarais, à Craonne, sur le plateau de Californie, à la Malmaison. Le 25 octobre 1917, leur attaque est foudroyante. Ils emportent le village de Pargny-Filain, et leur ardeur d'avancer est telle qu'à l'heure même où devait commencer l'attaque, ils ont déjà dépassé leurs objectifs et poussé les lignes jusqu'au bassin d'alimentation du canal de l'Ailette. Originaires pour la plupart de la Franche-Comté et du territoire de Belfort, les alpins ont en général des sentiments religieux, et leur foi s'ajoute à leur esprit de corps pour aviver leur courage et susciter chez nombre

d'entre eux des actes vraiment héroïques que le P. Vuillermet a rapportés avec une communicative émotion. Mais combien d'officiers et de chasseurs ont payé de leur sang le succès de nos armes ! On peut leur appliquer les vers de Victor Hugo gravés sur le monument de Montmirail :

La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leur nom.

Parmi les épisodes les plus touchants de ce livre, il faut noter les derniers moments du commandant Hubert de Castex qui incarnait noblement l'âme du 24e alpins et dont la pensée, s'élevant au-dessus des souffrances de ses blessures, « s'en allait de Dieu, qu'il invoquait, à ceux qu'il laissait, sa femme, ses enfants, son bataillon. » En un dernier chapitre, le P. Vuillermet a transcrit les citations à l'ordre de l'armée recueillies, durant la bataille de l'Aisne, par les bataillons de la division et dont lecture avait été donnée au cours d'une émouvante revue passée par le général Pétain. ROGER LAMBELIN.

From Bapaume to Passchendaele, 1917, by PHILIP GIBBS. London, William Heinemann, 1918, in-8 de VII-384 p., avec cartes. — Prix : 7 fr. 50.

M. Philip Gibbs est, à tous égards, l'un des meilleurs correspondants de guerre : non sans risques pour sa personne, il voit de près les engagements dont il parle ; il observe les faits, il écoute les récits des soldats, il interroge les prisonniers de guerre et il compose avec tout cela des tableaux clairs, vivants, colorés des batailles que les troupes anglaises ont menées avec une indomptable énergie, avec une inlassable ténacité, avec un courage et un esprit de sacrifice admirables contre les troupes allemandes retranchées dans de solides positions. Dans ses relations qu'éclairent d'excellentes cartes, il fixe les points essentiels de l'avance anglaise, précise le sens des opérations, en même temps que des épisodes bien choisis fixent la physionomie des combats et mettent dans le meilleur jour l'état d'esprit des combattants de l'une et de l'autre partie et, à l'occasion, celui des populations qui vivent près de la ligne de feu et qui ont subi la domination germanique. Sans doute, ce n'est point là le récit définitif des campagnes de 1917, c'en est une esquisse qui semble fort exacte et l'on se rend bien compte en lisant ces pages animées que déjà les Allemands étaient sur leur déclin, que, malgré l'énergie qu'ils déployaient, malgré leur ingéniosité à multiplier leurs moyens de défense, leurs ressources en hommes et en matériel diminuaient, leur confiance s'ébranlait, leur moral s'amoindrissait, au lieu que les combattants anglais, à quelque partie de l'empire britannique qu'ils appartinssent, croissaient chaque jour en audace, en vigueur, en volonté de vaincre.

Les soixante-quatre chapitres de ce beau livre, d'une lecture si instructive et si réconfortante, se répartissent entre cinq parties : I. La Retraite de la Somme (janvier-mars 1917) ; II. A la poursuite de l'ennemi (mars-avril 1917) ; III. La Bataille d'Arras (avril-mai 1917) ; IV. La Bataille de Messines (juin-juillet 1917) ; V. La Bataille des Flandres (juin-novembre 1917). E.-G. Ledos.

La Gesta de la Legion, par E. Gómez Carrillo. Madrid, sucesores de Hernando, 1918, in-16 de 261 p., avec une lettre autographe du lieutenant-colonel Cot. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume du grand écrivain ne le cède en rien en intérêt aux volumes que nous avons eu la joie précédemment de signaler à nos lecteurs. Après les pages consacrées aux Français, aux Anglais, aux Belges, c'est la geste héroïque de la Légion étrangère qu'il nous retrace ici. Et son affection pour la France, son dévouement généreux pour la cause de la liberté et du droit que nous défendons se doublent ici d'un sentiment plus intime encore, d'une sorte de tendresse patriotique qu'explique assez la grande, la belle part prise par les volontaires de l'Espagne et de l'Amérique espagnole aux exploits qui ont rendu fameuse la Légion étrangère et qui doivent en rendre le nom cher et sacré à tous les fils de la France; à tous les amis de la civilisation latine, à tous ceux qui ont senti que, dans cette longue guerre, se jouaient les destins de l'humanité.

Dans les campements de la Légion étrangère, M. Gómez Carrillo n'a pas seulement approché ses compatriotes d'Amérique et d'Europe, il a vu de près aussi les Polonais, les Russes, les Américains ; est-il besoin de répéter à nos lecteurs que son sens psychologique si fin et son merveilleux talent d'écrivain ont su fixer en quelques traits ineffaçables la physionomie physique et morale, le caractère particulier qui les distinguent les uns des autres. Ce ne sont là d'ailleurs que quelques parties du grand tout que forme la Légion étrangère ; car, observe fort justement l'auteur, il serait plus facile et plus prompt d'énumérer les nations qui n'y sont pas représentées que celles qui y ont envoyé quelques-uns de leurs enfants. Et ce qui fond dans une unité harmonieuse tous ces hommes si divers de races, de tempéraments, de conditions sociales, ce n'est pas assurément le goût des aventures, à lui seul ; car, observe encore notre auteur, pourquoi, dans ce cas, la France serait-elle seule à posséder une légion étrangère ? Non, il y a parmi eux une flamme d'idéal, ils sont tous animés d'un amour un peu mystique pour la France : la plupart de ces volontaires, les plus nombreux, les plus simples, n'ont vu que le danger qui menaçait la France et ils sont accourus la défendre, et le merveilleux, c'est que la France ne représente pas pour chacun le même idéal : pour l'un,

c'est la France de saint Louis, la France chrétienne et catholique ; pour un autre, c'est la France de la Révolution ; pour d'autres, c'est la France des gloires militaires et des exploits guerriers ; pour d'autres encore la France intellectuelle, la France des grands poètes, la France des grâces latines qui remplit leur âme d'enthousiasme et leur fait verser pour elle leur sang avec une sorte d'ivresse généreuse.

Et l'hymne à la Légion étrangère que nous chante M. Gómez Carrillo se fond en un hymne à la France immortelle. Et l'on peut, l'on doit se dire avec le lieutenant-colonel Cot, que le concours du maître espagnol « sera aussi précieux pour la cause que nous défendons que celui des braves qui généreusement versent leur sang sur le champ de bataille. »

A la geste de la Légion, M. Gómez Carrillo a joint quelques pages, non moins exquises, sur l'âme des prêtres-soldats. Et là encore, en pénétrant cette âme et en la faisant pénétrer à ses lecteurs, il rend à la cause française un nouveau service.

Et à la joie intellectuelle que procurera à tout homme de goût la lecture de ces pages prestigieuses, s'ajoute pour nous, Français, la joie morale, l'orgueil légitime de voir notre pays s'assurer de telles sympathies.

E.-G. Ledos.

L'Europe dévastée, par Wilhelm Muehlon, *notes prises pendant les premiers mois de la guerre* ; traduit par J. de la Harpe. Lausanne et Paris, Payot, 1918, in-18 de 261 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nous avons parlé assez longuement (*Polybiblion* d'octobre 1918, t. CXLIII, p. 172-174) de l'édition allemande de cet ouvrage pour qu'il soit inutile de nous attarder sur la traduction que nous en donne M. de la Harpe. Mais l'on peut rappeler que la personnalité de l'auteur, son indiscutable sincérité, l'importance de son témoignage sur les responsabilités de la guerre et sur l'état de l'opinion allemande dans les premières semaines qui en ont suivi l'éclosion font de ce mémoire un document de premier ordre. Des publications l'ont déjà fait connaître plus ou moins complètement au lecteur français. Mais la bonne traduction que nous en présente ici M. de la Harpe et que la maison Payot édite dans un volume de format commode, bien et élégamment imprimé, n'est pas superflue. C'est elle que consulteront avec le plus de profit ceux qui ne peuvent recourir au texte même ; et dans ces jours où chez les Alliés quelques esprits faibles qu'on peut regarder comme des *minus habentes*, n'hésitent pas à faire passer au second plan la question des responsabilités, il est utile, il est nécessaire de répandre des livres qui, comme celui-ci, aident à la mettre en pleine clarté.

E.-G. Ledos.

La Belgique nouvelle. A travers quatre ans de guerre (1914-1918), par Fernand Neuray. Paris, Van Oest, 1918, 2 vol. in-16 de 342 et 352 p. — Prix : 8 fr.

M. F. Neuray, qui a été pendant la guerre le brillant écrivain du *XXe siècle* et dirige maintenant *la Nation belge*, a très bien fait de réunir les articles épars dans des feuilles volantes vouées fatalement à la dispersion matérielle.

Les campagnes qu'il a menées pour la défense de son pays et l'honneur des grandes causes patriotiques, catholiques et sociales qu'il soutient méritaient de ne pas être oubliées. Les dates extrêmes de ces deux volumes vont de novembre 1914 à mars 1918. C'est la vie fourmillante et diverse des Belges dans les épisodes de ces années tragiques où ils figurent comme soldats, exilés, citoyens, envahis, persécutés, etc.

La question militaire est traitée amplement et toujours ramenée à l'éloge de la prévoyance du roi Léopold II qui prononçait à Bruges, dès 1887, ces paroles : « Les peuples qui ne savent pas ou ne veulent pas défendre leur indépendance ne sont pas dignes d'être libres. » C'est lui qui inspirait en même temps les articles prophétiques de Banning sur la nécessité du service militaire (I., p. 95). — Touchant la question sociale maints passages de ce livre ont leur importance : en particulier ceux qui ont trait à Vandervelde et à ses dangereuses concessions, à l'esprit anarchique de son parti. — Questions politiques avec la neutralité belge qui doit disparaître et la liberté de l'Escaut qui doit être acquise. — Question allemande où l'on montre trois genres spéciaux de danger qui en dérivent ; le socialisme allemand avec l'Internationale ; le faux catholicisme d'Outre-Rhin tout imprégné d'esprit protestant ; la main mise sur les justes revendications flamandes transformées en divisions séparatistes. — Je remarque cette phrase : « L'Allemagne a moins étonné l'univers par les crimes de ses soldats que par l'apologie que ses penseurs en ont faite. » — Question religieuse, avec le rôle du Saint-Siège à propos de l'invasion de la Belgique. Le patriotisme de M. Neuray dit vertement des choses justes qui le conduisent à une critique très vive de l'*Osservatore romano* : il proclame la grandeur du cardinal Mercier, commente son voyage à Rome en janvier 1916 et, en face de certaines influences germaniques aujourd'hui évincées, il résume sa pensée en déclarant ne pas vouloir « confondre l'antichambre du Vatican avec le siège de Saint-Pierre. » — Mot de journaliste.

A souligner un joli chapitre sur le règne des irresponsables : « L'État moderne, l'État démocratique a organisé la hiérarchie des parapluies, tout le monde dans les administrations est couvert par tout le monde. » A retenir également l'impartial éloge des travaux du Congrès de

Vienne et la justice rendue à Louis XVIII comme à Talleyrand, tout à l'honneur de la politique française. A retenir enfin des « portraits » crayonnés d'une main ferme ; celui de M. de Broqueville et surtout de fines remarques sur Godefroid Kurth (II., p. 41 à 42 ; p. 302) que M. Neuray a bien raison de s'honorer d'avoir eu pour maître. En parcourant ces pages alertes, l'ensemble des choses de Belgique pendant ces quatre années s'éclaire aux yeux du lecteur. Voilà sans doute un agréable et judicieux résumé au jour le jour d'une époque qui fut pour nos alliés, délicate, difficile, épineuse, glorieuse et tragique. Le sens de l'histoire, l'amour de l'ordre, le culte de la patrie, la sagesse de l'esprit, le respect de l'Église ont inspiré tour à tour celui qui a tenu la plume. G. DE G.

Les Intrigues germaniques en Grèce, par DEMETRA VAKA (Mrs. KENNETH BROWN). Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 279 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce très intéressant ouvrage, traduit de l'anglais, pourrait porter en sous-titre : « Les Étapes d'une conversion politique. » Mrs. Kenneth Brown, devenue Américaine par son mariage, était, en effet, Grecque de naissance. Patriote et royaliste, elle a souffert cruellement des nouvelles qu'elle recevait de Grèce et qu'elle qualifiait de calomnies, ne pouvant croire à la félonie du roi Constantin. Poussée par l'amour de son pays, par son désir de dissiper ce qu'elle croyait être des malentendus, elle n'a pas hésité à venir des États-Unis en Grèce, avec son mari, pour tenter d'éclaircir la situation et d'opérer un rapprochement entre Vénizelos et le Roi, afin de faire la Grèce plus grande et plus forte, sous l'autorité de son souverain. Dans ce but, elle a interrogé, à Athènes, le Roi et les princes royaux, les ministres et les généraux, enfin tous les soutiens et les partisans du trône et de la politique de Constantin. Ame juste et droite, enthousiaste pour son roi, mais, par-dessus tout, passionnée pour la vérité, Mrs. Brown, à Athènes même, a senti son royalisme chanceler. A Salonique, elle s'est entretenue avec Vénizelos et avec ceux qui l'entourent, et là, la lumière s'est faite complètement dans son esprit désabusé. Bref, arrivée en Grèce royaliste convaincue, elle en est partie venizeliste ardente, et rien n'est plus passionnant que de la suivre dans les étapes de cette transformation, dont l'aboutissement est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la justice de la cause si brillamment défendue et représentée par le grand patriote grec qu'est Vénizelos. C'est le récit, presque sténographié, des nombreuses interviews qui ont amené Mrs. Brown à la connaissance de la vérité, qui forme ce volume, d'une lecture singulièrement captivante et instructive. Bien des voiles sont soulevés sur la politique germanique de Constantin, bien des explications

sont données à des incidents souvent dramatiques restés jusqu'à ce jour mystérieux. Nous avons ainsi une précieuse contribution à l'histoire politique de la guerre. J. C. T.

L'Irlande ennemie ?, par R.-C. Escouflaire. Paris, Payot, 1918, in-16 de 272 p. — Prix : 4 fr. 50.

La question irlandaise a pris à nouveau un caractère aigu. Aux élections générales du mois de décembre dernier, les candidats du *Sinn Fein* ont emporté des succès écrasants qui ont dépassé les espérances de ce parti. Or, comme le *Sinn Fein* a, dès avant la guerre, conclu avec l'Allemagne une étroite alliance, comme ses chefs ont été les auxiliaires et les agents de la Wilhemstrasse, comme la rebellion de Pâques 1916 à Dublin, fut accompagnée d'une démonstration navale et d'un bombardement aérien des côtes anglaises, il est difficile de contester qu'à l'heure actuelle l'Irlande peut être considérée comme une ennemie non seulement de l'Angleterre mais aussi des États de l'Entente.

M. Escouflaire a posé avec une grande netteté les termes de la question irlandaise telle qu'elle se présente aujourd'hui, et, pour que ces termes fussent bien compréhensibles, il a fait appel à l'histoire ancienne et à l'histoire moderne. Il a retracé les phases multiples des réformes religieuses, agraires, scolaires, judiciaires successivement réalisées dans l'intérêt des Irlandais depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Il a rendu hommage aux grands patriotes, que furent Grattan, O'Connell, mais a apprécié avec une juste sévérité l'œuvre de Parnell, de Dillon et les combinaisons parlementaires dont furent les initiateurs des hommes d'État britanniques tels que Gladstone et Asquith.

Il est utile de connaître les agissements de Sir Roger Casement, de Kuno Meyer, agissements sur lesquels la publication des correspondances du comte Bernstorff a projeté une vive lumière. Il faut aussi lire les procès verbaux de la « Société germano-irlandaise » fondée à Berlin depuis la guerre sous les auspices du chancelier von Bethmann Holweg et avec le concours des chefs du *Sinn Fein*.

Au maréchal Hindenburg, la Société adressait en mars 1918 un télégramme ainsi conçu : « Convaincus qu'une Irlande libre, indépendante de l'Angleterre, garantira la liberté des mers et par là libérera le monde de la tyrannie maritime anglaise, nous espérons une *paix allemande*... » Les Irlandais acceptaient donc gaîment la perspective, pour se séparer de l'Angleterre, de s'inféoder à l'Allemagne, comme si le sort de l'Alsace-Lorraine, de la Pologne prussienne était si digne d'envie !

L'ouvrage de M. Escouflaire redresse certaines idées erronées et éclaire des coins restés longtemps obscurs de l'histoire contemporaine de l'Irlande. ROGER LAMBELIN.

La Guerra, lettere di un socialista ai suoi figli, da PIERO DOMENICHELLI. Firenze, R. Bemporad e figlio, 1918, in-16 de 318 p. — Prix : 3 fr.

Avant la guerre, M. Piero Domenichelli était socialiste et antimilitariste ; et son antimilitarisme l'obligea même de donner sa démission d'officier. Mais il était aussi poète et par là même idéaliste ; la guerre a réveillé ou exalté son patriotisme et, à l'encontre de plus d'un parmi ses coreligionnaires politiques, il a refusé de faire cause commune avec les neutralistes, il a rejeté ses illusions sur la fraternité des socialistes allemands, il a reconnu la justice de l'intervention italienne, la nécessité de lutter jusqu'au bout contre l'hégémonie des empires centraux et il a tenu à prendre sa part dans cette lutte d'abord comme simple soldat puis comme officier. Aussi la défaillance de troupes italiennes à Caporetto a-t-elle été pour lui un coup douloureux, d'autant plus douloureux qu'elle était due en partie au moins à un manque de patriotisme ; il cite avec une légitime indignation le cri de soldats répondant : « A bas l'Italie ! » aux acclamations des camarades français et anglais qui accouraient au secours des Italiens en criant : « Vive l'Italie ! » — Dans ces pages qu'il a écrites au jour le jour pour ses enfants, il raconte ses impressions, il exprime ses sentiments avec la franchise et la vivacité d'une causerie intime. Sans doute son idéalisme le laisse tomber parfois dans l'idéologie ; et ses vieux préjugés socialistes ne l'ont pas abandonné : il témoigne notamment vis-à-vis du Souverain Pontife d'une aveugle et regrettable partialité ; et sa méfiance — pour ne pas dire plus — vis-à-vis des classes dites supérieures obscurcit parfois son jugement. Mais comment nous en étonnerions-nous ? Le surprenant serait qu'il se fût totalement transformé d'un seul coup : il est déjà bien beau qu'il ait pu se dégager des liens qui retiennent captifs tant de ses coreligionnaires politiques et qu'il n'hésite pas à rendre un hommage ému à des adversaires de la veille.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici d'amples et pittoresques détails sur les faits de la guerre ; les fonctions qu'a remplies M. Domenichelli ne l'ont guère mis à même d'observer le Front de très près ; mais on y rencontrera, à côté des impressions très personnelles de l'auteur, quelques faits de la vie des troupes et du pays, des renseignements sur l'état des esprits, des considérations philosophiques et politiques. Et dans tout cela il y aura certainement à puiser pour l'histoire et la psychologie de la guerre. E.-G. LEDOS.

Nous, soldats ! par Jean Tournassus. Paris et Lyon, Vitte, 1918, in-16 de vii-182 p. — Prix : 3 fr. 25.

Parti en août 1914, arrivé en janvier 1915 sur le Front de Lorraine, blessé devant Verdun en juin 1916, transporté à Orléans puis au Mont-des-Oiseaux, le jeune officier qui a écrit ces pages a connu assez d'heures tragiques, héroïques, angoissées ou fiévreuses pour que son récit nous intéresse et nous émeuve. D'une sensibilité que l'on devine aiguë et délicate, sachant voir et habile à rendre ce qu'il a vu, il donne l'impression qu'on l'accompagne, qu'on marche à son côté, qu'on partage ses périls, qu'on répond à ses propos, qu'on s'égaie comme lui d'un rayon de soleil avant de s'enfoncer dans la boue des tranchées, qu'on interroge avec lui le regard de ses compagnons ou la silhouette d'un factionnaire, qu'on avance près de lui dans le brouillard de feu...

Dans la Préface par laquelle s'ouvre le livre, M. Maurice Barrès se félicite qu'il y ait un si grand nombre de soldats écrivains qui racontent « pour l'univers et pour les siècles les grandes choses dont ils furent une part », et il ajoute que des livres comme celui-ci « nous rendent intelligibles les forces qui viennent de nous donner la victoire ». « A chaque page, dit-il à l'auteur, on vous remercie, et l'on remercie, l'on aime en vous tous vos frères d'armes ».

Tenons-nous-en à ce jugement d'un maître. Ch. Landry.

Essai sur le sentiment français en Alsace. Comment il s'est formé, comment il s'est maintenu, par Paul Pilant. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 136 p. — Prix : 3 fr.

Excellent petit volume où sont exposées très clairement, très simplement, mais avec une entière sincérité, les raisons qui ont amené les Alsaciens à aimer la France après la réunion de la province au royaume, puis à lui garder cette affection quand l'Alsace en fut de nouveau séparée pour être soumise à l'empire allemand. L'auteur connaît parfaitement, et l'histoire de l'Alsace et surtout le cœur de cette province. Son ouvrage mérite d'être lu et répandu car il est bien documenté et contient, en peu de pages, un bon résumé de la question, si intéressante à l'heure présente où l'Alsace est revenue à la France avec un enthousiasme magnifique. Il sera bon surtout que ceux qui seront appelés à se rendre en Alsace, à y détenir quelque part d'autorité, puisent dans ces quelques pages faciles à lire, de bonnes directions pour la conduite à tenir envers les Alsaciens. Il faut se souvenir que ce peuple, ayant beaucoup souffert, a l'âme très sensible ; il faut se garder de la froisser. M. Pilant a divisé son travail en trois parties : l'Alsace dans la famille française, l'Alsace allemande et l'Alsace pendant la Grande Guerre. Il est précédé d'un Avant-Propos où il est fait

justice, en quelques lignes, des arguments historiques employés par les Allemands pour revendiquer la possession de l'Alsace. Quelques fragments en note rapportent, à la fin, diverses opinions sur la question ; quelques documents sur l'esprit des Alsaciens-Lorrains sous le joug, forment des annexes, avec une table des noms cités.

A. Gasser.

Le Poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871, 1914, 1918, par André Fribourg. Paris, éditions d'Alsace et de Lorraine, Floury, 1918, in-8 de 223 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur, déjà avantageusement connu par ses publications historiques, nous avait donné en 1916 un petit volume intitulé : *Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine.* Reprenant le même sujet, le complétant et l'étendant, M. Fribourg, nous offre dans le présent ouvrage un corps de documents sur les véritables sentiments de l'Alsace. Ce sont en quelque sorte, et pour la période du joug allemand, les pièces justificatives du volume précédent de M. Paul Pilant. Composé uniquement de documents allemands, les faits y parlent seuls. Le livre se compose de deux parties d'inégale étendue. La première, sous le titre de : *La Préparation au martyre,* comprend la période de 1870 à 1914, bien qu'elle soit la plus courte, les deux protestations de 1871, la ligue d'Alsace, les conseils de guerre et l'exode au début de l'annexion, puis les deux protestations au Reichstag et enfin les persécutions allemandes à la veille de la guerre. Je signalerai à l'auteur une lacune à combler dans une prochaine édition : ce sont les nombreuses condamnations prononcées par les tribunaux ordinaires, pour manifestations antiallemandes, les expulsions, les tracasseries sur l'emploi de la langue française, qui ont sévi pendant toute la période de l'annexion avec des phases plus violentes à certains moments.

La seconde partie, intitulée : *Les Martyrs,* se rapporte à la période de guerre de 1914 à 1918. Nous y voyons défiler successivement toutes les catégories d'individus, de classes sociales, de professions et de métiers, toutes les victimes de la haine allemande et de l'amour pour la France. Quelques vignettes illustrent fort agréablement le volume.

A. Gasser.

En représailles, par Eugène-Louis Blanchet. Paris, Payot, 1918, in-16 de 207 p., illustré par l'auteur et Pierre Laurens. — Prix : 4 fr. 50.

Sans violence inutile dans l'expression, laissant surtout parler les faits, M. Blanchet, captif en Allemagne depuis octobre 1914 jusqu'au 25 décembre 1916, date à laquelle il fut, pour cause de maladie et d'épuisement, expédié en Suisse, nous raconte ses souffrances de toutes sortes et celles de ses compagnons de bagne. Car c'est trop

souvent à un véritable bagne que nos ennemis ont condamné leurs prisonniers français, anglais, belges, russes, italiens, roumains, etc.

Tous ceux de nos martyrs revenus de l'enfer teuton sont d'accord dans leurs dépositions en ce sens que si les Français ont été victimes de cruautés variées, le sort des prisonniers des autres nationalités a été généralement pire. Plus tard, les témoignages de ces derniers viendront s'ajouter à ceux de nos compatriotes, et l'on apprendra alors d'odieuses choses. Dès à présent, nous sommes fixés sur la façon dont se sont comportés les gradés de tous ordres de l'armée du Kaiser : c'était à qui, sauf d'infimes exceptions, s'ingéniait à torturer les pauvres gens que les circonstances leur avaient livrés. Aussi l'auteur a-t-il été chargé par les malheureux restés entre les mains de l'ennemi d'être l'écho de leurs plaintes : « Tu sais ce que nous souffrons, lui ont-ils dit. Il faut qu'on les connaisse tels qu'ils sont. Raconte ce que tu as enduré, ce qu'on nous a fait, comment beaucoup sont morts. Parle !... Et ce sera pour les nôtres une raison de plus de tenir jusqu'à la victoire. »

M. Blanchet s'y est engagé et il a bien rempli sa promesse. Non seulement il a parlé — et parlé éloquemment — mais il a recueilli les témoignages de plusieurs de ses camarades, entre autres du poète jurassien Alphonse Gaillard dont le *Polybiblion* a parlé autrefois. Ces témoignages sont accablants pour les suppôts de la « Kultur. »

Pour finir, je crois bon de citer quelques lignes de ce livre terrible : « Le sort, dont nous avons souvent maudit la cruauté, a voulu que nous souffrions dans un grand nombre de camps. Il a fait de nous un témoin dont l'élémentaire devoir est de dénoncer l'affreux traitement infligé, sous prétexte de représailles, à des milliers de prisonniers français, à trente mille à la fois, à un moment donné, sur le seul Front russe, à d'autres milliers sur le Front français, au bord de la Baltique, ailleurs encore (p. 40)... Des milliers de camarades, morts d'épuisement, de tuberculose, ont été descendus dans les fosses allemandes. Avant de fermer les yeux pour toujours, ils ont connu la mort lente, tous les tourments physiques, toutes les détresses morales. Pour les « représaillés », ces tourments furent moins le fait de la guerre que d'un système soigneusement élaboré, mis en œuvre jusque dans les moindres détails... Enfants, vous seriez de mauvais fils si vous oubliiez un jour les souffrances de vos pères. » (p. 204).

M. Vallotton a écrit une Préface vigoureuse pour ce volume, qui renferme quelques portraits ou croquis très originaux. Il y a là, notamment (et aussi sur la couverture) un prisonnier debout derrière une clôture de fil de fer barbelé, physionomie douloureusement pensive, qui pourrait bien être l'auteur lui-même. E.-A. Chapuis.

Englishman, Kamerad ! *right of the British line*, by captain Gilbert Nobbs. London. William Heinemann, 1918, in-16 de XII-211 p., avec portrait de l'auteur. — Prix : 4 fr. 35.

Le capitaine Nobbs servait dans les troupes canadiennes avant la guerre. Il vint sur le Front de France en 1916 avec des troupes de renfort et fut attaché à un régiment de Londres. C'est dans les combats de la Somme, pendant l'automne 1916, qu'il reçut la blessure qui lui fit perdre l'usage de la vue et que, demeuré sans connaissance dans un trou d'obus, il fut fait prisonnier par les Allemands, resta assez de temps sans pouvoir donner de nouvelles en Angleterre, et fut ainsi officiellement porté au nombre des morts.

Ce sont ses souvenirs du Front et de captivité qu'il nous offre dans ce volume très intéressant et qui témoigne d'une sérénité d'âme que n'a pu abattre le malheur qui l'a frappé. Il s'y trouve plus d'un détail pittoresque sur la vie des troupes britanniques ; il s'y trouve des détails précis, qui s'ajoutent à ceux que nous possédons par ailleurs, sur le traitement des prisonniers en Allemagne, détails que l'auteur emprunte tant à son expérience personnelle qu'aux récits que lui ont faits d'autres prisonniers ; et, bien que sa loyauté se fasse un devoir de ne dissimuler pas ce qui peut être à l'avantage des Allemands, il ne reste que trop de traits qui viennent grossir le réquisitoire contre leur barbarie.

Il y a des pages éloquentes et émues sur la belle conduite, sur le moral admirable de ces soldats de Londres qu'il a conduits au feu, de ces humbles civils que rien n'avait préparés à la guerre, de ces modestes territoriaux que l'on était un peu habitué à traiter avec quelque dédain, et qui ont fait si magnifiquement leur devoir, qui se sont sacrifiés sans une plainte, sans une hésitation et dont l'indomptable volonté a fini par triompher des troupes entraînées du Kaiser. D'ailleurs, même chez les Allemands, M. le capitaine Nobbs croit pouvoir noter une modification dans la mentalité des combattants, à mesure que les vides multipliés par la mort dans les rangs germaniques a substitué aux soldats de carrière de simples civils.

L'auteur, qui ne recule jamais devant les considérations morales, ne se fait pas faute de flétrir ceux qui, parmi les gens de l'arrière, perdant de vue les hommes qui versent généreusement leur sang pour la patrie, n'ont d'autre souci que de vivre bien et de rechercher les plaisirs. Il ne s'indigne pas moins contre les ouvriers des usines qui n'ont point honte, en se mettant en grève, de compromettre le succès de la guerre et de rendre plus difficile el plus meurtrière la tâche des combattants ; il estime que si l'on considère comme un traître le soldat qui lâche pied devant l'ennemi, l'on devrait traiter avec la même sévérité l'ouvrier qui abandonne le travail de l'usine où se forgent les armes du soldat.

Les noms des personnages, dont nous parle M. le capitaine Nobbs au cours de son récit, sont imaginaires, il nous en prévient ; mais les faits sont réels, sauf dans un cas où il a laissé la bride à son imagination. Il est un des personnages cependant dont le nom, nous dit-il, est réel, et c'est un Français ; et ce n'est pas l'un des épisodes les moins intéressants de son livre que celui de ce Saniez, qui se fait l'infirmier de ses camarades d'infortune, qui s'empresse autour d'eux avec une sollicitude touchante pour adoucir leurs chagrins et dont le bel optimisme n'est pas abattu par de longs mois de captivité.

Un trait encore que je relève dans le livre du capitaine Nobbs ; c'est la haine que les prisonniers anglais en Allemagne emportent chez eux contre leurs persécuteurs : plus d'un se déclare décidé à se venger sur les Boches qu'il pourrait rencontrer en Angleterre sur sa route. Ce trait seul suffit à souligner l'indignité du traitement que nos ennemis n'ont que trop souvent infligé à leurs captifs.

E.-G. Ledos.

La Bessarabie et le Droit des peuples, par D. Draghicesco. Paris, Alcan, 1918, in-16 de 52 p., avec une carte coloriée hors texte. — Prix : 1 fr.

Il est important, dit la préface de M. Fournol, que les Français cultivés soient instruits de la question de la Bessarabie. La présente brochure répond à cette pensée.

Rien n'est plus vrai. Nous devrions être au courant de la question de la Bessarabie, comme de bien d'autres, hélas ! que nous ignorons. Notre méconnaissance des pays étrangers est pour la France une réelle cause d'infériorité et nous devons être reconnaissants aux auteurs qui s'efforcent de combler les lacunes de notre instruction.

Dans cette brochure, le sénateur Draghicesco montre le droit que l'histoire et la statistique donnent à la Roumanie de posséder la Bessarabie, terre peuplée de Moldaves et qui, pendant plus de cinq siècles, fit partie de la principauté moldave. D'ailleurs, un événement récent prouve l'exactitude des conclusions de cet ouvrage, modeste dans son aspect, mais en réalité important et fort intéressant : la Bessarabie, le 9 avril 1918, a voté librement son union à la Roumanie.

J. C. T.

Le Droit au-dessus de la race, par Otto H. Kahn ; traduit de l'anglais par le lieutenant Louis Thomas. Paris, Perrin, 1919, in-16 de xxi-167 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ces pages est un Allemand d'origine. Fils d'un banquier de Mannheim, il s'intéressa à la musique, aux beaux-arts, sans négliger les affaires financières pour lesquelles il semble avoir été

particulièrement doué. S'étant rendu aux États-Unis comme représentant d'une maison anglaise, il y épousa la fille d'un des fondateurs de la banque Kuhn et Lœb et, en 1897, devint citoyen américain. Son rôle dans la haute banque ne fut pas négligeable. Il réorganisa et amalgama diverses compagnies de chemin de fer ; il dirigea les négociations qui firent admettre à la Bourse de Paris 50 millions de dollars d'obligations de la Pennsylvania.

Le président Roosevelt avait apprécié le concours donné par cet ancien Allemand à la cause interventionniste lorsqu'il fit campagne pour démontrer que tout bon Américain, « en fidèle ami de la liberté et de la civilisation », devait être « de cœur et d'âme contre l'Allemagne » et c'est pourquoi il honora d'une Préface, peu de temps avant sa mort, la publication des lettres et discours de M. Otto H. Kahn.

Dès le mois de juin 1915, ce banquier originaire de Mannheim expliquait à un Allemand de ses amis les causes et les vraies responsabilités de la guerre ; il incriminait la politique maritime du Kaiser. Dans une allocution prononcée devant l'Association des négociants de New York, à l'occasion de l'emprunt « de la Liberté » il reprochait à la Prusse de s'être écartée de ce qui fut « l'idéal de Luther (!) de Gœthe, de Schiller, de Kant » et affirmait que plus les Américains d'origine allemande participeraient à la guerre avec les Alliés, « mieux ils protégeraient et serviraient l'antique renommée de la vieille Allemagne et les vrais intérêts du peuple allemand. » (p. 61). Et dans une conférence faite plus tard à Milwaukee, le financier développait cette pensée : « Nous ne permettrons pas au sang qui coule dans nos veines d'étouffer la voix de la conscience dans nos cœurs. Nous entendrons l'appel de l'honneur avant d'écouter l'appel de la race. » (p. 91). Cette pensée est assurément d'ordre très élevé, mais M. Otto Kahn me semble appartenir à une race bien plus ancienne que la race allemande et ceci expliquerait le patriotisme germano-américain, un peu spécial, dont il est animé. ROGER LAMBELIN.

L'Arme économique des Alliés, par le commandant M. Paris, Grasset, in-16 de 62 p. (*Le Fait de la semaine*, n° 14, 19 mars 1918). — Prix : 0 fr. 75.

Bien que cet opuscule date du commencement de 1918, il est encore utile à lire. Il montre que les Alliés, doivent, la guerre finie, se concerter et se soutenir encore les uns les autres sur le terrain économique, contrôlant la répartition des matières premières, s'entendant pour refuser, dans leurs traités douaniers, aux anciens empires centraux le régime de la nation la plus favorisée, prenant des mesures énergiques pour obtenir réparation des dommages causés par nos agresseurs. Les troubles présents de la Germanie tendent à faire ou-

blier la prodigieuse puissance d'expansion industrielle et commerciale qu'elle a déployée jusqu'à ces derniers temps. Mais est-il certain que cette puissance soit complètement abolie ? Ce qui la caractérisait, avec la concentration des entreprises et l'esprit de labeur discipliné, c'était, assure notre auteur, une admirable et féconde association de l'État avec les individus isolés ou groupés ; c'est parce que tout était combiné pour mettre les forces de l'État au service des efforts individuels que l'Allemagne était en train de devenir avant la guerre la première puissance industrielle et commerciale du monde.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Dia por dia de mi calendario, memorandum de la vida espanola en 1918, por MANUEL MACHADO. Madrid, impr. de J. Pueyo, 1918, in-16 de 186 p. — Prix : 3 fr.

M. Manuel Machado, qui a un nom en Espagne comme poète et comme critique artistique et littéraire, nous donne ici les pages de son carnet où il a relevé jour par jour les faits de la vie espagnole pendant les six premiers mois de 1918.

Nous trouvons à la date du 4 mai ces quelques lignes qui caractérisent fort bien ce qu'il a voulu faire : « chroniqueur rapide et sentimental de toutes les dates de cette année, préoccupé de trouver à chaque journée sa physionomie spéciale et à l'esquisser en une ligne ».

La politique tient une place dans l'œuvre de M. Machado ; nous y notons quelques passages où, d'un trait léger mais acéré, il frappe les germanophiles. Nous y sentons, non sans fierté, son cœur palpiter à l'unisson du nôtre, dans le dernier grand effort tenté par les Allemands contre notre Front. Mais la politique n'y tient pas toute la place : l'art, la littérature, et toute la vie de l'Espagne pendant ces quelques mois s'y reflètent d'une manière vive et agréable. Et en notant ces faits d'un jour, ces faits qui passent et qui s'oublient, M. Machado les assaisonne de réflexions sages ou piquantes, d'idées qui appellent la méditation, de pensées qui demeurent et se fixent dans l'esprit.

E.-G. LEDOS.

Ma douleur s'endort..., par LÉON GRY. Paris et Lyon, Vitte, 1918, in-16 de 77 p. — Prix : 1 fr. 50.

Un blessé est apporté à l'hôpital ; il s'abandonne à ses réflexions, se rappelant les derniers épisodes du combat, éprouvant tour à tour un bien-être inconnu et de nouvelles craintes, essayant de lectures qui le déçoivent, songeant à ses proches, se posant à lui-même des questions relatives à la souffrance, au pourquoi de la vie, interrogeant l'aumônier.... Ce sont ces réflexions d'une journée d'hôpital qui sont

exprimées dans cet opuscule, et qui amènent comme conclusion logique et bien inspirée des extraits des psaumes, de l'Évangile, des épîtres apostoliques judicieusement choisis. CH. LANDRY.

L'Argot des Poilus. *Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914*, par FRANÇOIS DÉCHELETTE. Paris, Jouve, 1918, in-12 de XI-258 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs plusieurs ouvrages du genre. Celui-ci, pour lequel M. G. Lenotre a écrit une Préface spirituelle et amusante, contient plus de mille mots. L'auteur, « poilu de 2e classe », qui joint à ce titre, assurément très honorable, celui, qui mérite bien aussi quelque considération, de licencié ès-lettres, déclare avoir « voulu faire un travail philologique et un tableau pittoresque de la vie du Front. Il a non seulement étudié les mots, mais aussi, dans beaucoup d'articles, sous forme de commentaires humoristiques, la vie intime du poilu. Commencé en 1914 dans la tranchée, ce dictionnaire parut en partie dans le *Journal de Roanne*. Il fut composé au hasard des loisirs du Front et enfin complété pendant une convalescence. C'est dire que les éléments en sont puisés directement dans l'usage. L'auteur n'a pas étudié l'argot des poilus comme une langue morte ; il l'a parlé : il a vécu dans le pays où on le parle et il a pu contrôler lui-même les significations qu'il indique ».

Ces quelques lignes expliquent bien l'intéressant et très vivant livre de M. François Déchelette, terminé par un fort utile *Tableau des abréviations militaires*, dont un petit nombre seulement sont connues. Il n'a pas fallu moins de 19 pages pour recueillir toutes ces lettres, cabalistiques si j'ose dire. Parcourez l'ensemble et, par exemple, arrêtez-vous devant I. P. S. A. R. E. Ces mystérieuses initiales vous auraient vraisemblablement paru intraduisibles sans le secours de M. Déchelette : elles signifient : « Inspection permanente des services automobiles de la région de l'est. » Sachez en outre que les poilus, qui savent ce qu'ils veulent dire, prononcent : *Ipsaré*.

Tout de même, grâce à la guerre, nous aurons tous appris des choses moult extraordinaires. E.-A. CHAPUIS.

Collection Henri Leblanc donnée à l'État. La Grande Guerre, *iconographie, bibliographie, documents divers*, T. V. *Catalogue raisonné des estampes, originaux, affiches illustrées, imageries, vignettes*... etc. 2e volume de *l'Iconographie*. Paris, Émile-Paul, 1918, gr. in-8 de LXII-390 p.

M. et Mme Henri Leblanc poursuivent l'impression du luxueux catalogue de la riche collection qu'ils ont réunie sur la Grande Guerre et dont ils se sont dessaisis en faveur de l'État. Ce cinquième

volume est le second de l'iconographie et l'on nous en annonce un troisième, actuellement sous presse, pour les documents français et alliés et un quatrième où l'on trouvera les pièces d'origine germanique. Et cela seul suffit à montrer l'importance de cette collection, dont la constitution a exigé chez ceux qui l'ont établie non pas seulement de larges ressources pécuniaires, mais une intelligence toujours en éveil et la continuité d'un effort persévérant.

De légères modifications, d'ailleurs heureuses, ont été apportées par M. Callet dans ce nouveau volume à la disposition des chapitres. Il y a des sections qui se sont considérablement développées : nous signalerons, par exemple, les documents sur les camps de prisonniers en Allemagne, les albums et autres pièces pour la propagande. Dans l'imagerie une place spéciale a été faite à l'imagerie russe. Pour les affiches illustrées, seules l'Angleterre et l'Italie étaient représentées, avec la France, dans le premier volume ; ici nous trouvons en plus, le Canada, le Danemark, les États-Unis, la Grèce, la Russie, la Serbie, la Suisse. Une section entièrement nouvelle est celle des médailles. Dans la série des bons de monnaie, nous signalerons les bons pour prisonniers internés en France, les camps de concentration, les cartes d'alimentation. Enfin notons ce qui a trait à l'industrie pendant la guerre : modes, bijoux, étoffes, objets fabriqués par les soldats, etc. et les armes et engins de guerre,

On le voit, en parcourant ce volume qu'ornent douze belles illustrations hors texte, et plus encore en parcourant les salles mêmes du Musée, il y a de quoi s'instruire... et s'amuser. E.-G. Ledos.

— M. Jean-Bernard continue la publication de son *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914* remplie de détails de toutes sortes. Les 23e et 24e livraisons que nous recevons font partie du tome III et renferment presque en entier les chapitres IX à XII de ce tome (Paris, Berger-Levrault, in-8, paginé 193-288, avec de nombreuses illustrations. Prix de la livraison : 0 fr. 75). Les sommaires de ces deux fascicules résument très brièvement les indications des chapitres. Nous les relevons ci après, en notant que les faits auxquels ils se rapportent s'échelonnent entre le début d'octobre et la fin de novembre 1914 : Fascicule 23 : De la Bassée à Lassigny. Les Auto-mitrailleuses. La Guerre souterraine. La Lettre d'une femme allemande (qui demandait à son mari de n'épargner ni les femmes, ni les enfants). Balles explosives et balles dum-dum. Arras sous les obus. La Prise du premier 420 (avec une équipe d'ingénieurs de la maison Krupp). Un Poilu de seize ans. Le Rôle glorieux de la cavalerie française. Le Procureur et braconnier (anecdote très amusante). — Fas-

cicule 24 : Un Escroc, officier allemand. Détrousseur de cadavres. Madame Macherez, « maire » de Soissons. Le prince de Monaco, « imposé » par les Allemands. Les Allemands flétris par un neutre. L'Odyssée d'un soldat allemand. Au Camp des Romains. La Guerre à l'allemande. Il convient de remarquer que l'auteur fait ici, fréquemment, l'éloge du clergé catholique.

— *L'Action de Benoît XV pendant la guerre* a fait dans la revue *Civiltà cattolica* l'objet d'une étude du P. Giuseppe Quirico, S. J., auquel la secrétairerie d'État a largement ouvert ses archives. Il était bon que les résultats de ce travail fussent connus en France, où subsistent contre le Saint-Père tant de préventions injustes, même parmi les catholiques. C'est le travail dont s'est chargé le R. P. Paul Dudon dans une brochure à laquelle nous souhaitons la plus grande diffusion, et où « les faits » sont présentés « dans un autre ordre que celui du texte italien, et avec quelques suppressions ou additions » (Paris, Beauchesne, 1918, in-8 de 64 p. Prix : 1 fr.). Les « faits » sont classés sous cinq rubriques : 1. Initiatives religieuses ; 2. Initiatives charitables ; 3. Initiatives pour la protection du droit ; 4. Proclamation des principes de justice : 5. Caractère de la paix voulue par le Pape. L'auteur a fait précéder son travail d'une magistrale Introduction dans laquelle il met impitoyablement à nu la pauvreté, la vanité, le néant du réquisitoire inséré contre le Pape dans la *Revue de Paris* par un prétendu catholique qui signe honteusement son factum de XXX.

— A son tour, avec l'autorité qui s'attache à sa parole, M. l'abbé Thellier de Poncheville expose *l'Action du Pape pendant la guerre* (Paris, « Frères d'armes », 14, rue d'Assas, 1919, in-16 de 52 p. Prix : 1 fr.), faisant ressortir l'injustice et l'inanité des accusations portées contre Benoît XV par des publicistes malveillants ou par des patriotes inquiets et soupçonneux. Après avoir montré pourquoi « Benoît XV ne pouvait pas être notre juge », il expose « son œuvre de justice et de charité », puis « son action en faveur de la paix » ; il rappelle « ce que nous aurions dû faire » et il termine par l'espoir que la France, quand elle aura compris la pensée de Benoît XV et rendu justice à son dévouement, sera heureuse de s'associer à lui pour réaliser l'œuvre de paix qui sera un jour l'honneur de son pontificat et de notre patrie ».

— La librairie Grasset vient d'éditer une brochure particulièrement édifiante : *L'Allemagne peut payer. Tableau de la richesse allemande présenté par la « Dresdner Bank », Berlin le 1er janvier 1913.* Commenté par M. Lucien Hubert, sénateur, rapporteur du budget des Affaires étrangères (in-16 de 64 p. Prix : 1 fr. 50). Le document de la « Dresdner Bank », cliché dans la présente brochure sur l'original,

a été rédigé en langue française, sans doute pour impressionner surtout la France et la dissuader de toute lutte économique ou autre. « Les chiffres de sa puissance qu'elle étalait orgueilleusement pour l'effroi du monde, observe M. L. Hubert, le monde aujourd'hui les retiendra pour fixer le tribut du vaincu. » Rien n'est plus juste. En 14 pages de commentaire, l'auteur établit que « l'Allemagne est solvable, mais habile dans l'art de dissimuler et de feindre ». Son avis final est ainsi formulé : « Craignons les airs d'humilité et le ton larmoyant qu'elle s'entend si bien à prendre et dont Napoléon, lui-même, fut dupe jadis. Il est certain, et chaque Français pourra s'en convaincre à l'examen de cet opuscule, que, quelles que soient les charges écrasantes de la guerre, la créance est bonne ». Oui, l'Allemagne peut payer ; elle criera, se lamentera, menacera peut-être. Finalement elle se soumettra, et elle paiera. Elle y mettra sans doute de nombreuses années : cela n'empêchera pas le compte, dont a si bien parlé M. Clemenceau un peu avant le fléchissement germanique, d'être réglé.

— La prolongation de la guerre a suggéré à M. Paul Bornet l'idée que l'armée, qui a absorbé toutes les forces vives du pays, a un autre rôle à remplir que celui de vaincre l'ennemi ; elle doit avoir une mission complémentaire, celle de rééduquer les masses et de construire un édifice social approprié aux besoins du pays. Les considérations à l'appui de cette idée forment l'objet d'une plaquette dédiée par M. Paul Bornet à son fils, caporal d'infanterie, « son meilleur ami et compagnon d'armes », laquelle est intitulée : *Le Rôle constructeur de l'armée* (Paris, Figuière, 1918, petit in-12 de 44 p. Prix : 1 fr. 25).

— Sous ce titre : *A ceux qui disent : « S'il y avait un bon Dieu, on ne verrait pas des horreurs pareilles ! »* (Paris, 14, rue d'Assas, s. d. (1918), l'excellente revue *Frères d'Armes* édite deux publications différentes : l'une est un tract de 4 pages (0 fr. 10 l'exemplaire, 0 fr. 75 la douzaine, 5 francs le cent) qui réplique en termes pittoresques, intelligibles pour tous, à la vieille objection tirée des maux humains ; l'autre est une brochure de 34 pages (0 fr. 30 l'exemplaire, 20 francs le cent) qui traite la question plus à fond en présentant des considérations extraites des meilleurs auteurs. L'une et l'autre ont déjà fait et feront beaucoup de bien. Elles méritent qu'on les propage le plus possible.

— *Les Consignes du soldat chrétien* (Paris, édité par la revue *Frères d'armes*, 14, rue d'Assas, VIe arr., 1919, in-18 de 108 p. Prix : 2 fr.), écrites au soir des batailles par ceux qui assumaient la charge d'affermir le moral du soldat, sont toutes pénétrées de la grandeur et de la responsabilité de cette tâche difficile. Cela en explique suffisamment

la netteté, la vigueur, et, pour tout dire, le « mordant. » C'est un petit manuel complet de la vie chrétienne : prière, messe, sacrements, dévotions, vertus, tout s'y trouve et d'une application non moins évidente en temps de paix qu'en temps de guerre. Une Préface de Mgr Ruch, coadjuteur de l'évêque de Nancy, conclut : « Prends et lis : tu deviendras meilleur Français, meilleur soldat, meilleur chrétien. »

— M. Lucien Descaves nous offre dans la *Collection France* deux tableaux terribles ; mais si le premier est d'aspect uniformément noir, le second, après s'être montré assez sombre, a fini par s'éclairer, presque brusquement, et de quelle lumière ! *Dans Paris bombardé (1871-1914-1918)* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 90), l'auteur nous rappelle d'abord les principales péripéties du siège de Paris par les Prussiens de Guillaume Ier, puis il résume les trop fréquentes épreuves de la grande ville pendant les quatre longues années de la guerre européenne. Le tragique n'exclut pas ici le comique ; et dans ce dernier ordre de choses, l'auteur eût pu faire une place à cette bouffonnerie bien parisienne, qui se chantait, surtout dans les quartiers populaires, sur l'air des *Vitriers* :

Encore un carreau de cassé
V'là les gothas qui passent ;
Encore un carreau de cassé
V'là les gothas passés.
V'là les gogos (bis)
V'là les gothas passés.

— Le très suggestif petit livre que M. Daniel Mornet a composé pour la *Collection France* sous le titre de : *Tranchées de Verdun, juillet 1916-mai 1917* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 61 p. Prix : 0 fr. 90) « ne décrit pas les élans héroïques des assauts. » Ce qu'il nous raconte est le fruit d'une longue pratique et d'une observation patiente. « Il m'a semblé, dit-il justement, qu'on n'avait pas assez fait connaître les longues misères et les courts plaisirs de ces semaines, de ces mois, de ces années où presque toutes les troupes ont dû se contenter de « tenir » obscurément. Nos pères écrivaient des livres pour décrire le « ménage » des champs, la conduite de la vie rustique. Je ne raconte dans cette brochure que l'humble et tragique ménage de nos tranchées ». Et cela en un style simple, clair, imagé, sans nulle grossièreté, avec une bonne humeur qui ne se dément jamais.

— *Dans l'Amérique en guerre*, par M. Emmanuel Bourcier (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 63 p. Prix : 0 fr. 90), tel est le titre des souvenirs rapportés d'Amérique par un Français faisant partie de la mission militaire. Si le lecteur pense y trouver des observations curieuses et originales sur les Américains, il sera déçu.

— Les *Six Petits Contes* de M. Antonin Lavergne (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 90) sont des récits du temps de guerre. Très courts et écrits sans prétention, ils ne sont pas dénués d'intérêt.

— *Un de nos marins. Le Récit de Jean Le Gwen*, par M. Eugène Le Mouël (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 60 p. Prix : 0 fr. 90) nous présente le quartier-maître Jean Le Gwen dans un compartiment de chemin de fer, en route pour l'île de Bréhat, où il va passer sa permission de quarante-cinq jours et retrouver son père, sa mère et sa fiancée. C'est plaisir d'entendre le brave marin raconter ses aventures de guerre de Dixmude aux Dardanelles.

— *Deux ans avec les Sénégalais* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 90). M. Léon Gaillet, sous-lieutenant d'infanterie coloniale, relate ses impressions parmi les tirailleurs sénégalais, tant au camp de Saint-Raphaël que sur le Front et dans les tranchées. Elles intéresseront le lecteur en lui peignant d'après nature ces simples et vaillants soldats qui ont combattu si héroïquement pour la France.

— *Fleurs de guerre* (Paris, Haton, s. d. (1918), in-12 de x-312 p. Prix : 4 fr.) est un ouvrage de compilation. M. Joseph Bacteman, missionnaire apostolique en Abyssinie, a réuni les traits édifiants ou héroïques, fournis par la guerre actuelle, qu'il a pu recueillir de diverses parts, et les a classés par chapitres, sans omettre d'en indiquer les sources. Ce volume n'est pas de ceux qui se lisent d'un bout à l'autre sans interruption ; on ne doit l'absorber qu'à petites doses ; mais il constitue un manuel utile à consulter si l'on veut se rendre compte de la mentalité morale et religieuse de nos soldats.

— Entre 1914 et 1918 (la dernière pièce : *Strasbourg* remonte toutefois à 1913), M. Ernest de Ganay a composé dix poésies qu'il rassemble aujourd'hui en une élégante plaquette : *Le Vol de la Victoire* (Se trouve à la Belle Édition, 71, rue des Saints Pères, à Paris, in-8 de 16 p.). M. de Ganay chante tour à tour Paris, Reims, Arras, Verdun, la Française, les œuvres d'art mutilées par l'ennemi, les Captives (nos provinces volées en 1871), Versailles. A propos de la Croix de fer (1813) et la Croix de guerre (1914), nous citerons ces quelques vers :

> Il ment, votre symbole, et ces « rameaux de chêne »
> Ne sauraient plus penser à forger notre chaîne —
> Nos « glaives » suffiront à vous rendre à nos lois.
>
> C'est quand l'Aigle français entrait en agonie
> Que votre croix est née. — A ton tour, Germanie !
> La nôtre est le réveil de notre Coq gaulois !

Le poète s'exprime avec une vigueur qui n'a d'égale que sa foi patriotique.

— Le court poème que M. Redon de la Mothe consacre à *Guinemer* (Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p. Prix : 0 fr. 75) mérite une mention honorable. Il débute ainsi :

Pour chanter ce héros, avons-nous une lyre ?
Mais prononcer son nom, maintenant c'est assez.
Ce nom de Guynemer, il suffit de le dire,
Pour que jaillisse à flots débordants et pressés,
Un immense Océan d'incomparable gloire.
Oui, ce nom, désormais, tout couronné d'azur,
Brillera radieux, dans le ciel de l'histoire,
Ainsi que le soleil dans un firmament pur.

— Simples feuilles volantes (3 pages), les poésies de Mgr Félix Périé arriveront ainsi plus aisément à destination, c'est-à-dire aux masses qu'elles semblent viser spécialement. Elles sont intitulées : 1. *La Marne française ;* — 2. *Honneur aux marsouins ;* — 3. *Donnez-nous des prêtres ! ;* — 4. *Le Curés au Front* (Paris, Haton, petit in 8. Prix de chaque feuille : 0 fr. 50). De cette pièce, qui serait comme les trois autres, du reste, utilement distribuée dans les patronages, nous reproduisons ici la dernière strophe, qui forme conclusion :

N'oublions pas que sous le feu,
L'homme noir fut le soldat bleu.
Qu'il fut le compagnon, le frère
Du bourgeois et du prolétaire :
Qu'il affronta le corps-à-corps,
Qu'il a sa part parmi les morts :
Et disons : Gloire à la Prêtraille,
Qu'admira le champ de bataille !

Album. — Sans compter les deux images figurant sur les couvertures, l'album intitulé : *Prisonniers de guerre*, dû à M. Jean-Pierre Laurens (Paris, Berger-Levrault, gr. in-4 oblong, mesurant 32 centimètres sur 44. Prix : 10 fr.), se compose de 16 planches retraçant diverses scènes de la vie des prisonniers en Allemagne. La plupart sont d'un odieux achevé ; l'une d'elles est un chef-d'œuvre de grotesque : *Les Curieux, dimanche après midi, à Wittenberg, 1915* : spécimens de vilains Boches, de leurs femmes plus laides encore, si possible, ridiculement accoutrées et accompagnés de leur progéniture. Arrêtés devant une clôture en fils de fer barbelés, ils regardent les prisonniers. Une page, placée en tête de l'album, divisée en quatre colonnes compactes, et datée du 16 juillet 1918, fournit, sans aucune explosion de colère, des détails précis sur la cruauté germanique. L'auteur a réparti ses « Notes » en six titres : *Péronne. Les Civils. La Schlague. Le Typhus. L'Alerte. Le Feldwebel.* Ce document — car c'en est un — qui mérite une large diffusion dans les familles françaises, s'ouvre par ces mots : « A la mémoire des compagnons morts entre les mains

ennemies, sont dédiées ces images, tracées avec le seul souci d'un témoignage fidèle. » VISENOT.

PUBLICATIONS AYANT TRAIT A LA RUSSIE

1. *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours*, par ALFRED RAMBAUD. 7e édition renfermant un *Supplément jusqu'en mars 1917*, par ÉMILE HAUMANT. Paris, Hachette, 1918, in-16 de 1011 p., 7 fr. — 2. *Les Bases conventionnelles des relations modernes entre la Chine et la Russie*, par HOO CHI TSAÏ. Paris, Jouve, 1918, in-4 de VIII-509 p., avec une carte de la frontière sino-russe, 17 fr. 50. — 3. *Joseph-Nicolas Delisle, sa biographie et sa collection de cartes à la Bibliothèque nationale*, par ALBERT ISNARD. Paris, Imprimerie nationale, 1915, in-4 de 135 p., 3 fr. — 4. *Les Éléments de la population orientale en France. Les Russes en France du XIe au XVIIIe siècle*, par J. MATHOREZ. Paris, Picard, 1918, in-4 de 26 p., 2 fr. — 5. *Un Témoin de la campagne de Russie. L'Abbé Adrien Surugue (1753-1812), curé de Saint-Louis-des-Français de Moscou*, par LÉON MIROT. Paris, Champion, 1914, in-4 de 43 p., 3 fr. — 6. *Les Études de la guerre*, publiées sous la direction de RENÉ PUAUX. Cahiers 2, 3, 6 et 7. Paris, Payot, septembre-octobre 1917, février 1918, in-8, paginés 403-640, 1 fr. 50 le cahier. (Les cahiers 6 et 7 sont réunis en un seul fascicule, 3 fr.). — 7. *La Russie en 1914-1917*, par OSSIP-LOURIÉ. Paris, Alcan, 1918, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 8. *Raspoutine. La Fin d'un régime*, par J. W. BIENSTOCK. Nouvelle édition. Paris, Albin Michel, s. d. (1918), in-16 de 351 p., 4 fr. 50. — 9. *La Révolution russe*, par CLAUDE ANET. Deuxième série. Juin-novembre 1917. Paris, Payot, 1918, in-16 de 281 p., 4 fr. 50. — 10. *Les Deux Fléaux du monde. Les Bolcheviks et l'impérialisme allemand*, par VLADIMIR BOURTZEFF. Paris, Payot, 1918, in-16 de 62 p., avec un portrait de l'auteur, 1 fr. 50.

1. — Voici la septième édition de l'*Histoire de la Russie*, d'Alfred Rambaud. Il n'y a sans doute plus à faire ni l'éloge ni la critique de ce consciencieux ouvrage, dont l'utilité est démontrée. Il serait seulement à souhaiter que la prochaine édition en fût une *revision* et non une *réimposition*. La main pieuse de M. Haumant, qui a continué cette *Histoire* jusqu'en mars 1917, en ferait aisément disparaître certaines petites erreurs qui s'invétèrent. Ainsi, page 448, Cyrille Razoumovski, président de l'Académie des sciences, est dit « fils d'un ancien favori d'Élisabeth », alors qu'il en était le frère ; Lamartine sur ce point là était mieux renseigné (*Histoire de la Russie*, t. I., p. 218, *1855 !*) Il serait bon aussi, en notre temps de scientifisme, si j'ose dire, et conformément aux *Observations* de la page 979, d'appeler, à la façon russe, l'impératrice Anne, Anna *Ioannovna* au lieu d'Anna *Ivanovna*, page 243 et passim. L'usage est de désigner le père des impératrices et empereurs par une forme solennelle de leur prénom au lieu de la forme courante. On pourrait au reste adresser de menues critiques du même genre à M. Haumant dans ses deux derniers chapitres : *La Russie de 1900 à 1914* et *la Guerre et la Révolution*. Il est superflu d'y avoir deux orthographes pour un même mot ; il faudrait opter entre Dalny ou Dalni, Goremykine ou Gorémouikine, Bukharest ou Boukharest, les Kurdes ou les Kourdes, etc., pages 862, 884, 886 ; 896, 931 ; 926, 932 ; 882, 849.

2. — Alors que dans la première période de leurs relations, du mi-

lieu du XVIIe siècle à celui du XIXe, la Chine et la Russie ne signèrent que les trois traités de Nertchinsk, de Khiakta et de Kouldja (celui-ci en 1851), les deux pays ont au contraire signé une dizaine de conventions jusqu'au début du XXe siècle. Ce sont les premiers traités conclus au début de cette seconde période, de 1858 à 1881, qui servent de base aux relations sino-russes modernes. Ce sont les traités d'Aïgoun, de Tientsin et de Peking, d'une part, et ceux de Livadia et de Saint-Pétersbourg, de l'autre, qu'étudie successivement M. Hoo Chi-Tsaï (*Les Bases conventionnelles des relations modernes entre la Chine et la Russie*). L'auteur remarque que, malgré l'étendue de leur frontière commune, les deux pays sont toujours demeurés en paix et que les avantages obtenus par la Russie en Chine ou sur la Chine le furent à la faveur des expéditions franco-anglaises et de l'insurrection doungane. D'autre part, tandis qu'au début de leurs relations, la Chine et la Russie contractaient seules et, pour ainsi dire, en toute tranquillité, elles eurent à compter ensuite avec les puissances européennes, américaine et nippone : l'objet de leurs concessions, cessant d'être étroitement bilatéral, devint mondial. Fils de l'ambassadeur actuel de Chine à Paris, M. Hoo Chi-Tsaï, diplômé de l'École libre des sciences politiques, était d'autant mieux préparé à traiter le sujet qu'il a choisi pour sa thèse de doctorat en droit, qu'il connaît aussi parfaitement le russe que le français et l'anglais. M. Henri Cordier lui a accordé une préface.

3. – Entré en relations avec Pierre le Grand à Paris, et appelé ensuite par lui en Russie en 1725, l'astronome Joseph-Nicolas Delisle, demeura à Pétersbourg jusqu'en 1747. En ce long espace de temps, il multiplia non seulement les observations astronomiques, dans l'Observatoire qu'il installa, mais mit sur pied l'étude scientifique de la géographie de la Russie. S'il ne put terminer la carte générale de Russie, ce ne fut qu'en raison de l'hostilité déclarée de l'élément allemand de l'Académie des sciences. Il avait du moins dressé ou transcrit 190 cartes particulières, dont une copie fut vendue au Roi à son retour en France. Remises à la Bibliothèque royale et oubliées au Cabinet des estampes, elles n'ont été cédées à la section géographique de la Nationale qu'en 1915. C'est à cette occasion que M. Albert Isnard, bibliothécaire principal, en a établi le Catalogue en y ajoutant un État des cartes, presque aussi nombreuses, remises par Delisle au Dépôt de la marine en 1754. Il a fait précéder son travail d'une biographie de Delisle (*J.-N. Delisle, sa biographie et sa collection de cartes géographiques à la Bibliothèque nationale*). Occupé de Delisle à un autre point de vue que M. Isnard et ayant eu le plaisir de travailler à côté de lui en tel dépôt d'archives, nous pouvons dire autrement que par la lecture, avec quelle attention son travail fut fait.

4. — Dans le grand ouvrage que prépare M. Mathorez sur la population étrangère en France, et dont maintes revues ont déjà publié des chapitres, une place devait naturellement être donnée aux Russes (*Les Russes en France du* XI*e au* XVIII*e siècle*). Ce n'est pas à dire que l'élément russe soit un de ceux qui aient le plus influé sur cette population ; tout au contraire, c'est peut-être le moins important de tous. Dans les « actes de naturalité » qu'il a compulsés aux Archives nationales, M. Mathorez a remarqué avec surprise qu'aucun ne concerne un Russe, et donc qu'aucun Russe n'a été naturalisé en France sous l'ancien régime. De même, empêchés par la religion, la culture et la politique, qui fut rarement une politique de « correspondance » entre les deux Cours, les mariages furent très rares. Toutefois un peu de sang russe fut anciennement mêlé au sang royal de France par le mariage d'Henri Ier avec Anne de Iaroslavl. On a aussi relevé l'existence de quelques esclaves russes en Roussillon au XIIIe siècle parmi des esclaves grecs, tatares ou circassiens. Un peu moins épisodiques furent les relations entre Français et Russes après le règne de Pierre le Grand. Si diligent qu'ait été l'auteur à recueillir tout ce qui concerne son sujet, il est contraint de déduire l'apport de sang russe dans la population française plus qu'à le constater ; il le déduit des rencontres galantes des Russes en France ; mais ces rencontres-là ne sont pas des plus fécondes. Il ne faut pas que M. Mathorez oublie, tant la matière est peu riche, les quelques agents français qui prirent femme en Russie et rentrèrent ensuite dans leur pays ; tel fut le cas de Dupré, secrétaire du marquis de la Chétardie.

5. — M. Léon Mirot apporte plusieurs documents intéressants à la biographie de l'abbé Adrien Surugue, curé de Saint-Louis des Français, à Moscou en 1812 (*Un Témoin de la campagne de Russie*). L'auteur a retrouvé aux archives de Clamecy, le baptistaire de l'abbé et plusieurs actes concernant sa famille et aussi la transcription d'une lettre de l'abbé Nicole en 1820, témoignant de la belle conduite de son confrère. Sur un ordre administratif, cette lettre fut alors consignée dans les registres de la sous-préfecture. M. Mirot a également suivi la carrière de l'abbé Surugue avant son émigration, à Sainte-Barbe et au collège royal de Toulouse où il fut respectivement préfet des études et principal. Longtemps précepteur dans la famille Moussine-Pouchkine, l'abbé ne la quitta que par devoir, pour assumer la responsabilité de la cure de Moscou. Il fut à la hauteur de sa tâche aux heures difficiles de l'occupation et de l'incendie de la ville. Les conversions qu'il a opérées, presque malgré lui, furent nombreuses. Dans la brochure dont nous rendons compte, il est fâcheux seulement et très curieux que plusieurs noms, fort connus, des membres des

colonies françaises de Russie que rappelle l'auteur d'après le livre de Tastevin, soient défigurés par des fautes d'impression.

6. — C'est surtout des critiques de forme qui peuvent être faites aux *Études de la guerre* publiées sous la direction de M. René Puaux. Il faut, même à des publications de temps de guerre, des titres courants, des sommaires indiquant à quelle page commencent les articles, et des articles correspondant au titre que leur donne le sommaire. Ainsi seulement une publication devient maniable, évite des pertes de temps au lecteur, reste utile, en dehors de l'actualité immédiate, et ne s'approche en rien du désordre, nullement enviable, de certaines publications étrangères, les publications russes, par exemple. Le premier cahier analysé contient une étude sur le procès Soukhomlinov et la mobilisation russe. Le troisième cahier reproduit des télégrammes inconnus de Guillaume II et de Nicolas II, éclairant le *Secret de la soirée du 29 juillet 1914*. Les cahiers 6 et 7 renferment *la Correspondance secrète de Guillaume II et de Nicolas II, de 1904 à 1907*. Il s'agit des quatorze télégrammes publiés le 2 et le 3 septembre 1917 par le *New York Herald*, de Paris, et que suit une traduction française. Ces télégrammes, échangés en anglais par les deux souverains, qui signent Willy et Nicky, sont la preuve la plus tangible que nous connaissions de l'insolence, de la duplicité de Guillaume II et des embûches perpétuelles qu'il tendait à l'empereur de Russie.

7. — Le nouveau livre de M. Ossip-Lourié : *La Russie en 1914-1917* est un recueil de chroniques trimestrielles publiées, de juillet 1914 à janvier 1918, dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne. Les « chroniques » sont, par définition, des causeries à bâtons rompus sur les « faits du moment », décès, anniversaires d'écrivains, gros événements politiques, etc. Celles de M. Ossip-Lourié, écrites de France par un Russe qui y habite, répondent entièrement à cette formule. Toutefois la causerie est assez languissante ; on dirait de très vagues articles de dictionnaire encyclopédique péniblement mis bout à bout. Il est remarquable — mais pas étonnant — combien tous ces écrivains russes de langue française, n'usant que de « clichés », sont merveilleusement impersonnels ! Clichés de pensée (ici du genre dit « libérale »), clichés de plaisanteries, alourdies jusqu'à sembler allemandes, clichés verbaux ! Un seul point semble personnel à M. Lourié, c'est la conviction juste ou erronée, que la question juive est pour la Russie, comme pour le reste du monde, la question centrale. Il n'est aucune chronique où il ne parle abondamment des mauvais traitements faits aux juifs en Russie, des services qu'ils rendent à la patrie russe et de l'ingratitude des Russes à leur égard. L'état présent de la révolution peut faire douter de ces aperçus.

8. — Les 91 premières pages de *Raspoutine. La Fin d'un régime.*

par M. J. W. Bienstock, retracent, en une façon d'Avant-Propos, le règne de Nicolas II, d'après un de ces livres, publiés à Berlin, qui attendaient les voyageurs russes dans toutes les gares par lesquelles ils entraient en Allemagne. Intitulé : *Le Dernier Autocrate*, ce livre connu est l'œuvre, dit-on, d'un député de la première Douma, Obninski. Au centre du volume, la figure de Raspoutine est dessinée, d'après le journal du moine Héliodore et le témoignage de l'évêque Hermogène, ses anciens amis, qui rapportent un grand nombre de ses conversations. C'est donc, en quelque manière, un portrait parlé. Propos de très « haulte gresse » au cours desquels le surnom du Débauché (*Raspoutine*) trouve sa plus ample justification ! Il faut remarquer malgré tout qu'en ces discours si accablants pour « mama » et « papa », (l'Impératrice et l'Empereur), il est actuellement impossible de séparer la vérité des racontars singulièrement abondants d'un homme qui avait conscience d'augmenter son crédit par leur énormité même. Et de quelles vantardises, de quelles exhibitions en tout genre n'était pas capable, après boire, après le bain, ou après ses transes mystiques, l'effronté personnage ! En 1789, Catherine II, à qui Léon Narychkine parlait de deux livres nouvellement parus à Paris : *La Vie privée d'Antoinette de France* et *l'Histoire de la Bastille*, ne fit que cette réponse : « Ce sont des libelles, et je ne les souffre pas. » Nous n'en sommes, que nous le voulions ou non, qu'à l'époque des libelles. M. Bienstock, de qui on n'attendait apparemment qu'une lecture facile et croustillante, paraît avoir eu pourtant une ambition plus haute. Il hésite souvent entre ses deux sujets : l'épisode Raspoutine et la caractérisation du régime. A la fin, il est en somme discret et court sur l'exécution du sectaire, sur la recherche de son cadavre, sur sa toilette funèbre, son inhumation, etc. Faute des références et de précision, l'auteur donne parfois des allures de rapports à de simples reportages ; on ne saurait de quoi il s'agit si l'on n'avait lu par hasard les journaux dans lesquels ces pages parurent en Russie, aux tout premiers jours de la révolution.

9. — Le second volume de *la Révolution russe*, de M. Claude Anet, est aussi intéressant que le premier, dont nous avons rendu compte. Il embrasse la période juin-novembre 1917 ; ses trois sous-titres en indiquent clairement la matière : *Grandeur et décadence d'Alexandre Féodorovitch Kérenski* (grandeur est pris apparemment ici dans le sens de fortune), *l'Affaire Kornilov* et enfin *le Grand Jour et le Coup d'État maximaliste*. Discours, discours et discours, promesses de « mesures énergiques », dont aucune ne fut jamais prise, c'est toute l'histoire des six mois du proconsulat de Kérenski ; M. Cl. Anet, notant impartialement la légèreté, la griserie du premier ministre, lui rend néanmoins la justice d'être resté un allié fidèle et d'avoir voulu la con-

tinuation de la guerre. Ayant auprès de lui des collaborateurs déterminés comme Boris Savinkov et le général Kornilov, Kérenski eut la faiblesse de prendre ombrage de l'un et de l'autre et de n'oser appliquer jamais le rétablissement de la peine de mort que le premier lui avait arraché. M. Anet reproduit *in extenso* le célèbre document que Kornilov tint à lui remettre pour sa justification et qui fut télégraphié de Stockholm à un journal de Paris. Après tout le mal créé en Russie par le verbiage et l'inaction, l'auteur, par joie ironique et par contraste, vit arriver avec une certaine satisfaction les bolcheviks. Il raille avec justesse l'illusion de nos gouvernants envoyant en Russie des socialistes français pour mettre à la raison les socialistes russes, pleins d'un « orgueil incommensurable » et de mépris « pour leurs timides frères d'Occident » (p. 277).

10. — Courageux dans sa poursuite des policiers provocateurs de l'ancien régime, M. Vladimir Bourtsév le demeure dans sa condamnation documentée des bolcheviks. Sa brochure : *Les Deux Fléaux du monde*, dans laquelle sont réunis cinq articles parus sans doute dans le journal qu'il édite à Paris, *la Cause commune*, porte ce net sous-titre explicatif : *Les Bolcheviks et l'impérialisme allemand.* « Ce que les bolcheviks accomplissaient en Russie en 1917 avant leur coup d'État, et ce que Kerensky laissait faire n'a qu'un seul nom dans toutes les langues, celui de *trahison.* » La Russie, et avec elle la cause des Alliés, ont été vendues, trahies par le bolchevisme russe et par tous les socialistes qui se sont solidarisés avec lui, les zimerwaldiens en particulier » (p. 16). Aux tables de Brest-Litovsk étaient assis des hommes qui ne visaient qu'à se surpasser en ruse et en machiavélisme : Ioffe, Kamenév et consorts, que Léopold de Bavière « méprisait au fond de son âme et ne traitait jamais autrement que de sales youpins » (p. 41), et eux qui méprisaient les impérialistes. « Des deux côtés, on se rendait bien compte que c'était surtout de la vente de la Russie qu'il s'agissait et que c'étaient des acheteurs et des vendeurs qui se faisaient face. » Emprisonné par les bolcheviks comme il le fut par les agents du tsarisme, Bourtsév a écrit à ses derniers geôliers sa célèbre lettre ouverte : *Soyez maudits, bolcheviks !* Il leur donne rendez-vous au seul endroit où l'on puisse se rencontrer avec eux : le tribunal. On comprend que Bourtsév fut de ceux que surprit le plus la marque de faiblesse de la Conférence de Paris songeant à réunir à Prinkipo les représentants des différents « partis » russes. « Instruments pour disloquer les armées des Alliés », les Alliés disait-il aux bolcheviks, « ne pourront jamais vous considérer autrement que comme un fléau, un mal universel... » (p. 46).

Denis Roche.

THÉOLOGIE

Questions théologiques du temps présent. I. *Questions de guerre d'après saint Thomas d'Aquin*, par A. Michel. Paris, Beauchesne, 1918, in-16 de xiv-289 p. — Prix : 4 fr. 20.

Neuf questions dogmatiques et morales, soulevées par la guerre, sont ici traitées : 1° Le Droit chrétien et la Guerre ; 2° La Vengeance et les Représailles ; 3° Le Culte de la patrie ; 4° L'Unité de l'Église et la Guerre ; 5° La Guerre et le Martyre ; 6° Le Clergé et la Guerre ; 7° Le Culte divin et la Guerre ; 8° Prophéties de guerre ; 9° La Notion théologique de la paix. Elles sont résolues d'après les principes formulés par saint Thomas dans la *Somme théologique*. M. Michel a suivi une méthode, « un peu archaïque peut-être », avoue-t-il, qui s'attache aux procédés dialectiques et aux termes mêmes du théologien du xiiie siècle. Il justifie sa méthode, qui lui a permis d'expliquer le texte plus littéralement et d'analyser plus exactement la pensée de l'Ange de l'École. Dans ce commentaire on verra que les représailles peuvent s'exercer comme châtiment sur les coupables, mais non sur les innocents, les civils par exemple ; que le culte de la patrie rentre dans l'objet de la vertu de piété ; que la charité ne permet pas d'aimer la culpabilité de ses ennemis ; que le soldat, mourant pour son pays, n'est pas un martyr, mais que la mort, acceptée surnaturellement, lui mérite des grâces divines qui l'amènent, s'il est nécessaire, à la justification. Je ferais quelques réserves sur le rôle que M. Michel assigne aux prêtres dans la guerre. Il n'a eu en vue que la *thèse*, et il n'a pas suffisamment tenu compte de l'*hypothèse* de toute une nation armée. En décrivant la position des *prêtres-soldats*, il a trop assombri le tableau. Il n'a vu non plus que les inconvénients, résultant de l'appel des prêtres aux armées, relativement au culte public, et ici encore il n'a pas envisagé les sociétés modernes dans leur état actuel ; il suppose toujours une société parfaitement chrétienne et un gouvernement semblable à celui de saint Louis. Aussi quelques-unes de ses solutions pratiques me paraissent trop sévères. On remarquera sans doute l'application que M. Michel fait de la notion thomiste de la prophétie à la célèbre promesse concernant le drapeau du Sacré-Cœur. Sa longue note s'inspire visiblement de la lettre du cardinal Billot au P. Lemius ; elle en reproduit les termes ; l'auteur a dû en posséder le texte authentique. Il y répète avec raison que l'adoption de ce drapeau ne peut être qu'un *aboutissement*, quand la société française sera redevenue chrétienne. Dans ce cas, il se met en face de la situation présente de la France. L'ouvrage est foncièrement doctrinal, digne d'un professeur à la Faculté de théologie de Lille. Nous lui souhaitons un plein succès.

E. Mangenot

La Spiritualité chrétienne. Des Origines de l'Église au moyen âge, par P. Pourrat. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1918, in-12 de VIII-502 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons à faire le plus grand éloge de ce volume où M. Pourrat, supérieur sulpicien du grand séminaire de Lyon, résume l'histoire de la *Spiritualité chrétienne* durant les sept premiers siècles de l'Église. L'œuvre est conduite avec compétence et avec clarté. Mérite d'autant plus sérieux que le sujet, très complexe, n'avait jamais été, jusqu'à ce jour, l'objet d'une enquête distincte ni d'une synthèse méthodique. On peut donc dire, sans forcer la note, que M. Pourrat, dans son nouvel ouvrage, aura trouvé moyen de dire *du neuf* sur une matière très ancienne et dont tous les éléments étaient déjà connus, mais connus d'une manière éparse et fragmentaire.

Après une étude de la doctrine ascétique des quatre Évangiles et des Épîtres apostoliques, puis un exposé des théories de l'ascèse orthodoxe ou hétérodoxe des trois premiers siècles, vient un ample tableau du monachisme en Orient et en Occident. L'auteur décrit ensuite l'influence de l'augustinianisme (opposé à toutes les formes de pélagianisme) sur la piété chrétienne, l'ascèse, la mystique. Un fort bon chapitre est consacré à la contemplation mystique d'après saint Augustin et d'après le pseudo-Denys l'Aréopagite. L'histoire du développement monastique durant la période qui succède à l'effondrement de l'empire romain d'Occident amène l'auteur à détailler le rôle dévolu dans la spiritualité chrétienne à la personne même du Christ, à l'Eucharistie, à la Vierge Marie Mère de Dieu.

Ce sont des pages qui instruisent, qui édifient et qui charment.

Yves de la Brière.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation religieuse. Entretiens à des mères chrétiennes, par l'abbé Claude Bouvier. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1916, in-12 de XXIV-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les ouvrages pédagogiques ne manquent pas. Mais y en a-t-il beaucoup qui se préoccupent exclusivement de la formation chrétienne de l'enfant, qui songent, par exemple, à développer en lui le sens du mystère, qui marquent leurs chapitres de titres comme ceux-ci : éducation de la prière, éducation de la foi, éducation du repentir, éducation du travail, éducation de la science, éducation du sacrifice, éducation du zèle, péchés de mères ? Si élevés que soient ces sujets, ils sont traités ici avec une simplicité et une justesse qui en rendent l'intelligence facile ; des traits, empruntés au courant de la vie quotidienne, illustrent d'exemples familiers et caractérisques les enseignements les plus graves. Que de réflexions s'imposeront aux mères

qui liront ces pages ! Comme elles apprendront à observer leurs fils et leurs filles, à calculer les conséquences de leurs actes, de leurs propos et de leurs attitudes, à comprendre la noblesse de leur tâche éducatrice et à s'orienter dans la complexité des devoirs qu'elle impose ! Le prêtre qui leur adresse des conseils d'une si haute portée joignait à un esprit d'observation aiguisé un zèle d'apôtre et une expérience peu commune. Il voua sa vie à l'éducation. On voit quelle confiance mérite un tel maître, et on est reconnaissant à M. Audollent, vicaire général de Paris, d'avoir retracé en traits émus, dans la Préface, sa fine et noble physionomie. Le connaître est une joie et presque une fierté : l'entendre sera un profit pour tous ceux à qui parviendront ses enseignements. CH. LANDRY.

L'Autorité dans la famille et à l'école, par F. KIEFFER. Paris, Beauchesne, 1917, in-18 de II-489 p. — Prix : 5 fr.

« Herbert Spencer exprime son étonnement de ce qu'on n'hésite pas à faire faire des études de comptabilité au jeune homme dont on veut faire un commerçant, alors qu'on se préoccupe si peu de faire connaître l'art de l'éducation à ceux qui, par la force des choses, seront des éducateurs. » Partageant cet étonnement, muni d'ailleurs d'observations multiples par une longue expérience personnelle, M. Kieffer a cru qu'il ferait œuvre utile en apportant sa contribution au problème si complexe de l'éducation. Il ne s'est pas trompé. Il se défend d'écrire un traité savant ou même complet. Le terrain spécial sur lequel il se tient, « c'est celui de l'exercice de l'autorité. » Mais quand il a étudié la nature de l'autorité, expliqué à quelles conditions elle se fait accepter et bénir, comment elle grandit ou se dissout, de quels moyens elle dispose, de quels excès elle doit se garder, à quel but elle doit tendre, il a vraiment embrassé l'ensemble des questions qui préoccupent le plus l'éducateur. Et comme il a surtout « visé à être pratique », il ne se cantonne pas dans la région des théories : il multiplie les exemples (certains même sont cités deux et trois fois, sans doute pour qu'on ne les oublie pas) ; il sait comment on remédie à certains défauts ennemis de l'autorité ; il formule des « règles d'une application facile et immédiate » ; il développe les dispositions d'âme qui font les éducateurs. Que dire de plus pour témoigner des services que peut rendre son livre ? CH. LANDRY

Le Socialisme contre l'État, par ÉMILE VANDERVELDE. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-12 de LVI-174 p. — Prix : 3 fr.

L'Individu avec l'État, par C. LÉOUZON LE DUC. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de VIII-318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les titres mêmes de ces deux ouvrages, qui ont pour sous-titres, le

premier : *Problèmes d'après-guerre*, le second : *Les Leçons de la guerre*, témoignent qu'un livre d'Herbert Spencer paru il y a quelque trente ans, l'un de ses meilleurs et des moins longs : *L'Individu contre l'État*, n'est pas oublié et traite une question plus actuelle que jamais.

— Demeurant convaincu que, pour qui ne donne pas aux mots un sens arbitraire et pour qui ne veut pas s'aveugler d'illusoires chimères, le socialisme est foncièrement à base d'étatisme, comme il est à base de haine, de guerre de classes, je paraîtrai à M. Émile Vandervelde avoir un esprit incurablement bourgeois. Je ne méconnais pourtant pas l'intérêt des efforts qu'il tente pour distinguer et séparer socialisme d'étatisme. Sans doute, il ne défend pas, comme font certains doctrinaires intransigeants, de se servir opportunément de l'action de l'État ; il ne juge pas que les socialistes doivent dédaigner la conquête du pouvoir politique ; il est d'ailleurs extrêmement loin d'admirer le jeu actuel du suffrage universel, du gouvernement de parti et du parlementarisme. Mais, dans la socialisation progressive des moyens de production qu'il préconise, il veut que l'on se préoccupe beaucoup de préparer à se gouverner elles-mêmes les petites républiques ouvrières entre lesquelles se partagera la régie des divers départements du travail social. C'est donc une sorte de socialisme décentralisé qu'il professe, et il croit ainsi éviter l'étatisme, qui d'ailleurs ne lui paraît plus à craindre, si l'État n'est plus qu'un organe de gestion, au lieu d'être un organe d'autorité. C'est peu clair. Ce qui malheureusement l'est davantage, ce sont les antagonismes de classes et les convulsions sociales inouïes que l'on nous annonce pour l'après-guerre. Bien lourde est la responsabilité de ceux qui préparent ou propagent cette guerre-là.

— Pour M. Léouzon Le Duc, notre excès d'individualisme est responsable, dans une large mesure, de notre impréparation à soutenir la guerre que les Allemands, eux, avaient si bien préparée et préméditée. Ce sont donc des questions d'importance vitale sur lesquelles a travaillé sa pensée, en s'aidant des écrits d'Herbert Spencer, de Taine, de Gustave Le Bon, d'André Lalande, d'Espinas. La complexité de la nature humaine, le besoin de sécurité et le besoin d'expansion, le rapprochement croissant et la différence croissante des nations, la représentation des besoins, la doctrine individualiste et la doctrine nationale, voilà les principales étapes de sa vaste exploration. Au fond, il n'y a antagonisme entre l'individu et l'État que si l'un ou l'autre s'abuse et s'égare. A chaque époque, pour chaque nation, un point d'équilibre stable doit se trouver entre la force centripète de l'instinct de conservation collective, qui pousse les hommes à se concentrer, et la force centrifuge de leur instinct individualiste qui les pousse à se séparer. Souhaitons avec l'auteur que notre organisation

se réalise, non par un asservissement déprimant, mais par un esprit de discipline acceptée, qui fera reconnaître l'utilité de la subordination et la puissance de l'action commune.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Œuvres de G.-H. HALPHEN, publiées par les soins de C. JORDAN, H. POINCARÉ et E. PICARD. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1916, in-8 de XLIII-570 p. — Prix : 20 fr.

Les mathématiciens accueilleront avec faveur cet ouvrage où se trouvent réunis des notes, des communications, des articles épars dans les publications les plus diverses et qui s'échelonnent depuis 1864 jusqu'en 1876. — Ainsi, l'on peut suivre pas à pas le développement logique des idées d'Halphen et constater, non sans surprise, que des travaux en apparence extrêmement dissemblables sont dans la réalité en relations étroites et intimes les uns avec les autres.

Voici en particulier le titre des mémoires de plus longue haleine. — I. Sur l'intégration des équations linéaires. — II. Sur la détermination des coniques et des surfaces du second ordre. — III. Recherches de géométrie à n dimensions. — IV. Sur les points singuliers des courbes algébriques planes. — V. Sur les contacts des surfaces. — VI. Sur une question d'élimination ou sur l'intersection de deux courbes en un point singulier. — VII. Sur le genre des courbes algébriques. — VIII. Sur le contact des courbes planes avec les coniques et les courbes du troisième degré. — IX. Sur une série de courbes analogues aux développées. — X. Sur la recherche des points d'une courbe algébrique plane, qui satisfont à une condition exprimée par une équation différentielle algébrique, et sur les questions analogues dans l'espace.

Dans une remarquable notice de cinquante pages rédigée à l'occasion de sa candidature à l'Académie des sciences, Halphen a pris soin de nous initier au secret de ses profondes recherches, et de mettre en lumière les résultats auxquels il attachait le plus de prix. Le lecteur sait donc à l'avance où il va, et d'autant mieux que M. H. Poincaré de sa plume nerveuse et précise nous fait connaître en détail la carrière d'Halphen et que M. Émile Picard, en quelques pages élégantes et pleines d'intéressants aperçus, étudie la manière et la psychologie de l'auteur.

G. BERTRAND.

L'Aviation de demain, par JEAN DARGON. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-8 de XX-183 p., avec 46 grav. ou photographies dans le texte et hors texte. — Prix : 8 fr.

Est-ce un rêve ou une réalité ? Probablement un rêve d'aujourd'hui et une réalité de demain : c'est ce qu'exprime, dans une Préface ma-

gistrale, le regretté Étienne Lamy. Dans ce volume, consacré à l'étude de l'utilisation après guerre de l'aviation, dont les progrès, au cours de la lutte, ont eu une part si prépondérante dans la victoire, M. Jean Dargon, avec une compétence rare, s'efforce de mettre au point, dans ses moindres détails, les projets de navigation aérienne en temps de paix. Il voit tous les obstacles qui se dressent sur sa route, mais sa confiance est telle, ses arguments si persuasifs, qu'il sait faire paraître non comme réalisables, mais comme accomplis, les voyages aériens les plus longs, les plus difficiles. Il en trace avec précision les itinéraires, les points de relâche, établit le prix de revient de chaque voyageur, de chaque tonne transportée. On croirait vraiment, à le lire, qu'il n'y a plus que son billet à prendre pour se rendre, par la voie des airs, à Tombouctou ou à Bombay, mais, hélas ! il y a encore loin de la coupe aux lèvres. Bien des difficultés se soulèvent, provenant principalement des moteurs et ensuite de l'appareil lui-même, puis, des conditions atmosphériques, mais M. Jean Dargon a réponse à tout, et, pour tout, il présente une solution satisfaisante. C'est ainsi qu'après avoir fait connaître l'état actuel de l'aviation et ses derniers progrès, il expose les méthodes de faire le point, de se rendre compte des courants aériens, puis, successivement, il montre ce que pourrait être le tourisme aérien et ce que doit devenir l'aviation coloniale et l'aéronautique maritime. Il lance ses itinéraires sur tout le globe comme les fils d'une gigantesque toile d'araignée et, sur chacun de ces itinéraires, il fait voir au lecteur émerveillé les avions transportant dépêches, marchandises et passagers. Il faut souhaiter que ce rêve soit bientôt réalité et que l'étatisme rongeur et paralysant ne vienne pas couper les ailes à l'essor de l'aviation de demain.

J. C. T.

Les Grands Graveurs. Andrea Mantegna et les graveurs préraphaélites italiens. Paris, Hachette, 1914, in-8 de 15 p. de texte, avec 76 photogravures. — Prix, cartonné : 4 fr.

Les Grands Graveurs. Marcantonio et les graveurs de l'école italienne du XVIe siècle. Paris, Hachette, 1914, in-8 de 15 p. de texte, avec 66 photogravures. — Prix, cartonné : 4 fr.

Les Grands Graveurs. Fragonard, Moreau le Jeune et les graveurs français de la fin du XVIIIe siècle. Paris, Hachette, 1914, in-8 de 15 p. de texte, avec 65 photogravures. — Prix, cartonné : 4 fr.

Les Grands Graveurs. Bartolozzi et les graveurs au pointillé en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle. Paris, Hachette, 1914, in-8 de 15 p. de texte, avec 65 photogravures. — Prix, cartonné : 4 fr.

C'est une précieuse ressource pour les éditeurs de livres d'art que la possibilité de s'associer, d'un pays à l'autre, pour publier des recueils d'images, dont les frais se trouvent ainsi diminués. La mai-

son Hachette, avant la guerre, nous a montré, par son admirable petite collection *Ars una*, quels résultats on pouvait atteindre par cette division du travail, et nous avons, ici même, loué comme il convenait les débuts d'une charmante collection des *Grands Graveurs*. Voici, de cette même série si ingénieusement et pratiquement comprise, quatre volumes nouveaux tout à fait dignes de leurs aînés. Chacun se compose d'environ 70 photogravures qui reproduisent, en format la plupart du temps réduit, les chefs-d'œuvre d'un graveur ou plutôt d'une école de graveurs. Une très bonne Préface, avec toutes les indications bibliographiques désirables, accompagne cet album, très élégamment présenté sous un joli cartonnage, et du prix le plus modique, certes, si l'on songe à ce qui nous est généralement donné aujourd'hui pour quelques francs.

— Le premier de ces volumes est consacré aux plus anciens essais de la gravure sur cuivre en Italie ; on y trouvera rassemblées et classées des œuvres délicieuses et rares entre toutes, dont il fallait jusqu'ici chercher les reproductions dans des recueils de format et de prix peu accessibles : estampes où revit la grâce des primitifs florentins, d'un Botticelli, d'un Baldovinetti, d'un Vinci, auprès du merveilleux sentiment de l'antique d'un Mantegna et de la chaude enveloppe vénitienne d'un Bellini ou d'un Giorgione.

— Dans le volume suivant, c'est Marc-Antoine qui triomphe, c'est-à-dire la noblesse et l'harmonie incomparables de Raphaël, qui a rencontré dans le graveur bolonais le plus parfait des interprètes. Tout l'essentiel de son œuvre est là, depuis les essais naïfs et frustes du début jusqu'à la plénitude de la maturité. Y a-t-il rien de plus noble au monde que le Jugement de Pâris ou le Parnasse, si ce n'est la Sainte Cécile ou l'Apparition de Dieu à Noé ?

— D'un bond rapide, nous passons au XVIIIe siècle français, à l'esprit voluptueux de Fragonard, de Greuze, de Baudouin, de Lavreince. Il y a dans ce petit volume un choix des plus célèbres de ces estampes, dont les originaux sont aujourd'hui si recherchés. Le Monument du Costume, de Moreau le Jeune, apparaît, très réduit mais fort net encore, dans ses plus fameuses planches, et l'on finit avec Debucourt, dont les gravures en couleurs sont comparables aux chefs-d'œuvre anglais que nous fait connaître le quatrième volume.

Là, c'est la suite étonnante de ces gravures au pointillé dont Bartolozzi a donné les plus beaux modèles dans ses interprétations de Reynolds. On sait quels prix fantastiques atteignent les bonnes épreuves, d'ailleurs infiniment rares, de ces portraits d'une séduction intense, qui ont immortalisé l'aristocratie anglaise du XVIIIe siècle. Les jeux de l'ombre et de la lumière, dans les noirs veloutés dont s'enveloppent ces idéales images, égalent presque les effets de couleurs les

plus surprenants d'un Reynolds, d'un Raeburn, d'un Romney, d'un Gainsborough. Heureux les amateurs débutants qui auront dans ces aimables albums le plus instructif des répertoires !

André Pératé.

LITTÉRATURE

Anthologie des écrivains belges, poètes et prosateurs, recueillie et publiée par L. Dumont-Wilden. Paris, Crès, 1918, 2 vol. in-16 de xxix-292 et 323 p., avec 5 portraits. — Prix : 7 fr.

Les pays dont la réunion forme le royaume de Belgique ont de tout temps donné des écrivains à la littérature française. Il en a été de même, à plus forte raison, depuis que ce royaume constitue un État autonome et indépendant. Mais depuis une quarantaine d'années (vers 1880) la littérature belge de langue française a tendu de jour en jour davantage à prendre sa part de cette autonomie, sinon de cette indépendance. Elle s'est efforcée de se donner des caractères spéciaux, des qualités nationales. C'est ce mouvement qu'a cherché à mettre en relief M. L. Dumont-Wilden par une anthologie composée à ce point de vue. La Préface, notice étendue, écrite avec une élégante précision, analyse et détermine cette évolution intéressante et nous offre un bon tableau de la littérature belge contemporaine. Le recueil renferme des morceaux choisis dans les auteurs suivants :

Tome I. Charles Decoster. « Né à Munich (de parents belges) en 1827, mort à Bruxelles en 1879..., est considéré comme le véritable précurseur de la littérature belge contemporaine. » — Octave Pirmez. « Né à Châtelet (Hainaut) en 1834, mort à Acoz (province de Namur) en 1883.... fut considéré par les écrivains de la *Jeune Belgique* comme un précurseur. » — Edmond Picard. « Né à Bruxelles en 1836... Il a été dans son pays le principal théoricien et le premier propagandiste du nationalisme littéraire. » — Camille Lemonnier. « Né à Bruxelles en 1845, mort à Bruxelles en 1913... Romancier, conteur, critique d'art, est peut-être la figure la plus caractéristique de la littérature belge contemporaine. » — Georges Eekhoud. « Né à Anvers en 1854... Romancier et conteur..., il a décrit avec un filial enthousiasme les mœurs et les paysages de son pays natal. » — Georges Rodenbach. « Né à Tournay en 1855, mort à Paris en 1898... C'est le poète de « Bruges la Morte » ; une sensualité mystique et raffinée imprègne ses meilleurs vers. » — Émile Verhaeren. « Né à Saint-Amand-sur-Escaut (province d'Anvers) en 1855. Mort accidentellement en 1916... Il a transporté dans la littérature française des façons de sentir propres à son pays natal, et c'est là un des éléments les plus importants de sa puissante originalité. » — Iwan Gilkin.

« Né à Bruxelles en 1858..., a été fortement impressionné par Baudelaire. Poète pessimiste, il a chanté dans ses premiers recueils le charme morbide de la décadence et des sentiments anormaux, de l'art artificiel et des curiosités interdites... Il devait plus tard évoluer vers une poésie plus large et plus humaine. » — Max Waller. « Pseudonyme de Maurice Warlomont. Né à Bruxelles en 1860, mort en 1889... Il fut le véritable chef du mouvement littéraire dont sa revue (*la Jeune Belgique*) fut le centre et le lieu de ralliement. Ses vers, d'une juvénile impertinence, ont quelque chose de tendre, d'ironique et de voluptueux. » — Albert Giraud. « Pseudonyme de M. Albert Keyenberg, né à Louvain en 1860..., parfait artiste du vers, pur poète parnassien. » — Léopold Courouble. « Né à Bruxelles en 1861. » Auteur de « toute une série de nouvelles et d'impressions de voyage dont l'ensemble constitue un tableau très pittoresque de la colonisation belge en Afrique. Mais, ce qui fit sa réputation, c'est la série de romans où il met en scène la petite bourgeoisie de Bruxelles. » — Eugène Demolder. « Né à Bruxelles en 1862. Conteur et romancier. » — Max Elskamp. « Né à Anvers en 1862..., a exprimé dans ses vers d'une naïveté recherchée et d'un art très subtil en sa bizarrerie, certaines nuances particulières du mysticisme flamand. » — Hubert Krains. « Né à Waleffe (province de Liège) en 1862... Romancier et conteur. C'est un réaliste » qui s'est surtout consacré « à décrire les mœurs des paysans et des petits bourgeois. » — Maurice Maeterlinck. « Né à Gand en 1862... C'est un écrivain européen, et le prix Nobel qui lui fut décerné en 1913 a consacré sa gloire. » — Henry Maubel. « Pseudonyme de M. Maurice Belval, né à Bruxelles en 1862... C'est un psychologue qui se plaît à décrire en une prose très travaillée et qui n'exclut pas toujours la manière, ces mouvements d'âme que d'ordinaire on juge presque imperceptibles. » — Charles van Lerberghe. « Né à Gand en 1862, mort à Bruxelles en 1907..., est une personnalité exceptionnelle dans la littérature belge..., il échappe au classement. » On a dit de lui qu'il est « le poète de l'Ineffable. » — Grégoire Le Roy. « Né à Gand en 1862. » Poète symboliste. — Hector Chainaye. « Né à Liège en 1865, mort à Bruxelles en 1912. » Poète en prose. « Une des personnalités les plus importantes du mouvement wallon. » — Jules Destrée. « Né à Marcinelle (Hainaut) en 1863..., chef incontesté du mouvement wallon... Ses ouvrages de littérature sont consacrés à des sensations d'art ou à l'exaltation du pays wallon. » — Dom Bruno Destrée. « Né à Marcinelle (Hainaut en 1865. » Frère du précédent. Bénédictin. Auteur de « délicates études d'art et de poèmes en prose. » — Valère Gille. « Né à Bruxelles en 1867. » Poète parnassien.

Tome II. Albert Mockel. « Né à Liège en 1866. » Poète symboliste.

« Il a apporté dans la poésie française certaines nuances particulières de l'âme wallonne. » — Firmin van den Bosch. « Né à Peer (Limbourg) en 1866..., représente en Belgique la critique catholique. » — Auguste Vierset. « Né à Namur en 1866. » Poète parnassien. — Fernand Séverin. « Né à Grand-Manil (province de Namur) en 1867... Sa poésie a presque toujours quelque chose de lamartinien. » — George Garnir. « Né à Mons en 1868. » Romancier et conteur. S'est surtout attaché à la « contrée meusienne » et aux « milieux bruxellois. » — Maurice des Ombiaux. « Né à Beauraing en 1868..., conteur et romancier... Son œuvre est un tableau vivant et coloré de la Wallonie. » — Henry Carton de Wiart. « Né à Bruxelles en 1869..., avocat, député, ministre, a su mener de pair une carrière littéraire et sa carrière politique. » Auteur de « romans historiques et nationaux. » — Georges Virrès. « Pseudonyme de M. Henri Briers, né à Tongres en 1869. » Romancier. Son œuvre est surtout consacrée à décrire les mœurs des paysans de « l'âpre et poétique bruyère campinoise. » — Louis Delattre. « Né à Fontaine-l'Évêque (Hainaut) en 1870. » Conteur « dont le talent fait vivre avec autant d'exactitude que d'intensité tout le pays wallon, personnages et paysages. » — Paul Gérardy. « Né à Malmédy en 1870. » Poète symboliste. « Ses vers expriment certaines nuances particulières de l'âme wallonne. » — Gustave van Zype. « Né à Bruxelles en 1870, journaliste, auteur dramatique, romancier, critique d'art. » — Charles Delchevalerie. « Né à Charleroi en 1872, vit à Liège où il a ses origines... La plus grande partie de son œuvre est faite de croquis » liégeois. — Georges Marlow. « Né à Malines en 1872. » Médecin et poète. « Rien dans ses œuvres poétiques n'est négligeable. » — Victor Kinon. « Né à Tirlemont en 1873. » Poète catholique. « Sa poésie a sa source principale dans le mysticisme populaire. » — Paul André. « Né à Nivelles en 1873. » Polygraphe. « Il a abordé tous les genres avec une égale facilité. » — Abel Torcy. « Pseudonyme de M. Max Blieck. Né à Wervicq (Flandre occidentale) en 1873. » Romancier. — Edmond Glesener. « Né à Liége en 1874. » Romancier. — Roland de Marès. « Né à Hasselt en 1874. » Journaliste très distingué. Poète symboliste. — Jean Dominique. « Pseudonyme de Mlle Marie Closset, née à Bruxelles en 1875. » Poète symboliste. — Edmond de Bruyn. « Né à Anvers en 1875. » Fondateur et directeur de la revue *le Spectateur catholique*. « Ses rares écrits sont d'une originalité de forme et de pensée qui lui font une place importante dans le mouvement littéraire belge. » — Louis Dumont-Wilden. « Né à Gand en 1875. » C'est l'auteur même de l'*Anthologie*. Il y est représenté par quelques pages, très fines et très jolies, sur « le Prince de Ligne. » — Blanche Rousseau. « Pseudonyme de Mme Maurice Belval, née à Bruxelles en 1875..., une des personnalités les plus origi-

nales de la jeune littérature belge. » — Georges Raemackers. « Né à Bruxelles en 1875..., une des figures marquantes de la littérature catholique belge. La plupart de ses poèmes ont une tendance apologétique et mystique. » — Georges Rency. « Pseudonyme de M. Albert Stassart, né à Bruxelles en 1875. » Conteur, romancier, critique littéraire. — Charles Bernard. « Né à Anvers en 1876. » Romancier et critique d'art. — Émile Cammaerts. « Né à Bruxelles en 1877. » Poète patriote. — Isi Collin. « Né à Liège en 1878. » Poète symboliste. — Horace van Offel. « Né à Anvers en 1878..., a fait, en qualité de sous-lieutenant, la campagne de 1914-1915. » Conteur et auteur dramatique. A composé récemment des « Récits de guerre », dont quelques pages inédites ont été confiées à l'*Anthologie*. — Henri Davignon. « Né à Bruxelles en 1879. » Romancier et conteur. On lui doit aussi un ouvrage de critique : *Molière et la Vie*. – Pierre Nothomb. « Né à Bruxelles en 1880..., une des personnalités les plus intéressantes de la jeune littérature catholique belge. » Poète et publiciste. Auteur d'un « vivant récit de la bataille de l'Yser. » — Franz Hellens. « Pseudonyme de M. Franz van Ermengen, né à Gand en 1881. » Auteur de « contes d'allure symbolique, imprégnés d'une sorte de fantastique flamand. » — Jules Delacre. « Né à Vilvorde en 1882. » Poète symboliste. — Maurice Gauchez. « Pseudonyme de M. Maurice Gilles, né à Chimay en 1883. » Poète et critique. Auteur de « Récits de guerre. » — Lucien Christophe. « Né à Bruxelles en 1886..., un des plus jeunes poètes du mouvement littéraire belge. » — Louis Piérard. « Né à Frameries (Hainaut) en 1886..., a célébré dans son œuvre poétique le charme particulier de la Wallonie industrielle. » — Marcel Wyseur. « Né à Comines (Flandre occidentale) en 1886..., un jeune poète que la guerre a révélé. »

Pour chacun de ces auteurs M. Dumont-Wilden nous donne, en tête des pages qu'il leur emprunte, une notice brève et pleine, dont nous avons profité. Elle consiste en une bibliographie et en une appréciation, plutôt indulgente, mais précise et significative. L'ouvrage est orné de cinq portraits hors texte, ceux de MM. Émile Verhaeren, Camille Lemonnier, Eugène Demolder, Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe. L'*Anthologie* est un vrai service rendu aux lettres.

M. S.

Le Joueur de sambuque, par Jean Nostos. Paris, Leroux, 1918, in-16 de 134 p.

L'auteur qui se dissimule sous ce pseudonyme mélancolique, fils d'un des savants qui font le plus d'honneur à l'érudition française, et qui lui-même, avant la guerre, s'était fait connaître par des travaux érudits pleins de promesses, a subi au pays des Barbares de

longs mois de captivité. Il est de ceux qui ont su trouver dans les travaux de l'esprit un adoucissement à l'amertume de l'exil, un soutien dans leurs peines et une diversion à leurs ennuis. Comme le joueur antique, il a accordé sa sambuque et il en a tiré des sons harmonieux, qui font vibrer dans l'âme du lecteur plus d'une corde sympathique. Il y a de fort beaux vers et souvent de hautes et fortes pensées dans cette cinquantaine de poésies, d'une facture généralement classique, bien que l'auteur ne dédaigne pas parfois de recourir aux procédés les plus modernes. Et l'on ne peut que souhaiter que le talent qui s'affirme dans ces « rythmes » dédiés « à tous ceux qui, captifs, tiennent d'une main ferme la coupe des peines sans gloire », soit cultivé par son auteur et que, sans négliger les travaux plus austères de l'érudition, il prenne de temps à autre sa sambuque et en tire de nouveaux accords pour sa satisfaction et pour la nôtre.

E.-G. L.

Ugo Foscolo in Inghilterra. *Saggi* da Francesco Viglione. Catania, Vincenzo Muglia, s. d., in-8 de vi-333 p.

La matière de ce livre est tirée, en très grande partie, des papiers de Foscolo conservés à la bibliothèque Labronica, de Livourne, papiers dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que M. Viglione a donné un catalogue détaillé, en 1909, dans le *Bolletino della Società pavese di storia patria.*

L'ouvrage se divise en trois parties : *Contributions à la biographie de Foscolo pendant son séjour en Angleterre, — Histoire de ses écrits littéraires, — Histoire de ses écrits politiques.*

La première partie est toute pleine des tribulations qui attendaient sur la terre anglaise l'illustre exilé volontaire, tribulations dues, pour une bonne part, à ses imprudences, et aussi à certains traits de son caractère. Innombrables furent ses démêlés avec ses traducteurs et ses éditeurs, particulièrement avec Pickering, dont la conduite à son égard fut totalement dénuée de scrupules. Les folles dépenses dans lesquelles s'engagea Foscolo pour orner sa villa de *Digamma Cottage,* firent bientôt du malheureux écrivain, harcelé par ses créanciers, la proie des hommes de loi. C'est là l'un des épisodes les plus lamentables de cette histoire.

Foscolo mena en Angleterre une vie extrêmement laborieuse. Il commença beaucoup de travaux, dont bien peu furent conduits à bonne fin. De la séduisante entreprise d'une grande collection des principaux classiques italiens, il ne sortit, comme on sait, qu'une édition de la *Divine Comédie,* publiée d'ailleurs longtemps après la mort de Focsolo, par les soins de Mazzini ; seul, le célèbre *Discorso sui Testo della Divina Commedia,* sorte d'Introduction à cette édition, parut du

vivant de l'auteur. Les correspondances conservées dans les portefeuilles de la Labronica renferment une foule de détails curieux sur ces projets de travaux, sur la collaboration de Foscolo à diverses revues anglaises, sur ses rapports avec les directeurs de ces revues.

La grande réputation de l'auteur des *Ultime lettere di Jacopo Ortis* et des *Sepolcri* lui avait, dès son arrivée en Angleterre, ouvert bien des portes. La haute société lui avait fait le meilleur accueil. Particulièrement intéressantes, à ce point de vue, sont les pages consacrées aux relations de l'exilé italien avec John Cam Hobhouse, plus tard Lord Broughton, et avec Henry Russell et sa famille. C'est son amour, non partagé, pour Carolina Russell qui lui a inspiré ses *Saggi sul Petrarca*, « indubitablement l'un des plus beaux fragments de la production critique de Foscolo » pendant cette période de sa vie.

La troisième et dernière partie du livre a pour objet quelques écrits politiques de Foscolo, qui parurent sous forme d'articles dans la *Revue d'Édimbourg*. Les matériaux du premier de ces articles, sur Pie VI, avaient été fournis à l'auteur par un certain Nicolo Pernice, dont la personnalité était restée assez mystérieuse. M. Viglione a eu le mérite de découvrir que, sous ce pseudonyme, se cachait un homme assez au courant des choses de Rome, F. Mami. Mais ce qui est dit de Pie VI dans ce chapitre appellerait plus d'une réserve.

On trouvera, à la fin du volume, une utile table des articles de Foscolo insérés dans des revues anglaises ; sept périodiques d'Outre-Manche ont pu s'honorer de sa collaboration.

Ce livre, un peu touffu, où sont reproduits de très nombreux fragments de la correspondance de Foscolo, en italien, en français ou en anglais, abonde en renseignements nouveaux ou peu connus, non seulement sur Foscolo lui-même, mais sur le milieu dans lequel il a vécu pendant onze années ; et les historiens de la société anglaise au commencement du XIXe siècle pourront en tirer grand profit.

L. Auvray.

La Péninsule balkanique. Géographie humaine, par Jovan Cvijić. Paris, Colin, 1918, gr. in-8 de VIII-530 p., avec 31 cartes et croquis dans le texte et 9 cartes hors texte. — Prix : 17 fr.

Après tant de livres de propagande sur les questions balkaniques, on est heureux de pouvoir saluer enfin un ouvrage sérieux où les faits sont présentés sans la préoccupation d'une thèse à établir et où le raisonnement s'appuie sur des arguments purement scientifiques, donnant toute satisfaction à l'esprit. M. Cvijić, tout en ne se dissimulant pas qu'il est difficile en ce moment de parler de toutes questions avec impartialité, annonce dans sa Préface qu'il s'est efforcé de rester toujours dans la vérité scientifique. Il y a réussi, et cette objectivité,

jointe à la valeur propre de son travail, en fait une œuvre des plus intéressantes. Il s'est proposé l'étude de la géographie humaine de la péninsule balkanique, en y faisant une part très large aux questions relevant de la sociologie. S'il est une région à la connaissance de laquelle une pareille étude soit indispensable, c'est bien celle qui s'étend de la Save et du Danube à l'Adriatique et à la mer Égée, et qui s'appela péninsule hellénique, byzantine, illyrienne, jusqu'au jour où un géographe allemand, s'inspirant de la conception fausse d'une chaîne centrale qui en formait en quelque sorte l'ossature, lui donna, en 1808, le nom de péninsule des Balkans, sous lequel elle est aujourd'hui désignée.

Le Livre premier est consacré au milieu géographique et à l'homme. Il passe en revue les principaux caractères géographiques du pays, sa division en régions naturelles, les influences géographiques et les événements historiques qui ont déterminé la formation sociale des populations. Il s'étend longuement sur les migrations. L'auteur introduit à ce propos un terme spécial et les désigne sous le nom de mouvements *métanasastiques* (du grec μεταναστασις qui signifie changement d'habitat). Question des plus importantes en effet. Elle a été étudiée en détail par M. Cvijić, qui, avec l'aide de nombreux collaborateurs, a poursuivi non seulement en Serbie et en Macédoine, mais dans les pays yougo-slaves de l'Autriche-Hongrie une grande enquête sur les migrations, si bien qu'il a pu dresser une carte de 200.000e montrant l'origine de chaque famille, dans presque tous les villages de Serbie.

Un des chapitres les plus intéressants est celui où sont exposées les conséquences des migrations, l'adaptation sociale des nouveaux arrivants, la formation de groupes, de variétés et de types psychiques nouveaux. Il n'est pas consacré moins de six chapitres à l'examen des principaux faits sociologiques : propriété rurale, occupations et genre de vie, emplacement et types des installations humaines, urbaines et rurales, types des maisons qui varient avec les régions. Dans toute cette partie, le texte est illustré par des croquis donnant l'aspect spécial de chaque genre d'habitations.

Le Livre second étudie les caractères psychiques des Yougoslaves, montre leur unité ethnique, puis passe en revue les différents types. L'auteur les classe en quatre groupes : type dinarique, type central, type balkanique oriental, type pannonique. Cette classification est fondée surtout sur les caractères psycho-physiologiques, reconnus par l'observation directe et indirecte.

Il a raison de dire à ce propos que la valeur de cette méthode dépend des qualités de l'observateur et surtout de sa justesse d'esprit. Les résultats obtenus nous donnent tout lieu d'admettre qu'il était parfaitement qualifié pour se tirer heureusement de cette tâche extrê-

mement délicate. Il a utilisé aussi dans les meilleures conditions le folklore, la méthode historique, les études linguistiques et anthropologiques. Tous ceux des lecteurs de M. Cvijić qui connaissent les questions balkaniques pour les avoir étudiées sur place rendront hommage à la conscience et à la sincérité de son travail, comme à l'exactitude des conclusions qu'il en tire.

Signalons particulièrement dans cette partie les chapitres consacrés aux types central et oriental, à leurs caractères psychiques, aux courants spéciaux de pensées et de sentiments qui s'y produisent. Nous y trouverons les indications les plus précieuses pour mieux comprendre la question macédonienne, qu'il faudra pourtant bien se décider à aborder en face au congrès de la paix, pour la régler dans un sens conforme aux réalités. Comme nous l'avons dit, M. Cvijić a su se garder du parti pris. Dans le portrait qu'il trace du Bulgare, il insiste surtout, très justement, croyons-nous, sur son caractère positif et réaliste, qui le distingue du Serbe idéaliste et même mystique. Il n'hésite pas d'ailleurs à rattacher les Bulgares à la grande famille yougoslave, malgré leurs mélanges avec divers peuples d'origine touranienne.

Ajoutons enfin que ce livre n'est pas seulement un utile et solide instrument de travail ; il plaira encore aux lecteurs curieux d'une documentation sérieuse, mais agréablement présentée.

Les cartes sont parfaitement claires. Il manque une table des noms propres pour faciliter les recherches. A. T.

Histoire ancienne de l'Afrique du nord, par Stephane Gsell. T. II. *L'État carthaginois.* T. III. *Histoire militaire de Carthage.* Paris, Hachette, 1918, 2 vol., gr. in-8 de 475 et 424 p. — Prix du volume : 10 fr.

Après la description géographique de l'Afrique du nord dans l'antiquité, un essai sur les temps primitifs dans cette contrée, l'histoire critique de la colonisation phénicienne en Afrique et de la fondation de Carthage, qui formaient la matière du tome premier, l'auteur consacre les deux volumes récemment parus à la Carthage punique. Le tome deuxième traite de la ville de Carthage, de ses possessions en Afrique, du gouvernement carthaginois et de l'histoire intérieure de Carthage, de l'armée et de la marine de guerre. Le troisième de l'histoire militaire jusqu'à, et y compris, la destruction de Carthage. S'il nous est permis de risquer une critique au sujet du plan d'un ouvrage composé avec autant de soin que de science, il nous semble que, au lieu d'être intercalée entre la description des institutions politiques et celle de l'armée, l'histoire intérieure eût été mieux à sa place après un exposé complet des institutions. Évidemment, le plan ne manque pas de logique, l'histoire intérieure étant plus particuliè-

rement liée aux institutions politiques, l'histoire militaire aux institutions militaires, et c'est là sans doute le motif qui a déterminé M. Gsell. Néanmoins cette partie historique, outre qu'elle coupe l'exposé des institutions, ne paraît pas assez mise en valeur. En tout cas, par sa nature et par son importance, elle eût mérité de constituer un livre à part. Critique légère, au demeurant, puisque le parti adopté peut se soutenir. Nous regrettons aussi que l'auteur n'ait pas cru devoir terminer chacun de ses chapitres sur la topographie et les institutions par un court résumé des conclusions. L'ouvrage, touffu, y eût certainement gagné en clarté. Et puis c'est charité aux savants que d'épargner aux professeurs pressés, pour qui un travail de cette importance est destiné à devenir un guide, la recherche minutieuse de conclusions éparses — et même charité bien ordonnée, selon le proverbe, de ne pas trop négliger le lecteur un peu nonchalant. Tant d'hypothèses ont été produites, qui sont ici discutées, tant d'obscurités, de lacunes subsistent, dont le critique rigoureux et prudent qu'est M. Gsell. ne fait pas mystère !

La topographie de la ville est mal connue. On s'accorde à placer la citadelle sur la colline de Saint-Louis et c'est à peu près tout ce qu'on peut affirmer. Une triple ligne de défense protégeait toute la largeur de l'isthme. Une simple ligne partout ailleurs. Il y avait deux ports, l'un marchand, l'autre militaire, et le nom de *Cothon* s'applique à l'ensemble. M. Gsell en détermine l'emplacement. Il est vraisemblable qu'il en existait d'autres. L'alimentation de la ville en eau paraît avoir été insuffisante. Le nombre des habitants, 700.000 selon Polybe, au début de la troisième guerre punique, est invérifiable. On ignore les limites du territoire que s'était constitué Carthage au ve siècle. Des habitants de l'empire, les uns étaient appelés Lybiens, c'étaient les sujets vivant en territoire annexé, les autres, Numides, non sujets, plus ou moins soumis ou alliés. Carthage eut des colonies sur les côtes mêmes de l'Atlantique. En eut-elle à l'intérieur ?

On n'a sur le gouvernement de Carthage que de maigres renseignements. Les Anciens s'accordaient à le louer. Il se rapprochait de ceux de la Grèce, de celui de Sparte notamment, et de Rome. C'était un gouvernement mixte. Cependant l'aristocratie y était prépondérante, la richesse, fondée sur le commerce, l'industrie, la propriété foncière, puissante. Les Carthaginois semblent avoir été en somme satisfaits de leur sort. Mais l'aristocratie était jalouse, redoutait surtout les ambitions personnelles, ce qui causa souvent du malaise. La cupidité des nobles, maîtres de l'administration, nuisait aux finances. La crainte de compromettre la richesse privée imprima une certaine timidité à la politique carthaginoise.

Il y avait deux rois annuels. Ce sont les *sufètes*, terme qui s'ap-

plique aussi à d'autres magistrats. On peut les comparer aux consuls. Ils étaient élus sans doute par l'Assemblée du peuple. Les autres magistrats sont mal connus. Les juges constituaient un ordre très puissant. Il y avait un Sénat, et puis dans le Sénat, un Conseil. Sa compétence paraît avoir été illimitée. Beaucoup d'incertitudes subsistent pour le détail. L'Assemblée du peuple tranchait en dernier ressort et délibérait, mais seulement des questions qui lui étaient soumises par les Sufètes et le Sénat.

« Comme Rome avant les Césars, Carthage avec un empire garda les institutions d'une Cité. » Elle fit peu de frais pour l'administration de l'empire, la restreignit aux mesures nécessaires pour maintenir sa domination, assurer la rentrée des impôts, la levée des contingents. Égoïste et dure, elle se fit détester. Les colonies phéniciennes elles-mêmes ne lui furent fidèles que lorsqu'elles croyaient à son succès. Les Numides la haïssaient.

M. Gsell justifie le système des mercenaires par le petit nombre des citoyens et la nécessité d'assurer les sources de la richesse et le fonctionnement de la domination.

Avec le tome troisième, nous sommes en plein dans l'histoire proprement dite. Mais l'auteur n'oublie pas qu'il est l'historien de l'Afrique du nord. C'est pourquoi, des guerres puniques, par exemple, il insiste surtout sur la partie de la seconde qui a pour théâtre l'Afrique, et sur la troisième.

Nous ne pouvons que signaler la valeur et le très vif intérêt des chapitres consacrés à Agathocle, à la guerre des mercenaires, à Scipion et Annibal, à Carthage, Rome et Masinissa. Dans ces pages dramatiques, la manière de l'érudit s'élève au style de la grande histoire et l'écrivain s'affirme.

Nous attirerons, pour terminer, l'attention du lecteur sur la sûreté que doit l'historien à l'archéologue, familier autant que qui que ce soit avec les lieux dont il parle et les vestiges antiques.

André Baudrillart.

La Réforme à Montpellier, par Mlle L. Guiraud. Montpellier, Impr. générale du Midi. 1918. 2 vol. in-8 de 816 et 658 p., avec planches et cartes. (T. VI et VII *des Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*. 2e série).

Mlle L. Guirand, qui était déjà connue par des travaux historiques estimés, a pu, avant de mourir, terminer le grand ouvrage qui avait occupé une partie de sa vie : l'histoire de *la Réforme à Montpellier*. C'est une publication très considérable, faite avec une grande sûreté de méthode, une connaissance approfondie des sources imprimées et inédites et qui s'appuie sur un volume entier de pièces justificatives,

de chroniques, dont la principale est l'*Histoire des troubles du Languedoc* de Jean Philippi, imparfaitement connue, et sur l'auteur de laquelle Mlle Guiraud a donné une très complète notice. Une table détaillée des documents publiés se trouve à la fin du second volume. Quant au premier, le plus important, c'est l'histoire du pays montpelliérain pendant près de deux siècles, tout remplis de luttes intestines, d'excès et de crimes, d'autant plus multipliés que les deux partis sont successivement vaincus ou triomphants. Toute cette région du Bas-Languedoc a été, en effet, envahie de bonne heure par les doctrines protestantes, qui trouvaient un appui très solide à Nîmes, à Uzès, à Alais, dans les Cévennes, et dont les adeptes ne cessèrent d'être en rapport avec Genève et Calvin.

L'origine en a été tout intellectuelle ; c'est la fameuse école de médecine de Montpellier où l'hérésie prit en quelque sorte naissance ; ce sont les étudiants de toutes sortes qui l'ont développée ; c'est le clergé même qui l'a un moment favorisée, non pour changer le dogme, mais dans la pensée de détruire les abus considérables introduits particulièrement dans les couvents d'hommes et de femmes, qui semblent avoir été peu populaires. Il y eut chez les protestants des chefs habiles, comme ce Claude Baduel. Il se trouva un évêque, très intellectuel et assez débauché, qui sembla d'abord favoriser la Réforme, pour redevenir bientôt un habile soutien du catholicisme, comme il avait été un remarquable ambassadeur de France à Venise, Guillaume Pellicier, dont Mlle Guiraud avait déjà écrit la singulière histoire. Il y eut des gouverneurs maladroits et violents, comme le marquis de Villars ; il y en eut d'avisés et de modérés comme Guillaume de Joyeuse, grâce auquel la Saint-Barthélemy ne fit aucune victime à Montpellier. Il est impossible de rappeler toutes les vicissitudes des guerres de religion dans ces pays de fanatisme et de violences, où la religion n'était de part et d'autre qu'un prétexte pour se venger de ses ennemis. Ce sont du reste les protestants qui commirent les plus grands excès ; et les catholiques eurent le rare mérite de se reconstituer avec persévérance et courage, en opérant sur eux-mêmes une vraie réforme, dont le tableau détaillé est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage.

Ajoutons que ces deux gros volumes se terminent par deux index qui n'occupent pas moins de cent cinquante pages et qui donnent sur les personnes et les lieux toutes les identifications désirables. Comme l'histoire générale est constamment mêlée aux événements locaux et que les grands personnages du XVIe siècle sont fréquemment cités dans ces pages, on peut comprendre l'intérêt qu'il y a à consulter un semblable répertoire, tout provincial qu'il soit.

G. Baguenault de Puchesse.

Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Publication du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. 3e édition totalement refondue et notablement augmentée, par les soins de Mgr Gauthey, archevêque de Besançon. Paris, J. de Gigord, 1915, 3 vol. in-8 de 640, 861 et 720 p. — Prix : 22 fr. 50.

Cet ouvrage porte un titre qui, au premier abord, peut induire en erreur, en laissant croire qu'il contient une biographie de Marguerite-Marie Alacoque écrite par Mgr Gauthey. En réalité par « Vie » il faut entendre : 1° une « Vie de notre vénérable sœur Marguerite-Marie Alacoque composée par deux religieuses ses contemporaines » ; 2° une « Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque écrite par elle-même » ; 3° une longue série de documents les plus divers renfermant tous les éléments d'une histoire très complète et très détaillée de la bienheureuse. Du reste Mgr Gauthey n'est l'auteur que de cette troisième édition. Les deux précédentes avaient été publiées, en 1867 et en 1876, par les religieuses de la Visitation de Paray. C'est pour remplacer celles-ci, qui sont complètement épuisées et qui d'ailleurs sont loin de répondre aux exigences de la critique moderne, que l'éminent prélat a entrepris une refonte de ce recueil et en a fait, par les très nombreuses additions dont il l'a enrichi, une véritable somme de tous les documents à l'aide desquels on peut se faire une idée exacte de ce que fut Marguerite-Marie Alacoque et du rôle considérable qu'elle a joué dans la diffusion de la dévotion au cœur de Jésus. On ne devra donc pas chercher dans cet ouvrage l'opinion de Mgr Gauthey sur des questions si discutées actuellement, telles que la grande Promesse et le drapeau du Sacré-Cœur, mais on y trouvera, sous une forme absolument authentique, tous les textes qui ont été le point de départ de ces discussions. C'est vers 1904 que Mgr Gauthey, alors vicaire général d'Autun, a commencé ce travail considérable, que ses écrasantes occupations, lorsqu'il fut devenu évêque de Nevers, puis archevêque de Besançon, ne lui ont permis de terminer qu'en 1915. Combien de fois le P. Hamon, de la Compagnie de Jésus, qui nous a donné en 1907 une excellente *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, n'a-t-il pas regretté que l'ouvrage de Mgr Gauthey ne fût pas achevé plus tôt ! S'il l'avait eu entre les mains, combien de pages de son livre il aurait pu écrire autrement ! A l'avenir personne ne pourra rédiger quoi que ce soit de sérieux sur Marguerite-Marie Alacoque ni sur la dévotion au Sacré-Cœur, sans avoir recours à l'œuvre que le savant archevêque de Besançon a pu enfin, nous devons en remercier la Providence, faire paraître peu de temps avant sa mort. L'indication suivante du contenu de ces trois gros volumes en démontrera l'extrême importance. Le premier renferme tous les écrits sur la bienheureuse ayant pour auteurs des religieuses ses contemporaines, ainsi que toutes les informations faites en 1715 pour servir

de base à la cause de sa béatification. Dans le deuxième sont réunies toutes les œuvres de Marguerite-Marie, c'est-à-dire son autobiographie, un mémoire composé par ordre d'une de ses supérieures, toutes ses lettres, des avis aux novices placées sous sa direction, des prières, des cantiques, des fragments divers, etc. Enfin on trouve dans le troisième toutes les pièces concernant la cause de béatification et de canonisation de la servante de Dieu, de nombreuses notices sur le monastère de Paray où elle a vécu, ainsi que sur ses supérieures, ses compagnes et ses correspondantes, et, pour clore, une longue série de précieux renseignements sur sa famille et sur son pays.

LÉON CLUGNET.

Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu (1725-1757), publiés d'après le manuscrit original pour la Société de l'histoire de France, par A. DE BOISLISLE. Paris, Société de l'histoire de France, 1918, in-8 de XCV-260 p. — Prix : 12 fr.

« On ne connaissait », jusqu'à présent, de ces « fragments » de mémoires, que des passages défigurés par les maquillages déloyaux de Soulavie et d'autres écrivains de sa sorte ». M. Arthur de Boislisle avait, dès 1868, pris copie, dans les archives des héritiers du maréchal de Richelieu, du document authentique publié aujourd'hui par MM. Jean de Boislisle et Léon Lecestre avec les soins qu'on peut toujours attendre d'eux. Le savant éditeur, quoique détourné depuis lors, par les grands travaux connus de tout le monde érudit, d'un sujet qui l'avait particulièrement intéressé tout d'abord, ne l'avait jamais perdu de vue, et il s'en était occupé de nouveau dans ses dernières années. Il avait revisé l'*Introduction*, écrite en 1873, qui comprend quatre importants chapitres bibliographiques : I. Soulavie et ses publications historiques ; II. Soulavie et les *Mémoires du maréchal de Richelieu ;* III. *La Vie privée du maréchal de Richelieu* [par Jean-Benjamin de Laborde] ; IV. Les Papiers du maréchal de Richelieu et le manuscrit des *Mémoires authentiques*.

Les fragments de ces *Mémoires authentiques* ont pour titres : *Le duc de Richelieu ambassadeur à Vienne* (1725) ; *Commandement en Languedoc* (1738) ; *Mesdames de Mailly, de Vintimille et de Châteauroux* (1740-1744) ; *Négociation secrète avec la Prusse* (1744) ; *Le Roi à Metz : sa maladie* (1744) ; *Bataille de Fontenoy* (1745) ; *Mission à Dresde* (1746-1747) ; *Commandement à Gênes* (1748) ; *Expédition de Minorque* (1756) ; *Disgrâce du comte d'Argenson* (1757) ; *L'Abbé de Bernis* (1757) ; *Closter-Seven* (1757) ; *Note autographe biographique du maréchal.*

Suivent ces Appendices : *Le Duc de Richelieu et l'Alchimie. Deux lettres du duc de Richelieu. Le Duc de Richelieu à Gênes. Lettres du*

maréchal de Belle-Isle au duc de Richelieu. Instruction relative aux protestants. Lettre de Soulavie à Necker.

On jugera peut-être comme nous que ce qui a trait aux rapports intimes de l'auteur avec le cardinal de Fleury, puis avec le roi Louis XV et ses favorites, est ce qui offre le plus d'intérêt dans ces *Mémoires*, avec les précieuses annotations dont le savant éditeur les a accompagnés. H. DE L.

La Jeunesse de Joseph Joubert, par ANDRÉ BEAUNIER. Paris, Perrin, 1918, in-16 de XI-349 p. — Prix : 3 fr. 50.

Joubert a laissé peu de chose en somme, ses écrits sont courts et c'est derrière lui qu'on a recueilli ses « Pensées. » Sa juste réputation est acquise par quelques traits remplis de finesse, d'élévation morale, de sensibilité et de délicate rêverie. C'est du dilettantisme et de la quintessence. Il reste un moraliste sobre et raffiné. On penserait donc volontiers que sa vie littéraire et « spirituelle » serait facilement résumée en quelques pages. En l'étudiant, M. Beaunier, par ses recherches personnelles et ses broderies, nous donne au contraire et nous donnera — il le promet — d'abondantes digressions. On peut dire dès maintenant que nous en éprouvons une certaine surprise, qu'il y a là un manque de proportions, par suite des apparences de longueurs, des inutilités sans doute. Dès la Préface, l'auteur nous prévient qu'il marchera à « petits pas », qu'il rédige une « biographie attentive » où il peindra « non Joubert tout seul, mais son temps et ses amis. » Il tient sa promesse avec abondance, au prix de lectures multipliées et à la suite de recherches patientes, contrôlées sans épargner ses soins. C'est un fourmillement de personnages évoqués, identifiés, une nomenclature sortie de l'oubli où s'il se rencontre çà et là quelques dates faussées, quelques noms estropiés, c'est par de simples erreurs d'impression. Le premier chapitre sur « l'Enfance et l'adolescence » dans ce pays du Sarladais qui est devenu le département de la Dordogne offre une charmante peinture de la vie provinciale de la petite bourgeoisie à la fin du règne de Louis XV. Les autres chapitres sont moins agréables à lire, et dès que le jeune Joubert arrive à Paris pour chercher fortune littéraire, il entre dans un monde assez interlope où M. Beaunier nous promène avec une complaisance pittoresque d'abord, bientôt monotone, car tous ces gens sont quelque peu crapuleux et plusieurs beaucoup. Restif de la Bretonne est le guide, le centre, le trait d'union de cette société polissonne et bohême. L'impression en demeure pénible, on ne se figurait pas Joubert par là. De Diderot qui lui fait accueil, on nous donne une image très flattée, par contre Fontanes, son intime ami, nous apparaît comme un « jouvenceau » fort différent du personnage représentatif et décoratif

qu'il sera aux temps de l'Empire ou de la Restauration. Le sage Joubert lui aussi poursuit en leur compagnies d'étranges amours. En somme toutes ces révélations d'infinis détails sont curieuses, mais on ne peut se demander ce qu'elles prouvent et où elles conduisent, sinon à nous enlever des illusions. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

The Dutch Republic and the American Revolution, by FRIEDRICH EDLER. Baltimore, the Johns Hopkins Press, s. d., in-8 de 252 p.

Faire l'histoire des rapports qui ont existé entre la république des Provinces-Unies des Pays-Bas et les États-Unis à l'époque de la guerre de la Révolution d'Amérique, c'est en réalité envisager sous un aspect tout particulier l'histoire de cette même guerre, et d'un point de vue auquel on ne s'est guère placé d'habitude. Seuls quelques historiens néerlandais, Colenbrander et Blok entre autres, l'ont fait en quelque manière ; mais personne en Amérique n'avait même effleuré la question avant M. Friedrich Edler. Celui-ci, sans négliger les côtés militaires et économiques du sujet, a d'ailleurs porté surtout son attention sur les côtés diplomatiques ; à l'aide des documents tirés des différentes archives d'Europe dont les copies se trouvent aux États-Unis, il a composé un travail très intéressant et qui permet de bien comprendre la réelle valeur de l'aide donnée par les Provinces-Unies aux Américains, encore que cette aide ait été surtout clandestine ou indirecte, encore qu'elle ait été souvent basée sur des principes absolument égoïstes. — Dans son livre (qui forme le fascicule 2 du tome XXIX des *Johns Hopkins University studies in historical and political science*), M. Edler suit minutieusement l'évolution des rapports entre les deux pays ; il montre comment, par suite surtout des agissements de l'Angleterre, les Provinces-Unies, après avoir gardé la neutralité, puis manifesté une légitime défiance à l'égard de l'Angleterre, furent amenées à devenir ses adversaires déclarés. Il insiste, comme il est naturel, sur la Déclaration des neutres du 26 février 1780 et sur ses conséquences pour les Provinces-Unies, mais il fait plus et mieux en expliquant comment ce fut en quelque sorte la dernière goutte qui fit déborder le vase. Les Anglais étaient furieux de voir que leur politique d'agression à l'égard des Néerlandais ne les avait pas intimidés, et qu'au lieu d'amener la cessation des rapports entre la république des Provinces-Unies et la France, elle leur avait donné plus de force ; on sait comment ils s'en vengèrent et ce qui en résulta. — Faut-il, avec M. Edler (p. 246), considérer les Néerlandais comme « les bienfaiteurs des États-Unis et de la France », comme « les véritables et les seules victimes de la Révolution américaine » ? Ce sont là des conclusions exagérées l'une et l'autre ; nul ne pourra jamais dire, en particulier, combien fut néfaste, au point de vue de l'évolu-

tion intérieure de la France, sa coopération de 1778 avec les Américains du nord. Constatons la chose, sans perdre notre temps à le déplorer et félicitons M. Edler de son travail. Son livre est plein de faits, de renseignements nouveaux, d'indications précises (sur les pamphlets néerlandais de 1780-1782, sur l'auteur du célèbre pamphlet *Aan het volk van Nederland*, par exemple). La manière dont l'auteur a traité son sujet fait de son livre un ouvrage qui, même en dehors des États-Unis, sera consulté et utilisé avec fruit par les historiens de la guerre de l'Indépendance américaine. HENRI FROIDEVAUX.

Nos Anciens à Corfou. Souvenirs de l'aide-major LAMARE PICQUOT **(1707-1814)**, publiés et annotés par HUBERT PERNOT. Paris, Alcan, 1918, in-18 de x-256 p. — Prix : 4 fr. 55.

M. Hubert Pernot a été très heureusement inspiré en publiant les Mémoires manuscrits d'un chirurgien aide-major du premier Empire, se référant à l'occupation française des îles Ioniennes. On n'avait guère, sur cette occupation, en dehors des traités historiques que les souvenirs, tirés d'ailleurs à très petit nombre, du sous-lieutenant Remy d'Hauteroche. Lamare Picquot avait dix-neuf ans quand, étudiant en médecine de deuxième année, il prit le chemin d'Italie, avec sa commission de sous-aide-major ; mais il ne tarda pas à entrer dans l'armée des îles Ioniennes, avec Corfou comme destination. Il devait y rester jusqu'au moment de la reddition de l'île aux Anglais, après le retour des Bourbons sur le trône de France. Il a laissé de son séjour dans Corfou et de son passage relativement court à l'armée d'Italie des Souvenirs dont M. Pernot nous donne les parties essentielles et en même temps les plus anciennes ; car ces Mémoires ne paraissent pas avoir été rédigés au jour le jour mais seulement à une époque postérieure à l'occupation de Corfou et à titre de memorandum. Les événements présents augmentent l'intérêt déjà très vif qu'ils offrent par eux-mêmes à divers égards ; ils seront plus spécialement encore appréciés par ceux que les hasards de la mobilisation ont fait séjourner dans l'île enchanteresse qu'est Corfou.

J.-L. DE SAINTE-MARIE.

Correspondances du siècle dernier. *Un Projet de mariage du duc d'Orléans (1836). Lettres de Léopold Ier de Belgique à Adolphe Thiers (1836-1864).* Documents inédits publiés avec des Avertissements et des notes par L. DE LANZAC DE LABORIE. Paris, Beauchesne, 1918, in-16 de 345 p. — Prix : 4 fr.

Les papiers de Thiers, légués par Mlle Dosne à la Bibliothèque nationale et mis depuis quelque temps à la disposition des travailleurs, sont une précieuse mine pour l'histoire contemporaine. M. de

Lanzac de Laborie en a extrait pour le *Correspondant* deux séries de lettres qu'il reproduit aujourd'hui en un volume. L'une se rapporte au projet de mariage du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, avec une archiduchesse d'Autriche et comprend la correspondance échangée sur ce sujet en 1836 entre Thiers, alors président du Conseil et ministre des affaires étrangères, et le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France à Vienne. Elle a été complétée par une collection de lettres de la reine Marie-Amélie et du duc d'Orléans, communiquée par M. le vicomte d'Harcourt. L'autre série consiste dans les lettres adressées à Thiers de 1836 à 1864 par Léopold Ier, roi des Belges. L'une et l'autre sont précédées d'*Avertissements* destinés à éclairer le lecteur de ces documents et à en replacer les auteurs dans leur cadre historique et biographique. On remarquera dans la seconde série les vues et jugements sur la question de la Succession d'Espagne (p. 242 et suiv.), sur la question d'Orient (p. 253 et suiv.), sur les affaires d'Italie (p. 284 et suiv.), sur les affaires d'Allemagne (p. 295 et suiv.) Un « Index alphabétique des noms de personnes » augmente l'utilité de cette publication, nouveau titre de M. de Lanzac de Laborie à la gratitude du public lettré. M. S.

R. W. Emerson. **Autobiographie** *d'après son « Journal intime. »* Traduction, Introduction et notes, par Régis Michaud. T. II. *1841-1876.* Paris, Colin, 1918, in-16 de viii-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce deuxième volume complète l'autobiographie extraite et traduite par M. Michaud du long *Journal intime* d'Emerson. Comme le premier, il se compose principalement de pensées et réflexions notées au jour le jour, la plupart assez courtes et portant sur des sujets très divers, mais généralement liées de façon plus ou moins lâche ou étroite avec cette philosophie à la fois naturaliste et mystique qu'on trouve exprimée de façon plus suivie dans les séries successives des *Essais*, dans les *Hommes représentatifs*, dans la *Conduite de la vie*, tous ouvrages publiés entre 1841 et 1860. Comme dans le premier volume, on peut suivre ici le développement graduel des idées bien connues sur lesquelles Emerson a fondé sa métaphysique et sa morale ; en matière religieuse, les plus hétérodoxes de ces idées s'expriment plus franchement que dans les écrits et les discours où le philosophe avait à ménager jusqu'à un certain point les sentiments chrétiens de ses lecteurs ou de son auditoire. Quelques traits assez curieux se rencontrent dans les brèves notes de voyage en Angleterre et en France. La traduction de M. Michaud, faite avec soin, est exacte et bien écrite. A. Barbeau.

Une Famille au dix-neuvième siècle. 1870-1900. *Notes pour servir à l'étude de la bourgeoisie,* par A.-J.-A. Lobry. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de x-182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est dédié, comme à un maître, à Maupassant. Et c'est bien un disciple, personnel au reste, du maître romancier, du maître novelliste, si délié, qui a écrit les pages que nous tenons là. L'ironie du maître est, me semble-t-il, doucement atténuée et la pensée me semble autrement droite qu'elle ne l'est assez souvent chez Maupassant.

Que le sous-titre soit un peu important, cela est possible ; mais, si la couverture eût pu gagner en simplicité à ne pas le formuler, nous conviendrons, à la lecture de l'ouvrage, que cette histoire d'un milieu moyen, où, avec plus de vivacité, se retrouve le charme d'un René Bazin autant et plus que d'un Maupassant, est bien la chronique d'une famille française, de la famille française, observée finement à une époque assez intermédiaire, un peu terne, mais caractéristique cependant du génie, prudent et avisé, d'un compartiment, et non des moins actifs, de notre société française discrète et variée, courageuse jusque dans la résignation.

Il y a peut-être des traits ou appréciations demandant quelques réserves, mais combien l'ensemble est aisé à lire et a d'esprit!

Louis Théron de Montaugé.

L'État et la Natalité, par le marquis de Roux. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1918, in-16 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que peut l'État, pour relever la natalité? Beaucoup de choses; et M. de Roux passe en revue les réformes proposées et les discute avec beaucoup de mesure et de bon sens. Nous sommes obligés de nous borner à signaler les plus importants des points où nous avons le plaisir de nous trouver d'accord avec lui, ou bien au contraire où nous ferions des réserves. A propos de la correctionnalisation de l'avortement, M. de Roux veut bien faire allusion à notre brochure *Contre la dépopulation*, mais rend un peu inexactement notre pensée. La correctionnalisation nous paraît fâcheuse, non pas parce que la peine en serait abaissée, mais parce qu'à notre avis la peine légère ne serait pas plus appliquée en fait qu'aujourd'hui la peine rigoureuse. Il y aurait un peu de naïveté à compter sur la sévérité des juges et le zèle des parquets. Eux aussi subissent l'influence de l'ambiance. — Pour le secret professionnel du médecin, nous y aurions moins égard que M. de Roux. — En fait d'encouragement aux familles nombreuses, M. de Roux rejette avec raison le système de la pure et simple prime ; la prime ne lui paraît acceptable que sous forme d'assurance. — Il est bien bref sur le chapitre des fonctionnaires. Étant donné leur

nombre, la valeur d'exemple de leur conduite, la valeur d'exemple aussi de la conduite de l'État à leur égard, tout ce que l'État ferait pour eux serait fort important. — Des pages judicieuses sont consacrées au féminisme, inévitable et si dangereux ; aux inconvénients des lois sur le travail des enfants et sur l'instruction. — Le chapitre le plus développé du livre et qui abonde en remarques pénétrantes est consacré aux lois successorales. M. de Roux est partisan d'une large extension de la liberté de tester. Et nous accordons volontiers qu'il a raison en théorie, tout en nous demandant si en fait on userait beaucoup de cette liberté. Lui-même fait une remarque décisive : au fond de l'esprit d'égalité, il y a l'idée qu'un père *doit l'aisance* à ses enfants. Cette idée empêchera toujours, les uns de déshériter les cadets, les autres d'en mettre au monde. Il n'y a d'ailleurs sur ce point aucune chance d'obtenir une réforme profonde. Mais la jurisprudence en matière d'assurances sur la vie fournit déjà une précieuse ressource aux pères qui ont des raisons d'avantager un de leurs enfants. Nous n'avons pas été surpris de voir M. de Roux repousser nettement les divers projets qui tendent à confisquer les héritages qui ne seraient pas dévolus à un nombre suffisant d'enfants. Ces mesures se retourneraient contre les familles nombreuses et par conséquent contre la natalité. — Sur le vote familial, M. de Roux réserve en somme son jugement. — Nous nous félicitons de le voir s'élever à bien des reprises contre la fausse et dangereuse tendance à favoriser la famille dite normale, en négligeant la famille nombreuse. Il est bien éloigné de croire ni que l'État puisse tout (la prospérité générale et la confiance dans la vie qui en résulte encouragent la natalité, bien plus que ne pourraient le faire les mesures spécialement calculées à cet effet) ; ni que tout ce que l'État pourrait faire soit bon (que de mesures maladroites parmi toutes celles qu'on propose !) Hélas ! si au lieu d'un simple exposé il avait voulu faire des pronostics, il aurait dû conclure que ce sont justement les plus contestables qui ont le plus de chances de passer. Les autres, le Parlement les écartera toujours, parce qu'elles avantageraient la minorité indépendamment ou même au détriment de la masse des électeurs. Comment demander cela à un politicien de droite ou de gauche ?

Il serait fort intéressant de donner à ce livre une contre-partie sur ce que peut faire l'initiative privée. E. Jordan.

L'Évolution régionaliste. Du Félibrige au fédéralime, par F.-Jean Desthieux. Paris, Bossard, 1918, in-16 de xv-239 p., avec 4 cartes. — Prix : 3 fr. 60.

Le Régionalisme et la France de demain, par le marquis de l'Estourbeillon. Paris. Édition de la « Revue contemporaine », 1918, in-12 de 49 p. — Prix : 1 fr. 50.

— Le mouvement de renaissance de nos provinces ne dérive pas uni-

quement du félibrige. Celui-ci a eu pourtant sa part réelle d'influence dans la formation et le succès du régionalisme. On ne s'étonnera point qu'elle n'ait pas été minimisée — au contraire — par M. F. Jean-Desthieux, qui est poète. Mais l'objet propre de son livre, me semble-t-il, et ce qui lui donne sa principale valeur, c'est d'exposer quel chemin ces idées ont fait au cours de la guerre. Le lecteur retiendra qu'elles ont obtenu des pouvoirs publics trois essais de réalisation. En octobre 1915, les *régions* militaires ont été pourvues de comités consultatifs économiques. Le ministre du commerce, M. Clémentel, a, en juin 1917, annoncé son intention de grouper les Chambres de commerce en *régions* économiques dont plusieurs sont déjà constituées. Enfin des comités *régionaux* des arts appliqués viennent d'être institués par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. Voilà de petites victoires. M. Jean Desthieux ne se borne pas à les relever. Il nous renseigne, avec une curiosité très ouverte, sur les multiples problèmes que soulèvent la délimination et l'organisation de nos régions, abordant même des problèmes similaires qui se posent hors de nos frontières, régionalisme catalan, régionalisme wallon, et jusqu'à cette Société des nations, dont les promesses millénarestes ne lui inspirent pas une foi aveugle.

— Le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan, est hardiment et ardemment décentralisateur. Il réclame la pleine libération de nos provinces ; il montre qu'elle est nécessaire à la réorganisation de la France d'après-guerre. Si l'on se souvient qu'il est l'auteur d'une étude sur *le Régionalisme dans l'école primaire* (Rennes, 1912), et qu'il a récemment rédigé un projet de loi sur une réforme régionaliste de l'enseignement des beaux-arts, on ne sera pas surpris qu'il insiste particulièrement sur la nécessité d'une éducation régionaliste.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites de l'anglais par J.-L. DUPLAN. Paris, Payot, 1917, in-16 de 271 p. — Prix : 4 fr.

Voilà un ouvrage qu'il ne faut pas prendre pour un livre composé, par un artifice littéraire très usité, sous forme épistolaire ; ce sont de vraies lettres, qui ont pour auteur un grand industriel américain, très ami de la France, où, depuis vingt-cinq ans, il passe une bonne partie de son temps, et qui ont été réunies en volume sur les instances d'un éditeur intelligent, ainsi que nous l'apprend la Préface de Lysis. Vous devinez, au seul nom du préfacier, quelle morale y est faite aux Français, qui compromettraient gravement l'avenir de leur patrie, s'ils continuaient à se laisser distancer sur le terrain de la production. Pour se guérir de leur routine paresseuse et de leur excès d'individualisme, qu'ils aillent aux États-Unis ! Ils verront ce

que l'on obtient par le machinisme, la spécialisation, la production intense et en grand. Il y a beaucoup à retenir dans les conseils qui nous sont ainsi donnés, sans pourtant accepter comme des vérités assurées toutes les saillies de cette vive causerie. Nos notaires méritent-ils toutes les boutades dont ils sont l'objet ? Serait-ce un moyen très bien trouvé de gagner du temps que de faire conduire nos morts, de l'Église au cimetière, en auto-corbillard, à l'allure des autres véhicules ? La petite propriété est-elle sûrement une erreur économique ? Faut-il en faire son deuil partout, ainsi que du petit commerce, de la petite industrie et des petites nations ? On pourrait allonger la liste de ces points d'interrogation. Mais, avec son franc-parler, le vieil Américain nous aime bien. S'il reproche au vicomte de Vogüé et à M. Paul Bourget de nous avoir fait méconnaître plutôt que connaître ses compatriotes, c'est parce qu'il désire un rapprochement plus intense entre les deux peuples. Après avoir critiqué, un peu comme s'il n'avait lu que le titre, le livre d'Edmond Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, il ajoute : « La seule infériorité du Français, si elle existait, serait l'ignorance de sa propre valeur, sa résistance à l'association et son indifférence à exploiter les pays qu'il a découverts ou les inventions qu'il a réalisées. »

BARON ANGOT DES ROTOURS.

The Standard of living in Japan, by KOKICHI MORIMOTO. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1918, in-8 de VII-150 p.

L'auteur de ces pages, où les faits, les statistiques, les chiffres abondent, est docteur en philosophie, professeur d'économie politique à l'Université impériale de Tohoku. Il s'est proposé d'étudier le coût moyen de la vie au Japon et, laissant de côté les dépenses somptuaires, qui échappent à toute règle, il a passé en revue la manière de vivre de ses compatriotes, dans les classes les moins fortunées et moyennes de la population, en ce qui concerne la nourriture, le vêtement et le logement. Une dernière partie est consacrée au prix de la vie au Japon, considérée dans son ensemble et au prix mininum de l'existence. Un glossaire termine le volume. Nous avons ainsi une contribution fort importante, tout à fait nouvelle, remarquablement établie, à l'étude d'une des familles orientales de l'humanité les moins connues en Occident. C'est dire tout l'intérêt que présente le volume sur lequel il n'y aurait aucune critique à formuler, si le lecteur français n'avait l'occasion de constater avec tristesse à quel point l'auteur, comme la majorité de ses compatriotes, est pénétré de l'esprit allemand, des méthodes allemandes. On le reconnaît à l'abondance des détails souvent inutiles, à la répétition des mêmes idées

sous des formes différentes, à l'énonciation complaisante de conclusions évidentes, enfin et surtout, au fait que, parmi les auteurs cités en référence, on ne trouve aucun nom français, pas même celui de Le Play, mais seulement des noms anglais et allemands. Bien plus, l'auteur, s'imaginant donner par là plus de précision à sa pensée, se plait à donner, entre parenthèses, la traduction allemande de termes anglais dont la signification est cependant évidente : à côté de *closed economy*, par exemple, il écrit : (*geschlossenwirtschaft*) ! Par contre, jamais un terme français n'est mentionné... On peut également regretter que les unités de mesure soient empruntées tantôt aux systèmes japonais ou anglais et tantôt au système métrique, ce qui rend les comparaisons peu aisées. Tel qu'il est, cet ouvrage, qui représente une somme de travail considérable, n'en est pas moins précieux et d'une utilité incontestable pour la connaissance des conditions de vie au Japon. J. C. T.

L'Allemagne et l'Amérique latine. *Souvenirs d'un voyageur naturaliste*, par Émile-R. Wagner. Paris, Alcan, 1917, in-8 de xxi-323 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Pendant près de quarante années, M. Émile-R. Wagner a vécu dans l'Amérique du sud, et, pendant la majeure partie de ce long espace de temps, il a fait à travers ce vaste continent de grands voyages et de minutieuses explorations. Poussé par l'amour des choses de la nature, il a réuni par les monts et par les plaines, à travers la Pampa et sous les hautes cîmes des arbres de la forêt vierge, de superbes collections dont il a fait bénéficier notre Muséum d'histoire naturelle ; mais il a aussi étudié les hommes et la politique, et avec autant de soin que les insectes et les plantes. Comment s'en étonner ? « Bon sang ne peut mentir », et M. Wagner appartient à une famille où on n'a jamais négligé de suivre avec le plus grand soin les progrès de l'action du civilisé dans les pays neufs. Il a donc fait comme on faisait autour de lui. Le volume qu'il vient de publier dans la « Bibliothèque France-Amérique », en est un témoignage, et, en même temps, un livre dont on ne saurait trop montrer l'intérêt politique actuel. On sait quel en est le titre : *l'Allemagne et l'Amérique latine*. C'est en effet, avant tout, une étude très pénétrante de la manière dont les gens d'outre-Rhin s'imposent aujourd'hui aux simples et naïves populations de certains pays de l'Amérique méridionale, à celles du sud du Brésil en particulier. Là, les Allemands ont fondé des « colonies sans drapeau » dans lesquelles ils voient les pierres angulaires de l'immense édifice colonial que les pangermanistes rêvent de fonder dans les pays latins du Nouveau Monde, au Brésil, en Uruguay, en Argentine, au Paraguay. Cette étude, M. Émile-R. Wagner

l'a faite sur place, au début du xxe siècle, au cours d'un voyage qui l'a mené en plein cœur des pays où s'exerce l'emprise allemande, au milieu de ces établissements dont il serait intéressant (et très instructif) de montrer l'emplacement sur une carte de l'Amérique du sud. Rien ne prouverait mieux comment, à l'heure actuelle, l'Allemand a su s'insinuer partout, depuis les pentes des plateaux qui, à peu de distance de l'Atlantique, couvrent les contrées du sud du Brésil jusqu'aux rives du Parana et du Paraguay, puis, à travers les plaines fertiles de la République Argentine, jusqu'aux lointaines vallées du Chili. Si le livre de M. Wagner ne contient pas cette carte, il fournit par contre, tous les renseignements désirables sur l'aspect extérieur et la vie intérieure de ces colonies, sur la persistance des costumes, de la langue et des usages de la mère patrie, et surtout sur les agissements des Allemands, sur la manière dont ils se comportent à l'égard des habitants de la contrée — autres colons venus d'Europe ou *caboclos* brésiliens — sur la façon dont ils les exploitent, les font travailler pour eux, puis les dépouillent sans pitié et les chassent plus loin, sur la façon aussi dont procèdent les agents des compagnies commerciales et coloniales allemandes qui prétendent mettre en valeur ces pays. Rien de plus curieux, de plus intructif et de plus triste à la fois que d'entendre parler ce Rathbaum qui accompagne une partie du temps M. Wagner et qui est, sous un nom d'emprunt, un homme bien vivant ; on ne saurait imaginer pareil mélange de fatuité, d'immoralité, de bassesse et de lâcheté... — Quelque passionnante, et attristante aussi, qu'ait pu être pour M. Wagner cette étude de l'emprise germanique dans le sud du Brésil, elle n'a pas absorbé toute son attention ; elle ne l'a pas empêché de voir — et de bien voir — les contrées qu'il visitait, ces paysages de la zône sud-tropicale du Nouveau-Monde où, dit-il, la nature a prodigué ses enchantements et multiplié ses rares merveilles. Il les décrit dans son livre en artiste épris des beautés qui défilent sous ses yeux et en savant attentif et averti tout à la fois, insistant sur les spectacles de la nature, sur les particularités les plus frappantes de la faune et de la flore de ces régions aux mille tableaux splendides. Ainsi se légitime parfaitement le second titre donné par M. Wagner à son livre ; les « Souvenirs d'un naturaliste » s'y mêlent aux études du politique, et, parfois, des réminiscences du folk-lore indigène viennent y ajouter une note nouvelle, pittoresque, elle aussi, et souligner d'un trait imprévu les leçons qui se dégagent d'un minutieux exposé des faits. — Tout cela constitue un ensemble très agréable, très facile à lire et très instructif à la fois, où M. Wagner a prouvé qu'il demeurait, malgré ses préoccupations actuelles, toujours fidèle aux leçons des auteurs classiques et qu'il savait, comme eux, *miscere utile dulci*.

Henri Froidevaux.

Les Anciens Symboles héraldiques des villes de France. Verdun, par Jacques Meurgey, avec des armoiries dessinées et gravées par Henry André. Paris, Champion, 1918, in-8 de 51 p. — Prix : 4 fr.

Les Armoiries du pays basque. *Étude historique, critique et anecdotique sur les différents écus qui ont formé le blason du pays basque, les particularités et les analogies qu'ils présentent, les légendes et les traditions qu'ils évoquent,* par le même. Paris, Champion, 1918, in-8 de 78 p., avec 1 planche. — Prix : 4 fr.

— Depuis le XVIIe siècle, la ville de Verdun avait un blason *d'azur à la fleur de lis d'or, surmontée d'une couronne royale du même.* En 1898, le conseil municipal, sur la proposition du maire, M. Maury, a répudié ces armoiries, jugées sans doute compromettantes, et leur a substitué un nouvel emblème, emprunté au décor d'un sceau du XIIIe siècle : l'image simplifiée de la ville, avec la cathédrale et une tour que l'on a prise pour un beffroi. Comme le remarque M. Meurgey, le nouveau blason est d'une composition décorative très médiocre.

Après avoir parlé des armoiries de Verdun, l'auteur fait connaître les distinctions honorifiques qui ont été conférées à cette ville, en mémoire des glorieux événements de 1916. Ce sont, avec l'insigne de la légion d'honneur et la croix de guerre, des croix et médailles, décernées par la Russie, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, le Portugal, le Monténégro et la Serbie, plus un sabre d'honneur, envoyé par l'empereur du Japon.

En appendice, M. Meurgey décrit les armoiries des communautés religieuses et laïques de Verdun, telles qu'elles se trouvent dans l'Armorial officiel, rédigé en vertu de l'édit de 1696. Ces blasons sont presque tous de fantaisie ; quarante et un sur quarante-sept ont été imposés arbitrairement aux communautés par les commis chargés de la rédaction de l'Armorial, les dites communautés ayant négligé de faire la déclaration, prescrite par l'édit, de leurs armoiries, ou ayant fait cette déclaration en des termes insuffisamment clairs. Il aurait été bon d'en avertir le lecteur.

— Quant aux armoiries du pays basque, elles ont été créées, il y a quelques années, par M. de Jaurgain. Cet érudit les a composées en réunissant, dans un seul écu, les blasons de Navarre, de Guipuzcoa, de Biscaya, d'Alava, de Labourd et de Soule, c'est-à-dire les emblèmes de tous les pays basques de France et d'Espagne. Ces armoiries collectives renferment six quartiers dont l'un est divisé en deux et un autre en trois compartiments ; elles ont le grave défaut de n'être lisibles que si elles sont représentées à grande échelle et si on les regarde de près.

De chacun des éléments que l'on a fait entrer dans ce blason, M. Meurgey a tenté de reconnaître la signification symbolique. Pour

cela, il a consulté les auteurs anciens et modernes ; il a recueilli les opinions diverses de nombreux écrivains dont bien peu étaient doués d'esprit critique. Il a ainsi rassemblé, avec quelques légendes curieuses, une foule d'hypothèses, ingénieuses parfois, qui restent à vérifier.

MAX PRINET.

BULLETIN

Peut-on se passer de Dieu ? *Critique scientifique populaire*, par J. LEDAY. Paris, Téqui, 1918, in-12 de VIII-55 p. — Prix : 0 fr. 50.

Habitué aux méthodes scientifiques, convaincu de l'importance primordiale de la question qu'il aborde, l'auteur de cette brochure n'a pas la prétention d'épuiser en quelques pages le sujet le plus vaste. Il se borne à présenter des observations et des arguments que tout esprit peut saisir. Son langage est net, précis, direct. Sans faire étalage d'érudition, il laisse assez voir qu'il n'ignore rien des découvertes les plus récentes. On peut donc se fier à lui comme à un guide sûr et serviable. Beaucoup lui devront d'aborder et de s'avancer sans péril dans des régions de la pensée qu'ils ne fréquentaient guère. Ce sera certainement pour leur plus grand bien.

C. L.

La Liturgie dans le roman. *Pages de littérature catholique*, par ALPHONSE MORTIER. Paris, Beauchesne, 1918, in-8 de 37 p. — Prix : 2 fr.

L'essayiste catholique dont la plume, entre deux étapes, s'est appliquée à écrire ces pages nourries de hauts sentiments exprimés avec un art soigné, dédie, en disciple, cette publication à la mémoire de Georges Dumesnil, l'initiateur, au bien, de jeunes intelligences, éprises du vrai par le beau. La dédicace est de bon augure et donne, à tous égards, la note du morceau.

Après des critiques adressées et des hommages rendus aux maîtres d'hier et d'aujourd'hui, l'auteur évoque, l'homme vêtu de lin, celui qui viendra répandre les braises ardentes, autrement dit l'artiste assez puissant pour servir efficacement par l'art la religion. Belles fresques évocatrices. Mais la mesure et même la réalité s'accommodent-elles d'un jugement comme celui-ci : « Depuis les *Confessions* de saint Augustin, la littérature proprement catholique ne peut guère témoigner d'une réelle activité » et comme celui-ci encore : « Le XVIIe siècle, qu'illustrèrent tant de mystiques, ne sut pas instaurer la littérature vraiment *catholique*, c'est-à-dire la seule humaine. » (?)

Quelle sera l'apologétique de l'art ? Une lettre de l'auteur à M. le directeur de la *Revue du clergé français*, et, publiée ici, nous assure excellemment qu'elle ne saurait agir à la façon d'un traité de théologie, mais par les multiples ressources de l'esthétique, en nous imprégnant de divin.

LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

L'Éducation physique obligation nationale, par le docteur BELLIN DU COTEAU. Paris, Berger-Levrault, 1918, petit in-8 de XX-41 p., avec 10 photographies. — Prix : 2 fr.

La Course à pied. Les Courses de haies, par le docteur BELLIN DU COTEAU. Paris, Berger-Levrault, 1918, petit in-8 de XI-39 p., avec 24 photographies. — Prix : 1 fr. 50.

L'éducation physique a pour objet d'augmenter le cœfficient de robusti-

cité de l'individu. Le docteur Bellin du Coteau, laissant de côté les formules mathématiques de la robusticité, cherche à en donner une formule physiologique. Il critique, non sans raison, les procédés Pignet (fondé sur le principe que le périmètre thoracique et le poids s'élèvent proportionnellement à la taille) et Broca (reposant sur l'axiome que le poids d'un homme en kilogrammes doit égaler les décimales de la taille au-dessus du mètre) et estime que la robusticité complète est fonction de la robusticité pulmonaire, dont la spirométrie peut graduer la force, et de la robusticité cardiaque, que la radioscopie et certains procédés permettent d'évaluer. Ces bases établies, il faut, dans l'intérêt de la race, rechercher les moyens susceptibles de généraliser et d'étendre la culture physique.

— La course à pied mérite d'être placée au premier rang des exercices athlétiques. L'auteur évoque le souvenir des courses olympiques qui tenaient une si large place dans la vie de l'ancienne Grèce. Il étudie la technique de la course à pied ; ses démonstrations sont illustrées par des photogravures. On voit nettement par exemple dans la reproduction d'une « foulée », combien l'allure de la course diffère de celle toute conventionnelle du pas gymnastique. Le docteur Bellin du Coteau termine son étude par la description d'une modalité des épreuves pédestres : la course des haies, d'une longueur de 110 mètres, avec 10 obstacles d'une hauteur de 1 m. 06. Pour cette course classique, où triompha l'américain Simpson, la vitesse moyenne est de 7 m. 50 à la seconde. R. L.

Travaux de dames, par Marguerite de Saint-Genès. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1918), in-12 allongé de 240 p., avec 147 figures. — Prix : 1 fr. 50.

Voici le n° 5 des *Petits Guides pratiques du foyer*. Il comprend trois parties. La première est relative à la *Couture*, où l'auteur s'occupe des choses les plus variées, depuis les points de différentes sortes et le raccommodage jusqu'aux vêtements sacerdotaux et linges d'autel que les personnes pieuses peuvent avoir le désir de confectionner une fois satisfaites les obligations du ménage. La deuxième partie a trait à la *Broderie* et la deuxième concerne la *Décoration de la maison* : peinture, photographies, fleurs artificielles, ameublement de campagne, décoration de table, etc. On trouve dans ces pages simplement et clairement écrites beaucoup de détails pratiques que de nombreuses figures rendent plus compréhensifs encore.

E.-A. C.

Les Noms juifs, par Georges Massoutié. Mâcon, Protat, 1917, in-16 de 17 p. — Prix : 0 fr. 60.

Travail sommaire, mais intéressant et utile, sur l'onomastique juive. A signaler, en particulier, le dernier paragraphe sur les noms formés par la réunion de consonnes initiales de plusieurs mots hébreux réliées, bien entendu, par des voyelles. Ex : Katz qui représente Kohen Tzédek (Zadok Kahn, prêtre juste).

Pourquoi, au sujet des transcriptions allemandes (Chajjim pour Hayyim, par exemple), n'avoir pas fait remarquer que la prononciation gutturale du *ch* était, Outre-Rhin, la cause de déformations écrites bien regrettables ?

H. Guérin.

Monsieur « Sidi ». Mémoires d'un chat, par Côte-Darly. Paris, Édition du livre mensuel, 59, boulevard des Batignolles, 1918, in-12 de 212 p. — Prix : 5 fr.

On a beaucoup écrit sur les chats, en prose et en vers ; des artistes —

nombreux — se sont plu à saisir leurs attitudes et à fixer leurs physionomies si ondoyantes, si diverses. On aime ou on n'aime pas les chats. Ceux qui ont découvert chez eux autre chose que de l'égoïsme liront avec un vif plaisir le petit volume de M. Côte-Darly. Ils y verront comment Sidi, fils de Minouche, chat de Paris, adulé par ses maîtres, qu'il appelle « son père » et « sa mère », a passé ses premières années et en quoi consistaient ses jeux. Sidi nous raconte ses villégiatures, d'abord dans une localité éloignée de la capitale, puis dans la banlieue, ainsi que ses relations avec toutes sortes d'individus de son espèce, bien ou mal élevés, dont les conseils, suivis parfois, tournent généralement à son désavantage. Sidi, du reste, n'a pas à se plaindre du sort : il le dit et même l'écrit. Et c'est ainsi qu'il arrive à cette conclusion : « Que les petits des hommes — il y en a tant de barbares ! — lisent cette histoire d'un bon chat pour qui la destinée fut maternelle, et qui leur tend à tous, aux bienveillants et à ceux qui le deviendront, une affectueuse patte de velours. »

Aimable petit livre qui fera la joie des « chatophiles », parmi lesquels je compte.

E.-A. Chapuis.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Les lettres chrétiennes et françaises sont bien douloureusement éprouvées par la mort de M. Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, mort à Paris, le 9 janvier 1919. Né à Cize, dans le Jura, le 2 juin 1843, M. Étienne-Marie-Victor Lamy fit à l'École de Sorèze d'excellentes études classiques qu'il termina au Collège Stanislas. A Sorèze, il connut le P. Lacordaire et ce maître éducateur contribua à lui donner cette dignité et cette fermeté de caractère qui ne sont pas communes à notre époque. Entré dans le barreau parisien, M. Lamy se fit recevoir docteur en droit en 1869 ; il avait d'abord choisi comme sujet de thèse les rapports de l'Église et de l'État ; la Faculté de Paris ne voulut pas accepter ce thème trop brûlant et le jeune avocat se rejeta sur l'étude des *Opérations de bourse chez les anciens, au moyen âge et chez les modernes*. Après la chute de l'Empire, il se présenta aux élections et fut envoyé à l'Assemblée nationale, le 2 février 1871, par le département du Jura. Il était du nombre, alors assez petit, des catholiques franchement républicains ; et c'est à ce titre, qu'après le vote de la Constitution de 1875, il fut élu député à la Chambre par l'arrondissement de Saint-Claude. Mais sa foi catholique, non moins ferme et ardente que sa foi politique, ne lui permettait pas de s'accommoder des lois sectaires. La vigueur avec laquelle il combattit le fameux article 7, notamment, brisa sa carrière politique. C'est par le journal, par le livre, par la parole qu'il exerça désormais une influence sur l'esprit public. Quelques-uns de ses ouvrages, comme *la Femme de demain* ou *la France du Levant* ont une haute portée politique ou morale. Appelé en 1905 à occuper à l'Académie française le fauteuil laissé vacant par la mort de Guillaume, il ne tarda pas à conquérir auprès de ses confrères une telle autorité qu'il fut tout naturellement désigné pour recueillir la succession de M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, en 1913. Il n'aura pas longtemps rempli, hélas ! ces hautes et délicates fonctions, dans lesquelles il apporta, avec sa courtoisie parfaite, cette élévation morale et cette délicatesse de conscience qui le distinguaient. Nous citerons de lui les œuvres suivantes : *Le Juif de Vérone, ou les Sociétés secrètes en Italie,* traduit et

abrégé (Paris, 1867, in-12) ; — *Mathilde de Canossa*, traduit de l'italien (Paris, 1867, in-12) ; — *Le Tiers Parti* (Paris, 1868, in-8) ; — *L'Assemblée nationale et la Dissolution* (Paris, 1872, in-16) ; — *La République en 1883* (Paris, 1883, in-8) ; — *Études sur le second Empire* (Paris, 1895, in-8) ; — *L'Œuvre sociale. Les Settlements anglais et américains* (Paris, 1897, in-8) ; — *La Femme de demain* (Paris, 1901, in-12) ; — *La France du Levant* (Paris, 1902, in-8) ; — *Témoins de jours passés* (Paris, 1907, in-12) ; — *Au service des idées et des lettres* (Paris, 1909, in-12) ; — *Catholiques et socialistes* (Paris, 1909, in-12) ; — *La Langue française* (Paris, 1912, in-12) ; — *Quelques Œuvres et quelques ouvriers* (Paris, 1912, in-16).

— Le célèbre romancier Paul Margueritte est mort le 31 décembre 1918 ; c'est une grande perte pour les lettres françaises. Né à Laghouat (Algérie) le 20 février 1860, fils du général Margueritte, qui tomba glorieusement pour la France, à la tête de ses escadrons, en 1870, il commença ses études au lycée d'Alger, puis les poursuivit au Prytanée de la Flèche. Il fut attaché au ministère de l'instruction publique jusqu'en 1887, mais depuis longtemps déjà il s'adonnait aux lettres avec passion. Il commença sa carrière par un hommage ému à la mémoire de son père dans le livre intitulé : *Mon Père*, qu'il fit paraître en 1884. Ses premiers maîtres littéraires furent Émile Zola et Edmond de Goncourt, puis le poète Stéphane Mallarmé dont il goûtait l'art raffiné. Il fit partie, dès l'origine, de l'Académie des Goncourt. Bientôt Paul Margueritte quitta le naturalisme pour marcher sur les traces de Guy de Maupassant. Cet écrivain fut l'un des fondateurs du roman psychologique ; il collabora à la plupart des revues littéraires de cette époque et particulièrement à la *Revue contemporaine*. Le théâtre le tenta aussi et il y parut même comme auteur et acteur dans une remarquable scène mimée : *Pierrot assassin*. En 1885, il publiait son premier roman : *Tous quatre*, qui obtint un grand succès ; l'année suivante, il donna *Confessions posthumes*, puis toute une suite de romans toujours très goûtés du public. Paul Margueritte a publié : *Mon Père* (Paris, 1884, in-18) ; — *Tous quatre* (Paris, 1885, in-18) ; — *Pierrot assassin de sa femme* (Paris, 1886, in-18) ; — *La Confession posthume* (Paris, 1886, in-18) ; — *Maison ouverte* (Paris, 1889, in-18) ; — *Pascal Géfosse* (Paris, 1888, in-8) ; — *Jours d'épreuves* (Paris, 1889, in-18) ; — *Amants* (Paris, 1890, in-18) ; — *Alger d'hiver* (Paris, 1891, in-18) ; — *La Force des choses* (Paris, 1891, in-18) ; — *Sur le Retour* (Paris, 1892, in-18) ; — *Ma Grande* (Paris, 1892, in-8) ; — *Le Cuirassier blanc, Farfaria, la Dame aux yeux violets, l'Insecte* (Paris, 1892, in-18) ; — *La Tourmente* (Paris, 1893, in-18) ; — *La Mouche* (Paris, 1893, in-18) ; — *L'Avril* (Paris, 1893, in-18) ; — *Ame d'enfant* (Paris, 1894, in-8) ; — *Fors l'honneur* (Paris, 1895, in-18) ; — *Le Jardin du passé* (Paris, 1895, in-8) ; — *Simple Histoire* (Paris, 1895, in-18) ; — *L'Eau qui dort* (Paris, 1896, in-18) ; — *L'Essor* (Paris, 1896, in-18). Depuis 1896, Paul Margueritte travailla en collaboration avec son jeune frère Victor, qui s'était déjà fait connaître comme poète ; tous deux se signalèrent dans les domaines de la littérature, de la morale, de la politique, de l'histoire. De leur œuvre commune, nous rappellerons : *Le Pariétaire* (Paris, 1896, in-18) ; — *Poum. Aventures d'un petit garçon* (Paris, 1897, in-18) ; — *Le Carnaval de Nice* (Paris, 1897, in-18) ; — *Une Époque : Le Désastre (Metz 1870)* (Paris, 1898, in-18) ; — *Femmes nouvelles* (Paris, 1899, in-18) ; — *Le Poste des neiges* (Paris, 1899, in-18) ; — *Mariage et divorce* (Paris, 1900, in-18) ; — *Une Épopée. Les Braves Gens* (Paris, 1900, in-18) ; — *Une Épopée. Les Tronçons du glaive* (Paris, 1901, in-18) ; — *Les Deux Vies* (Paris, 1902, in-18) ; — *L'Élargisse-*

ment du divorce (Paris, 1902, in-8) ; — *Le Jardin du Roi* (Paris, 1902, in-18) ; — *Vers la lumière* (Paris, 1902, in-18) ; — *Histoire de la guerre de 1870* (Paris, 1902, in-18) ; — *Helle* (Paris, 1903, in-18) ; — *Une Époque : La Commune* (Paris, 1904, in-18) ; — *Le Cœur et la loi* (Paris, 1905, in-18) ; — *Le Prisme* (Paris, 1905, in-18) ; — *Quelques idées* (Paris, 1905, in-18) ; — *Sur le vif* (Paris, 1906, in-18) ; — *Vanité* (Paris, 1907, in-18) ; — *L'Autre*, pièce en 3 actes (Paris, 1907, in-8). Puis les frères reprirent leur indépendance. Paul publia depuis lors : *Souvenirs de jeunesse* (Paris, 1908, in-18) ; — *La Lanterne magique* (Paris, 1909, in-18) ; — *La Faiblesse humaine* (Paris, 1910, in-18) ; — *Les Fabrecé* (Paris, 1912, in-18) ; — *La Maison brûle* (Paris, 1913, in-18) ; — *Nous les mères* (Paris, 1914, in-18). Il y a de fortes réserves à faire sur les œuvres de cet écrivain au point de vue de la morale chrétienne.

— Mgr Antolin López Peláez, archevêque de Tarragone, mort le 22 décembre, était un des prélats les plus actifs et les plus éminents de la péninsule hispanique. Né à Manzonal del Puerto (prov. de Léon), le 31 août 1866, de parents assez modestes, il fut élevé au séminaire d'Astorga, et les qualités qu'il y manifesta de bonne heure décidèrent son évêque à lui confier, simple étudiant, la rédaction de *El Criterio tridentino*. Admis à la prêtrise avant l'âge canonique, il fut nommé à 23 ans chanoine de Lugo, et il commença aussitôt sa féconde carrière littéraire ; l'idée qu'il se faisait de l'importance de la presse à notre époque lui fit donner sa collaboration à de nombreux journaux, et l'on verra, dans la liste de ses œuvres que nous donnons plus loin, quelle place la presse ne cessa de tenir dans ses préoccupations. Sur la proposition de S. E. le cardinal Aguirre, qui l'estimait particulièrement, il fut appelé en 1904 au siège épiscopal de Jaca. Il y déploya une grande activité ; nous indiquerons seulement ici la réforme de l'enseignement des séminaires : la volonté de rendre son clergé mieux apdaté au rôle qu'il doit jouer dans la vie moderne le conduisit à créer au séminaire des chaires d'agriculture, de droit naturel, d'économie sociale ; deux autres créations à noter ici sont celles d'une chaire d'archéologie et d'une chaire de langue française. Il voulut aussi que la bibliothèque du séminaire, qu'il s'efforça de pourvoir de bons livres, fût ouverte au public. Appelé en 1907 à siéger au Sénat, il y prit souvent la parole avec talent et avec éclat, notamment dans les questions de presse, d'enseignement et des relations entre l'Église et l'État. Transféré en 1913 sur le siège archiépiscopal de Tarragone, et désireux de se mettre à l'unisson de son nouveau troupeau, il apprit le catalan et sut prêcher correctement dans cette langue ; et il prit soin de créer au séminaire des chaires de langue et de littérature catalanes et d'histoire de la Catalogne, en même temps qu'il organisait l'enseignement de l'économie sociale. C'est par son initiative que fut réuni à Montserrat le premier Congrès liturgique. Il avait aussi organisé une Agence catholique d'informations. Nous ne saurions oublier que, pendant la guerre, à un moment où tant de membres du clergé espagnol manifestaient contre l'Entente des sentiments de méfiance sinon d'hostilité, Mgr López Peláez n'hésita pas au contraire à témoigner pour nous de ses vives et précieuses sympathies. L'Académie espagnole, l'Académie d'histoire et celle des sciences morales le comptaient au nombre de leurs correspondants. Parmi les compagnies savantes de l'étranger qui lui avaient décerné le même titre, nous noterons l'Institut de Coïmbre, l'Académie des Arcades de Rome et la Société historique et archéologique du Limousin. Voici la liste des principales publications de l'éminent prélat : *La Expo-*

sicion continua del Santisimo (Lugo, 1892, in-8) ; — *Las Aras de la catedral de Lugo* (Lugo, 1892, in-8) ; — *El Pontificado* (La Coruña, 1893, in-8) ; — *El Darvinismo y la ciencia* (Lugo, 1893, in-8) ; — *Historia del culto eucaristico en Lugo* (Madrid, 1894, in-8) ; — *El Gran Gallego* (La Coruña, 1894, in-8) ; — *El Monasterio de Samos* (Lugo, 1894, in-8) ; — *Historia de la ensenanza en Lugo* (Lugo, 1894, in-8) ; — *Los Benedictinos de Monforte* (Lugo, 1895, in-8) ; — *De la Region gallega* (Lugo, 1897, in-8) ; — *El Senorio temporal de los obispos de Lugo* (Lugo, 1897, in-8) ; — *La Accion del sacerdote en la prensa* (Lugo, 1898, in-8) ; — *La Mujer y la prensa* (Lugo, 1899, in-8) ; — *Los Poesias del P. Feyjoo* (Madrid, 1899, in-8) ; — *Sacerdotes al periodico* (1900, in-8) ; — *Una limosna para la prensa* (1902, in-8) ; — *Los Escritos de Sarmiento* (Madrid, 1904, in-8) ; — *Argos divina* (1902, in-8) ; — *El Derecho espanol en sus relaciones con la Iglesia* (Madrid, 1902, in-8 ; 3e éd. en 1911) ; — *El Obispo san Capitan* (Burgos, 1903, in-12) ; — *La Censura eclesiastica* (Madrid, 1904, in-8) ; — *Las Asambleas de la prensa* (Madrid, 1904, in-8) ; — *Los Danos del libro* (Jaca, 1905, in-8) ; — *Estudios cānonicos* (Madrid, 1906, in-8) ; — *La Importancia de la prensa* (Madrid, 1906, in-8) ; — *De la Diocesis del Sacramento* (Jaca, 1907, in-8) ; — *Sermones* (Madrid, 1908, in-8) ; — *Gratitud a los periodistas* (Jaca, 1908, in-8) ; — *La Patrona del periodismo* (Jaca, 1909, in-8) ; — *La Cruzada de la Buena prensa* (Jaca, 1909, in-8) ; — *Injusticias del Estado espanol* (Jaca, 1909, in-8) ; — *El Clero en la politica* (Jaca, 1909, in-8) ; — *El Presupuesto del clero* (Jaca, 1910, in-8) ; — *San Froilan de Lugo* (Lugo, 1910, in-8) ; — *La Prensa como arma de combate* (Jaca, 1910, in-8) ; — *La Pluma del periodista* (Jaca, 1911, in-8) ; — *Vida postuma de un santo* (Madrid, 1911, in-8) ; — *Discursos pronunciados en Lugo* (Lugo, 1911, in-8) ; — *Los Siete pecados capitales* (Jaca, 1911, in-8) ; — *Sadaba y su Cristo* (Jaca, 1912, in-8) ; — *La Agencia catolica de informacion* (Jaca, 1912, in-8) ; — *Quien sepa escribir escriba* (Jaca, 1912, in-8) ; — *El Gran rotativo catolico* (Jaca, 1912, in-8) ; — *El Alcoholismo* (Jaca, 1913, in-8) ; — *Por la Iglesia espanola* (Tarragona, 1913, in-8) ; — *Los Trabajadores en el periodico catolico* (Tarragona, 1914, in 8) ; — *La Notaria* (Barcelona, 1914, in-8) ; — *La Vitalidad de la prensa no diaria* (Tarragona, 1915, in-8) ; — *La Mistica doctora santa Teresa de Jesus* (Reus, 1915, in-8) ; — *Museos diocesanos* (Tarragona, 1915, in-8) ; — *Los Fiestas de la Virgen* (Tarragona, 1915, in-8).

— Avec M. Theodore Roosevelt, mort le 6 janvier, dans sa maison d'Oyster Bay (New York), disparaît une figure originale et puissante. Né à New York, le 27 octobre 1852, d'une famille de souche hollandaise, établie depuis longtemps aux États-Unis, il fit une partie de ses études en Allemagne, mais c'est à l'Université Harvard, l'une des plus célèbres d'Amérique, puis à celle de Philadelphie, qu'il les acheva. Il se lança de bonne heure dans la politique, se fit élire en 1882 au Congrès de New York, dans lequel il se fit remarquer par son attitude énergique contre la corruption administrative. Chef de la police de New York (1895-1897), appelé par Mac Kinley au ministère de la marine (1897), qu'il quitta pour prendre une part active à la guerre hispano-américaine, puis gouverneur de l'État de New York, il fut appelé en 1900 à la vice-présidence des États-Unis. L'assassinat de Mac Kinley en 1901 lui fit assumer la présidence, et il fut confirmé en 1904 dans ce poste par le verdict populaire. M. Roosevelt n'était pas seulement un homme d'action, il s'est aussi fait connaître comme journaliste et comme écrivain. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Naval war of 1812* (New York, 1881, in-8) ; — *Hunting*.

trips of a ranchman (London, 1886, in-8) ; — *Life of Thomas H. Benton* (Boston, 1887, in-16) ; — *Life of Gouverneur Morris* (Boston, 1888, in-8) ; — *Practical politics* (New York, 1888, in-12) ; — *Ranch Life and the hunting trail* (London, 1888, in-4) ; — *Winning of the West* (New York, 1889-1896, 4 vol. in-8) ; — *New York* (London, 1891, in-8) ; — *American ideals* (New York, 1897, in-12) ; — *Wilderness hunter, big game, horse, hound and rifle* (New York, 1893, in-8) ; — *Hero tales from American history* (New York 1898, in-8), en collaboration avec H. C. Lodge ; — *The Rough riders* (London, 1899, in-8) ; — *Oliver Cromwell* (London, 1900, in-8) ; — *The Strenuous bife* (New York, 1900, in-12) ; — *The Deer family* (New York, 1902, in-8) ; — *Addresses and presidential messages, 1902-1904* (New York, 1904, in-8) ; — *Outdoor pastimes of an American hunter* (New York, 1905, in-8) ; — *Good hunting in pursuit of big gam in the West* (New York, 1907, in-8) ; — *African and Europeen addressès* (New York, 1910, in-8) ; — *African game trails* (London, 1910, in-8) ; — *Biological analogies in history* (Oxford, 1910, in-8) ; — *The Naval operations of the war between Great Britain and the United Stats, 1812-1815* (London, 1910, in-8) ; — *Stories of the Republic* (New York, 1911, in-8), en collaboration ; — *An Autobiography* (New York, 1913, in-8) ; — *Progressive principles* (New York, 1913, in-8) ; — *Through the Brazilian wilderness* (London, 1914, in-8) ; — *History in literature and other essays* (London, 1914, in-8) ; — *America and the world war* (London, 1915, in-8) ; — *Why America should join the allies* (New York, 1915, in-8) ; — *Life histories of American gam animals* (London, 1915, 2 vol. in-8) ; — *Booklover's holidays in the open* (London, 1916, in-8) ; *Fear God and take your own part* (New York, 1916, in-16). Parmi les traductions françaises qui ont été données des ouvrages du célèbre écrivain, nous citerons : *Chasses et parties de chasse*, traduction d'Albert Savine, (Paris, 1903, in-18) ; — *L'Idéal américain* (Paris, 1904, in-16), traduit par A. et E. de Ronsiers ; — *L'Idéal d'Amérique, la vie intense*, traduit par la princesse Ferdinand de Faucigny-Lucinge et M. Jean Groulet ; — *L'Expropriation des races incompétentes* (Paris, 1904, in-12) ; — *La Conquête de l'ouest, des Alléghanys au Mississipi (1769-1776)* (Paris, 1904, in-18) ; — *Le Citoyen d'une république* (Paris, 1910, in-16) ; — *Mes Chasses en Afrique*, traduction de Norbert Sevestre (Paris, 1910, in-8) ; — *La Vie au rancho*, traduction d'Albert Savine (Paris, 1903, in-18).

— Le baron, puis comte Georg von Hertling est mort le 5 janvier. Né à Darmstadt, le 31 août 1843, il fit ses études aux Universités de Münster, de Munich et de Berlin. D'abord *privatdozent* à Bonn, il fut nommé en 1880 professeur extraordinaire à cette Université, d'où il passa deux ans plus tard comme professeur ordinaire de philosophie à l'Université de Munich. La spéculation philosophique ne l'absorbait pas tout entier, et, dès 1875, il avait été envoyé comme député au Reichstag, et avait pris dans le Centre une influence prépondérante. Sauf pendant la période 1890-1896, il ne cessa de siéger au Reichstag. Il joua également un rôle important dans la politique de la Bavière : il était président du Conseil quand éclata la guerre et l'on n'a pas oublié que Guillaume II fit un moment appel à lui pour les fonctions de chancelier de l'Empire. Mais ce n'est pas par son action politique, mais par son action intellectuelle qu'il appartient à cette chronique. Il fut en 1876 l'un des fondateurs de la Görresgesellschaft, la grande société catholique allemande, dont il demeura jusqu'à la fin le président. Il contribua également à la fondation de la Société germanique d'art chrétien, dont il fut le président de 1892 à 1909. Il était depuis 1899 membre de

l'Académie des sciences de Bavière. Il dirigeait avec M. Clemens Bäumker l'importante collection des *Beitrage zur Geschichte der Philosophie der Mittelalters*, fondée en 1892. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *De Aristotelis notione unius commentatio* (Friburgi Br., 1864, in-8) ; — *Materie und Form und die Definition der Seele bei Aristoteles* (Bonn, 1871, in-8) ; — *Zur Erinnerung an Friedrich Overbeck* (Köln, 1875, in-8) ; — *Ueber die Grenzen der mechanischen Naturerklarung* (Bonn, 1875, in-8) ; — *Die Hypothese Darwins* (Würzburg, 1876 in-8) ; — *Darwin, Haeckel und Virchow* (Köln, 1878, in-8) ; — *Der Darwinismus eine geistige Epidemie* (Frankfurt, 1879, in-8) ; — *Albertus Magnus* (Köln, 1880, in-8) ; — *Aufsatze und Reden sozialpolitischen Inhalts* (Freiburg, 1884, in-8) ; — *Zur Beantwortung der Gottinger Jubilaumsrede, offener Brief an Herrn Albert Ritschl* (Paderborn, 1887, in-8) ; — *John Locke und die Schule von Cambridge* (Freiburg, 1892, in-8) ; — *Naturrecht und Socialpolitik* (Köln, 1893, in-8) ; — *Kleine Schriften zur zeitge schichte und Politik* (Freiburg, 1897, in-8) ; — *Das Princip des Katholicismus und der Wissenschaft* (Freiburg, 1899, in-8) ; — *Augustin, der Untergang der antiken Kultur* (Mainz, 1902, gr. in-8) ; — *Wissenschaftliche Richtungen und philosophische Probleme im 13. Jahrhundert* (München, 1910, gr. in-18) ; — *Augustinus-Citate bei Thomas von Aquin* (München, 1904, in-8) ; — *Recht, Staat und Gesellschaft* (Kempten, 1906 in-16).

— Un romancier italien très populaire et dont l'œuvre délicate, d'une observation fort juste, a rencontré un accueil sympathique non seulement en Italie, mais à l'étranger et notamment en France, M. Salvatore Farina est mort récemment. Né à Sorio, en Sardaigne, le 10 janvier 1846, reçu docteur en 1868 à Turin où il acheva des études commencées à Casal et poursuivies à Paris, il s'établit à Milan et se livra entièrement à son goût littéraire. Ses récits, nouvelles, romans obtinrent vite la faveur du public. La plupart ont eu les honneurs de plusieurs éditions ; un certain nombre ont été traduits. Les tournées de conférences que M. Farina entreprit à l'étranger contribuèrent aussi à assurer son succès. Nous citerons de lui : *Tre amori* (Milano, 1869, 2 vol. in-32) ; — *Un segreto* (Milano, 1869, 2 vol. in-24) ; — *Il Romanzo d'un vedovo* (Milano, 1871, 3 vol. in-24) ; — *Frutti proibiti, fiamma vagabonda* (Milano, 1872, 2 vol. in-24) ; — *Fante di picche* (Milano, 1874, in-16) ; — *Il Tesoro di Donnino* (Milano, 1874, in-16) ; — *Cappelli biondi* (Milano, 1876, in-16) ; — *Dalla spuma del mare* (Milano, 1876, in-16) ; — *Un tiranno ai bagni di mare* (Milano, 1877, in-16) ; — *Amore bendato* (Torino, 1877, in-16) ; — *Oro nascosto* (Roma, 1878, in-8) ; — *Il Merlo bianco* (Roma, 1879, in-8) ; — *Le Tre nutrici* (Torino, 1879, in-16) ; — *Prima che nascesse* (Torino, 1879, in-16) ; — *Mio figlio studia* (Torino, 1879, in-16) ; — *Mio figlio s'innamora* (Torino, 1880, in-16) ; — *Coraggio e avanti* (Torino, 1880, in-16) ; — *Nonno !* (Torino, 1881, in-16) ; — *Il Manto di Laurina* (Torino, 1881, in-16) ; — *L'Intermezzo e la pagina nera* (Torino, 1881, in-16) ; — *Mio figlio* (Torino, 1882, in-16) ; — *Il signor Io* (Torino, 1882, in-16) ; — *Amore a cent'occhi* (Milano, 1883, in-16) ; — *Fra le corde di un contrabbasso* (Milano, 1884, in-16) ; — *Una separazione di letto e di mensa. La Famiglia del signor Onorato. Un uomo felice* (Milano, 1885, in-16) ; — *Pe'belli occhi della gloria* (Milano, 1887, in-16) ; — *L'Ultima battaglia di prete Agostino* (Milano, 1888, in-16) ; — *Caporal Silvestro* (Milano, 1888, in-16) ; — *Don Chisciottino* (Milano, 1890, in-16) ; — *I Due desideri* (Milano, 1889, in-16) ; — *Amene letture* (Berlino, 1891, in-17) ; — *Vivere per amore* (Milano, 1891, in-16) ; — *Più forte dell'amore* (Milano, 1891, in-16) ; — *Per la vita e per la morte* (Milano, 1891, in-16) ; — *Perchè ho risposto no ?* (Milano, 1892, in-16) ; —

Amore bugiardo (Milano, 1893, in-16) ; — *Che dirà il mondo?* (Milano, 1893, in-16) ; — *Carta bollata* (Milano, 1894, in-16) ; — *Il numero 13* (Milano, 1893, in-16) ; — *Madonnina Brianca* (*Vanitas*) (Milano, 1897, in-16) ; — *Fino alla morte* (Milano, 1902, in-16) ; —*Le tre commedie della vita* (Milano, 1903, in-16) ; — *Il Segreto del nevaio* (Torino, 1909, in-18) ; — *La Mia giornata* (Torino, 1910, in-16) ; — *Il Libro degli amori* (Torino, 1911, in-16) ; — *Il secondo Libro degli amori* (Torino, 1912, in-16) ; — *La Più bella fanciulla dell'universa* (Torino, 1912, in-16). La Società tipografica editrice nazionale de Turin a entrepris une édition de ses œuvres complètes. Nous citerons encore les traductions françaises de quelques-unes de ces œuvres ; *Bourasque conjugales. Un Homme heureux. Valet de pique*, traduit de l'italien par S. Blandy (Paris, 1880, in-16) ; — *Les Cent Yeux de l'amour*, traduit par L. Dieu (Paris 1883, in-18) ; — *Le Trésor de Donnino*, traduit par S. Blandy (Paris, 1883, in-16) ; — *L'Écume de la mer*, traduit par S. Blandy (Paris, 1888, in-16) ; — *Pour la gloire*, traduit par F. Reynard (Paris, 1889, in-16).

— M. Claude-Édouard-Denys-Marie Cochin, député du Nord, né à Évry-Petit-Bourg (Seine-et-Oise), est mort à Paris, le 31 décembre 1918, à 35 ans. Il était fils de M. Henry Cochin et neveu de M. Denys Cochin. Il entra de bonne heure dans la voie politique et continua les traditions de libéralisme et de dévouement aux affaires publiques, qui étaient les vertus de sa race. Après de sérieuses études à l'École des chartes et à l'École française de Rome, il fit paraître des *Essais* qu'il a publiés dans la *Revue hebdomadaire*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans le *Bulletin de la Société d'histoire de France*, dans la *Revue des questions historiques* et le *Journal des débats*. Le jansénisme l'occupa et particulièrement *Henry Arnaud, évêque d'Angers*, sur lequel il fit une thèse très remarquée. Il avait découvert une intéressante série de lettres du cardinal de Retz, provenant en partie des archives de la famille de Gondi.

— Le Dr Lucien Butte, mort à la fin de décembre 1918, était né à Conflans (Moselle), le 8 janvier 1856. Docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1883 il devint chef de laboratoire de l'hôpital Saint-Louis. Membre de diverses sociétés savantes, président de la Société de médecine de Paris et de l'Association centrale des médecins de France, il a publié de nombreux et importants travaux, insérés notamment dans les *Annales d'hygiène* et dans les *Mémoires de la Société de biologie*. Nous citerons particulièrement : *Étude de physiologie expérimentale. Recherches sur les variations de l'exhalation pulmonaire de l'acide carbonique, influence de quelques médicaments et de certains états déterminés expérimentalement* (Paris, 1883, in-8) ; — *Du Sublimé comme antiseptique, étude critique et clinique sur l'intoxication par le bichlorure de mercure employé comme agent d'antisepsie* (Paris, 1886, in-8) ; — *Recherches expérimentales sur la vitalité du fœtus, action de certaines modifications du milieu intérieur de la mère* (Paris, 1888, in-8) ; — *L'Assistance, bulletin officiel de la policlinique de Paris* (Paris, 1891-1896, in-8) ; — *L'Urée du sang à l'état pathologique et en particulier dans les affections cutanées* (Paris, 1892, in-8) ; — *Du nerf pneumogastrique* (*physiologie normale et pathologique. Diabète, albuminuries névropathiques* (*asthme, névropathie, cérébro-cardiaque*) etc., avec le Dr G. Arthaud (Paris, 1892, in-8) ; — *Les Teignes* (*favus, londantes, pelade* (Paris, 1893, in-18) ; — *Recherches sur la fonction glycogénique du foie* (Paris, 1894, in-8) ; — *Annales de thérapeutique dermatologique et syphiligraphique* (Paris, 1901-1903, in-8) ; — *L'Alimentation lactée chez le nouveau-né* (Paris, 1903, in-18).

— On annonce encore la mort de MM. : Charles Baille, ancien magistrat, qui a donné à la *Revue hebdomadaire* divers travaux, entre autres : *Six mois d'invasion prussienne (janvier-août 1871)*, et qui, indépendamment de nombreux articles et études insérés dans la revue *Annales franc-comtoises*, dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* et les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, a publié : *Le Comté de Bourgogne de 1595 à 1674* (in-8, Besançon, 1881), deux intéressantes biographies du *Poète Édouard Grenier* (Paris, 1902, petit in-8) et du *Comte de Laubespin (1810-1896)* (Paris, 1902, petit in-8) ainsi qu'un important ouvrage intitulé : *Un Prélat d'ancien régime au* XIXe *siècle, sa famille et son groupe. Le Cardinal de Rohan, archevêque de Besançon (1788-1833)* (Paris, 1906, petit in-8), mort à Paris, le 22 janvier, à l'âge de 87 ans ; — André Beaussier, collaborateur de *l'Écho de Paris*, mort le 29 décembre 1918 ; — Félix Bonnet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, qui a collaboré activement au *Bulletin de la Société d'éducation et d'enseignement*, mort dernièrement à Paris ; — Léon Bouyer, avocat, collaborateur de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, où il signait du pseudonyme Champvolant, qui laisse un volume de poésies : *Les Cyclades* (Paris, 1904, in-18) et a terminé dernièrement une importante étude historique que publie actuellement la *Nouvelle Revue* sous le titre : *Une Intrigante et son mari au* XVIIIe *siècle. La Marquise et le marquis de Monconseil*, mort récemment à Saintes, à l'âge de 53 ans ; — Émile Breitling, proviseur du lycée Buffon, mort à Paris, le 30 décembre ; — le Dr Buffet-Delmas, professeur d'anatomie à l'École de médecine, mort le 4 janvier, à Poitiers ; — Raphaël Chaigneau, ancien collaborateur du *Petit Journal*, mort à 52 ans, le 23 décembre ; — André Chanot, connu sous le pseudonyme Max Rivera, rédacteur au journal *le Temps*, mort à 29 ans, le 27 décembre ; — Jean-Édouard Chapeyroux, en littérature Clément Rochel, auteur de travaux sur les manuscrits inédits de Proudhon relatifs à Jésus et aux origines du christianisme, à Napoléon Ier, qui a écrit aussi des ouvrages sur les Mémoires de Fouché et sur ceux de la comtesse Dash, des *Contes à Suzon*, quelques pièces de théâtre, etc., mort le 7 janvier, à 54 ans ; — M. Cugfa, astronome, qui appartint pendant 50 ans à l'Observatoire de Marseille, dont deux découvertes particulièrement remarquables de petites planètes provoquèrent un vif intérêt parmi les astronomes, mort le 17 janvier : — le Dr E. Destot, qui s'est spécialisé depuis plusieurs années dans les recherches sur l'électricité médicale et les rayons X et qui a publié de nombreux travaux, notamment sur les troubles physiologiques et les cas d'atrophie dûs à ces rayons et un *Essai de stéréoscopie rationnelle* (Paris, 1903, in-8), mort à 54 ans, le 4 janvier, à Châtillon-sur-Seine ; — François Dujardin-Beaumetz, administrateur du *Petit Journal*, mort à Paris, le 6 janvier ; — Ambroise Dumont, rédacteur en chef de l'*Avenir du Puy-de-Dôme*, auteur de : *La Morale basée sur la démographie* (Paris, 1901, in-12) et *la Natalité à Saint-Pierre-de-Clairac* (*Lot-et-Garonne* (Paris, 1902, in-8), mort à Clermont-Ferrand, le 22 janvier ; — Max Egger, ancien professeur de l'Université qui a publié : *Denys d'Halicarnasse* (Paris, 1902, in-8), mort à Arcachon, à 57 ans, le 14 janvier ; — le Dr Paul Fabre, auteur de nombreux travaux scientifiques, entre autres : *Sur les mélanodermies phtiriasiques* (Paris, 1902, in-8) et *Une Épidémie d'oreillons à Commentry (1902)* (Paris, 1903, in-8), mort à Commentry, le 16 janvier, à 76 ans ; — Jules François, directeur du *Journal du notariat*, mort le 30 décembre ; — Alphonse Girard, professeur au lycée de Bordeaux, auteur d'une *Histoire de la guerre de 1870-71* qui compte parmi les

meilleurs ouvrages classiques de nos écoles, mort à 57 ans, en décembre ; — Alain de Goué, collaborateur de la *Revue du Bas-Poitou*, tué à l'ennemi, le 8 octobre 1918 ; — l'abbé Hermeline, professeur à l'Institut catholique de Paris, directeur de l'École diocésaine Sainte-Croix ; — Fritz Holl, correspondant du *Temps* à Strasbourg depuis de nombreuses années, mort à Strasbourg, le 7 janvier ; — le Dr Jeannel, doyen de la Faculté de médecine de Toulouse, mort à Paris, à l'âge de 68 ans, le 13 janvier ; — Jean Laffite, collaborateur de l'*Écho de Paris*, de la *Petite Gironde* et de l'*Agence républicaine*, qui a publié : *Le Lilas blanc, ou la Jeune Débutante* (Paris, 1902, in-16), mort en janvier ; — le chanoine Lemoine, supérieur de l'École Sainte-Croix à Orléans, mort à 58 ans, le 19 janvier ; — le Dr Lesieur, professeur à la Faculté de médecine, qui a donné entre autres, en collaboration avec le Dr Courmont, la partie relative à l'atmosphère et aux climats dans le *Traité d'hygiène* de Chantemesse et Mosny (1905, gr. in-8), mort le 16 janvier ; — Joseph Linyer de la Chevallerée, qui a publié des *Essais poétiques* dans la *Revue du Bas-Poitou*, tué à l'ennemi, en août 1918, à l'âge de 20 ans ; — le chanoine Poey, aumônier des dominicains de Pau, auteur d'un catéchisme fort apprécié et d'*Études sur les origines du christianisme et l'histoire de l'Église durant les trois premiers siècles* (Paris, 1903, in-16), mort le 9 janvier ; — Mme G.-G. Robert, auteur de nombreuses publications pour la jeunesse, notamment : *Jean et Françoise* (Toulouse, 1901, in-12) ; *Le Meilleur Tour de cabriole* (Paris, 1902, in-18) ; *Les Trois Cousins* (Paris, 1902, in-16) ; *Perdu dans les ténèbres* (Toulouse, 1903, in-12), morte à Tornac (Gard), le 29 décembre, à l'âge de 85 ans ; — Albert Solanet, directeur du *Bulletin de l'enseignement chrétien du diocèse de Mende*, professeur au grand séminaire de ce diocèse, qui laisse, outre un *Traité de chimie agricole* très apprécié, une *Monographie de Notre-Dame de Quézac* et diverses biographies dans la collection des *Contemporains*, mort à Mende, le 28 septembre 1918, à l'âge de 56 ans ; — le Dr Tanton, ancien professeur agrégé du Val-de-Grâce, mort à l'ambulance du Mont-Frenet, le 26 décembre ; — — François-Edmond Thiéry, ancien professeur à l'École nationale des eaux et forêts, qui a consacré à cette école près de 33 années de sa vie et laisse de nombreux ouvrages parmi lesquels nous devons rappeler : *Traité de mathématiques appliquées aux scieries et aux constructions ; Notices sur les instruments stadimétriques et les barrages curvilignes ; Restauration des montagnes, correction des torrents et reboisement* et *Étude sur les petits chemins de fer forestiers*, mort à Dijon, le 16 novembre 1918, à l'âge de 78 ans ; — le Dr Albert Weil, chef des laboratoires d'électro-radiologie de l'hôpital Trousseau et de l'hôpital auxiliaire n° 1, auteur de nombreux ouvrages de thérapeutique, notamment d'*Éléments de radiologie* et de : *Guide pratique d'électrothérapie gynécologique* (Paris, 1900, in-18) ; *Le Sang et les réactions défensives de l'hématopoïèse dans l'infection variolique* (Paris, 1901, in-8) ; *Manuel d'électrothérapie et d'électro-diagnostic* (Paris, 1902, in-16), mort le 21 janvier, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. Randolph Bourne, collaborateur de *The New Republic*, auteur de : *Youth and life* (1913, in-8) ; *Education and living* (1917, in-8), mort âgé de 32 ans, à New York, le 22 décembre ; — Angiolo Cellini, imprimeur florentin et secrétaire de l'administration de la *Rassegna nazionale*, mort en décembre 1918 ; — Émile Féron, fondateur du journal *la Réforme*, député de Bruxelles, qui fut pendant de longues années, avec M. Janson, le leader du parti libéral belge, qui joua, il y a une vingtaine d'années, un rôle important dans

l'évolution du parti libéral belge, mort en décembre, à Bruxelles ; — George Burman Foster, théologien baptiste, né le 2 avril 1858, à Alderson, professeur de philosophie de la religion à l'Université de Chicago, depuis 1905, auteur, entre autres ouvrages, de : *Finality of the christian* (1906, in-8) ; *The Function of religion in man's struggle for existence* (1909, in-8) ; — Nathaniel Clark Fowler, qui, dès ses premières années, se consacra au journalisme, auteur de : *Building Business* (1893) ; *Dollars and Sense* (1895) ; *Practical Publicity* (1896) ; « *Fowler's Publicity* » *a Cyclopedia of Advertising and Printing* (1897) ; *The Boy, how to help him succeede*, en collaboration (1902) ; *Starting in Life* (1906) ; *How to get and keep a job* (1907) ; *Practical Salesmanship* (1911) ; *How to save money* (1912) ; *How to get your pay raised* (1912) ; *Art of letter writing* (1913) ; *Art of story writing* (1913) ; *Handbook of journalism* (1913) ; *How to oblain citizenship* (1913) ; *Knockers Club* (1913) ; *One thonsand thing worth knowing* (1913) ; *Art of speech making* (1915) ; *How to sell* (1915) ; *Beginning right* (1916) ; *Principles of suffrage* (1916) ; *Grasping opportunity* (1917) ; *Principles of selling* (1918), mort récemment à Boston, âgé de 60 ans ; — William Ellerby Green, l'un des chefs de la maison londonienne d'édition Longmans, Green and Co., mort à 86 ans, le 25 novembre ; — Ivar Hæggström, imprimeur et libraire suédois, mort à 81 ans, à Stockholm, en décembre 1918 ; — Jacob Hegel, l'un des directeurs de la grande maison d'édition Gyldendal, à laquelle il donna une vigoureuse impulsion, collectionneur d'objets d'art, mort à 67 ans, le 20 décembre, à Copenhague ; — Ejnar Jespersen, qui dirigea pendant plusieurs années le « Nordisk Musikforlag » de Copenhague et qui fut un des membres actifs de l'Alliance française en Danemark, mort à Paris, le 16 novembre, dans sa 56e année ; — Axel Larsen, libraire notable de Copenhague, mort à 32 ans, le 19 novembre ; — Carl Liebknecht, fils du célèbre socialiste Wilhelm Liebknecht, qui, sans jouer dans l'histoire du parti socialiste allemand un rôle aussi considérable que son père, exerça cependant une certaine influence, collaborateur des journaux du parti, auteur entre autres ouvrages, de : *Militarismus und Antimiliarismus unter besonderer Berücksichtigung der internationalen Jugendbewegung* (Leipzig, 1907, in-8), tué à Berlin, le 15 janvier ; — Gustav Alexander Lundstroem, directeur du *Finsk bokhandelstidning*, mort à 59 ans, le 29 novembre ; — Rosa Luxemburg, la célèbre agitatrice socialiste, collaboratrice assidue de la *Neue Zeit* et de la *Leipziger Volkszeitung* à qui l'on doit notamment : *Die industrielle Entwicklung Polens* (Leipzig, 1898, in-8) ; *Sozialreform oder Revolution?* (Leipzig, 1898, in-8 ; 2e édit. en 1908), tuée à Berlin, le 15 janvier ; — Ole Henrik Mikkelsen, membre de la maison d'édition C. A. Reitzel, mort à 64 ans, à Copenhague, le 23 décembre ; — Solone Monti, journaliste, écrivain, l'un des dirigeants de la nouvelle croisade catholique italienne, dont nous pouvons citer : *Il Vincitore della morte* (Milano, 1902, in-16), [poème sur la vie et la passion de N.-S. J.-C., mort le 17 décembre, à moins de 40 ans ; — Walter Hines Page, l'un des membres de la grande maison d'édition Doubleday, Page and Co., ce qui ne l'empêcha pas d'aller représenter les États-Unis à Londres, comme ambassadeur en 1913, directeur du *Forum* (1890-1895), de l'*Atlantic* (1896-1900), auteur, entre autres ouvrages, de : *Rebuilding the old commonwealths* (1902, in-8) ; *The Southerner*, roman (1909, in-8), né à Cary, dans la Caroline du Nord, le 15 août 1855, mort à Pinehurst, N. C., le 21 décembre ; — William Agnew Paton, collaborateur du *New York World* de 1877 à 1881 et fondateur du *Scribner's Magazine* (1885-1887), à qui l'on doit : *Down the*

Islands, a Voyage to the Caribbees (1887) ; *Picturesque Sicily* (1897) ; *The First Landfall of Colombus* (1907) ; *Home Rule Ballads* (1907), mort à New York, le 11 décembre, âgé de 70 ans ; — William G. Preston, avocat à Buffalo, puis attaché successivement au *Bookman* et à la *Nation* de New York, mort le 18 décembre, à 52 ans ; — Emile Staïco, professeur roumain, qui laisse des études très appréciées sur le monde balkanique, divers mémoires communiqués aux Académies de Paris et de Bucarest, un essai sur une nouvelle étude de thermométrie en collaboration avec M. Ch. Guillaume, mort à 39 ans, le 2 janvier ; — le Dr Tanner, célèbre par le jeûne de 40 jours auquel il se soumit en 1880, sous la surveillance de plusieurs médecins, mort en janvier, à San-Diégo (Californie), à l'âge de 91 ans ; — Sir Donald Mackenzie Wallace, né le 11 novembre 1841, à Boghead, Dumbartonshire, qui, après de solides études aux Universités de Glasgow, d'Édimbourg, de Berlin, d'Heidelberg et à l'Ecole de droit de Paris et après d'assez longs séjours et voyages en France, en Allemagne, en Russie, en Turquie (1863-1884), devint secrétaire du marquis de Dufferin et du marquis de Lansdowne, vice-roi des Indes (1884-1889), fut attaché au tsarevitch pendant son voyage dans les Indes et à Ceylan (1890-1891), se vit chargé de la politique extérieure du *Times* (1891-1899), devint chambellan d'Édouard VII, puis de Georges V, et auquel on doit, outre la 10e édition de l'*Encyclopaedia britannica*, des ouvrages importants : *Russia* (1877, 2 vol. in-8) ; *Egypt and the Egyptian question* (1883, in-8) ; *Web of Empire* ; *Diary of the Imperial tour of their Royal Highnesses the Duke and Duchess of Cornwall and York in 1901* (1902, gr. in-8) ; *Our Russian ally* (1914, in-8), mort le 13 janvier, à Londres.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 10 janvier 1919, M. Dieulafoy donne lecture d'une communication sur certaines données mathématiques de l'architecture orientale, communication intitulée : *Quarante*. — Le 17, M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur un groupe de peintures relatif à Diane de Poitiers. — M. Svoronos, archéologue grec, lit une communication sur certaines découvertes archéologiques et numismatiques faites récemment en Grèce, notamment le grand atelier monétaire créé avec l'autorisation de Louis IX par Guillaume de Villehardouin, dans le Péloponèse et l'atelier monétaire de l'ancienne Athènes. — MM. Babelon, Homolle, Salomon Reinach et le comte Durrieu présentent quelques observations. — Le 24, M. S. Reinach appelle l'attention sur un grand tableau du musée de Varsovie, qui, selon lui, représente Catherine de Médicis, quatre de ses enfants et Marie Stuart, rendant visite à Diane de Poitiers au printemps de 1556. Ce tableau, que Vitet et Léon de Laborde virent à Paris en 1863, fut attribué par eux à Clouet. M. Reinach essaye d'établir que les connaisseurs de 1853 avaient raison et insiste sur l'intérêt que présente le tableau de Varsovie, notamment pour l'iconographie de Marie Stuart. — M. Durrieu présente quelques observations.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 janvier 1919, M. Lyon-Caen lit une communication de M. Bonet-Maury intitulée : *Les Projets de Bismarck sur l'hégémonie de la Prusse en Allemagne avoués en 1864*.

Prix. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 31 janvier, a partagé le prix Chénier, destiné à récompenser la meilleure méthode pour l'enseignement de la langue grecque, entre MM. Mason, professeur à la Faculté des lettres de Paris (1500 fr.) et Pernot, pour l'ensemble de ses travaux sur la philologie grecque (500 fr.).

Paris. — Le nouveau volume, qui vient de paraître, du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* se rapporte à l'*Université de Paris* et aux *Universités des départements* (Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-8 de x-803 p.). M. Charles Beaulieux, à qui l'on doit déjà notamment un bon répertoire des impressions anciennes de la Bibliothèque de l'Université de Paris, nous fait connaître les 1590 manuscrits qu'elle possède, en même temps que les 106 registres et 27 cartons de pièces qui forment les Archives de l'Université. C'est à lui aussi qu'est due la table générale du volume. La Bibliothèque de l'Université ayant hérité des anciens « collèges » de Paris : Cholets, M. Gervais Chrétien, etc., on comprendra qu'elle offre des ressources particulières pour l'histoire de l'ancienne Université. On y trouve aussi nombre de documents sur l'histoire religieuse et notamment sur celle du jansénisme. Les manuscrits d'intérêt historique général n'y font pas défaut : nous signalerons seulement les papiers de Duplessis-Mornay (n° 359 et suiv.), la correspondance de Dinteville de 1580 à 1586 (n° 377), celle du marquis de Crenolle au XVIIIe siècle (n°s 977-980, 985-989). A la Bibliothèque de l'Université de Paris se rattache, bien qu'indépendante, la Bibliothèque de Victor Cousin dont le catalogue a été dressé par M. Paul Deschamps et qui, avec les papiers du célèbre philosophe, contient ceux de MM. Barthélemy Saint Hilaire et Paul Janet. Il s'y trouve notamment des lettres intéressantes d'hommes plus ou moins célèbres. La Bibliothèque de la Faculté de droit possède aussi quelques manuscrits et des archives dont l'inventaire a été dressé par le regretté Paul Viollet. Quelques Universités de province ne possèdent aucun manuscrit : celles qui sont représentées ici sont : Aix-Marseille (catalogue par MM. G. Fleury et M. Godefroy) ; Besançon (Dr F. Prieur) ; Bordeaux (M. E. Bouvy) ; Caen (M. D. Bonnet) ; Dijon (M. L. Balland) ; Grenoble (M. V. Nicaud) ; Lyon (MM. M. Dreyfus et E. Gaillard) ; Montpellier (MM. H. Bel et L. Girard) ; Poitiers (M. G. Vacher de la Pouge) ; Rennes (M. N. Teulié) ; Toulouse (MM. G. Ducos et L. Vié). De ces bibliothèques départementales, la plus importante est celle de Montpellier, et les manuscrits en avaient été répertoriés dans le t. I de la série in-4 du catalogue ; ici l'on ne nous donne qu'un supplément. La Bibliothèque de Rennes offre un intérêt tout particulier par son fonds celte et breton.

— La bibliothèque du Xe arrondissement, dont Mme Alice Darrican a remis au point et publié le catalogue (*Ville de Paris. Bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile. Mairie du Xe arrondissement... Catalogue*. Paris, impr. de C. Paillié, septembre 1918, in-12 agenda de XXXVIII-416 p.), tient le premier rang parmi les bibliothèques municipales pour la sociologie et la géographie et le dernier pour les romans. Elle se distingue aussi de ses congénères parce qu'elle contient, à ce qu'il nous a semblé, un plus grand nombre de livres en langues étrangères. A la partie de l'Introduction de M. Coyecque qui est spéciale à la Bibliothèque du Xe, nous emprunterons quelques considérations intéressantes. S'attristant de la « condition vraiment trop insuffisante et arriérée de la bibliothèque publique en France », il insiste sur la nécessité pour un bibliothécaire de tenir le dépôt dont il est chargé au courant des publications capables de renseigner « la curiosité intelligente du public » sur les questions intéressantes « L'heure est venue, ajoute-t-il, d'organiser le service public de la lecture. »

— Dans une luxueuse brochure, tirée sur papier de choix, admirablement imprimée par Devambez et intitulée : *La « Salle de garde », histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris* (Paris, chez Montagu,

49, boulevard du Port-Royal, 1918, in-8 carré de 131 p., avec 4 pl. en couleurs, 5 pl. en noir et de nombreuses gravures documentaires dans le texte), le Dr Cabanès fait un tableau curieux de ces salles « où, dit-il gaiement, l'on mange, l'on cause, l'on chante, l'on fume... » Après avoir rappelé ce que furent les « ancêtres de l'internat » dans les hôpitaux depuis Louis XIII, l'auteur donne quelques indications sur la manière de vivre des internes, puis il passe en revue certaines œuvres littéraires conçues par les hôtes les plus célèbres de la salle de garde. Là nous apparaissent les Goncourt, Alphonse Daudet, Paul Bourget, Michelet, Gambetta, le musicien Hervé (de son vrai nom Florimond Ronger), d'autres encore, sans compter l'aventurier peu banal qui s'est appelé Cornélius Herz. Avec le Dr Cabanès, l'on visite Bicêtre, la Charité, la Salpêtrière, Necker, Laennec, etc., dont les salles de garde sont décrites sous divers rapports, mais principalement au point de vue artistique. Dans les deux derniers chapitres de ce petit livre, il est question des internes, acteurs et auteurs d'un « opéra polymorphe » à l'hôpital Saint-Louis et de l'humour à la salle de garde, avec les bals de l'internat et les drôleries et mystifications de nos futurs médecins graves et austères. Il faut dire que nous sommes ici en présence d'un « recueil de souvenirs d'autrefois, réuni pour les médecins d'aujourd'hui, auxquels il rappellera les heures de jeunesse des salles de garde ». Ces pages ne s'adressent donc pas au grand public, que certains détails ou diverses anecdotes et aussi plusieurs images pourraient quelque peu déconcerter ; mais les écrivains et les artistes, tout comme les médecins, y trouveront leur compte.

Anjou. — M. l'abbé Uzureau continue — et avec quelle ardeur au travail ! — la série, très variée, de ses publications. Dans *Quelques Lettres de soldats républicains en Vendée, en 1793-1794* (*Revue historique de la Révolution française*, de juillet-septembre 1918, et tirage à part. Largentière, impr. Mazel et Plancher, 1918, in-8 de 111 p.), il apporte une nouvelle contribution de détails utiles à divers événements connus de la guerre de Vendée : déroutes des troupes républicaines à Fontenay-le-Comte (25 mai 1793), à Chantonnay (5 sepembre) ; défense d'Angers (3-4 décembre) ; le régime de la Terreur qui fut aussitôt après instauré dans cette ville ; exactions des colonnes infernales (1794) ; etc.

— Si M. l'abbé Uzureau donne bien les noms des *Quatre Commissaires du conseil exécutif à Angers (1794)* (*Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* et tirage à part. Angers, Grassin, 1918, in-8 de 10 p.), il nous entretient presque exclusivement de l'un d'eux, Philippe Baudin, célèbre surtout par son énergie à défendre les éléments modérés des administrations et des sociétés populaires angevines contre les terroristes du crû, marchant à la remorque des abominables assassins Francastel et Hentz, commissaires de la Convention. Baudin paya de sa liberté sa courageuse intervention ; même il faillit porter sa tête sur l'échafaud. M. Uzureau a été heureusement inspiré en rééditant ici le discours de Baudin, dont il a retrouvé un exemplaire rarissime à la Bibliothèque de la ville d'Angers. Mais la mission des commissaires du conseil exécutif était, officiellement, d'ordre purement économique. Il s'agissait de dresser l'évaluation des pertes causées aux habitants du département de Maine-et-Loire par la guerre des Vendéens et les documents de ce genre reproduits dans la brochure qui nous occupe sont particulièrement intéressants.

— *La Fondation de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, telle qu'elle fonctionne encore aujourd'hui, date du 18 janvier 1828, nous dit

M. l'abbé Uzureau (Angers, Grassin, 1918, in-8 de 25 p.). Autorisée par dépêche ministérielle du 25 juin 1831, elle a été reconnue comme établissement d'utilité publique par ordonnance royale du 5 mai 1833 et n'a pas cessé depuis de contribuer utilement au développement des travaux agricoles, horticoles, industriels et historiques en Anjou. La brochure qui nous occupe donne d'intéressants renseignements sur cette importante société savante. Regrettons seulement que l'auteur n'ait pas songé à rappeler que, sous ce nom relativement nouveau, elle n'est que la reconstitution, par voie de fusion, de l'antique Académie des belles-lettres d'Angers, créée le 31 mai 1684 et du Bureau d'agriculture datant du 24 fructidor, an VI (10 septembre 1798).

Bretagne. — La 1re série des *Cahiers bretons* dont nous sont parvenus les nos 2 et 3, avec pour directeur littéraire M. Yves Le Febvre et pour rédacteurs, l'un Louise Bodin (*En Bretagne : des livres, des voyages, des impressions des opinions* (Lannion, 1918, petit in-8 de 72 p.) et l'autre, André Suarès (*André Suarès et la Bretagne* (Lannion, 1918, in-8 de 64 p.) s'applique à décrire une province et un peuple qui, pour le pittoresque et les coutumes, attirent toujours la curiosité du lecteur. Il ne s'agit, bien entendu, que de la Bretagne bretonnante, la vraie, l'autre étant depuis longtemps francisée. M. Le Febvre a réuni pour la rédaction des cahiers de cette série, dite « de guerre », un groupe de jeunes écrivains pleins de bonne volonté qui tiendront à sortir de la banalité de ce genre de descriptions, en nous donnant quelque chose de nouveau, sans sortir de l'exactitude et de la sincérité, double condition qui s'impose tout d'abord. Il faut attendre les autres cahiers avant de se prononcer sur la valeur réelle de la série.

Languedoc. — L'Académie des Jeux-Floraux, qui avait perdu cinq de ses membres pendant la guerre, vient de procéder à des élections. Elle a nommé « mainteneurs » : le général de Castelnau, que des liens étroits rattachent à Toulouse et aux Jeux-Floraux, et qui a accepté par une longue et aimable lettre adressée au marquis de Suffren, secrétaire perpétuel ; le comte Henri Bégouen ; MM. Robert d'Welles, Roger de Vivie de Régie et Auguste Puis. L'Académie toulousaine, ayant perdu MM. Étienne Lamy et Edmond Rostand, maîtres ès-Jeux-Floraux, a élu à ce titre S. E. le cardinal Mercier, les maréchaux Joffre et Foch.

Saintonge. — Nous recevons la 6e livraison du tome XIX du *Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes* (*avril 1916-octobre 1918*) (Saintes, au siège de la Commission, 1918, in-8 paginé 273-340, avec 3 figures). On trouve dans ce fascicule : *Note sur un cadran solaire en étain et plomb, par Jean Pommier, 16 7*, découvert à Challaux en 1885, par le Dr Ch. Vigen (p. 282-283) ; — *Vers 1868. Critique de la guerre de la ligue d'Augsbourg contre Louis XIV et de l'attitude des puissances européennes figurées comme jouant à l'hombre*, document trouvé à Challaux en 1870. Texte, commentaires, annexe et essai d'explication, par le Dr Ch. Vigen (p. 283-288) ; — *Jussac et Corignac. 212 confessions pascales en 1770, fixation des jours par le curé. Le dernier jour réservé aux seuls meuniers.* Notes et observations par le Dr Ch. Vigen (p. 288-290) ; — *Les Armans, Allemands, en Roch et Saint-Palais. Origine du nom*, par le même (p. 291-292) ; — *L'Ile d'Oléron*, par M. Paul Énard (p. 302-305, avec 3 fig.) ; — *Brouage pendant la Révolution* (*Brouage prison*), par le Dr Vincent (p. 306-324) ; — *Le Lieu d'origine du miniaturiste Philippe dit de Mazerolles*, par M. Ch. Dangibeaud (p. 292-301). M. Dangibeaud discute non seulement sur l'origine tourangelle ou saintongeaise de cet

artiste, mais aussi sur son véritable nom, et cela sans arriver à une conclusion. Étant donné que ce Philippe, *dit* de Mazerolles, avait travaillé pour Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, que les États de ce prince comprenaient la Franche-Comté ou Comté de Bourgogne, que les originaires de cette province étaient particulièrement appréciés à la Cour de Bourgogne et qu'il existe un village du nom de Mazerolles non loin de Besançon, peut-être les recherches pourraient-elles être dirigées de ce côté. Simple suggestion, d'ailleurs.

Angleterre. — Le 1er février, a paru à Londres, le premier numéro d'une nouvelle revue artistique et littéraire. *The Art gazette* (Londres, G. Duke Street ; hebdomadaire, 15 fr. 60 par an) s'occupera des ouvrages dramatiques de musique, d'art et de littérature, sous la direction de M. J. T. Green et L. Danton Green.

Belgique. — M. l'abbé Paul Halflants, à qui l'on doit notamment une excellente histoire de *la Littérature française au* XIXe *siècle*, nous donne sous le titre : *Livres de chevet*, une *liste pratique dédiée aux honnêtes gens de bon vouloir qui désirent entretenir la culture générale de leur esprit* (Bruxelles, I. de Lannoy, 1919, in-16 de 44 p. Prix : 1 fr. 50). Dix-sept chapitres nous font connaître tour à tour, non point simplement par leur titre, mais par une appréciation raisonnée, les « Livres de chevet » (sur chaque sujet l'auteur s'est appliqué à ne signaler qu'*un* livre, le meilleur selon lui) que l'on doit avoir, lire et relire sur les matières suivantes : I. L'Écriture sainte ; II. Théologie dogmatique et morale ; III. Liturgie ; IV. Apologétique ; V. Vie intérieure ; VI. Histoire de l'Église ; VII. Histoire profane ; VIII. Philosophie ; IX. Économie politique ; X. Littérature française ; XI. Littérature néerlandaise ; XII. Littérature étrangère ; XIII. Formation personnelle, éducation ; XIV. Histoire de l'art ; XV. Géographie ; XVI. Sciences naturelles ; XVII. Ouvrages à consulter pour les lectures. Écrit à l'usage des Belges, ce petit volume sera consulté avec profit par d'autres que des Belges et *mutadis mutantis* sera un guide excellent pour tous les lecteurs de langue française.

Macédoine. — Le 12 décembre 1917, M. V. Djerić, professeur à l'Université de Belgrade, a fait au Collège libre des sciences sociales à Paris, une conférence où il a parlé de *l'Ethnographie des Slaves de Macédoine*, laquelle, insérée d'abord dans la *Patrie serbe*, a été ensuite tirée à part (Paris, édition de la « Yougoslavie », 1918, in-8 de 28 p.). L'auteur discute les assertions de certains linguistes bulgares, Tsonev notamment, et allemands (Oblati), prétendant que les Slaves de Macédoine, au sud de la ligne Kratovo, Skoplié, Tetovo, parlent bulgare. Il prouve que le dialecte macédonien tient autant du serbe que du bulgare et cite des textes du XIVe au XIXe siècle, qui donnent aux habitants de la Macédoine le nom de Serbes. Savante contribution à l'étude d'une question très complexe. Mais nous opposerons aux témoignages apportés par M. Djerić, celui de nos consuls à Salonique, au XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Cousinery spécifie que « les archevêques qui se succèdent à Vodena, quoique Grecs de nation, sont dans l'obligation d'apprendre la langue *bulgare* : leur diocèse se compose de plus de cent villages, dont les habitants ne parlent que cette langue. » De son côté, Pouqueville a noté que le pays entre Kastoria et Monastir est exclusivement peuplé de *Bulgares* et qu'on ne parle que leur langue. Or l'un et l'autre ont une autorité incontestable en la matière. Faudrait-il en conclure que les populations slaves de la Macédoine étaient jadis appelées indifféremment serbes ou bulgares ? Aujourd'hui elles se disent surtout « macédoniennes. »

États-Unis. — Nous avons donné précédemment l'analyse des mémoires de MM. Paul Bartsch, William Healey Dall, Olivier P. Hay, Wendell C. Mansfield, Victor Sterki et Henry Shaler Williams, mémoires extraits du vol. 51 des *Proceedings of the United States National Museum* (Washington Government printing office, 1917, in-8, 676 p. 121 pl.). Ce volume, qui vient de nous parvenir, contient encore les travaux suivants : — *Report on Arachnida collected by Messrs Curie Caudell and Dyar in British Columbia*, par Nathan Banks (6 p.) ; — *New and little-known heteropterous hemiptera in the United States National Museum*, par E. Bergroth (25 p. 4 genres nouveaux et 16 pièces nouvelles) ; — *A generic synopsis of the Coccinellid larvae in the United States National Museum, with a description of the larva of Hypersaspis binotata Say*, par Adam Böving (30 p. 4 pl.) ; — *Paraphernalia of a Korean sorceress in the United States National Museum*, par I. M. Casanoviez (7 p. 5 pl.) ; — *Some American fossil insects*, par T. D. A. Cockerell (18 p. 1 pl. ; 4 genres nouveaux et 20 espèces nouvelles) ; — *New species and varieties of foraminifera from the Philippines and adjacent waters*, par Joseph A. Cushman (12 ; 53 espèces ou variétés nouvelles) ; — *Descriptions of new lepidoptera from Mexico*, par Harrison G. Dyar (37 p. ; 7 genres nouveaux 114 espèces ou sous-espèces nouvelles) ; — *Report on the Japanese Macrouroid fishes collected by the United States Fisheries steamer « Albatross » in 1906, with a synopsis of the genera*, par Charles-Henry Gilbert and Char. L. Hubbs (80 p. 4 pl. ; 1 genre nouveau et 8 espèces nouvelles) ; — *Descriptions of miscellaneous North American Chalcidoid hymenoptera of the family Eulophidæ*, par A.-A. Girault (14 p. ; 3 genres nouveaux, 20 espèces nouvelles) ; — *New Javanese Chalcidoid hymenoptera*, par A.-A. Girault (7 p. ; 2 genres nouveaux, 11 espèces ou variétés nouvelles) ; — *New North America hymenoptera of the family Eulophidæ*, par A.-A. Girault (9 p. ; 2 genres nouveaux et 11 espèces nouvelles) ; — *A revision of the rotatorian genera Lepadella and Lophocharis with descriptions of five new species*, par Harry. K. Harring (12 p. 9 pl.) ; — *A new genus and three new species of parasitic isopod crustaceans*, par W. P. Hay (6 p. 3 pl.) ; — *A Lower Jurassic flora from the Upper Matanuska Valley, Alaska*, par F. H. Knowlton (10 p. 4 pl.) ; — *A review of the fossil plants in the United States National Museum from the Florissant Lake beds at Florissant, Colorado, with descriptions of new species and list of type-specimens*, par F. H. Knowlton (57 p. 16 pl. ; 2 genres nouveaux et 20 espèces nouvelles) ; — *Descriptions of seven new species of red spiders*, par E. A. Mc. Gregor (10 p. 7 pl. ; 7 espèces nouvelles) ; — *On the geographical forms of the Philippine elegant titmouse, Pardaliparus elegans (Lesson) with descriptions of three new subspecies*, par Edgard Alexander Mearns (9 p.) ; — *A newly found meteoric stone from Lake Okechobee, Florida*, par George P. Merrill (2 p.) ; — *A recently found iron meteorite from Cookeville, Putnam County, Tennessee*, par George P. Merrill (2 p., 1 pl.) ; — *Notes on the Whitfield County, Georgia, meteoric irons, with new analyses*, par George Merril (3 pl. 1 pl.) ; — *Studies of weevils (Rhynchophora, with descriptions of new genera and species*, par W. Dwight Pierce (13 p. ; 15 superfamilles, familles ou subfamilles nouvelles, 1 nouveau genre et 2 espèces nouvelles) ; — *A contribution to our knowledge of the white flies of the subfamily Aleyrodinae (Aleyrodidæ)*, par A. L. Quaintance et A.-C. Baker (11 p. 46 pl. ; 10 sous-genres nouveaux, et 36 espèces nouvelles) ; — *New genera and species of Muscoid flies*, par Charles H. T. Towensend (25 p. ; 28 genres nouveaux et 27 espèces nouvelles) ; — *Notes on Alunite, Psilomelanite, and Titanite*, par Edgar T. Wherry (8 p.) ; — *Two*

new fossil plants from the Triassic of Pennsylvania, par Edgar T. Wherry (3 p. 2 pl. ; 1 genre nouveau, 2 espèces nouvelles).

Publications nouvelles. — *Il Primato di S. Pietro e de' suoi successori in San Giovanni Crisostomo*, da Niccoló card. Marini (gr. in-8, Roma, tipogr. pontificia nell'Istituto. Pio IX). — *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*, par P. Battiffol (in-12, Gabalda : Auguste Picard). — *Exposition de la morale catholique. Morale spéciale.* VIII. *La Justice et le Droit. Carême 1918* (par le R. P M.-A. Janvier (in-8, Lethielleux). — *Cours populaire de catéchisme*, par l'abbé E. Barbier (3 vol. in-12, Lethielleux). — *Religion, Famille, Patrie. Patrie*, par Mgr Gibier (in-12, Téqui). — *Théorie génétique de la réalité. Le Pancalisme*, par J. M. Baldwin ; trad. par E. Philippi (in-8, Alcan). — *Penser pour agir*, par G. Deherme (in-18, Grasset). — *La Psychologie de Stendhal*, par H Delacroix (in-8, Alcan). — *Manuel d'économie commerciale (La Technique de l'exportation)*, par P. Clerget (in-18, Colin). — *La Philosophie sociale de Ernest Solvay*, par A. Detillieux (in-16, Bruxelles, Lebègue). — *Chez les prophètes socialistes*, par C. Bouglé (in-16, Alcan). — *Introduction à la chimie générale*, par H. Copaux (in-12, Gauthier-Villars). — *Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine ?* par É. Flagey (in-16, Payot). — *La France agricole et la Guerre*, par le Dr C. Chauveau. T. II (in-16, Baillière). — *Œuvre de G.-H. Halphen*, publiées par C. Jordan, H. Poincaré, É. Picard. T. II (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Origine des formes de la terre et des planètes*, par É. Belot (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Face de la terre (Das Antlitz der Erde)*, par E. Suess : trad. de E. de Margerie. T. III. 4e partie (fin) et *Tables générales* (2 vol. gr. in-8, Colin). — *De la Criptographie, étude sur les écritures secrètes*, par A. Langie (in-16, Payot). — *Œuvres de Virgile*, texte latin, publiées avec une Introduction et des notes, par F. Plessis et P. Lejay (in-16 cartonné, Hachette). — *Gloires et deuils de France*, in-16, Hachette). — *Les Rimes sanglantes*, suivies de *Terre d'Alsace*, par E. H. Verdier (in-16, Figuière). — *La Meuse, vers et sonnets*, par H. Dacremont (in-16, Figuière). — *L'Impossible Rêve*, par E. Pellerin et J. Bollery (in-16, Figuière). — *Musiques éparses*, par C. Duboscq (in-8, Figuière). — *Poëmes. Sous les yeux de la mort. La Source et le ciel*, par G. Audibert (in-16 carré, Crès). — *Las cien mejores poesias (liricas) de la lengua portuguesa* ; trad. directamente en verso por F. Maristany (in-16, Editorial Cervantes). — *Conférences de l'Odéon*, par G. Gavault, 3e série (in-16, Hachette). — *Le Tragique quotidien. Pensées, drames, nouvelle*, par le P. Le Perroy (in-12, Lethielleux). — *La Fin de Claude*, par M. Reynès-Monlaur (in-16, Plon-Nourrit). — *La Faiblesse des forts*, par G. Rageot (in-16, Plon-Nourrit). — *Sous le masque*, par Delly (in-16, Plon-Nourrit). — *César-Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique*, par J. Farmer (in-16, Payot). — *César Capéran, ou la Tradition*, par L. Codet (petit in-16, Gallimard). — *Jacqueline Lavernel*, par É. Garry (in-16, Jouve). — *Les Petits Neutres*, par C. Mancey (in-8, Lethielleux). — *Le Mexique moderne*, par R. Bigot (in-8, P. Roger). — *Les Pêches maritimes. Un Tour sur le Dogger Bank*, par H. Malo (in-16, Bossard). — *Manuel des études grecques et latines*, par L. Laurand (fasc. I et VI), (2 fasc. in-8, Auguste Picard). — *Vie de sainte Zite, patronne et modèle des personnes de service*, par Mgr A. Saint-Clair (in-12, Téqui). — *Sous le masque de « William Shakespeare. » William Stanley, VIe comte de Derby* (2 vol. in-16, Payot). — *French Protestantism, 1559-1562*, by C. G. Kelly (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV, à la France*, par A. Hamon (in-16, Beauchesne). — *Soufflot, sa vie, son œuvre, son esthétique (1713-1780)*, par J. Monval (gr. in-8

Lemerre). — *Correspondance de Soufflot avec les directeurs des bâtiments concernant la manufacture des Gobelins (1756-1780)*, publiés par J. Mondain-Monval (gr. in-8, Lemerre). — *Le Cardinal Collier*, par J. Munier-Jolain (in-16, Payot). — *Études robespierristes. La Conspiration de l'étranger*, par A. Mathiez (in-18, Colin). — *Le Morbihan et la Chouannerie morbihannaise sous le Consulat*, par É. Sageret (4 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Les Origines du pangermanisme (1800 à 1888)* : textes traduits de l'allemand par divers, avec une Préface de C. Andler (in-8, Conard). — *La Mission du comte de Saint-Vallier (décembre 1877-décembre 1881*, par E. Daudet (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Affaire de Saverne*, par J. Rovère (in-16, Bossard). — *Treinta anos de mi vida*, por E. Gómez Carrillo. Libro I (in-16, Madrid, Sociedad general española de libreria). — *La Ensenanza de la historia en la Universidad espanola y su reforma posible*, por J. Deleito y Piñuela (gr. in-8, Valencia, Miguel Gimeno). — *La Conversion de Magdeleine*, par G. Issandon (in-16, Beauchesne). — *La Française dans ses quatre âges*, par G. Guillou (in-16, Société d'éditions Levé). — *L'Université nouvelle*, par « les Compagnons » (in-12, Fischbacher). — *Le Problème de la compétence dans la démocratie*, par Joseph-Barthélemy (in-8, Alcan). — *Demain*, par Lysis (in-16, Payot). — *Mémoires de l'ambassadeur Gérard. II. Face à face avec le Kaiserisme* (in-8, Payot). — *Aspects politiques de la guerre mondiale*, par Paul Louis (in-16, Alcan). — *L'Europe au jour le jour*, par A. Gauvain. T. II à VI (5 vol. in-8). — *L'Europe dévastée*, par W. Muehlon (in-16, Payot). — *La Guerra suprema*, por el capitan Araña (Zaragoza, Heraldo de Aragon). — *Le Dilemme de la guerre*, par G. Calderon (in-18, Grasset). — *Clemenceau*, par C. Ducray (in-16, Payot). — *David Lloyd George*, étude biographique, par H. Spender ; trad. de R. L. Cru (in-18, Colin). — *Quelques Guides de l'opinion en France pendant la Grande Guerre 1914-1918*, par A. de Chambure (in-16, Celin, Mary, Elen). — *Au Vieil-Armand. Lettres de Henri Volatier, chasseur au 5e bataillon alpin, à sa fiancée*, publiées par G. Mouterde, S. J. (in-16, Beauchesne). — *Vingt Jours de guerre aux temps héroïques*, par le comt[t] A. Grasset (in-16, Berger-Levrault). — *Les Gars de la flotte*, par A. Galopin (in-16, Albin Michel). — *Vue générale d'Alsace-Lorraine*, par J. Duhem (in-16, Bossard). — *L'Alsace sous la domination allemande*, par F. Eccard (in-18, Colin). — *L'Alsace telle qu'elle est*, par Mgr Herscher (in-12, Lethielleux). — *Au Pays de la Sarre. III. Sarrelouis et Sarrebrück*, par E. Babelon (gr. in-8, Leroux). — *La Bélgica que yo vi*, por J. Subirá (in-16, Valencia, Editorial Cervantes). — *L'Angleterre avant et après la guerre*, par P. Reynaud (in-18, Grasset). — *L'Irlande ennemie*, par R.-C. Escouflaire (in-16, Payot). — *Allemands d'hier et d'aujourd'hui*, par A. Chuquet (in-16, de Boccard). — *L'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, par J. Rivière (in-16, « Nouvelle Revue française »). — *En captivité... 11 juillet 1916-1er novembre 1917*, par A. Limague (in-12, Lethielleux. — *Les Captifs*, par le capitaine R. Christian-Frogé (in-16, Berger-Levrault). — *Lettres à un converti de la guerre*, par G. Letourneau. 2e série (petit in-16, Lecoffre, Gabalda). — *Une Ame de séminariste soldat. Le Sergent Pierre Babouard, du 125e d'infanterie*, par P. Vigué (in-16, Beauchesne). — *Vous, soldats !* par J. Tournassus (in-16, Vitte). — *Brest-Litowsk*, par S. Grumbach (in-16, Payot). — *La Russie bolchéviste*, par E. Antonelli (in-16, Grasset). — *La Pologne inconnue*, par K. Waliszewski (in-18, Colin). — *Le Rapport secret du Dr Johannès Lepsius sur les massacres d'Arménie*, publié par R. Pinon (in-16, Payot). — *Le Maroc de 1918*, par H. Dugard (in-16, Payot).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Les Origines du pangermanisme (1800 à 1888), textes traduits de l'allemand par P.-H. Michel, A. Givelet, J. Monier, R. Fauquenot, R. Lambert, M. Chrétien, H. Cattanès, Mlle Leseur, G. Mendel, M.-J. Jeannin, J. Dutilleul, R. Serreau, M. Galland, S. Manzagol, C. Boudet, A. Chevallier, L. Lévy-Dispeker, Th. Brulé, M. Denis, S. Charlot, M. Faure, avec une Préface par Charles Andler. Paris, Conard, 1915, in-8 de 335 p. — Prix : 5 fr.

Parmi les nombreuses publications auxquelles a donné lieu le besoin que nous avons ressenti depuis la guerre de nous expliquer à nous-mêmes cet état d'esprit du peuple allemand dont nous éprouvions les terribles effets, peu ont une portée aussi grande que la *Collection des documents sur le pangermanisme* traduits de l'allemand et publiés sous la direction de M. Charles Andler. La méthode consistant à mettre sous les yeux du lecteur les textes mêmes est excellente. Elle nous permet de constater comment les idées, dont le gouvernement allemand a poursuivi la réalisation en déchaînant sur le monde la plus atroce des guerres, sont le fruit d'une prédication vieille d'un siècle, qui les a profondément inculquées à tout le peuple allemand. Il n'en faut pas davantage pour expliquer avec quel entrain il s'est jeté, à la suite de ses maîtres, dans cette entreprise.

Dans sa Préface, M. Charles Andler nous fait suivre l'évolution du pangermanisme depuis les contemporains de Gœthe, jusqu'à Bismarck. Il nous montre à son origine quatre mirages de grandeur passée : deux de tradition prussienne, le souvenir de l'Ordre teutonique et celui de la grandeur militaire prussienne ; deux de tradition allemande, le prestige du Saint-Empire et l'œuvre de la Ligue hanséatique. Puis, en exposant successivement les idées de Dietrich von Bülow, Arndt, Jahn, List, Moltke, Bismarck, Treitschke, Lagarde, Frantz, il fait ressortir les nuances qui les distinguent les uns des autres et met en évidence l'unité de leur doctrine sous la diversité des apparences. Si brutales que nous paraissent les conceptions bismarckiennes, elles furent jugées trop timides par Paul de Lagarde et Constantin Frantz, qui rêvent d'un empire d'Allemagne étendu jusqu'à l'Orient d'un côté, jusqu'à l'Argonne de l'autre. Grande œuvre qui vaut bien une guerre, disent-ils, mais cette guerre serait la dernière. Cette œuvre serait aussi l'anéantissement de la Prusse, car, dans l'esprit de Constantin Frantz, l'Allemagne doit se soustraire à la domination de la Prusse ; il condamne le principe prussien de la force pure.

Impossible d'indiquer un choix parmi les morceaux traduits, plus intéressants les uns que les autres, et parfaitement choisis pour donner une vue d'ensemble de la doctrine pangermaniste. On pourrait s'étonner de ne pas trouver dans ce livre les figures si remarquables de Fichte et de Hegel qui en furent les premiers théoriciens et prétendirent étayer ses ambitions par des raisons idéologiques. M. Charles Andler les a mis en tête du volume qu'il a consacré, dans la même collection, au *Pangermanisme philosophique* et qui ne peut guère se séparer de celui dont nous venons de parler. Pour que le pangermanisme fût possible, il fallait que le peuple allemand fût convaincu de sa prédestination et de la nécessité, qui ne le laissait pas libre de renoncer à ses grandes destinées.

La puissance militaire de l'Allemagne s'est effondrée sous les rudes coups que lui a portés le maréchal Foch ; le désordre issu de la révolution retardera son relèvement économique. Mais le peuple allemand, du haut en bas de l'échelle sociale, n'en reste pas moins pénétré des idées dont il a été saturé sous toutes les formes. Voilà pourquoi les livres de M. Charles Andler doivent être l'objet de notre étude la plus attentive : tous les Français doivent savoir comment a été formé l'esprit allemand. A ce propos on ne saurait trop regretter qu'à part M. Andler, dont on se rappelle les polémiques retentissantes, les maîtres officiels de la jeunesse française aient attendu l'agression allemande pour montrer l'Allemagne sous ses traits véritables. Eux qui la connaissaient si bien se devaient d'éclairer leurs élèves, le public..., et même le gouvernement. A. T.

Mémoires de l'ambassadeur Gerard. II. *Face à face avec le kaisérisme.* (*Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre mondiale.*) Paris, Payot, 1919, in-8 de 334 p., avec 8 planches hors texte. — Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume des *Mémoires* de M. James W. Gerard n'est pas moins intéressant ni moins important que le précédent : *Mes quatre années en Allemagne* que nous avons signalé à nos lecteurs il y a quelques mois (*Polybiblion*, t. CXLII, p. 5) et qui a si fort indigné les Allemands ; M. de Bethmann-Hollweg est allé jusqu'à taxer d'immoralité l'ambassadeur américain ; celui-ci se moque agréablement de cette prétention d'un Allemand à parler de moralité et il n'a pas de peine à montrer la légitimité de sa publication.

Face à face avec le kaisérisme comporte vingt sept chapitres : I. La Personnalité du Kaiser ; II. Qui inspire le Kaiser et qui décida la rupture avec l'Amérique ? III. Qui coula le « Lusitania » ? IV. Le Kaiser et le Crime de lèse-majesté ; V. Quand le Kaiser croyait que nous faisions du bluff ; VI. Les Coulisses de la diplomatie allemande ; VII. Le Plan d'attaque de l'Allemagne contre l'Amérique ;

VIII. Les Premiers Complots de l'Allemagne au Mexique ; IX. La « Kultur » du kaisérisme. L'Ame allemande ; X. Les Petits Kaisers : XI. Récréation de princes ; XII. L'Éternel Féminin ; XIII. La Vie domestique et la brutalité du peuple ; XIV. Les Buts de l'autocratie ; XV. L'Autriche-Hongrie, État vassal du Kaiser ; XVI. L'Influence allemande sur les neutres du Nord ; XVII. La Suisse, autre puissance neutre ; XVIII. La France entrevue ; XIX. Mon entrevue avec le roi d'Espagne ; XX. Les Empires allemands et leur méthode ; XXI. Le Retour au pays ; le kaisérisme en Amérique ; XXII. L'Entrevue avec le Kaiser ; XXIII. Le Futur Kaiser ; le Kronprinz et ses frères ; XXIV. Quand l'Allemagne s'effondrera ; XXV. Les Erreurs de l'Allemagne ; XXVI. Le Président Wilson et la Paix ; XXVII. Après la guerre ?

M. Gerard n'est pas systématiquement hostile à l'Allemagne, ni même au Kaiser et à son entourage ; il reconnaît à Guillaume II et à ses enfants de grandes qualités ; il juge le Kronprinz plus favorablement qu'on ne le fait d'habitude et il semble même sceptique vis-à-vis des accusations dirigées contre lui sur sa conduite pendant la guerre (sur ce point les témoignages que l'on a par ailleurs ne permettent pas d'être aussi indulgent) ; il manifeste à l'égard de M. de Bethmann-Holweg des sentiments d'estime et presque de sympathie. Ce qu'il accuse, ce contre quoi il a voulu dresser ses compatriotes, c'est le régime politique de l'Allemagne, c'est ce qu'il appelle le kaisérisme, cette autocratie militariste qui dominait tout et qui a jeté l'Allemagne contre l'humanité entière. Aussi son indignation s'exalte-t-elle contre les propagandistes de l'Allemagne aux États-Unis, qui ne reculent devant aucun moyen pour amener la grande république américaine dans l'orbite du germanisme ; même à ce point de vue spécial son livre contient des révélations aussi surprenantes qu'affligeantes ; des livres d'enseignement, acceptés, soutenus par les autorités scolaires imprégnent l'esprit des écoliers d'idées mensongères et leur inculquent de la constitution allemande une conception fausse, contraire aux faits, *made in Germany*.

Aux faits observés directement par M. Gerard s'ajoutent les informations et les renseignements qui lui sont parvenus par diverses voies et aussi ses opinions personnelles, les conclusions qu'il croit pouvoir tirer de ce qu'il a vu ou entendu ; tout n'offre pas par conséquent le même degré de certitude ; mais comme l'ambassadeur se montre un homme avisé et prudent et qui ne se paie pas de mots, son livre est pour nous plein d'enseignements précieux. Sur la personne du Kaiser, sur sa duplicité, sur sa responsabilité, sur le caractère de ses enfants et des hommes d'État de l'Allemagne, sur les conditions matérielles et morales du peuple allemand, sur la mentalité germanique, sur la situation économique et sur la difficulté — pour ne pas

dire l'impossibilité — de réduire l'Allemagne par la famine ; sur la possibilité d'une révolution ou d'une évolution politique, sur les sentiments et les vues de la politique impériale vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, sur les relations des empires centraux avec la Scandinavie et la Suisse, il y a dans ce volume nombre d'indications précises et précieuses à retenir. Le passage en France de M. Gerard lui inspire pour notre pays quelques paroles sympathiques dont nous lui savons gré et une opposition, tout à notre avantage, entre ce qu'il a vu chez nous et ce qu'il a observé en Allemagne. De son entrevue avec le roi d'Espagne, nous ne noterons ici qu'un point qui a son importance : Alphonse XIII, qui cependant s'est montré personnellement sympathique à la France, a rappelé à l'ambassadeur qu'en même temps que roi d'Espagne, il était « archiduc autrichien. »

Nous attirerons aussi l'attention particulière du lecteur sur les deux chapitres intitulés : *Quand l'Allemagne s'effondrera* et *Après la guerre*. En n'oubliant pas que la Préface de M. Gerard est datée de mars 1918, il y a là des pensées à méditer, et qui ne doivent pas être perdues de vue par ceux qui sont appelés à rédiger les conditions de la paix. E.-G. Ledos.

L'Opinion allemande pendant la guerre 1914-1918, par André Hallays. Paris, Perrin, 1919, in-16 de II-268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Connaître l'état de l'opinion allemande pendant la guerre n'est pas assurément chose facile. L'Allemagne ne laissait guère transpirer au dehors ce qui se passait à l'intérieur de ses frontières, les rares neutres admis à voir l'Allemagne n'étaient guère que des germanophiles, dont on était sûr, que l'on cuisinait et qui, de retour dans leur pays, étaient surveillés de près par les agents de l'Allemagne ; ici même nous avons eu à parler de deux bons Espagnols, partis pour faire en Germanie leur petite enquête, sans guère savoir un mot d'allemand. Quant à la presse, la façon dont elle était muselée par une censure sévère, ne permet de s'en servir qu'avec beaucoup de précaution.

Le livre excellent de M. André Hallays nous apporte la preuve qu'un esprit critique qui sait utiliser les documents, les rapprocher et les comparer, est en mesure de reconstituer, du moins dans ses grandes lignes, les fluctuations de l'opinion. C'est ainsi que les journaux publiaient des articles inspirés par le gouvernement et destinés à remonter le moral du public ou à lui insuffler tels ou tels sentiments, et de ces efforts du gouvernement il est légitime d'induire que ce moral était affecté de telle ou telle façon, et que les sentiments contraires à ceux que l'on désirait risquaient de pénétrer dans la population germanique.

M. André Hallays distingue quatre périodes : I. Les Premiers

Enthousiasmes et les premières espérances (août 1914-décembre 1915) : 1. Avant la guerre : 2. La déclaration de guerre ; 3. La formation des dogmes ; 4. Les haines de l'Allemagne ; 5. Les grands enthousiasmes de 1915 ; 6. Le parti de la guerre et le parti de la paix ; — II. Les Déceptions, la nostalgie de la paix et le désarroi (janvier 1915-juillet 1917) : 1. La déception de Verdun ; 2. La guerre sous-marine, les notes du président Wilson, la polique intérieure ; 3. La crise économique, la lassitude et le mécontentement ; 4. La foi en Hindenbourg ; 5. Les victoires en Roumanie, la proposition de paix ; 6. La guerre sous-marine à outrance et la rupture avec les États-Unis ; 7. Le repli « stratégique » de Hindenburg ; 8. Désarroi de l'opinion (avril-juillet 1917) ; — III. Le Réveil des espérances et des convoitises : 1. Les premiers mois de la dictature militaire ; 2. Caporetto ; 3. Le maximalisme en Russie ; 4. Brest-Litowsk ; 5. Les projets d'offensive sur le Front occidental ; 6. Les grèves de janvier 1918 ; 7. Nervosité de l'opinion à la veille de la grande offensive ; 8. Victoire et enthousiasme ; 9. Nouvelles inquiétudes ; — IV. La Suprême Désillusion, le désespoir (15 juillet-11 novembre 1918) : 1. L'offensive française ; 2. Le sentiment de la défaite ; 3. La défection de la Bulgarie ; 4. L'effondrement.

Sans doute l'on ne peut considérer ce travail comme définitif ; lorsque nous aurons entre les mains des renseignements et des sources qui ont manqué à M. Hallays, il y aura des retouches à faire au tableau. Je crois cependant que dans l'ensemble il est exact.

La conclusion de M. Hallays est sévère — ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas juste. Comme M. Maurice Muret, il nous répète : « Pas d'illusion sur l'Allemagne... C'est afin de se préparer à la prochaine guerre que l'Allemagne recourt au stratagème de la « démocratisation », pousse son Empereur hors de l'Empire et accepte, les yeux fermés, les conditions les plus avilissantes. La paix qu'on lui imposera ne sera jamais ni trop dure ni trop lourde. Toutes les rigueurs sont justes, tous les scrupules absurdes devant tant de mauvaise foi unie à tant de lâcheté. »

E.-G. Ledos.

La Guerre allemande et la Conscience universelle, par Albert, prince de Monaco. Paris, Payot, 1919, in-16 de 170 p. — Prix : 3 fr.

Malgré ses 170 pages, le livre du prince de Monaco est un peu court, si l'on regarde au titre : « la Guerre allemande et la Conscience universelle. » Pourtant il est trop long d'une bonne moitié, car nous y lisons, sans grand intérêt, des extraits de publications connues, voire les réflexions personnelles de l'auteur sur la philosophie sociale, la religion et le rôle de la Papauté dans cette guerre. Allégé de tout cela, le livre prend une bien autre valeur, car c'est la déposition

solennelle que le prince a voulu faire, racontant, en témoin impartial, ce qu'il a entendu avant août 1914, ce qu'il a vu pendant la guerre.

Ami personnel de l'empereur Guillaume, il fréquente assez souvent l'Allemagne et la famille impériale pour pouvoir nous donner, sur les mœurs des Prussiens notoires, des détails discrètement indiqués, mais édifiants, ou encore sur l'état d'esprit du Kronprinz, blâmant en 1908 son père d'accepter le tribunal de La Haye pour un litige avec nous : « Quoique, dit-il, les Français aient raison dans cette affaire, un État puissant ne doit point, sous peine de perdre son prestige, reculer, même s'il a tort, devant les probabilités d'une guerre. »

Non moins documentaires sont les confidences que fait au prince Albert le Kaiser, plein d'indulgence pour les Turcs qui massacrent les Arméniens, jouant au bon apôtre et prétendant que son armée est surtout une école sportive destinée à dégrossir l'Allemand engoncé et fruste. Notons surtout les paroles échappées à l'Empereur, à bord du *Meteor* ou du *Hohenzollern*, à Kiel, en juin 1914 : le 28, apprenant l'assassinat de l'archiduc Ferdinand, Guillaume s'exclame : « Maintenant, je dois tout recommencer ! » C'est déjà assez clair ; et voici un autre aveu, plus précieux : regardant avec irritation l'escadre anglaise venue pour le saluer, Guillaume dit à son hôte que, si la guerre éclate, « le monde verra ce qu'il n'a jamais connu ! »

Remercions le prince de Monaco d'avoir bien voulu nous faire connaître ces conversations, moitié abandonnées, moitié calculées, où éclatent à la fois l'hypocrisie et la férocité du monstre.

Ce témoin, dont tout le monde connaît la probité scientifique, a constaté aussi des choses que le monde n'avait jamais connues : tandis que les armées alliées, marchant de l'avant, respectaient les tombes allemandes, il a vu nos cimetières profanés, des caveaux violés, volés, puis souillés d'excréments. Pour punir le prince de ses protestations contre ces crimes, le Boche pille ses propriétés de France et saccage le château d'Avricourt appartenant au ministre de Monaco ; on le fait sauter, naturellement après l'avoir vidé de fond en comble, et le voleur c'est le prince Eitel Fritz von Hohenzollern, parti trop précipitamment pour avoir pu emporter tous ses paquets, soigneusement étiquetés par sa Maison.

Puisque le prince Albert a bien voulu être si net sur ces points, pourquoi ces nuages sur d'autres coins qui nous intéressent au moins autant ? Pourquoi, avant la guerre, le prince de Monaco semble-t-il chercher un rapprochement entre la France et l'Allemagne, au nom de « la majorité des Français ? » Qui donc l'avait prié de servir d'intermédiaire ? Et surtout que veut dire, à la page 96, cette révélation

trop mystérieuse : « ... Un jour je vous avais transmis, dit le prince à l'Empereur, une parole autorisée qui venait de France, et qui affirmait la certitude d'une paix durable en Europe si vous tranquillisiez le monde par une simple démonstration d'équité envers l'Alsace-Lorraine » ? ? MAURICE SOURIAU.

La Guerra suprema, por el capitán ARAÑA, articulos publicados durante cuatro años de guerra en el « Heraldo de Aragon. » Zaragoza, tip. del « Heraldo », 1918, in-16 de IV-206 p. — Prix : 3 fr.

Étant de ceux qui, dès la première heure, « ont eu foi dans la cause de la justice et de la dignité humaine », le vaillant collaborateur de *El Heraldo de Aragon* est demeuré sur la brèche, poursuivant des traits légers et acérés de sa critique les germanophiles avoués ou honteux qui n'ont reculé devant aucun moyen pour gagner les sympathies de l'Espagne à la cause du kaisérisme et qui y ont employé des procédés aussi peu habiles parfois que déloyaux. En réunissant ici quelques-uns des articles que de 1914 à 1918 il a publiés dans *El Heraldo*, il a bien soin de nous prévenir que ce sont là des pages éphémères et qu'il ne s'attend pas à les voir prises en considération par la postérité. Ces articles courts, vifs, alertes, n'ont pas seulement, me paraît-il cependant, le caractère d'une lecture agréable, pleine de considérations justes et de réflexions piquantes ; mais on y puisera plus d'un renseignement sur la lutte d'influences qui a divisé l'Espagne, plus d'un trait de la psychologie espagnole pendant la guerre.

Les articles recueillis par l'auteur s'étendent du 21 septembre 1914 au 18 juin 1918. Mais la Préface est datée d'octobre et dans l'épilogue : *Hacia el final*, l'auteur voit clairement que nous sommes à la veille de la paix, mais d'une paix tout autre que celle que rêvaient les Allemands, d'une paix dans laquelle la France reçoit « la récompense de ses grandes vertus » et dans laquelle la Belgique retrouvera son indépendance et son bonheur.

Sans partager toutes les idées de l'auteur — je crois, par exemple, qu'il s'illusionne en disant que si Bebel et Jaurès n'étaient pas morts, ils auraient empêché la guerre d'éclater ! — je répète que j'ai lu son livre avec intérêt, plaisir et profit. E.-G. LEDOS.

My war diary, by MARY KING WADDINGTON. London, John Murray, 1918, in-8 de VI-364 p.

Anglaise de naissance, veuve de l'archéologue distingué qui représenta la France au Congrès de Berlin et qui, après avoir été ministre des affaires étrangères, remplit avec éclat les fonctions de notre ambassadeur en Grande-Bretagne, Mme Waddington s'est fait avantageuse-

ment connaître dans les pays de langue anglaise par ses souvenirs de femme de diplomate et par ses tableaux de la vie de château en France.

Le nouveau volume où elle nous raconte les incidents de sa vie, tant à Paris qu'à Marcuil et aux Aulneaux pendant les dix-huit premiers mois de la guerre, ne sera pas moins bien accueilli du public, croyons-nous. Ses relations mondaines lui ont permis de voir beaucoup de choses ; ils lui ont fait aussi entendre bien des bruits dont elle se fait l'écho dans ces pages et qui, s'ils ne répondent pas toujours à des réalités certaines, aident du moins à comprendre l'état de l'opinion en France dans certaines sphères influentes, ses mouvements et ses nervosités. Mme Waddington nous apporte un témoignage relatif au fameux passage des Cosaques par l'Angleterre au début de la guerre ; il aidera à refaire l'histoire de cette curieuse légende dont tous nous avons entendu quelque chose. Naturellement, il n'est guère possible d'analyser brièvement un livre de ce genre ; il vaut par l'accumulation des détails : les mille incidents menus qu'il nous relate contribueront à reconstituer la physionomie si intéressante de notre pays de France pendant la guerre ; et s'il y a de ci, de là, des taches dans cette physionomie, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble en demeure, dans le livre de Mme Waddington comme dans la réalité, infiniment beau et touchant.

Dans une sorte d'appendice, l'auteur nous raconte sa vie au milieu des Britanniques, à Hazebrouck, où elle vécut d'octobre 1916 à juin 1917, auprès d'un de ses petits-fils gravement malade. Elle aussi elle a l'occasion de rendre hommage à l'organisation de nos alliés et à leurs grandes qualités. Et elle nous fournit plus d'un trait, non négligeable, de la physionomie qu'ils ont donnée aux pays occupés par eux.

Avouons que nous avons fermé le livre avec le regret que Mme Waddington ne l'ait pas continué plus loin et l'espérance qu'elle voudra bien nous donner un nouveau journal jusqu'à la victoire.

E.-G. Ledos.

Notes d'une internée française en Allemagne, par Céline Fallet. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, petit in-8 de 64 p., avec 12 gravures hors texte. — Prix : 3 fr.

Mlle Fallet n'est pas restée longtemps sous la férule germanique, mais sa pénible odyssée, — qui commence à la déclaration de guerre alors que, partie de France le 30 juillet 1914, elle essayait de regagner Radom, en Pologne russe, où elle était institutrice, jusqu'au 24 septembre, date à laquelle elle était enfin autorisée à gagner la Suisse hospitalière, — n'en est pas moins une curieuse contribution à la psychologie des foules allemandes au début des hostilités.

Arrivée en terre française, à Évian, Mlle Fallet y retrouva, parmi les réfugiés de la région meusienne, sa vieille mère qui lui fit le navrant récit des épreuves de toutes sortes subies par elle du fait d'Allemands brutaux, brutaux comme ils le furent partout sur notre sol envahi.

E.-A. Chapuis.

Le Martyre de Lens. *Trois Années de captivité*, par Émile Basly. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de IV-279 p. — Prix : 4 fr. 50.

Député-maire de Lens, la « ville noire », M. Basly est un témoin à charge dans le grand procès ouvert depuis plus de quatre ans contre l'Allemagne, comme tous ceux d'ailleurs qui ont écrit ou écriront leurs souvenirs de la Grande Guerre.

Les trois années de captivité de l'auteur doivent s'entendre, sauf les derniers temps passés en exil en Belgique (avril 1917), de la très pénible co-habitation avec les envahisseurs dans l'infortunée ville de Lens, que ceux-ci finirent par détruire totalement, de propos délibéré, après avoir, selon l'expression de l'ancien mineur, « assassiné la mine », afin de ruiner le pays.

En restant à son poste de premier magistrat de la cité, M. Basly a fait simplement son devoir ; il le déclare lui-même ; mais il l'a rempli avec un zèle, une énergie extraordinaires, et surtout une sollicitude ingénieuse à l'égard de ses adminitrés. Toujours sur la brèche, peut-on dire, il s'est efforcé d'adoucir l'horrible misère d'une population molestée, insultée, rançonnée par le plus implacable, le plus haineux des ennemis, et, pour y parvenir, il a eu recours aux moyens les plus variés. Son livre nous apparaît comme un roman d'une vie intense, où le pittoresque, l'atroce, l'héroïque et parfois — et malgré tout — le comique, donnent leur note tour à tour.

Le député socialiste, qui se montre en toutes circonstances un excellent, un courageux Français, rend justice à tout le monde, amis ou adversaires politiques. Pour lui, l'union sacrée dans une patrie souillée par l'étranger n'est pas un vain mot : il le dit très haut, et nous sommes persuadé, tant son récit respire la simplicité et la franchise, que ses actes se sont mis en harmonie avec ses principes de l'heure.

M. Basly pourrait peut-être offrir son livre aux méditations de ceux de ses collègues qui sont allés à Kienthal et autres lieux fraterniser avec les Allemands ; mais, à bien réfléchir, à quoi cela servirait-il ? Il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

E.-A. Chapuis.

Près des combattants, par André Chevrillon. Paris, Hachette, 1918, in-16 de XI-269 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que nous donne en ce volume M. André Chevrillon, ce sont

« les notes et croquis qu'il a rapportés de quelques voyages au Front. » Sous ce titre : *La France qui s'est levée*, il a placé en tête quelques pages où revit l'émotion résolue avec laquelle la nation accueillit la guerre. Il a ensuite groupé ses notes en quatre récits : I. *Au Front d'Argonne et de Champagne* (mai 1916). — II. *Sur le Front anglais* (Juin 1916). — III. *Les Champs de bataille de l'Ancre* (avril 1917). — *Furor teutonicus*. — Il a été à même de bien voir ce qu'il nous décrit. Il s'est de plus et surtout préoccupé de réfléchir et de nous faire réfléchir sur ce qu'il a vu. « C'est, je crois, dit-il, le point de vue psychologique qui domine dans les notes que l'on présente ici au lecteur. Chez les Anglais, on s'est préoccupé de répondre à des questions que nous nous sommes posées de bonne heure, en France, au sujet de nos alliés, de leurs habitudes, besoins, disciplines, méthodes — d'aider à comprendre des traits qui ont paru singuliers. A Péronne, à Nesles, devant l'une des œuvres caractéristiques de l'ennemi, on a brièvement évoqué les directions d'âme et d'esprit, les idées, la doctrine, qui opposent la Kultur à la civilisation, et l'Allemagne au reste de l'humanité. — Au Front d'Argonne et de Champagne, il s'agissait de nos soldats, de nos enfants, de notre chair. Pouvait-on froidement raisonner, comparer ? Une ou deux questions dominaient toutes les autres, et revenaient toujours. Qu'est-ce qui les anime, les inspire, qu'est-ce qui les fait si beaux ? Qu'est-ce que cette âme collective et nouvelle qui s'est mise à vivre en chacun, en l'assemblant à tous les autres ? Quel mystérieux changement spirituel a fait, des individus séparés et différents, les parcelles homogènes de l'être collectif le plus organiquement lié qui soit ? » Les pages sur la vie militaire composent un bien vivant tableau (p. 47 et suiv.). C'est une belle peinture que celle du spectre de la cathédrale de Reims (p. 101 et suiv.). Voici une définition remarquable : « Un empire qui ne se fonde pas sur la force militaire, mais sur le sentiment d'un lien spirituel et sur une certaine idée de liberté, un empire où le sentiment, par les méthodes de la liberté, peut susciter la force militaire, — il n'est pas besoin d'être Anglais pour souhaiter au monde la durée d'un tel empire. » (p. 111). Un contraste intéressant est celui qui se présente actuellement sur notre sol en maint endroit entre deux mondes bien distincts : la vieille France provinciale et l'Angleterre armée en guerre (p. 112, 113). Un autre contraste est peut-être encore plus frappant, celui que signale M. Chevrillon entre les façons de faire habituelles des deux civilisations (p. 116 et suiv.). Un curieux exemple de la transplantation chez nous des sentiments et des habitudes anglaises nous est donné par l'auteur dans les pages intitulées : *Country house* (p. 124 et suiv.), auxquelles sert de cadre la transformation momentanée en manoir d'Angleterre d'un château du vieux temps français.

Relevons encore les remarques de M. Chevrillon sur le stoïcisme anglais et l'euphémisme qui l'accompagne (p. 156, 157) ; sur « quelques méthodes » particulières aux Anglais (p. 163 et suiv.) et, à ce propos, la description d'une boulangerie militaire (p. 166 et suiv.) ; sur l'*efficiency* caractéristique du labeur anglais, laquelle consiste à « tout subordonner à cette fin pratique : le succès du travail » (p. 169) ; sur le sentiment anglais du devoir (p. 176 et suiv.). — C'est sur un tout autre ton qu'à bon droit M. Chevrillon définit et stigmatise cette perversité d'un peuple qu'il qualifie de *furor teutonicus*. On remarquera dans cette peinture vengeresse un trait caractéristique de l'Allemagne actuelle. « C'est la dualité des âmes, qui vient de leur docilité. C'est l'opposition, dans l'Allemand d'aujourd'hui, de deux êtres : l'individu particulier, personnel, lequel, on peut le supposer, participe du fond général à toute l'humanité, et du fond commun à tous les peuples de civilisation européenne (nous n'apercevions guère que cet Allemand-là quand nous voyagions en Allemagne) — et, d'autre part, la créature d'État, celle que l'État a fabriquée, dressée, possède, et qui apparaît à son commandement, pour se subordonner, âme et corps, à ses deux principes essentiels : égoïsme et volonté de puissance. » (p. 265, 266). — Le livre de M. Chevrillon est écrit d'un style vigoureux, imagé, plein de détails pittoresques, trop cherchés parfois et qui ne sont pas toujours parfaitement intelligibles.

MARIUS SEPET.

Au Vieil-Armand. Lettres de Henri Volatier, chasseur au 5e bataillon alpin, à sa fiancée, publiées par G. MOUTERDE, S. J. Paris, Beauchesne, 1918, in-18 de 193 p. — Prix : 3 fr.

Le petit soldat qui a écrit ces lettres pleines de cœur et de spontanéité, pittoresques parfois, toujours débordantes de sentiments religieux, était un simple paysan de la Bresse, devenu garçon boucher à Crançot, dans le Jura. C'est là que, juste au moment où la guerre éclatait, il venait de se fiancer à une jeune sœur de son patron.

On voit que Henri Volatier est de fort modeste origine, mais sa correspondance (1er juillet 1915-3 mai 1916) avec le digne prêtre qui l'avait formé, avec sa fiancée et la famille de celle-ci révèle une nature délicate et foncièrement chrétienne. Nul doute que, s'il eût vécu, il eût fondé une famille honorable à tous égards. Mais la Providence en avait autrement décidé : il fut tué au sommet du Vieil-Armand, le 4 mai 1916.

M. le chanoine Mouterde, à qui l'on doit la publication de ces pages vraiment édifiantes, a relié ces lettres entre elles par des détails biographiques, anecdotiques et descriptifs qui les expliquent ou les complètent.

E.-A. C.

Guerre de 1914-1916. Réponse au Livre blanc allemand du 10 mai 1915. « Die volkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs. » (*Royaume de Belgique. Ministère de la justice et ministère des affaires étrangères*). Paris, Berger-Levrault, 1916, gr. in-8 de VIII-517 p., avec une carte.

L'Armée allemande à Louvain en août 1914 et le Livre blanc allemand du 10 mai 1915. *Deux Mémoires publiés par les soins du gouvernement belge.* Port-Villez (Seine-et-Oise), armée belge, Imprimerie de l'Institut militaire des invalides et orphelins de la guerre, 1917, gr. in-8 de 169 p., avec gravures et fac-similés.

Autour d'Anvers, souvenirs et récits, août-octobre 1914, par William Speth. Paris, Crès, 1918, in-16 de VII-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Cardinal Mercier, par Mgr Herscher. Paris, Lethielleux, 1918, petit in-8 de 50 p., avec portrait. — Prix : 1 fr.

— Les Allemands ont publié le 10 mai 1915, par les soins d'un Bureau militaire à Berlin, un *Livre blanc* sur la « Guerre populaire belge » en 1914. A cet audacieux défi à la vérité travestissant les faits au point de changer en coupables les victimes de cette cynique invasion, le gouvernement belge a opposé la protestation d'un long mémoire qui réfute point par point les assertions intéressées de l'Allemagne, montrant l'iniquité et la non valeur de cette soi-disant enquête unilatérale. La *Réponse au Livre blanc allemand* passe en revue les accusations générales portées : 1° contre le gouvernement belge ; 2° contre la population belge ; 3° contre la commission d'enquête belge qui fonctionna sur place en août-septembre 1914, lorsque les événements étaient tout récents et susceptibles d'examen sérieux. Dans une seconde partie sont méthodiquement exposés les faits niés par les Allemands : destructions et brutalités dans les différentes localités envahies, spécialement le sac et le massacre des quatre villes d'Aerschot, d'Andenne, de Dinant, de Louvain. Noms, précisions, témoignages, documents abondent. En Appendice : les circulaires officielles, les lettres de l'évêque de Namur, celles de l'évêque de Liège, la correspondance du cardinal Mercier, l'énumération des localités belges dans lesquelles l'armée allemande s'est livrée à des violences ; avec les dates, les chiffres, les faits, toutes ces pièces établissent la véracité de crimes atroces et le scandale de leur négation intéressée.

— A côté de ce rapport d'ordre général sur toute l'invasion de la Belgique, voici un chapitre spécial consacré au rôle de *l'Armée allemande à Louvain en août 1914*. Deux « mémoires » d'un récit plus circonstancié dans une forme plus littéraire réfutent ici les mêmes mensonges et les mêmes attentats au droit des gens, à l'honneur, aux règles de la guerre civilisée. Ce travail est du mois de décembre 1915. L'uniformité de la barbarie et de l'aberration d'esprit chez tous les Allemands apparaît quand on voit les prêtres catholiques aussi

bien que les francs-maçons d'Outre-Rhin se refuser à répondre à l'appel à la justice que leur adressaient, chacun de son côté, les évêques et les loges de Belgique. Le texte de ces deux mémoires est corroboré par une liste nécrologique funèbre, une carte intéressante de l'invasion (août-septembre) et un certain nombre de reproductions photographiques des avis, proclamations, édifices, etc. intéressant la tragédie de Louvain.

— A la même époque un drame analogue se jouait *Autour d'Anvers*. William Speth, un Anglais, a noté ses souvenirs personnels. Ils sont animés, vivants, bien groupés et parlent à l'imagination ; leur lecture est impressionnante, encore que certains passages demeurent crus et grossiers ; tableau brossé un peu trop à la Téniers. Il y a bien quelques fantaisies probablement dans ces anecdotes, mais elles captivent l'attention du lecteur. C'est un mérite.

— Et au-dessus de tous ces souvenirs tristes, glorieux, émouvants, lugubres, patriotiques, chrétiens plane et planera toujours la belle figure du *Cardinal Mercier* si digne, si fort, si réservé, si courageux, si habile ; évêque, en un mot, protecteur et serviteur de son pays. Une conférence de Mgr Herscher rappelle ces grands traits d'une physionomie si belle avec un vrai bonheur d'expression et une heureuse simplicité.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Quelques Guides de l'opinion en France pendant la Grande Guerre, 1914-1918, par A. DE CHAMBURE. Paris, Celin, Mary, Eleu, 1918, in-16 de XXVII-223 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce livre est « dédié à la presse française. » Rien de plus exact, ni de plus juste, car c'est à étudier l'action même de la presse et de ses principaux rédacteurs que l'ouvrage est strictement consacré. Le voici, du reste, amené fort naturellement à évoquer maint aspect de la vaste guerre et des événements qui s'y greffèrent, tandis qu'une plume alerte campe à nos yeux la silhouette des journalistes en vue durant ces jours d'émotion.

D'abord, il est question des *Commentateurs du communiqué*, puis des *Hommes de lettres et journalistes* proprement dits, enfin de la *Grande Presse d'information*.

Un Avant-Propos vif et substantiel nous renseigne déjà sur l'allure, plutôt objective de l'ouvrage dont les divisions sont indiquées, dès la première page. A la fin, une table alphabétique des noms aide à feuilleter le volume et lui imprime un certain cachet d'œuvre sérieuse et presque d'érudition. Ici, le ton n'y vise pas. L'auteur s'efforce d'être impartial autant que renseigné dans son information. On pourra trouver que certaines appréciations manquent d'originalité ou de relief, mais on lira, non sans profit, dans ces pages, l'exposé d'une

documentation fidèle et une mise au point, appréciable, des jugements épars, formulés au jour le jour, à l'occasion des événements de la guerre. LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

Allemands d'hier et d'aujourd'hui, *esquisses historiques*, par ARTHUR CHUQUET. I. Paris, E. de Boccard, s. d., in-16 de 249 p. — Prix : 3 fr. 50.

La guerre qui vient de peser sur l'Europe occupe une place — mais pas toute la place, loin de là, — dans le nouveau volume que nous devons à la plume alerte et féconde de M. Arthur Chuquet.

Des dix-sept morceaux qui le composent, cinq seulement traitent des événements d'aujourd'hui : *La Première Prise de Mulhouse en 1914 ; — Les Allemands à Vouziers* (à propos du prince Max de Bade) ; — *De nouveau à Sedan*, d'après un journal allemand de 1915 ; — *Trois Carnets allemands ; — Les Normaliens morts pour la France.* On peut y rattacher indirectement trois autres articles : *Les Pressentiments de Wildenbruch ; — Guillaume II et l'archiduc Rodolphe ; Bismarck et les Allemands.*

Tout le reste est historique. Voici les titres des morceaux, plus ou moins développés, recueillis par l'éminent académicien : *Verdun en 1792 ; — Les Prussiens et le Musée du Louvre en 1815* (M. Chuquet y signale quelques-unes des reprises que nous pourrons faire utilement sur les objets volés par les Prussiens — Blücher ne reculait pas devant l'expression — à cette époque) ; — *La Guerre de tranchées en 1855 ; — Doudan et la Prusse ; — Thiers et Ranke en 1870 ; — Moltke ; — Oh ! les braves gens* (M. Chuquet y défend l'authenticité du mot attribué à l'empereur Guillaume) ; — *L'Aide-major Belval ; — Les Glorieux Camarades.*

On ne voit pas bien à quel titre figurent dans un volume sur « les Allemands » des articles comme celui sur *la Guerre de tranchées en 1855* où il n'y a pas un mot sur les Allemands, et comme deux ou trois autres qui ont pris place ici.

Mais cette réserve faite, reconnaissons que, dans ce volume agréable et instructif, l'on se rendra compte une fois de plus, hélas ! que la mentalité germanique d'aujourd'hui est assez semblable à celle d'hier. Et cela n'est pas fait pour rendre sympathiques ceux que nous avons vaincus. E.-G. LEDOS.

Front lines, by BOYD CABLE. London, J. Murray, 1918, in-8 de XIV-306 p.

Dédiés au Front dont ils parlent et sur lequel ils ont été écrits, les vingt-un récits que nous présente ici M. Boyd Cable me paraissent être un des meilleurs livres dans lesquels le lecteur puisse prendre

contact avec les troupes britanniques, en comprendre la vie et les labeurs quotidiens, mesurer les difficultés de leur tâche, apprécier les soucis et les préoccupations qui pesaient sur elle, comprendre l'esprit qui les anime et pénétrer les secrets de leur âme. Et peu importe que chacun de ces récits ne soit pas la relation d'un événement réellement arrivé ; si l'on peut parler de romans vécus, il n'est point de récits auxquels ce terme s'applique mieux qu'à ceux-ci : il y règne une intensité de vie, un réalisme simple et vrai qui vous saisissent et qui apparaissent non comme un produit de l'imagination, mais comme les impressions d'un homme qui a vécu de la vie des tranchées et qui en est tout pénétré. Une pointe d'humour rehausse ces récits pleins de couleur et dont la variété nous fait connaître les divers aspects de la vie en campagne pendant ces terribles années ; les hommes ne se montrent pas à nous comme des héros de la fable ; ils nous apparaissent avec leurs faiblesses d'hommes, même avec leurs terreurs momentanées, mais aussi avec cette volonté qui les fait triompher de ces petits côtés de leur nature et qui les rend malgré tout si grands et si héroïques.

Il ne peut être question ici d'analyser tous ces récits, ni même de les énumérer ; citons du moins, parmi ceux qui nous ont le plus frappé à un titre ou à un autre : *The suicide club, In the mist ; Home, Our battery's prisoner, According to plan.* E.-G. Ledos.

L'Angleterre avant et après la guerre, par Paul Reynaud. Paris, Grasset, 1919, in-18 de 127 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Reynaud a été bien inspiré en réunissant en un volume le texte des trois conférences qu'il fit en février 1918 à l'École d'artillerie de Fontainebleau, car elles présentent un tableau bien brossé et fortement documenté de « l'Effort anglais » pendant la guerre.

Les ministères radicaux qui gouvernaient le Royaume-Uni depuis la chute du cabinet de M. A. Balfour, avaient peu à peu orienté les esprits vers un pacifisme qui prédisposait à un rapprochement avec l'Allemagne ; la crise irlandaise battait son plein en 1914 et une agitation profonde se manifestait dans le monde du travail. C'est pourquoi la Wilhelmstrasse pouvait espérer que l'Angleterre serait réduite à l'impuissance, sinon à la neutralité, quand surgirait la guerre depuis longtemps préparée. Il n'en fut pas ainsi. La violation de la Belgique éclaira comme un puissant rayon la conscience britannique ; et, si trois ministres démissionnèrent pour ne pas avoir de responsabilité dans le drame, le pays, dans son ensemble, suivit patriotiquement son souverain et son gouvernement.

L'armée anglaise était peu nombreuse ; elle succomba presque en totalité sur les champs de bataille de Mons, de la Marne, des

Flandres ; une seconde armée, formée de volontaires du royaume et des Dominions la remplaça, et une troisième, recrutée après le vote de la loi sur le service obligatoire, vint en combler les vides et la renforcer. En 1918, 3 millions de soldats de l'empire britannique combattaient sur le Front de France, et l'on sait l'importance des effectifs qui luttaient victorieusement en Palestine, en Mésopotamie, dans l'Est-Africain allemand.

L'effort maritime fut admirable et progressif. A la lutte contre les escadres ennemies succédèrent la lutte contre les mines et les sous-marins, les audacieuses expéditions contre Zeebrugge et Ostende. Il n'y eut pas moins de 4.000 navires de tous formats battant pavillon britannique et montés par 400.000 marins.

L'effort économique et financier ne fut pas moins remarquable, et c'est à Lloyd George — le radical sectaire, l'ennemi des Lords — que revint le mérite d'avoir intensifié et harmonisé toutes les activités du pays dans l'unique pensée de gagner la guerre. M. Paul Reynaud a fort bien mis en relief les deux évolutions réalisées : l'action de l'Angleterre sur la guerre et la réaction de la guerre sur l'Angleterre au point de vue politique, et l'on ne peut que ratifier son jugement final : L'Empire britannique a largement fait son devoir au cours de la Grande Guerre et a donné aux Alliés le plus loyal et dévoué concours.

ROGER LAMBELIN.

L'Alsace sous la domination allemande, par FRÉDÉRIC ECCARD. Paris, Colin, 1919, in-16 de XVIII-309 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur était avocat au tribunal de Strasbourg avant la guerre. Il a lutté pour défendre, contre les maîtres du moment, la langue, la culture et la mentalité françaises. Dans la lutte entre l'Alsace et l'Allemagne, les puissances en jeu ne sont pas seulement un petit peuple et un grand empire, mais deux principes : celui de l'absolutisme et celui de la liberté. Ce conflit a été particulièrement aigu au moment de la réforme constitutionnelle en 1911. Il importait d'en étudier l'origine, le développement et les perspectives d'avenir. A ce point de vue, l'histoire de la domination allemande en Alsace devait acquérir une importance générale, dépassant de beaucoup son cadre territorial. L'auteur a entrepris ce travail et l'avait presque entièrement achevé, lorsque la guerre a éclaté. Il a pensé que son ouvrage viendrait maintenant à son heure, pour contribuer à fixer la vérité historique. Il a fait œuvre d'historien avec un grand souci d'impartialité, recourant très souvent au témoignage des Allemands eux-mêmes. Toutefois il semble qu'il n'ait pas su se garder d'un certain esprit de partialité dans l'examen des questions religieuses. Le lecteur pourra suivre pas à pas, dans ce volume, les péripéties émouvantes de la lutte

de l'Alsace contre ses dominateurs. C'est la protestation dans le cours des vingt-cinq premières années, l'éloquent silence d'un peuple courbé mais non asservi, puis le réveil de la jeune génération alsacienne. La germanisation a fait faillite. L'impérialisme militaire de la Prusse a été un fléau pour l'Alsace, il a constitué une menace pour toutes les nations, et il est devenu néfaste pour l'Allemagne elle-même. La chute de cet impérialisme et des organes qui le constituent est la condition essentielle de toute paix future. Le gouvernement impérial a agi en Alsace comme à Brest-Litovsk et il aurait agi de même partout, s'il en avait eu le pouvoir. Telles sont les conclusions de l'ouvrage. Il mérite d'être lu attentivement. A. Gasser.

L'Alsace telle qu'elle est, par Mgr Herscher. Paris, Lethielleux, 1918, in-12 de 143 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre contient des articles qui ont paru en 1917 et 1918 dans les *Annales politiques et littéraires*. Ils ont beaucoup gagné en force d'être ainsi réunis en volume. C'est à tort que l'on a reproché à l'éminent prélat d'avoir fait par ces articles le jeu de l'Allemagne, ou d'avoir rompu l'union sacrée. Il fallait que ces choses soient connues pour éviter autant que possible de regrettables malentendus. Mgr Herscher les a exposées du reste avec tout son cœur de patriote français et avec une connaissance parfaite de son pays natal. L'Allemagne avait élevé entre l'Alsace et la France une telle barrière que les deux pays ont forcément évolué séparément. Ne pouvant être française et ne voulant pas être allemande, l'Alsace a évolué dans un sens particulariste. Il faut en tenir compte dans les nouveaux rapports qui s'établissent maintenant que l'Alsace a fait retour à la France. Il y a une Alsace inconnue des Français. Pourquoi et comment ? Il y a aussi plusieurs sortes d'Alsaciens et notamment ce que l'auteur appelle justement des Alsaciens de contrebande. C'est ce qu'il expose dans les trois premiers chapitres. Les trois suivants dépeignent, avec une vérité saisissante, l'âme, le caractère et l'esprit des Alsaciens. Puis il fait une statistique de l'Alsace catholique et montre l'influence que le clergé a acquis en Alsace, influence qu'il a exercée en faveur de la France malgré la campagne religieuse qui fut entreprise contre elle, malgré le machiavélisme boche dans l'érection d'une Faculté de théologie catholique à l'Université de Strasbourg. Aussitôt l'armistice, les cours de théologie catholique ont été repris au grand séminaire, c'était un pas de fait vers la séparation de l'Église et de l'État en Alsace ; aussi a-t-on été surpris de voir réinstaller, par ordre supérieur, la Faculté catholique à l'Université. Les deux derniers chapitres étudient le rôle de l'école dans la germanisation, combattu par le clergé, et le rôle de l'élite alsacienne, dernier rempart de l'esprit français. A. Gasser.

L'Affaire de Saverne, novembre 1913-janvier 1914, par Julien-Rovère. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 74 p. — Prix : 1 fr. 80.

Lorsque cette affaire se produisit, le public français, les journaux même ne lui accordèrent pas toute l'attention qu'elle méritait. On n'y vit qu'un incident burlesque ; en réalité c'était la préface de la guerre. Les mobiles y apparaissent qui l'ont fait éclater et conduire avec toute la barbarie que l'on sait. Il faut savoir gré à M. J. Rovère d'avoir écrit cette page d'histoire où le parti militaire allemand se montre sous un jour cru, tel qu'il est, tel qu'il s'est montré ensuite dans cette guerre à laquelle il a poussé toute l'Allemagne, las qu'il était *de tirer à blanc*. C'est en vain que l'élément civil, administrateurs et magistrats, a essayé de réagir contre l'absolutisme militaire : celui-ci, appuyé par la cour impériale, le gouvernement d'empire et le pangermanisme, triomphe, submerge toute réaction, tout esprit de droit et de justice. L'emprise de la Prusse sur toute l'Allemagne se manifeste ouvertement. Quant aux Alsaciens ils nous apparaissent dans cette affaire aussi irréductibles qu'après l'annexion. Les événements de Saverne, insignifiants en apparence, mais pleins de substance en leur fond, nous présentent comme en un raccourci saisissant le long martyr qu'ont subi pendant 44 années nos frères d'Alsace-Lorraine. Il est avéré que le traité de Francfort a inauguré un régime de violence et d'injustice dans deux provinces ravies à la France et de sentiments français. Il est avéré que l'Allemagne n'a pu y maintenir sa domination que contre le vœu des habitants. Au jour où la guerre qui vient de finir a commencé, ces deux provinces, fortes de leur bon droit, indignement traitées par ceux qui les avaient conquises, attendaient de la France leur libération. A. Gassier.

Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine, par Jules Duhem. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 137 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 60.

A dater du jour où les armées allemandes se sont ébranlées contre la France, le traité de Francfort a été déchiré. L'Alsace et la Lorraine, unités provinciales définies géographiquement, historiquement et politiquement, mutilées par les traités et dont la mission était d'être l'intermédiaire conciliatrice entre deux races, selon Michelet, devinrent trop souvent la rançon des guerres qu'elles ne désiraient pas. A la veille d'un nouveau règlement du statut de ces provinces, il était utile d'étudier à nouveau la question. M. Duhem l'a fait dans une vue d'ensemble à la fois concise et suffisamment complète, rassemblant et analysant les traits, les faits et les témoignages essentiels.

Cette étude est faite en trois sens : 1° le sens géographique qui se dégage des conditions stratégiques, de la vie économique, de la race, des mœurs, de l'esprit national et des instincts natifs du peuple, et

qui tracent la vraie limite des deux provinces ; 2° le sens historique où l'auteur oppose la réalité aux subtilités d'histoire diplomatique exploitées par tous les auteurs allemands ; 3° le sens juridique rigoureux qu'il était indispensable de définir au moment où le gouvernement allemand discute sur la procédure de restitution, exige l'envoi de députés alsaciens-lorrains à l'Assemblée nationale allemande et réclame un plébiscite, qu'il tiendra d'ailleurs pour nul s'il est défavorable à l'empire. Cette dernière partie est traitée d'une manière particulièrement neuve et mérite toute l'attention du lecteur.

A. Gasser.

Le Gendarme Schneidig et ses mésaventures en Alsace, par Albert Geis ; traduit de l'alsacien par Jules Frœlich. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 167 p., illustré par H. Zislin. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rendu compte en son temps de l'ouvrage original en dialecte alsacien. Il a perdu quelque peu de sa saveur à la traduction, mais M. J. Frœlich l'a écrite dans un style Erckmann-Chatrian, dont la simple bonhomie a bien aussi son charme et répond au français provincial d'Alsace. Du moins les Français et ceux qui ne possèdent pas le dialecte alsacien, trouveront dans cette amusante histoire une démonstration directe du véritable caractère alsacien. L'amour de la patrie française, la haine la plus farouche de tout ce qui vient d'Outre-Rhin, pour s'exprimer dans un dialecte germanique, n'en est pas le moins du monde atténué. De plus c'est l'image vécue de l'Alsace pendant le régime allemand. Les incidents qui s'y succèdent ne sont nullement inventés, je l'ai déjà dit ; l'auteur a imputé seulement au gendarme Schneidig les exploits de plusieurs autres Boches, non moins « schneidig » que lui. Dans la Préface du traducteur, M. Frœlich nous présente l'auteur, Albert Geis, littérateur alsacien de grand mérite et collaborateur de l'artiste Zislin au Cercle théâtral de Mulhouse, comme à la revue satirique Dur's Elsass.

A. Gasser.

L'Allemand, *souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, par Jacques Rivière. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue française », 1918, in-16 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux parties : la première (*D'après nature*) nous montre l'Allemand tel qu'il est apparu à l'auteur. Cette partie est claire, généralement bien étudiée, quoique souvent un peu subtile : elle est d'inspiration très française ; l'autre (*A l'en croire*), en dépit des efforts visibles de M. Rivière, reste lourde et d'une digestion particulièrement laborieuse : nous subissons ici la pleine influence d'Outre-Rhin.

« Je fus fait prisonnier dans les derniers jours d'août 1914, dit l'auteur dans son Avant-Propos. Je suis resté près de trois ans en

Allemagne. Ce n'est qu'en 1917 que j'ai été interné en Suisse. » — Connaissant parfaitement la langue allemande, il fut désigné comme interprète dans les camps de prisonniers.

M. Jacques Rivière a visé loyalement à l'impartialité. En captivité, il lisait assidûment les journaux du pays. Est-ce à cette circonstance, (on s'imprègne parfois à son insu du suc des mauvaises lectures), qu'il doit d'émettre des appréciations contestables comme celles des pages 112 et suivantes où nous voyons que « les Allemands n'ont pas lancé dans cette guerre de véritables mensonges, de nouvelles entièrement fabriquées » ? Et cependant le chapitre où l'on relève cette manière de voir est intitulé : « La vérité, c'est tout ce que l'on peut faire croire » (idée allemande, d'après M. Rivière).

La présente étude est tellement fouillée et complexe que je me garderai bien de suivre l'auteur pas à pas. Je me bornerai donc à cueillir ces quelques appréciations : « L'Allemand est incapable de rien faire sans s'y être préablablement obligé. Et pas même le mal. Mais il s'y oblige fort bien. J'ai déjà montré dans quel esprit presque paisible et comme ouvrier il allait au combat. Tous les excès que je lui ai vu commettre après la bataille étaient empreints de la même application, portait de même la marque du devoir » (p. 136-137). — Quelle mentalité !

Après nous avoir « portraituré » l'Allemand *D'après nature*, l'auteur nous le présente selon la formule de Paul Natorp, publiciste germanique, très touffu, parfois obscur, que peu de lecteurs comprendront du premier coup. M. J. Rivière analyse copieusement un écrit de cet Allemand ; il le discute avec patience, sans aucune irritation, mais, tout de même (p. 227), il finit par s'écrier : « On a pu voir dans tout ce qui précède que je n'aimais pas beaucoup les injures. J'ai spécialement pris soin de retenir le plus longtemps possible le gros mot de barbarie. J'ai même condamné l'emploi qu'on en fait couramment pour stigmatiser certains défauts allemands que je crois avoir montré de qualité (*sic*) toute différente. Mais enfin voici le moment arrivé où je ne puis plus m'empêcher de le lâcher. Oui, tout bien réfléchi, même si le triomphe de l'Allemagne, même si la « révolution » du monde par l'Allemagne devaient représenter un progrès matériel positif, je prétends que ce ne pourrait être qu'au prix d'un retour à la plus effrayante barbarie intellectuelle. » Opinion longuement motivée ensuite, avec l'appui de Gœthe, et complétée enfin par ces quelques lignes des pages 232-233 : « Dans l'ordre social qu'inaugureraient les Allemands, sans doute une inflexible discipline matérielle règnerait qu'il serait fou de songer à enfreindre. Certes, on ne se gourmerait pas dans les rues ; cela deviendrait probablement un impossible, un invraisemblable dérèglement. Mais sous

cette enveloppe rigide, on serait en pleine barbarie, en pleine anarchie. » Suit un tableau peu réjouissant des conséquences.

Décidément, la Germanie n'est pas et ne sera peut-être jamais belle ni séduisante ; et, pour obtenir les sympathies du monde civilisé, les gens de la Kultur auront plus d'une étape à franchir.

E.-A. Chapuis.

Magyars et pangermanistes, par Stéphen Osusky et Jules Chopin. Paris, Bossard, 1918, in-16 de VIII-161 p., avec 2 cartes hors texte. — Prix : 3 fr. 60.

M. Stéphen Osusky est un de ces patriotes slovaques qui, chassés de leur pays par les persécutions magyares, n'ont pas cessé de lutter pour l'émancipation de leurs frères opprimés. Notre compatriote M. Chopin a été pendant dix-sept ans chargé d'un cours à l'Université de Prague. Il a traduit en français le travail de M. Osusky, qui avait paru d'abord en anglais ; il l'a de plus adapté, complété et mis au point, dans la mesure où on le peut en un temps où les événements se succèdent avec la rapidité d'un film cinématographique.

De cette collaboration est sortie une étude très solide sur les convulsions qui ont précédé l'effondrement de la monarchie des Habsbourg ; les auteurs indiquent les grandes lignes du projet de la Mittel-Europa, qui eût fait peser sa lourde domination militaire, politique et économique sur le reste du monde. En particulier, les Magyars, très jaloux de leur prépondérance, avaient mis à prix leur concours à une entreprise dont ils attendaient un accroissement de pouvoir et de richesse. La politique astucieuse des hommes d'État hongrois est présentée avec beaucoup de précision et nous ouvre des perspectives impressionnantes sur le sort que nous réservaient les Centraux si la victoire n'était venu trahir leurs convoitises.

P. Pisani.

L'Aube de la revanche. Les Victoires serbes de 1916, par Eugène Gascoin. Paris, Bossard, 1919, in-8 de 152 p., avec 20 photographies et une carte hors texte. — Prix : 4 fr. 80.

Plusieurs livres nous ont déjà raconté les malheurs de la Serbie et l'effroyable retraite de l'armée et de la population à travers les montagnes glacées de l'Albanie. Celui-ci est consacré à la revanche des Serbes. Il les prend à Corfou, halte bienfaisante après l'épreuve ; nous fait suivre les phases de leur réorganisation, avec de vivants portraits de leurs chefs : le prince régent, les voïvodes Michitch et Stépanovitch, le général Vassitch ; les amène en ligne à la gauche de l'armée française d'Orient (août 1916). D'abord violemment refoulés

par les Bulgares, ils reprennent l'offensive ; ce sont les victoires de Gornitchevo, du Kaïmatchalan, et la progression dans la montagne qui détermine la chute de Monastir. Le récit des événements militaires s'enchaîne bien et est mené clairement ; quelques anecdotes le rendent vivant. L'auteur insiste justement sur l'effort considérable fourni par les Serbes dans toute cette période, et sur la part que prit à leurs succès notre 2e bis de zouaves. Mais sa thèse, qui veut faire de Monastir une ville serbe, est contestée à la fois par les Grecs et par les Bulgares, avec des arguments qui mériteraient tout au moins d'être discutés. Quelques-unes des 20 illustrations photographiques sont intéressantes par l'idée qu'elles donnent du terrain et des champs de bataille. A. T.

Les Frontières historiques de la Serbie, par Gaston Gravier. Paris, Colin, 1919, in-8 de 164 p., avec 3 cartes dans le texte et 3 cartes hors texte. — Prix : 4 fr.

L'auteur de ce livre, glorieusement tombé, le 10 juin 1915, à Ablain-Saint-Nazaire, a été l'élève, à l'Université de Belgrade, de M. Iovan Cvijić. C'est dire que nous trouverons son œuvre marquée à l'empreinte des méthodes de ce maître, dont nous avons parlé dans le *Polybiblion* de février dernier (t. CXLV, p. 122-124) à l'occasion de sa géographie humaine de la *Péninsule balkanique*. L'ouvrage de M. Gaston Gravier tire un intérêt particulier de ce qu'il fut écrit en 1913, alors que la question yougo-slave n'était pas encore ouvertement posée. Il y fait une simple allusion en écrivant, aux dernières lignes de sa Conclusion, «que les Serbes, un jour ou l'autre, porteront leurs regards vers les provinces serbes de l'Autriche qui deviendra pour eux une sorte de nouvelle Turquie. Son étude vise le développement de la Serbie au cours du dernier siècle. Il voit dans ce pays « le type peut-être le plus représentatif de ces États qui naissent et se développent dans la zone longtemps indécise et mal différenciée où le contact s'établit entre deux mondes profondément différents de race et de civilisation. » La poussée serbe, surtout dirigée vers le sud, présente un double caractère de continuité et de rythme très remarquable. La Serbie est ainsi arrivée à garder, jusqu'à son dernier agrandissement de 1913, une homogénéité des plus précieuses. Souhaitons-lui de la conserver dans l'avenir. Livre excellent, où le lecteur sera heureux de trouver trois intéressantes reproductions des cartes anciennes de Witt (XVIIe siècle), Antonia Zatta (1781) et d'une carte serbe de 1805. Il vient à son heure au moment où le Congrès de la paix met les questions territoriales au premier plan. Mais sa valeur historique et documentaire lui assure une durée supérieure à celle de l'actualité. A. T.

Traditions françaises au Liban, par René Ristelhueber. Paris, Alcan, 1918, in-8 de VIII-314 p., avec 2 cartes dans le texte et 2 fac-simile hors texte. — Prix : 6 fr.

La nation maronite est fière de se réclamer de l'amitié de la France ; des liens millénaires la rattachent à notre patrie. Sans remonter jusqu'à Charlemagne dont les relations avec le Liban paraissent problématiques, la tradition française s'établit authentiquement dès le temps des premières croisades et ce sont les croisés qui sont les précurseurs de cette tradition ; nos missionnaires, nos négociants, nos pèlerins et nos voyageurs en sont les fondateurs ; nos rois en ont été les protecteurs et nos agents diplomatiques et consulaires ont sû l'entretenir avec une continuité de vues qui ne s'est jamais interrompue, même pendant la grande Révolution. Nous sommes à la veille du jour où la protection française sur la Syrie va prendre une forme nouvelle et, espérons-le, définitive.

M. Ristelhueber développe son exposé en utilisant de curieux documents tirés pour la plupart des archives des Affaires étrangères. Des épisodes caractéristiques interrompent le récit sans en diminuer l'intérêt. Telle la touchante histoire de la noble famille des Khazen, dont quatre membres ont exercé les fonctions consulaires en Syrie, de 1653 à 1758. Deux de leurs descendants étaient encore, en 1914, attachés au consulat de Beyrouth, et, victimes de leur attachement à la France, ils ont été pendus par les Turcs. Combien de Maronites ont payé de leur vie leur traditionnelle amitié pour nous ! Quelle reconnaissance devons-nous à l'historien qui nous rappelle ces glorieux souvenirs !

P. Pisani.

Le Rapport secret du Dr Johannès Lepsius, président de la Deutsche Orient-Mission et de la Société germano-arménienne, sur les massacres d'Arménie, publié avec une Préface de René Pinon. Paris, Payot, 1919, in-16 de XX-332 p. — Prix : 5 fr.

Le monde civilisé a frémi d'indignation en 1896 au récit des épouvantables tueries ordonnées en Arménie par Abd-ul-Hamid, « le sultan rouge » ; mais ce n'était que jeu de prince auprès des exterminations organisées en 1915 par les sinistres gredins qui composaient le comité « Union et Progrès. » De la Méditerranée aux frontières persanes, la population arménienne a été arrachée à ses foyers et à peu près anéantie ; il n'était question officiellement que de transporter dans des provinces lointaines des sujets remuants et soupçonnés de sympathies pour l'envahisseur moscovite, mais cette prétendue déportation n'était qu'un mensonge : sur deux millions d'Arméniens, les trois quarts au moins, sinon les sept huitièmes ont été victimes des assassins ; tués par leur escorte dûment stylée, morts de misère dans les

déserts où ils étaient parqués sans vivres ; les femmes et les enfants survivants étaient réduits en esclavage et convertis de force à l'islamisme ; on pensait résoudre la question arménienne en faisant disparaître toute la race.

Quelle part de responsabilité revient aux Allemands dans ces abominations ? Les perfides communiqués de l'Agence Wolf essayaient de donner le change et de justifier le crime ; des écrivains, comme le Dr Stuermer ont laissé percer une partie de la vérité et le présent volume dévoile l'affreux mystère.

Le Dr Lepsius, président de la Société des Missions protestantes d'Orient, est allé faire, dès la fin de 1915, une enquête, dont les résultats accablants ont été consignés dans un rapport minutieusement documenté ; ce rapport a été lu dans une assemblée de pasteurs et de missionnaires, puis imprimé, mais seulement en épreuves, et communiqué confidentiellement à quelques amis ; des démarches ont été tentées en haut lieu pour arrêter les massacres et se sont heurtées à l'indifférence officielle. La sévérité avec laquelle ces courageuses protestations ont été étouffées montre à quel degré le Kaiser et ses complices se sentaient impliqués dans cette sanglante histoire. Il a fallu l'effondrement du pouvoir impérial pour qu'on puisse enfin divulguer ces accusations écrasantes pour les Jeunes-Turcs et pour ceux qui les ont couverts de leur appui. P. Pisani.

Le Dilemme de la guerre, par Garcia Calderon. Paris, Grasset, 1919, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas une œuvre de peu d'importance que d'opposer l'une et l'autre, en un raccourci puissant, sans tomber dans l'abstrait, les deux conceptions du monde, la germanique et l'occidentale. M. Garcia Calderon y était préparé par le livre de valeur qu'il avait écrit, avant la guerre, sur *les Démocraties latines de l'Amérique*, étude concrète des conditions de vie de ces jeunes États démocratiques. « Un dilemme que vont résoudre des batailles », tel est, pour lui, le sens profond de la Grande Guerre ; entre les empires centraux et les démocraties de l'Occident, l'antagonisme était devenu si aigu, que seul un conflit sanglant pouvait le résoudre. La lutte est entre deux systèmes, sans conciliation possible. D'un côté, l'Empire ; de l'autre, les nations ; une race supérieure qui se targue de régénérer le monde ou des États divers qui suivent librement leurs destinées ; l'ordre uniforme imposé par l'autorité ou la diversité féconde ; la force brutale ou la pitié. Le triomphe du premier système représenterait le plus grand recul moral qui ait menacé la civilisation. On voit l'intérêt qui s'attache au sujet. Au cours de son développement, M. Garcia Calderon est amené à envisager les questions philosophiques et histori-

ques les plus importantes : rôle de la guerre et de la paix, valeur relative des diverses formes de gouvernement, impérialisme en général, pangermanisme. Signalons particulièrement le chapitre V : « La Race tutélaire » où se trouve condensé le meilleur de ce qui a été écrit sur la race allemande et sa prétendue prédestination. Le chapitre des « Deux Testaments » est aussi très remarquable par la manière dont il montre l'opposition irréductible entre les deux conceptions de la vie, la germanique et l'occidentale.

L'auteur conclut que la conception occidentale doit prévaloir, mais qu'elle sera rectifiée par les leçons de la guerre. Un Appendice donne l'éloquent discours qu'il a prononcé à la Sorbonne le 21 novembre 1917, pour expliquer comment, malgré l'effort allemand, l'Amérique espagnole et le Brésil restent profondément attachés à la France.

Bon livre, débordant d'idées, très justes le plus souvent, toujours étayées par une riche et solide documentation et présentées avec un souci de l'objectivité qui fait le plus grand honneur à l'auteur. Il a d'autant plus de mérite à rendre une pleine justice aux qualités incontestables des Allemands qu'il nourrit à l'égard de la France d'autrefois et d'aujourd'hui une vive sympathie, qui lui inspire les termes les plus heureux pour célébrer notre pays entre tous les autres. Un rapprochement s'impose entre ses idées et celles que G. Ferrero a développées dans ses deux livres : *La Guerre européenne* et *Le Génie latin et le Monde moderne*. Il est fort intéressant de voir ces deux Latins, partis du Janicule et de la Cordillère des Andes, se rencontrer à Paris sur les mêmes conclusions : impuissance du seul progrès scientifique à nous faire atteindre un idéal de perfection et supériorité de l'esprit sur la matière. Voilà ce qui distinguera toujours la civilisation latine de la civilisation germanique et pourquoi il fallait que nous sortions victorieux de la guerre. A. T.

Vertus guerrières, par le capitaine Z... Paris, Payot, 1918, in-16 de 250 p. — Prix : 4 fr. 50.

On doit au capitaine Z. plusieurs études pleines d'intérêt et d'originalité sur l'*Armée de la guerre*, sur l'*Officier et le soldat français*. Sous le titre : *Vertus guerrières*, il a groupé une série d'observations personnelles, de réflexions suggérées par les opérations auxquelles il a pris part, par les récits qu'il a recueillis.

Officier de complément, le capitaine Z. apprécie à leur valeur les officiers de carrière et par là il entend ceux d'avant la guerre et non tous les sous-officiers parfois trop rapidement promus ; et après avoir sévèrement jugé ces soldats de M. Barbusse, ces hallucinés sortis de l'imagination de l'auteur du *Feu*, il rappelle la belle leçon militaire donnée par le général de Castelnau, au camp de Mailly, dans les pre-

miers jours de juillet 1914. Le *Mercure de France* du 1er janvier 1917 l'avait publiée et elle est caractérisée par la question adressée par le général au colonel de Cissey, à l'issue de la manœuvre : « Où vouliez-vous mourir ? » C'est bien la suprême vertu guerrière : Mourir puissamment pour mourir utilement.

L'idée de fidélité est aussi un facteur de victoire. Le soldat doit être fidèle aux chefs, à la patrie, au drapeau, fidèle aux traditions de son corps, fidèle aux morts. Parmi les qualités qu'il doit acquérir et développer figurent : le dévouement, le sacrifice, le goût des responsabilités, l'esprit d'initiative et d'activité, l'opiniâtreté, la foi dans le succès.

A l'appui de chacune de ces vertus militaires, le capitaine Z. cite des exemples empruntés aux faits dont il fut témoin, aux citations qu'il a relevées. Il a lui-même foi dans l'avenir de la France, après la paix, mais il estime que la victoire eût été obtenue plus aisément, avec des sacrifices infiniment moindres : « Si nous avions été tous et de tous les temps loyalistes et unis par un commun idéal sous un chef véritable, avec un régulateur national (p. 62). » Il va de soi qu'avec un bon gouvernement on a les meilleures chances d'avoir une excellente armée. R. L.

Clemenceau, par Camille Ducray. Paris, Payot, 1918, in-16 de 122 p., avec 3 portraits et 1 autographe. — Prix : 2 fr. 50.

Les panégyristes de M. Clemenceau ont beau jeu en ce moment à nous présenter de sa vie seulement le beau côté. L'opinion publique, reconnaissante à leur héros de la part qu'il a prise à la victoire, leur saurait peut-être mauvais gré d'insister sur ce qui n'est pas à son honneur dans sa carrière passée. M. Camille Ducray a usé de cette facilité pour nous donner un Clemenceau où « l'homme politique » ne tient qu'une toute petite place entre « l'étudiant » et « le médecin » d'une part : « le journaliste », « l'écrivain » et le « grand citoyen » d'autre part (25 pages sur 121). Du terrible démolisseur que fut Clemenceau, qui n'a jamais cessé toute sa vie de poursuivre de sa haine et de ses sarcasmes tant de choses respectables, sacrées même : du Clemenceau que nous trouvons dans le recueil d'articles de l'*Homme libre* réuni sous le titre : *Dans les champs du pouvoir*, il n'est presque rien dit. Mieux vaut aujourd'hui insister sur le Clemenceau de *la France devant l'Allemagne*, animé d'une foi ardente dans les destinées de la patrie. Les citations de quelques passages des discours qu'il a prononcés à la Chambre, au cours de cette période tragique, vibrants comme des coups de clairon, sont bien faites pour nous donner la plus juste idée de son patriotisme et de la qualité particulière de son éloquence, toute proche de celle des orateurs de la Convention, quand ils proclamaient la patrie en danger.

Signalons (p. 83) les quelques lignes, heureusement mises en évidence par M. Ducray, où Clemenceau exprime ses ambitions de journaliste au sujet de l'action qu'il prétend exercer sur « le passant inconnu. » A. T.

Notre Clemenceau jugé par un catholique, par J. Raymond. Paris, Jouve, s. d., (1918) in-16 de 159 p. — Prix : 3 fr.

Cet opuscule que l'auteur appelle un « recueil de faits, de pensées et de jugements » (p. 35) constitue non seulement une apologie, mais une véritable apothéose de l'éminent homme d'État qui préside actuellement de si belle façon aux destinées de notre pays. Le nom de « catholique », spécialement réclamé par M. J. Raymond, ne se justifie dans son ouvrage à peu près par rien. Cet écrit d'ailleurs ne se distingue pas par la précision. Les quinze chapitres dont il se compose sont des amas successifs de louanges méritées, mais incohérentes. Le principal intérêt qu'ils offrent sont de nombreuses et longues citations des plus récents discours de M. Clemenceau. Cela aide à feuilleter jusqu'au bout le dithyrambe de M. Raymond. On y trouve un *lapsus* bien singulier. « L'Autriche-Hongrie, fatiguée de la guerre, subie sous le joug de l'Allemagne, nous dit l'auteur, s'était adressée secrètement *au pape Léon XIII (sic)*, qui avait fait appel aux belligérants, pour obtenir la cessation des hostilités. » Voilà du coup supprimés, non seulement les débuts du pontificat de Benoît XV, mais le règne entier de Pie X. M. S.

David Lloyd George, *étude biographique*, par Harold Spender ; traduction de Robert L. Cru. Paris, Colin, 1919, in-18 de 362 p. — Prix : 4 fr.

Voilà un ouvrage que liront avec profit et non sans agrément ceux qui seraient curieux de connaître la formation et la mentalité du Premier britannique. Évidemment c'est un livre d'ami, et d'ami enthousiaste. On ne saurait lui demander de critiquer. On aurait pu seulement souhaiter que sur certaines questions de politique intérieure il nous eût renseignés avec un peu plus de précision. Mais ce qu'il met en pleine lumière, c'est le rôle joué par son héros durant la guerre mondiale, un rôle de premier plan, que notre reconnaissance ne saurait oublier. Chancelier de l'Échiquier lors de l'ouverture des hostilités, et occupant ce poste depuis six ans, M. Lloyd George devint, en mai 1915, ministre des munitions ; en juin 1916, ministre de la guerre, à la suite de la mort tragique de Lord Kitchener ; en décembre 1916, premier ministre, concentrant tout de suite les pouvoirs dans un cabinet de guerre très peu nombreux, et se faisant l'un des plus actifs, l'un des plus décidés préparateurs de l'unité de direction et de commandement pour l'ensemble des armées alliées. Nul pourtant n'est

moins suspect de militarisme chauvin. Il avait combattu la guerre contre les Boers, et crânement, sans craindre d'affronter les huées, les violences. Contre l'Allemagne, il ne se décida pour la guerre que le 4 août, mais résolument alors. « Je puis comprendre, a-t-il dit, qu'un homme s'oppose à une guerre, mais je ne peux comprendre un homme qui fait la guerre d'un cœur hésitant. »

Lorsqu'en avril 1890 fut laborieusement élu à la Chambre des communes le modeste avoué-avocat (*attorney*) du pays de Galles qu'était alors le premier ministre d'aujourd'hui, et qui n'avait que vingt-sept ans, étant né le 17 janvier 1863 à Manchester, il s'était déjà révélé d'un vigoureux tempérament, d'une ardente éloquence. Il s'est formé et il a pris de l'ascendant en se révoltant ou en poussant à la révolte non-conformiste contre l'Église établie, enfant du peuple contre les *squires* de son comté, en attendant qu'il menât ses campagnes passionnées contre les *landlords* et contre la Chambre des pairs. Révolutionnaire, il l'a été beaucoup et trop. Mais entre le roi Georges V et lui, l'estime et même l'amitié sont aujourd'hui profondes et réciproques. Au premier rang des hommes d'État qu'il admire et qu'il aime, ce révolutionnaire place Edmond Burke. Il est pieusement attaché à sa petite patrie, le pays de Galles, pour lequel il réclame le *home rule*, fervent de sa langue, de sa poésie, de ses chants. Il a l'intelligence trop ouverte pour être prisonnier des mots et des formules : il a le sens du réel. Souhaitons qu'il nous en donne de nouvelles preuves tant à la conférence de la paix qu'en face des troubles ouvriers qui menacent la Grande-Bretagne.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Le Colonel Driant, par GASTON JOLLIVET Paris, Delagrave, 1918, in-18 de 264 p., avec un autographe du maréchal Foch. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nom sonne comme un coup de clairon de la guerre. Sous son pseudonyme de « Danrit » l'officier qui le porta était connu de toute une génération de jeunes lecteurs qui s'étaient enthousiasmés aux récits aventureux et pittoresques de ses romans militaires : *Robinsons sous-marins*, *Robinsons de l'air*, *la Guerre de demain*, *Histoire d'une famille de soldats*, etc... Maintenant le colonel Driant est entré dans la renommée guerrière, depuis son trépas glorieux au bois des Caures, au début de la terrible offensive contre Verdun, au mois de février 1916.

M. Gaston Jollivet, d'une plume alerte et familière, a puisé directement à d'excellentes sources : lettres, papiers de famille, archives régimentaires, pour conter la carrière essentiellement militaire de ce jeune officier d'Afrique, instructeur à Saint-Cyr, commandant de chasseurs en Lorraine, dont l'épée fut brisée par les ministres politi-

ciens qui faillirent, de 1900 à 1910, conduire l'armée française à la ruine. On faisait payer à Driant le « malheur » d'être le gendre du général Boulanger. Il utilisa alors son inaction forcée en écrivant dans les journaux et en entrant à la Chambre comme député de Nancy. La Grande Guerre le rendit à son rôle de soldat. Il s'y conduisit en héros. Toutes ses paroles, tous ses actes, tous les détails de son existence de combattant et de chef méritaient d'être recueillis. L'admiration de ses camarades, l'affection respectueuse de ses hommes lui donnaient une influence particulière. Sa perte est une des plus sensibles qui aient atteint l'armée et la France. La lecture de ce livre est faite pour nourrir le patriotisme. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Une Ame de séminariste soldat. Le Sergent Pierre Babouard, du 125e d'infanterie, par PAUL VIGUÉ. Paris, Beauchesne, 1918, in-16 de 220 p., avec 2 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Né le 30 juin 1892, à Loudun, Pierre Babouard fut tué d'une balle au front devant Verdun, le dimanche 7 mai 1916. Il avait, comme tant d'autres, quitté le séminaire pour le régiment. Comme beaucoup d'autres, il s'appliquait par esprit de devoir à exceller dans des obligations pour lesquelles il n'était pas fait. Plus et mieux que d'autres, grâce aux ressources multiples de sa riche nature, il s'imposa par son exemple et rayonna par sa parole. Il aspirait au sacerdoce de toutes les énergies de son âme d'apôtre, mais il accepta vaillamment le sacrifice qu'il avait envisagé et, semble-t-il, pressenti. « Il ne s'agit pas de vivre longtemps, disait-il, mais de bien vivre, et ce n'est pas gâcher sa vie que de la sacrifier librement, dans l'acceptation généreuse de la mort pour le salut du pays. » Ses élans vers Dieu l'élevaient sans cesse au-dessus des médiocrités où tant d'autres se complaisent. En même temps il s'évertuait à alléger son âme, à la dégager de tout ce qui pouvait alourdir son vol. Son biographe ne nous cache pas qu'il eut ainsi à veiller constamment contre les reprises d'une nature où certaines tendances d'amour-propre, en particulier, auraient pu faire échec à de belles qualités, et je ne sais rien d'émouvant comme le spectacle de ce jeune homme qui n'a rien de plus à cœur que de s'amender par amour de Dieu. A ce titre, son exemple sera utile non seulement aux lévites ses confrères, mais à tous les hommes qui se préoccupent d'ascension morale. CH. LANDRY.

Lettres à un converti de la guerre, par G. LETOURNEAU, 2e série. Paris, Gabalda, 1919, petit in-12 de VIII-355 p. — Prix : 2 fr. 50.

Encouragé par le succès si légitime qui a accueilli ses premières lettres, et qui avait été à la fois souhaité et prévu ici même (*Polybiblion* d'août-septembre 1918, t. CXLIII, p. 97-98). M. le curé de Saint-

Sulpice publie un second volume, dont l'utilité ne sera pas moindre. Il serait difficile de trouver ailleurs en si peu de mots des conseils plus précis et plus variés. Qu'il s'agisse d'orienter vers la révélation chrétienne un ingénieur athée désireux de s'instruire, qu'il faille répondre à des questions posées au sein d'un comité soit par un avocat à tendances modernistes soit par des partisans de la foi du charbonnier, que l'occasion se présente de rappeler les règles de la spiritualité chrétienne ou la nécessité de l'apostolat et de l'action sociale, toujours on entend, à point nommé, la parole la plus nette. Il n'est guère dans la manière de M. Letourneau de multiplier les longues phrases et les développements. Il procède par traits rapides, avec une sûreté de main qui révèle autant d'expérience personnelle que de savoir. Ce qu'il ne dit pas, il indique où on le trouvera : les références bibliographiques qui suivent chaque lettre complètent ainsi son enseignement. Les chrétiens attentifs à le suivre admireront chaque jour davantage les beautés de leur foi et la vivront en plénitude avec une logique mieux avertie. Il faut souhaiter que le nombre en soit grand.

Ch. Landry.

Les Consolations. Pour les cœurs dévastés, par Edwar Montier. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1918, in-16 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'enseignement de l'Église catholique, qui prête à chaque destinée humaine tant de sérieux et de grandeur, peut terrifier, par certain côté, les perspectives qu'il ouvre, d'autre côté, sont d'une splendeur incomparable, et c'est bien dans ces perspectives que doivent nous apparaître les morts qui viennent de donner leur vie pour la France. Ils sont beaux ; ils sont purs ; ils sont en sécurité ; ils sont heureux ; ils sont meilleurs ; ils vous voient ; ils sont tout près ; ils vous aiment ; ils vous comprennent ; ils sont à vous ; ils vous attendent ; ils vous recevront : tels sont les titres que M. Edward Montier donne aux chapitres de son livre en l'honneur de nos morts, je dirais volontiers aux chants de son poème, poème en prose, sauf la prière finale, mais dans lequel on sent constamment une âme ardente de noble poète. Œuvre de penseur aussi, et de fin moraliste, et de ferme chrétien. J'aurais aimé qu'il nous présentât davantage la justification théologique de ses affirmations. Mais je ne veux nullement insinuer qu'elles ne sont pas justifiées théologiquement. Entre les nombreux ouvrages qui ont été composés récemment pour offrir des consolations, celui-ci a été déclaré supérieur à beaucoup d'autres par Mgr Baudrillart, dans sa récente allocution (décembre 1918) à l'Assemblée générale de l'Assistance mutuelle des veuves de la guerre.

Baron Angot des Rotours.

La Cité de demain dans les régions dévastées, par J. Marcel Auburtin et Henri Blanchard. Paris, Colin, 1917, gr. in-8 de xii-317 p. — Prix : 6 fr.

L'un des auteurs de ce livre, M. J.-M. Auburtin, avait collaboré à un précédent ouvrage intitulé : « *Comment reconstruire nos cités détruites*. Mais, depuis lors, les questions de cet ordre n'ont cessé de se renouveler, de s'élargir. Pour montrer que le présent volume les envisage dans toute leur ampleur, il suffira de faire connaître ses grandes divisions : 1re partie, exposé des principaux travaux antérieurs sur la reconstitution des cités détruites ; 2e partie, conception des cités à recontruire ; 3e partie, l'exécution des travaux ; 4e partie, législation et réglementation. En divers points de ces études, il y aurait sans doute lieu de les compléter par la mention des faits ou de documents postérieurs à leur publication. Mais il y aura toujours profit à les consulter. Avec des indications abondantes et surabondantes de projets parlementaires et autres, les auteurs, quand ils expriment leurs idées personnelles, en proposent souvent de justes ou d'intéressantes. Ils souhaitent par exemple (p. 96) qu'à l'avenir on préfère aux monuments commémoratifs, dont on a tant abusé, des œuvres commémoratives bellement conçues, telles que places, groupements d'édifices. Ils recommandent de confier l'établissement des plans régulateurs (p. 106) à des architectes compétents, et non pas aux agents de second ordre auxquels s'adressent souvent les autorités locales. Ils font des vœux (p. 222) pour que la pratique se répande de contrats collectifs de travail, obligatoires pour les deux parties. Ils conseillent judicieusement d'utiliser davantage l'arrondissement en tirant meilleur parti des commissions sanitaires qui déjà y sont instituées, et en y créant des agences temporaires pour coordonner l'œuvre de reconstruction. Il doit être entendu que ce n'est pas seulement aux villes, c'est à tout groupement de population, que s'applique, en ces pages, le mot de *cité*, et il en est ainsi du terme, qui n'est pas très bien choisi, mais dont l'usage va se généralisant, d'*urbanisme*.

Baron Angot des Rotours.

L'Alimentation en temps de guerre, *avec recettes et menus,* par Mme Aug. Moll-Weiss. Paris et Nancy, 1919, in-12 de xv-203 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les 118 premières pages de ce livre, qui en forment la première partie peuvent être considérées, à beaucoup d'égards, comme une histoire de l'alimentation pendant la longue guerre dont nous sortons à peine et de façon si laborieuse. Mme Moll-Weiss, qui fait autorité pour tout ce qui concerne le sujet, a divisé cette première partie en dix chapitres, savoir : I. Les Économies et l'Alimentation en temps de

guerre ; II. Il faut manger pour vivre ; III. L'Aliment carné en temps de guerre ; IV. Les Succédanés de la viande. V. Le Pain et ses succédanés ; VI. La Consommation des corps gras ; VII. Légumes frais et fruits frais ; VIII. Le Sucre ; IX. Nos Boissons ; X. Le Chauffage et l'éclairage en temps de guerre. — Quant à la deuxième partie : *Recettes et menus de guerre*, elle comprend neuf chapitres très détaillés, dont les ménagères feront bien de s'inspirer le plus possible actuellement et aussi, dans une certaine mesure, quand luiront des jours plus heureux ; car l'économie, sous toutes ses formes, devra. après la terrible crise dont la fin n'apparaît pas encore, être longtemps pratiquée dans les familles.

Transmettons maintenant à qui de droit ce *desideratum* de l'auteur : « A celles qui liront ces pages. nous demandons de nous faire l'honneur de devenir nos collaboratrices. Elles le seront en nous faisant parvenir leurs observations, leurs réflexions, les données pratiques intéressantes qu'elles possèdent et les recettes qu'elles ont éprouvées. »

E.-A. Chapuis.

Les Gars de la flotte, par Arnould Galopin. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 de 396 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le fécond écrivain qu'est M. Arnould Galopin nous avait récemment donné dans *Sur le Front de mer* un mémorial authentique des héros de la marine marchande. Aujourd'hui, dans *les Gars de la flotte*, l'auteur redevient romancier et se plaît à écrire, sous forme de roman, une sorte de livre de bord, en nous prévenant que l'imagination n'y joue qu'un rôle insignifiant. Ce journal contient, à certaines pages, des situations et des scènes réellement impressionnantes, mais, bien qu'elles soient peut-être au-dessous de la vérité, elles ne nous touchent pas autant que le récit très simple de faits tous véridiques. L'ensemble est cependant intéressant et plaîra surtout aux jeunes lecteurs qui, sans chercher à faire la part du vrai et du faux, prendront un grand plaisir aux aventures dramatiques de nos marins de la brigade et à l'amour qu'inspire à l'un d'eux la jeune Louise. J. C. T.

— L'Allemagne, tout comme ses alliés, étant bel et bien vaincue, quoi qu'elle en dise, puisque les Alliés occupent une partie de son territoire et qu'elle a dû livrer sa flotte de guerre sans combat, fait unique dans les annales du monde, c'est avec une véritable satisfaction que chacun lira l'*Histoire sommaire de la guerre de quatre ans*. que, sous la signature S. R., membre de plusieurs sociétés savantes, vient de publier la librairie Hachette (in-16 de 42 p. Prix : 0 fr. 75). Cette brochure se compose de sept chapitres : I. Les Causes immédiates de la

guerre. II. La Guerre en 1914. III. La Guerre en 1915. IV. La Guerre en 1916. V. La Guerre en 1917. VI. La Guerre en 1918 (jusqu'au 4 novembre). VII. L'Armistice. La Victoire de l'Entente et du droit. On a là une vue d'ensemble, claire, rapide, précise, qui restera sans effort dans toutes les mémoires.

— Bien que la librairie Berger-Levrault ait mis à la disposition de sa clientèle des cartons d'emboîtage, dont il est question plus loin, pour les nombreux volumes des *Pages d'histoire*, cela ne signifie nullement que cette collection soit terminée. A telles enseignes que voici encore six nouveaux fascicules : N° 156. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre*. XXXVII. *Avril-juin 1918* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 232 p. Prix : 2 fr. 50). — N° 157. Dans sa livraison d'avril 1915, le *Polybiblion* (t. CXXXIII, p. 168-169) a signalé le n° 39 de la collection relatif au *Front*, qui, au moyen de 32 cartes, donnait la situation qui varia si fréquemment du 10 août au 30 décembre 1914. Aujourd'hui nous avons à mentionner 16 autres cartes en six couleurs faisant suite à celles publiées il y a quatre années sous le même titre : *Le Front* (in-12, 4 pages de texte précédant les cartes. Prix : 1 fr. 50). Mais, cette fois, il s'agit des « Étapes de la délivrance » par lesquelles sont marqués les Fronts successifs du 1er janvier 1915 au 15 octobre 1918. Ce petit atlas, qui parle si bien et si agréablement aux yeux, sera complété plus tard — espérons que ce sera bientôt — par un nouveau fascicule qui « nous permettra de suivre les armées alliées au travers de l'Allemagne vaincue. » — N° 158. M. Keble Howard a interwiewé les officiers et surtout le capitaine Carpenter, qui dirigea l'expédition navale britannique contre Zeebrugge et rendit inutilisable par les Allemands (les « Boches », comme dit invariablement l'écrivain anglais) ce port belge transformé par eux en un repaire de sous-marins. Et de ce qu'il a appris de la sorte, il nous présente un résumé très vivant, qu'il intitule : *L'Épopée de Zeebrugge et le « Vindictive »* (in-12 de 87 p., avec 17 gravures. Prix : 2 fr.). Les pages 55 à 84 sont remplies par les comptes rendus officiels des opérations de Zeebrugge et d'Ostende 24 avril-11 mai 1918). — N° 159. *Le Troisième Livre jaune français* concerne *l'Alliance franco-russe* (in-12 de 216 p. Prix : 2 fr. 50). Les documents réunis ici sont très importants ; ils exciteront certainement la curiosité générale. Au nombre de 107, d'étendue fort inégale, ils se répartissent ainsi : les 27 premiers expliquent les origines de l'alliance (24 août 1890-30 janvier 1892) ; les suivants (nos 28 à 81) nous montrent comment s'élabora la convention militaire entre les deux pays (4 février-novembre 1912) ; les nos 82 à 95 ont trait à la conclusion de la convention militaire (20 mai 1893-12 août 1899) ; enfin les nos 96 à 107 règlent la convention navale, qui intervint beau-

coup plus tard (6 février-16 août 1912) ; — N° 160. Voici le huitième volume de la *Chronologie de la guerre*, par S. R. (in-12 de 265 p. Prix : 3 fr.), qui embrasse une époque particulièrement mouvementée et angoissante de la Grande Guerre : 1er janvier-30 juin 1918. Combien cette division des *Pages d'histoire* comptera-t-elle encore de volumes ? Deux au plus, vraisemblablement. — N° 161. Le fascicule, qui a pour titre : 1918. *Les Glorieuses Journées de Lorraine et d'Alsace* (in-12 de 78 p. Prix : 1 fr.), réunit, dit M. R. Steinheil dans une brève Introduction, classés dans l'ordre chronologique, d'abord dans une première partie : le compte rendu sténographique de l'émouvante séance de la Chambre des députés du 11 novembre, le discours du président Poincaré, consacré à l'Alsace-Lorraine, le 11 novembre, les proclamations et ordres du jour des maréchaux Foch et Pétain, des généraux Mangin, Gouraud, Gérard ; en deuxième partie : le triomphal voyage des présidents en Lorraine et en Alsace redevenues françaises : les discours de Metz, de Strasbourg, de Colmar et de Mulhouse ; enfin, comme couronnement, les magnifiques paroles prononcées à la Chambre des députés par les présidents Deschanel et Clemenceau, et au Sénat par le président Dubost et M. le ministre des affaires étrangères Pichon. » Ce petit livre pourra bien appeler une suite avant qu'il soit longtemps, car il est probable que d'autres événements dignes de mémoire se produiront encore avant que l'ordre nouveau ait mis toutes choses au point.

Voici maintenant en quoi consistent les cartons méthodiques d'emboîtage, permettant de relier soi-même les 13 séries actuelles des *Pages d'histoire*, que la maison Berger-Levrault a fait établir avec un goût et un soin tout particuliers. Très élégants, en demi-percaline, de couleurs variées pour distinguer les séries, ces emboîtages qui mesurent 28 centimètres de développement en largeur pour les deux plats sur 17 et demi de hauteur, sont pourvus de caoutchoucs intérieurs destinés à fixer les fascicules. Ils portent au dos, gaufrés en or, les titres des séries et l'énumération, le nom d'auteur, le titre des fascicules entrant dans chaque emboîtage. Le classement méthodique des fascicules obtenu comme il vient d'être dit, outre qu'il donnera à la collection un aspect agréable, assurera la rapidité et la facilité des recherches. — Ainsi les fascicules intitulés : « *Communiqués officiels* sont répartis en 7 emboîtages ; ceux *A l'ordre du jour* en ont 3 ; les *Pourparlers diplomatiques*, 4 ; *les Opérations militaires*, 1 ; la *Technique de guerre*, 1 ; *les Paroles françaises*, 1 ; *l'Allemagne et la Guerre*, 3 ; *Voix américaines*, 1 ; *Voix de neutres*, 1 ; *Questions économiques*, 2 ; *Poèmes et chansons de guerre*, 1 ; *Histoire de la guerre*, 3 ; *les Journées historiques*, 1. — Cet ensemble ne vise que les volumes parus à ce jour ; des emboîtages complémentaires seront con-

fectionnés au fur et à mesure des besoins. Chaque emboîtage coûte 1 fr. 25.

— Pour mener à bonne fin la guerre, sinon dans les opérations militaires, du moins dans l'encerclement économique et politique de l'Allemagne, nécessaire à la victoire totale des Alliés, il fallait que les républiques latines de l'Amérique du sud vinssent se ranger à nos côtés. Presque toutes y sont arrivées, malgré les efforts de l'ennemi pour les maintenir dans la neutralité. Pour estimer à leur juste valeur les appuis que nous avons rencontrés au Brésil dans la lutte contre la propagande germanique, il suffit de lire des conférences comme celle que faisait, dès 1915, au Cercle français de Rio de Janeiro, M. Antonio dos Reis Carvalho. Sous le titre : *La Guerre et la Grande Guerre* (Rio de Janeiro, typ. Besnard, in-12 de 27 p. Trad. par M. Aug. de Aranjo Gonsalves), il explique comment les Allemands ont dépassé en atrocité les forfaits des plus cruels conquérants de tous les temps, et comment la nation allemande, toute entière intoxiquée, forme une odieuse exeption dans le monde civilisé. Rendant à la France et à Paris un juste hommage, il montre notre capitale devenant le siège de l'Assemblée de toutes les nations, pour instituer une paix durable. C'est ce qui se réalise aujourd'hui, après la défaite et la révolution allemande, prédites aussi, plus de trois ans à l'avance, par M. dos Reis Carvalho.

— La guerre qui finit est pour M. René Lavollée « la fin d'un monde » : « Une ère nouvelle commence qui peut être, pour le genre humain, le point de départ d'une ascension merveilleuse vers l'idéal de justice et de concorde rêvé par les plus nobles cœurs de tous les temps, » et il ajoute que, « si nous voulons que la France survive à l'effroyable secousse », il faut qu'elle sache comprendre, se souvenir, s'organiser, conserver et tout à la fois réformer hardiment, courageusement. » Et c'est ce programme d'organisation intérieure et de réforme qu'il expose en quelques pages qui provoquent à la réflexion. A l'organisation intérieure doit se superposer une certaine organisation extérieure et internationale, et M. R. Lavollée salue la Société des nations, ou, pour parler plus exactement, une société des nations, une sorte de coalition des puissances de l'Entente et de quelques autres, mais dont seraient impitoyablement exclues les puissances centrales. Il n'est pas possible, dans le peu de place dont nous disposons ici, d'exposer, moins encore de discuter, les idées émises par l'éminent écrivain dans cette brochure qui se recommande à l'attention : *La Fin d'un monde et la Société des nations* (Paris, Alcan, 1919, in-16 de 80 p.).

— Déjà, le R. P. Dudon, S. J., dans un travail que nous avons signalé ici, avait dit son fait à l'auteur anonyme et prétendument

catholique des articles parus dans la *Revue de Paris* sur *la Politique de Benoît XV*. Voici que, sous ce même titre, le R. P. Henri Le Floch, recteur du séminaire français de Rome, nous donne une réponse en règle et point par point à ces articles déplorables qui, si l'auteur est en effet catholique, comme il l'affiche, manifestent chez lui un cœur gâté dans ce prurit de chercher les pires interprétations aux paroles et aux actes du Père commun des fidèles et en même temps une intelligence mal faite ou déformée dans la façon dont il exerce la critique (Paris, Pierre Téqui, 1919, in-8 de 71 p.). Le P. Le Floch ne laisse rien subsister de l'édifice laborieusement construit par l'anonyme, qui « substituant... l'exploration de l'arrière-pensée mystérieuse du Saint-Siège à l'étude loyale et directe des faits et des documents incontestables,... met à tout instant sa propre pensée fixe et préconçue à la place de l'idée vraie du Saint-Siège. » Quatre chapitres étudient : I. Les Intérêts du Saint-Siège et les deux coalitions ; II. Les Sources ; III. La Sentence pontificale : 1. La violation de la neutralité belge ; 2. La restauration de la justice ; 3. Les méthodes de guerre ; IV. La Garde autour du champ clos : 1. Mettre obstacle à notre ravitaillement ; 2. Dissuader les neutres de se joindre à notre parti ; 3. Briser le lien qui tient l'Entente assemblée. En terminant, nous regrettons que la *Revue de Paris*, qui avait fait place à l'attaque déloyale, n'ait pas voulu accepter cette réponse ; cela prouve, sinon une fâcheuse complicité avec l'auteur anonyme, à tout le moins un aveuglement intellectuel et moral étonnant dans un recueil qui compte parmi ses directeurs un historien éminent.

— Un avocat à la cour de Paris, M. Jacques Desbleumortiers, reprend à son compte, en les développant et en y ajoutant quelques considérations nouvelles, les arguments de MM. L. Weiller et de Monzie pour la reprise des relations entre le gouvernement français et la cour pontificale : *France et Vatican (les exigences de l'intérêt national)* (Paris, Delalain, 1918, in-16 de 127 p.). Ce n'est pas une politique idéaliste que poursuit l'auteur, mais une politique d'intérêt ; il n'est guidé ni par des sympathies pour le Saint-Siège ni par la reconnaissance des droits et des besoins des catholiques de France. Son histoire de la rupture diplomatique est extrêmement partiale et donne raison sur toutes les questions de fond au gouvernement. Il est imbu au plus haut degré du dogmatisme laïcisateur ; et, comme M. de Monzie, dans une question nécessairement bilatérale, il veut rester unilatéral. Tout en trouvant qu'il y a à prendre dans sa brochure et qu'elle peut amener quelques esprits à la reprise des relations que nous désirons, nous ne pouvons souhaiter que ceux qui les reprendront se laissent uniquement guider par des principes aussi terre à terre.

— Sur le rôle du Saint-Siège pendant la guerre, la *Civiltà cattolica* a publié une brochure que le P. Dudon a adaptée en français et dont nous avons parlé à ce titre. Nous avons sous les yeux une traduction espagnole de l'original italien que nous signalons bien volontiers à nos lecteurs : *Hecho y no palabras : iniciativas de caridad de S. S. el papa Benedicto XV durante la guerra europea de 1914-1918* (Madrid, tip. de la *Revista de archivos, bibliotecas y museo*, 1919, in-16 de 98 p.).

— M. Nunzio Nasi qui, au temps où il s'était fourvoyé dans la politique, fut mêlé, l'on s'en souvient, à un procès retentissant, a ouvert le cours de philosophie du droit de l'année 1915-1916 à l'Université de Rome par une intéressante leçon sur le droit et la guerre : *Il Diritto è la Guerra (Collana Colitti di conferenze e discorsi*, 54. Campobasso, Colitti, 1919, in-8 de 26 p. Prix : 1 fr.). L'auteur, qui déclare que la science voit plus loin et plus haut que la politique, mais qui ne croit pas qu'elle doive s'abstraire des faits et des réalités, combat les impérialismes, l'impéralisme colonial comme les autres, repousse le militarisme au sens préjoratif du mot, mais non pas l'emploi et le maintien des armées, rejette la diplomatie secrète et aspire à un accord des puissances qui, s'il ne réalise pas l'utopie de la paix perpétuelle, mette du moins la force au service du droit.

— Nous avons signalé en son temps (*Polybiblion* de mai-juin 1917, t. CXXXIX, p. 245) l'opuscule dans lequel M. V. Righetti repoussait l'accusation dirigée contre Nietzsche d'être un des pères du pangermanisme ; c'est la même thèse que reprend M. Camille Spiess dans une étude sur *Nietzsche contre la barbarie allemande* (Éditions de la *Revue contemporaine*, Paris, 53, boulevard du Montparnasse, 1919, in-8 de 25 p. Prix : 2 fr.), auquel il a donné pour épigraphe ces mots du philosophe allemand : « Partout où atteint l'Allemagne, elle corrompt la culture. »

— M. Albert Mousset, qui est actuellement un des Français qui connaissent le mieux l'Espagne et l'un de ceux qui ont travaillé le plus profitablement dans ce pays pour la France, nous donne de très utiles *Éléments d'une bibliographie des livres, brochures et tracts imprimés ou publiés en Espagne de 1914 à 1918 et relatifs à la guerre mondiale* (Madrid, hijos de Tellos ; Paris, Collemant, 1919, in-16 de 108 p.). « Une bibliographie, dit l'auteur, est incomplète par nécessité » et il explique que « celle-ci échappe d'autant moins à la règle qu'elle cherche à saisir non seulement des ouvrages mis dans le commerce... mais encore des feuilles de propagande ayant une circulation limitée et parfois clandestine. » Les Allemands et les germanophiles ne se sont pas fait faute de lancer des pamphlets sans nom d'imprimeur et par là même échappant aux poursuites que l'on aurait pu diriger contre eux ; et cependant, M. Mousset nous fait remarquer — et cela

surprendra bien des lecteurs — que « les ouvrages favorables aux alliés... l'emportent numériquement sur les productions germanophiles. » M. Mousset nous annonce qu' « un second fascicule présentera... avec un supplément à la présente bibliographie, un dépouillement aussi complet que possible de la presse périodique et un catalogue des affiches, gravures et cartes postales éditées en Espagne à propos de la guerre. » Nous l'attendons avec impatience et nous ne doutons pas que la consultation en sera aussi profitable.

Album. — A l'usage des enfants, la librairie Berger-Levrault vient d'éditer un album aussi intéressant qu'original, lequel a pour titre : *Reims. Sept Siècles d'histoire devant la cathédrale* (in-4 allongé, de 42 p., mesurant 34 centimètres en longueur sur 28 de hauteur. Prix : 20 fr.). Le texte est dû à M. R. Burnand ; les images en couleurs sont l'œuvre de M. E.-G. Benito. M. Burnand nous présente un petit soldat « comme il y en a des milliers qui sont partis pour la guerre en chantant et qui, jour et nuit, se battent de toutes leurs forces pour la France. » Ce petit soldat regardait la cathédrale subissant l'odieux bombardement des Allemands, quand, saisi d'une sainte colère, n'y tenant plus, « sans hésiter, la tête haute, il sortit de sa tranchée pour marcher à l'ennemi et venger la cathédrale. » C'est alors que, frappé d'une balle, « il tomba, les bras en croix, la face vers le ciel, avec un petit trou rouge sur son front d'enfant. » Transporté loin du champ de bataille, des infirmiers le déposent sur le parvis de la cathédrale. Aussitôt, « un des anges du portail de l'Annonciation... descendit de son piédestal et s'avança vers le petit soldat. » Et « pendant que de lumineuses visions passaient devant les yeux du blessé », l'ange, qui se dit « l'âme de la cathédrale, l'âme toujours jeune, l'âme éternelle de cette vieille et divine maison », lui fait le bref récit de tout ce qu'a vu l'illustre monument à travers les siècles, en remontant même un peu avant (par exemple, l'invasion des Huns et le baptême de Clovis). Après sa construction, son histoire, qui est celle de la France d'autrefois, évoque Charles VII et Jeanne d'Arc, Louis XI, Louis XIV, la Révolution et l'Empire, le retour des Rois, la guerre de 1870-1871. Et l'ange, en terminant, s'écrie : « Petit soldat, réveille-toi, déjà l'aube de la victoire illumine le ciel. » Le blessé se réveille en effet sur un lit d'hôpital, soigné par une « jolie infirmière, toute rose dans ses voiles blancs. » Histoire et poésie mêlées, envolée religieuse aussi, tel est le fond de cet album dont les images en couleurs rappelant souvent le genre « vieil Épinal », est d'inspiration très artistique, sans qu'il y veuille prétendre en apparence. En autres planches suggestives, nous signalerons celles qui représentent : l'entrée de Charles VII dans sa bonne ville de Reims ; Napoléon Ier passant devant la cathédrale au milieu de la Grande Armée victorieuse et la cathédrale

restaurée dominant la plaine champenoise rendue « à la paix bienfaisante. » Ces trois planches se développent sur toute la longueur de l'album et produisent beaucoup d'effet. — A recommander spécialement à nos lecteurs, surtout quand ils auront, à la fin de la présente année, à se préoccuper des cadeaux d'étrennes pour les tout jeunes gens des deux sexes. VISENOT.

THÉOLOGIE

Leçons sur la messe, par Mgr PIERRE BATIFFOL. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1919, in-12 de XII-330 p. — Prix : 4 fr. 50.

« Retrouver la date de chaque chose et demander la signification des choses à leur origine », tel est le programme de la méthode historique. Cette méthode Mgr Batiffol l'avait appliquée, on sait avec quel succès, à l'étude du Bréviaire romain ; les « Leçons » sur la messe répondent au désir souvent exprimé de voir la science de l'auteur appliquer le même programme à la messe romaine.

En une série de conférences données à l'Institut catholique de Paris, un auditoire d'élite vint témoigner du puissant intérêt qu'il prenait à l'enseignement du maître. Ces leçons, heureusement réunies en un volume, atteindront un public plus nombreux.

L'auteur précise d'abord l'état de la question en élaguant de la messe actuelle tous les éléments ajoutés depuis le Xe siècle, en vue d'adapter la messe solennelle aux convenances de la messe privée. Il donne ensuite tout son relief au cadre de la messe antique et au cérémonial de la célébration papale au VIIIe siècle. Les leçons suivantes s'attachent à l'étude des diverses parties de la messe. La messe des catéchumènes s'éclaire de la tradition africaine connue par les fréquentes allusions qu'y font les écrits et les discours de saint Augustin.

Les noms donnés au Saint Sacrifice aident à en dégager les traits essentiels mis en œuvre au canon, texte de sa célébration ; l'auteur en étudie la progression historique et aussi celle de la communion. La dernière leçon est surtout d'ordre pratique : elle fait tourner au profit de la piété les connaissances acquises dans les études précédentes.

Signalons les recherches personnelles et délicates qui révèlent le rôle du pape Symmaque dans la fixation de la nomenclature des saints au canon romain. Mgr Batiffol ne remonte pas dans la genèse de la messe jusqu'à ce qu'on a appelé sa préhistoire. Espérons voir bientôt les travaux en cours aboutir à élever cette préhistoire à la dignité de faits dûment établis, grâce à des documents plus précis et définitivement datés. A. VIGOUREL.

La Doctrine de vie, par M.-S. Gillet. Paris, Gabalda, 1918, in-12 de xi-264 p. — Prix : 3 fr. 60.

L'auteur constate qu'une évolution s'est produite au point de vue religieux dans la jeunesse contemporaine. Du dilettantisme où elle se complaisait avant la guerre, elle est en train de passer à l'action. Sur ce « revirement », une sorte d'Introduction contient de bonnes et sages réflexions.

Mais précisément parce que la génération qui monte veut se donner à l'action, il lui faut une doctrine directrice, sinon une doctrine analytique, au moins et surtout une doctrine de synthèse. C'est cette doctrine de vie que ce livre veut présenter. L'idée, à coup sûr, est excellente. Mais peut-être une pareille exposition synthétique demandait-elle plus de précision dans la conception générale et dans les formules de détail.

Sur nos principaux dogmes et sur plusieurs points de la morale, on trouve des idées très justes, parfois même assez originales, indiquées d'ailleurs plutôt qu'exposées et qu'on parcourra avec un certain intérêt.

Ce sont là de précieuses semences. Puissent-elles tomber dans une bonne terre ! Après avoir éclairé les intelligences avides de vérité, qu'elles dirigent et soutiennent les volontés dans la pratique du devoir et dans le dévouement de l'apostolat ! Christophe Simon.

Lettres sur la souffrance, par Élisabeth Leseur. Paris, J. de Gigord, 1918, in-12 de xlii-345 p., avec un portrait et un fac-simile d'écriture. — Prix : 3 fr. 50.

Il est réconfortant de constater que les grands succès de librairie ne vont pas seulement aux œuvres légères ou déshonnêtes, et les étrangers qui affectent parfois de nous reprocher la futilité de nos publications prouvent qu'ils ne savent pas ou ne veulent pas se renseigner. Qu'un ouvrage comme le *Journal et pensées de chaque jour*, dont il a été rendu compte ici même (*Polybiblion* de juillet 1917, t. CXL, p. 45-46), ait atteint le trentième mille en dix-huit mois et dans le temps le moins favorable à la lecture, c'est une preuve entre plusieurs autres qu'il y a en France un nombreux public qui goûte les pensées les plus hautes et la fréquentation des nobles âmes. Cette diffusion si rapide et si étendue donne lieu de croire que d'autres écrits du même auteur ne seront ni moins bien accueillis ni moins profitables. Mme Leseur n'écrivait pas seulement pour elle et sur des feuillets enclos dans son secrétaire. Elle était en correspondance intime avec diverses personnes, notamment avec une religieuse rencontrée au cours d'un voyage, en des circonstances détaillés dans l'Introduction. Ce sont les lettres adressées à cette religieuse qui

forment le présent volume. Les conseils les plus sûrs s'y expriment parmi les élans de cœur les plus affectueux et dans un langage d'une simplicité charmante. Comment une âme toute à Dieu peut-elle être aussi primesautière ? diront certaines personnes enclines à s'imaginer que la contrainte est la caractéristique de la sainteté. Le R. P. Hébert, qui fut le directeur de Mme Leseur pendant les onze dernières années de sa vie, trace en quelques lignes, dans la Préface, le portrait de cette âme si attachante, et peut-être ses lecteurs mettront-ils toute leur ambition à souhaiter d'appartenir, comme elle, « à la lignée de ceux pour qui la perfection chrétienne est un idéal efficace, non un mot vide ». CH. LANDRY.

SCIENCES ET ARTS

Les Vrais Principes de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles, par le P. A. MONFAT. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1918, in-18 de XLV-424 p. — Prix : 4 fr.

Le livre du P. Monfat « arrive à une heure de transformation où nous croyons fermement, dit Mgr Lavallée dans la Préface écrite par lui pour ce volume, qu'il n'y a d'avenir pour notre pays que dans le christianisme. » Il apporte les conseils les plus expérimentés aux maîtres et aux parents, à tous ceux qui sentent « le besoin de régénération morale plus vivement que tout autre », et qui se demandent à quelle condition l'éducation chrétienne peut « exercer sa vertu chrétienne de rénovation. » Cette réédition paraît donc avec un tragique à-propos. A lire ces pages fortement pensées, inspirées par le plus pur esprit de foi, rédigées avec la sérénité du maître qui a su profiter de tout et qui pourrait corroborer de faits probants chacune de ses remarques, on se sent envahi par les réflexions les plus graves. C'est devenu une banalité de parler de l'immense déchet de l'éducation chrétienne. Le P. Monfat aide à comprendre les causes de ce fait. Il en est qui ne dépendent pas des éducateurs chrétiens. Mais celles dont ils ont la responsabilité sont exposées aussi, et en même temps les moyens de les combattre en agissant autrement — et mieux. CH. LANDRY.

Calcul des systèmes élastiques de la construction, par ERNEST FLAMARD. Paris, Gauthier-Villars, 1918, gr. in-8 de VI-200 p., avec 171 figures. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage fait partie de l'encyclopédie industrielle, dont chaque traité a un objet délimité et concerne l'art de l'ingénieur. Aussi l'auteur entre-t-il immédiatement dans le vif du sujet. Mais, en mathématicien scrupuleux, il a le souci d'asseoir ses calculs sur une base

indiscutable. Cette base, c'est le théorème de Castigliano sur *le travail de déformation*. Il est établi dans toute sa généralité par une méthode précise et élégante, et même il est étendu au cas encore plus général où la température varie. De ce théorème qui concerne les systèmes élastiques quelconques, on passe aisément aux applications très spéciales qui sont ici en vue.

D'abord *les poutres droites* à section variable reposant sur un certain nombre d'appuis à dilatation ou à encastrement ; ces poutres sont soumises à des charges qui peuvent être uniformément réparties ou distribuées d'une manière discontinue. Dans chaque cas, l'auteur pousse les calculs jusqu'au bout et détermine les réactions statiques des appuis, les déplacements linéaires verticaux et les rotations subies par une section particulière de la poutre. — L'étude des *poutres courbes* est conduite d'après une méthode rigoureusement parallèle ; et l'ouvrage se termine par le calcul des *systèmes articulés*, qui se divisent en systèmes hyperstatiques, soit extérieurement, soit intérieurement, soit des deux manières à la fois.

On le voit donc, tout en restant fidèle à son but qui est d'établir certaines formules fondamentales nécessaires au constructeur, M. Flamard a la préoccupation constante d'être un modèle de rigueur et de logique. Il y a d'ailleurs admirablement réussi, et sa manière remarquable d'appliquer les théorèmes généraux et les plus abstraits à des cas d'une pratique courante montre péremptoirement que l'ingénieur doué d'une formation mathématique élevée sera toujours hors de pair.

G. Bertrand.

De la Cryptographie, *étude sur les écritures secrètes*, par André Langie. Paris, Payot, 1918, in-16 de 254 p. — Prix : 4 fr. 50.

Pendant les périodes de guerre, de tensions diplomatiques, le besoin de correspondre à l'abri des indiscrétions s'affirme, se développe et les circonstances donnent un intérêt d'actualité aux ouvrages traitant *De la Cryptographie*.

M. André Langie a d'abord fait un exposé sommaire des principaux systèmes d'écriture secrète pratiqués dans l'histoire, puis, par une série d'exemples, il a montré comment il avait réussi à déchiffrer un certain nombre de cryptogrammes de diverses sortes, et le livre se termine par des tableaux et formules utiles à consulter, qui donnent l'ordre de fréquence des lettres, des initiales et des finales des mots, des redoublements, non seulement en français, mais aussi en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en russe.

Les systèmes cryptographiques peuvent se ramener à deux catégories : les combinaisons à interversion, où les lettres réelles d'un texte sont remplacées par d'autres lettres ou par des chiffres ou signes

quelconques ; les systèmes à transposition qui conservent les lettres réelles en les brouillant complètement.

Mais les clefs de ces deux combinaisons finissent par être découvertes par des observateurs sagaces et expérimentés et c'est pourquoi les dictionnaires spéciaux, dans lesquels des groupes de 3 à 5 chiffres représentent des lettres, des syllabes ou des mots sont généralement employés, notamment dans les états-majors. La correspondance devient alors indéchiffrable, surtout si la même syllabe et le même mot sont traduits de temps à autre par des groupes différents.

Le seul inconvénient est que ces dictionnaires doivent être imprimés et tirés à un certain nombre d'exemplaires et que, de la part des typographes, des brocheurs, des détenteurs de livres, des indiscrétions, des fuites partielles ou totales sont possibles.

Dans son étude sur *la Cryptographie* M. André Langie n'a pas traité la question des dictionnaires qui eût constitué un élément complémentaire utile de son intéressant ouvrage. R. L.

LITTÉRATURE

Les Pierres du foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la famille française, par Henry Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, s. d., (1918), in-16 de xvi-339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avant la Grande Guerre, à laquelle il a si vaillamment pris part, M. Henry Bordeaux avait donné au groupement bien connu du Foyer, dont la direction lui était confiée, une série de lectures ou de conférences sur « la Famille à travers la littérature française. » Il les réunit aujourd'hui en un volume, groupées dans l'ordre chronologique et sous les titres suivants : I. L'Art et la Famille. On y remarque l'intéressant emprunt à Rétif de la Bretonne du tableau tracé par lui dans sa *Vie de mon père* (p. 27 et suiv.). II. Les Andromaques françaises. Louables et saisissantes peintures de la société et en particulier des héroïnes épiques du moyen âge d'après Gaston Paris et Léon Gautier. Nous signalerons les pages sur la dévotion à la Sainte Vierge à cette époque, dévotion « qui porte en elle une vertu de civilisation et de politesse » (p. 55). III. La Mère de François Villon. Nous y notons le résumé, d'après M. Ch.-V. Langlois, des « attaques dirigées déjà (au treizième et quatorzième siècles) contre le foyer et la famille » (p. 79 et suiv.). Le portrait de Villon est vivement tracé d'après G. Paris (p. 92 et suiv.). IV. La Jeunesse de Ronsard. Très agréable esquisse d'après M. Henri Longnon et M. André Bellessort. Nous signalerons la jolie anecdote sur la fête du printemps à Saint-Moritz en Engadine (p. 129). V. La Leçon de Gargantua à son fils étudiant à Paris. On lit avec intérêt les détails donnés sur la vie uni-

versitaire au moyen âge (p. 143 et suiv.). VI. La Paternité et l'éducation dans Montaigne. A noter de judicieuses observations d'après M. Pierre Villey sur l'influence des auteurs italiens au seizième siècle (p. 172 et suiv.). Très bonne analyse de l'esprit de Montaigne (p. 181 et suiv.). VII. Madame de Sévigné et l'Amour maternel. Excellente étude sur un sujet tant de fois traité. VIII. Les Poètes du foyer. IX. La Maison. Très belle anecdote du soldat spartiate (p. 275-276). Très belle page sur les fresques de Puvis de Chavannes au Panthéon (p. 278-279). Curieuse et instructive histoire de la famille Mélouga (p. 284 et suiv.). X. Une Famille d'aujourd'hui. Notice sur la famille Gaunaz, à laquelle a été attribuée la moitié du prix fondé par M. Étienne Lamy en faveur des familles nombreuses. Le volume se termine par deux « Notes » développées : I. L'Habitation de famille. II. La Voix de la maison. L'auteur a reproduit en tête de ses conférences le discours inaugural de M. Paul Bourget et fait précéder le tout d'une très agréable, touchante et patriotique Préface. *Les Pierres du foyer* accroîtront d'une façon sensible le beau et juste renom de M. Henry Bordeaux. MARIUS SEPET.

Les Intellectuels dans la société française. De l'Ancien Régime à la démocratie. Ouvrage suivi d'une étude sur Félix Le Dantec, par RENÉ LOTE. Paris, Alcan, 1918, in-8 de VI-215 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. René Lote est un ouvrage singulier, mais d'une réelle valeur. C'est une étude d'histoire des idées dans leurs rapports avec les faits de la politique et les œuvres de la littérature depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Elle est partagée en trois chapitres correspondant à trois époques, savoir : I. Première époque. L'Autorité du classicisme. Une discipline intellectuelle dans la société française. Admirateur déterminé du grand siècle, M. Lote s'attache à en définir les caractères et à bien montrer les leçons qui en résultent, non seulement au point de vue littéraire, mais au point de vue social. On lit avec intérêt son appréciation de Corneille (p. 39), de Descartes (p. 42), de Molière (p. 57), de Boileau (p. 61), de Racine (p. 63), de La Fontaine (p. 66), de La Bruyère (p. 67), de Bossuet (p. 69), de Fénelon (p. 71). On adhère volontiers à la réponse donnée à cette question qu'il pose : « Qu'en reste-t-il de ce classicisme ?... ce qu'il en reste ? Mais rien de moins que le principe et la condition même de tout progrès : une discipline intellectuelle... qu'il ne vous a manqué que d'appliquer à des sujets plus divers, à l'intelligence de l'Europe nouvelle, à une science élargie, et, — comme le dix-septième siècle — à la domination spirituelle de votre temps, pour maintenir la France aussi clairvoyante, aussi forte, aussi respectée entre les nations. » (p. 24). — II. Deuxième époque. La rupture des

intellectuels avec l'Ancien Régime. Du mécontentement à l'utopie. Il s'agit surtout ici, de l'œuvre accomplie par les *philosophes* du dix-huitième siècle. M. Lote, qui l'analyse avec perspicacité, dans ses causes et ses conséquences, n'estime pas que son influence, si grande non seulement en France, mais dans l'Europe entière, ait été heureuse pour notre pays soit au dedans, soit au dehors. Ses jugements sur Voltaire et sur Rousseau (p. 83, 87, 111, 112) sont remarquables. — III. Troisième époque. De la Révolution à nos jours. Les intellectuels sous le régime de l'opinion publique. Entre l'idéologie et l'empirisme. Ce chapitre, d'une extrême complexité, contient beaucoup de vues justes et fines, d'idées originales et ingénieuses dont il y a lieu de tenir compte. Nous signalerons, un peu au hasard, un bon jugement sur Chateaubriand (p. 145), de jolies pages sur Victor Hugo (p. 148 et suiv.), de judicieuses réflexions sur l'empirisme politique (p. 162 et suiv.), de justes observations sur le théâtre contemporain (p. 182). — La conclusion générale de l'auteur, c'est que « la sagesse classique » est « toujours utile aux modernes ». — « Savoir pour prévoir », dit-il, comme cette définition du but de la science exprime bien ce que chez nous on n'a pas fait ! *Des faits d'où l'on tire des idées justes* : voilà le réalisme complet, celui des bons esprits du dix-septième siècle ; celui-là est classique et à la hauteur de toutes les époques, de toutes les nécessités. » — M. René Lote a joint à son livre un morceau un peu obscur de fond et de forme, auquel il a donné pour titre : *Méditation sur la mort d'un sage. A la mémoire de Félix Le Dantec.* M. S.

Fogazzaro, par Lucien Gennari. Paris, Beauchesne, 1918, in-16 de 212 p., avec portrait et fac-similé. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lucien Gennari, Parisien de naissance, mais « Italien par la race et par l'âme, » s'était déjà fait avantageusement connaître par un volume de « Notes de littérature française très récente, » écrit en italien et intitulé : *Poesia di fede e pensieri divittoria ;* il nous donne aujourd'hui, sur l'illustre romancier italien Fogazzaro un petit livre écrit en français, et qui porte la marque d'un talent vraiment original.

Deux chapitres, consacrés le premier à *l'Homme*, le second à *l'Artiste*, précédés d'une Introduction « éloquente, passionnée, pleine d'idées, » inspirée par la guerre mondiale.

Un sentiment catholique se superposant, ou plutôt intimement lié à une pensée romantique, telle est, d'après M. Gennari, la caractéristique de Fogazzaro ; et dans la première partie, plus synthétique et théorique de son livre, il s'est proposé principalement d' « étudier la cause et les effets de cette contradiction, » qui apparaît dans toute l'œuvre du maître.

Sensuel et mystique à la fois, imbu des doctrines évolutionnistes et « scientistes » de son temps, Fogazzaro, — et c'est là le principal reproche que lui adresse M. Gennari, tout en l'admirant profondément, — n'a pas tenu un compte suffisant du côté rationnel du catholicisme.

Dans la seconde partie, M. Gennari nous fait suivre, d'une manière extrêment attachante, tout le développement de l'œuvre de Fogazzaro, dont les sept romans font l'objet d'autant d'études particulières : analyses pénétrantes, où la critique, qui se mêle souvent à l'éloge, s'appuie sur une solide doctrine.

Il faut reconnaître, conclut-il, que, « dans son désir de servir la cause catholique, Fogazzaro s'est trompé » ; mais il faut reconnaître aussi, s'empresse-t-il d'ajouter, que « le poète, fidèle au sentiment catholique qui persista en lui », a accompli une œuvre bienfaisante.

Ce volume, qui s'ouvre par une charmante Lettre-préface de M. Henry Cochin, est dédié « à Georges Goyau et à Paolo Arcari, pour l'amitié franco-italienne, dans une pensée catholique et latine. » De tels patronages suffiraient à le recommander. L. A.

HISTOIRE

La Roumanie. Valachie, Moldavie, Dobroudja, par Eugène Pittard. Paris, Bossard, 1917, in-8 de 327 p., avec 50 illustrations dont 35 hors texte. — Prix : 9 fr.

M. Pittard se défend de faire œuvre d'historien ou d'érudit. De ses voyages en Roumanie, il tire « une synthèse rapide de tous les éléments qui forment le pays roumain, » traditions, coutumes, vie économique. Il n'a pas voulu, dit-il, écrire un livre d'anthropologie et d'ethnographie. Mais presque toutes ses illustrations s'y rapportent, en faisant défiler sous nos yeux tous les types ethniques de la Valachie, de la Moldavie et de la Dobroudja, les montagnards de Sucéava, les gens de la steppe du Baragan, les bergers mocanes... Tour à tour, il nous fait visiter Bucarest, la cité des jardins, aux maisons basses ensevelies dans la verdure, Jassy, la ville mélancolique et sainte, peuplée d'églises aux joailleries de pierres, et ces monastères ignorés des touristes et cachés au creux des vallons carpathiques qui furent les asiles de l'art roumain tout imprégné d'influences byzantines. Ou bien nous voici lancés à travers les plaines sur la carroutza toute en bois et sans ressorts que conduit un paysan roumain au magnifique gilet en peau d'agneau, brodé et incrusté de cuirs multicolores.

Plus que toute autre province, la Dobroudja a séduit l'ethnographe. C'est que « la Dobroudja est une extraordinaire mosaïque de races. »

Groupés en villages ethniquement compacts, les Turcs et les Tartares y coudoient les Roumains et les Bulgares ; des colons allemands aux yeux bleus et aux cheveux clairs y voisinent avec des Tcherkesses bannis de Russie, des Grecs avec des Arméniens, des Juifs avec des Lipovans. « Et la lumière d'Orient avive toutes les couleurs, les costumes blancs des Roumains, les fez rouges et les ceintures voyantes des musulmans. les costumes sombres des Bulgares et les tabliers multicolores de leurs femmes, les haillons éclatants des Tziganes. » (p. 237).

« Dans quel état, sous quel aspect retrouverai-je ce pays dobroudjien, écrivait M. Pittard, — et aussi ces pays valaques — lorsque j'y reviendrai ? Devant quelles ruines et devant quelles tristesses devrai-je m'arrêter ? » (p. 319). A cette question angoissante la réponse est aujourd'hui faite. S'il y a des ruines, la victoire de ses alliés va permettre à la Roumanie de les réparer. CH. DE LA RONCIÈRE.

Les Hérésies pendant le moyen âge et la Réforme dans la région de Douai, d'Arras et au pays d'Alleu, par PAUL BEUZART. Paris, Champion, s. d., gr. in-8 de XI-576 p. — Prix : 8 fr.

C'est un travail considérable que celui que M. Beuzart a entrepris pour raconter l'histoire de la Réforme dans une partie de la Flandre et de la Picardie soumise au XVIe siècle à la domination espagnole. Ses recherches dans les vieilles chroniques, dans les archives des villes sont méritoires et présentées d'ordinaire avec impartialité et exactitude. Il n'en est pas de même de ses théories religieuses. Très protestant, l'auteur ne voit dans la Réforme que la dernière des hérésies entreprises contre ce qu'il appelle la religion romaine, ou plutôt l'interprétation que les papes ont donnée à l'Évangile. Sous ce rapport, la Réforme ne procède pas de la Renaissance, elle ne fait que continuer les hérésies du moyen âge qui avaient lutté sans succès contre les abus de Rome. Il rend hommage au Christ et à ses divins enseignements, mais il voudrait laisser à chacun le droit de les interpréter à sa guise.

Le violent despotisme que Philippe II a exercé dans les Pays-Bas par la fourberie et la cruauté de ses agents lui semble l'attentat le plus abominable à la liberté de conscience. Il ne nie pas les saccagements d'églises, les destructions d'images et de statues de saints commises par les foules protestantes ; mais il prétend qu'elles sont aussi naturelles que les renversements des temples païens et des idoles que se permirent les chrétiens quand Constantin converti leur en laissa le loisir. Et il observe que les persécutions des premiers siècles, même celle de Dioclétien, firent beaucoup moins de victimes que les exécutions sanglantes du duc d'Albe. Il reconnaît cependant que la dure

politique de Philippe II sauva le catholicisme en Espagne et dans les Flandres.

Nous nous serions contentés de son érudition très réelle. Mais pourquoi, dans son livre et jusqu'à trois fois à une même page, s'obstine-t-il à écrire *patriots* au lieu de *patriotes* ? G. B. de P.

Études robespierristes. II. La Conspiration de l'étranger, par Albert Mathiez. Paris, Colin, 1918, in-8 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Mathiez a réuni en volume une nouvelle série de douze articles parus de 1913 à 1918 dans diverses revues, mais surtout dans les *Annales révolutionnaires* dont il est le directeur. Le premier chapitre seul a trait à cette fameuse « conspiration de l'étranger » que Fabre d'Églantine et ses suppôts inventèrent ou exploitèrent comme une diversion, afin de pouvoir continuer en paix leurs opérations malpropres ; ce n'est pas d'aujourd'hui, on le sait, que les profiteurs et les traîtres se couvrent du manteau du plus ardent patriotisme.

Les autres études se rapportent, pour la plupart, à des épisodes des luttes impitoyables qui déchirèrent le parti révolutionnaire ; la conclusion générale est l'apologie de Robespierre basée sur la flétrissure de Danton qui représente, aux yeux de M. Mathiez, le type du jouisseur corrompu et du faux patriote. Au service de cette thèse, l'auteur a mis son infatigable ténacité et son érudition peu commune : il n'est aucun des hommes ayant joué un rôle, même secondaire, dans la tragédie révolutionnaire dont il ne connaisse par le menu les actes, les paroles et les écrits et au sujet duquel il ne soit en mesure d'apporter quelque précision documentaire.

Généralement dur pour ses contradicteurs, l'historien s'en prend à quelques-uns avec une particulière âpreté et ne néglige aucune occasion de les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi, à quelque parti qu'ils appartiennent. Il ne faut pas en conclure cependant que M. Mathiez soit un pamphlétaire poursuivant la satisfaction de quelque inimitié particulière. Non ! c'est un homme qui sait beaucoup et qui s'indigne contre l'erreur partout où il croit la découvrir ; il ne serait plus lui-même s'il le faisait avec mansuétude et sans oublier de temps à autre qu'il s'est imposé le devoir de demeurer toujours impassible. Quoi qu'il en soit, tout ce que publie M. Mathiez doit être pris en sérieuse considération et servira souvent à redresser plus d'un jugement erroné. P. Pisani.

Histoire de la Révolution dans la Mayenne, par l'abbé Ferdinand Gaugain. Laval, Chailland, s. d. (1919), in-8 de 587 p., avec 18 gravures hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

J'ai parlé récemment du premier volume de cet ouvrage (*Polybi-*

blion de novembe-décembre 1918, t. CXLIII, p. 292-292) et voici qu'en dépit de la crise du papier et de celle de la main-d'œuvre, un second volume a suivi le premier. Il prend les événements au début de la période terroriste et nous amène au Concordat.

Je ne saurais trop louer l'auteur qui, après avoir réuni des matériaux de premier ordre, a su en donner une synthèse bien équilibrée, d'où sont éliminés ces hors-d'œuvre que d'autres historiens n'ont pas le courage, ou l'intelligence, de sacrifier. Pas de phraséologie ! pas d'appréciations personnelles, mais des faits présentés avec calme et sincérité.

Peut-être pourrait-on dire que les derniers chapitres sont un peu succincts en comparaison de ceux du début : la persécution fructidorienne, l'époque consulaire et l'établissement du régime concordataire ne sont pas aussi développés que les récits bourrés de faits et de noms qui se rapportent aux années 1793 et 1794. On regrettera que des listes publiées ailleurs soient simplement rappelées alors que le lecteur aurait préféré les avoir sous la main. Une carte du département de la Mayenne serait d'une grande utilité surtout si elle indiquait l'ancienne délimitation des diocèses. Il faudrait aussi une table alphabétique des noms propres, mais les deux volumes mentionnés ne forment que la première partie (histoire politique et religieuse) d'un tout qui paraîtra plus tard et qui, espérons-le, se terminera par la table désirée. P. Pisani.

Documents relatifs à la vente des biens nationaux du département de la Haute-Garonne. *District de Toulouse*, publiés par Henri Martin. Toulouse, Privat, 1916, in-8 de lxxxvi-648 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans la collection, publiée par le ministère de l'instruction publique, de *Documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française*, le nouveau volume que donne l'archiviste départemental adjoint de la Haute-Garonne doit être rapproché des études analogues déjà éditées pour le district de Remiremont (Vosges) par M. Léon Schwab, pour le district de Sens (Yonne) par M. Charles Porée. Les documents diligemment recueillis par M. Henri Martin sont présentés avec ordre, en près de six cents pages, et suivis d'une longue table alphabétique des matières. Sans doute il ne faut pas généraliser outre mesure les conclusions que l'on peut tirer de la monographie d'un district : l'auteur s'en garde bien dans sa judicieuse Introduction. Il y consigne pourtant des constatations qui ont bien leur intérêt. Sur 1.560 acquéreurs, 935, soit 60 0/0, sont des habitants de Toulouse, et sur 3.204 lots, 2.613, ou 81 0/0, furent adjugés à ces derniers. Ces 2.613 lots représentent, à eux seuls, une superficie de

près de 10.240 hectares, ou une proportion de 86 0/0 sur l'ensemble des superficies aliénées dans tout le district. Parmi ces acquéreurs figurent une dizaine de prêtres, probablement, mais on ne nous le dit pas, du clergé constitutionnel, une vingtaine de nobles, 355 cultivateurs, mais surtout des commerçants, petits bourgeois et artisans urbains. Certains membres des sociétés populaires, sociétés de surveillance et clubs divers paraissent s'être intéressés particulièrement à ces achats. La plupart de ces biens furent acquis à des prix très inférieurs à leur valeur réelle, et ils restèrent longtemps quelque peu dépréciés par suite de l'origine de cette possession. On vit de nombreux acquéreurs entrer en pourparlers avec les anciens propriétaires, ou avec leurs familles, pour obtenir, moyennant une indemnité convenue, la ratification complète des ventes et la renonciation à toute revendication ultérieure. BARON ANGOT DES ROTOURS.

La France et l'Allemagne après le congrès de Berlin. La Mission du comte de Saint-Vallier (décembre 1877-décembre 1881), par ERNEST DAUDET. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de v-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après la guerre de 1870, la situation de la diplomatie française en Allemagne était particulièrement délicate et difficile par suite de la vanité pédante et lourde des vainqueurs de Sedan. Ce n'étaient pas des hommes de nuance dans l'art des relations étrangères, qui en exige beaucoup. A Berlin donc la position de nos ambassadeurs fut très épineuse. Le marquis de Gabriac, notre chargé d'affaires, traversa une période de défiance ; après lui, le vicomte de Gontaut-Biron, une période d'irritabilité. Son successeur, le comte de Saint-Vallier eut la bonne fortune de venir pendant une période de détente. Les deux premiers de ces diplomates ont laissé sur leurs missions de très intéressants *Souvenirs*. M. Ernest Daudet reconstitue, avec des documents en partie inédits, le rôle de M. de Saint-Vallier, rôle également malaisé auprès de la Prusse qui le recevait que vis-à-vis du gouvernement de la France républicaine qui l'envoyait. La figure imposante de Bismarck domine tout le récit et elle apparaît avec une certaine bonhomie astucieuse, car c'était pour lui l'heure de nous endormir, de nous distraire d'une pensée de revanche et de nous faire entrer, en détournant nos yeux du Rhin, dans l'engrenage d'une politique coloniale et méditerranéenne qui absorberait nos moyens militaires, nos fonds économiques, nos espoirs patriotiques. M. Waddington, ministre des affaires étrangères au quai d'Orsay, M. de Saint-Vallier à Berlin, le général Chanzy à Saint-Pétersbourg sont, avec l'empereur Guillaume Ier et le chancelier, les personnages de ces scènes captivantes. C'est bien l'heure de connaître les antécédents de

cette politique, tantôt brutale, tantôt captieuse de l'Allemagne ; des portraits en quelques coups de plume montrent la cour de Prusse, celle de Russie ; de larges citations de dépêches et de rapports officiels, soulèvent le voile de beaucoup des tractations d'alors, et indiquent discrètement les premiers dangers du socialisme international en Europe. Le lecteur fera aisément le rapprochement de cette « Histoire » avec les événements d'aujourd'hui pour goûter l'intérêt et l'à-propos de ce volume dont la suite lui est promise avec le récit de la mission du baron de Courcel, successeur de M. de Saint-Vallier.

G. G.

La Bélgica que yo vi, por José Subirá. Valencia, editorial Cervantés, 1919, in-16 de 224 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Belgique qu'a vue M. Subirá et dont il nous parle dans ce volume, ce n'est pas la Belgique palpitante et souffrante sous la botte germanique, c'est la Belgique d'avant la guerre, c'est la Belgique telle qu'elle se présentait à l'étranger curieux il y a une dizaine d'années. Ce sont les impressions qu'il a ressenties à Bruxelles, à Anvers, à Liége, à Malines, à Louvain, à Ostende, à Gand, à Bruges, dans les grottes de Han, à Namur, à Lierre, à Tervueren.

Écrit avec agrément, d'une plume vive et légère, ce petit volume ne se lit pas seulement avec plaisir : les observations personnelles, les réflexions judicieuses, les traits piquants n'y manquent pas. M. Subirá y va, lui aussi, de sa malédiction contre les barbares qui ont causé tant de destructions que l'auteur peut dire que la Belgique n'existe plus.

Nous noterons, chemin faisant, page 184, une critique malicieuse et bien justifiée de l'érudition germanique et du Baedeker « auteur fameux et mensonger dont on ne peut dire ce que le P. Ripalda dit du Fabricateur souverain : qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper. »

E.-G. Ledos.

Louis Veuillot à Rome, par D. Roland-Gosselin. Paris, Bonne Presse, s. d. (1919), in-8 de 111 p., avec 109 grav. — Prix : 2 fr.

Il semblera tout naturel qu'on ait fait un rapprochement entre ces deux noms et donné ce cadre au grand écrivain catholique qui toute sa vie servit le Pape et défendit la Papauté. Les illustrations très nombreuses qui accompagnent le texte sont toutes empruntés à des sites, des monuments, des œuvres d'art, des personnages romains ; elles ne sont peut-être pas d'une reproduction toujours très artistique, mais elles sont choisies avec intelligence et abondance. Elles pâlissent naturellement devant l'éclat des pages étincelantes pour lesquelles on les a évoquées. Louis Veuillot fit à Rome onze voyages.

Au premier séjour, en 1838, il ouvrit son âme, son esprit et son cœur à la vérité religieuse et dès lors sa reconnaissance comme son amour et sa fidélité demeurèrent acquis à l'Église. Le plus important de ses séjours fut pendant le concile du Vatican. La bonté paternelle de Pie IX l'y accueillit toujours avec empressement, même aux heures les plus délicates de sa carrière et lorsqu'il était en butte aux plus calomnieuses attaques. En des chapitres successifs, on nous montre, par des passages choisis de ses articles, de ses lettres, de ses livres : son amour de Rome, sa philosophie de l'art, ses sentiments sur l'antiquité païenne, sur la campagne romaine. Des citations empruntées surtout à sa correspondance nous donnent les récits de ses voyages en 1853, 1860, 1862, celui de 1870-1871. Plus d'un passage du *Parfum de Rome*, naturellement, est cité. Toutes les notes de ce talent si français à la fois et si romain vibrent ainsi et résonnent : émotion, enthousiasme, verve, rire, satire, indignation, pittoresque, sens chrétien, foi vive et indomptable énergie. On comprend très bien l'unité littéraire d'une existence vouée exclusivement à la défense de la vérité, contre ses adversaires, ses détracteurs, ou les défaillances dangereuses de quelques-uns de ses soldats. En parcourant ces pages, le lecteur prendra goût à la façon charmante dont est servie une cause impérissable, il voudra en connaître davantage, se reporter aux livres mêmes de Louis Veuillot ; et ceux qui sont déjà familiers avec ce maître de la prose française au XIXe siècle auront plaisir à posséder, groupés sous un titre heureux, les principaux éléments de sa pensée militante, courageuse et fidèle. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Amours d'un poète. *Documents inédits sur Victor Hugo*, par LOUIS BARTHOU. Paris, Conard, 1919, in-16 de VII-387 p. — Prix : 4 fr. 50.

Pour qualifier le volage, l'inconstant, l'infidèle, le populaire emploie une expression imagée : « Il a un cœur d'artichaut. » Victor Hugo eut ce cœur là du jour où, s'éloignant de la mère de ses quatre enfants, il dérailla sur les voies de la galanterie.

La première sirène dont il subit le charme fut Juliette Gauvain, dite Drouet. Cette petite actrice, vainement protégée par Victor Hugo, qui lui avait attribué un rôle dans l'un de ses drames, dut abandonner le théâtre après un fort échec ; mais elle s'en consola en attachant le poète à son char. Avec beaucoup de tact, mais non sans indulgence, M. Louis Barthou nous raconte l'histoire des relations des deux amants, bien connue, mais renouvelée et complétée ici au moyen de documents inédits, très intéressantes trouvailles littéraires et psychologiques que leur possesseur eût eu grand tort de garder pour lui seul. Ces nombreuses pièces de prose et de vers ainsi que diverses lettres de Juliette montrent que celle-ci fut loin d'être une créature insignifiante, n'ayant

pour elle que sa beauté. Assurément son passé était très chargé d'aventures ; aussi Victor, dans les premiers temps surtout, s'en montra-t-il férocement jaloux. D'ailleurs, si l'on compare la femme légitime avec la maîtresse, il n'est pas douteux que cette dernière, à tous les points de vue, l'emporte sur sa nonchalante rivale : la douce Adèle n'était pas, au fond, la compagne qui convînt à Jupiter Hugo : leur union avait été celle de l'aigle et de la colombe.

Sur la question, si souvent agitée, de savoir qui, de Victor ou d'Adèle avait le premier bifurqué, M. Barthou établit nettement, par des documents et des dates, que, endoctrinée par le vilain Sainte-Beuve, Adèle Hugo, dès 1832, accordait des rendez-vous au faux ami de son mari, alors que celui-ci ne se lia avec Juliette Drouet qu'en février 1833. — Concluez.

Si grande que fût l'influence de Juliette sur Victor Hugo, il s'en faut qu'une parfaite entente régnât dans leur libre ménage : querelles, injures, ruptures, réconciliations, etc., rien n'y manqua ; et la poésie se greffa là-dessus, — émouvante ou superbe !

Donc, Victor était jaloux de Juliette ; mais Juliette l'était également de Victor. De là une surveillance qu'Olympio savait dérouter ; et, « cœur d'artichaut », il distribuait ses feuilles à toutes venantes. Inutile d'entrer dans les détails...

En résumé, ce livre, tout en nous montrant l'homme et ses faiblesses, explique une fois de plus, et de façon précise, nouvelle même à différents égards, les rapports entre le poète et son œuvre.

Certains ont reproché à M. Barthou d'avoir rapetissé l'idole Hugo. Pourquoi ? Est-ce que les grands hommes disparus n'ont pas tous été interrogés, plus ou moins, par une postérité prochaine ou éloignée, au sujet de leurs affections, de leurs haines, de leurs ambitions, de leur vie privée intégrale enfin ? Et, pour ne parler que de quelques illustres contemporains de Hugo, que n'a-t-on pas imprimé sur Alfred de Musset, George Sand, Balzac, etc. ! Dans le cas particulier, ces demi-pharisaïsmes tombent à plat : page 157, l'auteur s'était borné, avec une discrétion voulue, à rappeler une scène entre le poète et Juliette donnant l'impression que Victor Hugo n'envisageait pas d'un mauvais œil que l'on connût plus tard les choses intimes de son histoire amoureuse. Mais, sans doute pour répondre aux attaques dont son étude, publiée d'abord dans la *Revue de Paris*, fut l'objet, il n'hésite pas à insérer dans sa Préface (p. VI-VII) un billet inédit de V. Hugo, tenu diplomatiquement en réserve, semble-t-il, par lequel le futur panthéonisé *veut* que ses lettres à sa maîtresse ne soient pas détruites et que l'on en retrouve la trace un jour « quand nous ne serons plus que cendre tous les deux » (Elle et Lui).

Cela dit, n'est-il pas piquant de constater que M. Louis Barthou

s'est en quelque sorte institué l'exécuteur testamentaire spécial de Hugo ? — Que reste-t-il alors des critiques qui lui ont été décochées ?

E.-A. Chapuis.

BULLETIN

Encyclique « Humani generis » de S. S. Benoît XV sur la prédication et Règles pour la prédication sacrée édictées par la S. Congrégation consistoriale. Paris, Bonne Presse, 1917, in-8 de 45 p.

Après Léon XIII et Pie X, Benoît XV a voulu, dès le début de son pontificat, rappeler les grandes lois de la prédication chrétienne. Dans son encyclique *Humani generis*, il expose le but et les conditions d'une prédication vraiment évangélique. L'encyclique est suivie d'une constitution de la S. Congrégation consistoriale contenant les règles à observer pour la présentation, l'examen et l'approbation des prédicateurs, des directions sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur la préparation éloignée qu'exige ce grave ministère.

Ces documents doivent être entre les mains de ceux qui ont à distribuer aux fidèles l'enseignement chrétien ; ils ont été immédiatement édités par la Bonne Presse. Dans cette édition, une traduction française accompagne le texte original.

Christophe Simon.

Pour abolir la souffrance humaine, par Lucien Deslinières. Paris, Giard et Brière, 1918, petit in-8 de 127 p. — Prix : 3 fr.

« Les maux dont souffre l'humanité sont dus, pour la plus grande part, aux vices de l'organisation sociale. Cette organisation repose sur le principe fondamental de la lutte pour la vie entre les hommes. La lutte pour la vie est due à l'insuffisance alimentaire. » Que l'on substitue à la lutte pour la vie l'association pour la vie, et tout sera changé ! Plus de rivalité ! plus de concurrence ! la fraternité entre tous, chacun content de son sort ; plus de vols, plus de crimes, plus d'excès, plus de dégénérés, presque plus de maladies ! plus de lieux insalubres ! Telles sont, avec quelques autres, les édéniques perspectives que l'auteur découvre à ses lecteurs émerveillés. Il se trouvera certainement des gens pour se laisser prendre à ces vues de lanterne magique. Elles présentent juste assez de traits réels pour donner aux esprits simples l'impression du vraisemblable. Ainsi les contes de fée et les images d'Épinal.

Ch. Landry.

L'Éducation physique moderne de la jeunesse par la méthode naturelle, simple, agréable et rapide du lieutenant de vaisseau G. Hébert, par Octave Forsant. Paris, Hachette, 1919, in-12 de 48 p., avec figures. — Prix : 1 fr.

Inspecteur de l'enseignement primaire, M. O. Forsant a fait pratiquer dans les écoles de la ville de Reims la méthode d'éducation physique du lieutenant de vaisseau Hébert et en a constaté les excellents résultats. On connaît les caractéristiques de cette méthode. Elle est fondée sur le retour aux mouvements naturels que les êtres primitifs exécutent d'instinct. Elle réclame en conséquence peu d'agrès et ses exercices rentrent dans huit catégories ayant trait à : la *marche*, la *course*, le *saut*, le *grimper*, le *lever*, le *lancer*, la *défense naturelle* (boxe et lutte) et la *natation*. Dès avant 1914 la méthode Hébert avait réuni de nombreux adeptes ; l'enseignement

aujourd'hui suivi à l'École de Joinville en découle, et de la Grande Guerre se sont dégagés de façon fort nette deux axiomes d'ordre physique : la nécessité de l'éducation sportive de la jeunesse et la puissance régénératrice de la vie au grand air. Il faut donc savoir gré à M. Octave Forsant d'avoir résumé, à l'usage des maîtres et maîtresses des écoles, les principes et les règles d'un enseignement rationnel, dont la diffusion est désirable.

R. L.

Un Chef d'État qui gouverne, par Un docteur ès-sciences politiques. Paris, Bureau catholique de presse, 87, rue Lauriston. 1918, in-12 de 18 p. — Prix : 0 fr. 25.

Beaucoup d'idées sensées et de bonnes intentions dans ce *tract*, qui évidemment n'épuise pas le grand sujet qu'il aborde. Pour donner à notre Président la hardiesse d'user des prérogatives que lui reconnaît dès maintenant la Constitution, et d'autres encore qu'il pourrait être désirable de lui attribuer, l'auteur a confiance dans une modification de son mode de désignation. On nous propose de le faire élire par un collège électoral composé principalement de nos conseils généraux. Est-ce suffisant pour assurer au chef de l'État une autorité indépendante, en face d'une Chambre souverainement maîtresse de lui couper les vivres ?

Baron Angot des Rotours.

La Conversion de Magdeleine, par G. Issandon. Paris, Beauchesne, 1918, in-16 de 153 p. — Prix : 3 fr

La Conversion de Madeleine n'est ni un roman, ni, à proprement parler, un livre de guerre, bien que la guerre l'ait inspiré. C'est un recueil d'idées, de conseils, de réflexions, qui portent sur l'éducation des jeunes filles. Un mobilisé, M. X., philosophe chrétien et moraliste par vocation, soldat par devoir, est cantonné dans une famille de province, où se trouve la « Magdeleine, » qui donne son nom au volume. Entre lui et ses hôtesses s'échangent des vues sur mille sujets et l'influence un peu austère, mais bienfaisante, du philosophe soldat laisse sur ses jeunes amies une empreinte profonde, rendue encore plus durable par sa mort héroïque au champ d'honneur. Bien écrit, ce livre renferme des idées saines et justes

Comtesse de Courson.

L'Organisation de la démocratie, par Probus. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 44 p. — Prix : 1 fr. 20.

Reprenant et résumant des idées exposées en de précédents ouvrages (*La plus Grande France* (1916) et *Construire* (1918)), des idées dont plusieurs font leur chemin et que propagent aussi des initiatives parallèles à la sienne, Probus nous presse de nous unir, au-dessus des partis, pour assurer à la patrie les conditions indispensables à sa vitalité. Rapprochement des syndicats ouvriers et des syndicats patronaux en des conseils mixtes, réfection méthodique de l'outillage national ; relèvement de la natalité, répression de l'alcoolisme, réformes politiques nous donnant un pouvoir exécutif plus fort et un pouvoir judiciaire indépendant, reconnaissance et affranchissement de nos régions, voilà les principaux articles de ce programme d'organisation française, d'ordre français. Pour le faire triompher, l'auteur croit pouvoir trouver appui chez tous les patriotes, même chez les partisans du collectivisme absolu, pourvu que ceux-ci ne soient point des réalisateurs par trop pressés. Baron Angot des Rotours.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le *Polybiblion* ressent vivement la perte qu'il vient d'éprouver par la mort de M. Joseph Rambaud, l'éminent professeur aux Facultés catholiques de Lyon qui, à la mort du regretté Claudio Jannet (1894), avait assumé dans notre revue la tâche de rendre compte des ouvrages d'économie politique. Né à Lyon, le 18 août 1849, M. Joseph Rambaud couronna de bonnes études classiques par l'obtention de la licence ès-lettres. Puis il se tourna vers l'étude du droit, se fit recevoir docteur, devint professeur aux Facultés catholiques de Lyon dès l'origine et donna tous ses soins à la science économique. Tenant de l'école classique, il se montrait sévère et parfois assez âpre dans la discussion des travaux de ses adversaires. Il avait notamment une antipathie non dissimulée, et que nos lecteurs ont pu remarquer, pour les doctrines des catholiques sociaux. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *L'Aumône et le rationalisme économique* (Lyon, 1889, in-8) ; — *La Banqueroute de l'ancien régime de 1700 à 1789* (Lyon, 1890, in-8) ; — *Sommaire détaillé du cours d'économie politique* (Lyon, 1892, in-8) ; — *Traité élémentaire raisonné d'économie politique* (Paris, 1892, in-18) ; —*Histoire des doctrines économiques* (Paris, 1899, 2 vol. in-8 ; 3e éd. en 1909) ; — *Christianisme et solidarité* (Lyon, 1906, in-8) ; — *Le Droit criminel romain dans les actes des martyrs* (Lyon, 1907, in-8)

— M. Adrien Mithouard est mort le 30 mars à Paris ; et cette mort n'est pas seulement un deuil pour le conseil municipal qu'il présidait et pour la cité qu'il administrait avec tant de zèle et de compétence, mais aussi pour les lettres françaises et pour la pensée chrétienne : car c'est précisément parce qu'il était un homme de foi solide et aux convictions ardentes et profondes, qu'il se donnait tout entier à l'exercice de ses fonctions. Né à Paris, le 18 janvier 1864, M. Adrien Mithouard fit de brillantes études littéraires qu'il couronna en demandant à la Faculté de droit de Paris les notions juridiques qui devaient lui servir dans ses futures fonctions. C'est en 1898 qu'il brigua le mandat de conseiller municipal dans le quartier de l'École militaire, et il acquit au conseil, par sa courtoisie comme par sa diligence pour toutes les affaires qui lui furent confiées, une place bientôt prépondérante. Et c'est ainsi qu'il devint président de cette assemblée en 1914 et fut depuis maintenu à ces hautes fonctions par l'estime de ses collègues. Grâce à sa tournure d'esprit très littéraire, les discours qu'il eut occasion de prononcer en diverses circonstances, au nom de la ville de Paris, étaient extrêmement goûtés. Dès le début de la guerre, il se dévoua à la défense des intérêts de la grande cité, et notamment aux questions de ravitaillement et le surmenage auquel il se livra dans ces conjonctures pénibles détermina la maladie qui le conduisit à la mort. Son beau talent, qui s'était affirmé de bonne heure par des publications remarquées de la critique et goûtées du public, l'avait poussé à briguer un fauteuil à l'Académie française ; et l'accueil honorable fait une première fois à sa candidature lui laissait de légitimes espérances. Nous citerons de lui : *Bigalume* (Paris, 1888, in-16) ; — *Récital mystique* (Paris, 1893, in-18) ; — *L'Iris exaspéré* (Paris, 1895, in-12) ; — *Les Impossibles Noces. Les Deux Foules. La Conquête de l'aube* (Paris, 1896, in-12) ; — *Le Tourment de l'unité* (Paris, 1901, in-18) ; — *La Coupole de Notre-Dame de Caen* (Paris, 1902, in-16) ; — *Les Frères marcheurs* (Paris, 1902, gr. in-8) ; — *Traité de l'Occident* (Paris, 1904, in-16) ; — *La Perdition de la Bièvre* (Paris, 1906, in-18) ; — *Les Pas sur la terre* (Paris, 1908, in-16) ; — *Les Marches de l'Occident : Venise, Grenade* (Paris, 1910, in-12).

— M. Charles Morice, qui vient de mourir à Menton, fut une des personnalités les plus éminentes du mouvement symboliste. Né à Saint-Étienne en 1863, il vint à Paris pour se livrer aux études littéraires, se lia bientôt avec Verlaine et Mallarmé et publia en 1890 un livre de critique : *La Littérature de tout à l'heure*, qui fut extrêmement remarqué, particulièrement de M. Jules Huret qui ouvrit alors une enquête sur l' « Évolution littéraire. » M. Morice fit dès lors de la critique littéraire qu'il étendit aux arts et fut pendant de longues années le critique artistique du *Mercure de France*. Il a publié *Noa-Noa* en collaboration avec M. Gauguin et des traductions de Dostoïewsky avec Halpérine Kaminski. Il a aussi publié un ouvrage sur Eugène Carrière et fait paraître des études très remarquables sur l'art de nos cathédrales. Dans les derniers temps de sa vie il s'était singulièrement rapproché des croyances catholiques ; il écrivit alors : *Il est ressuscité* (Paris, 1911, in-16) et *Raisons de croire*. Cette année il avait fait à l'Institut catholique toute une série de conférences sur la renaissance de l'art religieux. On peut citer de lui : *Paul Verlaine* (Paris, 1887, in-12) ; — *Demain. Question d'esthétique* (Paris, 1887, in-18) ; — *La Littérature de tout à l'heure* (Paris, 1889, in-16) ; — *Chérubin, drame* (Paris, 1891, in-8) ; — *Portrait d'un prochain siècle* (Paris, 1894, in-12) ; — *Opinions* (Paris, 1895, in-18) ; — *Paris-Almanach. Sagot* (Paris, 1896, in-18) ; — *L'Alliance franco-russe* (Bruxelles, 1897, in-8) ; — *Almanach de prose et de vers pour 1897* (Paris, 1897, in-18) ; — *L'Esprit belge* (Paris, 1898, in-12) ; — *Du Sens religieux de la poésie. Sur le mot poésie. Le Principe social de la beauté* (Paris, 1898, in-8) ; — *Paul Bovy. Un peintre de la montagne* (Genève, 1899) : — *Le Christ de Carrière* (Bruxelles, 1899) ; — *Rodin. Flo* (1899) ; — *Le Rêve de vivre* (1900) : — *Les Textes de Rabelais et la Critique contemporaine* (Poitiers, 1905) ; — *Eugène Carrière*, 2e édition (Paris, 1906, in-18) ; — *Pourquoi et comment visiter les musées* (Paris, 1910, in-8) ; — *Œuvres complètes de Paul Verlaine* (Paris, 1911, in-8) : — *Théodore de Banville. Choix de poésies* (Paris, 1912, in-18).

— La mort de M. le professeur Raphaël Blanchard est une perte considérable pour la science française. Né à Saint-Christophe (Indre-et-Loire), le 29 février 1857, d'une famille illustrée par le célèbre aéronaute Pierre Blanchard, Raphaël-Anatole-Émile Blanchard fit ses études aux lycées de Vendôme et d'Alençon. Préparateur de physiologie, à la Faculté des sciences de Paris, d'abord de Georges Pouchet, puis de Paul Bert (1878-1883), en même temps qu'il exerçait à l'Institut agronomique les fonctions de répétiteur de physiologie (1879-1895), il prit en 1880 son doctorat en médecine. La science et les hautes qualités qu'il manifestait dans ses fonctions le firent appeler en 1885 à succéder à Baillon dans la chaire d'histoire naturelle de la Faculté de médecine, à titre de professeur agrégé ; il fut titularisé en 1895 et en 1907 il fit transformer la chaire en chaire de parasitologie. Il s'était acquis en effet une compétence toute particulière et la plus belle notoriété par ses travaux de parasitologie humaine. Son activité débordante ne négligeait aucun moyen de promouvoir les études qui lui étaient chères : il n'avait pas vingt ans quand il fut l'un des fondateurs de la Société zoologique, dont il devint secrétaire (1879), puis secrétaire général (1880-1902), à laquelle il se dévoua sans compter et qui lui doit d'avoir pu traverser des crises difficiles et d'être arrivée à un haut degré de prospérité. Il fut aussi parmi les fondateurs de la Société de spéléologie (1894), de la Société d'histoire de la médecine (1902), de l'Institut de médecine coloniale (1912). C'est à son impulsion qu'est due l'organisation des Congrès inter-

nationaux de zoologie (1899) et il demeura le secrétaire général du Comité permanent de ces congrès. Sa courtoisie et ses connaissances linguistiques qui lui rendaient facile de s'exprimer dans la plupart des langues européennes lui ont permis d'exercer dans les congrès une grande influence pour le plus grand bien de la science française. L'Académie de médecine, qui l'avait appelé en 1894 à siéger parmi ses membres, lui avait confié en 1911 les fonctions de secrétaire perpétuel. Le Dr Blanchard collaborait à de nombreux recueils scientifiques et la liste de ses publications est fort longue. Nous citerons ici les suivantes : *De l'Anesthésie par le protoxyde d'azote d'après la méthode de Paul Bert* (Paris, 1880, in-8) ; — *Les Universités allemandes* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Coccides utiles* (Paris, 1883, in-8) ; — *Éléments de zoologie* par Paul Bert... et R. Blanchard (Paris, 1885, in-16) ; — *Traité de zoologie médicale. T. I. Protozoaires, histoire de l'œuf, cœlentères, échinodermes, vers...* (Paris, 1889, in-8) ; — *Les Animaux parasites introduits par l'eau dans l'organisme* (Paris, 1890, in-8) ; — *Congrès international de zoologie. Paris, 8-10 août 1889. Documents relatifs à la nomenclature des êtres organisés* (Paris, 1890, in-8) ; — *Congrès international de zoologie tenu à Paris du 5 au 10 août 1889. Compte rendu sommaire* (Paris, 1890, in-8) ; — *Histoire zoologique et médicale des téniadés du genre Hymenolepis Weinland* (Paris, 1891, in-8) ; — *Sur les végétaux parasites non microbiens transmissibles des animaux à l'homme et réciproquement* (Paris, 1892, in-8) ; — *Revision des hirudinées du musée de Dresde* (Berlin, 1894, in-fol.) ; — *L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Cadrans solaires* (Paris, 1895, in-8) ; — *Règles de la nomenclature des êtres organisés* (Paris, 1895, in-8) ; — *Les Hématozoaires de l'homme et des animaux*, par les Drs Laveran et Blanchard (Paris, 1895, 2 vol. in-16) ; — *La Chique des oiseaux (Sarcopsylla gallinacea Westwood* (Paris, 1897, in-8) ; — *Hirudinées des Indes néerlandaises* (Leiden, 1897, in-4) ; — *Quelques cas anciens d'actinomycose* (Paris, 1899, in-8) ; — *Archives de parasitologie.* T. I. (-IV), 1898 (-1901) Paris, in-8) ; — *Les Coccides et leur rôle pathogène* (Paris, 1900, in-8) ; — *Instructions à l'usage des médecins, des naturalistes et des voyageurs, rédigées au nom de la Commission du paludisme* (Paris, 1900, in-8) ; — *Notes historiques sur la peste* (Paris, 1900, in-8) ; — *Transmission de la filariose par les moustiques* (Paris, 1900, in-8) ; — *A propos de l'éléphantiasis du scrotum* (Paris, 1901, in-8) ; — *Les Moustiques de Paris, leurs méfaits, mesures de préservation* (Paris, 1901, in-8) ; — *Notes sur les ténias noirs* (Paris, 1901, in-8) ; — *Congrès international de médecine. Section de bactériologie et de parasitologie. Compte rendu* (Paris, 1901, in-8) ; — *L'Institut de médecine coloniale. Histoire de sa fondation* (Paris, 1902, in-8) ; — *Madagascar au début du* XX*e siècle. Climat, hygiène, maladies* (Paris, 1902, in-8) ; — *Nouvelles observations sur le pseudo-parasitisme des myriapodes chez l'homme* (Paris, 1902, in-8) ; — *Sur la piqûre de quelques hémiptères* (Paris, 1902, in-8) ; — *Les Moustiques, histoire naturelle médicale* (Paris, 1905, in-8) ; — *Règles internationales de la nomenclature zoologique adoptée par les congrès internationaux de zoologie* (Paris, 1905, in-8) ; — *Glossaire allemand-français des termes d'anatomie et de zoologie* (Paris, 1908, in-8) ; — *L'Insecte et l'infection, histoire naturelle et médicale des arthropodes pathogènes* (Paris, 1909, in-8) ; — *La Mimophonie, son rôle dans la formation des langues* (Paris, 1914, in-8) ; — *Épigraphie médicale. Corpus inscriptionum ad medicinam biologiamque spectantium* ; t. I. (Paris, 1915, in-8) ; — *La Lutte contre la mouche* (Paris, 1915, in-8) ; — *La Lutte contre les poux* (Paris, 1915, in-8) ; — *Instruction pour l'hygiène et la désinfection en temps de guerre* (Paris, 1915, in-8).

— Les sciences médicales ont encore fait en France trois pertes particulièrement douloureuses par la mort de MM. les Drs Hallopeau, Chantemesse et Choquet. M. le Dr François Hallopeau, qui est mort à Paris le 23 mars, était un des plus éminents représentants en France de la dermatologie. Né aux Airelles, en Haute-Savoie, le 17 janvier 1842, il fit au lycée Bonaparte à Paris de bonnes études après lesquelles il se consacra à la médecine. Sa thèse de doctorat (1871) portait sur les accidents convulsifs dans les maladies de la moelle épinière ; 4 ans plus tard (1875) il se faisait recevoir agrégé avec une thèse sur les paralysies bulbaires. Nommé médecin des hôpitaux en 1877, il devint en 1880 médecin de l'hôpital Tenon, d'où il passa en 1881 à l'hôpital Saint-Antoine et de là en 1884 à l'hôpital Saint-Louis, où il se livra tout entier aux travaux dermatologiques qui ont fait sa gloire, et où il donna un enseignement clinique des plus suivis et des plus appréciés. Longtemps secrétaire général de la Société de dermatologie et de syphiligraphie, il en devint plus tard vice-président. Il joua également un rôle considérable dans les congrès spéciaux et dans les sections dermatologiques des congrès médicaux. L'Académie de médecine lui avait donné (1893) l'un de ses fauteuils ; et nombre de sociétés tant de France que de l'étranger s'étaient fait un honneur de le compter parmi leurs membres. De ses multiples publications, dont la plupart ont paru dans les revues spéciales, nous ne retiendrons ici que les suivantes : *Des Accidents convulsifs dans les maladies de la moelle épinière* (Paris, 1871, in-8) ; — *Contribution à l'étude de la sclérose diffuse péry-épendymaire* (Paris, 1870, in-8) ; — *Étude sur les myélites chroniques diffuses* (Paris, 1871, in-8) ; — *L'Hectine, ou 606 dans le traitement abortif de la syphilis* (Paris, s. d., in-8) ; — *Du Mercure, action physiologique et thérapeutique* (Paris, 1878, in-8) ; — *Du Traitement de l'érysipèle par le salycilate de soude ad ministri intus et extra...* (Paris, 1881, in-8) ; — *Du Traitement de la fièvre typhoïde par le calomel, le salycilate de soude et le sulfate de quinine* (Paris, s. d., in-8) ; — *Traité élémentaire de pathologie générale comprenant la pathogénie et la physiologie pathologique* (Paris, 1884, in-8) ; — *Leçons sur les maladies cutanées et syphilitiques. Les Naevi* (Paris, 1891, in-18) ; — *Sur les rapports de la tuberculose avec les maladies de la peau autres que le lupus vulgaire* (Paris, 1896, in-8) ; — *Les Lépreux à Paris (communication à la Conférence pour l'étude de la lèpre. Berlin, octobre 1897).* (Paris, 1897, in-8) ; — *Les Toxines en dermatologie. Communication au Congrès international de médecine (Moscou, août 1897)* (Paris, 1897, in-8) ; — *Traité pratique de dermatologie* (Paris, 1900, in-8) ; — *Principes fondamentaux du traitement de la syphilis* (Paris, 1904, in-8) ; — *De la spécificité en dermatologie* (Clermont, in-8) ; — *Les Substances toxiques et immunisantes dans la syphilis* (Paris, 1904, in-8) ; — *Proliférations locales in sua et à distance de l'agent infectieux de la syphilis pendant toute la durée de son évolution. Communication au Congrès de médecine de Liége* (Clermont, 1905, in-8) ; — *Le Traitement abortif de la syphilis* (Paris, 1911, in-8) ; — *Traité de la syphilis* (en collaboration avec C. Fouquet) (Paris, 1911, in-8).

— M. le Dr André Chantemesse appartenait aussi à l'Académie de médecine où il avait été élu en 1901. Né au Puy, le 13 octobre 1851, c'est au lycée de sa ville natale qu'il avait fait ses études classiques. Docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1884 avec une thèse sur la méningite tuberculeuse de l'adulte, il fit porter principalement ses recherches sur les questions d'hygiène et il y acquit assez de notoriété pour être désigné en 1894 comme chef de la délégation française au Congrès international d'hygiène de Budapest. Professeur de pathologie comparée expérimentale

à la Faculté de médecine de Paris depuis 1896, il fut appelé en 1903 à la chaire d'hygiène en remplacement du Dr Proust. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Étude sur la méningite tuberculeuse de l'adulte, les formes anormales en particulier* (Paris, 1884, in-8) ; — *Fièvre typhoïde* (dans le *Traité de médecine* publié sous la direction de Charcot, Bouchard et Brissaud) (Paris, 1891, in-8) ; — *Pathologie générale et expérimentale. Les Processus généraux* (Paris, 1901-1905, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Actualités médicales. Mouches et choléra*, en collaboration avec le Dr Frédéric Borel (Paris, 1906, in-16) ; — *Mouches et fièvre jaune* (Paris, 1906, in-16), avec le même ; — *Hygiène internationale : frontière et prophylaxie* (Paris, 1907, in-8), avec le même ; — *Traité d'hygiène maritime* (Paris, 1909, in-8), avec les Drs Borel et Dupuy ; — *Pleurésies tuberculeuses* (Paris, 1913, in-16), avec le Dr Courcoux.

— M. le Dr Chaput, qui est mort le 27 février, n'appartenait ni à l'Académie ni à la Faculté de médecine de Paris, mais il s'était acquis une haute réputation comme chirurgien de l'hôpital Lariboisière. Né à Tonnerre, en 1857, c'est à Paris que M. Henri Chaput poursuivit ses études médicales. Interne des hôpitaux (1881-1884), prosecteur à la Faculté (1885-1888), il fut nommé en 1888 chirurgien des hôpitaux et fut, de 1889 à 1895, l'assistant du Dr Terrillon. C'est alors qu'il devint chirurgien de Lariboisière. C'est surtout dans les questions relatives à la chirurgie de l'estomac et de l'intestin qu'il avait acquis une compétence particulière. Parmi les travaux dûs à sa plume savante, nous devons citer : *La Suture des nerfs* (Paris, 1884, in-8) ; — *De l'Entéro-anastomose, ou opération de Maisonneuve, procédés opératoires, indications, résultats* (Paris, 1891, in-8) ; — *Technique et indications des opérations sur l'intestin, l'estomac et les voie biliaires* (Paris, 1892, in-18) ; — *Asepsie et antisepsie chirurgicales* en collaboration avec le Dr Terrillon (Paris, 1893, in-18) ; — *Les Conditions de succès des grandes opérations sur l'intestin* (Paris, 1893, in-8) ; — *Thérapeutique chirurgicale des affections de l'intestin, du rectum et du péritoine* (Paris, 1896, in-18) ; — *Les Différents Procédés d'anesthésie chirurgicale (éther, chloroforme, chloréthyle, cocaïne locale et lombaire* (Paris, 1902, in-8) ; — *Les Fractions malléolaires du cou-de-pied et les accidents du travail* (Paris, 1908, in-16).

— Ce n'est pas seulement le Parlement, où il soutint les causes justes avec autant de lucidité dans la pensée et dans l'expression que de fermeté dans la discussion, mais c'est le monde économique et juridique qui est éprouvé par la mort de M. Paul Beauregard, mort le 23 mars, à Paris. Né au Havre, le 13 octobre 1853, il se fit recevoir docteur en droit à la Faculté de Paris (1875). A 23 ans, il devenait agrégé. Après avoir professé à la Faculté de Douai, il fut appelé à celle de Paris. Il enseigna aussi au Conservatoire des arts et métiers. C'est surtout comme économiste qu'il se fit connaître. Il avait fondé en 1891 *le Monde économique*. Il était député de Paris depuis 1898. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Du Paiement avec subrogation, ses origines en droit romain, sa nature et ses effets dans le droit français*. Thèse pour le doctorat (Paris, 1876, in-8) ; — *Essai sur la théorie du salaire, la main-d'œuvre et son prix* (Paris, 1887, in-8) ; — *Éléments d'économie politique* (Paris, 1889, in-16) ; — *La Théorie de la rente foncière*, en collaboration avec M. Coste (Paris, 1891, in-8) ; — *Le Monde économique* (Paris, 1891 et s., in-fol.) ; — *La Question des associations* (Paris, 1892, in-8) ; — *Conférence faite au Havre le 16 octobre 1899 sur la défense du commerce français d'exportation* (Paris, 1900, in-8) ; — *Notice sur la vie et les travaux de M. Clément Juglar* (Paris, 1908, in-4).

— Un jurisconsulte éminent, M. Ernest Lehr, est mort à Lausanne le 8 février. Né à Saint-Dié, dans les Vosges, en 1835, il exerçait à Strasbourg les fonctions d'avocat quand éclata la guerre de 1870. Il prit part à la défense de la cité alsacienne comme commandant de la garde nationale et quand Strasbourg eut capitulé, il se retira en Suisse. C'est ainsi qu'il fut attaché à l'Université de Lausanne où il occupa jusqu'en 1884 la chaire de législation comparée. Il renonça alors à l'enseignement pour se consacrer à ses travaux juridiques. Il devint en 1892 le secrétaire de l'Institut de droit international. Nous citerons de lui : *Mathieu Zoll, le premier pasteur évangélique de Strasbourg (1477-1548) et sa femme Catherine Schutz* (Paris, 1861, in-12) ; — *Voyages et découvertes dans la maison et aux alentours*, traduit de Hermann Wagner (Paris, 1866, 4 vol. in-12) ; — *Études sur l'histoire et la généalogie de quelques-unes des principales maisons souveraines de l'Europe* (Paris, 1866, in-4) ; — *Dictionnaire d'administration ecclésiastique* (Paris, 1869, in-8) ; — *L'Alsace noble* (Paris, 1870, 3 vol. in-4) ; — *Les Écus de cinq francs au point de vue de la numismatique et de l'histoire* (Paris, 1870, in-8) ; — *Mélanges de littérature et d'histoire alsacienne* (Strasbourg, 1870, in-8) ; — *Scènes de mœurs et récits de voyages dans les cinq parties du monde* (Paris, 1870-1873, 4 vol. in-8) ; — *Éléments de droit civil germanique* (Lausanne, 1875, in-8) ; — *Essai sur la numismatique suisse* (Lausanne, 1875, in-8) ; — *La Nouvelle Organisation judiciaire de la Russie* (Paris, 1875, in-8) ; — *Des Divers Régimes hypothécaires de la Suisse* (Genève, 1876, in-8) ; — *La Nouvelle Législation pénale de Russie* (Paris, 1876, in-8) ; — *Éléments du droit civil russe* (Paris, 1877-1890, 2 vol. in-8) ; — *De l'Institution du notariat dans l'empire russe* (Lausanne, 1877, in-8) ; — *Éléments de droit civil espagnol* (Paris, 1880-1890, in-8) ; — *Éléments de droit civil anglais* (Paris, 1885-1899, 2 vol. in-8) ; — *Les Nouveaux Projets de code pénal espagnol de 1884 et 1885* (Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Répertoire général alphabétique du droit français*, avec Fuzier-Herman (Paris, 1886, et suiv., in-4) ; — *Cours de droit international public*, de A. Alcorta, édition française (Paris, 1887 et suiv., 3 vol. in-8) ; — *Manuel des actes de l'état civil en droit français et étranger*, avec J. Crépon, (Paris, 1887, in-12) ; — *Numismatique de l'Alsace*, avec A. Engel (Paris, 1887, in-4) ; — *Principes de la politique*, traduits de F. Holtzendorf (Hambourg, 1887, in-8) ; — *Code de commerce portugais de 1888*, traduit (Paris, 1889, in-8) ; — *Le Nouveau Droit pénal portugais* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Le Nouveau Code de commerce portugais* (Paris, 1888, in-8) ; — *Manuel théorique et pratique des agents diplomatiques et consulaires* (Paris, 1888, in-12) ; — *Code civil du canton de Zurich*, traduit et annoté (Paris, 1891, in-8) ; — *Traité élémentaire de droit civil germanique* (Paris, 1892, 2 vol. in-8) ; — *Tableau général de l'organisation des travaux et du personnel de l'Institut de droit international* (Paris, 1893, in-8) ; — *Les Monnaies des landgraves autrichiens de la Haute-Alsace* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *Le Mariage, le divorce et la séparation de corps dans les principaux États civilisés* (Paris, 1899, in-8) ; — *Éléments de droit civil scandinave* (Paris, 1901, in-8) ; — *Études sur le droit civil des États-Unis de l'Amérique du nord* (Paris, 1906, in-8) ; — *La Nationalité dans les principaux États du globe* (Paris, 1909, in-8).

— Un éminent chimiste français, M. Jean-Jacques-Théophile Schloesing, est mort à Paris, le 13 février. Né à Marseille, le 9 février 1824, il devint dès 1841 élève de l'École polytechnique. Après être entré dans l'administration des tabacs, il devint directeur de l'École d'application annexée à la Manufacture. Il fut plus tard également pourvu de chaires au Conservatoire des arts et métiers et à l'Institut agronomique, ce qui explique le genre

de ses travaux qui regardent surtout l'application de la chimie à l'agriculture et l'emploi des engrais. L'Académie des sciences l'avait appelé en 1882 à venir occuper le fauteuil vacant par la mort de Decaisne. Parmi ses multiples publications nous citerons ici dans les *Annales de chimie : La Nicotine* (1841) ; — *Dosage de l'ammoniaque* (1851) ; — *Fabrication du carbonate de soude* (1868), avec M. Rolland ; — *Terre végétale* (1874) ; — dans les *Comptes rendu de l'Académie des sciences* : *Le Tabac* (1860) ; — *Dosage de l'acide phosphorique* (1864-1867 et 1868) ; — *Production de températures élevées par le gaz d'éclairage et l'air* (1865-1866) ; — *Constitution des argiles* (1874) ; — *Échange d'ammoniaque entre les eaux, l'atmosphère et les continents* (1875 et 1876) ; — *Absorption de corps volatils à l'aide de la chaleur* (1882) ; — *Influence de la température sur l'hygroscopicité de la terre végétale* (1884) ; — *Industrie de la magnésie* (1885) ; — *Ammoniaque dans les sols* (1886) ; — *Dosage de l'ammoniaque* (1886) ; — *Relation de l'atmosphère avec la terre végétale* (1888 et 1889) ; — *Absorption de l'ammoniaque de l'atmosphère par la terre végétale* (1890) ; — *Congélation de la viande par les liquides froids* (1890) ; — *Influence de la répartition des engrais dans le sol sur leur utilisation* (1892) ; — *Quantités d'acide nitrique dans les eaux de la Seine et de ses principaux affluents* (1895) ; — *Nitrates dans les eaux potables* (1896) ; — *Études sur la terre végétale* (1902) ; — *Sur l'Analyse mécanique des sols* (1903) ; — *Contribution à l'étude de chimique des eaux marines* (1906) ; — *Sur les Eaux mères des marais salants* (1911) ; — *Jaugeage de cours d'eau par l'analyse chimique* (1913).

— M. Georges Cain, qui vient de mourir des suites d'une longue maladie, était un artiste de talent en même temps qu'un écrivain distingué. Né à Paris en 1856, fils d'un sculpteur, Auguste Cain, qui s'acquit une belle renommée, il hérita de ses goûts artistiques et, une fois achevées ses études classiques au lycée Louis-le-Grand, il s'adonna à la peinture, tandis que son frère pratiquait comme son père l'art de la statuaire. En même temps que peintre, Georges Cain était un aquafortiste remarquable et les livres qu'en Parisien passionné il a consacrés à sa ville natale, ses *Croquis du vieux Paris*, ses *Coins de Paris*, ses *Pierres de Paris*, ses *Promenades le long des rues* sont de sa main aussi bien pour l'illustration que pour le texte. Le goût même qu'il avait pour le passé de Paris le désignait assez légitimement aux fonctions de conservateur du musée Carnavalet et des collections historiques de la vieille cité. Il donna du musée un *Guide explicatif* (Paris, 1903, in-16), écrit en collaboration avec MM. Sellier et Dorbec. Pendant la guerre il avait consacré une partie de son temps au soin des blessés et c'est à leur chevet et de leur bouche qu'il recueillit les quelques *Croquis de guerre* qu'il a publiés. Il avait rêvé de conter en anecdoctes familières les exploits de la France.

— M. Xavier-Henry-Napoléon Leroux, le compositeur de musique bien connu, vient de mourir. Né le 11 octobre 1863, il se révéla de bonne heure musicien. Brillant élève au Conservatoire, il fut nommé 2e prix de Rome en 1884, puis 1er prix en 1885 avec sa cantate *Endymion*. Il était professeur d'harmonie au Conservatoire depuis 1876. On peut citer parmi ses œuvres dans les opéras : *Harold* (1895) ; — *Evangéline* (1895) ; — *Astarté* (1900) *Le Chemineau* (1902) ; — *La Reine Fiamette* (1903) ; — dans les drames : *Les Perses*, tragédie antique (1903) ; — *William Ratcliff*, tragédie (1906) ; — *Théodora*, drame musical (1907) ; — *Cléopâtre*, musique de scène (1890) ; — *Vénus et Adonis*, scène lyrique (1897) ; — parmi les poésies : *Le Nil*, chanson persane (1890) ; — *La Nuit*, poésie (1890) ; — *Recueillement* (1892) ; —

Simple Villanelle (1892) ; — *Rondeau archaïque* (1894) ; — *Le Flambeau vivant* (1897) ; — *Les Cerises* (1898) ; — *Vieilles Choses et jeune amour* (1899) ; — *Les Enfants pauvres* (1902) ; — *Par les chemins de France* (1903) ; — *Sérénade* (1903) ; — *La Marguerite* (1905). On remarque parmi ses mélodies et morceaux de musique ; *Scherzo fantastique* pour piano (1884) ; — *Ave Maria* (1890) ; — *Chrysanthème* (1894) ; — *Le Jour* (1894) ; — *A un enfant* (1894) ; — *Pensée de printemps* (1894) ; — *Sonate pour cor à piston et piano* (1894) ; — *Les Anges gardiens* (1895) ; — *Panis angelicus* (1895) ; — *Rêve bleu* (1896) ; — *Les Estampes*, dix mélodies (1896) ; — *Les Ailes inutiles* (1897) ; — *Salutation angélique* (1897) ; — *Rosier d'amour* (1898) ; — *Ton âme* (1903).

— Le grand duc Nicolas Mikhaïlovich, que les bolcheviks ont sacrifié le 28 janvier à leur haine sanguinaire, était un historien de valeur. Né à Pétrograd, où il est mort, en 1859, ce n'est guère qu'après 1900 qu'il commença de publier les travaux, fruit de ses longues et patientes recherches dans les archives et les bibliothèques ; travaux qui furent vite appréciés du public, dont quelques-uns ont été traduits en français et qui déterminèrent notre Académie des sciences morales et politiques à lui donner un fauteuil d'associé étranger. Ses livres relatifs surtout à l'époque napoléonienne le mirent en relations avec M. Frédéric Masson qui demeura son ami et son confident de la dernière heure. Il aimait beaucoup la France et c'est à elle qu'il avait légué ses belles collections artistiques, dont il désirait voir se grossir les trésors de la Malmaison. Nous pouvons citer de lui : *Kniazia Dolgorukie, spodvijniki imperatora Aleksandra I v pervye gody ego tsarstvovaniia* (Saint-Pétersbourg, 1901, in-4) ; — *Louis de Saint-Aubin, trente neuf portraits* (Saint-Pétersbourg, 1902, in-fol.) ; — *Graf Pavel Aleksandrovitch Stroganov* (*1774-1817*) (Saint-Pétersbourg, 1903, 3 vol. gr. in-8), traduit en français par M. F. Billecocq (Paris, 1905, 3 vol. gr. in-8) ; — *Diplomatitcheskiia snocheniia Rossii i Frantsii po doneseniiam poslov imperatorov Aleksandra i Napoleona, 1808-1812* (Saint-Pétersbourg, 1905-1906, 4 vol. in-4) ; — *L'Impératrice Élisabeth, épouse d'Alexandre Ier* (Saint-Pétersbourg, 1908-1909, 3 vol. in-4) ; — *L'Empereur Alexandre Ier* (Saint-Pétersbourg, 1912, 2 vol. in-4) ; — *Les Rapports diplomatiques de Lebzeltern, ministre d'Autriche à la cour de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1913, in-4) ; — *Notice sur la vie et les travaux de Beernaert*, son prédécesseur à l'Académie des sciences morales (Paris, 1913, in-4).

— M. Paul A. Carus, mort à la Salle (Illinois), le 11 février, était né à Ilsenburg, dans le Harz, le 18 juillet 1852. Après avoir suivi les cours des Universités de Tubingue, de Greifswald et de Strasbourg, il fut attaché quelque temps à l'Institut du corps des cadets de Dresde, mais il passa en 1881 dans l'Amérique du nord, y enseigna quelque temps, puis s'adonna exclusivement à ses travaux littéraires : la philosophie et l'histoire des religions étaient le principal thème de ses études. Il avait fondé *The Open Court* et *The Monist* et le titre de ce dernier recueil indique suffisamment quelles étaient ses tendances ; ses livres sur le bouddhisme étaient classiques. Il faisait partie de nombreuses sociétés savantes parmi lesquelles nous rappellerons l'*American Oriental Society*, la *British Association for advancement science*, l'*American Association for advancement of science* et la *Society of Biblical researches* de Chicago. Nous citerons parmi ses publications : *Helgi und Sigrun*, poème épique (Dresde, 1880, in-16) ; — *Metaphysik in Wissenschaft, Ethik und Religion* (Dresde, 1881, in-8) ; — *Agenor* (Dresde, 1882, in-12) ; — *Gedichte* (Dresde, 1882, in-12) ; — *Lieder eines*

Buddhisten (Dresde, 1882, in-12) ; — *Ursache, Grund und Zweck* (Dresde, 1883, in-8) ; — *Aus dem Exil* (Dresde, 1884, in-8) ; — *Fundamental problems* (London, 1889, in-8) ; — *Soul of man* (Chicago, 1891, in-12) ; — *Homilies of science* (Chicago, 1892, in-12) ; — *Primer of philosophy* (Chicago, 1893, in-16) ; — *Gospel of Buddha* (London, 1895, in-8) ; — *Karma, story of early Buddhism* (London, 1898, in-8) ; — *Buddhism and its christian critics* (London, 1898, in-8) ; — *Lao Tze's Tao-Teh-King* (London, 1898, in-8) ; — *Nirvana* (London, 1898, in-8) ; — *Sacred tunes for consecration of life* (London, 1899, in-8) ; — *Godward* (London, 1899, in-8) ; — *History of the devil and idea of evil* (London, 1900, in-8) ; — *Kant and Spencer* (London, 1900, in-8) ; — *The Surd of metaphysics* (London, 1903, in-8) ; — *Amitabha, story of Buddhist theology* (London, 1906, in-8) ; — *Frederick Schiller* (London, 1906, in-8) ; — *Chinese life and customs* (London, 1907, in-8) ; — *Chinese thought* (London, 1907, in-8) ; — *Our children* (London, 1907, in-8) ; — *The Philosopher's martyrdom* (London, 1907, in-8) ; — *The Dharma* (London, 1908, in-8) ; — *The Rise of man* (London, 1907, in-8) ; — *The Story of Samson* (London, 1907, in-8) ; — *The Bride of Christ* (London, 1909, in-8) ; — *The Pleroma, an essay on the origin of christianity* (London, 1910, in-8) ; — *The Buddha, a drama* (London, 1911, in-8) ; — *Personality* (London, 1911, in-8) ; — *Truth on trial* (London, 1911, in-8) ; — *Canon of reason and virtue*, de Lao Tseu (London, 1913, in-8) ; — *The mechanistic principle and the non-mechanical* (Chicago, 1913, in-8) ; — *The Principle of relativity* (Chicago, 1913, in-8) ; — *Nietsche and other exponents of personality* (Chicago, 1914, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé Allard, curé-doyen de Châtillon, auteur d'un *Cours d'histoire de l'Église* et d'une *Exposition théologique de la doctrine chrétienne*, mort à 75 ans, le 10 mars ; — l'abbé Pierre-André-Félix Allemand, auteur de nombreuses monographies sur des localités alpines parues dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes* et qui a publié, outre plusieurs volumes de poésies, divers ouvrages parmi lesquels on peut citer : *Notice sur les ecclésiastiques de la commune de Saint-Michel-de-Chaillol confesseurs de la foi pendant la Révolution*; *Mois de Marie du Laus* (1886) ; *Les Chants du Laus* (1895) ; *Dictionnaire biographique des Hautes-Alpes* (1911), mort à Meyères, hameau de Gap (Hautes-Alpes), le 5 novembre 1918, dans sa 75e année ; — Léo Archer, rédacteur au *Journal des Débats* et au *Gaulois*, mort en février, à l'hôpital d'Épernay ; — Adolphe Aubert, inspecteur honoraire de l'Université, mort à Rosay (Seine-et-Oise), le 10 février ; — Henri d'Aubigny, collaborateur à *l'Homme libre* et à *l'Intransigeant*, qui laisse un roman sur le point de paraître : *Victor Richard munitionnaire*, mort le 6 mars ; — le Dr Henri Barnsby, professeur à l'École de médecine de Tours, auteur de travaux parmi lesquels on peut citer : *Appendicite et annexite. Coexistence des deux affections, pathogénie, symptômes, traitement* (Paris, 1898, in-8), mort le 10 février ; — François Bazin, directeur du journal *le Salut*, correspondant du *Figaro*, mort à Saint-Malo le 25 février ; — le Dr Beni-Barde, hydropathe, professeur à l'École de médecine de Toulouse, auteur d'un *Exposé de la méthode hydrothérapique* (Paris, 1905, in-8), mort le 23 février à Sauveterre-de-Béarn ; — Hippolyte Bernheim, professeur honoraire de la Faculté de Nancy, mort le 4 février ; — Paul Bonhomme, rédacteur au *Soleil* et directeur du *Soleil du Dimanche* qui a publié, entre autres ouvrages : *La Dame au peignoir bleu* (Paris, 1885, in-18) ; *Charades en action pour salon* (Paris, 1885-1886, 2 vol. in-18) ; *La Demoiselle en rose* (Paris, 1886, in-16) ; *Deux*

Mariages (Paris, 1886, in-18) ; *Le Grand Frère* (Paris, 1887, in-8) ; *L'Affaire de Jeufosse* (Paris, 1890, in-16) ; *Prisme d'amour* (Paris, 1896, in-16) ; *Mademoiselle Panache* (Paris, 1901, in-12), mort le 22 février ; — Léon Brésil, collaborateur du *Figaro* et du *Gaulois*, mort en février ; — H. Cats, publiciste, correspondant en Belgique du *Journal des Débats*, mort le 16 février ; — Joseph-Léon Cavène, professeur honoraire de l'Université, auteur du *Miracle de saint Janvier* et du *Miracle d'Andria*, mort le 16 mars ; — le Dr Henri Chéron, chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris, mort à 52 ans le 7 février ; — Raoul de Cisternes de Veilles, qui a collaboré à la *Revue des questions historiques* et au *Bulletin de la Société historique, archéologique et artistique « le Vieux Papier »*, a publié avec des annotations le *Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814)* (Paris, 1895, in-8) ; *Le Duc de Richelieu* (1898) ; *La Campagne de Minorque* (1899) et laisse en manuscrit un ouvrage assez considérable sur la duchesse d'Aiguillon, intitulé : *Un Coin de la société au* XVIIIe *siècle*, mort à Saint-Quay (Côtes-du-Nord), le 13 février, à l'âge de 82 ans ; — Dalaise, rédacteur au *Petit Parisien*, mort le 20 février ; — Arthur-Louis Dardel, professeur au collège de Montargis, mort dans cette ville le 6 mars ; — Camille Debans, rédacteur au *Moniteur universel*, au *Journal des voyages*, au *Temps*, qui a publié *Octave Kellner ; l'Aiguilleur ; La Cabanelle ; Au coin d'un bois ; Guy de Saint-Guy ; l'Homme aux deux âmes*, roman psychique, mort à 85 ans, à Nice, le 15 février ; — Joseph Degalvès, rédacteur au *Petit Parisien*, mort le 17 mars ; — Paul Delay, rédacteur à *l'Écho de Paris*, collaborateur de la *Liberté* auteur, avec M. Franc-Nohain, d'une *Histoire anecdotique de la guerre*, en cours de publication, mort le 26 février ; — l'abbé Louis Dewaulle, vice-recteur honoraire des Facultés catholiques de Lille, mort le 21 février 1916 ; — M. Dumont, directeur de *l'Avenir du Puy-de-Dôme*, mort le 25 janvier ; — Edmond Du Roure de Paulin, collaborateur de plusieurs revues, et membre de diverses sociétés savantes, qui laisse de nombreuses études historiques et surtout généalogiques, mort le 12 février ; — Charles Engel, archiviste municipal à Strasbourg, à qui l'on doit notamment ce qui concerne l'Université de Strasbourg au t. IV des *Statuts et privilèges des Universités françaises* de M. Fournier (Paris, 1894, in-fol.) et une importante étude sur *l'Ecole latine et l'Ancienne Académie de Strasbourg* (Strasbourg, 1900, in-16), mort en février ; — Edmond Fabre, auteur de divers ouvrages publiés sous le pseudonyme de Jean Madeline : *Contes sur porcelaine* (1893, in-18) ; *La Conquête* (1897, in-18) ; *Luce Magali* (1902, in-12) ; *Le Détroit* (1904, in-16), etc., mort le 12 février ; — Clément Forissier, rédacteur en chef de la *Loire républicaine*, président de l'Association de la presse stéphanoise, mort à Paris le 9 février ; — l'abbé Fournereau, ancien professeur des Chartreux de Lyon, mort à 88 ans, le 5 mars ; — Gazeau, professeur à Evreux et à Orléans puis à Paris, proviseur honoraire du lycée Condorcet, mort le 11 février ; — Joseph Girot, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne, mort le 25 janvier, à Paris ; — Henri Grassin, poète, mort à Barbezieux, à l'âge de 80 ans, le 5 février ; — M. Edmond Le Roy, collaborateur du *Gaulois*, de la *Presse*, du *Journal*, auteur de plusieurs pièces de théâtre, mort à l'âge de 55 ans, le 21 février ; — l'abbé Marion, auteur d'un *Manuel d'histoire de l'Eglise* bien connu, directeur au grand séminaire du diocèse de Viviers, mort le 20 mars ; — le comte Massougues des Fontaines, auteur d'ouvrages sur Berlioz et divers musiciens, mort à 76 ans, à Angoulême, le 3 février ; — Ferdinand Massy, collaborateur à la *Petite*

République et poète, mort le 13 février ; — J. Merlant, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, mort à 43 ans, le 3 février ; — Henri Micault, agrégé de l'Université, professeur de philosophie au lycée de Bar-le-Duc, mort en cette ville à l'âge de 46 ans, le 23 janvier ; — le Dr Hippolyte Morestin, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, à qui l'on doit, entre autres travaux de médecine chirurgicale : *Des Opérations par la voie sacrée* (1894, in-8) ; *Le Goître basedowifié* (1901, in-8) ; *Traumatismes articulaires* (1904, in-18) ; *Chirurgie générale des articulations* (1907, in-18) ; *Affections chirurgicales de la face* (1911, in-8), mort à 48 ans le 13 février ; — le chanoine Parmentier, ancien directeur de la *Croix des Pyrénées-Orientales* et du Comité de la Bonne Presse de Perpignan, mort à 65 ans, le 17 mars ; — l'abbé Georges Piétin, professeur à l'Institution Saint-Vincent de Senlis, mort le 3 mars ; — M. V. Pretot-Freire, auteur d'un ouvrage contre l'Allemagne, qui eut un grand retentissement au Chili, mort à Pau, le 18 février ; — Dr G. Sabatier, médecin en chef du service de l'hôpital complémentaire de l'École polytechnique, auteur de : *Médecine et mutualité* (1906, in-8), mort le 26 janvier ; — le baron Fernand de Schickler, président de la Société de l'histoire du protestantisme français, auteur d'un ouvrage important sur *les Églises du Refuge en Angleterre* (1892, 3 vol. gr. in-8), mort le 8 février, à Paris, à 84 ans ; — Guillaume Séverin, professeur d'histoire au lycée de Tourcoing, mort le 25 février ; — l'abbé Jacques Tauringa, professeur à l'institution du Sacré-Cœur à Perpignan, mort à Perpignan, le 4 février ; — l'abbé Léon Vasseur, ancien directeur au collège Saint-Bertin, mort le 18 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Odon de Apráiz, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid, mort en février, à Alava ; — Franscisco Aznar y Garcia, membre de l'Académie des beaux-arts de San-Fernando, correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, professeur au Conservatoire des arts et métiers de cette ville, mort en février ; — Julio, vicomte de Castilho, membre de l'Académie de sciences de Lisbonne, associé ou correspondant de nombreuses sociétés savantes, auteur, entre autres ouvrages, de : *O senhor Antonio Feliciano de Castilho e o senhor Anthero de Quenthal* (1865, gr. in-8) ; *Memorias dos vinte annos* (1866, gr. in-8) ; *Primeiros versos* (1867, in-8) ; *Antonio Ferreira poeta quinhentista* (1875, in-8) ; *O Ermiterio* (1876, in-8) ; *Lisboa antiga* (1879-1885, 4 vol. in-8) ; *Memorias de Castilho* (1884, 2 vol. in-8), né à Lisbonne, le 30 avril 1840, mort en février dans la même ville ; — Dumitrus Comsa, professeur à l'École des sciences politiques de Roumanie, mort le 16 janvier, dans le naufrage de la Chaouïa, lequel s'était fait recevoir docteur à Paris, en 1896, avec une thèse : *De la nécessité de l'intervention de l'État en matière économique* (in-8), auteur de *Criteriul interventionismului* (1899, in-8) ; *Contentiosul administrativ* (1900, in-8) ; *Impositul global pe venit* (1901, in-8) ; *Agricultura si industria nationala* (1903, in-8) ; — le capitaine Théodore De Boy, archéologue et explorateur, auquel on doit notamment *The newly acquired virgin lands of the United States and the British virgin lands* (1919, mort à Yonkers, N. Y. ; — Henri E. J. G. Du Bois, connu par ses travaux sur la magnéto-optique, le circuit magnétique et sujets analogues, mort à Utrecht, le 21 octobre, à 55 ans ; — Curt Eisner, président de la République bavaroise, l'un des chefs les plus écoutés du socialisme dans ce pays et qui collaborait aux organes de son parti, assassiné le 21 février, à Munich ; — Roswell Martin Field, publiciste, auteur entre autres ouvrages, de : *In sunflower land* (1892), *The Romance of an old fool* (1902), *Little miss-*

Dee (1904), *Madeline* (1906), mort à 67 ans, à Morristown, N. Y., le 10 janvier ; — le Dr Horace Fletcher, à qui l'on doit le fletcherisme ou méthode de mastication des aliments, auteur de : *What sense or economic nutrition. Nature's fool filler, Glutton or Epicure*, etc., mort à Copenhague, le 13 janvier ; — Pedro González Maseda, correspondant de l'Académie royale d'histoire, mort en février, à Lugo ; — Francisco J. Mejia, publiciste et ministre de l'intérieur du Honduras, mort à Tégucigalpa, le 1er février ; — Mme Harriet Miller, morte à Los Angeles dans sa 88e année, particulièrement connue par ses études sur les oiseaux : *Nimpo's Troubles* (1879) ; *Little Folks in Feathers and Fur* (1879) ; *Queer pets at Marcy's* (1889) ; *Little People of Asia* (1882) ; *Bird plays* (1885) ; *In Nesting Time* (1888) ; *Four handed folk* (1890) ; *Birdlover in the West* (1894) ; *Upon the tree tops* (1896) ; *The First Book of birds* (1899) ; *The Second Book of birds* (1901) ; *With the birds in Maine* (1904) ; *Kristy's surprise party* (1905) ; *What happened to Barbara* (1907) ; *The Bird our brother* (1908) ; *The Child's Book of birds* (1915) ; — Newman Miller, directeur de l'imprimerie de l'Université de Chicago, mort dans cette ville, le 8 janvier, à 48 ans ; — Edward Charles Pickering, directeur depuis 1876 de l'Observatoire de Harvard College (Massachusetts États-Unis), dont il publia plus de 70 volumes d'*Annals*, auteur d'*Elements* fort estimés *of physical manipulations* (1874-1886, 2 vol. in-8), l'un des astronomes les plus éminents de l'époque contemporaine, correspondant de l'Institut de France et de multiples compagnies savantes du monde entier, mort à 72 ans, au début de février ; — William Michael Rossetti, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Lives of famous poets* (1878, in-8) ; *Memoir of Shelley* (1886, in-8) ; *Life of Keats* (1887, in-8) ; *Dante Gabriel Rossetti as designer and writer* (1889, in-8), ouvrage sur son père, le célèbre écrivain anglais, dont il avait publié trois ans auparavant les *Collected works* (1886, 2 vol. in-8) ; *Ruskin, Rossetti, Preraphaelitism* (1899, in-8) ; *Preraphaelite diaries and letters* (1900, in-8), mort à Londres, le 6 février ; — Arthur J. Saalfied, directeur de la maison d'édition qui porte son nom à Akron, Ohio, mort le 10 janvier, à 55 ans ; — William Spon, l'un des fondateurs de la maison d'édition bien connue, mort à Sussex, le 16 janvier, à 86 ans ; — Emilio Tapia y Ribas, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid, mort à Lugo, au mois de février ; — Arthur Taylor, du *Times book club*, mort à Londres, à 62 ans, le 25 décembre ; — E. C. Tedeschi, rédateur en chef de l'*Epoca* de Rome, mort à Paris, le 15 février ; — Félix Van der Elst, représentant général en Belgique, de la Société des auteurs dramatiques de Paris, mort le 5 février, à Bruxelles ; — Charles Emmet Van Loan, humoriste américain, auteur, entre autres ouvrages, de *The Big League* (1911), *The Ten thousand dollar arm* (1912), *The lucky seventh* (1913), *Old man curry* (1916), mort à Arlington (Pensylvalnie), le 2 mars, âgé de 42 ans ; — Manuel Vieira Natividade, érudit portugais, mort en février, à Alcobaça ; — William Marshall Watts chimiste distingué, né à Boston (Lincolnshire), en 1884, à qui l'on doit, outre une collaboration aux revues scientifiques (*Journal of chemical society, Nature, Philosophical magazine, Quarterly journal of science*, etc.) : *An Index of spectra* (1872, in-8) ; *Organic chemistry* (1873, in-8) ; *Elements of chemistry* (1891, in-8) ; *Introduction to the study of spectral analysis* (1904, in-8), mort à 75 ans, le 13 janvier ; — Samuel Wendell Williston, professeur de paléontologie à l'Université de Chicago, mort récemment.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 15 février, M. René Cagnat analyse une lettre du lieutenant Albertini qui,

sur la chaussée Brunehaut, allant de Senlis à Soissons, a découvert une borne milliaire à Bétheny-Saint-Martin (Oise), laquelle apporte ainsi la preuve que la chaussée Brunehaut était une voie romaine, chose contestée jusqu'à ce jour. — M. Glotz commence la lecture d'une étude sur *les Fêtes d'Adonis au temps de Théocrite d'après un papyrus gréco-égyptien*. — M. le comte Durrieu, en commençant la lecture d'un travail intitulé : *Tableaux des collections du duc Jean de Berry*, frère du roi Charles V, bien connu pour ses goûts artistiques, signale d'abord un petit tableau du musée de Troyes, qui représente ce que l'on appelait une « Pitié de Notre-Seigneur », c'est-à-dire le Christ mort soutenu par la Vierge avec l'aide de saint Jean et de deux anges. — M. Eudes lit une étude ayant pour titre : *A propos des mosaïques de Ravenne*. — Le 22, le directeur de l'enseignement supérieur communique à la Compagnie un rapport où M. Millet expose l'état de la mission qui lui a été confiée à l'effet de relever les monuments byzantins du mont Athos. — Le 28, M. le comte Durrieu continue sa communication sur les tableaux encore existants qui ont pu faire partie des collections du duc Jean de Berry. Il signale, comme pouvant répondre à un article de l'inventaire après décès des biens de ce prince, dressé en 1416, un admirable dyptique qui se trouve au musée de l'Ermitage et semble être une œuvre de jeunesse de Van Eyck. — M. Salomon Reinach présente quelques observations. — Le 7 mars, M. le comte Alexandre de Laborde lit une notice sur la vie et les travaux de M. Joret, son prédécesseur. — Le 14, M. Babelon parle de *la Collection de Vogüé au Cabinet des médailles*, qui comprend 800 monnaies antiques et autant de monnaies modernes. — M. Pottier fait une communication sur une statuette d'albâtre qui reproduit les traits et l'attitude de la célèbre Vénus de Médicis. — Le 21, M. Clermont-Ganneau commente le texte d'une inscription hébraïque sur mosaïque, découverte près de Jéricho par des officiers du corps expéditionnaire anglais. — Le 28, M. le comte Durrieu, d'après des indications de M. V. Fris, archiviste de la ville de Gand, expose qu'un certain Guillebert de Mets et non de Metz (« de Mets » en flamand, signifiant « Le Maçon » en français) a composé en notre langue une description de la ville de Paris sous Charles VI. Or, cet auteur était un pur Flamand, qui fut échevin, receveur communal et tenancier d'une hôtellerie à l'enseigne de l'Écu de France, à Grammont en Belgique : ceci montre qu'il y a cinq siècles le français était déjà, concurremment avec le flamand, la langue des lettrés flamands. — M. Camille Jullian commence la lecture d'une étude intitulée : *Les Origines topographiques de Strasbourg*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er février, M. Georges Teissier donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Bétoland, son prédécesseur dans la section de législation. — Le 15, M. Lefebvre, professeur à la Faculté de droit de Paris, lit une communication intitulée : *Quelques Procédés financiers des Allemands dans la régions du nord de la France* — M. Henri Lorin, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, fait une communication relative aux *Grandes Lignes transeuropéennes après la guerre*. — Le 22, M. Charles Dupuis donne lecture d'un travail sur *l'Organisation internationale et la notion de souveraineté*. — Le 28, M. Emmanuel Vidal, secrétaire de la Société d'économie politique, lit une communication intitulée ; *Les Jours noirs de la Bourse de Paris (24 juillet-7 décembre 1914)*. — Le 14 mars, M. Arnauné donne lecture d'une communication sur *les Causes de la cherté actuelle de la vie aux États-Unis, en Angleterre et en France*. — Le 22, M. Jacques Flach lit un

travail ayant pour titre : *La Prusse conquérante de l'Allemagne et dominatrice de la Pologne.*

Prix. — Dans sa séance du 28 mars 1919, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a distribué comme suit le prix Saintour : 1500 fr. à M. Edmond Courbaud pour *les Procédés d'art de Tacite dans les « Histoires »* et 1500 fr. à M. François Villeneuve pour ses *Essai sur Perse.*

La Santa Casa de Lorette. — Une brochure malencontreuse du R. P. Eschbach amène notre ancien collaborateur et savant ami, M. le chanoine Ulysse Chevalier, à revenir sur la question de Lorette, sur laquelle depuis plusieurs années il avait gardé le silence par « déférence envers l'autorité suprême ecclésiastique. » Il y revient pour répondre à la brochure dans lequel le bon religieux pensait réfuter un article paru en 1907 sur *Un document nouveau en faveur de Lorette* (une bulle fausse de Clément V). La réponse se présente sous forme de deux opuscules, intitulés l'un et l'autre : *La Santa Casa de Lorette*, le premier avec le sous-titre : *Réponse au R. P. Alphonse Eschbach* (Extrait de *la Croix*. Paris, Auguste Picard, 1919, in-16 de 8 p.), le second avec le sous-titre : *Sur un document allégué en sa faveur* (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. XXXVII, 1918-1919. S. l. n. d., in-8, paginé 103-106). L'érudit auteur n'a pas de peine à maintenir le bien fondé de la condamnation portée par lui contre la prétendue bulle de 1310.

Paris. — L'on a tiré à part le récit de la visite que S. M. Victor Emmanuel III a faite à l'Académie des inscriptions : *Académie des inscriptions et belles-lettres. Compte rendu de la séance du 20 décembre 1918. Visite de S. M. Victor Emmanuel III, roi d'Italie* (Paris, Auguste Picard, 1918, in-8 de 12 p.). On y trouvera avec l'allocution au roi de M. Paul Girard et la réponse de S. M., la lecture, toute de circonstance, faite par M. Ernest Babelon sur l'origine et le sens du mot « Fert » qui figure comme devise sur les monnaies italiennes.

— Bien curieux, bien amusant et en même temps bien instructif *l'Essai sur la physiologie et la psychologie de la carte de visite*, dont M. Léonce Grasilier a fait l'objet d'une spirituelle et érudite causerie à la société historique « Le Vieux Papier » 12 février 1918 (Alençon, Impr. alençonnaise, 1919, gr. in-8 de 29 p., avec fig. et 1 planche. Tiré à 100 ex. non mis dans le commerce). Les dimensions, la matière de la carte de visite, la disposition et la forme des caractères qui y sont employés prêtent déjà à des observations curieuses ; les titres dont s'accompagne le nom du propriétaire, les mentions plus ou moins singulières, plus ou moins saugrenues parfois qu'il y ajoute nous apportent sur son état psychologique des révélations que de prime abord on ne s'attendrait pas à y trouver. Lisez l'*Essai*, s'il vous tombe sous la main, et il vous inspirera la pensée de poursuivre vous aussi une enquête personnelle sur les cartes que vous recevez.

— L'actif et dévoué secrétaire de la Société générale d'éducation, M. Fénelon Gibon, attire notre attention sur *le Fléau du laudis* (Paris, l'auteur, 14 bis, rue d'Assas, 1919, in-16 de 80 p. — Prix : 0 fr. 60), dont il indique les causes : déracinement, surpeuplement, renchérissement des loyers, et les dangers tant pour la santé et la moralité des habitants que pour la santé et la sécurité publiques. Comme remède principal, il prêche le développement des habitations ouvrières, cette belle œuvre qui, à Paris et dans quelques villes, a déjà donné d'excellents résultats.

— Nous avons déjà signalé (*Polybiblion* de janvier 1915, t. CXXXIII, p. 56) l'opuscule de M. Joseph Méjasson : *Ce que tout Français doit savoir d'alle-*

mand, petit guide français-allemand. Le succès qu'il a obtenu décide l'auteur à nous en donner une 3e édition « revue et augmentée pour nos troupes d'occupation en Allemagne » (Lyon et Paris, Vitte, 1919, in-12 de 88 p.). La mention « augmentée » correspond bien ici à la réalité : l'opuscule est presque doublé, puisque la 1re édition n'avait que 47 p.

— Quittant un moment ses travaux d'érudition historique, M. le chanoine Ulysse Chevalier nous donne sur *le Cœur et ses pulsations* une *étude de physiologie* (Valence Impr. valentinoise, 1919, in-16 de 20 p. Extrait du *Messager de Valence*). Notons-en la conclusion : « Les cœurs continueront sans trève de battre, sans qu'on puisse préciser ce qui les met en mouvement. »

— Avec la livraison de janvier 1919, *la Cité, bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris* (Paris, Mairie de l'hôtel de ville ; Champion, in-8 de 88 p., avec 12 grav.) commence la 18e année de son existence. On trouve là : *Mémoire du Chapitre de Notre-Dame concernant l'affaire des Isles Nostre-Dame (1643)* publié par Mgr Batiffol (p. 1-7, avec une grav.), lequel mémoire indique les griefs des chanoines contre l'élévation de construction sur les terrains de l'île Notre-Dame (actuellement île Saint-Louis) ; — *Contribution à l'histoire de l'île Notre-Dame (actuellement île Saint-Louis). Les Premiers Propriétaires des maisons de l'île* (au temps de Louis XIII), par M.-A. Boulanger (p. 8-14, avec 2 plans et une gravure) ; — *Saint-Gervais, l'église de Paris bombardée le vendredi saint 1918*, par M. l'abbé Gauthier, curé de Saint-Gervais (p. 15-27, et 4 grav., avec deux notices complémentaires, p. 28-31 signées des initiales G. T. et P. D.) ; — la fin de de l'intéressante étude biographique de M. A. Callet sur *Un Habitant de l'île Saint-Louis. Le Peintre Fr. Mouchet* (p. 32-54, avec 4 grav.) ; — une note sur les domiciles d'*Adolphe Blanqui, il y a cent ans*, par M. P. d'Estrée (p. 55) ; — *Le IIIe Arrondissement à la Commission du Vieux Paris* : deux notices : la première sur *la Fontaine de Joyeuse*, par M. L. Tesson ; la seconde sur *l'Église Saint-Jean-Saint-François*, par M. Lucien Lambeau (p. 56-65).

— La Société historique d'Auteuil et de Passy nous a envoyé son XCVIIIe *Bulletin* (2e trimestre 1918) (Paris, secrétariat général, avenue des Peupliers, 6, villa Montmorency, in-4 paginé 184-228) dont la presque totalité est occupée par *les Cahiers des griefs du tiers-état des paroisses d'Auteuil, de Boulogne et de Passy* (1789), publiés par M. Louis Batcave, avec une introduction et des « Notes explicatives » intéressantes, plus étendues que les textes reproduits. Très utile contribution à l'histoire de la période révolutionnaire dans la banlieue de Paris. — Ce Bulletin se termine par quelques détails curieux donnés par M. G. Vauthier en ce qui concerne *la Croix de Victor Hugo* accordée par le Roi, en 1825, à la requête du général comte Hugo, père du poète, et par un extrait d'un livre de François Mignet décrivant « la société célèbre d'Auteuil. »

— La revue *Renaissance du tourisme*, qui formait un supplément mensuel à la *Renaissance politique, littéraire, économique*, vient de se transformer, après trois années d'existence, en un très beau périodique illustré, de format grand in-4, qui a pour titre : *La Renaissance. Sports et tourisme, hygiène sociale.* Dans son premier n° (mars 1919), la direction s'adresse ainsi aux lecteurs : « Le tourisme ne pouvait être malgré tout qu'au second plan des préoccupations d'hier. Il fallait d'abord que la France vécût ; il faut maintenant qu'elle vive plus prospère. Le tourisme, mot magique, évocateur de féeriques chevauchées, le tourisme, champ offert aussi aux plus vastes conceptions industrielles et commerciales, merveilleux instru-

ment de travail et d'enrichissement nationaux, le tourisme redeviendra plus que jamais notre sollicitude passionnée. S'étonnera-t-on de nous voir élargir notre cadre primitif ? Loin de nous la prétention de découvrir aujourd'hui le sport ! Simplement, nous lui apportons le renfort d'un grand organe illustré... Mais le sport a ses détracteurs, comme ses exagérations. A nous de désarmer ceux-là, en nous gardant de celles-ci. Sport rationnel, dirons-nous donc. Et nous voilà amenés à cette rubrique *Hygiène sociale*, si riche elle-même que de bons esprits souhaitaient de la voir au premier plan. » Nous saluons sympathiquement ce périodique, imprimé avec soin sur papier de luxe (chose rare aux temps présents) et remarquablement illustré. Les sommaires en seront publiés régulièrement dans la Partie technique du *Polybiblion* (Rédaction et administration : 10, rue Royale, Paris, VIIIe arr. Abonnement : France, 20 fr. ; Étranger, 30 fr.).

Anjou. — La vingtième série des *Andegaviana* de M. l'abbé Uzureau vient de nous parvenir (Angers, Siraudeau ; Paris, Auguste Picard, 1918, in-8 de 532 p.), aussi copieuse et nourrie de documents et de notices, aussi touffue que ses devancières. Outre l'étude sur *l'Abbé Duboys, curé de La Pommeraye, procureur-syndic du district de Saint-Florent-le-Vieil*, que le *Polybiblion* de juillet 1917 (p. 65) a signalée lors de l'apparition du tirage à part, il faut mentionner spécialement un certain nombre de documents sur les évêques d'Angers et qui s'espacent depuis Defensor, l'apôtre de l'Anjou au IIe siècle, jusqu'à l'éminent titulaire actuel du siège : *Les Évêques d'Angers jusqu'au XIIIe siècle ; Henri Arnauld, évêque d'Angers et l'affaire des réguliers* (1654-1659) ; *Une Nomination ecclésiastique à Angers au XVIIIe siècle*, faite par Mgr de Vaugirault, en 1755, dans des conditions particulières, puisque l'évêque nommait à la fois trois titulaires pour le doyenné de la collégiale de Saint-Pierre d'Angers ; *Nomination de l'abbé Freppel à l'évêché d'Angers* (fin 1869) ; *Installation de Mgr Rumeau, évêque d'Angers*, le 27 février 1899. Notons encore plusieurs chapitres importants concernant l'Université d'Angers et ses professeurs, depuis *Bernard Ier, maître-école*, aux environs de l'An Mil, jusqu'à la création impériale de 1809 établissant à Angers le siège d'un ressort d'Académie, supprimé en 1854. Deux études sur l'abbaye du Ronceray : *Fondation de l'abbaye du Ronceray, à Angers*, en 1028, par Foulques Nerra, comte d'Anjou, et *Les Chanoines de la Trinité d'Angers et l'abbesse du Ronceray*, curieux documents datant de 1781 et relatifs aux difficultés existant entre le chapitre et les religieuses. Comme toujours, les documents de la période révolutionnaire abondent et sont presque tous de valeur, par exemple : *Les Administrateurs du département de Maine-et-Loire et les prêtres insermentés (1791-1792). Les Constitutions de 1793 et 1795 jugées par un patriote angevin. Papin, professeur aux écoles centrales de Maine-et-Loire et de la Corrèze ; Mme Révellière, de Cholet, fusillée au Champ-des-Martyrs d'Angers*, le 1er février 1794 ; *Situation lamentable du district d'Angers en 1794 ; La Vendée angevine en octobre 1797*, rapport du général Vidalot-Dusirat, après le coup d'État du dix-huit fructidor, qui vint remettre en question toute la pacification réalisée deux ans auparavant par le génie de Hoche, etc., etc. Ce sommaire déjà long et pourtant beaucoup trop succinct, ne peut donner qu'une bien faible idée de l'importance de ce nouveau volume. Mais quand donc M. Uzureau nous donnera-t-il enfin une bonne table générale et complète ?

Bourgogne. — Nous mentionnons avec plaisir le 2e semestre de l'année 1917 du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (71e volume, 1er de la 5e série. Auxerre, secrétariat de la Société,

1919, in-8 paginé 179-415 et 13-53, plus, pour les procès-verbaux des séances et les tables LXVII-CCII, avec un plan hors texte et une vignette). Ce volume n'est en rien inférieur à ceux que nous avons précédemment enregistrés. Divisé en deux sections comportant une pagination distincte, comme il est dit plus haut, il se compose ainsi : *La Grande Disette de 1817 à Sens*, par M. Victor Guimard (p. 179-255). L'auteur raconte en détail tout ce qui s'est passé à Sens et aux environs pendant la « chère année » qui a suivi les deux invasions de 1814 et de 1815, particulièrement les troubles que la misère occasionna dans le pays et la répression vraiment excessive qu'ils provoquèrent : entre autres châtiments, il y eut trois condamnations à mort, suivies d'exécution ; — *Notices archéologiques villageoises*, par M. l'abbé A. Parat (p. 257-281, avec un plan). Il s'agit ici de la seule commune de Pontaubert ; — *Les Communautés de métiers dans la région de l'Yonne, étude suivie du texte des statuts des corporations et de divers autres documents*, par M. Ch. Porée (p. 283-386), intéressante étude appuyée de nombreuses pièces justificatives, principalement des statuts de diverses corporations de Sens, Tonnerre, Auxerre et Avallon ; — *Note sur un vieux bénitier sénonais*, par Mlle Augusta Hure (p. 387-391, avec une vignette) ; — *Les Foires anciennes dans l'Avallonnais*, par M. l'abbé A. Parat (p. 393-407), curieux travail où les historiens des mœurs et des coutumes françaises trouveront à glaner ; — *Notice nécrologique sur M. Maurice Bernard*, par M. Peigné (p. 409-411) ; — *Notice nécrologique sur M. Charles Joly*, par M. Georges Lemoine (p. 413-415). — Enfin, dans la deuxième partie du recueil réservée aux sciences naturelles, nous relevons une étude très actuelle : *La Situation agricole et économique dans l'Yonne pendant la guerre*, par M. Gabriel Letainturier, préfet de l'Yonne, bien placé pour être parfaitement renseigné (p. 13-53).

Franche-Comté. — Notre très distingué collaborateur M. Paul Lacombe a tiré à part du *Bibliographe moderne*, 1916-1917, n° 2, un savant travail sur les *Origines de l'imprimerie à Besançon. L'Imprimeur de l' « Arbolayre »* (Paris, Société française de bibliographie, in-8 de 19 p., avec 4 planches et 7 figures). Le texte de cette luxueuse brochure est extrait de l'*Histoire de l'imprimerie en France au* XVe *et au* XVIe *siècle*, par feu A. Claudin, t. IV, publié sous la direction de M. Léopold Delisle par M. Paul Lacombe. Déjà imprimé, « ce volume paraîtra aussitôt que le permettront les circonstances. » Les recherches de Claudin l'avaient porté à croire que l'*Arbolayre* — « traduction, ou plutôt adaptation française de l'*Herbarius* imprimé par Pierre Schoeffer à Mayence en 1484, et de l'*Ortus sanitatis* que le même typographe imprima en 1485 » — avait été exécuté à Lyon par Mathieu Husz, vers 1487-1488. Mais en 1905, deux pièces faisant partie d'un recueil acquis pour la Bibliothèque nationale vinrent « détruire toutes les conjectures admises jusqu'à ce moment sur les origines de l'*Arbolayre* », en prouvant « d'une façon définitive » que ce livre curieux provient des presses bisontines. Un peu avant sa mort, Claudin avait reconnu son erreur ; mais c'est à M. Paul Lacombe qu'était réservée la tâche de discuter les choses et d'établir le fait, sans pouvoir toutefois déterminer absolument le nom de l'imprimeur, qui semble cependant devoir être Pierre Mettlinger, lequel exerça à Besançon au XVe siècle « après qu'il eût quitté Augsbourg et avant qu'il allât s'établir à Dole, puis à Dijon (1490-1491). »

— M. Léon Sahler a consacré au *Peintre Louis Japy* une plaquette luxueusement imprimée sur beau papier (Montbéliard, Impr. montbéliardaise, 1919, petit in-8 de 15 p., avec une reproduction de tableau et 1 planche hors

texte). Né à Berne, commune de Seloncourt (Doubs), le 19 octobre 1839, Louis Japy semblait, pour des raisons de famille, devoir orienter sa vie vers la pratique des sciences exactes, mais ses goût en décidèrent différemment et il abandonna avec joie les mathématiques, où il n'excellait pas, pour les beaux-arts où plus tard il devait briller. Élève de Corot et surtout de Français, il envoya des toiles à divers Salons et remporta ainsi de nombreux succès. Hors concours en 1878, il obtint la croix de la Légion d'honneur en 1906. Une très belle photographie représente Louis Japy devant un petit tableau auquel il travaille. Cet excellent artiste est mort à Paris le 3 janvier 1916.

Languedoc. — En attendant une prochaine *Bibliographie sommaire de l'ancien provençal* par M. Jeanroy, le savant romaniste, et une bibliographie complète de notre ancienne littérature, par M. Anglade, professeur à l'Université de Toulouse, ce dernier, mainteneur de l'Académie des Jeux-Floraux, offre aux étudiants et au public éclairé un précieux guide : *Pour étudier les troubadours, notice bibliographique* (Toulouse, Privat, in-8 de 10 p.). On remarquera qu'il y a beaucoup d'ouvrages allemands cités dans cette bibliographie ; preuve que nous avons trop laissé à l'étranger le travail de notre sol ; motif de remords et de zèle pour l'avenir. Le catalogue, des plus méthodiques, ne confond pas la limpidité sobre et la sécheresse. C'est fort souvent qu'un très bref commentaire précise à souhait la valeur et le sens de l'ouvrage. On sent qu'un maître, aussi érudit que bienveillant, a rédigé, pour le profit de son lecteur, ces notes utiles.

— Une figure éminemment toulousaine et hautement religieuse a disparu en la personne de Mgr Delpech, prélat de la maison de Sa Sainteté Benoit XV, chanoine archiprêtre de la Métropole Saint-Étienne de Toulouse, chanoine d'honneur de Montauban et de Pamiers, aumônier militaire en 1870, chevalier de la Légion d'honneur. Son ami, M. le chanoine Valentin, doyen de la Faculté libre des lettres, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, a fait revivre cette physionomie supérieurement attachante et d'une valeur si exemplaire, en des pages toutes débordantes d'émotion cordiale et d'esprit de foi (*Monseigneur Xavier Delpech, 1842-1919*. Toulouse, Privat, in-8 de 20 p., avec portraits. Prix : 0 fr. 50). M. Valentin, a su grouper là des souvenirs personnels variés et précis, qui font de cet hommage à une mémoire chère et vénérée, une biographie abondante, malgré sa brièveté relative et, par plus d'une esquisse bien nuancée à propos de la vie pastorale ou intime de Mgr Delpech, un fragment de vie de saint.

Limousin. — On travaille ferme à Limoges, en dépit des terribles jours écoulés et des préoccupations quand même de l'heure présente. Et la preuve résulte des deux volumes compacts que vient de nous envoyer la Société archéologique et historique du Limousin, lesquels forment la 2e livraison du tome LXVI et le tome LXVII de son remarquable *Bulletin* (Limoges, Ducourtieux et Gout, 1918, in-8 paginé 251-482, avec une carte, 4 planches et 3 armoiries dans le texte pour la 2e livr. de t. LXVI ; et 1919, in-8 de 282 p., avec 1 plan, 3 planches, 1 gravure et 6 armoiries dans le texte pour le t. LXVII). Dans le premier de ces volumes, on trouvera les études suivantes : *La Crise des subsistances dans le district de Doral pendant la Révolution*, par M. Roger Drouault (1re partie, p. 251-274), travail auquel la situation actuelle donne un intérêt particulier ; — *Note sur quatre tombes de l'œuvre de Limoges (1327)*, par M. Franck Delage (p. 275-281) ; — *Notice sur l'origine du mot Limousin*, par M. P. Deffontaines (p. 282-288) ; — *Notes sur quelques outils paléolithiques de l'arrondissement de Limoges*, par

le même (p. 289-291) ; — *Histoire de l'Église et de la paroisse de Saint-Michel-des-Lions à Limoges* (suite), par M. le chanoine A. Lecler (p. 292-330) ; — *Les Grands Chemins du Limousin* (suite), par M. Paul Ducourtieux (p. 331-369, avec une carte), étude considérable et très fouillée ; — *Le Vitrail de la chapelle de Notre-Dame de la Borne*, par M. Louis Lacrocq (p. 370-379, avec 3 planches) ; — *La Seigneurie du Muraud en Limousin*, notes et documents par M. Joseph Boulaud (p. 380-396, avec 1 planche et 3 armoiries dans le texte) ; — *Établissement des carmes déchaussés à Limoges*, par M. A. Petit (p. 397-406) ; — *Une Procédure de monitoires au* XVIIIe *siècle*, par M. Louis Lacrocq (p. 407-414). — Le tome LXVII renferme les travaux ci-après dont trois forment la continuation d'études mentionnées précédemment : *Les Communes limousines et les Anglais au moyen âge*, par M. Paul Ducourtieux (p. 5-28) ; — *La Crise des subsistances dans le district de Dorat pendant la Révolution*, par M. Roger Drouault (suite), (p. 29-49) ; — *Histoire de l'église et de la paroisse de Saint-Michel-des-Lions à Limoges*, par M. A. Lecler (suite) (p. 50-92) ; — *Les Grands Chemins du Limousin (la grande voirie)*, par M. Paul Ducourtieux (suite) (p. 93-120) ; — *Catalogue sommaire des peintures, dessins et sculptures intéressant l'iconographie locale conservés au musée Adrien Dubouché à Limoges*, par M. Louis Lacrocq (p. 121-128, avec 2 planches) ; — *Deux nouveaux Dolmens dans la région des monts de Blond*, par M. P. Deffontaines (p. 129-134, avec figures) ; — *Un nouveau Dolmen en Haute-Vienne*, par le même (p. 135-143) ; — *Le Mas de Gigondas, paroisse d'Isle*, par M. Joseph Boulaud (p. 144-170, avec une gravure et 6 armoiries dans le texte) ; — *La Prescription des Girondins originaires du Limousin*, par MM. L. de Nussac et F. Delage (p. 171-185) ; — *Lettres de Dom Vergniaud* (oncle du fameux girondin) *à François Alluaud 1778-1781*, publiées et annotées par M. Louis Lacrocq (p. 186-193) ; — *Documents* (au nombre de sept) relatifs à des contrats, un partage, un règlement de compte et des pétitions, échelonnés entre 1520 et 1791, communiqués par MM. A. Petit, R. Drouault, Boulaud et Lacrocq (p. 194-218). — Nous ne dirons rien des procès-verbaux des séances de la Société, lesquels cependant contiennent toutes sortes d'indications utiles pour l'histoire du Limousin.

Normandie. — Le premier Bulletin du tome XXXVIII du recueil trimestriel de la *Société historique et archéologique de l'Orne* (Alençon, Impr. alençonnaise, janvier 1919, in-8 de XXVII-99 p.) est occupé presque entièrement par l'*Histoire généalogique de la maison de Prie*, due à notre regretté collaborateur feu M. B. de la Garanderie. De ce travail, il a été fait un tirage à 25 exemplaires numérotés (Alençon, Impr. alençonnaise, 1919, in-8 de 87 p., avec 3 tableaux généalogiques). Quelques passages empruntés aux premières pages de ce travail le feront suffisamment connaître. « Cette illustre maison, dit M. B. de la Garanderie, dont le nom est aujourd'hui éteint et dont il ne reste de descendants que par les femmes, a tenu dans l'histoire une place si importante qu'il m'a paru intéressant d'en rappeler le souvenir. Les fonctions dont ses membres ont été chargés, les fiefs qu'ils ont possédés, les brillantes alliances qu'ils ont contractées les ont toujours mis à la tête de la noblesse... L'histoire de la famille de Prie n'intéresse pas seulement la Normandie. Originaire du Nivernais, cette famille s'étendit en Bourgogne, où l'on voit dans une chapelle de l'église de Beaujeu-sur-Saône, une épitaphe où sont représentées les armes de Beaujeu et autour celles des de Prie, de la Baume-Montrevel, etc. ; en Berry, où elle posséda de nombreuses seigneuries, entre autres celles de Montpoupon, Molins ou Moulins, Buzançais ; en Touraine. Ce fut seulement au début du XVIIe siècle

qu'elle s'établit en Normandie par le mariage d'Aymard de Prie avec Louise de Hautemer, dame de Fervacques, fille du fameux maréchal de Hautemer, protestant farouche dont les cruautés sont restées légendaires. » Dans cette étude, M. B. de la Garanderie passe en revue tous les de Prie depuis le XIIe siècle jusqu'aux années ayant immédiatement précédé la Révolution. Il ne s'agit pas ici d'une simple esquisse généalogique, mais d'une biographie de chaque personnage, relevée parfois d'anecdotes intéressantes. Bonne contribution à l'histoire de la noblesse française, établie non seulement d'après d'importants ouvrages connus ou des mémoires qui le sont moins, mais aussi à l'aide de nombreux documents inédits existant dans les archives du père de l'auteur.

— D'après les documents inédits laissés par M. Alphonse Chassant, archiviste paléographe, bibliothécaire d'Évreux, M. Albert Doucerain, l'un des membres éminents du barreau de cette même ville et secrétaire perpétuel de la Société libre de l'Eure, publie une notice sur *Jean-François Corneille*, cousin du grand Corneille. Il vécut, lui aussi, à Évreux (1714-1783) dans la condition la plus modeste et usa de son nom illustre pour obtenir des comédiens du Théâtre-Français des représentations à son profit. La précision de ces détails est curieuse. Un des agréments de cette plaquette de 19 pages publiée à Rouen (Édition de la *Revue normande*) est d'être imprimée à 100 exemplaires sur un papier de luxe, et par les temps actuels cela procure (sans jeu de mots) une impression charmante et délicieuse aux yeux des bibliophiles.

Angleterre. — Sous les auspices de l' « Anglo-French Society », une exposition du Livre français, actuellement en préparation avec divers patronages et concours importants, s'ouvrira à Londres vers la fin de mai. Les ouvrages, journaux et périodiques qui figureront à cette exposition seront enregistrés sur un Catalogue qui, ainsi que l'exposition elle-même, ne pourra manquer de produire des résultats avantageux pour la Presse et le Livre français. Il faut que l'on sache bien que le public anglais est animé du désir de se familiariser avec la littérature française, désir qui va jusqu'à l'engouement dans les classes élevées de la société. On sait d'ailleurs que le gouvernement britannique a pris des mesures pour favoriser et développer l'étude de la langue française dans les écoles du Royaume-Uni, afin de combattre l'influence germanique qui prévalait avant la guerre. L'exposition de l'Anglo-French Society s'annonce donc au moment le plus propice et nous faisons des vœux pour que, de tous côtés, les éditeurs et les directeurs de journaux et de périodiques français répondent à l'appel qui leur est adressé. Pour obtenir tous renseignements, écrire à M. Henry Davray, secrétaire de l'Anglo-French Society, Scala House, Tottenham Street, W. I., Londres.

Espagne. — En nous donnant une traduction de *Las cien mejores poesias (liricas) de la lengua portuguesa* (Valencia, editorial Cervantes, 1918, in-16 de 208 p. Prix ; 2 fr.), M. Fernando Maristany veut contribuer pour sa part au rapprochement intellectuel entre les trois grands peuples latins de la péninsule ibérique : Espagnols, Catalans et Portugais. Dans la Préface dont il a honoré l'ouvrage, M. I. Ribera-Rovira, qui lui-même s'est appliqué à faire connaître à ses compatriotes catalans les œuvres de la littérature lusitanienne, montre bien à quel point pourrait être fécond ce rapprochement, cette compénétration qui n'a rien à voir avec les rêves d'unification absolue que forment quelques Espagnols. M. Maristany s'est déjà fait la main aux traductions ; il a notamment donné à ses compatriotes

des choix de poésies anglaises et françaises. Le présent recueil, où figurent les grands noms de la littérature portugaise et dans lequel une large et juste place est faite à la renaissance, à l'efflorescence si remarquable du XIXe siècle, est vraiment intéressant ; l'on ne sent guère nulle part l'effort et, plus que d'une traduction, le livre produit l'effet d'une œuvre originale. Et c'est là peut-être le meilleur éloge que l'on puisse en faire.

— C'est une liste commode et qui ne servira pas seulement aux élèves de l'Institution auxquels elle est destinée qui nous est présentée sous le titre : *Escuela superior del magisterio. Noticia de algunas revistas cuya lectura puede interesar à los alumnos y alumnas de dicha escuela* (Madrid, tip. de la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, 1919, in-32 de 16 p.). On y trouve la mention courte et précise de plus de 400 revues espagnoles ou étrangères dont la plupart se peuvent consulter dans quelqu'une des bibliothèques publiques de Madrid. L'on peut espérer que pour celles de ces revues (le choix nous en paraît judicieux) qui ne se rencontrent pas à Madrid, il suffira qu'elles aient été signalées par cette liste pour que l'un ou l'autre des établissements publics madrilènes prenne à cœur de se les procurer.

Suisse. — *Le Voyage d'un religieux d'Hauterive à Nantes en Bretagne et retour par Paris, en 1788*, par le P. Basile Droux, capucin (Extrait des *Annales fribourgeoises*. Fribourg, Fragnière, 1918, in-8 de 61 p. Prix : 1 fr. 50), accompli à la veille de la Révolution, nous renseigne sur l'état des nombreux couvents cisterciens et autres que visita son auteur. La note pittoresque y surabonde. Ce religieux que l'abbé Ducret, le savant directeur de la Bibliothèque universitaire et cantonale de Fribourg, croit pouvoir identifier dans la personne du P. Boniface Thorin, ne manque jamais de décrire les pays qu'il traverse, d'indiquer ce qu'ils ont de remarquable. Partout il relève soigneusement les ressources financières de ces établissements religieux, leur personnel, leurs us et coutumes, etc., etc. Le port de Nantes, terme ultime de son voyage, attire tout particulièrement son attention. Il allait y visiter un sien cousin qui avait établi avec l'Amérique un commerce de fromages de Gruyère. Ce qui fait l'intérêt de ce voyage, c'est l'énumération du grand nombre des abbayes cisterciennes qui existaient alors en France et qui devaient sitôt disparaître, emportées par la tourmente révolutionnaire. L'édition est très soignée, comme d'ailleurs toutes celles qui sortent des presses de MM. Fragnière.

États-Unis. — La Smithsonian Institution United States National Museum dans son *Bulletin* No 103 (Washington, Government printing office, 1918) publie des études paléontologiques et géologiques sur l'Amérique centrale et les Indes occidentales : *Contributions to the Geology and Paleontology of the Canal Zone, Panama, and geologically related areas in Central America and the West Indies*. Des divers travaux que comportent ces études, nous avons reçu les tirages à part suivants : 5 espèces de Bryozoaires, dont 2 proviennent de la zone du canal de Panama et 3 de Costa-Rica sont étudiées par MM. Ferdinand Canu et Ray S. Bassler, dans *Bryozoa of the Canal zone and related areas* (6 p., 1 pl.). — M. Joseph Augustine Cushman, dans *The larger Fossil Foraminifera of the Panama Canal Zone* (14 p., 12 pl.) nous donne la description de 12 espèces de Foraminifères appartenant aux familles des Nummulitidae et Miliolidae ; presque toutes ces espèces sont nouvelles et 6 sont comprises dans le genre Lepidocyclina dont l'auteur fait une intéressante étude. — Les Cirripèdes trouvés dans les mêmes régions et comprenant 5 espèces réparties dans les genres Balanus et

Lepas sont étudiés par M. Henry A. Pilsbry : *Cirripedia from the Panama Canal Zone* (4 p., 1 pl.). — M. Mary J Rathbun s'est chargé de l'étude des crustacés Décapodes. L'auteur, dans son Introduction, après avoir indiqué les ouvrages traitant des Décapodes tertiaires de Panama, nous donne la description détaillée des diverses stations où ont été recueillies les espèces qu'il décrit dans son ouvrage : *Decapod Crustaceous from the Panama region* (62 p., 13 pl.). Parmi les espèces citées, dont le total s'élève à 58, plusieurs appartiennent à des genres nouveaux et un grand nombre sont elles-mêmes nouvelles ; nous citerons, entre autres, un magnifique échantillon d'un nouveau Crabe, le Gatunia proavita, figuré sous ses différents aspects sur les planches 54, 55 et 56.

— Nous avons reçu également les extraits suivants du volume 54 des *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government Printing Office, 1918, in-8). Durant l'expédition au nord-ouest du Pacifique, du steamer « Albatros », 45 spécimens de Chitonidae furent recueillis ; ces mollusques sont étudiés par M. S. Stillman Berry, dans *Chitons taken by the United States Fisheries Steamer « Albatros » in the Northwest Pacific in 1906* (18 p. 10 pl.) ; ils appartiennent à 11 espèces, dont 4 sont décrites comme nouvelles. — M. William Healey Dall nous donne deux mémoires, sur deux familles de mollusques : le premier, *Notes on Chrysodomus and other Mollusks from the North Pacific Ocean* (28 p.), comprend l'étude de la famille des Chrysomidae Les différentes divisions dont est formé cette famille seraient, d'après M. H. Dall, au nombre de 21. Ces groupes sont décrits avec le plus grand soin, dans la première partie de l'ouvrage, et nous trouvons dans les dernières pages la description d'une vingtaine d'espèces de coquilles provenant presque toutes des mers du Japon. — Dans son second mémoire, *Notes of the Family Turritidae* (21 p.) l'auteur décrit les 17 genres qui d'après lui forment la famille des Turritidae ; il donne ensuite une liste préliminaire des noms de genres anciennement rapportés à cette division ; ces noms classés par ordre alphabétique et suivis de quelques références, remplissent à eux seuls les 12 dernières pages du mémoire. — Les insectes fossiles de Pensylvanie et du Colorado décrits par M. T. D. A. Cockerell : *New species of North American Fossil Beetles Cockroacher, and Tsetse Flies* (11 p. 2 pl.) sont représentés par 12 espèces presque toutes nouvelles, et pour lesquelles deux genres nouveaux ont été créés. — Dernièrement, l'United States National Museum a ajouté à sa collection des vertébrés fossiles un magnifique squelette de l'extraordinaire Stegosaurus stenops ; dans son mémoire : *A Newly Mounted Skeleton of the armored Dinosaur Stegosaurus stenops, in the United States National Museum* (18 p., 7 pl.) par M. Charles W. Gilmore nous donne de nombreux détails sur les différentes parties de ce squelette, et reproduit sur la dernière planche la reconstitution de ce bizarre animal. — Trois fascicules de M. Paul Bartsch sont consacrés à la description de coquilles ; le premier, *Two new Land Shells of the Epiphragmophora Taskii Group* (21 p. 1 pl.) contient la description de deux espèces de la frontière Mexicaine ; 5 espèces marines des environs de Panama, sont décrites dans le second *New marine Shells from Panama* (5 p. 1 pl.) ; et dans le troisième, *A new West Indian Fossil Land Shells* (2 p. 1 pl.) l'auteur décrit une espèce fossile provenant de Sainte-Croix.

— Sous le titre : *New or noteworthy plants from Colombia and Central America*, n° 7 (p. 95 à 132, 1 planche et 19 fig.), M. Henry Pittier a publié dans les *Contributions from the United States National Herbarium* (vol. 20, part. 3,

Smithsonian Institution, Washington, 1918) une note dont nous avons reçu un tiré à part. Il y donne la suite de ses études sur la flore de la Colombie et de l'Amérique centrale. Comme dans les six séries précédentes, l'auteur passe en revue plusieurs familles, en complétant la description d'arbres appartenant à des genres et à des espèces anciennement mais insuffisamment connus et en décrivant un certain nombre d'espèces nouvelles Les familles examinées cette fois sont les suivantes : Artocarpées, Magnoliacées, Grossulariacées, Rosacées, Légumineuses, Euphorbiacées, Sapindacées, Lécythidacées, Théophrastacées. Les genres *Piratinera* et *Brosimum* (Artocarpées) sont redécrits, comme étant distincts. On sait que c'est à de dernier qu'appartient l' « Arbre à la vache » ou « Arbre à lait » (Cow tree, palo de vaca, arbol del leche, palo de leche, avichuri). *Brosimum utile* Pittier (*Galactodendron utile* H. B. K.), sur lequel de nouveaux renseignements sont fournis, avec des notes sur son importance économique.

— Un autre brochure extraite du même recueil, même année (vol. 20, part 4) : *The north American species of Aquilegia*, a pour auteur M. Edwin Blake Payson ; elle comprend 25 pages (pp. 133 à 157) et 14 planches. On y trouve une revision des espèces d'*Aquilegia* originaires de l'Amérique septentrionale étudiées sur des échantillons conservés dans plusieurs grands herbiers américains ou sur des plantes vivantes observées à l'état sauvage. Ce genre de Renonculacées comprend des plantes très recherchées pour l'ornement des jardins sous le nom d' « Ancolies » et les plus belles d'entre-elles ont précisément pour patrie les États-Unis. On peut citer au premier rang l'*A. caerulea*, des Montagnes rocheuses, qui a été adopté par l'État du Colorado comme son emblème floral. Les *A. canadensis*, *chrysantha*, *formosa*, *rubicunda*, *Skinneri*, sont aussi très connus en horticulture, ainsi que leurs variétés et les hybrides auxquels ils ont donné naissance, soit entre-eux, soit avec notre Ancolie de France (*A. vulgaris*). A côté des descriptions de plantes anciennement connues on trouve celles d'un certain nombre d'espèces et de variétés nouvelles et des clefs analytiques pour faciliter les identifications.

— Une troisième brochure : *The Allies of Selaginella rupestris in the Southern United States*, par M. G. P. Van Eseltine, tirée du même recueil, même année (vol. 20, part. 5), p. 159 à 172, 7 planches et 8 figures noires, est la première d'une série projetée sur les espèces appartenant au groupe du *Selaginella rupestris*, encore mal délimitées et dont la revision critique est nécessaire. Avec les matériaux d'études dont il disposait, l'auteur a pu passer en revue celles qui croissent dans le sud-est des États-Unis, complétant la description de certaines d'entre elles et en en faisant connaître quelques autres, nouvelles pour la science.

Publications nouvelles. — *Sancti Thomae Aquinatis doctoris angelici Opera omnia*. T. XIII (in-folio, Romae, typ. Garroni). — *La Vie religieuse*, par le chanoine Millot (in-12, Téqui). — *Une Heure d'adoration par mois*, par M. L. F. (in-32, Vitte). — *A ceux qui souffrent. Le Livre de tous*, par P. Lejeune (in-12, Gabalda ; Desclée, de Brouwer). — *Les Trois Phases du droit des gens*, par C. Van Vollenhoven (in-12, La Haye, Nijhoff). — *Le Retour à la scholastique*, par G. Truc (in-12, La Renaissance du Livre). — *Critique néo-scotiste du thomisme*, par J. Compagnon (in-18, Berche et Tralin). — *L'Éducation de l'intelligence et du cœur*, par G. Méra (in-18 carré, Lethielleux). — *Il Dolore nell'educazione della gioventù*, da L. Leto (in-18, Catania, Giannotta). — *Les Problèmes du crédit en France*, par G. Martin (in-16, Payot). — *Ruses légales et roueries financières*, par F. Nicolay (in-16,

Perrin). — *La Trinité sociale ; étude sociale, économique et politique*, par P. Dugave (petit in-8, Berger-Levrault). — *Unemployment and American trade Unions*, by D. P. Smelser (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Vérité sociologique, gouvernementale et religieuse*, par J.-A. Alhaiza (in-12, Daragon). — *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*, par G. Andler (in-12, Bossard). — *Le Système Taylor*, par G. Bertrand Thompson (in-16, Payot). — *Molluscan fauna from San Francisco Bay*, by E. L. Packard (in-8, Berkeley, University of California Press). — *La Genèse de la science des cristaux*, par H. Metzger (in-8, Alcan). — *Le Problème de la guerre*, par le colonel F. Feyler (in-8, Payot). — *Préceptes et jugements du maréchal Foch*, par le com^t A. Grasset (in-16, Berger-Levrault). — *Les Amours*, par P. de Ronsard, texte établi et publié avec des additions de l'auteur, des notes et des commentaires, par A. Van Bever (2 vol. in-16, Crès). — *Le Dit de sainte Odile*, poème de A.-P. Garnier (petit in-8, Garnier). — *Fleurs d'Alsace et fleurs de rêve*, par E. Lagarde (in-12, Jouve). — *Les Carillons de demain*, par L. Van Caloen (petit, in-8, Jouve). — *L'Alibi*, par J. Le Meur (petit in-12, Figuière). — *Primevères et coquelicots*, par P. Clerc (in-12, Figuière). — *Les Calmes Brises*, par L. Preslefont (in-18 carré, Desclée, de Brouwer). — *Cantilènes et pensers*, par R. Preslefont (in-18, Gand. Siffer). — *Les Cordes d'acier (1914-1918)*, par L. Halleux (in-12, Gand. Vanderpoorten). — *Le Sang des gloires, poèmes de guerre et de captivité*, par L. Bazin (in-12, Téqui). — *Le Mystère de la chair et du sang*, évangile en cinq actes, en vers, par A. Barthe (in-12, Jouve). — *Le Justicier*, par P. Bourget (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Secret du Kou-kou noor*, par Delly (in-16, Plon-Nourrit). — *Pomponius, le dernier des chevaliers*, par L. Arraou (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Capitaine*, par A. Redier (in-16, Payot). — *La Vie des âmes*, par Mme Adam (Juliette Lamber) (in-18, Grasset). — *Histoire d'une société. Si jeunesse savait...*, par R. Béhaine (in-18, Grasset). — *La Roue*, par É. Faure (in-16, Crès). — *Filles de Metz*, par J. d'Urville (in-18, la Renaissance du Livre). — *L'Immolation*, par L. Grégoire (in-12, Jouve). — *Dans l'ivraie...*, par M. R. Dassise (in-12, Jouve). — *Mon Brigadier Triboulère*, par E. Montfort (in-12, Société littéraire de France). — *L'Hôtel Le Tellemont*, par M. Maryan (in-12, Gautier et Languereau). — *La Primeneige du lointain donjon*, par B. de Buxy (in-12, Gautier et Languereau). — *Le Grand Choc*, par M. Le Mière (in-12, Gautier et Languereau). — *Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boislisle, L. Lecestre et J. de Boislisle. T. XXIX, in-8, Hachette). — *La Littérature française au dix-neuvième siècle. III. Romanciers (1850-1900)*, par P. Halflants (in-12, Bruxelles, de Lannoy). — *François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, par M.-L. Pailleron (in-8, Calmann-Lévy). — *Pèlerinages passionnés*, par G. Faure (in-18, Fasquelle). — *Voyage au Goundafa et au Sous*, par L. Thomas (in-16, Payot). — *Madame sainte Anne et son culte au moyen âge*, par P.-V. Charland (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Paul Cézanne*, par A. Vollard (in-16, Crès). — *Mystiques et réalistes anglo-saxons, d'Émerson à Bernard Shaw* (in-18, Colin). — *L'Amiral de Grasse*, par le chanoine M. Caron (in-12, Téqui). — *Le Général de Charette*, par J. de la Faye (petit in-8, Bloud). — *Quelques âmes d'élite (1804-1912), esquisses et souvenirs*, par E. d'Eichtal (in-16, Hachette). — *Une Femme de diplomate au Mexique pendant la dramatique période du 8 octobre 1913 au 23 avril 1914*, par E. O' Shaughnessy ; trad. de E. Altiar (in-16, Plon-Nourrit). — *Vincenzo Monti*, da M. Cerini (in-8, Catania, Giannotta). — *La Grande Revanche. Campagnes de France (1870-1871), (1914-1919)*, par le com^t Leroux (in-18, cartonné,

Charles-Lavauzelle). — *Dunkerque, ville héroïque. Dans le passé, dans le présent*, par H. Malo (in-16, Perrin). — *L'Avant-Guerre comparée en Allemagne et en France*, par J. Civray (in-16, Perrin). — *Histoire de la Grande Guerre*, par V. Giraud. Première partie (in-8, Hachette). — *La Vérité sur le siège de Maubeuge*, par le com^t P. Cassou (in-12, Berger-Levrault). — *Sous le poing de fer. Quatre ans dans un faubourg de Lille*, par A. Droulers (in-16, Bloud et Gay). — *Quand « ils » étaient à Saint-Quentin* (in-16, Bloud et Gay). — *Les Vagabonds de la gloire.* III. *Les Matelots aériens*, par P. Milan (in-16, Plon-Nourrit). — *Prisonnier civil, ou Histoire d'un prêtre français, docteur allemand, interné 50 mois en Allemagne*, par D. de Lagardette (petit in-8, Bloud et Gay). — *Autour d'Anvers, souvenirs et récits, août-octobre 1917*, par W. Speth (in-16, Crès). — *Dans la mêlée*, par É. Vandervelde (in-12, Berger-Levrault). — *Paysages et souvenirs de Belgique*, par A. Fontainas (in-12, Crès). — *Nostro Purgatorio (1915-1917)*, da A. Baldini (in-12, Milano, Treves). — *Voli di guerra, impressioni d'un giornalista pilota*, da O. Cavara (in-18, Milano, Treves). — *Souvenirs*, par Take Jonesco (in-16, Payot). — *Les Étapes de la crise grecque, 1915-1918*, par C. Frégier (in-12, Bossard). — *De Nicolas II à Lénine 1917-1918*, par S. Persky (in-16, Payot). — *La Première Année de la Révolution russe (mars 1917-mars 1918)*, sous la rédaction de V. Victoroff-Toporoff (in-8, Berne, agence de presse russe ; Crès). — *Au Pays de la démence rouge. La Révolution russe (1917-1918)*, par S. de Chessin (in-16, Plon-Nourrit). — *La Révolution russe*, par C. Anet. T. III (in-16, Payot). — *L'Enfer bolchevik à Petrograd. Sous la commune et la Terreur rouge*, par R. Vaucher (in-16, Perrin). — *Le Japon pendant la guerre européenne, 1914-1918*, par M. Ribaud (in-12, Lethielleux). — *Intrigues et diplomaties à Washington (1914-1917)*, par G. Lechartier (in-16, Plon-Nourrit). — *Les États-Unis*, par P. Delay (in-8, Lethielleux). — *Le Chili et la France*, par F. Contreras (in-12, Bossard). — *En guerre. De l'ambulance à l'hôpital*, par le Dr M. Limousi (in-12, Figuière). — *L'Apostolat d'un malade. Louis Peyrot (1888-1916)*, par J.-P. Belin (in-16, Bloud et Gay). — *Édouard Junod, capitaine de la Légion étrangère (1875-1915), lettres et souvenirs* (in-16, Crès). — *La Guerre et la Vie de l'esprit*, par M. Legendre (in-16, Bloud et Gay). — *Les Guerres d'enfer*, par A. Séché (in-16, Payot). — *Vertus guerrières*, par le capitaine Z... (in-16, Payot). — *La Dimension nouvelle*, par L.-A. Daudet (in-12, Crès). — *Le Bon Combat*, par l'abbé E. Griselle, in-16, Bloud et Gay). — *L'Europe libérée, novembre 1918*, par P. Seippel (petit in-12, Crès). — *L'Encerclement de l'Allemagne*, par A. Gauvain (in-12, Bossard). — *La Prusse et la Rive gauche du Rhin. Le Traité de Bâle, 1794-1795*, par E. de Marcère (in-16, Alcan). — *La Paix prochaine et la Mission des Alliés*, par M. Legendre (in-16, Bloud et Gay). — *Les Garanties de la paix*, par Yves-Guyot. 2e partie. *Examen critique* (in-16, Alcan). — *La Paix qu'il faut à la France*, par le général Maitrot (in-16, Berger-Levrault). — *Notre Force future*, par J. Dybowski (in-16, Payot). — *Réorganisation administrative de la France*, par J. Hennessy (in-12, Berger-Levrault) — *Pour relever les ruines. Problèmes de demain*, par J. Dassonville (in-16, Perrin). — *La France en ordre*, par H. Pineau (petit in-8, Rieder). — *Les Catholiques français et l'Après-Guerre*, par l'abbé A. Beaupin (in-16, Bloud et Gay). — *La Femme devant les urnes*, par M.-A. Féraud (in-16, Perrin). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Luçon. Imprimerie S. Pacteau.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau. *Vingt-six mois en Turquie (Collection de Mémoires pour servir à l'étude de la guerre mondiale).* Paris, Payot, 1919, in-8 de 348 p. — Prix : 10 fr.

Arrivé en Turquie à la fin de 1913 pour y représenter les États-Unis, M. Henri Morgenthau y est resté jusqu'au début de 1916 ; le dégoût, l'indignation que lui ont inspirés les massacres d'Arménie et la certitude de son impuissance à les empêcher, en même temps que le désir de travailler à la réélection du président Wilson, l'ont décidé à cette époque à demander un congé. Les vingt-six mois qu'il a passés en Turquie lui ont permis de voir beaucoup de choses, grâce aux relations actives et cordiales — en dépit de moments de tension — qu'il a eues non seulement avec le ministre des affaires étrangères, personnage insignifiant et effacé, mais avec les membres influents du gouvernement jeune-turc : Talaat, Enver, Djemal, et avec les représentants des autres puissances, notamment les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche, Wangenheim et Pallavicini.

Il nous donne de ces personnages des portraits vivants et burinés avec une incomparable maîtrise ; il nous montre le rôle que chacun d'eux a joué. Wangenheim dirigeant tout et maître incontestable de la Turquie, bien que tel ministre turc ait donné à entendre — et c'est probablement vrai — qu'il comptait simplement se servir de l'Allemagne pour restaurer l'empire turc, quitte à la planter là quand il se sentirait assez fort.

Ce n'est pas d'ailleurs simplement sur les mobiles de la politique turque qu'il nous apporte des renseignements qui sont, en partie au moins et pour beaucoup, des révélations ; il fait bien ressortir l'importance du rôle de la Turquie dans la guerre mondiale ; il donne des détails curieux sur la façon dont Allemands et Turcs considéraient l'expédition des Dardanelles, sur le peu d'efforts qu'il aurait fallu faire pour la mener à terme. Sur les massacres d'Arménie, sur les buts que visaient les maîtres de la Turquie en les exécutant, sur la responsabilité des Allemands dans cette opération, son témoignage est d'un grand poids. Juif d'origine et de religion, Allemand de naissance, M. Morgenthau n'en a pas moins déployé la plus belle et la plus noble énergie et une habileté qui a obtenu des résultats à défendre les intérêts des populations chrétiennes et notamment des résidents français et anglais ; il n'hésite pas non plus à stigmatiser comme elles le méritent les menées germaniques.

Deux points encore où son témoignage précise les origines et la responsabilité de la guerre, c'est d'une part ce qu'il raconte, d'après las déclarations que lui a faites Wangenheim, du fameux conseil du 5 juillet 1914 dans lequel le Kaiser a décidé la guerre, et d'autre part ce qu il nous dit sur la volonté de François-Joseph de déchaîner — et cela un an avant qu'elle ait éclaté — cette guerre mondiale qui a jeté l'Europe et le monde dans un tel abîme de calamités.

Nous signalerons encore des pages intéressantes sur la Bulgarie et nous invitons ceux qui persistent à croire à une régénération de la Turquie, à lire et à méditer les considérations remarquables que M. Morgenthau a écrites sur la mentalité turque.

Son livre me paraît être un des documents les plus précieux pour l'étude de la Grande Guerre. E.-G. Ledos.

Intrigues et diplomaties à Washington (1914-1917), par G. Lechartier. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de VIII-303 p., avec portraits et facsimilés. — Prix : 4 fr.

A plusieurs reprises déjà nous avons signalé ici des études sur la propagande germanique aux États-Unis, sur les procédés d'insinuation ou d'intimidation, sur les ruses, les mensonges et les violences dont les Allemands ont usé pour amener la grande république américaine sinon à se joindre à eux, du moins à ne pas aider leurs adversaires et à se faire plus ou moins sciemment leur complice et leur servante. Nulle part en français toute cette campagne n'avait été mise en lumière comme elle l'est dans l'ouvrage de M. G. Lechartier. Les documents saisis sur les agents de l'Allemagne par le gouvernement des États-Unis et publiés par lui — partiellement, car ses archives renferment encore, semble-t-il, bien des pièces — ont fourni à M. Lechartier d'amples matériaux. Il y a joint les on-dit, les bruits qui circulaient dans les salons et dans les milieux diplomatiques, et qui naturellement ne peuvent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire ; et de tout cela il a composé un volume très vivant, très intéressant. Il oppose l'un à l'autre les deux personnages du président Wilson et de l'ambassadeur allemand Bernstorff qu'il nous montre luttant l'un contre l'autre dans un duel tragique, où la défaite du dernier est due moins à ses propres fautes qu'aux maladresses et aux sottises de son gouvernement en même temps qu'à la maîtrise du Président.

Douze chapitres marquent les préliminaires et les étapes de ce duel : 1. Le Comte von Bernstorff à Washington avant la guerre ; 2. M. le Président Wilson, l'homme et l'œuvre avant la guerre ; 3. Les Premiers Mois de guerre ; 4. Les États-Unis et la Cour des belligérants ; 5. L'Affaire de la « Lusitania » ; 6. Les Cotons américains et

la contrebande de guerre ; 7. Les Révélations du journal *The World* et le coulage de *l'Arabic* ; 8. Bernstorff et les Complots allemands ; 9. Pendant la campagne présidentielle ; 10. Les Signes précurseurs de la rupture ; 11. La Rupture ; 12. La Renaissance d'une grande nation.

Si, dans ce tableau, le premier plan est tout entier occupé par MM. Wilson et Bernstorff, on y trouve cependant d'autres figures, du moins esquissées en quelques traits, telle celle du sympathique et habile ambassadeur de France, M. Jusserand, auquel M. Lechartier rend un hommage discret. E.-G. Ledos.

Souvenirs, par Take Jonesco. Paris, Payot, 1919, in-16 de 250 p. — Prix : 4 fr. 50.

« L'histoire définitive de la guerre mondiale ne peut pas être écrite par les contemporains... Mais tout contemporain qui a eu le privilège de connaître personnellement une partie, quelque minime qu'elle fût, de ce qui s'est passé dans les coulisses, doit faire une déposition devant le tribunal de la conscience universelle. » Ces quelques lignes de la Préface de M. Take Jonesco indiquent à quel sentiment a obéi l'éminent homme d'État roumain en écrivant les articles qu'il réunit ici et qui ne sont eux-mêmes — il nous le dit — qu' « une simple préface » à des Mémoires sur les origines et les événements de la guerre, dont il nous fait espérer la prochaine publication. Il y a vingt-sept morceaux, dont le dernier est la reproduction partielle du beau et éloquent discours prononcé par lui à la Chambre roumaine les 15 et 16 décembre 1915 sur *la Politique de l'instinct national.*

Il y a beaucoup à prendre dans ces pages singulièrement instructives pour la connaissance, soit des événements, soit des tendances de la politique roumaine (on notera l'énergie avec laquelle M. Take Jonesco n'a cessé d'affirmer que jamais personne ne pourrait entraîner la Roumanie à marcher contre les races latines), soit des personnages politiques, allemands surtout, qui ont joué un rôle dans la guerre mondiale ou dans sa préparation immédiate ou lointaine. Les diplomates et les hommes d'État de l'empire austro-hongrois sont traités par M. Jonesco d'une manière particulièrement sévère. Il manifeste au contraire pour Kiderlen Wächter des sentiments d'estime et même de sympathie, qui ne l'empêchent pas d'ailleurs de reconnaître aussi ses défauts. Sur le rôle du roi Carol, sur ses efforts pour entraîner la Roumanie dans la guerre aux côtés des empires centraux, sur l'attitude très nette qu'il a prise personnellement en face de ce projet et qui a contribué à le faire échouer, il y a dans ce livre des pages d'un haut intérêt et particulièrement dramatiques. Nous signalons aussi dans l'article consacré à Talaat Pacha ce que M. Jonesco nous

précise de son intervention pour empêcher le Turc de provoquer les Grecs à Bucarest.

Tout d'ailleurs mérite d'être lu et médité dans ces vingt-sept articles dont voici les titres : Déclaration à M. Poincaré ; — Le Prince Lichnowsky ; — Le Comte Berchtold ; — Le Marquis Pallavicini ; — Le Comte Goluchowsky ; — 2 août 1914 ; — Kiderlen-Waechter ; — Le Comte Aerenthal ; — Le Comte Czernin ; — Le Comte Mensdorf ; — Pacifisme de l'Angleterre ; — Le Prince de Fürstenberg ; — Herr Riedl ; — Le Comte Szeczen ; — Sir Donald Mackenzie Wallace ; — Le Baron Banfy ; — La Politique roumaine ; — Des larmes ; Un Cousin de Tisza ; — Le Comte Tisza ; — Talaat Pacha ; — Le Prince de Bülow ; — Tatichef ; — Français et Teutons ; — La Nouvelle Italie ; — Eleutherios Venizelos ; — La Politique de l'instinct national.

Quiconque lira ce volume sera mis en goût et souhaitera de voir l'auteur nous donner sans trop tarder les Mémoires qu'il nous promet.

E.-G. Ledos.

Diario della guerra d'Italia, *raccolta dei bullettini afficiali e di altri documenti*, serie XXIV-XXXI. (*Quaderni della guerra*, n. 85, 86, 88, 89, 91, 92, 94.) Milano, fratelli Treves, 1917-1919, in-16 paginé 477-1476, avec 16 grav. et 5 cartes. — Prix : 1 fr. 20 le fasc.

Ces huit nouvelles séries de cette publication si utile et si bien conçue nous conduisent du 21 septembre 1917 au 29 mars 1918 ; c'est dire qu'elles comprennent l'époque douloureuse de Caporetto et de la retraite sur le Piave, les changements dans le haut commandement où Diaz prit la place de Cadorna, le concours fraternal prêté par les troupes françaises et anglaises à leurs camarades d'Italie, l'arrêt de la redoutable offensive autrichienne, et, par ailleurs, la honteuse défaillance de la Russie et la douloureuse obligation pour la Roumanie de subir un traité de paix, imposé par l'avance menaçante des forces des empires centraux. A l'intérieur, ce sont les menées tortueuses du défaitisme, les mesures énergiques à prendre contre ces tentatives criminelles, l'action louche du socialisme et même du giolittisme qui tendent plus ou moins directement à énerver la force de résistance du pays ; la réaction contre les intrigues des Cavallini et autres amis de Bolo et de Caillaux ; c'est aussi l'entente de plus en plus grande entre les alliés sur tous les terrains, la cohésion de plus en plus ferme, la collaboration de plus en plus féconde.

Parmi les informations et documents qui, en outre des bulletins des autorités suprêmes militaire et navale, remplissent ces fascicules, nous noterons les débats à la Chambre et au Sénat d'Italie, qui, après la chute de Boselli, n'ont cessé de soutenir dans l'ensemble le nou-

veau ministère Orlando, soumis là-bas à des attaques analogues à celles qui, chez nous, ont essayé d'entraver et de faire trébucher le gouvernement de M. Clemenceau ; les discours et déclarations des Michaëlis, des Kühlmann, des Czernin, des Hertling d'une part, celles de Lloyd George, d'Asquith, de Wilson, d'Orlando de l'autre ; les débats à la Chambre italienne sur le traité de Londres publié par les bolcheviks et sur l'article 15 dirigé contre le Souverain Pontife.

Seize gravures ou portraits (dont celui du général Diaz) et cinq cartes illustrent ces fascicules et permettent de suivre la marche des opérations. Pourquoi le portrait du général Papa est-il donné deux fois (p. 540 et 867) ? E.-G. Ledos.

Vingt Jours de guerre aux temps héroïques. *Carnet de route d'un commandant de compagnie (août 1914)*, par le commandant A. Grasset. Paris-Nancy, Berger-Levrault, s. d. (1919), in-16 de 280 p., avec une carte et un croquis. — Prix : 3 fr. 50.

M. le commandant Grasset, dont nous avons analysé naguère un intéressant volume sur la guerre d'Espagne — celle de 1808 — a dû, comme beaucoup d'autres, interrompre ses études du temps de paix et reprendre, au début d'août 1914, l'épée un moment abandonnée pour la plume. Le volume qu'il publie aujourd'hui sous le titre que nous venons d'inscrire en tête de cette courte notice, nous prouve que chez M. Grasset le soldat n'a pas été inférieur à l'écrivain et on lira avec un intérêt soutenu, la plupart du temps avec une émotion poignante, le récit de ces *Vingt Jours de guerre*, les premiers vingt jours de 1914 où la fortune des armes parut vouloir se déclarer en faveur des barbares contre les champions du droit et de la civilisation. Ces *Vingt Jours de guerre aux temps héroïques* nous donnent le détail des opérations menées par le 4e corps, spécialement par le 103e régiment d'infanterie au nord de Verdun, sur la route de Grémilly à Virton en Belgique, et en particulier la narration des combats de Belmont et d'Ethe. Le récit de ces journées d'âpre lutte, où nos soldats écrasés par le nombre durent momentanément se replier, est un des plus passionnants qu'il nous ait été donné de lire sur ces débuts sanglants et acharnés de la présente guerre. Toutefois, le morceau capital du livre, celui qui fait du travail de M. Grasset non seulement un document vécu mais une pièce historique de première valeur est le dernier chapitre de l'ouvrage, celui qui porte le titre : « Les atrocités allemandes. — Les Massacres d'Ethe et de Gomery. » Dans la liste infiniment longue des actes de cruauté, d'orgies sanglantes, de barbarie raffinée commis sur le sol de notre patrie par les soldats de Guillaume II, les massacres d'Ethe et de Gomery ont droit à une place particulièrement en vue, à une place privilégiée par l'horreur, le raffinement des crimes com-

mis par nos adversaires sur les malheureux habitants de ces deux villages, en particulier sur des vieillards, des femmes, des enfants, des blessés à demi-mourants. Des chapitres comme ceux qu'a écrits sur ce sujet M. le commandant Grasset dans *Vingt Jours de guerre aux temps héroïques* contribueront à entretenir dans nos cœurs, dans celui des jeunes générations qui nous survivront, le souvenir des procédés de lutte d'un peuple qui a dépassé de propos délibéré les limites connues jusqu'ici de la barbarie, de la cruauté, du sadisme le plus éhonté, le plus abominable. C'est dans ce sens et dans ce but que le livre du commandant Grasset est à lire et à recommander.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Verdun (mars-avril-mai 1916), par RAYMOND JUBERT. Paris, Payot, 1918, in-16 de 240 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le 26 août 1916, sous Verdun, la section du sous-lieutenant Raymond Jubert avait reçu l'ordre d'attaquer. C'est à l'aube, à cinq heures du matin, que nos soldats doivent s'élancer hors de la tranchée. A quatre heures quarante-cinq, Jubert donne ses dernières instructions à ses hommes, leur fait ses dernières recommandations et à l'heure précise, il s'élance, lui en tête, vers la tranchée allemande du Chaume qui est son objectif. En un quart d'heure, cet objectif est atteint, mais au moment où Jubert y parvient et que, debout sur le parapet ennemi, il fait le geste d'avancer encore, il chancèle, bat l'air de ses mains, et s'écroule frappé d'une balle en plein front. Quantité de nos soldats, de nos officiers sont tombés sur le champ de bataille dans des conditions identiques et nous n'aurions pas à enregistrer spécialement ici la mort héroïque de Jubert, si la personnalité de ce combattant d'occasion n'éveillait un intérêt spécial. Il appartenait, en effet, à cette pléiade de jeunes hommes pour lesquels la servitude militaire n'était qu'un épisode passager, qui avaient grandi et s'étaient développés dans toutes les libertés du travail civil : avocats, ingénieurs, savants, gens de lettres, professeurs, artistes, commerçants, industriels, les uns et les autres menant, la veille de leur appel, l'existence détendue et comblée qu'une civilisation plusieurs fois séculaire procure à ses héritiers, et passant tout d'un coup, sans transition, du bien-être, de l'indépendance, de la sécurité, au besoin et à l'effort physique, à l'obéissance passive et au danger. Dans la récente et imposante cérémonie par laquelle la Société des gens de lettre a célébré naguère la mémoire de ceux de ses membres tombés glorieusement au champ d'honneur, on a proclamé bien des noms, on a fait revivre bien des souvenirs. Celui de Raymond Jubert est l'un des plus sympathiques, des plus dignes d'être remémoré qu'il puisse être. Ses travaux littéraires le signalaient à l'attention des lettrés comme un esprit d'élite,

auquel l'âge et le travail ne pouvaient manquer de donner un magnifique épanouissement. Cependant, l'agression allemande le surprenant au milieu de ses études du temps de paix, il n'hésite pas à tout abandonner pour s'élancer à la frontière et, quoique exempté de tout service militaire, il contracte un engagement volontaire pour la durée des hostilités et combat dans les rangs du 91e, en Argonne, en Champagne, à Verdun, en Lorraine, sur la Somme, sur l'Aisne, de nouveau à Verdun, où la mort qui le guette finit par mettre définitivement la main sur lui. Jubert avait non pas seulement le courage du champ de bataille, mais la volonté raisonnée de sacrifier sa vie à son pays et de la lui donner sans marchander, pour l'obtention du triomphe final. Sa belle pièce de vers à François Coppée, écrite en 1904, en fait foi :

Marchons donc au combat sans crainte et sans faiblesse ....
..... Et portant fièrement le drapeau, nous irons
Défendre notre foi, notre pays, nos frères,
Et s'il le faut nous périrons.....

Ce lettré, ce poète, ce patriote était un chrétien fervent, un catholique pratiquant plein de foi ; à bien des titres la perte de Jubert est un deuil cruel à la fois pour sa famille, ses amis, son pays tout entier.

Comte de Sérignan.

Sous la rafale. Au service de l'infanterie. Souvenirs d'un dragon pendant la Grande Guerre, par André Schmitz. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

La cavalerie n'a pas eu, dans la guerre qui vient de finir, l'occasion de tenir le rôle que depuis de longues années, c'est-à-dire depuis 1870, elle avait rêvé remplir dans une lutte contre l'Allemagne. A part les trois premiers mois de 1914, nos troupes à cheval n'ont été chargées que de services très éloignés, de ceux auxquels la tactique spéciale de leur arme les avait préparés et la faute en a été, comme on sait, aux conditions nouvelles d'une lutte qui, presque jusqu'à son terme, s'est déroulée davantage comme une guerre de siège que comme une guerre de mouvement. Cette inaction imposée par la force des choses aux cavaliers, n'a pas été du goût de beaucoup d'entre eux et un grand nombre n'ont pas hésité à abandonner la carrière de leur choix, désormais trop tranquille à leur gré, pour permuter dans les armes où il y avait réellement des coups à donner et à recevoir, c'est-à-dire dans l'infanterie, le génie, l'artillerie, surtout dans l'infanterie. M. le lieutenant Schmitz a été de ceux-là et son livre est le récit des divers épisodes de guerre auxquels il a pris part dans les rangs du 31e d'infanterie, régiment auquel, en quittant les dragons, il avait été affecté. On lira avec intérêt ces pages vécues ou l'auteur fait preuve d'une observation très avisée, d'un cœur ardent, d'une foi en

la victoire qui ne se démentit jamais, même aux heures où les plus vaillants pouvaient avoir quelques doutes. Très bonne contribution à l'histoire épisodique de la Grande Guerre.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Quand « ils » étaient à Saint-Quentin, par HENRIETTE CELARIÉ. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 238 p. — Prix : 4 fr. 50.

Sous le poing de fer. Quatre ans dans un faubourg de Lille, par ALBERT DROULERS. Paris, Bloud et Gay 1919, in-16 de 245 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les témoignages sont singulièrement concordants qui émanent des populations restées sous le joug germanique dans les départements envahis. Les brutalités, les exactions, les actes de cruauté, de sadisme, les plus ignobles grossièretés furent constatées sur tous les points du territoire occupé par l'ennemi. C'est avec une implacable méthode que les habitants étaient molestés, rançonnés, terrorisés et bien rares furent les chefs militaires qui tentèrent d'introduire un peu d'humanité ou de justice dans l'exécution des ordres émanant de l'autorité supérieure allemande.

Mme Henriette Célarié a conté les douleurs, les angoisses, les privations des populations de l'Aisne *Quand « ils » étaient à Saint-Quentin.*

Les troupes anglaises battant en retraite avaient traversé la ville le 26 et le 27 août. Le lendemain soir, des cavaliers et cyclistes ennemis débouchaient sur la place par la rue de la Sellerie et la rue Croix-Belle-Porte. Des troupes d'infanterie les suivaient. L'installation des Allemands s'opéra avec ordre, mais chacun des officiers qui se succédèrent à la Kommandantur marqua son règne par des ordonnances dont les menaces allaient en s'accentuant. Les blessés étaient fort nombreux à l'ambulance de Fervaques, et, dans les premiers temps, si les Allemands étaient convenablement couchés et pansés, il n'en était pas de même de nos compatriotes. Des amputés, au sortir de la salle d'opérations étaient jetés dans des sous-sols où la légère couche de paille n'était jamais renouvelée. Une nuée de femmes allemandes rejoignirent les troupes d'occupation. Ces « filles de la guerre » portant le costume d'infirmières, armées de revolvers, causèrent constamment des scandales dans la ville, par leurs beuveries et leur conduite. Les déportations de civils marquèrent la période la plus douloureuse de l'occupation. Ajoutons que le maire de Saint-Quentin montra une fermeté et une dignité qui en imposèrent parfois à l'ennemi et que les locataires de la ville poussèrent le sentiment du devoir jusqu'à refuser d'user, à l'égard des propriétaires, des dispositions du moratorium.

Mme Henriette Célarié a finement conté de quelle façon un sous-officier boche, le sergent Müller, concevait l'amour et comment il courtisa la jeune fille dont il était épris. Celle-ci, accorte et gracieuse, travaillait dans les champs avec une équipe de femmes déportées. Müller venait tous les jours dans une charrette anglaise inspecter les travaux. Parfumé à l'eau de Cologne, souriant, il s'approchait de Marthe, lui faisait des signes amicaux, et en s'en allant lui envoyait des baisers. Il n'était rien répondu à ses avances. Alors le sergent la fit maltraiter par les soldats chargés de la surveillance des déportées, puis il la fit conduire chez lui, lui offrant friandises et bijoux (volés) si elle voulait couronner sa flamme. Encore éconduit, il la signala comme refusant de travailler et la fit condamner à 15 jours de cellule, et, chaque soir, il passait devant le judas de la porte pour la narguer et lui dire que, si elle ne faisait plus la mauvaise tête, son supplice cesserait. Enfin, la retrouvant dans un champ, au moment de la fenaison — il était ivre d'ailleurs — il la prit par la taille, et, comme elle se mettait à crier, il lui envoya un coup de poing terrible qui mit son visage en sang et lui cassa plusieurs dents. Quand Müller comprit qu'il était allé trop loin et qu'une plainte à la Kommandantur lui ferait perdre le poste de tout repos qu'il occupait, il supplia sa victime de ne pas se plaindre : « Vous bonne, moi envoyé au Front, moi tué » et il eut l'aplomb de lui promettre beaucoup d'argent si elle se taisait. Cette simple histoire révèle toute la mentalité du Prussien.

— C'est dans un faubourg de Lille dont il était vicaire que l'abbé Albert Droulers a passé, *Sous le poing de fer*, les quatre années de l'occupation allemande. Il semble que la tyrannie de nos ennemis se soit exercée encore avec plus de cruauté et de sauvagerie dans le Nord que dans la région de Saint-Quentin. Le vol y est pratiqué ouvertement ; les perquisitions y sont continues et particulièrement vexatoires ; le régime alimentaire y est déplorable ; les amendes pleuvent sous les moindres prétextes et les plus légères infractions aux ordres affichés sont punies de prison. On fusille des gens qui, causant entre eux, ont parlé d'une offensive sur Paris ou Calais, on fusille un jardinier qui, muni de son sécateur, a regardé en riant un fil téléphonique tombé sur une route. On procède à des enlèvements en masse d'habitants des deux sexes qu'on veut contraindre à travailler à la pose de réseaux de fil de fer, à la confection de sacs à terre.

Comme le dit à bon droit l'abbé Droulers : « au nom de la justice, l'Allemagne doit être punie et elle doit réparer. » Et le prince Max de Saxe en a fait déjà l'aveu, à propos des crimes commis en Belgique, quand il a dit : « Ce qu'on a fait crie vengeance au Ciel ! »

R. L.

Pour la terre de France par la douleur et la mort (*La Colline de Lorette*), *1914-1915*, par Pasteur Vallery-Radot. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de 219 p., avec 2 grav. hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

Les 26 lignes d'*Avant-Propos* par lesquelles M. René Vallery-Radot, présente le livre de son fils forment, à mon avis, dans sa sobriété voulue, le meilleur compte rendu qu'il soit possible d'en faire. Je vais donc écrire quelque chose d'inférieur. Je m'en console en pensant que je ne serai pas le seul dans mon cas.

Le volume s'ouvre par trois pages empreintes de tristesse et de profonde affection composées à la mémoire d'un ami très cher, M. Jean Dubois, interne des hôpitaux de Paris, médecin aide-major, tué devant Verdun le 11 juillet 1916. Suit une page de citations des prophètes Jérémie, Amos et Isaïe, s'appliquant à merveille, tout antiques qu'elles soient, à l'horreur des trop longues années de la guerre déchaînée par la volonté réfléchie de l'Allemagne. Une fois de plus, c'est bien le cas de répéter qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

M. Pasteur Vallery-Radot entre alors dans le vif de son sujet avec la mentalité d'un excellent Français, qui est aussi un poète, un artiste et parfois même un philosophe. Il trace d'abord des esquisses rapides et singulièrement prenantes des faits dont il a été l'un des acteurs ou des témoins, un peu avant la première bataille de la Marne, puis au cours de la victoire. Un médecin voit plutôt, en général, les navrances résultant de l'action que l'action elle-même. Ce fut le cas de l'auteur, médecin auxiliaire de l'armée, qui ne courut pas moins, très largement, les risques des médecins, dont l'héroïsme, le plus souvent à froid, n'est pas inférieur à celui des braves s'élançant à l'assaut, car il n'a pas pour le soutenir ou l'exciter la chaleur de la lutte. Pour garder ainsi la maîtrise de soi, sous les obus ou au milieu des mitrailles et de la fusillade, il faut un autre genre de courage, simplement, et qui n'est pas le fait du premier venu.

Et tout en accomplissant son devoir, M. Pasteur Vallery-Radot notait séance tenante, dans les tranchées, au fond des abris souterrains ou en pleins champs, sous le feu de l'ennemi, depuis août 1914 jusqu'en décembre 1915, ce qu'il voyait ou ce qu'il entendait de plus suggestif : l'occasion, malheureusement, était fréquente. Est-ce parce que ces multiples petits tableaux, peints de couleurs vives et représentant surtout l'immensité et la variété des souffrances endurées et des sacrifices généreusement consentis par nos soldats, que la Censure, en novembre 1916, a interdit la publication de ces pages terribles ? Je suppose que l'on craignait, à ce moment, qu'elles n'influençassent l'arrière trop douloureusement ; et cependant si ces tableaux sont affligeants, certes, il s'en dégage aussi une foi indéfectible en cette victoire finale de laquelle la France et ses fils sur le Front

n'ont jamais voulu douter, même aux heures les plus critiques.

Pour un beau livre, oui, l'ouvrage de M. Pasteur Vallery-Radot est un beau livre, qui mérite de nombreux lecteurs. E.-A. Chapuis.

Nostro Purgatorio, *fatti personali del tempo della guerra italiana (1915-1917)*, da Antonio Baldini. Milano, fratelli Treves, 1918, in-16 de 266 p. — Prix : 4 fr.

Mobilisé dès le début de la guerre italienne, d'abord simple soldat, puis devenu sous-lieutenant, atteint d'une blessure qui le mit hors d'état de servir désormais, M. Baldini retourna sur le Front comme journaliste. Il a vu et observé et ce sont ces impressions personnelles dont il nous fait part dans cet élégant petit volume. « Dépourvu, nous dit-il lui-même, d'idées générales, de raison politique, de sens historique », cela même imprime aux pages qu'il nous donne un cachet particulier ; on y peut voir comment la guerre a dû apparaître à beaucoup de jeunes Italiens. Il n'y faut pas chercher des renseignements techniques sur les événements militaires, des précisions sur les opérations, des détails qui permettent de reconstituer l'histoire du grand drame ; mais la vie des hommes et des officiers en campagne, leurs relations entre eux, l'effet produit par la guerre sur leur intelligence et sur leur moral, les sensations et les sentiments que l'on peut éprouver au contact des douleurs et des horreurs que provoque le cataclysme, voilà des points sur lesquels l'ouvrage de M. Baldini est instructif.

Il y a là de petits tableaux pittoresques, des observations curieuses, des traits psychologiques, qui font que le livre se lit avec plaisir et qu'il en demeure quelque chose. E.-G. L.

Le Capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison, par Charles François Saint-Maur. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 78 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le vaillant officier qui est mort glorieusement, tué dans son avion le 10 mai 1917, a ajouté un lustre de plus au nom de sa famille si respecté dans le pays nantais et au Parlement. Il se présente entouré de ses huit frères et cousins, tous également soldats d'élite, patriotes et chrétiens. C'est son oncle qui retrace sa courte et vaillante existence dont la modestie est la caractéristique. Lieutenant de cavalerie passé par devoir dans l'aviation, il meurt, à vingt-sept ans, chevalier de la légion d'honneur avec cinq palmes sur sa croix de guerre. Le sentiment du devoir avant tout, né du sens catholique le plus pur, le guide dans la vie, le soutient dans sa carrière et le porte, à sa mort, jusqu'au ciel. Quelques fragments de son « journal » nous font péné-

trer dans le secret d'une âme si belle. Les pages qu'il traçait peu d'heures avant d'accomplir le dernier vol où il allait trouver la mort sont d'une poignante beauté. Didier Le Cour Grandmaison appartenait à ces races qui font la force et l'honneur de la France et il a ajouté encore à ce patrimoine ancestral. Ce petit volume devrait être le « bréviaire » de tous nos jeunes officiers. Quel exemple admirable !

G. G.

Voli di guerra, impressioni di un giornalista pilota, da Otello Cavara. Milano, fratelli Treves, 1918, in-16 de 211 p. — Prix : 3 fr.

Journaliste de son métier, M. Cavara a été jeté dans l'aviation par la guerre. Devenu pilote d'hydroplane, il a été attaché à ce que d'Annunzio a dénommé l'aile extrême de l'Italie. Quand l'affaire de Caporetto eut obligé les Italiens de se retirer sur le Piave, l'escadrille dut quitter Grado à son tour, et M. Cavara passa dans les avions de chasse ; et l'expérience qu'il a pu acquérir de cette manière, il nous en fait profiter dans un volume où il met au service de ses connaissances techniques un talent d'exposition acquis dans l'habitude du journalisme. Neuf chapitres forment la charpente de ce volume et il suffira d'en donner les titres pour indiquer ce que l'on trouvera dans ce volume « d'impressions » intéressantes surtout par ce qu'elles nous apprennent sur la mentalité des aviateurs : 1. Du Journalisne à l'aviation ; 2. Comment on devient pilote ; 3. La Conquête du brevet ; 4. L'Aile extrême d'Italie ; 5. L'Escadrille exilée ; 6. Combats sur l'Adriatique ; 7. Observateurs et pilotes ; 8. Les Premières Acrobaties sur l'avion de chasse ; 9. Sur le Piave et à Pola.

E.-G. Ledos.

Édouard Junod, capitaine à la Légion étrangère (1875-1915). Lettres et Souvenirs. Paris. Crès ; Genève, Kundig, 1918, in-16 de xl-296 p. — Prix : 5 fr.

C'est un singulier mais très attachant type de soldat, cet officier suisse, engagé dans la Légion étrangère et qui, après avoir servi et combattu en Grèce, en Algérie, au Maroc, à Madagascar, au Tonkin, trouva près de Souain une mort glorieuse en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes.

Sa vocation militaire fut irrésistible. Dans ses veines coulait le sang de ses vaillants ancêtres qui s'illustrèrent à Fontenoy, à Malplaquet, mais qui, tout en combattant pour la France, prétendaient rester fidèles à leur pays natal, à leur canton montagneux. Dès son enfance il cultivait les sports. A dix-huit ans il était excellent nageur, hardi cavalier, escrimeur émérite. Il éprouva quelques désillusions au début de sa carrière. La routine des exercices en garnison lui pesait. Son

ardent protestantisme l'ayant amené à considérer Dreyfus comme un juif persécuté pour sa religion, il eut, au temps « de l'Affaire », certains démêlés avec ses camarades et ses chefs. Mais tout cela s'atténua et finit par s'évanouir quand son bataillon fit colonne et que commencèrent les expéditions de guerre.

Les lettres d'Édouard Junod (pour la plupart adressées à son père), tout en donnant des détails précis sur ses faits et gestes militaires, sur la joie qu'il éprouve à commander des soldats, à parfaire son instruction de chef, révèlent un profond amour de son pays et un souci constant des choses religieuses.

Comme l'explique fort bien M. Paul Seippel, dans son Introduction : « Junod avait une vie secrète qu'il gardait jalousement » et ne confiait qu'aux siens dans des billets tout intimes. Dans ses rapports avec ses commensaux et ses camarades, il se montrait fort réservé, comme s'il voulait s'inspirer du vers d'Alfred de Vigny :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

Il recevait régulièrement le *Journal de Genève*, qu'il lisait avec piété du titre aux annonces, car c'était pour lui « presque un petit morceau de la patrie. » Voyait-il mentionner des conférences à l'Athénée ? Il demandait à ses sœurs de lui en adresser un compte rendu détaillé. Les débats politiques qui agitaient la Confédération et le canton le passionnaient.

De Casablanca, il écrivait à son père pour lui demander ce qu'était le problème philologique du quatrième évangile. — Il est vraisemblable que cette question posée aux officiers du mess n'y eût pas été longuement ni savamment débattue. — En bon huguenot genevois, il est hanté par les dangers que la propagande catholique pouvait faire courir à sa cité protestante, mais si son tempérament le poussait vers la pédagogie, il était réfractaire au mysticisme. En tous cas, s'il aimait les controverses, il pratiquait en matière religieuse une tolérance, une sorte d'impartialité qui allèrent en s'élargissant.

Aimé de ses soldats, dont il partageait les fatigues, auxquels il s'intéressait constamment, il était vite devenu un officier modèle. Les grades de lieutenant et de capitaine, la croix de la légion d'honneur, récompensèrent ses services ; son avancement eût été plus rapide s'il s'était fait naturaliser Français. Mais il tenait, suivant la tradition ancestrale, à servir la France tout en restant Suisse.

Dans la nuit qui précéda sa mort, comme s'il avait le pressentiment que sa dernière heure était proche, il voulut communier, et, en l'absence d'un aumônier protestant, c'est un prêtre catholique, un brancardier dont il avait admiré la bravoure et l'inlassable dévouement qui, sur sa demande, administra la communion à l'officier

qui avait été un huguenot rigide : « Nous n'avons pas la même religion, lui dit le capitaine, mais nous avons le même Dieu. »

ROGER LAMBELIN.

Prisonnier civil, *ou Histoire d'un prêtre français, docteur allemand, interné 50 mois en Allemagne (1er août 1914-1er octobre 1918)*, par DOMINIQUE DE LAGARDETTE. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de 119 p. — Prix : 2 fr.

M l'abbé Marcellin Pradels avait fait une partie de ses études en Allemagne, il y avait passé brillamment son doctorat à l'Université de Münster en 1904, avec une thèse sur Emmanuel Geibel et la lyrique française, il y avait exercé les fonctions de vicaire dans la paroisse de Havixbeck, dans le diocèse de Münster ; il s'y était créé des relations et des amitiés. Il avait fondé en 1907, à Cologne, un Institut français pour les jeunes gens de France venus dans le pays pour étudier et se former à la pratique de l'allemand ; patronné par le cardinal Fischer, cet Institut avait été approuvé en 1911 par le gouvernement allemand qui l'avait pris sous son contrôle.

Comment un homme qui offrait de telles garanties à l'Allemagne, qui ne lui avait témoigné que des sympathies, a-t-il pu être arrêté *avant même la déclaration de guerre*, comment a-t-il pu être retenu en prison, puis dans des camps de concentration pendant de si longs mois ? Voilà qui n'est pas pour rendre l'Allemagne plus sympathique.

Un de ses compagnons de captivité au camp d'Holzminden a pensé que cette histoire édifiante pourrait intéresser singulièrement le lecteur et qu'elle jetterait une lumière nouvelle sur la mentalité de nos voisins d'Outre-Rhin ; et il a obtenu de M. l'abbé Pradels, avec tous les papiers concernant sa captivité, l'autorisation de les utiliser ; et c'est cette relation fort instructive que nous avons ici.

Plus encore que par les renseignements qu'il nous apporte sur l'œuvre de la police allemande, sur la justice militaire, sur l'organisation militaire et aussi, hélas ! sur la façon dont les autorités suisses poursuivaient l'espionnage... quand elles le croyaient exercé contre l'Allemagne, le livre est intéressant, tristement intéressant, par ce qu'il nous révèle sur les catholiques allemands : nulle feuille n'a été plus bassement acharnée contre nous que la soi-disant très catholique « Gazette populaire de Cologne » ; et les amis que M. Pradels comptait parmi les catholiques influents, même dans le haut clergé, eurent à son égard une conduite à laquelle on ne peut donner d'interprétation plus favorable que celle d'une insigne lâcheté.

Ce n'est pas là ce qui peut rehausser dans le monde le prestige des catholiques allemands. Puisse la lecture de ce livre ouvrir tant d'yeux

neutres qui se sont volontairement fermés et éveiller tant de consciences qui sont volontairement demeurées dans un sommeil indulgent ! E.-G. Ledos.

En Captivité... 11 juillet 1916-1er novembre 1917, par A. Limagne. Paris, Lethielleux, s. d. (1918), in-12 de 247 p. Prix : 3 fr. 50.

Un Séminaire français... en Allemagne, *souvenirs de captivité*, par A. Limagne. Paris, Lethielleux, s. d. (1918), in-12 de 60 p., avec une photogravure. — Prix : 0 fr. 80.

Le Séminaire de N.-D. de la Merci à Münster et Limbourg. *Histoire d'un séminaire de prisonniers français en captivité pendant la guerre 1914-1918*, par le R. P. Rochereau. Paris, Téqui, 1919, in-12 de 191 p., avec 8 photogravures. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà rendu compte d'un certain nombre de souvenirs de prisonniers en Allemagne, soldats ou déportés civils : nous avons aussi présenté à nos lecteurs le livre poignant de M. l'abbé Aubry : *Ma Captivité en Allemagne* (*Polybiblion* de mars 1916, t. CXXXVI, p. 153). Aujourd'hui, sur pareil sujet, nous allons donner la parole à deux autres prêtres français.

— Voici d'abord M. A. Limagne, aumônier militaire, qui, au début des hostilités, était supérieur du collège de Montluçon. Il a vécu *En Captivité* du 11 juillet 1916 au 11 novembre 1917. « Je suis à l'aise, dit-il, pour parler des Allemands, je n'ai ni vengeance à exercer ni services à reconnaître... J'en parlerai avec connaissance de cause. » On peut dire que le volume de M. Limagne, rapport solide, constitue un véritable martyrologe des infortunés, militaires ou civils, qui sont tombés au pouvoir d'une nation sans cœur et sans scrupules, dont la duplicité égale l'hypocrisie. La vigueur de l'écrivain est souvent doublée d'une pointe d'humour qui ne gâte rien. Pages 109-110, il nous met en face d'une « vision d'Apocalypse. » Je cite, en abrégeant : il s'agit de civils belges, « des ombres », de « douloureux squelettes » arrivant au camp et incarnant « à un degré effrayant l'extrémité de la souffrance humaine et la surhumaine férocité allemande ? Au nombre de onze cents, « ces figures pâles sont trouées de grands yeux enfoncés, qui dardent un feu de fièvre, les bras pendant sans vie, avec des mains exangues, les jambes flageollent comme si une ivresse locale avait dissocié des os les muscles, paralysé les nerfs. C'est à crier de pitié, d'horreur, de haine. » Tout à coup ces mourants voient passer des tonneaux remplis de résidus de cuisine, déchets de végétaux putrides, restes de poissons gâtés ; aussitôt, culbutant les gardiens, ils s'en emparent et en boivent le contenu jusqu'à la dernière goutte. « Le soir même, dix étaient morts. » Et les autres, jusqu'à concurrence de 80 pour cent, succombaient peu après. Voyez aussi (p. 196-199) comment les Teutons, sous prétexte de représailles,

envoyaient de nombreux Français, travailler sous les bombes derrière les premières lignes allemandes, face aux Anglais et à leurs propres compatriotes. « Les tués furent rares dans la Somme ; derrière Verdun des effectifs furent réduits d'un tiers. » Et, indigné, M. Limagne s'écrie : « Gazouillez de bienveillance pour les Allemands, philanthropes de brasserie ou de salle de rédaction : voilà ce qu'ils ont fait de vos frères ! » Puis, ayant constaté que nos ennemis ont dépassé en sauvagerie les tyrans de Rome, de Babylone et d'Égypte, il récapitule les tourments de toutes sortes infligés aux prisonniers français et autres. Livre terrible qui appelle l'implacable justice. Elle vient...

— Dans le chapitre IV de l'ouvrage précédent, M. A. Limagne raconte son rôle au *Séminaire français en Allemagne*. Tiré à part, ce chapitre a formé une brochure spéciale. L'auteur avait été, pour enseigner dans ce séminaire par le professeur Schmidlin, signataire du fameux Manifeste des 93 intellectuels allemands, mais qui valait cependant un peu mieux que ses antécédents, comme on le verra plus loin. Justement méfiant, M. Limagne avait refusé ; on n'insista pas autrement ; mais un beau jour il dut préparer ses paquets afin de rentrer en France, espérait-il. Or, c'est à Münster, en Westphalie, que le digne aumônier était expédié pour remplir quand même les fonctions refusées, en collaboration avec trois autres prêtres, dont le P. Rochereau. L'auteur raconte tout ce qu'il fit, vit, entendit, jusqu'au jour où l'établissement, trop « chauvin », fut supprimé et les étudiants dispersés. A noter que le séminaire se reforma plus tard, à Limbourg.

— M. Limagne a esquissé partiellement l'histoire du séminaire français de Münster, c'est-à-dire la période qu'il a vécue ; le R. P. Rochereau, lui, la fixe en son entier avec son volume : *Le Séminaire de N.-D. de la Merci à Münster et Limbourg*. Encore un énergique, le P. Rochereau. Directeur au séminaire de N. Pamplona, à Bogota, en Colombie, il accourut au premier appel de la France et se rendit au 50e d'artillerie où il était lieutenant. Tombé sur le champ de bataille le 23 avril 1915 avec quatre blessures graves, il fut fait prisonnier et interné au camp de Kattenvenne, près de Münster. Là il se rencontra avec l'aumônier allemand, le professeur Schmidlin, plus haut nommé, Alsacien et professeur d'Université allemande. Ce prêtre, « cœur excellent et droit, cassant tout sur son chemin pour atteindre son but, devait faire aboutir, en dépit des plus invraisemblables difficultés, l'œuvre d'un séminaire français en Allemagne. » Type peu ordinaire, en vérité, ce Schmidlin ! Avec le P. Leveugle, maître des novices d'une province canadienne de franciscains et l'abbé Lanselle, jeune licencié en histoire de la Faculté de Lille, le P. Rochereau procéda rapidement à l'organisation de l'établissement dont les débuts furent

satisfaisants. Mais le manque de souplesse de M. Schmidlin amena des désaccords avec les autorités allemandes ; puis, des tentatives d'évasion, dont deux réussirent, provoquèrent des mesures de rigueur décorées du titre de représailles, qui durèrent trois semaines. Sur ces entrefaites, le P. Leveugle et deux autres directeurs étant rentrés en France, d'autres recrues devinrent nécessaires, et c'est alors qu'arriva le chanoine Limagne, qui, d'ailleurs, devait partir quand on supprima le séminaire sous l'accusation de sabotages réitérés. Quant au P. Rochereau, il fut enfermé finalement à la forteresse de Magdebourg. Bientôt, sur la demande de Rome, le séminaire fut reconstitué à Limbourg en février 1918, et comme il lui fallait une direction expérimentée, le P. Rochereau fut désigné. Il resta en fonctions jusqu'à l'armistice. A propos de sa libération, il rapporte des faits bizarres et amusants, à la charge des Allemands. Le volume se termine par les détails de la rentrée en France, qui fut laborieuse. M. Limagne est un patriote de premier ordre ; le P. Rochereau l'est autant, pour le moins, et tous deux font preuve, malgré tout, d'une bonne humeur qui le dispute à l'esprit le plus pétillant. E-A. Chapuis.

La Guerre et la Vie de l'esprit, par Maurice Legendre. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 195 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je ne connais pas l'auteur ni son grade ni ce que la guerre en a fait depuis qu'il a écrit, en 1917, ce livre, ce beau livre. Je suis d'autant plus à mon aise pour dire mon admiration. Ce n'est pas, bien entendu, que, devant cette explication philosophique de la guerre, nous soyons toujours parfaitement de l'avis de l'auteur. Ainsi, pages 153-154, nous trouvons sa thèse sur les crimes envers les non-combattants un peu trop indulgente, si nous songeons que les Boches ont voulu tout simplement anéantir notre race, *per fas et nefas*. Il y a encore, page 135, tout un développement qu'on aimerait mieux n'y plus voir, sur les sous-officiers parvenus et les officiers hobereaux.

Ces deux réserves faites, il ne me reste plus qu'à suivre avec plaisir ce philosophe indulgent, à l'esprit large, essayant d'expliquer au mieux les fautes d'avant-guerre, exposant à merveille, dans un curieux chapitre intitulé : *De la sensation au sentiment*, la paternité du chef pour ses soldats, les différentes nuances du courage, et même ce sentiment inexplicable pour nous : la longanimité de nos soldats pour les Allemands. M. Legendre pense que c'est aux civils à éprouver la haine du Boche et à l'entretenir chez les autres. C'est tout à fait ma conviction, et je connais un professeur de Faculté qui, pendant toute la guerre, à l'arrivée des jeunes classes à la caserne, faisait aux bleus des conférences documentées sur l'ennemi qu'ils allaient bientôt affronter.

Ce beau livre est la synthèse d'une infinité d'observations. On sent la réalité de la guerre derrière ces théories ; parfois elle apparaît, émouvante, comme dans l'histoire du coureur de Verdun. Un témoin me l'avait déjà racontée : un agent de liaison est frappé à mort pendant qu'il porte un ordre écrit. Il meurt dans un trou d'obus, mais son bras raidi tend toujours en l'air l'ordre qu'il emportait : même pendant son agonie, le brave avait voulu qu'un camarade pût voir le papier, et continuer la mission interrompue par la mort.

Livre à lire, et à garder. Pour ceux qui classent leur bibliothèque par affinité entre les écrivains, ils doivent le mettre sur le rayon où figurent, à côté de *Servitude et Grandeur militaires*, les livres d'Art Roë, de Psichari et du capitaine de Belmont.

MAURICE SOURIAU.

La France agricole et la Guerre, par le Dr C. CHAUVEAU. T. II. Paris, Baillière. 1918, in-16 de VII-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le tome Ier de cet ouvrage, paru en 1916, le Dr Chauveau examinait un certain nombre de questions dans l'étude desquelles il s'est particulièrement spécialisé et qui intéressent au plus haut degré notre agriculture : améliorations foncières (remembrement de la propriété foncière), culture mécanique, exploitation des forêts métropolitaines et coloniales. Ce sont ces mêmes sujets qu'il reprend en les développant pour les rapporter aux idées et aux choses nouvelles suscitées par les circonstances présentes.

On sait que la question du remembrement, dans son ensemble, est maintenant virtuellement résolue, une proposition de loi votée par le Sénat le 29 septembre 1917 ayant été renvoyée à la Chambre des députés avec l'avis favorable de la Commission d'agriculture et l'appui du gouvernement. C'est avec intérêt qu'on lira dans l'ouvrage du Dr Chauveau l'historique de cette importante question.

Dans la deuxième partie du livre, l'auteur étudie les problèmes de la culture mécanique, que solutionneront, on peut l'espérer, les expériences d'application pratique actuellement poursuivies. La raréfaction de la main-d'œuvre et des animaux de trait rend absolument nécessaire le recours à la culture mécanique, surtout pour les labours, si l'on veut intensifier la production agricole, en particulier celle des céréales, si désirable. Il semble que la viticulture possédera, elle aussi, des appareils adaptés à ses besoins, comme cela paraît résulter des essais tentés, qui ont permis de réaliser de sensibles améliorations.

Une troisième partie est consacrée à l'examen du projet de loi sur l'enseignement professionnel et public de l'agriculture voté par le Sénat après son adoption par la Chambre des députés. La nouvelle

loi place au sommet de cette organisation l'Institut national agronomique, puis les Écoles nationales, les Écoles d'agriculture, les Écoles d'hiver et saisonnières et enfin l'enseignement post-scolaire, celui-ci s'adressant à la grande masse de la jeunesse rurale. L'enseignement de la partie féminine de la population sera donné dans les Écoles supérieures d'enseignement agricole ménager, les Écoles agricoles fixes ou temporaires, les cours d'enseignement ménager post-scolaire. Avec l'auteur, formons des vœux pour que les résultats répondent aux espérances et aux sacrifices que s'impose la nation ; souhaitons que les jeunes gens des deux sexes, de nos campagnes, arrivent ainsi à mieux connaître et à aimer la vie des champs où les retiendra une vocation allègrement embrassée.

La quatrième partie est la reproduction d'articles de propagande publiés par l'auteur dans divers journaux, et consacrés aux questions que nous venons d'examiner puis à un certain nombre d'autres concernant l'exploitation et le commerce des bois coloniaux et métropolitains ; aux avantages que les agriculteurs peuvent tirer des transports automobiles ; à l'organisation pratique et rationnelle de la chasse et de la pêche pour augmenter nos ressources alimentaires ; on y trouve aussi la reproduction d'une lettre ouverte adressée par l'auteur au ministre de l'agriculture, signalant le danger de la propagation de certaines épizooties par insuffisance de précautions de la part des services chargés de la police sanitaire des animaux, des dépôts de chevaux malades ayant été établis par l'autorité militaire, au hasard des lieux et des locaux disponibles, dans les fermes et dans les habitations de certains villages. D. B.

L'Europe libérée, novembre 1918, par Paul Seippel. Paris, Crès ; Genève, Kündig, 1919, petit in-12 de 99 p. — Prix : 2 fr. 10.

Recueil d'articles parus dans le *Journal de Genève*, dans la seconde quinzaine de novembre 1918, où M. Paul Seippel traite de quelques-uns des pays libérés : Alsace-Lorraine, Grande-Serbie, Bohême. Il rappelle aussi les témoignages de sympathie donnés par la Suisse à la Belgique, dès le mois d'août 1914. Un article est consacré à la République allemande, un autre au Tsarisme rouge. Un autre enfin est la reproduction d'un discours prononcé le 28 novembre 1918, au banquet de l'Alliance française à Zurich. Le talent de M. Seippel et sa vive sympathie pour la France sont connus ; signalons, comme très intéressants, au point de vue historique et documentaire, les extraits qu'il donne de journaux et de revues suisses concernant l'attitude de son pays au début de la Grande Guerre. A. T.

La Paix qu'il faut à la France, par le général Maitrot. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 144 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr.

« Il reste aux vivants à parachever l'œuvre des morts. » Le général Maîtrot nous dit quelles sont les conditions de paix que nous devons obtenir à cet effet. Nul n'est mieux qualifié pour les formuler que lui, qui, dès 1914, avait commencé dans *le Correspondant*, la publication d'articles prophétiques sur la guerre prochaine. On sait à quel point les événements lui ont donné raison, ainsi qu'à d'autres collaborateurs de la grande revue catholique, qui ont alors essayé, avec aussi peu de succès que le général Maîtrot, d'attirer l'attention sur certaines lacunes de notre préparation militaire et diplomatique. La preuve que les Allemands ont senti le danger que présentaient pour eux ces études si documentées, c'est la rancune dont ils ont poursuivi leur auteur. L'Avant-Propos contient à ce sujet des révélations bien intéressantes. On trouvera dans ce petit livre un excellent résumé des garanties nécessaires à la France pour remplir son rôle de gardienne de la civilisation contre le germanisme, ainsi que des réparations et dédommagements qui lui sont dus, et de la reconnaissance de ses droits sur la Syrie. La Belgique n'est pas oubliée non plus.

A. de Tarlé.

Le Bon Combat, par l'abbé Eugène Griselle (*Publication du Comité catholique de propagande française à l'étranger*). Paris, Bloud et Gay, 1918, in-18 de 256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Secrétaire du Comité catholique de propagande française à l'étranger, M. l'abbé Eugène Griselle en a été l'un des membres les plus actifs ; il n'écrivait pas moins de deux articles par semaine pour défendre notre cause, et c'est « un choix de ces notes fugitives » qu'il nous offre aujourd'hui sous forme de volume. Inspirés tantôt par les faits du jour, tantôt par l'apparition de livres ou d'articles nouveaux, tantôt par les recherches qu'avec son tempérament d'érudit, il est allé furetant partout, les trente et un articles réunis ici ont toujours pour objet d'opposer le bon droit de la France aux méfaits de l'Allemagne et de mettre en lumière la mentalité germanique vis-à-vis de la nôtre.

Tout peut-être n'est pas également opportun dans cette publication (par ex. ce qui est cité p. 89 et s. sur la rive gauche du Rhin). Pourquoi l'auteur qui reproche avec raison au général Jung d'avoir « maladroitement imprimé » *Won de Goltz* le nom du fameux *Von der Goltz* s'obstine-t-il lui-même à appeler jusqu'à six fois (p. 93, deux fois, p. 94, p. 97, p. 101, deux fois), *Glastone* l'illustre homme d'État anglais *Gladstone?*

E.-G. Ledos.

Les Guerres d'enfer, par Alphonse Séché. Paris, Payot, 1919, in-16 de 302 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce titre romantique : *Les Guerres d'enfer*, cache les considérations les plus réalistes que la guerre ait inspirées. M. Alphonse Séché y montre une pénétration singulière, qui lui fait découvrir le fond des choses sous la surface des apparences. Quelquefois même il a fait preuve de divination, car son livre, écrit en 1915, annonce et recommande des perfectionnements techniques qui n'ont été réalisés que plus tard. En expliquant comment la guerre évolue avec la société, il insiste sur ce fait essentiel qu'elle est entrée aujourd'hui dans le domaine des sciences exactes. Toute la troisième partie : *Ce qu'on fera,* est consacré à l'utilisation des nouveaux moyens matériels, avec citations de Wells à l'appui.

Si intéressantes que soient ces vues, nous préférons les deux premières parties, où M. Alphonse Séché dénonce notre défaut de préparation intellectuelle, qui nous a été presque aussi nuisible que notre infériorité matérielle. Il raille l'étonnement qu'ont provoqué chez nous les méthodes de guerre allemandes et ajoute que, pour les prévoir, il suffisait de lire les ouvrages des théoriciens militaires d'outre-Rhin. C'est absolument juste : les Allemands n'ont rien fait qu'ils n'aient annoncé ouvertement. Allons plus loin. De notre côté, hypnotisés par les méthodes de Napoléon, que Moltke avait reprises pour son compte et appliquées avec tant de succès en 1870-71, nous avions perdu de vue l'essentiel, que la guerre est une chose sérieuse, où non seulement s'édifie la gloire d'un grand capitaine, mais où se joue la vie des peuples et qu'elle doit mettre en œuvre toutes les forces économiques du pays. Napoléon a fait la guerre en artiste et s'est contenté de battre les armées ennemies par des manœuvres foudroyantes ou à longue échéance, toujours impeccables, qui lui donnaient des succès militaires si complets qu'il s'en tenait à la destruction des forces adverses et lâchait l'ennemi après l'avoir mis par terre. Les Allemands n'ont pas dédaigné l'élément purement militaire de la guerre. Mais, convaincus que les armes modernes rendent la décision plus incertaine et, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, imitateurs des méthodes de la République romaine, ils n'ont fait que revenir à la vieille manière de faire la guerre, celle qui consistait à ruiner et asservir le vaincu : rappelons-nous les guerres de Macédoine et les guerres puniques. C'est le propre de tous les peuples impérialistes. Les Anglais ont agi de même au Transvaal, où ils ont mené la guerre autant contre la population civile que contre les commandos boers, par l'incendie systématique des fermes et les camps de concentration, où périrent de misère tant de femmes et d'enfants. Ces idées avaient été entièrement perdues de vue chez

nous ; M. Alphonse Séché a eu raison de les rappeler. Signalons encore la note excellente de la page 202, où il dénonce quelques-unes des erreurs qui n'ont pas cessé de traîner dans la presse depuis quatre ans ; les sages réflexions de l'Appendice sur les illusions de ceux qui croient à la paix perpétuelle ; et la justice rendue à la force, « créatrice du bien et du mal » Nous sommes enfin revenus des billevesées funestes de Jules Simon

Les idées originales abondent dans ce livre ; elles sont presque toujours justes et mériteraient de longs commentaires. Souhaitons-lui de nombreux lecteurs. Ils y retrouveront les qualités qui ont fait goûter les œuvres de critique littéraire et sociale de M. Alphonse Séché, car il est un de ces auteurs qui donnent un éclatant démenti aux cuistres qui prétendent enfermer un écrivain dans un rayon déterminé de la production littéraire. A. de Tarlé.

Notre Force future, par Jean Dybowski. Paris, Payot, 1919, in-16 de 271 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nous sommes victorieux, mais l'effort que nous avons dû soutenir, nos terribles pertes en hommes, la dévastation sauvage dont notre territoire a souffert, nous mettent dans une situation difficile pour la reprise de la lutte économique. Nous ne pourrons nous en tirer qu'en faisant appel à des forces nouvelles. Ces forces nous les avons à notre disposition dans nos admirables possessions d'outre-mer. Telle est la thèse développée par l'auteur avec la compétence toute particulière qu'il possède pour les questions agricoles et coloniales. Nos colonies peuvent nous donner la plupart des matières premières nécessaires à l'industrie et à l'alimentation, source inépuisable de richesses dont M. Dybowski a très justement signalé l'importance. Les deux derniers chapitres indiquent des réformes d'ordre pratique à réaliser pour tirer un meilleur parti de notre immense domaine colonial. On voit l'intérêt que peuvent trouver à ce livre non seulement les spécialistes de la colonisation mais tous les Français soucieux de l'avenir national. Souhaitons notamment de le voir abondamment répandu dans les milieux scolaires et postscolaires. A. de Tarlé.

— Il est probable, les opérations militaires étant terminées, au moins sur le théâtre occidental, que l'*Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, de M. Jean-Bernard, va accélérer sa marche. Récemment, cinq nouvelles livraisons (nos 25 à 29) nous ont été remises, au moyen desquelles le tome III est achevé et le tome IV commence (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, in-8 paginé 289-407 pour la fin du tome III, et, pour le commencement du tome IV,

1-112). En rappelant que ces livraisons sont abondamment illustrées (portraits, vues, scènes, cartes et plans) et que M. Jean-Bernard sait à merveille soutenir l'intérêt, nous nous bornerons à fixer, par la reproduction du sommaire, la physionomie de chaque fascicule : N° 25. Les Brutes s'amusent. La Lâcheté d'un officier saxon. Au Bois Le Prêtre. Les Allemands à Saint Dié. Femmes françaises. La Mort de M. de Mun. La Vie à Bordeaux. Le Sénateur Reymond tombe au champ d'honneur. L'Ambassadeur de Turquie et la Guerre. Au Barreau parisien. La Vie intellectuelle à Paris. Les Théâtres et la Guerre. Saint-Saëns et les Allemands. — N° 26. Dans la rue, à Paris. Les Prisonniers allemands chez nous. Ivrognes à particule. Le Manifeste des 93. Quelques preuves de l'agression allemande. Les Femmes allemandes ignorent la pitié. Nos Villages sous le joug Le « Chant de haine » — N° 27. Le Chant de guerre des étudiants allemands. La Clémence (!) allemande. Le « Vorwarts enchaîné ». Les Propositions de paix allemandes. La Prusse de Frédéric-Guillaume III. Un Impérial Poltron. — N° 28. La Belgique accusée par l'Allemagne. L'Angleterre accueille la Belgique exilée. Au Transvaal. Le Japon et la Guerre. La Propagande allemande chez les neutres. Le Courant ententophile au Portugal. L'Espionnage allemand au Danemark. La Cour de Suède aux ordres du Kaiser. Les États Unis sont indécis. — N° 29. Pillards et invertis. La Turquie, colonie allemande. La Guerre sur mer. Sur le Front belge. La Maison du Passeur. Le Clairon muet. Sur l'Yser. Les Allemands inaugurent les gaz asphyxiants. Les Premières Grenades à main. Noël aux tranchées.

— Le petit volume que M. le capitaine G.-J. Gordon nous donne sous le titre : *Mons and the retreat* (London, Constable, 1918, in-16 de IX-94 p. et carte. — Prix : 2 fr.) et qui fait partie d'une série d'opuscules : *The Operations of the British army in the present war*, est, comme le dit le maréchal French dont la Préface dont il l'a honoré, « moins une histoire qu'un intéressant résumé chronologique des événements principaux » Rédigé sans prétention, avec beaucoup de clarté, il met bien en lumière le rôle magnifique joué au début de la guerre par les forces expéditionnaires que nous avaient envoyées nos amis d'Outre Manche, « petite armée », certes, mais non « méprisable », car la qualité y compensait la quantité.

— Nous signalons avec plaisir le 3e volume des *Guides Michelin pour la visite des champs de bataille*, qui concerne *la Trouée de Revigny* (Paris, Berger-Levrault, s. d. [1919], petit in-8 de 112 p., avec 1 plan de Chalons-sur-Marne en couleur, 1 carte-itinéraire de la « trouée », 2 plans en noir de Vitry-le-François et de Bar-le-Duc et de nombreuses photogravures dans le texte. Prix, cartonné : 3 fr. 50). Les 35 premières pages qui renferment la « Partie historique », rappellent le rôle

des 4e et 3e armées formant la droite française pendant la bataille de la Marne, du 5 au 14 septembre 1914, avec schémas et portraits de généraux. Ici s'achève le récit de la bataille de la Marne, commencé dans les deux volumes précédemment parus et que nous avons mentionnés : *L'Ourcq* et *les Marais de Saint-Gond*. La « Partie touriste », qui vient ensuite, nous fait parcourir, en suivant une immense ligne brisée, la région qui va de Châlons-sur-Marne à Vitry-le-François et Bar-le-Duc jusqu'au hameau du Moulin-Brûlé, en direction de Verdun D'autres « Guides » sont en préparation ; nous les attendons impatiemment.

— Le projet de Société des nations mis sur pied par MM. Wilson et Clemenceau n'a pas l'approbation de M. S. Van Houten, qui le regarde comme non viable. Dans des propositions qu'il soumet au président des États-Unis : *The Way out, proposals submitted to president Wilson* (The Hague, Martinus Nijhoff, 1919, in 8 de 13 p.), il estime que la Société des nations ne peut posséder qu'un pouvoir d'ordre moral et qu'il faut distraire du projet de constitution de cet organisme tout appel à la force physique. Il juge que l'on a voulu à tort faire servir la ligue aux intérêts temporaires de l'Entente.

— On sait l'émotion qu'a soulevée dans beaucoup de cercles français la *Lettre aux Dalmates* de Gabriele d'Annunzio et ce qu'on y croyait voir d'injurieux et d'outrageant pour la France. Peut-être avait-on trop oublié que l'illustre écrivain est un poète et à ce titre d'une sensibilité qui va jusqu'à la passion : *genus irritabile vatum*. Dans les *Aveux de l'ingrat* (Paris, Bernard Grasset, 1919, in-16 de 95 p.), d'Annunzio, sans rien renier de ce qu'il a écrit, mais en en précisant le sens, en rappelant comment les incidents de la Dalmatie, qu'il regarde avec tant de ses compatriotes comme une terre italienne, ont exaspéré son âme de patriote, redit son amour pour la France, « tout son amour d'hier, moindre que celui de demain. Vive la France toujours et quand même, de loin comme de près ! » Et il y a dans ces pages ardentes, dans cet appel à l'union intime, fraternelle de la France et de l'Italie, quelque chose d'infiniment touchant et qui réconciliera le poète avec beaucoup de ceux que son attitude mal interprétée avait violemment émus.

M. John Uggla, membre de la Commission permanente des lois de Finlande, nous expose *la Question d'Aland*, au point de vue finlandais (Helsingfors, impr. Holger Schildt, 1919, in-8 de 41 p., avec carte). Par la géographie, par l'histoire, par la discussion des prétentions suédoises, M. Uggla s'efforce de démontrer que le groupe d'îles fait partie intégrante de la Finlande. Et quant à l'agitation séparatiste qui s'est développée en Aland depuis la fin de 1917, l'auteur y voit un mouvement partiel, et non général, provoqué par un état de choses

passager, sans fondement réel. — De son côté, M. M. G. Schybergson, professeur d'histoire à l'Université d'Helsingfors, étudie *la Position d'Aland pendant l'âge historique* (Helsingfors, impr. Holger Schildt, 1919, in-8 de 26 p.), et si la pauvreté des documents ne permet pas de faire la pleine clarté sur l'époque primitive, il n'en semble pas moins ressortir de l'étude de M. Schybergson que les îles, depuis une époque fort ancienne, ont été rattachées à la Finlande. La mauvaise humeur des Alandais, qui a fait naître chez eux des tendances séparatistes, provient surtout, selon l'auteur, des maladresses et de la réserve du nouveau gouvernement finlandais.

— Né à Plaisance en décembre 1895, sorti en novembre 1915 sous-lieutenant de l'École militaire de Modène, Cesare-Giulio Grandi apporta toute la fougue de ses vingt ans, toute la générosité de son patriotisme à la défense de l'Italie et il tomba glorieusement le 23 septembre 1916 en entraînant ses troupes à l'assaut. L'affection pieuse de ses parents nous donne dans un petit volume qu'orne son portrait : *L'Anima di un valoroso* (Piacenza, Bosi, 1919, in-16 de 101 p.), quelques extraits de son journal et de ses lettres, auxquels on a joint des pages prises dans un volume de M. Giovanni Guzzardi, dont nous avons parlé ici et des lettres de ses supérieurs et de ses camarades. Dans ces lettres intimes et dans son journal, le jeune sous-lieutenant ne donne que peu de renseignements sur la guerre et même sur la vie de campagne.

— La plaquette de M. Jean Vital intitulée : *Les Curés « sac au dos. » Oui ou non, y en a-t-il ? Propos d'un combattant* (Paris, Édition de « l'Ame française », s. d. (1919), in-32 de 31 p. Prix : 0 fr. 40), répond par des documents irréfutables aux calomnies que l'on sait. Les faits les plus certains y sont exposés avec une verve fière qui entraîne le lecteur et force la conviction la plus hésitante. Ce sont des pages à propager.

— Le capitaine C. Flutet a, sous le titre : *Le Pécule des Poilus de la Grande Guerre* (Paris, Charles-Lavauzelle, 1919, in-12 de 44 p.), publié un guide pratique sur l'application de la loi du 31 mars 1917. On sait que cette loi a fait bénéficier les combattants d'une haute paye de guerre attribuée aux mobilisés qui sont sous les drapeaux depuis un temps supérieur à la durée légale du service militaire et d'une indemnité spéciale dite de « combat. » La moitié de ces primes et hautes payes est consacrée à la constitution d'un pécule à payer aux intéressés à leur retour dans leurs foyers. Une loi du 9 avril 1918 a élevé le taux de l'indemnité de combat et a précisé les droits des familles. Des décrets sont intervenus en 1919 pour régler l'application de ces lois, mais les questions nées de la publication de ces décrets et des instructions ministérielles sont fort complexes, les cas

particuliers sont nombreux et le *guide*, les expliquant, indiquant les formalités à remplir par les démobilisés pour faire valoir leurs droits, est appelé à rendre d'utiles services.

— Qu'il écrive ou qu'il prenne la parole en public, M. André Lebon ne manque jamais d'exprimer des idées qui sont justes et d'une réalisation pratique. Comme tout le monde ne peut pas entendre ses discours, il faut souhaiter une large diffusion à des brochures comme celle des *Conditions économiques de la paix* qui reproduit une conférence faite le 13 décembre dernier à la Ligue française (Paris, impr. Pigelet, 1919, in-8 de 16 p.). La Conférence de la paix ne saurait mieux faire que de s'inspirer de ses suggestions, car, si elles étaient suivies, la France serait assurée d'une reconstitution économique prompte et complète, qui lui est bien due, après de si lourdes épreuves subies pour la cause commune.

— Prussiens des Balkans : c'est ainsi que, pendant la période de la guerre qui leur fut favorable, aimaient à se qualifier les sujets du Cobourg de Sofia. De fait, ils ont mérité ce titre, surtout dans le sens péjoratif. Peut-être même, si possible, les atrocités qu'ils ont accomplies ont dépassé celles par lesquelles leurs modèles se sont à jamais déshonorés. Aussi l'ignomonie qui s'attachera dans l'histoire au nom bulgare durera-t-elle aussi longtemps qu'il existera une Bulgarie. Chacun le sait déjà ; mais quand on aura pris connaissance du *Réquisitoire contre la Bulgarie* (Paris, Grasset, 1919, petit in-18 de 64 p. Prix : 1 fr.), que publient en collaboration M. R.-A. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne, et M. A. Bonnassieux, substitut du procureur de la République à Lyon, on sera mieux fixé encore. M. Reiss, de nationalité suisse, neutre par conséquent, a voulu, comme « champion du droit », accompagner l'armée serbe pendant l'offensive victorieuse de 1918, « afin de constater, et de relever les traces encore fraîches des crimes sans nombre commis par les Bulgares et de recueillir les premières plaintes des victimes » : quant à M. Bonnassieux, il a été « désigné par le gouvernement français pour faire partie, à titre de délégué français, d'une commission interalliée chargée d'enquêter sur les violations du droit des gens commises par les Bulgares en Serbie. » Et ces deux juges se sont entendus, après un exposé complet, pour demander que « les crimes soient punis et les bourreaux frappés comme ils le méritent. » S'il en devait être autrement, déclarent-ils finalement, « il ne nous resterait plus qu'à brûler nos codes pénaux, car nous n'aurions plus le droit de châtier ni le plus petit voleur ni le plus grand assassin. »

Les Estampes, images et affiches de la guerre. — Sous ce titre même et la signature de M. Clément-Janin, vient de paraître, tiré sur papier de luxe, un ouvrage du plus grand intérêt (Paris, « Gazette des

beaux-arts », 106, boulevard Saint-Germain », VIe, 1919, gr. in-8 de XI-92 p., avec 44 illustrations et 6 planches hors texte. Prix : 12 fr.). L'Introduction débute ainsi : « Toutes les fois que l'émotion populaire a été surexcitée, l'art a jailli plus impétueusement. Non pas l'art dans sa formule la plus haute, mais l'art dans sa formule la plus populaire : l'image. » Rien n'est plus vrai. « A l'heure présente, constate l'auteur, les estampes suscitées par la guerre, sorties d'un dessin de journal (il y en a beaucoup) ou entièrement originales (il n'y en a pas moins) forment, gravures, affiches, programmes, diplômes, albums, imagerie, un total de plus de huit mille pièces ! Jamais tel chiffre ne fut atteint dans un temps si court. C'est tout un monde à part qui réclame une étude à part. » — Nos lecteurs se souviennent que le *Polybiblion*, dans les premiers temps de la guerre, a examiné un nombre important de ces productions ; mais, en présence de la marée montante des images de toutes sortes (cartes postales comprises) il a dû s'arrêter, faute de place, car le livre, lui aussi, tendait, sur l'angoissant sujet, à devenir envahissant. — « Il faut, continue M. Clément-Janin, pieusement recueillir ces images de la guerre : elles sont des *témoins de moralité*. Leur étude s'imposera à l'historien frappé de leur utilité merveilleuse... L'union sacrée ne fut pas un vain mot. Toutes les volontés furent dressées contre l'envahisseur, contre lui seul, soit que l'on montrât ses dévastations et ses crimes, soit que l'on décrivît nos permissionnaires pittoresques, nos infirmières touchantes, nos « poilus » intrépides, nos généraux, nos hommes d'État, nos alliés. Tout servit à la même fin. » L'auteur a divisé son travail en quatre sections d'importance inégale : I. Les Estampes (p. 1-44) ; II. Les Images (p. 45-54) ; III. Les Affiches (p. 55-72) ; IV. Appendice (p. 73-84). L'ensemble, pour plus de clarté, a été groupé comme suit : « Ici, les *actualistes*, qui sont, avant tous autres, les journalistes du crayon ; là, les *documentaires*, voisinant avec les *paysagistes*, qui évoquent les lieux, les *portraitistes*, les *peintres de batailles*, les *allégoristes*, qui échappent à toute classification, les *imagiers*, variété sinon nouvelle, du moins renouvelée, enfin les artistes de l'estampe murale : les *affichistes*. » Sans doute, M. Clément-Janin a voulu faire surtout une œuvre documentaire où les travailleurs et les amateurs pourront trouver d'utiles indications ; ce but principal ne l'a pas empêché — il s'en faut ! — de donner un livre attachant et très vivant, malgré l'apparente aridité du sujet. Outre les reproductions dont le texte est enrichi, on remarquera, parmi les six planches hors texte, deux eaux-fortes originales : *Les Évacués*, par M. Louis Jou et *Cantonnement à Bras* (*Meuse*), par M. Renefer. Les recherches sont grandement facilitées par une Table des noms cités, qui ne compte pas moins de 5 pages à deux colonnes et d'une Table des gravures. VISENOT.

POÉSIE. — THÉATRE

Poésie. — Poèmes relatifs a la guerre. — 1. *Avant et pendant la Grande Guerre. Les Voix profondes*, par Emmanuel Vitte. 2e éd. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-16 de 284 p., 3 fr. 50. — 2. *Croix de guerre et Croix Rouge*, par Henri Curé. Lyon-Paris, Vitte, 1917, in-16 de 303 p., avec grav., 3 fr. 75. — 3. *La Chanson du Poilu*, par Albert Flory. Paris, Jouve, 1917, in-18 de 32 p. — 4. *Les Chevauchées*, par Claude Hanin. Paris, Figuière, 1917, in-18 de 216 p., 3 fr. 50. — 5. *Dans les tranchées crayeuses L'Attente prolongée (1916-1917)*, par Philippe Lecasble. Paris, Jouve, petit in-16 de 137 p., 2 fr. 50. — 6. *Chants épiques*, par Pierre-Xavier Mayeur. Paris, Jouve, 1917, in-16 de 120 p., 2 fr. — 7. *A la France*, par Paul Rougier. 2e éd. Paris, Perrin, 1918, in-16 de 15 p., 0 fr. 50. — 8. *L'Ame française*, par J. Vassivière. Paris, Lemerre, 1918, in-8 carré de 15 p., 2 fr. — 9. *Les Voix de la Patrie (1914-1917)*, par Jacques Feschotte. Paris, Stock, 1918, in-12 de x-172 p., 3 fr. — 10. *Ainsi chantait Thyl*, par Maurice Gauchez. Paris, Crès, 1918, in-18 de 244 p., 3 fr. 50. — 11. *La France éternelle*, par Pierre de Bouchaud. Paris, Grasset, 1918, in-12 de 102 p., 2 fr. 50. — 12. *La Terre pourpre*, par Étienne Levrat. Toulouse, Privat, 1918, in-16 de 65 p. — 13. *Une Voix dans la mêlée*, par François-Louis Bertrand. Paris, Henri Didier, 1918, in-18 de vii-157 p., 4 fr. 50. — 14. *Visions de la guerre. Au Pays des marmites. L'Arrière*, par Paul Costel. Paris, Figuière, 1918, in-16 de 160 p., 4 fr. — 15. *Chants d'amour et chants de guerre. Souvenirs d'un sanitaire au Front*, par le Dr Victor Courdoux. Paris, de Boccard, 1918, in-16 de 134 p. — 16. *Amour et Guerre*, par Suzanne Fournier. Paris, Figuière, 1918, in-18 de 215 p., 4 fr. — 17. *Chants d'un colonial*, par La Nomia. Paris, Jouve, 1918, in-12 de 112 p., 1 fr. 50. — 18. *Guillaume Gueux. Impressions sur la guerre*, par Auguste Prieur. Paris, Jouve, 1918, in-16 de 64 p., 1 fr. — 19. *La Lyre d'airain du vieux barde. Poèmes patriotiques et stances sur les peuples engagés dans la guerre mondiale*, par Eugène Réveillaud. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12 de xv-210 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Cordes d'acier (1914-1918)*, par Louis Halleux. Gand, Vanderpoorten, 1919, in-16 de 224 p. — 21. *Là-Haut*, par Jean Rieux. Paris, Figuière, 1918, in-16 de 102 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Homme et la Brute*, par Albert Lafargue. Paris, Figuière, s. d., in-12 de 286 p., 3 fr. 50. — 23. *La Meuse*, par Henri Dacremont. Paris, Figuière, s. d. (1918), in-18 de 80 p., 3 fr. — 24. *Voix entendues au champ de bataille*, par René du Laz. Paris, Figuière, s. d. (1918), in-18 de 64 p.

Poèmes divers. — 25. *Les Horizons noirs. Les Beaux Dimanches. Fêtes*, par Paul Costel. Paris, Figuière, 1915, in-18 de 103 p., 2 fr. 50. — 26. *La Claire Fontaine de la vie*, par Édouard Schiffmacher. Paris, Bibliothèque de l'École de l'analogie universelle, 1917, in-12 de x-87 p., 2 fr. — 27. *En majeur et en mineur*, par Claude Duboso. Paris, Figuière, 1917, in-18 carré de 149 p., 3 fr. 50. — 28. *Musiques éparses*, par le même. Même éditeur, s. d. (1918), in-8 carré de 144 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Buccins d'or (chants d'avant l'aube)*, par Jean Carrère. Paris, Perrin, 1918, in-16 de ii-80 p., 2 fr. — 30. *La Statue sans visage*, par Roger Gaillard. Paris, Figuière, 1918, in-12 de 224 p., 3 fr. 50. — 31. *Poèmes. Sous les yeux de la mort. La Source et le Ciel*, par Georges Audibert. Paris, Crès, 1918, in-18 carré de ix-129 p., 3 fr. 50. — 32. *Au Rythme du cœur*, par Antoine Chollier. Paris, Jouve, 1918, in-12 de 163 p., 3 fr. 50. — 33. *L'Araignade*, par Pierre Coutras. Paris, éd. de la *Revue des indépendants*, 1918, in-12 de 47 p., 1 fr. 50. — 34. *L'Angoisse éternelle*, par André Maillet. Paris, Jouve, 1918, in-12 de 157 p., 4 fr. — 35. *Préludes*, par Danyl-Helm. Paris, Grasset, 1918, in-18 de xv-299 p., 3 fr. 50. — 36. *Dans les ruines d'Ampurias*, par Andrée Bruguière de Gorgot. Paris, Sengarad, 1918, in-8 carré de 117 p., 5 fr. — 37. *La Folle du logis*, par L. Guillet. Paris, Figuière, 1919, in-16 de 195 p., 3 fr. 50. — 38. *Les Calmes Brises*, par René Preslefont. Paris, Desclée, de Brouwer, 1919, in-8 carré de 100 p. — 39. *L'Impossible Rêve*, par Emma Pellerin et Joseph Boilery. Paris, Figuière, s. d. (1918), in-18 de 171 p., 3 fr. 50. — 40. *Destinées*, par Auguste Galène. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 282 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 41. *Péchés de jeunesse*, par Gabriel Espallac. Paris, Jouve, s. d. (1918), in-12 de 177 p., 3 fr. 50. — 42. *Brumes et roseaux*, par Jacques Lefebvre. Paris, Figuière, s. d. (1918), in-18 de 62 p.,

2 fr. 50. — 43. *Cantilènes et pensers*, par René Preslefont. Gand, Siffer, s. d., in-16 carré de 145 p. — 44. *Le Dit de sainte Odile*, par A. P. Garnier. Paris, Garnier, 1919, in-18 de 87 p., 2 fr.

Théâtre. — 1. *Poèmes du temps de guerre*, par Olivier de Rougé. Paris, Grasset, 1917, in-18 de 181 p., 3 fr. 50. — 2. *Pour l'Alsace*, par Maurice Boichon. Paris, Fischbacher, 1918, in-12 de 51 p. — 3. *Attila*, par Arthur Sambon. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-8 de 95 p., 2 fr. 50. — 4. *Hélène enchaînée*, par Marguerite Combes. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de xii-76 p., 2 fr. — 5. *Lueurs et reflets de la guerre*, par Gaston Sorbets. Paris, l'Édition française illustrée, s. d., in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Rimes sanglantes*, suivies de *Terre d'Alsace*, par E.-Henri Verdier. Paris, Figuière, s. d. (1918), in-18 de 160 p., 4 fr. 50. — 7. *Le Tragique quotidien*, par le P. Louis Perroy. Paris, Lethielleux, s. d. (1918), in-12 de 393 p., 4 fr. — 8. *Le Rayon*, par Mme Démians d'Archimbaud. Lyon-Paris, Vitte, s. d., in-12 de 80 p., 1 fr. 50. — 9. *Les Perses de l'Occident*, par Sotiris Skipis (trad. du néo-grec par l'auteur et Philéas Lebesgue). Paris, Figuière, 1917, in-12 de 133 p., 3 fr. — 10. *Le Mystère de la chair et du sang*, évangile en cinq actes en vers, par Armand Barthe. Paris, Jouve, 1919, in-12 de 190 p., 4 fr. 50.

Poésie. — Poèmes relatifs a la guerre. — 1. — M. Emmanuel Vitte ouvre son sympathique recueil par une déclaration bien humble :

> O lecteur bénévole, en ce modeste livre
> Où ma muse voulait dignement célébrer
> Les rêves de beauté dont mon âme s'enivre,
> Tu ne trouveras rien qui se puisse admirer.

Le lecteur sera certainement d'un avis différent quand il aura écouté les *Voix des choses*, les *Voix du cœur et de l'âme* et les *Voix tragiques*, toutes ces *Voix profondes*, évoquées par le poète, et qui chantent tour à tour les joies de la famille et du foyer et les grandes émotions patriotiques de la guerre.

2. — Du même terroir lyonnais nous arrive un très curieux ouvrage : *Croix de guerre et Croix Rouge*, livre doublement ecclésiastique, puisqu'il a pour auteur M. Henri Curé, archiprêtre de Saint-Philibert-de-Tournus. Ce volume offre ceci de particulier que le verso de toutes les pages est occupé, à peu près, par des « Sonnets d'hôpital » de M. l'archiprêtre Curé, et le recto par des citations judicieusement extraites des œuvres d'une foule d'hommes célèbres, de M. Wilson à Alfred de Tarde, voire de feuilles publiques comme le *Petit Parisien* ou la *Semaine religieuse de Bourges*. A travers tout cela, de jolies illustrations de l'abbaye célèbre de Saint-Philibert-de-Tournus et d'émouvants récits de guerre. De cette manière, même ceux qui n'aimeraient pas les vers, trouveraient à glaner abondamment dans ce livre très varié.

3 à 6. — Moins originaux, *la Chanson du Poilu*, où M. Albert Flory, qui adresse de jolies stances à Mme de Sévigné, refait inutilement le chapitre célèbre de Hugo sur Cambronne ; *les Chevauchées*, poèmes d'un soldat, où M. Claude Hanin nous présente (p. 77) un étrange Louis XIII, ivrogne et libidineux ; *Dans les tranchées crayeuses*, où M. Philippe Lecasble a groupé quelques poèmes qui ne

réclamaient pas impérieusement la publicité ; et *les Chants épiques*, où M. Pierre-Xavier Mayeur a suivi de beaucoup plus près les procédés de Victor Hugo que les événements de la guerre, témoignent cependant de qualités plus personnelles.

7, 8. — Et nous voici en présence d'un procès littéraire : au concours de poésie de l'Académie française, en 1917, M. Paul Rougier, professeur au Conservatoire de Lyon, a obtenu un prix de 3000 fr., avec une pièce intitulée : *A la France*, tandis que M. J. Vassivière, avec son ode grandiloquente : *L'Ame française*, n'obtenait rien du tout. M. Vassivière n'est pas content. A la vérité, on se demande si le récit en vers de M. Rougier, qui s'orne d'une allégorie extraordinaire, la Frontière de France, et qui est quelque peu bousculé par une syntaxe imprévue et des images déconcertantes, méritait pleinement l'honneur qu'on lui a fait : mais ceci ne prouve pas du tout que M. Vassivière, qui m'a l'air de compter ses pieds sur ses doigts (les pieds de ses vers, évidemment), eût dû être couronné à sa place.

9. — Enfin, voici un poète, un vrai : M. Jacques Feschotte, dont c'est, je crois bien la première œuvre, nous fait entendre *les Voix de la Patrie*, en des vers extrêmement variés, qui vont de l'alexandrin vigoureux et souple de Victor Hugo au vers libre fluide et musical d'Henri de Régnier. Ces « voix de la Patrie », ce sont d'abord celles de nos morts de la Grande Guerre, puis les voix de nos pierres historiques, puis les voix de notre terre, et enfin la voix de la grande France idéaliste, affirmant, malgré les horribles crimes des Boches, que l'humanité retrouvera la route de justice et de fraternité. Laissons de côté une fantaisie moitié lyrique, moitié dramatique, qui fait intervenir bien inutilement, à la fin du volume, l'Espagne de Don Quichotte et de Sancho Pança ; laissons aussi quelques exagérations, quelques fioritures à la Rostand ; il restera encore assez de très beau dans ce livre, avec *les Ombres glorieuses*, magnifique évocation de la campagne d'Orient, *Plein ciel quand même*, où les criminels exploits des gothas sont vigoureusement stigmatisés, et surtout les trois poèmes consacrés aux cathédrales : Soissons, Noyon, Reims. M. Edmond Haraucourt ne s'y est pas trompé, et, dans la magistrale préface qu'il a écrite pour *les Voix de la Patrie*, il insiste tout particulièrement sur Reims, auquel il consacre des pages admirables. Les vers de M. Feschotte méritaient bien ce prélude. Ils n'en paraissent que plus nobles et plus purs.

10. — Avec M. Maurice Gauchez, et son volume : *Ainsi chantait Thyl*, nous descendons à un niveau inférieur. Non point que M. Gauchez manque de talent. Il dérive de Verhaeren, son compatriote, dont il a la puissance, avec moins de souffle peut-être, mais plus de mesure et d'équilibre. Mais il est loin d'avoir la fraîcheur

d'âme, la hauteur de sentiments de M. Feschotte. Il butte fréquemment à des prosaïsmes regrettables :

> Les chevaux, les mulets, les pigeons et les chiens
> . . . . . .
> Font la guerre à la guerre et la font vraiment bien (p. 39).

D'autres fois, c'est plus fâcheux encore. Le souvenir des *Flamandes* de son maître le hante au point que toute une partie de son livre, *Flamboiements d'étreintes* (?), est à peu près illisible, et une pièce au moins, *Ivresses fallacieuses*, impardonnable. C'est vraiment dommage, car ce Thyl, où vibre la voix des Flandres, chante de beaux rythmes.

11. — M. Pierre de Bouchaud est beaucoup plus correct. Il a consacré à *la France éternelle* un recueil, qui a dû lui coûter bien des efforts, car son âme mélodieuse et rêveuse de poète a dû se faire violence pour contempler et traduire, comme il l'a fait, toutes les horreurs de la guerre. Cela se devine un peu trop.

12. — De même pour M. Étienne Levrat, un bon poète régionaliste, qui, dans *la Terre pourpre*, ne se retrouve pleinement que dans les pièces d'inspiration terrienne et familiale. Il est comme cela d'excellents écrivains que les émotions de la guerre ont violemment sollicités, mais qui ne donneront leur pleine mesure que lorsqu'ils retrouveront les sources éternelles de la foi, de la tradition, de l'amour, du pays natal.

13 à 18. — Il faut en espérer de même, à des degrés divers, de M. François-Louis Bertrand, dont les « poèmes de la guerre », *Une Voix dans la mêlée*, souffrent encore trop de vulgarités ; de M. Paul Costel, qui, dans ses *Visions de la guerre*, que ce soit *Au Pays des marmites* ou bien à *l'Arrière*, s'abandonne à une sorte de style futuriste ; de M. le docteur Victor Courdoux, qui a eu le tort de croire que des pièces de circonstance, fort applaudies dans les popotes, pouvaient composer un recueil ; de Mlle Suzanne Fournier, que M. Paul Adam déclare « l'égale de poètes estimés », mais dont le volume, *Amour et Guerre*, nous prouverait que M. Paul Adam est un terrible pince-sans-rire ; du mystérieux La Nomia, dont les *Chants d'un colonial* essaient péniblement d'évoquer l'ombre du bon François Coppée ; enfin de M. Auguste Prieur, qui appelle Guillaume II *Guillaume Gueux*, et nous rend parfois dans ses *Impressions de guerre* l'écho affaibli de Déroulède.

19. — On n'a pas de souhaits à adresser à M. Eugène Réveillaud, dont l'orientation est irrévocable. Dans ses *Poèmes patriotiques*, où, bien à tort, il se proclame classique, on sent à chaque vers, à chaque pensée, l'influence absorbante de Victor Hugo. Dans sa Préface, il nous dit :

> J'embrasse les curés en chantant : ça ira !

mais, en réalité, il ne les aime guère, et leur préfère le maître d'école ou le « docteur » huguenot (p. 18). Il célèbre Garibaldi, hait les rois, excursionne à Pathmos, et cultive les rejets amusants :

> Depuis dix-neuf cents ans, l'Église a pour réponse
> Au mensonge de l'un : « Jésus est mort sous Ponce
> Pilate....

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce livre, c'est le nombre des dédicaces. M. Réveillaud a beaucoup d'amis, et comme son volume ne contient que 46 pièces, il est obligé de les dédier quand même à 106 personnes : ce qui fait, si je compte bien, que chacune d'elles n'a que 0,444 de pièce. C'est un peu court, quand on s'appelle M. Raymond Poincaré....

20. — M. Louis Halleux (que nous retrouverons plus loin sous son pseudonyme de René Preslefont) est un conseiller à la cour de Gand, auquel l'étude des lois a donné une inspiration poétique plus grave, plus forte, plus mâle. Ce sera peut-être sa caractéristique. En tout cas, son livre : *Les Cordes d'acier*, où nous trouvons la Belgique en guerre, est soutenu par une puissante indignation contre les légistes et les soudards d'Outre-Rhin, par des sentiments traditionalistes et chrétiens d'une belle sincérité. Malgré le défaut de place, je ne puis me tenir de citer la fin d'un sonnet intitulé : *L'Ame*, où l'héroïsme patriotique dessille les yeux d'un déterministe invétéré :

> L'héroïsme sacré lui révèle son âme,
> Et, debout pour mourir, si la mort le réclame,
> A l'émoi de son cœur il sent sa liberté.

Par sa hauteur d'âme, son habile maîtrise qui se joue des rythmes les plus variés, par son art volontaire et appliqué comme par ses fortes pensées, M. Louis Halleux est un poète qui fait honneur à la Belgique.

21. — Pourquoi ne puis-je en dire autant de M. Jean Rieux, pour notre Languedoc ? Certes, son petit volume intitulé : *Là-Haut* est l'un des plus sincères, des plus exacts, des plus saisissants que l'on ait composés sur la guerre. L'auteur nous dit qu'il l'a écrit dans les tranchées de Quennevières, de l'Yser, d'Arras, et dans les cantonnements de Champagne, de l'Aisne et de Lorraine. Je n'en doute pas un seul instant. Le poète a vu, et il a su nous faire voir. C'est très remarquable. Mais pourquoi M. Jean Rieux mêle-t-il à tout cela d'inutiles crudités de caserne et de grossières insultes au Souverain Pontife, que son homonyme, le maire socialiste de Toulouse, hésiterait à signer ?

22. — Beaucoup plus modéré, tout au moins dans la forme, M. Albert Lafargue nous donne dans *l'Homme et la Brule* (titre fort bien choisi) un énorme poème, conçu selon la formule de Sully-Prudhomme. Il y a dans ces 6.000 vers beaucoup de bonnes choses,

quelques idées critiquables, des erreurs de fait, et, fatalement, dans une œuvre d'une pareille ampleur, beaucoup de bavures. Les pièces de ce recueil, qui suit tous les grands événements de la guerre, ne sont pas fortement composées ; il semble qu'elles pourraient se poursuivre indéfiniment. La facilité d'amplification ne doit pas être confondue avec l'inspiration.

23 à 25. — On peut faire la même remarque à propos de *la Meuse*, où M. Henri Dacremont, sous le patronage de M. Jean Aicard, fait chanter par une alouette la gloire des héros de Verdun sur l'air de Cadet-Rousselle, ou encore sur l'air du *P'tit Grégoire*, des choses dans ce goût :

N'écoute pas, petit rat,
N'écoute pas ça...

à propos des *Voix entendues au champ de bataille*, où M. René du Laz, sous le patronage d'Edmond Rostand, multiplie des bizarreries tellement fortes qu'il faut sans doute en accuser le typographe ; à propos des *Horizons noirs*, des *Beaux Dimanches* et des *Fêtes*, où M. Paul Costel rivalise avec le précédent.

Poèmes divers. — 26. — Faisons halte auprès de *la Claire Fontaine de la vie*, où M. Édouard Schiffmacher (encore un disciple de Sully-Prudhomme), célèbre, en des vers sobres et purs, les grands mystères de l'Incarnation et de la virginité de Marie. Comme le résume M. Henri Joly dans une belle Préface, l'Incarnation, dans le poème de M. Schiffmacher, n'apparaît pas comme un simple moment de l'histoire du monde : « c'est un fait éternel ; ce n'est ni une abstraction ni un pur symbole, c'est la réalité fondamentale, c'est le point central de l'action, où toutes les énergies constitutives du cosmos et des sociétés humaines ont préparé la chair à laquelle le Verbe s'est uni. A cette Incarnation est unie aussi la Mère du Sauveur : en elle est la claire fontaine de la Vie et de la vie universelle ; car la pureté de la Vierge par excellence était déjà, est encore, sera toujours représentée dans ce que la vie du monde nous offre de vaillance et de tendresse, d'esprit de sacrifice et d'esprit d'amour. » Ces quelques lignes d'analyse montrent quelle est la hauteur de ce poème métaphysique, qu'il serait vain de recommander aux esprits futiles.

27, 28. — Beaucoup moins haut est M. Claude Dubosq. Lorsqu'il aborde, *En majeur et en mineur*, les sujets religieux, il est tout de suite embarrassé, et, en général, ce premier volume est assez enfantin ; cependant l'auteur a le goût de la poésie et de l'art, et déjà son second volume : *Musiques éparses*, est en sérieux progrès. Son *Domine, non sum dignus* le montre nettement. Que M. Claude Dubosq laisse de côté les chinoiseries chères à M. de Montesquiou, qu'il renonce à faire voisiner avec ses poésies mystiques des boutades

pénibles comme *Turpitude* et *Chanson*, et il deviendra un bon poète de la lignée de Verlaine et de Rodenbach.

29. — M. Jean Carrère est déjà, et depuis longtemps, un poète de premier ordre. Certes, son œuvre est brève et ses *Buccins d'or*, qui résument une carrière déjà longue, ne dépassent pas les proportions d'une plaquette ; mais il estime, avec assez de raison, que « le poète moderne, vivant et agissant parmi les hommes, doit borner son œuvre à quelques accents lyriques, joyeux ou douloureux, vraiment jaillis du fond de lui-même, et condensés en poèmes essentiels. » A-t-il vraiment atteint son but ? Répondons oui sans hésiter si nous aimons, comme il se doit, la poésie saine, joyeuse, claire et puissante, ennemie des décadences et des neurasthénies. Et comme je suis heureux de tenir là, comme en un bréviaire, ces beaux vers dont certains, depuis plus de vingt ans, chantaient dans ma mémoire !

> Fuyons le rêve lâche et la tristesse impure !
> ...Plus de harpe enjôleuse aux soupirs de sirène,
> Ni de luth éperdu pleurant sur les tombeaux !
> La strophe est un appel dans la bataille humaine
> Et les plus vigoureux sont les chants les plus beaux.

Cela soulage d'entendre de pareils accents, qui prennent parfois une allure prophétique, lorsque M. Jean Carrère, dans son *Hymne des hirondelles*, dit à la France :

> Sois le champ d'aventure où monte à grands coups d'ailes
> L'effort de tout un peuple au bien du monde entier,
> Et tu verras, un jour, les libres hirondelles
> Porter à l'univers tes rameaux d'olivier.

Disciple et admirateur de Mistral, de Verdaguer, de Carducci, de Moréas, M. Jean Carrère est digne de suivre ses maîtres ; il est, comme eux, un « porteur de flambeau. »

30. — M. Roger Gaillard, le jeune pensionnaire de la Comédie Française, n'a pas encore atteint un tel faîte ; mais il y vise, et son livre, *la Statue sans visage*, pour lequel M. Maurice Magre a écrit une jolie Préface, contient un peu plus que des promesses. Le beau titre, d'ailleurs ! « Peut-être longtemps encore, dit M. Magre, la statue n'aura plus de visage ; les poètes ne verront plus la beauté, ou, du moins, la beauté ne leur apparaîtra plus qu'insultée, souillée, défigurée... » Gloire aux artistes qui lui restent fidèles ! M. Roger Gaillard est de ceux-là ; il n'a pas « brodé sur des thèmes faciles », ni « cherché une source d'émotion dans l'actualité sanglante », et cependant l'horrible chose apparaît à travers ses *Complaintes du temps sauvage :*

> Voici venir les temps maudits
> Du sang, de l'ortie et du fiel...

Évidemment, tout cela ne va pas sans quelque artifice ni quelque exagération ; mais, malgré tout, comme ces poèmes de musique et

légende sont plus sincères que la tonitruante rhétorique dont on abuse tant aujourd'hui !

31. — C'est la même note, mélancolique et nostalgique, qui domine dans les *Poèmes* de M. Georges Audibert, tué à la guerre le 28 septembre 1915, dans sa trentième année. Comme elle est impressionnante cette hantise de la mort qui obsède certains jeunes poètes, désignés par le destin ! Nous la retrouvions déjà naguère chez Olivier de la Fayette, chez Pierre Fons, chez d'autres encore ; mais ici elle est encore plus pénible, car elle ne s'éclaire d'aucune espérance. Je ne sais rien de plus navrant.

32 à 35. — Passons rapidement sur *Au Rythme du cœur*, volume inégal et souvent incorrect de M. Antoine Chollier ; *l'Araignade*, simple fumisterie de M. Pierre Coutras, et *l'Angoisse éternelle*, un recueil hésitant, mi-prose et mi-vers, de M. André Maillet, pour arriver aux *Préludes*, de Danyl-Helm. Ce qu'il y a de mieux dans ce recueil, c'est le titre. Mme Danyl-Helm a beaucoup lu, un peu au hasard :

J'ai tout compris, j'ai tout rêvé, j'ai tout aimé,
Courteline et Rostand, Wagner et Berthelot,
Bergson comme Rodin
Et Monet comme Carpentier (?)

Aussi a-t-elle écrit un peu de tout, des poèmes apocalyptiques, des vers libres, des sonnets qui se croient parnassiens, des petits vers de circonstance, des soliloques à la Jehan Rictus, des vers sur la guerre, qui sont naturellement les plus mauvais du livre, et des vers d'amour, qui, non moins naturellement, sont les meilleurs. Mais, dans tout cela, rien n'est achevé... *Préludes*... Après coup, Mme Danyl-Helm a essayé d'en faire un grand ouvrage, dont elle nous donne même le plan ; malheureusement, ce n'est pas avec des *Préludes* que l'on peut faire une grandiose symphonie, quoi qu'en puisse penser M. Anatole France, préfacier indulgent et énigmatique.

36. — Plus modérée dans ses ambitions, Mlle Andrée Bruguière de Gorgot nous offre *Sur les ruines d'Ampurias* une série de sonnets, conçus d'après Hérédia, et présentés dans une somptueuse édition ornée d'une traduction en vers catalans de Mlle Maria-Antonia Salva, d'une Préface de M. Josep Carner, d'un élégant frontispice de Datagnès et d'impeccables photographies de M. de Tarde.

37, 38. — Signalons simplement le livre de M. L. Guillet, *la Folle du logis*, qui se contente de justifier son titre, et saluons un second recueil de M. Louis Halleux, *les Calmes Brises*, mais signé, cette fois, de son pseudonyme, René Preslefont. Je voudrais pouvoir m'attarder à ces beaux vers qui rappellent l'inspiration de Sully-Prudhomme et de Pomairols. Je ne puis que noter la belle sérénité grave de ce recueil, que dépare seulement un badinage de salon (*Pax*).

39. — D'une note bien différente, *l'Impossible Rêve*, ouvrage écrit en collaboration par Mme Emma Pellerin et M. Joseph Bollery. Il s'en dégage un goût de solitude, de tristesse, de pessimisme, qui heureusement paraît déjà périmé. Souhaitons aux auteurs de se libérer de l'influence de Baudelaire, et de suivre le lumineux chemin qu'ils ont entrevu déjà dans leur sonnet à la Vierge Marie. Ils le méritent, car leur recueil, trop encombré de réminiscences, dénote cependant un vif sentiment de l'art et de la poésie.

40 à 43. — Citons les *Destinées*, de M. Auguste Galène, chef d'escadron à la Garde républicaine, livre qui ne rappelle que de très loin les *Destinées* d'un certain officier de gendarmes rouges sous la Restauration, les *Péchés de jeunesse* de M. Gabriel Espallac (triste ! triste !), les *Brumes et roseaux* de M. Jacques Lefebvre, un verlainien sympathique, et terminons par le troisième volume de M. René Preslefont (*alias* Louis Halleux) : *Cantilènes et pensers*. Ce dernier recueil, moins homogène que les précédents, contient toutefois une partie extrêmement originale, *le Poème judiciaire*. Je crois bien que, sauf le pauvre hère qui s'exténua à mettre le code civil en vers, nul n'avait songé à écrire des poèmes sur l'usufruit, la loi, le pouvoir des magistrats et des huissiers ; M. le conseiller Halleux a senti le tragique, la grandeur de la procédure et de la basoche, et il les a chantés d'une façon neuve et saisissante.

44. — A la dernière heure, me parvient un ouvrage dont je ne puis renvoyer l'examen au semestre prochain. C'est *le Dit de sainte Odile*, délicieux petit missel d'art, de patriotisme et de foi, par lequel M. A.-P. Garnier complète le tryptique si heureusement commencé par *la Geste de Jehanne d'Arc et le Mystère de sainte Geneviève*. Tiré sur papier vergé pur fil, avec le goût le plus éclairé des belles éditions, il se divise en trois dizains de sonnets consacrés à la légende merveilleuse de la sainte patronne de l'Alsace : *La Fille de la Lumière, la Coupe d'amertume et de joie, la Fontaine mystique ;* chacun de ces groupes est précédé d'un sixain et l'ensemble est encore encadré de deux sonnets et de deux rondeaux : le premier, « en un vitrail », où le poète s'anime des plus généreuses ambitions, tout en se déclarant, beaucoup trop modestement à notre avis, « païen mystique et songeur peu dévot » ; le dernier, où il fait un charmant aveu, tout plein encore d'humilité :

> ... Mais, à défaut de grand talent, j'ai mis,
> Profane aux yeux de la Muse sacrée,
> Toute mon âme au livre que je crée,
> Étant libraire.

Et voilà pourquoi M. A.-P. Garnier a pleinement réussi. Une odelette exquise à sa fillette, « Annie aux yeux couleur de miel », achève

de donner tout son cachet d'émotion contenue et délicate à ce livre opportun, dont nous avions déjà goûté de beaux fragments dans *le Correspondant*, et qui touchera tous les cœurs français ; car, ainsi que le dit le poète :

Ce soir, brille une étoile au ciel clair de l'Alsace.

Il serait à souhaiter que les écrivains qu'inspirent aujourd'hui nos traditions religieuses et nationales aient tous au même degré que M. Garnier le respect de l'art et de la poésie. Rien, en effet, dans ces poèmes à forme fixe, si habilement et régulièrement groupés, qui sente l'effort, la vulgarité, l'outrance, ou tombe dans le prosaïsme ; mais une suite apaisante et fleurie d'enluminures, où la naïveté ne tourne jamais à la niaiserie, comme il arrive, hélas ! trop souvent. Nous revoyons ainsi passer sous nos yeux ravis l'enfance de la petite sainte aveugle, puis guérie par le baptême ; sa vocation céleste :

Les guerriers à l'entour et les leudes écoutent.
Des chevaux ont henni dans l'herbe, au bord des routes.
Un vol de ramiers blancs passe dans le ciel bleu...

C'est ensuite la vie de la grande abbesse, jusqu'aux jours du déclin, où,

Simple comme un vieillard, pure comme un enfant,

elle meurt pendant l'office,

Et dans la mort s'endort au chant divin des psaumes.

Nul archaïsme de commande en tout cela ; un très fin parfum de jadis cependant, quelque chose de très français ; et l'on sent que sainte Odile a exaucé, et dans le sens le plus direct, la prière que lui adresse son poète :

Inspire-nous, ayant beaucoup aimé tes cieux,
Tes vignes, tes côteaux et le sol des aïeux,
L'amour de la Patrie aux généreuses fièvres.

Théatre. — 1. — J'ai rangé sous cette rubrique plusieurs volumes lyriques, où le théâtre a sa place par une ou plusieurs œuvres. Ainsi en est-il des *Poèmes du temps de guerre*, par M. Olivier de Rougé, où une série de poèmes assez faciles se termine par un drame en un acte intitulé *la Cave*. La violence et l'invraisemblance n'y manquent pas ; mais cela produirait certainement un gros effet.

2, 3. — Beaucoup plus anodine, la petite saynète de M. Maurice Bouchor sur *l'Accent alsacien*, est le meilleur morceau de son recueil *Pour l'Alsace*, où le conte en prose des *Géants* est bien dangereux : on pourrait y retrouver aisément le principe du bolchevisme ; mais, à tout prendre, cela vaut mieux que les pauvretés de l'*Attila*, de M. Arthur Sambon, qui amène aussitôt la rime chère à Boileau.

4. — *Hélène enchaînée*, de Mme Marguerite Combes, est d'une inspiration plus forte. C'est une sorte de conclusion harmonieuse du *Second*

Faust, où apparaissent de saisissantes allusions au drame titanique d'aujourd'hui. M. Paul Adam loue, comme il convient, l'œuvre et l'auteur ; avoir pu lire, pénétrer et méditer le *Second Faust* serait déjà pour Mme Combes un motif sérieux à nos louanges.

5. — C'est encore une pièce de théâtre, d'un puissant effet dramatique, *la Salve*, qui est le morceau principal du livre mêlé de prose et de vers que M. Gaston Sorbets a intitulé : *Lueurs et reflets de la guerre* ; ce drame en trois actes et en prose a été écrit, paraît-il, avant le 2 août 1914, mais l'événement l'a pleinement justifié ; en tout cas, nous souhaitons vivement qu'il soit joué, car il relèverait le niveau si bas, si bas, de notre théâtre. Quant au reste du volume, il se divise en cinq parties très variées. L'auteur fait justement remarquer, d'ailleurs « qu'une constante unité de pensée, une certaine égalité de tenue relient ces pages entre elles sous une apparente diversité qui peut avoir pour effet de les préserver de toute monotonie. » On lira donc avec intérêt les *Notes et croquis*, très exacts, sans aucune grossièreté ; *l'Offrande*, où toutes les classes s'unissent pour sauver la France ; *Quatre Chants sans musique* ; *Eaux fortes et pointes sèches*, où l'on remarquera des vues très judicieuses, et enfin *Lueurs et reflets*, où, notamment, l'auteur donne ce conseil perspicace à la France luttant contre le Dragon germanique :

> ...Puisqu'il faut tuer, que rien ne t'en dispense,
> Pour le coup décisif ne cherche pas le cœur,
> Tu ne trouverais pas... Plus bas ! Frappe à la panse !

6, 7. — *Les Rimes sanglantes*, de M. E.-Henri Verdier, n'ont pas cette précision, et sa petite pièce *Terre d'Alsace*, un acte en vers, dont un prologue (?), créée à Montpellier le 26 avril 1915, manifeste surtout d'excellentes intentions ; je préfère les pièces plus modestes d'allure que le P. Louis Perroy a groupées dans le livre de mosaïque littéraire qu'il a intitulé : *Le Tragique quotidien*, et qui contient aussi des pensées, des poésies et une longue nouvelle : *De l'autre côté du mur*. Cependant le théâtre y occupe la plus grosse part avec *Pastel effacé*, deux actes en prose ; *le Tournant*, trois actes en prose ; et *les Loch'Maria*, trois actes en vers, sujet déjà traité, sous la même forme, par le regretté P. Delaporte, mais que le P. Perroy a adroitement renouvelé. Maintenant, ces histoires lamentables de Quiberon, est-ce l'heure de les rappeler ? J'hésite un peu. Quoiqu'il en soit, on trouvera largement à cueillir dans le beau volume du P. Perroy, et nos théâtres de jeunes gens devront y recourir souvent.

8, 9. — Après avoir mentionné l'adaptation scénique, quelquefois audacieuse, que Mme Démians d'Archimbaud a faite du célèbre *Rayon* de Mlle Reynès-Montlaur, arrêtons-nous avec *les Perses de l'Occident*, drame en trois actes de M. Sotiris Skipis, que nous présente une Préface

de M. Paul Fort. D'origine épirote et même albanaise, marié à une Provençale, enthousiaste admirateur de Moréas, d'Henri de Régnier, de Mistral, M. Skipis a entrepris de nous montrer les Allemands chez eux pendant la guerre, supportant le contre-coup de nos victoires et sentant venir l'effondrement, comme le grand Eschyle avait montré les Perses se lamentant de leur défaite. Le public français supporterait encore difficilement les Boches sur la scène ; mais bientôt, espérons-le, ce drame vigoureux où le souvenir d'Ibsen rejoint celui des vieux tragiques grecs, pourra être joué : il produira certainement une énorme impression.

10. — De M. Armand Barthe : *Le Mystère de la chair et du sang* « évangile en cinq actes. » Il n'est pas malaisé de deviner chez l'auteur une admiration peut-être exagérée pour les dramaturges romantiques, et particulièrement pour le dernier de tous, M. Edmond Rostand : maître un peu dangereux, quand on a l'ambition de porter à la scène l'adorable mystère de l'Eucharistie. Mgr Baudrillart a, d'ailleurs, écrit justement à M. Barthe : « C'était une idée bien hardie que de vous attaquer à l'Institution la plus prodigieuse, la plus étonnante pour la raison, mais aussi la plus sensible aux cœurs aimants, du Maître divin... Il n'y avait pas là, à première vue, de drame proprement dit. » En effet, l' « évangile » de M. Barthe n'est pas un drame ; c'est une série de tableaux, où paraissent en grande majorité des personnages différents : aux deux premiers actes, deux fiancés, Doëg et Naïs, dont on saisit assez mal les intentions ; au troisième et au quatrième, la trahison et le désespoir de Judas ; au cinquième, Longin qui fait vénérer à la foule la robe sans couture teinte du précieux Sang, et Pierre qui consacre des pains pour la communion des premiers fidèles. Deux personnages seuls essaient de relier ces épisodes : sainte Marie-Madeleine et le prêtre juif Aboghar, l'un symbolisant l'Amour et l'autre la Haine, mais l'œuvre n'en demeure pas moins incohérente au sens le plus littéral du mot. L'auteur lui-même semble le reconnaître, en nous avertissant que le quatrième acte peut être supprimé à la représentation ; ainsi en usait-on, en province, pour *Ruy-Blas* ou *Marion Delorme*, et nul ne s'apercevait de rien ; mais je doute que l'on puisse pratiquer pareille amputation sur *Britannicus*.

ARMAND PRAVIEL.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Père et fils*, par AUGUSTE BAILLY. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 56 p., 0 fr. 90. — 2. *L'Orphelin*, par E. MAYNIAL. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p., 0 fr. 90. — 3. *Jeunes Classes*, par PAUL ROUME. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 60 p., 0 fr. 90. — 4. *Lettres sans réponses*, par HENRIETTE DE VISMES. Paris Bonne Presse, s. d., in-8 de 118 p., illustré, 2 fr. 50. — 5. *Le Diadème de cristal*, par PAUL HEUZÉ. Paris, Bonne Presse, s. d., in-8 de 95 p., illustré, 2 fr. — 6. *Olivette*

et Miguelito, par Max Colomban. Paris, Bonne Presse, s. d., in-8 de 128 p., illustré, 2 fr. — 7. *Des Fleurs sur la route*, par Jean Vézère. Paris, Bonne Presse, s. d., in-8, de 115 p., illustré, 2 fr. — 8. *La Tour Vive*, par Georges Thierry. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 341 p., 1 fr. — 9. *Les Secrets de Vandeure*, par Marie Le Mière. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 344 p., 1 fr. — 10. *Marquise de Maulgrand*, par M. Maryan. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 318 p., 3 fr. 50. — 11. *Une Barrière invisible*, par M. Maryan. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 321 p., 3 fr. 30. — 12. *Les Héritages de Pendallyn*, par M. Maryan. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 309 p., 3 fr. 30. — 13. *La Cité de la paix*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 320 p., 3 fr. 30. — 14. *Le Jardin fermé*, par Emmanuel Soy. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 319 p., 3 fr. 30. — 15. *Autour d'un nom*, par Emmanuel Soy. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 286 p., 3 fr. 30. — 16. *La Primeneige du lointain donjon*, par B. de Buxy. Paris, Gautier et Languereau, 1918, in-12 de 316 p., 3 fr. 30. — 17. *Le Poison*, par Adole Farnoh. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 96 p., 0 fr. 40. — 18. *Heureux les justes*, par Mario Donal. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 96 p., 0 fr. 40. — 19. *Le Drame d'Orsaizé*, par Pierre Gourdon. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 95 p., 0 fr. 40. — 20. *Mathias Bernoude*, par Florence O'Noll. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 95 p., 0 fr. 40. — 21. *L'Ambiance*, par Lucien Darville. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 96 p., 0 fr. 40. — 22. *L'Intrus*, par Roger Dombre. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 95 p., 0 fr. 40. — 23. *Rédemptrice*, par J.-Paul Bonnet. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 80 p., 0 fr. 40. — 24. *Le Martyre d'un curé*, par M. Dabaumoret. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 96 p. 0 fr. 40. — 25. *Les Petits Neutres*, par Claude Mancey. Paris, Lethielleux, s. d. (1918), in-8 de 191 p. illustré, 2 fr. 50.

1. — Il est difficile de souhaiter une nouvelle de guerre plus émouvante dans sa simplicité que *Père et fils*, de M. Auguste Bailly. Il s'agit d'un jeune homme qui, au début des hostilités, s'est soustrait à son devoir militaire, et dont le père s'engage pour payer à sa place la dette à la France.

2. — Dans *l'Orphelin*, M. E. Maynial nous offre trois petits contes intéressants et bien composés dont les héros sont, pour le premier, un orphelin de la guerre, pour le deuxième un mutilé et pour le troisième un jeune soldat aveugle.

3. — Grandgeorges, le héros du joli récit de M. Paul Roume, intitulé : *Jeunes Classes*, est un jeune soldat qui se rend coupable d'une grave faute militaire en abandonnant son poste sans permission pour aller voir sa mère dans un village voisin du Front. Cette faute, il ne tardera pas à la racheter en se faisant tuer pour sauver son lieutenant.

4. — Les *Lettres sans réponses*, auxquelles le livre de Mme Henriette de Vismes doit son titre, sont adressées à un officier de réserve envoyé au Front. Elles provoquent un intérêt douloureux chez le lecteur qui sait que le destinataire n'a pas tardé à y trouver la mort, et que l'optimisme opiniâtre de sa jeune femme va s'effondrer, d'un moment à l'autre, devant la cruelle réalité.

5. — *Le Diadème de cristal*, de M. Paul Heuzé, nous transporte à Venise. Ce roman d'aventures, dont le héros est un jeune artiste verrier, intéressera le lecteur et l'initiera aux mœurs et coutumes vénitiennes du début du XVIe siècle.

6. — Le volume de M. Max Colomban : *Olivette et Miguelito* contient deux romans qui se déroulent, l'un (*Olivette*) en Provence, au temps des croisades, l'autre (*Miguelito*) en Espagne, sous le règne d'Isabelle la Catholique. Les aventures terrifiantes ne manquent dans aucun d'eux et ne sont pas faites pour déplaire aux jeunes lecteurs.

7. — *Des Fleurs sur la route*, de M. Jean Vézère, est un recueil de vingt-neuf récits variés, intéressants et moraux, dont quelques-uns sont réellement pathétiques.

8. — Un enlèvement et une substitution d'enfant, telle est la donnée sur laquelle M. Georges Thierry a construit son roman : *La Tour-Vive*, écrit dans un excellent esprit. On peut reprocher à cet ouvrage des longueurs qui, vers la fin surtout, alourdissent le récit, mais les pages émouvantes y abondent et ne laisseront pas le lecteur indifférent.

9. — Espionnage avant la guerre, trahison à l'ouverture des hostilités, tels sont *les Secrets de Vandeure*, et l'on ne s'en étonnera pas si l'on songe que, par suite de la légèreté et de l'aveuglement des maîtres, le personnel employé dans le château est presque exclusivement allemand. Mme Marie Le Mière a imprimé à son roman un cachet moral et religieux très marqué.

10. — En se laissant éblouir par l'éclat d'un brillant mariage, Mme Bégard a négligé de prendre sur son futur gendre des renseignements sérieux et a causé ainsi le malheur de sa fille Pascale ; et cependant, lorsque le marquis de Maulgrand se sera ruiné et aura compromis l'honneur de son nom dans une affaire véreuse, elle se montrera implacable et refusera de recevoir la pauvre femme si elle ne rompt pas toutes relations avec son mari. Pascale préférera demeurer fidèle à ses devoirs d'épouse et se mettra au travail pour gagner sa vie et élever ses enfants. Au milieu des difficultés, des tristesses, des angoisses et des humiliations, jamais son courage ne faiblira et, avec l'aide de Dieu, elle mènera à bien la tâche qu'elle a entreprise. La *Marquise de Maulgrand* se recommande par le talent de composition et l'exactitude dans la peinture des caractères ; il peut compter parmi les meilleures œuvres de Mme Maryan.

11. — A son lit de mort, M. Norans a avoué à sa femme qu'acculé à la ruine il avait refait sa fortune par des moyens déshonnêtes et Mme Norans lui a promis de réparer sa faute. Se débarrasser de l'argent mal acquis et conserver intacte la réputation de son mari, telle fut la double tâche à laquelle elle se voua On comprend dès lors la tristesse qui assombrit son existence ; ce qui ne saurait se justifier et provoque chez le lecteur un malaise qui diminue sa sympathie pour elle, c'est la froideur persévérante qu'elle témoigne à sa fille Suzie et qui rend celle-ci très malheureuse. Que dire sinon que dans *Une*

Barrière invisible, Mme Maryan a tiré d'une donnée anormale le meilleur parti possible ?

12. — Dans *Les héritages de Pendallyn*, le même auteur nous raconte l'histoire d'un jeune orphelin qui, à la mort de sa mère, est recueilli par des parents dans le vieux château breton qui serait le sien si son frère n'avait pas été déshérité pour s'être marié contre le gré du chef de famille. Comment un jour apparaîtra un nouveau testament et quels seront les résultats de cette découverte inattendue, c'est ce que le lecteur apprendra en lisant ce roman vibrant d'émotion et animé des sentiments les plus élevés.

13. — C'est un roman cruellement pathétique que *la Cité de la paix*, de Mme Jeanne de Coulomb. Que l'on se représente une jeune femme découvrant, aux premiers jours de la guerre, que le brillant ingénieur qu'elle a épousé par amour et qui se disait Alsacien, est en réalité un officier allemand qui, depuis de longues années, trahit la France ! et ce ne sont encore là que les préliminaires de ses épreuves !

14. — Des deux fiancées que M. E. Soy a placées dans *le Jardin fermé*, l'une perd son futur à la guerre, l'autre se voit abandonnée par le sien lorsqu'il apprend qu'elle n'a plus à compter sur l'héritage de sa tante. C'est dire que la note gaie ne domine pas dans ce récit ; mais il se recommande par beaucoup d'autres qualités que le lecteur appréciera.

15. — Élevé loin de sa patrie, le héros d'*Autour d'un nom*, du même auteur, ne retourne aux pays scandinaves qu'à l'âge d'homme et lorsque la mort de son frère aîné a fait de lui l'ultime rejeton d'une antique maison. Mais les soupçons naissent au sujet de son identité et un doute cruel pour tous les deux étreint le cœur de son père. Le lecteur passe par bien des émotions avant de voir s'éclaircir la situation.

16. — *La Primeneige du lointain donjon*, de Mme B. de Buxy, est un roman franc-comtois qui nous présente des tableaux variés, des types curieux, des scènes émouvantes et parfois douloureuses. La note religieuse n'y est pas oubliée : loin de là.

17. — En apprenant que son père a commis un vol et un meurtre, Hyacinthe Madin, qui a perdu la foi, se tire un coup de revolver ; il survit néanmoins à sa blessure et revient aux pratiques religieuses de son enfance. Le roman se termine par son mariage avec une jeune personne dont la famille a eu sur lui une heureuse influence. Que les parents aient passé sur la tentative de suicide en raison de la conversion, nous pouvons à la rigueur le comprendre ; mais donner la main de leur fille au fils d'un voleur et d'un assassin, c'est ce que l'on ne saurait admettre. Nous pensons aussi qu'il eut été préférable

d'épargner au lecteur la scène où, pour sauver la vie d'un innocent, Hyacinthe dénonce lui-même son père à la justice. Ces réserves faites, nous constatons que dans *le Poison* il y a beaucoup de bon et que M. Adolc Farnoh fustige de main de maître les écrivains qui ne craignent pas de pervertir la jeunesse par de mauvais livres.

18. — En intitulant son livre : *Heureux les justes*, M. Mario Donal s'est placé au point de vue surnaturel car, humainement parlant, les épreuves n'ont pas manqué à la famille Pottier, mais elle a toujours su les supporter courageusement. Le récit est mouvementé et se recommande par sa moralité.

19. — *Le Drame d'Orsaizé* est un assassinat sur lequel on n'a pas pu faire la lumière : l'auteur du crime et la victime ont disparu. M. Pierre Gourdon se sert de cette énigme pour aiguiser la curiosité du lecteur, au cours d'un roman qui n'est pas dénué d'intérêt.

20. — *Mathias Bernoude*, de Mme Florence O'Noll, est un roman écrit dans un bon esprit, mais bien bizarre. A côté de la famille Lausan, modèle de simplicité et de vertu, la famille Bernoude, assemblage étrange de personnages excentriques, fait singulière figure ; mais elle subira peu à peu l'influence de ses excellents voisins et le lecteur finira par avoir la clef d'un mystère qui explique nombre de choses longtemps incompréhensibles.

21. — Anticlérical et sectaire, le banquier Deligny est le chef de la famille dépeinte et mise en scène dans *l'Ambiance*, roman intéressant et moral tout à la fois, au cours duquel M. Lucien Darville nous fait toucher du doigt les fruits amers d'une éducation sans principes et sans religion.

22. — Comment Maurice Barrange s'est trouvé revêtu de la personnalité de son ami Guy de Châtriant, qui a perdu momentanément la raison, comment cette situation s'est prolongée et dénouée, voilà ce que le lecteur apprendra en lisant *l'Intrus*. Il pensera que de cette donnée, Mme Roger Dombre a su tirer un très bon parti.

23. — Un souffle moral et religieux puissant anime *Rédemptrice*, de M. J.-Paul Bonnet. Il s'agit d'une jeune fille, orpheline de père et de mère, dont les exemples, les vertus et l'inlassable dévouement ont une salutaire influence sur l'oncle qu'elle entoure d'une affection filiale, et la jeune sœur envers laquelle elle a assumé le rôle de mère. Le premier lui doit une fin chrétienne, la deuxième un mariage bien assorti alors qu'elle avait failli, par légèreté, se laisser entraîner à en contracter un tout différent.

24. — C'est avec raison que M. Dabaumoret a intitulé son roman *le Martyre d'un curé*. Peut-on imaginer, en effet, supplice plus affreux que celui d'un malheureux prêtre qui sait que l'homme que sa sœur va épouser est un voleur et un assassin, ayant dérobé l'état civil de

sa victime, mais qui ne le sait que parce que, pour lui clore la bouche, le misérable le lui a déclaré en confession ?

25. — Ouvrez *les Petits Neutres*, de Mme Claude Mancey : ce sont des scènes pour divertir les enfants. Parcourez-le : c'est une étude qui ne manque ni de finesse, ni d'exactitude, de la mentalité suisse pendant la guerre, avec ses origines, ses causes, ses divergences et son évolution. COMTE C. DE BRISSAC.

THÉOLOGIE

Polysema sunt sacra Biblia. Disputatio in illam hermeneuticam legem olim receptissimam sed et recipiendam qua monemur quod saepius etiam secundum litteratem sensum in una littera Scripturae plures sint sensus, auctore Fr. NICOLAO ASSOUAD. S. Mauritii in Helvetia, 1917, in-8 de 84 p.

Ce titre hybride, dont le premier mot, fabriqué de deux mots grecs par l'auteur, a exigé la longue explication qui le suit, couvre la première partie seulement, *propaedeutica*, c'est-à-dire introductive, d'une dissertation dans laquelle le Père Nicolas d'Alep, franciscain, se propose d'établir théologiquement et historiquement la pluralité des sens littéraux de l'Écriture, rejetée unanimement par les théologiens et les exégètes catholiques du XIXe siècle. Cette première partie comprend trois chapitres. Le premier, qui est très court, traite scolastiquement du sens littéral, propre et métaphorique de la sainte Écriture. Le deuxième est consacré au sens mystique ou typique, que l'auteur appelle « la métaphore divine. » De ce que ce sens ne résulte pas directement des mots de l'Écriture, mais des choses exprimées par ces mots, il conclut trop rigoureusement que seuls les textes historiques de la Bible peuvent fournir des types bibliques et être la base d'un sens mystique. Il n'a pas vu que le mot *choses* doit être pris dans une très large compréhension et être appliqué, s'il y a lieu, aux choses dites par les écrivains sacrés dans des livres non historiques, comme l'entend, du reste, le Souverain Pontife dans l'encyclique *Providentissimus Deus*. Cette conclusion trop rigoureuse lui sert de point de départ pour mettre en contradiction avec eux-mêmes ou accuser d'inexactitude onze exégètes catholiques, qui sont tombés dans ces erreurs parce qu'ils repoussaient la pluralité des sens littéraux de la Bible. Il y aurait beaucoup à dire sur cette critique, acerbe de ton et pleine d'insinuations malveillantes même au point de vue de l'orthodoxie. Remarquons seulement qu'elle ne suit pas l'ordre chronologique, puisqu'elle part de M. Lesêtre pour aboutir à Estius ; qu'elle attribue à M. Lesêtre une définition du type, qui est de M. Trochon, comme à M. Vigouroux, dans

sa *Bible polyglotte*, des interprétations qui sont de l'abbé Glaire ; que l'auteur n'a pas compris la théorie, contestable d'ailleurs, mais pour d'autres raisons, du passage du type à l'antitype dans certaines prophéties messianiques ; qu'enfin toutes les critiques faites pourraient être justes, sans que la *polysémie*, ou la pluralité des sens littéraux dans la Bible, en fût démontrée. Le chapitre troisième expose la véritable raison d'être de la *polysémie*, fondée sur la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. L'auteur s'élève avec véhémence contre les appréciations, portées récemment par trois jésuites français, sur la théorie de la pluralité du sens littéral, imaginée par l'évêque d'Hippone pour justifier, comme prévues et voulues par Dieu, les différentes explications qu'il avait données du premier chapitre de la Genèse. Il écarte le danger de subjectivisme, en restreignant la pluralité des sens littéraux aux vérités qui peuvent s'adapter à l'Écriture, en sauvegardant le sens littéral. Mais tout lecteur s'imaginera que la vérité, qu'il voit dans l'Écriture, peut s'adapter et s'adapte exactement à la lettre. Quel sera le critère qui permettra de décider si cette vérité, même s'adaptant très bien à la lettre, a été voulue par le Saint-Esprit et est un sens de l'Écriture ? Les règles catholiques d'interprétation, à savoir la déclaration des auteurs sacrés, la définition de l'Église, l'interprétation unanime des Pères, font ici défaut, et la simple analogie de la foi ne suffit pas. Les règles d'interprétation communément reçues, que Léon XIII recommande aux exégètes de suivre et d'observer pour scruter et exposer le sens de l'Écriture, tendent plutôt à exclure qu'à reconnaître la pluralité des sens littéraux, car l'Écriture, quoique obscure parfois, n'est ni ambigüe, ni équivoque. Et c'est pourquoi les exégètes modernes, malgré l'autorité de saint Augustin et de saint Thomas, s'en tiennent à l'unique sens obvie de la lettre. Enfin les exemples de sens multiples, proposés par le Père Assouad, ne sont que des interprétations diverses données à un même passage. L'auteur en prend occasion de critiquer certains commentateurs catholiques. C'est une très mauvaise méthode de prendre comme norme de doctrine le point qui est précisément en question. Ce défaut est à la base de toute la démonstration du Père Assouad.

E. Mangenot.

Études de liturgie et d'archéologie chrétienne, par Pierre Batiffol. Paris, Gabalda ; Auguste Picard, 1919, in-12 de vi-329 p. — Prix : 4 fr.

Le nouvel ouvrage de Mgr Batiffol est un recueil d'études où l'archéologie confine à la liturgie. Plusieurs furent publiées en diverses revues, d'autres sont originales, toutes sont pleines d'intérêt autant que d'érudition du meilleur aloi.

L'Introduction au Pontifical romain éclaire définitivement le problème de sa distribution actuelle et de son auteur, le célèbre Durand de Mende, vers 1295. — Notre costume liturgique dérive du costume en usage dans le monde romain. On réservait sans doute pour les cérémonies sacrées des vêtements plus précieux afin d'en relever les fonctions. — Des usages romains nous voyons aussi émerger le règlement des conciles. C'est l'objet d'une démonstration très fouillée. — Les deux monographies suivantes sont d'intérêt moins général. Il est question d'abord des présents offerts par S. Cyrille d'Alexandrie à des personnages de Constantinople rendus ainsi plus favorables à la cause de la foi compromise par Nestorius. — L'ancien recteur de Toulouse se complaît ensuite à mettre en lumière une messe mozarabe en l'honneur de saint Saturnin. — On est heureux de voir la procession de la *Chandeleur* inspirée par le mystère lui-même honoré le 2 février, au lieu de se rattacher à la fête païenne des Lupercales, suivant une opinion trop accréditée Les Parisiens seront très reconnaissants des précisions apportées à l'histoire de leur cathédrale du VIe siècle. — Elle fut témoin des cérémonies de la liturgie gallicane connues surtout par l'*Exposition* attribuée à saint Germain de Paris. Enfin des documents, jusque-là inédits, révèlent le péril couru par le bréviaire parisien de M. de Vintimille, édité en 1736, d'être condamné par Clément XII.

On voit par ces indications sommaires l'utilité et l'intérêt de ces neuf monographies. A. Vigourel.

JURISPRUDENCE

Manuel pratique des lois sociales et ouvrières. Paris, Beauchesne, 1918, in-12 de 336 p. — Prix : 4 fr. 20.

La Société de Saint-Vincent de Paul vient de rendre un nouveau service à la grande cause de la charité en publiant le manuel que nous nous plaisons à recommander à nos lecteurs. On peut trouver là, condensé dans un volume de dimension restreinte, tout l'ensemble de la législation si complexe qui tend à améliorer le sort du plus grand nombre. Notre temps a vu se multiplier les lois ayant cet objet. Les personnes s'intéressant aux œuvres populaires ont besoin de connaître ces lois, au moins sommairement, pour pouvoir donner des indications utiles, des conseils autorisés à tous ceux dont elles s'occupent. Dans un cadre bien délimité, sous une forme très simple et très claire, sans développements superflus, mais avec le souci constant de dire tout l'essentiel, le manuel tel que l'a conçu la Société de Saint-Vincent de Paul répond à ce besoin. En le prenant pour guide, on sera tenu au courant des solutions principales données par la loi

aux questions de protection de la famille, de logement et d'hygiène, de protection de l'enfance, de protection du travail, de prévoyance, de mutualités, de coopératives, d'assistance aux vieillards. Il faudrait toute une importante bibliothèque pour trouver les notions qui sont réunies et résumées dans ces trois cent et quelques pages. Ajoutons qu'une bibliographie soignée complète chaque grande division et permet à ceux qui voudraient étudier plus à fond un sujet de recourir aux ouvrages qui l'ont traité. C. J.

SCIENCES ET ARTS

A travers le prisme du temps, par C. Wagner. Paris, Hachette, s. d., in-16 de IX-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. C. Wagner continue ses « causeries scolaires » par un nouveau volume dans lequel il considère l'œuvre et la vie des hommes dans le temps. Le volume se divise en trois parties : Le *Passé*, le *Présent*, et l'*Avenir*, qui expliquent pour nous la notion du temps. Les vieilles gens comme les vieilles pierres et les vieilles demeures représentent pour nous le passé. Il faut en apprendre l'histoire afin de profiter de leurs enseignements. C'est surtout dans la tradition, et en particulier dans celle de la famille, la première de toutes, que se rencontre l'idée du passé. Il faut honorer ses parents, car en le faisant « vous ne faites pas seulement un acte individuel de reconnaissance et d'affection, vous vous joignez à l'âme universelle de l'humanité. » C'est dans la famille, d'ailleurs, que se forme le bon citoyen, le bon patriote. Le présent est le temps dont nous disposons ; il faut en faire bon emploi. Nous ne pouvons avoir de relation qu'avec les vivants ; nous devons en tirer le meilleur parti possible et nous montrer toujours bienveillants et aimables pour nos contemporains. Traitons choses et gens selon les idées que nous nous en faisons, mais n'employons vis-à-vis de nos semblables que la douceur et la persuasion. Acceptons toujours la responsabilité de nos actes et respectons la propriété d'autrui tant dans ses biens que dans ses idées. L'échange des idées se fait par la conversation qu'il ne faut pas confondre avec le bavardage et par la discussion qui doit toujours rester courtoise et ne pas dégénérer en dispute. Un juste milieu doit être gardé entre les gens agités et ceux qui ne le sont pas, comme entre les gens pressés et ceux qui ne le sont jamais. Le passé, le présent et l'avenir se tiennent. Les enfants préparent eux-mêmes leur avenir dès l'école ; et s'ils sont réprimandés par leurs parents ou leurs maîtres, c'est en vue de leur avenir et de leur intérêt. La sagesse recommande de prévoir l'avenir et de « ne pas manger son blé en herbe » ni « son pain blanc le premier », car si alors on se plaint, il ne faut s'en prendre

qu'à soi et ne pas accuser le sort d'être injuste. Ce livre contient d'excellentes choses et de très bons conseils ; les exemples qui viennent expliquer les idées sont choisis autour de nous et faciles à comprendre par les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. Il est regrettable seulement qu'aucune idée religieuse n'appuie sa morale.

B. DE LA G.

La Française dans ses quatre âges, par RENÉ GUILLOU. Paris, Société d'éditions Levé, 1919, in-16 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le présent livre devrait orner toutes les bibliothèques féminines, car M. Robert Guillou, dans sa lumineuse étude sur *la Française dans ses quatre âges*, s'adresse tout directement à la femme.

En un style très clair, enrichi de mots heureux, de citations nombreuses qui, sans recherche, justifient les appréciations personnelles de l'auteur, ce dernier fait vivre à son lecteur toute une vie féminine, qui commence avec *l'Enfance*, ses rêves et ses jeux innocents, pour s'épanouir à *la Jeunesse*, l'âge décisif où se dessine le contour que prendra la vie. Avec le troisième chapitre, un des plus émouvants, *la Maturité*, nous arrivons au cœur de l'existence de la femme. N'est-ce pas, en effet, cette noble fonction de la maternité qui est incontestablement le plus beau moment de sa vie ?

M. Étienne Lamy, dans une judicieuse Préface où il exprime à M. Robert Guillou une admiration bien méritée, le loue tout spécialement de s'être surtout adressé à la femme française, souhaitant qu'elle reste « la femme d'un seul homme et de nombreux enfants et non la femme de plusieurs hommes et d'un seul enfant. » Cette dernière unicité ne serait pas pour relever notre race décroissante, imbue depuis trop d'années de faux préjugés égoïstes, d'une économie mal entendue. Notre infériorité du nombre a été mise au grand jour pendant cette guerre ! Que les femmes françaises se ressaisissent donc, qu'elles lisent avec profit cette étude, car elles n'ignorent pas que la femme vit pour donner la vie !

Nous glisserons sur le dernier chapitre : *La Vieillesse* ; leur coquetterie nous en saura gré. Accepter de vieillir est un art, et cependant un visage fané, mais éclairé d'un sourire, n'a-t-il pas encore son charme ? Puis la couronne des petits enfants est là, récompense vivante, d'une vie bien remplie. SIMONE THÉRON DE MONTAUGÉ.

Œuvres de Charles Hermite, publiées par ÉMILE PICARD. T. IV. Paris, Gauthier-Villars, 1917, in-8 de VI-594 p. — Prix : 25 fr.

L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, nous donne le quatrième et dernier volume des œuvres d'Hermite, recueillies dans les publications les plus diverses du monde entier. Un

pareil ouvrage se refuse presque à l'analyse, tant est grande la variété des sujets traités. En général, ce ne sont pas de longs mémoires, mais de courtes notes ayant un objet parfaitement déterminé. Exception doit être faite cependant, toutes les fois que l'auteur aborde la théorie des fonctions elliptiques. En dépit de la rigidité du langage mathématique, on sent alors toute la complaisance qu'il met à développer ses idées et ses découvertes personnelles. Dans ce domaine captivant il fut longtemps, en effet, le maître incontesté. Citons en particulier : Sur quelques conséquences arithmétiques des formules de la théorie des fonctions elliptiques. — Remarques sur la décomposition en éléments simples des fonctions doublement périodiques. — Sur la transformation des fonctions elliptiques. — Sur quelques propositions fondamentales de la théorie. — Sur quelques développements, en série des mêmes fonctions.

A côté de ces travaux dont la pleine intelligence est réservée aux seuls initiés, on lira avec un très grand intérêt les discours, les notices biographiques, les lettres qui « jettent quelque jour sur la personnalité si curieuse d'Hermite », pour reprendre l'expression même de M. Picard. Il semble en effet qu'Hermite se faisait de la science une idée mystique. Cette *science mystérieuse* serait réalisée pleinement et intégralement dans le monde de l'invisible, et se dévoilerait peu à peu à ses serviteurs fidèles et dévoués. Ainsi s'expliquerait la marche parfois extraordinaire du progrès mathématique, et surtout « le lien très étroit qui tout d'un coup est découvert entre les théories en apparence les plus différentes. »

Dans des rapports académiques, à sujet et à objet froidement délimités, ces idées ne pouvaient pas être développées avec ampleur : elles percent cependant. Lisez, par exemple, le magistral discours prononcé à l'inauguration de la nouvelle Sorbonne où Hermite fait l'historique de l'activité scientifique des professeurs ses devanciers ; et vous noterez avec quelle complaisance marquée il cite cette phrase du mathématicien Jacobi : « *Habemus hic praeclarum exemplum, nisi animo praeformata sint problemata, fieri posse ut vel ante oculos posita gravissima inventa non videamus.* »

Pour le philosophe et pour le savant qui s'intéressent à l'histoire et à l'évolution des idées, les quatre volumes des œuvres d'Hermite seront une mine de documents de premier ordre, et tous sauront le plus grand gré à M. Émile Picard d'avoir mené à excellent terme cette précieuse publication.

G. Bertrand.

LITTÉRATURE

François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe. *Correspondances inédites de F. Buloz, Alfred de Vigny, Brizeux,*

Sainte-Beuve, Mérimée, George Sand, Alfred de Musset, etc., par Marie-Louise Pailleron. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1919), in-8 de II-461 p., avec plusieurs illustrations. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Pontmartin et Edmond Biré, — Edmond Biré surtout, — auraient été charmés en lisant ces Souvenirs de « vie littéraire » ; ces « Correspondances inédites » auraient excité leur critique, animé leur verve et enrichi leur documentation sur une époque qui les passionnait. Sans posséder les qualités de ces maîtres, le modeste lecteur peut, lui aussi, glaner dans ces pages abondantes en détails, curieuses, souvent caractéristiques, toujours instructives parfois même au détriment de ces écrivains chez qui la valeur morale était rarement au niveau du mérite intellectuel. Mme Marie-Louise Pailleron ouvre à notre profit, au profit de la vérité historique, ses archives de famille, les papiers de son grand-père François Buloz, fondateur, directeur et inspirateur de la *Revue des Deux Mondes*. Nous aurons trois ou quatre volumes de ces récits où les documents s'enchassent, et à l'avance nous nous en réjouissons fort, ayant pris grand intérêt au tome premier. N'exagérons pas, ce sont les petits côtés, parfois inélégants, de toute cette littérature sémillante, l'envers du théâtre où brillèrent les grands acteurs de ces temps-là. Les confidences les plus intimes, les plus typiques concernent Edgard Quinet, Gustave Planche, Sainte-Beuve ; le premier apparaît plus sympathique à ses débuts qu'on ne le jugera plus tard ; le portrait de Sainte-Beuve demeure assez flatté ; de Mérimée, figure égoïste et sceptique, on nous donne une lettre (décembre 1832) très curieusement amusante (p. 254) ; de l'intérieur de sa mère une description très pittoresque (p. 260), peut-être la meilleure page de ce volume ; de Cousin, un portrait à l'emporte-pièce par la princesse Belgiojoso (p. 312) ; l'affaire de ce Libri, savant peut-être, grand homme de la libre-pensée, et en somme détrousseur des bibliothèques publiques confiées à sa garde, est présentée sous des couleurs relativement favorables ; des aventures passionnelles de George Sand avec Alfred de Musset, le récit nous est donné une fois de plus, avec des lettres inédites adressées à Buloz, le grand bailleur de fonds, généreux et confiant, de ces bohèmes de la vie romantique. Vingt autres noms nous apparaissent dans ce cercle de la *Revue* à ses débuts et bientôt dans son plein succès ; il y en a plusieurs d'oubliés, aujourd'hui ; tous sont intéressants à retrouver, à suivre, à connaître.

G. de G.

HISTOIRE

Le Prêtre-soldat dans l'histoire, par Oscar Havard. Paris, Blond et Gay, 1918, in-16 de VIII-448 p. — Prix : 6 fr. 50

Un beau sujet dont l'ampleur domine les coïncidences du temps

actuel ; M. Oscar Havard l'a traité amplement. Il trace un vaste tableau d'ensemble depuis le temps des Césars jusqu'à nos jours ; il y expose la doctrine de l'Église sur la guerre et le service des clercs, en montrant (on aurait facilement cru tout le contraire) combien souvent et utilement les ministres de Dieu ont pris et dû prendre part aux choses guerrières. Luttes contre les Barbares et l'Islam, contre les Normands, les Sarrasins : l'évêque *defensor civitatis*, soutien par les armes de la paix publique ; les expéditions du xie siècle commandées par le Pape ou un évêque en personne : les croisades contre Turcs, Albigeois, hérétiques ; le clergé défenseur du sol national pendant la guerre de Cent Ans ; etc. Divers chapitres forment des morceaux d'ensemble sur des points particuliers : la Chevalerie, la Papauté et la Turquie, la Ligue en France, les luttes fratricides inaugurées par la Réforme et les révoltes protestantes. — A signaler des développements curieux, peu connus, sur tout ce groupe « d'évêques-généraux » du temps de Richelieu. Le raccourci de l'action du prêtre aux armées pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire tourne un peu brusquement ; la matière était moins riche. Il y a des pages à retenir sur la chouannerie (aussi bien en 1815 qu'en 1793) ; sur la glorieuse petite armée pontificale réunie pour la défense de Pie IX. Ce qui a trait à la guerre de 1870 aurait pu être développé ; on a indiqué les points principaux des luttes soutenues dans nos colonies au nom de la civilisation chrétienne par nos missionnaires. Naturellement le livre se termine par une vue d'ensemble à propos de nos « prêtres-soldats » de la guerre actuelle ; des noms glorieux sont ici cités. L'auteur n'a pas cru devoir aborder, dans la crainte de l'écourter, le chapitre capital du rôle de nos aumôniers militaires. C'est en effet un sujet qui mérite une étude spéciale. Pour la forme on ne peut s'empêcher de remarquer une certaine prétention de style. Pour le fond, je ne doute pas de l'orthodoxie rigoureuse de l'auteur qui a pris la plume en historien non en théologien. J'ajouterai, pour finir, un compliment doublé un regret : les sources historiques indiquées en note sont nombreuses ; pourquoi n'en avoir pas dressé à la fin une bibliographie générale ? Elle eût été précieuse et eût ajouté à l'utilité d'un grand travail qui restera toujours à consulter.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La France au Maroc, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris et Nancy. Berger-Levrault, 1918. in-16 de 64 p., avec une carte. — Prix : 0 fr. 90.

Le Maroc de 1918, par HENRY DUGARD. Paris, Payot, 1918, in-16 de 286 p. — Prix : 4 fr. 50.

Au Maroc. Marakech et les ports du sud, par le comte MAURICE DE PÉRIGNY. Paris, Pierre Roger, s. d. (1918), petit in-8 de 255 p., avec 25 photogravures hors texte et 2 cartes. — Prix : 4 fr.

Les Énergies françaises au Maroc, *études économiques et sociales*, par le comte DE LA REVELIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-8 de XIV-563 p., avec 15 cartes et plans. — Prix : 15 fr.

Voici quatre livres sur le Maroc, quatre livres très différents les uns des autres, mais qui n'en méritent pas moins, à des titres divers, de retenir l'attention. Il importe de les examiner successivement.

— Le premier, *la France au Maroc*, de M. André Lichtenberger, ne fait que courir sur les sommets. C'est un aperçu d'ensemble, plein d'expressions heureuses et de faits topiques, de l'œuvre accomplie par notre patrie depuis le jour où elle a placé le Maghreb el Aksa sous son autorité jusqu'à l'heure présente. Comme introduction générale à des lectures plus développées, comme cadre où faire entrer graduellement des notions plus complètes et plus précises, on ne saurait souhaiter mieux ; par la clarté de son exposition, par l'heureuse proportion de ses différentes parties, par leur rigoureux enchaînement, M. André Lichtenberger a su faire un travail vraiment lumineux, très intéressant et très instructif à la fois. Ceux qui savent s'en serviront comme d'un memento ; pour les autres, ce sera une révélation.

— M. André Lichtenberger prévoit que, dans quelques années, « le Maroc sera le joyau incontesté de notre empire » ; M. Henry Dugard pense de même, et c'est pourquoi il s'efforce d'appeler sans relâche l'attention sur ce pays, d'en faire chaque année connaître les progrès, d'y entraîner les hommes d'action, « en particulier — dit-il — ces jeunes gens énergiques qui veulent, après la guerre, venir faire fortune dans nos colonies et nos pays de protectorat. » Mais comment M. Henry Dugard entend-il les convaincre ? En leur montrant les choses telles qu'elles sont, en leur en donnant une idée exacte, en en suivant l'évolution au jour le jour. Voilà précisément ce qu'il avait commencé de faire dans *le Maroc de 1917* ; voilà ce qu'il continue dans *le Maroc de 1918*, dont l'esprit et le but demeurent invariablement les mêmes : M. Dugard ne quitte pas un seul instant le terrain sur lequel il s'est placé d'abord, celui du développement économique, agricole, commercial et industriel de « notre jeune et alerte Maroc. » Des bibliographies infra-paginales et des appendices précis ajoutent à l'intérêt de ce volume, où d'autres que les hommes d'action trouveront à butiner ; les historiens y relèveront, par exemple, sur l'intervention des Allemands au Maroc, des détails très dignes d'être retenus et que, pour ma part, je n'avais encore jamais vus signalés.

On trouve également quelques détails de ce genre dans le volume que le comte Maurice de Périgny vient d'écrire sur *Marrakech et les Ports du sud* du Maroc. Après nous avoir parlé l'année dernière de *Fès, la capitale du nord* de la contrée, ce voyageur devait naturellement s'occuper de Marrakech ; il n'y a pas manqué, pour notre plus

grand agrément et pour notre instruction tout à la fois. Chargé en effet, à Marrakech, par le général Lyautey, d'une mission analogue à celle qu'il avait si bien remplie précédemment dans la capitale du nord, le comte Maurice de Périgny a recueilli sur le commerce et les industries de cette ville, comme aussi sur les ressources de la région, les renseignements les plus précis ; il en fait bénéficier son lecteur, et de même fait-il pour ses observations sur les populations diverses qui contribuent à rendre Marrakech une ville capitale, et pour ses remarques sur les transformations de cette cité. Deux chapitres consacrés, le premier à un aperçu historique et le second à la politique des grands caïds, précèdent cette consciencieuse étude sur Marrakech, à laquelle font suite une description de la région dont cette ville est le centre et une rapide esquisse historique et économique des trois ports par où s'écoulent les produits de cette même région : Mogador, Saffi et Mazagan. De bonnes photogravures et deux cartes accompagnent ce nouveau travail du comte Maurice de Périgny.

— Peut-être trouvera-t-on dans *Marrakech et les ports du sud* un ou deux passages où le comte M. de Périgny a un peu dépassé sa pensée (cf., en particulier, à la p. 23, la phrase relative aux belles statues qui ornaient jadis le palais du Bedi, bâti par El Mançour) ; rien de tel dans *les Énergies françaises au Maroc*, du comte de la Revelière. Ici nous ne sommes plus en présence d'une esquisse d'ensemble, ni d'études de détail, ni d'articles de vulgarisation constituant autant de chapitres d'un agréable volume ; voici un gros ouvrage très travaillé, bourré de chiffres et de faits, rédigé à la suite d'enquêtes et d'observations sur place, contrôlées et complétées par de minutieuses recherches dans les livres. Est-ce, à proprement parler, avec ses tableaux statistiques, avec ses renseignements précis de toute nature, un ouvrage de vulgarisation ? — Nous sommes bien plutôt tenté de voir dans les *Énergies françaises au Maroc* un rapport d'homme d'affaires, un rapport d'ensemble ou, si l'on préfère, un « état de situation », très travaillé et très exact, mais destiné à être complété, sur chaque région géographique ou dans chaque ordre d'idées, par des travaux de détail plus étudiés encore ; tels — pour n'en citer qu'un exemple, — le volume de M. J. Goulven sur *le Pays des Doukkala*, ou encore les monographies du comte M. de Périgny dont il vient d'être question. Ce rapport, qu'accompagnent des annexes, des plans, des statistiques en très grand nombre, traite successivement de la propriété, des villes principales, des voies de communication et des fleuves, puis de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Sa conclusion est qu' « au Maroc, plus que partout ailleurs, il ne suffit pas d'avoir des idées et de les remuer au hasard : il faut les réaliser avec méthode et esprit de suite, sans défaillances ni dispersion. » Rien de

plus exact ; aucun conseil ne saurait être plus profitable, surtout pour qui veut réussir là-bas... Lisez donc, vous tous qui voulez connaître le Maroc, le gros volume du comte de la Revelière, vous y apprendrez beaucoup, et des choses utiles, et des faits précis.

HENRI FROIDEVAUX.

Les Pêches maritimes. Un tour sur le Dogger-Bank, par HENRI MALO. Paris, Bossard, 1918, in-16 de 127 p., avec une carte et 8 photographies. — Prix : 3 fr. 90.

Le « Dogger-Bank » n'est connu, pour beaucoup de Français, que par l'attaque, née dans l'imagination slave, de la flotte russe par des torpilleurs japonais, et qui se serait produite en mer du Nord, dans le voisinage de ce banc. En réalité, cet épisode n'est qu'une page, sans importance réelle, de l'histoire de ce célèbre lieu de pêche, où, chaque jour, des centaines, des milliers peut-être, de chalutiers viennent récolter de quoi assurer l'existence de populations entières.

M. Henri Malo, qui connaît et aime la mer et les marins, a été faire un tour sur le « Dogger-Bank » et raconte simplement ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, en l'illustrant d'excellentes photographies. Ces pages ne seraient qu'un récit vivant et d'ailleurs fort intéressant, si elles n'étaient complétées par un chapitre où l'auteur compare les procédés de pêche français, les mœurs de nos pêcheurs et de nos armateurs, avec ce qui se fait chez nos voisins, Anglais, Belges ou Allemands. Et, vraiment, les conclusions de ces études sont navrantes. Elles prouvent que dans le domaine de la pêche, comme, hélas ! dans bien d'autres, la routine, la mauvaise volonté, règnent en maîtresses et paralysent tous les efforts, toutes les initiatives. Une phrase qui en dit long, résume les réflexions terminant cet excellent volume : « Notre production en poissons est moitié moindre que celle de la Grande-Bretagne, avec un chiffre de pêcheurs sensiblement égal. » Dieu veuille que les leçons qui se dégagent du petit livre de M. Henri Malo soient comprises et mises à profit.

J. C. T.

Vie de Mgr Julien Loth, protonotaire apostolique, curé de Saint-Maclou, par GEORGES LOTH. Rouen, Lainé ; Paris, Téqui ; Haton, 1916, in-8 de XVI-787 p., avec 2 planches.

Mgr Julien Loth, protonotaire apostolique et curé de Saint-Maclou de Rouen, aurait probablement occupé une chaire épiscopale, si ses opinions politiques et ses relations avec la famille d'Orléans ne l'en avaient écarté sous le régime du concordat si néfaste pour le bon choix des évêques. Il fut un éminent professeur, un orateur éloquent et un écrivain distingué. Prêtre d'une grande piété, il s'acquitta pendant de longues années avec un zèle infatigable et un succès des plus

heureux du ministère dont il fut chargé dans son diocèse. Et cependant on ne peut pas voir en lui une de ses grandes figures qui jalonnent l'histoire de l'Église de France. Aussi M. Georges Loth, son frère et son historien, s'efforce-t-il de justifier une biographie dont certaines personnes pourraient mettre en doute l'opportunité. De pareils scrupules font honneur à M. Georges Loth, mais qu'il se rassure ; il aura l'approbation non seulement des Normands qui tenaient en si grande estime le curé de Saint-Maclou, mais également de tous ceux qui, en dehors de la Normandie, pensent qu'on ne doit pas laisser périr la mémoire des hommes qui, sans s'être imposés à l'attention de tout un pays par des actions extraordinaires, ont honoré le milieu plus restreint où ils ont vécu par toute une série d'œuvres de grande valeur. Du reste, nombreux sont les lecteurs qui éprouvent un charme plus grand à parcourir l'histoire de personnes plus rapprochées d'eux par la simplicité de leur vie que celle des personnages qui les dominent de toute la hauteur où ils se sont placés et qu'on appelle les grands hommes. M. G. Loth a d'ailleurs adopté pour cette biographie un plan excellent. S'effaçant lui-même le plus possible, il laisse parler les faits. Très simplement il expose les détails de la vie du vénéré prélat et met sous nos yeux les jugements portés sur eux par les personnes que leur situation autorisait à les apprécier. Mgr Loth avait écrit une cinquantaine d'ouvrages historiques. Or, la plupart d'entre eux nous deviennent presque familiers, grâce aux extraits bien choisis qui nous en sont donnés. Mais son œuvre littéraire la plus importante sans contredit fut la *Semaine religieuse* du diocèse de Rouen qu'il fonda en 1867 et dans laquelle il publia d'innombrables articles jusqu'au jour où elle disparut en 1901. Les détails qui nous sont donnés sur ce périodique si apprécié, dont il fut l'âme pendant trente-quatre ans, nous apprennent qu'on ne peut se dispenser de le consulter, lorsqu'on veut étudier le passé historique et littéraire du diocèse de Rouen. En somme, l'intérêt que nous prenons à étudier la vie si active de Mgr Loth est doublé par ce qu'elle nous fait connaître des hommes et des choses de la région où elle s'est déroulée, c'est-à-dire de la Normandie. Nous sommes persuadé que tel sera l'avis de tous ceux qui liront cette biographie écrite, nous sommes heureux de le dire, dans un style très simple, très clair, en résumé des plus agréables.

LÉON CLUGNET.

BULLETIN

L'Existence de Dieu, par l'abbé EUGÈNE DUPLESSY. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 79 p. — Prix : 0 fr. 60.

M. l'abbé Duplessy se propose de publier un *Cours supérieur de religion*. Les premiers feuillets, que nous avons ici réunis dans un opuscule à part,

répondent à cette question : Dieu est-il ? L'auteur y expose les arguments traditionnels à sa manière personnelle qui est faite de clarté, de bonne foi, de méthode rigoureuse, d'argumentation pressante, sans rien d'encombrant, d'inutile ou d'inexpliqué, dans un langage d'homme à homme, aussi direct et actuel que possible, pailleté de traits rapides et de réflexions lumineuses d'où jaillit un éclair. Il serait difficile de parler avec plus d'aisance et d'à-propos des plus hautes questions. Souhaitons d'avoir à constater au plus tôt, dans la suite du Cours, ces belles qualités. C. L.

Épis de bon grain, *paroles de lumière et de paix*, par Alfred Bernard. Paris, Beauchesne, 1918, in-18 carré de 262 p. — Prix : 3 fr.

Il n'y a pas d'ivraie parmi ces épis. Tous sont chargés de grain, et ce grain, répandu dans une terre bien préparée, y fructifiera comme une semence bienfaisante, favorisant la germination des idées les plus fécondes sur Dieu, la fin de l'homme et le but de la vie, l'Incarnation et l'Eucharistie, la vie chrétienne et l'esprit moderne, les œuvres de charité, la prière et la mort.

On ne saurait trop réfléchir sur ces grands sujets. On se félicitera d'y être aidé par les indications d'un esprit à qui ce travail est familier.

La Mystique d'Al-Gazzali, par le Dr Miguel Asin Palacios. Beyrouth (Syrie), 1914, in-4 de 37 p.

Le Mémoire de M. Asin Palacios, lu en partie à la Semaine d'ethnologie religieuse de Louvain, le 3 septembre 1913, et publié dans le tome VII (p. 67-104) des *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, expose la doctrine mystique d'un des plus célèbres théologiens de l'Islam, Gazzali ou Ghazali, surtout d'après la quatrième partie de son œuvre maîtresse intitulée : *Vivification des sciences religieuses*. On ne saurait trop féliciter l'auteur de ce travail, la matière étant, comme il le dit lui-même, difficile à résumer « à cause de la subtilité des concepts et de l'ampleur brillante de la forme. »

Après avoir énuméré les treize degrés par lesquels l'âme s'élève sans cesse vers Dieu : pénitence, patience, gratitude, crainte et espérance, pauvreté, renoncement au monde, abnégation de la volonté, amour divin, pureté et sincérité d'intention, examen de conscience, méditation, extase, il conclut en donnant un aperçu des sources et de l'influence de cette remarquable synthèse philosophico-théologique. Empruntée à la fois à l'islamisme, au christianisme, à la doctrine des Yoghis, au judaïsme essénien, et aux réminiscences plotiniennes, elle a joué, depuis le XIe siècle, un grand rôle dans la vie de l'Islam. Elle est toujours en honneur à la Mecque, au Caire, à Fez et aux Indes. Elle est à la base de tous les livres soufis dont se servent les dévots musulmans. Elle a passé en partie, au moyen âge, dans le rabbinisme espagnol et provençal et, par lui, dans certaines œuvres scolastiques telles que le *Pugio fidei* du dominicain catalan Raymon Martin. H. Guérin.

A New Dictionary English-French and French-English. *With figured pronunciation*, Paris, Didier, 1918, in 32 cartonné de II 263+I-269 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce dictionnaire, évidemment destiné à pouvoir se placer dans la poche, réunit en moins de cinq cent quarante petites pages le double vocabulaire

anglais-français et français-anglais ; on ne sera donc pas surpris si le caractère en est un peu fin, quoique suffisamment distinct, et si le papier en est un peu mince. Pour ses dimensions, il est fort complet, plus complet même, en ce point, que de plus gros lexiques ; il contient en effet nombre de vocables techniques et de termes de langage et même de l'argot militaire, mis en circulation par la guerre. La prononciation des mots est figurée avec soin ; deux listes d'abréviations anglaises et françaises, dont beaucoup sont d'usage assez récent, forment un appendice utile, que suit un tableau comparatif des poids, mesures et monnaies de France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis. L'ouvrage est estimable et commode ; il rendra des services. A. Barbeau.

Le Dernier Pèlerinage de « l'Étoile » en Terre-Sainte, par B. Bédaoui. Paris, Bonne Presse, s. d. (1918) gr. in-8 de 93 p., avec gravures. — Prix : 2 fr.

La fin d'un bateau est une chose triste, lamentable, pénible au cœur d'un marin. Or, quel bateau fut plus aimé et, par suite, plus regretté que « l'Étoile, » si cher à tant de pèlerins ? Il était donc juste qu'avant d'être livrée aux démolisseurs, « l'Étoile » fût célébrée dignement. C'est la tâche que se donna M. E. Bédaoui, en racontant le dernier pèlerinage de « l'Étoile » qui, s'il ne fut peut-être pas le plus beau de tous, fut presque certainement le plus complet et le plus réussi. Les pèlerins de 1913 ont fait, en effet, un merveilleux voyage dans la Méditerranée orientale. Ils ont vu Corinthe, Athènes, le Mont Athos, Constantinople, la Syrie et la Palestine, l'Égypte, Messine et Naples. Ce long périple est raconté dans un style simple, naturel, très vivant. Il est émaillé d'agréables réflexions philosophiques, de réminiscences historiques, de jolies descriptions et l'ensemble forme un volume intéressant, d'une lecture très facile. J. C. T.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Avec M. Maurice Bellom, la science perd un érudit de premier ordre ; il s'est éteint le 5 mai dernier. Né à Fontainebleau, le 10 août 1865, il fut élevé au lycée du Puy, continua successivement ses études au collège de Beauvais et au Collège Stanislas, entra à l'École des mines, puis, élève de l'École polytechnique, il sortit dans la promotion de 1884, prit sa licence en droit et fut nommé en 1906 professeur à l'École des mines (section d'économie industrielle) et ingénieur en chef de première classe en 1911. Membre des Sociétés d'économie politique, de statistique, d'économie sociale, de législation comparée, etc., il prit part à de nombreux congrès. Parmi les travaux qu'il a publiés on peut citer : *Les Caisses de secours et d'assurance pour les ouvriers mineurs du district de Freiberg (Saxe royale)* Paris, 1890, in-8) ; — *De l'État actuel de la législation étrangère relative à la réglementation du travail des adultes, des femmes et des enfants* (Paris, 1890, in-8) ; — *Étude de la législation allemande en matière d'assurance contre la maladie d'après le projet de loi du 22 novembre 1890* (Paris, 1891, in-8) ; — *Étude des coefficients de risques adoptés en Autriche en matière d'accidents du travail* (Paris, 1890, in-8) ; — *Étude des établissements d'assurance contre les accidents, institués en Autriche par la loi du 28 décembre 1887* (Paris, 1891, in-8) ; — *Étude sur la loi allemande relative à*

l'industrie et sur les projets de modification dont elle a été l'objet (Paris, 1891, in-8) ; — *Étude sur les tribunaux industriels allemands* (Paris, 1891, in-8) ; — *Note sur le projet portant modification de la loi allemande relative à l'industrie* (Paris, 1891, in-8) ; — *De l'Organisation des caisses de secours pour les ouvriers mineurs en Autriche* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Statistique de la morbidité en Allemagne et en Autriche* (Paris, 1891, in-8) ; — *Le Verrier d'Hirschberg, étude monographique de la population ouvrière d'une vallée du Rieseugebirge (Basse-Silésie)* (Paris, 1891, in-8) ; — *Étude de l'assurance contre la maladie, organisée en Autriche par les lois du 30 mars 1888 et du 4 avril 1889* (Paris, 1891, in-8) ; — *Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1891. Section des sciences économiques et sociales. Des organes institués à l'étranger en vue de faciliter la conciliation et l'arbitrage entre patrons et ouvriers* (Paris, 1892, in-4) ; — *La Législation des sociétés de secours mutuels devant le Parlement français* (Paris, 1895, in-8) ; — *La Question des retraites ouvrières dans les pays étrangers* (Paris, 1897, in-8) ; — *Études sur la statistique des accidents dans les mines allemandes* (Paris, 1898, in-8) ; — *De la responsabilité en matière d'accidents du travail, commentaire de la loi du 9 avril 1898 et des décrets du 28 février 1899, portant règlement d'administration publique pour l'exécution de cette loi* (Paris, 1899, in-8) ; — *Note sur des accidents survenus dans l'emploi des récipients de vapeur* (Paris, 1900, in-8) ; — *Les Résultats de l'assurance ouvrière à la fin du* XIXe *siècle* (Nancy, 1901, in-8).

— Le folklore fait en France la plus douloureuse des pertes avec la mort de M. Emmanuel Cosquin, décédé le 18 avril, à Vitry-le-François, dans sa 78e année. Né en 1841 dans la même ville, il resta toujours fidèlement attaché à son lieu de naissance, comme il montra la même fidélité ferme et éclairée à sa foi religieuse et à sa foi monarchique. Il avait fait ses études juridiques, mais il ne tarda pas à se consacrer entièrement et exclusivement à la recherche et à l'examen des traditions populaires dans lesquelles il ne tarda pas à devenir un maître incontesté, aussi estimé à l'étranger qu'en France. La consultation des bibliothèques et les relations épistolaires qu'il entretenait avec de nombreux érudits lui fournissaient les éléments des beaux et multiples travaux qu'il exécutait dans le calme de sa retraite provinciale. La Société des sciences de Vitry-le-François le comptait naturellement au nombre de ses associés. Dès 1886 l'Académie française avait couronné ses *Contes de Lorraine* ; en 1902 l'Académie des inscriptions l'élut correspondant. De bonne heure des liens l'avaient attaché à la Société bibliographique ; et la *Revue des questions historiques* eut à honneur de publier quelques-uns de ses mémoires toujours si érudits, si ingénieux et d'une science si sûre, si hardie et si prudente à la fois. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Les Contes populaires européens et leur origine* (Paris, 1873, in-8) ; — *La Vraie et la fausse Infaillibilité du Pape* (Paris, 1873, in-18) ; — *Les Contes populaires et leur origine, dernier état de la question* (Bruxelles, 1875, in-8) ; — *Contes populaires lorrains recueillis dans un village du Barrois, à Moutiers-sur-Saulx (Meuse), avec des remarques* (Nogent-le-Rotrou, 1876, in-8) ; — *Le Concile du Vatican, son caractère, ses actes* (Paris, 1877, in-18) ; — *Un Problème historique. A propos du conte égyptien des Deux Frères* (Le Mans, 1877, in-8) ; — *Contes populaires de Lorraine comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers et précédés d'un essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens* (Paris, 1886, 2 vol. in-8) ; — *Congrès international des traditions populaires en 1889. L'Origine des contes populaires euro-*

péens et les théories de M. Lang, mémoire présenté au Congrès des traditions populaires de 1889 (Paris, 1891, in-8) ; — *La Légende du page de sainte Élisabeth de Portugal et le Conte indien des Bons Conseils* (Paris, 1903, in-8) ; — *La Légende du page de sainte Élisabeth de Portugal et les Contes orientaux (post-scriptum)* (Paris, 1903, in-8) ; — *Fantaisies biblico-mythologiques d'un chef d'école, Edmond Stucken, et le Folk-Lore* (Paris, s. d., in-8).

— Le docteur Charles Fernet, qui vient de mourir à 82 ans, laisse une œuvre considérable. Il naquit à Paris, le 8 février 1838. Après de sérieuses études, il fut interne dans les hôpitaux de 1861 à 1866, soutint brillamment sa thèse en 1865, fut agrégé à la Faculté de médecine et, en 1872, devint médecin des hôpitaux en même temps qu'il était nommé professeur à la Faculté de médecine. En 1897 il fut élu membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale). Citons parmi ses ouvrages : *Du Rhumatisme aigu et de ses diverses manifestations* (Paris, 1865, in-8) ; — *De l'Oligurie et de l'anurie hystériques et des vomissements qui les accompagnent, note lue à la Société médicale des hôpitaux de Paris, dans la séance du 14 mars 1873* (Paris, 1873, in-8) ; — *De la Pneumonie aiguë et de la névrite du pneumo-gastrique, pathogénie de la pneumonie* (Paris, 1878, in-8) ; — *De la Sciatique et de sa nature* (Paris, 1878, in-8) ; — *Des Manifestations cérébro-spinales de la fièvre typhoïde*, en collaboration avec le docteur Maurice Letulle (Paris, 1879, in-8) ; — *De la Pneumonie franche aiguë, de son évolution et de sa crise* (Paris, 1881, in-8) ; — *De la Digitale dans les maladies du cœur* (Paris, 1882, in-8) ; — *De la Tuberculose péritonéopleurale subaiguë* (Paris, 1884, in-8) ; — *Notice sur la vie et les œuvres de Noël Gueneau de Mussy, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu* (Paris, 1885, in-8) ; — *Note sur un cas d'endocardite ulcéreuse* (Paris, 1885, in-8) ; — *Sur une épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi à Pierrefonds en 1886* (Paris 1887, in-8) ; — *Des Séries morbides parallèles* (Paris, 1893, in-8) ; — *Exposé des titres et travaux scientifiques du Dr Charles Fernet* (Paris, 1893, in-8) ; — *Rapport général à Monsieur le ministre de l'intérieur sur les épidémies qui ont régné en France pendant l'année 1898, fait au nom de la Commission permanente des épidémies de l'Académie de médecine* (Melun, 1900, in-4) ; — *De la Compresse hydrothérapique appliquée sur la poitrine* (Paris, 1903, in-8) ; — *Les Satellites de l'alcoolisme* (Paris, 1906, in-8) ; — *De la Propreté, étude d'hygiène* (Paris, 1909, in-8) ; — *Sur l'herpès de la peau et des membranes muqueuses* (Paris, 1910, in-8) ; — *De la Gymnastique auriculaire et de son application au traitement de la surdité* (Paris, 1911, in-8) ; — *De la Créosote dans le traitement de la tuberculose pulmonaire* (Paris, s. d., in-8) ; — *Deux cas de pleurésie médiastine, l'une purulente, l'autre gangreneuse, traités et guéris par la thoracotomie* (Paris, s. d., in-8) ; — *De la Gymnastique abdominale appliquée au traitement de la constipation habituelle* (Paris, s. d., in-8) ; — *De l'Infection tuberculeuse par la voie génitale* (Paris, s. d., in-8) ; — *Des Injections intrapleurales antiseptiques dans les pleurésies infectieuses* (Paris, s. d., in-8) ; — *Des Injections intra-pulmonaires antiseptiques dans le traitement de la phtisie pulmonaire* (Paris, s. d., in-8) ; — *Paludisme et lymphome* (Paris, s. d., in-8) ; — *Des Pleurésies séro-fibrineuses (classification, diagnostic, pronostic)* (Paris, s. d., in-8) ; — *Du Traitement antiseptique direct des maladies infectieuses des cavités séreuses (pleurésies, péritonites, arthrites)* (Paris, s. d., in-8) ; — *Du Traitement des pleurésies purulentes et infectieuses par les injections intrapleurales* (Paris, s. d., in-8).

— Sir John Pentland Mahaffy, prévôt du Trinity College de Dublin, est mort dans cette ville le 30 avril, âgé de 80 ans. Né en Suisse, à Chappo-

naire, où résidaient ses parents, le 26 février 1839, c'est là et en Allemagne qu'il commença ses études, dans la maison de sa famille. Il les acheva au Trinity College de Dublin, où il fit toute sa carrière. Il y devint en 1871 professeur d'histoire ancienne L'histoire ne fut d'ailleurs pas seule à l'occuper et il a donné quelques études philosophiques remarquées. Son premier livre fut même une traduction d'un morceau de Kuno Fischer sur Kant : *A commentary on Kant's critick of the pure reason* (London, 1866, in-8). Ses principales publications sont les suivantes : *Twelve lectures on primitive civilization* (London, 1868, in-8) ; — *Prolegomena to ancient history* (London, 1871, in-8) ; — *Kant's critical philosophy* (London, 1872-1874, 3 vol. in-8) ; — *Social life in Greece* (London, 1874, in-8), souvent réimprimé ; — *Greek antiquities* (London, 1876, in-8) ; — *Rambles and studies in Greece* (London, 1876, in-8) ; — *The Attic orator* (London, 1876, in-8) ; — *A History of classical Greek literature* (London, 1880, 2 vol. in-8) ; — *Descartes* (Edinburgh, 1880, in-12) ; — *Old Greek education* (London, 1881, in-8) ; — *The Decay of modern preaching* (London, 1882, in-8) ; — *Alexander's empire* (London, 1887, in-8) ; — *Greek life and thought, from the age of Alexander to the Roman conquest* (London, 1887, in-8) ; — *The principle of the art of conversation* (London, 1887, in-8) ; — *Sketches from tour through Holland and Germany* (London, 1888, in-8) ; — *Greek pictures* (London, 1890, in-8) ; — *Greek world under Roman Sway* (London, 1890, in-8) ; — *Problems in Greek history* (London, 1892, in-8) ; — *Empire of the Ptolemies* (London, 1895, in-8) ; — *A Survey of Greek civilisation* (London, 1897, in-8) ; — *History of Egypt under the Ptolemaic dynasty* (London, 1899, in-8) ; — *An epoch in Irish history : Trinity College* (London, 1903, in-8) ; — *Progress of Hellenism in Alexander's empire* (London, 1905, in-8) ; — *Silver age of the Greek world* (London, 1906, in-8) ; — *What have the Greeks done for modern civilization* (London, 1909, in-8). C'est sous sa direction qu'a été faite la traduction anglaise de l'*Histoire des Romains* de V. Duruy.

— M. Ludwig Geiger, qui est mort en janvier, était le fils d'un rabbin juif bien connu, Abraham Geiger. Né à Breslau le 5 juin 1848, il suivit les cours des universités d'Heidelberg, de Goettingen et de Bonn. *Privat docent* de littérature allemande à l'Université de Berlin (1873), il y devint professeur en 1880. C'est surtout l'histoire de littérature française et allemande depuis le XVIe siècle qui l'occupa. De 1882 jusqu'à sa mort, il dirigea le *Gœthe-Jahrbuch*. Il fut aussi le directeur et le fondateur de la *Vierteljahrschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance* (1885-1886), puis de la *Zeitschrift für vergleichende Litteratur-Geschichte* (1887-1891). Il ne négligeait pas non plus les études juives et il fut un des collaborateurs de la *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland* et de l'*Allgemeine Zeitung der Juden* qu'il dirigeait. Voici ses principaux ouvrages : *Ueber Melanthons Oratio continens historiam Capnionis* (Frankfurt, 1868, in-8) ; — *Das Studium der hebraischen Sprache in Deutschland vom Ende des 15. bis zur Mitte des 16. Jahrh* (Breslau, 1870, in-8) ; — *Johann Reuchlin* (Leipzig, 1871, in-8) ; — *Geschichte der Juden in Berlin* (Berlin, 1871, in-8) ; — *Quid de Judaeorum moribus atque institutis scriptoribus romanis persuasum fuerit* (Berlin, 1873, in-8) ; — *Petrarka* (Leipzig, 1874, in-8) ; — *Mittheilungen aus Handschriften* (Leipzig, 1876, in-8) ; — *Johann Rucheins Bilfrechtsew* (Stuttgart, 1875, in-8) ; — *Deutsche Satiriker des XV. Jahrhs* (Berlin, 1877, in-8) ; — *Zur Entwickelungs geschichte der Menschheit* (Stuttgart, 1878, in-8) ; — *Der Ursprung der Sprache* (Stuttgart, 1878, in-8) ; — *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Firlijimini* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Goethe und die*

Renaissance (Berlin, 1887, in-8) ; — *Vor hundert Jahre* (Braunschweig, 1889, in-8) ; — *Vortrage und Versuche* (Dresden, 1890, in-8) ; — *Augustin, Petrarca, Rousseau* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Berlin 1683-1840* (Berlin, 1893-1895, 2 vol. in-8) ; *Karoline von Günderode und ihre Freunde* (Stuttgart, 1895, in-8) ; — *Dichter und Frauen* (Berlin, 1896-1899, 2 vol. in-8) ; — *Aus Alt-Weimar* (Berlin, 1897, in-8) ; — *Die Cultur der Renaissance in Italien* (1e éd. de l'ouvrage de Jakob Burckhardt (Leipzig, 1898, 2 vol. in-8) ; — *Goethe in Frankfurt a M. 1797* (Frankfurt, 1894, in-8) ; — *Das junge Deutschland und die preussische Censur* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Therese Huber* (Stuttgart, 1901, in-8) ; — *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV* (Frankfurt, 1902, in-8) ; — *Aus Chamissos Frühzeit* (Berlin, 1905, in-8) ; — *Ludwig Borne 's Berliner Briefe, 1828* (Berlin, 1905, in-8) ; — *Briefwechsel des jungen Borne und der Henriette Herz* (Oldenburg, 1905, in-8) ; — *Iffland 's Briefe* (Berlin, 1904-1905, 2 vol. in-8) ; — *Das junge Deutschland* (Berlin, 1907, in-8) ; — *Goethe und die Seiren* (Leipzig, 1908, in-8) ; — *Goethe, sein Leben und Schaffen* (Berlin, 1910, in-8) ; — *Die deutsche Literatur und die Juden* (Berlin, 1910, in-8) ; — *Goethe 's Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Abaham Geiger* (Berlin, 1910, in-4) ; — *Goethe und Pustkuchen* (Berlin, 1914, in-8).

— M. Georges Lafenestre, membre libre de l'Académie des beaux-arts et l'un de nos plus actifs écrivains d'art, est mort dans le courant de mai, à Paris. Né le 5 mai 1837 à Orléans, il entra, une fois achevées ses études classiques dans l'administration des beaux-arts, où il devait parcourir une carrière assez brillante. Chef de bureau en 1876, inspecteur des beaux-arts en 1879, il prit une part active à l'organisation de la section française aux expositions de Munich (1879), de Vienne (1881), d'Amsterdam (1883), d'Anvers (1885). Il fut appelé en 1886 aux fonctions de conservateur de la section de peinture du musée du Louvre et de professeur à cet établissement. Un peu plus tard (1889), Guillaume lui confia la suppléance de son cours au Collège de France. C'est en 1892 que l'Académie des beaux-arts lui donna l'un de ses fauteuils de membre libre. Ses travaux de critique artistique n'empêchèrent pas M. Lafenestre de se livrer au culte des Muses. Nous citerons de lui, sans nous arrêter à sa collaboration à de nombreuses revues et journaux (*Revue contemporaine, Revue des Deux Mondes, Moniteur universel*, etc.), les ouvrages suivants : *Les Espérances* (Paris, 1863, in-12) ; — *Idylles et chansons* (Paris, 1873, in-12) ; — *Le Livre d'or du Salon* (Paris, 1879-1890, in-4) ; — *L'Art vivant, la peinture et la sculpture aux Salons de 1868 à 1877* (Paris 1881, in-12) ; — *Bartolomeo* (Paris, 1882, in-12) ; — *Maîtres anciens, études d'histoire et d'art* (Paris, 1882, in-8) ; — *Histoire et description du Musée de Montpellier*, avec Ernest Michel (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *La Peinture italienne* (Paris, 1885, in-8) ; — *La Vie et l'œuvre de Titien* (Paris, 1886, in-fol.) ; — *Exposition universelle des beaux-arts, dix années de Salon (1879-1888)* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *Poésies* (Paris, 1889, in-16) ; — *Salon de 1887* (Paris, 1889, in-4) ; — *La Peinture en Europe*, avec Eugène Richemberger (Paris, 1893-1905, in-16) ; — *La Fontaine* (Paris, 1895, in-16) ; — *La Tradition dans la peinture française* (Paris, 1898, in-12) ; — *Artistes et amateurs* (Paris, 1899, in-8) ; — *Images fuyantes* (Paris, 1902, in-12) ; — *L'Exposition des primitifs français* (Paris, 1904, in-4) ; — *Jehan Fouquet* (Paris, 1904, in-4) ; — *Les Primitifs à Bruges et à Paris* (Paris, 1904, in-8) ; — *Molière* (Paris, 1905, in-16) ; — *La Vie et l'œuvre de Titien* (Paris, 1905, in-12) ; — *50 Dessins de Watteau* (Paris, 1907, in-4) ; — *Saint François d'Assise et Savonarole* (Paris, 1911, in-12) ; — *La Légende de saint François*

d'Assise (Paris, 1912, in-12) ; — *Le Musée Jacquemart-André* (Paris, 1914, gr. in-8).

— Avec M. Paul Mansion, mort à Caen le 25 avril, disparaît un des représentants les plus brillants des sciences mathématiques en Belgique. Né le 3 juin 1844 à Marchin-les-Huy, aussitôt après qu'il eut passé en 1867 son doctorat ès-sciences physiques et mathématiques, il fut appelé à l'Université de Gand (1867) d'abord comme chargé de cours, puis (1870) comme professeur extraordinaire et enfin (1874) comme professeur ordinaire. L'Académie de Belgique, après l'avoir nommé correspondant (1882) lui donna l'un de ses fauteuils de membres ordinaires (1887). M. Mansion qui, en même temps qu'un savant distingué, était un homme de foi, avait été l'un des créateurs de la Société scientifique de Bruxelles ; il en est resté jusqu'au bout secrétaire général, et à ce titre il entretint de cordiales relations avec la Société bibliographique. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Théorie de la multiplication et de la transformation des fonctions elliptiques* (Paris, 1870, in-8) ; — *Théorie des équations aux dérivées partielles du 1er ordre* (Paris, 1875, in-8) ; — *Éléments de la théorie des déterminants* (Mons, 1875, in-8 ; — 3e éd. en 1882) ; — *Introduction à la théorie des déterminants* (Mons, 1876, in-8) ; — *Leçons d'analyse infinitésimale* (Mons, 1877, in-8) ; — *Tables de logarithmes à douze décimales* (Bruxelles, 1877, in-8) ; — *Résumé du cours d'analyse infinitésimale* (Gand, 1877, in-8) ; — *Théorie des nombres* (Gand, 1878, in-8) ; — *Application géométrique du calcul différentiel* (Gand, 1881, in-8) ; — *Cours d'analyse infinitésimale* (Gand, 1882, in 4) ; — *Mélanges mathématiques* (Gand, 1882, in-8) ; — *Calcul intégral* (Gand, 1883, in-8) ; — *Théorie de l'élimination entre deux équations algébriques au moyen des déterminants* (Paris, 1884, in-8) ; — *Esquisses de l'histoire du calcul infinitésimal* (Paris, 1887, in-8) ; — *Le Gradual* (Gand, 1889, in-8), avec M. de Ceuleneer ; — *Notes sur la géométrie euclidienne et la géométrie non euclidienne* (Gand, 1891, in-8) ; — *Travaux scientifiques de L. Ch. Gilbert* (Paris, 1893, in-8) ; — *Les Principes fondamentaux de la géométrie, de la mécanique et de l'astronomie* (Paris, 1893, in-8) ; — *Précis de la théorie des fonctions hyperboliques* (Paris, 1884, in-8) ; — *Premiers Principes de la métagéométrie* (Paris, 1896, in-8) ; — *Travaux géométriques de E. Ch. Catalan* (Bruxelles, 1896, in-8) ; — *Mélanges mathématiques* (Paris, 1898, in-8) . — *La Réforme du programme de l'enseignement moyen* (Tournay, 1902, in-8) ; — *La Légende de Pascal* (Gand, 1903, in-12) ; — *Calcul des probabilités* (Paris, 1906, in-8). En outre ce savant a donné une collaboration active à plusieurs recueils scientifiques : à la *Mathesis*, fondée par lui en 1881, aux *Bulletins de l'Académie de Belgique*, aux *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de Paris, à la *Revue des questions scientifiques*, aux *Acta mathematica*, au *Bullettino di bibliografia e d'istoria delle scienze matematiche*, de Boncompagni, etc.

— Avec Sir William Crookes, mort dans les premiers jours d'avril à Londres, disparaît un des maîtres des sciences chimiques en Angleterre. Né le 17 juin 1832, entré en 1848 au College of chemistry, où il fut de 1850 à 1854 l'assistant de A. W. Hofmann, il devint en 1855 professeur de chimie au Training college de Chester. En 1859 il revint à Londres où il fonda les *Chemical news*, dont il ne cessa de garder la direction. Il fut aussi à partir de 1864 le directeur du *Quarterly journal of science*. En 1855 il avait découvert les sélénocyanides, en 1861 le thallium ; en 1875 il inventa le radiomètre ; en 1898 il fixa l'azote atmosphérique. Le spinthariscope, cons-

truit par lui en 1903, permet de se rendre compte visuellement de la désagrégation du radium. L'analyse spectrale, la spectroscopie, les radiations lumineuses ont été de sa part l'objet de beaux travaux. C'est lui aussi qui détermina un quatrième état de la matière, l'état extragazeux où la matière est radiante. Parmi les nombreuses récompenses qui ont reconnu les mérites de ses travaux, nous citerons la médaille d'or de notre Académie des sciences (1880), qui se l'associa plus tard comme correspondant, et celle de la Society for chemical industry (1912). La Royal Society de Londres, la British Association for advancement of sciences, la Chemical Society s'honorèrent de l'avoir comme président et un grand nombre de sociétés scientifiques de tous pays le comptèrent parmi leurs membres. On sait l'intérêt qu'il portait aux recherches psychiques et la part considérable qu'il y a prise. Parmi ses publications, nous mentionnerons : *Practical treatise on metallurgy*, avec E. Röhrig (London, 1869, 3 vol. in-8) ; — *Select methods in chemical analysis* (London, 1871, in-8, plusieurs fois réimprimé) ; — *Manufacture of beet root sugar in England* (London, 1870, in-8) ; — *Researches on the phenomena of spiritualism* (London, 1874, in-8) ; — *Handbook of dyeing and calico printing* (London, 1882, in-8) ; — *Dyeing and tissue printing* (London, 1882, in-8) ; — *Wheat problem* (London, 1899, in-8) ; — *Solution of the sewage question* (London, 1899, in-8) ; — *On scandium* (London, 1908-1910, 2 vol. in-4) ; — *Diamonds* (London, 1909, in-12) ; — *On acquired radioactivity* (London, 1914, in-8) ; — *The preparation of eyepreserving glass for spectacles* (London, 1914, in-4). De ses innombrables communications aux recueils savants, nous signalerons les suivantes : dans les *Chemical news* : *Opacity of the yellow sodaflame to eight of its own colour* (1863) ; *Application of desinfectants in arresting the spread of the cattlepleague* (1866) ; *Radioactivity and the electrontheory* (1885) ; — dans les *Philosophical transactions* de Londres : *On thallium* (1863) ; *Atom weight of thallium* (1873) ; *Attraction and repulsion resulting from radiation* (1874-1879) ; *The trajectory of molecules* (1879) ; *Viscosity of gases at high exhaustion* (1881) ; *Radiant matter spectroscopy* (1885) ; *Supposed new force of M. J. Thore* (1887) ; *Spectra of Argon* (1895) ; — dans les *Proceedings of the Royal society* de Londres : *Photography of the moon* (1857) ; *Measurement of the luminous intensity of light* (1869) ; *Repulsion resulting from radiation* (1876-1879) ; *Experimental contribution to arc theory of the radiometer* (1876) ; *On a fourth state of matter* (1880) ; *Radiant matter spectroscopy* (1883) ; *Position of helium, argon and krypton in the scheme of elements* (1898) ; *Victorium a new element* (1899) ; — dans le *Philosophical magazine* : *New element* (1861) ; *Attraction and repulsion accompanying radiation* (1874) ; — dans le *Quarterly journal of science* : *The Atlantic cable and its teachings* (1864) ; *Experimental investigation of a new psychic force* (1871) ; *Notes on an enquiry into the phenomena called spiritual* (1874) ; — dans les *Proceedings of the Royal Institute* de Londres : *Genesis of the elements* (1887) ; *Diamonds* (1897) ; — dans les *Annales de chimie* : *Sur la matière radiante* (1880) ; *Études spectroscopiques sur la matière radiante* (1884) ; — dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de Paris : *Projection des ombres moléculaires* (1879) ; *Foyer de la chaleur des chocs moléculaires* (1879) ; *Contribution de la matière à l'état ultragazeux* (1880) ; *Spectroscopie par la matière radiante* (1885) ; *Spectres de l'erbine* (1886) ; *Présence d'un nouvel élément dans la samarskite* (1886) ; *Source de l'énergie dans les corps radio-actifs* (1899) ; — dans les *Proceedings of the society for psychical research* : *Notes of séances with D. D. Home* (1889-1890) ; *Presidential address to the British association* (1898-1899). On a

traduit en français : *La Genèse des éléments* (Paris, 1887, in-18) ; — *Éléments et métaéléments* (Paris, 1888, in-18) ; — *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* (Paris, 1878, in-18) ; — *Discours récents sur les recherches psychiques* (Paris, 1903, in-18).

— Le général Stefanik, qui a été l'un des artisans les plus actifs de la formation de la Tchécoslovaquie et qui est mort si malheureusement et si prématurément le 4 mai à Presbourg, dans un accident d'aviation, n'était pas seulement un brillant et ardent officier ; c'était aussi un savant de valeur. Né en 1889, fils d'un pasteur slovaque, élève de l'Université tchèque de Prague, où, sous la direction de Zanker, il s'était formé aux études astronomiques, il était venu se perfectionner à Paris et avait eu l'honneur de se voir associé par Jansen à ses travaux de l'Observatoire de Meudon. Après des voyages scientifiques au Tibet, aux Antilles, au Cap Horn, et ailleurs, il était devenu en 1907 le successeur de Jansen à l'Observatoire du Mont Blanc. L'Académie des sciences, qui reçut à diverses reprises l'exposé de ses travaux, en consacra la valeur par ses récompenses. Les Académies et sociétés savantes étrangères s'honoraient de le compter parmi leurs membres. Quand la guerre éclata, il s'engagea et rendit à sa patrie d'adoption des services même d'ordre scientifique. Attaché à l'aviation dans le nord de la France, il passa de là en Serbie et, après un premier accident, il ne tarda pas à se faire l'apôtre de la Tchécoslovaquie. En Russie le généralissime Alexeief lui donna des pouvoirs pour la constitution d'une armée tchécoslovaque. Parti simple soldat au début de la guerre, il était général en juin 1918. Nommé ministre de la guerre lors de la création de l'État tchécoslovaque, il se disposait à rentrer dans son pays quand il fut victime de l'accident qui, en mettant fin à sa courte et glorieuse carrière, priva son pays d'un de ses plus utiles serviteurs.

— M. Ernest-Charles-Edmond Dumont, qui est mort le 10 mai dans sa 72e année, n'était pas seulement un libraire antiquaire bien connu des amateurs, de ceux surtout qui s'intéressaient aux choses de Normandie. C'était aussi un érudit et un curieux, passionné pour les vieux ouvrages, pour les recherches anciennes, pour l'histoire du passé. Il connaissait les livres et ne les aimait pas seulement pour leur valeur marchande et pour le profit matériel qu'il en pouvait retirer, mais aussi pour leur contenu et pour la science que l'on y peut puiser. C'était « un bibliophile normand », comme il s'était appelé lui-même dans ces *Flâneries* anonymes publiées en 1879 et années suivantes. Membre de sociétés savantes de Normandie, il a publié quelques ouvrages intéressants, parmi lesquels nous signalerons : *Histoire de la ville d'Harfleur*, en collaboration avec M. Alfred Léger (Rouen, 1868, in-8) ; — *L'Abbaye de Montivilliers* (Rouen, 1876, in-8) ; — *Fragments historiques. Nouvelles et légendes du pays de Caux* (Le Havre, 1879, in-16) ; — *Histoire de la ville de Montivilliers*, en collaboration avec M. Alphonse Martin (Fécamp, 1886, 2 vol. in-16) ; — *Un Acte de piraterie sur l'emplacement du Hâvre en 1353* (Paris, 1894, in-8) ; — *Notice sur la vie et les écrits de Louis-Georges-Oudard Feudrix de Bréquigny, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française, né à Montivilliers en 1715* (Rouen, 1897, in-8).

— M. Jean Martin, bibliothécaire archiviste de la ville de Tournus, l'un des fondateurs de la Société des Amis des arts et des sciences de Tournus, vice-président de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, conservateur du Musée Greuze, correspondant du Comité des beaux-arts, est mort à Tournus (Saône-et-Loire), le 22 avril, à l'âge de près de 80 ans,

étant né en cette ville le 25 juillet 1839. On doit à M. Jean Martin, érudit et archéologue distingué, de nombreux travaux d'histoire et d'archéologie locales parmi lesquels il convient de rappeler : *Sépultures barbares sous dalles brutes des environs de Tournus* (Mâcon, 1898) ; — *Pierres tombales de l'église de l'abbaye de Tournus* (Chalon-sur-Saône, 1901) ; — *Découvertes archéologiques dans les dépendances de l'église abbatiale de Tournus* (Mâcon, 1901) ; — *Influence de la dévotion populaire sur le monnayage de l'abbaye de Tournus* (Congrès archéologique de Mâcon, 1901) ; — *Nouvelles Découvertes de sépultures barbares aux environs de Tournus* (Chalon-sur-Saône, 1905) ; — *Pierres tombales et inscriptions archéologiques de Chalon* (Chalon, 1906) ; — *Notre-Dame de Consolation de l'église de Brienne* (Paris, 1907) ; — *Le Château d'Uxelles et ses seigneurs*, en collaboration avec M. G. Jeanton (Mâcon, 1908) ; — *Étude sur une Victoire sans ailes, statuette bronze trouvée à Lacrost* (Tournus, 1908) ; — *Œuvre de J.-B. Greuze, catalogue raisonné de ses œuvres* (Paris, 1908) ; — *La Bibliothèque de Tournus* (Tournus, 1909) ; — *Les Pierres tombales figurées du département de Saône-et-Loire*, en collaboration avec M. G. Jeanton (Paris, 1909) ; — *Les Pierres tombales de la Bourgogne* (1910 ; — *Catalogue du Musée de Tournus* (Tournus, 1910) ; — *Nouvelles Découvertes archéologiques faites en 1910 autour de l'église abbatiale de Tournus* (Mâcon, 1911) ; — *Devenet, sculpteur tournusien* (Tournus, 1912) ; — *Répertoire des familles notables de Tournus et de sa région*, en collaboration avec M. G. Jeanton (Mâcon, 1913).

— On annonce encore la mort de MM. : Henri Beauclair, ancien rédacteur en chef du *Petit Journal*, auteur de plusieurs volumes de poésies : *L'Éternelle Chanson*, les *Horizontales*, *Pentecôte*, les *Déliquescences* en collaboration avec le poète Gabriel Vicaire sous le pseudonyme d'Adorée Floupette, mort à 58 ans, le 13 mai ; — le Dr Pierre-Paulin Carles, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur de : *Étude sur les quinquinas* (Paris, 1871, in-8) ; *Sur la coloration artificielle des vins et sur les moyens de la déceler* (Bordeaux, 1873, in-8) ; *Étude chimique et hygiénique du vin en général et du vin de Bordeaux en particulier* (Bordeaux, 1880, in-8) ; *Les Cahiers du laboratoire et de l'officine* (Bordeaux, 1887, in-8) ; *La Diète lactée* (Bordeaux, 1891, in-8) ; *Le Pain des diabétiques* (Bordeaux, 1891, in-8) ; *Les Dérivés tartriques du vin* (Bordeaux, 1892, in-8) ; *De l'Extrait sec des vins, son rôle alimentaire, son influence sur la conservation du vin, sa valeur commerciale* (Bordeaux, 1893, in 8), etc., mort le 5 mai ; — François-Henri Castets, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à 88 ans, le 12 avril ; — Armand Cazaux, directeur du journal *le Monde thermal*, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort le 20 mars ; — le Dr Joseph Charles, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur de divers ouvrages, entre autres : *De la Commotion labyrinthique* (Bordeaux 1899, in-8) ; *Sur une forme d'hypérémie pharyngée chronique permettant de dépister l'albuminurie ou la glycosurie, contribution à l'étude des petits signes de ces deux affections* (Lyon, 1899, in-8) ; *Pemphigus des muqueuses, forme aiguë et forme chronique récidivante* (Bordeaux, 1902, in-8), mort le 30 avril ; — Xavier Charmes, membre de l'Institut, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, où il avait longtemps dirigé le comité des études historiques, auteur de : *Le Comité des travaux historiques et scientifiques* (Paris, 1886, 3 vol. in-4) ; *Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Rapport au ministre sur la situation des archives nationales, départementales, communales et hospitalières pendant l'année 1886* (1887, 1888 et 1889) (Lille, 1887-1890.

4 fasc. in-8), mort le 1er mai ; — Auguste Delage, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, mort à 68 ans, le 12 mai ; — le Dr Henri Dominici, à qui l'on doit les notions les plus précieuses en radiumthérapie, mort le 23 mai ; — Camille Dugas, chroniqueur judiciaire du XIXe *Siècle* et du *Matin*, mort à l'âge de 60 ans, le 29 mars ; — l'acteur Duquesne, qui laisse un recueil de vers où le poète chante le pays angevin, mort dernièrement à Angers à l'âge de 69 ans ; — Ch. Fischbacher, l'éditeur bien connu, mort le 11 mai, à 79 ans ; — Gustave Guesviller, auteur de romans et de nombreux contes, entre autres : *Le Droit chemin* (Paris, 1900, in-18) mort le 14 avril ; — Henri Hua, professeur au Muséum d'histoire naturelle, auteur du *Nouveau Manuel complet de la distillation de la betterave en* collaboration avec M. F. Malepeyre (Paris, 1901, in-8), mort dans le courant de mai ; — l'abbé Hy, professeur à la Faculté des sciences de l'Université catholique de l'Ouest, qui a collaboré au *Dictionnaire de la Bible* de l'abbé Vigouroux, pour lequel il a écrit de nombreux articles concernant la botanique, mort récemment à Angers ; — Mgr Edmond-Henri Jaspar, prélat de la maison de Sa Sainteté, l'un des fondateurs de la *Croix du Nord*, mort dans sa 85e année, à Bon Secours (Nord), le 21 mai ; — Guillaume Livet, journaliste, auteur dramatique, mort le 16 avril ; — Charles de Mestre, connu sous le pseudonyme de Charles Martel, collaborateur à la *Justice* ainsi qu'au journal *l'Aurore* et au journal *la Victoire*, auteur de : *Les Singes* représenté au théâtre Antoine, mort subitement à 61 ans, le 13 mai ; — l'abbé Paulin Moniquet, auteur de *la Divine Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, mort à Bagnères-de-Bigorre le 9 mai ; — Mousset, doyen des journalistes sportifs, mort à Nice le 26 mai ; — Julien de Narfon, collaborateur au *Figaro*, au *Gaulois* (sous le pseudonyme d'*Auguste Dives*), à la *Revue hebdomadaire*, à l'*Éclair*, au *Journal de Genève*, etc., auteur de : *Léon XIII, Pie X intime, Vers l'Église libre, la Séparation, Montalembert, Louis Veuillot*, mort le 4 mai ; — Charles Plésent, professeur au lycée Louis-le-Grand, mort le 23 mai ; — l'abbé Étienne Pouloux, directeur au séminaire d'Issy, mort à 39 ans, le 1er mai ; — Fernand Priem, professeur honoraire au lycée Henri IV, correspondant du Muséum, à qui l'on doit une *Étude des poissons fossiles du bassin parisien* (Paris, 1908, in-4), mort le 4 avril ; — Paul Rigollet, rédacteur à *l'Information*, mort en avril ; — Benjamin Sax, directeur du *Mémorial diplomatique*, mort le 17 avril ; — le chanoine Charles Selleter, professeur au petit séminaire de Felletin, puis à l'École de N.-D. de Guéret, mort à 68 ans, le 11 avril ; — M. L. Vincent, professeur de l'Université, mort à 75 ans, le 7 mai.

— A l'étranger on annonce la mort de : Mrs. Amelia E. Barr, romancière américaine, auteur de *Jan Vedder's wife* (1884), *The Bow of orange ribbon* (1888), *The Strawberry hand Kerchief* (1908), *Playing with fire* (1914), *An Orkney maid* (1917), etc., morte le 10 mars à Richmond Hill, L. S., âgée de 88 ans ; — du Rév. H. C. Beeching, doyen de Norwich, auteur notamment de *Pages from a private diary*, mort le 26 février, et de MM. : Henry Martin Blossom, romancier et auteur dramatique, qui s'est fait connaître par ses romans, *The Document in evidence*, *The Brother of Chuck Mc Cann*, et par une série d'opéras populaires, né le 10 mai 1866, mort à New York le 23 mars ; — Robert Bowes, libraire antiquaire de Londres, docteur *honoris causa* de l'Université de Cambridge, mort le 9 février, à 84 ans ; — Kenyon Cox, peintre et critique d'art, dont nous citerons : *Old masters and new* (1905) ; *Painters and sculptors* (1907) ; *The Classic point of view* (1911) ; *Artist and public* (1914) mort dans sa 65e année, le 17 mars, à New

York, d'une attaque de pneumonie ; — le Dr Draghiescou, professeur de la Faculté de médecine de Bucarest, qui a pris part à plusieurs congrès de médecine à Londres et à Paris, mort le 29 mars, à Paris ; — Enrique Esteban Santos, érudit espagnol, mort le 15 mars à Salamanque ; — Herbert Huntington Smith, naturaliste, conservateur du Museum de l'Université d'Alabama, mort le 22 mars, dans sa 68e année ; — Dr Etchérning, professeur de chirurgie à Copenhague, mort à 68 ans, le 17 mai ; — Gudmund Gudmundsson, poète islandais, mort en mars ; — Henry Hill Hodgson, le libraire bien connu de Londres, mort à 81 ans, le 18 février ; — Livio Marchetti, historien d'avenir, auteur, entre autres ouvrages, de *Il Trentino nel risorgimento* (1913, 2 vol. in-8), mort récemment à Rome ; — Gino Onestinghel, l'un des représentants de la culture italienne dans le Trentin, collaborateur de l'*Archivio per l'alto Adige*, dont on cite notamment une étude sur *la Guerra tra Sigismondo conte del Tirolo e la repubblica di Venezia nel 1427* (1905-1906, dans la revue *Tridentum*), mort le 11 janvier, à Trente, âgé de 38 ans ; — Victor Sáinz de Robles, correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, mort à Viana (Navarre), en mars ; — John South Shedlock, longtemps critique musical de *The Academy*, puis de *The Athenæum*, auteur, entre autres ouvrages, de : *Pianoforte sonata, its origin and development* (1895, in-8) ; *Beethoven* (1903, in-12), mort le 9 janvier, à 76 ans ; — William Spon, l'un des fondateurs de la grand firme de librairie anglaise, mort le 16 janvier, à Aldwick, Bagnor (Sussex) ; — Ludwig Sylow, éminent mathématicien norvégien, mort en septembre, dans sa 58e année ; — Prokopie Vékovitch, publiciste, mort à Paris le 18 avril ; — William Watson, professeur de physique au Collège impérial de science et de technologie de Londres, auteur d'un ouvrage de physique très apprécié, à qui l'on doit d'importantes recherches sur le magnétisme et qui, directeur du Laboratoire central en 1915, s'est fait remarquer pour ses recherches contre les gaz asphyxiants, mort le 3 mars dans sa 50e année.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 avril, M. Homolle communique un rapport sur les tumuli de Macédoine rédigé par le sergent Rey, archiviste paléographe, chargé de la direction du service archéologique de l'armée de Macédoine, à qui la commission Piot avait attribué une subvention de 2000 francs. — M. Omont donne lecture d'une note du P. Delehaye, bollandiste, sur le mot grec *miereus*, inconnu aux classiques, et que l'on trouve dans de nombreux textes hagiographiques. Le P. Delehaye établit, par une suite de passages empruntés à diverses vies de saints, que ce mot signifie : « prêtre indigne ou sacrilège ». — M. le chanoine Van den Gheyn, président de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, expose de quelle façon il a pu soustraire à tous les dangers, pendant l'occupation de Gand par les Allemands, le merveilleux rétable de « l'Agneau mystique » peint par Van Eyck et conservé à la cathédrale de Saint-Bavon. — M. Paul Monceaux communique une inscription inédite de Madaure, récemment découverte par M. Joly dans les fouilles du service des monuments historiques de l'Algérie, inscription qui, datant du IVe siècle, figurait sur le tombeau d'un vétéran chrétien. — M. Adrien Blanchet étudie un passage de Suétone d'après lequel Auguste avait reçu, dans son enfance, le surnom de Thurinus, tiré du nom de Thurium, ville d'où sa famille était peut-être originaire. — Le 11 avril, M. Foucart étudie le décret par lequel les combattants de Phylé, au nombre d'une centaine, selon Eschyle, furent gratifiés d'une somme d'argent et d'une couronne de feuillage en même temps qu'une inscription collective

fut gravée en leur honneur. — M. Théodore Reinach présente quelques observations sur cette communication. — Le prince Michel Stourdza donne lecture d'une étude sur les origines et les rapports de quelques poids assyro-chaldéens. — Le 16, M. Paul Foucart lit un mémoire sur un décret athénien de l'année 401 qui statuait sur les récompenses à décerner aux métèques et aux étrangers ayant concouru au renversement des Trente et à la restauration de la démocratie. — MM. Maurice Croiset et Théodore Reinach présentent quelques observations. — Le 23 mai, M. Edmond Pottier communique une lettre par laquelle M. Mouret fournit des indications complémentaires sur les fouilles qu'il poursuit à Eusérune, près de Béziers, sur l'emplacement d'une nécropole ibérique du ve siècle avant J.-C. — M. Babelon présente à l'Académie les comptes rendus du congrès français de la Syrie, qui s'est tenu à Marseille, en janvier dernier : il insiste sur l'importance de la tradition française en Syrie et sur la nécessité de défendre dans ce pays nos intérêts scientifiques

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 avril, le commandant Weil lit une communication intitulée : *Metternich et l'Entente cordiale. Une Dépêche inédite, les manœuvres et les inquiétudes du chancelier*. — Le 10 mai, M. Henri Welschinger donne lecture d'une étude historique sur *Bonaparte et Washington*. — Le 17, M. Wincenty Lutoslawski, membre de la Commission scientifique de la délégation polonaise à la Conférence de la paix, lit une communication intitulée : *La Conscience nationale et la Ligue des nations* — Le 23, M. Marcel Marion, professeur au Collège de France, lit un travail sur *le Retour aux prix normaux sous la Révolution après la disparition du papier-monnaie*.

Prix. — La Commission des antiquités nationales, dans la séance tenue le 4 avril par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sans décerner sa première médaille, a attribué la seconde à M. le chanoine Deslandes (*Étude sur l'église de Bayeux*) et la troisième médaille à M. l'abbé Galabert (*Montpezat de Quercy*. Une première mention a été ensuite accordée à M. Henri Stein (*Pierre Tristan, chambellan de Philippe-Auguste ; Conjectures sur l'auteur du Livre de justice et de plet ; Recherches sur quelques fonctionnaires royaux du Gâtinais*). La deuxième mention à M. l'abbé Dume (*Memento des sources hagiographies de l'histoire de Bretagne*). La troisième mention à M. H. Morel (*Le Croisic, précis historique sur la presqu'île croisicaire*). — Pour la première fois, le prix H. A. Giles de Cambridge est décerné comme suit : 600 fr. à M. Georges Maspero (*Grammaire de la langue cambodgienne*) et 200 fr. au capitaine André Sylvestre, de l'infanterie-coloniale, disparu dans le naufrage de « l'Athos », torpillé le 17 février 1917, pour ses recherches sur les Thaï blancs.

— Dans sa séance du 11 avril, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a partagé le prix du marquis de la Grange entre M. Clovis Brunel, pour son édition de la *Vie de la sainte Énimie* en ancien provençal (600 fr.) et Mme Nicod, pour son édition des *Jeux partis*, en ancien français d'Adam de la Halle (400 fr.).

— Le 16 mai, l'Académie a partagé le prix Bordin : 2.000 fr. à M. Weil (*Le Moyen Empire égyptien*) et 1.000 fr. à M. Conti Rossini, pour sa notice sur les manuscrits éthiopiens de la collection d'Abbadie.

— L'Académie, dans sa séance du 23 mai, a attribué le prix Le Senne, de 2.000 fr. à M. Hoffbauer et le prix Prost, de 1.200 fr., à M. Davillé, pour son étude sur Bar-le-Duc à la fin du xvie siècle.

Paris. — L'un des derniers travaux de M. Émile Picot a paru dans le

t. XLIV (1917) des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* sous ce titre : *La Querelle des dames de Paris, de Rouen, de Milan et de Lyon au commencement du* XVIe *siècle* (Paris, impr. Ph. Renouard, 1917, in-8 de 60 p.). Quand, après avoir fait en 1508 son entrée solennelle à Rouen, Louis XII revint à Paris, les dames de la capitale s'entendirent pour lui faire une réception si brillante et si empressée que le Roi n'aurait pas caché que les Parisiennes lui plaisaient plus que les Rouennaises, d'où profond dépit des Normandes dont un poète populaire, Maximien, se fit l'écho dans *le Débat des dames de Paris et de Rouen sur l'entrée du Roy* Un peu plus tard un Milanais, Simeone Litta, prit la parole au nom des dames de Milan, désireuses de se hausser au-dessus des Parisiennes et des Rouennaises ; Maximien se fit le traducteur de cette *Rescription des dames de Millan à celles de Paris et de Rouen.* Les dames de Lyon s'en mêlèrent à leur tour et nous avons ainsi *la Rescription des femmes de Paris aux femmes de Lyon, la Réformation des dames de Paris faicte par les Lyonnaises* et *la Replicque faicte par les dames de Paris contre celles de Lyon.* Ce sont ces cinq petits poèmes, dont M. Picot nous donne une édition collective à laquelle il a joint une description bibliographique précise des éditions connues de ces plaquettes.

— Dans son étude sur *le Prince de Bismarck et l'Expansion de la France en Afrique* (Paris, Pedone ; Gamber, 1918, in-8 de 46 p), M. E. Rouard de Card a montré comment Bismarck a témoigné jusqu'au moment de sa disgrâce, en matière coloniale, d'intentions pacifiques à l'égard de la France. Grâce à sa politique conciliante et modérée, quels qu'en pussent être les mobiles secrets, ont été réglées sans grande difficulté plusieurs questions plus ou moins importantes, mais toujours délicates : les affaires du Maroc en 1878-1880 et les affaires de Tunisie en 1878-1880, puis celles du Congo et de l'Afrique occidentale en 1884-1885.

— A tous les points de vue, le tome Ier des *Travaux et notices publiés par l'Académie d'agriculture de France* (Paris, 18, rue de Bellechasse, VIIe, 1918, in-8 de 522 p., avec portraits) est des plus remarquables. Il est ainsi composé : *Hommage à la mémoire de Charles Sébline*, par MM. Jules Develle, Jules Méline et Henry Sagnier (p. 11-20, avec portrait et planche). La planche accompagnant le portrait reproduit une plaque commémorative destinée à figurer dans la salle des séances de l'Académie ; elle porte cette inscription : « A la mémoire de Charles Sébline, membre de l'Académie, mort le 10 février 1917, martyr de la barbarie allemande » ; — *Notice biographique sur Jules Bénard* (né en 1842 à Ferrières, dans la Brie, mort le 15 avril 1915), par M. Henry Sagnier (p. 21-36, avec portrait) ; — *Notice biographique sur J. H. Fabre* (l' « Homère des insectes », selon l'expression de Victor Hugo), par M. E.-L. Bouvier (p. 37-54) ; — *Notice sur la vie et les travaux de René Zeiller* (le maître de la paléontologie végétale française, né à Nancy en 1847, mort le 27 novembre 1915), par M. Gaston Bonnier (p. 55-105) ; *Notice biographique sur François Berthault* (9 février 1857-12 février 1916), par M. Henry Sagnier (p. 107 121, avec un portrait) ; — *Notice sur la vie et les travaux d'Édouard Fortier* (18 août 1826-11 août 1915), par M. René Berge (p. 123-139, avec un portrait) ; — *La Vie et les travaux d'Achille Müntz* (le célèbre chimiste et agronome, né à Soulz-sous-Forêts (Bas-Rhin), le 10 août 1846, mort à Paris le 20 février 1917), par M. A.-Ch. Girard (p. 141-184, avec portrait) ; — *A. Chauveau, sa vie et ses travaux* (24 novembre 1827-4 janvier 1917), par M. G. Moussu (p. 185-206, avec un portrait) : — *Recherches sur l'emploi des plants de pommes de terre impar-*

faitement mûrs, par M. Philippe-L. de Vilmorin (p. 207-266) ; — *Production intense de la viande de boucherie*, par MM. André Gouin et Pierre Audouard (p. 267-284) ; — *La Situation de l'agriculture en pays envahi (nord de la France et Belgique), août 1914-mars 1917*, par M. H. Lecq (p. 285-315) ; — *L'Agriculture et la situation agricole dans le département de la Corrèze avant la guerre (juillet 1914)*, par M. Pierre Berthault (p. 317-369) ; — *L'Application de l'électricité à l'agriculture*, par M. L. Dabat (p. 371-419) ; — *La Maladie du chêne, ses causes et son remède*, par M. Lucien Daniel (p. 421-440) ; — *La Vie et les travaux de Ferdinand Jamin*, par M. Maurice Lévêque de Vilmorin (p. 441-443) ; — *Hommage à Maurice Lévêque de Vilmorin*, par M. Albin Haller (p. 445-448, avec portrait) ; — *Notices nécrologiques*, par M. Henry Sagnier (Henri Joulie, Édouard Prillieux, Arthur Liébaut, Edmond Lavalard, le marquis Melchior de Vogüé, Paul Leroy-Beaulieu, Édouard de Monicault, Oscar Linder, Philippe-L. de Vilmorin, Honoré Audiffred, Léon Martin) (p. 449-484) ; — *Notice sur Alfred Mallèvre*, par M. G. Wery (p. 485-489) ; — *Notice sur le général William G. Le Duc*, par M. L.-O. Howard (p. 481-492) ; — *L'Agriculture française et la Guerre*, par M. Henry Sagnier (p. 493-520).

— En tête du numéro de juillet-décembre 1918 du *Bulletin italien*, revue formant, depuis 1901, la troisième section des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, M. Georges Radet, doyen de la Faculté, annonçait la prochaine transformation de ce périodique, qui comptait dix-huit années d'une existence active et féconde. « La revue que nous avions fondée, écrivait-il, ne disparaît pas ; elle va renaître sous le titre d'*Études italiennes, publiées par l'Union intellectuelle franco-italienne* ». — Le premier fascicule (janvier 1919) de ces *Études italiennes* a paru à la maison parisienne d'éditions Ernest Leroux, par les soins d'un comité de rédaction de trois membres, qui sont : M. Eugène Bouvy, M. Henry Hauvette et son collègue à la Sorbonne et notre très distingué collaborateur M. Édouard Jordan. Ces trois noms sont une garantie de succès. Le programme des *Études* est le même que celui du *Bulletin*, un peu élargi. « Notre ambition, lit-on dans l'*Avis aux lecteurs*, serait de fournir au public français la revue qui le renseignerait sur le plus grand nombre possible de points touchant à l'histoire de la civilisation italienne ancienne et moderne. » — Voici quelle est la composition de ce premier numéro. Trois articles de fond : *Claude Lorrain et le paysage romain*, avec 3 pl., par Pierre de Nolhac ; *Noterelle concernenti A. de Vigny*, par Guido Mazzoni ; *Giovanni Cena*, par Charlotte Renauld. Suivent deux articles de *Variétés* : « *Les Romains sont sots et les Bavarois sont fins* », par H. Cochin ; *La Piave ou le Piave?* par H[auvette]. Enfin, une vingtaine de pages de *Questions universitaires*, de *Bibliographie* (cinq comptes rendus) et de *Chronique*. La seconde livraison, qui vient de paraître, contient, en outre, un Dépouillement de *Périodiques*, qui est une très heureuse innovation.

— La revue bien connue *Vie à la campagne*, qui avait interrompu sa publication pendant la guerre, reparaît mensuellement depuis avril. Le périodique *Fermes et châteaux* ayant fusionné avec la publication si richement et si abondamment illustrée de la maison Hachette, le titre sera désormais : *Vie à la campagne et Fermes et châteaux réunis*. Comme par le passé, la revue s'efforcera d'être « pratique avant tout », s'adressant donc plus spécialement aux propriétaires, fermiers, éleveurs et cultivateurs, ce qui n'empêchera pas les gens de goût de l'apprécier à sa valeur. Nous avons reçu les livraisons d'avril et de mai, tout aussi luxueuses et intéressantes que leurs

devancières d'avant-guerre ; on en trouvera le sommaire dans notre Partie technique. Ajoutons que, provisoirement, le prix de l'abonnement annuel reste fixé à 20 fr. pour la France et 25 fr. pour l'Étranger (Paris, librairie Hachette).

— A la même librairie, le périodique illustré intitulé : *Jardins et basses-cours*, devenu très vite populaire pour ses nombreux conseils pratiques et son prix modique, reparaît aussi deux fois par mois. Ses sommaires figurent également dans notre Partie technique. Abonnement annuel : France 6 fr. ; Étranger, 8 fr.

— Les Éditions pratiques et documentaires (56, rue d'Aboukir, à Paris) nous envoient neuf opuscules nouveaux de chacun 16 pages, format petit in-16, savoir : I. *Bibliothèque « Vie pratique » : Droits et obligations des patrons et des commis, employés, ouvriers*, par M. P.-C. Robert, avocat ; — *Pour acquérir, pour développer chez soi et chez les autres la volonté, l'attention, le jugement, l'énergie, la maîtrise de soi, la persévérance, la mémoire, l'esprit pratique et toutes les qualités permettant « d'arriver »*, par M. J. Mac Burns ; — *Pour réussir dans tous les arts*, par M. P.-H. Delhy ; — *Un Million par an pour récompenser vos mérites* (prix académiques et de diverses sociétés) par M. J.-B. Mailly ; — *Comment gagner de l'argent en collectionnant les timbres-poste* (anonyme) ; — *La Santé par les plantes de votre jardin*, par le Dr J.-H. Saint-Clair. — II. *Bibliothèque pratique de la femme : Les Plats français de nos provinces les plus succulents, les plus délicieux, les plus économiques*, par M. P. Savarin ; — *Les Légumes et la préparation de leurs aliments*, par M. M.-A. Gillin. — III. *Bibliothèque moderne du village : Pour lutter efficacement contre les gelées printanières par des moyens préventifs, certains, peu coûteux, faciles à réaliser*, par M. J.-P. Camp-Bell, météorologiste. — Le prix de chacune de ces brochurettes est de 0 fr. 25.

Bretagne. — M. le vicomte Hippolyte Le Gouvello, auteur déjà de plusieurs ouvrages d'édification, publie les *Apparitions d'une âme du Purgatoire en Bretagne* (Paris, Téqui, 1919, in-12 de 50 p. Prix : 0 fr. 50). L'appréciation des faits de ce genre relève de l'autorité ecclésiastique ; nous ne pouvons que les signaler.

— Dans le 4e *Cahier breton*, intitulé : *Nouvelles léonaises* (Lannion, mars 1919, in-12 de 77 p.), M. Yves Le Febvre raconte l'histoire d'un ivrogne de neuf ans, d'une fille-mère et d'un viol accompagné d'un meurtre et suivi d'un suicide. Ce sont, paraît-il, les mœurs actuelles de la Basse-Bretagne athée. Un éloge dithyrambique de Jaurès, qualifié de *géant*, de *colosse*, lui dont les rêves follement humanitaires ont risqué de perdre à jamais la France en la livrant désarmée à ses ennemis, rachète mal ces hideurs.

Franche-Comté. — D'une de nos lointaines colonies nous arrive une étude intéressante sur un officier franc-comtois, qui tint garnison à plusieurs reprises en Annam et au Tonkin et qui trouva la mort dans la région de Verdun le 8 août 1916 : *Les Poètes français d'Indochine. Hector Ponsot* (*Revue indochinoise* de mai 1918 (p. 471-509, avec un portrait). Né à Beaufort (Jura) en 1882, Hector Ponsot ne fut pas seulement un excellent officier sorti en bon rang de Saint-Cyr, un soldat de « courage parfois téméraire », selon l'expression de ses chefs, mais aussi un poète qui s'annonçait on ne peut mieux. Sous le pseudonyme de Mat-Giang, M. René Crayssac, haut fonctionnaire français à Hanoï, poète lui aussi, a écrit sur le lieutenant, depuis capitaine Ponsot, des pages très attachantes. Il raconte d'abord, de façon humoristique, comment il fit connaissance avec l'officier-poète et comment celui-ci débuta à la *Revue indochinoise*, puis

donna sa collaboration à *la Plume indochinoise*, autre périodique d'Hanoï. L'auteur, outre qu'il reproduit dans son travail de nombreuses pièces d'Hector Ponsot, qui le méritent amplement, fait connaître aussi un certain nombre de poésies inédites qui ne le cèdent en rien à celles ayant déjà vu le jour. Jeune talent fauché dans sa fleur, comme tant d'autres, hélas ! par l'horrible guerre qui a si justement fini par l'effondrement de ceux qui l'avaient préparée et déchaînée.

Languedoc. — Une sacristie de la basilique Saint-Sernin, à Toulouse, — exemplaire, admirable entre tous, du style roman, — contient des fresques d'un art aussi curieux pour l'histoire de la piété que pour celle du symbolisme religieux. C'est à rechercher les dates d'origine et à traduire le sens de ces peintures murales que s'applique, dans une étude érudite et nuancée, le membre actif et averti de la Société archéologique du Midi de la France, M. l'abbé Auriol : *Les Fresques de la sacristie de Saint-Sernin à Toulouse*. (Toulouse, Privat, in-8 de 15 p., avec reproductions photographiques). L'histoire de sainte Catherine, vierge et martyre, patronne des philosophes, est contée dans ces fresques, et M. l'abbé Auriol la reconstitue, s'aidant, au besoin, des indications de la *Légende dorée*. Il y aussi un Crucifiement et un Couronnement de la Vierge où se révèle une facture spéciale à la fin du moyen âge, ainsi que nous permet de le conjecturer avec une prudente sagacité la critique pénétrante de M. l'abbé Auriol.

Lyonnais. — L'*Agenda agricole et viticole*, que M. V. Vermorel, un maître, publie depuis trente-quatre ans, est toujours, par excellence, le *vade-mecum* du cultivateur et du viticulteur, ainsi que le prouve aisément l'exemplaire reçu par nous dernièrement et qui porte la date de 1919 (Villefranche-du-Rhône, librairie du *Progrès agricole et viticole*, petit in-16 cartonné toile, de 335 p., y compris les pages destinées à recevoir les notes journalières. Prix : 2 fr. 80). Les renseignements que l'on trouve dans ce recueil s'appliquent à tout ce qui peut intéresser pratiquement, de façon directe ou indirecte, ceux qui dirigent une exploitation et aussi les simples travailleurs des champs. En somme, guide précieux qu'un format commode permet de glisser dans sa poche pour être consulté à l'heure même où le besoin se produit.

Nivernais. — A lui seul, M. le colonel du Martray a fourni la matière qui a composé le 5e fascicule du tome XXVe du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Gremion ; Paris, Champion, 1919, in-8 paginé 509-567, avec 5 planches). Deux études : *Les Équipages de Marie-Josèphe de Saxe, Dauphine de France. Étienne-Denis de Pampelune de Genouilly, chevau-léger de la garde du Roi, gouverneur de Vézelay, etc.* (p. 509-548, avec 5 planches). « Ce ne sont pas, dit l'auteur, des documents pour la grande histoire ; ils dévoilent seulement une des splendeurs encore inconnues de cette cour de Versailles, qui, imitée avec jalousie dans toute l'Europe, eut une influence si considérable sur le progrès des arts et de la civilisation » ; — *Correspondance d'un procureur général de la Cour impériale de La Haye (1812). Jacquinot de Pampelune* (p. 549-562). Les papiers de la famille Jacquinot, conservés au château du Martray, « répondent à une existence des temps troublés de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, époque peu documentée sur les situations privées de nos provinces. »

Normandie. — De l'active Société historique et archéologique de l'Orne nous devons signaler le deuxième *Bulletin* du tome XXXVIII de sa publication trimestrielle (Alençon, Imprimerie alençonnaise, avril 1919, in-8

paginé CCCXXIII-CCCXXXXIII + 101-190, avec 2 portraits). Les pages numérotées en chiffres romains sont remplies par des *Documents concernant le « Thrésor ou Esglise de Nostre-Dame » d'Alençon*, publiés par MM. H.-M. Legros et H. Tournoüer. Le reste de ce Bulletin est composé comme suit : *La Société historique et archéologique de l'Orne de 1914 à 1919. Sa tâche d'après guerre*, par M. Tournoüer (p. 115-125) ; — *Histoire de la télégraphie à Argentan*, par M. Louis Barbay (p. 126-157) ; — et trois notices biographiques plus ou moins importantes : la première sur *M. Émile Picot, membre de l'Institut*, par M. l'abbé C. Guéry (p. 158-177, avec portrait) ; la deuxième, sur *M. Tomerel (1839-1918)*, membre de la Société, par M. P. Germain-Beaupré (p. 178-186, avec portrait) ; la troisième sur *M. Albert Chollet, vice-président de la Société*, par M. le vicomte du Motey (p. 187-190).

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les discours prononcés aux obsèques du regretté Émile Picot par MM. Omont Girard et de Laborde. On les retrouvera dans la notice que consacre M. l'abbé Charles Guéry, aumônier du lycée d'Évreux, à l'ancien président de la Société libre de l'Eure, et dans laquelle naturellement une large part est faite au côté normand de la vie et des travaux du grand érudit et bibliophile : *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. M. Émile Picot, membre de l'Institut, ancien président de la Société* (Evreux, Impr. de l'Eure, 1919, in-8 de 44 p., avec un beau portrait et une planche), M. Paul Lacombe avait joint aux *Mélanges Émile Picot*, publiés en 1913, la liste des travaux de son savant ami. On en trouvera ici le complément qui comprend 13 articles nouveaux (nos 222-234). En outre, M. l'abbé Guéry a joint à sa notice, en partie du moins, les lignes consacrés à M. Emile Picot par M. E. Denis dans *le Monde slave* et par M. J. Ursu dans *la Roumanie*.

Orléanais. — Pour une société savante, mieux vaut être fortement en retard dans la publication de ses travaux que d'avoir disparu dans la tourmente dont les effets se font encore trop sentir. C'est le cas de la Société archéologique et historique de l'Orléanais qui a dernièrement distribué un fascicule s'appliquant aux premier et deuxième trimestres de 1918 de son *Bulletin* (Orléans, Marron ; Paris, Lechevalier, 1919, in-8 paginé 161-216). On trouve dans ce fascicule : *Sceau et contre-sceau d'Étienne Tastesaveur, prévot d'Orléans, puis bailli de Sens*, par notre distingué collaborateur M. Max Prinet (p. 176-181) ; — *Nouveau Trésor romain de Chilleurs*, trouvé par un fermier en creusant un silo près de sa maison, par M. Jules Baillet (p. 182-189) ; — *Notes pour servir à l'histoire littéraire. Du succès de la prédication de Frère Olivier Maillart, à Orléans, en 1485*, par M. Jacques Soyer (p. 190-193) ; — *Monnaies romaines trouvées au Temple de Craon (Montbouy)*, par M. Jules Baillet (p. 194) ; — *Le Sculpteur des portes du transept de la cathédrale d'Orléans*, par M. Jacques Soyer (p. 195-197). — *Germain Vaillant de Guélis, évêque d'Orléans (1516-1587)*, par notre très distingué collaborateur M. G. Baguenault de Puchesse (p. 198-209) ; — *Musée de peinture d'Orléans. Cabinet des estampes. Rapport sur la situation du cabinet au 31 décembre 1917*, par le conservateur, M. A. Pommier (p. 210-216).

Poitou. — Depuis le début de la guerre, M. René Vallette a consacré une série de notices aux *Héros et martyrs de la Grande Guerre* (*Revue du Bas-Poitou* et tirage à part, Fontenay-le-Comte, impr. H. Lussaud, avec portraits). Aujourd'hui, il nous parle de quatre jeunes Vendéens tombés pour la France, comme leurs devanciers dont il avait, antérieurement, célébré le sacrifice : le lieutenant Auvert, blessé grièvement une première fois à la Marne, le 8 septembre 1914, une seconde fois en Belgique, le 4 février 1915 ;

enseveli sous une explosion causée par une bombe, le 2 avril 1916, à l'attaque pour la reprise du fort de Vaux ; mortellement frappé à la Malmaison, le 23 octobre 1917 ; quatre fois cité à l'ordre de l'armée. Le sous-lieutenant Yves de Veillechèze de la Mardière, candidat à l'agrégation des Facultés de droit, plusieurs fois cité, tué à la tête de sa troupe, entre Auberviller et Grivesnes (Somme), le 5 avril 1918. Conférencier de mérite, il avait collaboré notamment à la *Revue critique des idées et des livres*. L'aspirant Jean de Chasteigner, aussi plusieurs fois cité, tombé à la tête de sa compagnie de tirailleurs algériens, le 19 juillet 1918 en marchant à l'attaque du village de Parcy-Tigny (Aisne). « Digne héritier des hautes vertus des siens, il est le troisième du nom qui donne sa jeune et belle vie pour la France. Les Chasteigner se sont toujours trouvés là, aux jours de péril national, pour défendre le sol de la patrie. » Enfin le caporal pilote-aviateur Guillaume Rampillon des Magnils, entré, après deux de ses frères, dans l'aviation ; tué, en 1917, dans un combat aérien contre six monoplans ennemis, aux environs de Compiègne. « Pilote très énergique », a proclamé le général Humbert, commandant la 3e armée, dans la belle citation posthume qu'il lui a décernée.

Italie. — Bon nombre des publications composant à ce jour la *Collana Colitti di conferenze e discorsi*, ont été annoncées dans cette Revue. Le 53e fascicule de la collection, œuvre de M. Gennaro di Niscia, a pour titre : *Il Fascino di Dante* (Campobasso, Colitti, 1919, in-8 de 38 p. Prix : 1 fr.). « Le prestige que Dante exerce sur nous, dit l'auteur, commence avec sa vie même ; la vie d'aucun poète n'a une valeur éducatrice comparable à celle-là. » En somme, morceau brillant, encore qu'un peu incohérent et dans lequel on ne devra pas chercher quelque chose de bien nouveau.

— Dans le langage métaphorique des « Cruscanti », la « tramoggia », ou trémie des meuniers, figurait l'urne où étaient déposées les œuvres soumises à l'examen des académiciens. Sous le titre pittoresque *Dalla « tramoggia »* (Rocca S. Casciano, Stabilimento tipografico L. Cappelli, 1918, in-12 de 35 p. Prix : 1 fr. 50), M. Cartesio Marconcini, à qui l'on doit un important volume sur l'histoire de l'Académie de la Crusca, pendant la période de ses origines, publie et commente quelques pièces de vers (madrigaux, sonnets, etc.), de la fin du XVIe siècle, tirées des archives de l'illustre compagnie. Il insiste particulièrement sur des madrigaux bachiques de « l'Impastato », c'est-à-dire de Michelangelo Buonarotti le Jeune, qui se trouva être, en quelque sorte, le précurseur de Francesco Redi.

Macédoine. — Quand il servait sur le Front de Salonique, où il était commandant d'infanterie, notre distingué collaborateur M. de Tarlé a publié dans la *Revue franco-macédonienne* une étude intitulée : *Soldats romains et consuls français en Macédoine* (Salonique, typ. « Avenir », 1917, in-16 carré de 28 p.). C'est Tite-Live qui a fourni à l'auteur les principales indications données ici sur le rôle des Romains en Macédoine jusqu'à la réduction de ce pays en quatre provinces de l'empire. Quant aux consuls français dans cette même région à la fin du XVIIIe siècle, c'est surtout en les faisant parler eux-mêmes que M. de Tarlé sait intéresser le lecteur. » Trois d'entre eux, dit-il, Charles Pouqueville, Félix de Beaujour, E.-M. Cousinery, après avoir parcouru dans tous les sens la Grèce et la Macédoine, ont laissé des livres sur ces pays. Ils y montrent une culture générale étendue, une érudition sûre, une profonde connaissance des hommes et des choses de l'Orient, si bien qu'après un siècle ces ouvrages sont encore lus avec plaisir et profit par ceux qui s'intéressent aux choses de Macédoine. » Pages instructives et amusantes tout à la fois.

États-Unis. — Le volume 52 de 693 p. et 47 pl. et le volume 53 de 669 p. et 79 pl. des *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government printing Office, 1917) viennent de nous parvenir. En plus des mémoires de MM. Paul Bartsch, T. D. A. Cockerell, William Healey Dall, Charles R. Eastman, James Williams Gidley, H. F. Wickham, figurant dans le premier de ces volumes, et de ceux de MM. Paul Bartsch, T. D. A. Cockerell, William Healey Dall, Olivier P. Hay, Robert Tracy Sonkson, William B. Marshall, Mary J. Rathbun et R. W. Shufeldt, qui se trouvent dans le second et dont nous avons déjà donné une analyse dans notre revue, d'après les tirages à part, nous trouvons encore : dans le volume 52, *Trophodiscus, a new sea star from Kamchatka*, par Walter K. Fisher (5 p. 3 pl. : 1 genre nouveau, 1 espèce nouvelle) ; *Field notes on Virginia orthoptera*, par Henry Fox (36 p.) ; *Notes on the life history and ecology of the dragonflies (Odonata) of central California and Nevada*, par Clarence Hamilton Kennedy (153 p. 403 fig. : 3 genres nouveaux, 3 espèces, 3 variétés nouvelles) ; *Mammals collected by Dr. W. L. Abbott on the chain of islands lyin of the Western coast of Sumatra, with descriptions of twenty-eight new species and subspecies*, par Marcus Ward Fr. Lyon (26 p.) ; *A new find of meteoric stones near Plainview, Hale County, Texas*, par George P. Merrill (4 p. 2 pl.) ; *Monograph of the Nearctic hymenoptera of the genus Bracon Fabricius*, par Harold Morrison (39 p. 4 pl. : 9 espèces nouvelles) ; *Rotatoria of Los Angeles, California, and vicinity, with descriptions of a new species*, par Frank J. Myers (6 p. 2 pl. : 1 espèce nouvelle) ; *The birds of Bawean Island, Java Sea*, par Harry C. Oberholser (16 p. : 1 espèce et 6 sous-espèces nouvelles) ; *A revision of the Bembicine wasps of America north of Mexico*, par John Bernard Parker (155 p. 230 fig. : 1 genre nouveau, 21 espèces nouvelles) ; *Description of a new Goby, Garmannia spongicola from North Carolina*, par Lewis Radcliffe (3 p. 1 fig.) ; *New species of South Dakota cretaceous crabs*, par Mary J. Rathbun (7 p. 2 pl. : 1 superfamille, 1 famille nouvelle, 1 genre nouveau et 3 espèces nouvelles) ; *North American earthworms of the family Lumbricidae in the collection of the United States National Museum*, par Franck Smith (26 p.) ; *The variation exhibited by Thamnophis ordinoides (Baird and Girard), a garter snake inhabiting the San Francisco Peninsula*, par Joseph C. Thompson (22 p.) ; *A new species of polychaetous anelid from Panama, with notes on a Hawaiian form*, par Aaron L. Treadwell (4 p. 4 fig.) ; *On certain secondary sexual characters in the male-ruddy duck, Erismatura jamaicensis (Gmelin)*, par Alexander Wetmore (4 p. 1 fig.). Dans le volume 53 : *Gomphus parvidens, a new species of dragonfly from Maryland*, par Bertha P. Currie (4 p. 2 pl.) ; *A revision of hymenopterous insects of the tribe Cremastini of America north of Mexico*, par R. A. Cushman (49 p.) ; *Eight new species of reared Ichneumonflies with notes on some other species*, par R. A. Cushman (13 p.) ; *The salamanders of the genera Desmognathus and Leurognathus*, par Emmett R. Dunn (41 p. 15 fig.) ; *North American collembolous insects of the subfamily Onychiurinae*, par Justus W. Folsom (23 p. 12 pl. : 6 espèces nouvelles) ; *Descriptions of some new parasitic hymenoptera*, par A. B. Gahan (23 p. 1 sous-famille nouvelle, 1 genre nouveau, 25 espèces et 1 variété nouvelles) ; *Notes and descriptions of miscellaneous Chaleid flies (Hymenoptera)*, par A. A. Girault (6 p. : 12 espèces nouvelles) ; *A new species of bear-animalcule from the coast of North Carolina*, par W. P. Hay (4 p. 1 pl.) ; *Some effects of environment and habit on captive lions*, par N. Hollister (17 p. 4 pl.) ; *An American species of the hymenopterous genus Wesmaelia of Foerster*, par P. R. Myers (3 p. : 1 espèce nou-

velle) ; *A new American parasite of the Hessian fly (Mayetiola destructor Say)*, par P. R. Myers (3 p. : 1 espèce nouvelle) ; *An asymmetrical bird-louse found on three different species of troupials*, par John Howard Paine (2 p. 1 pl.) ; *Generic names applied to birds during the years 1906 to 1915, inclusive, with additions and corrections to Waterhouse « Index Generum Avium »*, par Charles W. Richmond (72 p.) ; *Descriptions of thirty-one new species of hymenoptera*, par S. A. Rohwer (26 p. 1 fig.) ; *A report on a collection of hymenoptera (mostly from California) made by W. M. Giffard*, par S. A. Rohwer (17 p.) ; *The type-species of the genera of the Cynipoidea, or the gall wasps and parasitic Cynipoids*, par S. A. Rohwer et Margaret Fagan (24 p.) ; *Cuban amphibians and reptiles collected for the United States National Museum from 1899 to 1902*, par Leonhard Stejneger (33 p. 128 fig.) ; *The color of amethyst, rose, and blue varieties of quartz*, par Thomas L. Watson et R. E. Beard (11 p.) ; *A remarkable occurence of calcite in silicified wod*, par Edgar T. Wherry (4 p. 3 pl.) ; *North American parasitic copepods belonging to the Lernaeidae, with a revision of the entire family*, par Charles Branch Wilson (150 p. 21 pl., 3 sous-familles nouvelles, 3 genres nouveaux et 12 espèces nouvelles).

Publications nouvelles. — *Les Écritures manichéennes*, par P. Alfaric (2 vol. in-8, É. Nourrit). — *L'Évolution intellectuelle de saint Augustin*, par P. Alfaric. I. Du Manichéisme au néoplatonisme (gr. in-8, Émile Nourry). — *Élévations, prières et pensées de saint Augustin* (in-12, de Gigord). — *Manuel ascétique et canonique de la vie religieuse*, par le chanoine E. Thévenot (in-12, Haton). — *Pour avoir des prêtres*, par le P.-J. Delbrel (petit in-8, de Gigord). — *Dieu en nous*, par R. Plus (Toulouse, Messager du Cœur de Jésus, in-8). — *La Royauté du Christ, la vocation de la France et le drapeau du Sacré-Cœur*, par É. Poulain (in-12, Nantes, imp. « Unic »). — *La Mère de la divine grâce*, par le chanoine J. Millot (in-12, Lethielleux). — *Petit Catéchisme du mariage*, par le P. J. Hoppenot (in-32, Bonne Presse). — *La Conversion*, par J. Huby (in-18, Beauchesne). — *Paradoxes du catholicisme*, par Mgr R. Hugh Benson ; trad. de l'anglais par C. Grolleau (in-12, Crès). — *Une Esquisse de la théosophie*, par C. W. Leadbeater ; trad. de l'anglais par F. T. N. (Paris, Publications théosophiques). — *L'Enseignement du droit comparé*, par É. Lambert (in-8, Lyon, Rey ; Paris, Rousseau). — *Des Représailles en temps de guerre*, par L. Le Fur (in-8, Libr. du Recueil Sirey). — *Memento du démobilisé* (petit in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Pensions des victimes de la guerre*, par E. Obellianne (in-12, Charles-Lavauzelle). — *Études sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon*, par L. Robin (in-8, Alcan). — *La Philosophie contemporaine en France, essai de classification des doctrines*, par D. Parodi (in-8, Alcan). — *De l'Inconscient au conscient*, par le Dr G. Geley (in-8, Alcan). — *L'Idée de finalité*, par A. de Gramont-Lesparre (in-16, Alcan). — *Certitudes. Liberté. Dieu. Justice*, par L. Mirman (in-16, Berger-Levrault). — *La Sélection humaine*, par C. Richet (in-8, cartonné, Alcan). — *La Psychologie du soldat*, par les Drs L. Huot et P. Voivenel (in-18, la Renaissance du Livre). — *L'École primaire et les Leçons de la guerre*, par É. Bugnon (in-12, Berger-Levrault). — *Vers la Constituante*, par P. Gruet (in-8, Plon-Nourrit). — *Aujourd'hui, étude pour l'après-guerre économique*, par A. Devèze (in-16, Berger-Levrault). — *Autour du mariage. Trois Problèmes moraux*, par P. Castillon (in-18, Beauchesne). — *L'Armature sociale*, par É. Amanieux (in-16, Albin Michel). — *Marxisme contre socialisme*, par V. G. Simkhovitch ; trad. de R. Picard (in-16, Payot). — *Le*

Salut par la terre, par J. Méline (in-8, Hachette). — *Administrateurs et administrés*, par A. Thiers (in-18, Grasset). — *Comment éviter les impôts mortels*, par A. Chéradame (in-16, Librairie de la Pensée française). — *L'Art populaire dans le Briançonnais. Le Ba'cubert*, par R. Blanchard (in-8, Champion). — *L'Art pendant la guerre, 1914-1918*, par R. de la Sizeranne (in-16, Hachette). — *Les Artistes morts pour la patrie*, par P. Ginisty. 2e série (in-8, Alcan) — *Lettres de Paul Gaugain à Georges-Daniel de Monfreid* (in-12, Crès). — *Cuatro Conferencias*, por L. de Eleizalde (petit in-8, Bilbao, Editorial vasca euzko-argitaldaria). — *Des Roseaux sous le vent*, par G. Deledda ; trad. de l'italien par M. Hélys (in-18, Grasset). — *De la boue sous le ciel, esquisses d'un blessé*, par P. Verlet (in-16, Plon-Nourrit). — *Vers d'un soldat (1914-1918)*, par P. Teissonnière (in-12, Jouve). — *Feuillets retrouvés*, suivis de *Permissions*, par L. Cornil (in-12, Crès). — *Fleurons gothiques*, par C. Patris (in-16, Figuière). — *Albert*, par J. Pomié (in-32, Figuière). — *Quelques sourires et quelques larmes*, par A. Tête (in-12, Leclerc). — *La Terre en folie*, par J. Hermanovits (in-16, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Rimiaux d'Anjou*, par M. Leclerc (petit in-8, Angers, librairie Sainte-Croix). — *L'Aéronaute*, drame contemporain, par M. Gervais (in-16, Jouve). — *Cinéma et Cie, confidences d'un spectateur*, par L. Delluc (in-18, Grasset). — *Les Liturgies populaires*, par P. Saint-Yves (in-12, Édition du Livre mensuel). — *Monsieur le curé d'Ozeron*, par F. Jammes (in-16, Mercure de France). — *Sœur Anselme*, par J. Psichari (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Baiser de l'Antéchrist, conte en marge de l'histoire*, par Lévis Mirepoix (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Cœur est le même*, par A. Lichtenberger (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Roses refleurissent*, par M. Alanic (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Rêve de Suzy*, par H. Ardel (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Retour à la terre*, par G. Stenger (in-16, Perrin). — *Passion*, par P. de Valrose (in-16, Perrin). — *Le Fléau, roman social du temps de guerre*, par A. Godard (in-16, Perrin). — *Les Croix de bois*, par R. Dorgelès (in-16, Albin Michel). — *Clavel soldat*, par L. Werth (in-16, Albin Michel). — *Filles d'Alsace*, par J. Hoche (in-16, Albin Michel). — *Un Doigt de la lune, conte d'amour indou*, par F. W. Bain ; trad. de l'anglais par S. Karpeles (in-18, Grasset). — *Le Secret*, par A. Spire (in-16, Édition de la « Nouvelle Revue illustrée). — *Marins d'eau douce. Un Récit et quelques paysages*, par G. de Pourtalès (in-12, Société littéraire de France). — *La Ronde des bleuets*, par R. Leguy (in-12, Figuière). — *Le Bombardier Camus*, par E. Bourcier (in-16, Berger-Levrault). — *Manuel des études grecques et latines*, par L. Laurand. Fasc. II *Littérature grecque* (in-8, Auguste Picard). — *Louis Veuillot et les mauvais maîtres des* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par G. Bontoux (in-16, Perrin). — *Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge*, par E. Estève (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Émile Clermont, sa vie, son œuvre*, par L. Clermont (in-18, Grasset). — *Du Théâtre à l'Évangile. Les Étapes d'une conversion (1850-1917)*, par J. Odelin (in-18, Beauchesne). — *Les Grandes Heures de Ribeaupierre*, évocation dramatique par J. Variot (in-8, Société littéraire de France). — *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, par J.-M. Tourneur-Aumont (gr. in-8, Colin). — *Atlas de géographie historique de la Belgique*, publié par L. Van der Essen, L. Ganshof, J. Maury et P. Nothomb. Carte X. *La Belgique en 1786 (Les Pays-Bas autrichiens)* (gr. in-4, Van Oest). — *Les Iles d'Hyères*, par É. Jahandiez (in-12, Édition du Livre mensuel). — *Lettres sur la jeune Italie*, par L. Corpechot (in-16, Berger-Levrault). — *Le Sacrement de*

Jérusalem, par le R. P. V. Poucel (in-12, Librairie de l'art catholique). — *Voyage au Goundafa et au Sous*, par L. Thomas (in-16, Payot). — *Histoire de la Confédération suisse*, par J. Dierauer ; trad. de l'allemand par A. Reymond. V. *De 1798 à 1848*. 1re partie : *de 1798 à 1813* (in-8, Lausanne, Payot). — *Don Juan de Palafox y Mendoza, obispo de Puebla y Osma*, por G. Garcia (in-8, Mexico, Bouret). — *Les Dernières Années de Turenne (1660-1675)*, par C.-G. Picavet (in-8, Calmann-Lévy). — *Dames du grand siècle*, par E. Angot (in-16, Émile-Paul). — *Les Partages de la Pologne et la Lutte pour l'indépendance*, par K. Lutostański (gr. in-4, Payot et Bureau polonais d'études et de publications politiques). — *La Vie économique de la Pologne* (gr in-8, Fribourg-Lausanne, Comité des publications encyclopédiques de la Pologne). — *La Revolution française et le Régime féodal*, par A. Aulard (in-16, Alcan). — *Les Questions religieuses dans les Cahiers de 1789*, par A. Denys-Buirette (gr. in-8, de Boccard). — *Histoire religieuse de la Revolution française*, par P. de la Gorce. T. III (in-16, Plon-Nourrit). — *Un Impôt sur le revenu sous la Révolution. Histoire de la « contribution patriotique » dans le Bas-Languedoc*, par P.-E. Hugues (gr. in-8, Champion). — *Souvenirs militaires d'Octave Levavasseur, officier d'artillerie, aide de camp du maréchal Ney*, publiés par le comt Besley (in-16, Plon-Nourrit) — *Histoire des États-Unis de 1787 à 1917*, par G. Weill (gr. in-8, Alcan). — *Le Rapport secret sur le Congrès de Berlin adressé à la S. Porte par Carathéodory Pacha*, par B. Bareilles (in-16, Bossard). — *Soixante Années du règne des Romanoff. Nicolas Ier et Alexandre II*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Un Journal d'ouvriers. « L'Atelier » (1840-1850)*, par A. Cuvillier (in-16, Alcan). — *Études et fantaisies historiques*, par E. Rodocanachi. 2e série (in-16, Hachette). — *Études historiques et Figures alsaciennes*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *Auprès de Victor Hugo*, par M.-C. Poinsot (in-18, Garnier). — *L'Avant-Guerre comparée en Allemagne et en France*, par J. Civray (in-16, Perrin). — *Manuel des origines de la guerre*, par F. Roches (in-16, Bossard). — *La Guerre de libération*, par le général Zurlinden (2 vol. in-16, Hachette). — *Petite Histoire de la Grande Guerre*, par H. Vast (in-18, Delagrave). — *Souvenirs des premiers temps de la guerre*, par le cap. J. Merlant (in-16, Berger-Levrault). — *Six Mois en Lorraine*, par Gabé de Champvert (in-12 Berger-Levrault). — *La Lorraine dévastée*, par M. Barrès (in-16, Alcan). — *Mons and the retreat*, by cap. G. S. Gordon (in-12, London, Constable). — *Souvenirs d'un chasseur (août 1914-mars 1916)*, par L. Thomas (in-16, Perrin). — *Les Crimes de l'Allemagne. Dinant. Massacre et destruction*, par G. Somville (in-16, Perrin). — *En France et en Belgique envahies*, par Mme Saint-René Tallandier (in-16, Alcan). — *L'Immortelle Mêlée, essai sur l'épopée militaire belge*, par P. Crokaert (in-16, Perrin). — *Sedan sous la domination allemande, 1914-1918*, par P. Stéphani (in-18, Grasset). — *Dix Mois à Verdun*, par l'abbé Thellier de Poucheville (in-12, de Gigord). — *Verdun ! Paroles de guerre, 1914-1918*, par Mgr Ginisty (in-12, Téqui). — *La 56e Division au feu, souvenirs de son commandant*, par le général F. de Dartein (in-16, Berger-Levrault). — *Avec les chars d'assaut*, par le capne M. Gagneur et le lieut M. Fourier (in-16, Hachette). — *En batterie !*, par le lieut Fonsagrive (in-18, Delagrave). — *L'Homme né de la guerre. Témoignage d'un converti (Yser-Artois, 1915)*, par H. Ghéon (in-16, Éditions de la « Nouvelle Revue française »). — *Nos Marins en guerre*, morceaux choisis par le capne H. Bornecque et le lieut G. Drouilly (in-16,

Berger-Levrault). — *Le Médecin au feu. Le Médecin divisionnaire*, par le Dr G. Saint-Paul (in-16, Alcan). — *La Guerre et la Condition privée de la France*, par A. Isoré (gr. in-8, de Boccard). — *La Question religieuse en France pendant la guerre de 1914-1918. Documents*, par le Vte M. de Lestrange. 4e série (avril-décembre 1915) (in-12, Lethielleux). — *L'Effort colonial des Alliés*, par P. Perreau Pradier et M. Besson (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Rapatries (1915-1918)*, par Mlle Chaptal (in-16, Alcan). — *Remarques sur la dernière invasion des Barbares*, par F. Chevassu (in-16, Perrin). — *Messages, discours, documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale. 18 août 1914-8 janvier 1918*, du président W. Wilson (2 vol in-8, Bossard). — *Les Temps nouveaux. 1914-1918. Paroles de la guerre*, par Mgr Gibier (in-12, Téqui). — *Le Fer sur une frontière. La Politique métallurgique de l'État allemand*, par F. Engerand (in-8, Bossard). — *L'Ame allemande jugée par un Anglais*, par T. F. A. Smith ; trad. de l'anglais par Mme J Périer (in-18, Belin). — *L'Allemagne et le Baltikum*, par G. Gaillard (gr. in-8, Chapelot). — *Que faire de l'Est européen ?* par l'auteur des « Dangers mortels » de la Révolution russe (in-16, Payot). — *Sur le Rhin*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Opinion publique dans les provinces rhénanes et en Belgique. 1789-1815*, par L. Engerand (in-8, Bossard). — *La Préparation de la lutte économique par l'Allemagne*, par A. de Tarlé (in-16, Payot). — *Notre nouvelle amie l'Angleterre*, par J. Charpentier (in-16, Hachette). — *Les Austro-Bulgaro-Allemands en Serbie envahie. Documents de l'ennemi* (albums in-8 oblong, Grasset). — *La République tchéco-slovaque*, par L. Weiss (in-16, Payot). — *Les Serbes, Croates et Slovènes*, par A. Chaboseau (in-16, Bossard). — *En Yougoslavie*, par C. Rivet (in-16, Perrin). — *La Question yougoslave*, par J. Duhem (in-16, Alcan). — *L'Internationale à Berne*, par P. Renaudel (in-18, Grasset) — *Et la Suisse ?...*, par B. Vallotton (in-16, Berger-Levrault). — *Les États-Unis d'Amérique et le Conflit européen*, par A. Viallate (in-16, Alcan). — *De la Sympathie à la fraternité d'armes. Les États-Unis dans la guerre*, par M. Barrès (in-8, Alcan). — *Les États-Unis et la Guerre. De la neutralité à la croisade*, par É. Hovelaque (in-8, Alcan). — *Au Seuil de la paix*, par le comte de Fels (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Problèmes internationaux et le Congrès de la paix*, par A. Lugan (in-8, Bossard). — *Vers la Société nations*, par F. Buisson, J. Brunhes, Aulard, etc. (in-8, Giard et Brière). — *Préliminaires à la Société des nations*, par F. Cosentini (in-16, Alcan). — *Donnez des terres aux soldats. L'Exemple de l'Angleterre*, par E. Buron (in-16, Bossard). — *La Renaissance de notre marine marchande*, par P. Cloarec (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ame paysanne. La Terre, la race, l'école*, par le Dr E. Labat (in-18, Delagrave). — *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement*, par Justin (in-16, Bossard) — *La Pensée allemande dans l'ordre juridique*, par J. Signorel (in-8, Berger-Levrault). — *L'Unité de la politique italienne*, par J. Chopin (in-16, Bossard). — *La Guerre absolue, essai de philosophie de l'histoire*, par G. Batault (in-16, Payot). — *L'Anarchie dans le monde moderne*, par G. de Lamarzelle (in-18, Beauchesne).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Polysema sunt sacra Biblia (*Fr. Nicolaus Assouad*) 284
La Femme patriote d'après la Bible (*G. Bontoux*) 63
Le Sens du christianisme d'après l'exégèse allemande (*le P. M.-J. Lagrange*) 38

Liturgie. Leçons sur la messe (*Mgr Pierre Batiffol*) 199
Études de liturgie et d'archéologie chrétienne (*Pierre Batiffol*). 285
La Liturgie dans le roman. Pages de littérature catholique (*Alphonse Mortier*) 141

Théologie dogmatique. Apologétique. L'Existence de Dieu (*l'abbé Eugène Duplessy*) 295
Le Mystère de l'Église (*le R. P. Humbert Clérissac*) 39
Peut-on se passer de Dieu ? Critique scientifique populaire (*J. Leday*) 141

Théologie morale. Prédication. Questions théologiques du temps présent. I. Questions de guerre d'après saint Thomas d'Aquin (*A. Michel*) 110
La Doctrine de vie (*M.-S. Gillet*) 200
Encyclique « Humani generis » de *S. S. Benoît XV* sur la prédication et Règles pour la prédication sacrée édictées par la S. Congrégation consistoriale 214

Ascétisme. Piété. La Spiritualité chrétienne. Des Origines de l'Église au moyen âge (*P. Pourrat*) 111
Lettres sur la souffrance (*Élisabeth Leseur*) 200

Mahométisme. La Mystique d'Al-Gazzali (*le Dr Miguel Asin Palacios*) 296

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Les Collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII (*Paul Fournier*) 52

Législation ouvrière. Manuel pratique des lois sociales et ouvrières 286

SCIENCES ET ARTS

Morale. Épis de bon grain, paroles de lumière et de paix (*Alfred Bernard*) 296
A travers le prisme du temps (*C. Wagner*) 287

Éducation. Enseignement. Les Vrais Principes de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles (*le P. A. Monfat*) 201
L'Éducation religieuse. Entretiens à des mères chrétiennes (*l'abbé Claude Bouvier*) 111
L'Autorité dans la famille et à l'école (*F. Kieffer*) 112
La Conversion de Magdeleine (*G. Issandon*) 215

Féminisme. La Française dans ses quatre âges (*René Guillou*) 288

Siences politiques, économiques et sociales. Un Chef d'État qui gouverne (*Un docteur ès-sciences politiques*) 215
L'Organisation de la démocratie (*Probus*) 215
L'Individu avec l'État (*G. Léouzon Le Duc*) 113
Le Socialisme contre l'État (*Émile Vandervelde*) 113
Pour abolir la souffrance humaine (*Lucien Destinières*) 214

Sciences chimiques. Conférences de chimie minérale faites à la Sorbonne. Métaux (*Marcel Guichard*) 42

Sciences psychiques. Le Merveilleux spirite (*Lucien Roure*) 40

Sciences mathématiques. Cours de géométrie analytique à l'usage de la classe de mathématiques spéciales et des candidats aux écoles du gouvernement (*Georges Milhaud* et *Édouard Pouget*). T. I. Géométrie à deux dimensions 41
Calcul des systèmes élastiques de la construction (*Ernest Flamard*) 201
Œuvres de *Charles Hermite*, publiées par *Emile Picard* 288
Œuvres de *G.-H. Halphen*, publiées par les soins de *C. Jordan*, *H. Poincaré* et *E. Picard*. T. I 114

Géologie. La Géologie biologique (*Stanislas Meunier*) 43

Aviation. L'Aviation de demain (*Jean Dargon*) 114

Pêche. Sports. Les Pêches maritimes. Un tour sur le Dogger-Bank (*Henri Malo*) 294
La Course à pied. Les Courses de haies (*le Dr Bellin du Coteau*) 142
L'Éducation physique obligation nationale (*le Dr Bellin du Coteau*) 141
L'Éducation physique moderne de la jeunesse par la méthode naturelle, simple, agréable et rapide du lieutenant de vaisseau G. Hébert (*Octave Forsant*) 214

Beaux-Arts. Les Grands Graveurs. Andrea Mantegna et les graveurs préraphaélites italiens 116
Les Grands Graveurs. Marcantonio et les graveurs de l'école italienne du XVIe siècle 116
Les Grands Graveurs. Fragonard, Moreau le Jeune et les graveurs français de la fin du XVIIIe siècle 116
Les Grands Graveurs. Bartolozzi et les graveurs au pointillé en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle 116
Les Eaux-fortes de Rembrandt. L'Ensemble de l'œuvre. La Technique des « Cent florins. » Les Cuivres gravés (*André-Charles Coppier*) 44

Mélanges. De la Cryptographie, étude sur les écritures secrètes (*André Langie*) 202
Travaux de dames (*Marguerite de Saint-Genès*) 142

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. A New Dictionary English-French and French-English. With figured pronunciation 296
Les Noms juifs (*Georges Massoutié*) 142

Poésie. Les Horizons noirs. Les Beaux Dimanches. Fêtes (*Paul Costel*) 273
La Claire Fontaine de la vie (*Édouard Schiffmacher*) 273
En majeur et en mineur (*Claude Dubosq*) 273
Musiques éparses (*le même*) 273
Les Buccins d'or (chants d'avant l'aube) (*Jean Carrère*) 274
La Statue sans visage (*Roger Gaillard*) 274
Poèmes. Sous les yeux de la mort. La Source et le Ciel (*Georges Audibert*) 275
Au Rythme du cœur (*Antoine Chollier*) 275
L'Araignade (*Pierre Coutras*) 275
L'Angoisse éternelle (*André Maillet*) 275
Préludes (*Danyl-Helm*) 275
Dans les ruines d'Ampurias (*André Bruguière de Gorgot*) 275
La Folle du logis (*L. Guillet*) 275
Les Calmes Brises (*René Prestefont*) 275
L'Impossible Rêve (*Emma Peilerin* et *Joseph Bollery*) 276
Destinées (*Auguste Galène*) 276
Péchés de jeunessse (*Gabriel Espallac*) 276
Brumes et roseaux (*Jacques Lefebvre*) 276
Cantilènes et pensers (*René Prestefont*) 276
Le Dit de Sainte Odile (*A.-P. Garnier*) 276
Le Joueur de sambuque (*Jean Nostos*) 120

Poésie de guerre. Guinemer (*Redon de la Mothe*) 103
Avant et pendant la Grande Guerre. Les Voix profondes (*Emmanuel Vitte*) 269
Croix de guerre et Croix Rouge (*Henri Cure*) 269
La Chanson du Poilu (*Albert Flory*) 269
Les Chevauchées (*Claude Hanin*) 269
Dans les tranchées crayeuses. L'Attente prolongée (1916-1917) (*Philippe Lecasble*) 269
Chants épiques (*Pierre-Xavier Mayeur*) 269
A la France (*Paul Rougier*) 270
L'Ame française (*J. Vassivière*) 270
Les Voix de la Patrie (1914-1917) (*Jacques Feschotte*) 270
Ainsi chantait Thyl (*Maurice Gauchez*) 270
La France éternelle (*Pierre de Bouchaud*) 271
La Terre pourpre (*Étienne Levrat*) 271
Une Voix dans la mêlée (*François-Louis Bertrand*) 271
Visions de la guerre. Au pays des marmites. L'Arrière (*Paul Costel*) 271
Chants d'amour et chants de guerre. Souvenirs d'un sanitaire au Front (*le Dr Victor Courdoux*) 271
Amour et Guerre (*Suzanne Fournier*) 271
Chants d'un colonial (*La Nomia*) 271
Guillaume Gueux. Impressions sur la guerre (*Auguste Prieur*) 271
La Lyre d'airain du vieux barde. Poèmes patriotiques et stances sur les peuples engagés dans la guerre mondiale (*Eugène Réveillaud*) 271
Les Cordes d'acier (1914-1918) (*Louis Halleux*) 272
Là-Haut (*Jean Rieux*) 272
L'Homme et la Brute (*Albert Lafargue*) 272

La Meuse (*Henri Dacremont*) 273
Voix entendues au champ de bataille (*René du Laz*) 273
Le Vol de la Victoire (*Ernest de Ganay*) 102

Théâtre Le Mystère de la chair et du sang, évangile en cinq actes en vers (*Armand Barthe*) 279
Le Tragique quotidien (*le P. Louis Perroy*) 278
Le Rayon (*Mme Démians d'Archimbaud*) 278
Hélène enchaînée (*Marguerite Combes*) 277

Pièces relatives à la guerre. Poèmes du temps de guerre (*Olivier de Rougé*) 277
Pour l'Alsace (*Maurice Bouchor*) 277
Attila (*Arthur Sambon*) 277
Lueurs et reflets de la guerre (*Gaston Sorbets*) 278
Les Rimes sanglantes, suivies de Terre d'Alsace (*E.-Henri Verdier*) 278
Les Perses de l'Occident (*Sotiris Skipis*) (trad. du néo-grec par l'auteur et *Philéas Lebesgue*) 278

Romans, contes et nouvelles. Némésis (*Paul Bourget*) 32
Le Lac noir (*Henry Bordeaux*) 34
Fauquebois (*Pierre Nothomb*) 34
Entre deux rives (*Paul Acker*) 34
Le Rêve et la Vie (*Jean Morgan*) 35
Un Caractère de Française (*Jean de la Brète*) 35
Plein Été (*Edith Warthon*) 35
L'Écluquier (*la comtesse de Chambrun*) 35
Les Fantaisies du destin (*Edgard Blosde*) 36
Glèbe gasconne (*Étienne Garry*) 36
Le Belle Enfant, ou l'Amour à 40 ans (*Eugène Montfort*) 36
Et Cie (*Jean-Richard Bloch*) 36
Les Enfants du ghetto (*Israël Zangwill*) (trad. française de *Pierre Mille*) 36
Renée (*André Baruch*) 36
L'Homme fort (*Paul Ilg*) ; trad. par *Jules Brocher* 36
Enfantine (*Valery Larbaud*) 37
La Bonne Madeleine et la pauvre Marie. Quatre Histoires de pauvre amour (*Charles-Louis Philippe*) 37
Monstres choisis (*André Salmon*) 37

Romans de guerre. Les Gars de la flotte (*Arnould Galopin*) 192
Histoire de Gotton Connixloo, suivie de l'Oubliée (*Camille Mayran*) 29
L'Ame de la victoire (*Jean Nesmy*) 29
Chantal Daunoy (*Isabelle Sandy*) 29
Allemand d'Amérique (*A. de Vitèle*) 30
Le Mariage de Lison (*Antoine Redier*) 31
Sa Veuve (*Jean Yole*) 31
La Mort du soldat (*Émile-François Julia*) 31
Cœurs français, consciences anglaises (*J. Hénouard*) 31
La Forêt tragique (*Albert Garenne*) 31
Bluet d'Alsace (*Jane de Carrières*) 32
Le Double Exil d'un solitaire (*Guiffre d'Evol*) 32
L'Impérieux Amour (*Delorme-Jules Simon*) 32
Reviendra-t il ? (*Jeanne Broussan-Gaubert*) 32
La Tudesquite (*P.-Edouard de Ménieux*) 32
Les Loups (*Benjamin Valloton*) 36
C'est la guerre ! (*le lieut-mis S.-J.-L. de Farusi*) 36
Les Silences du colonel Bramble (*André Maurois*) 37
Six Contes et deux rêves (*Louise Faure-Favier*) 37

Trois Histoires macédoniennes (*Jean-H. Prat*) 37
L'Indiscret de Paramé (*le Dr Harry Marceau*)..... 37

Ouvrages pour la jeunesse. Histoire d'un casse-noisette (*Alexandre Dumas*) 49
Monsieur « Sidi. » Mémoires d'un chat (*Côte-Darly*) 142
Le Diadème de cristal (*Paul Heuzé*)..... 280
Olivette et Mignelito (*Max Colombau*)..... 281
Des Fleurs sur la route (*Jean Vézère*) 281
La Tour-Vive (*Georges Thierry*)..... 281
Les Secrets de Vandeure (*Marie Le Mière*) 281
Marquise de Maulgrand (*M. Maryan*)..... 281
Une Barrière invisible (*M. Maryan*) 281
Les Héritages de Pendallyn (*M. Maryan*) 282
La Cité de la paix (*Jeanne de Coulomb*) 282
Le Jardin fermé (*Emmanuel Soy*)..... 282
Autour d'un nom (*Emmanuel Soy*) 282
La Primeneige du lointain donjon (*B. de Buxy*)..... 282
Le Poison (*Adolf Farnoh*) 282
Heureux les justes (*Mario Donal*) 283
Le Drame d'Orsaizé (*Pierre Gourdon*)..... 283
Mathias Bernoude (*Florence O'Noll*)..... 283
L'Ambiance (*Lucien Darville*) 283
L'Intrus (*Roger Dombre*)..... 283
Rédemptrice (*J.-Paul Bonnet*) 283
Le Martyre d'un curé (*M. Dabaumoret*)..... 283
Six Petits Contes (*Antonin Lavergne*) 102

Ouvrages inspirés par la guerre. Un de nos marins. Le Récit de Jean Le Gwen (*Eugène Le Mouël*)..... 102
Père et fils (*Auguste Bailly*) 280
L'Orphelin (*E. Maynial*)..... 280
Jeunes Classes (*Paul Roume*) 280
Lettres sans réponses (*Henriette de Vismes*)..... 280
Les Petits Neutres (*Claude Mancey*)..... 284
Livres roses pour la jeunesse (Guerre de 1914-1918) 27

Périodiques illustrés et Albums. Mon Journal 1918..... 48
Qui ? Pourquoi ? Comment ? L'Encyclopédie de la jeunesse. Tome IV..... 49
La Première Chasse de Poum, texte et dessins de *Mad Hermet*. 50
Les Oiseaux chantent (*R. de la Nézière*)..... 51
Nos Animaux (*le même*) 51

Albums de guerre. Reims. Sept Siècles d'histoire devant la cathédrale (*R. Burnand* et *E.-G. Benito*)..... 198
Prisonniers de guerre (*Jean-Pierre Laurens*)..... 103
Les Contes de fées de la guerre. La Petite Reine Noble de Belgique (*Mlle A. Galandy* et *A. Raynolt*)..... 50
Les Campagnes de M. Trouve-Tout sur terre (*H. Lanos*) 50
Les Campagnes de M. Trouve-Tout sur mer (*le même*) 51

Littérature française. Pierre Corneille (*Auguste Dorchain*).... 45
Les Intellectuels dans la société française. De l'Ancien Régime à la démocratie (*René Lote*) 204
François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe. Correspondances inédites de F. Buloz, Alfred de Vigny, Brizeux, Sainte-Beuve, Mérimée, George Sand, Alfred de Musset, etc. (*Marie-Louise Pailleron*)..... 289
Les Pierres du foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la famille française (*Henry Bordeaux*)..... 203
Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen (*Pierre Lasserre*)... 46

Littératures étrangères. Ugo Foscolo in Inghilterra (*Francesco Viglione*) 121
Fogazzaro (*Lucien Gennari*) 205

Polygraphes. Mélanges. Pages choisies de *Rubén Darío*. Choix et préface de *Ventura Garcia Calderon* Traductions de *Marius André, G. Jean Aubry, Alfred de Bengoechea, Jean Cassou, Max Daireaux, Georges Hérelle, Mme B. M. Moreno, Georges Pillement, Gabriel Soulages* et *André Wurmser*... 47
Anthologie des écrivains belges, poètes et prosateurs (*L. Dumont-Wilden*) 117

HISTOIRE

Géographie. Cartographie. Voyages. La Péninsule balkanique. Géographie humaine (*Jovan Cvijic*) 122
Joseph-Nicolas Delisle, sa biographie et sa collection de cartes à la Bibliothèque nationale (*Albert Isnard*) 105
Le Dernier Pèlerinage de « L'Étoile » en Terre-Sainte (*B. Bédaoui*) 297

Histoire ancienne. Histoire ancienne de l'Afrique du nord (*Stéphane Gsell*). T. II. L'État carthaginois. T. III. Histoire militaire de Carthage 124
Dans l'Orient byzantin (*Charles Diehl*) 51

Histoire de l'Église et des ordres religieux. Les Hérésies pendant le moyen âge et la Réforme dans la région de Douai, d'Arras et au pays d'Alleu (*Paul Beuzart*) 207
La Réforme à Montpellier (*Mlle L. Guiraud*) 126
Leçons d'histoire franciscaine (*le R. P. Ubald d'Alençon*) 53

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Publication du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. 3e édition totalement refondue et notablement augmentée, par les soins de *Mgr Gauthey* 128
Vie de Mgr Julien Loth, protonotaire apostolique, curé de Saint-Maclou (*Georges Loth*) 294

Publications relatives à la guerre européenne 1914-1919 (Voir aussi plus haut : *Poésie ; Théâtre ; Romans ; Ouvrages pour la jeunesse ;* Albums, et ci-après : *Histoire étrangère.*

Atlas et Généralités. Le Front (cartes), 1er janvier 1915-15 octobre 1918 193
Le Secret de la frontière, 1815-1871-1914. Charleroi (*Fernand Engerand*) 7
Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre 193
Le Troisième Livre jaune français. L'Alliance franco-russe 193
Guerre de 1914-1916. Réponse au Livre blanc allemand du 10 mai 1915. « Die volkerrechtswidrige Führung des belgischen Völkskriegs. » 172
L'Action de Benoit XV pendant la guerre (*le P. Giuseppe Quirico*) 99
L'Action du Pape pendant la guerre (*l'abbé Thellier de Poncheville*) 99
La Politique de Benoit XV (*le R. P. Henri Le Floch*) 196
Hechos y no palabras . iniciativas de caridad de S. S. el papa Benedicto XV durante la guerra europea de 1914-1918 197

France et Vatican (les exigences de l'intérêt national) (*Jacques Desbleumortiers*) 196
Chronologie de la guerre (*S. R.*) 194
Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914 (*Jean-Bernard*) 98,262
Intrigues et diplomaties à Washington (1914-1917). (*G. Lechartier*) 242
Mémoires de l'ambassadeur *Gerard*. II. Face à face avec le kaisérisme 162
Mémoires de l'ambassadeur *Morgenthau*. Vingt-six mois en Turquie 241
L'Europe dévastée (*Wilhelm Muehlon*), notes prises pendant les premiers mois de la guerre ; trad. par *J. de la Harpe* 85
La France héroïque et ses alliés (*Gustave Geffroy, Léopold-Lacour, Louis Lumet*). T. I 5
La Belgique nouvelle. A travers quatre ans de guerre (1914-1918) (*Fernand Neuray*) 86
La Guerre suprema (*el capitan Aranu*) 167
Tutta la guerra, antologia del popolo italiano sul fronte e nel paese (*Giuseppe Prezzolini*) 21
La Guerra, lettere di un socialista ai suoi figli (*Piero Domenichelli*) 89
Diario della guerra d'Italia, raccolta dei bullettini ufficiali e di altri documenti 244
L'Europe libérée, novembre 1918 (*Paul Seippel*) 259
Les Glorieuses Journées de Lorraine et d'Alsace 194
Biographies. Clemenceau (*Camille Ducray*) 186
Notre Clemenceau jugé par un catholique (*J. Raymond*) 187
David Lloyd George, étude biographique (*Harold Spender*) ; trad. *de Robert L. Cru* 187
Le Colonel Driant (*Gaston Jollivet*) 188
Le Cardinal Mercier (*Mgr Herscher*) 173
Le Premier « As » Pégoud (*Paul Bonnefon*) 11
Le Capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison (*Charles-François Saint-Maur*) 251
Edouard Junod, capitaine à la légion étrangère (1875-1915). Lettres et Souvenirs 252
Une Ame de séminariste soldat. Le Sergent Pierre Babouard, du 125e d'infanterie (*Paul Vigue*) 189
Au Vieil-Armand. Lettres de *Henri Volatier*, chasseur au 5e bataillon alpin, à sa fiancée, publiées par *G. Mouterde* 171
L'Anima di un valoroso (*Cesare Giulio Grandi*) 265
Origines et causes de la guerre. Les Origines du pangermanisme (1800 à 1888), textes traduits de l'allemand par *P.-H. Michel, A. Girellet, J. Monier, R. Fauquenot, R. Lambert, M. Chrétien, H. Cattanès, Mlle Lesseur, G. Mendel, M.-J. Jeannin, J. Dutilleul, R. Serreau, M. Galland, S. Mauzagol, C. Boudet, A. Chevalier, L. Lévy-Dispeker, Th. Brulé, M. Denis, S. Charlot, M. Faure*, avec une Préface par *Charles Andler* 161
L'Affaire de Saverne, novembre 1913-janvier 1914 (*Julien Rovère*) 178
Le Complot de Sarajevo (28 juin 1914). Études sur les origines de la guerre (*Jules Chopin*) 7
Souvenirs (*Take Jonesco*) 243
La Guerre allemande et la Conscience universelle (*Albert, prince de Monaco*) 165
Les Études de la guerre, publiées sous la direction de *René Puaux*. Cahiers 2, 3, 6 et 7 107

Faits particuliers. Vingt Jours de guerre aux temps héroïques. Carnet de route d'un commandant de compagnie (août 1914), (*le commandant A. Grasset*) 245
Autour d'Anvers, souvenirs et récits, août-octobre 1914 (*William Speth*) 173
Mons and the retreat (*le capitaine G. J. Gordon*) 263
L'Invasion dans le nord de Seine-et-Marne, 1914. Trilport, Montceaux, Germiny et Étrépilly (*F. Lebert*) 25
Guides Michelin pour la visite des champs de bataille. La Trouée de Revigny 263
Dans Paris bombardé (1871-1914-1918) (*Lucien Descaves*) 101
Pour la terre de France par la douleur et la mort (La Colline de Lorette), 1914-1915 (*Pasteur Vallery-Radot*) 250
D'Alsace à la Cerna, notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient (octobre 1905-août 1916 (*Jean Saison*) 9
L'Aube de la revanche. Les Victoires serbes de 1916 (*Eugène Gascoin*) 181
Nostro Purgatorio, fatti personali del tempo della guerra italiana (1915-1917) (*Antonio Baldini*) 251
Verdun (mars-avril-mai 1916) (*Raymond Jubert*) 246
Tranchées de Verdun, juillet 1916-mai 1917 (*Daniel Mornet*) .. 101
L'Escadrille des Éperviers, impressions vécues de guerre aérienne *Charles Delacommune*) 12
From Bapaume to Passchendaele. 1917 (*Philip Gibbs*) 83
Front lines (*Boyd Cable*) 174
Sous la rafale. Au service de l'infanterie. Souvenirs d'un dragon pendant la Grande Guerre (*André Schmitz*) 247
Voli di guerra, impressionni di un giornalista pilota (*Otello Carara*) 252
Près des combattants (*André Chevrillon*) 169
Nous, soldats ! (*Jean Tournassus*) 90
La Gesta de la Legion (*E. Gomez Carrillo*) 84
Deux ans avec les Sénégalais (*Léon Gaillet*) 102
Avec les alpins (*F.-A. Vuillermet*) 82
Dal Carso al Piave, la ritirata della 3e armata nelle note d'un combattente (*Mario Puccini*) 13
L'Épopée de Zeebrugge et le « Vindictive » (*Keble Howard*) 193
Barbarie germanique, bulgare et turque. Nietzche contre la barbarie allemande (*Camille Spiess*) 197
Les Monuments français détruits par l'Allemagne (*Arsène Alexandre*) 6
L'Alsace sous la domination allemande (*Frédéric Eccard*) 176
L'Armée allemande à Louvain en août 1914 et le Livre blanc allemand du 10 mai 1915 172
Le Martyre de Lens. Trois Années de captivité (*Émile Basly*) .. 169
Sous le poing de fer. Quatre ans dans un faubourg de Lille (*Albert Droulers*) 249
Quand « ils » étaient à Saint-Quentin (*Henriette Celarié*) 248
Prisonnier civil, ou Histoire d'un prêtre français, docteur allemand, interné 50 mois en Allemagne (1er août 1914-1er octobre 1918) (*Dominique de Lagardette*) 254
En Captivité... 11 juillet 1916-1er novembre 1917 (*J. Limagne*). 255
Un Séminaire français... en Allemagne, souvenirs de captivité (*A. Limagne*) 256
Le Séminaire de N.-D. de la Merci à Münster et Limbourg. Histoire d'un séminaire de prisonniers français en captivité pendant la guerre 1914-1918 (*le R. P. Rochereau*) 256
En représailles (*Eugène-Louis Blanchet*) 91

Englishman, Kamerad ! right of the British line (*captain Gilbert Nobbs*) 93
Notes d'une internée française en Allemagne (*Céline Fallet*)... 168
L'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre (*Jacques Rivière*) 179
Réquisitoire contre la Bulgarie (*R.-A. Reiss* et *A. Bonnassieux*). 266
Le Rapport secret du *Dr Johannès Lepsius*, président de la Deutsche Orient-Mission et de la Société germano-arménienne, sur les massacres d'Arménie, publié avec une Préface de *René Pinon* 183

L'Opinion et la Guerre. Le Droit au-dessus de la race (*Otto H. Kahn*) ; trad. de l'anglais par le lieutenant *Louis Thomas* 94
Quelques Guides de l'opinion en France pendant la Grande Guerre, 1914-1918 (*A. de Chambure*) 173
L'Opinion allemande pendant la guerre 1914-1918 (*André Hallays*) 164
Il Diritto et la Guerra (*Nunzio Nasi*) 197
Les Aveux de l'ingrat (*Gabriele d'Annunzio*) 264

La France pendant la guerre. Essai sur le sentiment français en Alsace. Comment il s'est formé, comment il s'est maintenu (*Paul Pilant*) 90
Le Poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871, 1914, 1918 (*André Fribourg*) 91
L'Alsace telle qu'elle est (*Mgr Herscher*) 177
Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine (*Jules Duhem*).. 178
La France agricole et la Guerre (*le Dr C. Chauveau*). T. II.... 258
My war diary (*Mary King Waddington*) 167

Les Pays étrangers et la Guerre. L'Angleterre avant et après la guerre (*Paul Reynaud*) 175
Thomas Bartlett en France. L'Anglais tel qu'il est (*Gaston Rageot*) 12
L'Irlande ennemie ? (*R.-C. Escouflaire*) 88
La Guerre vue par les combattants allemands (*Albert Pingaud*). 81
Les Déceptions de l'Allemagne (*Charles Dapremont*) 26
Allemands d'hier et d'aujourd'hui, esquisses historiques (*Arthur Chuquet*) 174
Magyars et pangermanistes (*Stéphen Osusky* et *Jules Chopin*). 181
Les Problèmes nationaux de l'Autriche-Hongrie. Les Yougoslaves (*Frano Cvietisa*) 14
Yougoslavie et Autriche (*le comte Voinovitch*) 15
La Question yougoslave (*Auguste Gauvain*) 14
La Dalmatie, l'Italie et l'Unité yougoslave (*le comte Louis Voinovitch*) 14
La Dalmatie (*Giuseppe Prezzolini*) ; traduit de l'italien par *Ljubo Radic* 15
La Patrie serbe (*Madeleine de Benoit-Sigoyer*) 16
Les Frontières historiques de la Serbie (*Gaston Gravier*) 182
Le Monténégro, son passé et son avenir (*Andriya Radovitch*). 14
Les Intrigues germaniques en Grèce (*Demetra Vaka* [*Mrs. Kenneth Brown*] 87
Le Mystère roumain et la Défection russe (*Charles Stiénon*)... 18
La Paix de Bucarest (7 mai 1918) (*D. Iancovici*) 19
La Russie en 1914-1917 (*Ossip-Lourié*) 107
La Révolution russe (*Claude Anet*). Deuxième série. Juin-novembre 1917 108
Les Deux Fléaux du monde. Les Bolcheviks et l'impérialisme allemand (*Vladimir Bourtzeff*) 109
La Question d'Aland (*John Uggla*) 264

La Position d'Aland pendant l'âge historique (*M. G. Schyberg-son*) 265
Dia por dia de mi calendario, memorandum de la vida española en 1918 (*Manuel Machado*) 96
La Réponse du mauvais serviteur (*Johannès Jorgensen*) 26
Vers l'Égypte pendant la guerre (*Jean Hermanovits*) 22
Dans l'Amérique en guerre (*Emmanuel Bourcier*) 101
La Guerre et la Grande Guerre (*Antonio dos Reis Carvalho*) ; trad. par *Aug. de Aranjo Gonsalves* 195

Les Conditions de la paix. La Paix qu'il faut à la France (*le général Maîtrot*) 260
Les Conditions économiques de la paix (*André Lebon*) 266
The Way out, proposals submitted to president Wilson (*S. Van Houten*) 264
L'Arbitrato pontificio (*Marino Cancilini*) 23
Une grave Question d'intérêt religieux : le statut religieux de la Palestine 26
Une grave Question d'Intérêt national. France et Syrie 26
Traditions françaises au Liban (*René Ristelhueber*) 183
L'Allemagne peut payer. Tableau de la richesse allemande présenté par la « Dresdner Bank ». Berlin le 1er janvier 1913, commenté par *Lucien Hubert* 99
La Bessarabie et le Droit des peuples (*D. Draghicesco*) 94
La Fin d'un monde et la Société des nations (*René Lavollée*) .. 195
Comment faire la Société des nations ? de la race à la nationalité (*Mieczyslaw Genyusz*) 27
La Cité de demain dans les régions dévastées (*J.-Marcel Auburtin* et *Henri Blanchard*) 191
Notre Force future (*Jean Dybowski*) 262
L'Arme économique des Alliés (*le commandant M.*) 95

Mélanges. Les Buts de guerre de la Providence (*Antonin Eymieu*) .. 24
A ceux qui disent : « S'il y avait un bon Dieu, on ne verrait pas des horreurs pareilles ! » 100
Les Curés « sac au dos. » Oui ou non, y en a-t-il ? Propos d'un combattant (*Jean Vital*) 265
Pour ceux qui pleurent. Impressions et pensées de guerre (*Pierre Aguétant*) 25
Ma douleur s'endort... (*Léon Gry*) 96
Les Consolations. Pour les cœurs dévastés (*Edwar Montier*) ... 190
Lettres à un converti de la guerre (*G. Letourneau*). 2e série ... 189
Les Consignes du soldat chrétien 100
Fleurs de guerre (*Joseph Baeteman*) 102
Le Gendarme Schneidig et ses mésaventures en Alsace (*Albert Geis*) : traduit de l'alsacien par *Jules Frœlich* 179
Les Guerres d'enfer (*Alphonse Séché*) 261
Le Dilemme de la guerre (*Garcia Calderon*) 184
Vertus guerrières (*le capitaine Z.*) 185
La Guerre et la Vie de l'esprit (*Maurice Legendre*) 257
Le Bon Combat (*l'abbé Eugène Griselle*) 260
La Marine française. Honneur aux marsouins. Donnez-nous des prêtres ! Les Curés au Front (*Mgr Félix Périé*) 103
Pour en finir avec les sous-marins (*l'amiral Degouy*) 10
L'Alimentation en temps de guerre, avec recettes et menus (*Mme Aug. Moll-Weiss*) 191
Le Pécule dee Poilus de la Grande Guerre (*le capitaine C. Flutet*) 265
Le Rôle constructeur de l'armée (*Paul Bornet*) 100
L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique

du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914 (*François Déchelette*)..... 97
Les Estampes, images et affiches de la guerre (*Clément Janin*).. 266

Bibliographie. Collection Henri Leblanc donnée à l'État. La Grande Guerre, iconographie, bibliographie, documents divers. T. V. Catalogue raisonné des estampes, originaux, affiches illustrées, imageries, vignettes... etc. 2e volume de l'Iconographie.. ... 97
La Littérature de guerre, recueil méthodique et critique des publications de langue française (août 1914-août 1916) (*Jean Vic*). T. II..... 22
Éléments d'une bibliographie des livres, brochures et tracts imprimés et publiés en Espagne de 1914 à 1918 et relatifs à la guerre mondiale (*Albert Mousset*)..... 197

Histoire de France. Les Éléments de la population orientale en France. Les Russes en France du XIe au XVIIIe siècle (*J. Mathorez*)..... 106
Mémoires authentiques du *maréchal de Richelieu* (1725-1757), publiés par *A. de Boislisle*..... 129
Vergennes et l'Indépendance américaine. Vergennes et Wilson (*le baron Hennet de Goutel*)..... 64
Études robespierristes. II. La Conspiration de l'étranger (*Albert Mathiez*)..... 208
Histoire de trois générations 1815-1918 (*Jacques Bainville*).... 56
Correspondances du siècle dernier. Un Projet de mariage du duc d'Orléans (1836). Lettres de *Léopold Ier de Belgique* à Adolphe Thiers (1836-1864). Documents inédits publiés avec des Avertissements et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*... 132
Les Précurseurs. Histoire de la Révolution de 1848 (*Gaston Bouniols*)..... 56

Histoire des institutions et des mœurs. Le Prêtre-soldat dans l'histoire (*Oscar Havard*)..... 290
Une Famille au dix-neuvième siècle. 1870-1900. Notes pour servir à l'étude de la bourgeoisie (*A.-J.-A. Lobry*)..... 134

Histoire diplomatique et militaire. La France et l'Allemagne après le congrès de Berlin. La Mission du comte de Saint-Vallier (décembre 1877-décembre 1881) (*Ernest Daudet*)..... 210
Nos Anciens à Corfou. Souvenirs de l'aide-major *Lamare Picquot* (1807-1814), publiés et annotés par *Hubert Pernot*..... 132

Histoire coloniale. La France au Maroc (*André Lichtenberger*). 292
Le Maroc de 1918 (*Henri Dugard*)..... 292
Au Maroc. Marakech et les ports du sud (*le comte Maurice de Périgny*)..... 293
Les Énergies françaises au Maroc, études économiques et sociales (*le comte de la Revelière*)..... 293

Histoire provinciale et locale. Hauville. Notes pouvant servir à l'histoire de cette commune (*l'abbé Paul Eudeline*)..... 58
Histoire de la Révolution dans la Mayenne (*l'abbé Ferdinand Gaugain*)..... 208
Documents relatifs à la vente des biens nationaux du département de la Haute-Garonne. District de Toulouse, publiés par *Henri Martin*..... 209

Questions du jour. Tâches idéales, religieuses, éducatrices, patriotiques (*Mgr Tissier*)..... 59
L'État et la Natalité (*le marquis de Roux*)..... 134
Le Statut de la terre et le Parlement (*Bouilloux-Lafont*)..... 64

L'Évolution régionaliste. Du Félibrige au fédéralisme (*F.-Jean Desthieux*) 135
Le Régionalisme et la France de demain (*le marquis de l'Estourbeillon*) 136
Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduit de l'anglais par *J.-L. Duplan* 136

Histoire étrangère. Les Survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (*Julien Rovère*) 53
L'Allemagne et l'Amérique latine. Souvenirs d'un voyageur naturaliste (*Émile-R. Wagner*) 138
La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (1875-1914) (*Jean Larmeroux*). Tome II. La Politique d'asservissement. 1908-1914 57
La Bélgica que yo vi (*José Subirá*) 211
Histoire des relations entre la France et les Roumains (*N. Jorga*). 17
La Roumanie. Valachie, Moldavie, Dobroudja (*Eugène Pittard*). 206
La Nouvelle Serbie (*Georges-Y. Devas*) 15
Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours (*Alfred Rambaud*). 7e édition renfermant un Supplément jusqu'en mars 1917, par *Émile Haumant* 104
Raspoutine. La Fin d'un régime (*J. W. Bienstock*) 107
Les Bases conventionnelles des relations modernes entre la Chine et la Russie (*Hoo Chi Tsai*) 104
Le Nouveau Japon (*André Bellessort*) 61
Par les chemins japonais. Essais sur le vieux et le jeune Japon (*François de Tessan*) 60
The Standard of living in Japan (*Kokichi Morimoto*) 137
The Dutch Republic and the American Revolution (*Friedrich Edler*) 131

Biographie française et étrangère. La Jeunesse de Joseph Joubert (*André Beaunier*) 130
Un Témoin de la campagne de Russie. L'Abbé Adrien Surugue (1753-1812), curé de Saint-Louis-des-Français de Moscou (*Léon Mirot*) 106
Louis Veuillot à Rome (*D. Roland-Gosselin*) 211
Les Amours d'un poète. Documents inédits sur Victor Hugo (*Louis Barthou*) 212
Paul Stapfer (1840-1917) (*Henry Dartigue*) 65
Un Lys brisé (*le chanoine Max Caron*) 65
R. W. Emerson. Autobiographie d'après son « Journal intime. » Traduction, Introduction et notes, par *Régis Michaud*. T. II. 1841-1876 133

Héraldique. Les Anciens Symboles héraldiques des villes de France. Verdun (*Jacques Meurgey*) 140
Les Armoiries du pays basque (*le même*) 140

Mélanges. Facts about France (*E. Saillens*) 63

Bibliographie. Library of Congress. Guide to the law and legal literature of Argentina, Brazil and Chile (*Edwin M. Borchard*). 61

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Acker (Paul) 34
Agüétant (Pierre) 25
Albert, prince de Monaco 165
Alençon (le P. Ubald d') 53
Alexandre (Arsène) 6
Andler (Charles) 161
André (Marius) 47
Anet (Claude) 108
Annunzio (Gabriele d') 264
Araña (el capitán) 167
Araujo Gonsalves (Aug. de) ... 195
Archambaud (Mme Démians d') .. 278
Asin Palacios (le Dr Miguel) ... 296
Assouad (Nicolaus) 284
Aubry (G.-Jean) 47
Auburtin (J.-Marcel) 191
Audibert (Georges) 275

Baeteman (Joseph) 102
Bailly (Auguste) 280
Bainville (Jacques) 56
Baldini (Antonio) 251
Barthe (Armand) 279
Barthou (Louis) 212
Baruch (André) 36
Basly (Émile) 169
Batiffol (Mgr Pierre) ... 199, 225
Beaunier (André) 130
Bédaoui (B.) 297
Bellessort (André) 64
Bengoechea (Alfred de) 47
Benito (E.-G.) 198
Bellin du Coteau (le Dr). 141, 142
Benoit XV (S. S.) 214
Benoît-Sigoyer (Madeleine de). 16
Bernard (Alfred) 296
Bertrand (François-Louis) 271
Beuzart (Paul) 207
Bienstock (J. W.) 107
Blanchard (Henri) 191
Blanchet (Eugène-Louis) 91
Bloch (Jean-Richard) 36
Blosde (Édgard) 36
Boislisle (A. de) 129
Bollery (Joseph) 276
Bonnassieux (A.) 266
Bonnefon (Paul) 11
Bonnet (J.-Paul) 283
Bontoux (G.) 63
Borchard (Edwin M.) 61
Bordeaux (Henry) 203
Bornet (Paul) 100
Bouchaud (Pierre de) 271
Bouchor (Maurice) 277
Boudet (C.) 161
Bouilloux-Lafont 64
Bouniols (Gaston) 56
Bourcier (Emmanuel) 101
Bourget (Paul) 32
Bourtzeff (Vladimir) 109
Bouvier (l'abbé Claude) 111
Brocher (Jules) 36
Broussan-Gaubert (Jeanne) ... 32
Brown (Mrs. Kenneth) [Demetra Vaka] 87
Bruguière de Gorgot (Andrée). 275
Brulé (Th.) 161
Bubnand (R.) 198
Buxy (B. de) 282

Cable (Boyd) 174
Calderón (Garcia) 184
Calderón (Ventura Garcia) ... 47
Canclini (Marino) 23
Caron (le chanoine Max) 65
Carrère (Jean) 274
Carrières (Jane de) 32
Carrillo (E Gómez) 84
Carvalho (Reis Antonio dos) .. 195
Cassou (Jean) 47
Cattanès (H.) 161
Cavara (Otello) 252
Célarié (Henriette) 248
Chambrun (la Ctesse de) 35
Chambure (A. de) 173
Charlot (S.) 161
Chauveau (le Dr C.) 258
Chevallier (A.) 161
Chevrillon (André) 169
Chollier (Antoine) 275
Chopin (Jules) 7, 181
Chrétien (M.) 161
Chuquet (Arthur) 174
Clément-Janin 266
Clérissac (le R. P. Humbert). 39
Colomban (Max) 281
Comres (Marguerite) 277
Coppier (André-Charles) 44

Costel (Paul)..... 271, 273
Coteau (le Dr Bellin du). 141, 142
Côte-Darly..... 142
Coulomb (Jeanne de)..... 282
Courdoux (le Dr Victor)..... 271
Coussange (Jacques de)..... 26
Coutras (Pierre)..... 275
Cru (Robert-L.)..... 187
Curé (Henri)..... 269
Cvietisa (Frano)..... 14
Cvijić (Jovan)..... 122

Dabaumoret (M.)..... 283
Dacremont (Henri)..... 273
Daireaux (Max)..... 47
Danyl-Helm..... 275
Dapremont (Charles)..... 26
Dargon (Jean)..... 114
Dario (Rubén)..... 47
Dartigue (Henry)..... 65
Darville (Lucien)..... 283
Daudet (Ernest)..... 210
Déchelette (François)..... 97
Degouy (l'amiral)..... 10
Delacommune (Charles)..... 12
Delorme-Jules Simon (J.)..... 32
Démians d'Archambaud (Mme).. 278
Denis (M.)..... 161
Desbleumortiers (Jacques).... 196
Descaves (Lucien)..... 101
Deslinières (Lucien)..... 214
Desthieux (F.-Jean)..... 135
Devas (Georges-Y.)..... 15
Diehl (Charles)..... 51
Dombre (Roger)..... 283
Domenichelli (Piero)..... 89
Donal (Mario)..... 283
Dorchain (Auguste)..... 45
Draghicesco (D.)..... 94
Droulers (Albert)..... 249
Duboscq (Claude)..... 273
Ducray (Camille)..... 186
Dugard (Henry)..... 292
Duhem (Jules)..... 178
Du Laz (René)..... 273
Dumas (Alexandre)..... 49
Dumont-Wilden (L.)..... 117
Duplan (J.-L.)..... 136
Duplessy (l'abbé Eugène)..... 295
Dutilleul (J.)..... 161
Dybowski (Jean)..... 262

Eccard (Frédéric)..... 176
Edler (Friedrich)..... 131
Emerson (R. W.)..... 133
Engerand (Fernand)..... 7
Escouflaire (R.-C.)..... 88
Espallac (Gabriel)..... 276
Eudeline (l'abbé Paul)..... 58

Evol (Guiffre d')..... 32
Eymieu (Antonin)..... 24

Fallet (Céline)..... 168
Farnoh (Adolc)..... 282
Fauquenot (R.)..... 161
Faure (M.)..... 161
Faure-Favier (Louise)..... 37
Farusi (le lieut marquis S.-J.-L. de)..... 36
Feschotte (Jacques)..... 270
Flamard (Ernest)..... 201
Flory (Albert)..... 269
Flutet (le capne C.)..... 265
Forsant (Octave)..... 214
Fournier (Paul)..... 52
Fournier (Suzanne)..... 271
Fribourg (André)..... 91
Froelich (Jules)..... 179

Gaillard (Roger)..... 274
Gaillet (Léon)..... 102
Galandy (Mlle A.)..... 50
Galène (Auguste)..... 276
Galland (M.)..... 161
Galopin (Arnould)..... 192
Ganay (Ernest de)..... 102
Garcia (Calderón)..... 184
Garenne (Albert)..... 31
Garnier (A.-P.)..... 276
Garry (Étienne)..... 36
Gascoin (Eugène)..... 181
Gauchez (Maurice)..... 270
Gaugain (l'abbé Ferdinand)... 208
Gauthey (Mgr)..... 128
Gauvain (Auguste)..... 14
Geffroy (Gustave)..... 5
Geis (Albert)..... 179
Gennari (Lucien)..... 205
Genyusz (Mieczyslaw)..... 27
Gerard (l'ambassadeur)..... 162
Gibbs (Philip)..... 83
Gillet (M.-S.)..... 200
Givelet (A.)..... 161
Gómez Carrillo (E.)..... 84
Gordon (le capne G. J.)..... 263
Gorgot (Andrée Bruguière de). 275
Gourdon (Pierre)..... 283
Goutel (le baron Hennet de).. 64
Grandi (Cesare Giulio)..... 265
Grasset (comt A.)..... 245
Gravier (Gaston)..... 182
Griselle (l'abbé Eugène)..... 260
Gry (Léon)..... 96
Gsell (Stéphane)..... 124
Guichard (Marcel)..... 42
Guiffre d'Evol..... 32
Guillet (L.)..... 275
Guillou (René)..... 288
Guiraud (Mlle L.)..... 126

Hallays (André) 164
Halleux (Louis) 272
Halphen (G.-H.) 114
Hanin (Claude) 269
Haumant (Émile) 104
Havard (Oscar) 290
Hennet de Goutel (le baron) .. 64
Hénouard (J.) 31
Hérelle (Georges) 47
Hermanovits (Jean) 22
Hermet (Mad) 50
Hermite (Charles) 288
Herscher (Mgr) 173, 177
Heuzé (Paul) 280
Howard (Keble) 193
Hubert (Lucien) 99

Iankovici (D.) 19
Ilg (Paul) 36
Isnard (Albert) 105
Issandon (G.) 215

Jean-Bernard 98, 262
Jeannin (M.J.) 161
Jollivet (Gaston) 188
Jonesco (Take) 243
Jordan (C.) 114
Jorga (N.) 17
Jörgensen (Johannes) 26
Jubert (Raymond) 246
Julia (Émile-François) 31
Junod (Édouard) 252

Kahn (Otto H.) 94
Kieffer (F.) 112

Laborie (L. de Lanzac de) 132
La Brète (Jean de) 35
Lafargue (Albert) 272
Lagardette (Dominique de) ... 254
Lagrange (le P. M.-J.) 38
La Harpe (J. de) 85
Lamare Picquot (l'aide-major). 132
Lambert (R.) 161
La Mothe (Redon de) 103
La Nézière (R. de) 51
Langie (André) 202
La Nomia 271
Lanos (H.) 50, 51
Lanzac de Laborie (L. de) 132
Larbaud (Valery) 37
La Revelière (le comte de) ... 293
Larmeroux (Jean) 57
Lasserre (Pierre) 46
Laurens (Jean-Pierre) 103
Lavergne (Antonin) 102
Lavollée (René) 195
Lebert (F.) 25
Lebesgue (Philéas) 278
Lebon (André) 266
Lecasble (Philippe) 269
Lechartier (G.) 242
Leday (J.) 141
Lefebvre (Jacques) 276
Le Floch (le R. P. Henri) 196
Legendre (Maurice) 257
Le Mière (Marie) 281
Le Mouël (Eugène) 102
Léopold-Lacour 5
Léouzon Le Duc (C.) 113
Lepsius (le Dr Johannès) 183
Leseur (Mlle) 161
Leseur (Élisabeth) 200
L'Estourbeillon (le marquis de) 136
Letourneau (G.) 189
Levrat (Étienne) 271
Lévy Dispeker (L.) 161
Lichtenberger (André) 292
Limagne (A.) 255, 256
Lobry (A.-J.-A.) 134
Lote (René) 204
Loth (Georges) 294
Lumet (Louis) 5

Machado (Manuel) 96
Maillet (André) 275
Maitrot (le général) 260
Malo (Henri) 294
Mancey (Claude) 284
Manzagol (S.) 161
Marceau (le Dr Harry) 37
Martin (Henri) 209
Maryan (M.) 281, 282
Massoutié (Georges) 142
Matriez (Albert) 208
Mathorez (J.) 106
Maurois (André) 37
Mayeur (Pierre-Xavier) 269
Maynial (E.) 280
Mayran (Camille) 29
Mendel (G.) 161
Ménieux (P. Édonard de) 32
Meunier (Stanislas) 43
Meurgey (Jacques) 140
Michaud (Régis) 133
Michel (A.) 110
Michel (P.-H.) 161
Milhaud (Georges) 41
Mille (Pierre) 36
Mirot (Léon) 106
Moll-Weiss (Mme Augusta) 191
Monaco (Albert prince de) 165
Monfat (le P. A.) 201
Monier (J.) 161
Montfort (Eugène) 36
Montier (Edwar) 190
Moreno (Mme B. M.) 47
Morgan (Jean) 35

Morgenthau (l'ambassadeur) .. 241
Morimoto (Kokichi) 137
Mornet (Daniel) 101
Mortier (Alphonse) 141
Mousset (Albert) 197
Mouterde (G.) 171
Muehlon (Wilhelm) 85

Nasi (Nunzio) 197
Nesmy (Jean) 29
Neuray (Fernand) 86
Norbs (captain Gilbert) 93
Nostos (Jean) 120
Nothomb (Pierre) 34

O'Noll (Florence) 283
Ossip-Lourié 107
Osusky (Stéphen) 181

Pailleron (Marie-Louise) 289
Palacios (Miguel Asin) 296
Pellerin (Emma) 276
Périé (Mgr Félix) 103
Périgny (le comte Maurice de). 293
Pernot (Hubert) 132
Perroy (le P. Louis) 278
Philippe (Charles-Louis) 37
Picard (E.) 114
Picard (Émile) 288
Pilant (Paul) 90
Pillement (Georges) 47
Pingaud (Albert) 81
Pinon (René) 183
Pittard (Eugène) 206
Poincaré (H.) 114
Poncheville (l'abbé Thellier de) 99
Pouget (Édouard) 41
Pourrat (P.) 111
Prat (Jean-H.) 57
Preslefont (René) 275, 276
Prezzolini (Giuseppe) 15, 21
Prieur (Auguste) 271
Probus 215
Puaux (René) 107
Puccini (Mario) 13

Quirico (le P. Giuseppe) 99

Radić (Ljubo) 15
Radovitch (Andriya) 14
Rageot (Gaston) 12
Rambaud (Alfred) 104
Raymond (J.) 187
Raynolt (A.) 50
Redier (Antoine) 31
Redon de la Mothe 103
Reis Carvalho (Antonio dos) . 195
Reiss (R.-A.) 266
Réveillaud (Eugène) 271
Reynaud (Paul) 175
Richelieu (le maréchal de) 129
Rieux (Jean) 272
Ristelhueber (René) 183
Rivière (Jacques) 179
Rochereau (le R. P.) 256
Roland-Gosselin (D.) 211
Rougé (Olivier de) 277
Rougier (Paul) 270
Roume (Paul) 280
Roure (Lucien) 40
Roux (marquis de) 134
Royère (Julien) 53, 178

Saillens (E.) 63
Saint-Genès (Marguerite de) ... 142
Saint-Maur (Charles-François). 251
Saison (Jean) 9
Salmon (André) 37
Sambon (Arthur) 277
Sandy (Isabelle) 29
Schiffmacher (Édouard) 273
Schmitz (André) 247
Schybergson (M. G.) 265
Séché (Alphonse) 261
Seippel (Paul) 259
Sebreau (R.) 161
Skipis (Sotiris) 278
Sorbets (Gaston) 278
Soulages (Gabriel) 47
Soy (Emmanuel) 282
Spender (Harold) 187
Speth (William) 173
Spiess (Camille) 197
Stiénon (Charles) 18
Subira (José) 211

Tessan (François de) 60
Thellier de Poncheville (l'abbé) 99
Thierry (Georges) 281
Thomas (Louis) 94
Tissier (Mgr) 59
Tournassus (Jean) 90

Ubald d'Alençon (le R. P.) ... 53
Uggla (John) 264

Vaka (Demetra) [Mrs Kenneth Brown] 87
Valery-Radot (Pasteur) 250
Valloton (Benjamin) 36
Vandervelde (Emile) 113
Van Houten (S.) 264
Vassivière (J.) 270
Verdier (E.-Henri) 278
Vézère (Jean) 281
Vic (Jean) 22
Viglione (Francesco) 121
Vigué (Paul) 189
Villèle (A. de) 30

Vismes (Henriette de)..... 280
Vital (Jean)..... 265
Vitte (Emmanuel)..... 269
Voinovitch (le comte Louis). 14, 15
Volatier (Henri)..... 171
Vuillermet (F.-A.)..... 82
Waddington (Mary King)..... 167
Wagner (C.)..... 287
Wagner (Émile-R.)..... 138
Warthon (Édith)..... 35
Wurmser (André)..... 47
Yole (Jean)..... 31
Zangwill (Israël)..... 36

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Armaillé (la comtesse d'), 66. — Bascle de Lagrèze (Gaston), 66. — Beauregard (Paul), 220. — Bellom (Maurice), 297. — Blanchard (le professeur Raphaël), 217. — Butte (le Dr Lucien), 149. — Cain (Georges), 222. — Carus (Paul A.), 223. — Champol, 66. — Chantemesse (le Dr André), 219. — Chaput (le Dr Henri), 220. — Cochin (Claude-Édouard-Denys-Marie), 149. — Cologan (Mgr William), 67. — Cosquin (Emmanuel), 298. — Crookes (William), 302. — Dumont (Ernest-Charles-Edmond), 304. — Farina (Salvatore), 148. — Fernet (le Dr Charles), 299. — Fraccaroli (Giuseppe), 67. — Geiger (Ludwig), 300. — Hallopeau (le Dr François), 219. — Hertling (le comte Georg von), 147. — Lafenestre (Georges), 301. — Lamy (Étienne), 143. — Lehir (Ernest), 221. — Leroux (Xavier-Henry-Napoléon), 222. — López-Peláez (Mgr Antolín), 145. Mahaffy (John Pontland), 299. — Mansion (Paul), 302. — Margueritte (Paul), 144. — Martin (Jean), 304. — Mikhaïlovich (le grand-duc Nicolas), 223. — Mithouard (Adrien), 216. — Morice (Charles), 217. — Orano (Domenico), 68. — Rambaud (Joseph), 216. — Roosevelt (Théodore), 146. — Rostand (Edmond), 65. — Schloesing (Jean-Jacques-Théophile), 221. — Stefanik (le général), 304. — Verriest (l'abbé Hugo), 68.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 71, 153, 227, 307.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 71, 153, 228, 307.

Prix, 72, 153, 229, 308.

Mélanges : Analecta montserratensia, 72. — La Santa Casa de Lorette, 229. — L'Inquisition, 72. — Index, 72. — Almanachs, 73.

Nouvelles : Paris, 73, 154, 229, 308. — Alsace, 75 — Anjou, 155. — Bretagne, 156, 311. — Franche-Comté, 232, 311. — Languedoc, 156, 233, 312. — Limousin, 233. — Lorraine, 75. — Lyonnais, 312. — Maine, 76. — Nivernais, 312. — Normandie, 76, 234, 312. — Orléanais, 313. — Poitou, 77, 313. — Saintonge, 156. — Angleterre, 77, 157, 235. — Belgique, 157. — Espagne, 235. — Finlande, 77. — Italie, 314. — Macédoine, 157, 314. — Suisse, 77, 236. — États-Unis, 78, 158, 315.

Publications nouvelles, 79, 159, 238, 316.

ERRATUM

Page 132, ligne 11, *au lieu de* : 1707, *lisez* : 1807.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau, Luçon.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1919. T. CXLVI. 1.

LUÇON

Imprimerie S. Pacteau

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

(CENT QUARANTE-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1919

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

L'Europe au jour le jour, par Auguste Gauvain. T. II à VI. Paris, Bossard, 1917-1918, 5 vol. in-8 de xi-498, xi-470, xi-416, ix-406 et vii-418. — Prix : tomes 2, 3 et 4 : 7 fr. 50 chacun ; et tomes 5 et 6 : 9 fr. chacun.

Le tome II de la grande histoire diplomatique et politique de l'Europe avant la guerre, que nous donne M. Auguste Gauvain, est fait sur un autre plan que le premier : les articles du *Journal des Débats*, au lieu d'être présentés par ordre chronologique, sont classés par sujet. Il nous font passer en revue les crises diverses qui ont agité l'Europe depuis la contre-révolution turque jusqu'au coup d'Agadir : affaires d'Orient, révolution grecque, procès d'Agram, crise hongroise ; affaires d'Italie, de Belgique, d'Allemagne ; enfin affaires marocaines. C'est un plaisir pour l'intelligence que de retrouver tous ces événements exposés dans ces articles si vivants, où l'auteur, quand il ne se laisse pas emporter par la passion, montre une pénétration si aiguë. Qu'on relise ce qu'il dit de l'attitude de l'Allemagne, en juin 1911, au moment où il y avait en France un parti qui, nous croyant les mains libres, voulait nous entraîner à la conquête militaire du Maroc.

Avec le tome III : *Le Coup d'Agadir*, nous sommes au cœur de l'affaire. Il comprend les articles parus du 2 juillet 1911 au 10 juillet 1912, publiés dans l'ordre chronologique, le seul qui convienne pour cette période, tant la trame des événements est serrée. Ils nous donnent le détail des négociations secrètes engagées à deux reprises par M. Caillaux au sujet de l'Afrique. Retenons l'opinion émise par M. Gauvain : « Sans aucun doute possible, les manigances avortées de 1911 ont contribué à créer l'état de choses d'où la Grande Guerre est sortie. » Il profite de l'occasion pour condamner la diplomatie secrète, pleine de périls. Signalons les deux notes jointes au projet de chemins de fer Cameroun-Oubanghi, dont la seconde montre que la convention projetée était la préface de l'annexion de l'Afrique équatoriale française par l'Allemagne. A noter aussi l'article du 18 février 1912 (p. 360), qui dénonce la politique allemande dans les préliminaires d'Agadir. « Ce sont les procédés bismarkiens à quarante ans de distance. » Impossible de dire plus juste.

Le tome IV est consacré à l'histoire diplomatique de la première guerre balkanique. Mais il faut lire d'abord l'histoire des négociations serbo-bulgares et des autres conventions balkaniques dans un autre livre de M. Gauvain édité chez Colin : *L'Europe avant la guerre*, qu

en est l'Introduction naturelle. Au cours de cette série d'articles, M. Auguste Gauvain se laisse guider par l'idée essentielle que le désir des empires centraux de jeter la perturbation dans l'Europe encouragea les pays balkaniques à attaquer la Turquie. Il y ajoute, il est vrai, le correctif de l'impérialisme et des ambitions démesurées de la Russie. Nous croyons que là il serre de plus près la vérité : jamais on n'insistera assez sur les déplorables effets de la politique russe dans les Balkans. D'ailleurs ni les Grecs, ni les Serbes, ni les Bulgares n'avaient besoin d'encouragements pour poursuivre leur objectif, qui était double : affranchir du joug ottoman les populations encore irrédimées, et s'agrandir au détriment de l'ennemi séculaire. A ce propos, le 31 octobre 1912, M. Gauvain combattait l'idée de M. Schiemann de créer une Macédoine autonome et recommandait comme préférable la distribution entre les quatre alliés des territoires arrachés à la Turquie, disant « qu'elle répondait au vœu des populations. » L'expérience a montré qu'il s'est trompé sur ce point : quelle que soit la répartition faite, les populations en seront toujours mécontentes, parce qu'une partie d'entre elles tombera en la possession d'un Etat qui, n'étant pas de leur race, les opprimera cruellement. On sait comment Bulgares, Serbes et Grecs ont traité ceux des Macédoniens à eux attribués par la paix de Bucarest, qui ne parlaient pas leur langue ou n'appartenaient pas à leur Église nationale. Une Macédoine autonome, composée de cantons réunis par un lien fédéral comme ceux de la Suisse, aurait donné au contraire satisfaction aux habitants qui ne demandent qu'à s'entendre entre eux. C'était le seul moyen d'éviter la seconde guerre balkanique, qui a eu pour cause essentielle la contestation, entre Serbes et Bulgares, de certains territoires, âprement revendiqués de part et d'autre. Certains de ces territoires le sont même en plus par les Grecs !

C'est à cette seconde guerre balkanique que se rapporte le tome V. Quelles pénibles réflexions nous inspire la revue rétrospective des négociations de Londres, où triompha la politique d'expédients ! Les grandes puissances commirent une faute grave en refusant à la Serbie un débouché sur l'Adriatique et au Monténégro une capitale de plaine. Il est vrai qu'alors l'Italie faisait bloc avec l'Autriche-Hongrie contre la Serbie et que l'Angleterre ne voulait que des solutions transactionnelles. A propos du traité de Bucarest, M. Gauvain montre un optimisme excessif quand il parle de son « heureuse conclusion » (7 août 1913, p. 370) : ce traité laissait dans les Balkans des germes de rancune dont nous avons cruellement pâti au cours de la présente guerre. M. Gauvain a d'ailleurs raison quand il dit « que les Balkaniques n'ont pas eu à se louer jusqu'ici de l'intérêt que certaines puissances ont feint de leur porter. Ils savent qu'on prétendait se ser-

vir d'eux plus qu'on ne les servait » (p. 381). Mais puisqu'il avoue que l'enchevêtrement des races en Macédoine ne permettait aucune répartition conforme aux vœux de tous les intéressés, pourquoi rejeter l'idée d'une Macédoine autonome, où les habitants ne seraient pas opprimés les uns par les autres ?

Mais les événements se précipitent. Le tome VI, qui nous mène de la paix de Bucarest au 26 juin 1914, déroule devant nous les intrigues de toute sorte qui accompagnèrent la négociation de la paix italo-turque ; l'envoi de la mission allemande à Constantinople, avec le développement du mouvement pangermaniste ; les difficultés créées en Orient par le règlement de la question albanaise et de celle des îles. Au mois de mars, la situation se tend entre la Russie et l'Allemagne : pour qui sait lire entre les lignes, combien l'article du 12 mars de la *Gazette de la Bourse de Saint-Pétersbourg*, aurait dû paraître alarmant ! Puis viennent les provocations allemandes à propos de la Légion étrangère, succédant aux incidents de Saverne. On parle d'une troisième guerre balkanique comme inévitable. Enfin, la fameuse entrevue de Konopischt, entre le Kaiser et l'archiduc François-Ferdinand qui devait être suivie, à si bref délai, de l'assassinat de ce dernier. Nous sommes ici en plein mystère, car aujourd'hui même on n'arrive pas à se mettre d'accord sur le fait de savoir si l'archiduc marchait avec Guillaume II ou contre lui. Sur le moment, M. Gauvain note seulement, d'après la *Nouvelle Presse libre*, « que la flotte austro-hongroise est appelée à coopérer à des événements qui changeront la face de l'Europe. »

L'œuvre que nous offre M. Auguste Gauvain dans les six tomes parus de son *Europe au jour le jour* est monumentale et bien digne de retenir l'attention. Son titre répond parfaitement à ce qu'elle est, et la simple présentation des faits, avec le commentaire du moment, est riche en enseignements de toute sorte. Un fil conducteur les relie : ce sont les idées personnelles que l'auteur se glorifie d'avoir en politique. « J'ai suivi, dit-il, des lignes directrices sans m'en laisser détourner par aucune considération. » Il dénonce sans ménagements les erreurs lourdes d'agents très élevés dans la hiérarchie diplomatique, des ministres mêmes. Lui-même en a commis : ceux-là seuls ne se trompent pas qui ne se prononcent jamais, et ce n'est pas le cas de M. Gauvain, car il est impossible d'avoir des convictions plus arrêtées et de les exprimer avec plus d'énergie. D'ailleurs sa parfaite loyauté, sa science politique et sa riche documentation donnent un grand poids à ce qu'il dit. Même en n'étant pas toujours de son avis, on ne le louera jamais assez de son indépendance d'esprit. A. DE TARLÉ.

L'Avant-Guerre comparée en Allemagne et en France, par Jacques Civray. Paris, Perrin, 1919, in-16 de xxi-165 p. — Prix : 3 fr.

Manuel des origines de la guerre. Causes lointaines. Cause immédiate, *avec un tableau synoptique*, par Fernand Roches. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 496 p. — Prix : 6 fr. 60.

Pendant que l'Allemagne, quarante années durant, préparait la grande conflagration que son empereur et ses généraux devaient déclencher en août 1914, que faisait la France ? Elle pérorait, observe M. Jacques Civray. Toute à la paix, en dépit des provocations germaniques réitérées et dont les dernières — Tanger, Algésiras et Agadir — eussent dû lui ouvrir les yeux, elle se livrait à un fol anticléricalisme et se plongeait, comme à plaisir, dans un antimilitarisme exaspéré. A ce point que « le discrédit tomba vite sur le métier militaire » (p. 103). L'officier, méprisé, « devint celui qui n'avait pu arriver à rien » (même page). En 1904, le Parlement adopta la funeste loi de deux ans, cause d'aggravation de notre faiblesse militaire ; mais nos politiciens d'alors, aveugles et sourds, oubliant les intérêts vitaux du pays, n'avaient en vue qu'une surenchère électorale. La France devait payer chèrement cette faute criminelle. En 1913, toutefois, la nation commença à se ressaisir : c'est quand se forma le ministère Barthou. La loi du 18 juillet portant à trois ans le service militaire fut votée, malgré l'opposition des radicaux et des socialistes, conduits par M. Caillaux et par Jaurès.

C'était quelque chose, certes. Mais combien peu en regard de ce qu'avait accompli l'Allemagne ! Son budget de guerre, depuis 1875, s'accroissait dans d'énormes proportions : de 444 millions à cette époque, il était passé, en 1913, à près d'un milliard et demi. Naturellement ses effectifs grossissaient à proportion. Quant à l'armement de nos ennemis, il devenait formidable. Et si son canon de 77 était inférieur à notre 75, son artillerie lourde, ainsi que celle de son allié autrichien, ne pouvait en rien être comparée avec la nôtre, qui existait à peine. Ajoutons que le service d'espionnage allemand, sur notre propre sol, s'était singulièrement développé, alors que le nôtre était désorganisé. La fameuse loi Delbrück, chef-d'œuvre de fourberie, dont nous n'ignorions rien d'ailleurs, n'empêchait pas de nombreuses naturalisations d'Allemands restant toujours Allemands de cœur et de fait. Nos gouvernants ne voulaient rien comprendre. Nous ne rappellerons pas les insolences, sans cesse renouvelées, de ces « indésirables, » supportées, avec quelle résignation ! par l'autorité française ; mais l'on peut s'étonner qu'à l'usage des petits Boches, il existât « à Paris une école bien allemande, où les professeurs étaient Allemands, diplômés d'Universités allemandes, et où les cours se faisaient en allemand avec des livres de classe allemands » (p. 133). Flagrante violation de la loi française.

Avant les hostilités, la France était largement envahie par des professeurs, des employés, des chefs d'industrie allemands, etc. Et les pouvoirs publics ne faisaient rien contre cet inquiétant état de choses, sans doute parce qu'ils redoutaient la poudre sèche, l'épée aiguisée et l'armure étincelante du monarque berlinois !

C'est tout cela et bien d'autres détails encore, de grosse importance parfois, que M. Jacques Civray expose dans *l'Avant-Guerre comparée en Allemagne et en France*. Ce petit volume est à lire posément et à méditer, car il porte en soi un enseignement pour l'avenir.

— Pareillement, il convient de faire son livre de chevet du *Manuel des origines de la guerre*, de M. Fernand Roches. Ce mot de *Manuel* semblerait plutôt s'appliquer à un bref volume ; or, il est considérable : il compte près de 500 pages. Je suis loin de le reprocher à l'auteur, car, à mon avis, jamais l'on ne dira trop, l'on ne répétera trop souvent, comment et pourquoi le grand drame, qui a tenu l'Europe haletante, le monde entier anxieux pendant plus de quatre ans, s'est brusquement joué, alors que chacun croyait à la paix.

« Ce livre... déclare l'auteur dans son *Introduction*, ne contiendra rien qui ne soit connu et prouvé. Aucune révélation ne doit y être cherchée. Il repose uniquement sur des documents déjà publiés. Il n'a considéré que les actes et n'a laissé parler que les textes officiels, en ayant soin de ne leur faire dire que ce qu'ils veulent dire. Quand il apprécie, c'est au moyen de citations garanties. Il tient compte des pièces produites par les empires centraux, comme de celles émanant des Alliés ; bien plus, soucieux de connaître tous les moyens de justification pouvant être invoqués par l'ennemi, il s'est attaché à interroger les documents de Vienne et de Berlin, à noter leurs affirmations avec un soin particulier. Tous les « on-dit, » tous les racontars, tous les « à peu-près » ont été écartés. C'est une mise en place précise qu'a voulu être ce travail, rien de plus. »

Voilà qui est dit exactement — et clairement.

Sans remonter à la guerre contre le Danemark et contre l'Autriche, l'auteur examine d'abord *les Causes lointaines* du cataclysme, qui, partant du traité de Francfort, aboutissent aux affaires du Maroc ; puis, après avoir esquissé le portrait de Sir Edward Grey, en faisant parler le prince Lichnowski, ambassadeur d'Allemagne à Londres, celui de ce diplomate et celui du docteur Muehlon, ancien directeur des usines Krupp, duquel l'on se rappelle les accusations indignées contre les dirigeants de son pays, l'auteur aborde la deuxième partie, la plus importante, de son *Manuel*. Là sont résumés le conflit austro-serbe, les négociations diplomatiques auxquelles ce conflit a donné lieu et la parfaite inutilité de ces négociations puisque la volonté de guerre de l'Austro-Allemagne a fini par l'em-

porter sur la volonté de paix des puissances de l'Entente et de l'Italie, qui, elle aussi, désirait maintenir la paix. La catastrophe éclata le 1er août 1914 par la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, par l'envahissement du Luxembourg et de la Belgique, pays neutres, et du territoire français avant la rupture qui ne devait être notifiée à Paris que le 3 août. L'auteur esquisse ensuite ce qui s'est passé le 4 (déclaration de la guerre de la part de l'Angleterre) jusqu'au surlendemain.

La troisième partie du *Manuel* se compose de ce que M. Fernand Roches appelle : *Les A-côté du conflit*, lesquels consistent principalement en des documents divers tels que le Message de Guillaume II au président Wilson ; les deux lettres de Sir Edward Grey et de M. Paul Cambon échangées en 1912 ; la lettre du baron de l'Escaille ; le procès Soukhomlinov et la Mobilisation russe ; *le Manifeste des 93*, etc.

L'auteur devait conclure, et sa conclusion est la suivante : « Le peuple allemand n'a pas déchaîné la guerre, mais il l'a approuvée, applaudie et il en espérait de grandes richesses... La cause des causes est l'envie et l'orgueil allemands. Les populations allemandes d'Autriche et magyares de Hongrie participaient à cette tournure d'esprit. L'orgueil des dirigeants s'était communiqué aux masses et c'est l'orgueil des masses qui a poussé les dirigeants à risquer le coup de l'hégémonie mondiale. Aussi, pour répondre à la question des responsabilités finales, devons-nous dire que, sans être injustes, nous avons à tenir également responsables de la guerre de 1914-1918, les chefs qui en ont ordonné les horreurs et le peuple qui, sans murmurer, les a exécutées. Les exécutants appartiennent à la même race que les ordonnateurs. Ceux-ci devaient pouvoir compter sur ceux-là. Au xxe siècle, un peuple a le plus souvent les maîtres qu'il mérite » (p. 451, 453 et 454).

Très juste appréciation. Et maintenant que la Germanie a « perdu la guerre, » comme l'on dit sans élégance, elle n'a plus qu'une chose à faire : exécuter le traité de Versailles — et régler le compte que notre Premier a déclaré ouvert dans une inoubliable séance de la Chambre française.

L'ouvrage est pourvu d'un utile « Index des noms de personne cités » et se termine par un « Tableau des négociations diplomatiques et des préparatifs de guerre », aussi commode que précis.

E.-A. Chapuis.

Problèmes de stratégie tirés de la guerre européenne. Le Problème de la guerre, par le colonel F. Feyler. Paris, Payot, 1919, in-8 de 282 p. — Prix : 9 fr.

Le colonel Feyler est un écrivain depuis longtemps apprécié par

la façon raisonnée dont il traite depuis de longues années déjà, dans la *Gazette de Genève*, tout ce qui a trait aux problèmes militaires. La haute clairvoyance avec laquelle il a suivi, depuis le début, la sanglante lutte dont le terme vient à peine d'être atteint, la sûreté de ses appréciations, la conviction jamais ébranlée chez lui que le droit, soutenu chez les Alliés par une force de jour en jour mieux affirmée, finirait par l'emporter sur les ambitions et la fourberie des empires de proie, toutes ces causes permettaient de penser que *le Problème de la guerre*, le volume que publie l'éminent officier sur le conflit mondial actuel, serait un travail de haute portée, d'une valeur historique et morale caractérisée. Nous venons de lire avec soin et posément ce travail, et nous n'avons pas été déçu dans nos prévisions. L'ouvrage est divisé en cinq titres dans lesquels, après avoir posé ce qu'il appelle les données générales du problème, le colonel Feyler étudie les débuts diplomatiques de la guerre, c'est-à-dire l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, les essais de conciliation britanniques et français, les différentes déclarations de guerre, puis les opérations militaires, le plan de guerre allemand, les erreurs fondamentales de ce plan, les campagnes de 1914 à 1919, l'évolution des buts de guerre des empires centraux, la défaite finale, la demande d'armistice. *Les Problèmes de stratégie, tirés de la guerre européenne. Le Problème de la guerre* sont en somme une histoire résumée et puissamment raisonnée de la guerre actuelle, corroborée de documents la plupart connus mais dont la juxtaposition éclaire d'un jour nouveau quantité de problèmes sur la solution desquels l'opinion publique est encore mal renseignée. Le titre II, spécialement, (Introduction diplomatique de la guerre) est, sous ce rapport, d'un intérêt tout à fait captivant ; également le titre V (La Fin de la guerre). En somme, après avoir lu le livre du colonel Feyler, on est convaincu que les fautes commises par l'Allemagne en déclarant cette guerre funeste, avaient marqué, dès le début, cet empire de proie pour la ruine, pour l'écroulement final auquel il a abouti. Un vent de folie et d'orgueil insensés aboutissait à l'annihilation des forces très réelles, très puissantes, très variées de cette nation à laquelle plus de sagesse et de prudence chez ses dirigeants eussent pu réserver un meilleur sort. C'est bien ici le cas de rappeler l'adage des anciens : *Quos vult perdere, Deus dementat.*

Comte de Sérignan.

L'Encerclement de l'Allemagne, par Auguste Gauvain. Paris, Bossard, 1919, in-12 de 169 p. — Prix : 3 fr.

Il faut rendre à M. Auguste Gauvain le témoignage que la haine qu'il a vouée à l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie n'a pas été désarmée par leur défaite, ni par la dislocation de la Double

Monarchie. Il les poursuit de ses écrits âpres, passionnés ; met à nu leurs tares les plus secrètes, se plaît à enfoncer le scalpel au plus profond, et à le retourner dans la plaie. Sa connaissance de la politique européenne lui donne des armes redoutables pour la discussion ; il les manie en maître. Aujourd'hui, il prend les Allemands à partie au sujet de leurs prétentions à soutenir qu'ils ont fait une guerre défensive pour prévenir l'encerclement dont ils étaient menacés. Il n'a pas de peine à montrer qu'ils avaient des visées impérialistes et avaient préparé la guerre aussi bien sur le terrain diplomatique que sur le terrain militaire. Il analyse à ce propos le mémoire du prince Lichnowsky et le memorandum du Dr Muehlon et renforce ces deux documents des preuves contenues dans le Livre blanc grec. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire qu'en France, nous ne nous attendions pas à la guerre : on la savait inévitable, mais nous eûmes le tort, la sachant certaine, de nous y être mal préparés. A. de Tarlé.

La Grande Revanche. Campagnes de France (1870-1871) — (1914-1919). *Conférences morales et patriotiques*, par le commandant Leroux. Paris, Charles-Lavauzelle. 1919, in-18 cartonné de 219 p., avec portraits et cartes dans le texte. — Prix : 3 fr. 50.

Le travail de M. le commandant Leroux se compose de dix conférences consacrées successivement à la campagne de 1870-71, à la guerre de 1914-1919, à l'éducation physique, au devoir qu'a notre pays d'entretenir encore une armée puissante et disciplinée, à l'Alsace et à la Lorraine, à la Révolution française, aux conquêtes coloniales de la France, etc. Ces conférences, qui sont destinées à cette immense majorité du peuple français qui n'aura jamais le loisir ni peut-être même le désir de lire l'histoire savamment écrite de la guerre actuelle, ni celle de beaucoup de questions intéressant le passé et l'avenir de notre patrie, ces conférences sont dédiées spécialement par l'auteur, à nos instituteurs qui ont charge d'âmes à l'école primaire et dont le premier rôle, après l'horrible lutte qui vient de prendre fin, sera d'apprendre à leurs jeunes élèves ce que les Français ont souffert à la fois de la défaite de 1870 et de la victoire de 1919. Alors, dit M. Leroux, connaissant les peines qu'a dû subir leur patrie, ils l'aimeront davantage et s'apprêteront mieux à la défendre. *La Grande Revanche* est un bon petit livre, qu'il y a lieu de recommander.

Comte de Sérignan.

La Vérité sur le siège de Maubeuge, par le commandant Paul Cassou. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 112 p., avec une carte dans le texte. — Prix : 3 fr. 50.

Comme beaucoup de nos places du nord et de l'est, Maubeuge, en

août 1914, n'était pas prête à soutenir un siège ni même un investissement. En dépit des avertissements donnés par les juges les plus compétents, le gouvernement n'avait rien fait pour mettre cette place importante en état de soutenir une résistance un peu longue. C'est en vain que le général Lebon, pour ne citer que celui-là, avait écrit, à la veille de la guerre que : « Maubeuge, dans son état actuel, risquerait de procurer à l'ennemi un succès ; qu'à *ce point de vue, elle serait plus nuisible qu'utile.* » A la date du 2 août, la place était commandée par le général Fournier, que, sur on ne sait quels faux rapports, M. Messimy jugea à propos de remplacer, sans doute comme incapable de tenir un poste aussi important. La mesure, injuste autant qu'inopportune, fut rapportée deux jours après, mais l'effet moral était produit, en ce sens que la garnison avait commenté la disgrâce et discuté les mérites de son chef, ce qui était aussi dangereux que déplorable. En réalité ce que reprochait le ministre au brave général Fournier, c'était d'avoir signalé une fois de plus le danger que courait Maubeuge en face d'une invasion *imminente* de la France par la Belgique, M. Messimy était *certain « que les Prussiens ne devaient pas passer par là.* » On sait que cet aveuglement du ministre fut cause de nos premiers échecs et on verra la preuve de cette allégation en lisant le travail très consciencieux et fort intéressant de M. le commandant Casson.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Le Rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne, par J. HÉTHAY. Paris, Perrin, 1919, in-16 de VII-281 p., avec 7 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une idée trop répandue que la cavalerie n'a pas eu de rôle important pendant cette guerre, du moins en tant qu'arme distincte et spéciale. Certes, nul ne conteste qu'elle n'ait été, à tous les degrés de la hiérarchie, un réservoir admirable où les autres armes : infanterie, artillerie, aviation, ont trouvé les éléments les plus brillants et les plus utiles et que ses fastes ne soient aussi glorieux que ceux de l'infanterie, quand elle a été employée à pied ; mais son rôle à cheval échappe. Il a existé pendant la première période de guerre et il a été utile. Il l'aurait été davantage s'il avait été plus complètement tenu compte des renseignements fournis par le service d'exploration.

Le rôle de la cavalerie à l'aile gauche de l'armée française dans la première bataille de la Marne méritait d'être précisé et livré à l'histoire. Voilà qui est fait et de main de maître, sous le couvert d'un modeste pseudonyme qui semble laisser souvent deviner la plume et la pensée d'un chef.

Dès le 6 août 1914, au moment où l'armée allemande venait de franchir les frontières du Luxembourg et de la Belgique, deux masses

importantes de cavalerie française furent lancées au devant de l'envahisseur : l'une dans le Luxembourg belge, au nord de Montmédy, l'autre un peu plus à l'ouest : c'était le corps de cavalerie du général Sordet qui s'avança jusqu'à douze kilomètres de Liége. C'est à cette seconde fraction qu'appartenaient les éléments dont l'action est racontée.

Les principaux épisodes qui font l'objet du récit sont les suivants :

1° Du 5 au 9 août, reconnaissance de l'escadron Lepic du 5e chasseurs qui, en forçant les avant-postes ennemis et en faisant des prisonniers dans la direction de Gouvy, recueillit les renseignements les plus précis sur l'ensemble du plan stratégique des Allemands visant Paris par la Belgique.

2° Le 26 et le 27 août, au combat de Seranvillers, intervention du corps de cavalerie à l'aide du 2e corps d'armée anglais en retraite.

3° Le 29 août, formation dans le Santerre, aux environs de Fouquescourt, sous le commandement du général de Cornulier-Lucinière, d'une division provisoire détachée du corps de cavalerie et comprenant trois brigades composées des éléments les moins fatigués des trois divisions. 31 août, découverte du glissement des Allemands vers le sud-est.

4° Le 1er septembre, combat de Verberie et défense des abords de la forêt d'Halatte.

5° Le 2 et le 3 septembre, opérations dans la région de Senlis-Dammartin.

6° Le 5 septembre, arrêt de la retraite au moment où la division provisoire venait de passer la Marne, à Chelles-Gournay. La division provisoire reçoit l'ordre d'aller flanquer l'aile droite de la VIe armée qui prenait l'offensive dans la direction de Château-Thierry.

7° Le 6 septembre, combat de Penchard, au nord de Meaux.

8° Le 8 septembre, la division provisoire est disloquée et ses éléments reprennent leur place dans le corps de cavalerie. Mais, immédiatement, la 5e division placée sous les ordres du général de Cornulier-Lucinière en est détachée et reçoit l'ordre de gagner les derrières de l'ennemi qui défend l'Ourcq. d'arriver le jour même, coûte que coûte, sur la rive est de l'Ourcq dans la région de la Ferté-Milon et d'y faire entendre le canon pour aider à déterminer chez l'ennemi un mouvement de retraite. L'exécution de ce raid audacieux dure trois jours ; le récit en est palpitant ; le combat de Troesne, la destruction d'un parc d'aviation par l'héroïque de Gironde, le succès de l'opération prescrite sont des faits de guerre aussi beaux que les plus célèbres. Par le trouble qu'ils jetèrent subitement sur les derrières de l'armée de von Kluck, les escadrons de la 5e division ont une part importante dans l'évolution de la bataille de la Marne.

Ce ne sont là que des têtes de chapitres dont les plus attachants sont la découverte du plan général des armées allemandes au début de l'invasion et l'incursion sur les derrières de l'armée de von Kluck à la bataille de la Marne ; mais tout est à lire dans ce livre trop court où chaque page apporte une précision et fournit un document sur la période la plus critique de la guerre. Ajoutons (ce n'est pas en diminuer l'intérêt) qu'à chaque ligne on sent que l'auteur a vécu ces jours de patriotique angoisse et que, s'il a voulu en écrire le récit à la gloire des cavaliers de France, sa plume, alerte et vive comme le pur sang d'un officier de légère, reste en même temps l'esclave de la vérité et du document. Ce récit est presque un journal de marche, mais un journal de marche éloquent et pittoresque, qui laissera le lecteur civil charmé et orgueilleux des héros qui l'ont si bien défendu, et les cavaliers plus fiers de leurs camarades et d'eux-mêmes.

EUGÈNE GODEFROY.

La Lorraine dévastée, par MAURICE BARRÈS. Paris, Alcan, 1919, in-16 de III-177 p., avec 8 planches et une carte hors texte. — Prix : 2 fr. 75.

Ce petit livre est le premier né d'une collection que le comité France-Amérique consacre à la gloire de nos provinces dévastées pour servir de guides aux Français qui vont maintenant entreprendre de visiter en pieux pèlerins les régions ravagées par l'ouragan dévastateur. Cette fois, le guide est un maître, doublé d'un patriote ardent, épris de la petite patrie non moins que de la grande, et qui éprouve pour sa chère Lorraine un sentiment d'amour profond maintes fois exhalé dans des œuvres antérieures ! Aussi comme on suit avec émotion M. Maurice Barrès passant au travers de ces ruines que semèrent comme à plaisir les Barbares au premier temps de l'invasion, et parmi tous ces paysages qu'il nous décrit avec une tendresse et un charme si particuliers ! La Lorraine dévastée semble vraiment renaître sous sa plume, tant il sait bien faire chanter l'âme de ses ruines.

F. L.

Les Grandes Heures, par HENRI LAVEDAN. 4e série (*3 mars 1917-22 décembre 1917*). Paris, Perrin, 1919, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au point de vue historique, ces pages offrent un témoignage et au point de vue littéraire un agrément. Le lecteur viendra les feuilleter à ce double titre, sans y chercher une actualité maintenant passée puisqu'elles furent écrites il y a deux années déjà. Que de souvenirs elles évoquent pour beaucoup ! Cet été de 1917 a été tragique, émouvant, incertain, laissant poindre l'alarme dans les esprits, puis leur ouvrant de larges espérances. — M. Henri Lavedan fut un des bons écrivains qui surent soutenir le moral et saluer l'entrée en guerre de

l'Amérique à nos côtés. Son langage est sage, confiant, sans forfanterie, prudent, avisé. Tel le chapitre sur la « Société des nations » ; celui intitulé « Autorité et Révolution » où à propos de la Russie il caractérise d'un mot heureux « la torche qui se croit flambeau » ; celui où il préconise la liberté pour les familles soit qu'elles veuillent rapporter leurs morts ou les laisser à « leur vraie place. » Les derniers paragraphes du volume célèbrent avec une hauteur de vues bien françaises la délivrance de Jérusalem. On voit l'ampleur des idées évoquées dans un cadre restreint où tout est résumé par un esprit fin et maître de lui-même. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Mein Kriegs-Tagebuch, von Dr ALFRED H. FRIED. I. *Das erste Kriegsjahr (7. August 1914 bis 28 Juli 1915).* Zürich, Max Rascher, 1918, in-16 de XXIV-472 p.

M. Fried est un des pacifistes les plus notoires ; il est à l'heure actuelle le représentant le plus éminent du pacifisme en Autriche. Et l'on peut penser que la guerre, qui l'a surpris au milieu des préparatifs du 21e congrès de la paix convoqué à Vienne pour septembre 1915, l'a frappé douloureusement. En écrivant « surpris », je n'emploie pas un terme parfaitement exact ; il nous affirme qu'il ne se faisait pas d'illusion sur la probabilité d'une guerre prochaine.

Presque au début de ce terrible cataclysme, l'idée lui est venue de noter au jour le jour les impressions produites sur lui par les événements et les réflexions qu'ils lui inspiraient. Et ce sont les pages de ce journal, en partie publiées dans la *Friedenswarte* qu'il a réunies dans ce volume.

M. Fried ne se fait pas faute, naturellement, de souligner l'horreur, l'odieux, la folie de la guerre. Mais il y a dans son livre des passages qui n'ont pas laissé que de nous surprendre. Nous sommes choqués de voir un penseur si intimement convaincu que la guerre est un crime, juger inutile de rechercher et de préciser qui a déchaîné sur le monde cette calamité. Il est vrai que, un peu plus tard, la lecture de *J'accuse* et l'accumulation d'autres preuves ont ouvert davantage ses yeux sur l'incontestable culpabilité des empires centraux. Nous nous étonnons également qu'un homme cultivé manifeste autant d'indifférence à l'annonce de la destruction de chefs-d'œuvre tels que la cathédrale de Reims ; il en prend bien gaillardement son parti et il oublie trop les liens intimes et tout l'ensemble de traditions qui rattachent de tels monuments à la vie et à l'âme d'une nation. On est plus peiné encore quand on l'entend déclarer que l'invasion de la Belgique peut fort bien n'être pas un crime, mais qu'elle est pis encore : une faute (p. 143 : *Es war vielleicht kein verbrechen, aber mehr als dies : ein Fehler).* Nous n'avons pas été médiocrement surpris, aussi.

de le voir rêver une entente de la France avec l'Allemagne pour faire la guerre à la Russie ! D'ailleurs M. Fried, qui semble convaincu qu'il est impossible de vaincre l'Allemagne (voir notamment p. 286), prête une oreille assez complaisante aux explications de ce pays pour excuser ses crimes ; par contre l'attitude de l'Italie lui semble particulièrement odieuse et il est nettement hostile à l'irrédentisme. Son pacifisme hélas ! est matérialiste et réaliste, beaucoup plutôt qu'idéaliste. Et s'il entend parler de l'enthousiasme avec lequel s'enrôlent des volontaires, faisant généreusement le sacrifice de leur vie, il hausse les épaules et se hâte de dire que le volontaire court tout au plus le risque d'être tué et qu'au fond il espère bien en réchapper. Son horizon ne semble pas s'étendre beaucoup au delà de la vie présente, et il pourrait bien être de ceux qui regardent le martyre comme une démence.

Ces critiques ou ces réserves que je ne peux me dispenser de formuler ne m'empêchent pas de reconnaitre qu'il y a dans le volume de M. Fried beaucoup de faits intéressants (je signalerai ce qui est rapporté, p. 18, sur M. d'Estournelles de Constant, p. 53 sur Lamprecht, p. 277 et suiv. sur la présence à Berne d'un médecin anglais de Paris, venu pour sonder l'Allemagne sur les possibilités de paix, etc.), qu'il s'y rencontre beaucoup d'idées justes, ou qui, à tout le moins, méritent d'être étudiées et discutées. Est-il utile d'ajouter que l'on y puisera d'utiles renseignements sur l'histoire du mouvement pacifiste pendant cette première année de guerre? E.-G. Ledos.

The German secret service in America, by John Price Jones and Paul Merrick Hollister. Boston, Small, Maynard and Co., 1919, in-12 de IX-340 p., avec 23 illustrations hors texte. — Prix : 10 fr.

Voici sur l'œuvre vénéneuse accomplie aux États-Unis par les agents secrets de l'Allemagne sous la haute direction de l'ambassadeur von Bernstorff et de ses dignes acolytes Albert, von Papen et Boy-Ed le livre le plus complet et le mieux documenté, à notre connaissance, qui ait paru jusqu'ici.

M. Jones, le principal auteur de l'ouvrage, a recueilli, d'abord comme reporter au *New York Sun*, puis à son propre compte, une masse considérable de documents, et s'il a dû faire appel pour les mettre en œuvre à la diligente collaboration de M. Hollister, c'est que l'emprunt de la Liberté a absorbé le meilleur de son temps dans les six premiers mois de 1918.

Il campe devant nos yeux les figures sinistres de ces conspirateurs qui n'ont pas reculé devant les crimes de tout genre pour servir les ambitions du pangermanisme : les von der Goltz, les Tauscher, les

Kœnig, les von Wedell, les von Rintelen, les von Kleist, etc. ; il est curieux de noter combien largement se recrutaient parmi la noblesse ces bandes de scélérats. L'on pourra se rendre compte aussi que la police secrète américaine n'est point demeurée inactive et qu'elle a su faire d'excellente besogne, sous un chef habile et dévoué comme M. Thomas J. Tunney. Et beaucoup estimeront que les États-Unis ont fait preuve dans toutes ces affaires d'une longanimité poussée jusqu'aux dernières limites.

Dix-huit chapitres forment la charpente de ce livre, dont la lecture est indispensable à qui veut connaître jusque dans son tréfond la vilenie de l'âme germanique : I. L'Organisation ; II. La Tâche des conspirateurs ; III. Les Raids maritimes ; IV. La Télégraphie sans fil ; V. Violence militaire ; VI. Paul Kœnig ; VII. Les Faux Passeports ; VIII. Les Menées incendiaires ; IX. Encore les bombes ; X. Franz von Rintelen ; XI. Les Bombes sur les vaisseaux ; XII. Le Travail (il s'agit des efforts pour soulever les travailleurs et fomenter les grèves) ; XIII. Le *Lusitania* ; XIV. Aventures commerciales ; XV. L'Esprit public ; XVI. Les Conspirations germanohindoues ; XVII. Le Mexique, l'Irlande et Bolo ; XVIII. L'Amérique entre en guerre.

L'illustration, toute documentaire, comprend notamment d'excellents portraits des principaux acteurs de ces drames

E.-G. Ledos.

Shellproof Mack, *an American's fighting story*, by Arthur Mack. Boston, Small, Maynard and Co., 1918, in-16 de vn-224 p., avec 10 planches.

De son vrai nom Arthur James Mackay (Mack est son nom de théâtre), l'auteur de ce livre est né à New York, mais il fut élevé à Northampton (Mass.) où ses parents s'établirent quand il était tout jeune enfant. Destiné par eux à l'état sacerdotal, il se mit en tête, par esprit de contradiction, d'entrer dans la carrière militaire ; mais bientôt le goût du théâtre lui fit quitter Norwich pour monter sur les planches. La guerre mondiale réveilla ses ardeurs militaires et il vint s'engager dans l'armée anglaise où il servit pendant plus de deux ans s'acquérant la réputation d'être « à l'épreuve des balles » jusqu'au moment où les gaz asphyxiants le firent renvoyer en Angleterre, puis dans ses foyers.

Sans nous faire un récit suivi de sa vie militaire, il nous donne sur les mois qu'il passa aux tranchées des détails pleins de vie et d'humour ; il ne pose point au héros et il nous représente avec simplicité et sincérité l'état d'esprit des Tommies au milieu desquels il a vécu. C'est ainsi, — pour ne citer qu'un exemple — qu'il dit très nettement que les hommes ne s'offrent pas aussi volontiers qu'on l'affirme parfois pour accomplir des missions dangereuses, mais que d'ailleurs ils ne

se dérobent pas quand on fait appel à eux et qu'ils exécutent courageusement leur devoir. Cette franchise donne un attrait de plus à ces souvenirs où l'on trouvera de quoi s'instruire sur la formation des troupes, sur la vie des tranchées, sur les prétendus lieux de repos, sur les habitudes et l'argot des soldats, sur la discipline anglaise, sur l'action en campagne, sur l'effet des gaz dont l'auteur fut victime, sur les ambulances et hôpitaux. E.-G. Ledos.

Les Captifs, par le capitaine R. Christian-Frogé. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-18 de 210 p., avec 8 photographies hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur dédie ce volume à son frère, « capitaine au 6e régiment d'infanterie, blessé en pleine bataille, puis torturé pendant trois ans dans les geôles allemandes. »

Le présent récit, très douloureux, n'est autre que l'histoire du martyre subi par ce frère dans l'empire barbare, aujourd'hui vaincu. M. Christian-Frogé écrit en poète, poète vigoureux et justicier sévère. Certaines pages, telles, par exemple, celles de *la Géhenne* et *A Kœnigstein*, renferment des détails horribles. En les lisant, l'on se demande de quoi, vraiment, est pétrie l'âme teutonne. Et si l'auteur exprime une haine ardente à l'égard des tortionnaires, il n'hésite pas, d'autre part, à reconnaître qu'il s'est trouvé à Werl un commandant de camp qui a traité les prisonniers confiés à sa garde « avec tact et mansuétude. » C'est, ajoute-t-il, « le seul officier allemand que j'ai vu, dans les camps de captifs, faire preuve de dignité humaine » (p. 85). Mais à côté de ce quasi phénomène, il est des bourreaux, que nous voyons agir ici, qui, espérons-le, n'échapperont pas au jugement du tribunal international, appelé à les punir comme ils le méritent.

E.-A. Chapuis.

La France, les Alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne, par Mgr Chapon. Paris, Téqui, 1919, in-18 de x-153 p. — Prix : 2 fr.

« Les pages reproduites et fixées dans ce recueil furent publiées en articles dans *le Correspondant*, les premières au commencement de la guerre, les dernières tout récemment. Ni les unes ni les autres n'ont rien perdu de leur actualité, et, s'il en était besoin, elles la retrouveraient à la lumière des circonstances tragiques où se consomme l'un des plus formidables drames de l'histoire humaine. » Ces paroles par lesquelles s'ouvre l'Introduction de Mgr Chapon sont parfaitement vraies et il faut remercier le vénérable prélat de nous permettre de relire et de méditer ces pages dans lesquelles il nous aide à mieux connaître les Allemands, dans lesquelles il met en lumière que c'est bien l'Allemagne tout entière qui est responsable de la guerre, que c'est

elle tout entière qui doit réparer et que, si l'on veut prévenir le retour de ces sanglantes horreurs « c'est le peuple allemand tout entier qui doit être transformé dans sa mentalité profonde. »

Le premier chapitre sur le *Pangermanisme* est une des études les plus claires, les plus pondérées, et en même temps les plus sévères que nous ayons lues sur ce chancre qui a rongé l'Allemagne et qui au fond est « l'antichristianisme tout pur, l'antichristianisme systématisé et armé de pied en cap. » Au contraire, dans son chapitre II : *la France et le droit chrétien*, Mgr l'évêque de Nice montre bien que, malgré son anticléricalisme politique, la France est demeurée tout imprégnée de christianisme et que si nous avons le devoir de regretter ses erreurs et de les réparer dans la mesure où nous le pouvons, nous avons le droit aussi de reconnaître et de proclamer ce qu'il y a en elle d'immortellement idéal.

La deuxième partie du petit volume : *La Guerre et la Paix* étudie la Société des nations au point de vue de l'idéal chrétien ; et là encore nous avons des enseignements à méditer. Beau et bon livre que tous devraient avoir et étudier. E.-G. Ledos.

L'Ame allemande jugée par un Anglais, par Thomas F. A. Smith ; traduit de l'anglais par Mme Jean Périer. Paris, Belin, 1917, in-18 de 395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré la date qu'il porte, ce n'est que tout récemment que ce volume est arrivé à nos bureaux. Le sujet qu'il traite n'a d'ailleurs rien perdu de son actualité et les douze années que l'auteur a passées en Allemagne, sa situation de professeur à l'Université d'Erlangen, les voyages qu'il a faits dans différentes parties de l'empire, les relations qu'il s'était créées là-bas, les facilités qu'il a eues d'étudier la mentalité germanique donnent à son témoignage une importance que l'on ne saurait contester.

Sans doute, il ne faut point perdre de vue que l'auteur est foncièrement Anglais et trop porté peut-être à condamner ce qui s'écarte du point de vue anglais ; il y a sous ce rapport dans son livre des appréciations et des jugements sur lesquels on serait tenté de faire quelques réserves. Mais elles ne porteraient que sur des détails ; tout l'essentiel demeure et il suffit, malheureusement pour l'Allemagne, à nous donner de la mentalité germanique la représentation la plus fâcheuse et la plus déplaisante. « On goûtera vivement, dit avec raison M. Émile Boutroux dans la Préface dont il a honoré la traduction française, l'exposition si documentée, si vivante, si sagace qu'offre ce livre ; on aura constamment l'impression d'être en contact avec les réalités et non avec des images élaborées par un esprit plus ou moins ingénieux. »

Les dix-sept chapitres de ce livre sont intitulés : I. Le *Home* allemand ; II. Les Écoles allemandes ; III. Les Universités allemandes, écoles de *Kultur* et de brutalité ; IV. La Religion en Allemagne ; V. Le Caractère national de l'idéal allemand ; VI. L'Armée allemande et les conseils de guerre ; VII. Les Germes de l'esprit agressif de Kant à Nietzsche ; VIII. Treitschke, prophète et historien ; IX. L'État et sa morale selon Treitschke ; X. Encore un peu de treitschkomanie ; XI. La Presse reptilienne ; XII. L'Envers de la *Kultur* ; XIII. *Bauernfangerei* ; XIV. Le Kaiser de la *Kultur* ; XV. Le Crescendo naval ; XVI. A toute vapeur ; XVII. La Paix, la guerre et l'arbitrage.

L'auteur ajoute son témoignage à ceux qui nous montrent que l'Allemagne, tout entière, hélas ! a été infectée de l'esprit pangermaniste et que, tout entière, elle est solidairement responsable du crime de la guerre. Il donne sur l'influence de Treistschke et sur les raisons de cette influence des éclaircissements précieux. Il met en lumière les vices de l'enseignement germanique à ses divers degrés ; il détruira chez bien des lecteurs des illusions trop tenaces sur le foyer allemand et sur les vertus familiales des Allemands. E.-G. Ledos.

Préceptes et jugements du maréchal Foch, extraits de ses œuvres, précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal, par le commandant A. Grasset. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault. 1919, in-16 de LXXIII-255 p., avec 1 portrait et 4 cartes. — Prix : 6 fr.

Le maréchal Foch, qui s'est révélé à la grande majorité des Français uniquement et pour la première fois au cours de la guerre actuelle, était cependant apprécié depuis longtemps, par ceux qui avaient été à même de l'approcher, comme un esprit de grande envergure, un maître auquel seule l'occasion manquait de s'affirmer de façon géniale à la façon d'un Turenne ou d'un Bonaparte. Comme professeur de tactique et de stratégie à l'École supérieure de guerre, le colonel Foch avait notamment produit une impression profonde sur tous ceux qui avaient eu le privilège de l'entendre, et ses deux livres : *De la Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille* et plus encore celui intitulé : *Des Principes de la guerre* l'avaient marqué comme une intelligence hors de pair, sachant approfondir, d'une manière aussi neuve que fertile en enseignements, les problèmes les plus complexes de la stratégie et de la grande tactique. Ces deux ouvrages, naturellement spéciaux, ne peuvent être lus avec profit que par des esprits déjà au courant des questions militaires les plus élevées, et c'est pour permettre aux profanes de prendre connaissance du fond, de la quintessence des doctrines du maréchal que le commandant Grasset, l'auteur apprécié de travaux analysés ici, naguère, publie aujourd'hui les *Préceptes et jugements du maréchal Foch.* On lira ces *Préceptes* avec intérêt et avec

profit : ils contribueront à faire comprendre et à faire aimer l'homme prédestiné auquel la France doit, pour la plus grande part, le triomphe final de ses armées, et la reprise de sa prépondérance dans le monde.

COMTE DE SÉRIGNAN.

La Grande Question d'Occident. Au pays de la Sarre. III. Sarrelouis et Sarrebrück, par ERNEST BABELON. Paris, Leroux, 1918, in-8 de XXVIII-339 p., avec planches, vignettes et une carte hors texte. — Prix : 15 fr.

Est-il aujourd'hui, pour l'Europe occidentale, un sujet qui soit plus d'actualité que la question de la Sarre ? D'après les clauses du traité de paix qui sont présentées à l'Allemagne vaincue, le territoire de la Sarre, prêt à connaître un régime nouveau, comprend les cercles de Sarrelouis, Sarrebrück, Ottweiler, Saint-Ingbert, une partie des cercles de Merzig, de Saint-Wendel, de Hombourg et de Deux-Ponts ; il est borné, au sud et à l'ouest, par la nouvelle frontière de la France ; au nord, par les limites administratives des cercles ou cantons incorporés audit territoire, suivant une ligne générale partant de la rivière de la Sarre, à cinq kilomètres au nord de Mettlach, et rejoignant au sud-est de Mettnich la frontière méridionale de la principauté de Birkenfeld ; à l'est, par une ligne passant à 4 kilomètres au nord-est de Saint-Wendel, laissant en dehors Breitenbach et Waldmohr, et rejoignant, par la ligne des crêtes de la rive orientale de la Blies, la frontière française au sud de Hornbach. Ce nouveau territoire, peuplé de 647.000 habitants, a une superficie de 161.000 hectares. Il comprend toute une région qui a appartenu à la France avant 1814, et plus que cela encore ; il est limité à l'est par l'ancien département impérial du Mont-Tonnerre.

Si l'on veut bien connaître ce pays, historiquement, géographiquement, économiquement, il n'est pas de guide plus sûr que celui de M. Ernest Babelon, qui vient s'ajouter aux deux volumes publiés naguère par lui sur « la Grande Question d'Occident ». Bien peu de personnes savent qu'après le traité de Nimègue, cette vallée de la Sarre, rattachée aux évêchés de Metz et de Verdun, fut gouvernée par un intendant qui alla s'installer au château de Hombourg, sa résidence officielle en attendant l'achèvement de la ville de Sarrelouis : quelques années après, la Diète du saint Empire germanique ratifia les décisions prononcées par la Chambre de réunion du Parlement de Metz. Sarrelouis fondé devint une place forte par les soins de Vauban ; Sarrelouis habité devint une ville très française, et malgré tout l'est resté. Les princes de Nassau-Sarrebrück ont servi la France et vécu à la cour de Versailles. Les régiments de Nassau se sont distingués dans toutes les campagnes des règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Napoléon fut très populaire à Sarrebrück ; les habitants de cette ville lui restèrent fidèles même dans la mauvaise fortune ; ils durent subir le 20 novembre 1815 qui les fit Prussiens. Mais les survivances françaises dans toute la région sont très évidentes (un livre a été consacré à cette question), et, malgré l'immigration prussienne, malgré le recul de la langue française pourchassée par le gouvernement prussien, malgré la germanisation des noms de lieu devenus méconnaissables, ces populations ont plus d'affinité avec la Lorraine qu'avec l'Allemagne, et ne regretteront pas la tyrannie de l'oppresseur qui s'est exercée pendant un siècle.

Voilà ce que M. Babelon nous raconte dans les plus grands détails. On sera curieux de les lire, on éprouvera une grande joie à la pensée que cette vallée de la Sarre, si elle ne redevient pas française, jouira d'une autonomie où la prépondérance économique sera française ; nul n'ignore en effet de quelle importance sont les minerais de fer et surtout les gisements de houille qui font la richesse de cette vallée. Leur exploitation nous est garantie en compensation des énormes pertes que nos mines du nord de la France ont subies du fait de la guerre et des destructions systématiques que les Allemands leur ont volontairement fait subir. L'heure de l'expiation a sonné, et les travaux de M. Babelon n'ont sans doute pas été inutiles à la préparer.

H. S.

Take Jonesco, par D. Iancovici. Paris, Payot, 1919, in-16 de 160 p., avec portrait. — Prix : 3 fr.

Aux *Souvenirs* que M. Take Jonesco vient de publier, le petit volume de M. Iancovici sert à la fois d'Introduction, de commentaire et de complément. Il met en pleine lumière le beau caractère de l'homme d'État roumain, sa fidélité constante à ses opinions, son énergie, sa clairvoyance, son sens politique, la grandeur de son rôle et l'éminence des services qu'il a rendus à son pays.

Sans négliger ce qu'a fait ce grand Latin pour la prospérité intérieure de son pays, il s'attache surtout à l'œuvre de sa politique extérieure, qui a été intense depuis 1912. Trois chapitres forment les divisions de ce petit volume : Take Jonesco, 1884 (date de son entrée dans la vie politique)-1912 ; — Guerres balkaniques, 1912-1913 ; — Take Jonesco et la Grande Guerre.

Si M. Jonesco n'a pas fait en France ses études classiques comme plusieurs de ses compatriotes, c'est en France qu'il s'est formé à l'étude du droit, y passant ses examens de la manière la plus brillante. Aussi est-il resté un ami fervent de notre pays, un partisan convaincu de l'union de sa patrie avec la Triple Entente, à la fois parce qu'il estimait que les intérêts de la Roumanie la portaient de ce côté et

parce que — et cela est bien à son honneur — parce que l'Entente représentait à ses yeux le véritable idéal de la civilisation.

Cette esquisse biographique, dans sa brièveté, n'est pas seulement intéressante, mais par moments passionnante. E.-G. Ledos.

La République tchéco-slovaque, par Louise Weiss. Paris, Payot, 1919, in-16 de 235 p., avec une carte hors texte. — Prix : 4 fr. 50.

Ce livre est vraiment instructif, et mérite d'être recommandé aux Français qui s'intéressent à la politique étrangère et aux questions de reconstruction de l'Europe centrale. C'est un véritable dyptique, constitué par la réunion, sous un même titre, de deux études consacrées l'une au problème tchéco-slovaque, tel qu'il se posait à la fin de l'année 1917, l'autre aux moyens de réaliser à la suite de l'effondrement de l'Austro-Hongrie et de la défaite de l'Allemagne, les assurances obtenues des gouvernements alliés. De ces deux volets, le second — l'ère des réalisations — si intéressant soit-il, nous plaît moins que le précédent ; celui-ci nous semble mieux venu, plus attrayant et plus instructif. Il est certain qu'il est plus facile de montrer la survivance de la tradition nationale, en dépit de persécutions et d'éclipses passagères, que d'indiquer comment pourrait être constituée la république tchéco-slovaque. Or, c'est là précisément le sujet du second volet de notre dyptique, le plus développé de beaucoup, et nous y relevons certaines propositions qui semblent difficilement réalisables et mêmes peu légitimes (p. 210-213), sur la constitution d'un couloir entre la nouvelle République tchéco-slovaque et le nouvel État yougo-slave. Du moins ne sont-elle pas de nature à aliéner aux Tchéco-Slovaques les sympathies que la préface de M. Bénès et les études mêmes de Mme Louise Weiss travaillent à gagner à une cause qu'il est de notre intérêt bien entendu, comme de notre tradition historique, de soutenir et de faire triompher.

H. F.

Chambre de commerce de Marseille. Congrès français de la Syrie (3, 4 et 5 janvier 1919). Séances et travaux. Fascicule II. Section d'archéologie, histoire, géographie et ethnographie. Paris, Champion ; Marseille, secrétariat de la Chambre de commerce, 1919, gr. in-8 de 252 p., avec une carte en couleurs hors texte et clichés dans le texte. — Prix : 7 fr. 50.

Le Congrès français de la Syrie, qui s'est tenu à Marseille dans les tout premiers jours de l'année 1919, avait pour but principal de prouver à tous, de la manière la plus évidente, que la France occupe en Syrie une place absolument prépondérante, que ses intérêts n'y sont pas seulement des intérêts historiques, mais aussi des intérêts con-

temporains, des ordres les plus variés, économiques, scientifiques, religieux. De toutes les façons, les différentes sections du Congrès ont fait cette démonstration, et non pas seulement pour quelques districts, mais pour la Syrie *intégrale*, de la mer Méditerranée à l'Euphrate et de la plaine d'Adana au sud de la Mer Morte. Voilà précisément ce dont on se rendra compte en lisant les différents fascicules des travaux présentés au congrès. De ces fascicules, un seul a paru jusqu'à présent, celui de la Section d'histoire qui, sous la présidence de M. Babelon, de l'Institut, a tenu plusieurs séances très pleines à tous égards. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ni même d'énumérer les communications faites ni les mémoires résumés au cours de ces séances ; il suffira de signaler en quelques mots deux ou trois des plus importants de ces travaux. Telle, au point de vue archéologique, l'étude du président même de la section, M. Ernest Babelon, sur trois voyageurs archéologues en Syrie (le duc de Luynes, Louis de Clercq et le marquis de Vogüé) dont chacun a rapporté du Levant des collections dont on ne saurait exagérer l'importance ni l'intérêt (p. 217-224). M. Louis Bréhier, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, s'est occupé non pas d'archéologie, mais d'histoire proprement dite. Il a montré, dans un remarquable travail sur les origines des rapports entre la France et la Syrie, que le protectorat accordé sur la Palestine par Haroun al Raschid à Charlemagne fut efficace durant tout le IXe siècle et que de véritables capitulations furent négociées et conclues entre les deux souverains entre 797 et 807 (p. 15-38). Non moins curieuse est la note du comte Paul Durrieu, de l'Institut, sur la possession par la France actuelle de droits historiques que notre pays détient depuis six siècles déjà (« La France et le titre de roi de Jérusalem », aux p. 12-15 et 249-250) ; elle le cède cependant encore en intérêt à la « note sommaire » de M. Paul Masson, professeur à l'Université d'Aix-Marseille « sur le rôle des Français en Syrie du XVIe au XIXe siècle », si démonstrative de l'œuvre accomplie par nos nationaux, et surtout par les Provençaux, dans les Échelles au cours des temps modernes. Que l'on tienne compte aussi du travail du Dr A. Coury, de Beirout, sur le martyre du Liban pendant la Grande Guerre et sur l'attachement des Libanais à la cause française, de la note de M. Emmanuel de Martonne sur l'unité géographique de la Syrie, de vingt autres mémoires plus ou moins longs, plus ou moins documentés, contenant tous quelque fait ou quelque texte nouveau, ou encore quelque complément ou quelque précision d'information, et l'on sera convaincu de l'intérêt présenté par le fascicule II des travaux du Congrès français de la Syrie. H. F.

La Guerre hors de France. Les États-Unis, par Paul Delay. Paris, Lethielleux, s. d. [1918], in-8 de 400 p. — Prix : 7 fr. 50.

En Amérique : jadis et maintenant, par J.-J. Jusserand. Paris, Hachette, 1918, in-16 de xi-368 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait de reste que, dans tous les sens du mot, la Grande Guerre qui vient de se terminer à notre avantage s'est étendue sur toute la surface du globe. Et non pas seulement la guerre par les armes, la guerre militaire et maritime, mais aussi la guerre morale, et la guerre économique et la guerre diplomatique. A mesure que le recul se fait et que les documents sortent des archives, on voit mieux quel effort considérable l'Allemagne a donné pour isoler, de toutes les manières, la France dans le monde et pour s'acquérir à elle-même toutes les sympathies, on comprend mieux le rôle de sa diplomatie dans cet effort ; mais on est loin d'en bien saisir encore toute la complexité comme aussi toute la ténacité. C'est précisément ce que *pour les seuls États-Unis*, permettra de réaliser le volume de M. Paul Delay intitulé : *La Guerre hors de France. Les États-Unis*. Volume incomplet d'ailleurs, car il a été achevé dès décembre 1917, et ne montre pas, par conséquent, les derniers efforts des Américains pour venir à bout des intrigues allemandes ; volume embrassant néanmoins l'ensemble de la guerre diplomatique et expliquant fort bien avec quelle énergique volonté le peuple des États-Unis d'Amérique est entré dans la lutte armée contre l'Allemagne, quels sacrifices de tout genre il a consenti, à la voix du président Wilson, en faveur des Alliés et pour le triomphe de la cause qu'il avait embrassée. Il faut savoir gré à M. Paul Delay d'avoir pris la peine d'écrire ce livre, car on le consultera utilement. C'est un travail de synthèse, autour duquel viendront peu à peu se grouper des volumes spéciaux comme celui de M. G. Lechartier sur les intrigues du comte Bernstorff et sa lutte contre le président Wilson ; on y recourra comme au livre traçant les cadres généraux de ce vaste et important sujet.

Peut-être ne les y trouvera-t-on pas absolument tous ; mais on ne saurait s'en étonner. N'y a-t-il pas, en diplomatie, à côté du travail apparent, un travail occulte qui a bien son importance et son efficacité, lui aussi ? et n'obtient-on pas souvent, par des moyens détournés ou en ne négligeant aucun moyen, de très sérieux résultats ? On a parfois, au cours de la guerre, et en présence de l'activité allemande, reproché à notre diplomatie de demeurer inactive ; ne travaillait-elle pas, elle aussi ? Moins bruyamment, mais plus efficacement que la propagande ennemie, elle remplissait son rôle, certaine, puisque le temps travaillait pour elle, de l'efficacité de ses méthodes et du succès final. L'événement a prouvé qu'elle avait vu juste et qu'elle avait bien travaillé. On saura plus tard comment elle l'a fait de toutes les

manières ; contentons-nous pour aujourd'hui de signaler un des procédés détournés dont s'est efficacement servi notre ambassadeur à Washington, M. J.-J. Jusserand, pour soutenir la cause française. Il a publié aux États-Unis, au début de 1916, un volume intitulé : *En Amérique : jadis et maintenant*, qui évoque les souvenirs les plus chers aux Américains des États-Unis, leur montre sans y insister ce que leur pays doit à la France, leur rappelle les liens d'amitié qui ont dès le premier jour uni la grande république américaine à notre propre patrie. Bien entendu, c'est surtout sur les souvenirs de la guerre de l'Indépendance qu'insiste M. Jusserand, soit quand, à l'aide de documents inédits, il raconte le rôle joué par Rochambeau en Amérique, soit encore lorsqu'il montre quels rapports cordiaux Washington n'a cessé d'entretenir avec les Français qui furent ses collaborateurs durant la période héroïque des débuts. Mais il ne s'en tient pas là : en retraçant la biographie du major Lenfant, il trouve moyen de montrer aux citoyens des États-Unis qu'ils doivent à un Français la conception complète et le plan de cette belle ville de Washington, leur capitale fédérale dont ils sont si justement fiers ; à propos de Lincoln, il évoque les souvenirs de la cession de la Louisiane par la France, de la participation de Français (dans les rang des nordistes) à la guerre de Sécession, du tribut d'admiration payé par notre pays au « président martyr. » Ainsi, de toutes les manières, — mais sans jamais le dire — M. Jusserand poussait ses lecteurs à une alliance avec la France ; c'était bien là la conclusion latente de son livre, dans lequel nous devons voir un éloquent « témoin » de l'activité de notre propagande aux États-Unis pendant la guerre (de là certaines pages inutiles pour des lecteurs français) comme aussi un excellent livre d'histoire.

HENRI FROIDEVAUX.

La Paix prochaine et la Mission des Alliés, par MAURICE LEGENDRE. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 240 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est dédié « aux chefs qui croient en Dieu, aux constructeurs de la Société des nations » ; c'est dire quel en est l'esprit. M. Maurice Legendre avait publié, au début de 1913, un livre intitulé : *La Guerre prochaine et la Mission de la France*, où il avait le mérite de montrer le caractère inéluctable de la guerre que l'Allemagne allait imposer au monde. Dans celui-ci, écrit avant la signature de l'armistice, il expose quelles doivent être les conditions de la paix et le rôle des Alliés pour la réorganisation du monde dans le cadre de la Société des nations : réorganisation non seulement politique, mais sociale et économique. Ses idées sont toujours élevées, presque toujours justes. Nous disons « presque toujours » parce que M. Maurice Legendre

parle (p. 178) « de l'essai malheureux » du pape Benoît XV, qu'il qualifie ensuite de « triste épisode, d'où sortira diminué le prestige politique de la Papauté. » Puis, par une singulière inadvertance, il prétend opposer au Saint-Père le cardinal Mercier, semblant ignorer que celui-ci n'a jamais cessé de rendre un hommage éclatant aux intentions et aux actes du Souverain Pontife, comme le gouvernement belge lui-même l'a fait dans sa réponse au message pontifical du 13 août 1917. Que M. Legendre se reporte à l'article du P. de la Brière dans les *Études* du 5 septembre 1917 : il y verra d'abord que l'acte de Benoît XV fut absolument conforme aux règles du droit international telles que les a fixées la convention de la Haye. Ensuite, que cette offre de médiation diplomatique ne pouvait pas être rédigée sous la forme d'un jugement doctrinal. Enfin, que les propositions pontificales se rapprochent singulièrement et des déclarations des Alliés dans leur réponse officielle du 30 décembre 1916 aux ouvertures du président Wilson, et, sur un des points qui ont été le plus reprochés au Saint-Père, du fameux message du président Wilson du 22 janvier 1917.

Cette erreur de jugement devait être relevée parce qu'elle détone dans le livre de M. Legendre. Mais nous ne pouvons que l'applaudir quand il signale comme aussi bienfaisante que le désastre allemand la décomposition de la Russie : elle était nécessaire pour permettre la résurrection de la Pologne. On sait en effet que, tant que l'ancien gouvernement russe a subsisté, même sans le Tsar, jamais la France n'a soutenu contre la Russie, le plus brutal de ses trois oppresseurs, les justes revendications de la Pologne.

Enfin, tous les honnêtes gens approuveront les conclusions de M. Maurice Legendre sur la nécessité d'écarter du pouvoir les hommes véreux. Souhaitons que son vœu de voir arriver des hommes d'État au grand esprit et au grand cœur pour consolider et étendre l'empire de la paix soit promptement exaucé. A. DE TARLÉ.

Par eux, essai sur la Société des nations, par FERNAND LOINTIER. Paris, éditions Publius, 35, boulevard Bonne-Nouvelle, 1919, in-4 de 132 p. — Prix : 4 fr. 50.

M. Lointier, comme beaucoup de Français depuis la guerre, n'a guère de confiance dans les politiciens, et il ne croit guère au bienfait d'une Société des nations, si c'est à eux qu'on en confie la construction. Non, la Société des nations doit être faite par les Poilus, comme elle doit être faite pour eux, pour que les sacrifices qu'ils ont acceptés depuis cinq ans, les énergies qu'ils ont déployées, les fatigues et les douleurs qu'ils ont subies n'aient pas été en pure perte et qu'ils voient assurée pour le plus longtemps possible à leurs enfants la paix qui remettra le monde ébranlé de ses secousses et de ses blessures.

Pour lui donc, l'organe de la Société des nations doit être une commission internationale composée des délégations démocratiques nationales de tous les États participants, chaque délégation comprenant vingt-deux membres élus au suffrage majoritaire par onze catégories d'électeurs : 1. Syndicats agricoles ; 2. Syndicats industriels ; 3. Syndicats d'employés ; 4. Syndicats de fonctionnaires ; 5. Chambres de commerce ; 6. Œuvres féminines ; 7. Académies et corps savants ; 8. Magistrature et corps annexes ; 9. Syndicats de la presse ; 10. Électeurs ne faisant pas partie des groupes précédents. Et comme M. Lointier estime que ce sont autant les mines et le libre passage des détroits qui rendent possibles les guerres, sa commission internationale aura pour principale mission de surveiller, de contrôler les mines et les détroits.

Telles sont les idées essentielles et maîtresses du projet de M. Lointier. En entreprendre la discussion nous entraînerait bien au delà des limites que nous ne pouvons dépasser. Il suffit d'avoir signalé son travail, précédé d'une Préface de M. Albert Thomas, à la curiosité de nos lecteurs. E.-G. L.

— Situé à quelques kilomètres de Meaux, Varreddes marque à peu près le point extrême de l'avance ennemie de ce côté. Les Allemands y entrèrent le vendredi 4 septembre 1914. Ils durent s'en retirer huit jours plus tard. Mais ils avaient eu le temps, dans ce court intervalle, d'accuser, de juger et d'exécuter le curé, M. Fossin, vieillard de soixante-quinze ans, qui avait prodigué à leurs blessés les secours de son ministère. Ce cruel épisode a donné son titre à la brochure de M. F. Martin-Ginouvier : *Le Martyre du curé de Vareddes* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 60) et se joint à plusieurs autres pour en fournir la matière.

— La quatrième série des documents réunis par M. le vicomte Maurice de Lestrange sur *la Question religieuse en France pendant la guerre* (Paris, Lethielleux, 1918, in-16 de 605 p. Prix : 5 fr.) nous conduit d'avril à décembre 1915. Les questions qui y sont traitées et sur lesquelles l'auteur nous fait connaître les articles de la presse tant anticléricale que catholique sont : l'incident de Valence (conférence de M. l'abbé Desgranges interdite par le préfet) ; — la journée du 20 juin (Orphelins de la guerre) ; — l'interview Latapie ; l'incinération sur les champs de bataille ; — le Pape et la paix (la lettre aux peuples belligérants) ; — les affaires du chanoine Lagardère et de Montalière ; — les prêtres et le service armé (la campagne anticléricale pour faire verser dans le service armé les ecclésiastiques affectés légalement aux services d'infirmier) ; — la campagne antireligieuse de la *Dépêche de Toulouse* ; — la question des emblèmes ; — la rumeur

infâme ; — les mémoires anonymes sur la situation religieuse en France ; — le martyre du curé de Sompuis. Souhaitons que M. le vicomte de Lestrange accélère la publication de la suite de ce recueil utile et intéressant.

— Il est souhaitable que la diffusion se fasse largement, dans les pays de langue germanique, de la petite brochure dans laquelle M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, et MM. G. Simon et G. Keller, maires de Nancy et de Lunéville, ont fait un exposé sobre, mais d'autant plus terrible qu'il est solidement documenté, des crimes perpétrés par les Allemands dans cette guerre sanglante dans laquelle les a jetés un orgueil démesuré : vols, incendies, meurtres, viols, atrocités de tout genre, auxquelles se sont ajoutés le mensonge et la calomnie : *Deutsche Verbrechen* (*Kriegsblatter, 1914-1918* (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-18 de 75 p. Prix : 1 fr. 50). Et souhaitons qu'en ouvrant les yeux des vaincus, ces pages les amènent à se convertir et à se transformer, pour qu'ils puissent reprendre dans le monde civilisé la place d'où ils se sont eux-mêmes chassés.

— Sous le titre : *De la sympathie à la fraternité d'armes : les États-Unis dans la guerre* (Paris, Alcan, 1919, in-8 de 96 p. Prix : 1 fr. 70), M. Maurice Barrès a réuni pour la *Bibliothèque France-Amérique* quelques articles donnés par lui à *l'Écho de Paris* de 1915 à 1918. On y suivra les progrès de la pensée et du sentiment américains à l'endroit de la France : on y verra comment les préjugés que beaucoup au début de la guerre avaient contre nous sont tombés, comment les yeux se sont dessillés, comment la sympathie s'est développée, comment elle s'est fortifiée par l'estime, par le respect, par l'admiration, comment, lorsque les États-Unis sont entrés en guerre, ils se sont donnés de tout leur cœur, comment ils sont devenus non seulement des alliés mais de véritables frères d'armes, remplis du plus bel enthousiasme et du plus touchant dévouement. Il y a dix chapitres, dont quelques-uns sont la réunion de plusieurs articles : I La Conscience américaine ; II. Ce que pensent de nous les Américains ; III. Ceux qui nous aiment en Amérique ; IV. La Nation américaine apparaît ; V. Que peut nous donner l'Amérique ? VI. En regardant passer les Américains ; VII. Une nouvelle Étape de M. Wilson ; VIII. Comprendre les Américains c'est les aimer et les honorer ; IX. Le Secteur américain de la bataille ; X. La Coopération américaine survivra à la guerre.

— M. Paul Verrier est un des Français qui connaissent le mieux les affaires danoises et la petite brochure qu'il nous donne sur *la Question du Slesvig* (Paris, Alcan, s. d., in-8 de 50 p., avec carte) est l'exposé le plus clair et le mieux informé du problème slesvigois. S'il fait valoir les droits du Danemark sur le Slesvig, s'il met en lumière

l'attachement tenace, plus fort que toutes les persécutions, qu'une partie des habitants ont conservé à la mère-patrie, il ne dissimule pas non plus qu'une portion du pays s'est entièrement germanisée, peut-être de surface plus que de fond ; mais c'est ce que l'on ne pourra savoir que lorsque la volonté des habitants se sera librement exprimée, sans contrainte ni pression. Il est bien souhaitable que ce travail trouve beaucoup de lecteurs chez nous ; il aidera à dissiper l'ignorance trop fréquente et trop répandue en France de ce qui concerne l'étranger.

— *L'Italie et les Yougoslaves, avec un exposé des relations italo-yougoslaves pendant la guerre*, par M. Zdenko Moravec (Paris, impr. Lang et Blanchong, 1919, in-12 carré de 48 p., avec 5 grav. et un fac-similé) forme un document de propagande yougoslave, lancé en réponse à un document de propagande italienne. L'intérêt qu'il présente comme contribution à l'histoire de la guerre est de montrer la manière dont les Italiens ont su tirer parti, pour les opérations militaires, du mouvement révolutionnaire yougoslave. Dès 1916, le haut commandement autrichien signale que, si l'on n'emploie pas très rapidement des contremesures efficaces, on ne pourra plus utiliser, sans courir de grands risques, les régiments dalmates, d'ailleurs très braves. » Et, en 1918, ce sont les renseignements fournis par les déserteurs yougoslaves qui ont permis aux Italiens et aux Alliés de déjouer la grande offensive autrichienne.

— Dans l'intéressante brochure : *Après la bataille. Idées d'avant-guerre. Événements de guerre* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1919, in-8 de 29 p. Prix : 2 fr.), M. le colonel G. Becker pose quelques préceptes principalement tirés de la guerre actuelle et montre combien leur application ou leur abandon a valu aux Allemands leur défaite définitive, à nos armées la victoire finale qui a couronné à la fois la valeur, l'endurance de nos troupes, la maîtrise de notre haut commandement, les conceptions géniales du maréchal Foch. L'ensemble est divisé en quatre chapitres successivement intitulés : I. Réunion des forces ; II. Évolution ; III. Conduite de la bataille ; IV. Exécution de la bataille, le tout terminé par une conclusion qui résume clairement les enseignements généraux ressortant de l'ensemble du travail.

— Ceux qui ont foi dans la démocratie et dans son avenir liront sans doute avec intérêt la brochure de M. Marcel Berthellot : *La Démocratie et la Guerre. Après la paix* (Paris, Grasset, 1919, in-18 de 63 p. Prix : 1 fr. 50), écrite dans l'enthousiasme de la victoire, à la gloire du régime actuel. L'auteur, en effet, s'est proposé de démontrer que la France a enfin trouvé le régime sous lequel elle doit vivre et prospérer et que la guerre qui vient de se clore a définitivement consacré la République française. Il le fait d'ailleurs avec chaleur et avec

conviction et son plaidoyer est parfois éloquent. Mais, comme tous les plaidoyers, ne dépasse-t-il pas la mesure, quand il attribue au régime démocratique le mérite d'avoir à lui seul sauvé la France, et une supériorité décisive pour la solution des difficultés à venir ?

— La brochure de M. I. Grunberg intitulée : *Les Juifs à la Conférence de la Paix* (Genève, Atar, 1919, in-12 de 46 p.) qui contient le texte d'une conférence faite en mai dernier à la société « Le Lien d'Israël » de Genève, nous en dit long sur la puissance plus ou moins occulte exercée par les représentants du peuple d'Israël sur certaines décisions de la conférence de la paix ! Avec l'auteur on peut reconnaître volontiers que c'est un fait digne de remarque qu'à ce moment capital de l'histoire du monde des nations chrétiennes aient confié la défense de leurs intérêts nationaux les plus sacrés à des Klotz, à des Baruch, à des Gompers, à des Sonnino et *tutti quanti !* Reste à savoir si elles ont lieu de s'en féliciter ? L'auteur n'en doute pas, pour sa part, du moins en ce qui concerne la réalisation prochaine des espérances qu'il entrevoit pour le sionisme bientôt triomphant. Et certes il a beau jeu pour célébrer comme un triomphe de la cause d'Israël les promesses faites par les voix les plus autorisées de reconstituer une patrie juive en Palestine sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Nous autres Français nous n'avons pas lieu d'être aussi satisfaits !

— A la librairie Grasset a tout dernièrement paru : *La Vie chère et la Santé* (in-16 de 104 p. Prix : 1 fr. 50), ouvrage écrit en collaboration par les Drs E. Janselme, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; Graham Lusk, professeur de physiologie, Cornell University, medical college, New York City ; Jules Renault, médecin des hôpitaux, conseiller technique sanitaire du ministère de l'intérieur ; Marcel Labbé, professeur agrégé à la Faculté de Paris, médecin de la Charité et Maurice Mignon. Le Dr E. Janselme nous donne d'abord un intéressant *Aperçu historique et géographique sur le régime alimentaire des races humaines* (p. 7-24). Nous enregistrons ensuite les études ci-après : *Notions de physiologie de la nutrition*, par le Dr Graham Lusk (p. 25-34) ; — *Les Restrictions alimentaires et la Santé publique*, par M. le Dr Jules Renault (p. 35-41) ; — *L'Alimentation en temps de guerre selon les conditions individuelles, professionnelles et sociales*, par le Dr Marcel Labbé (p. 42-64) ; — *Composition et valeur énergétique des aliments. Évolution scientifique et économique du problème alimentaire pendant la guerre*, par le Dr Maurice Mignon (p. 65-103). Dans une brève *Lettre-Préface*, M. V. Boret, ministre de l'agriculture et du ravitaillement, émet l'avis justifié que cet ouvrage est « intéressant à la fois pour ceux qui veulent y chercher simplement des renseignements pratiques sur l'alimentation, et pour tous ceux qu'attirent les questions hygiéniques, scientifiques et sociales. »

— Les circonstances actuelles ont inspiré à M. Paul Croiset deux

petites pièces pour amateurs : 1° *Le Retour du mutilé* (Paris, Haton, s. d., in-12 de 29 p. Prix : 1 fr.), drame en un acte pour trois jeunes gens, qui montre dans la guerre une source de réhabilitation et de réconciliation ; 2° *Alerte au poste* (Paris, Haton, 1918, in-12 de 36 p. Prix : 1 fr.), comédie militaire en un acte à huit personnages (hommes) et plusieurs figurants, qu'un quiproquo rend divertissante.

— *Bonnes gens de la Grande Guerre*, de M. Paul Wenz (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 90) est un recueil de jolies nouvelles de guerre, ou du temps de guerre. Elles plairont au lecteur qui regrettera toutefois que l'idée religieuse en soit absente et pensera que la perspective de glisser doucement dans le néant n'offre aux braves qu'un réconfort bien relatif.

— *Français de la Moselle, des Vosges et du Rhin* (Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 64 p. Prix : 0 fr. 90) : tel est le titre que M. Émile Hinzelin a donné à une série de petits récits alsaciens et lorrains qui tirent des conjonctures présentes une saveur particulière.

— Dans *le Massacre des innocents* (Paris, l'Édition française illustrée, 1918, in-16 de 78 p., illustré de 47 dessins inédits de Poulbot. Prix : 2 fr. 50), MM. Alfred Machard et Poulbot mettent en scène principalement deux petits faubouriens parisiens et la sœur de l'un d'eux. Une bombe de « gotha » les tuent d'un seul coup tous trois... et voilà leurs âmes en route pour le Paradis. Innocentes, certes, ces pauvres victimes de la guerre ; cependant les deux garçonnets, qui ont quelques peccadilles sur la conscience, restent un instant à compter les clous de la porte céleste gardée par saint Pierre, alors que la fillette la franchit sans aucune difficulté. Mais à la prière du prince des apôtres et de la Sainte Vierge, ils ne tardent pas à être admis à voir Dieu face à face. Tout cela est joli, touchant ; malheureusement nos petits élus restent, au Paradis, un peu trop semblables à ce qu'ils étaient sur la terre : et cela détonne. L'un d'eux, même un peu avant d'entrer au ciel, va jusqu'à rééditer, à l'adresse de Guillaume, le mot de Cambronne à Waterloo. On serait en droit de désirer moins de « réalisme » dans le cas particulier.

— « Idylle de guerre » représentée au Théâtre des arts, *les Gosses dans les ruines* (Paris, l'Édition française illustrée, 1919, in-16 de 80 p., avec 50 dessins de Poulbot. Prix : 2 fr. 50) nous sont montrés par MM. Gsell et Poulbot jouant aux soldats et imitant les Boches mis en fuite par les Français et les Anglais. Fantaisie amusante, émouvante, très patriotique, mais dans laquelle nous relevons encore quelques jurons. Ce petit volume et le précédent peuvent être classés parmi les curiosités inspirées par la guerre, principalement à cause de leur abondante illustration due à l'artiste original qu'est M. Poulbot.

VISENOT.

RÉCENTES PUBLICATIONS CONCERNANT LA BELGIQUE

1. *Paysages et souvenirs de Belgique*, par André Fontainas. Paris, Crès, 1919, in-12 de 99 p., 3 fr. — 2. *Dans la mêlée*, par Émile Vandervelde. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-12 de 188 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Immortelle Mêlée, essai sur l'épopée militaire belge (1914)*, par Paul Crokaert. Paris, Perrin, 1919, in-16 de n-327 p., 3 fr. 50. — 4. *La Vie dans un couvent de la Belgique envahie (4 août 1914-13 novembre 1917). Relation sur la vie des gardiennes adoratrices de l'Eucharistie durant ces trois années.* Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 91 p., 1 fr. 25. — 5. *Les Crimes de l'Allemagne. Dinant. Massacre et destruction*, par Gustave Somville. Paris, Perrin, 1919, in-16 de 350 p., avec 3 planches, 3 fr. 50. — 6. *Les Déportations de civils belges en Allemagne et dans le nord de la France*, par René Henning. Bruxelles et Paris, Vromant, 1919, in-12 de 216 p., avec grav., fac-similés et une carte dans le texte, 3 fr. 75. — 7. *L'Opinion publique dans les provinces rhénanes et en Belgique, 1789-1815*, par Louis Engerand. Paris, Bossard, 1919, in-8 de xi-185 p., 4 fr. 20.

1. — En nous offrant ce qu'il a vu des *Paysages de Belgique* et ce qu'il a retenu dans ses *Souvenirs*, M. A. Fontainas, qui doit être un jeune littérateur amoureux de la forme, évoque en des pages d'une poésie un peu alanguie, les jours de paix d'autrefois comme pour contraster avec les temps de la dévastation actuelle.

2 — Recueillant ses divers articles publiés par différents journaux en 1917 et 1918, M. E. Vandervelde, socialiste collectiviste, actuellement (par l'ironie de l'Union sacrée) ministre de la justice dans le gouvernement du Roi, M. Vandervelde, placé lui-même *Dans la mêlée* nous apporte ses impressions politiques pendant la guerre. Il montre les relations entre les socialistes belges et étrangers. Il veut établir la « supériorité des démocraties », il plaide pour l'existence nationale de son pays, il fait un rapprochement historique entre la France, la Belgique et l'Angleterre, il nourrit des illusions plus ou moins sincères sur la Révolution russe, il dit pourquoi luttent les démocrates belges. La personnalité de l'auteur caractérise assez les utopies et les erreurs dangereuses des doctrines qu'il représente pour ne pas nous conduire à leur réfutation. On peut deviner les points discutables de ses thèses et de ses doctrines. C'est assez pour mettre en garde le lecteur.

3. — Établi sur le terrain des faits militaires, M. P. Crokaert donne un *Essai sur l'épopée* de 1914 : il a raison de l'appeler *l'Immortelle Mêlée*. Il a peut-être tort de croire que son récit est tout à fait nouveau ; plusieurs écrivains ont déjà tenu la plume à ce propos. A son tour, avec la chaleur indignée d'un patriotisme justement blessé, il montre la surprise brutale et les coups de force des Allemands, la défense de Liége, la bataille de Sambre et Meuse, le siège d'Anvers, les grands jours de l'Yser. Tableau d'ensemble intéressant, résumé des faits principaux.

4. — Au contraire on entre dans les détails en lisant ce que fut pendant trois ans *la Vie dans un couvent en Belgique envahie*. Il s'agit

des Sœurs de Saint-Aignan, d'Orléans, qui avaient une maison à Commines ; bientôt traquées par les troupes allemandes, elles vécurent sous le joug de la Kommandantur, prisonnières d'abord dans leur humble demeure jusqu'au jour de leur évacuation par la force. La courageuse bonne humeur de ces religieuses françaises fait plaisir à voir, on trouve dans le récit de leur existence de misère, une foule de traits caractéristiques de l'occupation des Allemands, de leur lourde brutalité et de la résistance des Belges. Ce tout petit volume, sur des événements d'apparence assez peu importants, apporte ainsi des confirmations utiles et curieuses à l'histoire intérieure de la Belgique sous la terreur des envahisseurs.

5. — Un chapitre spécial de ces *Crimes de l'Allemagne*, celui de *Dinant*, est traité par M. G. Somville, qui relate les massacres des habitants et les destructions de la ville ; des photographies éclairent sa démonstration, des appendices (personnes assassinées, maisons détruites) la corroborent, une carte topographique l'accompagne. L'auteur avait déjà publié un ouvrage sur les débuts de l'invasion en 1914 ; les notes historiques que voici représentent un épisode de cette tragédie cynique et brutale, un noble sentiment patriotique domine les réflexions de ce récit qui est une œuvre posthume, car celui qui tient la plume est mort en 1916.

6. — L'invasion du royaume de Belgique ne fut pas plus cynique que n'a été terrible son occupation. M. R. Henning, du comité de secours aux déportés, n'était que trop bien placé pour connaître le sort de ses compatriotes et il établit en connaissance de cause ce que fut *la Déportation de civils belges en Allemagne et dans le nord de la France*. Il reprend la question à ses origines ; le chômage qui sévissait en 1914 dans le monde ouvrier fut systématiquement étendu par l'Allemagne parmi les travailleurs belges en même temps que l'enlèvement des matières premières anéantissait l'industrie du pays. Sous prétexte d'utiliser ces chômeurs forcés, on voulut les arracher de leur foyer pour les conduire arbitrairement en Allemagne où la main d'œuvre manquait ; ce sont ces départs avec leur fourberie, leur brutalité, ces déportations avec leurs angoisses, leurs souffrances que relate M. Henning. Les preuves de ces horreurs abondent, il les donne avec une indiscutable précision. Noms des localités, papiers officiels, ordres administratifs, multiples photographies dont les plus impressionnantes représentent les malheureux à leur retour de cette brutale captivité. Peu de témoignages aussi probants auront été fournis contre la barbarie administrative des Allemands.

7. — Cette résistance morale contre l'envahisseur a été fortifiée par ses crimes récents, mais elle était née d'une antipathie invétérée contre les procédés, la mentalité, la culture des Allemands. L'histoire le

prouve et révèle par contre les sympathies facilement entretenues avec l'esprit français quand il y a cent ans, nous occupâmes ces régions. Il est donc instructif de connaître l'état de *l'Opinion publique dans les provinces rhénanes et en Belgique de 1789 à 1815*, au moment où la question de la rive gauche du Rhin se pose dans une actualité intense et peut avoir de si grandes conséquences pour la sécurité de la France et la paix de l'Europe. M. Louis Engerand, érudit prématurément enlevé à la science, venait de consacrer ses derniers efforts à étudier le problème selon la méthode scrupuleuse et indépendante de l'École des chartes ; son travail expose les points de vue divers de l'histoire, de l'économie sociale et de la politique. Il remonte aux précédents, cite de nombreux documents le plus souvent puisés à nos Archives nationales, emprunte aux meilleurs auteurs leurs conclusions et constate lui-même, avec modération et prudence, que la domination française fut appréciée et regrettée, après vingt-cinq années de fonctionnement. Un appendice a trait aux houillières du bassin de la Sarre. Les sujets sont indiqués par des sous-titres imprimés en marge. Une table des matières plus détaillée eût été fort utile et rendu cette intéressante étude d'un maniement plus aisé.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA POLOGNE ET AUX ÉTATS SUD-SLAVES

1. — *Un Prédicateur de la Cour de Pologne sous Sigismond III. Pierre Skarga (1536-1612), étude sur la Pologne du* XVI*e siècle et le protestantisme polonais*, par A. BERGA. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1916, in-8 de XVI-376 p., 8 fr. — 2. *Les Sermons politiques (Sermons de Diète, 1597), du* P. SKARGA, *S. J., prédicateur du roi de Pologne Sigismond III* ; trad. pour la première fois intégralement du polonais en français et accompagnés d'une Introduction et de notes critiques par A. BERGA ; Paris, Société française d'impr. et de libr., 1916, in-8 de 189 p., 4 fr. — 3. *La Femme polonaise, esquisse historique*, par HALKA DUCRAINE. Paris, Perrin, 1918, in-16 de VII-274 p., 3 fr. 50. — 4. *Pilsudski et son rôle en Pologne*, par STANISLAS SZPOTANSKI. Paris, Picard, 1919, in-8 de 31 p., avec portrait, 3 fr. — 5. *Jean Pilsudzki et ses légions polonaises*. Paris, revue « Polonia », 1917, in-16 carré de 32 p. — 6. *Le Monténégro, pages d'histoire diplomatique*, par VERITAS. Paris, Figuière, 1917, in-18 de 102 p., 2 fr. 50. — 7. *Le Régime austro hongrois*, discours prononcé par M. TRESIĆ-PAVIĆIĆ et M. VUKOTIĆ... au Parlement de Vienne. Paris, impr., des Beaux-Arts, 1918, in-8 de 16 p.

1. — Pierre Skarga, le plus illustre prédicateur polonais, que ses compatriotes rapprochent de Bossuet, a trouvé en France un historien digne de lui. C'est justice que l'Académie française ait récompensé du prix Thérouanne les deux volumes dont nous avons à rendre compte. Par leur solidité, leur élégance, leur sobriété, ce sont des modèles de thèse de doctorat ès-lettres, — thèses à la française, à l'ancienne mode, entièrement différentes des indigestes thèses à l'allemande qui prévalaient de plus en plus avant la guerre et qui

vont, espérons-le, définitivement disparaître ! Nous eûmes trop souvent, à analyser ici des thèses du type contraire, appliquées à des sujets russes, pour ne pas louer hautement M. A. Berga de sa vaillante originalité. Déjà nous eûmes naguère à signaler un petit livre, très bien venu, consacré à la Pologne ; ce sont d'heureux augures pour les études polonaises, à l'heure où, de par les circonstances politiques, elles peuvent avoir en France un renouveau très désirable. Devant, de nécessité, faire connaître le milieu politique et religieux dans lequel vécut Skarga, l'auteur a tracé un tableau documenté et très vivant de la Pologne au XVIe siècle. Anarchie législative, faiblesse du pouvoir exécutif, partialité de la justice, finances altérées, armée insuffisante, c'est, d'une part, le bilan politique ; d'autre part, la puissance des calvinistes, pourvus des plus hauts sièges, était à son apogée, mais une réaction fort nette, favorisée par le Roi, se marquait contre elle. Brûlant de charité, travailleur infatigable qui a laissé 180 sermons, Skarga eut toujours à un égal degré l'amour de l'Église et l'amour de sa patrie et il fut un prédicateur national s'élevant jusqu'à des menaces prophétiques que les Polonais relisent et reliront sans doute longtemps avec terreur et admiration.

2. — Le second volume de M. Berga est une traduction de Sermons de Skarga à l'occasion de la Diète de 1597. Ils sont traduits d'après un volume rarissime trouvé à Paris et à propos duquel se pose la question de savoir s'ils furent vraiment prêchés ou s'ils ne sont pas des façons de conférences politico-religieuses, écrites sur les maladies de la République. Ces « sermons » sont au nombre de huit. En bon ouvrier consciencieux, le traducteur présente des remarques pleines de sens sur la difficulté de traduire en français « analytique » les *brévités impériales* et les répétitions de mots, diversifiés par la déclinaison, du polonais, — « synthétique », — non moins que le latin, et que les autres langues slaves (p. 37-38).

3. — Il semble qu'un peu plus de psychologie eût magnifiquement convenu à ce livre, très piquant pour la curiosité, qui nous était offert sur la femme polonaise par une Polonaise : *La Femme polonaise*, par Mlle Halda Ducraine (Mlle Hulewicz). L'auteur a borné son ambition à produire une *Esquisse historique* et même à « résumer, sans aucune prétention d'historien, des matières réunies par son père » (p. 159). Sachons nous contenter de ce qui nous est donné. En ces pages si peu insistées, ce qui reste le mieux dans le souvenir, c'est le constant hommage polonais au « sexe blanc », — le mot blanc, en Pologne, exprime l'idée de beauté ; — c'est aussi le portrait (ou le crayon) de la reine Hedwige, devenue une sainte nationale et qui « revit dans chaque femme polonaise. » Ce sont ensuite les femmes inspiratrices parmi lesquelles nous trouvons les noms de Mme Hanska

et de sa sœur, devenue Mme Jules Lacroix. On eût aimé trouver dans ce chapitre quelques renseignements sur l'énigmatique princesse Marie Misnick, l'amoureuse de B. de Saint-Pierre. Vient enfin, parmi « les victimes de l'épopée », la touchante Mme Walewska. Mlle H. Ducraine n'a garde d'oublier en une heureuse indication la foule anonyme des femmes gardiennes de la tradition, celles qui attendaient « l'Heure de Dieu », — l'heure de la résurrection, qui sonne enfin pour la Pologne. Dans les chapitres consacrés à la littérature, au théâtre et au féminisme sont citées un grand nombre de femmes polonaises qui se sont distinguées en ces matières.

4. — Une longue biographie sera nécessaire pour faire connaître en détail le rôle complexe de Pilsudski ; en attendant voici une brochure qui en résume les péripéties principales : *Pilsudski et son rôle en Pologne*. Le grand honneur du général sera sa foi tenace dans la réalisation de l'indépendance de son pays et sa persévérance à organiser, dès le temps de sa jeunesse, la lutte armée. C'est en Sibérie, où il fut déporté sans culpabilité directe, que Pilsudski mûrit ses plans. Devenu l'âme du parti socialiste polonais, il sut le rattacher au passé et le rendre patriote. Son journal, *l'Ouvrier*, pénétra partout, malgré le gouvernement russe. Dès la guerre de Mandchourie, il s'exerça à empêcher la mobilisation, ce qu'il recommença en 1914, comme en 1916, après que les Allemands eurent conquis Varsovie. Prêt à utiliser toutes les éventualités, comme le dit son biographe actuel, M. Szpotanski, on sait sa campagne avec les Autrichiens, par lesquels il refusa ensuite de laisser absorber ses troupes, les empêchant de prêter serment et de porter le brassard austro-hongrois. La seconde partie de son pronostic allait s'accomplir : « C'est contre la Russie que je commence la guerre ; c'est contre l'Allemagne que je la finirai. » Expulsé de Varsovie par les Allemands, il y rentra lorsqu'ils eurent proclamé l'indépendance du « Royaume ». Au Conseil d'État, Pilsudski continua sa politique d'opposition, empêchant toujours les légions polonaises de prêter serment. Quand les Allemands sévirent, Pilsudski fut arrêté et déporté à Magdebourg. Il y demeura jusqu'à la révolution de Berlin. Rentré à Varsovie le 10 novembre 1916, il y fut acclamé comme un chef et forma le ministère. Il en dirigea les destinées jusqu'à l'arrivée de Paderewski.

5. — La brochure de M. Smogorzewski : *Joseph Pilsudzki et ses légions polonaises* relate la carrière du général jusqu'à son arrestation et son internement en Allemagne. Nous n'y releverons que quelques faits parmi les mieux établis. Les légions polonaises sortirent des sociétés de tir dont les premières furent fondées par le parti socialiste polonais en 1908. Lentes à se développer, ces sociétés ne prirent un essor qu'après la guerre balkanique. Les Polonais étaient naturelle-

ment frappés d'horreur à l'idée de se battre dans les armées des trois copartageants de leur patrie. Au début de 1914, Pilsudzki était à Paris, essayant de réveiller la question polonaise (conférence à la Société de géographie) et de réaliser son idée. Dès les premiers jours de la Grande Guerre il entra en campagne contre la Russie, occupant la ville de Kiev et guerroyant du côté autrichien si utilement qu'il fut nommé général le 15 novembre par l'archiduc Frédéric. Il combattit dans ce camp jusqu'au 29 août 1916, date à laquelle il retira sa brigade de la ligne de feu malgré les ordres stricts de Bernhardi. Il n'échappa au conseil de guerre que grâce aux Autrichiens et dut démissionner. Quand les Centraux eurent déclaré l' « indépendance » de la Pologne russe, Pilsudzki entra au Conseil d'État de Varsovie. Il y organisa avec tant de fermeté la résistance à l'organisation d'une armée polonaise selon le projet allemand qu'un millier seulement de volontaires, plus ou moins aptes au service, s'enrôla, sur plus d'un million d'hommes en âge de porter les armes. L'ancien général s'opposa également, malgré les tendances du Conseil, à la prestation de serment à l'Allemagne que refusa, en effet, l'immense majorité des légionnaires. Lorsque von Beseler ordonna d'arrêter les réfractaires Pilsudzki fut arrêté lui aussi (22 juillet 1917).

6. — « Le Monténégro, meurtri, porte une croix telle qu'aucun peuple n'en porta jamais. Mais l'histoire, qui aime les martyrs et les venge, honorera en ceux qui ont penché [ployé] sous cette croix, l'exemple de la vertu et de la fidélité. » Cette parole, prise dans les dernières pages, résume le sens et l'esprit du petit volume : *Le Monténégro, pages d'histoire diplomatique*, qui est signé *Veritas*. Ce livre rappelle le rôle historique de la Sparte des Balkans, et sa participation à la guerre européenne sous l'égide de son vieux roi qui célébrait son 78e anniversaire à Neuilly, en octobre 1917. Loin d'objecter son état d'affaiblissement au sortir de deux guerres et son manque absolu de préparation, le Tchernogora, lié par un traité offensif et défensif avec la Serbie, se lança crânement dans la guerre au premier appel de son alliée. Il oubliait, ainsi faisant, les offres séduisantes de l'Autriche, de même qu'il devait se dérober plus tard à sa proposition de paix séparée (p. 41). Victimes, d'une part, du manque de moyens de transport et de l'autre du manque d'unité de direction qui paralysait alors les Alliés, les Monténégrins, malgré leurs prouesses et celles du détachement français qui le soutenait, les soldats monténégrins durent céder le mont Lovtchen. « Abondamment pourvu d'une artillerie préhistorique », écrivait M. Clemenceau, le mont « attendait tranquillement que quelqu'un vînt le prendre. » Dans la 3e partie de l'ouvrage : *Politique actuelle du Monténégro*, il est traité des rapports du pays avec les Serbes et des efforts qu'ils faisaient alors

pour amener sur le Front de Salonique le plus de nationaux possible par un appel fait aux Monténégrins émigrés en Amérique.

7. — En publiant deux discours prononcés au Parlement de Vienne par deux députés, l'un Croate et l'autre Serbe, le *Bulletin yougoslave* eut pour but d'éclairer l'opinion française sur *le Régime austro-hongrois*. M. Tresié-Pavicić, député des Iles dalmates, complétant un discours antérieur qui avait fait sensation, établissait que la population serbe du sandjak de Novi-Bazar avait été systématiquement exterminée ; il demandait pourquoi une commission parlementaire n'avait pas été élue pour procéder à des enquêtes. Proclamant non moins fortement que son collègue que les yougoslaves revendiquaient unité et indépendance et ne se contenteraient pas de miettes, M. Vukotic, député des Bouches-du-Cattaro, rapportait maints cas circonstanciés de violence atroce. Le fait que des quantités de Serbes avaient été pris comme otages lui faisait remarquer que « jamais encore on n'avait vu un État se servir de ses propres sujets comme otages. » Le député lui-même eut d'ailleurs ce sort-là dès le 26 juillet 1914. Lorsque la flotte française bombarda la forteresse de Mamula, il eut, comme ses camarades, les mains et les pieds liés. Plus tard, il fut incorporé, malgré son état de santé, dans la landwehr. Reconnu inapte au service, il fut employé, comme d'autres suspects politiques, aux travaux des champs. Le ministre de la Défense nationale prévenu, ne fit rien ; c'est à peine si M. Vukotić put être licencié en mai 1917 pour l'ouverture du Parlement. DENIS ROCHE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS RELATIFS A LA GUERRE. — 1. *Les Croix de bois*, par ROLAND DORGELÈS. Paris, Albin Michel, 1919, in-16 de 384 p., 4 fr. 50. — 2. *Clavel soldat*, par LÉON WŒRTH. Paris, même éd., s. d., in-16 de 447 p., 4 fr. 50. — 3. *La Roue*, par ÉLIE FAURE. Paris, Crès, 1919, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 4. *Mon brigadier Triboulère*, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, Société littéraire de France, 1918, in-12 carré de 127 p., avec dessins, 3 fr. — 5. *Le Capitaine*, par ANTOINE REDIER. Paris, Payot, 1919, in-16 de 242 p., 4 fr. 50. — 6. *Pomponius, le dernier des chevaliers*, par LOUIS ARRAOU. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de IV-288 p., 4 fr. 50. — 7. *Henri Brémant, vie d'un peintre pendant la guerre*, par A.-J.-A. LOBRY. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917, petit in-8 de 146 p., 2 fr. 50. — 8. *La Fin de Claude*, par M. REYNÈS-MONTLAUR. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de 274 p., 4 fr. 50. — 9. *La Faiblesse des forts*, par GASTON RAGEOT. Paris, même éd., 1918, in-16 de II-276 p., 4 fr. 50. — 10. *Filles de Metz*, par JEANNE D'URVILLE. Paris, la Renaissance du Livre, 1919, in-16 de 320 p., 3 fr. 50. — 11. *Filles d'Alsace*, par JULES HOCHE. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 de 381 p., 4 fr. 50. — 12. *L'Immolation*, par LÉON GRÉGOIRE. Paris, Jouve, 1919, in-16 de 255 p., 4 fr. 50.

ROMANS DIVERS. — 13. *Sanguis Martyrum*, par LOUIS BERTRAND. Paris, Fayard, s. d., in-16 de 384 p., 3 fr. 50. — 14. *Monsieur le curé d'Ozeron*, par FRANCIS JAMMES. Paris, *Mercure de France*, 1918, in-16 de 285 p., 3 fr. 50. — 15. *César Capéran, ou la Tradition*, par LOUIS CODET. Paris, Gallimard, 1918, in-12 de 153 p., 3 fr. — 16. *Notre-Dame du Faubourg*, par JEAN MORGAN. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de 317 p., 4 fr. 50. — 17. *Le Baiser de l'Antéchrist, conte en marge de l'histoire*, par

Lévis-Mirepoix. Paris, même éd., 1919, in-16 de 319 p., 4 fr. 50. — 18. *César-Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique*, par Jean Farmer. Paris, Payot, 1919, in-16 de 392 p., 4 fr. 50. — 19. *L'Immaculée*, par Édouard Schneider. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 de 446 p., 4 fr. 50. — 20. *Histoire d'une Société. Si Jeunesse savait...*, par René Béhaine. Paris, Grasset, 1919, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 21. *Simon le Pathétique*, par Jean Giraudoux. Paris, même éd., 1919, in-16 de 251 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Maître du silence*. I. *Sous le masque*. II. *Le Secret de Kou-kou-noor*, par Delly. Paris, Plon-Nourrit, s. d., 2 vol. in-16 de 295 et 292 p., 4 fr. 50 chacun. — 23. *Le Rêve de Suzy*, par Henri Ardel. Paris, même éd., 1919, in-16 de 303 p., 4 fr. 50. — 24. *Le Retour à la terre*, par Gilbert Stenger. Paris, Perrin, 1919, in-16 de 331 p., 3 fr. 50. — 25. *Jacqueline Lavernet*, par Étienne Garry. Paris, Jouve, s. d., in-12 de 240 p., 4 fr. 50. — 26. *Dans l'ivraie*, par M.-R. Dassise. Paris, même éd., 1918, in-12 de 190 p., 3 fr. 50. — 27. *Scènes de la vie littéraire à Paris*, par André Billy. Paris, la Renaissance du Livre, s. d. (1918), in-18 de 247 p., 3 fr. 50.

Contes et nouvelles. — 28. *Le Justicier. La Cachette. Le Carré d'orties. Le Fruit juge l'arbre. L'Apache*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de 309 p., 4 fr. 50. — 29. *La Vie des âmes*, par Mme Adam [Juliette Lamber]. Paris, Grasset, 1919, in-16 de 268 p., 3 fr. 50.— 30. *Les Iles des Bienheureux*, par Philippe de Félice. Paris, même éd., 1918, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 31. *Les Reliques* de Pierre de Rozières. Paris, Figuière, 1917, 2 vol. in-18 carré de xxii-99 et 187 p., avec 2 portraits, 2 fr. 50 chacun.

Littérature étrangère. — 32 *Des Roseaux sous le vent*, par Grazia Deledda ; trad. de l'italien par Marc Hélys. Paris, Grasset, 1919, in-16 de 287 p., 3 fr. 50. — 34. *Un Doigt de la Lune*, conte d'amour hindou, mis en anglais d'après un manuscrit sanscrit par F.-W. Bain ; trad. par Suzanne Karpeles. Paris, même éd., 1919, in-16 de 296 p., 3 fr. 50. — 34. *Vers l'école de demain, souvenirs d'un maître d'école américain*, par Angelo Patri ; trad. de l'anglais par L. Herr. Paris, Hachette, 1919, in-16 de viii-247 p., 3 fr. 50.

Romans relatifs a la guerre. — 1. — Grâce à la vogue déplorable que lui ont donnée les snobs et les naïfs, *le Feu* est en train de faire école. Nous retrouvons son reflet sur la plupart des « carnets de guerre », plus ou moins camouflés, qui encombrent encore les librairies. C'est toujours le « journal d'une escouade » aux épisodes juxtaposés, que chaque auteur accommode selon son histoire et son humeur. Heureux sommes-nous lorsque cet auteur se nomme M. Roland Dorgelès, car celui-ci, dans ses *Croix de bois*, a rompu carrément avec le parti-pris de grossièreté, d'ordure, d'horreur, d'antimilitarisme et de pessimisme, qui caractérise l'école de M. Barbusse. Il a édulcoré autant que possible l'argot des poilus ; il a montré, à côté des tristes et sombres choses, l'héroïsme, la gaîté un peu brutale, le sens de l'honneur inséparables de toute peinture exacte de l'armée française ; et certains de ses chapitres, par exemple *le Moulin sans ailes, le Mont Calvaire, Victoire*, sont des modèles d'émotion contenue, de suggestion, et même de style, car nous ne pouvons considérer que comme une coquille la faute de la page 191 (*prête d'être finie*). Il y a, dans ce volume, bien présenté, une double réaction contre les récits ampoulés et inexacts d'un côté, et, de l'autre, contre les immondices du naturalisme. A chaque instant, on a plaisir à cueillir des notations comme celle-ci : « Le bonheur, mais cela tient

dans deux pages d'une lettre de chez soi, dans un fond de quart de rhum... Un pavé, rien qu'un pavé, pour se poser dans un ruisseau de boue, c'est encore du bonheur. Mais il faut avoir traversé la boue pour le savoir. » — Une seule chose manque à cet ensemble : le sentiment religieux. Certes, le chapitre intitulé : *Notre-Dame des Biffins* contient des notations précises et bien observées ; mais il y avait autre chose à dire sur nos admirables aumôniers et sur la vie religieuse au Front.

2. — Il y aurait, hélas ! bien d'autres critiques à formuler au sujet du *Clavel soldat* de M. Léon Wœrth Ce Clavel — qui prend, je ne sais pourquoi, le nom d'un excellent artiste, aujourd'hui planteur de choux, qui débuta jadis aux côtés de M. Edmund Dulac — est un rédacteur au ministère de l'agriculture, qui professe les opinions libertaires les plus épicées. Cependant, il se laisse mobiliser dans la territoriale ; mais, comme tout le rebute, que bientôt, en paroles, il préfère les balles aux piqûres des moustiques, il part comme volontaire dans un régiment de réserve. Cet enthousiasme de mouton enragé dure peu, et notre héros se hâte de passer à la C. H. R. comme téléphoniste. C'est là qu'il écrit son journal, inspiré encore de M. Barbusse, mais beaucoup moins ramassé, beaucoup moins « écrit », bourré de notations incohérentes dans ce goût : « Une chienne a fait cinq petits dans la maison du colonel. Le cuisinier en a tué quatre et lui en a laissé un par principe, par usage. » En somme, ce Clavel n'offre pas un intérêt passionnant. Ce qui est plus irritant, c'est que ses « idées », si l'on peut s'exprimer ainsi, s'enchevêtrent perpétuellement avec celles de M. Léon Wœrth, et que tout le volume nous apparaît par suite entaché de l'anticléralisme le plus périmé et de l'humanitarisme le plus enfantin. Tout ce qui détient ou représente une parcelle d'autorité quelconque y est ridiculisé, bafoué, caricaturé, souvent avec la plus insigne mauvaise foi, par ce téléphoniste qui, cependant, a été bien heureux de vivre à l'ombre du colonel et de son petit état-major : tous les officiers — sauf deux ou trois, notamment les « généraux républicains » — sont des canailles ou des lâches ; si un brave garçon est religieux, comme le lieutenant de Machard-Pasquier, c'est un imbécile ; les médecins sont des brutes ; les écrivains nationalistes, des menteurs, et, pour le prouver, on prête des âneries à M. Maurice Barrès ; quant aux curés, vous pensez bien qu'ils sont responsables de la guerre, et il ne peut en apparaître un seul qu'il n'ait aussitôt une tête de criminel ou de crétin... Ces fureurs grandissent à chaque page ; finalement Clavel professe la haine de tout Français, qu'il soit bourgeois ou prolétaire, gouvernant ou gouverné ; il réserve sa sympathie aux Boches, calomniés si vilainement par la presse « boulangiste », et aux animaux, particulièrement aux pauvres

mulots, dont tout le monde connaît les qualités de co-locataires. Et toute cette mentalité d'avant-guerre serait dangereuse, si ce livre où elle s'étale n'était gardé, grâce à Dieu, par le plus épouvantable ennui.

3. — L'ennui, voilà aussi ce qui se dégage du roman, puissant cependant et fortement écrit, de M. Élie Faure : *La Roue*. Il y a là encore un libertaire du genre de Clavel, Pierre Lethievent ; mais, étant réformé, il va villégiaturer en Suisse et en Italie pendant la guerre. Il y est rejoint par la sœur aînée de sa fiancée, une certaine Mme Clotilde Espérandieu, dont le mari, d'épicier, est devenu aviateur. Cette personne, qui rappelle la fameuse Lampitô, de *Lysistrata*, s'ennuie ferme. « La vie n'a pas d'autre but que l'amour, déclare-t-elle, et elle tâche à se distraire avec son futur beau-frère, ce que M. Élie Faure déclare « innocent. » Mais, attention ! Voici que l'amour rend à Pierre le goût du carnage ; il rentre en France, s'engage et part au Front, non sans avoir réalisé son mariage avec son ancienne fiancée, Élisabeth, qu'il aime toujours. Il meurt en brave, après lui avoir donné un bébé, qui, au dernier chapitre, est déjà en train d'éventrer un pantin. Autour de cette intrigue, destinée à nous montrer sans doute, sous l'image de *la Roue*, la force invincible de la nature fatale, qui domine, écrase et recommence inlassablement, s'agitent des personnages secondaires assez vivement croqués : M. Chambrun, le père de Clotilde et d'Élisabeth, commissionnaire en marchandises et nouveau riche ; Mme Chambrun, une dévote ridicule ; Georges, leur fils, jeune héros chrétien, mutilé, infirme ; et enfin, un soldat et un pharmacien, dont le dialogue, parsemé de quelque scatologie, forme la préface de ce livre bizarre, ayant pour épigraphe : « Plus on est de fous, plus on rit. »

4 à 7. — Quelques auteurs n'ont pas adopté cette manière de voir. Ils se sont contentés d'étudier un seul type. Ce sont : M. Eugène Montfort, qui, en quelques pages savoureuses, spirituellement illustrées par M. Albert Marquet, a buriné le portrait de son *Brigadier Triboulère*, homme qui « voit haut et grand », qui « possède l'admirable faculté de transformer les faits, les choses et les gens, et de les embellir et de les ennoblir ; aussi tout d'abord le prendrait-on pour un Gascon » ; — M. Antoine Redier, qui met de graves réflexions sur l'autorité, la patrie, la famille dans la bouche d'un vieux *Capitaine*, que tout d'abord on prend pour une parfaite brute ; — M. Louis Arraou, qui nous raconte sous le titre de *Pomponius, le dernier des chevaliers*, l'histoire assez plate d'un brave homme issu d'un Bas-Languedoc de fantaisie, où Carcassonne devient, de façon inattendue, un « bijou sarrazin » et Saint-Just de Narbonne une « cathédrale wisigothe » ; — enfin, M. A.-J.-A. Labry, qui évoque les hésitations,

l'héroïsme et la mort du peintre *Henri Brémant*, que son âge dispensait d'aller au feu. Il y a, dans ce petit volume, une coquille bien drôle. A propos du dîner d'adieu de Brémant, le typographe a imprimé : « La chair était exquise. » A tant faire, il fallait, au moins, mettre « la viande ! »

8. — *La Fin de Claude*, de Mlle Marthe Reynès-Montlaur, nous fournit matière à réflexions plus hautes. Dans ce troisième volume de la belle série intitulée : *Pages de deuil et d'héroïsme*, l'auteur du *Rayon* nous présente une jeune incroyante, convertie au catholicisme, Claude, dont le fiancé, un jeune protestant, nommé Abrham, a disparu. Elle finit par le retrouver, mais il est aveugle et, qui plus est, phtisique. On devine la torture morale de la jeune fille. Elle n'a plus qu'un espoir d'être unie à son fiancé, mais la réalisation de cet espoir est conditionnée par la conversion d'Abrham. Si elle n'y arrive pas, ils seront séparés pour l'éternité ! Cependant, elle se garde de le presser : elle agit sur lui par l'exemple ; comme le dit sœur Claire, une admirable figure de religieuse qui traverse le roman, elle lui fait lire le seul livre qu'il lui faille : « celui d'une âme qui communie chaque jour... » Et Abrham revient, lui aussi, à la vérité. Le jour du Vendredi-Saint 1918, les deux fiancés vont prier ensemble à Notre-Dame, et, de là, ils se rendent ensemble au concert spirituel de Saint-Gervais : la catastrophe inoubliable éclate alors, et c'est par elle que ces deux âmes s'envolent vers l'éternelle paix. Tel est le schéma de cet austère volume, où Mlle Reynès n'a sacrifié à aucun effet facile, et qui est presque tout en dialogues de spiritualité : aussi plaira-t-il à tous ceux qui cherchent dans la lecture des émotions nobles et hautes, et un profit moral et religieux.

9. — D'inspiration moins élevée, mais pourtant d'une belle tenue, est le roman de M. Gaston Rageot : *La Faiblesse des forts*, qui tend à nous montrer les bouleversements causés par la guerre dans certaines existences. Il met en scène deux frères, grands savants tous les deux, MM. Lecordellier, qui se prénomment l'un François et l'autre assez bizarrement Marie. François épouse une jeune fille Lise-Reine, et tout irait bien ; mais la guerre éclate. Blessé, puis convalescent, voilà M. Marie qui touche le cœur de Lise-Reine ; François l'apprend, et c'est une tragédie qui nous rappelle tour à tour *Bérénice*, ou encore *les Flambeaux* ou même les *Sépulcres blanchis*. Finalement, tout le monde se sacrifie à l'œuvre de la famille, un grand hôpital nommé la Vassardière : François, qui est un type cornélien, pardonne aux amants et offre même de céder sa femme à M. Marie, son frère ; mais Lise-Reine refuse, et elle va se faire torpiller en Orient, dans un bateau-hôpital. Deux comparses, un certain Burley et une Irma la Polonaise, sont assez gauchement introduits dans ce livre qui porte

la marque d'un talent vigoureux et la trace indéniable d'un gros effort.

10. — Nous descendons d'un cran vers le roman romanesque, avec les *Filles de Metz*, de Mme Jeanne d'Urville ; cet ouvrage est une *Colette Baudoche* multipliée, généralisée, avec tous les épisodes désirables : l'accident de bateau, l'orage, la fièvre cérébrale, la mort subite... Il n'y manque que la croix de ma mère. On voit là Lucie, qui donne sa main à un Allemand malgré le désespoir de ses parents, Charlotte, qui réussit à épouser son cousin officier français, Anne, qui est horriblement tentée d'aimer un uhlan, Maria, qui manque de perdre Vincent, parce qu'il a fait son service en Allemagne, et encore Frédérique, fille d'un Français et d'une Bavaroise, femme d'un Lorrain : tous ces cas sont agréablement présentés, dans de jolis tableaux de Metz. A la fin, encore la guerre, d'où va sortir la liberté d'aimer et de se marier pour les gentilles Messines. Mais ce que nous ne pouvons accepter, si patriotes soyons-nous, c'est que le vieux Galeron n'aille jamais à l'église, de peur d'y rencontrer des Allemands... D'ailleurs, Mme d'Urville paraît peu renseignée sur les questions religieuses. Elle croit que la grand'messe se termine par le *Laudate*...

11. — Cependant, nous descendrons encore d'un cran avec les *Filles d'Alsace*, de M. Jules Hoche, qui ne dépassent pas le niveau du feuilleton. Cela se déroule en Alsace, pendant la première année de la guerre : assauts, batailles d'opérette, voyages, incursions d'avions, bombardements, incendies, tout le cinéma désirable. Mais pourquoi cet excellent roman populaire, patriotique et moral, où les mœurs et le dialecte alsaciens sont congrûment évoqués, est-il intitulé : *Filles d'Alsace*, alors qu'il n'est question que d'une seule, la charmante Lina ?

12. — Descendons enfin, pour en terminer avec ces romans de guerre, jusqu'à *l'Immolation*. M. Léon Grégoire a voulu retracer le martyre de la Belgique ; mais il l'a fait avec un tel déploiement d'horreurs monstrueuses, de détails répugnants, de scènes de sadisme et d'affreux barbarismes, que la langue française, les mœurs et le goût y sont martyrisés également.

Romans divers. — 13. — Loin de la guerre mondiale, M. Louis Bertrand nous a transportés, avec *Sanguis Martyrum*, en Afrique, au temps de la persécution de Valérien et de Gallien, où périrent saint Cyprien et ses compagnons. Ce magnifique roman au nom latin rappelle, à des titres divers, trois œuvres célèbres : *Salammbô*, *Fabiola* et *Quo vadis ? Salammbô*, d'abord, car M. Louis Bertrand connaît à merveille et le nord de l'Afrique et l'art de Flaubert. Bien qu'il se défende, dans son prologue, d'avoir voulu tenter une « résurrection historique», son œuvre comprend toute une partie descriptive, qui, à part quel-

ques répétitions de procédés, est vraiment remarquable. Les défilés notamment, tel que celui de la chasse du légat de Numidie, ou de la fête de Bacchus, sont merveilleusement réussis ; les différents décors, les thermes, le « coin du philosophe », l'église, les mines de Sigus, le village rouge, le tribunal, sont brossés avec des couleurs intenses ; mais, de plus, beaucoup mieux que dans *Salammbô*, partout circule la vie, et ce n'est pas ici uniquement une œuvre de dilettante et d'érudit. Cela nous vaut, par ci par là, quelques allusions un peu plaquées, quoique l'auteur en dise ; mais il y aurait plutôt à l'en féliciter. Son livre, en effet, n'est pas seulement humain et sincère, il est chrétien. Nous y retrouvons le même souffle que dans l'admirable *Fabiola*. Ce qui l'en distingue toutefois, c'est que *Fabiola* pullule d'exquises silhouettes féminines ; dans *Sanguis Martyrum*, on croirait que la femme, malgré le christianisme, est toujours esclave. Elle ne joue aucun rôle dans la cité. Elle n'apparaît que dans le personnage de la capricieuse Lælia, dite Birzil, fille de Cécilius Natalis, le grand avocat chrétien de Cirta, tiraillé entre sa tendresse de père, sa tiédeur d'âme, ses devoirs de citoyen et l'intégrité de sa foi, qui doit le mener au martyre. Pour que l'œuvre prît toute son ampleur, il semble qu'il aurait fallu à cette place une autre femme que cette fillette bizarre et antipathique. De cette insuffisance vient encore l'infériorité de l'intrigue dramatique du roman, qui ne peut étayer sur ce personnage une charpente romanesque compliquée et savante comme celle de *Quo vadis ?* Heureusement que M. Louis Bertrand regagne vite en profondeur d'émotion ce qu'il perd en mouvement et en pittoresque faciles. Nul ne pourra lire ces pages sans se sentir élevé et purifié ; et l'œuvre, absolument irréprochable, d'une décence de détails parfaite — ce que Sienkiewicz dédaigna quelque peu — serait à mettre entre toutes les mains, si l'auteur n'y avait ajouté, bien inutilement à notre avis, l'histoire de la filiation adultérine de cette Birzil ; décidément, c'est le seul côté faible de cet ouvrage, à propos duquel il n'est pas exagéré de prononcer le nom de chef-d'œuvre.

14. — M. Francis Jammes, sans viser aussi haut, a néanmoins fait œuvre utile et saine avec *Monsieur le curé d'Ozeron*. Il a bien vu que la défense de la paroisse chrétienne était le point important de la crise religieuse actuelle, et il a entrepris, après Balzac, après Bazin, de mettre en pleine lumière la figure héroïque et sainte de nos humbles curés de campagne. Cela, il l'a fait avec ses moyens un peu particuliers, qui nous obligent à une analyse. — Il y a plus de cent ans, dans un château des Pyrénées, grandissait un enfant, élevé par son père, et surtout par son grand-père, qui ne s'occupait que de religion et de botanique. Cet enfant, devenu grand, s'éprend d'une jeune fille nommée Cécile, et écrit à sa louange, en quinze mois, un poème

d'amour qu'il lui offre en l'épousant. Les parents meurent pieusement, et Cécile leur succède en donnant le jour à une fillette, Marie, qui, en grandissant, devient bossue. Désespoir du jeune père, qui écrit aussitôt, durant quatorze mois cette fois-ci, un second poème. Huit jours après son achèvement, Marie meurt à l'âge de quatre ans. Le père remet les deux poèmes à des gens très bien, entre au séminaire, est ordonné prêtre et, après vingt mois de vicariat, est nommé curé d'Abrecave, où il transporte la dépouille mortelle de son enfant. Or, les gens très bien, qui avaient reçu en dépôt les deux poèmes, eurent une petite fille, qui grandit elle aussi dans un autre château des Pyrénées. A vingt ans, elle épouse un duc et part à la recherche de ce curé d'Abrecave, dont les vers, toujours inédits, ont enchanté sa jeunesse ; elle le retrouve à la ville, où il assiste le jeune séminariste Sylvain qu'il a dirigé vers le sacerdoce. Elle lui demande de mettre un autographe sur la première page de son missel ; et le bon curé écrit un verset des *Proverbes* : « Qui peut trouver une femme forte ? Elle a bien plus de prix que les perles. » Sur quoi, la duchesse Bénigne, extrêmement touchée, lui donne en remerciement son collier de perles, qui vaut 40.000 francs. Le curé prélève une bonne moitié de la somme pour sauver le meunier d'Abrecave « qui va être saisi », puis il expire, en laissant le reste à Sylvain son disciple. Ce Sylvain, c'est enfin *Monsieur le curé d'Ozeron*, dont l'histoire se confond avec la précédente, ou plutôt la continue. D'abord, le fils du meunier, qui est parti pour Buenos-Ayres et y a fait fortune, lui rend ce que le curé d'Abrecave avait donné à son père, plus les intérêts, ce qui arrive à 44.000 francs. Avec cela, on va pouvoir faire beaucoup de bien. Le fils du maire, en effet, s'est laissé « mettre le grappin dessus » par la femme d'un pauvre homme du pays, qui avait filé en Amérique, où son « séducteur » l'avait lâchée ; pour entretenir cette coquine ce garçon a volé 10.000 francs à la « Caisse de l'Assurance. » M. le curé rembourse, ramène le jeune homme, lui confie 10.000 francs de plus et l'envoie travailler outre-mer, avec une bonne recommandation du meunier « américain » pour un de ses amis qui s'appelle Mateo, comme dans *Lazare-le-Pâtre*. Le fils du maire est sauvé. A la fin, il revient, paie ses dettes, rend l'argent à M. le curé, et entre chez les bénédictins. — Mais voici bien autre chose : la duchesse Bénigne n'est pas heureuse ; son mari l'a trompée avec une femme de chambre, ce qui est vraiment bien peu élégant pour un duc. Il l'a abandonnée, avec une petite fille, Mimi, qui est muette. Ruine morale et matérielle. La mère court les pèlerinages, notamment à la Dorade (qu'il faudrait orthographier Daurade), vient prier sur la tombe du curé d'Abrecave, puis dans la grotte de Lourdes, le jour de l'Immaculée, où il fait un bien beau soleil pour le 8 décembre ; là, elle rencontre

un ange, déguisé en chemineau, qui lui dit en bénissant Mimi : « La croix guérira la croix. Non pas ici, mais ailleurs, dans le doux mois de mai. » Au mois de mai, en effet, elle revient à Abrecave, avec M. le curé d'Ozeron, et là Mimi est guérie miraculeusement. Le soir de la Fête-Dieu, M. le curé décide même la duchesse à recueillir son mari, délaissé à son tour, paralysé et converti. Il les loge tous dans une pension de Lourdes, dont il paiera les frais avec le produit de ce qui reste encore du fameux collier. D'ailleurs, le duc débarrasse bientôt les siens de sa présence. Marie, devenue une belle jeune fille, va se marier au moment où s'achève ce roman, qui d'ailleurs, pourrait tout aussi bien continuer. — Tel est l'essentiel de ce récit qui pourrait fournir un excellent feuilleton aux *Veillées des Chaumières* ou à *l'Ouvrier*. Seulement, il ne se présente pas du tout comme je viens d'essayer de le résumer. A dessein, M. Francis Jammes l'a compliqué, entortillé, rempli d'inversions, d'allusions, de mystères, et il en a bourré la trame déjà serrée d'épisodes cocasses, de personnages burlesques, où l'on retrouve vite le poète d'*Existences* : Zéphirin le savetier et son coq dénommé Faisan, Poli, le mauvais sujet, qui régularise son union avec la veuve d'un Suisse de Toulouse, ce qui le met en goût, une fois veuf, d'épouser Marthe l'avaricieuse, Véronique, la mère de M. le curé, le docteur, « la personne de la poste qui a une perruque sans prétention, l'épicier qui possède un tout petit magasin », et qui « chausse de grosses lunettes d'or, dont se servait, dit-il, le général Faidherbe », des curés doucement comiques, et M. Francis Jammes lui-même qui revient de la pêche. Je crois bien que c'est tout cela qui donne au livre sa couleur d'image d'Épinal. Sa poésie lui vient d'autre chose : cette longue intrigue a permis à l'auteur d'évoquer tour à tour la Toussaint, Noël, le Mois de Marie, la Fête-Dieu, avec des élans de piété, mêlés de conceptions originales et traduits de façon plus originale encore. Cela fait un petit *Génie du christianisme* que dominent les silhouettes des bons curés d'Abrecave et d'Ozeron... Et voilà une apologétique naïve qui plaira peut-être beaucoup aux raffinés.

15. — C'est encore le Midi qui apparaît dans le petit ouvrage du très regretté Louis Codet, tué à la guerre : *César Capéran, ou la Tradition*. Ce César Capéran est un Gascon taciturne, rêveur, fainéant et roublard, ce qui est beaucoup plus exact que le Gascon d'opérette qu'on nous a fabriqué. Attaché au ministère de son ami Joachim, Capéran est nommé conservateur du musée de Saint-Mauléon, qui a exactement la silhouette de Gimont (Gers) : il se marie et écrit quelque temps après au sujet de son rejeton : « Mon petit Antonin va prendre ses cinq ans. Il a déjà le front romain et le cœur gascon comme moi... » M. Doumic refusa pour la *Revue des Deux Mondes* ce

léger croquis, du moins à ce que raconte M. Eugène Montfort qui le recueillit dans ses *Marges*. Je comprends bien M. Montfort. Codet était un spirituel et délicieux conteur ; et puis, ce César Capéran, c'était notre compatriote : il était de Pibrac ! Et je retrouve dans ces pages tout un petit pays charmant, sur la ligne de Toulouse à Auch, avec la gare de l'Isle-Jourdain, où une petite fille monte dans le train en disant : « Maman, j'ai l'estomac qui se mange ! » Comment voulez-vous que je ne sois pas reconnaissant envers M. Montfort ?

16. — Nous revenons au clergé et à l'apostolat catholique avec *Notre-Dame du Faubourg*, de M. Jean Morgan ; mais ce ne sont plus les bonnes paroisses ingénues d'Abrecave et d'Ozeron qui forment le décor ; ce sont nos paroisses grouillantes des faubourgs parisiens. M. Morgan, qui ne cesse, me semble-t-il, de développer son talent, s'y débrouille assez adroitement, et détache quelques types fort bien venus : les prêtres surtout, et notamment un certain abbé Daniel, qui n'est pas celui de M. Lavedan, mais qui est tout de même fort sympathique ; puis les deux sœurs Bassoutre, Blanche, mariée civilement à un « bistro » anticlérical, Jeanne, épouse légitime d'un chapelier catholique, malheureusement rongé par la passion du jeu. Le fils de ces derniers, Charles, représente exactement le petit « Parigot » bien élevé, mais trop affiné, tenté par la vie, et faible devant elle. Enfin l'abbé Daniel parvient à le reclasser et à le marier avec sa cousine germaine qui a failli le faire mal tourner. Le brouhaha de la mobilisation termine cet ouvrage bien observé et d'une haute moralité, auquel on ne saurait reprocher qu'un style un peu lâche par endroits.

17. — Du réalisme, M. le duc de Lévis-Mirepoix nous transporte en pleine féerie avec son « conte en marge de l'histoire », *le Baiser de l'Antéchrist*. Le jeune et brillant auteur, qui cueillait à dix-sept ans l'œillet d'argent de Clémence Isaure, n'a pas menti à ses promesses et poursuit une carrière littéraire qui compte déjà de brillants succès. Cette fois, il nous transporte dans une imaginaire Volkovie, où règne le hospodar Stéphane XII, pauvre rêveur impuissant, contre lequel gronde un mouvement révolutionnaire dirigé par la jeune nihiliste Marie Bakouvine. Dans les conciliabules des conspirateurs apparaît un personnage mystérieux, Yvan Meyereff, qui subjugue Marie, l'éloigne d'un brave garçon qui l'aime, la lance à corps perdu dans l'émeute, et en fait sa maîtresse ; puis il disparaît. La guerre éclate entre la Volkovie et le Schwartzburg, son belliqueux voisin, que gouverne le margrave Udon III ; la Volkovie passe de la défaite à l'insurrection, et de l'insurrection à une épouvantable anarchie, toutes choses qui ne sont pas, hélas ! de la légende. Triomphe facile du Schwartzburg. Marie et ses compagnons vont implorer la

clémence du vainqueur... et, dans Udon III, elle reconnaît Ivan Meyereff. Naturellement, elle n'obtient de lui aucune pitié, et comme il fait mine de la reprendre, elle le tue. Puis, elle s'enfuit... Elle traverse d'immenses pays ; et, sur le Rhin, elle rencontre les armées des Alliés, qui réprouvent également « les sujétions arbitraires et le déchaînement de la brute en délire... Comprenant l'harmonieuse nécessité des lois, ils ont construit de l'ordre avec des libertés, et payé d'un sang magnifique le droit de porter ces deux signes de vie brodés sur le même drapeau. » Telles sont les grandes lignes de cette œuvre puissante, extrêmement originale et saisissante, qui aurait demandé seulement à être plus patiemment fouillée ; certaines invraisemblances auraient été atténuées, certaines descriptions auraient pris un relief plus net : mais on ne saurait assez approuver l'idée initiale du roman, qui réunit en un seul personnage les deux fléaux du germanisme et du bolchevisme, double face de la tyrannie.

18. — Après des pages aussi tragiques, on s'égaie en lisant le récit ébouriffant de M. Jean Farmer : *César-Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique*. Il est regrettable que ce livre, qui contient beaucoup d'idées justes et opportunes sous des dehors bouffons, sacrifie à un anticléricalisme et à un cynisme bien déplaisants ; mais le parallèle entre la routine française et l'essor américain y est poussé avec une verve digne parfois de Courteline. C'est l'histoire, en effet, du fils d'un fonctionnaire de Montélimar et d'une Canadienne, qui part pour l'Amérique, où il se trouve aux prises avec toutes les difficultés. « Il est plus difficile qu'on ne pourrait le croire pour un fils de famille, remarque-t-il justement, de trouver à gagner même simplement de quoi subsister. Un terrassier arrive à la pièce de cent sous quotidienne plus vite qu'un bachelier. Or, n'est pas terrassier qui veut. » C'est pour cela que nous voyons notre homme exercer les professions les plus diverses : danseur, pianiste, garçon d'hôtel, teinturier, « briseur de grèves », cow-boy, commis-voyageur ; il joue même le personnage de Napoléon chez Buffalo-Bill ! Mais sa fortune vient surtout de la vente d'une extraordinaire « eau de Saint-Guédone », grâce à laquelle il triomphe des efforts des sociétés de tempérance, si funestes à la vente des spiritueux. Cela se termine sur le projet, d'une énorme cocasserie, qui consiste à installer à la fois en France la Monarchie et la République, pour contenter tout le monde, entreprise funambulesque, et qui fournit matière à des remarques très drôles. Aussi, pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai été tout à fait désarmé ?

19. — Nous revenons au sérieux avec le gros ouvrage de M. Schneider : *L'Immaculée*. Tout d'abord, qu'il nous soit permis de regretter profondément que ce titre, qui évoque les choses les plus sacrées, ait été donné à ce livre, évidemment sincère, mais qui peut être très-

pernicieux. Jean Doaré, une espèce de Durtal jeune, c'est-à-dire d'esthète un peu névrosé, sur lequel la littérature de Huysmans a produit un gros effet, se croit attiré vers le cloître. Vivant dans le rêve, en dehors des salubres nécessités de la vie, passant son temps à s'épouiller l'âme, mais ignorant ce qu'est le vrai catholicisme, il consulte l'abbé de Ligugé, qui a l'idée, au moins extraordinaire, de le confier à la direction d'une religieuse sécularisée, la Mère Dominique de Jésus, femme encore très belle, âme ardente et exaltée et dont un livre récent : *La Vie mystique*, vient d'être mis à l'Index ! Vraiment, ce R. P. abbé choisit aux jeunes gens de bizarres directeurs de conscience ! Il s'ensuit naturellement des scènes d'un mysticisme équivoque, qu'on ne peut lire sans être gêné. Un beau jour, le vieux poète Boinard, auquel Jean aime à se confier, lui dit brutalement : « Dominique de Jésus ? J'ai appris à la connaître par vos paroles, à travers votre silence. Elle porte en elle la certitude de son idéal mystique, je le veux bien. Peut-être même, cache-t-elle sous sa robe l'âme d'une sainte. Mais elle est femme aussi, plus que vous ne le pensez. Elle est femme. Et elle vous aime ! Et vous l'aimez !... » Jean est obligé de reconnaître la vérité de ces paroles. Il s'éloigne de Dominique. — Le livre devrait finir là. Il compte déjà 246 bonnes pages ; ce serait un de ces livres de mysticisme sensuel, qui indignaient à si juste titre notre regretté maître Charles de Pomairols ; mais enfin, ce serait une œuvre curieuse, remarquablement écrite, et que les esprits avertis auraient du plaisir à relire, en dépit de quelques erreurs de détail (comme, par exemple, le mois de juin consacré au Très Saint Sacrement, p. 199). Malheureusement, ce n'est là que la première partie, de beaucoup la plus longue, mais enfin la première partie de ce gros livre. Dans la deuxième et la troisième, M. Schneider ne s'occupe qu'à brûler ce qu'il a adoré. Jean Doaré invective les catholiques et son ancienne directrice de conscience, et il se laisse aller à aimer une jeune fille sans religion, qu'il a rencontrée en Bretagne, aussi facilement que, quelques mois auparavant, il voulait se jeter dans un cloître. Il l'épouse, et le voilà heureux, ce qui ne le dispense pas de parsemer çà et là les plus vilaines irrévérences contre son passé de foi. Qu'était-ce donc que cette aspiration mystique, dont l'étude remplit plus de la moitié de l'ouvrage ? Tout simplement un peu de sensualité refrénée qui lui montait au cerveau ? Alors, c'est bien pitoyable. En tout cas, il y a opposition absolue entre les deux moitiés de ce livre ; la deuxième ruine la première ; elle semble justifier les objections que l'auteur a d'abord le plus vivement caricaturées. Il aurait fallu sentir cela, et si, en août 1915, M. Schneider ne pensait plus de même qu'en août 1913, il aurait dû avoir le courage de jeter le tout au feu.

20. — Je serai moins sévère avec M. Pierre Béhaine qui, dans son livre *Si Jeunesse savait...* nous conte minutieusement une histoire d'adolescence qui a tout l'air d'une autobiographie. Toutefois, ces patientes analyses ne font pas oublier les curieux tableaux réalistes du même auteur, *les Survivants*, qui font partie de la même série, et que j'ai signalés ici même, en leur temps.

21. — Autobiographie encore, sans doute, *Simon le Pathétique*, de M. Jean Giraudoux. Toutefois, malgré son nom, ce Simon-là ne m'a ni ému, ni touché, ni passionné, et son amie Anne a bien raison de haïr « sa manie de placer chacune de ses pensées, et la plus petite, sous quelque pensée immense, comme un réveillon sous un globe », et de le juger « myope et emphatique ». M. Jean Giraudoux a beaucoup de talent, certainement ; mais, de tous les genres, il a choisi le moins bon.

22 à 27. — Terminons cette série en citant rapidement : les deux volumes du *Maître du Silence*, où M. Delly ambitionne la gloire des *Mystères de New York ; le Rêve de Suzy*, où M. Henri Ardel continue la série de ses délicats romans mondains ; *le Retour à la terre*, où M. Gilbert Stenger a traité une sorte de contre-partie de *la Terre qui meurt* sous la forme plus spécialement romanesque ; *Jacqueline Lavernet*, étude un peu triviale sur l'indissolubilité du mariage, par M. Étienne Garry ; *Dans l'ivraie*, où M. R. Dassise nous raconte, de façon naïve, une conversion par amour ; et enfin les *Scènes de la vie littéraire à Paris*, par M. André Billy, sorte de livre à clef, dont nous sommes heureusement bien incapables ici de trouver le secret. Il semble seulement que M. Billy, avant de traîner les écrivains dans la boue, ferait bien d'apprendre à ne pas écrire des phrases comme celles-ci : « L'ancien ministre à qui le bruit court qu'il doit une somme considérable... » (p. 2). Et ce n'est pas la seule.

Contes et nouvelles. — 28. — Entre les publications de ses grands romans, M. Paul Bourget nous donne d'habitude un livre de ces nouvelles, originales et dramatiques, dans lesquelles il excelle. Celui qu'il vient de publier est intitulé : *Le Justicier* ; mais comme ce récit est accompagné de quatre autres presque aussi importants, leurs titres figurent aussi sur la couverture ; ce sont : *La Cachette, le Carré d'orties, le Fruit juge l'arbre, l'Apache*. Ceci semble indiquer, de plus, que M. Bourget n'a pas cherché à réunir là des œuvres ayant entre elles un lien quelconque. Si, en effet, l'idée de la famille apparaît dans *le Justicier, la Cachette* et même *le Carré d'orties*, elle est absente des autres nouvelles ; si, de la plupart d'entre elles se dégage la pensée profondément humaine et chrétienne que, dans les âmes les plus déchues, persiste toujours quelque bon sentiment qui fait espérer le salut et justifie la miséricorde, ceci n'a aucun rapport avec le thème

de *la Cachette*. Prenons donc ce livre pour un simple recueil, qui nous proposera des méditations dissemblables, mais toutes de la plus haute et de la plus saine moralité. Dans *le Justicier*, nous verrons un homme implacable pour son frère tombé, faire un retour sur lui-même, reconnaître les propres torts de sa sévérité, et pardonner à son neveu ; dans *la Cachette*, se déroule une fort curieuse histoire de trésor qu'un jeune archiviste et une institutrice descendant d'une illustre famille abandonnent par délicatesse à un immonde marchand de biens ; dans *le Carré d'orties*, dramatique épisode de la Terreur en Normandie, une demoiselle noble est sauvée par un médecin jacobin qui l'aime et qu'elle a cravaché ; il fait croire qu'elle a la petite vérole en la faisant fouetter avec des orties ; *le Fruit juge l'arbre* met en scène un abbé Anceline (réplique du Fauchon, du *Démon de midi*) qui est troublé dans son reniement en constatant le pouvoir éternel de la confession ; enfin *l'Apache* nous montre un chauffeur criminel, coupable de l'enlèvement d'un enfant, touché par la confiance naïve de sa victime, comme le Tyrrell des *Enfants d'Édouard*. A noter que, dans ce dernier conte, passe le souvenir du regretté P. de Pascal, auquel M. Bourget rend hommage en passant. Je n'ai pas besoin d'insister sur la valeur de ces beaux fragments ; les deux premiers, tout au moins, sont de véritables romans en raccourci, qui auraient fourni à bien d'autres l'argument de deux gros volumes. Mais M. Paul Bourget est riche ; il dédaigne les trésors d'imagination et d'affabulation qui feraient la fortune de beaucoup de ses confrères. Gageons qu'avant qu'il soit bien longtemps, on y aura puisé sans remords ; mais lui, d'ici là, nous aura donné d'autres chefs-d'œuvre.

29. — *La Vie des âmes*, que nous devons à la grande Française qu'est Mme Adam, n'est pas un simple recueil de nouvelles. C'est un livre où se coudoient divers genres : notes, impressions, souvenirs, contes, récits, évocations de la guerre, le tout traversé de ce grand souffle vivifiant que l'on respire auprès de Juliette Lamber. Lisez, par exemple, cette merveille de sincérité, d'émotion, de foi, qui se nomme *Prières françaises* et qui nous montre Paris à genoux, le 7 septembre 1914, à la veille de la Marne ; lisez le conte des *Cigognes* ; lisez la nouvelle charmante : *A la mobilisation*, qui a comme une allure biblique ; lisez surtout le défilé consacré aux âmes alliées, où Mme Adam fait si noblement amende honorable à l'Angleterre, et vous direz ensuite si vous n'avez pas eu souvent les larmes aux yeux. Ce n'est pas là un livre de prose ; c'est une effusion lyrique, enthousiaste, poignante et prenante.

30. — Dans un milieu plus calme, nous appelle M. Philippe de Félice. « Réponds-moi, je te prie... Crois-tu à l'existence des *Iles des*

Bienheureux? » demande au philosophe Aristée son disciple Diodotos. Et le maître répond : « Je crois à l'existence des îles des Bienheureux. S'il est vain de les chercher dans le monde extérieur, nous pouvons les trouver dans ce monde intérieur que chacun de nous recèle dans les profondeurs de son être, et dont les perspectives infinies s'ouvrent à nos explorations, quelle que soit la patrie que nous assignent les Immortels. » Tout ce volume, depuis sa jolie Préface, *En écoutant la roue du moulin*, jusqu'à son épilogue, *Entre deux haies de cyprès noirs*, dont le symbolisme, peut-être un peu hétérodoxe est assez subtil, est consacré à la gloire du rêve. Ce noble dessein se poursuit à travers les légendes dorées du moyen âge, où nous retrouvons *le Chevalier au barillet* et l'histoire de saint Christophe largement interprétée; en passant par l'antiquité, les temps mythiques, l'Extrême-Orient et l'Islam. Tout cela est fort élégamment conté, dans un style poétique et délicat. Mais pourquoi (p. 59) appeler saint Saturnin « l'évangéliste de Toulouse » et le montrer « déchiqueté par un taureau en face du Capitole? » Ce n'est pas tout à fait exact. Il est vrai que nous sommes, avec M. Philippe de Félice, en pleine légende...

31. — Ce n'est plus de légende qu'il s'agit, mais d'histoire héroïque, avec M. Pierre de Rozières, dont *les Reliques* ont été publiées avec un soin pieux par M. Carlos Larronde. Pierre Fourier de Rozières, gentilhomme de Laveline, né à Mirecourt (Vosges) le 4 juillet 1887, a été tué d'un éclat d'obus le 1er octobre 1915, près de Souchez. Collaborateur du *Pays lorrain et messin*, lauréat de l'Académie française et de l'Académie lorraine de Stanislas, ce jeune homme, dont Maurice Barrès nous dit l'âme admirable de héros et de saint, a laissé en prose et en vers la matière de deux volumes : 1° *L'Idylle sur la prairie*, poème de l'humble amour enrichi de soleil, à propos duquel on a parlé de Virgile et de Lamartine ; c'est le poème de l'amour sain et chaste, intimement uni à la vie universelle ; il est à regretter qu'à ses grands maîtres M. de Rozières ait joint parfois le Rostand de *Chantecler*. 2° *Le Désir de la vie*, histoire vraie d'une âme ardente, où l'auteur a versé beaucoup de ses idées dans la biographie de Mathias Ringmann, sorte de Pic de la Mirandole vosgien, mort à l'âge de vingt-neuf ans. Le travail est incomplet. La 3e et la 4e parties, absentes, sont remplacées par le sonnet célèbre de Charles Guérin, qu'ignorait Émile Faguet :

> ... Pauvre vie
> Qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu !

3° *Les Ruines victorieuses*, dédiées au bon poète Alcide Marot, hommage enflammé à la terre lorraine ; et enfin 4° *Le Vendangeoir aux trois fontaines*, jolie évocation du terroir, dont il ne reste que le pre-

mier chapitre. Tous ces fragments nous font déplorer davantage encore la perte de ce jeune écrivain, sacrifié comme tant d'autres par la sauvage barbarie de l'homme d'Amerongen !

Littérature étrangère. — 32. — « Nous sommes pareils à des roseaux sous le vent.... Nous sommes les roseaux, la destinée, c'est le vent... » Ainsi s'explique, par la voix du vieux domestique Efix, le titre du beau roman de Mme Grazia Deledda : *Des Roseaux sous le vent.* Cela se passe dans un pauvre village de Sardaigne. Là, le seigneur Zance avait quatre filles, mais comme il songeait beaucoup plus à dilapider son bien qu'à les doter, elles languissaient, et l'une d'elles, Lia, finit par s'enfuir. Fureur de Don Zance, qui devient tellement odieux vis-à-vis de tous, qu'un matin on le retrouve, assommé d'un coup de matraque. Ses trois filles, Ruth, Esther, Noémi, aidées du vieil Efix, vivotent sur les débris de leur splendeur passée. Mais voilà qu'un beau jour arrive Giacinto, né de la fugitive Lia et d'un marchand de bestiaux. Il est orphelin, il a eu de fâcheuses histoires, il vient se réfugier chez ses tantes. Le malheur veut qu'il continue à n'y rien faire de bon. Il s'éprend de la petite Griscenda, ce qui est un gros sujet de chagrin pour Noémi, qui a senti s'éveiller son cœur de fille déjà mûre auprès de ce beau garçon ; il dépense de l'argent qu'il n'a pas, il joue, il emprunte en fabriquant des faux... Le pauvre Efix essaie en vain de le ramener à la raison : mais Giacinto a deviné que c'était lui qui avait tué Don Zance pour défendre le souvenir de Lia ; il tient Efix par la peur. Les événements se précipitent : les huissiers arrivent, le coupable s'enfuit, Ruth meurt de douleur. Que devenir ? Il n'y a qu'une solution : c'est que Noémi accepte d'épouser son cousin Don Prédu, qui rêve d'acquérir ainsi tout le domaine... Mais elle refuse, car, secrètement, elle continue d'aimer Giacinto. Alors, Efix se sacrifie ; il a soif d'expier. Il court les routes avec les mendiants ; et le beau neveu, qui s'est réhabilité en travaillant courageusement chez un meunier, épouse Griscenda. Noémi devient enfin raisonnable. La maison est sauvée. Efix peut revenir, et il expire, heureux et apaisé, le jour même du mariage. Tout ce récit, admirablement conté, avec les nuances les plus délicates, se déroule dans le décor de la petite vie sarde, qui rappelle étrangement celle de nos provinces méridionales ; aussi ne s'étonnera-t-on pas du plaisir et de l'émotion avec lequel j'ai lu ce délicieux volume, plein de couleur, de poésie, de mouvement, de lumière et d'esprit. Cela rappelle Pouvillon, Alphonse Daudet, — et même, par endroits, Mistral. On entend bien que je ne saurais adresser à Mme Grazia Deledda un plus bel éloge.

33. — Nous voici dans les pays fabuleux avec le conte hindou : *Un Doigt de la Lune*, que M. F.-W. Bain a mis en anglais. C'est l'histoire du roi Suryakanta, qui devient amoureux de la princesse Anangaraga,

à laquelle, pour l'obtenir, il faut proposer une énigme qu'elle ne saura résoudre. Comme on a vingt jours pour l'interroger, voilà matière pour vingt contes ingénieux, et quelquefois brutaux. La princesse devine tout. A la fin le roi, agacé, lui dit : « Quelle question devrai-je donc te poser ? — Tu as deviné ! » lui répond Anangaraga. Ce n'est pas plus malin que cela. Et l'amour leur est si doux que Skiva les fait mourir pour qu'ils n'aient point la tristesse de le voir diminuer.

34. — Enfin, nous revenons à la réalité, pour finir, avec les *Souvenirs d'un maître d'école américain*, que M. Angelo Patri a intitulés : *Vers l'école de demain*. C'est un livre très adroit sous son apparente simplicité. On y voit l'auteur débarquant d'Italie, souffrant dans les anciennes écoles américaines, devenant professeur et enfin directeur d'un de ces immenses établissements primaires de New York, où s'entassent jusqu'à 4.000 élèves. Au jour le jour, nous apprenons ainsi les idées pédagogiques de l'auteur, ses tendances, ses réformes, qui se résument dans une lutte contre la vieille discipline, un appel à l'initiative et une collaboration étroite avec les parents. Il dit avec un de ses anciens maîtres : « Ce qui a du prix, ce n'est pas ce que vous enseignez à ces petits. Ils oublieront presque tout ce qu'ils auront appris. Ce qu'il leur faut, c'est l'habitude de la pensée libre, et le goût, l'esprit et l'âme du travail. » M. Ferdinand Buisson, dans la Préface, approuve naturellement tout cela sans réserves. Pour nous, cet intéressant ouvrage a le défaut capital de remplacer par la « pensée libre », dont les bambins n'ont que faire, les indispensables croyances religieuses. L'enfance sans Dieu ! Comment peut-on concevoir cela ? Cependant, dans les écoles de New York, la journée s'ouvre par une « assemblée », à laquelle prennent part tous les écoliers et qui est consacrée à la lecture de la Bible et à des exercices religieux et moraux. Mais M. Patri ne nous parle de cette « assemblée » que comme d'une corvée inutile. Et c'est un homme de chez nous, un Latin, qui a de semblables idées ? Je ne m'en consolerai pas.

ARMAND PRAVIEL.

THÉOLOGIE

Cours supérieur de religion, par LOUIS PRUNEL. II. *L'Église*. III. *Les Mystères*. IV. *La Grâce*. Paris, Beauchesne, 1918, 3 vol. in-18 de VI-348, XI-297 et VII-284 p. — Prix : T. II, 3 fr. 50 ; t. III, 4 ; t. IV, 3 fr. 50.

M. l'abbé Prunel a pu heureusement continuer pendant la guerre son cours d'enseignement religieux, à l'Institut catholique de Paris. L'auditoire de jeunes filles instruites à qui ces leçons étaient destinées, et que l'intérêt a groupé et ramené fidèlement autour du conférencier, croyait sans doute entendre comme un écho adouci des graves

leçons théologiques données dans les chaires voisines aux candidats du sacerdoce.

Nous avons déjà annoncé le premier volume, paru en 1916, et consacré aux Fondements de la doctrine catholique. Chaque année, depuis lors, nous a valu un nouveau volume, où sont traitées les différentes parties du dogme : l'Église, les Mystères, la Grâce.

Avec un don de clarté vraiment remarquable, l'auteur expose ces grands sujets dans leur ensemble, mais en s'arrêtant d'une façon spéciale sur les points qui lui paraissent ou plus importants, ou plus intéressants, ou plus actuels.

Ces conférences ne contiennent et ne peuvent contenir qu'un résumé des grands travaux de nos théologiens ; mais ce résumé n'est point une simple nomenclature froide, sèche et décolorée ; c'est une exposition sobre, vivante et lumineuse. Maître d'un sujet qu'il domine, le docte professeur sait mettre les principes en relief et souligner les conclusions qui méritent le plus d'attirer l'attention.

Impossible bien entendu de le suivre ici à travers ces trente-quatre conférences, dont chacune demanderait une analyse où il y aurait profit à s'attarder. Signalons seulement, dans le volume sur l'Église, la conférence sur les Congrégations romaines et la conférence sur les rapports de la société spirituelle avec la société temporelle ; dans le volume sur les Mystères, les leçons sur la Rédemption, le Sacré-Cœur et la Vierge Marie.

En traitant de la Grâce, l'auteur rencontrait les problèmes les plus épineux de la théologie catholique. Il a eu le talent d'en faire saisir la signification et la portée, et la sagesse d'en proposer les solutions les plus autorisées, les plus sûres et les plus satisfaisantes. Nous faisons allusion surtout aux conférences particulièrement intéressantes sur le péché originel, sur la grâce sanctifiante et sur les rapports de la grâce actuelle avec la liberté humaine.

L'auditoire distingué devant lequel ces conférences ont été prononcées a dû les entendre avec autant de charme que de profit. Nous osons également promettre charme et profit aux nombreux lecteurs qui ne peuvent manquer de les parcourir et de les méditer, dans le texte qui leur est offert. CHRISTOPHE SIMON.

SCIENCES ET ARTS

L'Évolution des plantes, par NOËL BERNARD. Paris, Alcan, 1916, in-16 de XXXII-314 p., avec 27 fig. — Prix : 3 fr. 50.

A lire cet ouvrage posthume du regretté professeur à la Faculté de Poitiers, on a l'impression de suivre un cours annuel de botanique. Cette année, le maître envisage plus spécialement l'évolution des

plantes et divise ce sujet en trois parties. Il résume tout d'abord ce que l'on sait de l'évolution individuelle, insiste sur les phénomènes de sexualité, montre qu'il n'y a pas de critérium précis pour le choix des caractères spécifiques des espèces et donne les réponses actuelles aux trois questions suivantes : Quels sont les degrés et les modes de la fixité héréditaire chez les plantes ? Quels caractères doit-on choisir comme spécifiques ? Quelle est l'amplitude des variations donnant naissance à des espèces nouvelles ? Il conclut cette première partie par l'affirmation « qu'il apparaît actuellement à quelques esprits réfléchis que l'origine des espèces naturelles n'a pour explication aucun fait expérimental précis » (p. 140) et qu'il y a lieu de suivre la voie indiquée par de Vries dans ses études sur les mutations. La seconde partie, consacrée à l'examen de l'évolution florale dans les plantes supérieures, permet de bien caractériser les Muscinées, les Cryptogames vasculaires, les Gymnospermes et les Angiospermes. Chez ces dernières on peut distinguer des types primitifs tels que les Glumales à fleurs nues et les Fluviales à périanthe et pièces florales en spirale et indépendantes, et des types évolués tels que les Orchidées, les Légumineuses et les Composées. Dans la troisième partie l'auteur montre par des faits qu'au point de vue phylogénétique, les formes adultes et les formes juvéniles n'ont pas une signification constante. Passant ensuite à la symbiose, il met en relief ses analogies avec les maladies causées par les microorganismes et l'influence des champignons sur l'évolution des végétaux supérieurs.

Telles sont les grandes lignes de ce cours remarquable par sa clarté, son souci constant de présenter les faits sous leur vrai jour, de les distinguer des hypothèses et d'évoquer des idées. La philosophie de l'auteur, athée d'après la Préface de M. Costantin, ne se trahit que bien légèrement dans un passage où l'on peut saisir la croyance à la possibilité de l'origine interplanétaire de la vie. De rares fautes d'impression : oleuracens pour oleraceus (p. 37) etuberasum pour tuberosum (p. 154) poranges pour sporanges (p. 219). Il y a 29 figures très claires, le titre n'en annonce que 27. J.-B. Martin.

HISTOIRE

Les Journaux du trésor de Charles IV le Bel, publiés par Jules Viard. Paris, Impr. nationale, 1917, in-4 de cxi-1834 p.

Bien que la date portée par ce volume soit de beaucoup antérieure à la date réelle de sa publication, nous sommes fort en retard pour en parler à nos lecteurs et nous nous en excusons. La distinction d'ailleurs dont l'Académie des inscriptions a honoré ce monumental ouvrage en lui décernant le grand prix Gobert, est par elle-même une

assez haute recommandation. Elle consacre la réputation d'un excellent érudit qui a dépensé de longs labeurs et apporté une critique solide, consciencieuse, clairvoyante à nous mieux faire connaître l'histoire de la France et de ses institutions au XIVe siècle.

L'accueil fait il y a quelques années par le public érudit à la publication des *Journaux du trésor de Philippe VI de Valois* a été pour notre savant collaborateur et bien cher ami un encouragement à aborder la publication des *Journaux du trésor de Charles IV*.

Le principal intérêt de l'Introduction qu'il avait placée en tête de son premier recueil avait été de mettre en lumière l'organisation du trésor, de nous en faire connaître le personnel et le fonctionnement. Les journaux de Philippe de Valois, tels qu'ils nous sont parvenus, ne nous fournissant pas d'exercice complet, force avait été à M. Viard de s'abstenir de nous présenter un tableau des recettes et des dépenses du trésor. Au contraire les journaux de Charles IV, complets pour quatre exercices, lui ont permis de nous offrir ces tableaux récapitulatifs.

De ces comptes M. Viard a extrait, pour son Introduction, les éléments de chapitres d'un haut intérêt sur ce que rapportaient au trésor bailliages et sénéchaussées, monnaies, droits de chancellerie, droits de traite et de douane, etc. Il a groupé aussi les renseignements relatifs aux divers chapitres des dépenses : hôtel, chapelle, argenterie, etc.

Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue que son Introduction est précieuse pour l'historien ; chemin faisant il nous donne, par exemple, une liste des receveurs ; il nous apporte sur l'organisation de la chapelle des lumières nouvelles ; il nous fournit sur certains détails du commerce des précisions utiles ; il a des pages extrêmement instructives sur le rôle considérable joué en France à l'époque par les Italiens ; il constate que « la France était alors vis-à-vis d'eux dans une situation presque analogue à celle de l'empire ottoman, avant la guerre de 1914, vis-à-vis des grandes puissances occidentales ; » il n'a garde de négliger ce qui intéresse les arts et il nous montre ce qu'on peut tirer des journaux sur l'influence exercée en France par les artistes italiens.

Ces quelques lignes, si incomplètes qu'elles soient, suffiront à donner au lecteur une idée du caractère hautement instructif des nouveaux documents mis par M. Viard à la disposition des historiens et de la façon heureuse dont il a su en tirer parti. Nous ajouterons seulement que les journaux sont édités avec le scrupule que l'on peut attendre d'un érudit aussi consciencieux, pourvus d'une annotation sobre mais excellente (telle note nous apporte de tel personnage une biographie documentée et précise) et de tables copieuses qui répondent à tous les besoins du lecteur.

E.-G. Ledos.

Soufflot ; sa vie, son œuvre, son esthétique (1713-1780), par Jean Mondain-Monval. Paris, Lemerre, 1918, gr. in-8 de IV-556 p., avec 6 planches. — Prix : 25 fr.

Correspondance de Soufflot avec les directeurs des Bâtiments concernant la manufacture des Gobelins (1756-1780), publiée par Jean Mondain-Monval. Paris, Lemerre, 1918, gr. in-8 de IV-324 p. avec une planche. — Prix : 15 fr.

Originaire d'Irancy (Yonne), appartenant à une famille jouissant d'une honnête aisance mais nombreuse, Soufflot a laissé la réputation d'un grand artiste et d'un homme d'une probité scrupuleuse, que la dignité de sa vie et de son caractère ont fait grandement estimer. Mais il n'avait pas encore trouvé de biographe. M. Mondain-Monval, ancien élève de l'École des chartes et de la Fondation Thiers, bibliothécaire-adjoint de la Comédie-Française, a obtenu récemment le titre de docteur ès-lettres en lui consacrant les deux volumes dont nous venons de transcrire les titres. L'un de ces volumes, simple recueil de textes, nous montre l'activité que déploya l'artiste comme directeur des manufactures royales des Gobelins et de la Savonnerie, en qualité de contrôleur des bâtiments du Roi à Paris de 1756 à 1776 : ce sont les matériaux, empruntés aux Archives nationales, d'une histoire de ces manufactures pendant une assez longue période, histoire d'ailleurs lamentable faute de ressources suffisantes, que M. Mondain-Monval a résumée dans une trentaine de pages. L'autre est un travail complet, définitif, sur l'architecte à qui nous devons la construction du Panthéon, ce grandiose monument auquel est attachée son universelle et irrévocable réputation.

Mais il ne faut pas croire que là s'est bornée son activité. Il a conçu de grands projets, qu'il n'a pas tenu à lui de faire exécuter. Il chercha à achever les grands travaux de dégagement du Louvre, et proposa la percée d'une voie triomphale dans la direction centrale de la colonnade du Louvre jusqu'à l'arc de triomphe du Trône. Il imagine des plans pour installer la Comédie-Française sur l'emplacement des jardins de l'hôtel Conti, et pour établir au Louvre la bibliothèque du Roi. Il voulut créer un ensemble décoratif sur la rive gauche de la Seine, avec l'Observatoire, l'Odéon et le jardin du Luxembourg ; sur la rive droite, avec les Champs-Élysées et une grande voie allant par Neuilly jusqu'au château de Saint-Germain. Il envisagea la décoration du terre-plein du Pont-Neuf, et l'adduction à Paris des eaux des rivières avoisinantes pour le service public. La plupart de ses idées furent contrariées par les guerres, par l'état des finances royales, et aussi par la résistance des privilégiés, des concessionnaires des bâtiments royaux notamment. Mais on sera frappé de ce fait que, si ces projets n'ont pu aboutir du vivant de leur auteur, ils ont tous ou à peu près tous été repris et réalisés au XIXe siècle par des hommes

que l'on est trop enclin à considérer comme des novateurs et des créateurs. M. Mondain-Monval le démontre excellemment, et c'est là une des thèses les plus significatives de sa magistrale étude. Il l'a suivi en outre à Bordeaux, à Lyon, à Reims, à Chatou, à Ménars, partout où l'architecte a été appelé à donner des avis précieux et des conseils éclairés.

Mais M. Mondain-Monval ne s'est pas borné à nous tracer une excellente biographie du maître en le plaçant dans son milieu, en nous racontant ses voyages, en nous faisant part des difficultés et des déboires qu'il éprouva dans sa carrière administrative, en nous exposant ses relations intimes avec Marigny son protecteur, avec Vernet, Van Loo, Coustou, Pigalle, Cochin, Bertin, Tronchin, en nous le montrant amateur passionné de musique et bourru bienfaisant. Il a complété ce travail déjà considérable par un tableau complet de la science d'ingénieur de Soufflot dans la création de la nouvelle église Sainte-Geneviève (le Panthéon), dans l'emploi des matériaux et dans leur disposition nouvelle, qui en font un chef-d'œuvre d'ingéniosité et d'habileté technique malgré les critiques dont le monument fut l'objet ; il a surtout étudié l'esthétique de Soufflot, à la fois scientifique et archéologique, basée sur le culte de Rome et de l'Italie, sur l'étude raisonnée des procédés de l'architecture gothique et sur une doctrine qui dérive du classicisme, « heureuse alliance de la hardiesse gothique à la simplicité antique », suivant les propres expressions de l'artiste. Assurément cette conception présente des défauts et de graves défauts ; M. Mondain-Monval ne méconnaît pas que la création de Soufflot est une illustration savante, mais abstraite et morne, d'études comparées sur les églises à coupole ; qu'il s'est laissé entraîner vers un style lourd et colossal peu en harmonie avec le génie de notre art national ; que l'aboutissement de théories aussi bizarrement accouplées et de tendances aussi contraires a préparé l'outrance classique des époques postérieures ; mais il est obligé de reconnaître que l'art de Soufflot conserve malgré tout les qualités bien françaises de mesure, de clarté et de sobriété. A ce titre, Soufflot demeure une des figures les plus dignes et les plus intéressantes de ce XVIIIe siècle si fécond en artistes divers. H. S.

Gens de la vieille France. *Rêveries pour le temps présent sur des thèmes anciens*, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1919, in-16 de 321 p. — Prix : 3 fr. 50.

On résumerait assez difficilement cette étude appuyée sur une vaste lecture et de nombreux documents mis en valeur comme M. Lenotre sait le faire, et ce livre, riche de détails, vaut plus encore par l'ensemble des déductions qu'il impose à tout esprit sincère et loyal. Je

dis que M. Lenôtre a fait là mieux qu'un beau travail, mais une belle œuvre littéraire et surtout une bonne œuvre historique, en rendant justice au passé de la France. Il écrit en sous-titre : « Rêveries pour le temps présent sur des thèmes anciens » ; il est trop modeste, car ce sont de très grandes et très utiles vérités qu'il met en valeur, un service de premier ordre qu'il rend à notre pays en éclairant les intelligences. C'est une bonne leçon qui ne perd rien à prendre une forme attrayante. Jamais il n'aura écrit un livre plus utile. Aussi n'ironsnous pas le chicaner sur le choix un peu fantaisiste de certains titres de chapitres : « Au printemps de nos bisaïeules, — Le Chemin des écoliers, — Les Mauvaises Fées. — Le Paradis des voyageurs. » Ils donnent une impression romanesque inexacte des enseignements très graves contenus dans les pages très sérieuses qui les composent.

Ces renseignements multiples ont été puisés dans les Mémoires contemporains, vieux amis que l'on a plaisir à retrouver. On eût pu les multiplier encore, tous sont bien choisis. Une impression générale s'en dégage : la vie heureuse était chose fréquente autrefois parce qu'elle était morale et sans envie. Avec beaucoup de difficultés, malgré les peines attachées à la nature humaine, sans rêver cette niaiserie d'un bonheur sans limites et d'une Société de nations sans nuages, nos aïeux étaient heureux parce qu'ils savaient se contenter et jouir doucement des biens de la Providence ; pas égoïstes, ils n'étaient point avides : donc ils restaient satisfaits. Ayant ainsi souligné la leçon qui se dégage de ses récits, il suffira d'indiquer très sommairement quelques points de particulier intérêt : une jolie riposte (p. 74) à la sombre description, dont on a tant abusé, des paysans miséreux dans La Bruyère ; l'exégèse du mot de Talleyrand sur la « douceur de vivre » (p. 89) ; la bonne méthode pédagogique de nos pères, dans les collèges des jésuites en particulier (p. 98) ; sur l'éducation des femmes (p. 129) et une charmante caricature de l'instruction à la Genlis (p. 142) ; la mise en opposition de cette bonne éducation d'autrefois (p. 147) avec l'éducation ridicule et souvent infâme découlant des mœurs révolutionnaires (p. 160) ; joli tableau de la locomotion et des « diligences » de jadis (p. 218) ; une amusante description des mornes fêtes actuelles de sous-préfectures (p. 267) et la banalité de l'hôtel au « confort moderne » (p. 268) ; combien était fort et doux le respect qui attachait les Français à leurs princes comme aux aînés de la « famille » (p. 274) ; la grandeur du règne de Louis XVI (p. 297) ; ce qu'était, à la fin de l'ancien régime, le « Tour de France » des compagnons ouvriers (p. 299) ; etc... Pour composer les meilleurs tableaux qu'il fait passer sous nos yeux, M. Lenotre a été chercher parmi les voyageurs du XVIIIe siècle qu'il interroge, trois guides très amusants et inconnus : un gentilhomme breton, un jeune bourgeois lorrain,

un artisan provençal. Chacun a sa note spéciale et de l'ensemble de leurs remarques se dégage une impression commune de bonheur social et de paix publique. Ne pouvons-nous pas les envier ?

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Les Conditions de la paix sociale, par le cardinal AMETTE, archevêque de Paris. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1919), in-18 de 23 p. — Prix : 0 fr. 15.

Les leçons données en ce mandement de carême 1919 sont d'une opportunité sur laquelle il n'est pas besoin d'insister. Avec son habituel souci de rallier toutes les âmes honnêtes et toutes les bonnes volontés, S. Ém. le cardinal Amette expose que ce qui nous a fait gagner la guerre est nécessaire aussi pour gagner la paix, cette paix intérieure qui est la première de toutes, puisque la lutte des classes est la « pire de toutes les guerres. » Il rattache heureusement l'ensemble des conditions de la paix sociale à ces trois mots d'ordre : *justice, esprit de sacrifice, union.* Et ces enseignements bienfaisants ne s'en tiennent pas à de vagues généralités ; à la vertu de justice, par exemple, est rattachée une ferme revendication de la répartition proportionnelle scolaire et de la liberté des ordres religieux ; l'esprit chrétien de sacrifice apparaît comme seul capable de modérer l'actuel débordement des appétits jouisseurs ; et, pour assurer l'union, la bienveillance est prêchée, même entre catholiques.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

La Semaine de Suzette. 14e année, 2e semestre (*1er août 1918-30 janvier 1919*). Paris, Gautier et Languereau, gr. in-8 de 326 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. — Abonnement annuel : France et Algérie, 10 fr. ; Étranger et colonies, 12 fr.

Il va de soi qu'un périodique qui s'adresse au jeune âge doit d'abord, récréer, amuser. Mais son but ne saurait s'arrêter là ; il faut aussi qu'il moralise et qu'il enseigne, sans être fatiguant, des choses utiles et pratiques. Or, c'est le cas de la *Semaine de Suzette* qui, en outre, est d'inspiration chrétienne. Ces pages, abondamment et agréablement illustrées d'images en couleurs et de gravures en noir, conviennent donc absolument aux fillettes. Du reste, quand celles-ci auront lu la *Semaine,* elles pourront la passer aux petits frères, qui s'y intéresseront au même degré, ou peu s'en faut. Romans, contes, nouvelles, monologues, saynètes, vers à dire, également des « variétés » telles que : *Nous habillons Bleuette* (premières leçons de couture, en somme), puis des *Petits Travaux,* des initiations au *Langage des fleurs,* des anecdotes et même la description de *Jeux de plein air et d'appartement* : voilà ce que, notamment, l'on trouve dans la *Semaine de Suzette,* sans compter ce que nous passons sous silence, avec intention, afin de laisser aux jeunes lectrices le plaisir de faire des découvertes.

E.-A. C.

Portraits parisiens, par ANDRÉ GERMAIN. Paris, Crès, 1918, in-16 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des papotages, mais surveillés, avec la recherche du piquant, le goût du risqué, le dosage d'une certaine « rosserie », qui a le souci de l'information et l'humeur, semble-t-il, de quelque rancune. Bien entendu, le point de vue religieux y est traité de haut, avec une liberté d'irrévérence qui se

masque de protectrice sympathie. Si des « snobs » sont crayonnés sans pitié, le mal n'est pas grand, mais si des auteurs respectables sont caricaturés sans esprit, cela passe la mesure et du goût et du bienséant. L'ironie est une arme délicate. Il ne suffit pas de se prendre au sérieux pour la manier avec aisance. Il est des sujets où elle n'est pas de mise et des maîtres qu'elle n atteint pas.

LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

La Dimension nouvelle, par LUCIEN-ALPHONSE DAUDET. Paris, Crès, 1919, in-12 de 142 p. — Prix : 3 fr.

Ce recueil de visions aiguës, intérieures ou extérieures, est écrit avec un vrai talent. Il est dommage que le ton en soit désenchanté, parfois amer et que la solitude au milieu du bruit n'inspire à un observateur d'une sagacité pénétrante que le goût du néant. L'observateur est doublé d'un poète, dont la poésie est rude, quant au fond, mais d'une séduction de forme prenante et vive. Il y a même de l'émotion, et de la plus profonde, mais qui s'étouffe dans la sécheresse. Peut-être une âme se dérobe sous l'émoi.

LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

La Banque de l'Algérie, par BERNARD LAVERGNE. Paris, Librairie de la Société du Recueil Sirey, 1919, in-8 de 54 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comme tous les travaux dûs à la plume experte et consciencieuse de M. B. Lavergne, cette étude, parue en articles dans la *Revue d'économie politique*, est une contribution importante à l'histoire économique de notre grande colonie de l'Afrique du nord. Fondée en 1851 pour remplir en Algérie un rôle analogue à celui qu'a joué si heureusement la Banque de France dans la métropole, la Banque d'Algérie a été l'un des principaux artisans du développement économique de l'immense région soumise à notre action et où s'étend son privilège d'émission. Le commerce et l'agriculture ont trouvé près d'elle, aux heures les plus critiques, un concours des plus utiles, et pendant la guerre l'État français lui-même a été heureux de faire largement appel à sa collaboration. Aussi son billet fût-il, dans toute l'Afrique du nord, d'une circulation facile et d'un crédit incontesté, en dépit de quelques erreurs de tactique que M. B. Lavergne ne cherche point à dissimuler. Aussi les espoirs que l'auteur entrevoit pour l'avenir de ce grand établissement de crédit, fortifié par le renouvellement récent de son monopole, paraîtront-ils pleinement justifiés à tous les lecteurs de cette brochure aussi élégamment écrite que judicieusement ordonnée.

F. L.

Armorial d'Avallon et de l'Avallonnais, *ou Recueil des armoiries des villes des corporations civiles et religieuses et des familles appartenant à la région qui forme aujourd'hui l'arrondissement d'Avallon.* [1re partie], par M. X. BAUDENET. Avallon, impr. P. Grand, 1917, petit in-8 de 31 p., avec 4 planches.

Dans ce premier fascicule de l'Armorial de l'Avallonnais, M. Baudenet a étudié les armes municipales d'Avallon, de Vezelay et de Châtel-Censoir, avec un pseudo-blason attribué à Montréal. Il a décrit ensuite les armoiries des corps d'officiers du bailliage, de la prévôté et du grenier à sel d'Avallon, celles du corps des officiers de l'élection de Vezelay, puis celles des communautés de marchands et d'artisans de la région, enfin celles des monastères et des chapitres.

Presque tous les blasons des communautés (laïques ou ecclésiastiques)

ont été tirés de l'Armorial officiel, dressé en vertu de l'édit de 1696. Ce recueil célèbre contient, à côté d'armoiries authentiques, présentées par les intéressés, des armes arbitrairement créées par les rédacteurs de l'Armorial, et par eux imposées aux personnes et aux communautés qui avaient négligé de faire la déclaration prescrite, ou qui l'avaient faite en des termes insuffisamment clairs. Les 23 blasons attribués aux communautés de marchands et d'artisans sont de la mauvaise espèce. M. Baudenet aurait dû en avertir le lecteur.

M. Prinet.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Avec M. Héron de Villefosse, mort le 15 juin, à 74 ans, disparaît un des plus éminents archéologues français. Né à Paris, le 8 décembre 1845, Antoine-Marie-Albert Héron de Villefosse, à la suite de ses études classiques, se fit recevoir à l'École des chartes. Quand il en sortit en 1869, il fut attaché à la section des antiques du Musée du Louvre, et c'est là qu'il fit toute sa carrière. Conservateur adjoint en 1881 des antiquités grecques et romaines, il en devint conservateur en 1886 ; et la même année l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui, peu auparavant (1882), lui avait décerné l'une des médailles du Concours des antiquités nationales, lui donnait l'un de ses fauteuils. La même année aussi, il devenait à l'École pratique des hautes études directeur pour les études d'épigraphie latine et d'antiquités romaines. Les ennuis que lui causa l'affaire de la fameuse tiare de Saïtaphernès ne sauraient ternir les mérites qu'il s'est acquis par ses travaux ni rendre suspecte sa valeur d'archéologue ; il suffit de rappeler qu'il a, entre autres choses, à son actif l'acquisition du beau trésor de Boscoreale. Il a fourni une collaboration active aux recueils scientifiques : *Bulletin monumental*, *Gazette archéologique*, *Mémoires de la Société des antiquaires*, *Revue archéologique*, *Revue de l'Afrique française*. Nous citerons de lui : *Des Mesures en usage en Brie au* XIIIe *et au* XIVe *siècles* (Paris, 1874, in-4) ; — *Rapport sur une mission archéologique en Algérie* (Paris, 1875, in-8) ; — *Sur quelques briques romaines du Louvre, lettres à Monsieur le directeur de l'École française de Rome* (Paris, 1880, in-8) ; — *Les Antiquités d'Entrain (Nièvre)* (Paris, 1881, in-8) ; — *Cachets d'oculistes romains*, en collaboration avec le P. Thédenat (Paris, 1882, tome Ier, in-8) ; — *Inscriptions romaines de Fréjus*, en collaboration avec le P. Thédenat (Paris, 1884, in-8) ; — *Le Trésor de Boscoreale* (Paris, 1899, in-4) ; — *L'Argenterie et les bijoux d'or du trésor de Boscoreale. Description des pièces conservées au Musée du Louvre* (Paris, 1903, in-8).

— M. Gaston Bonet-Maury, qui est mort à Paris le 23 juin, était un des membres distingués de l'Église réformée de France. Né à Paris en 1842, il fit ses études au lycée Henri IV (à l'époque lycée Napoléon) et il prit tour à tour son doctorat ès lettres et son doctorat en théologie. Sous-directeur du Musée pédagogique pendant quelques années (1885-1890), il professa depuis l'histoire des religions à la Faculté libre de théologie protestante. L'Académie des sciences morales et politiques lui avait donné en 1908 le titre d'un de ses correspondants dans la section de morale. Voici la liste de ses principales publications : *Les Origines de la Réforme à Beauvais, 1532-1568* (Paris, 1874, in-8) ; — *Gérard de Groote, un précurseur de la Réforme au* XIVe *siècle, d'après des documents inédits* (Paris, 1878, in-8) ; — *Quaeritur e quibus nederlandicis fontibus hauserit scriptor libri cui titulus est « De*

Imitatione Christi » (1384-1464). Dissertatio critica (Paris, 1878, in-8) ; — *Séance de rentrée des cours de la Faculté de théologie protestante de Paris le... 7 novembre 1881. Allocution de M. le doyen Lichtenberger. Leçon d'ouverture de M. le professeur Bonet-Maury* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Origines du christianisme unitaire chez les Anglais* (Paris, 1881, in-8) ; — *Musée pédagogique et bibliothèque centrale de l'enseignement primaire. Catalogue des ouvrages et documents* (Paris, 1886-1889, 3 vol. gr. in-8, dont un supplément) ; — *Rapports présentés au Conseil d'administration du Musée pédagogique, le 5 mars 1888, par M. le directeur A. Beurier et M. le bibliothécaire sous-directeur M. Bonet-Maury* (Paris, 1888, in-8) ; — *G.-A. Burger et les Origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, thèse (Paris, 1889, in-8) ; — *De Opera scholastica Fratrum vitae communis in Nederlandia, thesim proponebat Facultati litterarum parisiensi ad gradum doctoris promovendus* (Paris, 1889, in-8) ; — *Le Cardinal Maury, d'après ses Mémoires et sa correspondance inédits (1746-1817)* ; (Paris, 1892, in-8) ; — *De l'Unité morale des grandes religions de la terre représentées au Congrès religieux de Chicago (septembre 1893)* (Paris, 1894, in-8) ; — *Le Parlement des religions à Chicago* (Paris, 1894, in-8) ; — *Exposition universelle de Chicago (États-Unis). Congrès des religions. Rapport présenté au congrès des églises unitaires dans sa séance du 19 septembre 1893* (Nîmes, 1894, in-8) ; — *Le Congrès des religions à Chicago en 1893* (Paris, 1895, in-16) ; — *Dieu dans l'histoire* (Paris, 1895, in-8) ; — *De la Signification morale et religieuse des fêtes publiques dans les républiques modernes* (Dole, 1896, in-8) ; — *Kief et la Conversion des Russes au christianisme* (Paris, 1897, in-8) ; — *Histoire de la liberté de conscience en France depuis l'édit de Nantes jusqu'à juillet 1870* (Paris, 1900, in-8) ; — *Les Premiers Témoignages de l'introduction du christianisme en Russie* (Paris, 1901, in-8).

— M. le baron Alphonse de Courcel, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui est mort au début de juin à 84 ans, était né à Paris le 30 juillet 1835. Il y avait fait ses études classiques et pris sa licence en droit, et il était allé chercher en Allemagne le titre de docteur en droit. Entré dans la carrière diplomatique, à laquelle le rattachaient des traditions de famille, après un court séjour à Bruxelles (1859), puis à Saint-Pétersbourg (1861) comme attaché d'ambassade, il revint à Paris où il fut attaché à la direction politique du ministère des affaires étrangères ; il en devint sous-directeur en 1869, directeur en 1880. Après avoir été ambassadeur à Berlin (1881-1886), il se fit mettre en disponibilité et il brigua en 1892 un siège au Sénat, où il ne cessa depuis lors de représenter le département de Seine-et-Oise. Il siégeait au Centre gauche, dont il devint le vice-président. Il reprit du service diplomatique pour aller représenter la France à Londres (1894-1897), puis comme ambassadeur extraordinaire aux funérailles de Christian IX (1906). En même temps qu'un diplomate et un homme politique le baron de Courcel était un fin et aimable causeur et un érudit sans pédantisme. La Société de l'histoire de France, la Société d'histoire contemporaine, la Société d'histoire diplomatique, entre autres, s'honorèrent de l'avoir comme président ou vice-président. Nous citerons de lui : *De mutatione libertatis germanicae quoad fundandam principum superioritatem in territoriis regni teutonici dissertatio* (1858, in-8) ; — *Ministère des affaires étrangères. Rapport sur les travaux de la Commission des archives diplomatiques pendant les années 1891 et 1892 (et 1893 et 1894)* (Paris, 1893-1895, 2 fasc. in-8) ; — *Société d'histoire diplomatique. Notice sur M. le duc de Broglie* (Paris, 1901, in-8) ; — *Notice sur la vie et les travaux de Monsieur Louis Buffet* (Paris, 1902, in-16) ; — *Ministère*

des affaires étrangères. Rapport sur les travaux de la Commission des archives diplomatiques et sur le fonctionnement des services des archives et de la bibliothèque, années 1894 à 1904 (Paris, 1904, in-8) ; — *Organisation des troupes coloniales* (Paris, 1900, in-4) ; — *Rapports et notices sur les Mémoires du cardinal de Richelieu, préparés sous la direction de M. J. Lair et le baron de Courcel* (Paris, 1907, T. I, in-8).

— M. Pierre-Paul-François Cunisset-Carnot est mort dans les premiers jours de juin. Né à Pouilly-en-Auxois, le 10 mai 1849, il fut d'abord élève au lycée de Dijon, puis vint à Paris où il fit de brillantes études et fut reçu docteur. En 1872, il se fit inscrire comme avocat à la cour d'appel de Paris, puis à celle de Dijon en 1878. Le 11 mai 1886, il était avocat général, le 1er décembre suivant procureur général près la cour d'appel de Dijon. Ayant épousé la fille du Président de la République Sadi Carnot, il joignit à son nom celui de Carnot. Il a donné des articles fort estimés à la *Revue des Deux Mondes, à la Revue Bleue, à la Revue scientifique* etc., etc. Parmi ses ouvrages on peut citer : *De la Preuve littérale en droit romain, de la preuve testimoniale en droit civil français* (Paris, 1878, in-8) ; — *La Querelle du président de Brosses avec Voltaire* (Dijon, 1888, in-16) ; — *Du Lièvre* (Paris, 1888, in-16) ; — *Vocables dijonnais* (Paris, 1889, in-32) ; — *Le Petit Agronome, premier livre d'agriculture et d'horticulture* (Paris, 1890, in-8) ; — *L'Avocat de tout le monde, guide pratique de législation usuelle... avec toutes les formules et modèles d'actes usités dans la pratique* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Conciliation des affaires, formulaire complet des lois et des actes usuels,... suivi de : la comptabilité et les comptes faits par Mullaire* (Pouilly-en-Montagne, 1892, in-8) ; — *Le Livre d'agriculture* (Paris, 1893, in-12) ; — *Étrange Fortune* (Paris, 1894, in-18) ; — *Un Mouvement séparatiste sous Louis XIII. L'Émeute des Lanturelus à Dijon en 1630* (Dijon, 1897, in-16) ; — *Conte pour le jour de Noël* (Paris, 1903, in-16) ; — *Flâneries d'un chasseur par les champs, par les bois et ailleurs* (Paris, 1905, in-18) ; — *Pour les chasseurs. Faites bien vos cartouches, calmez vos nerfs* (Dijon, in-12). Il donnait au *Temps* des articles estimés sur la chasse et la vie à la campagne.

— Nous consacrerons encore quelques lignes à un des membres les plus sympathiques du corps médical catholique. M. le Dr Henri Dauchez, mort vers le milieu de juin, était né à Paris le 23 juin 1853. Après ses études classiques, il se tourna du côté de la médecine, fut interne des hôpitaux de Paris et de l'hospice des Enfants malades et le dévouement qu'il y montra lui valut une médaille de bronze de l'Assistance publique. Il se fit recevoir docteur en 1883 avec une thèse sur les *Éruptions vaccinales généralisées* (Paris, 1883, in-4). Comme il n'était pas seulement un homme de science, mais un homme de foi (il appartenait au tiers ordre de Saint-François), il fut, avec notre regretté collaborateur le Dr Ferrand, l'un des initiateurs de la nouvelle Société de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, qui groupe les médecins chrétiens, et il en demeura jusqu'à sa mort l'actif, dévoué et aimé secrétaire général. Nous pouvons citer de lui, en dehors de sa collaboration aux revues médicales, les ouvrages suivants : *Des Éruptions vaccinales généralisées (vaccinides) et de quelques dermatoses suscitées ou rappelées par la vaccination* (Paris, 1883, in-8) ; — *Notice historique sur l'ancienne corporation des chirurgiens, dite confrérie de Saint-Côme* (Lille, 1884, in-8) ; — *Du Diagnostic de quelques accidents de croissance* (Lille, 1887, in-8) ; — *De la Crémation et de l'inhumation comparées au point de vue hygiénique, social et sanitaire* (Lille, 1889, in-8) ; — *De l'Amygdalite infectieuse et contagieuse* (Paris, 1889, in-8) ; — *Des Diverses Variétés d'amygdalites et du caractère contagieux de*

l'amygdalite grippale (Paris, 1890, in-8) ; — *La Médecine au temps de saint Luc* (Lille, 1893, in-8) ; — *Nouveau Formulaire magistral de consultations infantiles* (Paris, 1898, in-8) ; — *Vade-mecum de posologie et de thérapeutique infantiles* (Paris, 1898, in-18) ; — *L'Église Saint-Côme de Paris (1255-1236) et l'Amphithéâtre d'anatomie de Saint-Cosme (1691)* (Paris, 1904, in-8).

— Le célèbre criminaliste Franz von Liszt, qui vient de mourir à Berlin, était né à Vienne le 3 mars 1851, d'une famille apparentée au fameux musicien. Il commença ses études dans sa ville natale et les poursuivit aux Universités de Gœttingue et d'Heidelberg. *Privatdozent* de droit criminel à Graz (1875), il fut bientôt appelé (1879) à Giessen comme professeur ordinaire ; il passa de là à Marburg (1882), à Halle (1889) et à Berlin (1899). Son séminaire était l'un des plus recherchés par les étudiants. Comme criminaliste, M. Liszt était l'un des représentants les plus notoires — et en Allemagne le plus éminent. — de la tendance qui voit dans la criminalité une maladie sociale ; et c'est cette tendance que défendait la revue fondée par lui et par Dochow en 1881 sous le titre de *Zeitschrift für die gesamte Strafrechtswissenschaft*. Il avait été l'un des initiateurs et était demeuré le secrétaire de l'Association criminaliste internationale. Cela ne l'empêche pas d'être l'un des signataires du fameux manifeste des 93. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Meineid und falsches Zeugnis* (Wien, 1876, in-8) ; — *Die falsche Aussage vor Gericht oder öffentlicher Behorde nach deutschem und osterreichischem Recht* (Graz, 1877, in-8) ; — *Lehrbuch des osterreichischen Pressrechts* (Leipzig, 1878, in-8) ; — *Das deutsche Reichs-Pressrecht* (Berlin, 1880, in-8) ; — *Das deutsche Reichsstrafrecht* (Berlin, 1881, in-8, souvent réimprimé sous le titre : *Lehrbuch des deutschen Strafrechts*) ; — *Die Reform des juristischen Studium in Preussen* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Der italienische Strafgestzentwurf von 1887, I. Buch, allgemeiner Teil, kritisch besprochen* (Feiburg i. B., 1888, in-8) ; — *Die Grenzgebiete zwischen Privatrecht und Strafrecht* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Lasst das Zwangserziehungs-Gesetz Verbesserungen wünschenswerth erscheinen ?* (Halle, 1892, in-8) ; — *La législation pénale comparée. Le droit criminel des états européens* (Berlin, 1894, gr. in-8), avec B. Allmena, L. W. C. van den Berg, V. Berg et autres ; — *Die Deliktsobligationen im System des bürgerlichen Gesetzbuchs* (Berlin, 1898, in-8) ; — *Das Volkerrecht* (Berlin, 1898, in-8) ; — *Das Verbrechen als sozialpathologische Erscheing* (Dreiden, 1899, in-8) ; — *Die Gefnngnisarbeit* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Die Zwangserziehung* (Berlin, 1901, in-8), avec Frieda Duensing ; — *La Législation pénale comparée. Le droit criminel des États non européens* (Berlin, 1902, in-8) ; — *Strafrechtliche Aufatze und Vortrage* (Berlin, 1905, 2 vol. in-8) ; — *Die Reform des Strafverfahrens* (Berlin, 1906, in-8) ; — *Strafbemessung im Vorentwurf zu einem deutschen Strafgesetzbuch* (Berlin, 1910, in-8) ; — *Die Reform des Reichsstrafgesetzbuchs* (Berlin, 1910, 2 vol. in-8), avec L. von Bar, A. Graf zu Dohna, R. Frank, E. F. Archrott et autres. Son *Traité de droit pénal allemand* a été traduit en français sur la 7e édition (Paris, 1911-1913, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : M. Arlot, rédacteur à l'*Agence Havas*, mort à Asfeld (Ardennes), le 13 juin ; — Henri Boutet, dessinateur, graveur et illustrateur de nombreux ouvrages, pour lesquels il avait gravé ou lithographié des compositions qui resteront comme de curieux documents sur la vie et la mode féminine de notre temps, parmi lesquels ouvrages nous rappellerons : *Les Modes féminines du* XIXe *siècle (La Plume)* (Paris, 1900, in-4) ; *Un Siècle de Parisiennes* (Paris, 1900) ; *Les Modes féminines au* XIXe *siecle (100 pointes sèches aquarellées au poinçon)* (Paris, 1902) ;

Dix dessins choisis d'Auguste Rodin (Paris, 1904), mort le 9 juin) ; — M. Brulard, professeur au lycée Charlemagne, mort en juin ; — Claude Dalgoutte, doyen de la presse niçoise, fondateur du journal *les Échos de Nice*, mort à 93 ans, le 8 juin ; — Lucien Delabrousse, collaborateur du journal *le Temps*, mort le 31 mai ; — Charles Giraudeau, rédacteur au *Figaro*, sous le pseudonyme de Fitz-Maurice, mort le 7 juin ; — Émile Gratis, professeur au collège d'Espalion, mort le 1er juin ; — le Dr Jean-Baptiste Henrot, professeur à l'École de médecine de Reims, puis directeur de cette école de 1896 à 1906, dont on se rappelle une communication récente lue à l'Académie de médecine où il a décrit une maternité installée dans des bâtiments bombardés journellement et à heure fixe, mort dernièrement à Reims, à l'âge de 80 ans ; — le R. P. Ange Le Doré, supérieur général des eudistes, qui fut l'âme de la résistance aux lois contre les congrégations et à qui l'on doit : *Le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Étude historique* (Paris, 1875, in-12) ; *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte. Première partie : Étude historique ; deuxième partie. Étude théorique* (Paris, 1891, 2 vol. in-8) ; *La Congrégation des eudistes devant le tribunal de la Seine (26 janvier 1904)* (Paris, 1904, in-8) ; *La Persécution. Devoir des catholiques* (Paris, 1905, in-16) ; *Le Sacré-Cœur de Jésus. Son amour d'après la doctrine du bienheureux Jean Eudes* (Paris, 1910, in-12), mort le 10 juin ; — Pierre Ménard, interne des hôpitaux de Paris, auteur de travaux importants sur le bacille diphtérique, sur la tuberculose et sur la grippe, mort le 3 juin ; — Jean-Claude-Alfred Prost, qui a collaboré à la *Revue franc-comtoise* et au *Moniteur des arts* et laisse un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels on peut citer : *Le Marquis de Jouffroy d'Abbans, inventeur de l'application de la vapeur à la navigation* (Paris, 1890, in-8) ; *Le Comte de Ruolz-Montchal, musicien* (Paris, 1890, in-12) ; *Famille d'artistes. Les Thénards* (Paris, 1900, gr. in-8) ; *Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Mgr le Dauphin au musée de Besançon* (Paris, 1905, in-8) ; *Souvenirs de Belgique et de Hollande. Un Dessin de Colyer Édouard* (Paris, 1908, in-16), mort dernièrement à Paris, à l'âge de 73 ans ; — Charles Ravaisson-Mollien, conservateur des sculptures grecques et romaines au Musée du Louvre, auteur de différents ouvrages entre autres : *Les Manuscrits de Léonard de Vinci. Tome VI (et dernier) manuscrit H. de la bibliothèque de l'Institut, A S H 2038 et 2037 de la Bibliothèque nationale, publiés en fac-similés phototypiques, avec transcriptions littérales, traduction française, Avant-Propos et tables méthodiques* (Paris, 1891, in-folio) ; *Conjectures à propos d'un buste en marbre de Béatrix d'Este au Musée du Louvre et Étude sur les connaissances botaniques de Léonard de Vinci*, mort le 30 mai ; — le général de division Paul Peigné, lequel a écrit de nombreuses études militaires, notamment sur *l'Artillerie aérienne*, puis : *Métrographie internationale* (1867, in-18) ; *Formule pratique des télémètres* (1879, in-8) ; *La Topographie automatique* (1881, in-4) et à qui l'on doit la *Boussole alidade* qui d'ailleurs porte son nom, mort à 79 ans, le 3 juin ; — l'abbé Charles Sellier, professeur au collège de Notre-Dame à Guéret, mort le 16 juin.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Oscar Fay Adams, auteur, entre autres ouvrages, de : *A Handbook of English authors* et *A Handbook of American authors*, mort le 31 avril, à North Truro (Massachusetts) ; — John Wallace Baird, professeur de psychologie à Clark University, éditeur de l'*American journal of psychology*, mort à Worcester (Massachusetts), à 47 ans ; — Carl von Bardeleben, professeur à l'Université d'Iéna, médecin

et anatomiste distingué, à qui l'on doit notamment un Atlas d'anatomie topographique, maintes fois imprimé et un *Lehrbuch der systematischen Anatomie des Menschen* (Wien, 1906, 3 vol. gr. in-8), éditeur de l'*Anatomischer Anzeiger*, mort récemment ; — Joseph Barrell, géologue américain, professeur à Yale University, mort le 4 mai, à 50 ans ; — Lyman Frank Baum, auteur de livres pour la jeunesse fort populaires aux États-Unis, mort âgé de 63 ans, le 6 mai, à Hollywood (Californie) ; — le Dr George Hodges, doyen de l'École épiscopale de théologie de Cambridge, Mass., auteur d'ouvrages estimés : *The Episcopal Church* (1889) ; *In this present world* (1896) ; *William Penn* (1899) ; *The Pursuit of happiness* (1906) ; *Religion in a world at war* (1917), et ·, mort à 63 ans, le 27 mai ; — Alexis Anastay Julien, géologue, membre de l'Académie des sciences de New York, auteur de nombreux mémoires géologiques, mort à 79 ans, le 7 mai ; — Lawrence Morris Lambe, paléontologue canadien, membre de la Société royale du Canada, dans les *Mémoires* de laquelle il a publié ses principaux travaux, mort à 56 ans ; — le Dr George William Mould, ancien professeur du cours des maladies mentales à l'Owen's college, Manchester, président de la Medico-psychological association, mort en mars, à 84 ans ; — Hermilio Olóriz, correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, auteur, entre autres ouvrages, de : *Fundamento y defensa de los fueros* (1880, in-8) ; *Rescimen historico del antigue reino de Navarra* (1887, in-8), mort en mai, à Pampelune ; — Abraham Bewor Osborne, libraire antiquaire et généalogiste anglais, mort le 3 mai, à Hampstead, âgé de 72 ans ; — John Thomas Page, collaborateur des *Notes and queries*, et de *The East London Advertiser*, collectionneur d'autographes, mort à Long Itchington, Warwickshire, le 16 mars ; — Charles Brinckerhoff Richards, professeur du génie mécanique à Yale University de 1884 à 1909, mort à 87 ans, le 21 avril ; — Niels Christian Rom, éditeur connu, auteur de *Den danske Husflid* (1871) ; *Haandgerningsbog fœr Ungdomenen* (1875), et de nombreux ouvrages pour la jeunesse, très populaires en Danemark, mort à 80 ans, le 26 avril, à Copenhague ; — Henry Morse Stephens, professeur tour à tour à la Cornell University et à l'Université de Californie, auteur, entre autres ouvrages, de : *History of the French Revolution* (1886-1892, 2 vol. in-8) ; *Principal speeches of the statesmen and orators of the French Revolution* (1892, in-8) ; *The Story of Portugal* (1891, in-8) ; *Albuquerque* (1892, in-8) ; *Revolutionary Europe, 1789-1815* (1893, in-8), mort à 61 ans, le 16 avril, à San Francisco.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 mai, M. Théodore Reinach communique et traduit un fragment d'un dithyrambe de Pindare décrivant une sorte de carnaval de dieux olympiens, récemment découvert en Égypte et publié par MM. Grenfell et Hunt. Ce fragment prouve, contrairement à l'opinion des érudits allemands, que les dithyrambes de Pindare avaient la structure en strophes. — MM Alfred Croiset, Maurice Croiset et Clermont-Ganneau présentent quelques observations — Le 20 juin, M. Haussoullier communique à l'Académie la lettre d'un correspondant faisant connaître que les bibliothèques de l'Université de Beyrouth n'ont pas été gravement éprouvées par les événements. — M. Frantz Cumont communique une lettre de M. Stéphane Gsell, qui a revu récemment à Madaure l'importante dédicace de fidèles de Mà-Bellone, découverte en 1917. Il ressort de cette revision que l'inscription mentionne non des *hastiferi* ou « porte-lance, » mais des *cistiferi* ou « porto-ciste » de la déesse. — M. le comte Durrieu commence la lecture d'une étude sur

les Relations de Léonard de Vinci avec le Français Jean Perréal, qui fut peintre en titre des rois de France Charles VIII, Louis XII et François Ier. L'existence de ces relations est établie par une note autographe de Léonard de Vinci, conservée à Milan. — Le 27, M. Cucq donne lecture de la suite de sa communication sur *Une Tablette à la cire du musée de Leeuwarden*, en Hollande, qui contient une inscripion en lettres cursives donnant le texte d'un acte du Ier siècle de notre ère, par lequel un paysan faisait une convention pour la vente d'un bœuf à un citoyen romain. — M. H. de Castries lit une communication intitulée : *Du nom d'Alhambra* donné au palais des souverains à Merrakech et à Grenade.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 mai, M. Varagnac, conseiller d'État, donne lecture d'une communication sur *les Vues mondiales d'Emilio Castelar*, le plus grand orateur de l'Espagne et son plus célèbre écrivain au XIXe siècle. — Le 7 juin, le Dr Armand Delille, médecin des hôpitaux de Paris, lit un travail où il expose *le Rôle moral des visiteuses dans les dispensaires d'hygiène sociale*. — M. Poulgy lit une communication relative au *Statut arménien du mariage et du divorce*.

Prix. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 6 juin, a décerné le premier prix Gobert (9000 fr.) à M. Ferdinand Lot (*Lancelot en prose*) et le 2e prix (1000 fr.) à M. Philippe Barrey (*Les Origines de la colonisation française aux Antilles*).

— Dans sa séance du 3 juillet, l'Académie française a décerné les récompenses suivantes :

Prix du Budget (poésie) (4.000 fr.), à M. Jacques Debout : *Les Morts fécondes*.

Prix Toirac (4.000 fr.), à M. Marcel Girette : *Le Joueur d'illusions*.

Prix Montyon. Deux prix de 1.500 fr. : à MM. Jean Giraudoux et Jean Saison (ce dernier n'est autre que notre collaborateur M. A. de Tarlé).

Quatre prix de 1.000 fr. : à M. de Caix de Saint-Aymour, Mme Henriette Celarié, MM. Jean-Jules Dufour et de Gibon.

Quatorze prix de 500 fr. : à MM. Arsène Alexandre : *Les Monuments français détruits par l'Allemagne* ; Oscar Havard, notre collaborateur : *Le Prêtre-soldat dans l'histoire* ; Louis Hourticq : *Récits et réflexions d'un combattant* ; Edmond Sée : *Un Cousin d'Alsace* ; Marcel Bloch, le chanoine Alexis Crosnier, Mlle J. Galzy, José Germain, Émile Henriot, Pierre Lasserre, Henri Malo, René Ristelhueber, Georges Gustave-Toudouze, Géo Vallis.

Quinze prix de 300 fr. : à MM. Arnould Galopin : *Sur le Front de mer* ; notre collaborateur Henri Froidevaux : *La Grande Route de l'ancien monde* ; Gabriel Timmory : *Les Kriekenrinckx* ; Mme Génina Clapier, MM. J. Donat et J. Signorel, Martial Drouël, Jacques Fierre, le commandant A. Grasset, Georges Hoog, l'abbé Th. Mainage, Edward Montier, G. de Roux, Mlle A. de Villèle, M. Charles Weimann.

Prix Jutean-Duvigneaux (2.500 fr., morale). Deux prix de 1.000 fr : à Mgr Pierre Batiffol et à M. l'abbé P. Pourrat. — Un prix de 500 fr. à Mgr Kannengieser.

Prix Sobrier-Arnould (2.000 fr., littérature morale). Deux prix de 1.000 fr. : à MM. Jacques Lavoine, mort pour la France (1896-1917) et le sous-lieutenant Eugène Pic.

Prix Furtalo (1.000 fr., littérature utile), à l'ouvrage intitulé : *Un Soldat de France. Lettres d'un médecin auxiliaire, 1914-1917*.

Prix Fabien (3.200 fr., amélioration de la situation morale). Un prix de 1.700 fr. à M. Jean Vic. — Un prix de 1 000 fr. à M. A. Pinard. — Un prix de 500 fr. à M. Alfred Krug.

Prix Charles Blanc (2.400 fr., questions d'art). Deux prix de 1.000 fr. : à notre collaborateur M. André Pératé : *Sienne*, et à Mgr Landrieux. — Un prix de 400 fr. à M. Alfred Bel.

Prix Davaine (1.500 fr., prose), à M. Raymond Jubert : *Verdun*.

Prix Dodo (800 fr., actes de vertu ou de courage). Un prix de 600 fr. à M. J. Aulneau. — Un prix de 200 fr. à M. de Montmorillon.

Prix de Jouy (1.400 fr., étude de mœurs actuelles). Deux prix de 500 fr., à M. Robert Guillou : *La Française dans ses quatre âges* et à Mme Marguerite Comert. — Un prix de 400 fr. à M. Charles-Maurice Chenu.

Prix Jules Favre (1.000 fr., œuvre de haute littérature faite par une femme), à Mme Marguerite Combes : *Hélène enchaînée*.

Prix de Joest (2.000 fr., ouvrage utile au bien public). Partagé également entre MM. Albert Cassagne et Gabriel-Tristan Franconi.

Prix Thérouanne (4.000 fr., travaux historiques). Troix prix de 1.000 fr. : à MM. Julien Rovère, l'abbé A. Sachet et Ph. Sagnac. - Deux prix de 500 fr. : à MM. l'abbé Ferdinand Gaugain et Marc de Villiers.

Prix Thiers (2.800 fr., littérature et travaux historiques). Un prix de 1.800 fr. à M. A. Gérard ; un autre de 1.000 fr. à M. Frédéric Barbey.

Prix Bordin (3.000 fr., haute littérature). Partagé également entre MM. Albert Cherel et Émile Ripert.

Prix Marcellin Guérin (5 000 fr., tous genres de littérature). Deux prix de 1.000 fr. à MM. René Lote et Georges Maspero. — Six prix de 500 fr. : à MM. Th. Delmont, Albert Mahaut, l'abbé G. Mugnier, l'abbé J. Pasquier, André Soulange-Bodin et Paul Vergnet.

Prix J.-J. Weiss (1.000 fr., ouvrage en prose de pur style classique), à M. Camille Mauclair : *Charles Baudelaire*.

Prix Saintour (3.000 fr., étude de notre langue), à M. A.-M. Foulet : *Le Roman de Renart*.

Prix Langlois (1.200 fr., traduction d'un ouvrage), à Mlle Odette Raimondi Matheron : *Alan Seeger, le poète de la Légion étrangère*.

Journées grégoriennes de Lourdes. — Le goût des chants liturgiques se répand assez, grâce à Dieu, en France pour que l'on puisse espérer que les « journées grégoriennes » qui sont organisées à Lourdes pour les 26, 27 et 28 août par la Société des amis du grégorien seront fréquentées et auront un plein succès. Elles auront « un caractère d'enseignement et de démonstration avant tout pratiques et ne comporteront pas de discussion sur des questions d'école ou d'ordre scientifique. Le premier jour, Dom Lucien David fera une conférence sur l'art grégorien et la prière chantée et M. l'abbé Los place une communication sur le chant grégorien, chant éminemment populaire ; le 28, M. le chanoine Marty présentera un rapport sur l'état présent du chant sacré en France. Des auditions de musique grégorienne, une exposition des éditions françaises et belges de chant sacré complètent le programme de cette intéressante réunion à laquelle on peut obtenir une carte d'entrée pour 1 fr. 50. Le compte rendu sera publié en octobre, au prix de souscription de 2 fr. (S'adresser à M. le chanoine Marty, évêché de Perpignan).

Paris. — Les *Vingt-sept lettres inédites de Catherine de Médicis*, que M. Baguenault de Puchesse vient d'imprimer dans le *Bulletin philologique et historique [jusqu'à 1715]* du Comité des travaux historiques, année 1917 (Paris, Impr. nationale, 1919, in-8 de 32 p.), apportent un très utile complément à l'énorme correspondance de la Reine-Mère, dont notre très distingué collaborateur, après M. de La Ferrière, a publié dans la *Collection*

de Documents inédits, les derniers volumes. Ces lettres, qui viennent de sources bien diverses, tirées de collections publiques et de collections privées, et qui se répartissent sur une période de trente-cinq ans, de 1552 à 1587, ajoutent bien des détails intéressants sur des faits et des personnages jusqu'ici imparfaitement connus. Particulièrement importantes sont les quatre longues lettres adressées à Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf-sur-Cher, ambassadeur en Angleterre (n. 23 à 26 de cette série). Ces nouvelles lettres de Catherine sont précédées de substantiels éclaircissements historiques, et accompagnées d'une annotation pleinement satisfaisante dans sa sobriété.

— Nous avons signalé en son temps le travail considérable consacré par M. Albert Isnard à J.-N. Delisle. M. Henry Omont a retrouvé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale des lettres dans lesquelles l'illustre astronome et géographe donnait au comte de Maurepas et à l'abbé Bignon des détails sur ses travaux en Russie, qui complètent et précisent sur certains points ce que nous en connaissions par l'étude de M. Isnard : *Lettres de J.-N. Delisle au comte de Maurepas et à l'abbé Bignon sur ses travaux géographiques en Russie (1726-1730)*. (Extrait du *Bulletin de la section de géographie du Comité des travaux historiques*, 1917. Paris, Imprimerie nationale, 1919, in-8, de 39 p.).

— Désireux d'étendre autant que possible le bénéfice de leur expérience, des conférenciers maîtres en l'art de la parole ont réuni dans une courte brochure intitulée : *Pour parler en public* (Paris, Berger-Levrault, s. d., petit in-12 de 28 p. Prix : 0 fr. 75) les conseils les plus pratiques et les plus utiles à quiconque a le désir ou le devoir de conquérir, d'entretenir et d'intéresser un auditoire.

— Trop de fidèles, hélas ! croient pouvoir se dispenser de donner leur cotisation au denier du culte, oubliant qu'il ne s'agit pas là d'une aumône surérogatoire, mais d'une dette et d'une stricte obligation de justice : on ne saurait trop recommander par conséquent la diffusion du tract publié sur ce sujet par M. Jean Guiraud : *Le Denier du clergé, un devoir urgent* (Paris, Œuvre des tracts, 5, rue Bayard, 1919, gr. in-8 de 2 p., 0 fr. 25 les 15 ; 1 fr. 50 le cent ; 10 fr. le mille).

— Aux esprits préoccupés des reconstructions nécessaires, l'évêque de Châlons, Mgr Tissier, montre que le Seigneur Jésus est le seul guide des consciences et des vertus : c'est le sujet de sa lettre pastorale intitulée : *Sur les pas du Maître* (Châlons-sur-Marne, impr. du *Journal de la Marne*, 1919, in-8 de 36 p.). On y retrouve l'éloquence et le sens de l'opportunité qui distinguent les œuvres du zélé prélat et lui assurent l'audition de ses contemporains, même les moins attentifs.

— La librairie de la Bonne Presse fait paraître le 22e volume de l'*Annuaire pontifical catholique* rédigé par Mgr Albert Battandier (1919, in-8 de 872 p., avec 178 illustrations. Prix : 10 fr.). Aux listes très détaillées et très soigneusement mises à jour de cardinaux, archevêques, évêques et prélats, on a joint des particularités intéressantes sur les diocèses et missions, sur les sanctuaires et pèlerinages, et sur l'état actuel des ordres religieux. Un article fort savant et très richement illustré est consacré aux armoiries épiscopales. Enfin, comme les volumes précédents, celui-ci donne, à la suite de l'article relatif à chacune des Congrégations romaines, une analyse des principales décisions rendues au cours de l'année écoulée. Cette publication, dont l'éloge n'est plus à faire, rendra de grands services non seulement aux prêtres, mais aux bons catholiques désireux de se tenir au courant de la vie extérieure de l'Église,

— Depuis le 21 juin dernier, trois grands périodiques : *le Monde illustré*, la *Revue française* et la *Revue du foyer* ont fusionné, dans le but, dit un programme que nous avons sous les yeux, « d'édifier une maison puissante. Les familles françaises posséderont là une publication d'une irréprochable tenue morale et d'une incomparable valeur artistique et littéraire. M Henry Bordeaux, de l'Académie française, écrira, en tête de chaque numéro, une chronique de la *Vie française*. M. Antoine Redier, qui conduisait au succès, quand la guerre a éclaté, sa belle *Revue française*, donnera chaque semaine un *Courrier de Paris*. Ce magnifique périodique, où l'actualité sera amplement représentée par l'image et par des articles, publiera « in-extenso toutes les conférences du *Foyer*. La Société du Foyer va prendre désormais une immense extension et ses conférences dépasseront, par l'attrait des sujets, l'éminente qualité des orateurs, la haute inspiration française du programme, tout ce qui a été fait jusqu'ici. » Un soin extrême sera apporté au choix des romans. Pour débuter, l'on a fait une place aux premières pages d'une œuvre, captivante au plus haut point, de M. G. Lenotre : *La Femme sans nom*. Il serait vraiment trop long d'insister, par le détail, sur ce que l'on trouve dans les six premiers numéros parus depuis la fusion. La Partie technique du *Polybiblion* en insérera d'ailleurs régulièrement les sommaires. — Le prix de l'abonnement annuel est de 72 fr. Toutefois des abonnements de six mois (1er juillet-31 décembre 1919) seront acceptés, à titre exceptionnel, pour les membres de la Société bibliographique, au prix réduit de 30 fr. D'une manière générale, on peut demander un abonnement d'un an, de six mois ou de trois mois et même, si on le préfère, souscrire un abonnement d'une année payable à raison de six francs par mois (Paris, 13, quai Voltaire, VIIe arr.) — Nous souhaitons cordialement le plus grand succès, très légitime d'ailleurs, au nouveau *Monde illustré*, transformé, agrandi, complété par la *Revue française* et le *Foyer*.

— La librairie Gauthier-Villars vient de lancer la 1re livraison d'un périodique mensuel de grand format (32 centimètres sur 25 1/2), uniquement consacré aux choses de l'air et intitulé : *L'Aéronautique*. Publiée avec la collaboration de la Direction aéronautique militaire et maritime, luxueusement éditée, abondamment illustrée, elle contient une partie documentaire, une partie historique et une partie technique. De l'*Avertissement* placé en tête du premier no, nous extrayons les lignes suivantes : « La revue *l'Aéronautique* s'adresse à tous. Les constructeurs, tous les ingénieurs ont besoin d'être tenus sans cesse au courant des perfectionnements que chaque jour apporte. Les pilotes ont besoin de savoir quels horizons nouveaux ils vont avoir à franchir Le public a besoin de comprendre à quelle œuvre immense se dévouent victorieusement les ingénieurs, les aéronautes et les pilotes, et ce travail ne sera pas la moindre utilité de la revue de *l'Aéronautique* (Paris, 55, rue des Grands-Augustins, VIe arr. — Abonnements : France, 40 fr. ; Union postale : 50 fr. ; le no 3 fr. 50).

— Toujours intéressant, le *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*. Voici son no XCIX, no 8 du tome IX (1er trimestre 1919, gr. in-8, paginé 229-260, à 2 colonnes). Il renferme les articles ou études ci-après ; *Léon Lecerf*, par M. Louis Batcave (p. 229) ; — *Marie-Antoinette à Bagatelle*, par Mme Marguerite de Saint-Genès (p. 230-236, avec 3 portraits) ; — *Une Œuvre militaire belge peu connue du* XVIe *arrondissement*, par M. A. L'Esprit (p. 236-237) ; — *Le Mesmérisme à Passy au* XVIIIe *siècle*, par M. le Dr E. Chatelain (p. 238-249) ; — *Ce que coûtait un soldat de la milice au village d'Auteuil* (en 1690, sous le régime des milices provinciales), par M. Louis

Batcave (p. 249-251) ; — *Le Grand Adversaire de la musique allemande au* XVIII*e siècle. Piccinni*, par M. C. Leroux-Cesbron (p. 251-260). A travers ce numéro sont jetées des notes curieuses ou instructives : *Le Sens du mot « hôtel »* ; *Vente après décès de M. Gruel, de Passy ; Maison d'éducation « géométrique » à Chaillot* (1791) ; *Madrid et la Muette* ; *Offre d'un valet de chambre d'espèce rare* (un Allemand, 1780) ; *Horace et J. Janin : Tibur et Passy*).

— La Bibliothèque de la mairie du VII*e* arrondissement avait publié son catalogue en 1904 ; elle y avait joint en 1908 un supplément, malheureusement tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires. Sous l'impulsion féconde de M. Coyecque, le bibliothécaire actuel, M. J. Vacquier, a rédigé un nouveau catalogue mis au point et d'après les nouveaux principes. M. Vacquier indique la manière dont, à son sens, doit s'opérer peu à peu le rajeunissement et le renouvellement de cette bibliothèque, dans laquelle actuellement l'histoire et les romans tiennent la première place : *République française. Mairie du VII*e *arrondissement (116, rue de Grenelle). Bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile. Catalogue* (Paris, impr. de C. Pailhé, 1918, in-12 agenda de xx-323 p.).

— La liste pour 1919 des nouvelles acquisitions des bibliothèques municipales ne comporte pas moins de 523 ouvrages, qui, d'une manière générale, nous paraissent assez bien choisis. Le catalogue en a été dressé par M*lle* Louise-Marie Ferré : *Préfecture de la Seine. Bibliothèques municipales de Paris. Liste de nouvelles acquisitions année 1919* (Paris, impr. Plon-Nourrit et C*ie*, 1919, in-8 agenda de XIV p. et 127 pl. et la table paginée 128-135, avec planche). M. Ernest Coyecque y a mis en guise d'Introduction, quelques considérations judicieuses qui exposent une doctrine des achats, et M. G.-E. Bertin y a joint en guise d'appendice une *Liste d'ouvrages de fond concernant la musique*. L'auteur précise nettement que, sans prétendre dresser une liste critique il a voulu « seulement indiquer ce qui, à notre avis, constitue le nécessaire. » Et sa liste sera certainement pour le bibliothécaire un guide précieux.

Anjou. — S. É. le cardinal Luçon est un fils de la Vendée angevine, qui s'enorgueillit justement d'avoir donné le jour à l'éminent et courageux prélat. Notre collaborateur M. H. Baguenier Desormeaux, dans l'excellente esquisse qu'il nous offre de cette belle figure (*Études vendéennes, notes d'un vieux chercheur. Un grand Vendéen des temps présents : S. É. le cardinal Luçon, archevêque de Reims*. Fontenay-le-Comte, Lussaud, 1919, in-8 de 92 p., avec portrait. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*) se plaît à souligner les liens qui rattachent le grand cardinal à la petite patrie à laquelle il est demeuré attaché de tout son cœur, à laquelle il est fier d'appartenir et dont il est bien un des types les plus représentatifs. Mais M. Baguenier Desormeaux n'oublie pas dans quel relief la guerre a mis cet humble prêtre qui a toujours repoussé comme une charge trop lourde les honneurs dont on l'a comblé, mais que la grâce de Dieu a toujours élevé à la hauteur de toutes les tâches qu'il a dû assumer, et une bonne partie de son mémoire est consacrée au rôle admirable de Mgr le cardinal archevêque de Reims pendant le cataclysme qui a trop longtemps bouleversé la France.

Bretagne. — M. Le Guennec, malgré sa mobilisation, a continué à étudier les localités du Finistère, leurs archives et ce qui leur reste d'anciens souvenirs. *Les Archives de Lesquifpion et l'archiviste breton Jean-François Le Clech* (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère* et tirage à part, in-8 de 14 p.), donnent de très intéressants détails, malheureusement trop sou-

vent émaillés d'erreurs typographiques qui en rendent la lecture difficile. *Une Excursion archéologique dans la commune de Guimaëc* (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XLV et tirage à part. Quimper, impr. Cotonnec, 1918, in-8, de 66 p. avec carte) fournit une très sérieuse étude archéologique et historique de cette commune, de ses vieux logis, même de ceux qui sont aujourd'hui disparus et des familles qui les ont possédés. C'est une contribution particulièrement utile à l'étude si attachante de cette Bretagne que nous connaissons si mal encore. Souhaitons que l'auteur continue ses voyages de découverte.

Limousin. — Dans *les Communes limousines et les Anglais au moyen âge* (Limoges, impr. Ducourtieux et Gout, 1918, in-8 de 28 p. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*), M. Paul Ducourtieux, — estimant qu' « au moment où la France et l'Angleterre sont étroitement unies, où leurs armées combattent ensemble pour chasser les Austro-Allemands, il peut paraître intéressant de montrer les excellents rapports qui existaient entre les communes limousines et les Anglais, au moyen âge », — raconte ce qui s'est passé, dans cet ordre de choses, de 1180 à 1372 dans diverses communes du Limousin, principalement à Limoges (cité et château), à Saint-Léonard, Saint-Junien et Brive. Et il conclut que les « communes limousines agissaient moins par patriotisme que par intérêt dans leurs actes de soumission » et qu'enfin « le jour où l'idée de patrie s'est développée, chez ces communes, elles ont contribué à chasser les Anglais avec la même fermeté qui leur avait fait repousser les offres de Charles V, lorsqu'elles étaient liées au roi d'Angleterre par leur serment de fidélité. »

Maine — Les trois études qui composent le premier fascicule du tome XXXIX de la deuxième série du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, qui correspond au tome XLVII de la collection (Le Mans, impr. Monoyer, 1919, in-8 de 80 p.) se rapportent à des sujets scientifiques. En voici l'indication : *Note sur la flore du marais de Louzier, à Assé-le-Boisne, par MM. l'abbé Letacq et Ed. Gerbault* (p. 13-20) ; — *Excursions mycologiques faites en 1917 et 1918 dans le nord du département de la Sarthe*, par M. Letacq (p. 21-46) ; — *Guide paléontologique pour les terrains de la Sarthe. Brachiopodes jurassiques*, par M. de la Bouillerie, (p. 49-80). A noter aussi deux poésies : *Le 75*, par M. Renard et *Chopin*, par M. Bouvier.

Poitou — M. Edmond Béraud est un journaliste toujours sur la brèche depuis quarante années au moins, serviteur passionné de nos traditions nationales. « Avant de rejoindre ses aïeux dans la terre où ils reposent, » il a voulu « fixer l'histoire de sa famille issue de cette vieille bourgeoisie rochelaise dont l'empreinte a été ineffaçable. » Et, de fait, dans l'étude qui nous occupe sur *Une Famille rochelaise et bas-poitevine* (*Revue du Bas-Poitou* et tirage à part, Fontenay-le-Comte, H. Lussaud, 1919, in-8 de 51 p.) nous trouvons une notice très suffisamment objective des lignées d'où il est sorti. Les Alquier, qui de La Rochelle étaient venus se réfugier en Bas-Poitou, en 1620, puis donnèrent à leur cité d'origine des maires, des magistrats municipaux, un député de Versailles à la Convention, qui devint un diplomate remarquable, un amiral. Les Béraud, originaires de Sijournais, en Bas-Poitou, et dont le premier connu est Nicole Béraud, l'humaniste du début du XIVe siècle, le célèbre ennemi de la Sorbonne ; dont les descendants ont gardé la belle vaillance dans la défense des convictions politiques et religieuses qui sont leur honneur. Il faut souhaiter que partout voient le jour des monographies familiales comme celle-ci.

Espagne. — Professeur d'histoire à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Valence, M. José Deleito y Piñuela, dans le discours par lequel il a ouvert les cours de l'année scolaire 1918-1919, a prononcé un véritable et éloquent réquisitoire contre l'enseignement de l'histoire tel qu'il est formulé et imposé par les programmes universitaires espagnols : *Universidad literaria de Valencia. Discurso inaugural del ano academico de 1918 à 1919. La Ensenanza de la historia en la Universidad espanola y su reforma posible* (Valencia, tipografia moderna á cargo de Miguel Gimeno, 1918, gr. in-8 de 167 p.). Le peu ou le manque de préparation historique des jeunes gens qui sortent des écoles secondaires, la façon incohérente dont sont rédigés les programmes, l'obligation pour le professeur de faire des cours tout à fait généraux lui ôtent à peu près toute possibilité de former ses élèves au travail scientifique et de donner à son enseignement ce caractère d'enseignement supérieur qui convient à des cours d'Université. M. Deleito y Piñuela, qui étudie le problème depuis des années, ne pense pas cependant qu'il soit insoluble, et il propose tout un plan de réformes qui permettraient de relever l'enseignement des Universités espagnoles, au point de vue de l'histoire, à un niveau plus élevé. Livre à lire et à méditer.

— Avec l'année 1919 a commencé de paraître à Madrid une revue mensuelle, dont le titre est celui même qu'a porté, il y a quelques années, un recueil international dirigé par M. Paul Bourget. La *Cosmopolis* espagnole (Madrid, Sociedad española de libreria. Prix : 24 fr. par an) a pour directeur le maître écrivain Gómez Carrillo. Comme l'indique son titre même, elle a un caractère cosmopolite, en ce sens que, par des traductions d'écrivains étrangers, elle ouvre largement l'esprit de ses lecteurs à la connaissance du monde extérieur. C'est là un de ces organes qui peuvent le mieux contribuer à rapprocher les peuples par la compénétration mutuelle, et l'on ne saurait trop en recommander la lecture à tous ceux qui comprennent cette belle langue espagnole. En France particulièrement, dans ce pays qui a contracté tant de liens intellectuels avec l'Espagne et dans lequel à une époque où la plupart des hommes polis lisaient l'espagnol, il est souhaitable que *Cosmopolis* trouve beaucoup de lecteurs, et aide à faire revivre les traditions d'antan.

Italie. — Nous recevons de la librairie Colitti et fils, de Campobasso, deux nouveaux fascicules de la *Collana di conferenze e discorsi* (numéros 56 et 57). Le premier a pour auteur M. Giuseppe Magliano, et pour titre : *La Rinascita dell'anima* (1919, in-8 de 28 p.). C'est là la reproduction d'une conférence donnée à l'Université populaire de Campobasso, le 5 août 1917. M. Magliano y analyse la crise actuelle de la conscience, dans toutes les classes de la société, il en recherche les causes et en note les effets dans la poésie et dans les arts. A l'anarchie morale issue, d'après lui, du romantisme, il oppose l'esprit de sacrifice individuel et collectif suscité par la guerre mondiale. Quelques-unes des idées exprimées par l'auteur appelleraient certaines réserves. — Avec M. le professeur Vittorio G. Gualtieri, nous passons dans le domaine de la pure littérature. L'auteur traite en 40 pages (1919), du romantisme calabrais (*Sul Romantismo calabrese*). Commentant et, à l'occasion, rectifiant quelques passages de *la Letteratura italiana nel secolo XIX*, de Francesco De Sanctis, M. Gualtieri définit le caractère particulièrement violent de ce romantisme, qui contraste avec le romantisme conventionnel de l'école napolitaine, et qui n'a pas donné, pour des raisons exposées ici avec un certain développement, tous les fruits qu'on pouvait en attendre. Domenico Mauro, Campana, Padula, les principaux de

ces poètes calabrais, sont bien ignorés du public français ; on aurait souhaité trouver, dans la brochure de M. Gualtieri, un plus grand nombre de renseignements précis les concernant.

États-Unis. — Nous avons reçu un mémoire de M. Ed. W. Berry, extrait du *Bulletin* 103 de la *Smithsonian Institution United States National Museum*, (Washington, Government printing office, 1918) intitulé : *Contributions to the geology and paleontology of the canal zone, Panama, and geologically related areas in Central America and the West Indies* (in-8, p. 15 à 40 et planches 12 à 18). M. E. W. Berry a pu étudier la flore fossile de la zone du canal de Panama d'après des échantillons des espèces suivantes : *Palmoxylon palmacites* Stenzel (Palmiers) ; *Ficus culebrensis*, sp. nov. (Moracées) ; *Gualleria culebrensis*, sp. nov. (Anonacées) ; *Myristicophyllum panamense*, sp. nov. (Myristicacées) ; *Taenioxylon multiradiatum* Felix (Légumineuses) ; *Inga oligocenica*, sp. nov. (Légumineuses) ; *Cassia culebrensis*, sp. nov. (Légumineuses) ; *Hiraea oligocenica*, sp. nov. (Malpighiacées) ; *Banisteria praemuntia*, sp. nov. (Malpighiacées) ; *Hieronymia Lehmanni* Engelhardt ? (Euphorbiacées) ; *Schmidelia bejucensis*, sp. nov. (Sapindacées) ; *Mespilodaphne culebrensis*, sp. nov. (Lauracées) ; *Calyptranthes galunensis*, sp. nov. (Myrtacées) ; *Melastomites miconioides*, sp. nov. (Mélastomacées) ; *Diospyros Macdonaldi*, sp. nov. (Ebénacées) ; *Rondeletia Goldmani*, sp. nov. (Rubiacées) ; *Rubiacites ixoreoides*, sp. nov. (Rubiacées) ; plus quelques fragments de Fougères et de Palmiers. Ce qui représente la détermination de 14 espèces nouvelles. D'après cet ensemble et l'absence de plantes de montagnes et de rivages bas et vaseux, l'auteur suppose que la flore tertiaire de la région de l'isthme de Panama devait avoir le caractère de la végétation tropicale humide et devait recouvrir un pays de basses collines.

Publications nouvelles. — *Apologétique chrétienne. La Révélation. L'Église*, par l'abbé L. Duflot (in-12, Téqui). — *La Sainte Eucharistie*, par l'abbé Jean Ramel (in-12, Téqui). — *Aux pieds du Maître. Méditations eucharistiques*, par A.-L. Masson (in-12, Vitte). — *Le Maître est là et il t'appelle. Visites au Saint Sacrement*, par A.-L. Masson (in-12, Vitte). — *Méthode d'interprétation, et sources en droit privé positif, essai critique*, par F. Geny (2 vol. gr. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence. — *Les Dommages de guerre, guide pratique*, par A. Pavie (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Le Travail intellectuel et la volonté*, par J. Payot (in-8, Alcan). — *L'Énergie spirituelle*, par H. Bergson (in-8, Alcan). — *L'Idéal moral du matérialisme et la Guerre*, par J.-L. de Lanessan (in-16, Alcan). — *Essai sur l'évolution du règne animal et la formation de la société*, par M. Bedot (in-16, Alcan). — *L'Émulation et son rôle dans l'éducation, étude de psychologie appliquée*, par F. Queyrat (in-16, Alcan). — *Psychiâtrie de guerre, étude clinique*, par A. Porot, et A. Hesnard (in-16, Alcan). — *La Femme chez les garçons*, par J. Galzy (in-16, Payot). — *Les Forces à régler. L'Argent et la Richesse*, par G. Deherme (in-18, Grasset). — *Problèmes économiques d'après guerre*, par L. de Launay (in-18, Colin). — *Essai sur la politique douanière de la France*, par *** (in-16, Payot). — *Contribution à l'étude des blocus nouveaux*, par J. Alessandri (in-8, de Boccard). — *Les Maladies de l'esprit et les asthénies*, par le Dr A. Deschamps (in-8, Alcan). — *Les Médications psychologiques*, par le Dr P. Janet. T. I (gr. in-8, Alcan). — *Cours d'enseignement ménager agricole*, par Mlle de Chènelette (in-12 cartonné, Vitte). — *L'Organisation scientifiques des usines*, par Lefort-Lavauzelle (in-12, Charles-Lavauzelle). — *Les Maladies du papier piqué*, par P. Sée (gr. in-8, Doin). — *Auguste Rodin. L'Art*, entre-

tiens réunis par P. Gsell (in-16, Grasset). — *La Chanson de Roland*, trad. par H. Chamard (in-18, Colin). — *Les Ronces du cœur*, par E. Pasquier (in-12, Sansot). — *Néron*, drame en 4 actes, en vers, par A. Grivet (in-16, Perrin). — *Une Honnête Femme*, par H. Bordeaux (in-16, de Boccard). — *La Brûlure*, par A. Daverne (in-18, Albin Michel). — *Le Fléau, roman social du temps de guerre*, par A. Godard (in-16, Perrin). — *Jan Swalue*, par H. Davignon (in-16, Plon-Nourrit). — *Ninette infirmière*, par T. Trilby (in-16, Plon-Nourrit). — *Titote*, par M. Morel (in-16, Plon-Nourrit). — *La Terre restauratrice*, par le vte de Roquette-Buisson et Marcel-A. Hérubel (in-16, Payot). — *Pour marier Colette*, par J. Nesmy (in-18, Grasset). — *Le Rhin historique et légendaire*, par A. Marty (in-18, Grasset). — *Ni ange, ni bête*, par A. Maurois (in-18, Grasset). — *Aphrodite couronnée*, par G. Mareschal de Bièvre (in-18, Grasset). — *Le Sang*, par C. Briand (in-18, la Renaissance du Livre). — *Contes de l'arrière*, par R. Stoupan (Maison française d'art et d'édition). — *La Torpille souterraine*, par R. Duny et M. Leleux (in-12, Bonne Presse). — *L'Œuvre poétique de Albert Samain (1858-1900)*, par F. Gohin (petit in-8, Garnier). — *Hors d'œuvre*, par G. de la Fouchardière (in-16, Payot). — *De qui est-ce ?* (in-16, Crès). — *Hebbel, sa personnalité et son œuvre lyrique*, par L. Brun (in-8, Alcan). — *Le Culte des héros chez les Grecs*, par M. P. Foucart (gr. in-4, C. Klincksieck). — *Les Luttes présentes de l'Église*, par Y. de la Brière. 4e série (*janvier 1916-décembre 1917*) (in-8, Beauchesne). — *Histoire de la Grande Guerre*, par V. Giraud. 2e partie (in-8, Hachette). — *Histoire de la guerre, par les combattants (août 1914-juin 1916)*, par P. Ginisty et capne M. Gagneur (2 vol. in-18, Garnier). — *La Grande Guerre sur le Front occidental. IV. Les Batailles de Lorraine (23 août-13 septembre 1914)*, par le général Palat (in-8, Chapelot). — *Le Revers de 1914 et ses causes*, par le lieut-colonel de Thomasson (in-12, Berger-Levrault). — *Foch le vainqueur de la guerre*, par R. Recouly (in-16, Hachette). — *Un type d'officier français. Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves (1877-1918)*, par L. Gillet (in-16, Perrin). — *Du Séminaire au champ de bataille. Yves de Joannis (1894-1914)*, par T. Catta (in-16, Plon-Nourrit). — *Trois Mois au premier corps de cavalerie*, par E. Letard (in-16, Plon-Nourrit). — *Le 201e d'infanterie en campagne (1914-1918)* (in-16, Jouve). — *Le Sang de France, récits de guerre d'un officier de troupe. 1914-1918*, par M. Laurentin (in-16, Bloud et Gay). — *Le Chemin des Dames, carnet d'un territorial*, par A. Bessières (in-12, Bloud et Gay). — *Mon Sac, réflexions d'un soldat de la Grande Guerre*, par J. Fleurier (in-12, Éditions de « Foi et Vie »). — *Croix et cocarde*, par M. de la Boulaye (in-16, Plon-Nourrit). — *Dans un camp de prisonniers français en Allemagne*, par Une infirmière française (in-16, Bloud et Gay). — *Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine*, par L. Madelin (in-16, Hachette). — *Terres devastées et cités mortes*, par N. Roger (in-12, Éditions de « Foi et Vie »). — *En ligne. L'Église de France pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, par F. Rouvier (petit in-8, Perrin). — *Paroles françaises*, par A.-D. Sertillanges (in-16, Bloud et Gay) — *Témoignage d'un neutre. Les Allemands en Belgique, 1914-1918*, par F. Quiroya (in-16, Belin). — *La Roumanie dans la guerre et dans la paix*, par N. Basilesco (2 vol. in-16, Alcan). — *La Révolution russe*, par G. Anet. T. IV (in-16, Payot). — *Les Partis politiques et la Révolution russe*, par G. Demorgny (in-16, Payot). — *L'Industrie russe et la Révolution*, par L. Labry (in-16, Payot). — *Vers la catastrophe russe. Lettres de Pétrograd au journal « L'Humanité » (octobr*

1917-février 1918), par B Kritchewsky (in-16, Alcan). — *Histoire des Serbes de Hongrie*, par Y. Radonitch (in-16, Bloud et Gay). — *Le Monde oriental et le Problème de la paix*, par Basribeg de Dukagjin (in-16, Perrin). — *Le Japon pendant la guerre européenne, 1914-1918*, par M. Ribaud (in-12, Lethielleux). — *Une Politique de la construction après la guerre. Travaux publics et bâtiment*, par G. Hersent (in-8, Payot). — *La Troisième Guerre punique. La Revanche de la Culture*, par E.-R. Wagner (in-8, Alcan). — *Un Grand Ministre de la marine. Colbert* (*1619-1683*), par C. de la Roncière (in-16, Plon-Nourrit). — *Marie-Antoinette et l'Agonie de la Royauté*, par Imbert de Saint-Amand (in-12, Lethielleux). — *Danton et la paix*, par A. Mathiez (in-18, la Renaissance du Livre). — *Histoire de Lorraine*, par R. Parisot. T. I (in-8, Auguste Picard). — *Jean-Jacques Rousseau. De l'Ile de Saint-Pierre à Ermenonville* (*1765-1778*), par L. Ducros (gr. in-8, de Boccard). — *Émile Ollivier, sa jeunesse, d'après son Journal et sa correspondance*, par M.-T. Ollivier (in-18, Garnier). — *Le Gouvernement et le Parlement*, par H. Leyret (in-16, Alcan). — *Le Renouveau catholique. Les Jeunes avant la guerre*, par L. Rouzic (in-12, Téqui). *Les Vies nécessaires*, par G. Maze-Sencier (in-16, Marcel Rivière). — *L'Appel de la terre* (*1915-1918*), *par François Leterrien*, par J.-H. Ricard (in-8, Payot). — *Créer*, par É. Herriot (2 vol. in-16, Payot). — *L'Allemagne des Hohenzollern, 1415-1918*, par J.-E. Spenlé (in-12, Berger-Levrault). — *Le Banat*, par Y. Radonitch (in-16. Bloud et Gay). — *La Batchka*, par Y. Radonitch (in-16, Bloud et Gay). — *Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes*, par S. Stanoyévitch (in-16, Bloud et Gay). — *L'Armée américaine dans le conflit européen*, par le lieut.-col[el] de Chambrun et le cap[ne] de Marenches (in-8, Payot). — *Histoire des États-Unis d'Amérique* (*1765-1865*), par E Channing ; trad. par G. Guillemot-Magitot (petit in-8, Colin). — *Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à la plus parfaite Société des nations*, par J. Brown Scott ; trad. par A. de Lapradelle (in-8, Bossard). — *The Energy Resources of the United States : A field for Reconstruction*, by C. G. Gilbert and J. E. Pogue (in-8, Washington, Government printing office). — *The Labor Law of Maryland*, by M. H. Lauchheimer (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *Catalogue of materials in the archivo general de Indias for the history of the Pacific Coast and the American Southwest*, by C. E. Chapman (Berkeley, University of California Press).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau, Luçon.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

AVIS A NOS AMIS ET ABONNÉS

Jusqu'à présent, le Polybiblion, *dont les frais s'étaient sensiblement accrus depuis 1915, avait pu, en réduisant de 12 à 8 le nombre de ses livraisons annuelles, maintenir ses prix d'abonnement; mais une récente et formidable augmentation du coût d'impression, résultat de loi dite des 8 heures, qui a frappé tant d'organisations, oblige l'Administration de la Revue à relever ces prix pour l'année 1920. Assurément cette augmentation est bien loin d'être proportionnée aux charges nouvelles auxquelles nous devons faire face ; mais le* Polybiblion, *qui est une nécessité hautement reconnue pour les travailleurs intellectuels, ne compte plus, depuis la guerre, ses sacrifices. Nul, parmi nos abonnés, si fidèles en tous temps, ne refusera de nous continuer ses sympathies et son concours.*

Voici donc les nouveaux tarifs d'abonnement, aussi modérés que nous avons pu les établir, qui seront appliqués à partir de 1920, avec l'espoir qu'ils ne dureront pas.

Partie littéraire seule :	*France,*	*25 fr.* —	*Étranger,*	*26 fr.*
Partie technique seule :	—	*20 fr.* —	—	*21 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*30 fr.* —	—	*32 fr.*

En ce qui concerne les membres de la Société bibliographique, qui bénéficient d'un tarif de faveur, les prix d'abonnement sont les suivants :

Partie littéraire seule :	*France.*	*22 fr.* —	*Étranger,*	*23 fr.*
Partie technique seule :	—	*18 fr.* —	—	*19 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*27 fr.* —	—	*29 fr.*

En résumé, le suppplément temporaire *demandé à chacun de nos abonnés ne s'élève qu'à la somme modique de 10 fr. par catégorie d'abonnement.*

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

La Guerre de libération 1914-1918, par le général Zurlinden. Paris, Hachette, 1919, 2 vol. in-16 de xiv-238 et 240 p. — Prix : 7 fr.

Nous avons dit ici même, à mainte reprise, combien il était malaisé d'écrire l'histoire d'une guerre en cours, combien un récit ainsi entrepris avant l'heure demeurait nécessairement tronqué et incomplet, fatalement erroné, inexact faute de documents authentiques, sincères, désintéressés. Si l'on songe que, pour les guerres du premier Empire, la vérité entière n'est pas sortie encore des archives historiques de notre ministère de la guerre, on peut juger de la part d'authenticité, d'exactitude que peut présenter la narration des événements militaires de 1914-1918. Est-ce à dire que nous devions renoncer à voir paraître quelque bon récit d'ensemble des événements militaires qui viennent de se dérouler, que nous soyions obligés d'attendre un siècle et plus pour posséder le récit définitif de la dernière guerre, récit qui, naturellement, ne serait lu que par nos petits enfants ? Assurément non ; mais à condition que nos historiens contemporains se bornent à nous donner la narration sommaire des événements, le récit des faits sur lesquels la lumière, la demi-lumière tout au moins a été faite, sans essayer d'élucider quantité de points controversés, sans entrer dans des discussions de personnes, de tactique, de responsabilité, etc. C'est en ayant en vue cette méthode, c'est en bornant sa tentative à cette perspective restreinte que M. le général Zurlinden vient de publier les deux volumes qu'il a intitulés : *La Guerre de libération*, résumé sommaire et analytique des opérations militaires des cinq années dernières, mais résumé suffisamment détaillé cependant pour donner une idée d'ensemble exacte de la terrible lutte dont nos sortons. L'ouvrage embrasse la totalité des opérations menées en Europe, en Asie, en Afrique, s'étendant davantage, comme il fallait s'y attendre, sur les mouvements effectués par les armées sur le Front occidental, c'est-à-dire là où la lutte fut toujours le plus dure, là où les deux adversaires sentaient que forcément devait avoir lieu la « décision ». En attendant que des travaux de plus longue haleine viennent éclaircir quantité de données encore mal connus de la Grande Guerre, le résumé de M. le général Zurlinden rendra d'excellents services ; on peut le recommander comme tel.

Comte de Sérignan.

Petite Histoire de la Grande Guerre, par H. Vast. 3e édition. Paris, Delagrave, 1919, in-18 de xvi-272 p., avec 12 cartes militaires et 7 cartes politiques. — Prix : 5 fr.

Voici un excellent petit livre sur l'ensemble de la guerre. L'au-

teur n'a pas eu d'autre ambition que de présenter au public, à notre jeunesse, un aide-mémoire qui permette aux uns et aux autres d'envisager, dans leur suite logique, les grands événements des cinq dernières années. Il y a parfaitement réussi. Convaincu que l'histoire scientifique de la guerre ne pourra être écrite que beaucoup plus tard, prenant pour guides l'innombrable littérature de détail qu'a suscitée la lutte sanglante d'hier, surtout les articles de grands périodiques, les communications et versions officielles diverses, M. Vast s'est contenté d'évoquer les principaux personnages, les grands événements, les dates principales de notre glorieuse épopée. Une série de 19 cartes jointes au volume permet de suivre facilement les opérations militaires sans avoir à se reporter à un atlas encombrant, que le lecteur n'a pas toujours à sa portée. Très bonne publication, à répandre et à vulgariser. COMTE DE SÉRIGNAN.

Histoire de la guerre par les combattants (août 1914-juin 1916), par PAUL GINISTY et le capitaine MAURICE GAGNEUR. Paris, Garnier, 1917-1918, 2 vol. in-16 de 562 et VI-353 p. — Prix : 9 fr. 10.

Excellente idée qu'ont eue M. Paul Ginisty et le capitaine Gagneur de rechercher dans les impressions de ceux qui ont fait la guerre des récits racontant chronologiquement les événements. Ainsi, en lisant ces passages divers, défilent sous nos yeux : la mobilisation, les premiers engagements, l'attaque en Alsace et en Lorraine, le repli de Belgique, la bataille de la Marne, la course à la mer, la bataille des Flandres, le Front, la Bataille d'Artois. Puis (ici commence le second volume), la suite de ces affaires en 1915, la bataille de Champagne, l'expédition des Dardanelles, la campagne d'hiver 1915-1916. Ce ne sont pas toujours des noms très célèbres ni des « gradés » très importants que l'on rencontre parmi ces quelques douzaines de bons témoins dont les citations sont choisies et groupées ; mais il règne dans ces pages un sens vif et net des choses et elles abondent en détails curieux, précieux, instructifs. Chaque épisode (il y en a plus de 150) est précédé d'une courte mise au point de l'événement dont il va être question. On aurait peine plus tard à retrouver ces impressions éparses ; il faut donc souhaiter la continuation et l'achèvement d'un travail qui porte l'empreinte si importante pour l'histoire d'une véracité sans apprêt et d'une loyauté sans conteste. G.

La Grande Guerre sur le Front occidental, par le général PALAT. IV. *Les Batailles de Lorraine (23 août-13 septembre 1914.* Paris, Chapelot, 1919, in-8 de 295 p., avec un fascicule d'additions et errata au tome II de 12 p. et 6 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

M. le général Palat continue l'étude qu'il a entreprise de la *Grande*

Guerre sur le Front occidental et nous donne, aujourd'hui, le tome IV de son travail, consacré aux *Batailles de Lorraine* livrées du 23 août au 13 septembre 1914 (région de Nancy et de la Meurthe). Nous avons eu l'occasion de remarquer combien était périlleuse l'étude d'opérations militaires presque en cours par suite de la difficulté où se trouvait l'écrivain de fonder son travail sur des renseigements certains, authentiques, exacts, même en se livrant aux recherches les plus minutieuses. Comme preuve de la vérité de cette allégation nous pouvons citer le cas du général Palat qui n'hésite pas à nous donner, à la suite du tome IV dont nous parlons ici, une feuille de 12 pages d'errata et d'additions à son tome II (combats ou batailles de Liége, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange). Si l'on note que de tous les écrivains militaires ou civils qui ont entrepris une tâche identique à celle assumée par le général Palat, le travail de ce dernier nous paraît le meilleur et le mieux documenté, que pensera-t-on des autres? Comme nous l'avons dit à propos des volumes précédemment publiés, la valeur de cette nouvelle production du général Palat est celle d'une œuvre consciencieuse, le plus solidement établie que l'on puisse souhaiter dans les circonstances présentes. COMTE DE SÉRIGNAN.

Le Revers de 1914 et ses causes, par le lieut-colonel DE THOMASSON. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-12 de IX-256 p., avec 3 croquis. — Prix : 3 fr. 50.

L'opinion caressée par quantité de gens, avant 1914, que la future guerre serait courte a été, comme on le sait, cruellement démentie par les faits. Il n'est pas moins vrai non seulement qu'elle était celle d'esprits très avertis, mais qu'elle découlait de quantité de raisons très plausibles, très fortement étayées. Comme en beaucoup d'événements humains, la réalité a démontré que tous ces arguments, bien fondés en apparence, ne tenaient pas debout ; mais, est-ce un motif pour narguer ceux qui se sont, sans doute, fortement trompés ? Tout de même — avant 1914 toujours — le principe prôné en tactique était celui de l'offensive à outrance. Parce que pendant quatre ans, nous avons vu se dérouler une guerre presque défensive, est-on autorisé à dire que l'offensive n'a pas les mérites que lui attribuait le Réglement du 28 octobre 1913 sur la *Conduite des grandes unités* ? Ce règlement, inspiré comme on sait, par le général Pau, nous venons de le relire et il ne nous a pas paru si caduc qu'on voudrait nous le faire croire. M. le lieutenant-colonel de Thomasson, n'est pas, lui, de cet avis et son volume sur *le Revers de 1914 et ses causes* est un procès, assez injuste à notre avis, intenté à notre haut commandement pour la manière dont il a compris et mené les premières opérations en 1914. Assurément, l'écrivain a raison, mille fois raison quand il stig-

matise les influences politiques néfastes qui compromirent si gravement la solidité de notre état militaire, ce parlementarisme criminel qui s'opposait par tous les moyens à la reconstitution de notre force armée au moment même où l'Allemagne doublait ses effectifs et ses moyens matériels d'attaque. Mais M. de Thomasson eût pu s'en tenir là. D'ailleurs sommes-nous en situation de porter dès à présent un jugement définitif sur des événements dont certains sont à peine connus ? Nous ne le croyons pas. Est-ce, d'autre part, le moment de le faire ? Le lecteur répondra après avoir lu *le Revers de 1914 et ses causes*. COMTE DE SÉRIGNAN.

La 56e Division au feu. Souvenirs de son commandant. De la Woëvre à l'Ourcq, à l'Aisne et à l'Oise, du 1er août au 2 octobre 1914, par le général F. DE DARTEIN. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault 1919, in-16 de IV-201 p., avec 5 portraits et 5 cartes hors texte. — Prix : 6 fr.

Le général de Dartein vivait en famille à Saint-Mihiel quand la déclaration de guerre le rappela à l'activité et l'y maintint bien après le 31 août, date à laquelle il devait passer dans le cadre de réserve. Français et Lorrain, M. de Dartein ne pouvait accepter qu'avec satisfaction un rappel qui lui permettait d'entrevoir le retour à la France de cette moitié de sa province d'origine ravie à notre patrie par l'Allemagne depuis quarante-quatre ans. Il partit donc presque avec joie et prit part, à la tête d'une brigade d'abord, puis de la 56e division, aux opérations de la 6e armée, c'est-à-dire aux combats de Clermont, de Senlis, Saint-Souplets, à la bataille de l'Ourcq, à celle de l'Aisne, etc. — Le travail du général de Dartein : *La 56e Division au feu*, est un journal d'opérations remplis de détails précieux et de renseignements vécus. A ce titre il constitue une bonne contribution à l'histoire de la guerre de 1914-1918. COMTE DE SÉRIGNAN.

Souvenirs d'un chasseur (août 1914-mars 1916), par LOUIS THOMAS. Paris, Perrin, 1919, in-16 de 147 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Louis Thomas, lieutenant de chasseurs alpins, est un jeune écrivain que différentes publications estimées avaient fait connaître au public lettré bien avant que la guerre fît apprécier en lui un vaillant poilu. Il tient un bon rang dans la série des jeunes auteurs que la guerre a pris au dépourvu et qui s'y sont cependant lancés à corps perdu. Exempt légalement de toute obligation militaire, Louis Thomas voit, le 2 août 1914, partir nombre de ses jeunes amis ; tout aussitôt la pensée de les suivre le hante : « Puisqu'ils vont se battre, pense-t-il, j'y vais aussi. *Et puis, il faut avoir vu ça.* » On sait le nombre, hors de toute proportion, de nos jeunes écrivains tombés au champ d'hon-

neur dans cette sanglante guerre. Comme le dit M. Louis Thomas « la corporation s'est bien tenue, les hommes de lettres ont su se faire casser la figure avec distinction. » Le nouveau volume dû au sympathique officier n'est pas un recueil d'événements militaires constituant un récit d'ensemble ; c'est une série de chapitres détachés, de scènes vécues au Front, racontées avec un talent d'écrivain, d'une couleur et d'une humour très caractérisques. Un patriotisme très vivant, très entraînant donne à ces pages alertes, parfois gaies, parfois tristes et impressionnantes, un caractère éducatif qui permet d'en recommander la lecture comme celle d'une œuvre propre à fortifier l'esprit et tout à la fois le cœur. COMTE DE SÉRIGNAN.

Saint-Dié sous la botte. Une Mission imposée par les Allemands en 1914, par ERNEST COLIN. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de XVII-81 p. — Prix : 3 fr.

En 1914, M. Ernest Colin faisait, comme adjoint, fonction de maire de Saint-Dié, en l'absence de celui-ci. La ville ayant été occupée par les Allemands le 27 août, le général von Knoerzer, qui les commandait, invita aussitôt M. Colin à obtenir du gouvernement français « la restitution des femmes et des enfants arrêtés comme suspects par les troupes qui avaient occupé la vallée de la Bruche, et emmenés dans l'intérieur du territoire. » Et cela sous des menaces comme en savaient proférer nos adversaires tant qu'ils se crurent certains de la victoire. Deux industriels de Saint-Dié accompagnèrent l'adjoint qui dut, à travers une région battue par le canon des deux partis, s'arranger pour atteindre le but imposé.

C'est donc, selon l'expression de M. Hinzelin, qui a préfacé ce petit livre, la relation du « supplice d'un genre spécial » infligé à M. Ernest Colin que celui-ci expose très simplement. Après des péripéties variées, le digne adjoint, ayant réussi dans sa pénible mission, rentra à Saint-Dié, que les Allemands ne devaient pas tarder à évacuer. Mais ceux-ci, trouvant que M. Colin ne leur avait pas procuré complète satisfaction puisque certains prisonniers, retrouvés depuis, manquaient à l'appel, s'étaient déjà saisis de Mme Colin, qui fut transportée mystérieusement en Alsace comme otage. Ce ne fut pas sans peines ni démarches aussi longues que difficiles que le mari eut enfin connaissance du lieu où sa femme était détenue et put obtenir qu'elle lui fût rendue.

Ces pages très vivantes serviront également à l'histoire particulière de Saint-Dié et à celle de la Grande Guerre, dont elle forment un épisode. E.-A. CHAPUIS.

Sedan sous la domination allemande (1914-1918), par Philippe Stéphani. Paris, Grasset, 1919, in-18 de III-240 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les témoignages relatifs aux actes de cruauté, de brigandage, aux vexations sans nombre imputables aux Allemands dans nos départements envahis sont trop précis, trop concordants, pour ne pas révéler une implacable méthode ordonnée par les autorités supérieures.

Le livre de M. Ph. Stéphani est bourré de documents ; la plupart des affiches placardées sur les murs de Sedan y sont reproduites.

On sait que la *Gazette des Ardennes* avait pour but de démoraliser les populations. M. Th. Stéphani s'étonne à bon droit que la Censure française ait laissé paraître des articles du *Bonnet Rouge*, du *Populaire*, du *Pays*, de *l'Œuvre*, susceptibles d'alimenter la rédaction du journal ennemi. Il juge aussi avec une sévérité qui paraît justifiée le préfet des Ardennes qui s'enfuit le 25 août 1914, abandonnant ses administrés après les avoir trompés, et eut l'aplomb de leur adresser le 11 novembre 1918 une mirifique proclamation pour célébrer la gloire de nos armes, leur apporter « son salut ému et, avec tout son cœur, sa collaboration la plus active et la plus entière *(sic)*. » R. L.

En batterie ! *Verdun (1916). La Somme. L'Aisne. Verdun (1917)*, par le lieutenant Fonsagrive. Paris, Delagrave, 1919, in-16 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant Fonsagrive fit son apprentissage de guerre aux abords de Verdun, au printemps de 1916. Il s'initia vite à ses fonctions d'artilleur, apprit à choisir une position de batterie, à régler le tir, à observer, et il fait amplement profiter le lecteur de son expérience personnelle. Il explique comment s'établissent les abris et les sapes, comment s'opèrent les ravitaillements en munitions. Assurément, pour quiconque a vécu la vie du Front, même dans une autre arme que l'artillerie, ces explications n'apporteront pas des renseignements nouveaux, mais ces souvenirs de campagne comportent une suite d'anecdotes agréablement contées. Le jeune officier a servi dans les batteries de 75, de 105 et de 155 Schneider qui jouèrent un rôle utile à Maurepas, à Berry-au-Bac, à Sailly-Sallisel, à Douaumont. Il peut être fier de son groupe, deux fois cité à l'ordre de l'armée et titulaire de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre. R. L.

Avec les chars d'assaut, par le capitaine Maurice Gagneur et le lieutenant Marcel Fournier. Paris, Hachette, 1919, in-16 de X-241 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le rôle des tanks a été assez important pendant la dernière période de la Grande Guerre pour qu'un ouvrage relatant leurs gestes, transcrivant les impressions des chefs qui en exercèrent le commandement,

des équipages qui les montèrent, ne soit pas assuré d'intéresser au plus haut point ses lecteurs.

Dès 1915, divers projets d'automobiles blindées capables de franchir des tranchées et d'écraser des réseaux de fils de fer avaient été mis à l'étude. Le premier tank réalisé, de grandes dimensions, mû par une chaîne sans fin était dû au colonel Swinton et fut utilisé dans la Somme par nos alliés en août 1916. Nos chars d'assaut, commandés aux établissements Schneider et Saint-Chamond ne participèrent qu'aux offensives de 1917, et l'on ne tarda pas à leur préférer les petits chars Renault, légers et mobiles, dont le général Pétain avait discerné le mérite. Les auteurs du livre s'initièrent, comme des collégiens émancipés, désireux de s'instruire mais aussi de s'amuser, aux mystères de cette nouvelle arme ; les cours de Marly ne semblent pas avoir été aussi sérieux qu'on eût pu le désirer, mais dès qu'un Saint-Chamond leur fut confié, les jeunes officiers eurent à cœur d'en connaître à fond le maniement et d'en tirer le meilleur parti possible sur le champ de bataille. Les premiers essais donnèrent lieu à des mécomptes, et le récit de la manœuvre, exécutée sous les yeux du commandant de Périnelle, au cours de laquelle un Saint-Chamond, après avoir sorti d'embarras un Schneider en panne dans une tranchée, vient s'enliser à son tour en tentant un autre sauvetage, est conté avec autant d'humour que de précision technique.

Mais aux expériences amusantes, aux rivalités d'appareils succèdent les heures graves ; rien n'est tragique comme les aventures d'un char participant à la bataille du 5 mai 1917, immobilisé à cinquante mètres de mitrailleuses ennemies, avec ses armes enrayées, ses hommes blessés, tandis que des explosions soulèvent la terre tout autour, que l'électricité s'éteint et qu'à deux cents mètres de là, on aperçoit par la fente du viseur un char d'une autre batterie flambant comme une torche gigantesque.

L'auteur du récit se tira pourtant d'affaire avec de légères blessures, parvint à dégager son tank et à rentrer dans les lignes. Il ne s'est pas borné à décrire ses impressions personnelles ; il esquisse les portraits, les attitudes, montre le sang-froid, la bravoure du brigadier, du mécanicien, du pointeur, des mitrailleurs qui formaient l'équipage du char perdu dans les tranchées ennemies. C'est un des épisodes les plus dramatiques qu'on puisse concevoir de cette guerre d'enfer et l'on sent qu'il a été vécu. ROGER LAMBELIN.

Le Chemin des Dames, *carnet d'un territorial*, par ALBERT BESSIÈRES. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-12 de 140 p.

L'ancien « poilu » qui jette les yeux sur ce petit livre est tout d'abord porté à sourire de dédain : un territorial ! Un « pépère » qui

a fait la guerre dans un train sanitaire, dans des hôpitaux, sur des chantiers de l'arrière, parmi des G. B. D., peuh !... Eh ! bien, pas du tout ; cet humble prêtre fut bien l'un des tiens par son abnégation totale, ses misères, et aussi les dangers courus, car lis-le et tu verras si, au Chemin des Dames, dans la caverne du Dragon et sous les rafales d'obus qui ne l'empêchaient point de charrier les blessés et les morts, il fut un « embusqué ! »

M. l'abbé Bessières expose, en effet, quelle fut la vie du prêtre-soldat qui, « médecin des âmes » par vocation, fut transformé en manœuvre et en infirmier..., ce qui ne l'empêcha point d'exercer une action morale profonde sur ses « camarades » de souffrance, et de leur rendre les services spirituels les plus précieux. Ce *Carnet* est ainsi un document de premier ordre, pour l'histoire psychologique de la guerre. Il est écrit, au surplus, avec un charme, une couleur, un réalisme saisissant, mais de bon aloi, montrant qu'on peut dépeindre la guerre et ses horreurs aussi fidèlement que M. Barbusse, sans tomber dans les ignominies du « Journal d'une escouade. » Un point pourtant de commun entre les deux auteurs : M. l'abbé Bessières signale lui aussi que les officiers restaient à l'arrière ; mais il s'agit ici d'officiers « gestionnaires » ou de certains médecins dont la conduite n'eut rien de commun avec celle des officiers de troupes.

GUSTAVE GAUTHEROT.

Le Sang de France, *récits de guerre d'un officier de troupe, 1914-1918,* par M. LAURENTIN. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de 293 p., illustré par l'auteur. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le capitaine Laurentin a publié des Souvenirs de guerre où l'émotion le dispute à l'intérêt. Agréablement écrits, présentés d'une façon très heureuse, animés des sentiments les plus élevés, ils mettent en pleine lumière l'héroïsme, l'endurance et l'abnégation de nos humbles troupiers et de leurs chefs dévoués. C'est bien le « sang de France » qui coule dans leurs veines à tous et qui entretient leur vaillance, en attendant, s'il le faut, de se répandre à flots pour le salut de la patrie. Quel sujet de plus saine lecture peut-on souhaiter ? Où trouver de plus beaux exemples de vrai patriotisme, de patriotisme désintéressé ? L'auteur a lui-même illustré son œuvre d'un certain nombre de dessins.

COMTE C. DE BRISSAC.

Six mois en Lorraine, par M. GABÉ DE CHAMPVERT. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de VIII-113 p. — Prix : 2 fr. 75.

C'est au mois d'août 1918 que M. Gabé de Champvert commença ses tournées en Lorraine. Notre offensive générale se poursuivait avec

succès et l'on pouvait prévoir l'heure de la victoire, Nancy reçut tout d'abord la visite de l'auteur. Il s'étonna de ne pas trouver la belle ville plus massacrée par les nombreux bombardements dont elle fut l'objet. La place Stanislas, le palais ducal, l'église des Cordeliers sont restés indemnes, et il semble acquis que c'est sur la demande de l'empereur d'Autriche que furent respectées les résidences princières des ducs de Lorraine et les églises où reposent Isabelle d'Autriche, son fils le duc Raoul, Charles II et Marguerite de Bavière. M. Gabé de Champvert parcourut aussi les petites villes martyres de Gerbéviller et de Nomény ; il recueillit les témoignages des habitants sur la trahison de l'officier juif Wolf, sur l'héroïsme de la sœur Julie et de Mlle Simon ; il séjourna à Metz à la fin de novembre, alors que retentissait l'hosannah de la délivrance. Mais une pensée mélancolique accompagne ses impressions de patriote. Il ne croit pas définitive la paix issue « des utopies et des phraséologies dangereuses venues d'outre-mer. » R. L.

Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine, par Louis Madelin. Paris, Hachette, 1919, in-16 de 248 p. — Prix : 4 fr. 50.

Avec sa maîtrise accoutumée, mais surtout avec son cœur de patriote lorrain débordant d'enthousiasme, M. Louis Madelin nous fait partager — jusqu'aux larmes — « le charme exaltant et presque épuisant » des « heures merveilleuses » au cours desquelles les deux provinces captives reprirent leur place au foyer de la patrie et se précipitèrent, folles d'amour, dans les bras de leurs libérateurs victorieux.

Comment expliquer « la rapidité stupéfiante avec laquelle un membre arraché, un demi-siècle, au corps d'une nation, s'y ressouda et derechef s'y incorpora » ? Le chapitre préliminaire *l'Aurore après la nuit*, nous explique ce « miracle » : aux « jours sombres » d'avant-guerre, l'Alsace ni la Lorraine n'avaient oublié ni ne s'étaient résignées ; les apôtres de la Revanche avaient raison contre les « débourreurs de crâne ». L'effroyable oppression que l'Allemagne en guerre se crut obligée de faire peser sur l'Alsace-Lorraine — « langue arrachée, cœurs murés vifs, têtes proscrites, corps entier ouvertement promis au dépècement », — fut la preuve indéniable de l'impuissance morale des vainqueurs de 1870.

Enfin ont lui les « Jours de gloire », et du 17 novembre au 10 décembre 1918, à la vue des « poilus » et des grands chefs qui venaient les rendre les Captives à la Patrie triomphante, ce fut une telle « apothéose » qu'un des combattants de la Grande Guerre put écrire : « Cela valait vraiment la peine de se battre quatre ans ! » — « Cela vaut aussi, ajoute l'auteur, de respecter avec un soin jaloux dans le présent et

dans l'avenir l'âme de ces provinces et les traditions mêmes qui nous les ont si merveilleusement gardées fidèles. » On connaît ces « traditions » : quiconque attenterait à leur liberté renierait la plus sacrée de nos dettes nationales et commettrait un crime contre la volonté des millions de Français dont les flots de sang ont effacé le « liseré vert. »

GUSTAVE GAUTHEROT.

Terres dévastées et cités mortes, par NOELLE ROGER. Paris, Éditions de « Foi et Vie », 1919, in-12 carré de 223 p., avec une grav. de Steinlen. — Prix : 5 fr.

Mme Noëlle Roger a réuni, dans ce volume, les articles qu'elle a publiés, de 1916 à 1919, dans la *Revue hebdomadaire*, le *Journal de Genève*, la *Semaine littéraire*, *Wissen und Leben*, et *mon chez moi* ; elle y a joint quelques études inédites.

Ce sont des descriptions de paysages de guerre : cités agonisantes ou détruites (Reims, Soissons, Noyon), champs de bataille où ne règnent plus que la mort et la gloire (Lassigny, Mort-Homme, Vaux, Douaumont), pays reconquis où les populations fraternisent avec les vainqueurs (Alsace). L'auteur, de nationalité suisse, se penche sur tant de souffrances et de ruines avec un cœur frémissant, et elle sait décrire ce qu'elle a vu avec un remarquable talent.

GUSTAVE GAUTHEROT.

Foch, le vainqueur de la guerre, par RAYMOND RECOULY. Paris, Hachette, s. d. (1919) in-16 de 240 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la façon dont, dans toutes les grandes crises de notre histoire, dans les moments critiques où l'avenir de notre patrie semblait compromis, la Providence avait suscité spontanément le sauveur, le plus souvent inconnu la veille, le libérateur auquel elle confiait, elle imposait la mission de restaurer notre fortune, d'arrêter l'envahisseur, de le fixer, de le contraindre à la retraite. Charles Martel à Poitiers, Philippe-Auguste à Bouvines, Jeanne d'Arc à Orléans, Condé à Rocroy, Turenne en Alsace en 1774-1775, Villars à Denain, ont été jadis ces *missi dominici* militaires, les artisans glorieux de notre rétablissement politique et militaire en Europe. Sans doute, la France a connu des périodes d'affaissement et d'insuccès, mais, toujours, elle s'est relevée, d'une façon souvent miraculeuse, comme si sa mission dans le monde ne tolérait pas son échec final. La guerre sanglante qui vient de prendre fin, demeurera un nouvel exemple, et combien frappant, de cette intervention d'un pouvoir extraordinaire, extra-humain dans le développement des destinées de notre patrie. Après des tâtonnements aussi prolongés

que mal assurés dans notre façon de diriger la lutte, après trois années de combats dont on n'entrevoyait pas la fin, un homme surgit tout à coup, qui coupe court aux tergiversations, aux hésitations, aux temporisations. Il apparaît, il prend en main la direction supérieure des armées et du jour au lendemain tout change. L'ennemi, qui attaquait furieusement, avec des forces infiniment supérieures, cet ennemi qui ne doutait pas du succès, est arrêté, stabilisé, bientôt rejeté de position en position, de lignes de repli en lignes de repli, finalement battu, écrasé, mis en déroute, contraint à s'avouer vaincu et à implorer, à genoux, la cessation d'hostilités qui n'étaient plus pour lui qu'une suite de débacles. Ce sera l'éternel honneur du maréchal Foch d'avoir été l'homme élu, dans les jours tragiques de juillet 1918, pour sauver son pays d'une invasion désastreuse, pour convertir l'offensive ennemie en une retraite désespérée, pour chasser l'envahisseur au delà de nos frontières, faire planer nos drapeaux sur le Rhin, rendre à la France les provinces que lui avait arrachées en 1871 la mégalomanie, la rapacité de Guillaume Ier et de Bismarck. Il est bon que cette grande figure de soldat, qui s'est imposée non seulement à l'admiration et à l'amour des Français mais à l'estime du monde entier, soit popularisée et étudiée dans ses détails. On verra, en l'examinant de près, que chez Foch, les grandes qualités du cœur vont de pair avec les dons de l'esprit et de l'intelligence. Le livre de M. Recouly, étude conciencieuse, intéressante à la fois par son sujet et par la façon dont l'écrivain l'a traité, est un travail qu'il est utile et patriotique de vulgariser. COMTE DE SÉRIGNAN.

Notre nouvelle Amie l'Angleterre, par JOHN CHARPENTIER. Paris, Hachette, 1919, in-16 de 235 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'union étroite de la France et de l'Angleterre, cimentée sur tant de champs de bataille au cours de la Grande Guerre se relâchera-t-elle après la paix ? Les deux nations cesseront-elles de s'entendre, de collaborer économiquement, de s'entr'aider amicalement ? Il faut espérer que non. M. John Charpentier, très averti de ce qui a trait au Royaume-Uni, à ses annales, à ses habitants, à ses mœurs, s'est attaché à rechercher dans l'histoire politique, littéraire, scientifique des deux peuples les témoignages de sympathie qui, à diverses époques, avaient amené des rapprochements entre la France et « notre nouvelle amie l'Angleterre. » Ces témoignages, ces pénétrations littéraires et sociales seront-ils assez puissants pour faire oublier les conflits nationaux, les luttes maritimes, terrestres, diplomatiques d'antan ? Je n'oserais l'affirmer. En tout cas l'ouvrage de M. J. Charpentier est copieusement documenté et plein d'intérêt. L'auteur a montré tout ce que nos écrivains devaient à Shakespeare, à Byron, tout ce que les

lettrés anglais devaient à Montaigne, à Rousseau. Du moyen âge à la Révolution, il a évoqué les relations intellectuelles échangées au-dessus du grand fossé de la Manche, cherchant avec soin ce qui unissait et écartant ce qui divisait.

Des considérations judicieuses sur la religion chez nos alliés, sur leur notion de l'amour, sur le « home » et une étude sur le mouvement patriotique qui progressivement, sous l'aiguillon d'une guerre sans précédents, amena le gouvernement britannique à instaurer le service militaire obligatoire, complètent utilement ce livre. R. L.

L'Allemagne des Hohenzollern (1915-1918), par Jean-Édouard Spenlé. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1918, in-16 de 1-183 p. — Prix : 3 fr.

« Bien imprudent... qui se flatterait de connaître l'Allemagne, même l'Allemagne de demain, s'il n'a d'abord étudié l'Allemagne des Hohenzollern. » Car « ce n'est pas impunément qu'un peuple a été éduqué à l'école d'un Frédéric II et d'un Bismarck... On ne secoue pas en quelques mois le poids d'un pareil héritage. » Ces paroles, qui ne sont que trop vraies, expliquent pourquoi M. Spenlé a écrit ce petit volume et en laissent soupçonner l'intérêt.

Sans doute l'auteur n'a pas entendu « retracer l'histoire, même abrégée, de la Prusse et de l'Allemagne sous la domination des « Hohenzollern. » Mais en quelques pages, qui s'appuient sur une connaissance profonde de cette histoire, il met dans un relief saisissant quelques faits, quelques figures, quelques doctrines où s'est marquée d'une manière plus nette l'empreinte du régime.

Cinq chapitres seulement : I. Du rocher à la mer ; II. Frédéric II et l'esprit prussien ; III. Iéna ; IV. L'Œuvre de Bismarck ; V. La Sozial demokratie ; mais ils contiennent tout ce qu'il y a d'essentiel pour comprendre et pour juger « l'Allemagne des Hohenzollern. » Bien qu'il se lise aisément et sans fatigue, ce petit volume est plein d'une moelle substantifique, et l'on ne saurait trop en recommander la lecture. Il est plein d'idées et de traits qui se graveront dans l'esprit. Que l'on médite notamment les pages de la fin sur le socialisme allemand, tout imprégné d'impérialisme et de pangermanisme, et si différent des systèmes de nos vieux socialistes français. Lisez, une fois encore, ce volume, et faites-le lire. E.-G. Ledos.

L'Allemagne et le Baltikum, par Gaston Gaillard. Paris, Chapelot, 1919, in-8 de 279 p., avec cartes dans le texte. — Prix : 6 fr.

L'un des objets de la politique pangermaniste était de faire de la Baltique un lac allemand et de faire rentrer plus ou moins étroite-

ment dans l'orbite de la politique allemande les populations riveraines de cette mer. Pour appuyer ces prétentions, les Allemands ont fait appel à des affinités ethniques et au rôle civilisateur que leurs ancêtres auraient joué vis-à-vis de ces populations. M. Gaillard, dans un chapitre préliminaire du livre que nous annonçons ici, s'efforce de combattre ces prétentions. Ce qui est bien certain, c'est qu'en dépit de l'influence exercée par les barons baltes d'origine germanique, ces populations sont restées bien vivantes, ne se sont point laissé absorber par le germanisme, ont maintenu jalousement leur langue, leurs traditions particulières, leur esprit propre et que la désagrégation de l'empire russe a donné chez elles l'essor ou un nouvel essor (en Finlande par exemple) aux aspirations nationales distinctes.

Le rôle de l'Allemagne vis-à-vis des peuples baltiques pendant la guerre, l'attitude que ceux-ci ont observée sont étudiés dans le second chapitre — et le plus considérable (p. 55-244) — du livre de M. Gaillard. Les situations ne sont pas toujours claires et les documents qui peuvent les éclaircir ne sont pas tous encore entre nos mains. La tâche de l'auteur était donc particulièrement difficile ; il a eu le mérite de surmonter en grande partie ces difficultés. Il a celui également de montrer que, dans ces contrées, comme dans les Balkans, l'enchevêtrement des races, les fusions qui se sont produites sont un grave obstacle à une politique qui voudrait ne s'inspirer que de considérations ethniques. « Le prétendu droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne se présente pas dans les conditions actuelles de leur vie d'une façon absolue ; et précisément dans une Société des nations, leur droit, comme celui des individus dans toute Société véritable, se trouve limité par des considérations de sécurité réciproque, d'équilibre, se trouve restreint par des obligations sociales et reste soumis à des règles de convenance et d'ordre ». E.-G. Lebos.

Les Magyars peints par eux-mêmes, par I.-V. Papp et J. Erdélyi. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-16 de xiv-141 p. — Prix : 2 fr.

Les traducteurs des documents placés sous nos yeux n'ont pu se procurer tous les journaux magyars ayant fulminé contre les Alliés et prôné l'Allemagne pendant la Grande Guerre. Du moins « les quelques feuilles qui ont pu leur parvenir et qui leur ont servi de documentation sont de nature à mettre en pleine lumière les sentiments et les pensées que le peuple magyar nourrit à l'égard de l'Entente. »

Ce volume, qui édifiera suffisamment les publics français et anglais, pour ne parler que de ceux-là, ne peut manquer de faire revenir à des idées plus nettes et plus saines les braves gens qui ont pu s'ima-

giner que les Hongrois n'étaient pas nos ennemis. Ils le furent, très énergiquement ; ils le sont toujours : ils ne méritent donc aucun ménagement de la part des vainqueurs.

Les nombreux extraits composant ce recueil ont été répartis, selon leur genre et leur objectif, en six divisions ou chapitres d'inégale importance, savoir : L'Entente. — France. — Angleterre. — États-Unis. — Italie. — Belgique. — Partout on y relève le mépris, l'injure, une haine vivace. Les articles traduits portent le titre du journal et leur date. Et cet ensemble s'échelonne entre le 2 septembre 1914 et le 3 mai 1919.

Il serait intéressant que MM. Papp et Erdélyi pussent donner à leur petit volume plus de développement quand la paix sera tout à fait assise ; on serait curieux d'être renseigné plus amplement sur ce qui a été écrit dans un plus grand nombre de périodiques hongrois non seulement au cours de la lutte, mais aussi bien après la déconfiture de la Quadruplice qui a uni si étroitement le Hohenzollern et le Habsbourg au triste Bulgare et au pauvre Turc dont la tête, en ce moment, est bien martelée.

En attendant, je recommande fort à l'attention la Préface vigoureuse et précise que « Pertinax », le rédacteur pour la politique étrangère de *l'Écho de Paris*, a composée pour ce très suggestif recueil.

E.-A. Chapuis.

Comment éviter les impôts mortels, par André Chéradame. Paris, Librairie de la « Pensée française ». 1919, in-16 de vi-184 p. — Prix : 4 fr.

Sujet passionnant, puisqu'il s'agit de la survie de la France victorieuse. M. Chéradame l'a traité avec sa fougue habituelle. Le système financier qu'il nous propose aurait pour avantage d'augmenter considérablement les ressources mises à la disposition de notre ministre des finances, du chef des annuités payées par les Allemands. En même temps, il intéresserait personnellement tous nos alliés au paiement effectif et intégral de ces annuités. Ces idées sont dans l'air. Aux États-Unis, l'opinion se passionne pour et contre. Nombreux sont ceux qui comprennent que le Nouveau Monde est solidaire de l'Ancien et que, si celui-ci vient à faire faillite, le désastre ne sera pas facile à localiser. Pourtant la mise en commun des charges résultant de la guerre rencontre encore de fortes oppositions. Des livres comme celui de M. Chéradame sont faits pour les affaiblir. Mais nous ne sommes pas aussi assuré que l'auteur de l'authenticité de la fameuse lettre attribuée à Kühlmann, qui est arrivée l'hiver dernier si bien à point et que l'on a fait circuler dans les ministères, les états-majors et les salles de rédaction, juste avec ce qu'il fallait de mystère pour en relever l'intérêt.

A. de Tarlé.

Aujourd'hui. Étude pour l'après-guerre économique, par Albert Devèze. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-12 de xxiv-367 p. — Prix : 4 fr.

Après la guerre. La Politique et les affaires, par Biard d'Aunet. Paris, Payot, 1918, in-16 de 251 p. — Prix : 4 fr.

Ces deux ouvrages étudient les problèmes économiques qui se posent devant les nations épuisées par la guerre. Ils se rencontrent sur plus d'un point. Celui de M. A. Devèze, député de Bruxelles, plus didactique, est divisé en onze chapitres, subdivisés eux-mêmes en de nombreux sous-chapitres avec des titres et sous-titres qui en rendent la lecture très facile. Nous ne saurions trop la recommander à ceux qui désirent prendre une vue d'ensemble des questions économiques à l'ordre du jour : organisation, direction des affaires, crédit, politique douanière, politique sociale. Ils y trouveront un exposé méthodique et assez complet de toutes les idées qui sont agitées en vue de l'après-guerre économique, d'après les meilleurs ouvrages des techniciens et des spécialistes, parmi lesquels ceux de M. Biard d'Aunet.

Ce dernier, dans cinq grandes études d'ensemble, examine les conditions nouvelles du travail et du commerce international, l'organisation du travail national et la représentation des intérêts nationaux dans les chambres législatives. Il complète donc heureusement M. Devèze, qui n'a fait qu'effleurer, dans sa conclusion intitulée : *L'État économique*, le problème si important du rôle de l'État dans la vie économique du pays. Les deux auteurs sont d'accord pour juger que les Parlements, tels qu'ils sont présentement recrutés, manquent des compétences nécessaires pour remplir leur rôle. D'ailleurs, dans cette partie, M. Devèze se borne à citer l'ouvrage de M. Maxime Leroy : *Pour gouverner*.

Peut-être, parlementaire lui-même, se trouve-t-il embarrassé pour proposer un remède. M. Biard d'Aunet en indique un : la représentation des intérêts professionnels. D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, les problèmes économiques d'aujourd'hui ne seront pas résolus sans l'intervention du parti socialiste. C'est ce qu'un collègue de M. Devèze au Parlement belge a montré dans un livre qui s'impose à l'attention (*Le Socialisme contre l'État*, par E. Vandervelde). M. Vandervelde condamne le capitalisme, le parlement, la presse. Mais c'est pour remettre tout aux mains du prolétariat organisé. A cette organisation tout hypothétique, nous préférons les remèdes d'application facile que propose M. Biard d'Aunet dans l'étude intitulée : *L'Organisation du travail national* (p. 209 à 235). En tout cas, jamais le procès du régime parlementaire, tel notamment qu'il fonctionne en France, n'a été fait en des termes à la fois plus justes et plus mesurés que dans cette excellente étude (p. 217). A. de Tarié.

Au seuil de la paix, par le comte de Fels. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de II-301 p. — Prix : 4 fr. 50.

Recueil d'études dont les unes ont paru dans *l'Europe nouvelle* ; les autres sont inédites. Toutes sont marquées au coin d'un réalisme de bon aloi et expriment, en des termes excellents, des idées justes et modérées. Quel meilleur éloge en faire, alors que, chez tant de publicistes, les exagérations de la pensée sont si souvent accentuées par l'impropriété des mots, détournés de leur sens ! En 1917 et 1918, M. de Fels est un des rares qui ont toujours vu clair dans les âpres discussions qu'ont soulevées les propositions de paix autrichiennes. Il est bon de lui en rendre témoignage aujourd'hui que la lumière commence à se faire sur leur réelle valeur. Dans l'article qu'il donne en appendice (p. 294), M. de Fels se fait un titre de gloire de n'avoir jamais regardé la question autrichienne que du point de vue français. Nul doute qu'il n'ait absolument raison en cela et c'est encore ce dont nous le félicitons. Il dit aussi que la destruction des trois grands empires, allemand, autrichien, moscovite, n'écarte pas les risques de guerre et que ceux-ci n'ont fait que changer de nature. Puisse l'avenir ne pas justifier cette prévision trop vraisemblable !

A. de Tablé.

Les Problèmes internationaux et le Congrès de la paix, par A. Lugan. Paris, Bossard, 1919, in-18 de 119 p. — Prix : 3 fr. 90.

Mettre à la disposition du lecteur un exposé clair, précis, méthodique des problèmes que doit résoudre le Congrès de la paix, tel est l'objet de ce livre. C'est dire son utilité. Lecteurs ordinaires ou publicistes devront s'y reporter toutes les fois que reviendront à l'actualité les questions qui sont débattues depuis si longtemps, qui rentrent dans l'ombre momentanément à la suite d'une solution plus ou moins heureuse et quel tel incident fera ressortir un jour. On trouvera dans l'étude consciencieuse de M. Lugan tous les éléments nécessaires pour s'en faire une idée claire et juste. Il sait demeurer impartial et se tenir à l'écart des thèses de parti-pris, qui rendent si pénible la lecture des livres que les bureaux de propagande des nationalités et pays divers ont édités en trop grand nombre en ces dernières années. Pour juger le degré d'objectivité d'un auteur, il n'y a qu'à regarder comment il traite la question de la Macédoine, par exemple, ou celle du litige entre Italiens et Yougoslaves, pour la côte orientale de l'Adriatique. M. Lugan se tire honorablement de l'épreuve. Citons, comme intéressant entre tous, le chapitre IV : « Après l'effondrement de la Russie » (p. 63 à 74). Il adopte à ce propos les idées si remarquables qui avaient été exprimées dans *le Correspondant* dès 1917 par

l'auteur des *Dangers mortels de la Révolution russe* et *Que faire de l'Est européen ?*

Le livre se termine par un exposé du programme wilsonien, où sont mises en évidence les difficultés de toute sorte qui s'opposent à la réalisation de cet idéal. Les plus fortes sont celles qui viennent de l'égoïsme des individus et des nations. Idée très juste, que l'auteur avait longuement développée dans son livre : *L'Égoïsme humain.*

La conclusion, à propos de la Société des nations, est que le Pape devrait y avoir une place, comme représentant de la plus grande puissance morale de la terre. A. DE TARLÉ.

Préliminaires à la Société des nations, par FRANCESCO COSENTINI. Paris, Alcan, 1919, in-16 de x-236 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. F. Cosentini, de l'Université nouvelle de Bruxelles, est professeur de philosophie du droit à l'Université de Turin. Légiste, il a essayé de déterminer les conditions juridiques grâce auxquelles la conception de « la Société des nations » ne resterait pas une utopie. Pour cela, il a étudié les conflits de race et de nations, les conflits économiques et politiques, intérieurs et internationaux, l'organisation juridique internationale et la Société des nations. On voit donc l'immensité du sujet abordé. La synthèse qu'il nous donne est intéressante. Quelques-unes des idées sont discutables. Page 97, il est faux que « le protectionnisme ait perdu beaucoup de terrain ces derniers temps », comme le dit M. Cosentini. C'est tout le contraire qui est vrai pour le moment. Page 142, il écrit que la guerre mondiale a dû aboutir à la confirmation de ce principe international que même les petits États ont droit à leur pleine souveraineté. C'est peut-être vrai en principe, mais le traité de Versailles a montré qu'il n'en était rien dans la pratique : les petits États ne le savent que trop, etc. Le livre a été écrit avant l'armistice, et l'expérience que nous venons de faire de huit mois de négociations montre qu'il y a loin des idées à leur réalisation. Il en sera de même pour la Société des nations. D'ailleurs l'auteur ne se dissimule pas les difficultés qu'elle rencontrera. Ces difficultés ne sont pas une raison pour que l'on n'essaye pas de la mettre sur pied. Des livres comme celui de M. Cosentini, où elles sont exposées et étudiées avec conscience, doivent y contribuer heureusement. Mais, comme M. Yves Guyot le dit justement dans son Introduction, c'est à la Société des nations que peut s'appliquer la question de Tacite : *Quid leges sine moribus ?* A. DE TARLÉ.

Vers la Société des nations, leçons professées au Collège libre des sciences sociales pendant l'année 1918, par MM. FERDINAND BUISSON, JEAN

Brunhes, Aulard, J. Charles Brun, Maxime Leroy, J. Ernest-Charles, Jean Hennessy, avec une Préface de Léon Bourgeois. Paris, Giard et Brière, 1919, in-8 de IX-184 p. — Prix : 6 fr.

Le traité de paix qui vient d'être signé entre l'Allemagne et les puissances de l'Entente a proclamé l'acte de naissance de la Société des nations et l'a fait entrer dans la voie des réalisations. Mais avant qu'elle ait pris sa forme définitive, avant qu'elle puisse fonctionner régulièrement, avant qu'elle puisse exercer normalement son action et faire sentir d'une manière efficace son influence, bien des efforts seront nécessaires, bien des tâtonnements inévitables. On ne peut donc condamner comme inutiles et sans objet les travaux relatifs à la Société des nations. Ils se sont multipliés pendant ces dernières années et il continue d'en paraître de nouveaux. Parmi ceux qui se recommandent le plus sérieusement à l'attention, celui dont nous venons de transcrire le titre mérite une mention particulière.

Il a peut-être fallu quelque courage aux auteurs de ces conférences pour venir parler à un auditoire d'une organisation de paix au moment même où la guerre battait son plein et où les berthas déversaient leur orage sur Paris. Les sept conférenciers ont pris tour à tour la parole sur les sujets suivants : M. Ferdinand Buisson, Les Principes de la Société des nations ; M. Jean Brunhes, Les Conditions de géographie humaine de la Société des nations ; M. Aulard, La Société des nations et la Révolution française ; M. J. Charles Roux, La Tradition fédéraliste française ; M. J. Ernest-Charles, Vers la réalisation ; M. Maxime Leroy, Les Sanctions et garanties ; M. Jean Hennessy, Mes raisons d'adhérer.

L'on ne peut s'empêcher, en lisant ces lignes, de remarquer que les auteurs ne s'entendent pas sur tous les points ; il y a entre eux des divergences de vues parfois assez fortes et M. Léon Bourgeois, dans sa Préface, n'a pu se dispenser d'y faire allusion. D'autre part l'on se doute bien que les idées et les assertions de tel ou tel des conférenciers appelleraient de notre part des réserves, quand ce ne serait pas des contradictions Voici par exemple M. Ernest-Charles qui nous affirme (p. 114) que « le clergé » catholique « n'a point voulu songer — pourquoi ? — qu'elle (la religion catholique) était une religion de paix, d'amour et de fraternité entre tous les hommes » !

Mais il n'y en a pas moins dans ces articles bien des choses qui méritent de retenir l'attention. La leçon de M. Jean Brunhes nous a paru tout particulièrement remarquable : il y a là des pages pleines de sens sur ce qu'il faut entendre par nationalités, nations et États et sur le rôle que devra jouer la Société des nations vis-à-vis de ces entités.

E.-G. Ledos.

Les Nations et la Société des nations dans la politique moderne, par J. Tchernoff. Paris, Alcan, 1919, in-18 de xxvii-200 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ce n'est pas seulement parce que les nations épuisées et lassées par quatre années de guerre croient aujourd'hui trouver des garanties contre de nouvelles catastrophes dans une organisation internationale que la Société des nations peut naître. C'est encore et c'est surtout parce que toute l'évolution des idées et des faits depuis plus d'un siècle achemine l'humanité vers cette organisation. » Ces quelques lignes de la Préface de M. Albert Thomas indiquent la raison d'être et marquent l'intérêt du volume que nous présente ici M. Tchernoff.

Il cherche l'origine de l'idée dans l'histoire du mouvement politique des démocraties en Angleterre, en France, en Amérique du nord. Après avoir, dans un premier chapitre, esquissé l'évolution de cette idée, il étudie, dans son chapitre II, les nations et la Société des nations dans la politique anglaise. Il montre dans l'idée de l'indépendance nationale « la pierre angulaire de la politique anglaise. » L'indignation contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine prend son origine non dans le désir de faire respecter le principe des nationalités, mais dans la volonté de protester contre le démembrement d'une nation déjà existante. M. Tchernoff cite des pages curieuses, et un peu trop oubliées, dans lesquelles se manifestent d'ardentes sympathies de l'Angleterre pour la cause de la France écrasée par l'Allemagne. Il fait bien sentir aussi comment la politique anglaise s'est orientée dans le sens du Commonwealth, avec ses colonies devenant des nations autonomes ; et cela explique la tendance des hommes politiques anglais à organiser l'humanité en un Commonwealth des nations.

Le chapitre III, consacré à la politique des nationalités et de la Société des nations d'après la tradition républicaine en France, est également riche en faits intéressants. Entre autres points à signaler, il y a là des indications douloureuses sur l'erreur de trop d'hommes politiques français, Guizot compris, vis-à-vis de l'Allemagne et de la Prusse.

Dans le chapitre IV sur la doctrine de Monroë et la libération des peuples, on trouvera des observations judicieuses sur l'interprétation exclusive et fausse que l'on donne trop souvent de la célèbre doctrine. On y verra aussi comment s'est formée la mentalité américaine et comment une organisation politique dont ils sont fiers et à laquelle ils sont très attachés a déterminé la forme sous laquelle ils conçoivent la Société des nations.

Ce livre, dans lequel sont ainsi étudiés historiquement quelques

aspects de la doctrine de la Société des nations, est particulièrement instructif. Il est fâcheux qu'il soit déparé par une singulière négligence dans la correction des épreuves qui a laissé échapper de multiples fautes typographiques : p. VI, *collision* pour *collusion* ; p. 18, 19 *Castelreagh* pour *Castlereagh*, p. 22, 23, *Russel* pour *Russell*, p. 26 *Englisch* pour *English*, p. 31 *Northen* pour *Northern*, p. 32 *Glasdstone* pour *Gladstone* ; p. 46 *Zunker* et *Lanz-Knecht* pour *Junker* et *Landsknecht* ; p. 47 *assure* pour *assume*, etc., etc., etc.

E.-G. Ledos.

Fédération européenne ou Ligue des nations? par Goviani Agnelli et Attilio Cabiati. Paris, Giard et Brière, 1919, in-8 de v-134 p. — Prix : 5 fr.

Deux auteurs, dont l'un est un industriel italien et le second un professeur à l'École des hautes études commerciales de Gênes, nous font connaître ici les résultats auxquels les ont conduits des études poursuivies en commun et des discussions amicales continuées pendant des semaines sur le sujet si actuel de la Société des nations. L'idée maîtresse de leur travail, c'est que la Société des nations ne pourra être vraiment efficace, qu'elle ne pourra être l'instrument de paix auquel on aspire que si elle se constitue sous forme de « fédération des États européens sous un pouvoir central qui les régisse et les gouverne », gouvernement central ayant un pouvoir exécutif et un pouvoir législatif, disposant d'un budget propre et ayant son armée ; tout en conservant leur *self government*, les nations faisant partie de la fédération devraient abdiquer leur souveraineté. Si l'on ne peut se dissimuler que ce système hardi se heurterait à bien des difficultés d'exécution, si l'on peut croire qu'il n'est pas près d'entrer dans la voie des réalisations pratiques, l'on n'en lira pas moins avec intérêt les considérations et les arguments des auteurs italiens. Mais l'on est porté à faire de fortes réserves sur les opinions qu'ils émettent ; tout en admettant que le principe des nationalités ne peut pas résoudre toutes les questions, que l'application en est délicate et sujette à discussion, l'on trouvera peut-être poussée à l'extrême la critique qu'ils en présentent. L'on regrettera aussi une phrase sur les traités qui paraît une justification de la théorie du « chiffon de papier. »

E.-G. L.

Le Poilu tel qu'il se parle. *Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, par Gaston Esnault. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 603 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Combattant pendant trente-huit mois, dit M. G. Esnault dans sa Préface, je me suis trouvé pendant ce temps à peu près borné à mon secteur ; j'ai écouté, les oreilles grand ouvertes, dès les premiers jours

d'août 14 ; mais deux oreilles suffisent mal à tout ce qui se dit de Belfort à l'Yser et d'Ouessant aux Dardanelles » (p. 9).

Mais d'autres oreilles ont écouté pour lui : on en a la preuve (p. 22-23) dans la longue liste des « poilus » de toutes qualités et de provenances diverses qui l'ont renseigné complémentairement. Donc l'auteur s'est trouvé bien documenté pour rédiger son copieux dictionnaire, duquel il a rejeté les mots de troupiers et de marins en usage dans les casernes, les mots de bord ou de bas-langage ouvrier et certaines expressions provinciales, qui, au fond, n'ont rien à voir avec le langage « poilu », né de la guerre.

Un petit papier joint au volume nous apprend que M. Esnault (pourquoi ne l'avoir pas noté dans la Préface ?), après avoir quitté le Front, est passé à l'aviation. C'est alors qu'il a pu se rendre compte du langage spécial des aviateurs, des marins, des coloniaux, avec lesquels il s'est trouvé en relations.

Ce qu'il n'a pas entendu, il l'a contrôlé et, par surcroît, il a utilisé certains textes (lettres de soldats ou imprimés spéciaux) non suspects. « J'ai donné, explique-t-il, le pas à ce que j'entendais sur ce qui m'était témoigné, à l'oral sur l'écrit, aux lettres du Front sur les récits imprimés, aux bonhommes sur les lettrés, à l'usage de 1914-1918 sur l'usage ancien témoigné par des lexiques » (p. 7-8). Bonne méthode pour être exact et sincère.

L'auteur dit aussi : « J'intitule ce dictionnaire ; *Le Poilu tel qu'il se parle* ; et je donne de nombreux exemples du poilu tel qu'il s'écrit. Je livre au public plus de faits qu'il n'en demande. J'entends bien : il veut des faits vrais ; aussi je ne me prive pas d'éliminer les textes absurdes et de censurer les textes faux » (p. 11). — « Il n'y a de vraie langue humaine, observe-t-il ensuite, que ce qui tombe de la langue que nous avons dans la bouche ; mais un vieux tranchéien a le devoir de témoigner de la sincérité générale des écrivains. J'ai été trop heureux de trouver dans mes lectures des termes savoureux vers lesquels je portais ensuite mon enquête, et qui l'un après l'autre, comme à plaisir, sont tombés dans mon observation auditive » (p. 13-14).

Nous avons déjà signalé ici divers travaux analogues, qui ont leur mérite ; celui que nous avons sous les yeux, conçu différemment par un agrégé de grammaire, s'impose autant que le meilleur, pour le moins, à l'attention des curieux et des philologues.

E.-A. Chapuis.

Essai de bibliographie méthodique de la guerre de 1914, par Ch. Escalle. *Généralités, mémoires, correspondances, biographies, origines de la guerre.* Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'or), l'auteur, 1918, in-8 de VIII-191 p. — Prix : 8 fr.

Il faut un singulier courage à quelqu'un qui est éloigné des grands

centres et à qui font par suite défaut plusieurs moyens d'information, pour tenter de dresser une bibliographie de la Grande Guerre. Et ce n'est pas un mince mérite à M. Ch. Escalle, ayant eu cette audace, d'avoir réussi à rassembler tant de matériaux et à nous offrir une documentation aussi abondante.

La première partie de son travail, qu'il nous présente aujourd'hui, ne comprend pas moins de 1362 articles ; il y a, il est vrai, des doubles emplois, mais, d'autre part, il y a un certain nombre de numéros *bis*, *ter*, et jusqu'au delà de vingt fois répétés. Et cependant cette partie ne comprend que les généralités, les origines et l'extrême début de la guerre.

C'est dire que l'auteur n'a pas entendu faire une bibliographie proprement critique comme celle de M. Vic ; et d'ailleurs il ne s'est pas borné, comme ce dernier l'a fait, à la bibliographie française de la guerre ; au contraire, il a fait la part aussi large qu'il a pu à la production étrangère. Les deux auteurs ne poursuivent pas le même objet et chacun d'eux offre son utilité particulière. Le travail de M. Escalle se distingue nettement aussi des catalogues de collections, comme celle de Lyon ou de la Bibliothèque-musée Leblanc. Son dessein primitif était de rassembler le plus d'indications possible, à son usage personnel, en vue d'études de la guerre. Les proportions que prenait cette liste d'ouvrages — en même temps qu'elles le dissuadaient de plus en plus des études projetées — lui ont donné la pensée que son recueil pourrait être utile à d'autres. Il se rend bien compte qu'il n'est pas complet ; il n'hésite pas non plus à dire que son essai de classement est provisoire et qu'il peut subir des modifications.

En dépit de lacunes (que des suppléments d'ailleurs pourront combler), bien que l'on puisse regretter que, sans même s'astreindre à un classement rigoureux, l'auteur n'ait pas apporté un peu plus d'ordre dans son travail (les biographies du maréchal Joffre par exemple sont dispersées sans raison apparente et il ne suffit pas de nous dire que la table permet de les retrouver aisément), malgré des incorrections dans les mots étrangers (n° 36 *Cederschiold*, pour *Cederskiold*, *Gherup* pour *Gleerup* ; n° 60 *Zürlinden* pour *Zurlinden* ; n° 67 *Alcala Galiano*, classé à son prénom *Alvaro* ; n° 292 *wit* pour *with*, etc.), l'*Essai* rendra de précieux services et on ne peut qu'en désirer la continuation.

Signalons que, de ci de là, M. Escalle donne quelques jugements sur les ouvrages cités, renvoie à des comptes rendus, précise le contenu et qu'il n'hésite pas à renvoyer pour tel ou tel fait non seulement aux livres qui en traitent spécialement, mais à des chapitres d'ouvrages plus généraux. Enfin la table alphabétique (auteurs et matières) qui termine ce fascicule en facilitera singulièrement l'usage.

E.-G. Ledos.

— M. F. Maurette vient de publier un très intéressant *Atlas de la paix, 1914-1919* (Paris, Hachette, 1919, in-8 carré de 24 p. Prix : 2 fr. 50). Cet atlas comprend 38 cartes et cartons en couleurs, avec des textes explicatifs détaillés à tous les points de vue. L'auteur présente ainsi son œuvre : « La guerre de 1914-1918 a changé la face du monde. Le traité du 28 juin 1919 conclu avec l'Allemagne a fixé les traits essentiels du monde nouveau. Les principes énoncés dans ce traité permettent de prévoir dans quel esprit la paix sera conclue avec les autres puissances ennemies. Il nous a donc paru possible et utile d'exprimer, en quelques cartes claires, les résultats acquis et ceux qui restent à acquérir. Chaque région du globe touchée par la guerre est figurée ici sur deux cartes en regard, dont l'une représente la situation au 1er août 1914, l'autre la situation au 28 juin 1919. Les comparaisons que cette série de cartes suggère aideront le lecteur à estimer les fruits déjà produits par notre victoire, et ceux qu'elle doit produire encore, si les autres traités sont rédigés et conclus selon les principes qui ont présidé à la rédaction du traité signé par notre « principal ennemi ». En somme, ce consciencieux travail fournit des indications aussi complètes qu'on peut le souhaiter pour l'heure actuelle. Mais le dernier mot n'est pas dit à l'égard d'assez nombreuses régions. Il sera donc curieux de comparer plus tard le présent atlas avec les tracés définitifs de diverses frontières non seulement en Europe, mais aussi en Asie et en Afrique.

— Nous ne pouvons saluer qu'avec sympathie la bonne et claire traduction allemande qu'un Suisse allemand, M. H. Secholzer, nous donne des discours prononcés au cours de la guerre par M. Raymond Poincaré : *Prasident Poincaré, Ausgewahlte Reden, 1914-1919, autorisierte Uebertragung mit biographischer Skizze* (Zürich, Orell Füssli ; Paris, Fischbacher, s. d., in-8 de XL-113 p., avec portrait). Les morceaux que l'on trouvera dans ce volume sont : le message aux Chambres du 4 août 1914 ; le discours pour le transfert des cendres de Rouget de Lisle aux Invalides, 14 juillet 1915 ; le discours à la mémoire des soldats tombés pour la patrie, 14 juillet 1916 ; l'adresse à l'armée, 1er août 1916 ; le discours pour la remise du drapeau aux Polonais, 22 juin 1918 ; le discours pour la fête de l'armistice, 17 novembre 1918 ; les discours prononcés à Champigny, 1er décembre et à Strasbourg, 9 décembre 1918 ; l'allocution du 18 janvier 1919 à l'ouverture de la conférence de la paix ; enfin le toast d'adieu au président Wilson, 26 juin 1919. L'Introduction biographique dont M. Secholzer a fait précéder sa traduction n'est qu'une esquisse, mais qui met dans une belle lumière la physionomie politique, morale et intellectuelle de l'homme qui a présidé dans ces graves conjonctures aux destinées de notre pays. Elle n'intéressera pas seulement les lec-

teurs de langue germanique mais tous ceux de nos compatriotes qui savent lire l'allemand. Elle est dédiée à la mémoire du regretté Émile Lamy, sur lequel M. Secholzer avait déjà écrit quelques pages remarquées, comme il en a consacré d'autres à nos compatriotes Albert de Mun, Émile Ollivier, etc.

— Pour être tracé à grands traits, l'aperçu que M. le colonel Juan García Benítez nous donne des opérations sur le Front occidental : *Ojeada sobre las operaciones en el Frente occidental, conferencia pronunciada en el Estado mayor central del ejército, el dia 7 de febrero de 1919* (Madrid, talleres del Depósito de la guerra, 1919, in-8 de 16 p., 1 carte et 4 croquis) n'en mérite pas moins de retenir l'attention. L'esprit critique de l'auteur a su dégager de la masse des événements les traits essentiels qui donnent à cette guerre sa physionomie propre et il en a tiré quelques précieux enseignements.

— Mobilisé dans l'armée territoriale, le capitaine Joachim Merlant, relate sous la forme la plus attrayante une série de *Souvenirs des premiers temps de guerre* (Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 61 p. Prix : 0 fr. 90) : c'est d'abord la mobilisation, puis la période d'attente ; le départ pour le Front, la vie de tranchées. On regrettera qu'il n'ait pas jugé à propos de désigner le corps auquel il appartenait ; les vaillants « pépères » qui ont fait si modestement, mais si noblement leur devoir méritaient à coup sûr de sortir de l'anonymat. L'auteur se propose, si l'on goûte ces souvenirs, de leur donner une suite ; nous prenons acte de la déclaration et nous nous préparons à faire au deuxième volume aussi bon accueil qu'au premier.

— C'est en se plaçant au point de vue finlandais, c'est en mettant en relief les arguments fort légitimes sur lesquels s'appuie le gouvernement de la Finlande, que M. Jean Denier combat l'*Attribution des îles d'Aland* à la Suède (Paris, imp. Chantenay, 1919, in-8 de 50 p. Prix : 2 fr.). La prétention de rattacher à la Suède les îles d'Aland, qui ne se justifie pas historiquement, puisque les îles ont toujours suivi le sort de la Finlande avec laquelle d'ailleurs elles ont un lien géologique, ne trouve pas un fondement juridique solide dans la récente pétition des Alandais : l'on ne pourrait guère parler en Finlande d'un irrédentisme suédois que s'il s'agissait de faire rentrer sous la domination suédoise non seulement les 25.000 habitants de l'Archipel, mais les 400.000 Suédois qui habitent les côtes de Finlande : c'est d'eux que les Alandais ont reçu, au moins depuis un quart de siècle, toute leur civilisation suédoise, et il ne semble pas légitime de séparer les uns des autres.

— Le manuel intitulé : *Memento du démobilisé* (Paris, Charles-Lavauzelle, 1919, in-8 de 112 p. Prix : 1 fr. 50) qui contient, en guise de préface, le dernier communiqué français du 11 novembre 1918 et les

ordres du jour adressés le lendemain aux armées françaises et aux armées alliées par le général Pétain et le maréchal Foch, est appelé à rendre les plus précieux services aux démobilisés des armées de terre et de mer. Il condense ou reproduit les circulaires, renseignements, conseils ayant trait à la législation sur les renvois dans les foyers, majorations de classe, sursis, emplois pour démobilisés, pécules. Il cite et commente la loi du 22 mars 1919 relative à l'attribution des indemnités de démobilisation. En lisant ce memento, le démobilisé isolé saura quels sont exactement ses droits, les formalités à accomplir pour les établir et pour toucher les montants de la prime fixe et des primes supplémentaires.

— *Mon sac, réflexions d'un soldat de la Grande Guerre*, par M. Jean Fleurier (Paris, édition de « Foi et Vie », 1919, in-16 carré de 199 p. Prix : 4 fr. 50). Ces « grains de bon sens », ou jugés tels par leur auteur, sont dédiés à Jacques de Chabanes, seigneur de la Palice (1470-1525). Nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître, après l'auteur, le bien fondé de la dédicace, en achevant de parcourir le volume.

— Dans *Rapatriés* (Paris, Alcan, 1919, in-16 de 124 p., avec 7 planches. Prix : 2 fr. 75), Mlle Chaptal fait défiler devant nous les lamentables théories d'évacués, de prisonniers civils et de rapatriés qui, à travers la Suisse, regagnent la France. Que d'atrocités et de tristesses, mais aussi que de sympathies et de dévouements évoquent ces rapports d'un témoin oculaire !

— Écrites à un ami, de juillet à octobre 1916, et datées de Rome, de Naples et de Milan, les *Lettres sur la jeune Italie*, de M. Lucien Corpechot (Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 61 p. Prix : 0 fr 90) esquissent la physionomie de ce pays après son entrée en campagne et révèlent chez une certaine catégorie d'Italiens des opinions et des sentiments insoupçonnés en France.

— Si la Suisse romande nous accorda toute sa sympathie dès le début de la guerre, il n'en fut pas de même de la Suisse alémanique qui réserva la sienne à l'Allemagne jusqu'au jour où, la lumière s'étant faite, une réaction s'opéra. C'est ce que M. Benjamin Vallotton expose dans *Et la Suisse ?...* (Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 63 p. Prix : 0 fr. 90) : il poursuit en rappelant l'accueil fait par la Suisse à nos blessés, à nos prisonniers, à nos évacués, ainsi que les démarches entreprises en leur faveur, et en constatant que six mille Suisses, de toutes langues, sont venus combattre dans nos rangs, ce qui n'était possible qu'avant d'avoir atteint l'âge fixé pour le service militaire dans leur pays, ou après libération. VISENOT.

OUVRAGES CONCERNANT LA YOUGOSLAVIE

1. — *La Question yougoslave*, par Jules Duhem. Paris, Alcan, 1918, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 2. *Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes*, par St. Stanoyévitch. Paris, Bloud et Gay, s. d. (1919), in-16 de 147 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe*, par le même. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de 48 p., 0 fr. 70. — 4. *Histoire des Serbes de Hongrie*, par Yovan Radonitch. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de xix-295 p., 4 fr. — 5. *Le Banat*, par le même. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de v-119 p., 2 fr. — 6. *La Batchka*, par le même. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-16 de ii-80 p., 1 fr. 50. — 7. *Serbes, Croates et Slovènes*, par A. Chaboseau. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 110 p., 1 fr. 80. — 8. *Le Rapport secret sur le congrès de Berlin adressé à la S. Porte*, par Caratheodory Pacha, premier plénipotentiaire ottoman, publié par Bertrand Bareilles. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 197 p., 2 fr. 90. — 9. *L'Unité de la politique italienne*, par Jules Chopin. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 138 p., avec une carte en couleurs, 2 fr. 70. — 10. *Chez les Slaves libérés En Yougoslavie*, par Ch. Rivet. Paris, Perrin, 1919, in-16 de xv-265 p., 3 fr. 50. — 11. *La Situation actuelle de Rijeka (Fiume). Conséquence d'un faux*, par Ferdo de Sisic. Paris, impr. Lang et Blanchong, 1919, in-8 de 11 p. — 12. *Le Pacte de Rome. L'Italie et sa morale*, par le Dr Ivan Marija-Cok. Paris, 1919, in-4 de 19 p. — 13. *Lettre ouverte à Messieurs Wilson, Clemenceau et Lloyd George. Ce que j'ai souffert. Procédés des autorités italiennes dans les territoires yougoslaves occupés*, par Autun Farcic. Paris, impr. Lang et Blanchong, 1919, in-8 de 20 p., avec fac-simile. — 14. *Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre. Quelques documents officiels* présentés par François Barac. Paris, impr. Lang et Blanchong, 1919, in-8 de 128 p. — 15. *Les Austro-Bulgaro-Allemands en Serbie envahie*. Documents de l'ennemi. Paris, Grasset, s. d. (1919), album petit in-fol. non paginé, 5 fr.

1. — L'ouvrage de M. Duhem a paru avant l'armistice ; il ne sera pas moins lu avec autant d'intérêt que de profit parce qu'il fournit un exposé très clair et très impartial des problèmes dont la solution est en train de s'élaborer. Je signalerai la seconde partie du volume où l'unité du peuple yougoslave est établie au quadruple point de vue ethnographique, géographique, historique et moral. La troisième partie résume l'histoire du peuple serbe de 1878 à 1914. L'auteur est indubitablement favorable aux Slaves du sud et apporte un témoignage autorisé en faveur d'une cause qu'il sait rendre intéressante

2 à 6. — Sous le titre général d'*Études historiques et économiques sur les Serbes de Hongrie*, la librairie Bloud et Gay commence une série de petits volumes qui se rapportent aux territoires serbes de la rive droite du Danube. Les auteurs, MM. St. Stanoyévitch et Yovan Radonitch, tous deux professeurs à l'Université de Belgrade, y exposent avec compétence et clarté les divers aspects du sujet ; ils fournissent des renseignements très précis sur le présent et le passé des trois provinces qui formaient la Voiévodie serbe dans la monarchie transleithane. Sur la couverture de chaque volume on trouvera d'excellentes petites cartes qui faciliteront l'intelligence du texte aux lecteurs peu au courant de la géographie administrative de ces pays mal connu des profanes.

7. — Dans une autre collection, celle des éditions Bossard, dont j'ai déjà eu l'occasion de dire beaucoup de bien, paraissent trois

volumes d'une agréable lecture. M. Chaboseau reprend, à grands traits, l'histoire des provinces yougoslaves et proteste contre le projet de démembrement de ces territoires habités par une race ayant une unité très accusée.

8. — M. Bertrand Bareilles publie *in extenso* le rapport fort curieux qui fut adressé à la Sublime Porte en 1878 par le pacha Carathéodory, premier plénipotentiaire du Sultan au Congrès de Berlin. Une étude très pénétrante de la diplomatie ottomane, qui l'accompagne, est de nature à provoquer des réflexions d'une portée tout actuelle.

9. — M. J. Chopin (alias Pichon) envisage la situation des pays yougoslaves dans leurs relations avec leur entreprenant voisin de l'ouest, qui, après avoir apitoyé l'Europe sur le sort malheureux de ses compatriotes gémissant sous la domination étrangère, réclame aujourd'hui, et combien impérieusement ! des provinces où l'élément italien est assez clairsemé. Il reste à savoir si le développement économique de cette puissance maritime est une raison suffisante pour créer une nouvelle Alsace-Lorraine sur les côtes de Dalmatie. L'amitié sincère que l'auteur porte à nos alliés lui fait un devoir de les mettre en garde contre une faute qui pourrait être grosse de conséquences. M. Chopin le fait avec une bonne grâce qui n'est pas exempte d'une pointe d'ironie et d humour.

10. — Avec M. Rivet, nous entendons un autre son de cloche : selon lui, tout ne serait pas encore pour le mieux dans la meilleure des Yougoslavies. Il ne faut pas nier qu'entre des provinces qui ont vécu une dizaine de siècles séparées, chez lesquelles des despotes perfides essayaient d'entretenir des malentendus et des jalousies, l'amalgame ne soit pas un peu difficile à réaliser du premier coup ; mais les formules tranchantes de M. Rivet, la sévérité un peu rogue avec laquelle il juge ses contradicteurs indisposent contre lui. La diplomatie européenne a pu commettre des erreurs, elle a obéi à certains préjugés surannés, elle n'a pas toujours été bien inspirée quand elle a voulu agir et surtout quand elle a préféré temporiser, mais ce n'est pas au moment où elle a contribué à nous procurer un traité glorieusement réparateur qu'il semble bien à propos de lui reprocher d'avoir mal servi la cause de la paix.

11. — La situation du territoire de Rijeka (Fiume) a été réglée par des conventions de date relativement récente. L'accord conclu en 1868 entre les parlements magyar et croate laissait la question en suspens et c'est grâce à une interpolation que la ville de Rijeka a été réunie au royaume de Hongrie. On nous en fournit la preuve au moyen d'une photographie du document original sur lequel on distingue nettement l'addition que M. de Sisic appelle un faux.

12. — Bien authentique est *le Pacte de Rome* arrêté entre les Slaves

et les Italiens au moment où la fortune semblait trahir la cause italienne. Ce pacte était en contradiction avec celui de Londres et a perdu sa valeur quand ont changé les conditions dans lesquelles il avait été accepté.

13. — Maintenant, les patriotes yougoslaves sont traités en suspects et même en criminels par leurs libérateurs. M. Farcic, instituteur dalmate, à peine sorti des geôles autrichiennes, a été arrêté avec ses parents, embarqué pour Bari, conduit, les fers aux mains, à Potenza, dans la Basilicate, il n'a échappé à la déportation en Sardaigne que par une audacieuse évasion. De Paris, où il est réfugié, il adresse une plainte suppliante aux chefs de la Conférence de la paix en rappelant que beaucoup de ses compatriotes gémissent encore dans les cachots. Cette histoire rappelle celle de l'infortuné Silvio Pellico : les hommes passent mais l'inhumanité est de tous les temps !

14. — Dans quelle mesure les Croates et les Slovènes ont-ils coopéré avec les Alliés, alors qu'ils étaient incorporés sous les drapeaux autrichiens ? C'est la question à laquelle répond le petit volume de M. Barac, ancien recteur de l'Université de Zagreb (Agram). Ce recueil de pièces officielles montre les autorités impériales en face des incertitudes que leur donnaient l'hostilité presque ouverte et les défections continuelles des détachements yougoslaves incorporés malgré eux dans une armée qui luttait pour étouffer leurs revendications légitimes. Ils ont contribué pour leur part à la débâcle finale autrichienne et sont qualifiés pour le rappeler à ceux qui sont aujourd'hui tentés de l'oublier.

15. — Il n'était d'ailleurs pas facile de faire preuve de tiédeur pour la cause des Habsbourg, et l'album édité par la librairie Grasset nous en donne des preuves indiscutables. Bulgares, Hongrois et Germains ont rivalisé de férocité pour contenir des populations qui frémissaient sous un joug odieux. Ces reproductions photographiques de fusillades et de pendaisons donnent un échantillon des procédés des tortionnaires germano-touraniens. Ce sont des visions horribles et qui restent comme un accablant réquisitoire contre la barbarie qui s'était faite l'auxiliaire de la *Kultur* boche. P. Pisani.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

1. *L'Accompagnement du chant grégorien en cinq leçons*, par l'abbé Jules Carillion. Paris, Bonne Presse, s. d., petit in-12 de 32 p., 0 fr. 30. — 2. *Le Chant grégorien restauré par Pie X. Principes traditionnels d'exécution d'après l'École de Solesmes*, par l'abbé Th. Larochie. Chez l'auteur, curé de la Cheppe, par Suippes (Marne), 1916, in-8 de 110 p. Polycopie, 1 fr. — 3. *Les Musiciens célèbres. La Musique grégorienne*, par Dom Augustin Gatard. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 12 reproductions hors texte, 2 fr. 50. — 4. *Les Maîtres de la musique. Mozart*, par Henri de Curzon. Paris, Alcan, 1914, petit in-8 de 288 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 5.

Les Maîtres de la musique. Victoria, par Henri Collet. Paris, Alcan, 1914, petit in-8 de 213 p., avec 1 pl., 3 fr. 50. — 6. *Les Maîtres de la musique. Les Créateurs de l'opéra-comique français*, par Georges Cucuel. Paris, Alcan, 1914, petit in-8 de 245 p., avec 1 pl., 3 fr. 50. — 7. *Les Maîtres de la musique. Un Demi-Siècle de musique française. Entre les deux guerres (1870-1917)*, par Julien Tiersot. Paris, Alcan, 1918, petit in-8 de 249 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Genres musicaux. Quelques mots sur la sonate (Évolution du genre)*, par Blanche Selva. Paris, Delaplane, 1914, in-16 de 225 p., 2 fr. — 9. *Études musicales*, par Joseph de Marliave. Paris, Alcan, 1917, in-16 de vi-229 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Cas Wagner*, suivi de *Nietzsche contre Wagner*, par Frédéric Nietzsche ; trad. par Henri Albert. Paris, Mercure de France, 1914, in-8 de 105 p., 1 fr. — 11. *La Trente-Deuxième Cantate de Bach*, par Henri Maubel. Paris, Fisbacher, 1914, petit in-4 de 52 p., 2 fr. — 12. *Au courant de la vie*, par Camille Saint-Saëns. Paris, Dorbon, aîné, 1914, gr. in-8, de 117 p., 7 fr. 50. — 13. *L'Année musicale*, publiée par Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy, E. de la Laurencie. 3e année, 1913. Paris, Alcan, in-8 de 358 p., 10 fr. — 14. *Library of Congress. Catalogue of early books on music (before 1800)*, by Julia Gregory, of the catalogue division, prepared under the direction of O. G. Sonneck. Washington, Government printing office, 1913, gr. in-8 de 312 p., cartonné. — 15. *Histoire de la musique, des origines à la mort de Beethoven*. T. II. *Du* xviie *siècle à la mort de Beethoven*, par J. Combarieu. Paris, Colin, 1913, in-8 de 703 p., 8 fr.

1. — Sans pouvoir prétendre, en si peu de place, 32 petites pages, tenir lieu de maître ni d'un véritable traité d'harmonie, *l'Accompagnement du chant grégorien*, par M. l'abbé Jules Carillion, pourrait, à titre de première initiation, se recommander par son plan, sa clarté, l'abondance de ses exemples et de ses exercices. Mais l'auteur ignore le véritable rythme du plain-chant ; et les règles qu'il donne relativement à la place des accords ne peuvent que détourner de la véritable intelligence des mélodies grégoriennes.

2. — Dans ses *Principes traditionnels d'exécution du chant grégorien*, M. l'abbé Laroche a heureusement résumé en quelques pages, sous forme catéchistique, la méthode de chant de Solesmes. On trouvera dans ce petit livre, uniquement pratique, écrit pour une modeste « schola cantorum » de paroisse, tout ce que les enfants ont besoin de savoir pour bien interpréter le chant grégorien. Les exemples abondent, tous tirés des morceaux usuels, et en notation musicale moderne. Souhaitons que ce manuel obtienne un jour les honneurs de l'impression.

3. — Cette *Étude descriptive et historique*, comme l'appelle Dom Gatard dans son sous-titre, étudie d'abord *la Musique grégorienne* dans sa tonalité, dans son rythme, le caractère de ses mélodies, et sa notation ; suit l'historique de ce chant depuis ses origines jusqu'à nos jours. C'est un résumé clair, substantiel, de l'enseignement de la *Paléographie musicale* et du *Nombre musical grégorien*, dont il reproduit fidèlement les doctrines. L'intérêt du volume est encore augmenté par une collection de gravures reproduisant des illustrations de manuscrits ou de livres imprimés, ou bien différents spécimens d'écriture musicale, depuis les neumes primitifs, jusqu'à la notation sur la portée.

4. — « Mozart est le plus grand génie que l'art de la musique ait jamais fait naître. » Telle est la déclaration par laquelle débute le *Mozart* de M. Henri de Curzon. Démontrer ce génie en suivant pas à pas l'œuvre de Mozart, voilà tout ce livre. Et quel génie ? L'auteur l'a bien compris. Génie simple, inconscient, miraculeux et naturel à la fois, qui produit le miracle comme une chose ordinaire. Mozart ne cherche ni le nouveau, ni la réforme ; mais l'éblouissante et féconde flamme de son génie transforme tout, renouvelle tout. C'est un enchantement. Au point de vue technique, tout lui est aisé, tout lui est facile ; il semble qu'il invente la musique même, tant la difficulté se fond aux rayons de son génie de lumière et de joie. Chez lui rien n'est prodigieux parce que tout est prodige. Éclaircie de la sorte dès les premiers pas, l'histoire de la vie de Mozart, de son développement, de sa carrière, se trouve singulièrement simplifiée. L'histoire, l'anecdote, la biographie sont mises au second plan ; elles ne servent qu'à éclairer l'étude chronologique des œuvres. Le caractère de Mozart se dégage de cette description patiente et attentive de l'évolution musicale, et sa vie elle-même est plus connue, « car en réalité, l'œuvre de Mozart, c'est sa vie elle-même. »

5. — Le *Victoria* de M. Henri Collet a le mérite d'être le premier ouvrage que l'on consacre au génial musicien du XVIe siècle, considéré à bon droit comme le rival de Palestrina. L'Espagnol Victoria, appelé le plus souvent jusqu'ici à l'italienne « Vittoria », est déjà fort connu et admiré du public français. Mais cette connaissance et cette admiration se bornent souvent au charme goûté d'une première audition. Nul mieux que le récent auteur du *Mysticisme musical espagnol au XVIe siècle* n'était préparé pour parler de celui dans lequel est venu se résumer en quelque sorte et s'épanouir tout ce magnifique mouvement. Dans la première partie de cet ouvrage nous avons trouvé l'histoire documentée d'une carrière d'abord brillante qui se tournait de plus en plus, et volontairement, vers le silence et les pures aspirations de la foi. L'étude de l'œuvre qui fait suite nous révèle cette foi profonde qui orienta et finit par absorber la vie de Victoria : « c'est dans la plus austère religion, voire dans le mysticisme exalté qu'il faut reconnaître les sources de son inspiration. » Sa devise *Deo optimo clarissimo* nous fera comprendre « l'unité d'une vie d'artiste fondue en Dieu, objet exclusif et suprême de toutes les impressions, de toutes les émotions à Lui rapportées d'une langue naturellement ecclésiastique. » La vraie cantilène ecclésiastique romaine ou espagnole, unie à la propre mélodie de son âme heureuse ou blessée, telles sont en effet les sources très pures de la musique victorienne. Et c'est ce qui en explique le style. Certes Victoria pensait vraiment dans la langue musicale et la parlait avec une élégance déjà

raffinée, mais il ne faut pas chercher chez lui ces pages d'une écriture modèle que Palestrina nous offre si souvent. Le dramatisme expressif du Castillan saura nous émouvoir par des accents, des cris, des larmes plus touchantes que les contrepoints les mieux venus. Cette prédominance de l'esprit sur la forme donne, semble-t-il, à Victoria de subtiles affinités avec les Primitifs dans les autres arts. Pourtant l'analyse de passages hardis permet de noter des nouveautés d'écriture qui révèlent l'instinct du génie précurseur. A une heure où tout semble s'orienter vers la réforme de l'art religieux et catholique, nous souhaitons fort de voir ce livre se répandre et, au contact de ce « Primitif » en musique, donner aux artistes le goût des deux vraies sources d'inspiration de la musique religieuse, l'une intérieure : la foi vivante et ardente, l'autre extérieure : la cantilène ecclésiastique, le plain-chant, qui leur permettront de vivifier, *Deo optimo clarissimo*, les matériaux incomparablement plus variés de la technique musicale d'aujourd'hui.

6. — On peut lire en toute sécurité *les Créateurs de l'opéra comique français*, de M. G. Cucuel : ce livre, aussi clair qu'il est nourri, est entièrement appuyé sur les sources et les documents (voir ci-dessous n° 13 : *L'Année musicale de 1913*). Des recherches de M. G. Cucuel, il résulte que les premiers essais d'opéras comiques se rencontrent à la comédie italienne avant 1697. Cependant trois influences se lisent nettement dans l'opéra comique français une fois constitué : le théâtre de la Foire de 1715 à 1740, l'opéra bouffe italien vers 1752 et au delà, enfin la symphonie allemande qui se fait connaître en France vers 1760. Tels sont les éléments disparates qui ont formé ce genre « éminemment français » qui reflète avec exactitude les sentiments, les mœurs, les idées, le mélange de sensibilité et de légèreté qui caractérisent le XVIIIe siècle.

7. — Le livre intitulé : *Un Demi-Siècle de musique française* a été écrit en pleine guerre. Les bouleversements qui se produisent provoquent à un examen de conscience : la musique ne saurait échapper à cet examen. Où en sommes-nous ? se demande M. Julien Tiersot, qu'avons nous fait depuis un demi-siècle ? Le présent livre est une réponse à cette question. L'École française a fait preuve, dans cette période, d'une activité jusqu'alors insoupçonnée. M. J. Tiersot en étudie les manifestations avec sympathie et impartialité. Après un rapide regard sur la musique avant 1870, l'auteur entre en plein dans son sujet. Pour lui, l'événement capital dans l'histoire de l'art français, est la constitution, le 25 février 1871, de la « Société nationale de musique » dont l'initiateur est M. Saint-Saëns. Paris venait à peine d'être délivré du blocus prussien ! La grande ombre de Berlioz plane sur la jeune société et l'inspire. De nouveaux compositeurs affinent

leur talent : Bizet, Guiraud, Massenet, Reyer, etc... ; bientôt deux grandes Écoles de dégagent : École de César Frank avec Vincent d'Indy, École de Saint-Saëns avec Gabriel Fauré. Une troisième École, celle du Conservatoire, a sa physionomie particulière. Chacune est étudiée dans ses principaux représentants. Enfin pour terminer le volume, M. J. Tiersot esquisse les portraits d'Alfred Bruneau, de Gustave Charpentier ; il s'étend plus longuement sur Claude Debussy. Après 1900, la jeune génération a déjà donné des preuves de son activité artistique, mais elle a été « violemment tirée de son rêve par les sanglantes réalités de 1914. » Après cet exposé historique, M. J. Tiersot ne craint pas de conclure : « Désormais la musique française a le droit de réclamer dans le concert des nations, la place qui lui appartient, et qui est, ne craignons pas de le dire, la première. »

8. — *Quelques mots sur la sonate*, de Mme Blanche Selva, est un ouvrage destiné au grand public : il est extrait d'un livre très documenté, très érudit : *La Sonate, étude de son évolution technique historique et expressive, en vue de l'interprétation et de l'audition* (Paris, Rouard et Lerolle). Les origines de la sonate, la sonate pré-beethovienne, la sonate de Beethoven, la sonate après Beethoven, la sonate moderne : telles sont les étapes que l'auteur parcourt rapidement, laissant voir partout la sûreté et l'équilibre parfait de son jugement en matière d'art. Le chapitre II sur l'interprétation, dont les principes sont applicables à toute forme de musique, recommanderait à lui seul la lecture de ce petit livre. Les artistes, compositeurs aussi bien qu'interprètes, y trouveront, donnés par une artiste, le secret comme le but de leur art : « Voir et aimer la Beauté et l'expliquer aux autres pour le plus grand rayonnement de cette même Beauté. »

9. — Le capitaine Joseph de Marliave était l'un de nos musicologues les plus érudits. Il a été tué glorieusement à l'ennemi dès le début de la guerre. L'éditeur des présentes *Études musicales* a voulu être utile en réunissant les articles publiés par M. J. de Marliave dans diverses revues. Ce premier volume comprend les études d'un caractère général. Je me borne à les énumérer, faute de place, en ajoutant la date de leur composition : Gabriel Fauré, 1903 ; Musiciens russes, 1907 ; Musiciens anglais, 1906 ; Isaac Albeniz, 1912 ; Musiciens allemands, 1907-1910. Le volume se termine par quelques pages inédites sur les quatuors de Beethoven ; elles sont en quelque sorte la préface de l'étude très importante qui sera publiée sur ce même sujet. Ce n'est pas sans une impression douloureuse qu'on lira les pages de cette victime de la guerre sur les musiciens allemands : sa critique a des éloges sans doute, mais en présence de certaines œuvres de Richard Strauss, il ne peut retenir sa plume et relève « l'orgueil kolossal »,

le « mépris féroce », « la dureté » de cette race contre laquelle il a lutté jusqu'à la mort.

10. — Nietzsche, après avoir été l'ami, l'admirateur de Wagner, en est devenu l'adversaire, le détracteur le plus déterminé. *Le Cas Wagner*, sous une forme moitié plaisante, moitié sérieuse, *ridendo dicere severum*, est une charge à fond contre le théâtre de Wagner, contre le comédien qu'est Wagner, contre la musique de Wagner, qui est un art de décadence et de mensonge. Dans l'Épilogue on lit cette phrase : « Un philosophe éprouve le besoin de se laver les mains, après s'être occupé si longtemps du *Cas Wagner ! Le Nietzsche contre Wagner* est une série de chapitres choisis par Nietzsche dans ses écrits précédents de 1877 à 1888. C'est un développement du *cas* Wagner, sous une forme plus « sérieuse », c'est Nietzsche qui le dit lui-même (p. 103). Au fond, toutes ces attaques ne le sont guère « sérieuses. » Nietzsche, avec sa philosophie détestable, était incapable de comprendre Wagner ; ce qui n'est, après tout, que demi mal : mais ce qui choque ici par-dessus tout, ce sont les doctrines odieuses du philosophe.

11. — Une longue Introduction (la moitié de la brochure) où l'auteur a la prétention de nous faire connaître le sujet de *la Trente-Deuxième Cantate de Bach* (« Jésus bien-aimé, mon désir »), et qui n'est qu'une mièvre et inconvenante divagation sentimentale d'une religiosité nourrie de Renan et de légendes sans naïveté ni fraîcheur. Avec encore quelques vagabondages, une analyse, fantaisie verbale et verbeuse, de cette œuvre si pure du grand et sincère J. S. Bach.

12. — Si vous voulez vous délasser d'un travail intellectuel fatiguant, prenez *Au courant de la vie*, de M. C. Saint-Saëns. L'auteur vous parlera d'abord musique et musiciens ; sur ce sujet il excelle ; puis il éveillera ses souvenirs, vous fera même quelques confidences sur l'origine de telle ou telle de ses œuvres. Enfin, à propos de bêtes, il effleurera, — oh ! sans prétention, — la philosophie ; là, vous trouverez l'histoire de sa chienne Dalila, dont la photographie est en tête du volume. Vous penserez peut-être que le philosophe n'est pas à la hauteur du musicien, et vous n'aurez pas tort ; mais vous serez forcé d'avouer que l'un et l'autre sont agréables et reposants. L'édition est très artistique, destinée d'ailleurs aux bibliophiles.

13. — Le troisième tome de l'*Année musicale* (1913) rencontrera parmi les musicologues, la même faveur que les deux premières années de cette savante publication. Une importante *Bibliographie des bibliographies musicales*, établie par M. Michel Brenet, apportera aux érudits le plus utile instrument de travail pour les guider dans leurs recherches. La division en est bien comprise : I. Ouvrages généraux, classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs, et, pour

les anonymes, de titres ; II. Bibliographies individuelles, par noms de musiciens : III. Catalogues de bibliothèques publiques ; IV. Catalogues de bibliothèques privées ; V. Catalogue d'éditeurs et de libraires. Aussi utile est le *Catalogue méthodique* des manuscrits musicaux du fonds latin de la Bibliothèque nationale, dressée par M. Louis Royer. L'auteur donne l'*incipit* et les derniers mots de chaque traité. On trouvera, à la fin, une liste alphabétique des auteurs et une table des *incipit* des traités anonymes, qui complètent sur plusieurs points celui que Dom Vivell a fourni dans *Initia tractuum musicae ex codicibus editorum*... Une étude de M. Lionel de la Laurencie apporte des documents curieux sur la carrière d'*André Campra, musicien profane* ; et M. Georges Cucuel, dans un mémoire richement documenté, remonte aux sources de *l'opéra comique français*, dont il s'est fait le sagace historien. M. Jean Chantavoine passe en revue les nouveautés de la musique française en 1913. Enfin de nombreux comptes rendus d'ouvrages terminent le volume.

14. — Le *Catalogue of early books on music (before 1880)* rendra service aux musicistes américains qui ne peuvent se procurer ces sortes d'ouvrages à cause de leur rareté et de leur prix exorbitant. Il est dressé avec soin et intelligence, par ordre alphabétique de noms d'auteurs ; il s'arrête à l'année 1800. On y trouve certains livres très rares. L'Amérique a su s'enrichir des dépouilles de la vieille Europe. La même bibliothèque a publié déjà : *Orchestral Music Catalogue* et *Dramatic Music, catalogue of full scores*, en 1908, tous deux annoncés en leur temps dans le *Polybiblion*.

15. — Le *Polybiblion* a déjà fait l'éloge du tome premier de l'*Histoire de la musique* de M. J. Combarieu (t. CXXVIII, octobre 1913, p. 311-312). Le tome deuxième, paru en 1913, n'est en rien inférieur à son aîné : même méthode, même esprit général de travail, même érudition, même abondance de bibliographie ; en somme une véritable histoire de la musique à la fois complète et condensée en une forme qui la rend accessible à tous. Le nouveau volume nous conduit du XVIIe siècle à la mort de Beethoven (1825). Il achève l'histoire de la Renaissance musicale en étudiant l'opéra italien et son rayonnement en Europe, l'opéra français, la musique d'église, bref toutes les manifestations de l'art musical au XVIIe siècle, c'est-à-dire les œuvres de Lulli, Rameau, Haendel, S. Bach, etc. Les temps modernes commencent vers 1750, cette période va de Gluck et de Piccini à Beethoven ; elle est coupée par la Révolution. Un troisième volume devait conduire l'Histoire de la musique jusqu'à nos jours ; nous espérons que la mort si regrettable de M. J. Combarieu n'empêchera pas la réalisation de ce projet. O. M. B.

THÉOLOGIE

Paradoxes du catholicisme, par Mgr Robert Hugh Benson ; traduction de l'anglais par Charles Grolleau. Paris, Crès, 1919, in-16 de XII-252 p. — Prix : 3 fr. 50.

La méthode suivie par le célèbre converti anglais, le regretté Mgr Robert Hugh Benson, dans son carême de 1913, sur les *Paradoxes du catholicisme*, prêché à Rome, en l'église San-Silvestro-in-Capite, consiste à mettre en relief et en contraste deux groupes d'objections contradictoires dirigées contre le catholicisme, à propos d'un même problème moral ou doctrinal : paix et guerre, richesse et pauvreté, sainteté et péché, joie et tristesse, amour de Dieu et amour de l'homme, foi et raison, autorité et liberté, société et individualisme, douceur et violence, vie et mort. L'orateur ne se contente pas d'opposer l'un à l'autre, comme pour les annuler, les deux groupes d'objections, mais il dégage avec force celui des caractères complexes du catholicisme que défigure ou méconnaît chacune des objections en présence. Dans cette complexité, Mgr Benson, loin de voir une faiblesse, montre au contraire une richesse féconde de vérité. L'Église est à la fois divine et humaine. L'objet de sa mission sur la terre requiert pareille juxtaposition des éléments d'ordre divin et d'ordre humain dans une synthèse compréhensive et une même réalité vivante. Image lointaine de la dualité des natures divine et humaine dans l'unité personnelle et substantielle du Verbe incarné. Dans le Christ comme dans l'Église, il y a *le paradoxe* de la coexistence, que d'aucuns auraient faussement cru contradictoire, de ce qui est divin et de ce qui est humain. Le mystère de l'Église répond, non sans frappante analogie, du mystère du Christ.

Le recueil se compose de courts sermons où la démonstration ne saurait être creusée en profondeur, mais où l'argumentation vive et topique du défenseur de l'Église laisse dans l'esprit de l'auditeur et du lecteur une impression saisissante de vérité.

Le traducteur des *Paradoxes du catholicisme*, M. Charles Grolleau, est à la fois un spécialiste distingué des études anglaises et un apôtre ardent des idées catholiques. Yves de la Brière.

JURISPRUDENCE

The Privileges and Immunities of State Citizenship, by Roger Howell. Baltimore, Johns Hopkins University Studies, 1918, in-8 de 117 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur, qui est maintenant officier dans l'armée des États-Unis, s'est efforcé, dans cet opuscule, de préciser la portée d'un article introduit dans la constitution en 1787 et qui est connu sous le nom de

Comity Clause (dans la seconde section de l'article 4 de la constitution). Cette clause garantit aux citoyens de chaque État la jouissance dans les autres États de tous les privilèges et immunités des citoyens. Il interdit ainsi à chaque État de soumettre les citoyens des autres États à une législation différente (*discriminatory legislation*) de celle qui s'applique à ses propres ressortissants. Cette interdiction vaut incontestablement pour l'ensemble des droits privés ou civils. On ne doit pas, explique notre auteur, la considérer comme absolue en matière de droits politiques ou quasi-politiques, ni pour les mesures de police, ni pour le régime des corporations n'ayant pas leur siège dans l'État. Certains juristes avaient essayé de présenter la *Comity Clause* comme une sorte de sauvegarde constitutionnelle de l'ensemble des droits naturels. Théorie séduisante à bien des égards : M. R. Howell la repousse pour des raisons juridiques. Même pour ceux qui ne lui reconnaissent pas une telle portée, la clause en question est bien l'une des assises de l'union américaine.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation de l'intelligence et du cœur, par G. MÉRA. Paris, Lethielleux, 1914, in-12 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dès la première page, l'auteur nous avertit qu'il a formé ce volume d'articles publiés antérieurement dans « deux Revues très dignes d'intérêt. » On ne doit donc pas s'attendre à y trouver une rigoureuse unité de composition. C'est l'unité d'inspiration qui fait le lien entre les morceaux divers, et on en pourrait peut-être formuler un résumé assez exact en ces deux propositions : l'étude des auteurs classiques élève l'intelligence, affine le goût, et nous prépare ainsi à mieux apprécier la vérité chrétienne ; mais il faut à l'âme qui veut réussir dans cette tâche des dispositions d'ordre moral sans lesquelles son regard serait plus ou moins obscurci.

Si ces pensées ne sont pas entièrement nouvelles, elles sont inculquées ici et développées par des observations judicieuses et de sagaces analyses, dont profiteront les éducateurs, et qui prouvent une fois de plus que la valeur d'une œuvre ne dépend pas tant du sujet qui en fait la matière que de la manière de le traiter. CH. LANDRY.

Aperçu des importations principales dans les divers pays, de 1911 à 1913, avec indication des provenances françaises et étrangères. Paris, Alcan, 1918, gr. in-8 de XXXVI-163 p. — Prix : 8 fr.

Cette publication de la statistique générale de la France (service

d'observation des prix) est un document des plus utiles, dont le besoin se faisait particulièrement sentir au moment où se multiplient les études concernant notre relèvement économique. Il est vrai que les chiffres qu'elle donne figurent dans les statistiques douanières des divers pays. Mais tous ceux qui ont manié ces statistiques connaissent les difficultés que l'on éprouve à les utiliser. Elles ne sont pas comparables entre elles à cause de la diversité des nomenclatures, de la différence des monnaies et des mesures — sans parler de leur rédaction dans des langues étrangères.

Les auteurs de ce travail très important ont choisi justement les chiffres du commerce spécial de préférence à ceux du commerce général. Une Introduction, signée de M. Lucien March, donne des vues générales intéressantes sur le commerce extérieur de la France.

A. T.

Flora of New Mexico, by E. O. Wooton and Paul C. Standley. (Smithsonian Institution United States national Museum.) Washington, Government printing office, 1915, in-8 de 794 p.

Pour connaître la valeur de cette flore il est utile d'exposer les titres de ses auteurs : M. Wooton appartient depuis vingt ans au Collège d'agriculture du Nouveau-Mexique, ce qui lui a permis de faire de nombreuses collections botaniques dans presque tous les comtés de ce vaste État ; M. Standley, conservateur adjoint de l'Herbier national des E. U. a participé trois ans aux travaux du Collège d'agriculture du N. M. et, depuis lors, a parcouru l'État dans le but spécial d'en approfondir la flore. C'est le résultat de ces fructueuses recherches que nous présente le 19e volume des Contributions à l'Herbier national des E. U. ; inutile de dire que les auteurs y ont joint tout ce qu'ils ont pu tirer des ouvrages parus précédemment ainsi que de l'inspection des nombreux herbiers qu'ils ont consultés.

La Flore du Nouveau-Mexique donne la description de 2.975 espèces de phanérogames ou de cryptogames vasculaires ; toutefois les auteurs présument avec raison que le N. M. renferme beaucoup plus de 3.000 espèces dans les 122.000 milles carrés de sa superficie. Il est assez probable, en effet, qu'il existe encore de nombreux cantons qui n'ont pas été visités par un botaniste et cela le long des frontières de l'État. Il importe en outre de signaler tout particulièrement le caractère local de cette flore : les données concernant l'habitat et la distribution en zone ne sont pas les seules à le posséder ; les descriptions génériques elles-mêmes sont établies en envisageant seulement les espèces néo-mexicaines et elles peuvent fort bien ne pas s'appliquer exactement aux espèces étrangères.

De plus, tout ce qui concerne la phytogéographie fera l'objet d'un

travail spécial. Telle qu'elle est, la Flore du Nouveau-Mexique est un ouvrage qui précise l'état des connaissances botaniques d'une partie du S. O. américain à la fin de l'année 1914 ; indispensable aux herborisations, il est en même temps une pierre nouvelle et fort importante de l'immense édifice consacré par le Muséum des E. U. aux connaissances botaniques de l'Amérique du nord.

J.-B. Martin.

LITTÉRATURE

Horace, sa vie et sa pensée à l'époque des Épîtres, *étude sur le premier Livre*, par Edmond Courbaud. Paris, Hachette, 1914, in-16 de viii-368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est-il dit sur Horace ? M. Courbaud ne le pense pas, et il a raison de croire que les choses littéraires contiennent une part d'interprétation, et que ces sortes de questions, comme d'ailleurs la plupart des questions qui intéressent les hommes, se renouvellent avec l'esprit qui les envisage. Il est certain que les publications sur Horace sont innombrables ; combien de lettrés, professeurs ou magistrats en retraite, ont consacré à leur auteur préféré, les restes d'une ardeur qui s'éteint, et d'une sagacité toujours en éveil ? M. Courbaud connaît tout, il a tout lu, mais il a surtout lu et étudié Horace lui-même encore plus que ses nombreux commentateurs. « Pour comprendre ce qu'un auteur a voulu dire, le mieux est encore de le lui demander à lui-même, sans intermédiaire. Rien ne vaut, avec un maître qui a su s'exprimer, l'étude directe, immédiate, de l'œuvre où il a traduit sa pensée. »

Horace est à la fois poète lyrique, poète satirique et poète didactique. M. Courbaud laisse le poète satirique à M. Cartault, le poète lyrique à MM. Plessis et Lejay ; il veut aborder une tâche plus restreinte, et n'étudie que le moraliste. Il s'agit non pas d'Horace tout entier, mais de ses *Épîtres*, non pas de toutes les *Épîtres*, mais de vingt petites pièces du premier livre. Il essaie de les prendre une à une, les analyse pour en saisir le sens et la portée exacte, et cherche à interpréter ainsi directement la pensée d'Horace, à une époque décisive de sa carrière, à un moment où son caracière était formé et ses idées arrêtées.

Dans un premier chapitre, l'auteur montre comment Horace est arrivé à l'épître en passant d'abord par la satire, qui n'est pas pour Horace un genre radicalement différent de l'épître, puisque l'élément moral et didactique y est prépondérant et que l'élément agressif et personnel qui est le propre de la satire, disparaît et s'efface de plus en plus. De même que l'épode avait mis Horace sur la voie de l'ode,

ainsi la satire l'a mené naturellement à l'épître : « Tout procède chez lui par transitions et par degrés, régulièrement et avec ordre. » Du reste, le poète semble être né pour l'épître. Il n'avait pas assez de tempérament pour la satire, ni assez d'enthousiasme pour l'ode ; l'émotion et l'élan lyrique lui font défaut ; comme il le lui-même, il a reçu des dieux un souffle assez court :

spiritum tenuem
Parcax non menda dedit (Carm. II, 16, v. 38).

Puis, dans trois ou quatre chapitres, agréablement écrits, M. Courbaud étudie Horace lui-même d'après ses épîtres du premier livre, sa conversion, son épicurisme ou son stoïcisme, l'influence de la campagne. Je signale en passant la fine analyse de l'*Épître IV à Tibulle*, et l'ingénieux commentaire du mot un peu gros qui a scandalisé quelques amis d'Horace

Cum ridere voles « Epicuri de grege porcum » (Ep. I. IV, vers 16)

et que M. Courbaud explique fort bien en disant : « Il y aurait quelque injustice à retenir contre le poète la plaisanterie de la fin, un peu forte évidemment, mais qui lui a été suggérée par l'intention délicate de dérider un mélancolique invétéré, comme l'était Tibulle. Que de charmants aperçus sur la société romaine, sur les voyages, les repas, la liberté politique dans l'épître X à Fuscus, dans l'épître XI à Bullalius, dans l'épître XII à Iccius.

Un des chapitres les plus intéressants de ce livre, est celui qui est intitulé : *Horace et les jeunes gens*. A coup sûr, on l'eût fort étonné, si on lui eût dit autrefois qu'il deviendrait un jour le conseiller intellectuel et le directeur moral des Florus, de Lollius, des Celsus, des Scaeva, c'est-à-dire des jeunes gens qui appartenaient aux plus grandes familles de Rome. Il s'irritait contre les importuns qui venaient le solliciter en pleine voie sacrée

Ibam forte via Sacra

d'intervenir en leur faveur auprès de Mécène, dont il était, au su de tout le monde, l'ami et le familier ; mais il ne lui déplaisait pas qu'on eût recours à lui pour sa grande expérience des choses de l'esprit et des choses de la vie. Il détestait, il est vrai, la mise en scène, le ton doctoral de celui qui professe, mais il donnait volontiers à des amis plus jeunes un conseil discret, un avertissement utile avec toutes les précautions que sait prendre à cette occasion un homme du monde. Cet enseignement était varié et s'adaptait à la nature d'esprit, au caractère des disciples. M. Courbaud fait remarquer que presque tous ces jeunes gens étaient possédés d'une inquiétante manie de littérature ; aussi Horace, pour les guérir de cette vanité, cher-

chait d'une part à les détourner de la poésie qui leur réserve des déceptions, parce qu'elle ne souffre pas de médiocrité

Mediocribus esse poetis
Non homines, non di, non concessere columnae (ad Pisones 372-3).

d'autre part il les poussait vers la philosophie, où ils trouveraient plus de satisfactions vraies et de bonheur. Ainsi, dans l'épître II, adressée à Lollius, il est un directeur de conscience, dans l'épître III à Florus, dans l'épître VIII à Celsus, il est plutôt un conseiller littéraire. Les épîtres XVIII à Scaeva, et XXII à Lollius contiennent des préceptes excellents sur la manière de se conduire avec les grands ; il y condamne d'une manière discrète cette vie de servitude où cependant il y a du mérite, car comme il le dit lui-même

Principibus placuisse viris non ultima laus est (Ep. I. 17. v. 35)

et à ce métier de courtisan il préfère la retraite avec la liberté. Plaire aux premiers de ce monde, le résultat n'est pas médiocre ; vivre dans la retraite et manger son pain en liberté, le résultat est meilleur.

Ces idées nous les retrouvons développées sous une forme plus poignante dans le IVe chapitre, intitulé « Horace et les Grands. » Étudiez les rapports d'Horace avec Brutus, Agrippa, Auguste, Mécène ou Tibère, surtout lisez dans ce chapitre l'histoire de ses relations avec Mécène, et vous conclurez avec M. Edmond Courbaud que c'est par le tact, par une affection sans vile complaisance, par le respect de soi jusque dans le désir de plaire, par un mélange de familiarité et de déférence, d'abandon et de retenue, qu'Horace, au milieu d'une société qui n'était pas la sienne, sut conquérir une place enviée, unique, et, — ce qui est plus rare — l'ayant conquise, parvint à la garder. » On en peut juger spécialement par l'épître VII, adressée à Mécène, qui définit exactement les relations d'Horace et de Mécène, et leur étroite amitié, que la mort elle-même ne devait pas détruire :

..... Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque praecedis, supremum
Carpere iter comites parati (Carm. II. 17, vers 9-12).

C'est donc à tort que les écrivains de l'Empire se lamentaient en comparant leur fortune à la fortune d'Horace : ils oubliaient que la plus grande différence entre eux et lui résidait dans le caractère des hommes et que, pour une amitié comme celle qui leur faisait envie, s'il faut qu'il y ait des Mécène, il faut encore plus qu'il y ait des Horace, c'est-à-dire des âmes capables de s'élever au-dessus d'elles-mêmes, et qui ne soient pas « des âmes pétries de boue », comme dit La Bruyère.

Dans le premier livre des Épîtres, M. Courbaud a réservé pour la fin de son étude, trois épîtres qui sont relatives à la publication ou à la défense des ouvrages d'Horace ; ce sont des épîtres littéraires : l'une,

l'épître XIII, est adressée à Vinnius, qui doit présenter le recueil des trois premiers livres de ses Odes à Auguste, l'autre, l'épître XIX, est adressée à Mécène ; Horace se moque des imitateurs, et dédaigne les grammairiens critiques incapables de comprendre les modernes, enfin la troisième, l'épître XX, est adressée à son livre lui-même, et M. Courbaud se plaît à montrer sous quelle forme ingénieuse à la fois et ambigüe, Horace accompagne de ses vœux, son livre, jeune homme aventureux, qui est pressé de se lancer dans le monde.

... Fugo que descendere gestis ! »

Cette première étude, qui sera évidemment suivie d'une autre, sur le second livre des Épîtres, se termine par un appendice chronologique, que les lettrés, c'est-à-dire les amis d'Horace, liront avec plaisir, et par une courte conclusion sur la morale du poète, que d'aucuns jugent médiocre, terne, vulgaire, sans idéal, capable tout au plus de faire une vie tranquille et moyenne, mais non une vie noble, grande et belle. Il est certain que la morale d'Horace n'a pas la hauteur de celle de Platon, ni même l'austérité des stoïciens, c'est une sagesse à mi-côte, qui convient à la moyenne de l'humanité, elle ressemble un peu à celle de Montaigne ou de La Fontaine. Horace fut un homme heureux, et sa fin fut celle d'un sage : « c'est un beau soir tranquille, dont la paix descend lentement, doucement dans l'âme du lecteur. » Relisez l'épître à Horace de Voltaire !

Que dirai-je de la forme et du style de ce livre ? C'est d'un charme élégant, c'est de l'érudition française dans sa fleur et qui couvre de sa grâce légère les lourdes élucubrations germaniques. Le meilleur éloge qu'il me soit permis d'en faire, c'est de dire qu'il m'a rappelé sans désavantage les conférences que notre maître Gaston Boissier nous faisait autrefois dans la petite salle du Collège de France, où se pressaient tant d'amis pour l'écouter parler d'Horace et de la société de son temps. Quelle finesse et quelle distinction ! Il me semblait retrouver dans ces pages comme un écho de cette voix aimée, aujourd'hui à jamais éteinte. M. Courbaud doit s'en souvenir lui-même et ce souvenir n'est pas sans doute pour lui déplaire.

L. Menscu.

Louis Veuillot et les mauvais maîtres des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par G. Bontoux. Paris, Perrin, 1919, in-16 de XLIV-277 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Bontoux avait, en un premier volume, groupé de larges extraits de Louis Veuillot polémiste, défendant la vérité catholique contre ceux de ses contemporains qui en étaient les principaux adversaires. Selon sa promesse, M. Bontoux poursuit sa tâche en remontant la suite des temps et apporte des passages concernant les « mauvais

maîtres » d'autrefois, coupables eux aussi d'avoir servi la cause de l'erreur et du mal. Une préface (54 pages) expose les raisons des choix qui concernent ici Luther, Calvin, Rabelais, Molière, Lesage, Buffon, Beaumarchais, Voltaire, Rousseau, les Encyclopédistes. Voir ces noms ne surprend pas quand on connaît les œuvres de ces trop fameux écrivains. Molière, pour qui on eût aimé faire une exception en le sortant de ce fâcheux entourage, figure sur la « liste noire », surtout au titre d'auteur du *Tartufe* ; on se souvient d'ailleurs que pour rendre justice à la morale chrétienne, au courage de ses serviteurs, L. Veuillot a écrit, les mettant en opposition l'un à l'autre, sur « Molière et Bourdaloue » tout un livre ; les principaux passages rapportés ici en sont tirés. La lecture de tant de pages vengeresses marquées au coin de l'orthodoxie religieuse et du bon sens français apporte au lecteur un véritable réconfort. Le « commentateur » les enveloppe de réflexions utiles ; toutefois nous eussions préféré un peu plus de clarté dans cette présentation où le texte cité se dilue et s'enchevêtre souvent dans les réflexions qui l'accompagnent et les résumés qui le suivent. Aux notes se référant à chaque extrait, il eut été bon d'ajouter l'année où l'article a été écrit : cette indication de date aurait utilement éclairé telle ou telle allusion, tel ou tel rapprochement. L'ensemble constitue un recueil très curieux et très littéraire qui forme une sorte d'arsenal plein d'armes excellentes contre les contempteurs de l'Église dont les arguments d'ailleurs n'ont pas changé ni rajeuni depuis quatre cents ans et au delà. G.

HISTOIRE

La Face de la Terre (Das Antlitz der Erde), par Éd. Suess ; traduit et annoté sous la direction d'Emmanuel de Margerie. Tome III. 4e Partie (Fin) et Tables générales de l'ouvrage. Paris, Colin, 1918-1919, 2 vol. in-8 de xvi-364 (p. 1361-1724) et 258 p. avec 2 cartes en couleur, 3 planches hors texte et 115 figures dans le texte. — Prix : 25 fr.

C'est vers 1890 que M. Emmanuel de Margerie conçut le projet de traduire l'*Antlitz der Erde* d'Édouard Suess ; il a consacré près de trente ans de sa vie à réaliser ce beau dessein et à le mener à bonne fin. Aujourd'hui, plus de vingt ans après la publication du premier volume, nous voici en possession des deux derniers fascicules de l'ouvrage, et chacun peut, mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, se rendre compte de l'importance de l'œuvre entreprise et des mérites de la traduction française. Nous en avons déjà parlé naguère ; contentons-nous, pour ne pas nous répéter, de dire ici que, grâce à M. de Margerie et à ses collaborateurs, l'*Antlitz der Erde* est devenu accessible à tous les lecteurs français qu'une lecture pénible du texte original eût empêché d'en bien comprendre toutes les idées et eût rebuté d'en

poursuivre l'étude. D'autre part, la masse de renseignements nouveaux et de références bibliographiques, comme aussi de figures originales, ajoutée par l'érudition de M. de Margerie au texte d'Éd. Suess en augmente singulièrement la valeur et les enseignements. C'est ce que tout le monde a déjà pu remarquer dans les cinq fascicules (ou plutôt dans les cinq volumes) déjà parus ; c'est ce que l'on constate également dans cette 4e et dernière partie du tome III, que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Sur les 120 planches et figures qui illustrent le texte, 90, soit les trois-quarts, ont été spécialement exécutées pour l'édition française. — Cette quatrième partie du tome III a été traduite par MM. Emmanuel de Margerie, Albert Michel-Levy et Henri Baulig ; elle contient vraiment la synthèse de toutes les recherches faites antérieurement par Édouard Suess. C'est que ce que s'efforce à donner particulièrement le chapitre XXIII, car « dans une foule de régions d'une certaine étendue, les grands traits de la structure sont bien connus ; un certain nombre d'unités peuvent y être discernées ; des comparaisons deviennent possibles ; des contrastes et des ressemblances apparaissent. » Malgré que de nombreux problèmes demeurent encore sans solution, un exposé d'ensemble devient donc possible ; Suess l'entreprend sans hésiter, montre comment les unités dont il a discerné l'existence sont distribuées dans l'espace, quelle est l'ordonnance des arcs, et détermine, à l'aide de l'étude de coupes transversales, certains points des continents où ont naguère existé des avant-fosses, ou dont les montagnes ont été charriées par-dessus toute la largeur du sillon correspondant. A ce chapitre d' « Analyses », les chapitres suivants, qui traitent des profondeurs et de l'apparition et de la distribution des volcans, ajoutent des traits nouveaux dont on ne saurait exagérer l'importance ni l'intérêt, mais qui le cèdent cependant, à tous égards, au chapitre XXVI. Là, Suess étudie la lune en tant que « morceau » de notre planète, il en compare les reliefs respectifs, il en déduit une foule de conséquences positives,... comme aussi de problèmes dont seuls les savants de l'avenir pourront donner la solution. « Un grand nombre de doutes et de questions sont suspendus au terme de cette tentative imparfaite pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur la face de la Terre, comme les fils épars d'un tissu inachevé », écrit Suess, non sans mélancolie (p. 1620). Non sans mélancolie, mais non sans fierté aussi ; car que de doutes et de questions élucidés par lui ! Voilà ce que montre le coup d'œil d'ensemble des pages 1620-1631, comparé à celui que Suess a tracé au début même de son ouvrage qui, dès lors, est complètement terminé. C'est, en effet, en quelque manière un appendice que ce curieux chapitre sur « la Vie », où l'auteur recherche comment la vie s'adapte à la configuration de *la Face de la Terre*, en particulier sur différents types de plages, et

montre comment, d'*asiles* relativement immuables, des colonies nouvelles ont pu partir pour repeupler les espaces bouleversés des terres avoisinantes et éloignées. Un épilogue, dans lequel M. Pierre Termier rend hommage à Suess et justice à son traducteur termine cette quatrième partie du tome III de *la Face de la Terre*. Mais il faut des index pour manier utilement — et facilement — un tel ouvrage, un ouvrage de plus de 3400 pages ! Aussi un fascicule complémentaire, exclusivement consacré aux tables générales, s'ajoute t-il aux six précédents. Il contient une table sommaire des chapitres, la liste des traducteurs, une très importante Table générale des figures rédigée dans l'ordre géographique et dans l'ordre systématique, enfin un copieux index alphabétique des matières et des noms propres. Grâce à ces excellents auxiliaires, *la Face de la Terre* achève d'être ce qu'elle doit être, un livre auquel recourront sans cesse géologues et géographes, un instrument de travail indispensable à ceux qui savent, un ouvrage évocateur d'idées nouvelles, un travail qui fait penser et qui fera (comme il a déjà fait) progresser la science.

HENRI FROIDEVAUX.

L'Église des cordeliers ou mineurs conventuels devenue la cathédrale de Chambéry. *Son histoire abrégée de 1430 à 1803 ; ses patrons et vocables successifs ; le triomphe de saint François de Sales lors du Concordat de 1801-1802*, par JULES COCHON. Chambéry, impr. Gentil, 1918, in-8 de 105 p., avec 1 planche

Dans l'opuscule de M Cochon il ne faut pas chercher un travail approfondi sur la cathédrale de Chambéry ; l'auteur a voulu seulement en donner une bonne description et en retracer sommairement l'histoire. Cette église fut construite au XVe siècle ; commencée probablement en 1430, elle n'était pas encore complètement achevée le 15 juin 1488, jour de sa dédicace. Bâtie par les Frères mineurs, elle offre le type d'une église complète, construite suivant les règles de cet ordre ; aussi a-t-elle à ce point de vue un grand intérêt qui justifie son classement comme monument historique. Vers le milieu du XVIIIe siècle, la vieille église paroissiale de Saint-Léger menaçant ruine dut être démolie et l'église des Frères mineurs fut affectée au service paroissial. En 1779, le diocèse de Chambéry ayant été créé, l'église Saint-François devint église cathédrale sous l'invocation de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie et du bienheureux Amédée. Si pendant la Révolution l'église fut profanée, le monument échappa du moins à la rage des démolisseurs et après le Concordat les cérémonies du culte catholique purent y être célébrées à nouveau. Le rétablissement de l'évêché de Chambéry eut lieu dans les années 1801 à 1802 et cette fois un nouveau patron fut donné à son église cathédrale ; elle fut alors placée sous le vocable de saint François de Sales.

JULES VIARD.

Les Italiens en France au XVIe siècle, par Émile Picot. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1901-1918, in-8 de 301 p.

Ce travail considérable ne devait former, dans la pensée de M. Émile Picot, que « le premier livre d'une *Histoire de la littérature italienne en France au* XVIe *siècle.* » Nous ne savons en quel point se trouve ce travail, mais nous espérons que des mains pieuses nous en donneront au moins les parties achevées. Il n'y a guère d'érudit en France qui fût autant que M. Picot en mesure de bien exécuter et de mener à bon terme une semblable tâche et il n'est pas besoin de longs discours pour établir l'utilité et l'intérêt que présenterait un ouvrage de ce genre.

A lui seul, le livre premier que nous avons entre les mains nous donne un avant-goût de l'ensemble, et il nous apporte des lumières précieuses sur l'histoire de France au XVIe siècle. En groupant les faits déjà connus, en les éclairant les uns par les autres, en y ajoutant d'autres faits moins connus ou généralement ignorés, M. Picot a mis en pleine clarté l'influence exercée en France dans tous les domaines par les Italiens. L'auteur a réparti sa matière en six chapitres : I. Les princes, les grands seigneurs et les capitaines italiens au service de la France ; II. Les diplomates italiens au service de la France ; III. Les banquiers italiens en France ; IV. Influence des Italiens à la cour de France ; V. Les artistes italiens en France ; VI. Les Italiens dans les Universités françaises. Les Français dans les Universités italiennes. Si au premier abord la seconde partie de ce dernier chapitre semble sortir du cadre de l'auteur, la moindre réflexion montrera vite qu'il n'en est rien ; car il n'est que trop évident que les étudiants français qui sont allés chercher la science dans les Universités italiennes ont contribué pour leur part à répandre et à fortifier en France l'influence italienne.

Ce n'est pas du XVIe siècle que date en France le rôle des Italiens ; des ouvrages comme ceux de M. Piton et de M. Gauthier ont, pour une période plus ancienne, groupé sur certains points des relations franco-italiennes des indications curieuses ; des publications de textes comme les Journaux du trésor de Charles IV et de Philippe de Valois par M. J. Viard jettent des faisceaux de lumière sur la question ; mais au XVIe siècle l'influence italienne prend de plus amples proportions encore ; et nulle part encore elle n'avait été mise en lumière comme dans le livre de M. Picot.

Il est de ceux dont ne se pourra plus passer quiconque voudra connaître et étudier le seizième siècle français. E.-G. L.

Une Ville-Église : Genève, 1535-1907, par M. Georges Goyau. Paris, Perrin, 1919, 2 vol. in-16 de XXI-216 et VIII-317 p. — Prix : 7 fr.

Genève, ville impériale, jouissait sous son prince-évêque d'une

telle liberté qu'on peut dire avec Bonivard « qu'il était bien vrai que l'évêque était prince et que l'on obéissait à ce qu'il commandait, mais que c'était sous condition qu'il commandât ce que le peuple voulait. » Après la révolution protestante de 1535, il en alla bien autrement. La plupart des anciens Genevois eurent beau regimber, Monsieur Calvin de Noyon les mata en les étouffant sous des flots de réfugiés, ses compatriotes en majeure partie, auxquels il les obligea à accorder droit de bourgeoisie et qui, lui devant tout, se soumirent d'abord à tout ce qu'il lui plut d'imposer. « Il suscitait ainsi des fournées de bourgeois, comme à d'autres époques les souverains feront des fournées de pairs. » (I, 19). Il faut bien noter que ce sont des huguenots français qui ont fini par dominer dans cette « Rome protestante », devenue la capitale du protestantisme radical dans le monde entier. Or, ce qu'il plut à Calvin d'imposer, ce fut une tyrannie à la fois religieuse et politique inconnue avant lui dans la chrétienté, une tyrannie jacobine, pourrait-on dire ; car les calvinistes ont été comme les jacobins de la Révolution du XVIe siècle dont les luthériens furent comme les girondins.

Le régime se modifia considérablement pendant les trois siècles qui suivirent ; de la doctrine de Calvin il ne resta presque rien, dès le dix-septième siècle, et Voltaire n'a point menti en qualifiant de parfaits sociniens et de quasi-ariens les pasteurs genevois du dix-huitième : Genève demeura pourtant la *Ville-Église* dont le livre que nous avons sous les yeux nous retrace l'histoire jusqu'en 1907, date de la séparation « des Églises » et de l'État ; et aujourd'hui, depuis si longtemps qu'aucun Genevois ne professe plus la foi calvinienne, il subsiste chez la plupart une sorte d'état d'esprit calviniste ; jusque sur la physionomie de plusieurs se voit même encore comme un curieux reflet de ce « museau triste de Calvin » dont parlait drôlement le Lord Keith, gouverneur de la principauté de Neufchâtel, à son maître Frédéric le Grand.

Ce livre magistral de M. Goyau, si érudit, si complet, appuyé sur la multitude d'ouvrages de valeur qu'il cite constamment, accompagnés de commentaires en général si judicieux, forme une page qui manquait véritablement à l'histoire religieuse et politique des temps modernes. Il doit donc exciter un vif intérêt dans le monde savant, tout particulièrement chez l'intelligente et studieuse société genevoise, et peut-être aidera-t-il certaines âmes inquiètes et avides de vérité à obtenir, en rejoignant « l'unique troupeau », la paix promise dès cette vie terrestre « aux hommes de bonne volonté. » Ce n'est pas le moindre fruit qu'un chrétien tel que l'auteur puisse souhaiter recueillir de son grand travail.

Nous nous bornerons à noter ici que M. Goyau fait sagement (I, 56)

de marquer une réserve touchant la thèse de M. James Fazy selon laquelle le calvinisme aurait exercé une influence prépondérante sur le développement de l'aristocratie à Genève. Le calvinisme a pu favoriser l'aristocratie ; mais l'aristocratie se développait, au temps de Calvin, dans toutes les villes voisines des Hautes-Allemagnes, et ce serait plutôt à Berne, croyons-nous, qu'il conviendrait de chercher le modèle que Genève aurait été naturellement portée à imiter, en raison de son alliance étroite avec une ville qui, précisement grâce à une aristocratie fortement constituée, joua le principal rôle politique dans ces parages. HYRVOIX DE LANDOSLE.

Un Tricentenaire. Un grand Ministre de la marine : Colbert, par CH. DE LA RONCIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-18 de IV-311 p., avec portrait et planches. — Prix : 3 fr. 50.

Le 29 août 1919 ramène le troisième centenaire de la naissance de Colbert et M. de la Roncière a pensé qu'il fallait profiter de cette date pour rappeler l'œuvre grandiose du ministre et lui faire rendre la justice que la France, dit-il, lui a refusée et de son temps et du nôtre : « Il l'avait sauvée d'une nouvelle Fronde, déclare-t-il, et personne n'en a jamais rien su. Il l'avait sauvée de la ruine ; et il vécut sous l'opprobre populaire. Il l'avait dotée de la suprématie navale ; et l'indifférence royale devant son œuvre le tua plus que les fatigues d'un labeur écrasant. » Voilà la raison qui l'a décidé à tirer du t. V de son *Histoire de la marine française* la partie relative à Colbert.

C'est donc surtout l'œuvre navale de Colbert que M. de la Roncière nous expose. Il n'a pas d'ailleurs pour le grand homme une admiration aveugle. Il souligne le paradoxe qu'il y a de voir « le petit-fils des drapiers rémois » ne confier les vaisseaux du Roi qu'à des « gens de bonne famille. » Il ne fait pas difficulté d'avouer que la politique économique de Colbert a fait faillite et que « il s'est trompé dans la conception d'un impérialisme mercantile qui répondît à l'axiome royal : L'État c'est moi. »

Il n'en a que plus d'autorité pour faire ressortir les mérites réels du ministre : il met bien en lumière l'importance de l'inscription maritime, les efforts de Colbert pour créer des arsenaux, pour promouvoir la réforme de la science nautique, pour doter la marine et les colonies de ces beaux monuments législatifs que sont l'Ordonnance maritime et le Code noir. Il donne aussi leur valeur aux principes qui guident l'œuvre ministérielle : « pour une marine l'esprit de suite et l'art de tirer de l'étranger d'utiles leçons, pour un ministre la nécessité d'un apprentissage, pour un chef le devoir de se faire un excitateur d'énergies, pour des officiers l'esprit d'offensive, à tous les degrés de la hiérarchie la responsabilité et la discipline, l'horreur des

recommandations et des intrigues, point de paperasserie ni de galimatias administratif, voilà la doctrine colbertine. »

Sur un point où plusieurs historiens, et non des moindres, ont jugé sévèrement la mémoire de Colbert, M. de la Roncière prend sa défense avec la dernière énergie : il lui fait gloire du procès de Fouquet et de la ténacité qu'il a mise à le faire condamner sévèrement. Il ne se laisse point toucher aux arguments mis en avant pour disculper le surintendant d'avoir songé sérieusement à un plan de révolte ; sans se laisser impressionner par le fait que les juges, poussés pourtant à la sévérité par la pression gouvernementale, ont refusé de s'arrêter à ce chef d'accusation, il groupe et il précise les indices de la culpabilité ; il trouve dans la conduite subséquente de quelques-uns des complices éventuels des arguments nouveaux en faveur de la thèse que le complot n'était pas un vain fantôme.

Les fêtes que le ministre a ordonnées pour célébrer l'anniversaire du grand homme sont dues, pour une bonne part au moins, à l'initiative et aux efforts de l'historien de la marine française. Mais que son livre ne serve pas seulement à réveiller ou à éveiller la reconnaissance pour le grand ministre ; qu'il serve aussi d'enseignement à notre marine actuelle.

E.-G. Ledos.

Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722), par le baron Marc de Villiers. Paris, Imprimerie nationale, 1917, in-4 de xvi-130 p., avec 5 planches hors-texte et gravures dans le texte.

Le Comité du souvenir franco-américain a voulu en 1917 commémorer le second centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, et il a, dans ce dessein, publié avec luxe, en l'accompagnant d'illustrations documentaires, un excellent travail du baron Marc de Villiers. Naguère, celui-ci avait déjà fait paraître un gros volume sur les derniers jours de la Louisiane française ; il en raconte aujourd'hui les origines, ou plutôt il s'efforce de déterminer à quelle date a vraiment commencé d'exister la Nouvelle-Orléans. Problème délicat, sur la solution duquel les historiens ne sont pas d'accord — ils hésitent entre une des cinq années 1717 à 1722 — et qu'il n'est cependant pas impossible de trancher. Le baron Marc de Villiers l'a prouvé ; dès 1717, la « Crescent City » reçoit son nom de Nouvelle-Orléans ; elle commence de sortir de terre un peu plus tard, mais elle ne devient qu'en 1722 la capitale de la Louisiane. Ce sont là des faits précis, et qu'il était intéressant de mettre en lumière ; le baron Marc de Villiers n'a eu garde de négliger de le faire. Il a, en outre, bien montré la part qui revient, dans l'œuvre de développement de la ville, à Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, à l'ingénieur en chef Le Blond de la Tour et à Adrien de Pauger ; c'est ce dernier qui a vraiment été la

cheville ouvrière de la fondation de la Nouvelle-Orléans. Enfin, complétant le travail de M. Pierre Heinrich, M. de Villiers a prouvé combien grande était la part de l'histoire dans *Manon Lescaut* et raconté ce que fut, en réalité, celle en qui il voit « la véritable Manon. » Pour les littérateurs comme pour les historiens, l' « Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans » est donc un livre précieux ; il l'est également pour les bibliophiles, qui auront plaisir à en admirer la belle impression comme aussi les reproductions d'anciens documents et les jolis entêtes, lettres ornées et culs-de-lampe, si finement composés par M. Henri Guillaume. HENRI FROIDEVAUX.

Le Cardinal Collier, par J. MUNIER-JOLAIN. Paris, Payot, 1918, in-16 de 238 p. — Prix : 4 fr. 50.

L'auteur a traité ce sujet pendant la guerre mondiale devant un auditoire cosmopolite, à Lausanne, et c'est « à ses auditeurs de Lausanne » qu'il a dédié le présent volume, où il déclare « n'avoir pas entendu refaire l'histoire de l'*Affaire du collier* après M. Funck-Brentano. » Aussi bien semble-t-il s'être préoccupé de « se concilier », comme il le dit (p. 9), « les amis du romanesque » plutôt que d'offrir au public aimant à s'instruire un véritable livre d'histoire. Les « amis du romanesque » peuvent trouver là leur satisfaction : car le fond, la manière, le style, tout y est d'un romantisme délibérément échevelé. M. Munier-Jolain — dont nous ne voulons pas, au reste, contester ici le talent — prétend cependant à quelque chose de plus, car il se croit en droit (p. 12) « d'insister sur le caractère d'actualité inattendue » que présenterait, dit-il, son livre ; or, après l'avoir parcouru, nous avouons humblement en être encore à attendre d'avoir compris où pourrait, en vérité, résider cette « actualité inattendue »... Mais de quoi tant d'écrivains ne cherchent-ils pas aujourd'hui à faire une *actualité !*

Le fait le plus grave de l'histoire du collier a été le scandaleux acquittement de cet indigne cardinal, éclatant témoignage du venimeux esprit des légistes parlementaires auxquels incombe la plus grande responsabilité de la Révolution française ; mais c'est aussi la faiblesse de notre pauvre roi Louis XVI qui a été la cause première de ce scandaleux acquittement, comme elle l'a fait manquer à tous ses principaux devoirs d'état à travers tout son règne. Il a commis contre le droit de l'Église et du premier ordre du royaume une faute dont il n'a que trop justement subi la peine en refusant à l'Assemblée du clergé la faculté de juger l'évêque de Strasbourg. M. Charles Gérin a bien dit, à ce propos (dans la *Revue des questions historiques* de 1878, t. XXIV, p. 407) : « ... Que gagna Louis XVI à violer l'immunité ecclésiastique en la personne de l'indigne cardinal de Rohan et à le

traduire devant le Parlement de Paris, au lieu de le remettre aux juges d'Église? Quel tribunal ecclésiastique aurait, comme fit le Parlement, cherché dans l'Affaire du collier le moyen de se venger de la Cour et se serait rendu coupable du scandaleux acquittement qui fut si funeste à la réputation de la Reine et de la monarchie ? » L'importance capitale de ce fait a échappé à M. Munier-Jolain dans son chapitre intitulé : *Le Prince veut être jugé par le Parlement.*

La calomnie lancée à plaisir et à plusieurs reprises par Saint-Simon contre la princesse de Soubise et son mari, au temps de Louis XIV, est reproduite sans réserve, à la page 25 : l'auteur aurait pu consulter avec profit MM. de Boislisle et Lecestre, à ce sujet.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Histoire religieuse de la Révolution française, par PIERRE DE LA GORCE. T. III. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-8 de 598 p. — Prix : 12 fr.

La guerre avait interrompu la publication de cet ouvrage considérable, et nous sommes heureux de saluer l'apparition du troisième volume, trop longtemps attendu. Il a été rendu compte ici des deux premiers volumes et je n'ai rien à ajouter aux éloges bien mérités qui ont été adressés à l'auteur.

La période étudiée s'étend des massacres de Septembre à la chute de Robespierre. C'est la persécution qui s'étend petit à petit à l'Église des constitutionnels et qui, après avoir déguisé sournoisement ses projets, fait explosion en novembre 1793 dans la déplorable crise de la déchristianisation qui entasse les scandales sur les ruines. Le culte de la Raison, la religion de l'Être suprême, conception éphémère du cerveau mal équilibré de Robespierre, sont des incidents tragiques par lesquels se corse le régime sanglant de la Terreur ; dans toute la France, les échafauds sont dressés et l'Église tient bon devant ses ennemis dont la rage impuissante s'épuise en violences et en calomnies sans lasser la constance des confesseurs de la foi. Le Neuf Thermidor marquera un tournant dans l'histoire religieuse de la Révolution et nous attendons avec impatience que M. de la Gorce nous en raconte la suite.

Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, les deux chapitres consacrés aux affaires de Vendée. Bien que le soulèvement de l'Ouest eût eu pour principe premier la révolte des consciences opprimées, cette guerre civile procède d'un état d'esprit tellement différent qu'il faut faire effort pour passer d'un sujet à l'autre et que les épisodes héroïques, dont le récit est loin d'être sans attrait, semblent former hors-d'œuvre. Il eût été préférable, à mon humble avis, d'y consacrer un ouvrage spécial qui, ayant plus d'unité, se serait lu avec plus d'intérêt.

P. PISANI.

Les Questions religieuses dans les cahiers de 1789, par A. Denys-Buirette. Paris, de Boccard, 1919, gr. in-8 de 526 p. — Prix : 12 fr.

Quel était le sentiment général de la nation française touchant les questions religieuses à la veille de la Révolution ? M. Denys-Buirette a essayé de répondre à cette question dans une étude qui lui a coûté un travail prolongé et lui a permis d'exercer un sens critique fort averti. Les cahiers de 1789 présentent un ensemble de témoignages de valeur inégale mais dont la sincérité est rarement discutable ; l'auteur, par un dépouillement laborieux, a classé les réponses sous un certain nombre de rubriques dont les principales sont : la propriété ecclésiastique, la fiscalité, l'établissement des paroisses, évêchés et communautés religieuses et enfin les relations de l'Église et de l'État. Il en a tiré des conclusions que son impartialité a rendues assez réservées mais qui seront ratifiées par quiconque a quelque peu étudié ces graves problèmes.

On pourrait dire que, pour tabler sur les cahiers de 1789, il faudrait en posséder la collection complète et nous sommes loin d'en être là, car on ne connaît qu'une fraction assez faible de ces publications. De plus, les éditeurs n'en ont donné souvent que des analyses tronquées et parfois un peu suspectes. Il n'en est pas moins vrai que, d'après ce qu'on sait exactement de ces vœux dans certaines régions, on est autorisé à conjecturer ce qu'a pu être l'ensemble. Paris, des parties plus ou moins étendues de la Flandre, de la Normandie, de la Bretagne, du Berry, de la Saintonge, des Pyrénées, du Languedoc, de la Franche-Comté parlent tour à tour à peu près dans le même sens et il n'est pas invraisemblable que le reste de la France en pensait autant.

La conclusion générale est qu'en dehors de minorités infimes, le pays était profondément attaché à ses traditions religieuses, mais que la mauvaise répartition des impôts provoquait un mécontentement dont l'expression est unanime. Les privilégiés se défendaient mollement et d'un bout à l'autre de la France on réclamait des réformes profondes. Les événements devaient marcher plus vite qu'on ne l'avait prévu et la Constitution civile du clergé se trouve en germe dans les cahiers.

M. Denys-Buirette savait que, pour quelques historiens, il semblait acquis que les cahiers n'avaient été établis que sur des modèles transmis par des comités et que les soi-disant vœux des populations manquaient tout à fait de spontanéité. L'examen attentif et la comparaison des pièces l'ont amené à une opinion différente : sans doute certaines idées étaient dans l'air et quelques ambitieux essayaient de se mettre en vue en les propageant ; mais les assemblées ont très rarement adopté les formules toutes faites et encore en y introdui-

sant des modifications et additions qui leur donnent un caractère beaucoup plus individuel qu'on ne s'est plu à l'affirmer.

Je résume mon appréciation en louant beaucoup l'auteur d'avoir conduit son enquête avec l'impassibilité qui convient à la justice et on pourra se fier aux opinions qu'il asseoit sur une instruction des plus consciencieuses. P. Pisani.

La Prusse et la rive gauche du Rhin ; le traité de Bâle (1794-1795), *d'après des documents inédits tirés des archives du ministère des affaires étrangères*, par Ed. de Marcère. Paris, Alcan, 1918, in-16 de II-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire des négociations du traité de Bâle, depuis les premiers pourparlers jusqu'à la signature définitive, vient à son heure ; elle est pleine d'enseignements. On y verra dûment caractérisée la duplicité de la diplomatie prussienne, telle qu'elle ressort des documents officiels ; on y verra avec quelle fermeté le Comité de salut public sut exiger comme point de départ la reconnaissance des droits de la France à ses frontières naturelles ; on y verra avec quelle facilité la Prusse parut accepter l'établissement des Français sur la rive gauche du Rhin : on y verra les précautions qu'il fallut prendre en vue d'un retour offensif des troupes prussiennes, et le peu de degré de confiance qu'inspiraient les émissaires de l'un des maréchaux allemands Moellendorff. Ces négociations durèrent du 13 janvier au 3 avril 1795 ; durant ces trois mois, il y eut des menaces de rupture, des ultimatums, des demandes de délais, des manifestations de mésintelligence entre les puissances coalisées et une situation critique à Paris dont l'obstination du diplomate Hardenberg espérait tirer parti. Ratifié dès le 14 avril par la Convention, le traité ne contenta pas tout le monde, et le diplomate français qui le signa au nom du gouvernement, Barthélemy, fut bien mal récompensé des services qu'il avait rendus à la nation. Le petit volume de M. de Marcère, d'une lecture agréable et attachante, se recommande de lui-même et n'a pas besoin d'être loué davantage. H. S.

La Pologne inconnue. *Pages d'histoire et d'actualité*, par K. Waliszewski. Paris, Colin, 1919, in-18 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Écrit par un Polonais qui a été élevé en France, ce livre se propose de réfuter une erreur, généralement accréditée sur l'histoire de son pays, que toutes les infortunes des Polonais ne sont imputables qu'à leurs propres défauts. Les historiens de l'Université de Cracovie, dociles aux influences allemandes, se sont fait eux-mêmes les propagateurs de cette thèse. M. Waliszewski s'efforce de replacer dans leur jour réel les faits ainsi dénaturés. Il est vrai que la Pologne du XVIIIe siècle

a pratiqué des mœurs politiques déplorables. Mais il prétend qu'elles ont été le produit des influences ennemies qui se sont appliquées à corrompre l'idéal national. Il insiste sur la manière dont les idées libérales furent professées en Pologne plus tôt que dans le reste de l'Europe. Il cite à ce propos des extraits bien curieux d'écrivains polonais, parmi lesquels se trouve Stanislas Leczinski en personne, « le roi philosophe. » Il est certain que les publicistes polonais du XVIIIe siècle ont soutenu et contribué à répandre toutes les erreurs sociales et politiques dont nous portons aujourd'hui le poids : exaltation de l'individu, gouvernement de tout le monde par tout le monde, pouvoir arbitraire des assemblées populaires, etc. M. Waliszewski explique comment les circonstances ont empêché les Polonais de se donner des institutions en rapport avec un goût très vif pour la liberté, qui les rendait incapables de s'entendre avec leurs voisins de l'est et de l'ouest. C'est un côté par lequel nous n'étions pas habitués à regarder cette question polonaise, si complexe.

Livre agréable à lire, comme l'œuvre d'un homme qui connaît beaucoup de choses et sait, pour en parler, se mettre à la portée de ses auditeurs.

Après avoir rappelé l'abominable oppression russe, l'auteur conclut que la fusion des deux peuples n'est ni réalisable ni même désirable. Il paraît souhaiter un accord entre les nations sœurs du monde slave.

A. de Tarlé.

L'Italia odierna ; *due secoli di lotte, di studi e di lavoro per l'indipendenza e la grandezza della patria*, da Michele Rosi. Tomo I. Torino, Unione tipografica editrice, 1918, in-4 de XVI-1126 p., avec 9 pl. hors texte, 4 cartes et 450 fig. — Prix : 36 fr.

Ce monumental ouvrage paraît par livraisons. Les trente-six livraisons dont la réunion forme le premier volume ont déjà été publiées. L'auteur remonte au XVIIIe siècle, estimant avec raison que l'on y voit naître et se former les idées qui ont préparé le *Risorgimento*. Le premier livre étudie l'état politique, social, intellectuel de la péninsule de 1715 à l'intervention française. Le deuxième est consacré à la Révolution et à l'Empire ; le troisième à la Restauration, et à l'ère des conspirations jusqu'en 1821. L'esprit qui anime l'ouvrage s'exprime très bien dans la Préface. Pour le grand public, estime M. Rosi, le *Risorgimento*, c'est trop souvent une espèce de résurrection merveilleuse, où, aidée par des « amis » étrangers, dont les noms et le nombre varient au gré des sympathies et des circonstances, l'Italie se réveille brusquement, à la voix d'un petit nombre d'hommes dont le rôle est tout à fait prépondérant. M. Rosi veut étudier la préparation de ce miracle, et rendre la place qui leur appartient aux collaborateurs de

ces protagonistes. C'est dire qu'une très grande importance est et sera donnée aux « héros obscurs. » aux tentatives avortées mais caractéristiques ; une très grande aussi à la vie sociale et populaire. M. Rosi est naturellement un chaud patriote italien, admirateur passionné du mouvement qui a fait l'unité de son pays. Mais il est en même temps un esprit très modéré et très objectif. Il ne cède nullement au désir de multiplier le nombre et d'exagérer la gloire des précurseurs du *Risorgimento*. Il n'exagère pas davantage les maux dont souffrait et dont se plaignait l'Italie. Par exemple, sur les intentions de Pie VII et de Consalvi, sur le gouvernement autrichien dans le Lombard-Vénitien, sur des épisodes comme le procès de Silvio Pellico, il a des pages d'une mesure à laquelle il faut rendre hommage. Il se tient éloigné de toute déclamation ; de bons ouvrages italiens sur ce sujet n'en sont pas exempts. L'annotation est abondante et rendra service aux professionnels ; nous regrettons qu'elle soit rejetée à la fin de chaque chapitre, ce qui est bien incommode. L'ouvrage est richement illustré, d'images qui sont d'une exécution ordinaire, mais intelligemment choisies et d'un caractère documentaire.

E. Jordan.

Le Comte de Cavour et son confesseur, *étude historique d'après documents inédits*, par M. Mazziotti ; trad. de l'italien par le comt Weil. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de xxxvi-147 p., avec deux portraits. — Prix : 3 fr.

L'excommunication frappant les auteurs des lois antireligieuses en Piémont (1851) atteignait naturellement Cavour, président du Conseil des ministres. L'homme politique pouvait au dehors railler les sanctions de l'Église : au fond du cœur, la superstition, je ne dis pas la piété, de l'Italien, prit peur. Et sa prévoyance, dès 1855, quand le choléra régna à Turin, le conduisit à obtenir d'un moine franciscain, curé de sa paroisse, la promesse de venir l'assister s'il était en danger de mort. Une maladie subite atteignit Cavour en 1863 ; le prêtre choisi à l'avance fut amené auprès du moribond et, selon qu'il était convenu, donna l'absolution sans demander à ce singulier pénitent la rétractation de ses erreurs et de ses actes contre l'Église. La scène fut à la fois mystérieuse et publique, car pour la terminer on vint apporter avec éclat au moribond le viatique ; ce fut donc un grand scandale en Italie à une heure où la personnalité du ministre de Victor-Emmanuel occupait l'Europe. Le moine franciscain, frère Jacques, mandé à Rome, interrogé par Pie IX lui-même, ne semble avoir fourni sur sa conduite que des explications assez misérables ; il fut mis par son supérieur en quasi-pénitence, tandis que le gouvernement de Turin le décorait. Sur lui un grand silence se fit après le

tapage qui, à cette époque, distinguait tout épisode exploité dans la presse anticatholique contre le Saint-Siège. En somme, Cavour mourut voulant « paraître » en communion avec l'Église, malgré elle et contre elle. C'est là le point d'histoire. Mais une absolution incomplète ou extorquée est insignifiante et les sentiments du pénitent lui donnent sa valeur.

Cette étude du sénateur Mazziotti s'appuie sur quelques livres, les journaux du temps et les archives d'un ami de Cavour. Elle vise à l'apologie de celui-ci, à la critique de l'intransigeance de la Curie romaine, sans omettre d'attaquer Pie IX. Une lecture attentive montre que ce franciscain « aux idées libérales » se contenta (p. 24 et 25) pour toute confession d'un « serrement de main » du ministre excommunié comme « usurpateur » des États pontificaux. Le volume dans sa forme est très agréablement publié avec soin et élégance ; on y trouve, avec le portrait de Cavour, celui de frère Jacques dont les traits sont quelque peu vulgaires et durs, et qui ne fut d'ailleurs qu'un comparse dans l'affaire. G. G.

La Paix armée et le Problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises, par Marcel Laurent, Philippe Norard et Alexandre Mercereau. Paris, Figuière, s. d. (1914), in-8 de 130 p. — Prix : 2 fr. 50.

Tout ce qu'on a dit pensé et écrit avant la guerre pour faire oublier aux Français la question d'Alsace-Lorraine et pour amener le rapprochement de la France et de l'Allemagne est résumé dans ce livre qu'il serait trop cruel d'analyser aujourd'hui. Si la guerre ne m'avait empêché d'en rendre compte à son heure, je n'aurais pas trouvé de termes assez sévères pour exprimer mon indignation des théories qui y sont développées. Aujourd'hui je me borne à lui refuser le bénéfice de l'oubli. De telles œuvres, que sans doute leurs auteurs, si la guerre les a épargnés, rougissent d'avoir écrit, doivent rester à leur place dans l'histoire des évolutions de la pensée contemporaine. Elles marquent les tendances d'une école dont l'influence n'a été que trop importante et qui porte la responsabilité du défaut de préparation militaire que nous avons payé si cher. Eugène Godefroy.

Voces populi, *scènes de la vie anglaise*, par F. Anstey ; traduit de l'anglais par G. J. M. F. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-12 de vi-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a déjà une trentaine d'années que les *Voces populi* ont paru dans *Punch* et ont été réunies ensuite en volume. Mais ces jolis tableaux de la vie anglaise n'ont nullement vieilli ; ils ont gardé tout

leur sel et toute leur vérité, et c'est à juste titre qu'il a semblé aux présents traducteurs que ces « scènes prises un peu dans tous les mondes, troussées avec une verve charmante et un sens admirable du comique, et dans lesquelles, au milieu de détails très britanniques, se retrouvent au fond bien des traits d'une vérité universelle, seraient de nature à amuser nos compatriotes, peut-être aussi à leur faire mieux connaître nos amis anglais. » Non moins que du choix de l'ouvrage à traduire, ces interprètes doivent être félicités de l'heureuse façon dont ils se sont acquittés d'une tâche qui n'allait pas sans difficultés ; ils y ont fait preuve (et c'est un éloge bien moins banal qu'il ne semble) d'une parfaite connaissance de l'anglais de la conversation, de la conversation à des étages très divers de la société. Des dialogues du genre de ceux-ci perdent naturellement quelque chose, et même beaucoup, à passer dans une autre langue, mais la perte est ici aussi réduite que possible et la transposition est très bien faite. Vaut-il la peine de remarquer que mieux eût valu peut-être renoncer à rendre certaines ellipses et contractions moins naturelles en français qu'en anglais ; ou encore d'observer que *North British* signifie *Écossais* et non *Anglais du nord* (p. 106), que *hear ! hear !* serait mieux rendu par *bravo* ou *très bien* que par *écoutez* (p. 38), que *propitier* (p. 27) n'est plus guère français et que *tantaliser* (p. 159) ne l'a sans doute jamais été ? Plus regrettable que ces vétilles est l'absence de notes, qui seraient souvent nécessaires pour les lecteurs, peu au fait des choses, gens et usages d'Angleterre (et c'est pour ceux-là que sont faites les traductions, car les autres savent l'anglais et lisent l'original). De ces notes, il n'y en a que deux ou trois, dont l'une (p. 141) ne définit pas très exactement les *Bank Holidays*, lesquels sont les quatre jours annuels de fermeture légale des banques, devenus jours de repos général et de réjouissances populaires. Notons enfin que l'ordre des scènes n'est pas le même dans cette traduction et dans l'édition anglaise que nous avons sous les yeux, et que la division en deux séries ne s'y retrouve pas. Peut être y a-t-il des textes différents ; la chose est du reste d'assez peu d'importance.

A. Barbeau.

Treinta años de mi vida, por E. Gómez Carrillo. Libro I. *El Despertar del alma*. Madrid, Sociedad española de libreria, 1919, in-16 de 251 p. — Prix : 3 fr. 50.

A diverses reprises, dans les pages de cette Revue, nous avons signalé à nos lecteurs les beaux volumes dans lesquels M. Gómez Carrillo nous narrait ses impressions de guerre : l'exquise sensibilité de l'homme, la générosité de ses sentiments, la finesse de son analyse psychologique, la vie et le coloris des tableaux qu'il nous présentait,

la magie de son style, tout assure à ses livres une place d'honneur dans la littérature de guerre et les élève bien au-dessus de tant de publications éphémères, destinées à tomber promptement dans l'oubli. Et ce que l'auteur met de lui-même dans ses ouvrages leur donne je ne sais quoi de personnel, qui fait que le lecteur entre avec l'auteur en communication d'idées et de sentiments ; et cette sympathie me semble devoir assurer le succès des Mémoires de sa vie dont M. Gómez Carrillo nous présente le premier volume.

Il nous raconte, dans sa dédicace à D. Fernando Alvarez, le premier mouvement d'indignation qu'il ressentit quand un de ses amis, après la lecture des premiers chapitres de ce livre, lui dit : « Il va bien, votre petit roman ; » mais il ne tarda point à accepter ces paroles comme un hommage, peut-être involontaire, car, dit-il : « Qu'est-ce qu'une existence sinon un roman vécu ? et celle qui n'en est pas un ne vaut guère la peine d'être écrite. »

Il y a, en effet, des épisodes bien romanesques dans ce début de la vie du grand écrivain, petit diable qui aimait mieux courir les rues de Guatemala en faisant mille tours pendables que de se livrer à l'étude ; qui se faisait mettre à la porte de tous les établissements d'instruction, même après les plus beaux serments et les plus sincères désirs de se ranger et de se discipliner ; qui, avec un gamin de son âge, songeait à s'enfuir au San-Salvador pour s'y créer une position ; qui, ramené chez ses parents et devenu petit employé de magasin, voyait une belle et riche dame étrangère, la femme du ministre de Danemark, s'enamourer de ses quinze ans. Comment l'idylle tourna au tragique, mais comment aussi elle transforma le jeune homme, lui donnant le goût de la lecture, éveillant sa sentimentalité, éveillant, comme le porte le sous-titre de ce premier volume, son âme ; comment, jeté dans la littérature, devenu le collaborateur d'un journal de Guatemala, puis enrôlé par le célèbre Ruben Dario dans un autre journal que celui-ci voulait lancer et sur lequel il fondait les plus vives espérances, il appela sur lui l'attention du Président de la République ; et comment ce dernier, frappé de ses heureuses dispositions, lui donna une bourse pour aller se former dans les Universités d'Europe, voilà ce que le lecteur trouvera raconté dans ce premier volume, avec le même charme de style, la même émotion sentimentale, la même finesse psychologique auxquelles nous a habitués l'éminent écrivain. E.-G. L.

Qualités à acquérir, par Louis de Launay. Paris, Payot, 1918, in-16 de 248 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les questions que l'auteur aborde, avec un franc-parler dont aucun de ses lecteurs ne sera tenté de lui faire grief, sont trop multiples et trop complexes pour que les solutions ou les appréciations

proposées ne prêtent jamais à discussion. Pour ma part, je ne souscrirais pas absolument à toutes ; mais il y a profit et plaisir à suivre cette sorte de vive causerie d'un homme d'esprit très ouvert et de beaucoup d'esprit. Pas plus que la république parlementaire, qu'il déclare intangible, il ne répudie la devise si souvent inscrite sur nos monuments : *liberté, égalité, fraternité* ; mais tout de même il en préconise une nouvelle, dont tout son livre n'est que le développement et le commentaire : *sens pratique, stabilité, discipline*. Il insiste principalement sur le sens pratique, entendez un réalisme de bon aloi, à propager dans nos habituelles manières de voir, dans nos méthodes industrielles et commerciales, dans nos conceptions politiques. Il est sévère pour les socialistes, et ne se laisse point duper par les promesses de paix qu'ils ont sans cesse à la bouche. « Leur système, écrit il (p. 144) a, pour une grande part, contribué à la guerre actuelle, avant d'être la cause principale de son prolongement indéfini. » Et plus loin (p. 164) : « Nous avons mis quatre ans à ne pas chasser les Allemands de France, parce que nous avons toujours eu peur d'avoir un chef et parce que nos alliés, animés d'un esprit analogue, en avaient peut-être encore plus peur que nous. » On aura bonne opinion de la perspicacité de M. de Launay en se reportant (p. 19 et s.) aux prévisions qu'il se hasardait à formuler, dès le début de 1918, sur l'après-guerre, prévisions bien éloignées de l'optimisme naïf qui comptait sur un embrassement général, dans une apothéose aux feux de Bengale, pour célébrer la fin de la dernière des guerres.

Baron Angot des Rotours.

L'Université nouvelle, par « les Compagnons ». I. (*Les Cahiers de Probus*. 1er cahier, novembre 1918). Paris, Fischbacher, 1918, in-16 de XI-189 p. — Prix : 5 fr.

Le vent de régénération qui a soufflé en France depuis la guerre, la réalisation de l'union sacrée, le rapprochement qui s'est fait au Front entre les classes et les esprits, ont fait naître partout le désir et l'espérance d'une transformation des choses qui amènerait la pacification si désirable entre les fils d'une même patrie. C'est une pensée de ce genre qui anime « les Compagnons » dans ce fascicule des *Cahiers de Probus* où ils nous exposent leurs idées sur l'Université nouvelle. Les Compagnons sont des membres des trois ordres de l'enseignement qui ont mis en commun au Front leurs souvenirs, leurs expériences, leurs opinions, pour examiner comment l'on pourrait infuser à l'Université une vie nouvelle, mieux adaptée aux conditions et aux besoins de la France.

Deux parties : *La Doctrine nouvelle ; — l'Institution nouvelle*, composent ce premier volume ; la première se scinde en deux chapitres :

1. La Tradition et la Réforme ; 2. La Doctrine nouvelle ; la 2e en 3 : 1. L'Ancienne Institution ; 2. Les Principes de la nouvelle institution ; 3. L'Organisation intérieure de la corporation.

Il y a là beaucoup d'idées généreuses, un grand désir d'union et de pacification, une sévérité peut-être extrême contre l'ancienne Université, une volonté très ferme et bien justifiée de ne pas laisser les politiciens infester de leur esprit funeste toute la vie de la France. Il y a aussi quelques illusions, peut-être, et, certainement, quelques points qui prêteraient matière à discussion.

Le désir qu'expriment les Compagnons d'abattre les barrières qui séparent les divers ordres d'enseignement en France et de constituer ce qu'ils appellent l'école unique — qui n'est pas « le local unique », mais qui fait que de l'école primaire à l'Université l'enseignement s'élève graduellement, sans qu'il y ait de cloison étanche entre les divers degrés — est, à mon sens, réalisable et désirable. Faire participer l'enseignement libre à la vie universitaire, faire rentrer les membres de cet enseignement dans la corporation qui sera chargée d'organiser l'Université et d'en élaborer la doctrine, est assurément une idée originale et qui mérite d'être examinée. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'il y a là des difficultés : l'enseignement libre catholique manquerait à sa mission et oublierait sa raison d'être si, par cette incorporation, il devait être absorbé et annihilé. Peut-être estimera-t-on que lorsqu'ils préconisent une subvention de l'État à l'enseignement libre, les Compagnons manquent quelque peu à l'équité dans la manière dont ils comprennent cette subvention. Mais les catholiques sont trop accommodants pour ne pas se contenter de peu, qui serait d'ailleurs un progrès considérable sur l'état actuel. Quelques-uns ont déjà fait le meilleur accueil aux idées des Compagnons. Bien que personnellement je pense que l'on pourrait envisager d'autres solutions, faisant plus grande la part à la liberté, je n'en recommande pas moins ce volume à la méditation et à l'examen sympathique de tous les lecteurs que préoccupe l'avenir intellectuel et moral de la France.

E.-G. Ledos.

Bibliographie historique du Rouergue, par Camille Couderc. I. A-K. (Fasc. 1. Abbal-Causses). Paris, Champion, 1918-1920, in-8 de 168 p. — Prix : 8 fr.

« Commencée pour les besoins de recherches personnelles, nous dit l'auteur, la présente bibliographie a été reprise, étendue et complétée dans l'espoir qu'elle pourrait servir non seulement aux Rouergats qui voudront s'occuper de l'histoire de leur pays, mais à tous les érudits qui auront à vérifier, dans cette histoire, des noms, des dates ou des faits. » Et en effet l'on peut s'en rendre compte, en consultant dans

ce premier fascicule la rubrique BIBLIOGRAPHIE, les travaux consacrés jusqu'ici à la bibliographie du Rouergue, soit générale soit même partielle, sont peu nombreux et peu développés. On saluera donc avec reconnaissance l'instrument que M. Couderc nous met entre les mains.

Ce n'est pas une bibliographie méthodique de l'histoire du Rouergue qu'il nous offre ici ; il a cru plus simple et plus avantageux au lecteur de grouper les renseignements recueillis par lui dans une seule liste alphabétique de personnages, de lieux et de matières : les matières comportent des rubriques ou très générales (*Agriculture*, *Archéologie*, *Bibliographie*, *Botanique*, etc.) ou plus spéciales (*Assurances mutuelles*, par ex.), avec cependant une tendance à renvoyer des rubriques très spéciales aux rubriques très générales : *Bailliages* renvoie à *Justice* ; *Boucherie* à *Agriculture*, *Cabarets* à *Mœurs et coutumes*, et ainsi de suite.

Dans chaque article les ouvrages mentionnés sont classés par ordre alphabétique d'auteurs, puis, pour les ouvrages anonymes, par titres. En parcourant ce premier fascicule, on se rendra compte du labeur considérable auquel s'est livré M. Couderc ; il ne s'est pas contenté de signaler les ouvrages tout entiers consacrés à un sujet ; il a pris la peine de rechercher et de relever les articles de périodiques ou de dictionnaires, les chapitres d'ouvrages, voire de simples passages qui, dans un livre, se rapportent à ce sujet. Il semble cependant avoir écarté systématiquement certains recueils, par ex. la *Gallia Christiana* et la Biographie Michaud. Il aurait dû indiquer les raisons qui l'ont déterminé à agir ainsi : sans doute a-t-il pensé que quiconque aurait à s'occuper d'un évêque rouergat n'oublierait pas de consulter le grand recueil des bénédictins ; mais je ne comprends pas pourquoi la biographie Michaud est écartée, alors que place est faite et à la biographie Didot et à la *Grande encyclopédie ;* je le comprends d'autant moins qu'il est notoire que la partie bibliographique de la biographie Michaud a été généralement revisée par l'éminent bibliographe qu'était Beuchot. On pourra signaler sans doute à M. Couderc des livres ou des recueils où se trouve un article ou un passage, relatif à tel personnage ou à tel fait de l'histoire rouergate. Il y aurait pédantisme à lui faire grief de ne l'avoir pas connu et ingratitude à sembler vouloir diminuer par là le mérite d'un travail qui lui a demandé de longues heures de recherches et qui rendra à ceux qui le consulteront les plus précieux services.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Cantiques de Sion, par H. Pérennès. Paris, Beauchesne, 1919, in-8 de II-45 p. — Prix : 1 fr. 75.

L'auteur de cette brochure, professeur au grand séminaire de Quimper, applique le système de division strophique, élaboré par le Dr H. Müller, professeur à Vienne, et consistant dans les trois procédés de *responsio*, *concatenatio*, *inclusio* (les initiés comprennent ces termes), aux plus anciens poèmes de la Bible : l'hymne (?) de la création, la prophétie de Jacob, les deux cantiques de Moïse, les maschals d'Hésebon et de Balaam, la bénédiction de Moïse, et les cantiques de Débora, d'Anne, mère de Samuel, et de David sur Saül et Jonathas. L'application du système pourrait être faite aux Odes de Victor Hugo et de Lamartine, en comptant le nombre de vers, en les groupant symétriquement et en imprimant en caractères gras les mots répétés. Ici, *l'inclusio* est excessivement rare. Si le texte massorétique est en mauvais état, le système, qui a besoin d'être prouvé, ne peut servir de preuves dans le choix des variantes de la version des Septante ou des autres versions anciennes Quelques leçons adoptées peuvent être bonnes indépendamment de leur adaptation au système strophique. Il faudrait prouver aussi que ces poèmes ont été chantés pendant des siècles en Israël. Ils n'ont pas été composés pour l'usage liturgique, et l'alternance des strophes n'est pas un indice qu'ils ont été chantés par deux chœurs. La facture très soignée de ces poèmes est un effet de l'art poétique. Il n'est pas démontré qu'elle comporte la *responsio*, la *concatenatio* et l'*inclusio* comme procédés de rédaction. E. Mangenot.

La Trinité sociale. *Étude sociale, économique et politique*, par Pierre Dugave. Paris, Berger-Levrault, 1919, petit in-8 de 89 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le monde social est-il comme le monde physique gouverné par des idées intangibles auxquelles l'homme ne peut se soustraire impunément ? Pour l'auteur de cette brochure, la question ne saurait faire de doute et il la résout par l'affirmative en montrant la puissance des trois principes essentiels qui régissent toute la vie sociale, savoir : la liberté individuelle, la solidarité, le pouvoir régulateur. La réunion de ces trois principes forme ce qu'il appelle la « *Trinité sociale*. » Leur jeu harmonique est indispensable au bon fonctionnement et au progrès comme au bonheur de toute société. Mais comment réaliser cet idéal ? C'est ce que l'auteur recherche en examinant chacune des réformes que comporte ou des conditions que postule l'organisation du suffrage universel, de l'instruction populaire, de la vie ouvrière, de l'impôt, l'exercice du droit de propriété et l'usage du capital. On trouve ainsi dans ce petit livre, à côté d'aperçus personnels et souvent ingénieux, des vues très justes sur les besoins immédiats des sociétés modernes. Il y a là un essai intéressant de synthèse sociologique, qui prêterait sans doute sur certains points à quelques réserves, mais qui, dans l'ensemble, vaut d'être médité. F. L.

Œuvres de Virgile (Texte latin), publiées, avec une Introduction biographique et littéraire, des notes critiques et explicatives des gravures, des cartes et un Index, par F. Plessis et P. Lejay. Paris, Hachette, 1919, petit in-16 cartonné, de CXXXVII-904 p. — Prix : 3 fr.

Au moment où M. Bellessort donne dans la *Revue hebdomadaire* une série d'études sur Virgile, c'est l'heure de relire dans son texte le poète de Mantoue et voici justement que la librairie Hachette publie une nouvelle édi-

tion classique de l'auteur des *Géorgiques*. Une longue Introduction comprend la *Vie* de Virgile, des remarques historiques, littéraires, artistiques, bibliographiques sur tous ses ouvrages ; un préambule critique est suivi du texte latin annoté des dix *Bucoliques*, des quatre livres des *Géorgiques*, des douze livres de l'*Énéide*, chaque division précédée d'un sommaire. A la fin, un Index des noms propres ; une soixantaine de petites illustrations, dont plusieurs empruntées aux miniatures manuscrites, aux fresques antiques, aux monnaies, aux camées ; deux cartes complètent cette documentation. Les notes sont multipliées au bas de chaque page : grammaticales, historiques, littéraires. Cette petite édition portative est donc très complète et très commode. G.

Cinéma et Cie, *confidences d'un spectateur*, par Louis Delluc. Paris, Grasset, 1919, in-18 de 327 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ce qu'on peut écrire sur le « cinéma. » Luxe de détails scéniques adaptés au « film » ; connaissance approfondie des coulisses de l'écran ; appréciation fouillée des scénarios, des artistes de l'art scénique ; critiques abondantes, informées. Mais les problèmes moraux que la question soulève n'y bénéficient pas de la même sollicitude que la technique du métier ou sa critique alerte. L. T. de M.

La Hollande sociale, par Henry Joly. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 62 p. — Prix : 0 fr. 60.

Bien superficiel serait le sentiment qui conduirait à rejeter comme démodée et sans intérêt la littérature d'avant-guerre. Le rôle de la Hollande pendant la guerre et celui qu'elle peut être appelée à jouer après la paix offrent dans tous les ordres d'idées le plus grand intérêt. La brochure de M. Joly est un exposé très complet de la situation sociale et psychologique de la Hollande contemporaine. La vie religieuse, la vie familiale, la criminalité, en un mot tout ce qui constitue la psychologie d'un peuple et par conséquent les causes de ses actes ou de ses abstentions politiques y sont décrites avec une précision remarquable ainsi que les particularités des différentes provinces. C'est un ouvrage à recommander à ceux (et il en existe) qui ayant quelque motif de faire acception du rôle de la Hollande dans les affaires publiques ou privées, préféreront des précisions raisonnées à des idées préconçues dépourvues de bases sérieuses.

Eugène Godefroy.

Le Chili et la France, par Francisco Contreras. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 164 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 60.

Ce livre de M. Francisco Contreras a été rédigé pour contribuer à « l'élargissement de l'influence française dans l'Amérique du sud », et c'est en effet un chaleureux plaidoyer en faveur de la formation de relations étroites entre les deux pays. Mais l'auteur ne se contente pas d'expliquer pourquoi ces relations doivent être nouées, ou maintenues — à cause des sympathies des Chiliens envers la France, pour contrebattre efficacement les intrigues germaniques, pour maintenir une culture intellectuelle, et surtout française, au Chili ; il montre encore dans le Chili un pays riche : riche au point de vue minier, riche au point de vue agricole, et dont l'industrie et le commerce prennent un véritable essor. Pour toutes ces raisons et bien que, *physiquement*, le Chili lui tourne le dos, la France n'aura pas seulement profit moral, elle aura aussi bénéfice matériel à développer

ses relations avec cette république hispano-américaine. — Telle est la thèse soutenue par M. Contreras, et nous ne saurions trop y applaudir. Elle est bien développée dans *le Chili et la France*, bien que, parfois, les chapitres de ce livre tournent court et ne soient pas (cf. le § II du chap. II, sur le salpêtre) très adroitement coupés. HENRI FROIDEVAUX.

L'Apostolat d'un malade. Louis Peyrot (1888-1916), par JEAN-PAUL BELIN. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, de 219 p. — Prix : 3 fr. 50.

On dit souvent que l'épreuve grandit les âmes fortes ; mais il n'est pas commun de suivre au jour le jour les ascensions d'une âme d'élite aux prises avec un mal qui ne pardonne pas, d'entendre ses plaintes furtives aux heures de dépression, d'assister à ses rétablissements généreux, de saisir dans le détail le travail minutieux et soutenu par lequel chaque déception se transforme en dévouement, chaque défaillance provoque une vaillance nouvelle, chaque cri de douleur s'achève en un élan de confiance et d'amour. C'est le spectacle que nous donne cette biographie. Louis Peyrot se destinait à la carrière médicale ; il rêvait de se dévouer aux déshérités et aux gagne-petit, à qui il avait déjà prodigué les preuves de sa sympathie. Une grippe mal soignée pendant son service militaire dégénéra en congestion pulmonaire ; la tuberculose se déclara. Il n'avait pas vingt ans, que déjà commençait pour lui la vie de sanatorium. Il la rendit admirablement féconde. On en suit avec émotion les péripéties en admirant tout ensemble et la doctrine qui s'avère en toute rencontre la plus efficace, et l'âme qui s'en inspira avec une si constante générosité. CH. LANDRY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le Dr Jacques BERTILLON, mort à Paris le 3 juillet, s'était acquis une réputation mondiale par ses travaux de statistique et de criminologie. Né à Paris le 15 novembre 1851, il fit de bonnes études médicales et c'est sous les ordres de son père, statisticien et anthropologiste éminent lui aussi, qu'il se forma aux disciplines dans lesquelles il devint bientôt un maître. A la mort de son père, il lui succéda comme chef des travaux statistiques de la ville de Paris. Dans *le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, dans la *Revue d'hygiène*, dans les *Annales de démographie* qu'il dirigeait, dans les publications du bureau à la tête duquel il se trouvait, dans d'autres publications savantes, il multiplia les articles et les mémoires avec une inlassable activité. Mais son nom restera surtout attaché aux méthodes anthropométriques qu'il appliqua avec un si beau succès à la justice criminelle. Voici la liste de ses principales publications : *Sur la Nuptialité comparée des célibataires, des veufs et des divorcés* (Paris, 1879, in-8) ; — *La Statistique humaine de la France, naissance, mariage, mort* (Paris, 1880, in-32) ; — *De la Fréquence de la fièvre typhoïde à Paris pendant la période 1865-82* (Paris, 1883, in-8) ; — *Étude démographique du divorce et de la séparation de corps dans les différents pays de l'Europe* (Paris, 1883, in-8) ; — *La Vie et les œuvres du Dr L.-A. Bertillon, professeur de démographie à l'École d'anthropologie, chef de la statistique municipale* (Paris, 1883, in-8) ; — *Rapport présenté à la Commission permanente de statistique municipale de la ville de Paris sur les travaux de l'Institut international de statistique et sur l'organisation de la direction générale des statistiques en Italie* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Les Naissances illégitimes en France et dans quelques pays de*

l'Europe (Vienne, 1887, gr. in-8) ; — *La Taille de l'homme en France* (Nancy, 1886, gr. in-8) ; — *Calcul de la mortalité des enfants du premier âge. De la méthode à suivre et des documents à recueillir pour calculer la mortalité des enfants en bas âge, et spécialement celle des enfants protégés par la loi du 24 décembre 1874* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *L'État sanitaire de Gennevilliers* (Paris, 1888, in-8) ; — *Atlas de statistique graphique de la ville de Paris, 1888-89* (Paris, 1889-1891, 1 vol. in-fol. et 1 vol in-4) ; — *Congrès international d'hygiène et de démographie à Paris en 1889. 8e question. Statistique des causes de décès dans les villes* (Paris, 1889, in-8) ; — *Compte rendu sommaire des travaux scientifiques du Dr Jacques Bertillon* (Paris, 1892, gr. in-8) ; — *De la Mortalité par âge avant la naissance (mortinatalité, selon l'âge du fœtus)* (Nancy, 1893, gr. in-8) ; — *Essai de statistique comparée du surpeuplement des habitations de Paris et dans les grandes capitales européennes* (Paris, 1894, gr. in 8) ; — *Cours élémentaires de statistique administrative* (Paris, 1895, in-8) ; — *De la Dépopulation de la France et des remèdes à y apporter* (Nancy, 1896, gr. in-8) ; — *La Gémellité (ou la fréquence des naissances gémellaires) selon l'âge de la mère et le rang chronologique de l'accouchement* (Nancy, 1898, gr. in-8) ; — *Note sur une taxe de remplacement de l'octroi* (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience* (Paris, 1904, in-12) ; — *Des Causes de l'abaissement de la natalité en France et des remèdes à y apporter* (Paris, 1910, in-8) ; — *Statistique des successions en France et à l'étranger* (Nancy, 1910, in-8) ; — *La Dépopulation de la France, ses conséquences, ses causes, mesures à prendre pour la combattre* (Paris, 1911, in-8).

— M. Paul Lacombe, qui est mort vers la fin de juillet à Lauzerte (Tarn-et-Garonne) était né à Cahors en 1834. Le goût des études historiques le poussa vers l'École des chartes. Il en sortit à 25 ans, en 1859, avec une thèse sur l'histoire du Consulat de Cahors. Assez mêlé sous l'Empire aux polémiques politiques, il n'en poursuivit pas moins ses recherches et ses travaux historiques sur des sujets assez variés. La méthodologie historique attira particulièrement son attention et l'un de ses ouvrages les plus considérables est celui qu'il a publié en 1894 sur l'*Histoire considérée comme science*. Il avait été nommé en 1882 inspecteur général des archives, titre qu'il échangeait deux ans plus tard pour celui d'inspecteur général des bibliothèques et archives. En 1886 il était décoré chevalier de la Légion d'honneur. Voici la liste des principales publications de cet érudit, dont les idées appelleraient de notre part d'assez fortes réserves : *L'Angleterre, géographie, climat, industrie, agriculture, commerce, gouvernement, société, famille* (Paris, 1877, in-16) ; — *Petite Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'en 1650* (Paris, 1877, 2 vol. in-16) ; — *La Musique en famille par un père à ses enfants* (Paris, 1878, gr. in-16) ; — *Le Patriotisme* (Paris, 1879, in-12) ; — *De l'Histoire considérée comme science* (Paris, 1898, in-8) ; — *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant* (Paris, 1899, in-12) ; — *La Guerre et l'homme* (Paris, 1900, in 12) ; — *L'Appropriation du sol. Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée* (Paris, 1912, in-8) ; — *La Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales* (Paris, 1911, in-8).

— L'illustre philanthrope Andrew Carnegie est mort le 12 août à Shadewstrook. Il était né en novembre 1835 d'un modeste tisserand ; à treize ans il fut placé dans une filature de coton où il gagnait cinq dollars par mois. Le jeune homme, d'un caractère réfléchi, occupait ses quelques instants de repos à lire et à penser. Plus tard il entra comme garçon dans

les bureaux de l'*Ohio Telegraph Company*, puis le hasard lui fit rencontrer l'inventeur des vagons-lits avec lequel il s'associa. En peu d'années son habileté merveilleuse et son intelligence le conduisirent à la fortune ; devenu administrateur de la *Pennsylvania Road Company*, il fonda les usines *Keystone Bridge* et de *l'Union Iron Works*, où devaient travailler un jour 50.000 ouvriers ; d'autres entreprises métallurgiques se greffèrent sur celles-là. A dater de ce moment il devint le « *roi de l'acier.* » Sa fortune était immense ; bon et généreux, il en consacra la plus grande partie à des œuvres philanthropiques soit 1 miliard 753. 475.000 dollars employés à la création de parcs, musées, bibliothèques, laboratoires, écoles, institutions diverses tendant à améliorer le sort des classes ouvrières. Il a écrit divers ouvrages parmi lesquels on peut citer : *American Four-in-Hand in Britain* (London, 1883-1884, in-8) ; — *Round the World* (London, 1884, in-8) ; — *Triamphant Democracy* (London, 1886, in-8) ; — *The Gospel of Wealth, and other essays* (New York, 1900, in-8) ; — *A rectorial adress to the students in St Andrews University* (London, 1902, in-8) ; — *Empire of Business* (London, 1902, in-8) ; — *James Watt* (London, 1905, in-8) ; — *Alderson* (London, 1902, in-8) ; — *Problems of to-day : Wealth, labour, socialism* (London, 1908, in-8).

— Avec Mme Hedwig Dohm, dont on annonce la mort récente, disparait une des femmes écrivains les plus notables de l'Allemagne. Née à Berlin le 20 septembre 1833, elle était encore toute jeune quand elle épousa en 1852 l'humoriste Ernst Dohm, qui dirigea longtemps avec succès le Kladderadatsch et qui la laissa veuve en 1883. Mme Dohm débuta dans la carrière littéraire par une histoire de la littérature nationale en Espagne : *Die spanische Nationalliteratur in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (Berlin, 1867, gr. in-8). Mais ce qui attira l'attention sur elle et lui donna quelque célébrité, ce sont ses luttes pour l'émancipation de la femme. Elle s'est fait connaître également par des romans et des pièces de théâtre. Voici la liste de ses principales publications : *Harte Steine*, farce en collaboration avec Friedrich Kaiser (Berlin, 1866, in-4) ; — *Was die Pastoren von den Frauen denken* (Leipzig, 1872, in-16) ; — *Der Jesuitismus im Hausstande* (Berlin, 1873, in-8) ; — *Die wissenschaftliche Emanzipation der Frau* (Berlin, 1874, in-8) ; — *Der Frauen Natur und Recht* (Berlin, 1876, in-8) ; — *Der Seelenretter*, comédie (Wien, 1876, in-16) ; — *Vom Stramm der Afra*, comédie traduite de José de Larra (Berlin, 1876, in-8) ; — *Lust und Leid im Liede, neuere deutsche Lyrik*, en collaboration avec F. Brunold (Leipzig, 1879, in-8) ; — *Plein air*, roman (Stuttgart, 1891, in-8) ; — *Wie Frauen werden. Werde die du bist*, nouvelles (Breslau, 1894, in-8) ; — *Sibilla Dalmar*, roman (Berlin, 1896, in-8) ; — *Schicksale einer Seele*, roman (Berlin, 1899, in-8) ; — *Christa Ruland*, roman (Berlin, 1902, in-8) ; — *Die Antifeministen* (Berlin, 1902, in-8) ; — *Die Mütter* (Berlin, 1903, in-8) ; — *Schwanenlieder*, nouvelles (Berlin, 1906, in-8) ; — *Sommerlieben*, nouvelles (Berlin, 1909, in-8).

— M. Anders Nicolai Kiaer, qui est mort le 16 avril à Christiania, était l'un des statisticiens les plus éminents de la Norvège, et la plupart des sociétés de statistique de l'étranger s'honoraient de le compter parmi leurs membres. Il était né à Drammen le 15 septembre 1838 et dès 1861 il était entré à la section de statistique du département de l'Intérieur. Les qualités et l'activité qu'il y déploya lui valurent un avancement rapide ; il devint chef de la section en 1867. Quand en 1876 la section forma un organe indépendant sous le titre de Bureau central de statistique M. Kiær en devint le directeur et il contribua plus que personne à en faire un établissement modèle. Il fut en 1885 l'un des fondateurs de l'Institut international de

statistique. Il dirigeait la *Statsœkonomisk Tidskrift*, organe de la Société norvégienne de statistique. Parmi les travaux qu'on lui doit nous citerons : *Statistisk Haandbog for Kongerigel Norge* (Kristiania, 1871, in-8) ; — *Rapport au Congrès international de statistique de Saint-Pétersbourg sur l'état de la statistique officielle du royaume de Norvège* (Christiania, 1872, in-8) ; — *Bidrag til Belysning of Skibsfartens œkonomiske Forhold* (Kristiania, 1877, in-8) ; — *Om Seddelbenker* (Kristiania, 1877, in-8) ; — *Livs-og Dødstabeller for det norske Folk efter Erfaringer fra tiaaret 1871/2-1880/1* (Kristiania, 1888, in-8) ; — *Den repræsentative Undersøgelses method* (Kristiania, 1897, in-4) ; — *Statistische Beitrage zur Beleuchtung der ehelichen Fruchtbarkeit* (Christiania, 1903, 3 fasc. in-4) ; — *Befolknings statistiske Undersøgelser. Lande hvor Folketælling mangler* (Christiania, 1904, in-8) ; — *Statistikens Betydning for adruelignedustigen* (Kristiania, 1904, in-8) ; — *Indtægtsforhold utarbeidet til bruk for den departementale folkeforsikringskomité* (Kristiania, 1907-1910, in-4) ; — *Indtægts og formnes forhold : Norge* (Kristiania, 1893, in-8).

— L'Académie royale d'histoire de Madrid est douloureusement affectée par la mort de son secrétaire perpétuel, don Eduardo DE HINOJOSA Y NAVEROS, mort le 19 mai à Madrid. Né à Alama (prov. de Grenade) le 25 novembre 1852, c'est là qu'il fit ses études, suivant à l'Université les cours de droit et ceux de philosophie et lettres. Il vint prendre son doctorat à l'Université de Madrid, entra dans le corps des archivistes bibliothécaires et fut attaché au Musée archéologique. Appelé à professer l'histoire ancienne et médicale de l'Espagne à l'Université de Madrid, c'est en 1834 qu'il fut élu membre de l'Académie d'histoire, dont il devint le secrétaire perpétuel en 1911. La paralysie qui l'avait frappé en 1913 l'empêchait d'en remplir les fonctions. Son œuvre scientifique et littéraire est assez considérable. Nous citerons parmi ces publications : *Historia del derecho romano* (Madrid, 1880, in-8) ; — *Estudio sobre Felipe II* (Madrid, 1887, in-8) ; — *Historia general del derecho espanol* (Madrid, 1887, in-8) ; — *Discursos leidos ante la real Academia de la historia* [*Francisco de Vitoria*] (Madrid, 1889, in-8) ; — *Felipe II y el Conclave de 1559* (Madrid, 1829, in-8) ; — *Influencia que tuvieron en el derecho publico de su patria los filosofos y teologos espanoles* (Madrid, 1890, in-8) ; — *Discursos leidos en la Real Academia de buenas letras de Barcelona* [Origen y vicisitudes de la pagesia de remensa en Cataluña] (Barcelona, 1902, gr. in-8) ; — *Estudios sobre la historia del derecho espanol* (Madrid, 1903, in-8) ; — *El Régimen senorial y la cuestion agraria en Cataluna durante la edad media* (Madrid, 1905, in-8) ; — *Héroes y martires gallegos, los Franciscanos de Galicia en la guerra de la Independencia* (Santiago, 1912, in-8) ; — *El Elemento germanico el derecho espanol* (Madrid, 1915, in-8).

— Avec l'ex-pasteur Friedrich NAUMANN, qui depuis 1907 représentait Heilbronn au Reichstag allemand, disparaît l'un des plus fougueux coryphées du pangermanisme. L'auteur célèbre du *Mitteleuropa* était né le 25 mars 1860 à Störnthal, près de Leipzig. C'est dans cette dernière ville et à Erlangen qu'il avait fait ses études universitaires. Après avoir exercé des fonctions ecclésiastiques en divers lieux (auxiliaire près de Hambourg de 1883-1885, puis pasteur à Langenberg jusqu'en 1890, attaché à la mission intérieure à Francfort sur le Mein et dans l'Allemagne du sud), il s'était lancé dans l'action sociale et dans la politique active. Il avait joué un rôle assez considérable dans le parti social chrétien, avait fondé pour la défense de ses idées *Die Hilfe*, revue hebdomadaire. Il avait également créé un journal *Die Zeit*, à l'appui du parti national social dont il était l'un des fondateurs et, après l'effondrement de ce parti, *Die Zeit*, trans-

formée en hebdomadaire, se fondit avec *Die Nation* de Th. Barth. Voici la liste des principaux ouvrages du fougueux pasteur : *Die Kirchliche Versorgung der evangelischen Studenten* (Stuttgart, 1883, in-8) ; — *Arbeiter-Katechismus* (Calw, 1888, in-8) ; — *Arbeiter-Predigt* (Wilkau, 1888, in-8) ; — *Arme Reisende* (Neusalza, 1888, in-8) ; — *Was thun wir gegen die glaubenslose Sozialdemokratie ?* (Leipzig, 1889, in-8) ; — *Christliche Volkserholungen* (Gotha, 1890, in-8) ; — *Der Wucher und seine Bekampfung* (Gotha, 1890, in-8) ; — *Das soziale Programm der evangelischen Kirche* (Leipzig, 1891, in-8) ; — *Die Mithilfe der Kirchengemeinden und ihrer Organe zur Losung der sozialen Frage* (Carlsruhe, 1891, in-8) ; — *Christenthum und Familie* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Was Kann die innere Mission zur Belebung der Gemeinden beitragen ?* (Carlsruhe, 1893, in-8) ; — *Was heissl Christlich-Sozial ?* (Leipzig, 1895 et s., in-8) ; — *Die soziale Bedeutung des christlichen Vereinswesens* (Carlsruhe, 1895, in-8) ; — *Gustav Adolf* (Frankfurt, 1894, in-8) ; — *Zum sozialdemokratischen Landprogramm* (Frankfurt, 1895, in-8) ; — *Einige Gedanken über die Gründung christlich-socialer Vereine* (Bern, 1896, in-8) ; — *Gotteshilfe* (Göttingen, 1896, in-8) ; — *Nationalsozialer Katechismen* (Berlin, 1896, in-8) ; — *Die Grundlagen unseres Glaubens* (Frankfurt, 1898, in-8) ; — *Asia* (Berlin, 1899, in-8) ; — *Flotte und Reaktion* (Berlin, 1899, in-8) ; — *Staat und Familie* (Berlin 1899, in-8) ; — *Handelsvertrage oder Brodwucher* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Deutschland und Oesterreich* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Demokratie und Kaisertum* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Nationaler und internationaler Sozialismus* (Berlin, 1901, in-8) ; — *Kunst und Volk* (Berlin, 1902, in-8) ; — *Neudeutsche Wirtschaftspolitik* (Berlin, 1902, in-8) ; — *Briefe über Religion* (Berlin, 1903, in-8) ; — *Die politischen Aufgaben im Industriezeitalter* (Strassburg, 1904, in-8) ; — *Die Erziehung zur Personlichkeit im Zeitaller des Grossbetriebes* (Berlin, 1904, in-8) ; — *Die Frau im Maschinenzeitaller* (Berlin, 1904, in-8) ; — *Die witrschaftlichen und politischen Folgen der Bevolkerungsvermehrung* (München, 1904, in-8) ; — *Die Kunst im Zeitaller der Maschine* (Berlin, 1904, in-8) ; — *Liberalismus, Zentrum und Sozialdemokratie* (München, 1904, in-8) ; — *Die Politik Kaiser Wilhelms II* (Berlin, 1904, in-8) ; — *Der Streit der Konfession um die Schule* (Berlin, 1904, in-8) ; — *Die Politik der Gegenwart* (Berlin, 1905, in-8) ; — *Der Geist im Hausgestühl* (Dresden, 1906, in-8) ; — *Die Stellung der Gebildeten im politischen Leben* (Schöneberg, 1907, in-8) ; — *Deutsche Gewerbekunst* (Berlin, 1908, in-8) ; — *Das Ideal der Freiheit* (Berlin, 1908 in-8) ; — *Das Volk der Denker* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Die Stellung des freien Protestantismus zur Sozialpolitik* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Ausstellungstreif* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Form und Farbe* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Die politischen Parteien* (Berlin, 1909, in-8) ; — *Die Reichsmarinefahrt* (Berlin, 1910, in-8) ; — *Sonnenfahrten* (Schöneberg, 1909, in-8) ; — *Die elsass-lothringische Verfassungsfrage* (Berlin, 1910, in-8) ; — *Mitteleuropa* (Berlin, 1915, in-8).

— Le grand orientaliste russe Vasilii Vasilievitch Radlov, qui vient de mourir victime du bolchevisme, était né à Berlin le 17 janvier 1837. Il suivit les cours des Universités de Halle et de Berlin, vint en 1858 à Saint-Pétersbourg, au Musée asiatique, fut nommé professeur à l'Ecole des mines de Barnaouli. L'ardeur et le succès avec lesquels il se livra à l'étude des langues et des littératures asiatiques le désignèrent pour remplir en 1871 les fonctions d'inspecteur des écoles musulmanes du cercle de Kazan et quelques années plus tard (1884) pour prendre la direction de ce Musée asiatique où il avait fait ses débuts. La même année, il était nommé membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Les sociétés savantes de

l'étranger, et en particulier notre Académie des inscriptions, se l'attachèrent soit comme correspondant soit comme associé. Parmi les publications de cet éminent érudit, la plupart écrites en allemand, nous citerons : *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stamme Südsibiriens* (Saint-Pétersbourg, 1866-1908, 8 vol. in-8) ; — *Kurzer Bericht über eine im Sommer 1862 untergenommene Reise in die ostl. Kirgizen-Steppe*, dans le *Bulletin de l'Académie* de Saint-Pétersbourg, 1863 ; — *Bericht über eine im Sommer 1863 untergenommene Reise in den ostlichen Altai* (ibid. 1864) ; — *Observations sur les Kirghis* (Paris, 1864, in-8) ; — *Ueber die Formen der gebundenen Rede bei den altaischen Tataren* dans la *Zeitschift für Volkerpsychologie* (1865-1866) ; — *Worterbuch der Kanaï-Sprache* (Saint-Pétersbourg, 1874, in-8) ; — *Analiz bolgarskikh eistitelkh imen vizveliiakh Albekri* (Saint-Pétersbourg, 1878, in-8) ; — *Vergleichende Grammatik der nordlichen Türksprachen*, I. (Leipzig, 1882-1883, in-8) ; — *Mifologiia i mirosozercanie jitelei Altai* (dans le *Vost. Obozénie*, 1882-1883) ; — *Ethnographische Uebersicht der Türkstamme Sibiriens und der Mongolei* (Leipzig, 1883, in-8) ; — *Aus Sibirien* (Leipzig, 1884, in-8) ; — *Das Schamanentum und seine Kultur* (Leipzig, 1885, in-8) ; — *Versuch eines Worterbuchs des Türkdialekt* (Saint-Pétersbourg, 1888, gr. in-8) ; — *Atlas der Altertümer der Mongolei* (Saint-Pétersbourg, 1892 et suiv., in-fol.) ; — *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei* (Saint-Pétersbourg, 1894 et suiv., in-4) ; — *Die Sprachen der nordlichen Türkstamme* (Saint-Pétersbourg, 1896 et suiv., gr. in-8) ; — *Das Kudalku-Bilik des Jusuf chaes Hadschib* (Leipzig, 1891-1910, gr. in-4) ; — *Die jakssische Sprache* (Saint Pétersbourg, 1908, gr. in-8) ; — *Kuan-si-un Pusar* (Saint Pétersbourg, 1911, in-8).

— John William Strutt, baron Rayleigh vient de mourir. Né le 12 novembre 1842, il fit ses études à Trinity College, à Cambridge. Ses facultés extraordinaires pour les sciences lui firent étendre ses études à presque toutes les branches de la physique et de la chimie. De 1879 à 1884, il fit des cours de physique expérimentale à l'Université de Cambridge, puis fut nommé professeur de philosophie naturelle à la Royale Institution de 1887 à 1905 et secrétaire de la « Royal Society » de 1887 à 1896. Enfin la découverte qui devait lui donner la célébrité et rendre son nom populaire est celle d'un nouveau gaz dans l'atmosphère : l'Argon. C'est en travaillant avec Sir William Ramsay qu'il fit cette découverte ; en collaboration avec Ramsay, Morris et Travers, il découvrit encore dans l'atmosphère trois autres gaz : le Néon, le Kripton et le Xenon. Parmi ses ouvrages on peut citer : « *The Theory of sound* » (Londres, 1877-78, in-8). Il a publié aussi un grand nombre de mémoires dans les *Philosophical transactions of the Royal Society* et dans d'autres revues scientifiques. Sa découverte de l'Argon lui obtint l'honneur d'être lauréat du prix Nobel et l'Académie française lui décerna le titre de membre correspondant et associé étranger de la section des sciences. Ses recherches opiniâtres lui firent faire encore de précieuses découvertes sur l'électricité, le magnétisme et l'acoustique.

— Un éminent astronome anglais, le R. P. Walter Sidgreaves, S. J., est mort le 12 juin au collège de Stonyhurst, dont il dirigeait l'observatoire depuis la mort du célèbre P. Parry dont il avait été l'auxiliaire. Il avait pris part à des missions officielles du gouvernement anglais (1874, à l'île de Kerguelen pour le passage de Vénus ; 1882, à Madagascar, etc.) et il avait fait des observations remarquables ; ses études sur les relations entre les taches du soleil et le magnétisme terrestre avaient tout particulièrement attiré l'attention. Né à Preston, dans le Lancashire, le 4 octobre 1837, il fit ses études à Stonyhurst, avant d'y être appelé comme professeur de physique en 1884.

La plupart de ses travaux ont paru dans les *Monthly notices* ou dans les *Memoirs* de l'*Astronomical society* de Londres. Nous citerons dans le premier de ces recueils : *The Stonyhurst drawings of the solar spots and faculae* (t. LII, 1892) ; — *Variable spectrum of B Lyrae* (t. LIV, LVII et LXIV, 1894, 1897 et 1904) ; — *Wilsonian theory and the Stonyhurst drawings of Sun spots* (t. LV, 1895) ; — *Spectrum of o Ceti photographed* (t. LVII, 1898) ; — *Eclipse of the moon* (t. LIX, 1899) ; — *Spectre of y Cass et o Ceti* (t. LIX, 1899) ; — *Partial eclipse of the Sun* (t. LX, 1900) ; — *Spectrum of Nova Persei* (t. LXI et LXII, 1901 et 1902) ; — *The Spectrum of Mira Ceti* (t. LXVIII, 1907) ; — *Note on comet c 1908* (t. LXIX, 1909) ; — *Notes on comet a 1910* (t. LXX, 1910) ; — *Summary of observations of the solar eclipse of 1912* (t. LXXII, 1912) ; — dans le 2e : *Spectrum of Nova Aurignac* (t. LI, 1895) ; — *On the connexion between solar spots and earth-magnetic storms* (t. LIV, 1904). Mais, naturellement, le meilleur de son activité littéraire a été donné aux *Reports* annuels de l'observatoire qu'il dirigeait avec tant d'éclat, en dépit de sa grande modestie.

— On annonce encore la mort de MM. : Édouard Baron, qui laisse des ouvrages de philosophie sociale, mort le 15 avril, à Beauvoir-sur-Niort (Deux-Sèvres), à l'âge de 75 ans ; — Henri Bazire, publiciste, qui joua un si grand rôle à la tête de l'Association catholique de la jeunesse française, mort le 24 juillet ; — le chanoine François Belleville, fondateur du *Petit Berrichon (Croix du Cher)*, mort le 18 juillet ; — Alfred Bergaud, administrateur délégué du *Petit Journal*, mort le 25 août, à Verneuil-sur-Seine ; — le Dr F. Brémond, longtemps rédacteur scientifique de *l'Événement*, du *Voltaire*, du *Petit Marseillais*, auteur de nombreux écrits parmi lesquels on peut citer : *Les Préjugés en médecine*, *Rabelais médecin*, *le Dictionnaire de la table*, etc., mort au Lavaudan (Var), le 9 août, à 76 ans ; — le Dr Carrieu, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, auteur d'ouvrages parmi lesquels on peut citer : *Des Amyotrophies spinales secondaires, contributions à l'étude de la diffusion des lésions irritatives du système nerveux* (Montpellier, 1875, in-14) ; *Aphasie avec hémiplégie dans le cours d'une pneumonie, différence de température entre les deux côtés du corps* (Montpellier, 1882, in-8) ; *La Génisse et la vache laitière comme sources de vaccin* (Montpellier, 1882, in-12) ; — Joseph Chaumié, ancien grand-maître de l'Université, mort le 18 juillet ; — Gustave Demartres, professeur à la Faculté des sciences de Lille, puis doyen honoraire, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on peut rappeler : *Thèse présentée à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès science mathématiques... sur les surfaces à génératrice circulaire* (Paris, 1885, in-4) ; *Cours d'analyse professé par M. Demartres et rédigé par M. E. Lemaire* (Paris, 1892, in-4), mort le 11 juillet, à la Madeleine (Nord) ; — Lucien Dévot, ancien secrétaire de la rédaction de *l'Éclaireur de Nice* et rédacteur au *Phare du littoral*, mort en juillet ; — Gabriel Domergue, rédacteur à *l'Écho de Paris*, mort le 4 août ; — Georges Donzel, rédacteur à l'*Agence Havas*, mort à 45 ans, le 23 juin ; — Roger Drouault, auteur de nombreuses études historiques et archéologiques relatives au Poitou, mort à Aubusson en février dernier ; — l'abbé John Duchêne, ancien professeur aux Cordeliers de Dinan et aux « Enfants nantais », mort à Etables (Côtes-du-Nord), à 80 ans, le 1er août ; — le R. P. Louis Godard, des Missions étrangères, venu en Indo-Chine en 1870 et l'un des plus actifs auxiliaires de Francis Garnier au début de notre pénétration au Tonkin, mort le 26 février, à Keso, près de Hanoï ; — le Dr Albert Gouget, professeur de pathologie et de thérapeutique générales à la Faculté de médecine de Paris, à qui l'on

doit : *De l'Influence des maladies du foie sur l'état des reins* (Paris, 1895, in-8) ; *L'Insuffisance hépatique* (Paris, 1900, in-16) ; *Maladie des artères et de l'aorte, par G. Roger... A. Gouget... et Boinet* (Paris, 1907, in-8), ouvrage formant le fascicule 24 du *Nouveau Traité de médecine* des Drs Brouardel et Gilbert ; *Leçons de clinique médicale 1909-1910* (Paris, 1911, in-8) ; *L'Artériosclérose et son traitement* (Paris, 1912, in-16), mort le 24 juillet ; — Camille Guymon, professeur d'histoire de l'art à l'Académie française de Rome et collaborateur de l'*Opinion nationale*, mort le 20 août ; — Adolphe-Jean-Baptiste Hugues, ancien élève de l'École des chartes, archiviste de Seine et Marne, auteur entre autres ouvrages de : *Le Département de Seine et Marne, 1800-1895* (Melun, 1895, in-8) ; *Le Droit de champart en 1790 et la révolte des paysans du Gâtinais* (Fontainebleau, 1790, in-8), mort le 17 août, à Marly-le-Roi, âgé de 50 ans ; — Christian Joseph, des frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, ancien directeur du pensionnat de la Madeleine, à Nantes, mort le 14 août à 69 ans ; — le chanoine Jouve, en littérature « Lucien Donel », ancien aumônier du lycée de Châteauroux, auteur de ; *Ma sœur Anne* (Paris, 1905, in-16) ; *Récits épisodiques tirés des Mémoires d'un voyageur* (Paris, 1907, in-8), mort le 7 juillet ; — Robert de la Ville-Hervé, disciple de Banville, qui laisse, entre autres ouvrages : *Premières Poésies* (1877) ; *La Chanson des roses* (1882) ; *Toute la comédie* (1889) ; *Les Armes fleuries* (1892) ; *Le Gars Perrier* ; *La Princesse pâle* ; *L'Ile enchantée*, pièce jouée à l'Odéon ; *Lysistrate*, autre pièce jouée au Théâtre de Poètes, mort le 14 août ; — Ernest Lesage, très connu comme illustrateur et caricaturiste sous le pseudonyme de « Sahib », mort à Paris, dans le courant de mai ; — J.-B.-M. L'Évêque, ancien directeur du conservatoire de musique de Dijon, membre de l'Académie de cette ville, mort le 4 août ; — Alfred Lévy, grand-rabbin de France, mort à Pau, le 22 juillet, à 79 ans ; — le chanoine Auguste Limagne, supérieur de l'Institution Saint-Joseph de Montluçon, mort le 27 juillet ; — le R. P. Jules Lintelo, auteur notamment d'ouvrages sur le culte eucharistique, mort à 56 ans, le 3 juillet ; — le R. P. Prosper Malige, ancien supérieur du grand séminaire de Rouen, auteur du *Nouveau Mois de saint Joseph*, du *Nouveau Mois de Marie*, du *Nouveau Mois du Sacré-Cœur* et de *la Vie spirituelle ou l'Itinéraire de l'âme à Dieu*, mort le 22 juillet ; — Mérodack-Jeaneau, artiste peintre, créateur et directeur d'une revue artistique aujourd'hui disparue, les *Tendances nouvelles*, mort à Angers le 12 mars, dans sa 46e année ; — Georges Mitchell, auteur dramatique très goûté, à qui l'on doit, en autres œuvres : *L'Amour quand même*, comédie en prose (Paris, 1899, in-12) ; *L'Absent, pièce en 4 actes* (Paris, 1904, in-16) ; *L'Affaire Moncel*, pièce (Paris, 1904, in-16) ; *La Maison*, pièce (Paris, 1904, in-12) ; *Petite Sagesse* (Paris, 1908, in-12), mort le 12 août ; — le R. P. Auguste Poulain, S. J., auteur des *Grâces d'oraison*, remarquable ouvrage mystique, mort à 83 ans ; — M. Gustave Pellet, éditeur d'art, mort le 20 juillet ; — H. Quittard, publiciste, rédacteur au *Matin* et au *Figaro*, rédacteur de *la Critique musicale* et *la Situation militaire*, archiviste de de l'Opéra depuis 1912, mort en juillet ; — le Dr Paul Reymier, membre de l'Académie de médecine, chirurgien honoraire des hôpitaux, mort à Ville-Goudin (Loir-et-Cher) le 5 août ; — Dr Robert Willette, chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris, mort le 1er août.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Joseph-Alexander Altsheler, directeur du *Thrice a week world* et auteur d'ouvrages pour la jeunesse, mort à New York, le 5 juin, âgé de 57 ans ; — le R. P. Albert Botty, ancien professeur de philosophie, missionnaire en Mongolie, collaborateur des

Missions catholiques, mort le 14 mai, à Notre-Dame des Pins (Mongolie orientale), à 44 ans ; — Xavier Carvalho, correspondant de plusieurs journaux portuguais et brésiliens, qui fonda en 1902 la Société des études portuguaises, mort à 58 ans, le 2 août ; — Mme Marie de Chambrier, qui laisse un important ouvrage intitulé : *Henri de Mirmand et les réfugiés de la Révocation de l'Édit de Nantes (1650-1721)* (Neuchâtel, 1910, in-8), morte à Neuchâtel (Suisse), dans le courant de mai ; — William Gilson Farlow, professeur de botanique cryptogamique à l'Université d'Harward, mort le 3 juin, dans sa 65e année ; — John Fox, romancier américain, auteur, entre autres ouvrages de : *A Mountain Europa* (1894) ; *A Cumberland vendetta* (1895) ; *The Kentuckians* (1897) ; *The Heart of the hills* (1913), mort le 8 juillet, à 56 ans, à Big Stone Gap (Virginia) ; — Vicente González de Echávarri, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid à Bilbao, mort récemment ; — Francisco de Paula Góngora del Carpio, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid, mort à Grenade ; — Gonsalves Guimarães, professeur à la Faculté des lettres de Lisbonne, mort le 10 août ; — Giuseppe Lanciarini, poète et romancier italien, mort à Rome, le 22 mai ; — Carlos de la Plaza y Salazar, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid à Bilbao, auteur de *Etimologias Vascongadas del Castellano*, mort récemment ; — le général Popovitch Lipovatz, poète national serbe, mort au Val-de-Grâce à Paris, le 18 août ; — le R. P. Charles Macksey, professeur à l'Université grégorienne, mort le 11 juillet ; — José María Martí, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid, mort à Gerona ; — Amado Nervo, poète argentin, dont nous citerons *Poemas* (Paris, 1901, in-16), mort récemment ; — William Morton Payne, critique littéraire, ancien bibliothécaire de la Bibliothèque publique de Chicago et professeur à l'Université de cette ville, membre de l'Institut national des arts et lettres, auteur, entre autres ouvrages, de : *The New education* (1884) ; *The Greater English poets of the Nineteenth century* (1907) ; *Leading American essayists* (1909), qui s'intéressait beaucoup aussi à notre littérature française et avait été quelque temps le président du French club de Chicago, mort récemment dans cette ville, à l'âge de 61 ans ; — Richard Rathbun, géologue et zoologiste adjoint à la commission des pêcheries sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre de 1878 à 1896, puis secrétaire adjoint de l'Institution smithsonienne, mort à Washington, le 16 juillet, à 67 ans ; — Gustave Retzius, professeur d'anatomie, membre des Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, mort à Stockholm, à l'âge de 77 ans, le 21 juillet ; — Pedro Serrano y Sánchez, correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid, mort à León, en juin ; — Charles Solo, écrivain belge, dont on peut citer : *Mille ans après, ou Aventures prodigieuses de trois journalistes au XXXe siècle* (Bruxelles, 1893, in-8) ; *Cœur de femme* (Bruxelles, 1894, in-16) ; *La Reine des carrefours, ou la Belle Liégeoise*, mort le 11 août ; — Édouard Tavan, ancien professeur au collège de Genève, doyen des écrivains et poètes genevois, mort le 5 août, à 68 ans ; — A. G. Vernon-Harcourt, éminent chimiste anglais, auteur de travaux très importants sur la chimie des gaz, mort le 26 août, à l'âge de 85 ans ; — Herbert Ward, écrivain anglais de talent, dernier survivant de la mission de Stanley, duquel nous rappellerons une suite de volumes, Souvenirs réunis d'un long séjour en Afrique et son dernier livre : *Le Poilu*, hymne enthousiaste à l'adresse du soldat de France, mort le 16 août, à Paris.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le

4 juillet, M. Edmond Pottier revient sur la description qu'il a faite antérieurement de la nécropole datant du IIIe ou du IVe siècle avant J.-C. et découverte récemment par M. Mouret, aux environs de Béziers. A ce sujet, il présente à l'Académie une série de photographies reproduisant divers objets intéressants. — M. Prosper Alfaric lit un rapport sur certains fragments d'un monument latin du Ve siècle, récemment découvert en Algérie et montre qu'on doit y voir une apologie de manichéisme. — MM. Paul Monceaux, Salomon Reinach et Franz Cumont échangent quelques observations. — M. Maurice Besnier, professeur à l'Université de Caen, examine les textes de Pline l'Ancien relatifs au travail des mines en Italie sous la République. — Le 11, M. Clermont-Ganneau décrit une mosaïque d'inscriptions juives qu'un obus a mis au jour l'année dernière dans une tranchée anglaise, près de Jéricho, incriptions accompagnées d'une figurine mutilée qui semble représenter Daniel dans la fosse aux lions. — M. Théodore Reinach fait, avec audition démonstrative, une communication sur de nouveaux fragments de musique grecque. — Le 18, les PP. Janssen et Lavignac communiquent à l'Académie le résultat de la mission à Palmyre qui leur avait été confiée en 1914. Ces deux savants qui, en temps ordinaire, sont professeurs à l'École biblique de Saint-Étienne de Jérusalem, et actuellement mobilisés tous deux, rapportent 230 estampes, de nombreuses photographies, des dessins avec tout un ensemble de documents forts intéressants. — M. Blondheim parle des gloses françaises dans les œuvres de Raschi ; à son avis, les 2100 gloses françaises en caractères hébreux renfermées dans les commentaires talmudiques du célèbre rabbin Raschi, de Troyes (1040-1105) sont des plus utiles pour l'étude de la vieille langue française. — Le 25, M. Leger montre que quelques grandes villes allemandes ont un nom dont l'origine est purement slave : Berlin (la ville entourée de *pieux*) ; Dresde (la ville où flottent des *débris de bois*) ; Leipzig (la ville des *tilleuls*) ; Lubeck *(la ville aimable)*. — Le 1er août, M. le commandant Espérandieu lit une note sur la Maison Carrée de Nîmes, de laquelle il résulte que c'est par les soins d'Agrippa, gendre d'Auguste, que ce monument, commencé probablement en l'an 20 avant J.-C., fut élevé pour être offert à la colonie des Nîmois. — Le 8, il revient sur cette communication. — M. Paul Monceaux commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Donat de Carthage*. — M. Lefort, professeur à l'Université de Louvain, lit une communication sur le texte original de la règle monastique de saint Pachôme dont il a découvert des fragments importants dans un manuscrit copte du VIe siècle à la Bibliothèque nationale. Cette règle n'était connue jusqu'à présent que par la traduction latine de saint Jérôme. — Le 22, M. René Cagnat lit une lettre du consul de France à Bassorah qui décrit les fouilles entreprises par les Anglais près de Our, où ont été mis au jour des sarcophages, poteries, briques à inscriptions, silex taillés, etc., que l'on estime remonter à environ 40 siècles avant notre ère. — M. Paul Monceau continue la lecture de son Mémoire : *Donat à Carthage*. — M. S. Reinach cherche l'origine de la conception moderne, entièrement étrangère à l'antiquité, qui fait de Pégase la monture des poètes et s'occupe aussi de l'hippogriffe, création de l'Arioste. — Le 29, M. P. Monceaux poursuit la lecture de son travail ; *Donat à Carthage* et M. S. Reinach son mémoire sur *Pégase et l'hippogriffe dans la littérature moderne*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 11 juillet, MM. Arnauné, Schelle et Delatour discutent successivement sur les causes de la vie chère. — Le 18, M. Paul Vignon donne lecture d'un travail intitulé : *La Philosophie de l'individu dans ses rapports avec la science cluellea.*

— L'Académie continue la discussion des causes de la cherté de la vie. — Le 25, M. le comte d'Haussonville lit une communication sur la nouvelle organisation du Conseil supérieur de l'Assistance publique. — M. Albert Waddington donne lecture d'une étude ayant pour titre : *Le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier, son éducation, son tempérament, son caractère.* — Le 1er août, M. Paul Fauchille, rédacteur en chef de la *Revue du droit international public* lit une communication sur *la Guerre de l'avenir et les moyens de l'empêcher.* — Le 22, M. Henri Welschinger lit la première partie d'une étude sur *la Crise actuelle de la morale* et montre « le mal causé à la société par le rétablissement du jeu, des courses et des casinos. » — Le 29, M. Welschinger continue sa communication sur *la Crise actuelle de la morale* où il examine les progrès de la corruption par le roman, l'image, les modes féminines, la soif des gains scandaleux, etc. et préconise les remèdes nécessaires.

Prix. — Dans sa séance du 9 août, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné les prix suivants :

Prix Carlier (1.000 fr.), à M. André Castex, en sa qualité de président de la société centrale d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets en France.

Prix Charles Lévêque (3.000 fr.), à M. Goblet : *Traité de logique.*

Le 6 septembre, la même Académie a distribué le prix Lucien Reinach 1.500 fr. à M. Victor Demontels : *La Colonisation militaire sous le maréchal Bugeaud* ; 1.000 fr. à M. Bruel : *L'Afrique équatoriale française ;* 500 fr. à M. Martineau : *Origines de Mahé.* — Une mention très honorable a été accordée à MM. Regismanset, Georgs François et Fernand Rouget pour leur livre : *Ce que tout Français doit savoir de nos colonies.*

Paris. — Parmi les personnalités de la Presse française auxquelles le gouvernement belge a conféré des distinctions dans les ordres nationaux en témoignage de l'amitié agissante manifestée à la Belgique pendant la guerre, nous sommes heureux de voir figurer le nom de notre très distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison, président de la Société bibliographique, qui a été promu officier de l'ordre de la Couronne. De 1915 à 1919, M. Geoffroy de Grandmaison s'est créé dans le *Polybiblion* une spécialité en rendant compte de nombreux ouvrages relatifs à la Belgique. De plus, il a dressé une importante liste détaillée des *Livres sur la Belgique pendant la guerre*, qui a été insérée dans le *Bulletin de la Société bibliographique* (n° de janvier 1919).

— Le document, récemment entré à la Bibliothèque nationale, que M. Henri Omont nous fait connaître dans sa *Note sur un inventaire du trésor de la cathédrale de Metz daté de 1763* (Extrait du *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1917. Paris, Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, 1918, in-8 de 20 p.) diffère sur certains points des inventaires déjà publiés de 1682 et de 1775 et nous apporte des renseignements nouveaux.

— Voici le 70e numéro, daté avril 1919 de la très intéressante et érudite publication qui a pour titre : *La Cité, bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du VIe arrondissement de Paris* (Paris, Mairie de l'Hôtel de ville ; Champion, in-8 paginé 89-168 (avec 3 grav., 1 plan et 2 portraits). Il renferme les travaux suivants : *Gérard de Nerval, Parisien de Paris*, par M. Ch. Fegdal (p. 89-119), avec un portrait et une vue de la rue de la Vieille Lanterne en 1855) : — *La Synagogue de la rue du Renard (1793-1794)*, par M. Paul d'Estrée (p. 120-131, avec un plan) : — *Les IIIe et IVe arrondissements à la Commission du Vieux Paris : Place des Vosges ci-devant Royale*, par M. Lucien Laubeau (p. 132-144, avec une vue de la place en

1650) et *Les Bombardements de Paris dans les IIIe et IVe arrondissements*, par M. G. H. (p. 146) ; — *La Carte de pain et la carte de viande en 1870*, par M. A. L'Esprit (p. 147-150) ; — *Les Gilbert, grands sonneurs de Notre-Dame*, par M. A. L. (p. 151-152) ; — *Le Mariage de Thérèse Cabarrus et de M. Devin de Fontenay* (p. 152-154) avec portrait de la future Mme Tallien) ; — *29 mars 1919. Service anniversaire pour les victimes du bombardement de l'église Saint-Gervais*, par M. Paul Dubois (p. 155-158 avec une gravure) ; — *Les Allemands à Paris en 1792*, par M. d'E. [d'Estrée].

— Les élections prochaines, sénatoriales, législatives, départementales et municipales, ajournées par la guerre, auront une telle importance que tout citoyen français a le droit et le devoir d'être fixé sur la façon dont il convient de s'y prendre pour, en remplissant personnellement ses obligations civiques, empêcher, s'il y a lieu, les fraudes, que les temps encore troublés où nous vivons rendront plus facilement praticables qu'autrefois Dans ce but a paru dernièrement une brochure aussi claire que pratique, due à M. Louis Laya, avocat : *La Revision des listes électorales. Législation et jurisprudence* (Paris, édition de la « Documentation catholique », Bonne Presse, 5, rue Bayard, mars 1919, in-12 de 48 p. Prix : 0 fr. 50). Nous recommandons cette brochure, qui a déjà atteint son dix-huitième mille, aux intéressés, c'est-à-dire à tous les électeurs soucieux d'assurer l'expression de la véritable volonté nationale.

Bretagne. — Dans le *Cahier breton* d'avril-mai 1918 intitulé : *Deux études, pélagiennes* (Lannion (Côtes-du-Nord) et Paris, Emile-Paul, petit in-8 de 84 p.), l'auteur, M. Yves Le Febvre, répudie la Bretagne catholique, la vraie, pour adopter une Bretagne rationaliste. Aux vrais saints bretons des ve et vie siècles il substitue les apostats Renan et Lamennais, sans compter les Réveillère et les Le Dantec. En ce qui nous concerne, nous nous en tenons à nos bons vieux saints, ceux qui arrachèrent la Bretagne au culte des idoles et à la barbarie, pour y introduire le christianisme, qui continue et continuera longtemps encore de faire son honneur et sa félicité. — Un autre *Cahier breton* (mai 1919, petit in-8 de 32 p.) est consacré à la mémoire de l'amiral Réveillère, illustre inconnu qu'on nous donne pour un « robuste athée. » On nous le déclare : « Cette étude est signée par Paul-Hyacinthe Loyson. C'est tout dire. » Dans ce cas, inutile de rien ajouter. — Le fond des publications de ce genre est détestable, et, dans le cas présent, la forme ne vaut guère mieux.

Cambrésis. — Le président de la Société d'émulation de Cambrai nous fait parvenir un exemplaire de la lettre circulaire qu'il a adressée à toutes les Sociétés savantes de France et que nous reproduisons ici pour que ceux de nos lecteurs français et étrangers qui seraient à même de le faire viennent en aide à cette Société si éprouvée par la guerre, au moyen d'un envoi de livres (concernant la région du nord surtout), revues ou Mémoires de Sociétés : « La Société d'émulation de Cambrai se trouve dans le dénuement le plus complet. Le local de ses réunions a été incendié. Ses meubles, ses souvenirs, sa bibliothèque, tout a disparu. Elle ne possède même plus un exemplaire de ses propres Mémoires. Pour reformer sa bibliothèque, où figuraient en bonne place les volumes édités par votre Compagnie, ne vous serait-il pas possible de nous en renvoyer la collection même incomplète au besoin ? Nous vous serions particulièrements reconnaissants aussi si vous vouliez bien vous dessaisir en notre faveur des Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai. Prière d'adresser correspondance et envois au trésorier de la Société, M. J. Renaut, 23, rue du Petit-Séminaire, à Cambrai. »

Franche-Comté. — M. Charles Léger — qui ne tardera pas à publier un livre curieux, dont il sera question dans le *Polybiblion*, sur Courbet et la caricature (ce n'est sans doute pas le titre exact, mais c'est l'idée) — a donné dans le *Mercure de France* du 10 juin dernier, un article intéressant : *A propos du centenaire de Courbet*. Deux petits chapitres : le premier nous entretient de la tombe du peintre à la Tour-de-Peilz, petite localité suisse où il se réfugia en 1873 pour échapper aux conséquences du jugement qui le condamnait à une grosse indemnité au sujet du renversement de la colonne de la place Vendôme. A plusieurs reprises il a été question de ramener les restes de Courbet dans son pays natal. Et cependant ils reposent toujours à la Tour-de-Peilz ; mais M. Léger, produisant quelques documents, estime que le jour est proche, où la dépouille mortelle du maître d'Ornans sera transférée en cette ville. Le deuxième chapitre a trait à à la correspondance de Courbet, que certains de ses admirateurs voulaient mettre au jour « en partie. » Mais sur l'avis de Champfleury que « ces lettres n'étaient pas à publier », leurs possesseurs — Champfleury en tête — n'ouvrirent point leurs portefeuilles et les choses en restèrent là. C'est peut-être fâcheux au point de vue artistique ; toutefois l'on est bien quelque peu en droit de se demander, par ce que l'on connaît de la prose du peintre comtois, si la littérature française y a beaucoup perdu.

Normandie. — Dans un curieux *Essai sur les débuts de l'imprimerie à Évreux (1600-1650)* (Extrait du *Bulletin philologique et historique, 1917*. Paris, Impr. nationale, 1918, in-8 de 38 p. et 8 planches), M. Henri Omont établit que c'est l'évêque d'Évreux, Davy du Perron, le futur cardinal d'Ossat, qui a introduit dans cette cité l'imprimerie, en y appelant l'imprimeur parisien Antoine Le Marié, à l'occasion de sa dispute avec Duplessis Mornay. De 1600 à 1635, il a relevé et décrit 36 impressions sorties des presses de Le Marié. Il nous donne ensuite celles, bien moins nombreuses, qui sont dues à un autre imprimeur établi à Évreux depuis 1631 au moins. De 1631 à 1650, M. Omont n'a guère pu constater l'existence que d'une dizaine d'ouvrages dus aux presses d'Hamilton et de sa veuve. Le savant auteur rappelle en quelques lignes que l'art typographique est tombé en décadence à Évreux après Hamilton, pour ne renaître vraiment qu'à la fin du XVIIIe siècle, et reprendre un nouvel essor et une juste réputation avec les Hérissey.

Orléanais. — Le fascicule comprenant les 3e et le 4e trimestres de 1918 du *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Marron : Paris, Lechevalier, 1919, in-8 paginé 217-261, avec une planche et une figure) renferme les travaux ci-après : *Le Musée historique de l'Orléanais. Rapport annuel* (1918), par le Dr Garsonnin (p. 229-234) ; — *Délivrance des prisonniers par les évêques d'Orléans lors de leur première entrée*, procès-verbal de l'entrée de Mgr de Varicourt à Orléans en 1920, constatant la mise en liberté d'un détenu pour dettes (p. 235-237) ; — *Notes sur les travaux d'Ernest Jovy*, par M. A. Pommier (p. 238-239) ; — *La Première Pierre de l'abattoir d'Orléans* (1919), par M. Albert Laville (p. 240-244) ; — *La Collection de taques* (plaques de cheminée) *du musée d'Orléans*, par le Dr Garsonnin (p. 245-261, avec une grande planche et une figure). — Dans sa séance du 27 décembre 1918, la Société archéologique et historique de l'Orléanais a reproduit la très vive protestation de la municipalité d'Orléans contre « le projet de création à Paris, où historiquement il ne pourrait être situé, d'un Musée de Jeanne d'Arc. »

Velay. — En Velay, comme dans beaucoup d'autres provinces, les études locales ont été profondément troublées par la guerre. Nos sociétés savantes

qui avaient dû suspendre leurs séances et leurs bulletins dès la mobilisation, ont éprouvé durant les hostilités des pertes douloureuses parmi leurs membres les plus actifs et les plus marquants. MM. Baubet et François Surrel sont tombés au champ d'honneur et on a eu à déplorer la disparition d'érudits et de lettrés tels que MM. Paul Le Blanc, A. Lascombe, A. Pascal, Barthélemy Braud, Pierre Boyer, honneur de leur petite patrie à laquelle ils avaient consacré le meilleur de leur intelligence et de leur cœur. Malgré les circonstances, des travaux importants ont cependant été imprimés. De C. Fabre, nous citerons : *Trois Documents inédits des archives de l'hôpital du Puy-en-Velay écrits en langue d'oc* (Toulouse, Privat, 1916, in-8 de 19 p.) et le *Testament de Raymond de Saint-Remèze* (1459) (Aubenas, Habauzit, 1918, in-8 de 16 p.) ; — d'Anfos Martin et A. Boudon-Lashermes, *les Dames d'Espinchat et la baronnie de Dunières* (Aubenas, Habauzit, 1918, in-8 de 78 p.) ; — d'Ulysse Rouchon, *Un État de rentes en langue populaire du Velay* (1416) (Paris, Imprimerie nationale, 1916, in-8 de 8 p.) et l'*Inventaire des joyaux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay* (1601) (Paris, Imprimerie nationale, 1917, in-8 de 16 p.) ; — de l'abbé Emmanuel Rougier, le *Livre d'Or de la Haute-Loire* pour perpétuer la mémoire de ses enfants morts pour la patrie durant la Grande Guerre (2 vol. in-8, Brioude, Watel) ; — de Louis de Bécourt, l'*Histoire de Ceyssac* (Le Puy, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1916, in-8 de 180 p.) ; — du vicomte Jourda de Vaux, *Les Châteaux historiques de la Haute-Loire*, monographies et dessins. Tome II (Le Puy, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1918, in-4 de 364 p.) ; et une étude généalogique et héraldique sur la maison qui a donné le maréchal de Vaux, conquérant de la Corse (Le Puy, mêmes éditeurs, 1918, in-4 de 80 p.) ; — de E. Rioufol, des *Notices sur les familles Rioufol, de Gumpertz de Gusten, de Gilbert de Jansac, de Galbert, Badon, Gatillon, Arnaud et Guigon* (Le Puy, mêmes éditeurs, 1918, in-8 de 118 p.) ; — enfin de Louis de Romeuf une étude sur la vie publique de *La Fayette* (Le Puy, mêmes éditeurs, 1918, in 16 de 38 p.).

Espagne. — M. Fernando de Sagarra vient de consacrer une bonne étude, documentée, à un prince de la maison d'Aragon, sur lequel on n'avait jusqu'ici que des renseignements assez fragmentaires : *Noticias y documentos inéditos referentes al infante D. Alfonso, primogénito de D. Jaime I y de dona Leonor de Castilla* (Extrait du *Boletin de la real Academia de buenas letras de Barcelona*, 68. Barcelona, Imp. de la Casa de Caridad, 1918, gr. in-8 de 19 p.). L'auteur notamment, sans pouvoir déterminer la date exacte de la mort du malheureux prince, l'a du moins précisée mieux que l'on ne l'avait fait jusqu'ici, en montrant qu'il est décédé entre le 19 janvier et le 26 mars 1260. Il établit aussi d'une manière indubitable que non seulement il n'est pas mort avant d'avoir épousé doña Constanza de Béarn, mais que ce mariage remontait au moins à 1256.

Italie. — M. Giuseppe La Mantia publie dans l'*Archivio storico siciliano* (ann. XLII, fasc. 3-4) et en tirage à part (*L'Archivio della secretaria dei vicerè di Sicilia e le « Istruzioni » date dal re Filippo III nel 1642*. Palermo, tip. Boccone del povero, 1918, gr. in-8 de 24 p.) les instructions données par Philippe III d'Espagne à Francesco Quingles, lorsqu'il prit l'office d'archiviste de la secrétairerie des vice-rois de Sicile en 1642 : elles entrent assez dans le détail des mesures à prendre pour assurer le classement et la conservation des archives et pour en faciliter la consultation. M. La Mantia a fait précéder le texte des instructions de renseignements précis et intéressants sur les vicissitudes de ces archives jusqu'au début du XVIIe siècle. C'est le duc d'Osuña à qui l'on doit l'heureuse réorganisation de ces archives.

— On trouvera, dans le mémoire du professeur — alors lieutenant, — Pierre Verrua, intitulé : *Un Sepolcro auspicato nei « Sepolcri » del Foscolo* (Teramo, Stab. tip. Alfredo de Carolis, 1918, in-8 de 15 p. ; extr. de la *Rivista abruzzese*, ann. XXXIII, fasc. XI, novembre 1918), le commentaire, peut-être un peu subtil, d'un passage du célèbre poème de Foscolo, qui n'aurait pas reçu jusqu'à présent d'interprétation satisfaisante. D'après M. Verrua, Foscolo, dans ces vers, « exprime le vœu des jeunes filles anglaises, que les cendres du grand Nelson ne soient ni dispersées au fond de la mer, ni confiées à une terre étrangère, mais déposées dans un monument national digne du héros ». Ce mémoire est daté d'un hôpital militaire de Milan.

Tchécoslovaquie. — Parmi les nombreux mémoires et rapports suscités par le congrès de la Paix, celui du Dr Rudolf Laun est relatif à un sujet très délicat ; il étudie *les Prétentions des Tchécoslovaques à des territoires allemands* (La Haye, Martinus Nijhof, 1919, in-8 de 24 p., avec 2 cartes). Il les combat, il défend les intérêts allemands et en demande le triomphe ; mais les arguments invoqués avant la guerre n'ont pas changé, dans l'ensemble, et ce sont toujours les chiffres de statistiques très discutables qui servent de base à l'argumentation. Le Dr Laun, qui est originaire de la Bohême allemande, ne peut naturellement pas en admettre le mal fondé : il ne peut pas non plus se résigner à accepter une application raisonnable des principes du président Wilson et en demande une application poussée à l'extrême, disons plus : à l'absurde. Comme le point de vue change avec les cas ! Et combien il serait intéressant d'avoir l'opinion du Dr Laun sur le sort des Wendes de la Lusace !

Yougoslavie. — En une intéressante plaquette, M. Bogumil Vosnjak [Vosniak] évoque *l'Administration française dans les pays yougoslaves* (Paris, Alcan, 1917, in-8 de 17 p. Extrait de la *Revue des sciences politiques*) Les fils de l'ancien royaume d'Illyrie, fondé par Napoléon Ier, gardent vivant le souvenir de la France. Marche impériale contre l'Autriche, l'Illyrie joua le rôle qui sera destiné à la Yougoslavie contre le pangermanisme ; avec ses provinces civiles et militaires (Carniole, Carinthie, Istrie, Croatie, Dalmatie) elle atteignait au moins les limites de la Yougoslavie de demain ; cependant sa population de 1.483.000 âmes était presque dix fois plus faible. Ses administrateurs français, Marmont, Junot, Las Cases, Chabrol, Fouché, la coupèrent de routes, signalèrent ses richesses, ouvrirent une chambre de commerce, instaurèrent le code civil, fondèrent l'instruction, combattirent le féodalisme et créèrent l'égalité devant la loi. La retraite de Russie fut le coup de mort pour la Yougoslavie française dont les Autrichiens gardèrent pourtant la forme jusqu'en 1848. Éveillée par le poète Vodnik, francophile enthousiaste, ensuite par Preserin et par les romantiques, Gaj (Gai) et Stanko Vraz, l'âme nationale survécut à la création impériale : l'idée illyrienne est devenue l'idée yougoslave. L'auteur rappelle les œuvres de Nodier, dont les esquisses du paysage slovène sont peut-être sans rivales.

Afrique. — Treize feuillets mutilés d'un manuscrit latin de l'Afrique du nord sont entrés récemment à la Bibliothèque nationale, et M. H. Omont a signalé à l'attention de ses collègues de l'Académie des inscriptions ces *Fragments d'un très ancien manuscrit latin provenant de l'Afrique du nord* (Paris, A. Picard, 1818, in-8 de 10 p., avec facsimilé. Extrait des *Comptes rendus* de l'Académie). L'examen de ces fragments, d'une écriture du Ve ou VIe siècle, qu'il publie, lui permet de « hasarder... l'hypothèse » qu'ils « appartiendraient à l'une des œuvres perdues d'un Père latin peu connu du IVe siècle, Nicetas de Remesiana. »

États-Unis. — Les études géologiques et paléontologiques de la région du

canal de Panama, *Contributions to the Geology and Paleontology of the Canal zone, Panama, and geologically related areas in Central America and the West Indies*, continuent à paraître dans le Bulletin n° 103 de la *Smithsonian Institution United States National Museum* (Washington, Government printin goffice, 1918) ; nous venons de recevoir un important fascicule de M. Joseph Augustine Cushman sur les Foraminifères de ces régions : *The smaller fossil Foraminifera of the Panama canal zone*. Ce fascicule de 43 pages de texte est accompagné de 15 pl. ; il contient la description de 72 espèces, réparties en 28 genres et parmi lesquelles 14 sont décrites comme nouvelles. Dans son Introduction, l'auteur nous indique que les matériaux qu'il a étudiés appartiennent aux terrains Oligocène, Miocène et Pleistocène.

— Deux fascicules extraits des *Proceedings of the United States National Museum*, vol. 55 (Washington, Government printing office, 1919), nous sont également parvenus. Dans le premier, M. Charles W. Gilmore nous donne : *A new restoration of Triceratops, with notes on the osteology of the Genus*, une description détaillée des diverses parties osseuses du Triceratops, et reproduit sur une des planches une reconstitution des plus intéressantes de cet animal. — Le second, de M. Paul Bartsch : *New Land Shells from the Philippine Islands* (7 p., 3 pl.), est consacré à la description de 7 sous-espèces de Mollusques des Philippines appartenant aux genres Cochlostyla et Leptopoma ainsi qu'à la reproduction d'une espèce rare : le Chlorea Gmeliniana de Pfeiffer.

Publications nouvelles. — *Les Saints Evangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, trad. par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Les Mystères de la messe*, par le R. P. W. Roche : trad. de l'anglais par A. de Rotalier (petit in-18, de Gigord). — *Œuvres saintes. Choix de discours, notices et entretiens de 1876 à 1913*, par Mgr Baunard (in-16, de Gigord). — *Le Rosaire de Marie-France*, par J. Morian (in 16 carré, de Gigord). — *Les Fleurs de Fourvière*, par l'abbé Grange (petit in-8, Vitte). — *Loi nouvelle du 31 mars 1919 sur les pensions militaires. Étude médico-légale de la condition et de la présomption d'origine*, par L. Prieur (petit in-8, Charles-Lavauzelle). — *France et Allemagne. Le Droit civil et la prééminence juridique*, par G. Aubéry (petit in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Intuition et amitié*, par J. Segond (in-8, Alcan). — *Quand Odile saura lire...*, par Mme A. Daudet (in-16, Crès). — *La Vie conjugale, lettres à de jeunes ménages*, par E. Montier (in-16, Boivin). — *Midinette de France, études de démocratie féminine*, par E. Montier, (in-16, Boivin). — *La Question ouvrière dans le bassin de Briey*, par le comte de Canisy (in-16, Payot). — *Walther Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique*, par G. Raphaël (in-16, Payot). — *Essais sur la chirurgie moderne*, par J. Fiolle (in-16, Alcan). — *E. Gaucher, professeur de clinique « spéciale » à la Faculté de Paris et la Protection de la femme*, par L. Fiaux (gr. in-8, Alcan). — *Traité de mécanique rationnelle*, par P. Appell, 4e éd. entièrement refondue. T. Ier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Anthologie (1899-1918)*, par S. Skipis ; trad. du néo-grec par P. Lebesgue et A. Castagnou (in-16, Figuière). — *La Vie fervente, poèmes*, par J. Feschotte (in-12, Stock). — *Le Cœur et la Tête*, par É. Le Maire (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Quatre Ans de Jacqueline*, par L.-A. Roze (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Amour sous les lauriers roses, roman des lacs italiens*, par G. Faure (in-16, Fasquelle). — *Lady Roxana*, par D. de Foë ; trad. par G. Garnier (in-16, Crès). — *Les Cloportes*, par J. Renard (in-16, Crès). — *Contes*, par O. Henry ; trad. de l'anglais par M. Maury (in-16, Crès). — *Le Portique de l'espoir*, par J. Morian (in-12, de Gigord). — *Temps de guerre*, par G. Gillet (in-16, Figuière). — « *Les*

Saints. » *Les Martyrs de Septembre*, par H. Welschinger (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Monseigneur Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901)*, par l'abbé E. Marin (gr. in-8, Bonne Presse). — *Guerre des Balkans (1912-1913). Kirk-Kilissé, Lulé-Burgas, Tchataldja*, par le général Palat (in-8, Charles-Lavauzelle). — *1914*, par le maréchal Lord French ; trad. de R. Burnand (in-8, Berger-Levrault). — *Rapports officiels du maréchal Sir John French, commandant en chef de l'armée britannique, 21 août-29 novembre 1914 ;* trad. de l'anglais par T. Reinach (in-8, Berger-Levrault). — *A la mémoire des cuirassiers à pied*, par A. Duflos (in-12, Jouve). — *L'Abri 56-A-2*, suivi de *In speculo mortis*, par J. Azaïs (in-12, Publications « Art et Littérature »). — *Mes Soirées au Grand Quartier*, par V. Kellogg ; trad. de L. Petit (in-16, Payot). — *Au Pays des fourbes, impressions de captivité*, par le général de Tournade (in-16, Plon-Nourrit). — *La Marine française pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, par G. Clerc-Rampal (in-8, Larousse). — *Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands. Les Patrouilles du contre-torpilleur « Fanion »*, par F. Darde (in-16, Perrin). — *L'Égéide*, par R. Puaux (in-16, Payot). — *La Course de l'Amérique à la victoire. Exposé de l'effort militaire américain de 1917 à 1918*, par le lieut^t-colonel Réquin (petit in-8, Charles-Lavauzelle). — *Paroles de guerre d'un Américain, 1914-1918*, par J. M. Baldwin (in-8, Alcan). — *Notre Oncle d'Amérique, souvenirs et impressions d'une Parisienne sur les travaux de la Croix-Rouge américaine*, par P. Junka (in-16, Perrin). — *France et Pologne. La Paix française dans l'Europe orientale*, par le général du Moriez (gr. in-8, Payot). — *Vers la catastrophe russe. Lettres de Petrograd au journal « L'Humanité », octobre 1917-février 1918*, par B. Kritchewsky (in-16, Alcan). — *La Décomposition de l'armée russe*, par le général N. de Monkévitz ; trad. de S. Persky (in-16, Payot). — *Le Mouvement panrusse et les Allogènes*, par G. Gaillard (in-8, Chapelot). — *La Guerre roumaine*, par M. Djuvara (in-8, Berger-Levrault). — *Nos Frères roumains*, par L. Claretie (in-16, Berger-Levrault). — *A propos de doctrine. Les Leçons du passé confirmées par celles de la Grande Guerre*, par le lieut^t-colonel E. Cholet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Le Ministère Fidicsz (essai d'anticipation a posteriori)*, par le lieut^t-colonel E. Mayer (in-16, Payot). — *Heures d'une mère, 1914-1918*, par A. Cantegrive (in-16, Perrin). — *Les Nations et la Société des nations dans la politique moderne*, par J. Tchernoff (in-16, Alcan). — *Fédération européenne, ou Ligue des nations ?*, par G. Agnelli et A. Cabiati (in-8, Giard et Brière). — *La France éternelle*, par G. Rodrigues (in-16, Alcan). — *Le Maréchal Foch*, par le com^t A. Grasset (in-12, Berger-Levrault). — *Gustave Ador*, par T. de Traz (in-16, Payot). — *L'Alsace et l'Allemagne, origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne* (gr. in-8, Berger-Levrault). — *La Nueva Revolución*, por R. M. Turull (in-18, Barcelona, impr. de Henrich). — *Six ans de politique chinoise. La Fin des Mandchous*, par Y. Rodes (in-16, Alcan). — *La Recherche de l'utile dans les temps préhistoriques. Atsina*, par J.-L. Courcelle-Seneuil (in-16, Édition du Livre mensuel). VISENOT.

Le Gérant: CHAPUIS.

Luçon. Imprimerie S. Pacteau.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

AVIS A NOS AMIS ET ABONNÉS

Jusqu'à présent, le Polybiblion, *dont les frais s'étaient sensiblement accrus depuis 1915, avait pu, en réduisant de 12 à 8 le nombre de ses livraisons annuelles, maintenir ses prix d'abonnement ; mais une récente et formidable augmentation du coût d'impression, résultat de la loi dite des 8 heures, qui a frappé tant d'organisations, oblige l'Administration de la Revue à relever ces prix pour l'année 1920. Assurément cette augmentation est bien loin d'être proportionnée aux charges nouvelles auxquelles nous devons faire face ; mais le* Polybiblion, *qui est une nécessité hautement reconnue pour les travailleurs intellectuels, ne compte plus, depuis la guerre, ses sacrifices. Nul, parmi nos abonnés, si fidèles en tous temps, ne refusera de nous continuer ses sympathies et son concours.*

Voici donc les nouveaux tarifs d'abonnement, aussi modérés que nous avons pu les établir, qui seront appliqués à partir de 1920, avec l'espoir qu'ils ne dureront pas.

Partie littéraire seule :	*France,*	*25 fr.* —	*Étranger,*	*26 fr.*
Partie technique seule :	—	*20 fr.* —	—	*21 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*30 fr.* —	—	*32 fr.*

En ce qui concerne les membres de la Société bibliographique, qui bénéficient d'un tarif de faveur, les prix d'abonnement sont les suivants :

Partie littéraire seule :	*France,*	*22 fr.* —	*Étranger,*	*23 fr.*
Partie technique seule :	—	*18 fr.* —	—	*19 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*27 fr.* —	—	*29 fr.*

En résumé, le supplément temporaire *demandé à chacun de nos abonnés ne s'élève qu'à la somme modique de 10 fr. par catégorie d'abonnement.*

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Histoire de la Grande Guerre, par Victor Giraud. Première et deuxième parties. Paris, Hachette, 1919, gr. in-8 de XII-323 p., avec cartes et plans. — Prix : 8 fr.

La Grande Guerre a déjà ses historiens, plus ou moins heureux. Parmi les livres de ce genre une place d'élite sera, ce semble, occupée par l'ouvrage de M. Victor Giraud, en cours de publication. Cette publication comprendra cinq fascicules, dont les deux premiers ont vu le jour et dont, au moment où nous écrivons ces lignes, le troisième ne doit pas tarder à les suivre. L'auteur n'ignore pas les difficultés d'un tel travail. « Je sais fort bien, dit-il, qu'une *Histoire*, même abrégée, mais suffisamment exacte et complète de la guerre, ne peut être écrite aujourd'hui ; elle ne le sera probablement pas avant un demi-siècle... Mais ce que l'on peut faire dès maintenant, c'est résumer avec conscience et clarté les faits, aujourd'hui connus et acquis, et les principaux travaux déjà publiés. C'est tout ce que j'ai essayé de faire : un abrégé, un « précis », tout provisoire assurément, mais qui fixera les grandes lignes, et l'enchaînement de la prodigieuse « suite » d'événements auxquels nous sommes en train d'assister. » L'Avant-Propos, d'où ces lignes sont tirées, est daté du 8 octobre 1918. La première partie (premier fascicule) contient les quatre premiers chapitres : Chapitre I. Les Origines de la Guerre. (I. La Volonté de guerre allemande. II. La Situation générale à la veille du conflit. III. Les Signes précurseurs et les origines immédiates de la guerre). — Chapitre II. La Semaine tragique (I. L'Ultimatum et ses suites diplomatiques. II. Les Déclarations de guerre. III. Les Mobilisations morales). — Chapitre III. Avant la Marne (I. Le Départ. II. Les Plans des états-majors. III. Les Premières Opérations de Belgique et d'Alsace. IV. Sarrebourg, Morhange et Charleroi. V. Les Victoires de la trouée de Charmes et du Grand-Couronné. VI. La Retraite). — Chapitre IV. La Marne (I. La Situation morale. II. Dessein et caractères de la manœuvre française. III. Le Rythme de la bataille. IV. Quelques Épisodes. V. Conséquences militaires et morales de la victoire). — La deuxième partie (deuxième fascicule) contient les chapitres V à VIII. Chapitre V. L'Yser (I. La Bataille de l'Aisne. II. La Course à la mer. III. La Bataille des Flandres. IV. Résultats et conséquences). — Chapitre VI. La Cristallisation des Fronts et les caractères de la guerre nouvelle. (I. La Guerre de tranchées. II. L'Ame des combattants. III. Le Front intérieur en Allemagne et en France). — Chapitre VII. L'Effort allié en 1914-1915. (I. Hors d'Europe. II. Sur le Front d'Orient. III. L'Effort anglais. IV. L'Effort belge. V. L'Intervention italienne). — Chapitre VIII. De l'Yser à Verdun (I. La Première Campagne d'hiver. II. Les Campagnes

occidentales de printemps et d'été 1915. III. La Retraite russe. IV. L'Intervention bulgare et la campagne de Serbie. V. L'Offensive de Champagne et d'Artois). A la fin de chaque chapitre est placée une liste d'ouvrages à consulter. Le texte est éclairé de cartes et de plans. L'ouvrage de M. Victor Giraud, de composition forte et solide, est plus qu'un docte exposé. C'est un récit. M. S.

Aspects politiques de la guerre mondiale, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1918, in-16 de vi-260 p. — Prix : 3 fr. 50.

« J'ai réuni, dit l'auteur, dans ce volume des articles qui ont été publiés dans la *Revue bleue*. Ils se sont échelonnés de 1917 à 1918. Ils ont tous trait aux aspects politiques de la guerre, aspects qui n'offrent pas moins d'intérêt que les épisodes militaires du grand conflit mondial. On trouvera dans ces pages des considérations, qui peut-être ne paraîtront pas totalement périmées, sur les deux groupes de belligérants, et aussi sur les États neutres. » Voici les sujets traités : I. La Valeur des faits politiques. L'auteur expose « quelques idées générales, déduites tout naturellement de l'examen des faits politiques qui se sont déroulés sous nos yeux depuis trois ans et demi. » II. La Crise de juillet 1917 en Allemagne. III. Le Mécanisme allemand. IV. La Réforme du mécanisme allemand. L'auteur explique dans ces trois études les institutions politiques de l'empire allemand et les essais de transformation dont elles ont été l'objet dans les derniers temps de la Grande Guerre. V. Le Congrès de Wurtzbourg. C'est l'histoire d'une crise du socialisme allemand. VI. L'Autriche : désagrégation du fédéralisme. VII. L'Italie, les Slaves du sud et l'Autriche. VIII. La Ruine d'un grand dessein. Il s'agit du projet de la constitution d'une gigantesque puissance sous le nom de Mittel-Europa. IX. Les Deux Empires. X. Les Rapports austro-allemands. XI. Révélations diplomatiques. XII. La Déconfiture de Constantin Ier (roi de Grèce). XIII. Sofia et la situation orientale. XIV. De Brest-Litowsk à Bucarest. XV. Les Appétits bulgares. XVI. Les Paix inachevées. XVII. La Crise du slavisme. XVIII. Les Idées wilsoniennes. XIX. Les Crises d'Espagne. XX. L'Espagne après les élections. XXI. La Suède et la démocratie. XXII. La Suisse et ses élections. — Livre sérieux, solide, utile à lire. Bien que le style n'ait rien de romantique, nous y avons relevé cette bizarre image : Comment *piétinerait-on les aspirations bruyantes* de quelques centaines de milliers d'hommes ? (p. 79). Piétiner une aspiration ! Voilà où le journalisme conduit même un bon écrivain.

M. S.

Dix Mois à Verdun, par l'abbé Thellier de Poncheville. Paris, de Gigord, 1919, in-12 de 315 p., avec carte. — Prix : 3 fr. 75.

En ligne devant Verdun avec sa division de février à décembre 1916,

M. l'abbé Thellier de Poncheville a noté au jour le jour les incidents auxquels il fut mêlé pendant le grand drame qui tint le monde en suspens. C'est ce journal qui est publié ici. On s'attend bien à ce que les visions effroyables et tragiques y soient les plus nombreuses. Elles n'excluent pas les scènes pittoresques, les dialogues émouvants, voire les aperçus de douceur et de paix champêtre. Le ton est d'une entière simplicité : on sent que l'auteur se serait fait scrupule de tout ce qui ressemble à de l'affectation ou de l'enflure en un pareil sujet, ou plutôt il n'y a même pas songé ; il rapporte tout uniment ce qu'il a vu et entendu. On peut le croire sur parole sans chercher dans ses dires la part de la littérature, et on aime à entendre un témoin aussi sûr noter qu'on trouverait ensevelis dans la terre de Damloup, à quelques mètres de distance, trois prêtres portant au col le numéro du même régiment, ou bien décrire l'affluence qui se pressait aux cérémonies religieuses, ou encore rapporter les paroles d'un chef qui s'écrie : « Je suis dans l'enthousiasme de mes soldats... Le beau peuple que le nôtre ! » Il va effectivement, dans ce livre sincère, une autre allure que dans tel roman de guerre bruyamment vanté pour son réalisme.

Ch. Landry.

Verdun ! Paroles de guerre, 1914-1918, par Mgr Ginisty. Paris, Téqui, 1919, in-12 de vii-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait quelle est l'activité et quelle est la vaillance de l'évêque de Verdun. Pasteur d'un des diocèses les plus éprouvés par la guerre et de la cité illustre entre toutes par son héroïsme, il sut répondre à tous les besoins comme à tous les désirs de ses diocésains éprouvés, et se montrer tel en toute rencontre qu'il est devenu pour ses fidèles, et dans cette région glorieuse, un sujet de fierté. Non content d'organiser les secours et de prêcher d'exemple aux heures les plus sombres, il prit fréquemment la parole pour relever les courages, exposer les enseignements chrétiens, retracer aussi devant des auditoires de Paris, de Bordeaux, de Toulouse les souffrances, les luttes et le triomphe de la ville martyre. Ce sont ces conférences, ces allocutions et ces discours qui forment la matière du présent volume. On y trouvera, outre les scènes les plus émouvantes, les renseignements les plus directs et les plus sûrs. Le sujet est si élevé, dit Mgr Ginisty dans une cérémonie commémorative, que l'orateur est condamné à être, malgré lui, éloquent. On estimera sans doute, à le lire, qu'il ne paraît pas avoir eu tellement besoin d'une pareille condamnation.

Ch. Landry.

La Marine française pendant la Grande Guerre (août 1914-novembre 1918), par G. Clerc-Rampal. Paris, Larousse, s. d. (1919), in-8 de 222 p., avec 90 grav. — Prix : 7 fr. 50.

L'enseigne de vaisseau de réserve G. Clerc-Rampal a écrit dans ce

nouveau volume, une histoire complète du rôle de la marine française pendant la guerre, histoire singulièrement attachante et conçue avec beaucoup d'originalité. L'auteur ne s'est pas contenté, en effet, de citer des faits, avec plus ou moins de détails, de raconter des engagements navals ou des incidents de la lutte, mais il a tenu à montrer comment se relient dans la conduite de la guerre les faits d'ordre politique et militaire, et, en outre, et c'est là le grand intérêt et l'originalité de l'ouvrage, il a étudié et décrit les bâtiments et les engins de toute sorte, grenades, mines, filets, etc., utilisés au cours de la guerre, suivant leurs perfectionnements, leur évolution, presque au jour le jour. On trouve par suite dans ces pages des précisions, des renseignements, qui n'ont jamais été portés à la connaissance du public pendant la guerre et qui ont ainsi, en dehors de l'intérêt réel qu'ils présentent, le mérite de l'inédit. Enfin, ce serait être incomplet, et laisser inachevé l'éloge de ce volume, que de ne pas ajouter qu'il est présenté avec le soin, l'élégance, le luxe même caractérisant les publications de la maison Larousse. J. C. T.

Nos Marins en guerre, par le capitaine H. Bornecque et le lieutenant Germain Drouilly. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de IX-161 p. — Prix : 3 fr.

Ce devrait être une superfétation que de répéter une fois de plus quelle est la part glorieuse, capitale, qui appartient à la marine dans la victoire. Et cependant, les hauts faits de l'armée de terre sont tellement éclatants, qu'une partie importante du public en est ébloui et ne voit pas le travail épuisant, incessant, presque caché, et cependant indispensable, de nos marins. Si la marine avait renoncé un jour trop tôt à sa lutte continuelle, à sa bataille de tous les instants, sans trêve ni repos, contre les éléments et contre l'ennemi, l'héroïsme de nos soldats était condamné à être vain. Il est donc bon que, par tous les moyens, la guerre sur mer soit exaltée ; c'est pourquoi il faut être reconnaissant aux officiers, auteurs de *Nos Marins en guerre*, d'avoir glané çà et là, dans les journaux et dans les ouvrages parus, parfois aussi, mais trop rarement, dans les rapports officiels, les récits de quelques exploits de nos marins, sur mer et sur l'Yser. Il est difficile de faire un choix parmi ces morceaux, dont chacun présente son intérêt et son originalité, mais, cependant, on peut dire que les plus angoissants sont peut-être le premier et le dernier. Le premier raconte le départ de nos croiseurs de Cherbourg, allant, dans la mer du Nord, au devant des Allemands, véritable suicide, l'Angleterre n'ayant pas encore fait connaître ses intentions, et le dernier, saisissant tableau de la flotte allemande abaissant son pavillon sans combattre, ajoutant ainsi une page de honte au dossier de ses crimes. J. C. T.

Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands. Les Patrouilles du contre-torpilleur « Fanion », par le capitaine de corvette Fernand Darde. Paris, Perrin, 1919, in-16 de XII-241 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant de vaisseau Fernand Darde nous a raconté, il y a près de deux ans, ses vingt mois de guerre à bord du croiseur « Jeanne d'Arc » ; devenu capitaine de corvette, il fait connaître au public, dans ce nouveau volume, les Souvenirs de son commandement du « Fanion », contre-torpilleur chargé, à l'entrée de la Manche, de surveiller et d'escorter les convois. Au cours de cette dure besogne, le vaillant petit bâtiment n'a pas eu la satisfaction de couler un sous-marin ennemi, mais plusieurs fois, il a été le témoin impuissant de torpillages, et, lui-même, il a été abordé par un grand cargo qu'il escortait. Ce sont les péripéties de ces longues heures de surveillance et de recherche que raconte, avec une simplicité souvent dramatique, l'auteur de cet intéressant volume ; mais, en outre, il ajoute à son récit les incidents de mer, les rencontres, les destructions de sous-marins qui sont venus à la connaissance du commandant du « Fanion » ; il dit tout ce qu'il sait de la mentalité, des méthodes, des ruses, de l'attitude de l'ennemi. Ce ne sont pas là les pages les moins émouvants de ce livre vécu. J. C. T.

Les Vagabonds de la gloire. III. Matelots aériens (printemps 1916-automne 1917), par René Milan. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de 285 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le brillant officier de marine, l'excellent écrivain, qui se cache sous le pseudonyme de René Milan — ce n'est même pas un anagramme — nous donne aujourd'hui le troisième et dernier volume de ses remarquables récits de guerre groupés sous le titre de « Les Vagabonds de la gloire. » Ces pages ne le cèdent en rien aux précédentes. L'auteur, qui sillonne les airs, dominant les mers et les terres, tantôt en avion, tantôt en dirigeable, conduit tout d'abord le lecteur à Corfou, où se reconstitue l'armée serbe, qu'il s'agit de protéger lorsqu'elle quitte l'île pour se rendre à Salonique préparer les victoires de Macédoine. Grâce à la surveillance de nos marins, ce transport put s'effectuer sans qu'un seul soldat serbe se perdît.

De Corfou, l'auteur, après de courtes visites en Italie, est envoyé dans le sud tunisien où, là aussi, par suite de la faiblesse de nos alliés en Tripolitaine, la bataille est parfois rude. Puis, quittant le ciel bleu, l'auteur fait une halte près de Paris, dont le ciel gris le prépare aux brumes du nord de la France, de la Belgique, des Flandres. Enfin, l'armistice trouve René Milan en Portugal. Le récit de ces randonnées est jonché d'anecdotes, de descriptions, de renseigne-

ments techniques, de réflexions psychologiques, qui font de ce volume l'un des plus variés et des plus intéressants de la littérature de guerre. J. C. T.

Un Type d'officier français. Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves (1877-1918), par Louis Gillet. Paris, Perrin, 1919, in-16 de III-260, avec portrait. — Prix : 3 fr. 50

Monographie plus complète que les articles très remarqués parus dans la *Revue des Deux Mondes* et cependant moins poussée que ne le sera l'ouvrage d'ensemble qui nous est promis par M. Henry Bordeaux. Compagnon d'armes du héros dont il retrace la trop courte existence, M. Gillet fait partager l'émotion, la sympathie, l'admiration qu'il ressent. Peu de modèles d'un officier gentilhomme seront plus complets et mieux significatifs que celui-ci. Louis de Clermont-Tonnerre apparaît comme le reflet moral d'Albert de Mun avec qui la comparaison nous est offerte à chaque page et dont il a été le disciple dans la vie publique. Cette ressemblance vient d'une parité frappante sur certains points : la naissance, le rang social, la carrière militaire, la générosité d'âme vis-à-vis des classes ouvrières, le sentiment des besoins du peuple, la compréhension de la nécessité d'une transformation politique, l'amour de l'Église, le sens profond de ses doctrines et de ses lois. Par tout cela et même par le rapprochement de leurs alliances, Louis de Clermont-Tonnerre fut digne qu'on vît en lui le successeur d'Albert de Mun. Mais venu dans l'Œuvre des cercles aux derniers jours de son mouvement, avant la Grande Guerre, alors qu'un peu de lassitude se faisait sentir dans son action, il n'est pas tout à fait « représentatif » de la fraternité spéciale qui a uni ses membres aux temps héroïques des débuts et des grands développements ; la meilleure preuve est qu'il sortit volontairement du cadre des cercles et que son tempérament s'accommodait davantage, ce qui est bien naturel, de l'esprit de sa génération que des espérances des survivants de 1870. Cette nuance n'est pas subtile, elle sera comprise des contemporains qui sont le trait d'union par leur âge des soldats des deux époques, cadets des premiers, aînés des seconds.

Le cœur de Louis de Clermont-Tonnerre s'enflammait pour les grandes idées, les causes généreuses. De sa terre patrimoniale en Picardie, il avait fait un centre d'activité rurale, économique, agricole, domestique et la description que donne M. Gillet de cette « belle demeure de famille », le château de Bertrangles, est charmante, pittoresque, instructive. C'est là que l'heure de la mobilisation sonna pour M. de Clermout-Tonnerre le 1er août 1914 ; après un rude service d'état-major au bord de l'Yser, il crut de son devoir d'aller affronter des périls plus grands encore dans un régiment, il choisit le

4e zouaves, il rejoignit à Verdun. Pour ses soldats il fut ce qu'il avait été pour ses paysans, un exemple, un chef, un ami, un père. Son influence devint immense. Faire plus que son devoir était la règle de sa conduite, sa façon de justifier sa supériorité sociale ; ses actes, ses paroles, ses vertus illustrent vraiment son rôle. On nous cite cent traits de cette bravoure morale, de ce patriotisme ardent, de cette soif de sacrifices couronnés par la mort du héros le 30 mars 1918, quand l'armée soutenait le choc suprême des hordes allemandes.

De très grandes qualités littéraires inspirées par l'amour de son sujet donnent à l'étude de M. Gillet un mérite pénétrant ; il fut témoin et acteur, il devient témoin narrateur et son livre comptera parmi les meilleurs de cette époque chevaleresque où le nom de Clermont-Tonnerre est doublement à sa place comme gentilhomme français et comme soldat chrétien. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Roumanie dans la guerre et dans la paix, par NICOLAS BASILESCO. Paris, Alcan, 1919, 2 vol. in-16 de 375 à 340 p. — Prix : 15 fr.

La Guerre roumaine, 1916-1918, par MIRCEA DJUVARA. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, petit in-8 de xv-335 p. — Prix : 10 fr.

La Question roumaine, par THOMAS JONESCO. Paris, Payot, 1919, 2 vol. petit in-16 de 119 et 107 p. — Prix : 5 fr.

Nos Frères roumains, par LÉO CLARETIE. Paris-Nancy-Strasbourg, s. d. (1919), in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 90.

— Il est intéressant de lire parallèlement trois ouvrages traitant le même sujet, semblables quant à leur plan et à leurs conclusions, mais dissemblables quant à la forme. Les trois auteurs, tous trois hommes politiques éminents, se rencontrent dans une pensée commune, un amour profond et touchant pour la France. Tous trois exposent à peu près de la même manière les mêmes faits ; ils sont d'accord sur la politique roumaine au début de la Grande Guerre, sur les modalités de l'entrée de la Roumanie dans la lutte, sur les causes qui ont amené la défaite de leur pays et l'ont contraint à accepter la paix éphémère de Bucarest. Chacun de ces ouvrages donne la justification de la marche si critiquée des Roumains sur la Transylvanie et prouve que cette stratégie a été approuvée par l'Entente. On ne peut donc rien reprocher à la Roumanie. Elle est entrée en guerre par amour du droit, alors que son intérêt immédiat aurait pu la porter à prendre les armes en faveur des empires centraux ; elle nous a donné son concours au moment où nous l'avons réclamé, sauvant ainsi la Russie et l'armée de Salonique ; elle a couru vers l'ennemi alors qu'elle savait combien son armement était insuffisant, ses approvisionnements incomplets, son isolement plein de menaces, car elle ne communiquait avec l'Entente que par la Russie. Et cependant, malgré toutes ces

causes d'infériorité, malgré la défection, la trahison des Russes, la Roumanie a lutté jusqu'au bout, a fait son devoir, plus que son devoir, a montré que son armée pouvait rivaliser avec les meilleures, si bien qu'en août 1917, trois mois avant l'armistice, elle arrêtait à Marasheshi les troupes de Mackensen et sauvait ainsi la Moldavie. Ensuite vint le traité de Bucarest, traité « sans annexion ni indemnité » et qui, en fait, consacrait ou plutôt croyait consacrer la main-mise absolue de l'Allemagne sur la Roumanie, l'accaparement de toutes les richesses de ce beau pays, la fin de son indépendance. On sait comment la victoire de l'Entente déchira ce traité ; on n'ignore pas que, depuis, la Roumanie, continuant sa tâche, a donné à la pusillanime Conférence de la paix, le plus bel exemple d'énergie, de décision, d'action, dans sa lutte contre le bolchevisme. Pourquoi cet exemple n'est-il ni compris, ni suivi ? Quoi qu'il en soit, il faut remercier les auteurs des trois ouvrages que nous avons sous les yeux, d'avoir si bien contribué à faire connaître à la France son alliée roumaine, ses vertus, son héroïsme, ses souffrances, de ne pas avoir caché les fautes commises par tous les alliés à l'égard de la Roumanie, enfin, d'avoir montré ce qu'est un traité imposé par l'Allemagne et combien, hélas ! il diffère d'un traité consenti à l'Allemagne. Ce sont là des choses bonnes à dire, qui doivent être clamées, afin que nul ne les ignore. Chacun de nos auteurs l'a fait avec son talent particulier, son tempérament propre. — Le député Basilesco, dans le premier volume de *la Roumanie dans la guerre et dans la paix*, ne ménage pas ses critiques envers le roi Carol au sujet de la politique intérieure ; il complète et justifie son récit de la guerre par de nombreuses et copieuses notes renfermant les documents les plus divers, lettres, articles de journaux, proclamations. Le second volume, qui ne le cède pas en intérêt au premier, est un acte de foi dans l'avenir de la Roumanie ; l'auteur y esquisse les changements d'ordre divers que la grande Roumanie doit accomplir, en franchissant le seuil de la nouvelle et brillante vie qui s'ouvre devant elle.

— M. Mircea Djuvara paraît, dans *la Guerre roumaine*, être plus satisfait du rôle social du roi Carol que ne l'est M. Basilesco, mais, il est d'accord avec celui-ci dans l'exposé de la guerre et de ses causes. Un très important et très complet chapitre est consacré au traité de Bucarest.

— Le professeur et sénateur Thomas Jonesco a traité *la Question roumaine* en deux petits volumes. Le premier résume en quelques pages la guerre elle-même ; pour le reste, il présente une image fidèle de la vie politique, sociale, intellectuelle, économique et financière vécue par la Roumanie moderne, depuis 1759 jusqu'à nos jours, et de ses revendications nationales. Le second renferme tout d'abord un

discours et deux articles, témoignages de la lutte soutenue par l'auteur pour l'entrée en guerre de la Roumanie ; les deux conférences qui suivent résument l'une, l'histoire des Roumains de Transylvanie, l'autre, les relations de la Roumanie avec la France, depuis des temps immémoriaux. Enfin, le volume se termine par une description vivante de la grande manifestation nationaliste d'Alba-Julia.

— C'est ensuite un Français, M. Léo Claretie, qui, à son tour, veut nous faire connaître *Nos Frères roumains* dans une excellente brochure qui se vend bon marché (0 fr. 90), ce qui est à signaler, par ces temps de vie chère : l'auteur, prouvant tout d'abord la latinité des Roumains, nous donne ainsi le motif de notre sympathie ; il montre ensuite ce qu'a été la Roumanie dans le passé, ce qu'elle est actuellement, ce qu'elle sera dans l'avenir ; enfin, de charmants chapitres, bourrés d'anecdotes spirituelles ou pittoresques, finement racontées, sont consacrés aux souverains, aux villes, aux paysans, aux paysages. L'ensemble forme une plaquette fort intéressante, d'une excellente tenue littéraire, digne de son auteur et de son sujet. J. C. T.

Les Étapes de la crise grecque, 1915-1918, par Charles Frégier. Paris, Bossard, 1919, in-16 de 294 p. — Prix : 3 fr. 90.

« Dans les petites boîtes, les bons onguents. » Ce qui est vrai des boîtes l'est, souvent, des livres, et le contenu de ce petit ouvrage est vraiment excellent. L'auteur a essayé, non sans succès, de ne pas se laisser influencer par son philhellénisme, malgré tout transparent, pour exposer, en toute liberté d'esprit et impartialité, les étapes de la crise grecque. Mettant de côté tout sentiment qui risquerait d'influencer son jugement, il ne fait appel qu'à la raison, non pas pour écrire une histoire suivie de la crise grecque, mais pour en noter au jour le jour les étapes, les jalons principaux, en les illustrant de documents, de discours, reproduits, quand il y a lieu, presque in-extenso. Cette méthode didactique, qui oblige le lecteur à réfléchir et l'amène à tirer lui-même des conclusions qui sont inéluctables parce qu'elles sont évidentes et s'imposent parce qu'elles sont vraies, a conduit M. Charles Frégier à écrire des pages d'un intérêt singulier. Est-ce à elle que tous les philhellènes — qui, souvent, connaissent bien mal l'objet de leurs amours — seront satisfaits ? Non pas ; mais tous les lecteurs qui ont fréquenté les Grecs partageront les opinions de l'auteur, en particulier lorsque celui-ci affirme que les Grecs de l'extérieur sont très différents des Grecs du royaume, en leur étant très supérieurs, et demandent leur indépendance, bien plus que leur union à la Grèce. La présence de Venizelos à la tête du gouvernement peut, actuellement, faire illusion, mais le jour où le grand homme d'État disparaîtra, on ne tardera pas à voir la scission des territoires

peuplés en plus ou moins grande majorité d'Hellènes, et le royaume grec rentrer ainsi dans les limites que lui impose sa capacité politique

J. C T.

Notes sur le Japon. Le Japon pendant la guerre européenne 1914-1918, par Michel Ribaud. Paris, Lethielleux, 1919, in-12 de 264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Notes sur le Japon*, dont la première est datée du 9 juillet 1915, ont été écrites au jour le jour, inspirées par les événements japonais dont l'auteur était le témoin averti, au cours de la guerre. Cette forme de journal, si elle enlève quelque unité à ce volume destiné à faire connaître l'effort généreux et loyal du Japon à nos côtés, lui donne par contre beaucoup de vie. En outre, comme l'auteur ne s'est pas borné à exposer le rôle de l'empire du Soleil levant pendant la guerre, mais s'est laissé volontiers entraîner par l'actualité à tracer des portraits fort réussis d'hommes d'État et de philosophes, des croquis de paysages et de mœurs, des esquisses de littérature et d'art, l'ouvrage forme un ensemble singulièrement attrayant et instructif. L'intérêt en est encore accru par une Introduction substantielle, page d'histoire remarquable, dans laquelle l'auteur jette un regret rétrospectif sur l'effort nippon depuis le début des hostilités jusqu'à l'époque de la première de ces notes et même, pour rattacher l'effet à ses causes, le récit remonte jusqu'en juillet 1912, date de l'événement de Yoshi-Hito, l'empereur actuel.

Après avoir dit tout le bien que je pense de ce livre, M. Michel Ribaud me pardonnera certainement d'exprimer le regret de ne pas avoir trouvé dans ces pages un exposé de la situation des catholiques au Japon, dont l'influence, au cours de la guerre, n'a pas été négligeable. Quelques lignes sont seulement, incidemment, consacrées au catholicisme, et c'est peu. Doit-on croire que la censure, dont les coups de ciseaux ont laissé des traces visibles, s'est ici exercée ?

J. C. T.

Les États-Unis et la Guerre. De la neutralité à la croisade, par Émile Hovelaque. Paris, Alcan, 1919, in-8 de 469 p. — Prix : 10 fr.

Les États-Unis d'Amérique et le Conflit européen *(4 août 1914-6 avril 1917)*, par Achille Viallate. Paris, Alcan, 1919, in-16 de x-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Messages, discours, documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale, 18 août 1914-8 janvier 1918, du président W. Wilson ; trad. conforme aux textes officiels publiée avec des notes historiques et un Index par Désiré Roustan. Paris, Bossard, 1919. 2 vol. in-8 ensemble de 524 p. — Prix : 9 fr.

— L'intérêt des études que M. Émile Hovelaque réunit dans son livre : *Les États-Unis et la Guerre* vient de ce qu'elles ont été écrites

au jour le jour. Nous y trouvons l'appréciation des événements avant qu'ils aient pris leur orientation définitive. L'auteur se trouvait aux États-Unis dans les premiers mois de la guerre et, connaissant parfaitement l'âme américaine, il nous explique quelques-unes des raisons qui ont retardé si longtemps l'entrée des Américains dans la lutte ; il nous fait comprendre l'extrême complexité de cette race et de ce pays, qui nous déconcerte toujours par la manière dont il unit l'idéalisme au réalisme. L'opinion publique y est encore plus malléable, plus fluide que dans la vieille Europe. M. Hovelaque a réussi assez bien à saisir ce mouvement et à nous le montrer, à travers l'œuvre des écrivains américains pendant la guerre comme dans les transports populaires qui, de l'est à l'ouest des États-Unis, ont accueilli la mission Joffre-Viviani. Nous avons à ce propos l'occasion de faire une remarque intéressante dans l'ordre psychologique, en notant l'effet produit par l'éloquence de M. Viviani sur des gens qui ne comprenaient pas le français, alors qu'à la lecture ses discours nous paraissent si vides (voir notamment les phrases sonores et creuses citées p. 311). Pour M. Hovelaque le mérite et la force du président Wilson sont d'avoir parfaitement exprimé l'âme de son peuple : l'Amérique voulant étendre à l'Europe et au monde la religion de la solidarité humaine a trouvé Wilson comme prophète. M. Hovelaque demande aux gouvernements de l'Entente « de reconnaître la grandeur de la force qui s'oppose à leurs combinaisons intéressées. » Il écrivait en septembre 1918 : Dans quelle mesure cette force est-elle désintéressée elle-même et quels objectifs a-t-elle poursuivis consciemment ou inconsciemment derrière les bouleversements qu'elle a imposés à l'Europe centrale ? C'est ce que l'auteur ne dit pas.

— M. Achille Viallate, à la dernière page de son volume : *Les États-Unis d'Amérique et le Conflit européen*, glisse aussi un simple mot sur le double caractère réaliste et idéaliste des Américains. On aimerait voir cette question traitée à fond : il y a là un beau sujet d'étude, aussi intéressant en ce qui concerne les Anglais que les Américains. Rien d'amusant comme d'entendre les Anglais nous reprocher, à nous, Français, notre affreux réalisme et lui opposer le désintéressement britannique. Au commencement de 1917, le Supplément littéraire du *Times* avait amorcé sur ce sujet une discussion avec M. Charles Maurras, à laquelle je ne sache pas que celui-ci ait jamais répondu. La période étudiée par M. Achille Viallate — il devrait bien nous donner la suite — prend fin le 6 avril 1917. Il complète heureusement l'ouvrage aux vues pénétrantes, mais un peu théoriques de David Jayne Hill : *La Crise de la démocratie aux États-Unis*. Comme on pouvait l'attendre de sa part, il s'attache principalement aux questions politiques, financières et économiques, dont il est un

des spécialistes les mieux informés. Son nom est la plus sûre garantie de la solidité de ces études. Le chapitre intitulé : « Les Conséquences du conflit pour les États-Unis » est, pour l'étendue et la justesse des vues, comparable aux fameux articles publiés par le *Correspondant* dès 1916 et 1917, sous la signature *** qui, sur le moment, avaient paru si osés et dont l'événement a démontré le bien fondé.

Le livre de M. Viallate nous présente un président Wilson que l'on comparera utilement aux portraits que nous en ont donnés, dans des ouvrages qui demeureront classiques, Daniel Halévy et Sir Thomas Barelay.

— Il ne dispensera pas de se reporter au texte même des *Messages et Discours* du Président ; c'est là seulement que l'on trouvera le fond même de ses idées avec l'expression qu'il a cru devoir leur donner suivant les moments et les circonstances. M. William Martin a dit de Wilson (*Journal de Genève* du 18 juin 1919) : « Cet homme a un talent unique d'exposition et d'argumentation. » C'est vrai. Il ajoute : « sa pensée, cohérente et systématique, emporte la conviction et l'adhésion. Seuls, ceux qui n'ont jamais lu ses discours peuvent le traiter de phraseur et de bavard. Chacune de ses paroles est au contraire un acte par la force intense qu'elle contient. » Oui, sous la réserve que sa pensée n'emporte pas toujours l'adhésion, car elle est quelquefois complètement fausse — il entremêle le faux au vrai comme le faisait Jaurès ; — il fait penser à un Jaurès sans l'éclat du verbe, un Jaurès qui ne serait pas du Midi. — Il est victime de ses illusions. Certaines de ses assertions qui, sur le moment, choquaient à la fois la vérité historique et le bon sens, ont déjà reçu des faits d'éclatants démentis. A côté, de belles envolées. C'est pourquoi le recueil publié par M. Désiré Roustan mérite d'être accueilli avec reconnaissance. Il est bien présenté ; une brève notice historique précède chaque document, l'ouvrage est complété par un index alphabétique. Mais puisque le titre annonce aussi *Documents diplomatiques*, nous lui reprocherons d'avoir complètement passé sous silence ceux des années 1914, 1915 et 1916 relatifs aux difficultés qui s'élevèrent entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, touchant la violation par celle-ci des conventions maritimes internationales. Les protestations des États-Unis à ce sujet sont pourtant d'un puissant intérêt et avaient leur place indiquée dans un recueil de ce genre.

La traduction est bonne, comme on pouvait l'attendre de M. D. Roustan. Pour la réponse du Président aux propositions du Pape en faveur de la paix (27 août 1917), il s'est gardé de donner le document triplement falsifié, par suppressions, additions et altérations de texte, que les agences avaient répandu dans le monde entier et qui fit foi dans toute la presse française jusqu'à ce que *l'Humanité*

(18 septembre) et *les Études* (5 octobre) aient rétabli la vérité en juxtaposant le texte réel et le texte sciemment dénaturé qu'avait authentifié le Bureau de la Presse.

Le dernier document publié est le discours prononcé par le président Wilson le 4 mars 1919 à la veille de son second départ pour l'Europe. Le traducteur et l'éditeur nous doivent un troisième et, s'il le faut, un quatrième volume contenant les discours prononcés au Sénat américain lors de la discussion du traité de paix. Que ne peuvent-ils encore joindre à ses manifestations oratoires le texte exact de ses interventions au cours des discussions tenues au Conseil des Cinq ? La figure extraordinaire du président Wilson, la place immense qu'il tient aujourd'hui dans le monde méritent que l'on nous donne tous les éléments capables de nous aider à nous faire une juste idée de son rôle.

A. de Tarlé.

Le Monde oriental et le Problème de la paix. Le Présent à la lumière du passé, par Basribeg de Dukagjin. Paris, Perrin, 1919, in-16 de xxxvi-214 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le prince sociologue Basribeg de Dukagjin, président du gouvernement national albanais et chef du pouvoir exécutif, ancien député au Parlement ottoman, musulman de religion, s'est proposé, dans ce très curieux et fort intéressant volume, tout d'abord de faire le procès du parti soi-disant jeune turc et du comité « Union et Progrès », fondé par quelques juifs renégats francs-maçons. Il étudie ensuite la crise jeune-turque, puis la crise ottomane et essaie de démontrer que la seule façon de résoudre la question d'Orient, de ramener le calme dans les Balkans est de maintenir l'intégralité de l'empire ottoman et le pouvoir du sultan-khalife. Il est difficile de souscrire complètement à cette conclusion, bien qu'il soit évident qu'il serait pour le moins prudent d'opposer un khalife turc au khalife arabe inventé avec tant de légèreté par les Anglais pour le plus grand danger de la civilisation et les plus graves ennuis pour la France, fidèle alliée de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, la thèse de l'auteur est soutenue avec un talent si original qu'elle ne saurait passer inaperçue ; elle s'impose d'autant plus à l'attention que l'influence du prince Basribeg de Dukagjin est grande et que, par suite, ses idées doivent avoir une grande diffusion.

C'est avec plaisir que l'on peut donner entièrement raison à l'auteur lorsqu'il affirme qu'il ne faut pas confondre les États avec leurs gouvernements, ou bien lorsqu'il répète, après tant d'autres, que « ceux qui connaissent les Turcs (il faudrait ajouter : ceux de l'Anatolie) sont toujours pour eux mais que dire de cette citation de Claude Farrère, approuvée par l'auteur : « la défaite turque fut un

recul pour la civilisation », ou de cette autre, d'une revue japonaise : « La religion, reste des âges barbares et incultes, ne saurait convenir à une époque où l'esprit humain est en pleine effervescence ? » Cette dernière citation, qui donne une idée exacte de l'esprit qui souffle dans ce livre, nous surprend sous la plume d'un musulman. Il est vrai que celui-ci se dit Européen, par son éducation, son instruction et son origine... J. C. T.

Les Garanties de la paix. 2e partie *Examen critique*. par Yves-Guyot. Paris, Alcan, 1918, in-16 de x-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Paix destinée à terminer la Grande Guerre n'est pas moins difficile à fonder solidement que l'était cette guerre même à conduire à la victoire. C'est pourquoi les conditions en ont été discutées par les publicistes longtemps d'avance. M. Yves Guyot y a consacré un ouvrage intitulé : *Les Garanties de la paix*. Dans un premier volume : *Les Leçons du passé*, il avait étudié les faits les plus caractéristiques de l'histoire des conceptions diplomatiques depuis le XVIIe siècle. Il a employé un second volume à un *Examen critique* des « programmes de paix opposés par les Alliés aux buts de guerre des empires centraux » et a essayé de « déterminer les solutions qu'ils impliquent. » Cet examen est partagé en six livres : I. Les Buts de guerre et les programmes de paix. II. La Question des nationalités. III. La Monarchie austro-hongroise et les nationalités. IV. La Dissolution de l'Empire allemand. V. Autres solutions nécessaires. VI. La Société des nations. Il peut être intéressant pour les diplomates et les publicistes de comparer les conditions de la Grande Paix proposées par M. Yves Guyot à celles qui ont prévalu. M. S.

Les Temps nouveaux. 1914-1918. Paroles de la guerre, par Mgr Gibier. Paris, Téqui, 1919, in-12 de XII-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Toujours prêt à consoler, à encourager, à instruire ses diocésains, à orienter leurs cœurs vers Dieu et à discipliner leurs bonnes volontés, l'évêque de Versailles a su aussi exalter magnifiquement la vaillance des héros pendant la guerre. On a bien fait de recueillir les exhortations, les allocutions et les discours qu'il a prononcés dans les circonstances les plus diverses durant cette période épique. Le livre qui en est composé vibre encore de sa parole ardente, pressée, toujours pourvue de faits, étrangement experte à en dégager un enseignement, précise jusque dans l'émotion, incapable de s'arrêter à un mirage ou de se complaire à des développements purement oratoires. A l'entendre, on apprend beaucoup de choses : des âmes y révèlent leur beauté, âmes de chefs ou de petits soldats, âmes de prêtres ou

d'aspirants au sacerdoce ; les vérités les plus consolantes et les plus toniques y sont rappelées ; les exemples les plus entraînants y sont exposés ; des appels émouvants y retentissent. C'est dire qu'on est pris à la fois par le cœur, par la sensibilité, par la réflexion, et qu'on ne peut pas manquer d'en sortir meilleur. CH. LANDRY.

La Psychologie du soldat, par L. HUOT et P. VOIVENEL. Paris, La Renaissance du livre, s. d. (1919), in-18 de XVI-167 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les auteurs sont des spécialistes habitués à l'examen clinique du système nerveux et la guerre les a mis pendant plusieurs années en contact avec les combattants : personne ne pouvait mieux qu'eux étudier la *Psychologie du soldat*.

Ils examinent d'abord les divers types de soldats : la mobilisation ayant appelé tout le monde sous les armes, les unités combattantes, surtout au début, comprenaient toutes les classes de la société, bourgeois, aristocrates, prêtres, ouvriers, paysans, intellectuels et ignorants étaient confondus dans le même moule, les mêmes dangers, les mêmes fatigues et la même discipline. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de chacun de ces éléments sociaux dont est formée l'armée actuelle. Comment ont-ils réagi, chacun en particulier et tous en général et comment ont-ils manifesté leurs réactions psychologiques ; voilà tout l'intérêt de ce chapitre. Nous n'avons pas l'intention de le suivre pas à pas ; ces descriptions sont intéressantes bien que quelques unes nous aient paru refléter les préventions personnelles des observateurs contre certains types sociaux. Il s'en dégage cependant une conclusion générale très importante parce qu'elle est contraire à l'opinion courante. On pensait généralement que la vie en commun au milieu des dangers et surtout des souffrances avait un peu transformé ces individualités venues de toutes les classes, les avait un peu unifiées, en avait fait des soldats sinon identiques du moins analogues ; on espérait que l'influence des plus intellectuels se serait exercée sur les autres et que de cette fusion des personnes résulterait une estime réciproque et une atténuation de la haine de classe.

Les auteurs sont d'un avis tout à fait opposé. La guerre, pour eux, n'a pas transformé les individus. Le changement de vie a été trop complet pour qu'il y ait eu transformation et les souffrances trop grandes pour qu'il y ait adaptation. Chacun a subi son sort avec le désir de le voir se terminer, mais a conservé ses idées, ses préjugés, ses défauts et ses qualités sans en rien faire partager au voisin. Il eût fallu pour une fusion des caractères une vie moins différente de la vie normale. De tout cela restera seulement le fait d'avoir été « soldat », ce qui pourra peut-être servir de point de départ à des groupements dont les effets seront parfois inattendus.

Donc, le soldat garde ses caractéristiques sociales essentielles sous les modifications apportées par le milieu nouveau. D'ailleurs il n'est vraiment « soldat » qu'à la bataille, le reste du temps, c'est un « militaire. » La caractéristique du soldat c'est l'enivrement dans la bataille et au voisinage de la mort. Là est le véritable miracle de la guerre. Ce n'est pas en effet sans surprise qu'on a vu les plus farouches antimilitaristes et internationalistes mourir bravement pour un bout de ruban !

La vie dans les tranchées n'a pas autrement modifié le soldat. Hirsute au début, mieux outillé et organisé par la suite, il est resté figé dans ses caractéristiques sociales.

Enfin les auteurs étudient quelques réactions psychologiques du soldat en présence de la mort, de la gaieté, de l'amour. Le soldat n'est ému par la mort « que quand il la revoit avec des yeux de civil » ; alors s'il revient sain et sauf d'une attaque dangereuse, le premier moment de stupeur passé, c'est la joie qui domine, la joie de vivre. Quant à la gaieté proverbiale du soldat français elle paraît être surtout une consolation dans le malheur, une tentative de l'homme pour s'évader de son métier et l'oublier un instant ; la distraction est une diversion. Enfin le soldat pense peu à l'amour ; l'amour et la mort « c'est un vieux bateau littéraire » ; « l'amour n'aime pas la mort, ni la gloire, sauf dans les livres. »

Ces conclusions sont un peu pessimistes ; elles sont cependant le fruit du travail de ceux qui ont vu de près. C'est une déception pour nous de penser que chaque classe reviendra comme elle est partie sans avoir en rien profité des grandes leçons du cataclysme dont il ne restera que des ruines.

Espérons que les auteurs se trompent et que, soldats eux-mêmes par occasion, ils ont voulu observer uniquement en médecins, n'ont rien perdu à la guerre de leurs qualités d'observateurs réalistes, mais qu'ils n'ont pu y devenir aussi bons sociologues que bons médecins et soldats courageux.

Dr Ferrand.

— La brochure de M. Valsenard, correspondant de guerre, qui a pour titre : *Les Héros de la Grande Guerre. Hurrah ! les cols bleus !* (Royan, imprimerie royannaise, 1919, petit in-8 de 46 p. Prix : 1 fr.) est une bonne œuvre, une œuvre de justice. L'auteur, qui a vu de près les équipages de la marine de commerce, et, en particulier, les patrouilleurs, s'est créé le devoir de faire connaître le courage sublime avec lequel ces obscurs serviteurs de la France ont rempli pendant toute la guerre, sans répit, par tous les temps, la besogne la plus rude, la plus pénible, la plus périlleuse, mais aussi, la plus néces-

saire, de toutes celles qui se sont imposées au cours de ces cinq années. Cette tâche qui pourrait paraître surhumaine aux terriens qui ne savent pas ce que l'on peut attendre de nos matelots, doit être connue, claironnée. On peut donc féliciter le correspondant de guerre qui se cache sous le pseudonyme de Valsenard de l'avoir tenté, en réunissant dans une trop courte brochure ces pages émouvantes qui avaient paru en 1918 dans le *Journal de Royan*.

— L'élégante plaquette intitulée : *La France à Metz* (Paris, de Gigord, 1919, in-8 de 55 p.), de M. l'abbé Thellier de Poncheville, relate ce que fut l'entrée triomphale à Metz le 15 décembre 1918, le discours qu'il prononça quatre jours plus tard au service funèbre célébré dans la cathédrale, l'émotion qui se dégagea de la célébration de la messe de minuit le jour de Noël, les paroles par lesquelles il exalta les héros, le 14 janvier suivant, à la messe du souvenir. L'éloquence s'y unit partout à l'information la plus directe.

— Dans sa dernière livraison (août-septembre 1919, t. CXLVI, p. 91-92) le *Polybiblion* a rendu compte du livre de M. Edmond Recouly : *Foch, le vainqueur de la guerre*. L'exemplaire qui nous était parvenu à cet effet se présentait en brochure ordinaire. Depuis, la maison Hachette a mis en vente (au prix de 5 fr.) une édition exactement semblable, mi-reliure souple et solide dont les feuillets sont tranchés à la machine, ce qui évite au lecteur la peine de les couper lui-même. Ce n'est là qu'un début ; la librairie Hachette se propose de continuer cette formule d'édition, qui plaira certainement aux gens pressés.

— Un peu tardivement se présente pour nous l'occasion de parler ici de la livraison spéciale que *le Monde illustré*, le 14 septembre 1918, c'est-à-dire avant sa récente réorganisation, a consacrée à *l'Alsace et à la Lorraine* (in-folio de 50 p., avec de nombreuses illustrations en couleurs et en noir. Prix : 4 fr.). A cette date, nul ne pouvait déjà plus douter de l'issue de la lutte de l'Entente contre l'Allemagne et ses alliés ; mais enfin personne n'eût osé affirmer qu'avant deux mois l'ennemi serait à genoux. — Voici ce que l'on trouve dans ce riche fascicule : en tête, placée dans un cartouche environné d'un fac-similé des signatures, la fin de la *Déclaration des députés d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale* (Bordeaux, 17 février 1871). Puis les articles suivants, d'importance variable : *L'Alsace-Lorraine rédimée et rédemptrice*, par M. Louis Barthou (1 grav.) ; *L'Avenir de l'Alsace-Lorraine*, par R. René Besnard (1 grav.) ; *Les Souffrances de l'Alsace pendant la guerre*, par M. P.-A. Helmer (1 grav.) ; 4 pages, avec 12 illustrations en couleurs dans le texte, occupées par *l'Alsace et la Lorraine pittoresques*, de M. Émile Hinzelin ; *L'Alsace-Lorraine et la Guerre*, par M. Anselme Laugel (18 grav.) ; *Soldats d'Alsace et de Lor-*

raine, par M. G. Lenotre (15 grav.) ; *En Alsace reconquise*, par le comt Athalin (13 grav.) ; *L'Humour en Alsace-Lorraine*, par M. Carlos Fischer (19 grav. en couleurs) ; *L'Alsace-Lorraine devant le droit et l'histoire*, par MM. Ernest Lavisse et Christian Pfister (16 grav.) ; *L'Écolier d'Alsace*, par M. Gustave Philippon (9 grav.). Le reste de la livraison a trait à *l'Alsace économique* (illustration copieuse). A noter finalement que la première couverture donne une grande scène en couleurs : *En Alsace-Lorraine reconquise, le 14 juillet* et surtout que l'on peut admirer là un hors texte en couleurs superbe, composition de Hansi pour une affiche du 3e emprunt : *Et nos poilus rendront Strasbourg à la France*, image qui, au temps où elle parut dans nos rues, fut une véritable prophétie. Ce n° spécial du *Monde illustré* mérite de prendre place dans les collections de tous ceux qui s'occupent de nos provinces retrouvées.

— Une élégante plaquette nous donne le poème que M. Pierre de Bouchaud a publié sur *les Fêtes de la victoire (14 juillet 1919)*. (Paris, « les Argonautes », 1919, in-18 de 14 p. Prix : 1 fr.).

— Si l'on veut s'édifier une fois de plus sur les procédés employés par les Allemands dans les pays occupés par eux, qu'on lise le *Rapport succinct sur l'état du palais des Académies* [de Bruxelles] *après le départ des Allemands*, par M. Louis Le Nain, secrétaire de la Commission administrative (Bruxelles, impr. de Hayez, 1919, in-8 de 7 p., et 24 pages de photographies avec texte). « Ni la plume ni le pinceau ne peuvent donner une idée du tableau d'horreur que présentait notre local, » dit le rapporteur et il termine en remarquant que « il faudra du temps pour rendre le Palais habitable et dénombrer les objets perdus, volés ou déplacés, ainsi que pour effectuer les réparations nécessaires aux bâtiments. » Les photographies, prises au lendemain du départ des Barbares, permettent de se faire une idée de ces dégâts.

Collection « France. » — Trente petits volumes bien imprimés, quelques-uns même illustrés de dessins originaux, forment à ce jour la collection « France », de la librairie Berger-Levrault, inspirée par des sujets ayant trait à la guerre : contes de toutes sortes où des réalités se font jour tout naturellement ; épisodes variés, où le patriotisme le dispute à l'humour ; récits de combats non pas scientifiques mais imagés ; esquisses mettant en valeur nos principaux alliés ; tableaux où s'agitent marins et aviateurs ; souvenirs historiques ; détails sur l'Alsace-Lorraine, et, pour que l'ensemble soit aussi complet que possible, un mémoire de prisonnier. — Le *Polybiblion* ayant parlé de ces petits livres au fur et à mesure de leur apparition, nous n'avons plus maintenant qu'à rappeler, en vue d'étrennes à offrir prochainement aux jeunes gens, les titres des volumes de la collec-

tion, que la librairie Berger-Levrault a eu l'heureuse idée de réunir par 5 unités dans un gracieux emboîtage dos toile bleue, avec titres dorés, du même genre, en somme, que celui décrit ici même à propos des *Pages d'histoire* de la même maison (Voyez *Polybiblion* de mars-avril 1919, t. CXLV, p. 194-195). Donc chaque emboîtage renferme 5 volumes (in-12 de 63 et 64 p.), savoir : I. *Noël de soldat. La Fraternité du Front*, par Jean Breton (avec 4 illustrations de Simone Bouglé) ; *Mon Filleul*, par André Fontaine (avec 8 dessins de Gustave Jacobs) ; *Jeunes Classes*, par Paul Roume ; *Territoriaux de France*, par Francisque Vial ; *La Bataille de l'air*, par Daniel Vincent. — II. *Père et fils*, par Auguste Bailly ; *Les Rapatriés*, par René Benjamin ; *La Terre qui ne meurt pas*, par Léon Deries ; *L'Orphelin. Le Petit Canard bleu. Le Retour*, par Édouard Maynial ; *Contes de guerre pour Jean-Pierre*, par Émile Moselly. — III. *Thomas Bartlett en France. L'Anglais tel qu'il est*, par Gaston Rageot ; *Avec les boys américains*, par Daniel Halévy ; *Six petits Contes*, par Antonin Lavergne ; *Leur Calvaire ! Ceux de Cambrai, Noyon, Lille, Saint-Quentin...*, par Benjamin Vallotton ; *Français de la Moselle, des Vosges et du Rhin*, par Émile Hinzelin. — IV. *Dans l'Amérique en guerre*, par Emmanuel Bourcier ; *Deux Ans avec les Sénégalais*, par Léon Gaillet ; *Histoire d'un jeune Serbe*, par Paul Labbé ; *La France au Maroc*, par André Lichtenberger ; *Tranchées de Verdun*, par Daniel Mornet. — V. *Un de nos marins. Le Récit de Jean Le Gwenn*, par Eugène Le Mouël ; *Bonnes Gens de la Grande Guerre*, par Paul Wenz ; *Dans Paris bombardé (1871-1914-1918)*, par Lucien Descaves ; *La Soupe. La Montagne et la vallée, saynètes d'Alsace*, par Maurice Bouchor ; *Souvenirs des premiers temps de la guerre*, par le capitaine Joachim Merlant. — VI. *Le Bombardier Camus*, par Emmanuel Bourcier ; *Lettres sur la jeune Italie*, par Lucien Corpechot ; *Et la Suisse ?...*, par Benjamin Vallotton ; *Les Présents de l'Alsace-Lorraine*, par L. Houllevigue (avec dessins de M. Houllevigue) ; *Le Camp des représailles Fr. K. III*, par Mario Meunier. — On sait que chaque volume de la collection coûte 0 fr. 90 broché. Le groupe de 5 vaut donc 4 fr. 50, et comme le prix de l'emboîtage est de 1 fr. 50, il en résulte que le tout se présente agréablement pour un total très modéré de 6 fr.

Un Album Zislin. — La librairie Berger-Levrault publie un album des plus curieux et des plus attachants : *Sourires d'Alsace 1907-1914*, par H. Zislin, le désopilant artiste mulhousien (in-16 de XIV-311 p. Prix : 15 fr.), lequel compte 282 illustrations et 4 planches en couleurs, avec, en plus, sur la première couverture, un sujet en couleurs représentant une Alsacienne assise devant son rouet. En 1913, c'est-à-dire à la veille de la guerre qui devait se terminer par l'effondrement de l'orgueilleuse et brutale Germanie, une première édition de cet

album, vite épuisée, avait été publiée par *les Marches de l'Est*. Aujourd'hui, il se présente dans des conditions bien meilleures, parce que, augmenté d'un tiers, il contient spécialement, au nombre des choses nouvelles, l'odieuse et ridicule affaire de Saverne (13 images). Pour la première édition, Paul Déroulède avait écrit une Préface que l'on retrouve ici. S'adressant à M. Georges Ducrocq, directeur des *Marches de l'Est*, le président de la Ligue des patriotes disait : « Vous avez su tirer de l'œuvre considérable du spirituel et courageux protestataire de quoi faire connaître tout son cœur et tout son esprit. Cette admirable suite de petits tableaux dessinés de main de maître et commentés par un texte hardi jusqu'à la témérité va être, pour la France, une très profitable leçon de choses. » Pour la présente édition « définitive », l'auteur a, de son côté, donné une brève Préface de laquelle nous extrayons ces quelques lignes : « Le moment me semble venu de présenter à la France, à mes compatriotes d'Alsace et de Lorraine, à nos alliés, sans oublier les neutres, l'édition complétée et définitive des principaux dessins parus dans le *Dur's Elsass* (*A travers l'Alsace*) depuis sa fondation, en 1907, jusqu'à la veille de la guerre. De ces pages, composées sous l'étreinte du régime policier, militariste et du terrorisme administratif, s'élèvent les cris d'angoisse du petit peuple d'Alsace, l'appel vibrant à la justice ; il s'y manifeste la foi dans la réparation du viol de 1870 ; mais on y perçoit aussi le rire sonore et vengeur d'une population qui méprisait le vainqueur et qui avait eu le courage d'arracher le masque de civilisé au barbare allemand... Répandu dans tout le pays, lu par les gens de Lorraine et d'Alsace ; connu dans les villes et les campagnes, mon journal [*Dur's Elsass*] a été le lien moral grâce auquel les Alsaciens et les Lorrains ont sauvegardé leur âme commune et sont restés unis dans l'espoir d'une libération prochaine. » Ce bel album, dont les images sont groupées sous 7 rubriques (Pangermanisme, Pacifisme, Les Deux Cultures, Constitution et Autonomie, Vues d'Alsace, Politique générale, Saverne) pourra, très avantageusement, être offert à tout bon Français, jeune ou vieux, quand sonnera l'heure des prochaines étrennes.

VISENOT.

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *L'Évangile proposé à ceux qui souffrent*, par l'auteur des *Avis spirituels*. 7e édit. Paris, Téqui, 1916, in-12 de VII-676 p., 3 fr. 25 — 2. *L'Évangile tous les jours*, par Mgr DE LA PORTE. Paris, Beauchesne, 1917, in-18 de 377 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Sources d'eau vive. Sermons et allocutions, 1915-1917*, par le chanoine L. POULIN. Paris, Téqui, 1917, in-12 de XIV-362 p., 3 fr. 50. — 4. *Pour les jours qui viennent... La Religion et la France. Sermons et notes*, par M. l'abbé LALANDE. Paris, Téqui, 1917, in-12 de VI-168 p., 1 fr. 50. — 5. *L'Ame de tout apostolat* par Dom J.-B. CHAUTARD. 6e édit. Lyon et Paris, Vitte, s. d., in-16 de 242 p., 1 fr. 25.

— 6. *Jésus-Christ veut des prêtres*, par J. Millot. Paris, Téqui, 1917, petit in-12 de viii-275 p., 1 fr. 25.

Spiritualité. — 7. *IIe Retraite du pèlerinage national à Lourdes. Instructions et conférences*, par le T. R. P. Emmanuel Bailly. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 383 p., 2 fr. — 8. *Retraite de jeunes filles*, par J. Millot. Paris, Téqui, 1917, in-12 de 296 p., 3 fr. — 9. *Retraites de communion solennelle*, par le chanoine Jean Vaudon. I. *L'Agneau de Dieu*. Paris, Téqui, 1917, in-12 de xxi-240 p., 2 fr. — 10. *Veillez et priez. Lectures pour le temps de la 1re communion solennelle*, par l'abbé Maurice Bouvet. Paris, de Gigord, 1917, in-8 de viii-328 p., 2 fr. 75. — 11. *Les Saintes Voies de la Croix*. Réédition d'un opuscule de Henri-Marie Boudon, par le chanoine A. Gonon. Paris, Téqui, 1917, in-32 de viii-191 p., 1 fr. — 12. *Douleur et résignation*, par L. Roüzic. Paris, Téqui, 1917, in 12 de 345 p., 3 fr. 50. — 13. *A ceux qui souffrent. Les Fondements de la joie chrétienne*, par Pierre Germain. Avignon, Aubanel, s. d., in-16 de xviii-160 p., 1 fr. 25. — 14. *Les Secrets de la vie religieuse découverts à une novice fervente*, par le R. P. F. Fressencourt. Paris, Téqui, 1917, in-32 de 128 p., 0 fr. 50. — 15. *Lettres de saint Bernard les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde*, mises en ordre par le R. P. Melot. 3e édit. Paris, Téqui, 1917, petit in-12 de vi-280 p., 1 fr.

Dévotion-Piété. — 16. *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Doctrine, histoire*, par J.-V. Bainvel. 4e édit. Paris, Beauchesne, 1917, in-8 de xv-624 p., 5 fr. — 17. *La Très Sainte Royauté du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Mgr L.-A. Lenfant. Paris, de Gigord, s. d., in-16 de 208 p., 2 fr. 50. — 18. *Au Cœur de Jésus agonisant. Notre Cœur compatissant. Douze Méditations pour l'heure sainte*, par J. Dargaud. 7e édit. Paris, Téqui, 1917, in-12 de xxxii-171 p., 2 fr. — 19. *Les Trois Grands Privilèges de Marie : Puissance, sagesse, miséricorde*, par le P. Jean Chrysostome. Toulouse, Les « Voies franciscaines », s. d., in-16 de 496 p., 3 fr. — 20. *Mois de saint Joseph. Exposé doctrinal et historique de la dévotion à saint Joseph*, par L. Garriguet. Paris, Bloud et Gay, 1917, in-12 de 304 p., 3 fr.

Œuvres de guerre. — 21. *Quelques paroles à des soldats*, par Anatole Moulard. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 240 p., 1 fr. 20. — 22. *Manuel du soldat catholique. Conseils pratiques pour le temps de guerre*, par Un aumônier militaire. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-12 de 71 p., 0 fr. 80. — 23. *Près de l'autre tranchée*, par André Fontagnères. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1917, in-12 de xx-220 p., 3 fr. — 24. *Méditations du prisonnier*, par Dom Hébrard. Paris, Beauchesne, 1917, in-12 de 228 p., 2 fr. 75. — 25. *Pensées chrétiennes sur la guerre. Église et Patrie. Mors et Vita*, par Jules Lebreton. Paris, Beauchesne, 1916, in-8 de 79 p., 1 fr. — 26. *A la lueur des éclairs. Entretiens patriotiques et religieux*, par l'abbé Élie Blanc. Lyon et Paris, Vitte, 1916, in-12 de 47 p. — 27. *Pour la croisade du xxe siècle. Sermons et conférences*, par Th. Belmont. Paris, Bloud et Gay, 1917, in 12 de 352 p. — 28. *Du Miserere à la Victoire*, par Paul Delbant. Paris, Téqui, 1916, in-12 de xx-237 p., 2 fr. — 29. *Le Livre du blessé*, par l'abbé Georges Ardant. Paris, Bonne Presse, s. d., in-12 de 158 p., 0 fr. 60. — 30. *Il n'y a pas de morts !...* par Mgr A. Pons. Paris, Bloud et Gay, s. d., in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 31. *Corps blessés, cœurs meurtris, âmes immortelles*, par l'abbé Th. Paravy. Paris, Téqui, 1917, in-12 de 379 p., 3 fr. 50. — 32. *Nos morts. Séparation passagère. Revoir éternel*, par L. Garriguet. 3e édit. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de vi-312 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Sens de la vie et de la mort, d'après la Bible*, par G. Bontoux. Avignon, Aubanel, s. d., in-12 de xii-81 p.

Enseignement. — 1-6. — L'enseignement religieux a surtout pour fondement la Sainte Écriture, qui est la parole de Dieu, exprimant ce que nous devons croire et pratiquer. De la Sainte Écriture, l'auteur des *Avis spirituels* détache, pour le proposer plus spécialement *à ceux qui souffrent*, *l'Évangile* distribué judicieusement entre tous les jours de l'année liturgique. C'est donc une méditation qui nous est offerte, chaque jour, sur les exemples et les enseignements du divin Maître ; mais cette adaptation est faite en faveur des âmes affligées ou souf-

frantes : « C'est l'Évangile lu à travers les larmes et médité sous la pression de la croix ; on y puise, avec la résignation, une force qui rend capable des plus généreux sacrifices. » Le pieux auteur a pour but de nous obtenir principalement la grâce de souffrir pour l'amour de Dieu, laquelle, dit S. Liguori, est « le comble des faveurs divines en ce monde. »

— C'est encore *l'Évangile, tous les jours*, que Mgr l'évêque du Mans nous fait méditer, brièvement, mais en exprimant du Saint Livre tout le suc qu'y a déposé l'auteur sacré, écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit pour notre instruction et pour notre conduite ; ces pages conviennent de préférence aux fidèles qui ont peu de temps à donner à la méditation : le court développement qu'elles offrent suffit pour éclairer l'esprit et toucher le cœur : Mgr de la Porte rappelle avec à propos la parole que le P. Lacordaire dit de l'Évangile : « C'est le seul livre qui sache aimer. » Il est aussi vrai de dire de ses Méditations qu'elles forment un livre capable de faire bien connaître et bien aimer l'Évangile.

— Sous ce titre : *Les Sources d'eau vive*, M. le chanoine Poulin publie les *Sermons et allocutions* qu'il a prononcés pendant les années de 1915 à 1917, — années de guerre où la parole du Pasteur devait réconforter et consoler le troupeau confié à son zèle. Les sujets qu'il traite font partie, sans doute, de l'enseignement de la doctrine mais assaisonnés et relevés encore par les austères pensées dont notre esprit était alors tout pénétré : il voulait amener toutes nos âmes endolories aux pieds de la Mère des douleurs et du Christ expirant par amour pour nous ; Mgr l'évêque de Cahors se plaît à déclarer que ces discours de M. le chanoine Poulin à ses paroissiens sont « vraies paroles de chef et de père... portant la marque de ses sollicitudes pastorales... » Même après la guerre, ils continueront à produire le même bienfait.

— C'est dans le même esprit qu'ont été prononcés les *sermons* et qu'ont été écrites les *notes*, groupés dans le livre que M. l'abbé Lalande publie sous le titre : *La Religion et la France*. Ce livre s'ouvre par deux sermons sur le culte sacré du souvenir et sur la restauration chrétienne de la France, où l'auteur nous initie d'abord à ses propres pensées, à son but surtout. Et ainsi fixés, nous pouvons avec le plus grand fruit poursuivre notre lecture captivante sur la Religion et la France, ces deux puissances et ces deux amours considérés au triple point de vue moral, naturel et social ; puis la religion fondement de toute société et besoin naturel de l'âme française. Il termine par de nombreux appendices où le lecteur est heureux de retrouver et de relire des documents qui rappellent les principaux événements de ces grandes années.

— C'est un enseignement plus spécial que nous offre *l'Ame de tout apostolat*, par Dom Chautard ; il convenait bien de mettre un peu en relief cette vie intérieure qui nous est si nécessaire et que nous pouvons si parfaitement négliger ; on n'a rien omis pour permettre aux prêtres et aux religieux d'être fidèles à leur sainte vocation ; les œuvres se sont multipliées pour cet apostolat, mais, à côté des actes ou de la pratique, il était bon et utile de rappeler la doctrine et Dom Chautard a été loué d'avoir rempli cette mission. Le cardinal Sevin a dit de ce livre « qu'il est un Livre d'or et qu'il l'a dévoré ». Un grand nombre d'évêques ont rendu le même flatteur témoignage ; il a reçu de S. S. Benoît XV « une affectueuse bénédiction ».

— *Jésus-Christ veut des prêtres*, nous dit M. le vicaire général Millot. Jamais aucune déclaration ne fut plus opportune. Les pertes qu'a faites le clergé par la terrible guerre ont creusé un immense vide dans ses rangs : il sera difficile, longtemps, de le combler, mais il importe d'y travailler et je ne m'étonne pas que des apôtres élèvent la voix pour provoquer et encourager les vocations. Il y a quelques années déjà paraissait en Italie, sous ce titre : *Procurons à l'Église de bons prêtres*, un livre qui fut traduit en français par Mgr Constans. Pie X l'avait béni et le Ciel voulut bien approuver cette bénédiction en lui faisant produire les meilleurs fruits. Le livre que nous annonçons vient plus opportunément encore accentuer cet excellent apostolat. N'oublions pas : *Jésus-Christ veut des prêtres*.

Spiritualité. — 7-15. — Le T. R. P. Em. Bailly, que Dieu à rappelé à lui, revit encore parmi nous, non seulement par le souvenir de sa parole, mais par l'écho même de sa voix qui nous est resté, grâce à la reproduction intégrale de ses *Instructions et conférences* données à Lourdes d'abord en 1915 et ensuite, en août 1916, celles-ci formant le volume que nous annonçons, le second de cette série Le succès de la première retraite amena aux pieds de la chaire de la basilique de Massabielle pour la deuxième une assistance encore plus nombreuse et plus sympathique : le succès n'en fut pas moins grand. L'éminent orateur lui offrait à méditer les mystères du rosaire, nous révélant comment Jésus-Christ doit régner soit dans l'individu, au foyer dans la vie publique et à l'école, soit dans nos idées et dans nos mœurs, soit enfin dans nos cœurs ; c'était répondre aux besoins du moment, où le laïcisme sectaire renouvelait ses tentatives pour détrôner Jésus-Christ.

— *La Retraite de jeunes filles*, par M. le vicaire général Millot s'adresse à un auditoire moins considérable et moins mêlé ; les sujets traités en sont moins vastes et moins profonds, mais ils sont mieux adaptés aux âmes pour lesquelles ils furent opportunément exposés et développés. C'est une vraie retraite : dispositions pour la

bien faire, c'est l'heure de la conversion ; déplorables effets du péché ; leçons de la mort ; conversations contre la charité, amour de Jésus-Christ ; la Très Sainte Vierge, la pureté, la réforme du caractère, la vigilance, l'apostolat, la vocation, le pain de vie, la persévérance. N'est-ce point là le programme d'un règlement de vie chrétienne pour une jeune fille ? Il n'y aurait aucun meilleur cadeau à offrir de la part d'une mère qui veut achever la formation religieuse de son enfant.

— Avec les *Retraites de communion solennelle*, par M. le chanoine Jean Vaudon, nous rétrécissons le cadre de notre action, mais il faut bien faire la part à toutes les catégories de fidèles. Nous voici maintenant au tour des chers petits, se préparant à leur première communion et ils sont bien servis. M. le chanoine Vaudon leur donne ce qu'il a de mieux ; ce n'est pas une retraite ordinaire ; dès l'ouverture, il les met en face de l'Agneau de Dieu qu'ils vont recevoir et les plonge aussitôt dans la retraite qu'ils doivent faire avec piété ; mais, crainte de les fatiguer, il les repose par deux histoires qui les intéressent vivement : ceci occupe le premier jour et les deux autres lui seront semblables ; prière de la retraite, la faim sacrée de l'hostie, et deux autres histoires, la journée du crucifix, la grâce du repentir et le pardon, enfin la fête du matin et du soir. C'est suffisant pour caractériser cette prédication imprégnée d'une originalité de bon aloi et d'une piété aimable autant que sympathique.

— M. l'abbé Maurice Bouvet se préoccupe du même grand objet : son livre : *Veillez et priez*, est bien en effet une suite de *Lectures pour le temps de la première communion solennelle et les premières années de la persévérance*. Ces lectures sont toutes formées d'après le même plan depuis le premier jour qui est sur le grand jour : c'est un entretien, puis un récit, un examen, des résolutions et une prière, le tout prenait à peine quatre pages et c'est ainsi pendant quarante jours ; le livre se termine sur les grands jours avec toutes les cérémonies et les exhortations qui les distinguent, mais la pensée de l'auteur a dépassé ces limites ; elle a envisagé l'avenir, car, pour lui, par de là le jour de la première communion solennelle, il y a toute la vie chrétienne qui se découvre et qu'il faut préparer. « Rien ne finit en ce grand jour : tout y commence. »

— *Les Saintes Voies de la Croix*, de M. Henri-Marie Boudon, nous introduisent dans une sphère plus élevée ; nous sommes plus près de Dieu et nous respirons un air plus pur ; sachons gré à M. le chanoine Gonon d'avoir publié cet opuscule, petit par la taille, grand par l'exposé clair et précis de la doctrine ascétique. L'auteur est connu pour ses ouvrages qui respirent tous la piété la plus tendre ; ses pages sur la croix seront encore les mieux accueillies parce que c'est chaque jour que s'offre l'occasion de souffrir et il importe de savoir comment

on peut profiter de la souffrance et quel est le moyen d'en adoucir l'amertume.

— M. L. Rouzic ne croit pas que ce soit trop d'insister sur la *Douleur et la Résignation* et il écrit des considérations, des encouragements pour toutes les âmes affligées ; son livre est un véritable traité sur la matière : Nature et formes de la douleur, ses causes et ses motifs, son rôle ; comment accueillir la douleur ; la résignation ; la consolation et ses causes, la consolation des chrétiens, la vocation à la douleur. Et la dernière page résume tout le livre en rappelant cette parole de l'apôtre S. Paul : Je me glorifierai dans mes infirmités afin que la vertu du Christ habite en moi. L'apôtre n'est d'ailleurs ici que l'écho du Maître qui a souffert pour entrer dans sa gloire et qui nous promet de nous y recevoir, en nous disant : « Bienheureux ceux qui pleurent ! »

— Encore *A ceux qui souffrent*, de la part de M. Pierre Germain, qui nous fait connaître *les Fondements de la joie chrétienne*, opuscule que préféreront quelques âmes, trop timides en présence ou dans la perspective de la souffrance : il leur sera utile en leur faisant du bien ; il pourra rendre service aussi aux âmes qui pourraient ne pas savoir jusqu'où cette joie nous est vraiment permise ; un chapitre est consacré aux degrés de la joie.

— *Les Secrets de la vie religieuse* ne peuvent convenir à beaucoup de lecteurs au moins pour les pratiquer ; il est possible qu'ils intéressent quelques personnes du monde auxquelles ils plairaient à titre de curiosité ; ils sont réservés à ceux qui font profession de spiritualité et à ceux-là nous devons déclarer que l'opuscule du R. P. Fressencourt sera très efficace pour leur avancement spirituel.

— Plus grand profit encore pour l'âme profondément religieuse dans la lecture des *Lettres de saint Bernard*. Croirait-on qu'un opuscule si sérieux et si spécial pût trouver dans notre monde contemporain tant de sympathiques lecteurs ? Il faut bien le reconnaître puisque ce petit livre, édité par le R. P. Melot, en est à sa troisième édition : ce succès est vraiment à l'éloge de notre génération ; nous voudrions par notre publicité lui valoir encore plus de faveur, en lui donnant plus de lecteurs. Et l'apostolat du saint docteur renouvellerait ses merveilles.

Dévotion. — Piété. — 16-20. — C'est un grand et beau travail que celui de M. J.-V. Bainvel sur *la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Doctrine, histoire :* il réclamerait bien toute une page quand nous n'avons à disposer en sa faveur que de quelques lignes. Mais il n'a besoin d'aucune réclame ; il a affronté, depuis longtemps, les périls de l'opinion publique et il est sorti vainqueur de l'épreuve ; le voilà dans le triomphe d'une quatrième édition, même considérablement augmen-

tée. C'est que l'étude sur le Sacré-Cœur est vraiment traitée de main de maître. L'auteur, dans sa première préface, se plaît, en rappelant le récit de la Samaritaine, à regretter, pour ses lecteurs, qu'ils n'aient pu être édifiés par Jésus lui-même. Mais, du moins, il a fait tout ce qu'il pouvait : il s'est bien inspiré des sentiments de ce divin Cœur, il s'est mis en contact parfait avec lui et l'on dirait que son livre a été écrit sous la dictée du Maître. Il méritera donc toujours « de contribuer au progrès de cette grande dévotion, en faisant mieux connaître ce précieux trésor où plus on prend plus il y a à prendre. »

— Les conférences de Mgr Lenfant, évêque de Digne, sur *la Très Sainte Royauté du Cœur adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ* sont au nombre de neuf ; elles furent prêchées en 1915 dans l'église de Notre-Dame de Montréal, mais elles nous reviennent, à notre très vive satisfaction, comme suite aux précédentes publications de l'éminent conférencier sur le *Cœur et ses richesses*. Nous recevons d'autant plus volontiers ce volume qu'il nous apparaît être un legs patriotique du regretté évêque de Digne, rappelé à Dieu à peine rentré dans sa patrie. Les neuf conférences tendent au même but : à nous faire connaître les lois du Sacré-Cœur qui, bien observées, établiraient son règne parmi nous et opéreraient la résurrection de la France. Mgr Lenfant a dédié ce volume « à ses excellents maîtres » les Prêtres de Saint-Sulpice.

— Autre aspect du Cœur Sacré de Jésus. M. Dargaud consacre *Douze Méditations pour l'heure sainte au Cœur de Jésus agonisant* par notre cœur compatissant. C'est la pratique de l'heure sainte, devenue si populaire et qu'encouragent les évêques qui ont écrit à l'auteur pour le féliciter. Ces méditations serviront très heureusement pour soutenir et développer, dans notre cœur, la compassion pour le Cœur de Jésus. Mgr l'évêque de Belley les trouve « riches de pieuses, solides et touchantes pensées » aidant « l'âme à remplir la tâche sainte de réparation, d'expiation et de consolation que réclame le Sacré-Cœur. » Les âmes pieuses en feront leurs délices.

— Après Jésus voici aussitôt Marie, sa divine Mère. Le R. P. Jean Chrysostome nous la fait apparaître avec ses *Trois Grands Privilèges : sa puissance, sa sagesse, sa miséricorde* : sujet inépuisable que le pieux auteur approfondit à la lumière des Saintes Écritures, des Pères, des docteurs de l'Église, des théologiens et des saints qui ont le mieux parlé de la Très Sainte Vierge. Marie est Mère de la divine grâce et elle en est la dispensatrice. — La Vierge-Prêtre. — Puissance de Marie dans l'ordre de la nature. — Marie, Reine de l'Univers. — Sagesse de Marie : science infuse et permanente, sa grandeur et sa sûreté. — Miséricorde de Marie dans les tribulations de l'Église, à l'égard des pécheurs et des pécheurs impénitents, envers les désespérés, Marie et la

grâce d'une bonne mort, Marie au jour du jugement et en faveur des âmes du Purgatoire. Ainsi le R. P. Chrysostome par cette filiale théologie attirera-t-il plus facilement les cœurs à la Vierge qui est la Mère toute puissante, toute sage et toute miséricordieuse.

— La trilogie de la Sainte Famille se complète par saint Joseph. En se servant du mode ordinaire de la dévotion : *Mois de saint Joseph*, le vénérable supérieur de grand séminaire, M. E. Garriguet, expose jour par jour ce que l'Église nous autorise à enseigner sur le saint patriarche, père nourricier du Fils de Dieu, chaste époux de la Vierge. Il s'est proposé de le faire connaître et de rappeler les principes théologiques sur lesquels repose son culte ; il complète cette étude doctrinale par quelques notions historiques sur le développement d'une dévotion qui devient tous les jours plus populaire. Il ne peut que réussir à atteindre son but : faire mieux connaître saint Joseph, le faire aimer davantage et le faire plus honorer. C'est un des meilleurs livres de dévotion en l'honneur de ce grand saint.

Œuvres de guerre. — 21-33. — Ces œuvres, en perdant de leur actualité, semblent devoir être privées de tout intérêt. Nous ne le pensons pas : elles sont les témoins autorisés d'un passé que nous avons vécu avec elles et, en les fréquentant, il nous plaira de revivre ces terribles années dont le souvenir seul nous émeut profondément. C'est d'abord un « prêtre brancardier », M. Anatole Moulard, qui adresse *Quelques Paroles à ses soldats* de la 59e division : entretien fraternel qui instruit et édifie, qui intéresse et réconforte. Énumérons quelques sujets : Les consolations de la foi, la charité, le courage, la tempérance, la crainte de Dieu, la fidélité, la résignation, les devoirs des soldats catholiques, le patriotisme, l'Église et la guerre, la méditation du soldat, panégyrique de saint Nicolas, Marie protectrice et consolatrice, la passion de Notre-Seigneur, etc. Et le soldat aime ces paroles.

— « Un aumônier militaire » s'attache plus directement à former l'âme du soldat catholique, par son *Manuel* bien rempli de *Conseils pratiques pour le temps de guerre*. Si cet opuscule n'a plus, heureusement, à servir, il représente quelques-uns des efforts opérés pour rendre le soldat capable de bien accomplir ses devoirs. Voilà bien l'œuvre de l'Église.

— *Près de l'autre tranchée* : un titre qui est bien style soldat ; mais, au témoignage du R. P. Sertillanges, nous devons recommander ce livre, dont il dit sincèrement le mérite et qu'il considère comme une œuvre admirable « par tant de zèle et de si réelles beautés verbales. » L'auteur, M. André Fontagnères, décrit, dans un style entraînant, cette tranchée qui est la tranchée idéale, c'est-à-dire la France elle-même, au labour, au labeur, la France qui consent la souffrance, qui achète avec des efforts surhumains, des soupirs, des larmes, comme ceux de là-bas avec du sang, les récompenses surnaturelles d'abord et aussi

cette temporelle gloire future qui nous est promise. Sous vingt-cinq titres tout autant de considérations développées dans le même esprit et aussi le même succès.

— *Les Méditations du prisonnier*, par Dom Hébrard, ont toutes pour but la consolation du pauvre soldat en pleine captivité, c'est-à-dire privé de tout appui, de tout conseil, de tout ami, du soldat seul avec lui-même, miné par la tristesse, le découragement : il a grand besoin du consolateur, et ce volume est une bonne fortune pour ce malheureux. Les méditations si opportunes qu'on lui offre sont groupées sous quatre titres : 1° Les épreuves ; 2° les colloques spirituels ; 3° les voix intérieures ; 4° l'appel de l'avenir ; elles se terminent par les psaumes consolateurs et par quelques prières à diverses intentions.

— M. Jules Lebreton publie, dans un modeste opuscule des *Pensées chrétiennes sur la guerre*, qui avaient paru en 1915 et 1916 dans les *Études* sous ce double titre : *Églises et Patrie. Mors et vita.* Il a pensé avec raison que ces quelques pages pourraient aujourd'hui encore apporter un peu de lumière et de force à beaucoup d'âmes pour lesquelles nos grandes épreuves restent un mystère qui les déconcerte et les angoisse.

— C'est dans la même donnée, que M. l'abbé Élie Blanc nous offre ses *Entretiens patriotiques et religieux*, sous ce titre : *A la lueur des éclairs*. Premier entretien : Pour la famille française ; deuxième : Où donc est le bien public ; troisième entretien : Il y a une Providence infiniment juste et miséricordieuse ; quatrième : De la guerre infernale à la paix chrétienne. Ces indications suffisent à faire pressentir quels féconds et intéressants développements leur donnent le talent et le savoir de l'éminent prélat.

— *Pour la croisade du* XX*e siècle*, intitule son remarquable travail Mgr Delmont. Ce titre, non, ne paraît pas trop hardi ; la croisade, elle convient bien à l'égard de ce siècle si grand par les événements, par les merveilles de la science, par les épouvantables bouleversements de tout l'univers ; le monde entier est à l'envers et ce n'est pas trop d'une « croisade pour le redresser. Mgr Delmont mérite même des félicitations pour avoir surenchéri, en publiant un volume, ce qu'il avait prêché du haut de la chaire. C'est dire tout le bien qu'on peut attendre de ses conférences, « tantôt apologétiques, tantôt doctrinales, tantôt expiatrices ou réconfortantes, toujours patriotiques. » La série, l'auteur l'a ouverte, au 15 août 1914, en se mettant et en mettant la France sous la protection maternelle de l'auguste protectrice des Francs. Même après la guerre, ces conférences et ces sermons resteront d'une incontestable actualité.

— Mais ce n'est pas encore le triomphe : M. Paul Delbant veut nous aider à aller du *Miserere à la Victoire*. Il faut bien penser qu'il a

écrit d'étonnantes considérations, qui pouvaient compromettre l'heureux sort de nos armes : les ciseaux de la Censure se sont donné libre cours sur le manuscrit de l'auteur jusqu'à effacer des pages entières. A en juger par ce qui précède on suit les passages censurés, on est en peine à soupçonner de quel grand malheur nous a préservé cette excessive vigilance. Il n'en reste pas moins que la brochure de M. Delbant a dû efficacement travailler à notre relèvement par la réparation du péché et par la fuite des rechutes. La conclusion intéressante est renfermée dans quelques pages qui exhalent le parfum de l'action de grâces.

— M. l'abbé Georges Ardant dédie à ses « chers blessés » son *Livre du blessé*, petite brochure de 180 pages, moitié considérations, moitié prières et pratiques de piété. Celles-ci sont bien adaptées à leurs sujets, elles sont bien pour des soldats et des soldats blessés, qui, en outre, se glorifient de respecter et de pratiquer la prière. Les considérations qui précèdent sont divisées en deux parties : 1° le présent, le champ de bataille, à l'ambulance, les heures noires, le retour à la vie ; 2° l'avenir : que feras-tu de la vie ? Veux-tu être heureux, être riche, être bon ? Veux-tu refaire la France ? Oui, il veut tout cela ; ce sera l'œuvre du blessé et sa noblesse, car le blessé est vrai prince du sang.

— Et au moment même où tombent par milliers les blessés et les mourants, Mgr Pons nous fait entendre ce cri qui semble un anachronisme puisque ce n'est pas et ne peut pas être un défi ni encore moins une dérision : *Il n'y a pas de morts !* et il dédie ce livre « aux soldats *tombés* pour la patrie. Ah ! mais c'est que ces soldats *tombés* ne sont pas morts ; ils ont touché terre, mais pour rebondir, se relever et s'arracher à la mort. Aussi Mgr Pons ouvre-t-il son ouvrage par la doctrine de la Survie et cette doctrine remplit tout par ces trois grands chapitres : la survivance de l'homme sur terre, les âmes impérissables, l'au delà. Et alors la conséquence logique, irréfutable est celle-ci : la vie vaut la peine d'être vécue. Dans l'au delà, étude lumineuse et bien doctrinale sur le spiritisme et ses pratiques, le dernier chapitre a pour objet la résurrection des corps. Livre très actuel et digne de fixer l'attention des esprits sérieux et de bonne foi.

— *Corps blessés, cœurs meurtris, âmes immortelles* : sous ces trois désignations sont réunis tous les discours de circonstance et les allocutions adressées à des blessés, par M. l'abbé Th. Paravy, au nombre de dix-huit. Les trois mots du titre principal résument bien tous les sujets traités par l'orateur qui devait intéresser et émouvoir son auditoire, naturellement sympathique ; nous avons été édifié à la lecture de ces pages dites ou prêchées en présence de blessés, glorieux mais souffrants et avides de consolation. Il y avait aussi la part pour

les cœurs meurtris par la souffrance morale ; enfin la vision de l'âme immortelle, qui planait sur ces corps et sur ces cœurs, était là aussi manifeste pour rappeler les destinées de ces victimes appelées à partager dans l'au delà la gloire et le bonheur des saints. Ces livres, de la guerre légués à la paix nous font du bien : écrits à la lueur des éclairs ... du canon ou de la mitrailleuse, ils sont pour nous un salutaire héritage de sages conseils, et d'encourageants exemples.

— Nous retrouvons ici M. Garriguet avec la théologie de la mort, toujours de très opportune actualité ; dans son livre : *Nos morts. Séparation passagère. Revoir éternel*, il s'est proposé d'indiquer les fondements théologiques de notre espérance (du revoir, dans l'au delà) et d'exposer les puissants motifs de consolation qu'offre la religion dans les si pénibles séparations de la mort. On nous saura gré de publier en quelques mots les sujets traités dans cet ouvrage si important, à tous les points de vue : La mort et le jugement, le nombre des élus, félicité des bienheureux, de leur crédit au ciel, leur intercession et médiation, le culte que nous leur rendons, les bienheureux après la résurrection pour toujours au ciel.

— Même sujet dans la brochure de M. le chanoine Bontoux : *Le Sens de la vie et de la mort*. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les pensées, en ces douloureuses années, se soient tournées plus que jamais vers la mort. Et même c'est fort heureux, parce que c'est une occasion pour nous de mieux comprendre le sens de la vie et de la mort, surtout d'après l'enseignement de la Bible. M. Bontoux définit la vie : un court pèlerinage, une dure milice, une coupe amère. Et pour lui la mort est le salaire du péché, l'adieu aux vanités du monde, le seuil de l'une ou l'autre éternité. Pensons donc souvent à la mort, ce sera nous rendre la mort moins redoutable et nous montrer plus sûrement l'éternel bonheur de l'au delà. F. Chapot.

THÉOLOGIE

Il Primato di S. Pietro e de' suoi successori in San Giovanni Crisostomo, da Niccoló card. Marini. Roma, tipografia pontificia nell' Istituto Pio IX, 1919, gr. in-8 de xvii-320 p.

Cet ouvrage sur *la Primauté de S. Pierre et de ses successeurs chez S. Jean Chrysostome* est dédié à Benoît XV et il est divisé en deux parties. La première a pour but de montrer la pensée du saint docteur sur ce dogme important de notre foi, qui éloigne les Orientaux schismatiques de l'union avec l'Église romaine, centre de la foi catholique ; la seconde expose les actes de la Bouche d'or, conformes à sa pensée. Parcourant successivement les témoignages que l'éloquent prédicateur d'Antioche a rendus dans ses Homélies et ses autres

ouvrages à la primauté de saint Pierre et des papes, le cardinal Marini expose avec netteté et force logique : 1° que le prince des apôtres était le primat, le fondement, le pasteur et le maître universel de l'Église ; 2° que sa prééminence n'était pas simplement une prééminence d'honneur, qui le plaçait au premier rang des apôtres, mais que Notre-Seigneur lui avait conféré une véritable autorité doctrinale et une juridiction réelle sur toute l'Église ; 3° que la primauté de saint Pierre était perpétuelle et devait se transmettre à ses successeurs. L'éminent auteur a rencontré sur son chemin des difficultés d'interprétation ou des objections des adversaires de la primauté qu'il n'a pas éludées, qu'il a, au contraire, abordées de front et longuement résolues. Telle l'objection que, selon Chrysostome, l'Église était fondée, non sur la personne de saint Pierre, mais seulement sur sa foi en la divinité de Jésus-Christ. Telle encore cette difficulté que les évêques de Rome succédaient à Pierre uniquement sur sa chaire épiscopale et non pas dans la charge de sa primauté. Telle enfin la prétention des schismatiques, d'attribuer à saint Paul une primauté égale à celle de saint Pierre. Le cardinal Marini expose aussi la doctrine de saint Chrysostome sur la constitution de l'Église et en particulier sur la principale de ses notes, l'unité. Sur plusieurs de ces questions, l'auteur ne se borne pas à la seule pensée de Chrysostome ; il la confirme par celle des autres docteurs de l'Église grecque et par la liturgie des Églises orientales ; il en montre l'accord avec les principes de l'Église catholique, en sorte qu'il nous donne une ébauche d'un traité complet de la primauté pontificale. Quelques chapitres pourraient paraître, à première vue, des hors-d'œuvre ; ils ont, au fond, une cohésion étroite avec le sujet et ils répondent au but de l'ouvrage, qui est d'éclairer et d'instruire les schismatiques Orientaux sur la doctrine de l'Église romaine, nettement professée par saint Jean Chrysostome. La question de la fondation de l'Eglise de Rome n'est pas traitée au chapitre XVII avec toute l'acribiequ'exigerait la critique historique : le témoignage de saint Irénée n'est pas pris suffisamment en considération, et les données d'Eusèbe sur l'arrivée de saint Pierre à Rome dans les premières années du règne de Claude ne sont pas discutées comme il le faudrait. Saint Chrysostome conformait ses actes à son sentiment sur la primauté de l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre. Prêtre à Antioche, il prêchait énergiquement l'unité de l'Église, un des points principaux de la foi catholique, durant le schisme qui régnait dans cette ville, et un de ses premiers actes, lorsqu'il fut devenu patriarche de Constantinople, fut de réconcilier l'évêque Flavien avec le Souverain Pontife. Injustement déposé lui-même de son siège par Théophile d'Alexandrie, il en appela au pape Innocent Ier, qui excommunia Théophile et ses com-

plices. La pensée et les actes de Chrysostome sur la primauté de saint Pierre et des évêques de Rome sont ainsi solidement présentés par le cardinal Marini, préfet de la récente Congrégation des Églises orientales. L'ouvrage répond aux vues de Benoît XV et justifie le choix que le Souverain Pontife a fait du cardinal pour travailler à l'union des Églises schismatiques. E. Mangenot.

SCIENCES ET ARTS

Cours de géométrie pure et appliquée de l'École polytechnique, par Maurice d'Ocagne. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1918, gr. in-8 de iv-364 p., avec 170 fig. — Prix : 18 fr.

Voici un ouvragre qui sera pour beaucoup une révélation, et qui rendra à tous les services les plus appréciés. Le mathématicien, le géomètre ont souvent l'habitude de se confiner dans les régions les plus abstraites de leur science préférée ; ils y travaillent en artistes, dédaigneux la plupart du temps de ce qu'ils regardent comme le domaine des prosaïques réalités. Et pourtant l'on sait que l'union de la théorie et de la pratique a été toujours merveilleusement féconde.

Comment en douter après la lecture du cours de M. d'Ocagne qui traite des questions suivantes : *Cinématique appliquée* : théorie des mécanismes et cinématique graphique. — *Stéréotomie* : voûtes en berceau simples et composées, arches biaises, voûtes diverses. — *Statique graphique* : usage du dynamique et du funiculaire, détermination des forces élastiques dans les systèmes chargés. — *Calcul graphique* : résolution graphique des équations, intégration graphique : *Calcul grapho-mécanique* ; intégromètres et intégraphes. — *Nomographie.* Il s'agit d'abord des monogrammes à entrecroisement, puis des monogrammes à alignement. Ici la contribution personnelle de l'auteur devient considérable, qu'il s'agisse des principes ou de leurs multiples conséquences. C'est la méthode rapidement devenue classique et universellement adoptée des « points alignés. »

L'auteur, on le voit, a le souci constant des applications. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'en traîtant ces questions pratiques, il ait sacrifié la rigueur, la logique, la clarté que nous avons admirées dans ses ouvrages antérieurs. Chacune des parties de son Cours est un petit chef-d'œuvre d'élégance, où l'on sent un maître, dont plus d'un regrettera de n'avoir pu suivre les leçons. G. Bertrand.

Œuvres en prose de Richard Wagner ; trad. en français par J.-G. Prod'homme, F. Holl, F. Caillé et L. Van Vassenhove. T. III à IX. Paris, Delagrave, s. d., 7 vol. in-18 de 275, xi-276, 292, xi-252, 320, 255 et 288 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

Les deux premiers volumes de cette traduction des *Œuvres en prose*

de Richard Wagner ont été annoncées en leur temps dans le *Polybiblion*. Voici sept nouveaux volumes. Énumérons brièvement ce qu'ils contiennent.

T. III. — *L'Art et la Révolution* (1849) est une brochure toute vibrante de luttes récentes de la Révolution de 1848, et tout imprégnée de la lecture du livre de Proudhon : *De la Propriété*. L'impression à Paris en fut impossible. — *L'Œuvre d'art de l'avenir* est une sorte de manifeste artistique. R. Wagner y examine successivement l'homme et l'artiste en général, l'homme artiste et l'art qui en dérive immédiatement, l'homme considéré comme artiste créateur en architecture, sculpture et peinture, enfin il annonce l'artiste de l'avenir qui réunira en lui tous les artistes dans l'œuvre collective : le Drame, but suprême et synthétique de ses efforts. *L'Art et le Climat* est un complément du précédent ouvrage.

Les T. IV et V contiennent la traduction de l'œuvre capitale de R. Wagner : *Opéra et Drame*, avec une préface solide du professeur L. Dauriac. Après avoir fait la critique de *l'Opéra et de l'Essence de la musique*, retracé l'histoire du Théâtre et de la Poésie dramatique, R. Wagner aborde ensuite *la Poésie et la Musique dans le drame de l'avenir*. C'est ici que ses idées sur le drame musical se précisent.

T. VI. — *Une Communication à mes amis*. — C'est une seconde autobiographie, datée de 1851, et comme une préface à *Trois Poèmes d'opéra* (*le Hollandais volant*, *Tannhæuser*, *Lohengrin*). Cette confession manifeste est le résumé des théories émises dans les ouvrages précédents et prépare l'apparition de la *Tétralogie*. Suit un troisième manifeste autobiographique, car R. Wagner aime beaucoup à parler de lui : *Lettre sur la musique*, publiée à Paris, en 1860. Elle est plus connue en France, où elle tint lieu longtemps de toutes les œuvres théoriques de Wagner.

Le t. VII renferme dix-sept écrits de circonstance dont voici les principaux : *La Fondation Gœthe*, *le Judaïsme dans la musique*, *Souvenirs sur Spontini*, etc... (1850-1871).

T. VIII. — Encore quelques écrits de circonstances : *Tannhæuser à Paris*, compte rendu par R. Wagner lui-même de la première représentation, 1861. — *De l'État et de la Religion*. — *Art allemand et Politique allemande*, écrit deux ans avant la guerre de 1870 est de beaucoup le plus important ; son résumé : haine de la France et de sa civilisation ; exaltation insensée de l'esprit allemand.

Le t. IX nous transporte aux années 1865-1869. R. Wagner, appelé à Munich par Louis II de Bavière, pense avoir trouvé enfin un foyer pour son art. On y trouve : *Rapport à Sa Majesté sur la fondation d'une École allemande de musique à Munich* ; *Mes Souvenirs sur Ludwig Schnorr*, le créateur de Tristan ; puis, sous le titre de *Censures*,

cinq articles de critique, entre autres l'amusant *souvenir sur Rossini* ; enfin le tome se termine par l'*Art de diriger l'orchestre* (1869).

Cet Allemand est peut-être un génie, on peut admirer sa musique et certaines pages de ses œuvres en prose, mais il est impossible de souscrire à ses théories politiques, morales et artistiques, impossible de lui accorder son estime. O. M. R.

LITTÉRATURE

De qui est-ce ? *Choix de passages tirés des meilleurs écrivains classiques et modernes* ; préface de Paul Reboux. Paris, Crès, 1919, in-16 de 279 p. et 16 p. avec table. — Prix : 5 fr.

M. Paul Reboux, le spirituel auteur des volumes *A la manière de...* nous propose un nouveau jeu de salon : il consiste à faire deviner à l'assemblée l'auteur d'un morceau, lu à haute voix. Il y a là 240 morceaux empruntés aux auteurs les plus divers, de Rabelais à Paul Claudel et à Rostand. Certains passages très caractéristiques sont faciles à deviner ; d'autres le sont moins ; quelques-uns sont si peu dans le ton habituel de l'écrivain auquel ils sont empruntés qu'ils sont vraiment de nature à dérouter le lecteur ou l'auditeur. Ce petit volume offre donc certainement le moyen de passer agréablement quelques soirées : agréablement et d'une manière instructive ; car, comme le disent deux vers que M. Reboux lui-même appelle des vers de mirliton :

> Votre sens littéraire en deviendra plus fin
> Et vous prendrez plaisir aux erreurs du voisin.

Il est dommage seulement que l'auteur ait fait entrer dans son recueil des pièces que l'on ne mettrait pas volontiers entre toutes les mains. Nous eussions préféré également qu'il en eût éliminé les citations d'auteurs étrangers. E.-G. L.

La Littérature française au dix-neuvième siècle. III. *Romanciers (1850-1900)* par Paul Halflants. Bruxelles, I. de Launoy, 1914, in-12 de 445 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Paul Halflants est l'un des meilleurs représentants de la littérature actuelle de Belgique. Il a consacré son talent à l'histoire et à la critique littéraires. Son principal ouvrage, *la Littérature française au dix-neuvième siècle*, comprend trois volumes. Les deux premiers : I. *Le Romantisme*. II. *Publicistes, orateurs, poètes*, ont été, lors de leur apparition, signalés à nos lecteurs. Le troisième : *Romanciers*, n'a été publié que récemment. La date qu'il porte : 1914, est fictive et a eu pour objet de dépister la Censure allemande. Après une étude générale sur *le Réalisme*, l'auteur examine, en une série de

notices appuyées de citations et ornées de portraits, les romanciers dont les noms suivent : Gustave Flaubert, Émile Zola, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, Jules Barbey d'Aurevilly, Joris-Karl Huysmans, Anatole France, Pierre Loti, Paul Bourget, Maurice Barrès, René Bazin, Henry Bordeaux. Il y joint six écrivains belges : Camille Lemonnier, Henry Carton de Wiart, Henri Davignon, Georges Virrès, Maurice des Ombiaux, Louis Delattre. Sa critique est à la fois orthodoxe et large, sainement philosophique et fortement littéraire. Le livre qu'il offre au public belge ne sera pas moins utile au public français. M. S.

Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine, par Daniel Halévy. Paris, Payot, 1918, in-16 de 250 p. — Prix : 4 fr. 50.

Un très joli livre, plein de talent, et le meilleur peut-être qui ait été écrit sur Péguy. C'est l'œuvre d'un ami très intimement renseigné, d'esprit ouvert, curieux, pénétrant, libéré de ce que son admiration pourrait avoir de trop strict par un dilettantisme, qui le fait entrer lui, dreyfusien, israélite, et probablement sceptique, avec la sympathie d'une intelligence émue par tout ce qui est haut, dans la pensée d'un Charles Maurras, d'un Paul Claudel, aussi bien que dans celle d'un Romain Rolland et d'un Bergson... Que si les chapitres sur Rolland ou Claudel mangent un peu trop la part de Péguy, tenons compte et qu'ils furent d'abord des articles parus au printemps de 1914 dans les *Cahiers du Centre*, « suite d'essais sur les esprits directeurs des générations nouvelles », et qu'en les remaniant et complétant aujourd'hui, l'auteur se donne les gants d'avoir « formé le récit du travail d'une génération qui, avant d'avoir été marquée par l'héroïsme, l'avait été par le génie. » Récit certes très incomplet, et où n'entrent que quelques figures à la mode. Mais ces figures sont éclairées par la fine lumière d'un esprit agile à tout saisir de la beauté des choses, de la force des vieilles idées qui ont fait leurs preuves, ordre social, autorité, monarchie, patrie, catholicisme, et de la sève des grandes âmes, saint Thomas, Pascal, Bossuet, Louis Veuillot... C'est cette lumière donc qui pénètre et éclaire, par le dedans, l'enfance de Péguy et les influences de sol et de race qui l'ont formée ; — sa jeunesse, ses années d'École normale et les enseignements et amitiés, qui ont excité plus que façonné son libre génie ; — sa première œuvre, très peu connue, et qui annonce pourtant tout ce qui suivra : car c'est un drame de *Jeanne d'Arc*, à la fois révolutionnaire et chrétien, très curieux ; — puis, dans la grande guerre de « l'Affaire », l'aventure d'une petite librairie universitaire et socialiste, et la fondation des *Cahiers de la Quinzaine*, où cet esprit-chef mènera la bataille politique, sociale et littéraire à sa manière ; — ensuite, au travers de tant de

bassesses vues, de tant de tristesses et de dégoûts, le bon nationalisme français qui émerge et au coup d'éclat du débarquement à Tanger répond par le beau petit livre *Notre Patrie* ; — bientôt le *Mystère* de Jeanne d'Arc, et les difficultés politiques et religieuses où se trouve prise, entravée qu'elle est par son passé, par les liens où il a engagé sa vie, sa conscience de chrétien, de chrétien à la fois mystique et pamphlétaire, tel qu'il apparaît dans ses dernières productions ; le Mystère des Saints Innocents, et les virulentes attaques contre M. E. Lavisse, M. Laudet, M. Salomon Reinach ; — enfin, pour libérer la vie magnifiquement et couronner l'œuvre, la ruée dans la guerre, et la mort, d'un héroïsme superbe, tout à fait celle d'un homme unique, d'un chef, d'un maître... GABRIEL AUDIAT.

Sous le masque de William Shakespeare. William Stanley, IVe comte de Derby, par ABEL LEFRANC. Paris, Payot, 1919, 2 vol. in-16 de XVI-357 et 303 p. — Prix : 12 fr.

Depuis l'année 1848 où un certain consul des États-Unis, Santa Cruz, s'avisa d'ouvrir ce qu'on est convenu d'appeler la question shakespearienne, le malheureux Shakespeare, en possession jusque-là d'une assez belle réputation littéraire, se voit périodiquement mis sur la sellette et sommé d'abdiquer cette réputation au bénéfice de tel ou tel des hommes de son temps. Avec beaucoup de sérieux et même de passion, M. Lefranc, professeur au Collège de France, recommence aujourd'hui cette petite cérémonie, en faveur d'un candidat de son choix, pour lequel, croyons-nous, l'on n'avait pas encore fait franchement campagne et qui est Henry Stanley, 6e comte de Derby. L'ouvrage, qui est gros et touffu, étant d'un bout à l'autre un plaidoyer, et, comme tel, bourré d'allégations pour la plupart sujettes à débat, de suppositions qui ne le sont pas moins, de discussions innombrables, de déductions à perte de vue, on n'en pourrait faire un examen même rapide qu'au prix de longs exposés et d'argumentations qui tiendraient ici bien trop de place. On se bornera donc à quelques remarques très générales.

Pour retirer à William Shakespeare la paternité de ses écrits, M. Abel Lefranc reprend à peu près les arguments de ses devanciers, arguments dont le principal est le prétendu contraste que présentent la vie de Shakespeare et son œuvre, « l'absence de connexité entre les faits de sa carrière et la succession de ses compositions théâtrales ». Manque d'accord et de connexité qui suffit à quelques-uns pour rejeter tous les témoignages du temps, même les plus clairs et les plus décisifs, ainsi que la tradition constante et unanime. Manque d'accord purement imaginaire d'ailleurs, puisque, pour établir entre deux termes quelconques une opposition, il est nécessaire de con-

naître d'abord, ce qui n'est pas ici notre cas, l'un et l'autre de ces termes. C'est par son œuvre principalement que nous pouvons nous faire une idée suffisante de ce que fut Shakespeare ; si cette œuvre est délibérément mise de côté, les renseignements que nous avons sur la personne et sur la vie de l'auteur anglais (comme sur celles de presque tous les anciens écrivains) sont ou trop fragmentaires, ou trop peu significatifs, ou trop peu assurés pour nous permettre de reconstituer de façon satisfaisante l'homme ou sa biographie. Où se trouvent dès lors les éléments de la comparaison ?

Ajoutons que la discordance supposée est en grande partie l'œuvre des critiques eux-mêmes, qui, d'une part, forcent nos rares textes, ou n'en gardent que ce qu'ils veulent, afin de rabaisser Shakespeare, et, d'autre part, voient dans le théâtre shakespearien mille choses qui ne s'y trouvent point, ou du moins s'y trouvent à un bien moindre degré qu'ils ne disent ; qui font par exemple de Shakespeare un illettré et un ignorant, ce qu'il n'était nullement, et de son théâtre une somme des connaissances humaines, ce qu'il n'est pas davantage. La discordance qu'ils dénoncent a, en tout cas, entièrement échappé aux contemporains de Shakespeare, lesquels n'auraient pas manqué, s'il y en avait eu lieu, de s'en apercevoir. Aucun d'eux, à notre connaissance, camarade de théâtre, comme Heming et Condell, émule comme Ben Jonson, adversaire comme Green, ne s'est avisé que ce Shakespeare connu d'eux tous était incapable d'écrire les pièces jouées sous son nom et qu'il ne les avait donc pas écrites, mais qu'il les recevait toutes faites de leur véritable auteur. Aucun n'a séparé l'homme de l'œuvre ; plusieurs, et au-dessus de tous Ben Jonson, les ont magnifiquement unis dans leurs louanges. Même absence de doutes dans la génération suivante, puis dans toutes les autres jusqu'au milieu du dernier siècle ; parfaite tranquillité sur ce point, sauf exceptions récentes et de peu de poids, de tous ces érudits et de tous ces critiques, fort injustement malmenés et dédaignés par M. Lefranc, qui depuis deux cents ans étudient de si près tout ce qui touche à Shakespeare. Songeons encore à l'absence de toute revendication soit contemporaine, soit posthume des ouvrages de Shakespeare par aucun écrivain quelconque, et tenons après cela pour parfaitement certaine une attribution fondée sur tous les témoignages du temps, sur le consentement universel des hommes qui pouvaient constater les faits, sur la tradition séculaire et qui n'a contre elle que quelques théories et quelques impressions purement personnelles.

S'il n'y a aucune bonne raison, voire aucune raison, de contester à Shakespeare la paternité de son œuvre, les arguments en faveur d'un autre auteur ne présentent qu'un intérêt de curiosité. Comme M. Demblon avant lui, et pour des motifs analogues, et qui ne sont pas plus

forts, M. Lefranc veut que l'auteur des poèmes dramatiques et lyriques attribués à Shakespeare ait été un grand seigneur (d'autres, comme l'on sait, désiraient un philosophe, et avaient choisi Bacon). Mais, au candidat de M. Demblon, qu'était le comte de Rutland, il en préfère un autre, déjà nommé plus haut, le comte de Derby. Pourquoi celui-ci, inconnu jusqu'à présent dans les lettres anglaises ? Parce que deux ou trois lignes de certains papiers d'État nous disent de lui en 1599 qu'il était occupé à écrire des pièces pour les acteurs publics (*common players*). Quelles pièces ? On ne nous le dit point. Pour quels acteurs ? Nous n'en savons rien, quoique, soit dit en passant, le terme de *common players*, que M. Lefranc traduit toujours à tort par *comédiens professionnels*, semble exclure les troupes régulières comme celle dont faisait partie Shakespeare. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas plus de ces quelques mots vagues pour que M. Lefranc fasse don au noble comte de ces biens sans maître que sont, selon lui, *Hamlet* ou le *Roi Lear*, *Macbeth* ou *la Tempête*. Il ne s'agit ensuite que d'établir la fameuse concordance entre l'homme et l'œuvre, ce qui est sans grande difficulté pour qui possède quelque ingéniosité d'esprit et une érudition variée, l'une et l'autre mises au service d'une idée préconçue et d'un violent parti-pris. Coïncidences, rapprochements, rencontres, se présentent à souhait à qui les sollicite, va les chercher en tous lieux et les accueille tous avec joie ; en faveur du comte de Derby, M. Lefranc en trouve à peu près autant, et d'aussi curieux, et d'ailleurs d'aussi peu démonstratifs, que d'autres en ont trouvé pour Bacon, que M. Demblon en a découvert pour le comte de Rutland, que quelqu'un en découvrira demain pour n'importe qui. Sur cette base fragile, il échafaude, étage par étage, un magnifique édifice d'hypothèses, auxquelles manque seulement, et pour cause, l'appui du plus petit document, de la moindre preuve positive. Dans le détail de tout cela, le lecteur qui sait quelque chose des gens et des choses de l'époque d'Elisabeth et de Jacques Ier, opposera à tout instant aux affirmations de M. Lefranc mille objections et réserves ; sans cette connaissance, il sera au moins surpris du peu qui suffit à l'auteur pour se convaincre de tout ce qui peut servir sa thèse ou pour lui faire écarter tout ce qui peut aller à l'encontre. C'est ainsi que M. Lefranc, trouvant, sans nécessité bien évidente, dans *Peines d'amour perdues*, des traces d'un séjour à Nérac ou à Pau, profite, pour supposer ce séjour, d'un voyage que le comte de Derby fit, dit-on, en Espagne ; mais le même document qui parle du voyage en Espagne en mentionne d'autres plus lointains, en Russie et à Constantinople, lesquels éloigneraient de Londres le comte de Derby juste au moment où M. Lefranc a besoin qu'il compose le théâtre de Shakespeare : le premier voyage, qu'à cela ne tienne,

sera tenu pour authentique, les autres pour légendaires. Peut-être y a-t-il lieu de noter en passant l'ombre relative où sont laissées certaines parties gênantes de l'œuvre de Shakespeare, par exemple les dédicaces des poèmes (mentionnées, mais non citées), dont le ton et les expressions seraient incompréhensibles si l'auteur s'adressait à un tout jeune homme, son égal par la naissance, son cadet de beaucoup par l'âge ; par exemple encore, les *Sonnets*, au sujet desquels on pourrait faire les mêmes remarques et bien d'autres. Tout ce qu'il y a, croyons-nous, à retenir de ces deux gros volumes, ce sont quelques-unes, quelques-unes seulement, des observations relatives aux origines de *Peines d'amour perdues*. Sans donner à ces observations la portée que leur assigne M. Lefranc, sans en tirer surtout les mêmes conclusions que lui, on peut tenir pour possible et même pour assez probable que quelque écho des faits et gestes de la cour de Navarre se trouve dans cette comédie et ailleurs (l'écho a pu venir très facilement aux oreilles de Shakespeare par le comte d'Essex, son protecteur, qui combattait en France pour Henri IV et connaissait ce prince ; il pouvait lui parvenir encore par bien d'autres). Si ce seul petit point vient à être établi, l'œuvre de M. Lefranc ne sera pas absolument ce qu'on serait tenté de la nommer autrement : *Peines de critique perdues*.

A. Barbeau.

Les Pierres du Foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la famille française, par Henry Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de xvi-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le groupement du *Foyer* est bien connu. La direction en fut confiée en 1913 à M. Henry Bordeaux, qui déjà en était l'un des meilleurs collaborateurs. Ce sont les conférences ou lectures données par lui à cette association en 1912, 1913 et 1914 qu'il a réunies dans ce volume. Elles sont comme l'esquisse d'un ouvrage plus étendu, entrepris avant la guerre, « une histoire littéraire de la famille en France, un tableau de la vie du foyer français. » M. Henry Bordeaux a traité au *Foyer* les sujets suivants : I. L'Art et la Famille. II. Les Andromaques françaises. III. La Mère de François Villon. IV. La Jeunesse de Ronsard. V. La Leçon de Gargantua à son fils étudiant à Paris. VI. La Paternité et l'Éducation dans Montaigne. VII. Madame de Sévigné et l'Amour maternel. VIII. Les Poètes du foyer. IX. La Maison. X. Une Famille d'aujourd'hui. A ces études viennent s'ajouter deux assez longues *Notes* : I. L'Habitation de famille. II. La Voix de la maison. Le volume contient encore le discours prononcé par M. Paul Bourget, le 22 février 1912, pour l'ouverture des conférences de M. Henry Bordeaux, publiées d'abord dans la *Revue du Foyer*. Les amis de cette revue se plairont à les relire. L'ensemble du public leur fera l'accueil qui leur est dû.

M. S.

Florilegio de prosistas uruguayos, por Vicente A. Salaverri (Antón Martín Saavedra). Buenos Aires et Valencia, editorial Cervantes, 1918, in-16 de 264 p. — Prix : 3 fr.

En nous offrant ce florilège de prosateurs uruguayens, M. Salaverri précise qu'il n'y a voulu faire entrer que des auteurs vivants ; mais il attribue à ce mot une acception large et originale, car il nous donne quelques pages d'écrivains morts récemment, mais dont les écrits, dit-il, restent toujours vivants, lus et discutés autant que ceux des écrivains encore en vie.

Les morceaux sont répartis dans cinq sections : essayistes. — articulistes, — conteurs, romanciers, — journalistes. Sauf José Enrique Rodó, dont on nous donne trois morceaux, chaque écrivain n'est représenté que par une seule pièce que précèdent quelques lignes destinées à nous le faire connaître. C'est ce qui a permis à M. Salaverri de réunir dans ce volume peu considérable des pages de trente-quatre écrivains.

Dans sa préface, M. Salaverri ne nous dit pas seulement comment il a conçu et composé son recueil, mais il nous renseigne sur l'orientation actuelle de la littérature du pays dont il est aujourd'hui l'un des meilleurs représentants. Il nous annonce un autre florilège destiné aux poètes et dramaturges ; nous l'attendons avec intérêt.

E.-G. Ledos.

HISTOIRE

Sept Villes mortes *(Cherchell, Tipasa de Mauritanie, Khémissa, Madaure, Tipasa de Numidie, Théveste, Djemila)*, par Martial Douël. Paris, de Boccard, s. d., in-16 de viii-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, avant la guerre, a visité l'Algérie en touriste averti et curieux d'antiquité et ce sont ses impressions qu'il s'est décidé à nous livrer, en dépit des circonstances, non sans avoir mis ces quatre études au point des dernières découvertes.

Livre agréable, et pour le grand public, instructif, où une information précise soutient les envolées poétiques d'une vision d'artiste et d'une imagination reconstructive. On lira avec plaisir ces évocations de la vie païenne et chrétienne dans le cadre chaque jour accru par nos infatigables chercheurs, des cités tour à tour romaines et byzantines dont les restes magnifiques attestent la grandeur et les vicissitudes.

André Baudrillart.

Ostia. Cenni storici e Guida, da Dante Vaglieri. Roma, Loescher, in-16 de xii-150 p., avec 24 fig. et 5 plans. — Prix : 4 fr.

Le savant directeur des fouilles d'Ostie, M. Dante Vaglieri, a publié, sous le titre qu'on vient de lire, un petit livre plein d'intérêt. Les curieux y trouveront d'abord une esquisse de l'histoire d'Ostie dont

la précision les enchantera ; impossible en effet, de mieux montrer les transformations de cette ville, et en particulier le double rôle militaire et commercial, commercial surtout, joué par Ostie dans l'antiquité. Au moyen âge encore, à l'égard des pirates maritimes, des Africains en particulier, Ostie remplit une fonction tutélaire que M. Vaglieri a bien mise en évidence ; d'autre part, l'activité commerciale de son port est encore grande et l'extraction du sel en est la principale industrie. Mais un peu plus tard, avec le XVIe siècle, voici la dépopulation, la ruine qui commencent, tandis que se développe la malaria... ; au début du siècle dernier, Ostie est bien, comme l'a appelée de Bonstetten, « la capitale du désert. » Si intéressantes que puissent être ces pages (p. 1-27), elles ne constituent toutefois qu'une introduction à ce guide des fouilles, que s'est surtout proposé de composer M. Vaglieri ; voilà pourquoi, dans son esquisse historique, l'auteur a particulièrement insisté sur l'Ostie romaine et pourquoi encore il conduit le touriste de Rome à Ostie par l'antique *Via Ostiensis* en appuyant sur les souvenirs qu'elle évoque (p. 28-32). Ainsi le visiteur se trouve entouré d'une atmosphère propice à l'étude de cette Ostie antique que permettent d'évoquer les fouilles dont M. Vaglieri retrace l'histoire aux pages 33-37 de son livre. De ces fouilles, M. Vaglieri montre enfin les résultats avec un grand détail, étudiant successivement chaque rue, chaque monument, signalant les découvertes intéressantes faites en chaque point, s'arrêtant surtout aux thermes, à la caserne des *Vigiles*, à cette rue des corporations en bordure de laquelle tant de vestiges de maisons de corporations attestent l'ancienne prospérité économique et surtout maritime d'Ostie. Deux courts chapitres consacrés aux monuments de l'Ostie médiévale et moderne (p. 119-136) et au Musée provisoire, — l'*Antiquario ostiense* — (p. 137-150) complètent cet excellent volume, très scientifiquement rédigé et très instructif, qu'accompagnent cinq plans (un d'ensemble, quatre de détail) et de très jolies gravures. — C'est un vrai plaisir de lire ce petit volume, vibrant parfois d'enthousiasme (cf. le début de la Préface), où M. Vaglieri rend pleine justice aux excellents travaux de M. Carcopino et n'oublie pas l'article célèbre (*al famoso articolo*), déjà ancien, inséré par Gaston Boissier dans ses *Promenades archéologiques* ; mais combien plus intéressant encore ce doit être de se promener dans Ostie, avec le livre de M. Dante Vaglieri pour compagnon,... à défaut de M. Vaglieri lui-même !

HENRI FROIDEVAUX.

La Tradition chevaleresque des Arabes, par WACYF BOUTROS GHALI. Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-16 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Wacyf Boutros Ghali n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*. Fils d'un premier ministre égyptien, mort tragiquement

en 1910, il a publié, sous le titre du *Jardin des fleurs*, une bonne anthologie des poètes arabes dont nous avons rendu compte en mars 1914 (tome CXXX, p. 236-237). L'ouvrage actuel, commencé au Caire, en 1914 et terminé à Paris en 1916, a pour but de nous montrer que si les Arabes n'ont pas eu, comme les Occidentaux, sous le nom de chevalerie, une institution sociale et religieuse bien définie, ils ont eu, avant comme après Mahomet, un esprit vraiment chevaleresque qui, au temps des Croisades, aurait même influé heureusement sur le caractère un peu rude des chevaliers chrétiens et contribué au développement de la courtoisie envers les dames.

Il est divisé en quatre chapitres.

Dans le premier, consacré à la noblesse et au culte des aïeux, nous voyons qu'en Arabie, il n'y a pas d'aristocratie de fortune ou de naissance, mais seulement celle « que confèrent la bravoure, l'éloquence ou la générosité. » Il y a cependant des familles plus illustres que les autres, par exemple celles qui peuvent remonter aux compagnons du Prophète. De là le goût des généalogies si visible dans la littérature arabe.

Le deuxième chapitre traite du culte de la femme. Celle-ci tient, en effet, une place importante dans les poèmes anté-islamiques et dans l'histoire des guerres entre tribus. A voir le rôle qu'elle joue dans l'Arabie ancienne et son effacement dans la société musulmane moderne, on peut même se demander avec l'auteur si elle a gagné au changement de religion. En fait, comme le montre la lecture du Qorân, Mahomet s'est efforcé d'adoucir son sort assez dur, malgré les apparences, en supprimant le meurtre des petites filles enterrées vives, dès leur naissance, dans certaines tribus, en limitant la polygamie, en protégeant la dot, en mettant quelques entraves à la répudiation. Mais les mœurs, corrompues par la conquête du monde oriental et méditerranéen qui a développé intensément l'esclavage, ont été plus fortes que les préceptes religieux interprétés, du reste, d'une manière intéressée et néfaste. En sorte qu'aujourd'hui, condamnée au voile et à la réclusion et toujours exposée à se voir supplantée dans son rôle d'épouse ou chassée du domicile conjugal, la femme de l'Islam peut envier le sort de sa sœur d'Occident soumise aux lois chrétiennes.

Avec le troisième chapitre, sur le culte du cheval et des armes, nous trouvons des rapprochements intéressants et bien choisis entre des passages de nos chansons de geste et des poètes arabes qui prouvent un attachement égal, chez les guerriers des deux religions, pour leurs montures et leurs armes : cuirasses, boucliers, lances, arcs et sabres.

Le quatrième, sur le culte de l'honneur, est entièrement favorable à la thèse de l'auteur qui montre bien que les huit articles principaux

de ce qu'on peut regarder comme le code (jamais formulé) de la chevalerie ont été observés par les Arabes. Pour ceux qui étaient d'ordre religieux, nous remarquons une égale obéissance aux commandements sacrés et une même ardeur dans la lutte contre l'infidèle, ardeur qui ne va pas sans magnanimité (Voir, par exemple, du côté musulman, à la page 213, la superbe harangue du khalife Abou-Bekr aux soldats d'Ousâma partant, en 632, pour la conquête de la Syrie.). Pour les autres, d'ordre proprement militaire, bravoure, fidélité à la parole donnée, générosité et protection du faible, qui, sauf le premier, ont été si odieusement violés par les Allemands et leurs alliés depuis 1914, les preuves abondent que disciples du Christ et sectateurs du Prophète ont rivalisé dans leur application. Il est même difficile d'aller plus loin que les seconds dans ce que l'auteur appelle la *générosité de la main* (p. 227-247). Qu'on lise aussi les admirables exemples de protection d'un ennemi devenu occasionnellement un hôte (p. 276-278).

Nul doute, donc, que les Arabes ne soient une noble race. Nul doute non plus, comme le reconnaît l'auteur dans sa conclusion, qu'ils ne soient plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, bien qu'ils comptent un Abd-el-Kader dans leur histoire moderne. Mais la cause de leur décadence n'est pas l'islamisme ; c'est surtout le régime turc établi depuis la chute des Abbassides, malfaisant et destructeur et faussement islamisé. Sa chute est donc un bonheur pour l'Orient comme pour l'Occident.

Telle est, brièvement résumée, l'œuvre de M. Wacyf Boutros Ghali. Écrite dans un style irréprochable et souvent plein d'une poétique émotion, elle prête peu à la critique d'un lecteur français qui voit ces mots, dès la première page : « L'histoire de France... est le plus admirable roman de la chevalerie qu'il ait été donné à un peuple de réaliser » et qui trouve souvent (et notamment à la page 216) le plus magnifique éloge de notre bravoure.

Nous sera-t-il permis cependant de dire que l'auteur accepte parfois trop facilement des faits reconnus aujourd'hui comme inexacts : par exemple, la légende de Gerbert élève des savants arabes de Tolède, au xe siècle (p. 251) ? Nous voudrions aussi plus de précision dans les références (Ex. : *Marin*, t. II, p. 181 [note de la page 200], pour *Claude Marin, Histoire de Saladin*, que nous trouvons, du reste, cité plus loin tout au long) et plus de rigueur dans la transcription des mots arabes (Ex. : *Moallakat*, dans une note de la page 155, et *Moallaquat*, dans une autre de la page suivante ; *Tabaquatte al Attiba* et *Tabagat al Attiba*, notes 2 et 3 de la page 250).

Ces réserves n'enlèvent rien au mérite du livre de M. Wacyf Boutros Ghali.

H. Guérin.

Recherches sur quelques fonctionnaires royaux des XIIIe et XIVe siècles, originaires du Gâtinais, par Henri Stein. Paris, A. Picard et fils, 1919, in-8 de 211 p. — Prix : 7 fr. 50.

Par ce livre notre savant collaborateur et ami ajoute un nouveau titre à ceux qu'il s'est acquis déjà à notre reconnaissance ; il est au premier rang de ceux qui mettent au service des travailleurs une inlassable activité et une vaste érudition. Autour des quatre-vingts et quelques fonctionnaires royaux, tous du XIIIe ou du XIVe siècle (sauf un, qui est du XVe : Gilles d'Echainvilliers), il a groupé d'autres membres de leurs familles, soit des mêmes siècles, soit d'époques antérieures ou postérieures qui ont laissé trace dans l'histoire et dont quelques-uns ont joué un rôle assez considérable, en sorte que le titre choisi modestement par l'auteur ne répond pas pleinement au contenu du livre qui offre au curieux une ample moisson de renseignements sur des centaines de personnages. L'érudition locale y puisera naturellement à pleines mains ; mais l'érudition générale y trouvera aussi son compte.

Nous nous permettons de regretter l'absence d'une table qui aurait facilité les recherches dans cette forêt de notes touffues (la seule table est celle des fonctionnaires qui ont été l'objet principal des notices) ; l'absence de cette table, nous le craignons, ne permettra pas de tirer de ces recherches tout le parti possible.

Mais cela n'ôte pas grand'chose au mérite de M. Stein, qui a, chemin faisant, identifié plus d'un personnage et rectifié plus d'une erreur de ses devanciers. Il serait bien souhaitable que d'autres pays fussent aussi favorisés que le Gâtinais. Les études historiques y gagneraient singulièrement. E.-G. Ledos.

Fr. Luis de Leon y Fr. Diego de Zuniga, estudio histórico-crítico por el M. R. P. M. Fr. Conrado Muiños Sáenz. Obra póstuma precedida de la necrología del autor. El Escorial, administración de la « Ciudad de Dios », 1914, in-16 de LVI-287 p. — Prix : 3 fr.

Cette œuvre posthume, à laquelle le vénérable auteur n'a pas pu mettre la dernière main, qu'il n'a point pu soumettre du moins complètement à une revision finale, n'en fera pas moins regretter amèrement la mort du savant religieux, l'une des lumières de ce monastère augustin de l'Escurial, qui fait si grand honneur à l'Espagne par son érudition et par son activité littéraire. Les hautes qualités scientifiques du P. Muiños Sáenz, qu'estimait à sa juste valeur un maître comme Menendez y Pelayo, l'étendue de son érudition, la sûreté, la sérénité, la finesse et la prudence de sa critique se manifestent comme nulle part ailleurs dans ce volume où il éclaircit un point obscur et troublant de l'histoire religieuse et littéraire du XVIe siècle.

Dans le procès intenté à l'illustre Fr. Luis de León, en 1572, devant l'Inquisition, un des témoins à charge contre lui qui se sont montrés le plus âpres et contre qui lui-même a manifesté le plus d'indignation, est un de ses frères en religion, un augustin nommé Diego de Zúñiga ; et l'on voyait dans cet adversaire obstiné un écrivain qui, sans avoir l'envergure de Fr. Luis de León et sans avoir atteint sa renommée, n'en mérite pas moins de compter parmi les gloires de l'ordre et parmi les maîtres dont l'Espagne peut être fière, l'auteur d'un traité *de Vera religione*, d'un ouvrage de philosophie dont la première partie seule a été publiée, et de commentaires sur l'Écriture sainte, notamment sur le livre de Job, qui méritent particulièrement de retenir l'attention, parce que c'est le premier ouvrage connu où un Espagnol prenne décidément la défense du système de Copernic.

Il y avait bien entre cet écrivain distingué et le Diego de Zúñiga du procès des discordances singulières, des données biographiques divergentes et difficiles à concilier. Tout s'explique, tout s'éclaire dans la docte étude du P. Muiños. Il y a eu à la même époque deux Diego de Zúñiga dans la famille augustinienne d'Espagne ; l'un Diego Arias de Zúñiga, c'est le philosophe et théologien connu ; l'autre Diego Rodriguez de Zúñiga, c'est le témoin du procès de Fr. Luis de Léon, que l'on retrouve aussi comme délateur dans un autre procès demeuré inédit, celui de Gudiel. Peut-être même y a-t-il eu un troisième religieux du même nom ; mais Don Muiños s'en tient à ces deux-là, et il nous semble qu'il a raison.

Telles sont les conclusions générales de son travail, qui abonde d'ailleurs en renseignements curieux et utiles sur l'époque.

Le P. P. B. Fernández a réuni en tête du volume quelques données biographiques et quelques jugements élogieux sur son saint compagnon, empruntés pour la plupart à des articles de journaux et de revues à l'occasion de sa mort. E.-G. Ledos.

Les Dernières Années de Turenne, 1660-1675, par Camille-Georges Picavet. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1919). in-8 de viii-513 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Turenne des dernières années est le plus original et le moins connu. M. Picavet n'a pas voulu faire un livre d'histoire militaire proprement dite, et, tout en insistant sur Turenne général d'armée ou conseiller en matières militaires, il a cherché surtout à mettre en lumière l'homme d'État, le conseiller du Roi, sa conversion au catholicisme et les rapports de Louis XIV et de ses ministres, à partir de 1661, avec Turenne. La situation de Turenne, à cette époque, est éminente ; il est maréchal général des camps et des armées du Roi, il appartient à la famille des Bouillons et se pare du titre de « prince

étranger » ; il a, en Europe, des alliances princières et il est en France le plus illustre représentant de la religion protestante. Mazarin, dont il fut le principal général dans les dernières années de la Fronde, l'emploie également aux affaires diplomatiques et l'ignorance où chacun est des aptitudes et du caractère du jeune Louis XIV, ouvre à l'ambition de Turenne les plus grandes espérances ; la rentrée en grâce de Condé est trop récente pour que Turenne puisse redouter de rival sérieux. Mais Turenne est désappointé de n'être pas appelé au ministère par Louis XIV en 1661, et, dans le procès Fouquet, il suit avec intérêt les efforts que font financiers et gens de robe pour arracher le surintendant aux haines tenaces de ses adversaires. M. Picavet a démêlé avec une rare sagacité les raisons de la conduite changeante de Turenne et après l'exposé, si heureusement agencé de la position de Turenne à la Cour, en France et en Europe, c'est un chapitre d'analyse psychologique qui nous permet d'apprécier les qualités du jeune historien ; dans la sèche documentation il sait retrouver la vie et faire leur part aux influences mondaines, sociales et politiques. Nous le constatons aussi dans le chapitre de la réorganisation de l'armée royale : les premiers rapports de Turenne et de Louvois sont présentés sur faits précis ; M. Picavet tend à poser ses personnages dans eur véritable caractère. Turenne travaille plus officieusement qu'officiellement ; de 1660 à 1672, c'est en politique extérieure que son activité s'exerce d'une façon variée et continue par une féconde et intime collaboration avec Lionne et Louis XIV. Il est admirablement utilisé par le jeune roi et M. Picavet donne de Turenne, homme d'État, ce jugement : « Les qualités de Turenne comme homme d'État sont celles-là mêmes dont il a fait preuve sur d'autres terrains, la prudence, l'information, l'absence de parti pris et de sympathie exceptionnelle pour telle ou telle nation, le sens aigu de l'opportunité et l'on dirait même la précision si elle était conciliable avec l'habituelle obscurité de Turenne. Tout au plus peut-on ajouter que Turenne, en politique comme à la guerre, a plus nettement la conscience des moyens de détail à employer que celle des fins dernières. »

Aussi ne s'étonne-t-on pas de la toute-puissance du maréchal pendant la campagne de 1667 ; elle se termina cependant pour lui par une éclipse d'influence dont profitèrent Condé et les ministres Colbert et Louvois ; M. Picavet explique ingénieusement les raisons de cette diminution de l'autorité de Turenne et cela lui permet de prouver quelle connaissance profonde il a des événements et des hommes du XVIIe siècle. Le chapitre VI, la conversion de Turenne, est l'étude d'un cas de conscience. Pourquoi Turenne s'est-il converti en 1668 ? Quelles sont les raisons de cet acte grave ? Fut-ce politique, ambition, conviction ? M. Picavet qui possède la psychologie de son Turenne

plus que n'importe quel autre historien, a écrit sur cette conversion, l'un des meilleurs chapitres de son livre ; il a analysé avec un goût éclairé les faits, les raisons, les personnages et les livres qui décidèrent Turenne à changer de religion ; son argumentation serrée, abondante et multiple, comme celle d'un théologien nous amène à ne pas douter de la sincérité de l'acte religieux que fit Turenne. La guerre de Hollande et les campagnes d'Allemagne de 1672 à 1675 rendirent à Turenne la place qui convenait à son génie militaire. M. Picavet détermine le rôle de Turenne dans ces grandes guerres ; bien qu'il ne s'étende pas sur l'histoire des opérations, il nous fait suivre au jour le jour le développement prudent des idées et de la tactique de ce grand temporisateur, dont les succès furent si brutalement interrompus par la mort. Ayant ainsi montré son héros dans tous les domaines d'une activité qui semble s'accroître avec l'âge, M. Picavet conclut : « Turenne ne perd pas à être connu de près, étudié dans ses écrits plus encore que dans ceux des autres ; en gagnant en précision et en réalité historique, sa physionomie nous a paru acquérir en même temps une valeur individuelle et une valeur d'humanité supérieures. » G. P.

L'Amiral de Grasse, par le chanoine Max. Caron. Paris, Téqui, 1919, in-12 de xv-277 p., avec grav. — Prix : 4 fr. 50.

Cet ouvrage procède d'un très honorable sentiment. Montrant ce que nous avons fait pour l'Amérique, il rend hommage à la reconnaissance qu'elle nous a magnifiquement témoignée. Mais, à vrai dire, quatre chapitres sur quinze (« les origines d'un grand peuple, le réveil de gloire, la civilisation en péril, l'Amérique se souvient magnifiquement de ses libérateurs »), n'ont rien de commun avec une biographie de l'amiral de Grasse. Et quant à la documentation, je doute qu'on retrouve facilement une lettre de Washington à l'amiral de Grasse, avec cette seule référence : « Aux Archives de la Bibliothèque nationale » (p. 109). Ce qui manque totalement, c'est une liste des archives de l'amiral et de son escadre, dispersées partout : aux Archives nationales, au service hydrographique de la Marine et, si mes renseignements sont exacts, aux États-Unis, dans la famille de ses descendants. Ce que M. le chanoine Caron a exhumé avec beaucoup d'à-propos, c'est la tombe trop oubliée de l'amiral au château de Tilly en Seine-et-Oise. Des gravures nous font connaître le lieu charmant où s'éteignit François-Joseph-Paul comte de Grasse de Rouville, des comtes et « princes souverains d'Antibes, marquis de Tilly. » Ch. de la Roncière.

La Bibliothèque de l'Université de Louvain, 1636-1914, par Ed. de Moreau, S. J. Louvain, Fonteyn, 1918, in-8 de IV-113 p., avec 4 pl. et 2 plans.

Quand les troupes du Kaiser eurent réduit en cendres la bibliothèque de la fameuse Université catholique de Louvain, il s'est trouvé en Allemagne des érudits pour déclarer dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* (la première revue d'Allemagne et l'une des plus connues du monde en matière de bibliothèques), qu'après tout la perte n'était pas grande et que la collection disparue n'avait qu'une médiocre valeur. Il n'y avait pas seulement là de l'impudeur mais aussi une ignorance du sujet ou une mauvaise foi qui ne sont pas à l'honneur de la science allemande.

Pour se convaincre du contraire, il suffira de lire la très intéressante notice, rédigée « dès les débuts de l'occupation allemande » par le P. de Moreau, il suffira de parcourir les listes qu'il donne d'une partie des manuscrits, des archives et des incunables détruits. L'on verra que des trésors inestimables ont été livrés aux flammes, et l'on comprendra l'exclamation du savant auteur : « Refaire la bibliothèque de Louvain ! Qui donc lui rendra — et je ne parle pas ici des manuscrits, des archives et des incunables — qui donc lui rendra sa collection académique, les œuvres complètes, souvent annotées par eux, de tant de professeurs... ? qui lui rendra ses *unica*, ses *rarissima*, en très grand nombre ? Qui lui rendra ses in-folio de mathémathiques, de médecine ancienne, de théologie, de droit canon, d'histoire, de patrologie... ?... Qui lui rendra ces virulents pamphlets, aux gravures grotesquès et truculentes, que les Luthériens opposaient aux *Lovanienses*... ?... On ne *refera* pas la bibliothèque de Louvain, parce que la bibliothèque de Louvain s'est *faite* au jour le jour, en même temps que se *faisait* l'histoire de l'Université, dépendamment d'elle, et que cette histoire-là ne se *refera* pas. Mais qu'on fasse à l'Université une bibliothèque nouvelle. C'est mon ardent souhait. »

C'est aussi le nôtre et nous savons qu'en France comme ailleurs on s'est préoccupé de cette œuvre de juste réparation. E.-G. Ledos.

Danton et la paix, par Albert Mathiez. Paris, la Renaissance du livre, s. d., in-18 de VIII-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Mathiez n'a pas pardonné à Danton d'avoir été mis en parallèle avec Robespierre et de lui avoir parfois été préféré. Il poursuit avec persévérance son réquisitoire contre le tribun dont la légende s'inscrit sur l'une des faces du bloc révolutionnaire.

Dans de précédents ouvrages, il a dénoncé l'intrigant sans scrupules dont le trop rapide enrichissement était pour le moins équi-

voque ; autre part, il a stigmatisé l'associé des métèques véreux avec lesquels il était enchaîné par les liens d'une mystérieuse complicité. Cette fois, c'est au patriotisme de Danton que M. Mathiez s'attaque : au moment où la coalition menaçait l'existence de la République et peut-être celle de la France, un parti trahissait la cause nationale en essayant de jeter le découragement dans les rangs de ses défenseurs ; les défaitistes et les pacifistes de 1793 réclamaient une paix immédiate, dût-elle être bancale et périlleuse et ils s'agitaient autour de Danton ; ils profitaient des subsides qu'il ne savait pas leur refuser, se couvraient de sa protection, vivaient de son prestige ; ils ne cachaient pas qu'ils auraient un jour pour chef l'homme puissant à qui sa tonitruante éloquence et ses hardiesses verbales avaient fait la réputation d'un meneur de peuples. Danton, exploitant son brevet de patriote, avait cru pouvoir se mêler à des négociations suspectes dont l'aboutissement fatal était une paix déshonorante. A ce jeu, Danton gagna de porter sa tête sur l'échafaud. Si son procès ne fait pas plus explicitement état de ses compromissions avec les ennemis de la patrie, c'est que certaines révélations avaient été procurées par des moyens que le Comité de salut public ne crut pas devoir divulguer.

Telle est la thèse de M. Mathiez, soutenue avec la profonde érudition et la logique passionnée dont cet historien s'inspire. Il n'est pas possible de ne pas transposer quelques-unes de ses pages au cœur de notre époque, alors qu'un autre politicien a essayé de trafiquer de l'honneur de son pays et a noué au dehors des intrigues d'où il espérait tirer la satisfaction de ses instincts dominateurs. On a souvent parlé des « recommencements de l'Histoire » ; il se pourrait que nous en trouvions un ici et des plus significatifs. P. Pisani.

Force au droit. Le Problème d'Alsace-Lorraine, par H. Maringer. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12 de xx-341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi faut-il que des conclusions inattendues et qui appellent de sérieuses critiques viennent déparer un volume qui dans sa majeure partie est un chef-d'œuvre de perspicacité politique ? A en lire la première partie aujourd'hui, après la victoire française, après le retour triomphal de l'Alsace-Lorraine à la France, il faut un effort de pensée pour y voir une étude écrite avant la guerre sur les causes et des facteurs de la guerre et non un simple exposé de la suite des événements telle que l'histoire l'a enregistrée. Toutes les raisons pour lesquelles la guerre était inévitable sont écrites dans ces pages : raisons politiques, économiques, psychologiques. La question d'Alsace-Lorraine les domine toutes : question d'honneur et de droit qu'en vain des maladroits ou des criminels avaient tenté de faire oublier. L'auteur a prévu cependant, comme s'il avait lu dans l'avenir, que la

France ne se lancerait dans la guerre qu'à l'occasion d'un conflit d'ordre général et que la guerre serait déclenchée par l'Allemagne, elle-même.

Mais l'ambiance était si déprimante en 1913 que l'auteur, tout en déclarant la paix impossible, n'a pas cru pouvoir se dispenser d'envisager des solutions pacifiques de la question d'Alsace-Lorraine : échanges de territoires, compensations de toute nature à accorder à l'Allemagne si elle abandonnait la terre d'Empire. Sans doute l'auteur proclame à plusieurs reprises que ce sont là des chimères. Ces regrettables chimères n'en ont pas moins existé dans beaucoup d'esprits et ont eu de fâcheuses répercussions. Pendant la guerre même, il fut un temps où des pessimistes honteux envisageaient la fin du conflit par un compromis qui aurait rendu l'Alsace et la Lorraine en tout ou en partie à la France moyennant la cession à l'Allemagne de telle ou telle partie de nos colonies. Ce fut le moment où on commit la maladresse de déclarer que la France ne se battait que pour l'Alsace-Lorraine ; et cette déclaration ne fut que trop soigneusement enregistrée par ceux qui, à la Conférence de la paix, devaient marchander avec succès les réparations et les garanties territoriales nécessaires à la France. L'erreur, cause initiale de ce désastreux résultat, a été de ne pas voir que la lutte engagée ne comportait pas, en raison de ses causes profondes, d'autre issue que la défaite totale d'un des deux partis.

La perspicacité de l'auteur est encore tout à fait en défaut dans la solution qu'il préconise après une victoire française : il souhaite que la France fasse le sacrifice de l'Alsace dans l'intérêt d'une paix définitive et propose la création d'un État-tampon comprenant la Prusse rhénane, le Palatinat... et l'Alsace !

Malgré son profond patriotisme, il avait subi l'influence de cette abominable campagne qui, pour écarter la guerre, méconnaissait systématiquement les sentiments de l'Alsace pour la France. Quelle réponse l'Alsace a faite aujourd'hui à ceux qui l'avaient supposée capable d'oublier la patrie ! Et quelle solution apparaîtrait comme plus inique que celle d'avoir condamné cette province, plus ardemment française qu'aucune autre, à servir de champ clos aux influences rivales de la France et de l'Allemagne !

Enfin, et comme conséquence de l'erreur qui précède, l'auteur repousse, toujours dans l'intérêt de la paix définitive, la solution qu'il reconnaît la plus simple et la plus naturelle et qui eût consisté à reporter totalement la frontière française au Rhin. C'est hélas ! l'opinion qui a prévalu dans les mystérieuses tractations de la Conférence de la paix. Ici il est plus excusable qu'en ce qui concerne l'Alsace, car il écrivait avant la guerre et pouvait ne pas prévoir ni l'effondrement

total de l'Allemagne ni la facilité d'un rattachement, sinon d'une annexion des provinces rhénanes qui eut été pour la France la seule compensation efficace à ses pertes. Pourquoi faut-il que l'opinion française ne se soit pas impérieusement dressée pour exiger cette trop légitime compensation ? N'avait-elle pas, elle aussi, le droit d'avoir une volonté ? Mais ce n'est pas à la chimère d'une paix définitive avec l'Allemagne que le sacrifice de cette compensation a été fait. Ceux que hantaient la crainte d'une France trop forte ont trouvé une aide regrettable dans une opinion publique mal préparée à la victoire et aux solutions victorieuses et qui n'a pas su vouloir.

Enfin une dernière critique s'impose : la forme est un peu négligée et tient plus de l'article de journal que du livre de haute politique. Mais pas plus que les autres défauts de l'ouvrage, celui-ci ne lui ôte le très grand mérite d'être, quant au fond, un des meilleurs exposés de la question d'Alsace-Lorraine telle qu'elle se posait en 1913.

EUGÈNE GODEFROY.

La France éternelle, par GUSTAVE RODRIGUES. Paris, Alcan, 1919, in-18 de III-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Apprendre la France et l'apprendre à la fois aux Français et aux étrangers, telle est bien l'une des tâches les plus essentielles de l'heure présente... Tel est le but de ce livre : un effort modeste et sincère pour mettre en lumière les grands traits de notre pays, un désir de le rendre familier à ceux qui, d'instinct, sympathisent avec lui, qui en ont la curiosité, qui en subissent l'attraction ».

Nous pouvons dire que l'auteur a réussi — en grande partie au moins. Il étudie tour à tour le milieu : l'histoire, la province, Paris ; l'individu : l'intelligence française, la sensibilité française, l'énergie française ; puis la société : la famille, la vie politique, la vie religieuse et morale, la France et le monde. Et dans ces études, écrites avec un amour passionné, l'auteur, sans dissimuler nos faiblesses, exalte nos vertus et met dans un relief puissant plusieurs des traits qui rendent le caractère français si sympathique et qui permettent à la France de tenir dans le monde une si grande place. Il y a beaucoup de finesse dans son analyse psychologique, et il montre fort habilement que la France, pays des contradictions : physiques, psychologiques, morales, a su les résoudre par son histoire et les fondre dans une harmonie singulière. On pourrait relever dans ce livre plus d'un trait piquant, plus d'une phrase qui semble paradoxale et qui, au fond, énonce une vérité.

Juste et vrai dans l'ensemble, le portrait qu'il nous présente a néanmoins des lacunes et des erreurs. Il y a quelque exagération à refuser à la France tout génie poétique. Dire que le Français est inca-

pable de mysticisme, c'est oublier que la France est le pays de S. Bernard — pour ne parler que de celui-là — l'un des plus grands et des plus beaux génies mystiques qu'ait produits le christianisme. Il n'est pas plus juste de dénier à nos compatriotes l'esprit métaphysique. D'ailleurs, malheureusement, M. Rodrigues, qui semble l'un des apôtres de cette folie déshonorante de la religion de l'humanité, témoigne d'une ignorance et d'une inintelligence regrettables des choses religieuses.

Sur d'autres points encore — ce qu'il dit par exemple du syndicalisme en France, — il y aurait bien des réserves à faire sur ses assertions. Mais le livre n'en mérite pas moins d'être lu, il se lit avec un réel plaisir et il laissera une forte et vive impression sur l'esprit du lecteur.

E.-G. Ledos.

Religion. Famille. Patrie, par Mgr Gibier. Paris, Téqui, 1919, in-12 de xxvi-462 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mettre en lumière les raisons d'aimer et les moyens de servir la patrie, y a-t-il, quand cette patrie est la France, beaucoup d'aussi hautes tâches ? Mais pour traiter un pareil sujet sans lui être par trop inférieur, il faut avoir toute l'ouverture, toute l'élévation d'esprit de Mgr Gibier. Nul ne fait mieux sentir comme on peut aimer à la fois la France d'aujourd'hui et la France d'hier, dans toute la continuité de sa merveilleuse histoire. Et son patriotisme est agissant. Il s'attache à nous montrer comment il faut travailler, avec patience et confiance, à constituer une France organisée, une France vivante, une France rayonnante, une France unie, une France catholique. Un programme aussi vaste comporte naturellement bien des rappels de notions sommaires d'économie sociale et de droit civique. Mais ce guide autorisé nous offre tout autre chose que de vagues généralités. Il trace une direction à suivre lorsqu'il invite les Français, autour de l'idée de patrie, à s'unir sur le terrain du droit commun, dans la pratique du respect mutuel. Il indique comment, n'ayant plus l'unité religieuse, nous pourrions du moins avoir la pacification religieuse. On ne sera pas surpris que certaines pages de l'éloquent prélat aient l'allure un peu oratoire ; mais il en est d'autres qui, dans leur précision et leur simplicité, sont des modèles de finesse et de lucidité, telles, par exemple, celles qui sont consacrées aux tâches modestes (p. xxi) ou aux familles stables (p. 175 et 176). Dans le texte de Mgr Gibier s'intercalent, sans disparate ni surcharge, d'abondantes citations. Les plus nombreuses me paraissent empruntées à Lacordaire et à Bossuet. Une seule est tirée de Newman, bien belle en sa concision : « On ne peut rien faire de grand sans la France. »

Baron Angot des Rotours.

La Femme devant les urnes, par Marguerite-Augustin Féraud, avec préface de Georges Goyau. Paris, Perrin, 1919, in-12 de xii-206 p. — Prix : 3 fr. 60.

Bien des personnes ont de la peine à accepter l'idée du vote politique des femmes, bien des gens sont tentés de dire, comme disait le pape Pie X : « Le suffrage des femmes, il ne nous manque plus que cela ! » Mais la question n'est plus maintenant de savoir s'il faut l'approuver. Le suffrage des femmes est dans la logique du suffrage universel ; il s'imposera bientôt, et il faut s'y préparer : tel est le sens du livre de Mme Féraud. Il est bien vrai que les femmes ne sont pas faites pour la vie publique ; c'était l'idée romaine et c'est aussi l'idée chrétienne. Mais, d'autre part, les femmes ne sont pas moins intéressées que les hommes à la bonne marche des affaires publiques, et quand tous les hommes, sans exception, sont appelés à y participer, il est injuste de ne pas donner le même droit aux femmes. Le suffrage universel sans le vote des femmes est un mensonge. Je sais bien qu'on pourrait trouver une conciliation entre ces idées contraires dans le vote familial, qui accorderait au père de famille le droit de voter pour sa femme et pour ses enfants ; mais, même dans ce système, quand le père a disparu, la mère survivante doit pouvoir voter elle-même aussi au nom des enfants dont elle a la garde. Quoi qu'il en soit, si la loi doit appeler bientôt les femmes françaises devant les urnes électorales, Mme Féraud les invite éloquemment à ne pas faire les dédaigneuses, à ne pas hésiter à sortir de leur tour d'ivoire pour venir déposer leur bulletin de vote. Jamais peut-être elles n'auront eu une si bonne occasion de servir, non seulement leur pays, mais leur famille, leurs croyances, tout ce qui leur est le plus cher. Mme Féraud leur démontre que ce sera là vraiment pour elles un devoir ; elle leur explique comment leur intervention pourra contribuer à améliorer l'administration communale d'abord, puisque vraisemblablement c'est le vote pour les élections municipales qui leur sera accordé le premier, puis déjà par ce moyen comment elles pourront exercer une légitime et heureuse influence sur le gouvernement général du pays. Au lendemain de la grande épreuve que vient de traverser la France, au milieu du désarroi général qui en est la suite, il est bon que des voix s'élèvent pour montrer à tous les nouveaux chemins à suivre ; Mme Féraud a bien fait de se donner ce rôle à l'égard des femmes françaises, et il faut souhaiter, avec M. Georges Goyau, que, s'étant faite maîtresse des novices pour les futures électrices, elle ait beaucoup de disciples. M. L.

Le Général de Charette, par Jacques de la Faye. Paris, Bloud et Gay, 1918, in-8 de xvii-534 p. — Prix : 5 fr.

Jacques de la Faye, à qui l'on doit une remarquable biographie du général de Sonis, a estimé que le général de Charette était suffisam-

ment entré dans l'histoire pour qu'on pût consacrer à sa mémoire une étude documentée. Tous ceux qui ont connu le catholique fervent, le royaliste convaincu que fut Charette sauront gré à l'auteur d'avoir, de façon si ressemblante, dessiné sa mâle figure et rappelé les étapes de sa glorieuse carrière.

Dans une Préface qui porte l'empreinte de son noble cœur et de son exquise sensibilité, le cardinal de Cabrières a ainsi esquissé la silhouette de Charette à dix-huit ans : « Au milieu de ses cinq frères et de ses trois sœurs, Athanase se distinguait par une physionomie mobile ; mais à l'expression caressante de ses yeux bleus succédaient, par moments, des éclairs de fureur ou de dédain. Tout fermentait en lui, et rien de médiocre ne sommeillait dans sa nature ardente et passionnée. Mince et élégant dans sa taille, souple et vigoureux dans tous ses membres, il grandit en se demandant où il pourrait apprendre le métier des armes, et où il se préparerait pour la guerre. » (p. vi).

Descendant du héros vendéen fusillé en 1796 à Nantes sur la place de Viarmes, Charette n'envisageait d'autre carrière que celle des armes. Son épée, son dévouement, il les offrit à l'Église, gardienne de sa foi, dont Pie IX était le Chef, et à la cause monarchique que représentait avec tant de noblesse M. le Comte de Chambord. Et jusqu'à son dernier souffle, fidèle aux enseignements et aux exemples de ceux de sa race, il servit son Dieu et son Roi.

Les États pontificaux et le royaume de Naples étaient menacés par les bandes garibaldiennes. Le général de Lamoricière avait accepté de commander l'armée pontificale, Athanase de Charette fut un des premiers à s'enrôler dans la légion franco-belge qui, transformée, devint le régiment des zouaves pontificaux.

Utilisant l'ouvrage documenté de M Bittard des Portes (*Histoire des zouaves pontificaux*), J. de la Faye a rappelé la formation, l'instruction, le développement de ce vaillant corps de volontaires qui versa si largement son sang sur les champs romains de Castelfidardo et de Mentana, et, après avoir bataillé pour le pouvoir temporel du Saint-Siège, défendit contre les Allemands la France envahie et participa glorieusement aux batailles de Loigny et du Mans.

Si le traité de Francfort qui mutilait notre patrie, terminait la carrière militaire de Charette, elle ne mit pas fin à ses services. Nommé général au titre auxiliaire par le gouvernement de la Défense nationale, il reporta modestement sur son régiment l'honneur de cette promotion et voulut que ce corps d'élite demeurât constitué comme une grande famille, où le culte de Dieu et de la Patrie ne cessât d'être pratiqué. Élu membre de l'Assemblée nationale par le département des Bouches-du-Rhône, il déclina ce mandat, n'ayant, disait-il, ni goût ni aptitudes pour la vie parlementaire.

En politique, il suivit toujours la ligne droite tracée par ses convictions. Il se réjouit de la « Fusion » qui ramenait l'harmonie et l'unité dans la Maison de France ; il n'hésita pas, après avoir assisté aux derniers moments du Comte de Chambord, à reconnaître les droits du Comte de Paris. Plus avisé que d'autres catholiques ardents, il ne fut jamais tenté de s'engager dans les voies du Ralliement et du Boulangisme. Il fut pour Mgr le Duc d'Orléans un conseiller prudent et sûr, et, quand il s'éteignit doucement à la Basse Motte, les yeux fixés sur la bannière de Loigny, un hommage unanime et fervent s'éleva de toutes parts pour exalter ce fidèle et glorieux soldat du Pape et du Roi.

Un grand nombre d'erreurs typographiques se sont glissées dans l'ouvrage de J. de la Faye. J'en signale quelques-unes qui pourront être corrigées dans une nouvelle édition que je souhaite prochaine :

Page 81, il faut lire L. de Meurville au lieu de *Mensville* : page 385, il faut lire drapeau de Carillon au lieu de *Corillan* ; page 409, Castagnavizza, au lieu de *Costagnavizya* ; page 471, baron de Fonscolombe au lieu de marquis de *Foscolombe* ; page 488, M. Jenouvrier, sénateur, au lieu de *Jenourier*.

Signalons aussi page 18, ligne 4, qu'il faudrait écrire : « permettez que je les voie » et non que je les *vois*, et page 464, que la personnalité nommée en note représentait non le Roi, mais le comité central des Jeunesses royalistes de France, à la célébration du centenaire de Charette en 1896.

ROGER LAMBELIN.

Émile Ollivier, sa jeunesse d'après son journal et sa correspondance, par MARIE-THÉRÈSE OLLIVIER. Paris, Garnier, 1919, in-18 de 311 p. — Prix : 4 fr. 55.

L'incontestable talent d'Émile Ollivier et son action politique puissante ont été gâtés, aux yeux de beaucoup, par sa confiance en lui-même et la sincérité presque naïve d'un orgueil démesuré. Il a du moins su inspirer à ses amis, à son entourage, ce même sentiment admiratif ; ceux qui l'approchèrent de plus près l'ont le plus loué. C'est un témoignage qui a son prix. Cette biographie de sa jeunesse porte au plus haut point cette marque d'enthousiasme sans mélange. Cette sérénité dans l'éloge désarme la critique ; pour impressionner le lecteur elle s'appuie d'ailleurs sur d'éloquents documents. Lettres, journal intime, constituent cette documentation saisissante et nul n'échappera au charme de leur communication. D'un autre côté l'impartialité et la justice historique commandent des réserves et on ne peut oublier leurs droits. Il y a dans ces pages une surabondance de pensées, un débordement de vie. Tout y est sincère, loyal, si en religion, en philosophie, beaucoup de choses y sont fausses, beaucoup

de pensées erronées. Elles découlent en partie de l'éducation plus qu'étrange donnée par un père tout à fait singulier, démagogue illuminé, chimérique, égoïste, brutal, plus ou moins inconscient de ses devoirs de famille et les subordonnant aux utopies de son parti. — Le jeune Émile Ollivier, en tout précoce, jeté à vingt ans dans la vie sociale et politique y joua son rôle avec une merveilleuse audace et un talent impressionnant, une force de caractère peu commune, une volonté digne d'admiration. Ses débuts fameux à Marseille, après la Révolution de 1848, son éloquence, son entrée au barreau, son activité intellectuelle présentent des épisodes très intéressants. Le « roman » de sa jeunesse est extraordinaire comme tout ce qui marque sa carrière sentimentale, politique, familiale, artistique. Avec une délicatesse émue cet épisode intime est traité par une plume respectueuse. Il conviendrait de retenir des descriptions de voyages dans cette Italie qui lui était une patrie presque autant que la France : Venise (p. 230) ; Florence (p. 233) ; Rome (274). Parmi les traits historiques à noter, on peut placer de curieux détails sur la mort de La Mennais (p. 242-244), encore que l'admiration débordante d'Émile Ollivier pour le vieux lutteur (peut-être trouvait-il dans cet orgueil indomptable un modèle ?) lui fasse interpréter singulièrement certaines paroles jusqu'ici acceptées dans un sens fort différent. Tout cela est plein d'intérêt en soi, très vivant, très émouvant, et on ne peut se défendre d'une sympathie au moins littéraire pour cet esprit cultivé, ardent, éloquent, brûlant de passion sous son ciel du Midi. Le biographe a gagné son procès auprès du lecteur en ce qui concerne le personnage ; l'historien impartial maintiendra ses restrictions sur les théories et les doctrines. G. DE G.

Une Ame d'artiste. Roger Durey. Paris, Téqui ; Toulouse. Privat, 1919, in-16 de 273 p.

C'est un reflet de vie de saint qui éclaire les chapitres variés de ce livre. L'auteur anonyme est, à coup sûr, un ami, un confident, à plus d'un égard un émule. Il nous conte le retour à Dieu, après de successives et ascensionnelles étapes, d'un fils de ce *Midi* « anticlérical », et dont l'enfance ou la jeunesse ne furent pas orientées vers la religion.

Étudiant à l'École des beaux-arts, à Toulouse, Roger Durey, que le sens de la souveraine beauté guidait et gardait, subit pleinement, peu à peu, quelques discrètes influences amicales ; elles le mettent sur la voie d'un prêtre, éminent par sa vertu et son tact auprès des milieux jeunes, l'abbé L. Chatelard, héroïque victime de la guerre. De *l'Association des étudiants catholiques*, — dont le milieu est ici parfaitement étudié ainsi que le rôle joué là par Durey, d'abord néophyte.

puis, à son tour, instructeur, — l'artiste s'acheminera vers les perspectives du sacerdoce et ensuite celles de la vie monacale. C'est à ce parti qu'il se décide. Après un voyage en Espagne, en compagnie du R. P. abbé de Sainte-Marie du Désert, Roger Durey entre dans ce monastère cistercien, situé au cœur de la Gascogne où il répand le bienfait de son agriculture exemplaire et surtout l'influence d'un exemple autrement plus haut et méritoire. Ce ne sera pas sans difficultés, pour Roger Durey, qui, voué sans retour, surmonte généreusement chaque obstacle et se repose enfin dans l'austère labeur de la vie de la Trappe, où il lui est loisible, selon la règle, d'exercer encore son art très cher, la peinture, où il excelle, avec des idées très personnelles, un sentiment très élevé de la mission de l'artiste, et de la valeur esthétique ou éducatrice de l'art chrétien.

On est frappé au cours des pages, où l'on voit aisément que la formation classique a trop manqué, au début, à cette âme d'artiste, combien elle rachète cette lacune par une intuition surprenante des choses de l'art et de l'esprit, combien elle sait avec goût s'assimiler, pour son bien et le nôtre, la leçon des observations et des lectures, des œuvres de maîtres et des paysages choisis.

Peut-être, à la haute sincérité qui anime les nombreuses lettres, citées ici, du jeune converti se mêle-t-il un accent d'exclusivisme en faveur de sa chère vie monacale, accent dont il convient de louer la haute inspiration, sans prendre à la lettre quelques traits du reste assez fréquents dans les premières impressions d'un novice cloîtré.

Hâtons-nous de noter, par contre, et de souligner quelle influence conquérante émane de ces pages sur qui s'étend, victorieuse, l'ombre aimée de la Croix.

A cette ombre lumineuse l'oblat, dont la santé laissait depuis longtemps à désirer, s'endort très doucement, dans le cadre et avec autour de lui le chœur des oraisons cisterciennes, que son âme avait souhaitées.

Quant au biographe, assurer qu'il fut diligent, impartial, pénétrant, sans qu'il se soit défendu, certes, d'être par le sujet même amicalement édifié, ce sera, tout juste et à peine, dire le bien qu'a fait et fera partout, avec aisance, élévation et mesure, son livre édifiant et attrayant.

LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

Une Femme de diplomate au Mexique pendant la dramatique période du 8 octobre 1913 au 23 avril 1914, par EDITH O'SHAUGHNESSY ; traduction de E. ALTIAR. Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16 de II-344 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le volume dont on vient de lire le titre n'est pas tant un livre de voyage qu'un livre d'histoire ou plutôt encore un recueil de notes

relatives à l'histoire des relations du Mexique et des États-Unis. Son auteur est une femme qui, au jour le jour, écrivait à sa mère et la tenait au courant des moindres faits susceptibles de l'intéresser, lui communiquait ses impressions propres, afin de la faire, le plus possible, vivre de sa vie. Le plus souvent, une correspondance de ce genre n'a d'intérêt (ou plutôt semble n'en avoir) que pour celle à qui elle est adressée ; parfois, elle peut, au contraire, intéresser tout le monde, par suite des événements qu'elle relate et des personnages dont elle parle. Tel est le cas pour les lettres que vient de traduire Mme Altiar. Elles ont été écrites de l'ambassade américaine à Mexico, en un temps particulièrement grave, par la femme du diplomate qui dut, après de longues semaines d'efforts pour établir une entente entre le gouvernement de Victoriano Huerta et les hommes d'État de la Maison Blanche, quitter la capitale du Mexique et se retirer à bord d'un des bâtiments américains mouillés devant la Vera-Cruz. On devine, par là même, quel intérêt elles présentent, et que de choses elles peuvent raconter, comme aussi que de choses elles peuvent taire ; de toutes les manières elles sont instructives. Elles méritent donc d'être lues. Elles représentent Huerta comme un personnage sympathique et vraiment capable ; mais plus encore que pour lui, elles inspirent une pitié profonde pour le Mexique, naguère si florissant, et aujourd'hui... tel que le dépeint Mme Edith O'Shaughnessy. « Ses industries sont mortes, dit-elle, ses terres restent incultes, ses enfants vivent en exil ou meurent de faim dans ce *grenier du monde.* » Rien de plus exact ; tel est le résultat de la guerre et aussi de l'intervention américaine..... Des descriptions de Mexico et de ses environs, comme de la route entre la Vera-Cruz et la capitale, des croquis pittoresques, des scènes de mœurs, ajoutent à l'agrément de ce livre, que l'on ne peut fermer sans se demander pourquoi le gouvernement américain a suivi, à l'égard du Mexique, la politique dont les lettres de Mme O'Shaughnessy montrent les lamentables résultats.

HENRI FROIDEVAUX.

Du Théâtre à l'Évangile. Les Étapes d'une conversion (1850-1917), par JOSEPH ODELIN. Paris, Beauchesne, 1919, in-18 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une figure bien curieuse que celle d'Émile Rochard, cet homme de théâtre revenu tardivement, mais complètement, à la vie chrétienne, qui mettait son réel talent poétique au service de l'Église. Dans cette biographie, dont quelques chapitres paraissent détachés d'un roman de cape et d'épée, les épisodes se succèdent et offrent les plus singuliers contrastes : écolier soumis à la plus rigoureuse discipline, étudiant turbulent, soldat héroïque en 1870, journaliste, directeur du

Châtelet, homme de plaisir et homme d'affaires, plusieurs fois ruiné et toujours rebondissant, il s'était retiré dans son délicieux ermitage du Cannet quand la grâce divine vint le surprendre. En rangeant ses livres, il découvrit un Évangile, acheté à cause des illustrations et longtemps oublié : il le parcourut, le goûta, essaya de le mettre en vers et, en le méditant, en sentit toute la saveur sanctifiante. Il ne restait plus qu'à aller voir le P. Larrivaz, jésuite, ancien missionnaire en Syrie, qui, avant de mourir, eut la joie de faire rentrer au bercail cette brebis qui avait beaucoup erré.

Les anecdotes que le biographe a recueillies de la bouche même de son héros sont contées avec cette verve étincelante que l'excellent Rochard mettait dans ses épanchements amicaux et dont j'ai eu personnellement ma part. On lira par exemple, l'épisode burlesque de son initiation à la franc-maçonnerie, initiation interrompue parce que le récipiendaire ne sut pas garder son sérieux au cours des épreuves saugrenues auxquelles voulaient l'obliger ceux qu'il traitait de « lugubres croque-morts. »

Dans un ordre d'idées plus élevé, on verra les opinions de ce professionnel de la scène sur le théâtre chrétien et le moyen d'en faire un puissant moyen d'apostolat. Nous nous consolerons en pensant que son œuvre est reprise par ses amis et disciples qui tiennent à honneur de la continuer. P. Pisani.

De Taine à Péguy. L'Évolution des Idées dans la France contemporaine, par George Fonsegrive. Paris, Bloud et Gay, 1917, petit in-8 de 349 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est comme le testament d'un grand travailleur intellectuel et d'un ferme chrétien : les dernières lignes de l'Avertissement sont datées du 10 février 1917, et George Fonsegrive mourait huit jours plus tard. Dans ces études, offertes d'abord aux lecteurs du *Correspondant*, il s'est proposé de retracer l'évolution qui s'est produite dans l'intelligence française de 1880 à 1914, et qui, en face du fait religieux, du fait catholique, l'a conduite du dédain et du dénigrement à la réserve, à la déférence, sinon à la sympathie. A présent, la plupart de ceux qui ont l'esprit un peu ouvert sont affranchis de cette tyrannie du scientisme, qui était lourde et générale il y a quelque quarante ans, — sans être pourtant absolument universelle ; et j'aurais aimé que l'on nous rappelât, par exemple, quel langage tint Pasteur, en avril 1882, dans son discours de réception à l'Académie. — De l'heureuse libération qu'il constate, M. George Fonsegrive fait honneur, pour une très grande part, à M. Henri Bergson, « qui, par sa critique aiguë de l'intellectualisme abstrait, fournit à Péguy le pont par où il put s'évader de Taine. » Ce n'est pas que cette philo-

sophie nouvelle, et qui d'ailleurs n'est pas achevée, soit présentée comme irréprochable ; mais un historien du mouvement des idées doit signaler son influence à l'origine de plusieurs conversions. Et cette philosophie-là est résumée, avec une sympathie bien compréhensive, ainsi d'ailleurs que les idées d'Émile Boutroux, de Maurice Blondel, d'Édouard Le Roy, du P. Laberthonnière. Ferdinand Brunetière, Melchior de Vogüé, Paul Bourget sont très bien traités aussi, et nombre d'autres encore. De ce nombre n'est pas M. Charles Maurras, qui sans doute n'avait pas ménagé, de son vivant, l'auteur de *Catholicisme et Démocratie*, mais qui, généreusement, sa tombe ouverte, a rendu justice à sa vigoureuse intelligence, et à ce qui doit subsister d'excellent de son œuvre étendue. Ce dernier livre, bien distribué malgré l'abondance des matières, et muni d'un utile Index alphabétique, restera l'un de ses meilleurs, ne trahissant nulle lassitude, nul fléchissement, riche en pensées justes vivement exprimées et bienfaisantes à retenir. BARON ANGOT DES ROTOURS.

Treinta años de mi vida, por E. GÓMEZ CARRILLO. Libro 2º : *En plena Bohemia*. Madrid, Sociedad española de libreria. 1919, in-16 de 253 p., avec portrait. — Prix : 4 fr.

El Libro de las mujeres, por E. GÓMEZ CARRILLO. Tomo I de las *Obras completas*. Madrid, editorial « Mundo latino », [1919], in-16 de 309 p. — Prix : 4 fr.

— Le second livre du roman de sa vie que M. Gómez Carrillo met entre les mains du public n'est pas moins intéressant que le premier, non seulement par le récit tour à tour amusant, émouvant et tragique de ses aventures, non seulement par la connaissance où il nous fait entrer plus profondément de l'esprit et du cœur du grand écrivain, mais aussi par le tableau pittoresque et vivant qu'il nous offre du Paris littéraire d'il y a une trentaine d'années, de tout un coin du moins de ce Paris littéraire.

En venant à Paris pour y poursuivre ses études grâce à la bourse que lui avait assurée la générosité du Président du Guatemala, ce que cherchait le jeune écrivain, ce qu'il rêvait de voir, c'était la bohême parisienne, telle qu'il avait appris à la connaître dans le livre célèbre de Murger. Et sa déception fut grande d'abord, en tombant dans le milieu studieux, sévère, un peu guindé de ses compatriotes, de trouver un Paris bien différent de celui qu'il s'était forgé dans son imagination. Mais quelle joie aussi quand une jeune modiste du Louvre, fiancée d'un médecin de ses amis, et tout entichée de littérature, l'introduisit auprès du roi de la bohême, le vieux Verlaine ; puis quand il put fréquenter la jeunesse littéraire de l'époque, les Moréas, les Gourmont et tant d'autres destinés à une renommée plus ou

moins éclatante. Et ce fut là le principal objet de ses « études » ; mais il ne perdit pas son temps ; ce n'est pas seulement les décadents et les symbolistes d'ailleurs dont les œuvres occupaient ses heures de lecture ; ses amis lui enseignèrent aussi nos vieux maîtres, par exemple Racine.

Et comme, en se mêlant de plus ou moins près à tout le mouvement littéraire, il a su observer les gens qui l'entouraient ! Comme il a su déployer dans cette observation ses remarquables facultés psychologiques ! Et les pages de son livre sont toutes remplies de détails pittoresques, d'anecdotes piquantes, de portraits vivants de tous ces hommes de lettres qu'il admirait souvent, qu'il aimait parfois, qui toujours intéressaient sa curiosité ; avec Verlaine, Moréas et Remy de Gourmont, voici Théophile Gautier, voici Leconte de Lisle, voici Stuart Merrill, voici Oscar Wilde, voici même Renan, qui lui faisait l'effet, en confirmant les sentences portées par la science, de se laver les mains, comme Pilate, mais avait toujours l'air de se les laver dans l'eau bénite.

Et comme il s'est laissé prendre au charme de Paris ! Quel désespoir pour lui quand la volonté du Président l'obligea de le quitter pour aller en Espagne ! Cet éloignement lui pesa comme un exil. Et depuis lors Paris n'a cessé d'exercer sur lui son attirance mystérieuse. « Pour nous tous qui le connaissons dans toute sa douceur et qui l'aimons dans toute sa splendeur, Paris est plus qu'un nid, plus qu'un lieu de refuge : c'est un sanctuaire, c'est la source miraculeuse des nobles inspirations, c'est la cité sainte du monde moderne, » dit-il. Et il ajoute que son œuvre entière est « en quelque façon, un hymne, en apparence frivole, mais au fond plein d'une foi grave, à la gloire, à la beauté et aux vertus de Paris. » Et il y a dans son livre, sur certains aspects de Paris, des pages d'un charme prenant, d'un charme qu'elles doivent peut-être à ce qu'elles mêlent de sa personne à la réalité. Car, je l'ai dit déjà, l'une des caractéristiques du talent du maître, c'est d'être très personnel, d'imprégner les objets dont il parle, de son imagination, de son cœur, de son âme.

— Paris tient une place, et une large place, dans ce *Livre des femmes* dont M. Gómez Carrillo nous donne une nouvelle édition, assez profondément remaniée dans sa composition et jusque dans son ordonnance, comme tome Ier de ses Œuvres complètes. Les danseuses dont il parle, les actrices qui l'occupent, si elles ne sont pas toutes parisiennes, c'est à Paris pour la plupart qu'il les a vues et étudiées : et ce sont encore des Parisiennes en chair et en os ou des Parisiennes « de rêve » qu'il nous présente d'après Willette, Hellen, Bac, Steinlen, Becque, Zola et Mme Colette Yver ; et c'est encore à Paris que nous ramène ce « monstre adorable » que fut Mme Steinheil.

L'auteur nous dit lui-même que, sans prétendre avoir percé « le mystère des femmes », il croit du moins avoir surpris « quelque chose de leur rythme grave et de leurs profondes grâces voluptueuses. » Et en effet ce qu'il nous présente ici de la femme c'est surtout le charme physique, l'attirance sensuelle et aussi, dans une certaine mesure, la vie sentimentale. Mais ce n'est pas uniquement cela. Dans les esquisses qu'il nous donne de Rachel Meller, de Loïe Fuller, de Réjane, de Suzanne Després, de la Duse, de Cécile Sorel, et de tant d'autres, il sait marquer les traits qui distinguent leurs physionomies morales. Et ce n'est pas seulement la physiologie de la femme, comme on disait Il y a quelques dizaines d'années, mais sa psychologie dont on trouvera bien des traits épars dans ce volume. Le livre, le lecteur s'en doute peut-être déjà, n'est pas écrit au point de vue de la morale chrétienne ; et de ce point de vue nous aurions plus d'une réserve à faire sur son contenu ; il ne manque point cependant d'observations dont le moraliste pourra faire son profit.

On pourra être tenté de voir dans ce livre une œuvre de pur dilettantisme. Je ne le crois pas : M. Gómez Carrillo nous dit qu'il « contient l'essence primordiale de son caractère et de son talent : essence ténue, légère, vaporeuse, dansante, avec un mélange d'ironie, de tendresse, de timidité, d'enthousiasme, de scepticisme. » C'est qu'au fond le grand écrivain est surtout un poète bien qu'il écrive en prose, et poète au sens plein du mot, n'ayant pas seulement du poète l'éclat verbal, la fluidité du langage, l'harmonie des sons, mais aussi la sensibilité, l'impressionabilité, le génie créateur et rêveur : il voit par son imagination, autant que par ses yeux ; ses observations les plus précises, ses dissections les plus rigoureuses s'enveloppent vite de rêve, et la réalité s'idéalise dans son esprit et sous sa plume.

Il nous raconte, dans sa Préface-dédicace, l'histoire d'un philosophe de ses amis qui rêvait d'être directeur de conscience : « Pour confesser les belles pécheresses ? » lui demanda quelqu'un ; — « Oui, répondit-il, les belles pécheresses et les graves philosophes. » Et, en ajoutant que cet ami s'est fait jésuite, M. Gómez Carrillo ajoute qu'il n'ira jamais si loin. Qui sait ? qui sait si, comme d'autres, il ne se sentira pas mystérieusement appelé par l'âme si poétique et si tendre de saint François ? et si, après avoir laissé sentir, comme dans tel passage de ce volume, l'*amarum aliquid* qui surgit du sein des voluptés mondaines, il ne chantera pas la joie, la joie pure et durable qui pour le croyant surgit du sein des douleurs les plus vives et des chagrins les plus amers ? et s'il ne verra pas alors quel abîme insondable sépare la charité dont est embrasée pour le Créateur une sainte Thérèse, des amours mesquins, si vifs et si ardents qu'ils soient, que peut inspirer une créature ?

E.-G. Ledos.

BULLETIN

La Royauté du Christ, la vocation de la France et le drapeau du Sacré-Cœur, par Edouard Poulain. Nantes, impr. « Unio », 1919, in-16 de 103 p. — Prix : 2 fr.

Tout n'est pas à dédaigner dans cette brochure. Outre les intentions, qui sont excellentes, certains principes et certains faits historiques y sont exposés fort opportunément. Tout n'est pas non plus à louer. L'auteur est de ceux qui comptent sur un miracle pour restaurer la monarchie en France, par laquelle seule sera établie la royauté du Christ, manifestée par le drapeau du Sacré-Cœur. Il croit que ces événements sont tout proches : « dès 1920 », augure-t-il, nous en serons les heureux témoins. Il ne sait pas qui sera roi de France, mais il sait que ce ne sera pas le duc d'Orléans. « Du reste les trois rois du XIXe siècle furent trois usurpateurs de la couronne. »

Ces belles choses sont dites dans une langue insuffisamment familiarisée avec la grammaire et la littérature françaises, et d'un ton âpre, cassant, acerbe, méprisant, peu fait pour provoquer la sympathie.

Ch. Landry.

Rondes enfantines et quêtes saisonnières. Les Liturgies populaires, par P. Saintyves. Paris, édition du Livre mensuel, 1919, in-12 de 227 p. — Prix : 5 fr.

Édité avec goût, ce petit volume n'indique certaines des sources auxquelles l'auteur a puisé que dans le cours du récit, et nullement dans les formes exigées par un ouvrage d'allure scientifique. Il intéressera quand même les spécialistes qui trouveront là quelques glanes utiles. Mais il nous paraît que M. P. Saintyves, par une succession de scènes rapides et vivantes, a voulu s'adresser surtout au grand public. Nous reconnaissons volontiers qu'il a réussi. L'ouvrage est divisé en sept chapitres : I. Les Rondes enfantines ont-elles une origine rituelle ? — II. L'Incantation doit se marier à la danse pour en déterminer à la fois le sens et l'action. — III. Les Temps sacrés et spécialement de l'ouverture de l'année. Les Chants de Noël. — IV. Les Libertés de décembre et la Fête des Rois. — V. Le Nouvel An. Les Souhaits et les étrennes. — VI. La Nouvelle Année au pays des Nixes. — VII. L'Aguilaneuf et les biens de la terre.

Pourquoi cette attachante contribution au folk-lore est-elle privée de toute espèce de table, même d'une simple table des chapitres ?

E.-A. Chapuis.

Époque de l'apostolat de Saint-Saturnin à Toulouse et des premiers prédicateurs de la foi dans les Gaules, etc., par P. Fr. Avranches, Imprimerie de l'Avranchin, 1914, in 8 de 103 p.

Cette brochure porte la date de 1914 ; en la lisant, on a l'impression que le ton des polémiques s'est sensiblement modifié depuis le temps où les journaux « bien pensants » inséraient avec complaisance des « lettres ouvertes » dans lesquelles les écrivains pourvus d'un mauvais caractère disaient des vérités aigre-douces à ceux qui ne pensaient pas tout à fait comme eux.

En faisant remonter à 1914 l'origine de cette discussion, je ne suis pas exact : le mémoire qui fait la base de la thèse de M. P. Fr., a été présenté, si mes souvenirs sont fidèles, au second congrès international des catholiques, en 1891 ; Mgr d'Hulst, après avoir pris l'avis du P. De Smedt, ne l'avait pas accepté. L'auteur a interjeté appel de cette décision, mettant

en cause Mgr Duchesne et les RR. PP. bollandistes, qui n'ont pas jugé utile de répondre..... et les choses en sont là sans qu'il y ait à supposer que le monologue de l'auteur soit achevé. P. Pisani.

L'École primaire et les Leçons de la guerre, par Émile Bugnon. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger Levrault, 1919, in-12 de 63 p. — Prix : 1 fr. 75.

Cette brochure se présente avec une Préface de M. Gabriel Séailles et une lettre de Mgr Ginisty. L'auteur est inspecteur primaire à Saint-Mihiel. Qu'il ait sollicité d'un évêque une lettre, en même temps qu'une Introduction d'un professeur de Sorbonne, c'est l'indice d'un progrès que chacun appréciera. Le vœu qu'il exprime, c'est que l'école soit davantage mêlée à la vie de tous, et qu'elle prépare mieux les enfants à la vie qui sera la leur. Les mesures qu'il préconise pour assurer ce résultat sont louables. On notera qu'il insiste sur la nécessité de la coopération active des parents dans les conseils : ce qui nous change du temps très lointain — c'était avant la guerre — où les parents étaient obligés d'engager procès sur procès pour faire reconnaître leur droit de veiller sur les livres classiques. Qu'il reste après cela des lacunes, c'était presque fatal, et Mgr Ginisty le remarque ; mais l'esprit général inspire confiance. Ch. Landry.

Jeanne d'Arc, par Philippe d'Estailleur-Chanteraine. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue nationale ». 1919, in-8 de xiv-52 p., illustré par Walter-André. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur de cet opuscule sur Jeanne d'Arc a été sollicité de l'écrire par plusieurs de ses amis anglais et américains. Il s'est acquitté de sa tâche avec conscience. Il a placé à la fin de chaque chapitre une note indiquant les sources où il a puisé et à la fin de l'ouvrage une liste de quelques-uns de ses prédécesseurs qu'il juge bons à consulter. Ce court écrit pourra contribuer à répandre en Angleterre et en Amérique la renommée de l'héroïque vierge. Il ne sera pas inutile en France. M. S.

Clemenceau, par André Maurel. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue nationale, » 1919, in-12 de 71 p., avec un portrait. — Prix : 1 fr. 50.

Ce qu'a voulu peindre dans cet opuscule M. André Maurel, admirateur et ami de Clemenceau, « c'est l'homme intime avec ses qualités et ses défauts de nature dont la familiarité peut aider à comprendre l'homme public, nous donner la raison de son ascendant, nous expliquer sa conception politique dans ses réalisations passées et prochaines, nous faire pénétrer, en un mot, dans son esprit et son cœur pour éclairer notre jugement sur ses actes. » L'auteur est bien informé et intelligent. C'est un panégyrique que sa plume nous donne, mais en même temps un portrait. L'ouvrage est intéressant, d'un style vif et animé, mais trop saccadé et parfois obscur et incorrect. M. S.

Les Maréchaux de France à l'Académie, par le baron Gabriel d'Orgeval. Paris, de Boccard, 1919, in-16 de 96 p. et 8 planches. — Prix : 3 fr.

M. Gabriel d'Orgeval a entrepris d'importants travaux sur l'histoire du maréchalat. Deux élections récentes lui ont donné l'idée d'en détacher un petit volume ayant pour sujet *les Maréchaux de France à l'Académie*, dans lequel il aurait occasion de faire entrer des détails intéressants pour

l'histoire des lettres et l'histoire des mœurs. L'ouvrage est ainsi partagé : Chapitre I. L'Académie sous Louis XIV et la Régence. II. L'Académie et les Encyclopédistes. III. Le Triomphe des Philosophes. — Conclusion. Le Maréchalat et l'Académie. M. d'Orgeval y montre beaucoup d'érudition et de goût et un style très agréable. L'exposé est accompagné de huit planches hors texte. Ce sont les portraits des maréchaux académiens, savoir : le maréchal de Villars, le maréchal d'Estrées, le maréchal de Richelieu, le maréchal de Belle-Isle, le maréchal de Duras, le maréchal de Beauvau, le maréchal Joffre, le maréchal Foch. L'ouvrage est dédié à ces deux derniers. M. S.

L'Heure du sang (*élite et vocation*), par le R. P. Albert Bessières. Paris, de Gigord, et Toulouse, Apostolat de la prière, 1919, petit in-8 de 87 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans un drame qui commence à l'École normale et s'achève sur le champ de bataille, l'auteur nous montre comment la vocation ecclésiastique naît dans un cœur d'élite, comment elle s'y développe, comment elle lutte contre les affections les plus chères et les préjugés les plus tenaces, quelles générosités elle provoque, comment elle triomphe dans le sacrifice... L'émotion intense qui se dégage de ce drame montrera mieux peut-être que beaucoup de discours la beauté et la nécessité du ministère sacerdotal. Puisse ce langage être entendu des jeunes hommes qui savent ce que c'est que se dévouer, et aussi des autres chrétiens, trop oublieux en général de leurs devoirs en cette question, trop indifférents à la pauvreté lamentable de leurs prêtres ! Ch. Landry.

Ames en prison, par Louis Arnould. 10e édition. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1919, in-12 de xii-232 p. — Prix : 4 fr.

Voici une nouvelle édition d'un livre que la technicité de son sujet semblait réserver à quelques spécialistes, et que le talent de son auteur a mené jusqu'au grand public. Bonne œuvre, de tous points, puisqu'elle révèle à tous ces merveilles de la patience chrétienne, pour ne pas dire ces miracles qui libèrent des âmes enfermées dans la surdité, le mutisme, et la cécité. Que de choses dans ce volume ! Et pourtant cette dixième édition a un grand mérite : au lieu d'être, suivant la formule des réclames, « considérablement augmentée, » celle-ci est « réduite, » malgré les apports nouveaux de la guerre. On la sent partout, la guerre, même dans ces asiles de paix religieuse, ou dans leurs historiens. Ce livre est dédié par l'auteur à la mémoire de son fils André, « tombé pour la France et pour Dieu, » sur le Piave. Tout un chapitre inédit est consacré à la description de la maison de Larnay, tansformée en asile pour les soldats assourdis par leurs blessures, tandis que le petit peuple des jeunes ouvrières aveugles travaille gaîment pour les poilus. — Quand on ferme ce livre poignant, qui a été écrit par un penseur, et qui fait penser, on songe à bien d'autres âmes qui ne se doutent même pas qu'elles sont en prison, elles aussi, emprisonnées dans l'ignorance de la vérité, dans la haine pour leurs frères, fermées par une propagande impie à ce qui est générosité, amour, lumière. Ces âmes-là, qui les délivrera ? Maurice Souriau.

Remarques, par André Suarès. V-XI. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue française », 1917-1918, 7 fasc., in-16 de chacun 42 p. — Prix : 14 fr.

L'esprit aigu de M. Suarès s'exerce avec continuité sur les événements

qui l'entourent. Il ne s'agit point des seuls événements du dehors, mais des élaborations subtiles d'une pensée plutôt rare. Est-ce à dire qu'il s'agisse, dès lors, toujours, d'une pensée juste ? Il sera permis de la trouver, tout de suite, au moins paradoxale.

Qu'il traite de politique, de philosophie, de religion, d'histoire, de littérature, M. Suarès ne s'embarrasse de rien, et, jouant l'aisance d'un ironiste, mais d'un ironiste qui s'irrite quelquefois, il exécute son monde avec un entrain désabusé ou farouche. C'est en littérature probablement que M. Suarès est le mieux informé. Véritablement il a ici sur Verlaine des notations fort justes. On les lit avec goût, tandis qu'on n'essaie pas de prendre au sérieux *Mon entretien avec le Pape*. Tous les ragots d'une hostilité que le temps, les documents, les faits ont révélée décidément inintelligente, circulent dans ces invectives cauteleuses, où il est grand dommage de voir une plume alerte et un esprit vif s'égarer dans la fantaisie et se complaire dans l'irrévérence. Le plus singulier est que cela est dit sérieusement.

L'art chrétien séduit M. Suarès, parce que c'est de l'art et bien qu'il soit chrétien. Il est curieux de noter à quel point certains aspects de la religion occupent M. Suarès. Il ne semble pas que ce soit par un attrait des plus élevés et il a même des *remarques* plus que déplacées. Mais qui dira le fond d'une inquiétude s'exprimant avec humeur ou bravade ?

En somme la caractéristique du talent de M. Suarès pourrait bien être le goût excessif et permanent du paradoxe. Aussi n'est-il point gêné pour dire son mot sur Kant, à propos de la guerre allemande. Selon lui, l'auteur des *Critiques* ne serait pour rien dans l'orientation d'une pensée germanique, ayant abouti dans la pratique aux excès calculés du militarisme prussien. Ce ne serait pas ce dissolvant théoricien du relativisme et du subjectivisme qui aurait frayé la voie aux émissaires sans scrupule de la *Kultur*. Nous voulons bien que Hegel soit autrement et plus responsable, mais, en souscrivant à la reconnaissance du fait, admis par M. Suarès, que l'idéalisme de Kant dérive, en ayant l'air de tout sauver mais en perdant tout, de celui de Descartes, nous n'aurons pas relevé ni loué le prestige éducateur du philosophe allemand, et nous ne serons pas surtout parvenus à trouver, avec M. Suarès, que Joseph de Maistre, adversaire, paraît-il, du droit humain, est le plus Prussien des deux.

Chacun des fascicules contient, à la fin, un poème. Ce poème est toujours de forme très libre, assez périmée, et les idées, qui sont souvent poétiques, y sont plutôt diffuses. La prose de M. Suarès vaut mieux. On y retrouve un Anatole France, qui se piquerait d'être doctrinaire ; mais des intuitions parfois très originales n'empêchent pas que l'usage habituel du paradoxe ne sente un peu le procédé. La phobie de la banalité devient, à la longue, banale.

THÉRON DE MONTAUGÉ.

Conférences de la « Revue des jeunes. » L'Utilisation de la victoire. — I. *Le Programme d'une Revue catholique moderne*, par l'abbé SERTILLANGES. — II. *L'Héritage des jeunes*, par VICTOR BUCAILLE. — III. *Les Sources de la pensée catholique*, par le R. P. GILLET. — IV. *L'Esprit nouveau dans les lettres françaises*, par ROBERT VALLERY-RADOT. — V. *Les Nouvelles Directions de l'art chrétien*, par MAURICE DENIS. — VI. *Notre Mission sociale*, par HENRI JOLY. — VII. *L'Activité féminine de demain*, par Mlle LÉONTINE ZANTA — VIII. *Organisation industrielle et organisation sociale*, par CHARLES NICAISE. — IX. *L'Ordre dans la cité*, par RENÉ SALOMÉ. — X. *La Société chrétienne des nations*, par Mgr SIMON DEPLOIGE. Paris, « Revue des jeunes », 1919, 10 brochures in-16, ensemble de 292 p. — Prix de chacune : 0 fr. 50.

Ces dix conférences, données de janvier à mars 1919, ne sont point seu-

lement reliées par une pagination continue : elles sont toutes inspirées par le même souci de se placer à l'avant-garde des bons ouvriers de la renaissance française. — Ce n'est pas dire que leurs auteurs soient des esprits tous coulés dans le même moule, enfermés dans la même petite chapelle. Le R. P. Sertillanges, dans la réunion inaugurale que présidait S. E. le cardinal Amette, a pris soin au contraire d'accuser ce caractère excellent de la *Revue des jeunes* qu'elle accepte et appelle la collaboration des catholiques de toutes nuances, mais des catholiques bon teint, si l'on me permet cette expression ; et ceux-ci abordent les problèmes actuels avec d'autant plus de franchise et de liberté qu'ils sont plus assurés des vérités immuables. — Dans la conférence de M. Victor Bucaille, que présidait M. Denys Cochin, le souci apparaît très vif d'harmoniser les diverses parties de l'héritage que les jeunes ont reçu, de n'en répudier aucun bon élément. On souhaite que de l'expérience de leurs aînés ils aient appris à moins mêler la religion et la politique. — Sous la présidence de Mgr du Vauroux, c'est un croquis expressif de la philosophie thomiste qu'a présenté le R. P. Gillet, indiquant pourquoi et en quoi elle peut aujourd'hui être considérée comme très actuelle, profondément réaliste, mais ne limitant pas le réel au sensible. — Au terme de la conférence de M. Robert Vallery-Radot, M. Maurice Barrès en a justement loué la plénitude : c'est que, dans la littérature telle que l'entend le poète de *l'Eau du puits* et de *Grains de myrrhe*, le romancier de *l'Homme de désir* et de *l'Homme de douleur*, l'âme se donne tout entière, adhérant à la vérité totale, qui est aussi cette poésie vraie, dont l'humanité a soif. — M. Maurice Denis estime, comme le président de sa conférence, M. Henry Cochin, que dans la maison de Dieu, encore plus qu'ailleurs, la laideur est intolérable. Comment l'épargner à nos églises, aux pauvres comme aux riches, on l'apprendra de ce peintre si attachant, qui n'enseigne pas en discours seulement que l'artiste chrétien doit nous donner un art vivant en parlant le langage de son cœur. — Mgr Gibier présidait la réunion dans laquelle M. Henri Joly a tracé de notre mission sociale un programme vaste, mais non pas vague, sachant concilier les droits des individualités et ceux de la foule, insistant sur le rôle primordial de la famille, dont la restauration importe avant tout. — M. Jean Lerolle a salué en Mlle Zanta la première Française pourvue du diplôme de docteur en philosophie, et celle-ci a éloquemment convié ses sœurs au travail, sous des formes variées. Parmi les utiles et belles tâches qu'elle leur propose, signalons celle de restauratrices de la vie rurale, et celle des pacificatrices que seraient les surintendantes d'usines. — M Charles Nicaise, que M. Robert Pinot a justement présenté comme un des meilleurs représentants de l'élite patronale, n'a que trop raison d'observer que la victoire nous apporte des vertualités à réaliser, et non des richesses toutes faites. Mais ce n'est pas un découragé, un timide, un routinier. Il demande beaucoup, et il fait large confiance, aux ouvriers, comme aux chefs, pour la formation desquels il esquisse un plan d'enseignement humano-technique. — Ce n'est point par l'étatisme oppresseur que M. René Salomé entend assurer l'ordre dans la cité ; c'est par la discipline, intelligemment acceptée, des réalités familiales et corporatives, c'est par la coopération des meilleurs, qui doit être particulièrement active en un temps où, comme l'a indiqué M. Paul Bourget, les révolutionnaires voient dans le cataclysme mondial une occasion de jeter à bas l'édifice séculaire de la civilisation. — M. Henry Carton de Wiart a présidé la dernière séance, celle où l'éminent président de l'Institut supérieur de philo-

sophie à l'Université de Louvain, Mgr Deploige, a parlé en sage et en catholique de la Société des nations. Si ingénieusement que l'on tente de la construire, elle ne lui inspire pas pleine confiance. Il estime que l'édifice international aurait plus de chances de tenir en s'appuyant sur le roc solide des traditions chrétiennes.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le Dr Émile-Marie-Théophile GALTIER-BOISSIÈRE vient de mourir à 62 ans, le 20 septembre, à Barbizon. Né à Paris, en 1857, il dirigea ses études vers les sciences médicales. Élève remarquable, il passa brillamment sa thèse : *Des Manifestations de la syphilis sur la voûte du crâne* (Paris, 1857, in-4) et fut reçu docteur de la Faculté de Paris. Interne des hôpitaux, il obtint une médaille de bronze. Le Dr Galtier-Boissière était directeur du *Larousse médical*. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : *Des Moyens de se préserver de toutes les maladies épidémiques, contagieuses ou parasitaires, suivis des mesures à prendre contre les empoisonnements, les asphyxies et les piqûres venimeuses* (Paris, 1886, in-18) ; — *Notions élémentaires d'hygiène pratique, suivies d'un appendice contenant tous les renseignements utiles à consulter par les familles* (Paris, 1896, in-18) ; — *L'Enseignement de l'antialcoolisme* (Paris, 1897, in-18) ; — *Cycliste et bicyclette, guide pratique du cycliste amateur* (Paris, 1898, in-16) ; — *Tableau de secours immédiats aux blessés et aux malades avant l'arrivée du médecin* (Paris, 1901, in-16) ; — *Dictionnaire illustré de médecine usuelle* (Paris, 1902, in-8) ; — *Revue d'hygiène et d'éducation de la première enfance, guide de la mère* (Paris, 1903-1905, 2 vol. in-4) ; — *Pour soigner les maladies vénériennes, sexuelles, urinaires* (Paris, 1905, in-18) ; — *La Femme, conformation, fonctions, maladies et hygiène spéciales* (Paris, 1905, gr. in-8) ; — *Pour préserver des maladies vénériennes* (Paris, 1906, in-16) ; — *Pour élever les nourrissons* (Paris, 1907, in-16) ; — *L'Homme : anatomie* (Paris, 1908, in-fol.) ; — *Préservation des nourrissons* (Melun, 1908, in-16) ; — *Les Maladies de poitrine* (Paris, 1910, in-16) ; — *Les Étapes de la préservation de la variole* (Paris, 1910, in-8).

— M. Jean-Thomas-Édouard JULLIEN est mort à Ville-d'Avray, le 4 septembre. Né à Lyon, le 4 décembre 1854, il fit ses études au lycée de Lyon, entra ensuite à l'École des hautes études, puis se livra tout entier à l'art dramatique et fut un des premiers auteurs que révéla le grand acteur Antoine du Théâtre libre dans *la Sérénade* (1887), *l'Échéance*, *le Maître* (1890). Cette dernière pièce surtout eut un immense succès, et fut aussitôt reprise devant le grand public, aux Nouveautés. L'œuvre maîtresse de M. Jean Jullien est *la Mer* (1892) qui fut représentée pour la première fois à l'Odéon ; parmi ses œuvres si nombreuses on peut encore rappeler les romans : *Trouble-Cœur* (1886) : — *La Vie sans lutte* (1892) : — *Les Petites Comédies* (1898) ; — *Les Récits parisiens* (1900) ; — *Les Uns et les autres* (1907) et les pièces de théâtre : *La Poigne*, pour le Gymnase (1900) ; — *L'Écolière*, pour la Renaissance (1901) ; — *L'Oasis* (1903) ; — *La Mineure* (1904) ; — *Les Plumes de geais*, pour le Théâtre Molière (1906) ; — *Les Voiles* (1907). Les œuvres de M. Jullien ont été publiées en deux volumes sous le titre de : *Théâtre vivant* (1892-1896).

— M. William Samuel LILLY, mort le 29 août, était né à Fifehead, Dorsetshire, le 10 juillet 1840. Il fit de brillantes études à Cambridge, prit ses grades en droit en 1861 et obtint la même année, au concours,

une place dans les services civils des Indes. Il y poursuivit sa carrière et devint en 1869 sous-secrétaire de la présidence de Madras. Sa santé l'obligea dès l'année suivante de rentrer en Angleterre. Il se fit inscrire au barreau, se convertit au catholicisme et devint en 1874 secrétaire de l'Union catholique de Grande-Bretagne. Il joua à ce titre un rôle assez considérable. Outre une active collaboration à divers périodiques (*Quarterly Review*, *Contemporary Review*, *Fortnightly Review*, *Nineteenth century*), il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages sur des sujets historiques, philosophiques et religieux et dont quelques-uns ont eu les honneurs de plusieurs éditions. Nous citerons : *Ancient religion and modern thought* (London, 1884, in-8) ; — *Chapters in European history* (London, 1884, 2 vol. in-8) ; — *A century of revolution* (London, 1889, in-8) ; — *On right and wrong* (London, 1890, in-8) ; — *On Shibboleths* (London, 1891, in-8) ; — *Great enigma* (London, 1892, in-8) ; — *The laws specially affecting catholics*, avec Wallis (London, 1893, in-8) ; — *The Claims of christianity* (London, 1894, in-8) ; — *Four English humorists of the XIXth century* (London, 1895, in-8) ; — *Essays and speeches* (London, 1897, in-8) ; — *A year of life* (London, 1900, in-8) ; — *Renaissance types* (London, 1901, in-8) ; — *India and its problems* (London, 1902, in-8) ; — *Christianity and modern civilization* (London, 1903, in-8) ; — *Studies in religion and literature* (London, 1904, in-8) ; — *First principles in politics* (London, 1907, in-8) ; — *Many mansions, being studies in ancient religions and modern thought* (London, 1907, in-8) ; — *Idola fori* (London, 1910, in-8) ; — *The New France* (London, 1913, in-8).

— Reproduisant une information erronée de journaux quotidiens, nous avons annoncé la mort de M. Jacques Bertillon. C'est le docteur Georges Bertillon, qui est mort ; et nous sommes heureux d'apprendre que l'éminent statisticien est encore plein de santé.

— On annonce encore la mort de MM. : Henry de Brisay, rédacteur au *Journal des Débats*, romancier, duquel on peut citer : *Flamberge au vent* (Paris, 1890, in-18) ; *Le Secret de l'abbé Fauvel* (Paris, 1891, in-18) ; *Trémor aux mains rouges* (Tours, 1901, in-4) ; *Les Contes de l'Épée* (Tours, 1897, in-4) ; *A l'abordage* (Paris, 1897, in-fol.) ; *Goberon, comédie en un acte* (Paris, 1900, in-18) ; *Le Théâtre bleu* (Tours, 1901, in-4), mort en septembre, à 57 ans ; — Brouard, inspecteur honoraire des monuments historiques, qui laisse : *Un coin de Provence : Yères et ses environs* (Orléans, 1906, in-4), mort en septembre ; — Charles Chabault, helléniste des plus distingués, professeur au lycée Saint-Louis, collaborateur de la *Revue de l'enseignement*, du *Temps présent*, de la *Revue idéaliste*, auteur de traductions remarquables, entre autres d'*Electre*, drame de Sophocle (Paris, in-16), mort le 11 septembre) ; — Louis Chevrel, maître de conférences adjoint à la Faculté des sciences de Caen, mort à 70 ans, le 9 septembre ; — Duquesnay, professeur au lycée de Brest, auteur des *Martiniquaises*, poésies (Paris, 1903, in-16), mort en août) ; — Paul Gautier, avocat et poète, auteur de : *Éloge de Gaston-Frédéric Lespiault 1823-1904* (Bordeaux, 1907, in-8) ; *En l'air, scène pour marionnettes*, en 2 tableaux, en vers (Bordeaux, 1909, in-8) ; *Sur la terrasse*, comédie en 1 acte et en vers (Bordeaux, 1912), mort le 7 septembre, à 47 ans ; — Georges de Joly, professeur à l'École des ponts-et-chaussées, mort à Chamonix, le 27 août, à 54 ans ; — Charles Legouge, professeur au lycée Hoche, mort dernièrement ; — Henri Lutz, compositeur de musique, mort à 55 ans, le 10 septembre ; — le chanoine Petey, docteur en théologie, mort en septembre ; — l'abbé Préaubert, professeur à l'Université catholique d'Angers, mort au début de septembre ; — Léon Thi-

HAULT, professeur au lycée de Nancy, mort en septembre ; — J.-P. TROUILLET, fondateur et président du Comité de direction de la *Dépêche coloniale*, vice-président du syndicat de la presse nationale, mort à 64 ans, en septembre ; — le R. P. VILLEDIEU, de la Compagnie de Jésus, prédicateur estimé, mort en septembre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Leonid ANDRIEV, poète russe, mort à 48 ans, en septembre ; — Paul CHOFFAT, géologue de haute valeur, mort à Lisbonne, en juin dernier ; — Mgr Adolphe FRITZEN, auteur d'un travail : *De Cassandri ejusque sociorum studiis irenicis* (1865), qui, après avoir fait l'éducation des enfants du prince Georges de Saxe, fut appelé en 1891 à l'évêché de Strasbourg, où il sut se faire estimer du clergé et des fidèles, démissionnaire à la suite de l'armistice du 11 novembre, 1918, mort en septembre, à l'âge de 81 ans ; — J.-A. DER MOUW, érudit, mathématicien et poète, auteur entre autres ouvrages de : *Kritische Studies over psychisch monisme en nieuw hegelianisme* et de : *Absoluut idealisme*, mort en juin ; — RODRIGUEZ-MENDEZ, physicien, mort à Barcelone, à la fin de septembre ; — Nicolas SOURDI, le plus célèbre des poètes grecs contemporains, si populaire dans les pays de langue hellénique qu'on le désignait couramment sous le nom de « *poète national* », mort en septembre ; — James-William-Helenus TRAIL, savant professeur de botanique à l'Université des sciences de Aberdeen, auteur de nombreux travaux sur la botanique et même sur la zoologie, collaborateur de nombreuses revues scientifiques, mort à 68 ans, à Aberdeen ; — Joseph TRESS, journaliste anglais, qui avait créé 45 journaux dans la Nouvelle-Galles du sud et la Nouvelle-Zélande, mort à Wellington (Nouvelle-Zélande), à 74 ans, le 7 septembre ; — Charles TYTGAT, directeur du *Vingtième Siècle*, de Bruxelles, mort le 4 septembre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — Le 5 septembre, M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre du ministre des affaires étrangères transmettant à la Compagnie un manuscrit de 84 pages recueilli en Algérie, qui contient des proverbes arabes. Le ministre désire que l'Académie favorise la publication de ce manuscrit qui intéresse la dialectologie de l'Hedjaz. — M. Cagnat lit une note de M. Louis Châtelain concernant le texte d'une inscription gravée sur un autel en pierre calcaire élevé à l'entrée de Volubilis (Maroc) le long de la route conduisant de cette ville à Tanger. — M. Alexandre de Laborde lit un mémoire sur la « librairie » d'Anne de Polignac qui, dans le château en Angoumois où elle reçut Charles-Quint, avait réuni une admirable collection de miniatures et de manuscrits précieux. — Le 12, M. Merlin communique et commente le texte d'une longue inscription récemment découverte par le Service des antiquités de la Tunisie dans les ruines de l'ancienne ville de Thuburbo Masus, laquelle donne en grand détail le *Cursus honorum* de C. Vettius Sabinianus, proconsul d'Afrique à la fin du second siècle de notre ère. — M. J. Reinach donne lecture d'un mémoire intitulé : *La Bossue d'Assise*, qui se rapporte à la conversion de saint François. — Le 19, M. le Dr Carton étudie plusieurs questions d'archéologie tunisienne : construction souterraine sur le littoral carthaginois remplie de riches débris ; entrée des grands thermes publics de Bulla Regia, récemment dégagée ; bel escalier flanqué de jolies bases supportées par un stylobate orné de sculptures soignées, mis au jour aux abords d'une nécropole. — M. Chabot propose une nouvelle interprétation d'une inscription grecque de Palmyre relative à la reconstruction d'une partie du grand portique en l'an 327 après J.-C. — MM. Alfred Croiset, Clermont-Ganneau et Girard présentent quelques obser-

vations. — Le 26, M. Omont signale la récente mise en vente à Londres d'une lettre autographe du roi de France Charles V à Gilles Malet, son bibliothécaire, et il fait connaître les motifs pour lesquels il suspecte l'authenticité de cette lettre. — M. Th. Homolle donne lecture d'une étude sur la frise du Trésor des Athéniens. — De la part de M. Carcopino, professeur à la Faculté d'Alger, M. Cagnat communique à l'Académie une table de mesures romaines, découverte aux environs de Sétif. On y lit, au-dessous des creux ménagés dans la pierre, qui contenait jadis des mesures de métal, le nom de ces mesures et celui des magistrats qui les avaient fait exécuter pour la ville où elles étaient exposées. — MM. Salomon Reinach, Pottier, Clermont-Ganneau présentent quelques observations sur cette communication.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 septembre, M. Eugène Cavaignac lit une communication intitulée : *La Population de l'Espagne au* XVI*e siècle.* Il en résulte que cette population, vers l'année 1515, devait être de 10 ou 12 millions d'âmes. — Le 12, M. Arthur Chuquet donne lecture d'une étude appuyée sur de nombreux documents, où il montre que « le vieux Dieu allemand » n'est pas une création de Guillaume II : on trouve les première traces de cette monstrueuse conception d'une divinité sanguinaire et impitoyable dans les lointaines origines de la théogonie germanique. Les poètes allemands, et Arndt particulièrement, ont continué la tradition et chanté la gloire du « vieux Dieu allemand ». — Le 19, le même M. Arthur Chuquet lit une étude sur *la Vertu allemande* : il examine cette fameuse foi ou bonne foi, *Treue*, que les Allemands ont toujours célébrée comme leur bien propre, et spécialement au XVIII*e* siècle, en 1813, en 1870 et de 1914 à 1918. — Le 26, M. Arthur Chuquet lit un travail relatif au départ de Napoléon de l'Ile d'Elbe, fait que la France et l'Angleterre, avec un peu de vigilance, eussent pu empêcher.

Concours. — En ce temps où les livres atteignent des prix élevés, ce qui provoque des inquiétudes justifiées parmi les intellectuels, la maison Hachette offre des débouchés à tous les écrivains, jeunes, peu ou pas encore connus et aussi, bien entendu, à ceux qui sont déjà célèbres. Dans son périodique illustré et si apprécié : *Les Lectures pour tous*, elle a ouvert deux grands concours de romans, nouvelles et comédies. Le nombre des prix à décerner n'étant pas limité, toutes les œuvres agréées et retenues recevront : 4.000 fr. pour les romans et de 100 à 3.000 fr. pour les nouvelles et comédies. Ces prix comportent la publication des textes dans les *Lectures* et l'édition des romans en volumes. De plus, la direction de l'Odéon se réserve la faculté de représenter les comédies.

Almanach du Bon Français. — Trente ans : c'est un âge honorable pour un almanach qui ne songe qu'à poursuivre sa carrière. C'est l'âge et le cas de l'*Almanach du Bon Français*, édité par la Société bibliographique pour l'année 1920 (Paris, VII*e*, 5, rue Saint-Simon, petit in-18 de 72 p., avec 5 jolies gravures). La « vie chère » a des répercussions sur tout, même sur les almanachs. C'est pourquoi l'*Almanach du Bon Français* pour 1920 coûte 0 fr. 50 l'exemplaire ; 12 fr. les 25, franco, 12 fr. 80 ; 22 fr. 20 les 50, franco, 23 fr. 25 ; le cent, 40 fr., franco, 41 fr. 75 ; le mille, 350 fr., port en sus. On va voir, par la simple indication des principaux articles composant cette publication, qu'elle justifie pleinement son titre : *Fin de la guerre européenne. Novembre 1918-octobre 1919 ; — Un Souvenir sur le maréchal Foch ; — L'Origine française de la famille du cardinal Mercier ; — Jeanne d'Arc et le « Chemin des Dames » ; — En Lorraine et en Alsace. Les Fêtes du*

retour de ces provinces à la France ; — Les Pertes britanniques pendant la guerre ; — La Paix de Versailles (28 juin 1919) ; — Les Jésuites morts pour la France ; — le Rhin allemand ; — Comment mourut la collaboratrice de Miss Cavell ; — Nos Soldats font des fables ; — Le Triomphe (14 juillet 1919) ; — Les Beautés du régime bolchevik ; — La Vie chère. La Loi dite des 8 heures du 23 avril 1919 et ses conséquences ; — Le Petit Prince soldat (ballade) ; — *Association Valentin Haüy, pour le bien des aveugles ; — Histoire d'une famille paysanne pendant la guerre ; — Ruine mondiale. Ce que la guerre a coûté aux Alliés ; — La Consécration de la Basilique de Montmartre ; — Drapeaux allemands pris pendant la guerre ; — Pourquoi les Allemands ont capitulé.*

Autres Almanachs pour 1920. — Signalons l'*Almanach du propagateur des trois « Ave Maria »* (Blois, 14, rue Pierre-de-Blois ; et Paris, Librairie Saint-François, gr. in-8 de 64 p., avec grav. Prix : 0 fr. 55) et *Petit Almanach du propagateur des trois « Ave Maria »* (petit in-16 de 32 p., 0 fr. 25). Ces deux publications méritent d'être recommandées sans réserve. — A Dijon, chez Henri Barbier, rue de la Liberté, nº 11, on trouvera le curieux *Armana de Borgoigne, des félibres et des Barozai* (in-8 de 52 p. Prix : 1 fr. 50) où nous remarquons les articles intitulés : *Origine dialectale du bourguignon*, par M. L. R. et *Les Almanachs bourguignons*, par M. Auguste Gasser ; les linguistes apprécieront certaines pièces en patois. — De Belgique nous arrivent deux très vieux almanachs : *Le Grand Double Almanach de Liège*, presque centenaire et tiré sur papier bleu (Paris et Tournai, Casterman, in-32 de 88, avec grav.) et l'*Almanach pittoresque* (Paris et Tournai, Casterman, in-32 de 240 p. (illustré), qui atteint sa 80e année.

Paris. — Le baron Edmond de Rothschild vient de faire don à l'Institut d'une maison à Londres destinée à accueillir les jeunes gens poursuivant en Angleterre des études artistiques, littéraires, historiques, philologiques, archéologiques ou autres.

— Poursuivant son étude des plaies qui rongent la France, M. Fénelon Gibon, le dévoué secrétaire de la Société générale d'éducation, nous parle de *la Perversion des mœurs et le remède capital : le retour à l'éducation et à la vie chrétiennes* (Paris, l'auteur, 70bis, rue Dutot, s. d., in-16 de XXI-39 p. Prix : 0 fr. 60). Tour à tour il nous apporte des précisions désolantes sur la criminalité croissante des mineurs, le divorce, la perversion par la vue, l'image, le journal, le cabaret, les avortements, infanticides, adultères, outrages à la pudeur. Dans sa courte et substantielle préface, M. le Dr René Le Fur attire courageusement l'attention sur les conséquences individuelles, familiales, et sociales des maladies vénériennes et sur les remèdes d'ordre scientifique social, moral et religieux.

— Bien qu'il n'ait point vu les jours tragiques et glorieux que nous venons de vivre, la mémoire de Déroulède, le grand patriote, dont le cœur n'avait cessé de saigner de la plaie d'Alsace Lorraine, ne saurait se détacher de celle de la Grande Guerre ; et tout ce qui le concerne garde une actualité vivante. Avec son cœur généreux et son âme délicate, il n'était pas possible qu'il ne revînt pas avec simplicité et sincérité à la foi de ses pères, à cette foi catholique qui est et a toujours été l'une des gloires et l'une des forces de la France. Sur sa conversion et sur sa fin chrétienne, on lira — et ceux qui ont lu déjà dans la *Croix* reliront — avec plaisir et intérêt les pages documentées et émues que lui consacre S. G. Mgr Marbeau, sous ce simple titre : *Paul Déroulède* (Paris, 5, rue Bayard, 1919, in-16 de 21 p. et portrait).

— L'article posthume que nous venons de recevoir de M. Emmanuel Cosquin nous fait sentir plus cruellement encore le vide qu'a creusé dans

les études folkloriques la mort de cet érudit éminent, dont les connaissances étaient si vastes, la critique si fine et si sûre, l'exposition si claire et si élégante. Dans ce dernier travail, extrait de la *Revue biblique* de janvier-avril 1919, il étudie *Un épisode d'un évangile syriaque et les contes de l'Inde* (Paris, Gabalda, 1919, in-8 de 26 p.). Il s'agit d'un épisode de l'Évangile apocryphe de l'enfance de Notre-Seigneur, qui ne se trouve que dans les manuscrits syriaques : quand les enfants du pays ont proclamé le petit Jésus leur roi, celui-ci juge un procès entre un homme et un serpent qui récompense par le mal le bien que l'homme croit lui avoir fait. M. Emmanuel Cosquin met en pleine lumière les liens qui rattachent est épisode de l'Évangile apocryphe à deux thèmes des contes orientaux : celui de l'enfant-roi et celui du serpent ingrat. Pouvons-nous espérer que, dans les manuscrits laissés par notre savant ami, des mains pieuses retrouveront d'autres mémoires en état d'être imprimés et qui, comme celui-ci, nous charmeront en nous instruisant ?

— M. Gabriel Maugain, professeur de littératures italienne et française comparées à l'Université de Grenoble, a entrepris, vers la fin de 1916, la publication d'une série de *Chroniques des lettres franco-italiennes*, dont sept fascicules ont paru jusqu'à ce jour ; il ne nous a pas semblé sans intérêt de les signaler et d'en indiquer le contenu à nos lecteurs. — I (décembre 1916). *Échanges littéraires franco-italiens* (Grenoble, imp. Allier, 1916, in-8 de 18 p. ; extrait des *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XXVIII, n° 3, 1916). Analyse d'un certain nombre de publications récentes sur la littérature française dues à des auteurs italiens, et sur la littérature italienne notamment, travaux de Mme Ravà, de Mlle L. et S. Gugenheim, de Mme Rita Calderini de Marchi, de M. P. Trompeo, d'une part, et, d'autre part, de MM. H. Cochin et A. Valentin sur Dante, H. Hauvette sur Boccace, P. Hazard sur Léopardi. — II (avril 1917). *Les Universités italiennes et la Guerre* (Extr. de la *Revue internationale de l'enseignement*, 15 mars-16 avril 1917, p. 94-103). Principalement sur le manifeste publié, en 1915, par l'Association nationale des professeurs d'Universités italiennes, manifeste dont une édition française a été publiée sous le titre : *L'Italie et la Guerre actuelle*. — III (décembre 1917). *La Langue et la littérature françaises en Italie* (Grenoble, impr. Allier, 1918, in-8 de 25 p. ; sans mention d'extrait). Examen de divers travaux parus, ces dernières années, en Italie ; parmi les auteurs dont les publications sont passées en revue, nous citerons M. Tracconaglia, Mlle Clara Cenni, MM. G. Natali, G. del Vecchio, F. Neri, F. Novati, P. Toldo. — IV (juillet-octobre 1918). *Les Professeurs italiens et la Science allemande* (Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, 15 juillet-15 août 1918, et 15 septembre-15 octobre 1918, p. 241-253 et 369-385). M. Maugain s'est proposé, dans ces deux articles, de « recueillir les opinions émises » par un certain nombre « d'Italiens distingués sur les problèmes qui se posent dans leur pays à propos de la *Kultur* ». Les noms les plus fréquemment cités sont ceux de MM. Giovanni Papini, Alfredo Galletti, Ettore Romagnoli, Dante Bertelli, Ezio M. Gray, G. A. Borgese, Ugo Ojetti. On trouvera, dans ces quelques pages, de savoureuses anecdotes. — V (décembre 1918). *Thiers et son Histoire de la République de Florence* (Grenoble impr. Allier, 1918, in-8 de 54 p. ; extrait des *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XXX, n° 2, 1918). Important mémoire, bien documenté, sur ce projet d'une histoire de la république florentine, conçu par Thiers, sans doute vers 1830, et qu'il ne devait définitivement abandonner que bien des années plus tard. M. Maugain a largement traité le sujet, et bien montré le but pratique

que poursuivait l'illustre homme d'État, en se livrant à l'étude de cette démocratie, que son ami Gino Capponi qualifiait de « la plus démocratique des temps anciens et modernes ». En appendice, vingt-cinq lettres de Thiers, dont vingt-deux adressées à Giuseppe Canestrini, — le futur éditeur, avec Abel Desjardins, des *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, — qui rassemblait pour lui, à Florence, les matériaux de son ouvrage. Ces lettres, qui s'échelonnent entre les années 1838 et 1864, sont pour la plupart, tirées des papiers de Canestrini, conservés à la *Biblioteca nazionale* de Florence. — VI (janvier 1919). *L'Entente intellectuelle franco-italienne* (Grenoble, imp. Allier, 1919, in-8 de 26 p. : sans mention d'extrait). Revue de diverses publications récentes pouvant « être considérées comme des instruments propres à faciliter les relations universitaires et scientifiques entre la France et l'Italie ». — VII (février 1919). *La Langue et la littérature italiennes dans les Universités françaises* (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 11 p. ; extrait de l'*Intesa intellettuale*, ann. II, 1919, fasc. 1, Bologna, Zanichelli). De la place faite à l'italien, en France, dans les divers ordres d'enseignement, principalement dans l'enseignement supérieur ; des différents grades et titres universitaires que peuvent rechercher les italianisants français ; de la préparation aux divers examens et concours ; l'œuvre qu'il reste à accomplir. — Sous un titre commun, ces *Chroniques* offrent, on le voit, une grande variété d'intérêt ; souhaitons que M. Maugain en ajoute, à l'avenir, beaucoup d'autres à celles qu'il a jusqu'à présent publiées.

— On ne peut que savoir gré à la librairie Bloud et Gay d'avoir édité, pour ceux qui n'ont pu lire dans la plupart des journaux que des extraits plus ou moins importants, d'abord le magnifique *Discours de réception* [à l'Académie française le 10 avril dernier] *de Monseigneur Baudrillart*, qui n'est que le juste éloge du comte Albert de Mun (in-12 de 64 p. Prix : 1 fr.), puis la *Réponse de M. Marcel Prévost, directeur de l'Académie française, au discours de M. Alfred Baudrillart* (in-12 de 62 p. Prix : 1 fr.)

— A la librairie Attinger : *Mon Ami Pierrot* (in-12 de 40 p. Prix : 1 fr. 50) ; — *Le Songe d'un après-midi d'été* (in-12 de 76 p. Prix : 2 fr. 50) ; — *Variations sur plusieurs thèmes* (in-12 de 20 p. Prix : 1 fr.) ; — *Prométhée* (in-12 de 40 p. Prix : 2 fr.) : tels sont les titres de quatre saynètes anodines que M. Mathias Morhard a écrits pour être représentées par des enfants sur *le Théâtre de Mademoiselle*.

— En juillet 1917, le *Polybiblion* (t. CXL, p. 38) a signalé le volume publié par l'Argus de la Presse intitulé : *Grande Guerre 1914-15-16-17... Nomenclature des journaux, revues, périodiques français paraissant en France et en langue française à l'étranger*. Aujourd'hui, sous le même titre, sauf que les premiers mots : *Grande Guerre*, etc. ont disparu, le dit Argus nous offre une nouvelle édition de ce recueil (Paris, aux bureaux de l'Argus, 37, rue Bergère, faubourg Montmartre, Paris, IXe, 1919-1920, in-8 de 329 p.). La première édition comptait 271 pages ; on voit tout de suite que la présente s'est sensiblement accrue. Nous ne surprendrons personne en constatant que malgré cela cette « nomenclature » n'est pas complète, soit que certains périodiques aient échappé aux investigations de ses rédacteurs, soit qu'ils aient paru au cours de l'impression du volume. Ils trouveront, sous ce rapport, dans la partie technique du *Polybiblion*, notamment, quelques renseignements utiles. L'intérêt qui s'attache à un travail du genre n'est pas discutable ; ce travail peut cependant être amélioré. C'est ainsi qu'en premier lieu nous voudrions voir figurer pour chaque journal ou revue le

prix de l'abonnement pour la France et l'étranger. Puis il conviendrait de modifier le titre : *Journaux périodiques*, de Paris (p. 29-111), qui est bizarre, et de le remplacer par celui-ci, plus clair et plus exact : *Journaux et Revues* et de distinguer par un signe conventionnel les revues des journaux. Cette dernière observation s'applique aussi à la division : *Journaux de province et des colonies* (p. 121-233) et à celle intitulée : *Journaux paraissant en langue française dans le monde entier* (p. 237-278), titre qu'il eut été préférable de libeller simplement : *Journaux et revues en langue française publiés à l'étranger*. Une ample table alphabétique, précieuse pour les recherches, termine le volume. En ce qui concerne le *Polybiblion* nous avions remarqué dans l'édition de guerre que l'Argus donnait 1869 comme l'année de sa fondation ; cette fois, il marque 1867 : la vérité est que le *Polybiblion* remonte à 1868 ; ajoutons que certains périodiques figurent ici avec des indications incomplètes. Bref, ce travail, que nous n'hésitons pas à recommander tel quel, pourra beaucoup gagner à tenir compte des observations ci-dessus, que nous avons entendu d'ailleurs formuler souvent autour de nous à propos de l'édition de 1917.

Franche-Comté. — M. J.-J. Simon a extrait de la *Revue internationale de l'ex-libris* trois notices réunies sous le titre : *Ex-libris franc-comtois* (Paris, Daragon, 1918, in-8 de 12 p., avec 2 grav. et 1 reproduction d'étiquette ou marque de bibliothèque). Il sagit ici d'ex-libris s'appliquant à la famille Dagay, à Fernand d'Andelot et aux familiers de l'église Saint-Just d'Arbois. L'auteur rectifie parfois et complète, en ce qui concerne les trois sujets examinés par lui, les recueils publiés par MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion et M. J.-B. Mercier sur les ex-libris franc-comtois, dont le *Polybiblion* a parlé lors de leur apparition.

Languedoc. — Le tome XIV du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (Narbonne, impr. Caillard, 1918, in-8, paginé xxxi-lvii-237-420, avec 4 cartes, s'applique aux années 1917-1918, et se compose des travaux suivants : *Éloge funèbre de M. Gabriel Amardel*, (écrivain qui, pendant 33 ans, a collaboré au recueil avec une activité particulière, remarquée d'ailleurs au *Polybiblion*) par M. Gabriel Cros-Mayrevieille (p. 237-241) ; — *Le Monnayage des archevêques de Narbonne*, par M. Gabriel Amardel, article rédigé quelques semaines avant sa mort (p. 242-267) ; — *Petites Notes sur d'anciens noms locaux*, par M. H. Rouzaud (p. 268-289) ; — *Le Grand Malheur arrivé à Narbonne le 16 avril 1919*, par le Dr P. Albarel (accident local qui causa la mort de plusieurs personnes) (p. 290-312) ; — *Étude d'un tronçon de la voie Domitienne*, par le Dr Ch. Pélissier (p. 313-418, avec 4 cartes).

Savoie. — En pleine guerre, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie, — comme tant d'autres sociétés savantes de France qui n'ont désespéré de rien, même aux plus mauvais jours, — a fait imprimer et a récemment distribué le tome VIII de la collection de ses *Documents* (Chambéry, impr. générale savoisienne, 1918, in-8 de 641 p.). Ce fort volume est ainsi composé : *La Sainte Maison de Thonon et le Prieuré de Saint-Jeoire (près Chambéry)*, par M. le chanoine J.-M. Lavanchy (p. 3-62) ; — *La Révolution en Chablais. Actes administratifs de la commune de Saint-Paul (1792-1793)*, par le chanoine L.-E. Piccard (p. 63-237) ; — *Quelques Chartes des archives du château de Viry*, par M. le comte Pierre de Viry (p. 239-262) ; — *Nécrologe de l'abbaye de Talloires*, publié d'après le manuscrit inédit conservé au Musée britannique, avec une Introduction et des notes, par M. Louis Ritz (p. 263-520) ; — *Correspondance des princes et des*

princesses de la Maison de Savoie avec la ville de Lyon au XV*e siècle*, par M. Louis Caillet (p. 521 640).

Afrique occidentale française. — Nous recevons le premier n° (janvier-mars) du *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* de l'année 1919 (Gorée, Sénégal, impr. du Gouvernement général, in-8 de 136 p., avec 9 fig. Prix : 3 fr.). Les études suivantes, toutes fort intéressantes et d'ailleurs variées, ont formé ce fascicule : *Du Nom chez les Malinké des rives du Niandan et du Milo*, par M. P. Humblot. 2e Partie. *Coutumes et croyances relatives à l'imposition du nom* (p. 7-23) ; — *Souvenirs d'Aguibou*, recueillis et annotés par M. A. de Loppinot (p. 24-61) ; — *Proverbes songaï*, recueillis par Ben Amouda (professeur à la Médersa de Tombouctou) (p. 62-67) ; — *Fadiout*, par le R. P. Ezanno (p. 68-74) ; — *Propagation de la marée dans le fleuve Sénégal*, par M. P. Louise (p. 75-97) ; — *Sur l'emploi des avions en Afrique occidentale pour les recherches d'ordre scientifique*, par M. Henry Hubert (p. 98 112, avec 9 fig.).

États-Unis. — Les deux facicules suivants extraits de *Contributions to the Geology and Paleontology of the Canal Zone, Panama and geologically related areas in Central America and the West Indies* (Bulletin 103 de la *Smithsonian Institution United States National Museum* (Washington, Government printing office, 1918, in-8) viennent de nous parvenir. Le premier traite des Nullipores ; on a longtemps discuté pour savoir si certaines concrétions foliacées ou rameuses auxquelles on a donné ce nom, devaient être rangées parmi les animaux, mais on est d'accord aujourd'hui, pour voir en eux des végétaux se rapprochant des Algues. M. Marshall A. Howe dans *On some fossil and recent Lithothamnicae of the Panama Canal Zone* (13 p., 11 pl.) en décrit 3 nouvelles espèces. — Neuf espèces d'échinides fossiles de la zone du canal de Panama sont mentionées par M. Robert Tracy Jackson, dans *Fossil Echinids of the Panama Canal zone and Costa Rica* (14 p., 7 pl., 3 fig.) ; cette note est la reproduction de celle que le même auteur a fait paraître dans le volume 53 des *Proceedings of the United States National Museum*, et dont nous avons déjà parlé.

—MM. A. S. Hitchcock et Agnes Chase publient dans le volume 17, 6e partie des *Contributions from the United States national herbarium* (Washington, Government printing office, 1915, in-8) une étude sur les *Tropical North American species of Panicum* » (XII-80 p., 139 fig.). Cette monographie complète la revision du genre Panicut publiée par les mêmes auteurs en 1910 sous le titre Les espèces de panicut du Nord-Amérique. A cette époque il avait été impossible de s'occuper utilement des espèces tropicales. Ces dernières, au nombre de 116, dont 9 entièrement nouvelles, portent le nombre des panicuts nord-américains actuellement connus à 216. A signaler les cartes de distribution géographique de chacune des 116 espèces décrites.

— Le rapport annuel de l'Institution smithsonienne pour l'année 1913 ne contient pas seulement une série de documents relatifs au fonctionnement des différents services de la Smithsonian Institution ; il renferme en appendice, suivant l'usage, une série de travaux scientifiques d'une très grande importance, reproduits dans leur langue originale quand ils émanent de savants ayant écrit en langue anglaise, ou traduits en anglais quand ils ont d'abord été publiés dans une autre langue Nous ne donnerons pas ici la liste de ces 37 mémoires, accompagnés de planches pour la plupart : nous nous bornerons à signaler les plus importants d'entre eux, et en particulier le travail du Dr Ales Hrdlicka sur les plus anciens vestiges

squelettiques de l'homme (p. 491-552) qu'accompagnent 41 planches hors texte et des figures dans le texte. Les études de M. George E. Hale sur le soleil et la terre comme aimants (p. 145-158, 8 planches), de M. P. Puiseux sur la réaction des planètes sur le soleil (p. 159-174), de M. L. A. Bauer sur le magnétisme terrestre (p. 195-212, 9 planches) présentent un intérêt scientifique de tout premier ordre, auquel on ne peut comparer, en dépit de l'importance du sujet qu'il traite, l'exposé fait par M. Gustave Jaumann sur les idées des modernes relatives à la fin du monde (p. 213-221). Les études de MM. Arthur L. Day et E. S. Shepherd (L'eau et l'activité volcanique, p. 275-305, 11 planches), de M. Charles Epry (Les rides des plages, p. 307-318, 10 planches), de M. Eliot Blackwelder (L'histoire géologique de la Chine et son influence sur le peuple chinois, p. 385-396, 9 planches), de M. Charles Rabot (Les pêcheries de baleines du globe, p. 481-490, 3 planches) ne méritent pas moins de retenir l'attention. Et que dire du court article de M. Hoernes sur les plus anciennes formes de l'habitation humaine et leurs relations avec le développement général de la civilisation (p. 571-578) comme de l'étude de M. Jacques de Morgan sur la féodalité en Perse (579-606) ? Signalons encore l'exposé substantiel de M. Arthur J. Evans sur l'élement minoën et mycenien dans la vie hellénique (p. 617-637, 3 planches), et l'amusant et ingénieux article de M. Pierre Clerget sur le rôle économique et social de la mode, (p. 755-765), enfin l'aperçu de l'œuvre de J. H. van't Hoff donné par M. G. Bruni (p. 767-789). Ainsi — cette énumération très incomplète le prouve — le nouveau volume est aussi riche que les précédents en travaux de grande valeur (*Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, 1913. Washington, Government printing office, 1914, in-8 de XI-804 p., avec planches et gravures).

Publications nouvelles. — *Le Dieu vivant*, par J. Lebreton (in-18, Beauchesne). — *Le Plus Parfait, ou Des Voies intérieures*, par le R. P. A. Piny (petit in-12, Téqui). — *Dominicales*, par E. Duplessy. T. I. *De l'Avent à la Saint-Joseph* (in-12, Téqui). — *Retraite spirituelle de huit jours*, par le R. P. Q. Sani (petit in-18, Avignon, Aubanel). — *Pour nos morts*, par Y. Villeneuve (in-12, Revue « Frères d'armes »). — *La Notion de droit en France au dix-neuvième siècle*, par J. Bonnecase (in-8, de Boccard). — *Le Mariage chrétien*, par le chanoine P. Fourneret (in-8, Beauchesne). — *Sociétés anonymes à participation ouvrière et actions de travail*, par H. Mouret (in-8, Libr. gén. de droit et de jurisprudence). — *L'Assurance contre le vol*, par J. Lefort (in-12, de Boccard). — *Manuel pratique sur les pensions militaires des victimes de la guerre*, par le cap^ne C. Flutet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Commentaire de la loi du 31 mars 1919 sur les pensions militaires*, par J. Capéran (petit in-8 carré, Giard et Brière). — *Guide pratique à l'usage des victimes de la guerre*, par le capitaine E. Faury (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Dommages de guerre. Le Précis du sinistré*, par M. A. Salzédo (petit in-8 carré, Giard et Brière). — *La Philosophie française*, par V. Delbos (in-16, Plon-Nourrit). — *Discours philosophiques* d'Hector Denis (in-8, Giard et Brière). — *Torts et manies*, par A. Prieur (in-18, Jouve). — *Les Médications psychologiques*, par le Dr P. Janet. II. *Les Économies psychologiques* (gr. in-8, Alcan). — *La Nouvelle Révélation*, par A. Conan Doyle ; trad. de A. Tougard de Boismilon (in-16, Payot). — *Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes*, par J. Wilbois et P. Vanuxem (in-16, Payot). — *L'État et l'Épargne (1789-1919)*, par P. Soulaine et L. Deneri (in-16, Grasset). — *La Grande-Bretagne au travail*, par J. F. Herbert et G. Mathieu (in-8, P. Roger). — *La Science de puissance*, par B. Kidd ; trad. de l'anglais

par H. de Varigny (in-16, Payot). — *Introduction à la science actuarielle*, par L.-G. du Pasquier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Industries et l'Alimentation*, par P. Petit (in-16, Payot). — *Les 16 Commandements de l'homme d'affaires*, par H. N. Casson ; trad. de G. Lange (in-16, Payot) — *Consignes catholiques*, par Mgr Tissier (in-12, Téqui). — *La Terre à la famille paysanne*, par P. Caziot (in-16, Payot). — *A la recherche d'une société meilleure*, par A. Marnaldi (in-16, Jouve). — *Quelles sont les meilleures carrières techniques pour les femmes ?* par M. Facy (in-16, Payot). — *Le Problème de l'évolution*, par A. Špaldák (in-18, Beauchesne). — *Life histories of North American diving birds. Order Pygopodes*, by A. C. Bent (Washington, Government printing office, in-8). — *L'Amour et le Mariage*, par M. Carmichel Stopes ; trad. par C. Georges-Bazile (in-16, Attinger). — *La Probabilité dans les tirs de guerre*, par J. Aubert (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Art et la Politique*, par L. Tider-Toutant (in-18, Jouve). — *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, par P. Valéry (in-8, édition de la « Nouvelle Revue »). — *Légendes et traditions orales d'Alsace*, recueillies par J. Variot. I. *Strasbourg* (in-16, Crès). — *La Chanson d'Aspremont, chanson de geste du* XII*e siècle*, texte du manuscrit de Wollaston Hall, édité par L. Brandin. T. I. (in-12, Champion). — *L'Intime Parole*, poèmes, par A. de Lujan (in-16, Crès). — *Sur le trimard*, par C. Poiraton (petit in-16 carré, Crès). — *L'Idée souveraine*, par R. de Saint-Gillis (in-12, Figuière). — *Vers l'aurore !*, par Planière (in-12, Jouve). — *Vie de la Sainte Vierge*, poème, par G. de Rolland (in-8, Avignon, Aubanel). — *Guerre et Paix*, pièce en 5 actes et 10 tableaux, d'après le roman du comte Tolstoï, par J. W. Bienstock et C. Martel (petit in-8, Payot). — *Les Mains blanches*, par J. Rameau (in-16, Plon-Nourrit). — *La Petite Chanoinesse*, par M. Delly (in-16, Plon-Nourrit). — *Gilberte, ma sœur*, par H. Celarié (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Avatar d'Yvan Orel*, par O. Chevalier (in-16, Plon-Nourrit). — *Marielle, roman d'une Lyonnaise*, par J. Dufourt (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ascension de M. Baslèvre*, par É. Estaunié (in-16, Perrin). — *Sous le fouet du destin*, par A. Maillet (in-16, Perrin). — *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au delà*, par Villiers de l'Isle-Adam (in-16, Crès). — *Maud Brixton*, par J.-L. de Praye (in-18, Jouve). — *Docteur Garnier*, par L. de Tauride (in-18, Jouve). — *Contes d'hier... et de toujours*, par L. Gurlie (in-18, Jouve). — *La Folie-Almayer*, par J. Conrad ; trad. de G. Séligmann-Lui (petit in-8, éditions de la « Nouvelle Revue française »). — *Le Gardien de la ville*, par A. Obey (in-16, Librairie des lettres). — *Musée de campagne*, par É. Quet (in-12, édition du Livre mensuel). — *La Force de vivre*, par Marcello-Fabri (in-12, édition du Livre mensuel). — *Le Retour au village*, par R. Bellanger (in-16, Neuilly, Roiné). — *L'Honneur au miroir de nos lettres, essais de psychologie et de morale*, par G. Le Bidois (in-8, Garnier). — *Des Cris dans la tempête*, par M. d'Hartoy (in-16, Perrin). — *Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet*, par G. Simon (in-16, Crès). — *De France en Extrême-Orient. Au Pays des pagodes*, par l'abbé L. Lemoine (in-8, Rennes, imp. Fr. Simon). — *Sainte Catherine de Sienne, sa vie, sa mort et ses miracles*, par M. et R. Havard de la Montagne (in-16, Perrin). — *Les Lorrains et la France au moyen âge*, par le comte M. de Pange (gr. in-8, Champion). — *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, publiés par B. de Mandrot. T. II (*1464*) (in-8, Société de l'histoire de France). — *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, publiés par V.-L. Bourrilly et F. Vindry. T. IV (in-8, Société de l'histoire de France). — *Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boislisle. T. XXX (in-8, Hachette).

— *Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne*, publiés par P. Bonnefon. T. III (in-8, Société de l'histoire de France). — *Pascal en Poitou et les Poitevins dans les « Provinciales »* par le Mis de Roux (in-8, Champion). — *Beaumarchais et les Affaires d'Amérique ; lettres inédites*, par J. Marsan (in-8, Champion). — *Le Roi de la Vendée. François-Athanase Charette, lieutenant-général de l'armée royale (1763-1796)*, par J. Robin (in-16, Perrin). — *Aventures de guerre civile*, par J. Le Fallher (in-12, Champion). — *Le Docteur Boissarie*, par A. Van den Brule (in-12, de Gigord). — *Le Guet-Apens prussien en Belgique*, par G. Kurth (in-16, Paris, Champion ; Bruxelles, Dewit). — *Lille*, par le général Percin (in-16, Grasset). — *Le Nord de la France, sous le joug allemand*, par M. Thiéry (in-16, de Boccard). — *La Premiere Victoire de la Marne. Les Champs de l'Ourcq, septembre 1919*, par J. Roussel-Lépine (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Aisne pendant la Grande Guerre*, par G. Hanotaux (in-16, Alcan). — *Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1919)*, par L. Mairet (in-16, Crès). — *Les Noirs*, par A. Séché (in-16, Payot) — *Les Aventures du contre-espion Bourdigal*, par F. Serret (in-16, Plon-Nourrit). — *La Première Illusion du capitaine Tramp*, par J. Tedesco (in-8, carré, Crès). — *La Poursuite victorieuse*, par G. Guitton (in-16, Payot). — *L'Alsace et la Guerre*, par l'abbé É. Wetterlé (in-16, Alcan). — *L'Italie sous le ministère Orlando 1917-1919*), par L. Hautecœur (in-8, Bossard). — *Ceux qui vivent...*, par J. Marot (in-16, Payot). — *L'Esprit de Clemenceau*, par G. Pierredon (in-16, Payot). — *Le Bassin de la Sarre, clauses du traité de Versailles*, par P. Vidal de la Blache et L. Gallois (in-8, Colin). — *Le Plan de guerre commerciale de l'Allemagne*, par S. Herzog (in-16, Payot). — *La Tchécoslavie et les Tchécoslovaques*, par V. Dědeček (in-16, Bossard). — *La Latvia et la Russie*, par A. Berg (in-16, Payot). — *Le Gouvernement de la France*, par Joseph-Barthélemy in-16, Payot). — *Pour refaire la France. II. Le Renouvellement intérieur*, par J. Calvet (petit in-8, Beauchesne). — *Le Nombre et l'Opinion publique*, par G. Deherme (in-16, Grasset). — *La Police, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être*, par E. Locard (in-16, Payot). — *Dantzig et la Pologne*, par S. Askenazy (in-16, Alcan). — *La Question roumaine*, par T. Jonesco (2 vol. petit in-16, Payot). — *L'Unité de la politique bulgare, 1870-1919*. par J. Ancel (in-16, Bossard). — *Le Maroc de 1919*, par H. Dugard (in-16, Payot). — *Les Marquis français*, par le baron H. de Woelmont (in-8, Champion). — *Manuel d'archéologie française*, par C. Enlart. I. *Architecture religieuse* (in-8, Auguste Picard).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

AVIS A NOS AMIS ET ABONNÉS

Jusqu'à présent, le Polybiblion, *dont les frais s'étaient sensiblement accrus depuis 1915, avait pu, en réduisant de 12 à 8 le nombre de ses livraisons annuelles, maintenir ses prix d'abonnement ; mais une récente et formidable augmentation du coût d'impression, résultat de la loi dite des 8 heures, qui a frappé tant d'organisations, oblige l'Administration de la Revue à relever ces prix pour l'année 1920. Assurément cette augmentation est bien loin d'être proportionnée aux charges nouvelles auxquelles nous devons faire face ; mais le* Polybiblion, *qui est une nécessité hautement reconnue pour les travailleurs intellectuels, ne compte plus, depuis la guerre, ses sacrifices. Nul, parmis nos abonnés, si fidèles en tous temps, ne refusera de nous continuer ses sympathies et son concours.*

Voici donc les nouveaux tarifs d'abonnement, aussi modérés que nous avons pu les établir, qui seront appliqués à partir de 1920, avec l'espoir qu'ils ne dureront pas.

Partie littéraire seule :	*France,*	*25 fr.* —	*Étranger,*	*26 fr.*
Partie technique seule :	—	*20 fr.* —	—	*21 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*30 fr.* —	—	*32 fr.*

En ce qui concerne les membres de la Société bibliographique, qui bénéficient d'un tarif de faveur, les prix d'abonnement sont les suivants :

Partie littéraire seule :	*France,*	*22 fr.* —	*Étranger,*	*23 fr.*
Partie technique seule :	—	*18 fr.* —	—	*19 fr.*
Les 2 parties réunies :	—	*27 fr.* —	—	*29 fr.*

En résumé, le supplément temporaire *demandé à chacun de nos abonnés ne s'élève qu'à la somme modique de 10 fr. par catégorie d'abonnement.*

Nous engageons ceux de nos abonnés de France qui pourront nous envoyer par la poste ou par chèque le montant de leur abonnement à le faire le plus tôt possible, afin d'éviter des frais de recouvrement postal s'élevant à 1 franc.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

1914, par le maréchal Lord French. Traduction de Robert Burnand. Nancy-Paris-Strasbourg. Berger-Levrault, s. d. (1919), in-8 de IX-329 p., avec 3 cartes hors texte. — Prix : 10 fr.

Rapports officiels du maréchal Sir John French, **commandant en chef de l'armée britannique, 21 août-29 novembre 1914** ; traduit de l'anglais par Théodore Reinach. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, s. d. (1919), in-8 de 71 p., avec 4 cartes. — Prix : 2 fr.

— Tout le monde sait combien pénibles furent les débuts du petit corps expéditionnaire anglais que nous envoya la Grande-Bretagne, aussitôt après sa déclaration de guerre à l'Allemagne (4 août). Bien que les Allemands aient prétendu que l'alliance franco-anglaise était prête de longue main, rien ne montre mieux la fausseté tendancieuse de cette allégation que le manque de toute préparation militaire qui surprit l'Angleterre bien davantage encore que la France au début des hostilités. Sans nous arrêter à la démonstration de cette vérité faite depuis longtemps, nous signalerons l'apparition du premier volume des *Mémoires du maréchal Sir John French, 1914*, qui nous donne de main de maître le récit des opérations du premier détachement anglais débarqué en France, d'août à décembre 1914. Ces opérations se résument en quatre grandes phases principales : La retraite de Mons, la bataille de la Marne, la bataille de l'Aisne, la bataille de l'Yser. Dans la retraite de Mons en particulier, le maréchal French qui s'était montré naguère, dans l'Afrique du sud, un chef de premier ordre, apparut, sur un terrain d'opérations qui ne ressemblait en rien au Transvaal, vis-à-vis d'un ennemi autrement fort et organisé que les vaillants Boers, un militaire que les conceptions les plus élevées de la science de la guerre ne prenaient point au dépourvu. Lancé à brûle pourpoint dans la fournaise, avec des soldats de toute vaillance, d'un moral extraordinaire, mais novices en somme, dans le métier de combattant, French sut se tirer de difficultés extraordinaires avec ce calme, cette élévation de pensées, cette conception des événements qui dénotent le grand chef d'armées. Ce premier volume de ses *Mémoires* est d'un intérêt extrême. Sans doute, les nombreux écrivains qui nous ont donné déjà des récits plus ou moins exacts, plus ou moins fantaisistes des événements 1914-1918, nous avaient mis au courant des opérations anglaises d'août à décembre 1914, mais la narration du maréchal French a une autre couleur, une autre variété, une autre authenticité. En dehors du récit même des événements militaires, l'éminent écrivain nous donne, sur les hommes qu'il a eus comme collaborateurs ou subordonnés, quantité de détails sur sa coopération avec nos troupes, qui ont une haute valeur litté-

raire et historique. Les portraits du maréchal Joffre, du général de Castelnau, des généraux Galliéni, Maunoury, de M. Millerand, du maréchal Foch, des maréchaux Kitchener, Haig, etc., etc., sont tracés avec une vigueur de touche et une sûreté d'appréciation frappantes.

— A côté de ce premier volume des Mémoires du maréchal French, la librairie Berger-Levrault met en vente une plaquette qui complète heureusement la première publication. Ce sont les quatre rapports officiels du maréchal à son gouvernement, sur les quatre grandes périodes dont nous donnons plus haut les noms, c'est-à-dire : La retraite de Mons ; la bataille de la Marne ; la bataille de l'Aisne ; la bataille des Flandres (Yser). Publications extrêmement sérieuses et intéressantes ; documents historiques de première valeur.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Lille, par le général PERCIN. Paris, Grasset, 1919, in-16 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient des bruits fâcheux qui coururent, à la fin d'août 1914, sur la conduite tenue dans Lille par le général Percin. Relevé aussitôt de son commandement, cet officier général disparut subitement de la scène militaire, et, de son lieu d'exil, réclama en vain, pendant trois ans, contre une disgrâce qu'il prétendait imméritée. Ce fut seulement en 1917 que l'arrivée au pouvoir d'un de ses amis et coreligionnaires politiques, M. Painlevé, lui permit d'obtenir ce qu'il appelle sa réhabilitation. C'est l'histoire des efforts tentés par lui pour arriver à ce résultat que nous donne M. Percin dans le livre dont nous inscrivons ici le titre. C'est un plaidoyer *pro domo* qui n'a guère d'intérêt que pour l'auteur. Nous craignons qu'en rejetant, comme il le fait, sur le préfet du Nord, sur le maire de Lille, sur le général Joffre, le général de Castelnau, le général Maîtrot, etc., etc., c'est-à-dire, sur toutes les autorités civiles ou militaires avec lesquelles il fut en rapport au moment de l'abandon de Lille, la responsabilité de ses actes, il ne nuise plutôt qu'il n'aide à sa défense. La France et l'opinion publique apprécieront.

COMTE DE SÉRIGNAN.

L'Aisne pendant la Grande Guerre, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Alcan, 1919, in-16 de VIII-125 p., avec 6 planches et 1 carte hors texte. — Prix : 2 fr. 75.

Ce nouveau volume de la collection : *La France dévastée*, est, à coup sûr, l'un des plus poignants, des plus remarquables et des plus utiles, qui aient parus sur la guerre. Un jour que j'avais l'honneur de lui rendre visite en sa belle demeure de Pargnan (canton de Craonne), M. G. Hanotaux me fit faire, de la terrasse dominant l'Aisne, un tour d'horizon, m'expliqua comment de César à Jeanne d'Arc et à Napo-

léon, les destinées de la France s'étaient jouées en ces régions, et pourquoi elles s'y joueraient encore... La « bataille de Joffre » s'y est en effet livrée et l'éminent historien nous raconte aujourd'hui comment la *Bataille de l'Aisne* est « le nœud formidable » de la Grande Guerre, comment « elle relie la défense du nord à la défense de l'est », comment elle est « tout une campagne, la campagne de France. »

Ce livre écrit avec une science profonde et une éloquence qui vient du cœur — du cœur saignant et fier d'un grand patriote — relie aux événements récents nos traditions nationales les plus essentielles. Il montre aussi comment nous devons relever nos ruines et échapper à la « défaite économique » dont nous menace l' « activité ambitieuse » de l'Allemagne en lui opposant « une frontière de labeur, de richesse et de fidélité. » Il faut l'avoir lu ! GUSTAVE GAUTHEROT.

Après la victoire. *Notes et critiques*, par le général GABRIEL ROUQUEROL. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, s. d. (1919), in-12 de XV-222 p. — Prix : 3 fr. 50.

De tout temps, tout au moins depuis bien longtemps, un antagonisme marqué a existé, dans les armées, entre les officiers d'état-major et les officiers de troupe, ces derniers reprochant aux premiers d'être des privilégiés, qui ayant, en campagne surtout, la besogne la moins ardue, bénéficient de récompenses, de faveurs hors de proportion avec leurs mérites. Cet antagonisme apparaît visiblement dans le volume que vient de publier M. le général Rouquerol : *Après la victoire*, travail qui, moins qu'un récit d'événements militaires, est une série de critiques sur la façon dont se sont déroulés ces événements, sur la manière dont les fautes et les erreurs signalées auraient pu être évitées. Le procès fait par l'écrivain à l'École de guerre et aux méthodes appliquées avant 1914 pour la préparation, par notre haut commandement des méthodes stratégiques ou tactiques à employer dans la lutte qu'on sentait prochaine, ce procès paraît légèrement tendancieux et les critiques nous ont semblé excessives. Quantité d'allégations sont très discutables. Quand M. Rouquerol nous dit, par exemple, que « le chef, s'il a le devoir de ne pas s'exposer sans nécessité, ne peut s'abriter impunément qu'après avoir été au danger avec sa troupe », de quel chef veut-il parler ? Est-ce du brigadier, même du divisionnaire qui sont en contact étroit avec leurs hommes, ou du commandant de corps d'armée, du commandant d'armée, du commandant de groupe d'armées, du généralissime ? Si le desideratum de l'écrivain peut être soutenu pour les deux premiers, en est-il de même pour les autres ? M. Rouquerol cite Bonaparte à Arcole. Mais Bonaparte à Arcole n'avait avec lui que la division Augereau qui ne comptait pas 10.000 hommes. Nous sommes loin de ce chiffre aujourd'hui. En fait de méthodes pour

la direction des armées, que pouvait-on écrire de mieux inspiré et conçu que le Règlement du 28 octobre 1913 sur la *Conduite des grandes unités* ? Les deux gros volumes de Bernhardi : *La Guerre d'aujourd'hui*, ne valent sans doute pas cette plaquette de 70 pages due, comme on sait, au général Pau. A un autre point de vue, est-ce le moment, quand le pays tout entier tressaille encore de la joie de la victoire d'éplucher la conduite d'opérations militaires à peine terminées, pour y relever des erreurs et des défaillances inévitables ? Sans doute l'opinion publique ne le pensera pas.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Le 201e d'infanterie en campagne, 1914-1919. Paris, Jouve, 1919, in-12 de IV-176 p.

Les historiques de régiment, tels qu'ils étaient rédigés avant la guerre, étaient généralement d'assez piètre composition tant au point de vue historique que littéraire. Inutile d'insister sur le fait que ceux où seront retracés les faits et gestes de nos divers corps de troupe pendant la guerre actuelle auront une tout autre allure. L'histoire du 201e, que nous avons sous les yeux, est une preuve évidente de la vérité de notre allégation et les brillants faits d'armes de ce régiment constituent un récit d'un intérêt souvent passionnant. Écrit avec couleur, d'un style simple, où l'anecdote côtoie le récit épique, ce petit volume mérite d'être cité comme une excellente contribution à l'histoire de la guerre. Ajoutons que de spirituels croquis donnent un mérite artistique appréciable à cette utile publication.

COMTE DE SÉRIGNAN.

En ligne. L'Église de France pendant la Grande Guerre (1914-1918), par FRÉDÉRIC ROUVIER. Paris, Perrin, 1919, in-16 de 552 p. — Prix : 3 fr. 50.

La guerre a eu, entre autres conséquences imprévues, celle de mettre en lumière les vertus militaires du clergé. Simples soldats ou officiers, brancardiers, infirmiers ou aumôniers, tous ont fait leur devoir sans hésitation comme sans ostentation. Aussi est-ce par milliers qu'ils sont tombés sur les champs de bataille ou ont attendu dans des lits d'hôpital une fin obscure qu'ils s'efforçaient de rendre méritoire par l'acceptation de leurs souffrances. Les jeunes gens de nos écoles et de nos patronages ont eu à appliquer les leçons qu'ils avaient reçues et l'auteur a raison de leur consacrer un chapitre, et non des moins émouvants, qui montre ce que valait notre jeunesse catholique. Nos bonnes religieuses, qui avaient partagé la peine, sont également admises à figurer au tableau d'honneur. Les prêtres que leur âge empêchait de s'enrôler ont tenu cependant à payer de leur

personne et c'est un beau chapitre que celui où nous sont représentés les évêques, toujours « défenseurs de la cité », bravant les bombardements ou discutant courageusement avec les barbares envahisseurs.

Ce bon et beau livre, qui est une mosaïque de traits d'héroïsme, n'a pas la prétention d'être complet. J'ai connu plusieurs prêtres, dont la mort a été saintement glorieuse et dont les noms sont passés sous silence... Ils sont trop ! P. Pisani.

Les Chars d'assaut. Leur création et leur rôle pendant la guerre 1915-1918, par le capitaine Dutil. Paris, Berger-Levrault, 1919, gr. in-8 de VIII-281 p., avec 21 cartes et 16 grav. — Prix : 20 fr.

Pendant les treize derniers mois de la guerre, le capitaine Dutil, agrégé d'histoire, a servi dans l'artillerie d'assaut. Il était mieux qualifié que personne pour établir la genèse de cette nouvelle arme, pour décrire les types successifs des chars mis en service, pour exposer leur rôle tactique, le recrutement et le dressage de leurs équipages, pour rappeler les grandes attaques auxquelles ils participèrent utilement.

Quand, après la bataille de la Marne, les armées se terrèrent dans des tranchées et abris protégés par de formidables défenses, dans bien des cerveaux germa la pensée de trouver le moyen de rompre ces obstacles, d'écraser les réseaux de fils de fer et de percer le Front ennemi.

Xenophon a parlé des chars armés de faux de Cyrus et d'Artaxerxès ; Léonard de Vinci, qui était un ingénieur merveilleux, avait, dans une lettre à Ludovic le More, préconisé la construction de « chariots couverts et sûrs et inattaquables, lesquels, s'ils pénétraient dans les rangs des ennemis avec leur artillerie, rompraient même la troupe la plus nombreuse de gens d'armes. Derrière eux l'infanterie pourra s'avancer sans péril et sans empêchement. »

Si le principe du char est ancien, son mode de marche est-il au moins d'invention toute récente ? Eh bien ! non ; le système de la chenille, c'est-à-dire du rail venant se placer lui-même devant les roues d'un véhicule en marche, date du XVIIIe siècle et doit être attribué à un ingénieur anglais, Richard Lowell Edgeworth.

C'est au cours de 1915 que l'idée d'utiliser pour le combat offensif un appareil blindé à chenilles fut lancé à la fois en France et en Angleterre, et, de notre côté, le colonel Estienne, qui devait devenir le grand chef de l'artillerie d'assaut, fut le premier à réclamer l'emploi de « cuirassements mobiles pour assurer directement la progression de l'infanterie. »

De longs mois s'écoulèrent entre la conception et la réalisation du char d'assaut. On sait que les types Schneider et Saint-Chamond

furent les premiers construits ; ils présentaient des imperfections nombreuses et les premiers essais sur les champs de bataille ne furent pas des plus heureux. Le camp de Champlieu fut choisi pour l'instruction et la préparation des unités. On perfectionna peu à peu les appareils en renforçant sur certains points leur blindage, en les dotant d'un démarreur électrique et d'un ventilateur. Lors de l'offensive de l'Aisne au printemps de 1917, on put se rendre compte des services que pouvaient rendre les chars, mais aussi de la fréquence des pannes, de leur lenteur à manœuvrer dans les terrains défoncés par les obus.

L'idée du char léger, type Renault, avec mitrailleuse ou canon, fut alors lancée, mais elle rencontra des adversaires au ministère de l'armement, qui était indépendant du ministère de la guerre. L'insistance du général Pétain à réclamer ce nouvel appareil finit par surmonter les résistances, et l'on sait le très heureux emploi qui fut fait de ces chars lors de la grande offensive finale dirigée par le maréchal Foch.

Les Allemands, qui s'étaient d'abord moqués des tanks anglais et de nos chars, reconnurent bientôt leur valeur tactique et imaginèrent des canons spéciaux et des balles pénétrantes pour les contrebattre ; ils finirent par en construire du type *Elfriede*, véritables mastodontes armés de 4 canons, pourvus d'un équipage de 28 hommes, encore moins maniables que nos Saint-Chamond.

L'ouvrage à la fois très documenté et très passionnant du capitaine Dutil, est accompagné de 16 gravures et de 21 cartes qui ajoutent à son intérêt et en facilitent la compréhension.

ROGER LAMBELIN.

La Poursuite victorieuse (26 septembre-11 novembre 1918), par GEORGES GUITTON. Paris, Payot, 1919, in-16 de 256 p., avec 2 cartes hors texte. — Prix : 4 fr. 50.

La féconde camaraderie et les splendides leçons de cette guerre ne doivent pas être perdues : pour cela, il importe que chaque « Corps » ait son historique qui devienne, au foyer des anciens combattants, comme un livre de famille.

C'est l'idée qui a inspiré M. l'aumônier G. Guitton : « lutter à tout prix pour la survivance », ou, comme le disait le général Boichut, commandant la 153e division en disant adieu à ses soldats, maintenir les anciens « en paix, comme ils l'ont été au feu, tous unis sous le drapeau, pour la France, redevenue si grande ».

La Poursuite victorieuse a d'ailleurs un intérêt général puisqu'elle raconte comment s'opéra la ruée finale, à l'aile gauche de l'armée Gouraud, des monts de Champagne jusqu'à la Meuse. Les habitants

des régions libérées y trouveront l'histoire — admirablement contée — de leur délivrance.

Le 415e — quatre fois cité, et dont la dernière opération fit l'objet du dernier communiqué officiel, — est aujourd'hui en Syrie, où il continue ses glorieuses traditions sous les ordres du général Gouraud.

GUSTAVE GAUTHEROT.

La Destruction des monuments sur le Front occidental. Réponse aux plaidoyers allemands, par AUGUSTE MARGUILLIER. Paris et Bruxelles, Van Œst, 1919, in-8 de VII-84 p., avec 49 photographies hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

« Quand viendra la paix », écrivait en août 1918 le professeur Georg Wegener dans la *Kölnische Zeitung*, « il est certain qu'on essaiera d'attribuer uniquement à l'Allemagne la totalité des effrayantes destructions opérées sur tout le Front occidental, depuis la mer du Nord jusqu'au Jura suisse, alors qu'il est prouvé que nos adversaires sont responsables de la moitié au moins de celles-ci. » La paix est venue, et les Allemands, mis en présence de l'inévitable châtiment de leurs forfaits, se sont efforcés, ne pouvant plus les nier, d'en atténuer l'horreur par ce plaidoyer paradoxal, où insiste aujourd'hui encore leur propagande. Aussi bien ne faut-il point se lasser de répondre à l'éternel ennemi, et de réfuter ses mensonges. L'excellent livre de M. Auguste Marguillier : *La Destruction des monuments sur le Front occidental*, est et demeurera la meilleure, la plus éloquente et convaincante des réponses. M. Marguillier, depuis de longues années secrétaire et rédacteur à la *Gazette des beaux-arts*, spécialisé dans les études d'art allemand, était tout désigné pour traiter cet émouvant sujet de la défense de notre patrimoine de beauté. Le premier de tous, il avait, durant la guerre, plaidé la cause de nos œuvres d'art détruites ou volées, de nos monuments mutilés ; il avait émis l'idée de compensations à chercher dans les Musées et les collections particulières d'Allemagne. Idée heureuse et féconde, que d'éminents critiques ont développée, que l'Académie des beaux-arts a faite sienne, qui a enfin abouti à une clause réparatrice insérée dans le traité de paix. Hélas ! à la veille même de la signature, cette clause, si juste et si modérée, qui nous permettait un choix parmi les collections impériales de Berlin et de Potsdam, qui faisait rentrer en France des tableaux, des sculptures et des meubles qui n'auraient jamais dû en sortir, a été rayée du traité, par la déplorable intervention d'un de nos grands alliés. Qu'on lise donc, que tout le monde lise le livre si net, le réquisitoire si accablant de M. Marguillier, et l'on verra combien nos revendications étaient fondées. Ce sont des chapitres inséparables de l'histoire même de la guerre que ceux où il

nous expose les doctrines de guerre de l'Allemagne, les destructions en Belgique, où les noms de Visé, de Dinant, de Louvain, de Malines, de Dixmude, de Nieuport, d'Ypres, sont à eux seuls l'évocation d'un martyrologe. Et puis, si nous passons à la France, voici Senlis, Soissons, Coucy, Reims, Arras, Saint-Quentin, et les centaines de villages, d'églises, de châteaux, où s'est exercée la fureur de dévastation de ceux qui se croyaient vainqueurs. L'Italie n'est pas oubliée. Un album de planches excellentes ajoute à la précision des témoignages et réunit les plus irréfutables documents. Qu'on lise, que l'on garde ce volume ; puisse-t-il instruire nos enfants, et laisser dans les cœurs une flamme de colère et une volonté de châtiment ! André Pératé.

L'Alsace et la Guerre, par l'abbé E. Wetterlé. Paris, Alcan, 1919, in-16 de III-135 p. avec 6 planches et 3 cartes hors texte. — Prix : 2 fr. 75.

Ce livre fait partie de la collection : *La France dévastée* dont un volume est consacré à chacun des départements ou à chacune des régions dévastées par la dernière guerre. Pour l'Alsace, l'auteur ne parle pas seulement de la guerre qui a commencé en 1914, mais de celle qui ravage le pays depuis 1871, guerre parfois violente, souvent sournoise, toujours sans merci, entre une population éprise de liberté et de démocratie et un ennemi hautain, arrogant et sans pitié. Le conflit éclata au grand jour en 1914 et, pendant ces quatre dernières années, le maryre des Alsaciens atteignit les limites de la plus tragique horreur. La description de l'Alsace, de ses sites et de ses richesses, fait l'objet du chap. I ; l'auteur expose ensuite les procédés de gouvernement des Allemands, et, avec toute la compétence de l'ancien représentant de l'Alsace au Reichstag, il nous apprend ce que fut réellement la lutte pour l'autonomie de l'Alsace, ce que cette autonomie représentait pour l'Alsacien. Avec la même compétence nous est racontée l'affaire de Saverne, puis du chap. Ve au XVIIIe, le martyre de l'Alsace depuis le premier acte de guerre jusqu'au jour triomphal de la libération : le joug militaire, les aveux allemands sur l'insuccès de leurs tentatives de germanisation, l'exil, la situation au Parlement, les évacuations, pillages, réquisitions, assassinats, les fausses nouvelles qui ne parvenaient pas à décourager la foi des Alsaciens, la conduite des soldats alsaciens-lorrains, l'histoire et les épreuves d'un petit Alsacien, sa mort glorieuse, en martyr, le drame de Boursviller et enfin le tableau des ruines sur le Front d'Alsace. Les deux derniers chapitres nous apprennent, l'un comment les Alsaciens se vengeaient par leur esprit caustique et l'ironie, de la barbarie allemande, et le dernier comment finit le douloureux esclavage. Ce livre est un document. Il nous apprend bien des détails du plus grand intérêt. Il acquiert toute sa valeur de la plume vaillante qui l'a écrit. A. Gasser.

Le Pangermaniste en Alsace, par Jules Froelich. Paris, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 79 p., avec 16 dessins de Hansi. — Prix : 1 fr.

Nous avons rendu compte naguère de l'ouvrage du même auteur : *Le Délire pangermanique*. Pour bien le comprendre, il faut lire celui que nous présentons aujourd'hui et dont la première édition avait du reste déjà paru avant la guerre. L'étrange mentalité allemande en face de la question d'Alsace-Lorraine y est magistralement exposée, avec cet esprit ironique qui caractérise l'Alsacien quand il parle de l'allemand. Celui-ci, aveuglé par son idéal pangermanique, a cru d'abord réincorporer dans le grand Tout Allemand les deux provinces qu'il jugeait avoir délivrées du joug français. A mesure que le temps s'écoulait depuis le jour de la conquête, les allemands, voyant que l'Alsacien ne répondait à aucune avance, furent d'abord étonnés, puis affligés, puis froissés ; puis ils passèrent à tous les degrés de la mauvaise humeur, pour arriver enfin à la phase d'exaspération qu'on a pu contempler avant la guerre. Et pour expliquer ce malentendu, M. Frœlich nous montre spirituellement, tout le long de 23 pages, les différences intellectuelles et morales qui séparent l'Alsacien de l'Allemand. D'où est venu cette mentalité aux peuples d'outre-Rhin ? L'auteur nous l'expose encore d'après un conte de Grimm : « Le Vaillant petit Tailleur. » Puis, en juin 1913, il montre l'Alsace qui, après avoir attendu, désolée, les yeux mélancoliquement portés vers l'ouest, s'est tournée avec assurance vers l'est et attend toujours. Quoi ? que l'Allemagne se débarrasse du boulet qu'elle traîne après elle ! — On l'en a débarrassé, malgré elle. Mais alors, dira-t-on, pourquoi cette nouvelle édition du livre ? C'est qu'il faut encore instruire certains ignorants, ou qui feignent de l'être, et surtout que le pangermaniste vit toujours. Ajoutons que 16 dessins de Hansi illustrent le petit volume de façon caractéristique. A. Gasser.

L'Irlande dans la crise universelle (3 août 1914-25 juillet 1917), par Louis Tréguiz. Paris, Alcan, s. d. [1918], in-8 de vi-279 p. — Prix : 6 fr.

Le volume de M. Louis Tréguiz n'est ni un plaidoyer ni un réquisitoire, mais un instrument de travail, un recueil documentaire d'informations exactes. L'auteur expose avec clarté, précision, sobriété, l'évolution des méthodes politiques en Irlande, de 1893 à 1914, puis la participation irlandaise à la guerre des Alliés contre l'Allemagne, puis les causes et les circonstances de la tentative d'insurrection irlandaise contre la Couronne britannique en 1916, enfin les tentatives ultérieures de règlement constitutionnel du problème irlandais. La visible impartialité de M. Louis Tréguiz donne un grand poids à chacune de ses affirmations. Le lecteur est mis au courant des com-

plexités redoutables, parfois déconcertantes, de ce problème que tant de causes, anciennes ou récentes, ont rendu presque insoluble. Du moins, on trouvera ici la matérialité des faits survenus jusqu'à la fin de l'année 1917 et les moyens de se former, sous bénéfice d'inventaire, une appréciation équitable, qui soit prudente et judicieuse.

Depuis l'ouvrage de M. Louis Tréguiz, ont paru, en 1919, deux articles du R. P. Xavier Moisant, dans les *Études*, où est mise en relief la légitimité des revendications essentielles de l'Irlande à l'encontre de l'Angleterre, même des partis britanniques favorables au régime du *Home rule*. Par contre, dans l'*Europe nouvelle*, notre éminent collaborateur Roger Lambelin a clairement établi les complicités irlandaises, en pleine guerre, dans l'effort germanique pour dissocier et abattre la puissance britannique. Nous ne pouvons guère nous étonner que ce dernier élément d'appréciation empêche les Anglais de marquer toute la justice et la générosité désirables à l'égard du parti de l'Indépendance irlandaise. En somme, la Grande-Bretagne a, envers l'Irlande, deux espèces d'*injures* difficiles à oublier : les injures récemment *subies*, et, plus encore, les injures persévéramment *commises* durant des siècles d'histoire. YVES DE LA BRIÈRE.

Sur le Rhin, par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit, s. d. [1919], in-16 de VI-323 p. — Prix : 4 fr. 50.

Cet ouvrage se compose de notes prises au cours de deux voyages sur les bords du Rhin dans des circonstances bien différentes : les premières en 1905, ont été en partie imprimées dans les « Paysages romanesques » de l'auteur ; les dernières, de toute fraîche date, se rapportent aux fêtes de la libération célébrées à Strasbourg et à Metz en décembre 1918, et à l'arrivée des troupes françaises sur le Rhin. De cette juxtaposition nait un contraste qui attire et qui fait réfléchir. Là M. Henry Bordeaux se plaisait à rechercher des émotions d'art : c'étaient des visites successives à la maison de Heine, à celle de Beethoven, à celle de Gœthe, aux ruines fameuses de la vallée du Rhin romantique et au vieux palais des électeurs palatins à Heidelberg ; ici le même voyageur subit des émotions patriotiques en songeant à Colette Baudoche, en assistant à l'entrée des généraux Fayolle et Mangin à Mayence, en entendant chanter la « Marseillaise » dans les rues de Strasbourg, en revoyant les cités si longtemps captives faire retour dans la mère-patrie. Après avoir respiré des légendes, il se complait à écrire une page d'histoire. Sa plume alerte, brillante, bien française, sait rendre le tout avec un égal talent. H. S.

Les Grands Problèmes coloniaux. L'Effort colonial des Alliés, par Pierre Perreau-Pradier et Maurice Besson. Nancy-Paris-Strasboug, Berger-Levrault, 1919, in-8 de xv-184 p., avec 5 cartes. — Prix : 10 fr.

On connaît déjà les noms des deux auteurs de ce livre ; on sait qu'ils ont signé plusieurs bons ouvrages relatifs aux questions coloniales. Celui qu'ils viennent de publier ajoutera encore à leur réputation et sera lu avec un vif intérêt ; il traite, en effet, de questions toutes proches de nous, ou dont la solution s'impose encore à notre attention. C'est d'abord un aperçu d'ensemble sur la guerre dans les colonies, sur tous les Fronts et sur les menées allemandes dans les colonies alliées pendant la guerre ; vient ensuite un tableau sommaire de l'entr'aide coloniale des Alliés ; puis, pour finir, une esquisse de leur politique coloniale. C'est par un chapitre très général, sur le domaine colonial des Alliés après la guerre, que se clot l'ouvrage ; mais il importe de ne pas s'y tromper : rien de géographique dans ce chapitre, exclusivement politique : MM. Perreau-Pradier et Besson y préconisent, à côté de réformes purement françaises, l'établissement d'un « comité colonial interallié », le développement de l'entr'aide coloniale. « Plus de coups d'épingle », disent-ils... Ils ont raison, mais... que « Messieurs les Anglais commencent. » C'est là en effet (avec un lapsus qui leur a échappé à la p. xiv ; c'est le peintre Regnault qui a dit : « On bat maman ; j'accours ») notre seul reproche ; le livre de MM. Perreau-Pradier et Besson ne tient aucun compte de tous les obstacles semés par nos bons amis et alliés sur notre route, en Syrie tout spécialement ; rien, dans le § IX du chapitre I ne permet de soupçonner que le roi du Hedjaz a été pour les Anglais un pantin dont ils se servaient surtout contre nous. Lacune fâcheuse, et que n'excuse point la date à laquelle a été terminée l'introduction du volume : janvier 1919. H. F.

Ceux qui vivent..., par Jean Marot. Paris, Payot, 1919, in-16 de 256 p. — Prix : 4 fr. 50.

« Ceux qui vivent » ce sont ceux qui luttent, ceux qui furent exaltés par les sacrifices de la guerre au-dessus d'eux-mêmes, ceux que leur faiblesse a fait plus grands. « Ainsi le sol, — écrit l'auteur, — engraissé de notre sang qui le rachète, nourrit le germe d'une humanité meilleure rénovée par le courage et la simplicité. » « Notes prises à la hâte, en trois ans de première ligne... selon les heures fuyantes de calme ou de détresse », ces pages ont pour seul souci « un grand respect pour la vérité. »

Nous ne connaissons pas d'ouvrage, en effet, qui exprime en traits plus précis et plus vifs l'âme du combattant. Non pas du combattant révolté et du mauvais soldat qui maudit la patrie — comme ceux de

M. Barbusse, — mais du combattant qui puisa dans les merveilleuses énergies de sa race les secrets de l'héroïsme et de la victoire.

Quels furent au juste les *Emotions*, les *Devoirs*, les *Pensées* du « Poilu » de France? M. Jean Marot les analyse avec une finesse et aussi un talent de premier ordre. GUSTAVE GAUTHEROT.

Le Maréchal Foch, par le commandant A. GRASSET. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-16 de 96 p., avec un portrait et 6 cartes. — Prix : 2 fr.

Le commandant Grasset, qui nous a donné récemment un résumé des *Préceptes et jugements du maréchal Foch*, publie aujourd'hui une courte étude biographique sur le maréchal lui-même. Ce petit livre, plus qu'une biographie proprement dite, demeure une relation succincte de la part prise par notre grand soldat aux opérations de la guerre mondiale et nous n'y avons rien vu qui n'ait été dit déjà par MM. Puaux et Recouly ; il est surtout intéressant comme bref résumé historique. COMTE DE SÉRIGNAN.

L'Abri 56-A-2, suivi de *In speculo mortis*, par JEAN AZAÏS. Paris, Publications Art et littérature, 1919, in-12 de 112 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce recueil de pensées conçues au Front, ne manque certes pas de puissance évocatrice, mais il ne ressemble guère aux fortes *Méditations dans la tranchée* du lieutenant Rédier ou aux consolantes inspirations de *Ceux qui vivent*, par M. Jean Marot. « Guerre honteuse, guerre de lâches et d'irresponsables qui se résume en ces mots : destruction aveugle de sans-défense. L'Allemand, notre ennemi? non !... Boche, tu n'es comme moi que l'instrument sans volonté d'une chose sans existence,... et demain, je ne vois pas pourquoi nous n'unirions pas nos efforts vers un but meilleur, *après les avoir gaspillés pour des causes obscures et criminelles...* » M. Azaïs, on le voit, est un intellectuel de la famille de M. Barbusse, et nous préférons nous en tenir à ce rapprochement, que l'auteur prendra sans doute pour une louange.

GUSTAVE GAUTHEROT.

L'Homme né de la guerre. *Témoignage d'un converti (Yser-Artois 1915)*, par HENRI GHÉON. Paris, *Nouvelle Revue française*, 1919, petit in-8 de 228 p. — Prix : 3 fr. 50.

Récit de conversion dont l'originalité est de décrire, avec une rare puissance de psychologie et même de lyrisme, l'influence morale exercée sur M. Henri Ghéon par la personnalité d'un chrétien d'exceptionnelle valeur, le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey. L'action de la grâce, chez M. Henri Ghéon, eut pour principal adju-

vant extérieur la révélation posthume des vertus surnaturelles de Pierre Dupouey par la bouche de l'aumônier militaire qui avait été le confident de sa vie spirituelle si intense. Peu à peu, et malgré les réactions de la mauvaise nature, le travail intérieur se poursuit. Les tragiques leçons de la guerre deviennent l'occasion d'une profonde transformation intellectuelle et morale. Un homme nouveau est *né de la guerre*. En toute clairvoyance, en toute loyauté, le converti accomplira les démarches décisives. Il croit ce que croyait Pierre Dupouey. Il trouvera la voie du salut et de la paix dans les mêmes certitudes.

YVES DE LA BRIÈRE.

Paroles françaises, par A.-D. SERTILLANGES. Paris, Bloud et Gay, 1919, in-8 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel dévouement et quel succès le R. P. Sertillanges a prodigué sa parole pendant la guerre. Les hautes leçons qu'il savait dégager des événements les plus tragiques ne doivent être ni oubliées ni perdues. Elles ont été recueillies dans divers volumes. Celui qu'on nous présente ici se compose de discours prononcés ces dernières années à Notre-Dame, à Saint-Germain-des-Prés, à la primatiale de Lyon, à la cathédrale de Chartres, et de contributions apportées aux enquêtes qu'institua la *Revue hebdomadaire* en 1914 et en 1917 sur *les témoignages de l'expérience* et sur *nos sanctuaires*. Les richesses d'un esprit rompu aux disciplines antiques et muni des plus exactes informations du temps présent s'y éploient avec une opulence, une ampleur, une variété innombrables. Théologien, philosophe, poète, historien, sociologue, moraliste, le P. Sertillanges trouve, en toute circonstance, les paroles qui instruisent en charmant, qui émeuvent et éclairent, qui chantent et démontrent, paroles souples et précises, alertes, poignantes, doctes et imagées, gracieuses comme un sourire, lumineuses comme un regard de chez nous, effilées comme une épée : *Paroles françaises*. CH. LANDRY.

A propos de doctrine. Les Leçons du passé confirmées par celles de la Grande Guerre, par le lieutenant colonel E. CHOLET. Paris, Charles-Lavauzelle, 1919, in-8 de 161 p. — Prix : 4 fr. 80.

La période qui sépare la guerre de 1870 de celle de 1914 a été pour la France une ère de recueillement pendant laquelle l'idée de revanche, caressée par un certain nombre de Français irréductibles, allait s'affaiblissant dans l'esprit et le cœur des jeunes générations qui n'avaient pas vu l'Année terrible. Non pas que notre pays pût se résoudre à considérer comme définitivement perdues les deux provinces que nous avait arrachées le traité de Francfort ; mais on tendait à attendre la restitution des territoires volés de la justice immanente des temps,

plutôt que d'une lutte violente dont on prévoyait les sanglantes péripéties sans pouvoir imaginer l'horrible violence qu'elle a revêtue réellement. Néanmoins, dans cette accalmie, plus apparente que réelle, une partie de la nation travaillait en silence, se préparait à une lutte qui pouvait éclater d'un moment à l'autre en dépit de notre volonté mainte fois déclarée de fuir toute provocation, de pousser la patience jusqu'à la limite extrême qui confine à la couardise. Dans l'armée, en effet, depuis quarante-quatre ans, le travail intellectuel, l'étude des principes immuables de la science militaire, l'art d'appliquer ces principes avaient été pratiqués par l'immense majorité de nos officiers, et c'est grâce à ces études, à cette série d'efforts qu'au moment où éclata la crise sanglante, la France se trouve prête pour l'effort gigantesque qui devait lui donner la victoire finale. La bibliographie des travaux produits de 1871 à 1914 par nos officiers de tous grades, bibliographie immense par le nombre, excellente par la qualité, est une preuve concluante de la préparation intellectuelle dont nous parlons. Les noms des principaux auteurs de ces études consciencieuses et profondes sont trop nombreux pour que nous les rappelions tous. Mais, à part les Leval, les Derrécagaix, les Keller, les Berthaut, les Foch, etc., etc., quantité d'autres officiers moins en vue avaient occupé leurs loisirs d'une façon utile pour leur pays, et tel fut, par exemple, le lieutenant-colonel Cholet qui, au moment où éclata la guerre actuelle, venait de terminer un bon travail : *A propos de doctrine*, dont les événements de 1914 ont fait différer jusqu'à aujourd'hui la publication. On verra en lisant cette étude profondément pensée, combien, à la veille de la lutte, les esprits avisés avaient entrevu les conditions militaires des combats futurs. A cet égard les chapitres sur l'unité de doctrine, sur la nécessité d'avoir une doctrine, sur les principes de la guerre, sur la façon, l'art d'appliquer les principes, sur l'autorité dans le commandement, sur l'énergie morale dans l'exécution, sur l' « action », base de la guerre, dénotent un esprit infiniment averti des questions traitées, des problèmes à résoudre. Il nous faudrait plusieurs pages pour analyser même sommairement ce remarquable travail. Il est de ceux qu'il convient de lire et de méditer, son étude devant faciliter singulièrement l'intelligence des causes qui ont produit notre victoire.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Contribution à l'étude des blocus nouveaux, par JEAN ALESSANDRI. Paris, de Boccard, 1919, in-8 de 144 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur lui-même expose excellemment, au début de l'Introduction, le but de cet ouvrage : « on se propose dans le présent travail, dit-il, d'étudier les modifications apportées dans les conditions d'exercice du blocus maritime par l'emploi des navires sous-marins. »

M. Jean Alessandri, commissaire de marine, a écrit cette étude vers la fin de 1917, c'est-à-dire à une époque où la guerre sous-marine avait donné naissance à un nombre de faits suffisant pour qu'une théorie puisse être établie, et, par suite, pour permettre à l'auteur d'atteindre le but qu'il s'était proposé.

Avant d'exposer ce que fut le blocus maritime au cours de la Grande Guerre, M. Alessandri examine la conception qu'avait du blocus, en 1909, la conférence de Londres, puis, en un court chapitre, il traite des blocus fictifs, dont la théorie a inspiré parfois certaines décisions prises au cours de la guerre. Les conclusions de ce très intéressant volume, judicieusement pensé et bien écrit, sont groupées sous la forme d'un essai d'une théorie des blocus nouveaux, théorie forcément vague, d'abord parce que les sous-marins ne sont pas encore parvenus à leur dernier stade de perfectionnement, et ensuite parce que, en matière de blocus maritime, comme en bien d'autres, hélas, on s'aperçoit rapidement que le droit international n'existe pas, qu'il n'est qu'un chiffon de papier, que la force seule l'établira et que la limite du droit ne sera que la réaction des États neutres intéressés et lèsés. J. C. T.

La Guerre absolue. *Essai de philosophie de l'histoire*, par Georges Batault. Paris, Payot, 1919, in-16 de 279 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce livre est de ceux dont il est difficile de rendre compte en quelques lignes, tant ils sont pleins d'idées. On y trouvera une vue des faits tels qu'ils sont. L'auteur nous le dit dans ses Préliminaires, qui seraient à citer d'un bout à l'autre. Retenons-en cette idée absolument juste, à propos du sort futur des petits États, que l'avenir de la civilisation repose tout entier sur l'opposition et sur la lutte toute spirituelle de ces deux abstractions : la quantité et la qualité. Si la loi du nombre l'emporte comme le fait craindre l'absurde manie égalitaire, qui tend à devenir la règle des sociétés démocratiques, c'en est fait de l'humanité.

M. G. Batault ne manque pas l'occasion de dénoncer les erreurs courantes, les utopies telles que celles qui consistent à voir dans la forme démocratique du gouvernement et « l'industrialisation » à outrance du monde des gages de la paix à venir. Il raille sans pitié Benjamin Constant écrivant en 1813 : « Nous sommes arrivés à l'époque du commerce, qui doit *nécessairement* remplacer celle de la guerre », et est plus dur encore pour M. Albert Thomas, qui a fait de sa préface à la réédition de *l'Esprit de conquête* « un petit chef-d'œuvre de ce que peut dicter l'esprit d'utopie à l'esprit de parti. » Voilà des hommes qui ne voient pas les choses telles qu'elles sont !

Il nous apprend aussi à discerner, dans l'étatisme et dans le machi-

nisme qui nous menacent, deux grands périls. L'humanité paiera de plus en plus cher les progrès matériels que lui apporte la science ; ils favorisent la guerre en assurant le triomphe de la force. C'est l'essentiel de la théorie allemande.

M. G. Batault est d'ailleurs convaincu que le changement dans la forme du gouvernement de l'Allemagne ne modifiera pas la formule nouvelle que ce pays a conçue d'une civilisation « dégagée des vieux couplets idéalistes de justice et de liberté, mais parfaitement adaptée à l'évolution matérielle des États et des nations reposant sur l'égalitarisme et l'industrialisme scientifique et se fondant sur le droit de la force. »

La question est alors de savoir si cette formule finira par s'imposer : autrement dit, si les peuples qui, en ayant gagné la présente guerre contre l'Allemagne se trouvent logiquement condamnés à répudier sa conception, continueront à s'opposer au mouvement qui entraîne le monde vers l'industrialisme à outrance ou bien lui céderont à leur tour.

M. G. Batault est incertain de l'avenir et termine ce « livre véridique et sombre » par une invocation à l'espérance. Mais sur quoi la fonder en dehors des forces spirituelles du christianisme ? Seules elles demeurent capables de servir de contrepoids à la formidable poussée de matérialisme qui aboutit fatalement à la « guerre absolue. »

L'auteur consacre naturellement à la « guerre secrète » de longs et intéressants développements. Mais il semble attribuer à l'Allemagne le rôle essentiel dans la Révolution russe. C'est une erreur. Nous le renvoyons sur ce point au témoignage des diplomates et des officiers qui étaient à Pétrograde à ce moment. En tout cas, il n'y avait pas besoin de l'action allemande pour qu' « à travers toute l'Europe alliée et neutre le chœur des défaitistes chantât la louange de la Révolution russe. » Celle-ci répondait parfaitement, pour des motifs divers, aux aspirations des démocraties anglaise, française et américaine.

A. de Tarlé.

La Nueva Revolución, por P. M. Turull, con una carta prólogo de M. Léon Bourgeois y seguida de una encuesta sobre la Sociedad de naciones. Barcelona, imp. de Henrich, 1919, in-16 de xv-233 p. — Prix : 3 fr.

Cela devient une mode de présenter au public, sous un titre commun, une série d'articles de journaux, sans lien apparent, sans suite logique. Le lecteur y perd et, à mon avis, l'auteur également, qui se déshabitue ainsi de coordonner ses idées et d'écrire des livres. Cette réflexion que suggèrent tant de volumes actuels, s'applique également à celui de M. Turull, dont je viens de transcrire le titre. C'est un recueil d'articles, parus pour la plupart, nous dit l'auteur, dans la revue

catalane *Messidor* qu'il a fondée au début de 1918. Il les a reproduits, semble-t-il, tels quels, sans se soucier de les mettre au point, sans se préoccuper des répétitions qui s'y pouvaient rencontrer.

Ces réserves faites, qui ne portent que sur la forme du livre, il n'est que juste de reconnaître la valeur et l'intérêt du fond. M. Turull remue beaucoup d'idées et d'idées qui provoquent la réflexion.

Le livre comprend quatre parties : Dans la première (*Problèmes internationaux*) M. Turull s'occupe beaucoup de la Société des nations dont s'est épris son idéalisme généreux. Nous avons eu occasion de signaler la brochure, en catalan et en français, qu'il a publiée en 1917 sur *la Société des nations, la morale internationaliste et la Catalogne*, Ici, entre autres choses, il montre la possibilité d'une Société des nations, il prône la constitution d'une ligne internationale pour en préparer l'avènement. Son socialisme n'est pas seulement spiritualiste (« le socialisme sera spiritualiste ou il ne sera pas », affirme-t-il) ; mais il est fortement imprégné des idées chrétiennes, et loin de s'en défendre, il n'hésite pas à le déclarer. Sans doute son christianisme semble un peu vague et nous regrettons qu'il paraisse imbu de préjugés contre le catholicisme, qui est et demeurera toujours la condition et la garantie de tout progrès réel et durable.

La seconde partie, qui donne son titre au volume, montre dans *la Nouvelle Révolution* « la réalisation pratique des doctrines du Christ ». Sans croire à la disparition du prolétariat, l'auteur attend un allègement de son sort par la réduction des heures de travail et surtout par le développement de l'éducation et de l'instruction « par où chaque citoyen sera mis en condition de développer ses aptitudes et d'acquérir plus de bien-être. » Mais là encore l'organisation sociale devra, à ses yeux, être internationale. Il recherche les bases de cette organisation et de la morale internationale.

La troisième partie du livre, comme l'indique son titre (*Problèmes ibériques*) s'occupe de l'Espagne, un peu du Portugal et plus particulièrement de la Catalogne. Nous y signalerons plus particulièrement les articles sur l'embellissement de la langue.

La dernière partie (*Silhouettes et philosophies*) étudie quelques écrivains et quelques doctrines. Notons-y un article contre le mercantilisme littéraire.

L'ouvrage se termine par les réponses fournies par quelques notabilités plus ou moins connues à l'enquête de *Messidor* sur la Société des nations (Léon Bourgeois, Paul Otlet, A. Bonilla y San Martin, etc.) et par un appendice qui donne le texte de la constitution de la Société des nations, créée par le traité de paix. E.-G. Ledos.

Le Rempart, par Victor Goedorp. Paris, la Renaissance du Livre, s. d., in-18 de 280 p. — Prix : 4 fr. 90.

Au début de 1914, le docteur André Charlet pouvait, à bon droit, passer pour un homme heureux. Il l'était en effet. Possesseur d'une belle fortune, membre, à quarante et quelques années, de l'Académie de médecine, envoyé à la Chambre des députés par la circonscription de Villers-Cotterets, le docteur Charlet voyait la vie lui sourire par tous ses côtés. En particulier son fils aîné, jeune et brillant lieutenant, sorti récemment de Saint-Cyr, son fils Paul, pour lequel il paraissait avoir un faible, méritait de tous points, l'affection profonde, la confiance que lui témoignait son père. S'entendant admirablement l'un et l'autre, ils n'étaient qu'une âme en deux corps. Et c'est à ce moment, quand l'avenir paraissait n'avoir tissé que des jours heureux pour cette famille bien digne du bonheur, que la guerre mondiale éclate et que quelques jours après, la bataille de la Marne, Paul tombe glorieusement pour ne plus se relever. La catastrophe, chez Charlet, produisit un de ces effets inattendus dont l'affreuse guerre devait, d'ailleurs, fournir plus d'un exemple. Frappé subitement d'amnésie cérébrale, ce malheureux père, anéanti par la douleur, perd instantanément la mémoire, oublie sur l'heure qu'il a eu un fils, que ce fils vient de mourir et continue son existence de la veille avec le calme, le sang-froid de l'ignorance absolue. Mais cette amnésie n'est qu'un premier pas vers la paralysie générale, vers la ruine de cette haute intelligence, probablement vers la folie. Sauvera-t-on Charlet de cette affreuse déchéance ? Sa fille, son second fils, en particulier une amie dévouée qui a servi de mère à ses enfants quand, il y a douze ans, le docteur a perdu sa femme, tentent une lutte désespérée pour conjurer le danger et sauver de l'horible perspective leur père, leur ami. C'est ce combat de chaque jour que M. Victor Goedorp nous décrit avec une maîtrise qui fait de son livre un récit extrêmement attachant. Divers épisodes pleins d'intérêt ajoutent au mérite de la trame principale de ce *Rempart* dans lequel l'auteur fait preuve à la fois d'un talent remarquable d'écrivain et d'un vibrant patriotisme.

Comte de Sérignan.

— Depuis notre livraison de mars-avril 1919 nous n'avons pas eu l'occasion de signaler de nouveaux volumes de la précieuse collection des *Pages d'histoire, 1914-1919*, de la maison Berger-Levrault ; mais voici que nous en recevons à la fois neuf et certainement des plus importants. Donc, nous en étions restés au 161e fascicule. Voici d'abord le n° 162. Dans une étude aussi serrée que bien documentée, M. G. Cerfberr de Médelsheim, directeur à la direction générale des finances d'Alsace-Lorraine, expose *la Lutte financière entre les belligé-*

rants (in-12 de 28 p., avec 8 planches. Prix : 1 fr. 25). L'auteur nous entretient tour à tour des emprunts des États en guerre, de la circulation des billets, de l'escompte et du cours des changes. Travail d'austère apparence, mais fort intéressant et tristement suggestif. — N° 163. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXXVIII. *Juillet-septembre 1918* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 269 p. Prix : 3 fr.) : c'est, au jour le jour, la brève relation de la dernière grande offensive allemande et le commencement de la fin par la débâcle bulgare. — N° 164. Neuvième volume de la *Chronologie de la guerre*, due à M. S. R., qui résume les événements s'échelonnant entre le 1er juillet et le 31 décembre 1918. Tableau des dernières angoisses et des efforts des Alliés que la victoire devait définitivement couronner (in-12 de 370 p. Prix : 3 fr. 50). — N° 165. *Le Bolchevisme en Russie. Livre blanc anglais (avril 1919)* (in-12 de 239 p. Prix : 3 fr. 50). La courte Introduction placée en tête de ce volume en explique bien le contenu ; nous la reproduisons intégralement : « Le recueil des rapports qui suivent et qui émanent des représentants officiels de Sa Majesté le Roi en Russie, d'autres sujets britanniques récemment de retour de ce pays et de témoins impartiaux de nationalités diverses, s'étend sur la période du régime bolcheviste, de l'été 1918 jusqu'aujourd'hui (mars 1919). Ces rapports sont publiés en conformité d'une décision du Cabinet de guerre, prise en janvier 1919. Ils ne sont accompagnés d'aucune espèce de commentaire ni d'introduction. Ils sont suffisamment éloquents par le tableau qu'ils présentent des principes et des méthodes du pouvoir bolchevik, des événements terrifiants qui en accompagnaient l'exercice, des conséquences économiques qui s'en sont suivies et de la misère presque incalculable qu'il a produite. » Les 7 dernières pages sont occupées par une « table des matières » qui est, en réalité, une claire analyse des 61 pièces d'étendue très variable qui ont trouvé place dans ce volume dont le tirage a déjà atteint 4000 exemplaires. — N° 166. Le *Paris pendant la guerre*, de M. Gaston Cerfberr (in-12 de 110 p. Prix : 2 fr. 50) retrace, sans hors-d'œuvre inutile, l'état moral, matériel, politique et administratif de la capitale, avec aussi quelques détails militaires. On trouvera là des précisions, des chiffres, le prix des denrées, les résultats des souscriptions aux emprunts, les budgets municipaux, les recettes des théâtres et quantité d'autres choses qui rentrent, à divers degrés, dans ce qui constitue la vie générale de la grande ville. On ne saurait étudier convenablement l'histoire de la guerre de 1914-1919 sans se rendre compte de ce que fut la vie de Paris pendant ces quatre années d'épreuves de toutes sortes. — N° 167. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXXIX. *Octobre-décembre 1918* (suite

chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 170 p. Prix : 3 fr.). — N° 168. *Traité de Versailles 1919* (in-12 de 242 p. Prix : 3 fr. 50). On sait que c'est le 7 mai 1919 que le texte du traité de paix fut remis aux plénipotentiaires allemands et que sa signature eut lieu le 30 juin. Nous nous bornerons à rappeler ici les 15 divisions de ce document diplomatique : I. Pacte de la Société des nations ; II. Frontières d'Allemagne ; III. Clauses politiques européennes ; IV. Droits et intérêts allemands hors de l'Allemagne ; V. Clauses militaires, navales et aériennes ; VI. Prisonniers et sépultures ; VII. Sanctions ; VIII. Réparations ; IX. Clauses financières ; X. Clauses économiques ; XI. Navigation aérienne ; XII. Ports, voies d'eau et voies ferrées ; XIII. Travail ; XIV. Garanties d'exécution ; XV. Clauses diverses. — N° 169. Encore un volume relatif à la *Chronologie de la guerre ;* c'est le dixième. Il va du 1er janvier au 30 juin 1919 (in-12 de 204 p. Prix : 3 fr.). Que de choses en peu de mots ! — Et voici, avec le n° 170, *le Traité de Saint-Germain* que, le 10 septembre 1919, l'Autriche a signé, acceptant son démembrement et sa complète déchéance comme grande puissance. L'empire des Habsbourg, qui a longtemps marqué dans l'histoire européenne, n'est plus qu'un petit État dont le rôle ne peut encore être défini. Quant à son destin ni ses amis, ni ses ennemis, ni lui-même ne sauraient dire ce qu'il sera ; Dieu seul le connaît.

— Les fascicules 30 et 31 de l'*Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, par M. Jean-Bernard, comprennent les chapitres IV et V du tome IV et le début du chapitre VI (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 2 br. gr. in-8 paginées 113 à 208, avec carte et de nombreuses illustrations. Prix du fascicule : 0 fr. 75). Sommaire du 30e fascicule : L'Affaire de Festubert. A Notre-Dame-de-Lorette. Le Cuirassier épique. Un menu de Noël. Carency. Avec les garibaldiens. Un Zeppelin sur Nancy. — Sommaire du 31e fascicule : Le Général Joffre à Thann. Une Classe française en Alsace. Guillaume II et le Dieu allemand. Les Socialistes allemands et la Guerre. Quelques ambassadeurs allemands. Le « Mémoire du prince Lichnowsky ». La Propagande allemande aux États-Unis. Une légende sur la grande-duchesse de Luxembourg. Religieuses allemandes au pas de l'oie. — M. Jean-Bernard, qui puise à des sources nombreuses et variées, conte toujours avec entrain ; les tableaux qu'il fait ici de la barbarie allemande sont particulièrement émouvants et irritants.

— *Le Monténégro devant la conférence de la paix*, par Yovan Plamenatz (Paris, Lang et Blanchong, 1919, 3 fasc. gr. in-8 de 14, 29 et 16 p.). La situation présente du Monténégro et de la dynastie monténégrine est loin d'être claire. A plus d'un point de vue, il semble que l'unité de la race serbe réclame l'unité de gouvernement et que l'an-

cienne principauté doive se fondre dans le royaume yougo-slave. Un valeureux peuple a su rester indépendant au milieu de la marée montante de l'islamisme ; son histoire est une rude et glorieuse épopée, mais son rôle n'est-il pas terminé ? Non, dit M. Plamenatz, ministre du roi Nicolas ; il ne fait que commencer. Avec la souplesse d'un adroit avocat, ce diplomate soutient les revendications de son peuple, à moins que ce ne soit que celles de son souverain pratiquement détrôné. Non seulement il se défend, mais il attaque et cherche à montrer que l'intégrité du Monténégro ne sera acquise que par l'annexion de l'Herzégovine et de Cattaro. C'est un beau plaidoyer mais qui nous paraît trop habile pour ne pas exciter la méfiance des juges.

VISENOT.

QUELQUES RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. **La France héroïque et ses alliés**, par GUSTAVE GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR et LOUIS LUMET. Tome II. Paris, Larousse, s. d., (1920), gr. in-4 de 324 p., avec 692 reproductions photographiques, 25 planches hors texte en noir et en couleurs, 5 cartes en couleurs et 9 cartes en noir. Broché, 35 fr. ; relié dos chagrin, plats toile, fers spéciaux, 55 fr. — 2. **La Mine d'or infernale,** par GEORGES PRICE. Tours, Mame, 1920, in-4 de 285 p., illustrations dans le texte et hors texte de A. Robida. Relié toile pleine, plaque spéciale, tr. dorées, 15 fr. — 3. **Pierre Dartay, prisonnier de guerre**, par BOUGAREL-BOUDEVILLE. Tours, Mame, 1920, in-4 de 223 p., illustrations dans le texte et hors texte de Paul Avril. Relié percaline fantaisie, plaque spéciale, tr. dorées, 13 fr. — 4. **A. B. C,** par JULES LEMAITRE. Tours, Mame, s. d. (1920), album in-4 de 54 p., avec des images de Job (en couleurs). Cartonné dos toile, plats or et couleurs, 15 fr. — 5. **Bécassine en apprentissage**. Paris, Gautier et Languereau, s. d., (1919), album gr. in-8 de 61 p., illustrations en couleurs de J. PINCHON. Broché, 6 fr. ; cartonné, couvertures en couleurs, 7 fr. 50. — 6. **Les Livres roses pour la jeunesse**. Série de 1919, 24 petits volumes n°s 241 à 264, in-12 de chacun 32 p., illustrés. Dans un emboîtage carton, 5 fr. 50. — 7. **Le Monde illustré, revue française et du foyer**, hebdomadaire universel. 63e année. 2e semestre 1919. Paris, 13, quai Voltaire, in-folio de 492 p. Abonnement annuel : France, 72 fr. ; Etranger 92 fr. — 8. **La Semaine de Suzette**. 15e année, 1er semestre (6 février-31 juillet 1919. Paris, Gautier et Languereau, gr. in-8 de 314 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France et Algérie, 10 fr. ; étranger et colonies, 12 fr. ; le vol., broché, 5 fr. 50 ; cartonné dos toile, 7 fr.

1. — MM. Gustave Geffroy, Léopold-Lacour et Louis Lumet viennent d'achever par la publication d'un second volume le monument qu'ils ont érigé à la gloire de *la France héroïque et ses alliés*. Nos lecteurs se souviennent sans doute que le récit écrit, sinon au jour le jour, du moins au cours même des événements et sous leur poussée, sous leur impression directe, s'arrêtait dans le premier volume au début de mai 1916 et nous montrait les Alliés n'ayant plus qu'un

Front et qu'une volonté. Et s'il y eut des moments bien durs, si la fortune a pu à quelques-uns paraître hésitante, la progression victorieuse n'en a pas moins poursuivi son chemin jusqu'à cet armistice du 11 novembre 1918 qui a écarté le cauchemar qui pesait sur l'Europe et sur le monde. Le volume commence par les émotions douloureuses de l'expédition manquée des Dardanelles, de l'écrasement de la Serbie, mais il se continue par l'épopée de Verdun, par la bataille du Jutland, par la conquête des colonies allemandes. Et si la Russie fait défection et sombre dans le bolchevisme où elle se débat encore, voici les États-Unis qui viennent à la rescousse et qui aident à donner le dernier coup de cognée à l'arbre pourri des Hohenzollern. Et l'on revit dans le livre de MM. Geffroy, Léopold-Lacour et Lumet ces alternatives de crainte et de gloire qui, sous la direction géniale et victorieuse de Foch, ont abouti au triomphe définitif. Des chapitres spéciaux et non dépourvus d'intérêt sont consacrés à la Pensée et l'Art pendant la guerre, à l'Effort de la France derrière le Front, à la Solidarité nationale, au Parlement, nous devons regretter que les auteurs, qui mettent en lumière les services et l'héroïsme de la plupart des classes de la société, même des parlementaires, passent à peu près complètement sous silence le rôle du clergé. C'est une lacune dans un ouvrage d'ailleurs fort intéressant, que l'on lira avec plaisir et qui, par la richesse et le choix des illustrations, constitue un véritable musée de la guerre la plus terrible que le monde ait subie jusqu'ici. L'impression de ce beau volume fait honneur aux presses de la maison Larousse. *La France héroïque et ses alliés* est un des plus beaux cadeaux d'étrennes, un des meilleurs livres de bibliothèque qui aient paru cette année.

2. — Une mission française, sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau énergique et instruit, André Destenay, a été envoyée en Afrique pour établir des postes de télégraphie sans fil dans la région du Tchad, puis, après s'être entendue avec les divers États ayant des possessions voisines, traverser la Rhodésia et gagner la côte orientale de l'Afrique du sud pour s'y embarquer et rentrer en France. Or, quand cette mission, composée de personnalités fort diverses arriva dans le nord du Transvaal, en août 1914, elle reçut l'hospitalité d'Anglais exploitant une mine d'or appelée « Terre-Promise. » Le directeur de cette mine et son adjoint, un Français, apprirent à Destenay et à ses compagnons que la guerre avait éclaté entre l'Allemagne et l'Autriche, d'une part, et la France, la Russie et l'Angleterre, de l'autre. La région étant voisine d'une colonie allemande, les hostilités ne tardèrent pas à s'ouvrir entre Allemands et Anglais; les premiers convoitant la mine d'or possédée par les seconds. C'est alors que Destenay, à la tête des Européens renforcés de travailleurs

noirs, prit en mains la conduite des opérations militaires dans ce coin d'Afrique appartenant à nos alliés. Les exploits accomplis par les braves Franco-Anglais sont presque fabuleux : après avoir victorieusement défendu *la Mine d'or infernale* de Terre-Promise, ils capturent un état-major allemand et leurs soldats blancs et noirs, ils conquièrent en courant le colonie de Goluwayo et sa capitale Willehmstadt et finalement s'emparent d'un sous-marin avec lequel ils gagnent Diego-Suarez. Ces quelques lignes ne peuvent donner une idée complète de ce récit passionnant, rempli d'aventures où l'héroïsme coudoie un comique réussi dont le héros est un chasseur de fauves, parent de l'illustre Tartarin de Tarascon et aussi spirituel que brave et avisé. L'illustration, confiée au maître Robida, relève encore le mérite du roman de M. Georges Price, qui enthousiasmera la jeunesse. Et la jolie reliure dont il est paré ne sera pas pour nuire à son succès.

3. — Dans un livre très vivant et agréablement illustré, qui ne pourra manquer d'intéresser les jeunes lecteurs auxquels il s'adresse, M. Bougarel-Boudeville nous retrace les aventures de *Pierre Bartay prisonnier de guerre.* Parti comme tant d'autres aux premiers jours de la mobilisation, laissant à Paris une mère et une sœur tendrement aimées et un jeune cousin, Blaise, que ses infirmités empêchent d'être mobilisé, mais qui en souffre comme d'une tare et qui sera heureux de mourir d'une bombe lancée par un zeppelin, Pierre Bartay ne tarde pas à être fait prisonnier à Maubeuge. La vie des prisonniers, la façon dont ils acceptent leur captivité, l'ingéniosité qu'ils emploient à s'organiser, la conduite des Allemands, leur mentalité sont exposées ici sans exagération, avec la véracité d'un homme qui a lu les multiples documents que nous possédons sur la matière et qui sait les utiliser. Bartay, comme d'autres, n'a qu'un désir : c'est de s'évader pour venir reprendre sa place par miles défenseurs de la patrie. Après une tentative infructueuse au camp de Friedrichsfeld, il est envoyé, avec une équipe de carriers, à Wulfrath, près d'Essen. C'est de là qu'après des péripéties émouvantes il parvient à gagner la Hollande avec un camarade. Est-il besoin de dire qu'une haute pensée chrétienne anime le livre d'un bout à l'autre ? Il y a là notamment sur le rôle des aumôniers à la guerre et dans les camps de prisonniers d'excellentes pages. Il est regrettable que de ci, de là les mots allemands soient écorchés ; on dit *Kommandantur* et non *Kommandatur* ; on écrit *Frau* et non *Fraü.*

4. — Il paraîtra assez extraordinaire à beaucoup de gens que l'académicien Jules Lemaître ait composé pour les enfants des contes très courts, jolis, amusants, comportant de petites leçons de morale. Mais leur étonnement cessera après lecture de la Préface explicative

mise par Mme Myriam Harry en tête de l'album qui emprunte son titre aux trois premières lettres de l'alphabet : *A. B. C.* Les éditeurs ont adjoint à l'auteur un « imagier » de grand et original talent : Job. Si bien que l'album dû à la collaboration de l'écrivain et de l'artiste forme l'un des plus gracieux cadeaux qui soit possible d'offrir aux enfants de sept à dix ans. Nous ne doutons pas, d'ailleurs, que les parents, eux aussi, seront charmés par les petits récits de l'académicien et plus encore peut-être par les riches compositions en couleurs de Job. On ne peut que féliciter la maison Mame — et même l'admirer — d'avoir pu exécuter une publication d'un tel luxe en des temps si difficiles.

5. — Les aventures de « Bécassine », l'invraisemblable petite Bretonne classée actuellement comme type, ont déjà fait l'objet de cinq albums. Celui que nous annonçons : *Bécassine en apprentissage*, devait, dans l'ensemble, tenir le n° 2 ; mais diverses circonstances ont obligé les éditeurs à ne le faire paraître qu'aujourd'hui. C'est donc le sixième album dont Bécassine est la réjouissante héroïne. Nous la voyons d'abord entrer, sous les auspices de Mme de Grand-Air, comme apprentie chez une couturière de Quimper, Mme Quiquou, dans l'atelier où le magasin de laquelle, avec une bêtise souriante, elle se rend coupable de tant de méfaits qu'elle comprend elle-même que le mieux est de s'en aller. Elle trouve ensuite à s'employer, encore à Quimper, chez un ami de sa famille qui tient l'hôtel du Soleil d'or. Là, les sottises dont elle est coutumière s'accumulent au point que ses seconds maîtres la mettent finalement à la porte. C'est alors que son oncle, qui l'excuse en toutes choses, l'offre à Mme de Grand-Air, qui la prend à son service. Pauvre Bécassine ! Il semble que sa raison d'être est de comprendre invariablement de travers et d'agir en conséquence. Les images aussi nombreuses que désopilantes de M. Pinchon sont commentées avec un esprit des plus primesautiers.

6. — La nouvelle série des *Livres roses pour la jeunesse* n'est plus, cette année, entièrement consacrée aux choses de la guerre ; mais bon nombre de ces petits volumes y ont trait encore ; les autres offrent des récits variés, dont l'action se passe en des pays fort divers, ou renferment des contes amusants, même des comédies. Et, comme il en paraît deux par mois, la série de 1919 forme, comme les précédentes, 24 volumes de chacun 32 pages. En voici l'énoncé : N° 241. *Le Petit Patriote*, par M. Charles Guyon (11 gravures). — N° 242. *Le Petit Inventeur*, par M. H.-Pierre Linel (11 gravures). — N° 243. *Au fond de la Sibérie*, par M. Charles Guyon (12 gravures). — N° 244. *Jour de victoire (11 novembre 1918)*, pièce en deux actes, par M. Henri Pellier (14 gravures). — N° 245. *La Haine du fakir*, par M. Charles

Guyon (11 gravures). — N° 246. *Les Petits Français au Japon*, par le même (12 gravures). — N° 247. *La Bonne Petite Anglaise*, par M. Louis Dorey (12 gravures). — N° 248. *Excursions d'un jeune Français au bord du lac Léman*, par M. Charles Guyon (12 gravures). — N° 249. *Les Écoliers norvégiens*, par M. René Samoy (12 gravures). — N° 250. *Guignol fait la guerre*, par M. Gaston Cony et Luc Mégret, comédie en un acte (9 gravures). — N° 251. *Cinq Histoires de « Poilus »*, par le sous-lieutenant Georges Thomas (12 gravures). — N° 252. *Les Premières Armes du chevalier Bayard*, par M. Pierre Hellin (11 gravures). — N° 253. *La Dentellière et le carillonneur de Bruges*, par M. Luc Mégret (11 gravures). — N° 254. *Les Débuts d'un grand inventeur*, par M. H.-Pierre Linel (12 gravures). — N° 255. *Bob, le petit Écossais*, par M. Charles Guyon (12 gravures). — N° 256. *Oulo, le petit Canaque*, par M. Louis Dorey (12 gravures). — N° 257. *Le Dormeur éveillé, conté des Mille et une Nuits*, adaptation pour les enfants (16 gravures). — N° 258. *La Ville aux cent pagodes*, par M. Maurice Farney (12 gravures). — N° 259. *Les Petits Écoliers alsaciens sous la domination allemande*, par M. Charles Guyon (12 gravures). — N° 260. *En l'an 1950*, par MM. Lorbert et H. Pellier (11 grav.). — N° 261. *Le Roi des corsaires*, par M. Malo Renault (14 gravures). — N° 262. *Mésaventures de deux petits diables*, par M. René Samoy (12 gravures). — N° 263. *Comment on fait son avenir*, par M. Pierre Hellin. — N° 264. *Dans les prairies du Canada*, par M. Maurice Farney. — Cet ensemble constitue pour les enfants de 8 à 12 ans un cadeau d'étrennes qui sera apprécié. Il a aussi l'avantage, qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court, — comme l'on dit, — de ne pas trop grever la bourse des donateurs.

7. — Depuis le 21 juin dernier, *le Monde illustré* a marqué une nouvelle étape de son existence déjà longue (63 ans). Par suite de trois annexions qui promettent, le titre de ce beau périodique est devenu le suivant : *Le Monde illustré, Revue française et du foyer*. Le deuxième semestre de 1919 que nous avons sous les yeux, est particulièrement attachant et important : on y recourra souvent, car il est documentaire. Il est en effet question de choses telles que le Traité de paix de Versailles et de ceux conclus successivement avec l'Autriche et la Bulgarie. Et ce n'est pas seulement par des articles, mais aussi et surtout par l'image, fixation sur le papier de la physionomie des hommes et de l'aspect des choses du moment, que le nouveau *Monde illustré* sollicite et retient l'attention. Il n'est guère utile d'insister sur tous les faits, sur toutes les scènes résultant des circonstances militaires et politiques que l'on trouvera ici exposés par une rédaction précise ou une illustration aussi soignée qu'abondante : notons cependant, en courant, les fêtes de la victoire à Paris,

Londres, Bruxelles, New York, etc. ; les visites, les uns chez les autres, des chefs des gouvernements alliés ; des articles sur la Révolution russe et sur la Pologne, la célébration du retour à la mère patrie dans toutes les villes d'Alsace et de Lorraine ; les pèlerinages officiels aux pays dévastés, etc., etc. A noter aussi deux grands romans, forts différents l'un de l'autre, et qui ont plu ou plairont à tout le monde : *La Femme sans nom*, drame judiciaire de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, par M. G. Lenotre et *la Marquise de Fleuré (1912-1914)*, par M. Paul Harel. Deux écrivains de talent : M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, et M. Antoine Redier, qui a dirigé avec succès jusqu'à la veille de la guerre l'excellente *Revue française*, rédigent ici, régulièrement chaque semaine, le premier, une chronique vivante, pittoresque et variée de *la Vie française*, le second, un intéressant *Courrier de Paris*. Parmi les plus beaux numéros de cette période semestrielle, celui de Noël séduira les plus difficiles. Il évoque l'Orient, soit par *Nos Missions d'Orient*, de M. Henry Bordeaux, soit par l'article de notre collaborateur M. Gustave Gautherot, relatif à *l'Occupation française de la Syrie et de la Cilicie*, soit enfin par le travail de M. Louis Madelin sur *les Croisades*. Cet ensemble, où le passé et le présent s'unissent à merveille, est relevé d'une illustration plus luxueuse encore que d'habitude, car elle comporte, entre autres choses, sept grandes scènes en couleurs, dont trois forment un admirable triptyque. On le voit, et nous ne l'apprendrons à aucun lecteur du *Polybiblion*, *le Monde illustré* est autant un album de haut goût, ayant sa place dans tous les grands salons, qu'une revue intéressante, actuelle toujours et souvent rétrospective.

8. — Les petites filles de huit à quatorze ans ont fait et feront leurs délices de *la Semaine de Suzette*, que la librairie Gautier et Langereau édite pour elles spécialement depuis quatorze années accomplies. Le volume que nous recommandons pour elles à leurs parents correspond au premier semestre de la quinzième année et reste tout à fait à la hauteur de ses devanciers. Nous trouvons là d'abord quatre romans intéressants : *Le Charmeur de serpents*, par M. Léon Lambry ; *La Fille du forestier*, par Mme Jane de Carrières ; *Les Galons de Passereau*, par M. Froment et *les Petits Héros de l'arrière*, par Mme Ch. Peronnet. Ensuite quelques nouvelles gracieuses, des contes amusants, de nombreuses *Historiettes illustrées*, parmi lesquelles *Bécassine chez les Turcs* est de beaucoup la plus importante ; puis des comédies, des saynètes, des monologues. Une spécialiste, qui signe « Tante Jacqueline », explique, en de fréquentes causeries appuyées de dessins, comment il convient d'habiller la poupée « Bleuette. » Le volume traite encore quantité d'autres sujets où abondent les leçons de choses. Les illustrations en noir et en couleurs occupent dans ce recueil une

place presque aussi considérable que le texte. Conclusion : *la Semaine de Suzette* sera bien accueillie par les fillettes de toutes les classes sociales. VISENOT.

THÉOLOGIE

Les Écritures manichéennes, par PROSPER ALFARIC. Paris, Émile Nourrit, 1918, 2 vol. in-8. I. *Vue générale*, III-154 p. — II. *Étude analytique*, 240 p.

Au sentiment de l'auteur, *les Écritures manichéennes* sont non seulement les ouvrages de Mani et de ses principaux disciples, qui ont été regardés « comme la Bible des vrais croyants » de la secte, mais encore des écrits gnostiques, qui « constituaient comme une Bible de second ordre » et même des écrits juifs, chrétiens et païens, dont les manichéens se sont servis et dont ils ont adopté certaines traditions. Il prétend, pour des raisons insuffisantes, que tous étaient tenus dans la secte dualiste pour inspirés, officiels, régulateurs de la foi hérétique, canoniques (I, p. 30), et il affirme qu'à l'exemple de l'Église catholique, l'Église manichéenne avait un catalogue de livres saints, imposé aux croyants. Toutefois, il est obligé de reconnaître que « ce nouveau Canon », loin d'être immuable, a beaucoup varié. En bien des lieux, des œuvres nouvelles ont remplacé d'autres vieillies (II, p. 227). Les catalogues s'allègent avec le temps et ils varient avec les pays d'où ils proviennent. Enfin, des schismes se sont produits à diverses époques, et les sectes rivales avaient des Écritures différentes, comme les doctrines qu'elles garantissaient. Les écrits de Mani eux-mêmes ont constitué des recueils plus ou moins développés : M. Alfaric les nomme Tétrade, Pentateuque, Heptateuque, selon qu'ils contenaient trois, cinq ou sept ouvrages de l'hérésiarque. Il y a en tout cela un abus de termes, provenant d'une fausse comparaison des soi-disant Écritures manichéennes avec les Écritures inspirées des Juifs et des catholiques.

La *Vue générale* expose la *constitution* et l'*histoire* de ces Écritures. La *constitution* comprend leur origine qui provient des trois sources indiquées et leurs caractères généraux sous le rapport de l'enseignement et de la forme littéraire. L'*histoire* comporte leur propagation dans la chrétienté et hors d'elle, durant une dizaine de siècles, depuis les provinces les plus reculées de l'Espagne jusqu'au fond de la Chine, leur disparition de ces mêmes contrées et leur survivance. Il n'en reste que des débris, conservés par des auteurs chrétiens du IIIe au IXe siècle, par des historiens arabes, persans et chinois du IXe au XVe siècle et par des manuscrits découverts au XIXe dans plusieurs villes du Turkestan chinois, à Tourfan et à Touen houang. M. Alfaric les réunit tous, et son répertoire est intéressant.

L'*Étude analytique* traite avec plus de détails de chacune des catégories des Écritures manichéennes. L'auteur cherche à rattacher aux écrits de Mani les fragments qui nous sont parvenus. Ses inductions ne sont pas toutes certaines, quoique la plupart soient vraisemblables. Les écrits des disciples immédiats ou plus tardifs sont historiques, didactiques ou liturgiques. Ils ont moins de valeur et ils ont exercé une influence moindre que ceux du maître. Il me paraît fort douteux qu'ils aient été regardés comme inspirés. Les écrits juifs et chrétiens, adoptés dans quelques milieux manichéens, devraient plutôt être considérés comme des livres apocryphes, Mani étant l'adversaire des Juifs et supprimant du Nouveau Testament les textes qui ne cadraient pas avec sa théologie. D'ailleurs, M. Alfaric n'a pas réussi à fixer les recensions de ces écrits, que les manichéens ont pu avoir à leur disposition. Il n'a pas connu plusieurs livres récents qui auraient pu l'aider dans cette recherche. Toutes les fautes d'impression n'ont pas été relevées dans les deux listes d'*errata*, qui ont été dressées. Un lecteur judicieux fera aisément le départ entre les données acquises de cet ouvrage et quelques vues particulières de l'historien du canon des Écritures manichéennes.

E. Mangenot.

L'Anaphore apostolique et ses témoins, par Dom Paul Cagin. Paris, Lethielleux, 1919, in-16 de xii-383 p. — Prix : 7 fr.

En signalant ici, il y a quelques années (*Polybiblion* de juin 1913, t. CXXVII, p. 504-506), *l'Eucharistia* de Dom Paul Cagin, je disais que la discussion m'y paraissait menée avec une admirable clarté et qu'il n'était point de lecteur qui ne pût lire le volume, pour peu qu'il fût averti.

Cédant cependant à certains avis, le savant auteur a pensé que pour cette classe de lecteurs « qu'effraie toujours un peu l'appareil rébarbatif de démonstrations trop érudites et trop spéciales », il pouvait être bon de présenter les résultats auxquels il était arrivé dans « un travail de vulgarisation provisoire », qui leur permît de prendre du moins « une première connaissance plus facile » de l'ouvrage, « qui leur en donne la clef ».

Et c'est la pensée qui a conduit Dom Cagin à rédiger cette *Anaphore apostolique* que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. En nous donnant de larges extraits de l'*Eucharistia*, il en souligne le sens, il en fait ressortir plus nettement les conclusions, il éclaircit les doutes et écarte les objections qui pourraient se présenter à l'esprit d'un lecteur peu attentif et superficiel, mal habitué à se pénétrer de la pensée de l'auteur et à la garder dans sa mémoire. Nous nous réjouirons qu'un plus grand nombre de lecteurs puisse s'assimiler ainsi les

résultats obtenus par Dom Cagin, si intéressants et en même temps si consolants pour notre piété ; nous nous réjouirons plus encore si, mis en goût par cette lecture, ils abordent celle de l'*Eucharistia* et celle de *Te Deum ou Illatio* qui l'a précédée.

Mais les lecteurs même de l'*Eucharistia* auront un singulier profit à lire *l'Anaphore apostolique*, non seulement parce qu'ils y trouveront plus nettement exposée et mieux affirmée, s'il est possible, la pensée de Dom Cagin, mais aussi parce que l'auteur a utilisé ce remaniement pour mettre au point certaines parties et parce qu'il a ajouté quelques documents nouveaux : nous signalerons en particulier un long morceau sur la prière de S. Polycarpe ; une note fort développée reproduisant les vues d'un correspondant anglais de Dom Cagin au sujet de l'interpolation patripassienne du *Testamentum Domini* ; une autre note sur l'Anaphore de l'ordination épiscopale qui « semble avoir suivi parallèlement le même processus historique ». En outre un appendice, considérable, puisqu'il remplit les p. 249 à 366 du volume, étudie des questions annexes : avec les traces de gnosticisme que l'on prétend découvrir dans l'Anaphore apostolique, un rapprochement curieux entre la langue théologique de ce document et celle des épîtres de S. Ignace, qui apporte une nouvelle corroboration à la date de l'Anaphore ; la reproduction et la comparaison des différents textes de l'Anaphore de l'ordination épiscopale ; la discussion de l'attribution à saint Hippolyte des *Statuts apostoliques*.

On le voit, si l'*Anaphore apostolique* ne peut dispenser ceux qui veulent connaître à fond la question de lire et d'étudier l'*Eucharistia*, ce dernier ouvrage n'en trouve pas moins dans l'autre un complément des plus précieux, j'ose même dire indispensable.

Nous ajouterons que le maniement de l'*Anaphore* est rendu plus commode encore par une ample table alphabétique des matières qui manquait à l'*Eucharistia*.

Nous ferons en terminant un double vœu : celui que Dom Cagin ne nous fasse pas trop attendre sa troisième partie, puisqu'il nous a mis l'eau à la bouche par le Fragment communiqué au Congrès eucharistique de Lourdes en 1914 et que nous avons eu la joie de signaler ici ; et celui aussi que le savant auteur, ou quelqu'un sous sa direction, rende accessible à la masse des fidèles, à ceux qui ne peuvent lire des textes ni grecs ni latins ni étrangers, la connaissance des résultats auxquels il est arrivé et qui peuvent donner à la piété un si précieux aliment.

E.-G. L.

Le Dogme de la Rédemption. *Étude théologique*, par Jean Rivière. Paris, Lecoffre, Gabalda, in-12 de xvi-570 p. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Rivière n'est pas de ceux qui ne vivent que par

l'actualité. Il est donc permis à un aumônier qui revient du Front d'en parler aujourd'hui seulement.

Révélation du mystère, explication catholique du mystère, déformations protestantes du mystère : dans ces trois parties, largement développées, l'auteur étudie tous les aspects principaux sous lesquels les théologiens anciens et modernes ont exposé ce dogme fondamental. Il montre tout particulièrement la façon dont des points de vues divers peuvent se compléter réciproquement à condition de ne pas être trop exclusifs, ni de supprimer le mystère lui-même sous prétexte de l'expliquer. Il prouve de la manière la plus irréfutable que l'Église et les grands théologiens ont toujours repoussé une conception trop anthropomorphique de l'expiation rédemptrice : seule, l'éloquence mal réglée d'orateurs qui n'engagent ce faisant que leur responsabilité personnelle doit porter le reproche de nous présenter un Dieu cruel qui se vengerait du péché sur son Fils innocent. C'est l'amour au contraire qui se révéla et qui demeure le principal artisan de notre salut, car, nous dit Suarez : « Il ne faut pas imaginer que Dieu ait par lui-même poursuivi le Christ ou qu'il ait fait en sorte, par une opération spéciale et miraculeuse, que le Christ souffrît quelques douleurs extraordinaires : ceci est contraire à la bonté de Dieu et n'a aucun fondement, ni dans l'Écriture ni dans une tradition quelconque. » (Disput. XXXIII, section 1re de son commentaire de la Somme, citée par M. Rivière, p. 257).

Nous n'aurons pas l'outrecuidance de souhaiter longue vie à l'ouvrage de M. Rivière. Il sera souvent cité, copié et pillé plus souvent encore.

E. Magnin.

SCIENCES ET ARTS

Éducation. Un Essai d'organisation démocratique, par Ludovic Zoretti. Paris, Plon-Nourrit, 1918. in-16 de xviii-287 p. — Prix : 4 fr. 50.

M. Zoretti est effrayé de l'état d'incohérence et de désorganisation dans lequel se trouve la France au lendemain de la guerre. Il estime, à juste titre, que les lacunes et les tâtonnements du système éducatif sont à la fois une résultante et une nouvelle cause aggravante de la désorganisation générale, et qu'il y a urgence d'y porter remède. C'est à quoi il s'emploie avec si grande hâte qu'il publie son étude avant de l'avoir suffisamment mûrie à son gré. Elle est, dit-il dès la Préface, « d'inspiration socialiste. » Et on admirera aussitôt qu'un homme qui se plaint et fait une vive critique du désarroi de notre pays, de l' « impréparation » générale révélée par la guerre et de l'incompétence des pilotes, n'ait pas commencé par se demander si par hasard les doctrines en faveur n'étaient pas pour quelque chose dans

cet universel chaos, et si, par exemple, les gens qui faisaient campagne contre la « folie des armements » n'avaient pas une part de responsabilité dans nos cruels insuccès. Mais non : le socialisme est le progrès, c'est le bien. On ne le discute pas : ce serait manquer de foi ; on l'organise et on l'impose. Imaginons un riverain de la Loire qui proclamerait un beau matin qu'il n'y aura plus d'inondation, et qui renverserait, comme attentatoire à la beauté du paysage, la *levée* protectrice. Est-ce à lui que recourront ses voisins lorsque, l'inondation étant survenue, ils chercheront à réparer le désastre ? M. Zoretti prétend cependant qu'on l'écoute. CH. LANDRY.

La Sélection humaine, par le prof. CHARLES RICHET. Paris, Alcan, 1919, in-8 de III-262 p., cartonné toile. — Prix : 6 fr.

L'auteur était préoccupé déjà avant la guerre du grave problème de la natalité. L'effroyable mortalité qui a atteint l'élément mâle de 18 à 40 ans n'a pu qu'augmenter ses préoccupations. Il voudrait lutter contre la dépopulation en améliorant la race humaine ; pour cela il préconise de lui appliquer les procédés scientifiques connus de tous les éleveurs pour l'amélioration des races animales ou des espèces végétales : il en résulterait une sélection humaine basée sur l'hérédité.

La sélection humaine sera-t-elle l'unique souci et le grand effort des générations futures, comme le présage le professeur Richet dans sa conclusion ? Ceci est plus douteux. Il montre la nécessité de perfectionner l'état physique et l'état intellectuel de l'homme : il n'est pas de médecin d'enfants qui ne partage cet avis ; on a souvent négligé l'un au profit de l'autre, en exploitant les facultés innées jusqu'à l'hypertrophie au détriment de toutes les autres nécessaires à un sujet complet. Mais, ceci fait, l'auteur voudrait ne permettre la reproduction de l'espèce qu'aux sujets ayant obtenu un minimum de perfection physique et intellectuelle. C'est faire bon marché de la liberté individuelle et de ce qui constitue la vie même ! Et qui décidera de l'aptitude physique et intellectuelle ? Qui prendra cette terrible responsabilité, d'arrêter la vie ? A-t-on réfléchi que c'est aussi grave qu'une condamnation à mort ?

Suit un très curieux et captivant chapitre sur les formes de la civilisation future qui tend vers le socialisme (par l'étatisme, l'organisation du travail, la discipline immuable et intégrale) ou vers l'anarchie (par suppression du pouvoir central, l'individualisme, etc...). Entre ces deux extrêmes l'auteur ne voit pas de salut ; il comprend bien que l'égalité ne peut exister que dans la médiocrité ; mais il croit l'un de ces deux états possible et réalisable en soi, il décrit très heureusement la forme qu'y prendra le travail et il pense cette forme assez compatible avec un bonheur relatif.

Cette description est excellente, mais il conclut que c'est à peu près la forme de l'État... monarchique ! Conclusion au moins inattendue, car justement le monarchie avait su organiser le travail avec liberté dans l'ordre et la discipline.

Une autre curieuse erreur, bien fréquente du reste, nous semble dans la confusion entre le progrès, la civilisation et le bonheur : tout cela pour lui ne fait qu'un. L'intelligence amène bien le progrès sous la forme de la science et de ses conséquences : le développement de la première pourrait bien entraîner le progrès de la seconde. Mais celle-ci, quelle que soit son acuité, ne constitue pas la civilisation et encore moins le bonheur qui n'a rien à voir avec ces concepts. Nous ne pouvons souscrire à la première phrase du livre : « Le but de la vie, c'est d'être heureux. » Heureusement ce n'est pas le but de la vie, et il y en a d'autres, mais ils sont irréductibles à des équations.

Enfin le prof. Ch. Richet a réalisé un tour de force en réussissant à éliminer toute idée morale et religieuse ; il le peut, personnellement s'il le veut, mais le livre y perd dans sa portée car on ne peut de la vie éliminer les faits religieux et les faits de conscience. Traiter ce sujet à côté de la morale sans y toucher est jouer la difficulté. Du reste le livre, malgré ces lacunes, est attachant d'un bout à l'autre et d'une lecture agréable et facile : c'est d'un biologiste que n'effraient pas les problèmes de la philosophie.

Dr Jean Ferrand.

LITTÉRATURE

Les Amours, de Pierre de Ronsard. Texte établi sur les éditions de MDLX et de MDLXXVIII, et publié avec des additions de l'auteur, des notes et des commentaires, par Ad. Van Bever. Paris, Crès, 1918. 2 vol. in-16 de x-357 et 340 p., avec 8 reproductions en phototypie. — Prix des 2 vol. : 10 fr.

M. Van Bever, à qui nous devons la réimpression de tant de textes littéraires, — textes qui, à vrai dire, n'ont pas été toujours choisis parmi les plus édifiants, — nous donne aujourd'hui une élégante édition, imprimée et illustrée avec goût, des *Amours* de Ronsard. Des deux tomes dont se compose cette édition, le premier reproduit les livres I et II des *Amours*, de l'édition collective de 1560, et comprend, en outre, un Supplément d'une trentaine de pièces, empruntées aux éditions collectives de 1567-1572. Dans le second volume, on trouvera, établis sur le texte original de 1578, un certain nombre de poèmes, tels que la *Mort de Marie*, *les Sonnets* et *Madrigals pour Astrée*, *les Sonnets pour Hélène*, etc., qui forment le complément indispensable des séries antérieures. M. Van Bever s'est ainsi proposé de constituer « une édition intégrale du texte des *Amours*, tel que l'auteur l'a conçu

et augmenté à travers les diverses leçons qu'il nous a fournies de son œuvre. »

Il est, en effet, peu de poètes qui se soient plus corrigés que Ronsard ; aussi le choix des éditions qui devaient servir de base aux diverses parties de celle-ci, a-t-il pu, dans plus d'un cas, embarrasser le nouvel éditeur. Ce choix n'a pas été fait à la légère ; si, par exemple, pour les livres I et II des *Amours*, M. Van Bever a donné la préférence à l'édition de 1560, c'est qu'aucune autre ne lui a paru fournir, « dans sa forme presque primitive », un témoignage aussi pur et aussi exact du génie lyrique de Ronsard.

Les poésies de Ronsard, dépourvues de toute annotation, seraient souvent peu intelligibles ; on s'en était bien avisé de son vivant même. Les soixante dernières pages de la présente édition sont occupées par une assez longue série de « Notes et commentaires » dont les éléments ont été empruntés, en grande partie, à Muret pour le premier livre des *Amours*, à Remy Belleau pour le second, à Richelet et à Marcassus pour les poésies comprises dans le deuxième volume. M. Van Bever y a ajouté un bon nombre de notes personnelles, de caractère le plus souvent biographique ou bibliographique.

Une réimpression telle que celle-ci ne saurait avoir de valeur qu'autant qu'elle reproduit très scrupuleusement le texte ou les textes adoptés. Il peut arriver que la leçon de l'original soit notoirement fautive ; il importe, dans ce cas, — qu'on la corrige ou non, — d'avertir le lecteur. Il est telle rectification nécessaire que l'on se serait attendu à trouver dans le commentaire ; par exemple, à propos du premier vers de la pièce intitulée : *La Quenoille* (t. I, p. 322), où *campagne* est une erreur manifeste pour *compagne*.

L'illustration, qui comporte notamment plusieurs portraits, a été soignée et bien comprise. On a eu l'heureuse idée de reproduire, dans les en-têtes et dans les culs-de-lampe, un certain nombre des motifs décoratifs de la grande cheminée de la Possonière, la célèbre gentilhommière de Ronsard. L. A.

Conférences de l'Odéon. 3e série (1917-1918), publiées par Paul Gavault. Paris, Hachette, 1919, in-16 de xi-212 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme le fait remarquer M. Paul Gavault avec une juste fierté dans la Préface de ce recueil, les conférences qui forment cette troisième série ont, de même que les représentations qui leur ont donné sujet, traversé une époque critique de la vie parisienne dans la dernière année de la Grande Guerre. « Tandis que Paris était insulté jour et nuit (par les gothas et les berthas), le second Théâtre-Français continuait avec conscience à fournir à ses abonnés les spectacles classiques à quoi leur donnait droit le contrat qu'ils avaient signé avec la

direction. » Directeur et acteurs faisaient vaillamment leur devoir et les conférenciers étaient à leur poste. Les sujets et les orateurs étaient les suivants : *Horace* (Corneille). — *Le Dépit amoureux* (Molière), par Marc Le Goupils. La partie sur *Horace* est assez remarquable ; celle qui traite du *Dépit amoureux* nous a paru médiocre. — *Sertorius* (Corneille). — *Annette et Lubin* (Favart), par Ch. Navarre. L'examen de *Sertorius* a de bonnes qualités. Celui d'*Annette et Lubin* est très agréable. M. Navarre déploie un excès d'admiration pour les pièces médiocres de Corneille. — *L'École des femmes*. — *La Critique de l'École des femmes* (Molière), par Félix Gaiffe. Jolie conférence. — *Attila* (Corneille). — *Les Grâces* (Sainte-Foix), par Camille Le Senne. L'étude sur *Attila* est intéressante, mais contestable en plusieurs points. L'éloge de la pièce est excessif. On est un peu étonné d'apprendre que « Boileau n'avait pas autorité de critique dramatique » (p. 68). — *Phèdre* (Racine), par Gonzague Truc. Conférence très remarquable. Étude philosophique sur l'amour et Racine peintre de l'amour. — *Le Glorieux* (Destouches), par J. Ernest-Charles. Assez bonne étude. — *Les Fausses Confidences* (Marivaux). — *Le Sourd, ou l'Auberge pleine* (Desforges), par Fr. Funck-Brentano. Charmante conférence. — *Le Chevalier à la mode* (Dancourt). — *Le Bon Ménage* (Florian), par Léo Claretie. — *La Sérénade* (Regnard). — *Le Philosophe sans le savoir* (Sedaine), par Léo Claretie. — *Le Mariage de Victorine* (George Sand). — *Louison* (Alfred de Musset), par Léo Claretie. Ces trois conférences sont dignes du talent de leur auteur. — *La Petite Ville* (Picard). — *L'Esprit de contradiction* (Dufresny), par Paul Peltier. Cette conférence, qui termine la série, a dû être goûtée de ses auditeurs. Le recueil tout entier le sera de ses lecteurs.

MARIUS SEPET.

Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge, *essai de critique littéraire*, par EDMOND ESTÈVE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917. gr. in-8 de 149 p. — Prix : 5 fr.

Rédaction ou plutôt, je pense, résumé d'une suite de leçons professées à la Faculté de Nancy pendant le tonnant hiver de 1915-1916, cette étude, en six chapitres, du talent et de l'œuvre de Paul Hervieu, est le bon travail d'un universitaire qui applique à un écrivain d'hier les méthodes éprouvées de la critique classique. C'est bien ordonné (L'homme ; — sa formation littéraire ; — le conteur ; — le romancier ; — l'auteur dramatique ; — le moraliste) ; c'est bien documenté, avec une juste mesure d'analyses et de citations ; parfaitement clair, sobre, d'un goût sage et raisonné... Non que M. Estève — rien qu'en prenant comme sujet d'un cours public, à quelques pas du canon du l'ennemi, ce montreur de marionnettes parisien — n'ait cédé une pe-

à l'engouement de la mode. On sait la réclame outrée faite, pour des raisons qui n'étaient pas toutes de camaraderie littéraire et de courtisanerie, autour du nom et des moindres écrits et gestes de cet homme, à qui sa fortune et son caractère avaient créé une haute situation dans la gent de lettres et comment le mirent encore plus haut sur le pavois la politique et un certain anarchisme intellectuel, toujours empressé à exalter le parvenu très bourgeois, très académique et très riche, en la vie ou en l'œuvre de qui il flaire — et flatte — l'esprit de désordre et de rébellion. Ne l'a-t-on pas comparé aux plus grands, à Shakespeare, à Eschyle ?... Mais, tout en faisant à sa valeur la part aussi grande que possible, et en évitant le persiflage, M. Estève est trop clairvoyant pour n'avoir pas vu ce que ce talent avait de tendu, de forcé ; ce qui manquait de dons naturels de verve au conteur, d'imagination et d'observation large, souple, fine au romancier, de pouvoir créateur à l'auteur dramatique. « Ce n'est, dit-il justement, qu'à force de ténacité qu'il a possédé *dans une certaine mesure* les qualités que de naissance il n'avait pas... » Aussi tout ce qu'il a fait est systématique, raide et de vision bien bornée.

Quant à son théâtre, que Brunetière, et d'autres, et Hervieu lui-même ont pris pour *la tragédie moderne*, un lettré comme M. Estève se voit forcé de marquer tout ce qu'il y manque de grandeur, de poésie, d'intérêt élevé, pour justifier ce classement. Et il sait bien, connaissant tous les antécédents, tous les essais du passé, que cela, avec le romanesque des situations comme fond et la faiblesse des caractères comme trait commun des figures, c'est proprement le drame bourgeois, tel à peu près que le conçurent Diderot, Beaumarchais, Sedaine, se distinguant seulement du mélo par la qualité d'un style, d'ailleurs trop appliqué, trop précieux, souvent froid.

Que si M. Estève avait développé cette critique littéraire, s'il y avait ajouté la forte — et facile — critique morale qu'appellent les thèses amères et violentes de ce « moraliste » de tréteau, on voit que l'étude commencée avec un sincère désir d'admirer aurait vite tourné à « l'éreintement... » L'éreintement n'y est pas, pas du tout. Mais la conclusion, et il faut s'en féliciter, descend déjà cet écrivain de troisième ordre du piédestal absurde où certaine coterie, avec la complicité des badauds, l'avait juché...

GABRIEL AUDIAT.

Un Humoriste moraliste. *Pages choisies dans l'Œuvre* de PAUL STAPFER et précédés d'une introduction par GEORGES SAINTVILLE. Paris, Fischbacher, 1918, in-16 de XIV-328 p., avec portrait et autographe. — Prix : 3 fr. 50.

Les meilleures *Pages choisies* de Paul Stapfer sont empruntées à son ouvrage : *Des Réputations littéraires*. Elle dénotent des qualités

charmantes d'observateur perspicace, d'humoriste malicieux et désabusé. Elles témoignent, en outre, d'une vaste érudition et d'amples lectures, non pas seulement autour de Montaigne et de Victor Hugo (les deux maîtres qui exercèrent la critique admirative de Paul Stapfer), mais dans les provinces les plus variées de l'histoire littéraire. Signalons, en particulier, le chapitre savoureux sur la *Mort des livres* et le chapitre, plein de verve amusante, ayant pour titre : *Influence de la vie et de la mort sur la destinée des réputations littéraires.*

Mais les pages initiales de *Philosophie* et de *Religion* sont loin d'avoir la même valeur. Les idées religieuses et philosophiques de Paul Stapfer sont amplement développées, à propos de Wilfred Monod, dans l'étude sur *la Double Hérésie d'un libre croyant.* Non seulement les négations rationalistes du protestantisme libéral ou du modernisme doctrinal y sont formulées contre les croyances positives de la dogmatique traditionnelle du christianisme avec une insolence blasphématoire, mais encore les doctrines chrétiennes et catholiques de la Providence, de la grâce et de la prière y sont caricaturées avec une suffisance, disons plutôt avec une désinvolture et une vulgarité qui accusent, en ces matières, une pénétration intellectuelle des plus médiocres. « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui que l'on a. »

Le volume se termine par les fragments de polémique politique consacrés à la défense d'Alfred Dreyfus, en 1898. Vraiment, ces textes méritaient d'être conservés comme témoignage du phénomène de perturbation déterminé par la trop célèbre Affaire jusque dans les cerveaux qui n'avaient pas encore paru déséquilibrés. Paul Stapfer invitera l'Académie française à dénombrer sur le nom glorieux d'Émile Zola tout ce qu'elle possède « d'âmes justes, libres et fières. » Il réclamera, pour l'auteur de *J'accuse,* « une place d'honneur dans le *Conciones* français. » De la lettre odieuse et insensée d'Émile Zola au président Félix Faure, Stapfer va jusqu'à écrire : « On la commentera dans les classes, et les professeurs montreront aux élèves de rhétorique, par ce texte de prose vraiment française, à quel point il est vrai de dire que toute éloquence vient de l'âme... »

Il paraît que Paul Stapfer était un *humoriste.* La citation est pourtant textuelle. Et l'auteur n'avait alors aucune envie de plaisanter.

Voilà un document d'histoire de l'an 1898.

Yves de la Brière.

Moll Flanders, par Daniel de Foë : traduction française de Marcel Schwob. Paris, Crès, 1918, in-16 de xvi-399 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mérite supérieur et la prodigieuse fortune de *Robison Crusoe* ont quelque peu rejeté dans l'ombre les autres romans du même auteur, où se déploient pourtant, et quelquefois à un degré égal, les

mêmes qualités d'invention, de rapidité, de vérité ou au moins d'extraordinaire vraisemblance. Celui-ci, publié trois ans après *Robinson*, présente la vie, contée par elle-même, d'une femme qui, ainsi que l'indique le titre complet de l'original, « naquit à Newgate, et, durant une vie continuellement variée de trois fois vingt ans, fut douze ans prostituée, cinq fois mariée (dont l'une à son propre frère), douze ans voleuse, huit ans déportée en Virginie, finalement devint riche, vécut honnête, et mourut repentante. » Comme on peut s'y attendre après cette annonce, les nombreuses aventures de l'héroïne sont, pour la plupart, assez peu édifiantes, et Defoe n'en voile guère les détails. On se trouve ici le plus souvent au milieu de mauvaises mœurs et parmi d'assez vilaines gens ; si ce sont les circonstances et le besoin qui font tomber degré par degré la narratrice dans l'infamie et le crime, elle ne semble pas en avoir grand'honte ni grand remords, et c'est seulement après fortune faite et quand elle est rassurée sur son sort en ce monde, qu'elle songe, à l'avant-dernière ligne du livre, à faire « une pénitence sincère. » Mœurs et gens, s'ils sont déplaisants, sont d'ailleurs vivement présentés, et sans doute d'après nature, car Defoe les connaissait bien et avait pu les observer de près. Moll reproduit même sans doute quelques traits d'une voleuse célèbre nommée Mary Frith. La traduction de M. Schwob est bonne et rend bien la langue familière, aisée et précise de l'auteur anglais. Pourquoi M. Schwob (après bien d'autres) appelle-t-il celui-ci *de Foë*, avec une minuscule et un tréma, au lieu de *Defoe* ou *De Foe*, formes subtituées par lui à son nom véritable, qui était *Foe* ?

A. Barbeau.

Mystiques et réalistes anglo-saxons, par Régis Michaud. Paris, Colin, 1918, in-16 de 294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Neuf études détachées composent ce volume. La première et la plus étendue est consacrée à l'influence de Montaigne sur Emerson, influence aussi grande que celle de Platon et de Gœthe. M. Michaud y expose tout ce que le « sage de Concord » a dû à l'auteur des *Essais* et il y démêle aussi de façon très fine les ressemblances d'esprit et de sentiment que l'on peut découvrir entre le sceptique français et le mystique du Nouveau Monde. Passent ensuite devant nos yeux six écrivains américains et deux écrivains anglais, tous contemporains ou presque contemporains, très divers entre eux et encore plus inégaux : ce sont, dans l'ordre où ils sont rangés, Walter Pater, Henry James, Mark Twain, Jack London, Upton Sinclair, Mme Wharton, Bernard Shaw. De tous nous trouvons ici des portraits attachants et fidèles. Peut-être, quand il traite des plus éminents, M. Michaud eût-il pu se donner un peu plus de champ ; du moins sa brièveté est-

elle toujours substantielle et précise. Quelques critiques toutefois eussent pu être moins indulgentes et quelques éloges plus tempérés. Est-ce que vraiment M. Bernard Shaw « est en passe de devenir une sorte de Molière mondial » (p. 255) ? la nouvelle, en ce cas, surprendra encore bien des gens. Où Mark Twain réunit-il en soi tout seul « le fiel et le fantaisie de Swift, l'intransigeance morale de Carlyle, l'ironie attendrie de Sterne, jointe au génie burlesque et à la bonhomie de Cervantes et de Rabelais ? » Ces jugements excessifs sont d'ailleurs fort rares dans ce volume instructif et agréable, où le lecteur français peut prendre une idée juste d'auteurs pour la plupart assez peu lus chez nous.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Jerusalén y la Tierra Santa, por E. Gómez Carrillo. T. II de las *Obras completas*. Madrid, editorial « Mundo latino », 1919, in-16 de 273 p. — Prix : 4 fr.

Voici que nous revient, comme tome II des Œuvres complètes de M. Enrique Gómez Carrillo, cette Jérusalem, chère à l'auteur parmi tous ses ouvrages et, à coup sûr, l'un des plus beaux livres sortis de la plume du maître. En le relisant, j'ai retrouvé tout l'enchantement de ma première lecture ; j'en ai senti plus vivement que jamais le charme prenant, la puissance pénétrante. Ce n'est pas là un livre qu'on feuillette, on le lit et à plus d'un passage l'on s'arrête pour méditer ou pour rêver. C'est que c'est avant tout, si j'ose dire, un voyage sentimental ; l'auteur n'est pas un touriste qui promène de côté et d'autre une vague curiosité ; ce n'est pas un savant préoccupé de tout soumettre à l'examen de sa froide raison et de développer au lecteur les résultats d'une enquête méticuleuse ; c'est, — il prononce le mot quelque part, — un pèlerin passionné ; il est allé là-bas à la recherche de l'Homme-Dieu ; lui chez qui le goût esthétique est si affiné, il se défend au Saint Sépulchre d'une émotion artistique comme d'un sacrilège (p. 152) ; l'émotion qu'il recherche c'est celle que produit chez un chrétien, même tiède, le contact avec les souvenirs vivants qu'a laissés là-bas le Sauveur. Ni l'expérience de l'âge, ni les luttes du travail, ni les amertumes de la vie, ni le scepticisme du siècle n'ont émoussé en lui cette heureuse faculté de s'émouvoir, de s'enthousiasmer. Et les impressions que reçut si profondément son exquise sensibilité, la plume de l'écrivain les rend avec une sincérité, une ingénuité, une vivacité qui les rend communicatives : il voit et nous voyons ; il s'émeut et nous nous sentons émus : ses affections vibrent et trouvent en nous un écho non moins vibrant.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que cette *Jérusalem* ne s'adresse chez nous qu'au sentiment ; j'ai suggéré déjà que la lecture nous en invite

à la réflexion ; il y a des pages d'une psychologie puissante, comme cette admirable description de *l'Ame juive* qui commence par un dithyrambe en l'honneur de ses vertus et finit par une sorte de justification de l'antisémitisme. Les lectures étendues de l'auteur et son génie d'observation font que l'on trouvera chez lui à prendre et à apprendre. Sans doute, son érudition est parfois en défaut comme quand il appelle (p. 72-73) *Jean Leightfoot* et qu'il désigne comme un savant *allemand* le fameux anglican John Lightfoot, qui fut vice-chancelier de l'Université de Cambridge ; sans doute ses connaissances exégétiques ont des lacunes et sa critique des faiblesses ; sans doute il n'est plus permis à un écrivain sérieux de reproduire, fût-ce à titre dubitatif, la fable ridicule du concile qui aurait discuté la question de l'âme de la femme (p. 44) ; mais n'allons pas demander à un poète les précisions d'une érudition rigoureuse, pas plus que nous n'irons chercher auprès de lui les règles de la foi et les enseignements de la doctrine. Et ce m'est un devoir, — dans cette revue surtout où nous sommes attachés d'amour filial et de conviction raisonnée à tout ce qu'enseigne la sainte Eglise romaine, — ce m'est un devoir de signaler avec regret dans ce livre, avec des préjugés un peu vieillis et déconcertants, des assertions d'une orthodoxie douteuse, de véritables erreurs doctrinales, comme d'appeler des détails sans importance des dogmes aussi fondamentaux que l'Immaculée Conception ou l'Infaillibilité pontificale, pierre angulaire et garantie suprême de l'intégrité de la foi.

Mais ce ne sont là que des points dans l'ensemble, que des pages dans le livre, malgré tout admirable et qui fait si souvent vibrer en nous la corde humaine et la fibre religieuse.

Lisez donc cette *Jérusalem* : vous n'y trouverez pas seulement un grand écrivain, mais un homme ; vous n'y admirerez pas seulement les dons de l'esprit ; vous y sentirez battre un cœur et palpiter une âme.

E.-G. Ledos.

Les Procédés d'art de Tacite, par Edmond Courbaud. Paris, Hachette, 1918, in-16 de xxi-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Passionné lui-même, Tacite passionne aussi le lecteur. Historien, sans doute, mais moraliste, orateur, pamphlétaire, quel personnage l'emporte en lui ? Il y a bien des manières d'aborder cette question. Il est plus difficile d'y répondre avec certitude et impartialité. C'est l'art de Tacite qu'étudie M. Courbaud. Mais l'art d'un écrivain n'est guère séparable du fond qui l'inspire. A le bien considérer, c'est toujours à propos de Tacite le même problème qui s'agite. Chez lui les procédés résultent de son génie propre, des traditions du genre historique à Rome, de l'éducation littéraire, et réciproquement les

procédés d'art n'ont pas été étrangers à sa conception de l'histoire.

Il écrit l'histoire année par année, tradition qui vient des *Annales* des Pontifes. Orateur à ses débuts, d'ailleurs empreint de l'éducation oratoire commune à tous les écrivains romains, les habitudes de cette éducation ne l'abandonnent pas quand il raconte : il vise à l'effet. Et pour l'obtenir il prend avec l'histoire quelques libertés, réunit ce que sépare une exacte chronologie, force certains traits, élimine ce qui pourrait alanguir le drame. Et c'est un des motifs pour lesquels il préfère au récit le tableau où il excelle. Ici son génie est complice de l'éducation. Homme d'imagination, il voit et veut faire voir. Pittoresque, dramatique, le tableau est plus apte que le récit à mettre en lumière les sentiments des personnages, les impressions des masses et des assemblées. Dans le tableau, ce n'est pas la couleur qu'il cherche. L'aualyse psychologique, les réflexions personnelles suivent naturellement le spectacle qui n'est que la traduction en acte des passions. C'est que Tacite est moraliste autant que peintre. Le portrait nait spontanément sous sa plume. Ici le génie de l'auteur plus que l'éducation détermine sa manière. De ses personnages, il peint l'âme. S'il note des particularités physiques, ce n'est pas pour elles-mêmes mais parce qu'elles sont en rapport avec un trait moral du modèle. Au reste, plutôt rares sont les portraits en forme ; le plus souvent ils sont faits de traits épars que notre esprit rassemble.

Les discours relèvent de la tradition et de l'éducation. Ils ne sont pas seulement un moyen d'exposition, un artifice. En faisant parler les généraux, les historiens se conformaient à la réalité. Mais, et ici l'école réapparaît, ce ne sont pas des reproductions textuelles, impossibles le plus souvent. Même, quand par hasard on possédait le texte de ces discours, Tacite n'avait garde de les reproduire, il se contentait d'y faire allusion. Souci d'artiste ! L'unité de style ne doit pas être rompue. Le procédé d'art, imposé par l'éducation, influe donc sur la conscience de l'historien.

Enfin la préoccupation d'auteur n'est pas indifférente à Tacite. Fils d'un temps où le succès, souvent éphémère, des lectures publiques exige la recherche du piquant, Tacite éprouve le besoin d'innover. Naturellement original, il cultive soigneusement son originalité : l'analyse du style des *Histoires* le révèle. Pensée condensée, phrase souvent courte, parfois allongée, mais non périodique, usage continuel du participe, de l'ablatif absolu, et pour gain de ce moule nouveau, ou presque, relief, antithèse, trait, mais aussi, la rançon : affectation, obscurité.

D'ailleurs par dessus les procédés, les traditions, les souvenirs d'école, un magnifique génie poétique qui transporte l'écrivain au

delà de ce que ces éléments ont de limitatif, le dégage de l'artifice pour l'élever sans peine au grand art.

Tels sont, un peu au hasard de la plume, les principaux traits qui ressortent des ingénieuses analyses de M. Courbaud. Un vœu pour finir. Sans doute on peut dire que Tacite est déjà tout entier dans son premier grand ouvrage historique. Il y a toutefois dans les *Annales* une gravité, une sobriété, une profondeur qui s'affirment. Par où l'art des *Annales* diffère de celui des *Histoires*, nous serions curieux que M. Courbaud, si bien préparé, nous le montrât quelque jour.

André Baudrillart.

Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de Julien Hayem. 5e série. Paris, Hachette, 1917, in-8 de xiii-277 p. — Prix : 9 fr.

La collection dont M. Julien Hayem a entrepris depuis plusieurs années la publication n'a pas besoin d'être définie : son titre en indique avec assez de netteté l'objet pour qu'il soit inutile de l'indiquer à nouveau. Mieux vaut insister sur les travaux contenus dans chaque série successivement : c'est ce que nous allons faire, sans tarder davantage, pour la cinquième série, la dernière parue. Elle contient trois mémoires, d'un même auteur, M. Philippe Barrey, le savant archiviste de la ville du Havre, et consacrés à un même sujet : l'essor maritime du Havre-de-Grâce sous l'ancien régime. Dans le premier de ces trois mémoires (*Les Normands au Maroc au* xvie *siècle*, p. 1-44), l'auteur prouve que le Maroc est pour la Normandie, et en particulier pour le Havre, une très ancienne connaissance ; sur les côtes atlantiques de ce pays, les marins normands ont fréquenté de bonne heure : la liste des 115 navires havrais partis pour le Maroc entre 1568 et 1610 en fournit une démonstration éclatante. — De même en est-il pour les Antilles, pour les *îles du Pérou*, comme on disait alors, où 363 navires havrais (dont M. Barrey donne la liste aux p. 163-209) se seraient rendus, à en croire les minutes plus ou moins bien conservées du tabellionage, entre 1571 et 1610. Il y a donc eu une véritable navigation transatlantique au xvie siècle ; aussi M. Barrey a-t-il bien fait de donner à sa seconde dissertation la plus étendue (p. 47-209), le titre de : *Le Havre transatlantique de 1571 à 1610*. — Dans un dernier chapitre, consacré au *Havre et la Navigation aux Antilles sous l'ancien régime ; la question coloniale en 1789-1791*, M. Barrey montre (p. 211-276) avec quelle continuité de très nombreux Havrais se rendirent aux Antilles au xviiie siècle, comment les controverses qui s'engagèrent au temps de la Constituante sur le commerce colonial, sur la question des hommes de couleur, sur la traite passionnèrent la popu-

lation de la ville, combien la nouvelle de la révolte de Saint-Domingue la consterna. Il faut lire ces études de M. Barrey ; elles sont très intéressantes, très neuves, très documentées, assises sur des bases solides et jusqu'à présent inexploitées : les minutes du tabellionage du Havre. Elles font le plus grand honneur à leur auteur, dont il est fâcheux que le nom ne figure pas sur la couverture d'un volume qu'il a rédigé à lui seul.

HENRI FROIDEVAUX.

Récits du temps des troubles (XVIe siècle). Une Famille. Les d'Alègre, par PIERRE DE VAISSIÈRE. Paris, Émile-Paul, 1914, in-8 de 283 p., avec 7 planches. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre retrace la fortune « de toutes parts tragique et sanglante » de la famille d'Alègre dans les quarante dernières années du XVIe siècle.

Un conflit d'intérêts entre les deux familles alliées Alègre et Duprat fut envenimé par une rixe où Christophe d'Alègre fut blessé par Antoine et François Duprat, unis contre lui (1565), laquelle eut pour suite le meurtre de François Duprat par le frère du blessé, Antoine d'Alègre, seigneur de Meilhaud. Pour en tirer vengeance, Guillaume, baron de Vitteaux, frère de Duprat, tua à son tour le seigneur de Meilhaud (1573).

Deux frères de ce dernier vivaient encore, d'ailleurs brouillés. L'aîné, Yves III, baron, puis marquis d'Alègre, fut chargé d'une mission auprès du Saint-Siège par Catherine de Médicis (1563), prit une part active au siège d'Issoire, où il fut blessé (1577), et mourut, peu après, dans les circonstances restées obscures d'une aventure galante.

Son neveu Yves, fils d'Antoine, fut envoyé comme otage en Allemagne, à la place d'Yves III (août 1576), qui, à cette occasion, lui fit donation de tous ses biens. En revenant en France (septembre 1581), Yves IV les trouva usurpés par les héritiers de Christophe (mort en 1580) et de là sortit un procès mémorable, qui, réglé une première fois par un arrêt de 1588, traîna jusqu'au XVIIIe siècle. Yves, qui tua en duel le baron de Vitteaux (1583) pour venger son père, essaya de devenir le chef du parti royaliste en Auvergne et périt tragiquement assassiné avec sa maîtresse, la marquise d'Estrées, par des habitants d'Issoire, ville de laquelle il était gouverneur (1592).

Le livre se termine par l'histoire de Christophe II d'Alègre, qui couronna une série de violences (en Normandie) par l'odieux assassinat du baron de Hallot (1592), à la suite de quoi il n'échappa qu'à grand'peine au dernier supplice.

Le récit de ces faits, enrichi de nombreux documents, n'est pas seulement propre, comme dit l'auteur, à « donner... le plus coloré et le

plus éclatant exemple [de] ce que devinrent en ce ... temps les mœurs privées, dans le débordement de passions, de haines, de violences, de corruption déchaînées par les dissensions politiques et religieuses » ; il intéresse aussi l'histoire de France en général (en ce qui concerne, par exemple, l'exécution de certains articles de la paix de Monsieur) et l'histoire des provinces d'Auvergne, de Velay et de Normandie. Enfin, ceux qui ont connu la « psychose des fils de fer barbelés » dans les camps de prisonniers du « triste et sauvage pays d'Allemagne » ne liront pas sans intérêt le récit des cinq années de captivité d'Yves IV, « à la merci d'un peuple si barbare que celui de Germanie » (Simon Marion) : deux lettres que le prisonnier écrivit du château d'Heidelberg, où il était tenu enfermé, nous le montrent en proie au « cafard » (p. 126-127, 146-157).

Corrections et additions : p. 135, au lieu de *et, de là, droit au pont, estrade là où je me trouverai* (ce qui n'a pas de sens), il faut... *droit au Pont-Estrade, là où...* (Pont-Estrade, arrondissement et canton d'Issoire, commune de Perrier, est un pont sur la Couze, entre Perrier et Meilhaud). — P. 146, lire *1576* au lieu de *1577*. — La donation en faveur de Morinot de Tourzel, citée p. 6, a été éditée : *Extraits du trésor des chartes depuis Charles VI jusqu'en 1567*, Riom, 1901, p. 163 (*L'Auvergne hist. litt. et artist.*). De même les lettres de rémission accordées à Antoine d'Alègre citées p. 30 : *ibidem*, p. 128.

Pierre-François Fournier.

French Protestantism, by Caleb Guyer Kelly. Baltimore, Johs Hopkins University, 1918, in-8 de 185 p.

Dans la série des études d'économie politique publiées par la « Johns Hopkins University » de Baltimore, vient de paraître un important fascicule intitulé : *French Protestantism* (1559-1562). Ce travail est conçu d'une façon toute nouvelle, en ce sens que les faits historiques de ces trois années n'y jouent presque aucun rôle et que le Protestantisme n'est envisagé qu'au point de vue de son organisation, de ses ressources tant extérieures qu'intérieures, de la façon dont il entendait la vie nationale à ses débuts qui sont aussi, selon le mot de l'auteur, son apogée : *The reform at its Height.*

On peut observer tout d'abord, — et ce n'est pas là une critique, — que l'ouvrage entier n'est qu'une apologie raisonnée du calvinisme. Seuls les protestants à cette époque connaissaient le commerce, surtout le commerce extérieur, seuls ils pratiquaient l'économie en face des prodigalités de la Cour et de la noblesse, seuls ils avaient une organisation, ayant divisé le royaume en seize provinces et ayant su se créer des ressources en dehors de l'État, qui, surtout depuis Henri II, leur était ouvertement hostile.

M. Caleb Guyer Kelly a consulté les sources historiques de l'époque et il les énumère à peu près complètement à la fin de son volume, après les avoir signalées dans de nombreuses notes. Mais il n'utilise en général que les témoignages favorables aux protestants et il confond la réalité avec les tendances. Il suffit pour s'en convaincre de citer un exemple. Que les doctrines de Calvin aient abouti, après de longues années, à la République, personne ne le nie. Mais qu'au début les grandes villes de France aient été converties à ce mode de gouvernement, c'est une assertion qu'il est impossible d'accepter. Quand l'auteur dit (p. 70) que la ville d'Orléans, « nombril protestant du royaume », avait adopté de 1557 à 1558 « le mécanisme de l'admirable institution de Calvin, modèle encore aujourd'hui de la république démocratique », c'est au point de vue historique une fausseté absolue. Jamais Orléans n'a connu ou pratiqué avant la Révolution les idées républicaines. Pendant l'occupation violente de Condé lors de la première guerre civile, la municipalité catholique avait été chassée et remplacée par des protestants, mais, dès le départ des soldats de d'Andelot, l'administration de la cité de Jeanne d'Arc redevint catholique et monarchique pour au moins trois siècles. Il en est de même de beaucoup de réformes des huguenots qui ne laissèrent pas de traces en France, en dehors des dévastations barbares que l'auteur a bien soin de passer sous silence, comme n'étant pas de son sujet.

Ces réserves faites, il est certain que le volume de M. Caleb Guyer Kelly est plein d'observations intéressantes sur les mœurs du temps, sur le prix des denrées et les variations du pouvoir de l'argent, sur les partisans de la Réforme au dedans et au dehors, sur ce qu'il nomme « l'arsenal » du protestantisme. Mais au point de vue politique, son chapitre intitulé : *Guise ou Valois ?* n'est pas exact pour l'époque qui précède la bataille de Dreux.

A ce moment ne s'agitait aucunement la question de la déchéance de la branche des Valois. Charles IX pouvait avoir un héritier mâle ; ses frères, le duc d'Anjou et le duc d'Alençon, avaient l'avenir pour eux. François de Guise n'avait pas l'ambition que son fils pourra caresser vingt ans plus tard, quand Henri III se sera déconsidéré et n'aura pas d'autre successeur éventuel qu'un protestant. Plus exact est le dernier chapitre qui énumère les provinces et villes, surtout dans le sud-ouest de la France, qui formaient « l'arsenal » du protestantisme. Leur résistance au pouvoir établi est comparée par l'auteur aux insurrections de la Bretagne et de la Vendée contre la Convention, qui fut un mouvement national bien différent. C'est le malheur des guerres civiles d'être difficilement comprises par les étrangers, en dépit du talent véritable dont a fait preuve M. Caleb Guyer Kelly et qui est tout à l'honneur de l'Université de Baltimore.

G. Baguenault de Puchesse.

Madame de Villeneuve, née Marie L'Huillier d'Interville, fondatrice et institutrice de la Société de la Croix (1597-1650), par le P. A. de Salinis, Paris, Beauchesne, 1918, in-8 de xix-547 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.

Madame Carré de Malberg, fondatrice de la Société des Filles de Saint-François de Sales (1829-1891), par Mgr Laveille. Tours, Mame ; Paris, Téqui, 1917, in-8 de xix-510 p. — Prix : 5 fr.

— L'histoire de la Société de la Croix était assez connue dans ses grandes lignes, mais celle de sa fondatrice, Mme de Villeneuve, l'était fort peu, n'ayant jamais été écrite. Aussi l'ouvrage du P. de Salinis sera-t-il accueilli avec un vif plaisir par tous ceux qui cherchent à connaître dans leurs plus minutieux détails les origines des congrégations religieuses nées en France. Et il sera d'autant mieux accueilli qu'il contient beaucoup plus de choses que son titre n'en annonce. En effet, avant de créer cet institut de la Croix, qui fut un des plus admirables résultats de l'organisation de la charité catholique en France dans la première moitié du xviie siècle, Mme de Villeneuve avait joué un rôle des plus considérables dans l'établissement à Paris des premiers monastères de la Visitation et devint, bien qu'elle ne fût pas visitandine elle-même, la fondatrice de la maison de la rue Saint-Jacques. Un autre lien très étroit l'unissait à la Visitation, car c'est elle qui, après l'avoir arrachée à une vie mondaine peu édifiante, amena sa sœur Hélène au couvent de la rue Saint-Antoine où celle-ci prit le voile et dont elle devint la supérieure sous le nom de Mère Hélène-Angélique. Bref, elle déploya pendant de longues années un tel zèle pour l'établissement et le développement de la Visitation à Paris qu'elle fut, après la baronne de Chantal, la fille préférée de saint François de Sales. C'est dans ses rapports personnels avec l'évêque de Genève, qui commencèrent lors de sa venue à Paris en 1618, qu'elle puisa les lumières et l'énergie indispensable pour fonder, sur un plan tout nouveau, cette congrégation des Filles de la Croix, qui devaient exercer toutes sortes d'œuvres de charité envers les personnes de leur sexe, particulièrement envers les plus pauvres. Elle ne fit en somme qu'exécuter ce que saint François de Sales avait projeté de faire lui-même, car le genre de vie et le programme d'œuvres adoptés par les sœurs de la Croix sont précisément ceux qu'il avait primitivement l'intention d'imposer aux religieuses de la Visitation. Mais s'il dut renoncer à son dessein, il était tellement persuadé, du jour où il connut et dirigea Mme de Villeneuve, qu'elle le réaliserait enfin, qu'il lui remît les constitutions qu'il avait rédigées pour la Visitation suivant sa première pensée. Aussi, bien qu'il soit mort plusieurs années avant la fondation de la société de la Croix, on peut affirmer qu'il en fut l'inspirateur et que Mme de Villeneuve fut, au regard de cette nouvelle congrégation, l'exécutrice de sa volonté presque

au même titre que Mme de Chantal pour la Visitation. Les lignes qui précèdent suffiront pour montrer combien est grand l'intérêt que doit présenter, telle qu'elle apparaît dans le livre du P. de Salinis, cette longue série d'événements religieux auxquels Mme de Villeneuve fut si étroitement mêlée en compagnie d'un grand nombre d'illustres et saints personnages. Et je m'empresse d'ajouter que la façon lumineuse et attachante avec laquelle le savant jésuite les fait passer sous nos yeux ne contribue pas peu à augmenter cet intérêt.

— La douce et bienfaisante influence du saint évêque de Genève ne s'est pas fait sentir uniquement pendant sa vie et durant les premières années qui suivirent sa mort, mais elle s'est prolongée jusqu'à nos jours, puisque c'est en conformité avec la méthode de formation spirituelle de ce grand saint qu'a été organisée il y a peu de temps une Association placée directement sous son vocable, celle des Filles de Saint-François de Sales, une association qui se distingue complètement de toutes les congrégations religieuses proprement dites. Aussi ne saurait-on trop admirer la merveilleuse fécondité de cette méthode salésienne d'où sont sortis trois groupements unis par un même esprit et cependant si différents par le programme suivant lequel se déploie leur activité, c'est-à-dire : la Visitation Sainte-Marie, dont les membres vivent dans un cloître et n'ont plus de relation avec le monde, puis les Filles de la Croix, qui sont astreintes aux vœux simples, mais ne sont pas cloîtrées et se livrent à des œuvres de charité à l'extérieur de leurs monastères, enfin les Filles de Saint-François de Sales, jeunes filles, veuves et même femmes mariées, qui naturellement ne sont pas cloîtrées, ne prononcent pas même de vœux et ne se réunissent que pour réaliser plus facilement une double fin : leur propre sanctification et un constant apostolat soit dans leur famille, soit en dehors. Ce que Mme de Chantal et Mme de Villeneuve furent, la première pour la Visitation, la seconde pour la Société de la Croix, Mme Carré de Malberg le fut pour l'Association des Filles de Saint-François de Sales. Pour faire entrevoir à quel degré de perfection elle était arrivée, il suffira de dire que cinq ans seulement après sa mort survenue en 1891, la cause de sa béatification fut introduite à Rome. Mais on ne pourra s'empêcher de manifester une extrême surprise quand on apprendra que Mme Carré de Malberg n'était pas veuve quand elle mourut et qu'on vit ce phénomène extraordinaire, un mari déposant au procès de béatification de sa femme. Le livre si bien écrit par Mgr Laveille, qui contient l'histoire de cette grande dame devenue une sainte au milieu de toutes les occupations et distractions de la vie du monde et réussissant sans jamais négliger aucun de ses devoirs d'état, à fonder une vaste et admirable famille spirituelle, ce livre devrait être lu, aujourd'hui surtout, par toutes les femmes de France.

Elles y découvriraient comment on peut se sanctifier dans les liens du mariage, tout en vaquant aux devoirs du ménage, en élevant ses enfants et sans se soustraire aux relations sociales.

LÉON CLUGNET.

Mémoires de Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne, publiés d'après le manuscrit autographe, pour la Société de l'histoire de France, par PAUL BONNEFON. T. III. Paris, Société de l'histoire de France, 1919, in-8 de LVIII-324 p. — Prix : 9 fr.

M. Bonnefon vient d'achever pour la *Société de l'histoire de France* les *Mémoires du jeune Brienne*, qui forment trois gros volumes et sont consacrés au début du règne de Louis XIV (Voir pour les deux premiers tomes, *Polybiblion* de février 1918, t, CXLII, p. 125-126). S'ils ne contiennent pas de révélations importantes, ils abondent en anecdotes et en observations d'un narrateur dont les écrits sont beaucoup plus raisonnables que la personne. Car il est impossible d'avoir gâché aussi complètement une vie qui commençait sous les auspices les plus favorables. Né en 1636, il était attaché à seize ans au secrétariat de la maison du Roi, par la grâce de la Reine-mère et de Mazarin, comme survivancier de son père, et il était aussi le compagnon des jeux du jeune Roi et investi de toute sa confiance. Ses désordres, un jeu effréné et peu honnête le firent bientôt tomber en disgrâce ; et comme une sorte de folie le rendait assez compromettant, il fut, par lettre de cachet, enfermé dans des couvents, où il charma ses loisirs par une monomanie de vers latins et français et la rédaction de ses Mémoires. Très lettré, il était d'ailleurs l'ami de Chapelain, de La Fontaine, de Boileau, de Mme Deshoulières, de la famille de Pascal, avec laquelle il prépara une édition des *Pensées*, jouissant d'une certaine liberté, qui lui permettait de ne pas perdre ses relations. Définitivement élargi en 1696, il se retira volontairement dans une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Victor, à Château-Landon ; et c'est là qu'il écrivit une seconde version de ses *Mémoires*, celle que le présent volume reproduit, d'après un très beau manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Brienne avait composé beaucoup d'autres écrits sur des sujets très divers, particulièrement sur le jansénisme, lesquels avaient circulé tant imprimés que manuscrits au XVIIIe siècle, mais qui, on ne sait comment, ont tous à peu près disparu. La perte n'est peut-être pas très grande, car l'auteur est fort incapable de diriger sa plume avec quelque méthode, et c'est encore dans des souvenirs personnels que le décousu est le plus acceptable. M. Bonnefon n'a pas dissimulé tous ces défauts dans la longue et intéressante notice qui est destinée à servir d'Introduction à ce recueil ; il a eu soin de corriger parfois les asser-

tions douteuses de l'auteur ; il a partout ajouté les notes les plus érudites et les plus précises, et il a terminé par une table analytique qui sera très utile aux travailleurs. On commence à bien connaître Louis XIV ; mais on peut toujours découvrir quelque point qui avait échappé aux historiens, surtout dans le récit d'un témoin qui pendant quelques années a approché de si près le souverain, dont le caractère ne se dessina vraiment qu'après la mort de Mazarin.

G. Baguenault de Puchesse.

Encyclopédie polonaise. Vie économique de la Pologne, publié par le Comité des publications encyclopédiques sur la Pologne. Lausanne, imprimeries réunies S. A., 1919, in-8 de xxx-769 p., avec 30 cartes dans le texte et hors texte, et des diagrammes.

Pour permettre à ceux qui s'intéressent à la Pologne d'acquérir facilement les données qu'ils cherchent sur elle, et surtout pour fournir à ceux qui ont dû décider de son sort les informations nécessaires pour prendre leurs décisions en toute connaissance de cause, et conformément aux données fondamentales sur lesquelles repose toute la question de Pologne, il s'est constitué dès l'année 1915 un comité polonais. Celui-ci a jugé indispensable de publier rapidement un ouvrage encyclopédique assurant des informations exactes à quiconque voudrait prendre connaissance de la question polonaise et l'étudier dans ses rapports avec les intérêts des autres pays européens. Sans tarder, il s'est mis à l'œuvre, et le voici qui, après trois ans de travail, publie l'*Encyclopédie polonaise*. En six volumes, cet ouvrage exposera l'histoire de la Pologne indépendante (t. I), la géographie, l'ethnographie et la démographie de la contrée (t. II), sa vie économique (t. III), son organisation politique et administrative, judiciaire et scolaire (t. IV et V), enfin sa vie intellectuelle et morale (t. VI). Tel est le plan très rationnel, permettant de connaître toute la vie de la nation polonaise, qu'a tracé l'initiateur de l'ouvrage, M. Erasme Piltz, directeur de la « Société des études sociales » à Varsovie. — Mais il ne suffit pas de concevoir un plan, il faut l'exécuter ; voilà ce que M. Piltz a su mener à bonne fin avec l'aide d'un comité de rédaction dans lequel se trouvent les savants polonais les plus éminents. Grâce à la collaboration de ces hommes de bonne volonté, l'œuvre a été menée rapidement ; en voici un premier volume, consacré à la vie économique et sociale de la Pologne, le tome III de l'ensemble de l'ouvrage. Rédigé par nombre de personnalités compétentes, dont M. Stefan L. Zaleski a revu les manuscrits afin de les fondre en un tout homogène, ce gros volume est conçu sur un plan très simple : après un aperçu d'ensemble sur les richesses naturelles de la Pologne — nous voulons dire de l'ancienne république de Pologne, dont les

frontières délimitent le champ géographique de la publication — voici une étude de chacune des trois parties entre lesquelles elle a été morcelée : Pologne prussienne, Galicie et Silésie de Cieszin (Teschen) ou Silésie autrichienne, enfin royaume de Pologne — le royaume du Congrès de 1815, en dehors duquel se trouvent encore d'autres parties de l'ancienne république de Pologne, la Lithuanie et la Ruthénie, et aussi la Courlande, auxquelles est consacrée une section spéciale du volume. Dans chacune de ces quatres sections, l'ordre adopté est le même. Après un chapitre d'Introduction sur l'évolution économique du pays au cours du XIXe siècle et jusqu'à 1914, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les voies de communication, le crédit, les sociétés coopératives, la question ouvrière, les finances publiques, font l'objet de chapitres spéciaux. Rien de plus intéressant, pour la connaissance de la situation respective de chacune des fractions de la Pologne, que la comparaison des quatre chapitres traitant du même sujet. — Mais, dira-t-on peut-être, quelle garantie peuvent offrir les données fournies par l'*Encyclopédie polonaise* ? Ses rédacteurs n'ont-ils pas visé à faire œuvre tendancieuse plutôt que scientifique ? Il faut tenir compte d'abord du nom même de ces rédacteurs, de leur autorité et de leur probité scientifiques ; ce sont là des garants de l'exactitude des faits énoncés par eux. En outre, les statistiques ont été empruntées presque exclusivement aux documents officiels des États copartageants ; les autres sources utilisées sont mentionnées de manière explicite. Enfin les appréciations et les jugements personnels ont été réduits au minimum. On peut donc faire confiance au volume III de l'*Encyclopédie polonaise*, qu'illustrent trente cartes dans le texte et hors texte et de nombreux graphiques, et dont un copieux index alphabétique facilite la consultation. Souhaitons-lui une cordiale bienvenue en exprimant le vœu que les autres tomes de cette belle publication lui ressemblent et ne tardent pas trop à paraître. HENRI FROIDEVAUX.

Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne. Tome I. *Les Partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance*, par KAROL LUTOSTAŃSKI. Lausanne et Paris, Payot, 1918, in-4 de XIX-712-XLI p., avec 4 cartes hors texte.

Tandis qu'un groupe de savants polonais entreprend la publication d'une importante *Encyclopédie polonaise*, un érudit de grande valeur, M. Karol Lutostański, professeur à l'Université de Varsovie, fait paraître un recueil considérable, relatif aux partages de la Pologne et à la lutte pour l'indépendance. Ce recueil, qui va de 1763 jusqu'en l'année 1864, contient dans ses 369 numéros autant de textes dont le premier est l'extrait d'une dépêche du ministre anglais à Varsovie, W. Wroughton, signalant à son gouvernement les bruits qui courent.

dans la capitale de la Pologne sur l'existence d'une « entente entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie pour le partage de la plus grande partie des terres polonaises. » Le dernier est une dépêche de Bismarck à l'envoyé prussien à Saint-Pétersbourg, lui recommandant de donner au vice-chancelier Gortchakow l'assurance que le gouvernement prussien approuve les mesures prises par la Russie à l'égard du clergé catholique, que la Prusse est prête à prendre partie à une entente des trois cabinets de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin en ce qui regarde la question polonaise, et éventuellement à fournir à la Russie une aide efficace et loyale. Entre ces deux textes, qu'encadrent une Introduction sur les causes essentielles de la chute de la république de Pologne, et un épilogue étudiant le régime des puissances copartageantes dans les territoires de cette république depuis 1864 jusqu'à 1914, se développe toute la série des documents qui racontent la lamentable histoire des partages de 1772-1795, du grand-duché de Varsovie et du quatrième partage, de l'insurrection de 1830-1831 et de ses conséquences, du « printemps des peuples » en Pologne, en 1848, enfin de l'insurrection de 1863-1864. — Ces documents sont classés par ordre de dates et reproduits les uns intégralement ou en extraits constituant un tout homogène, les autres en extraits reliés les uns aux autres par une analyse succincte pour laquelle ont été surtout employés les termes mêmes des originaux ; tous sont, comme il convient, précédés de leur analyse sommaire. Pour faciliter aux lecteurs l'intelligence des documents, de brèves notices, intercalées entre les pièces reproduites, rappellent les principaux événements qui se sont déroulés à l'époque. Tel est le système suivi par M. Karol Lutostański ; grâce à des différences de caractères typographiques, le lecteur se rend compte au premier coup d'œil de ce qu'est le texte qu'il lit : œuvre de l'éditeur, texte résumé ou texte intégral. Il dispose d'autre part, pour situer les localités et saisir les traits géographiques des partages, de quatre excellentes cartes hors texte dressées par M. Biske ; enfin, pour des recherches sur un point déterminé, il peut recourir à une excellente tables des Actes, contenant la date et l'analyse de chacun d'eux et l'indication de la source d'où il a été tiré, puis à un copieux index des noms propres de localités et de personnes. — Tel qu'il est ainsi constitué, le volume établi par M. Karol Lutostański constitue un très précieux répertoire, et qui manquait ; il faut le féliciter d'avoir dressé ce répertoire avec autant de science et de scrupule à la fois. Puissent les deux volumes qui doivent l'encadrer, et qui auront trait l'un aux relations polono-lithuaniennes, l'autre à la guerre mondiale, être les dignes frères de celui-ci et constituer, comme lui, de précieux instruments de travail !

Henri Froidevaux.

Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation avec une plus parfaite Société des nations, par James Brown Scott ; trad. par A. de Lapradelle. Paris, Bossard, 1919, in-8 de xx-160 p. — Prix : 4 fr. 50.

En 1778, les colonies américaines qui se sont confédérées contre l'Angleterre ont formé une Société des nations dont les liens se sont resserrés en 1787 ; le pacte de cette dernière date n'est plus un traité, mais une véritable constitution ; et les peuples de ces différents États ne sont plus des peuples, mais un seul peuple, celui des États-Unis. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi du pacte actuel de la Société des nations ? M. James Brown Scott entreprend de le prouver, sans le dire explicitement, dans son étude sur les excellentes notes prises par James Madison au cours des débats de la Convention fédérale de 1787. Mais reste à savoir si le progrès est réalisable dans le sens où la Société des nations est orientée actuellement ; peut-être le sera-t-il plutôt si l'on envisage, au lieu de la médiation d'un corps politique, le développement d'une Cour d'arbitrage à compétence étendue jusqu'aux questions politiques. Telle est l'idée qui se dégage de ce petit livre de M. James Brown Scott que, comme les légistes et les fervents de droit international, les historiens liront avec intérêt et avec fruit mais peut-être aussi avec quelque scepticisme. H. F.

La Révolution française et le régime féodal, par Alphonse Aulard. Paris, Alcan, 1919, in-16, de iv-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la nuit du 4 août, la Constituante ne détruisit pas tout le régime féodal. Les paysans firent des insurrections dans le Quercy et provoquèrent des troubles dans le Périgord. En août 1792, après la chute de la Royauté, la Constituante diminua le nombre des cas de cens, de champart, de droits seigneuriaux quelconques, mais jusqu'en juillet 1793 les Français payaient encore le cens et le champart ; les particuliers, possesseurs des droits seigneuriaux ont pu, en certaines circonstances, être moins rigoureux sous la Révolution que sous l'ancien régime, mais la nation devenue propriétaire des biens du clergé, des émigrés et du Roi, perçut à la place des anciens possesseurs les droits seigneuriaux et se montra plus rigoureuse que les particuliers ou les corps. M. Aulard expose très finement les raisons de cette aggravation du système féodal entre les mains de l'Administration. Les paysans réclamaient la suppression de ces derniers vestiges de la féodalité. Ils veulent le règne de l'égalité comme celui de la liberté. La loi du 17 juillet 1793 supprima sans indemnité toutes redevances ci-devant seigneuriales, droits féodaux, censuels, fixes et casuels ; elle sacrifiait les intérêts de quelques particuliers, héritiers des droits seigneuriaux, et même les intérêts

pécuniaires de la nation, propriétaire de la majeure partie des droits supprimés. Cette loi combattue sous le Directoire et le Consulat ne put pas être rapportée devant les manifestations inquiètes de l'opinion publique. Ce ne fut que le 17 septembre 1793 que la régie de l'enregistrement recommanda à ses agents l'application de la loi par une circulaire reproduite aux pages 268-273. On lira avec un intérêt particulier les chapitres 1 et 2 sur le régime féodal sous Louis XVI et sur la nuit du 4 août et on remarquera dans les chapitres suivants la prudence avec laquelle M. Aulard s'appuie sur des documents encore peu nombreux dans la question de la réalité du paiement des droits féodaux soit aux particuliers, soit à la nation. M. Aulard déclare n'avoir pu tracer qu'une esquisse, mais son livre sera un guide nécessaire à tous ceux qui voudront étudier le régime féodal sous la Révolution. G. P.

Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution, par Jean Godefroy. Paris, Champion, 1918, in-16 de 322 p. — Prix : 5 fr.

La vie monastique avait perdu beaucoup de sa régularité au cours des dissensions religieuses et politiques du xvie siècle. Déjà, un premier groupe d'abbayes bénédictines s'était réuni en congrégation et avait pris comme centre le monastère de Chezal-Benoît ; Saint-Maur devait profiter ensuite de l'expérience des devanciers, et reprendre le même programme. Les bénédictins de l'est formèrent une société indépendante qui débuta par l'union des abbayes de Saint-Vanne, à Verdun, et de Saint-Hydulphe, à Moyenmoutier. En 1789, la réforme de Saint-Vanne était adoptée dans une cinquantaine de maisons réparties dans les trois provinces de Lorraine, Franche-Comté et Champagne.

Que devint pendant la Révolution cette branche de l'arbre bénédictin ? C'est à cette question que M. Godefroy a voulu répondre et il l'a fait avec beaucoup de savoir. Son livre ne contient pas, hélas ! que des pages édifiantes, mais si l'auteur est obligé de dévoiler beaucoup de scandales, il le fait d'une main respectueusement discrète et avec une compassion pieusement attristée.

Selon lui, le principe de décadence qui s'était assez vite développé chez les religieux de Saint-Vanne dérivait d'un vice constitutionnel de leur compagnie. Pour renouveler et rajeunir l'esprit religieux, pour éviter les longues prélatures dont les inconvénients étaient trop connus, ils limitaient à une courte période les pouvoirs de supérieurs obligatoirement renouvelables et réduisaient l'autorité de ces supérieurs éphémères en les pourvoyant d'assistants qui neutralisaient leur semblant de pouvoir. Ce régime anémiant avait tué toute initiative et toute vue à longue échéance pouvant déterminer une action féconde.

Les moines, dont les bonnes volontés restaient inutiles, s'endormaient dans l'oisiveté et quand la tempête révolutionnaire se leva, leur édifice s'écroula en ensevelissant bien des victimes sous ses ruines.

P. Pisani.

Les Martyrs de Septembre, par Henri Welschinger. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1919, in-12 de xxiv-181 p. (Collection *Les Saints*). — Prix : 3 fr.

Une Préface pleine de sentiments généreux et de foi ardente prélude au récit très documenté des massacres parisiens de 1792 dans les « prisons » des Carmes, de l'Abbaye, de la Force et de Saint-Firmin. Mise au point de tous les témoignages déjà écrits ou imparfaitement connus, et corroborés par les pièces du procès de béatification actuellement en Cour de Rome et très avancé par les soins du savant postulateur Mgr de Teil. — A qui incombe la responsabilité de ces massacres (213 victimes : 3 évêques, 207 prêtres, 3 laïcs) ? M. Welschinger l'établit avec une indépendance d'historien qui ne craint pas de prendre la responsabilité de ses jugements : il conclut que c'est aux pouvoirs publics, à Danton. A côté de cet aspect politique, il y a l'intérêt religieux ; ces « massacrés » furent des « martyrs » victimes de leur attachement indéfectible aux lois de l'Église catholique. M. Welschinger relève, résume, reproduit les preuves recueillies et admises par les juges compétents du tribunal romain et s'associe à l'hommage mérité par les nobles serviteurs de la vérité qui refusèrent de prêter un serment schismatique. Pour corroborer son exposé historique il donne, avec une bibliographie succincte, d'importantes « Annexes » dont la première est la liste alphabétique des victimes. Ce petit volume est donc aussi utile qu'intéressant. aussi émouvant que probant ; il met au point un épisode capital de l'histoire religieuse de la Révolution. G. de G.

Histoire de la Confédération suisse, par Johannès Dierauer ; traduit de l'allemand par Auguste Reymond. Tome V. Première partie. *De 1798 à 1813.* Lausanne, Payot, 1919, in-8 de viii-376 p. — Prix : 10 fr.

La Suisse ne tarda pas à essuyer le contre-coup de la Révolution française auquel les mauvaits sujets du *Club* helvétique de Paris s'employèrent assez efficacement à ne la laisser point échapper. Pourtant, jusqu'en 1798, le magistrat des divers États conserva son pouvoir presque intact, et la République française, aidée de l'infâme Gobel, ancien suffragant de l'évêque de Bâle, n'avait encore arraché à leur antique Confédération que la principauté de Porrentruy, appartenant à ce prélat, et dont elle avait fait, en 1793, le département du Mont-Terrible. Mais, dès cette époque, la Convention formait le des-

sein d'envahir et de piller tout le pays de ces anciens alliés de la Couronne. Bonaparte décida, en 1797, d'accomplir le projet, d'accord avec le jacobin Rewbel et des *patriotes* tels que le Bâlois Ochs et le Vaudois César de la Harpe. Les tyrans de notre démocratie modèle prétendaient délivrer les cantons du joug de leurs souverains aristocrates, alors que, selon la parole de l'ambassadeur de France même, « personne n'ignorait que nul peuple n'était plus heureux que le peuple suisse, que nul n'était conduit avec plus de douceur, plus d'humanité, plus de paternité. » *(Papiers de Barthelemy*, III, 144). Aussi tout le peuple honnête, en général, demeurait-il attaché aux anciens gouvernements. Il s'agissait, au fond, pour le Directoire, en 1798, « d'extorquer les millions nécessaires au paiement des soldes arriérées et à l'expédition projetée en Égypte », puis d'abolir la neutralité traditionnelle de la Confédération afin d'établir sur son territoire « une base d'opérations contre l'Autriche. » (Dierauer, IV, 589). Sous de mauvais prétextes, les Français, après s'être annexé Genève, envahirent donc la Suisse. Les petits cantons, que nous nommions *les populaires*, imaginèrent naïvement que la grande démocratie voisine les ménagerait : ils se tinrent sur une malheureuse réserve et les Bernois presque seuls, en définitive, résistèrent avec un admirable courage : leur peuple, jusqu'aux vieillards, aux enfants et aux femmes, combattit héroïquement. Berne succomba le 5 mars : les « libérateurs » s'emparèrent de son trésor et firent subir à toute la Suisse un véritable pillage sous la direction de leurs généraux assistés de fonctionnaires tels que les citoyens Rapinat (beau-frère de Rewbel), Forfait et Grugeon, aux noms curieusement symboliques. Le traître Ochs proclama la République helvétique une et indivisible, à l'image de la « Grande nation. » C'est surtout l'abominable impiété des armées de notre République qui souleva les catholiques, pour lesquels l'Église est la suprême patrie, contre la constitution importée de Paris, déjà qualifiée de *Babylone sans Dieu*. Un de leurs prêtres, montrant le crucifix dressé sur la place publique, s'écriait : « Que la religion de nos pères soit notre *constitution*, la croix notre *arbre de la liberté !* Vive la *liberté* des enfants de Dieu, l'égalité en Jésus-Christ, l'*unité* et l'*indivisibilité* de notre sainte foi catholique ! » (V. 7). Ils livrèrent, à leur tour, d'héroïques combats : près de Stanz, 102 femmes et 25 enfants y périrent. Ils devaient nécessairement succomber sous le nombre écrasant des envahisseurs qui commirent toutes les atrocités imaginables : massacres, viols, incendies, une déesse Raison assise sur l'autel par le général Xaintrailles dans les églises du Vallais, etc... Des jacobins tels que Jean de Bry avouaient que « la conduite de nos gens de guerre était aussi atroce qu'impolitique. » Enchaînée à la France par une alliance défensive et offensive.

la Suisse fut le théâtre de la campagne de 1799 contre les Autrichiens et les Russes. La lutte politique fut vive, dans la suite, entre *unitaires* et *fédéralistes*. Le génie de l'homme d'État, supérieur encore chez Napoléon à celui de l'homme de guerre, le fit se prononcer en faveur des défenseurs de la tradition historique : il dota la Suisse de l'acte de médiation du 19 février 1803 qui rétablissait l'autonomie des Cantons ; « la Révolution est finie, Monsieur Ochs », signifiait il simplement, ce jour-là, à son collaborateur d'antan.

La Suisse n'en fut pas moins, sous ce nouveau régime, traitée en vassale de la France : sa neutralité ne fut qu'un vain mot pour le conquérant ; le recrutement militaire, dit volontaire, fut en réalité forcé et général pour le service de France. Le maître prit la vallée des Dappes au canton de Vaud, fit du Vallais un département de son empire, occupa le canton du Tessin et bombarda prince de Neufchâtel son féal Berthier ; il lui sembla élégant de se faire personnellement seigneur de Raezuns, chez les Grisons, à la place du chef de la maison d'Autriche. On peut dire toutefois avec un contemporain que la Suisse fut alors — de même qu'elle l'a été de nos tristes jours, pendant la guerre universelle de 1914 à 1918 — « comme une ère de paix et de bénédiction dans la mer universellement démontée. »

En 1813, la Suisse osa refuser à Napoléon une nouvelle levée de sept mille hommes. Après Leipzig, il reconnut la neutralité de ce pays qui ne pouvait être alors qu'à son profit ; mais ce furent les Alliés qui profitèrent du passage et s'en allèrent délivrer Genève de la domination française.

Nous ne saurions adopter toutes les considérations politiques de M. Dierauer et nous aurions bien des observations à lui opposer en ce qui touche la religion au cours de ses cinq volumes ; son œuvre, accompagnée d'une copieuse bibliographie, est cependant de grande valeur au point de vue de l'érudition et passe de beaucoup, à cet égard, toutes les *Histoires de la Confédération* qui ont paru jusqu'à présent ; il a eu, en outre, la bonne fortune de trouver un habile et consciencieux traducteur en la personne de M. Reymond.

Un helvéticisme, le mot *prétérité*, a échappé (p. 35) ; il faut lire : *Molitor*, au lieu de *Mortier* (p. 98). HYRVOIX DE LANDOSLE.

Un Journal d'ouvriers. « L'Atelier » (1840-1850), par A. CUVILLIER. Paris, Alcan, 1914, in-16 de XII-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît Buchez, fondateur d'une École qui se détacha, en 1829, de l'École saint-simonienne. Il rallia d'assez nombreux disciples, non seulement parmi les intellectuels, mais parmi les ouvriers. Ceux-ci fondèrent, en 1840, le journal *l'Atelier, organe des intérêts matériels et moraux des ouvriers*. Rédigé par des ouvriers, pour des ouvriers,

le journal disparut en 1850, faute d'avoir pu trouver le cautionnement de 1800 francs nécessaire. C'est l'histoire de cette brève carrière que nous présente M. Cuvillier.

L'intérêt de son livre vient des aperçus qu'il nous donne sur les idées des ouvriers dans cette période si mouvementée. Les rédacteurs de *l'Atelier* constituaient une élite. Ils sont imprégnés d'un spiritualisme sympathique à l'Église catholique, mais ils en rejettent la discipline ; les catholiques démocrates du *Sillon* les ont revendiqués comme des précurseurs.

Dans l'ordre économique ils s'opposent au syndicalisme, placent très haut la dignité du producteur, se méfient de l'intervention de l'État. Certaines de leurs revendications : limitation de la journée de travail, abolition du marchandage, règlementation du placement, transformation des conseils des prud'hommes, fixation du salaire minimum méritent d'être signalées comme expression des idées en cours dès cette époque. Ils condamnent la lutte de classes.

Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est la place que tient, dans leurs conceptions, l'idéalisme moral et religieux. La question sociale est avant tout, pour eux, une question morale ; le problème de l'organisation du travail est posé par eux en ces termes : « Il faut que le titre du travailleur change, que d'instrument il devienne homme. »

Dans sa Préface, M. Bouglé insiste sur ce fait, que l'effort des « atelièristes » pour ajuster la tradition religieuse aux aspirations égalitaires est peut-être le dernier que le peuple fera dans ce sens, et il suggère pour la cause principale du divorce accompli entre l'Église et les travailleurs, l'appui prêté par le clergé au second Empire. Jugement superficiel, qui s'inspire de la passion politique plus que de l'esprit scientifique. Au contraire, dans tout le cours de son livre, M. Cuvillier montre un grand souci d'objectivité. En somme, cet ouvrage apporte une contribution non négligeable à l'histoire du mouvement social au siècle dernier. Il est complété par une excellente bibliographie et par un Index de noms propres. Tirage irréprochable, sur du papier auquel nous ne sommes plus habitués : il date de 1914

A. de Tarlé.

Notre Expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours, par Paul Gaffarel. Paris, Alcan, 1918, in-8 de II-282 p. — Prix : 5 fr.

On sait quels ouvrages de vulgarisation M. Paul Gaffarel n'a cessé, depuis de longues années, de publier sur nos possessions d'outre-mer ; la nomenclature en est considérable et prouve qu'à côté de ses recherches originales, le savant doyen honoraire de Faculté n'a cessé de travailler à faire comprendre l'importance des colonies pour la France, comme aussi de travailler à faire connaître et aimer les

bons serviteurs du pays dans les contrées exotiques. En voici une preuve nouvelle : un volume sur l'expansion coloniale de la France en Afrique depuis 1870, qui vient reprendre et compléter les indications sommaires fournies naguère par M. Paul Gaffarel dans son ouvrage classique — publié en 1880 et dont la dernière édition, la 6e, date de 1900 — sur *les Colonies françaises*. Là, notre historien se trouvait à l'étroit, et dans l'impossibilité de traiter avec quelque ampleur un magnifique sujet ; en y consacrant un volume spécial, il avait au contraire toute faculté de le développer à sa guise. C'est précisément ce qu'il a fait dans *Notre Expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours*. — Avant de publier le présent volume, M. Paul Gaffarel avait déjà traité le sujet, dans les publications faites à Marseille lors de la magnifique exposition coloniale de 1906 ; il n'a eu qu'à reprendre ce travail et à le mettre au courant pour constituer ce nouveau livre de la « Bibliothèque d'histoire contemporaine », ce précieux tableau d'ensemble de l'activité coloniale de nos compatriotes dans les pays méditerranéens du Maghreb puis, par delà le Sahara, dans les différentes parties du « Continent noir. » J'aurais souhaité, je l'avoue, que le point de vue géographique — systématiquement négligé par M. Gaffarel, lui-même le dit dans sa Préface — servît du moins à justifier les grandes divisions du volume ; ainsi aurions-nous eu un lien entre les différentes parties d'un livre dont, autrement, on ne s'explique pas toujours très bien la répartition en chapitres. Mais n'insistons pas sur cette légère critique et reconnaissons sans hésiter quel intérêt présente le travail dans lequel M. Gaffarel met en pleine lumière les grandes et belles figures de Ballay, de Brazza, de Galliéni et de tels autres de nos explorateurs ou de nos « coloniaux », les travaux d'organisations comme le « service des antiquités tunisiennes ». Souhaitons seulement que, dans une nouvelle édition, l'auteur revise soigneusement ses épreuves et rectifie l'orthographe défectueuse de certains noms propres : *Cartier* au lieu de *Cortier* (p. 161), *Fiegenschach* au lieu de *Fiegenschüh* (p. 240), etc. ; dans un livre comme celui de M. Gaffarel, il est de stricte justice de ne pas écorcher les noms des héros de notre admirable épopée coloniale.

HENRI FROIDEVAUX.

Les Luttes présentes de l'Église. 4e série. *Janvier 1916-décembre 1917*, par le R. P. YVES DE LA BRIÈRE. Paris, Beauchesne, 1919, in-8 de XIV-518 p. — Prix : 7 fr.

Voici la quatrième série des chroniques que le P. Yves de la Brière offre tous les mois aux lecteurs des *Études*, et que nous trouvons aujourd'hui réunies dans un volume dont voudront se nantir tous les amis de l'Église et de l'histoire.

Diplomatie pontificale ; Politique religieuse ; Visions du passé, Perspectives d'avenir, et autant de « secteurs » du Front de combat où se groupent, contre l'ennemi commun, toutes les forces, toutes les ressources et toutes les initiatives du monde catholique.

Lorsque parurent ces chroniques, « la guerre, comme le dit très bien l'auteur, tendait à se prolonger sans limites ; la fortune des combats paraissait hésitante ». Aujourd'hui que la victoire nous a délivrés des anxiétés qui nous étreignaient au printemps de 1917, le P. de la Brière redoute que les événements de cette époque et les commentaires qu'ils lui inspirèrent « n'apparaissent maintenant que comme relégués dans un passé déjà lointain ».

Crainte illégitime ! Les déclarations et les interventions de Benoît XV, les Relations des puissances avec le Vatican, la destinée des Lieux-Saints, les Œuvres de guerre, les orphelins de la guerre, la restauration de la famille, l'organisation des forces catholiques, les réformes nécessaires, l'assujettissement du prêtre au service militaire, etc., etc., ne sont point de ces questions éphémères qu'engendre la mode et qui ne survivent pas aux préoccupations du jour. Leur actualité est éternelle. Tant que la guerre sévira, tant que l'humanité aura lieu d'appréhender un retour de la barbarie, la médiation pontificale, par exemple, qui suggère à l'éminent religieux des réflexions si justes, ne passionnera-t-elle pas les esprits qu'inquiète la carence, dans notre monde sécularisé, d'un défenseur incorruptible de l'intérêt universel ?

Si l'humanité ne trouve pas la paix qu'elle implore, c'est faute de cet arbitre suprême avec lequel rompirent, au seizième siècle, les États asservis à la Réforme. Cette insurrection contre l'autorité pontificale porta un coup funeste à tous les États, — aux États catholiques comme aux États protestants. Une fois amoindrie, la puissance du Saint-Siège ne fut plus à même de rendre les mêmes services et de tenir le même langage que jadis aux nations prévaricatrices. Étant donné l'obscurcissement de la foi dans nombre d'âmes, surtout chez les détenteurs du pouvoir et les maîtres de la multitude, une remontrance pontificale analogue à celles que formulaient les Papes du moyen âge risquerait maintenant de faire courir les plus graves périls à l'unité religieuse. Dans les âges de foi ardente, au XIIIe siècle, un Souverain Pontife, Innocent IV, excommunie, aux applaudissements de tous les chrétiens, l'empereur Conrad IV, puis fait prêcher par ses légats la croisade contre le fils de Frédéric II. A cette croisade doivent prendre part, non seulement tous les seigneurs temporels de l'Allemagne, mais les prélats, évêques et archevêques avec leur cortège de vassaux. L'archevêque de Mayence, Christian II, croit devoir se dérober à l'obligation commune. On signale ce refus à Rome. Innocent IV reçoit l'avis que Christian II affecte de ne pas

vouloir combattre, les armes à la main, l'ennemi du Saint-Siège. La sanction ne se fait pas attendre. Innocent IV commence par déposer l'archevêque, puis les cardinaux-légats, Hugues de Saint-Cher et Henri de Suze, archevêque d'Embrun, chargés d'exécuter la sentence, remplacent Christian II par le chanoine Girard (1251) tout prêt à descendre dans l'arène. Voilà le trait que nous raconte un des plus illustres historiens d'Outre-Rhin, « la lumière de l'Allemagne », dit Baronius, le jésuite Nicolas Serrarius (*De Rebus Maguntinis*, p. 839). Ainsi que le déclarait Pie IX lui-même, dans un de ses discours les plus célèbres, le monde n'a plus à craindre que. dans les temps actuels, le Souverain Pontife dépose un souverain infidèle à ses devoirs. Mais si de telles immixtions ne s'ajustent plus à l'ambiance, que de conjonctures où peut s'exercer la médiation pontificale pour le plus grand profit de la civilisation générale ! Nos lecteurs savent qu'au mois d'août 1917, Benoît XV offrit à tous les belligérants ses bons offices, en vue de la cessation des hostilités. Cette intervention du Saint-Siège dicte au R. P. de la Brière le chapitre le plus émouvant de son beau livre. Quelle satisfaction les chefs des États en guerre n'eussent-ils pas accordée à leurs peuples si, déférant aux vœux de Benoît XV, ils avaient alors arrêté l'effusion du sang et donné au monde une paix conforme à la véritable équité ! Tous les principes que le traité de Versailles a fait triompher ; la libération totale de la Belgique et de nos provinces du nord ; l'indépendance de la Pologne, le retour de l'Alsace-Lorraine à la communauté française, le P. de la Brière nous les montre, figurant dans le message pontifical du mois d'août 1917. Hélas ! La démarche du Souverain Pontife échoua, mais à qui la faute ? Ne devons-nous pas accuser ici les hommes d'État qui brisèrent les relations de la France avec le Vatican, et qui, par cette rupture, déclarèrent l'ostracisme à l'ascendant le plus favorable à notre cause ? Criminelle imprévoyance ! En voulant amoindrir le Souverain Pontife, les sectaires s'étaient flattés de porter un coup terrible à la Papauté. Or, il s'est trouvé que les ennemis de Rome avaient surtout conspiré contre leur propre patrie.

OSCAR HAVARD.

BULLETIN

L'Eloquenza di Lucio Marineo Siculo, di PIETRO VERRUA. Pisa, tip. Mariotti, 1915, gr. in-8 de 28 p.

« Lucio Marineo fut, comme on sait, un brillant humaniste italien, né en Sicile vers 1460. Après avoir professé les lettres grecques et latines à Palerme, il fut appelé en Espagne comme chapelain royal et devint historiographe sous Ferdinand et Isabelle. Ses écrits sont également importants pour l'histoire de l'humanisme et pour l'histoire d'Espagne. C'est à carac-

térisier son éloquence que s'est appliqué ici M. Pietro Verrua. Il expose d'abord la haute estime où était tenue l'éloquence aux xve et xvie siècles, puis il définit l'art tout imprégné des modèles antiques de Marineo dans ses ouvrages historiques, la finesse de sa dialectique, la belle tenue de sa langue, et l'éloquence qui lui appartient plus en propre dans ses épîtres et discours personnels. Cette seconde série ne témoigne pas seulement d'une grande habileté rhétoricienne, mais aussi d'un caractère élevé et d'un courageux amour du bien et du vrai. Les exemples heureusement choisis qu'en donne M. Verrua constituent une petite anthologie vraiment intéressante et qui aux beaux jours du discours latin eût pu fournir d'excellents modèles. Mais où sont les neiges d'antan... ?

André Baudrillart.

Rimiaux d'Anjou, par Marc Leclerc ; 3e édition, illustrée par l'auteur. Angers, Librairie Sainte-Croix, s. d. [1918], petit in-8 de xiii-276 p. — Prix : 5 fr.

M. Leclerc, capitaine au 71e régiment d'infanterie territoriale a fait la majeure partie de la guerre dans les rangs de cette troupe vaillante entre toutes, partie dès le premier jour et qui peut, à bon droit, s'enorgueillir d'une gloire chèrement payée. M. Leclerc, qui avait, pendant le temps même où il se battait davantage, publié *la Passion de notre frère le Poilu* et les *Souvenirs de tranchée d'un Poilu*, se rappelle agréablement à notre souvenir en nous envoyant aujourd'hui, non sans une pointe d'*humour* bien de « cheuz nous, » comme il dit, une nouvelle édition de ses *Rimiaux d'Anjou*, agrémentée de courts médaillons où il rend un hommage mérité à quelques-uns de nos meilleurs provincialistes et, surtout, illustrée de dessins de son crû.

Il y a bien longtemps déjà, hélas ! — aux temps lointains où le régionalisme n'était pas encore en si grande vogue qu'à présent, — quelque deux ou trois douzaines d'Angevins, en exil à Paris, se réunissaient pour dîner de compagnie et parler du cher pays natal. C'est dans ces réunions que j'ai entendu M. Leclerc dire pour la première fois une partie des pièces composant le recueil qui m'occupe : *Les Coeffes s'en vont ; Ma vieille Ormoère ; Progrès ; Cheuz nous ; La Pibole*, etc. Et je ne cache pas le plaisir que j'ai éprouvé à les relire, imprimées dans ce troisième recueil mieux présenté et plus luxueux que la première édition, qui parut, si je ne m'abuse, vers la fin de 1913. Ces *Rimiaux* spirituels sont l'œuvre d'un folkloriste qui connait bien son pays. Sa langue patoise, c'est en somme celle de Rabelais. De bien jolies choses ont été dites dans cette langue rurale ; et le volume leur peut être opposé sans danger pour lui. Langue colorée et comme patinée par les siècles, qui est comme le miroir de vieilles choses éternelles et émouvantes. La verve de M. Leclerc ne va pas — et je l'en félicite — sans quelques gaillardises du meilleur sel gaulois. Elle est bien dans la note.

L'auteur a fait suivre ses poésies d'un glossaire d'un très réel intérêt lui aussi.

H. Baguenier Desormeaux.

Hors d'œuvre, par G. de la Fouchardière. Paris, Payot, 1919, in-16 de 288 p. — Prix : 4 fr. 50.

De l'esprit, au jour le jour. Ce ne serait déjà pas si mal, ni si commun. Mais il y a, ici, tout de même, autre chose, et c'est l'intention, qui, tel un lien souple et pourtant ferme, anime et gradue les observations piquantes, renfermées dans ces pages sans longueurs, dont la lecture de chacune, ou

presque, est une récréation et un stimulant. C'est, aussi bien, noter qu'un judicieux parti pris d'optimisme a inspiré ces « pointes sèches. » Un optimisme qui cependant n'est pas dupe. Il ne s'en laisse pas imposer par les fausses grandeurs et, s'il pourrait quelquefois s'exprimer avec un meilleur goût, et un tact plus délié, sa belle humeur, sa belle allure, sont plutôt faites, à l'ordinaire, pour nous distraire en nous apprenant à voir clair et à juger sans lourdeur, ni enflure.

On aurait là, très souvent, des monologues de choix, des fragments « à dire », où pétille l'entrain des sous-entendus de l'actualité.

LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.

Smyrne ville grecque, par CHARLES VELLAY. Paris, Chapelot, 1919, petit in-8 de 30 p.

Smyrne, ville grecque ? Oui et non. Il serait plus exact de dire que Smyrne est une ville turque dont la moitié de la population est de langue grecque. On devrait ajouter que la plupart de ces Grecs et une partie des Turcs parlent français et, cependant, on ne saurait prétendre que Smyrne soit une ville française. Sans doute, ainsi que le montre l'auteur, les « institutions » grecques à Smyrne sont nombreuses et florissantes, mais les « institutions » françaises ne le sont guère moins. Sans doute, lors du débarquement des Grecs, les Hellènes de Smyrne ont manifesté bruyamment et d'une manière parfois touchante, mais si les socialistes emplissent trop souvent de leurs cris la Chambre française, doit-on en conclure que notre Parlement soit socialiste ? Si l'on écoute ces manifestations enthousiastes, doit-on fermer l'oreille aux plaintes et aux protestations des Turcs, injuriés, pillés, volés, massacrés, voyant leurs filles violées et leurs maisons brûlées pendant que, à quelques pas de là, sur les quais — propriété française — la foule applaudissait les marins grecs ? Non, la cause n'est pas entendue. Smyrne est une ville où l'élément grec est très important, mais ce n'est pas une ville grecque que la justice commande impérieusement de rattacher à la Grèce. J. C. T.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Bien que l'âge avancé de Mgr BAUNARD ne dût que trop faire prévoir sa fin prochaine, la nouvelle de sa mort, survenue le 11 novembre, n'en sera pas moins douloureuse aux innombrables lecteurs qui avaient puisé dans ses beaux et solides écrits instruction, force et consolation. C'est un véritable deuil pour l'Église de France et pour les lettres chrétiennes. Né à Bellegarde, dans le Loiret, le 25 août 1828, Louis Baunard reçut l'onction sacerdotale en 1852, et il fut aussitôt nommé professeur au petit séminaire d'Orléans, auquel Mgr Dupanloup avait donné une si forte impulsion. La loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et la création des Universités catholiques offrit un nouveau champ à son activité. Professeur de patrologie à l'Université catholique de Lille en 1877 (ses travaux antérieurs sur saint Jean, sur saint Ambroise, etc., le désignaient pour ce poste) il en devint recteur en 1888 et il exerça glorieusement ses fonctions de recteur jusqu'en 1908. Ses multiples ouvrages, toujours très goûtés du public, assuraient à son action un large et fécond apostolat. Voici la liste des publications principales de l'éminent et pieux écrivain que Léon XIII

avait élevé à la dignité de prélat de sa maison : *Études biographiques. Madame la comtesse de Choiseul d'Aillecourt* (Paris, 1863, in-8) ; — *Histoire brabançonne. Aléna de Worst* (Paris, 1865, in-16) ; — *Le Pénitent de Châteauneuf* (Paris, 1865, in-16) ; — *Romaine de Todi, épisode du IVe siècle, par un pèlerin de Rome* (Paris, 1865, in-16) ; — *Jeanne d'Arc et la Délivrance d'Orléans* (Orléans, 1868, in 8) ; — *Allocution sur l'étude des chefs-d'œuvre littéraires* (Orléans, 1869, in-8) ; — *Histoire de saint Ambroise* (Paris, 1871, in-8) ; — *Le Pontificat de Pie IX* (Orléans, 1871, in-8) ; — *Comité catholique du Loiret* (Orléans, 1873, in-12) ; — *Histoire de Madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus* (Paris, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Histoire de Madame Duchesne, religieuse de la Société du Sacré-Cœur de Jésus et fondatrice des premières maisons de cette Société en Amérique* (Paris, 1878, in-8) ; — *Le Vicomte de Melun d'après ses Mémoires et sa correspondance* (Paris, 1880, in-8) ; — *Saint François de Sales et les lettres chrétiennes* (Arras, 1880, in-8) ; — *Dieu dans l'école. Le Collège Saint-Joseph de Lille* (Paris, 1888, in-8) ; — *Centenaire de saint Alphonse-Marie de Liguori* (Lille, 1888, in-8) ; — *Panégyrique de saint François de Sales* (Lille, 1889, in-8) ; — *Le Général de Sonis* (Paris, 1890, in-8) ; — *Le Cardinal Lavigerie, oraison funèbre prononcée à Lille, en l'église de Notre-Dame de la Treille* (Paris, 1892, in-8) ; — *Espérance, un réveil de l'idée religieuse en France* (Paris, 1892, in-18) ; — *Inauguration des orgues en l'église de Notre-Dame d'Hazebrouck. La Musique sacrée* (Hazebrouck, 1895, in-8) ; — *Le Cardinal Lavigerie* (Paris, 1896, 2 vol. in-16) ; — *Jubilé des XXV années d'épiscopat de Mgr Henri Monnier* (Arras, 1897, in-8) ; — *Lettre à Nosseigneurs les évêques et à MM. les directeurs de séminaires sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé* (Paris, 1898, in-8) ; — *Autour de l'histoire, scènes et récits* (Paris, 1898, in-16) ; — *Mgr Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire du cardinal Pie* (Arras, 1899, in-8) ; — *Histoire de la vénérable Mère Madeleine-Sophie Barat* (Paris, 1900, 2 vol. in-8) ; — *Pie VII à Saint-Sulpice. Discours prononcé à Saint-Sulpice* (Paris, 1902, in-8) ; — *Un Siècle de l'histoire de France (1800-1900)* (Paris, 1902, in-8) ; — *L'Évangile du pauvre* (Paris, 1903, in-12) ; — *Ernest Lelièvre* (Paris, 1904, in-12) ; — *Philibert Vrau et les Œuvres de Lille (1829-1905)* (Paris, 1906, in-8) ; — *Béatification de la vénérable Mère Barat* (Paris, 1908, in-4) ; — *Vingt Années de rectorat (1887-1908)* (Paris, 1908, in-8) ; — *Préface de l'Introduction à la vie dévote, étude par l'abbé Boulenger* (Paris, 1909, in-12) ; — *Les Deux Frères, cinquante années de l'action catholique à Lille* (Paris, 1910-1912, 2 vol. in-8) ; — *A un jeune prêtre. La Tentation du Dr. Wiseman (1827-1835)* (Paris, 1902, in-18) ; — *La Vie montante ; le Vieillard* (Paris, 1913, in-18) ; — *Léon XIII et le Toast d'Alger* (Paris, 1914, in-8) ; — *Saints et saintes de Dieu* (Paris, 1914, in-18).

— M. Eugène Demolder vient de mourir à Corbeil. Né à Molenbeek-Saint-Jean-les-Bruxelles, le 16 décembre 1862, il fit ses études à l'Athénée de Bruxelles, puis suivit les cours de l'Université de cette ville et y conquit le titre de docteur en droit. Entré au barreau en mars 1884, il se fit rapidement distinguer par sa science, collabora au *Journal des tribunaux* et dirigea pendant douze ans le journal *le Palais*, organe du jeune barreau. Attaché au ministère de la justice, il se consacra aux réformes législatives relatives à la protection de l'enfance, au vagabondage, à la détention préventive, à la condamnation conditionnelle. Mais ses occupations juridiques et professionnelles ne prenaient pas toute son activité ; il se livra de bonne heure à des publications d'un genre assez varié et qui le mirent au premier rang des écrivains belges contemporains. Il collabora à une foule de

journaux et revues entre autres : *La Justice, la Société nouvelle, l'Art moderne, la Jeune Belgique, la Wallonie, le Caprice, la Revue rouge, le Thyrse, la Lutte, l'Artiste*, etc. — En 1905 il quitta la Belgique pour se fixer à Paris. Dès lors il s'abandonna exclusivement à ses goûts littéraires. Parmi ses ouvrages on peut citer : *Impressions d'art* (Bruxelles, 1889) ; — *Contes d'Yperdamme* (Bruxelles, 1891, in-16) ; — *James Ensor, avec un dessin d'Ensor. Mort mystique d'un théologien* (Bruxelles, 1892, in-8) ; — *Les Récits de Nazareth* (Bruxelles, 1893, in-16) ; — *Félicien Rops. Étude patronymique* (Bruxelles, 1894, in-8) ; — *Le Royaume authentique du grand saint Nicolas* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *La Légende d'Yperdamme* (Paris, 1897, in-8) ; — *Quatuor* (Paris, 1897, in-12) ; — *Sous la robe. Notes d'audiences de palais et d'ailleurs, d'un juge de paix* (Paris, 1897, in-16) ; — *La Route d'émeraude* (Paris, 1899, in-12) ; — *La Mort au berceau*, noël en un acte joué au théâtre de Bruxelles (Bruxelles, 1900) ; — *Les Pantins de la reine de Hollande* (Bruxelles, 1901) ; — *Trois contemporains, étude picturale* (Bruxelles, 1901) ; — *L'Espagne en auto. Impressions de voyage* (Paris, 1906, in-12).

— Le Dr Michel Gangolphe vient de mourir à l'âge de 61 ans ; c'est une perte sérieuse pour la science. Né en 1857 à Lyon, il se sentit de bonne heure attiré par la carrière médicale, suivit les cours de la Faculté de médecine de Lyon dont il fut l'un des meilleurs élèves, et devint bientôt professeur agrégé à la Faculté de médecine de sa ville natale. Chirurgien de premier ordre, il se fit connaître par ses nombreux travaux et particulièrement par un ouvrage considérable, qui fait autorité, sur *les Maladies infectieuses des os*. Nous citerons de lui : *De l'Ostéotomie dans le traitement des cals vicieux* (Lyon, 1882, in-8) ; — *Contribution à l'étude des localisations osseuses de la syphilis tertiaire. De l'Ostéomyélite gommeuse des os longs* (Paris, 1885, in-8) ; — *Cours de petite chirurgie, professé aux hospitalières de l'Hôtel-Dieu et de l'hospice de la Charité* (Lyon, 1888, in-16) ; — *Guide pratique de petite chirurgie* (Paris, 1889, in-16) ; — *Sur les tumeurs blanches consécutives à des tubercules des parties molles juxtasynoviales* (Paris, 1892, in-8) ; — *Maladies infectieuses et parasitaires des os* (Paris, 1894, gr. in-8) ; — *Précis des opérations d'urgence* (Paris, 1901, in-12) ; — *Des Interventions conservatrices dans les ostéosarcomes présumés malins du membre supérieur* (Paris, 1905, in-12) ; — *Arthrites tuberculeuses* (Paris, 1908, in-8) ; — *Maladie de l'œsophage* (Paris, 1912, in-8).

— Un érudit distingué, M. Charles-Claude-Marie Casati de Casatis, est mort dernièrement. Né à Lyon, le 16 janvier 1833, il suivit les cours de l'École des chartes en même temps que ceux de la Faculté de droit de Paris. Archiviste paléographe en 1854 avec une thèse sur le *Pouvoir législatif en France*, docteur en droit avec une thèse sur *les Principes généraux des lois en droit romain*, il se fit d'abord inscrire au barreau de Paris. Ses origines italiennes le poussèrent à prendre part aux luttes de l'indépendance italienne. Après la chute de l'Empire, il entra dans la magistrature, et il termina sa carrière comme conseiller à la Cour de Paris. Ses occupations professionnelles ne l'avaient pas détourné des travaux d'érudition. Membre de la Société nationale des antiquaires de France et de la Société française d'archéologie, il s'est occupé spécialement de la question si troublante de l'ancienne Étrurie. Parmi ses publications nous mentionnerons : *Du Pouvoir législatif en France* (Paris, 1854, in-8) ; — *Faculté de droit de Paris. Thèses pour le doctorat* (Paris, 1855, in-8) ; — *Le Réveil de la question d'Orient* (Paris, 1860, in-8) ; — *Un Mot aux 45 brochures, opinion individuelle d'un catholique* (Paris, 1860, in-8) ; — *Société d'économie charitable. Le Libre*

Échange au point de vue de la charité (Paris, 1861, in-8) ; — *Rome ou Florence, quelle doit être la capitale de l'Italie ?* (Paris, 1861, in-8) ; — *Pas encore la guerre en Italie !* (Paris, 1861, in-8) ; — *Un Projet de loi sur la propriété littéraire et artistique* (Paris, 1862, in-8) ; — *La Meilleure Alliée de la France c'est l'Italie* (Paris, 1864, in-8) ; — *La Monarchie scandinave à propos de la question danoise* (Paris, 1865, in-8) ; — *Venise et les traités de 1866* (Paris, 1866, in-8) ; *Charte de Charles d'Anjou pour la république de Sienne (17 avril 1271)* (Paris, 1867, in-8) ; — *S. A. R. Madame Marguerite de Savoie* (Paris, 1868, in-16) ; — *Courrier italien* (Paris, 1870, in-8) ; — *Note sur la lettre A dans l'Alphabet étrusque, à propos d'une inscription récemment découverte* (Lille, 1873, in-8) ; — *Note sur les faïences de Talavera la Reyna et coup d'œil sur les musées de Madrid* (Paris, 1873, in-8) ; — *Notice sur les faïences de Diruta d'après des documents nouveaux* (Paris, 1874, in-8) ; — *Observations pratiques sur l'application de différents articles du code pénal en matière criminelle* (Paris, 1875, in-8) ; — *Notice sur le musée du château de Rosemborg en Danemark, concluant à la création d'un Musée historique de France* (Paris, 1879, in-8) ; — *Petits Musées de Hollande et grands peintres ignorés* (Paris, 1881, in-8) ; — *Fortis Etruria* (Paris, 1883-1895, in-8) ; — *De Igne dissertationes physicae* (Paris, 1894, in-4) ; — *Jus antiquum. Vegoia. Droit papirien : Leges regiae. Lex XII tabularum. S. C. Gaii institutionum commentarii. Extraits de Caton, Festus, Varron, Servius, Hyginus, Frontinus, Boethius, Isidorus, etc.* (Paris, 1894, in-8) ; — *Le Général Bernadotte, ambassadeur à Vienne* (Paris, 1898, in-8) ; — *Étude sur la première époque de l'art français et sur les monuments de France les plus précieux à conserver* (Paris, 1899, in-8) ; — *Numismatique étrusque. Quel mode de classification doit-on adopter ?* (Paris, 1900, in-8) ; — *Note sur les deux précurseurs de l'art français, le duc de Berry et le roi René, et sur un monument historique menacé de ruine* (Paris, 1904, in-8) ; — *Villes et châteaux de la vieille France. Duché d'Auvergne* (Paris, 1900, in-8) ; — *Art national français primitif* (1450-1550), *notes et études : André Hallays, etc.* (Paris, 1906, in-8).

— Avec M. de Lanessan, mort à 76 ans, le 8 novembre, dans sa propriété d'Écouen, disparaît un homme politique d'une grande notoriété, qui fut aussi un savant distingué. Né le 13 juillet 1843 à Saint-André-de-Cubzac (Gironde), Jean-Louis de Lanessan, après avoir terminé ses études classiques se tourna du côté de la médecine, servit quelques années (1862-1870) à titre médical dans la marine, notamment en Cochinchine et en Afrique occidentale, fit la campagne de 1870-1871 comme major de la garde mobile et fut appelé en 1875 à professer l'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris. Il ne tarda pas à se lancer dans la politique active, où il se fit remarquer par le radicalisme de ses opinions et par l'emportement de son anticléricalisme. Conseiller municipal de Paris en 1879, il brigua et obtint en 1881 un siège de député. Il s'occupa surtout des questions économiques et coloniales. Nommé en 1891 gouverneur de l'Indo-Chine française, révoqué en 1894 pour avoir communiqué des documents à un journaliste qui fut condamné pour escroquerie, il n'en fut pas moins appelé en 1899 par M. Waldeck Rousseau au ministère de la marine, dont il conserva le portefeuille jusqu'en 1902. Battu aux élections en 1906 où il s'était présenté aux suffrages des électeurs du Rhône, il essaya en vain en 1914 de retrouver un siège dans la Charente. Voici la liste des principaux ouvrages sortis de sa plume : *Mémoire sur le genre Garcinia (Clu-*

siacées) et sur l'origine et les propriétés de la gomme-gutte (Paris, 1872, in-8) ; — *Étude de la doctrine de Darwin, la lutte pour l'existence et l'association pour la lutte* (Paris, 1881, in-12) ; — *Le Transformisme, évolution de la matière et des êtres vivants* (Paris, 1883, in-12) ; — *Flore de Paris (Phanérogames et Cryptogames) contenant la description de toutes les espèces utiles ou nuisibles, avec l'indication de leurs propriétés médicales, industrielles et économiques* (Paris, 1884, in-12) ; — *Introduction à la botanique. Le Sapin* (Paris, 1885, in-8) ; — *Manuel d'histoire naturelle médicale* (Paris, 1885, in-12, 2 vol.) ; — *La Colonisation française en Indo-Chine* (Paris, 1895, in-12) ; — *La Morale des philosophes chinois. Extraits des livres classiques de la Chine et de l'Annam* (Paris, 1896, in-12) ; — *La République démocratique* (Paris, 1897, in-12) ; — *Le Programme maritime. de 1900 à 1906* (Paris, 1902, in-18) ; — *La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés* (Paris, 1903, in-8) ; — *La Concurrence sociale et les devoirs sociaux* (Paris, 1904, in-8) ; — *Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise* (Paris, 1905, in-12) ; — *La Morale des religions* (Paris, 1905, in-8) ; — *Les Missions et leurs protectorats* (Paris, 1907, in-16) ; — *L'Éducation de la femme moderne* (Paris, 1907, in-12) ; — *L'État et les Églises en France depuis les origines jusqu'à la séparation* (Paris, in-16) ; — *La Morale naturelle* (Paris, 1908, in-16) ; — *Le Bilan de notre marine* (Paris, 1909, in-12) ; — *Nos Forces navales, répartition et reconstitution* (Paris, 1911, in-16) ; — *La Répartition des flottes européennes et la marine française* (Paris, 1912, in-16) ; — *Notre Défense maritime* (Paris 1914 in-16) ; — *Transformisme et créationisme. Contribution à l'histoire du transformisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Paris, 1914, in-8) ; — *Pourquoi les Germains seront vaincus* (Paris, 1915, in-16).

— Le *Polybiblion* ne peut pas ne pas consacrer un souvenir spécial à M. Gabriel Martin, mort à Airvault (Deux-Sèvres) à 70 ans, le 7 septembre dernier. Nous ne saurions oublier, en effet, les services qu'il avait rendus à la Société bibliographique, non seulement comme membre du Conseil, mais pendant quelques années comme secrétaire général. Le même dévouement aux œuvres catholiques l'avait fait entrer dans le Conseil central de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, où sa disparition laisse un grand vide. C'est à lui qu'était due la dernière édition du *Manuel*. Il s'était aussi dépensé pour la Société générale d'éducation. En même temps qu'un homme d'œuvres, il était un homme de science et un érudit distingué. La Société nationale des antiquaires de France se l'était attaché comme associé correspondant. Nous citerons de lui : *La Question des programmes de l'enseignement secondaire* (Paris, 1888, in-8) ; — *Dix ans de laïcisation* (Paris, 1890, in-8) ; — *Malval, la seigneurie, le château* (Guéret, 1890, in-8) ; — *Flore de la Creuse* (Guéret, 1891, in-8) ; — *Les Petits Catéchismes* (Besançon, 1891, in-8) ; — *A l'École primaire* (Paris, 1892, in-16) ; — *La Haute Marche au* XII*e siècle* (Guéret, 1893, in-8) ; — *L'Étendard de Jeanne d'Arc* (Paris, 1894, in-fol.) ; — *Histoire d'une frontière. Aigurande depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours. Lemovices et Bituriges* (Guéret, 1905, in-8) ; — *Ordinaire de l'abbaye de S. Pierre d'Airvault* (Poitiers, 1911, in-8) ; — *Les Injustices de l'impôt direct* (Paris, 1906, in-16).

— Un écrivain d'une grande distinction d'esprit, en même temps que d'une parfaite courtoisie dans les relations, M. Henri Welschinger est mort en novembre dernier. Il aura eu la joie suprême avant de mourir de voir sa chère terre d'Alsace rentrer dans le sein de la patrie française. Né à Muttersholtz le 2 février 1848, il avait fait ses études au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs à Paris et ses écrits rendent témoignage à l'ex-

cellence de l'instruction qu'il y reçut. Après avoir été archiviste de l'Assemblée nationale, il fut attaché au Sénat et y devint le chef du service législatif. Tous les loisirs que lui laissaient ses importantes fonctions étaient occupés à la rédaction des ouvrages qui lui valurent plusieurs distinctions académiques, qui finirent par le conduire à l'Académie des sciences morales et politiques (1907) et qui lui assurent un rang distingué parmi les historiens français de l'époque contemporaine. Voici la liste de ses principales publications : *André Chénier* (Paris, 1877, in-8) ; — *Charlotte Corday* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Phare (poème)* (Paris, 1880, in-12) ; — *Le Théâtre de la Révolution, 1789-1799, avec documents inédits* (Paris, 1880, in-12) ; — *Les Bijoux de Madame du Barry, documents inédits* (Paris, 1881, in-12) ; — *La Censure sous le premier Empire* (Paris, 1882, in-8) ; — *Le Sabot du petit mousse, poème* (Paris, 1884, in-8) ; — *Le Maréchal Ney (1815)* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Les Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin (1794-1812)* (Paris, 1894, in-12) ; — *Le Roi de Rome* (Paris, 1897, gr. in-8) ; — *La Mission secrète de Mirabeau à Berlin 1786-1787* (Paris, 1900, in-8) ; — *Bismarck* (Paris, 1900, in-12) ; — *Sainte Odile patronne d'Alsace* (Paris, 1901, in-12) ; — *Strasbourg* (Paris, 1905, petit in-8) ; — *Le Pape et l'Empereur 1804-1815* (Paris, 1905, in-8) ; — *Les Martyrs de Septembre* (Paris, 1919, in-12).

— On annonce encore la mort de MM. : Jules Arboux, fondateur de la *Revue de la prévoyance et de la mutualité*, auteur d'ouvrages tels que : *Les Prisons de Paris* (Paris, 1881, in-12) ; *Manuel de l'Assistance à Paris* (Paris, 1882, in-12) ; *La Mutualité française. Histoire de 10 ans* (Paris, 1907, in-8) ; *Les Orateurs mutualistes* (Paris, 1914, in-8), mort le 14 octobre ; — Mgr Aubert, supérieur de l'École Saint-Grégoire de Pithiviers, mort le 1er novembre ; — Joseph Courty, rédacteur au *Journal des Débats*, mort le 9 octobre ; — Ernest Cros Saint-Ange, ancien élève et ancien professeur au Conservatoire national de musique, mort le 16 juillet à Marseille ; — Joseph Delfour, professeur honoraire, lequel a écrit : *Les Jésuites à Poitiers, histoire du collège et du lycée de Poitiers*, mort le 6 novembre dernier ; — Henry Deutsch, de la Meurthe, riche industriel et philanthrope, auteur d'un ouvrage très remarquable sur *le Pétrole et ses applications* et de nombreux travaux sur la mécanique, l'aérotechnique, grand ami des arts et compositeur lui-même de mélodies et d'un opéra : *Icare*, représenté en 1911, et qui, par une dotation magnifique, a assuré le sort de l'Aéro-Club, mort le 25 novembre ; — Jules Develle, sénateur, auteur d'un *Éloge de Berryer*, publié en 1870, mort le 31 octobre ; — Octave Dois, l'éditeur médical bien connu, mort le 23 octobre ; — M. Duplan, inspecteur honoraire de l'instruction publique, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, mort en octobre ; — Georges Duval, né à Paris en 1847, chroniqueur au *Temps*, romancier et auteur dramatique bien connu, dont nous citerons : *Madame Mascarille, Les Orphelins d'Amsterdam, Laurette, le Carnaval parisien, Coquin de printemps, le Chant du cygne, M. Pickwick* (en collaboration avec Xavier Roux) et une traduction de Shakespeare, mort le 26 septembre ; — Mme Lucienne Duwez, qui a collaboré à plusieurs revues parisiennes et, sous le pseudonyme de Josée Nohrre, à la *Vie doloise*, morte dernièrement à Dole (Jura) ; — le général Ch. Ebener, professeur à Saint-Cyr, auteur de *Conférences sur le rôle social de l'officier faites en 1901 aux élèves de l'École spéciale militaire* (Paris, 1909, in-8), mort le 22 octobre ; — le R. P. Édouard de Nécy, né Brière, des Frères mineurs, prédicateur distingué, auteur entre autres ouvrages de : *Manuel du prêtre*

tertiaire (1902, in-16) ; *Piété chrétienne et séraphique* (Paris, 1906, in-16) ; *Vertus théologales et cardinales* (Paris, 1907, in-16) ; *Béatitudes et vertus morales* (Lille, 1907, in-8) ; *Foi, espérance, charité* (Paris, 1906, in-16) ; *Catéchisme de la jeune fille* (Paris, 1909, in-16) ; *Catéchisme du jeune homme* (Paris, 1910, in-16) ; *Catéchisme eucharistique* (Paris, 1910, in-16), mort à 64 ans, le 2 novembre ; — Mgr Pierre-Joseph Geay, ancien évêque de Laval, auteur, entre autres ouvrages, de : *Oraison funèbre de Mgr Pierre-Emmanuel Bouvier, évêque de Tarentaise* (Laval, 1900, in-8) ; *Panégyrique de Jeanne d'Arc. Dieu dans Jeanne d'Arc* (Lyon, 1894, in-8), mort dernièrement à Lyon ; — le vicomte Maurice de Lestrange, dont nous rappellerons notamment l'utile publication documentaire : *la Question religieuse en France pendant la guerre* (Paris, 1914-1915, 3 fasc. in-12), mort subitement le 23 novembre ; — Linol, ancien secrétaire de MM. Casimir Périer et Constans, qui laisse plusieurs ouvrages estimés, relatifs à la liquidation des sociétés, mort le 3 octobre ; — Paul Louis-Lucas, doyen et professeur de droit civil à la Faculté de droit de Dijon, ancien collaborateur du *Polybiblion*, auteur, entre autres ouvrages, de : *Étude sur la vénalité des charges et fonctions publiques et sur celle des officiers ministériels depuis l'antiquité romaine jusqu'à nos jours* (Paris, 1882, 2 vol. in-8) ; *Du Rôle et de l'organisation du pouvoir législatif dans les sociétés modernes* (Paris, 1892, in-8), mort à Dijon, à la fin de novembre ; — Auguste Luth, collaborateur au journal *le Temps*, poète chansonnier, président de la Lice chansonnière, mort le 18 octobre ; — Alphonse Mandrillon, qui a collaboré à divers journaux bisontins ainsi qu'à la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, mort dernièrement à Besançon, à l'âge de 80 ans ; — Léopold Michel, ingénieur des mines, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences, mort en octobre ; — René Millet, ancien résident général de France en Tunisie, auteur, entre autres ouvrages de : *Notre Politique extérieure de 1898 à 1905* (Paris, 1905, in-8), mort à 70 ans, le 1er décembre ; — Joseph Montel, collaborateur au journal *le Gaulois*, mort le 28 octobre ; — Mgr Louis Morel, supérieur honoraire de l'institution de la Malgrange, vicaire général honoraire de Nancy, mort à 78 ans, le 9 novembre ; — l'abbé Eugène Nogues, professeur à l'école des Cordeliers de Dinan, mort le 8 novembre ; — le R. P. Nouleau, S. J., professeur à Saint-Grégoire de Tours, mort à 80 ans, le 26 octobre ; — Henri Pagat, rédacteur *au Journal des Débats*, auteur de nombreuses études telles que : *le Monde des affaires* ; *la Vie de province* ; *Les Funérailles de l'Argent*, dont le succès fut immense ; *Le Convive* (Paris, 1902, in-12) ; *Le Jeu de l'Amour et du Suffrage universel* (Paris, 1902, in-12), mort en octobre ; — le général Peaucellier, auteur de : *Mémoire sur les conditions de stabilité des voûtes en berceau* (Paris, 1875, in-8), à qui l'on doit d'importants travaux sur les systèmes articulés et la découverte de l'Inverseur Peaucellier, mort le 8 octobre ; — Laurent Prache, avocat à la cour d'appel, auteur de : *La Pétition contre la franc-maçonnerie à la IIe commission, exposé et conclusions* (Paris, 1905, in-16), mort à la fin d'octobre ; — Eugène Quentin, ancien directeur du *Journal de Péronne*, mort en novembre ; — Charles Remy, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, auteur de travaux parmi lesquels on peut citer : *Traité des varices des membres inférieurs* (Paris, 1900, in-8) ; *Les Rayons X et l'extraction des projectiles*, en collaboration avec M. Paul Peugnier (Paris, 1904, in-8), mort en octobre ; — l'abbé Renaud, professeur à l'institut Saint-Cyr, à Nevers, mort à 52 ans, en octobre ; — le chanoine de Rocca-Serra, vicaire général honoraire, ancien supérieur du séminaire d'Ajaccio, mort à Carjiaca (Corse), à

76 ans, le 10 octobre ; — M. J. de Saint-Mesmin, correspondant du *Figaro*, mort le 21 octobre ; — Joseph Schewaebel, collaborateur du *Journal des Débats*, mort en octobre ; — M. l'abbé Simon, professeur au collège de l'Immaculée-Conception, à Digne, mort le 22 octobre ; — M. Henri Simyen, imprimeur-éditeur à Toulouse, président de l'Union syndicale des maîtres imprimeurs de France, mort le 14 novembre ; — Charles Steigar, compositeur de musique, qui laisse une œuvre importante pour l'enseignement du piano et du violon, mort le 28 octobre ; — la princesse Georges B. Stibbey, en littérature Gustave Haller, auteur de : *Nos grands Peintres* (Paris, 1899, in-8) ; *Le Salon. Dix Ans de peinture* (Paris, 1901, in-8), morte le 6 octobre ; — Laurent Tailhade, homme de lettres, dont on peut citer : *Terre latine* (Paris, 1898, in-18) ; *Lettres familières* (Paris, 1904, in-16) ; *Louanges de Sophie Coltin, poème* (Paris, 1904, in-8) ; *Poèmes aristophanesques* (Paris, 1904, in-18) ; *Poèmes élégiaques : le Jardin des rêves ; rêve antique ; la forêt* (Paris, 1907, in-12) ; *La Noire Idole, étude sur la morphinomanie* (Paris, 1907, in-12) ; *La Corne et l'Épée* (Paris, 1908, in-16) ; *Le Trou-peau d'Aristée* (Paris, 1908, in-16) ; *La Farce à la marmite ; la feuille à l'envers revue en un acte* (Paris, 1909, in-12) ; *Pour la paix, suivi de Lettre aux conscrits* (Paris, 1909, in-12), mort le 4 novembre ; — Léon Vallée, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, auteur des ouvrages suivants : *Essai d'une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances* (Paris, 1883, in-12) ; *La Bibliothèque nationale. Choix de documents pour servir à l'histoire de l'établissement et de ses collections* (Paris, 1893, gr. in-8) ; *Bibliographie des bibliographies* (Paris, 1894, gr. in-8) ; *La Sibérie et le Grand Transsibérien* (Paris, 1901, in-8) ; *La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, etc., réflexions et pièces en vers français depuis le* XVe *siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1903, 2 vol. in-8) ; *Bibliothèque nationale. Catalogue des plans de Paris, de l'Ile-de-France, etc...* (Paris, 1908, in-8), mort le 18 novembre ; — le chanoine Marie-Joseph-Louis Valentin, doyen de la Faculté libre des lettres, auteur de nombreux travaux parmi lesquels nous rappellerons *la Vie du chanoine Marceille*, mort le 30 octobre ; — le R. P. Ange Verdier, professeur à l'École apostolique de Fribourg (Suisse), mort le 13 octobre, à 53 ans ; — le Dr Robert Wurtz, membre de l'Académie de médecine, médecin des hôpitaux de Paris, professeur agrégé à la Faculté, auteur de travaux remarquables *sur les Maladies exotiques, l'Hygiène de nos colonies et les Intoxications industrielles*, mort le 22 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Henry Mills Alden, directeur du *Harper's Magazine* auteur de *God in his world* (1890), *A Study of death* (1893), *Magazine writing and the new literature* (1908), mort le 7 octobre à New York, âgé de 82 ans ; — le vicomte Astor, propriétaire de la *Pall Mall Gazette* et du *Pall Mall Magazine*, auteur des ouvrages suivants : *Valentino ; Une victoire à Rome ; Sforza ; la Fille de Pharaon*, mort en octobre ; — Ralph Hart Bowles, auteur de livres pour la jeunesse, mort le 31 août à Caldevell (N. J.) ; — Don Bruno Destrée, sous-prieur de l'abbaye des bénédictins du Mont-César à Louvain, qui a publié avec son frère le *Journal des Destrée*, auteur également de : *Une Mystique inconnue au* XVIIe *siècle. La Mère Jeanne de Saint-Mathieu Deleloé* (Lille, 1905, in-16) ; *Au milieu du chemin de notre vie, poèmes* (Paris, 1908, in-16) ; *L'Office des complies, précédé d'une notice historique sur les oblats de Saint-Benoît* (Paris, 1909, in-8), mort en novembre ; — Luis Diaz Milián, correspondant de l'Académie royale d'histoire, mort en octobre à Madrid ; — Fijnje de Salverda, historien hollandais, à qui l'on doit des travaux estimés, mort en octobre ; — Mgr Adolph Fritzen, né à

Clève en 1838, auteur d'un travail : *De Cassandri ejusque sociorum studiis irenicis* (1865), qui, après avoir fait l'éducation des enfants du prince Georges de Saxe fut appelé en 1891 à l'évêché de Strasbourg, où il sut se faire estimer du clergé et des fidèles, démissionnaire à la suite de l'armistice du 11 novembre, mort dans le courant de septembre ; — John Franklin Genung, professeur de littérature à Amherst College, auteur de *Practical elements of rhetoric* (1886), *The Study of rhetoric in the college course* (1884), *Outlines of rhetoric* (1893), *The Working principles of rhetoric* (1901), mort le 1er octobre ; — Francisco de Paulo Góngora del Carpio, correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, mort en septembre à Grenade ; — Alejandro Groizard, président de l'Académie royale des sciences politiques et morales d'Espagne et membre de l'Académie d'histoire, mort en septembre ; — Hans Peter Olaf Hansen, libraire à Hobro, mort le 18 septembre, dans sa 65e année ; — William Nathanael Harben, éditeur du *Youth's companion*, auteur, entre autres ouvrages, de : *Abner Daniel* (1902) ; *The Georgians* (1904) ; *Dixie Hart* (1910) ; *The Triumph* (1917), mort le 7 août à New York, âgé de 61 ans ; — Boris Kritchevski, ancien rédacteur à *l'Humanité*, mort en octobre ; — Spiridion P. Lambros, érudit grec distingué, auteur notamment de : *De conditorum coloniarum graecarum indole* (Lipsiae, 1873, in-8) ; Αἰ Ἀθῆναι περὶ τὰ τέλη τοῦ δωδεκάτου αἰῶνος (Athènes, 1878, in-8) ; Ἱστορικὰ μελετήματα (Athènes, 1884, in-8) : Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος (Athènes, 1885-1908, 6 vol. in-8) ; *Catalogue of the Greek manuscripts of Mount Athos* (Cambridge, 1895-1900, 2 vol. in-4) et de multiples éditions d'écrivains grecs qui, au couchant de sa vie, eut le tort de se laisser prendre à la politique et qui joua, aux côtés du roi Constantin, le rôle misérable que l'on sait, mort en octobre à Athènes ; — Luigi Luciani, professeur de physiologie à l'Université de Rome depuis 1893, biologiste éminent, dont la *Fisiologia dell'uomo* a eu un retentissement mondial, mort le 23 juin dans sa 80e année ; — le celtisant bien connu Kuno Meyer, fondateur de la *Zeitschrift für celtische Philologie* et de l'*Archiv für celtische Lexikographie*, mort à 61 ans, à Leipzig ; — Mgr Giovanni Maria Pellizari, évêque de Plaisance depuis 1905, liturgiste éminent, mort dans sa ville épiscopale le 22 août, à l'âge de 70 ans ; — Adolphe Prins, professeur de droit pénal à l'Université de Bruxelles, à qui l'on doit notamment : *La Représentation des intérêts* (Bruxelles, 1891, in-8) ; *L'Organisation de la liberté et le devoir social* (Bruxelles, 1895, in-8) ; *De la Santé morale dans les arts et les lettres de notre temps* (Bruxelles, 1897, in-8) ; *Science pénale et droit positif* (Bruxelles, 1899, gr. in-8) ; *Cours de droit pénal* (Bruxelles, 1898, in-4) ; *De l'Esprit du gouvernement démocratique, essai de science politique* (Bruxelles, 1905, in-8), mort dernièrement à 75 ans ; — le Dr Rodriguez Mendez, savant physicien espagnol, célèbre par ses nombreux travaux, mort le 29 septembre ; — S. É. Mgr José Maria Salvador y Barrera, archevêque de Valence, ancien professeur d'histoire critique d'Espagne à la Faculté de droit du Sacro-Monte de Grenade, membre de l'Académie royale d'histoire, auteur notamment d'une étude sur *Fray Enrique Flórez y su España sagrada* (1914), dont il préparait la continuation, mort à Vigo, le 4 septembre, à 69 ans ; — Horace Traubel, connu surtout par sa biographie de Walt Whitman, dont il était l'exécuteur testamentaire, mort le 8 septembre, âgé de 61 ans, à Bon Écho (Canada) ; — Ella Wheeler Wilcox, la célèbre poétesse américaine, dont nous rappellerons notamment : *Men, Women and emotions* (1904) ; *Poems of sentiment* (1906) ; *Love sonnets of Abelard and Heloise* (1909) ; *Women of the world* (1912) ; *The world and I* (1919), morte à 64 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 10 octobre, M. Chabot reprend la lecture de son étude sur quelques inscriptions carthaginoises rapportées de sa mission en Tunisie ; il signale, en particulier, une dédicace faite à une divinité rarement mentionnée dans le panthéon phénicien, le dieu Chadrafa, dont le nom paraît d'origine iranienne. — Le 18, M. le comte Durrieu donne lecture du rapport annuel sur le concours des antiquités nationales. — M. Chabot explique le texte d'une inscription phénicienne découverte à Carthage par le P. Delattre : il s'agit du tarif des oblations à percevoir par les prêtres desservant un temple. — M. Pottier lit une notice de M. Capart, conservateur du musée de Bruxelles, sur le « dieu dompteur » du couteau égyptien de Gabel-el-Arah, acquis par le musée du Louvre, et il donne lecture également d'une note de M. Georges Bénédite qui répond à une objection de M. Capart. — Le 24, M. Huart donne lecture d'un rapport sur le recueil de proverbes arabes transmis à l'Académie par la commission interministérielle des affaires musulmanes : ce recueil, trouvé au Hedjaz par des officiers français, ne renferme pas moins de 831 proverbes dont la transcription et l'étude sont commencées. — M. Monceaux continue la lecture de son mémoire : *Papes donatistes : les évêques schismatiques de Rome.* — M. Diehl lit, au nom de M. Bréhier, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, un mémoire sur un calice d'argent, pièce d'orfèvrerie syrienne, qui offre de l'importance pour l'étude de l'école artistique d'Antioche et de l'influence qu'elle a exercée. — Le 31 octobre, M. Pelliot donne lecture d'une étude où, d'après les textes classiques et chinois, il cherche à établir le trajet des anciens itinéraires qui, au début de notre ère, unissaient l'Asie antérieure à l'Extrême-Orient. — MM. Théodore Reinach et Dieulafoy présentent quelques observations.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 10 octobre, M. Driault, professeur d'histoire au lycée de Versailles, lit une communication intitulée : *Le Rôle de l'histoire dans l'éducation nationale.* — Le 18, M. le docteur André Collin donne lecture d'un travail sur l'*Utilisation et le placement des enfants à réactions antisociales, basés sur les conclusions de l'examen physique et mental ; mesures préventives.* — Le 8 novembre, M. Arnauné lit un rapport sur les conclusions qui se dégagent de la discussion ouverte à la suite de sa communication sur les causes de la cherté actuelle de la vie. Des observations présentées par les divers membres de l'Académie il ressort que la hausse du prix résulte principalement de l'inflation de la circulation fiduciaire, de la diminution de la production, de l'élévation des prix de revient, de l'intensité accrue de la demande. Le rapport rappelle les suggestions émises en vue de faire cesser ou de modérer l'action de ces diverses causes du mal.

Annuaire général de la France et de l'étranger. — Publié sur l'initiative du Comité du livre et sous la direction de M. Jacques de Dampierre, l'*Annuaire général de la France et de l'étranger* pour l'année 1919 (Paris, 101, rue du Bac, in-8 de xxxix-1222 p., avec les portraits de MM. Poincaré et Clemenceau et des maréchaux Joffre et Foch) ne peut être que bien accueilli du public. L'Introduction est remplie par un aide-mémoire géographique et un aide-mémoire historique que précède un aperçu de M. Jean Brunhes : *la France.* Le corps de l'Annuaire est divisé en trois sections : I. La France politique et sociale : renseignements succincts et précis sur la constitution, l'organisation politique, judiciaire, administrative avec quatre chapitres spéciaux rédigés par MM. Barthou (*La République et la*

guerre), Frank Puaux (*Le Protestantisme français*), Israël Lévi (*Les Israélites français pendant la guerre*), Mgr H. Baudrillart (*Les Catholiques français et la Guerre*) ; — II. La France économique et commerciale, avec des articles de MM. Paul Doumer (*La Fortune nationale après la guerre*) et Henry Sagnier (*L'Agriculture française et la Guerre*) ; — III. Les Puissances étrangères, que précède une note de M. Léon Bourgeois sur *la France et la Société des nations*. Cette note est suivie d'un aperçu sommaire des traités internationaux du XIX' siècle et de la liste des institutions et bureaux internationaux. Pour chaque pays l'Annuaire nous donne des renseignements succincts sur la constitution, sur les ordres et décorations, sur le gouvernement, sur la population, la religion, l'instruction, la justice, l'armée, le mouvement économique, sur les relations avec la France, sur les colonies, etc. ; l'article se termine par une bibliographie. C'est, on le voit, un ouvrage à posséder et à avoir toujours à portée de la main.

Almanach catholique français. — Almanach Hachette. — Avant 1914, les almanachs étaient nombreux ; ils ne le sont plus aujourd'hui. Mais si beaucoup ont disparu, dont plusieurs avaient acquis une certaine notoriété, quelques autres s'offrent au public pour la première fois. Parmi ces derniers, le plus important, le plus intéressant, le plus utile, c'est assurément l'*Almanach catholique français* (Paris, Bloud et Gay, in-16 de 448 p., avec de nombreux desseins, photographies et cartes). Malheureusement son prix élevé (5 fr.) ne le rend pas accessible à toutes les bourses. Une Préface de Mgr Baudrillart présente et explique cette nouvelle publication du « Comité catholique de propagande française à l'étranger. » Nous aurions eu plaisir à la reproduire ici intégralement ; mais le manque de place nous impose la brièveté. « Après le calendrier, dit Mgr Baudrillart [un calendrier qui sort des sentiers battus], vient un petit annuaire du monde catholique ; il s'ouvre par un portrait du Pape, qu'a bien voulu tracer un professeur de Sorbonne, M. F. Strowski... Voici les cardinaux, les établissements de la France à Rome ; voici les plus illustres personnalités du monde catholique dans tous les ordres [parmi lesquels figurent plusieurs collaborateurs anciens ou actuels du *Polybiblion*] ; puis nos associations, nos œuvres d'enseignement, de charité, de presse, d'apostolat. » Telle est la partie fixe de l'Almanach que l'on retrouvera tous les ans. Quant à l'actualité, variable naturellement, nous en donnerons un aperçu très réduit en citant quelques titres : *La Paix et les Catholiques ; — L'Aumônerie militaire pendant la guerre* (article aussi intéressant qu'instructif) *; — Les Nouvelles Gloires de l'Église de France ; — Le Nouveau Code canonique ; — Petit Dictionnaire des objections d'aujourd'hui et de toujours ; — Les Grandes Heures religieuses de la famille, Les Sacrements ; — La Mode et la Femme chrétienne ; — Où et par qui faire soigner nos malades ? ; — Nos grands Sanctuaires nationaux ; — Pèlerinages patriotiques aux régions dévastées ; — Les Rapports de la France avec le Vatican pendant la guerre ; — Une Croisade française chez les neutres pendant la guerre.* — Le volume se clôt par *les Éphémérides de l'année religieuse*. Ensemble excellent, œuvre de sept cents collaborateurs informés et compétents, véritable encyclopédie qui sera consultée avec fruit par tout le monde, même par les non catholiques.

— *L'Almanach Hachette* est aussi une encyclopédie, mais d'un autre genre. Cette remarquable publication, universellement connue et appréciée et qui compte déjà 27 années d'existence, n'a besoin que d'être rappelée ici avec une indication sommaire de ses principaux articles pour que chacun soit fixé sur sa physionomie de l'année 1920 (in-16 de 416 + 84 p., avec

un grand nombre de cartes, portraits et gravures de toutes sortes. Broché : 3 fr. ; cart. : 4 fr.). M. Pierre Dauzet — qui a raconté périodiquement l'histoire de la guerre, au fur et à mesure que nos soldats et ceux des puissances alliées et associées étaient en train de la faire — consacre une trentaine de pages à la relation de la victoire, des traités de paix et de leurs conséquences. C'est l'article que tout le monde lira d'abord. Les suivants sont des plus variés : enregistrons-en quelques-uns : *Notre Système solaire ;* — *Les Grands Observatoires ;* — *Les Révolutions européennes* (en Russie, Finlande, Ukraine, Allemagne, Autriche, Hongrie) ; — *Les Barbes-Bleues* (à propos d'un drame récent) ; — une série d'articles visant l'*Année politique française et étrangère* et l'*Année diplomatique, religieuse, économique agricole, maritime, militaire, médicale, industrielle*, etc. ; — *Les Pensions militaires ;* — *La Journée de huit heures ;* — un aperçu de la *Loi sur les loyers ; Les Grands Écrivains de* l'antiquité ; — *L'Histoire des almanachs ;* — *Les Œuvres d'art sauvées de la destruction et du pillage ;* — *Monuments endommagés ou détruits par l'ennemi ;* — *L'Aviation scientifique et pratique*. Comme nous ne pouvons tout inventorier, nous renvoyons nos lecteurs à l'*Almanach Hachette* même.

Agenda P.-L.-M. 1920. — Cette artistique publication offre d'abord 4 grandes planches de cartes postales, de chacune 3 sujets, où l'on trouve, parfaitement exécutées, des vues des Alpes, d'Algérie, du midi de la France et aussi de Metz et de Strasbourg. Suivent un calendrier pour 1920, un plan du Métropolitain et du Nord-Sud et une carte du réseau P.-L.-M. Ce beau volume, renferme : un excellent article de M. Louis Barthou sur l'*Armée française* (p. 7-8) ; quelques pages bien intéressantes sur l'*Alsace reconquise*, par M. E. Wetterlé, avec des dessins de Hansi (p. 9-13) ; un tableau réussi de *l'Amérique pendant la guerre*, par M. Stéphane Lauzanne (p. 14-19) ; une notice de M. Charles d'Esparbès relative au *Retour de Jeanne d'Arc dans les églises de Metz*, d'où le dernier évêque allemand, Mgr Benzler, l'avait proscrite (p. 20-23) ; une esquisse humoristique de *Vichy au temps de Madame de Sévigné*, par Mme Marguerite R Broders (p. 24-27) ; l'historique succinct de *Chamonix à travers les âges*, par un écrivain qui signe Palafitte (p. 28-32) ; *Les Sports sur le réseau P.-L.-M.*, par M. Georges Rozet (p. 33-36) ; *L'Électrochimie et l'électrométallurgie sur le réseau du P.-L.-M. pendant la guerre*, par M. Georges Flusin (p. 37-40) ; un curieux travail de M. Charles de Fouchier, qui nous fait connaître ce que sont *les Fêtes de Noël en Provence* (p. 41-44) ; une savante et agréable étude du P. A.-L. Delattre sur *Carthage* (p. 45-50) ; une autre étude, très instructive, intitulée : *Pour la renaissance française. La Valeur de l'Algérie*, par le Dr Jean-Paul Bounhiol, professeur à la Faculté des sciences de l'Université d'Alger (p. 51-55) ; une nouvelle aussi simple et pure qu'émouvante : *Le Gardien de Camargue*, par M. Fernand Beissier (p. 56-60) ; enfin, répartis en divers endroits de l'Agenda, 3 articles, savoir : *Le Réseau P.-L.-M. et l'Agriculture* ; *L'Hôtel-école de Besançon*, par M. G. Rozet et *Quelques châteaux en Bourgogne*, par M. Ch. de Fouchier. Tout cela est bien ; mais ce qui donne à l'Agenda, imprimé sur papier de luxe (sauf la partie réservée aux notes journalières) sa pleine valeur, ce sont les 12 hors texte en couleurs (vues superbes de l'Alsace, du Dauphiné, de la Savoie, de Lyon, d'Algérie et de Tunisie) et les 250 gravures ou dessins à la plume qui charment les yeux (gr. in-8 de 308 p. Prix, cartonné : 4 fr. ; franco : 4 fr. 60 pour la France et 5 fr. 05 pour l'étranger. Paris, à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 88, rue Saint-Lazare et au Service de la Publicité de la compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot).

Le Chanoine Albanès. — Qui mieux que l'illustre auteur du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, du *Regeste dauphinois* et de tant d'ouvrages, dont la profonde érudition et la saine et solide critique ont fait de lui, sans conteste, le prince des historiens dauphinois et l'un des maîtres de la science historique à l'heure actuelle, qui mieux que M. le chanoine Ulysse Chevalier pouvait rendre l'hommage mérité à « l'un des plus grands hommes de Provence », au « plus laborieux chercheur », au « trouveur le plus heureux que la Provence ait connu », à cet admirable chanoine Albanès qui, avec les plus humbles ressources, a su produire une des œuvres scientifiques les plus considérables de l'époque. Sans l'avoir connu assez pour nous donner des détails précis sur sa jeunesse ou sur sa vie intime, M. le chanoine Chevalier, qui l'a secouru dans sa détresse, qui lui a généreusement offert les moyens de publier cette *Gallia christiana novissima* qui a renouvelé de fond en comble l'œuvre des bénédictins, nous trace de cette vie de savant, traversée par tant de chagrins, de déceptions, de difficultés, une esquisse dramatique qui captive comme un roman selon l'expression d'un de ceux qui en ont eu la primeur à la Société Dauphin Humbert II. Cette belle *Notice sur la vie et les œuvres du chanoine J.-M.-H. Albanès. historiographe du diocèse de Marseille (1822-1897)* (Paris, A. Picard, 1918, in-8, de 80 p.), est ornée d'un beau portrait du grand érudit.

Paris. — En prenant possession, le 20 janvier 1919, de la présidence de la Société géologique de France, M. Emmanuel de Margerie, tout en approuvant la mesure d'exclusion prononcée par la Société contre les membres ressortissants de l'Allemagne et de ses complices, a justement observé qu'il ne faut pas confondre la science avec ceux qui l'exercent et qu'il serait puéril de contester les qualités de la science allemande ; il a montré aussi le profit que nous devrions tirer, en certains cas, de l'exemple de nos ennemis (*Société géologique de France, allocution présidentielle prononcée dans la séance du 20 janvier 1919*. Extrait du *Compte rendu sommaire des séances de la Société*, année 1919, n° 2. Mâcon, imp. de Protat frères, 1919, in-8, de 8 pages, avec fac-similé de l'inscription de la cathédrale de Strasbourg, rappelant la visite de la Société en 1834). Il a signalé notamment les larges crédits dont disposait à Strasbourg le service de la carte géologique. Nous espérons que le gouvernement français qui l'a désigné pour diriger cet important service ne lui refusera pas les ressources nécessaires.

— Nous recevons le fascicule de juillet 1919 de *la Cité, bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris* (Paris, mairie de l'hôtel de ville ; et Champion, in-8 paginé 179-248, avec grav.), lequel s'ouvre par un travail de M. A. Boquet sur *l'Épigraphie campanaire du IIIe arrondissement* (p. 179-200). « Les quatre églises (Saint-Nicolas-des-Champs, Sainte-Élisabeth, Saint-Denis du Saint-Sacrement, Saint-Jean-Saint-François) du IIIe arrondissement possèdent onze cloches dont une attribuable au xve siècle, une du xvie, deux du xvie, une du xviie, deux de la période révolutionnaire et quatre du xixe. A ces onze cloches paroissiales il convient d'ajouter deux cloches du xviie siècle déposées au Musée Carnavalet et provenant de corporations religieuses supprimées ». C'est de ces diverses cloches que M. A. Boquet nous donne ici la description et l'historique, avec des détails sur les fondeurs à qui elles sont dues. — Mentionnons ensuite : *Une Prison révolutionnaire dans la rue des Lions Saint-Paul*, par M. Lucien Lambeau (p. 201-206) ; — *Une Scène du choléra de 1832 en place de Grève*, par M. A. L'Esprit (p. 207-210, avec une gravure) ; — *Les Couperin, organistes de l'église Saint-Gervais*, par M. Paul Jarry (p. 211-218,

avec une gravure) ; — *Le Baron de Prony à l'hôtel Carnavalet*, par M. Paul d'Estrée (p. 219-228, avec une gravure) ; — *Le IIIe arrondissement à la Commission du Vieux Paris* (p. 229-236).

— *Du Bulletin de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris, la Cité* d'avril dernier, M. Charles Fegdal a extrait l'étude qu'il a consacrée à *Gérard de Nerval, Parisien de Paris* (Paris, Champion ; et *Revue contemporaine*, 1919, in-8 de 31 p., avec un portrait et une vignette. Prix : 1 fr. 50). L'auteur nous présente d'abord l'homme, dont il nous raconte la vie décousue, les idées étranges, les aspirations folles, puis les œuvres principales de Nerval — qui s'appelait en réalité Gérard Labrunie — en faisant ressortir les détails les plus curieux s'appliquant à la ville de Paris. Travail bien exécuté qui n'intéressera pas les seuls Parisiens, visés plus spécialement mais non de façon exclusive.

— *L'Agenda de l'armée française* pour 1920 (Paris, Charles-Lavauzelle, petit in-8 de 527 p. Prix : relié toile 3 fr. et 3 fr. 50 couverture peau, tête dorée) en est à sa 33e année. Carnet portatif mesurant 7 centimètres et demi sur 12, il comprend toutes les nouvelles circulaires ministérielles relatives aux soldes et indemnités, ainsi que l'emplacement des troupes. C'est le vade-mecum non seulement des militaires, mais aussi des employés des administrations civiles, préfectures, sous-préfectures, mairies, qui ont à s'occuper journellement des choses concernant l'armée.

Champagne. — Pour avoir été préparé pendant la dernière année de la Grande Guerre, le tome LV de la 3e série des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* n'en est pas moins très important (Troyes, imp. Paton, 1918, in-8 de 626 p., avec 2 cartes hors textes, 2 reproductions de sceaux et de vieilles monnaies et 16 figures). Peu de sujets ont été abordés, mais ils ont été presque tous traités avec ampleur. Mentionnons-les simplement : *Considérations sur la classification des échinides alélostomes*, par M. J. Lambert (p. 9-54) ; — *Journal des visites capitulaires et des visites archidiaconales de Troyes en 1459, 1466 et 1515*, publié avec un Avant-Propos et des notes par M. l'abbé Arthur Prévost (p. 55-130) ; — *Essai statistique sur la dépopulation des campagnes auboises*, par M. Lucien Lagoguey (p. 131-309, avec une carte hors texte) ; — *Comtes de Champagne rois de Navarre. « Don Thibaut el Primero » (comte Thibaut IV, roi Thibaut Ier), 1234-1253*, par M. André Finot (p. 313-435, avec une carte hors texte et des reproductions de sceaux et de monnaies) ; — *Basidiomycètes nouveaux, rares ou intéressants du département de l'Aube*, par M. A. Ployé (p. 439-511) ; — *Le Traitement des fractures par l'ostéosynthèse*, par le docteur L.-C. Bailleul (p. 513-533, avec 16 figures). A noter enfin un *Programme pour la rédaction d'une monographie communale* très bien établi (p. 535-541).

Franche-Comté. — Depuis juillet dernier paraît à Besançon un élégant et intéressant périodique mensuel, qui a, de plus, une utilité pratique. Il a pour titre : *Franche-Comté et Monts Jura* (Besançon, 39, rue des Granges. Abonnement annuel : France, 12 fr. ; Étranger, 15 fr.). Cette « revue régionale » a surtout pour but « la défense des intérêts industriels, commerciaux, agricoles, artistiques, touristiques et sportifs. » Mais le programme rédigé par M. Claude des Perrières déclare justement qu'« on aime mieux sa petite patrie si l'on connaît plus complètement son passé historique, principalement celui que l'on trouve dans les comptes rendus des Assemblées délibérantes, dans les papiers de famille, dans les Mémoires de personnages ayant occupé une situation en vue. Cette « Petite Histoire » peut nous con-

duire aussi bien au Parlement de Franche-Comté que dans les clubs révolutionnaires. Elle nous introduit dans toutes les classes sociales d'autrefois ; elle fait revivre l'existence de nos pères en nous disant leurs joies, leurs tristesses et aussi leurs espérances ; nous n'aurons garde d'omettre cette « Chronique du bon vieux temps » dans notre Revue. » Ajoutons que de l'examen des cinq premières livraisons de *Franche-Comté et Monts Jura*, nous avons acquis l'assurance que la vie littéraire de la région ne sera pas plus négligée que tout le reste, de sorte que nous aurons là une nouvelle revue provinciale qui, avec le temps, se développera. A ses débuts, d'ailleurs, elle se présente bien : imprimée avec soin sur beau papier, elle offre un texte très varié et qui plaira d'autant mieux qu'il est relevé de nombreuses et excellentes illustrations. La Partie technique du *Polybiblion* a inséré le commencement des sommaires de *Franche-Comté et Monts Jura* dans sa livraison d'octobre ; cette insertion se poursuit aujourd'hui et se continuera régulièrement.

Gatinais. — M. Émile Richemond, à qui l'on doit d'importantes *Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du* XII*e au* XV*e siècle*, parues en 1907, en 2 volumes, vient de publier un utile complément à cet ouvrage, sous la forme d'une brochure, tirée à 150 exemplaires intitulée : *Partage du territoire de Fromonville à la fin du* XI*e siècle. Éclaircissements sur l'origine des seigneurs de Nemours* (Nemours, impr. Vaillot, 1919, in-8 de 35 p. et plan). Prenant comme point de départ de ses nouvelles recherches quelques-unes des chartes du prieuré de Néronville (commune de Château-Landon), publiées jadis par notre très distingué collaborateur M. H. Stein, M. Richemond montre comment le territoire de Fromonville, sur la rive droite du Loing, en aval de Nemours, fut partagé entre les trois filles de Dimon de Montereau, fondateur de ce prieuré, et par quelles filiations, du mariage de ces trois sœurs avec divers seigneurs de la région gâtinaise, sont issus, d'une part les célèbres Clément, d'autre part les sires de Fay-lez-Nemours, et enfin les vicomtes de Melun et les seigneurs de Yerres. Un tableau généalogique de la postérité de ce Dimon, qui termine la brochure, synthétise très clairement les conclusions de cette savante dissertation.

Languedoc. — Après une assez longue interruption, la *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault)* a repris la publication de son *Bulletin* en donnant la 1re livraison du tome XI de la troisième série correspondant au volume XLIII de la collection (Béziers, imp. générale Barthe, Soucix, Bourdou et Rul, 1916-1918, in-8 de 63 p.). Ce fascicule est ainsi composé : *Note sur les fouilles d'Ensérune*, par M. Mouret (p. 12-23) ; — *Rapport sur les fouilles d'Ensérune près de Béziers*, par MM. E. Pottier et S. Reinach (p. 24-38) ; ce travail est un extrait des *Comptes rendus et séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* du 15 septembre et 17 novembre 1916 ; — *Les Découvertes d'Ensérune* (extrait de l'*Éclair* de Montpellier (p. 34-42) ; — *Bernard Dorna, archidiacre et viguier de Béziers* (XIII*e* siècle), par M. Paul Cassan (p. 43-61).

Lyonnais. — Il existe, entre Nîmes et Montpellier, deux localités appelées Madières, dont l'une a appartenu, au moins depuis le XIV*e* siècle, à la famille de Ginestous, qui l'a fait ériger en marquisat par Louis XV. D'autre part, il existe une famille de Madières dont les premiers ancêtres connus pratiquaient le négoce, à Lyon, dans la seconde moitié du XVI*e* siècle. M. E. Salomon et un auteur qui signe « Soulgé » se sont occupés des Ginestous de Madières et des Madières lyonnais (É. Salomon, *Généalogie de la*

famille de Madières en Lyonnais, Forez, Orléanais, Ile de France, avec une étude historique de Soulgé sur les origines des Madières-Giuestous, d'après les titres du chartrier de Beauvoir. Paris, Daragon, 1919, in-8 de 16 p., avec fig.). M. « Soulgé » estime qu'il se pourrait que ceux-ci fussent les cadets de ceux-là. Sans doute, ce n'est pas impossible, mais c'est bien peu probable.

Porrou. — On sait qu'en 1792 les évêques, les prêtres et même quelques fidèles différèrent de sentiment au sujet du serment dit de « Liberté et égalité » qui fut imposé par la Législative aux prêtres qui voulaient continuer l'exercice du saint ministère. Certains prélats estimèrent que jurer était une pénible nécessité ; d'autres défendirent à leurs subordonnés un serment qui d'après eux, impliquait une reconnaissance des institutions républicaines. L'évêque de Luçon, M. de Mercy, alors émigré à Solenre et adversaire du serment, avait rédigé un mémoire assez étendu dans lequel il motivait son opinion. Ce mémoire, dont une copie se trouve aux archives de l'archevêché de Lyon, est publié aujourd'hui, par M. l'abbé Uzureau : *Mgr de Mercy, évêque de Luçon, et les Serments de 1792-1795* (Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie), 1919, in-8, de 31 p. Extrait du *Bulletin des antiquaires de l'Ouest*). Il faut lui savoir gré d'avoir versé une pièce de plus au dossier d'un débat qui, quoi qu'on ait dit, n'en est pas clos pour cela. Si les documents concernant cette controverse sont lus sans emballement et si les questions personnelles ne s'y mêlent pas d'une façon trop encombrante, il y a lieu d'espérer qu'un jour on finira par y voir clair ou tout au moins par se mettre d'accord.

Belgique. — Avec leur mépris insolent des conventions de la Haye, les Allemands en 1914 n'ont pas hésité à occuper à Bruxelles le palais des Académies. Nous avons signalé déjà le rapport dans lequel M. Le Nain expose les déprédations commises et l'état des locaux transformés en hôpital. Combien ont souffert les volumes qui constituaient les collections académiques, il nous le redit dans le court Avertissement dont il fait précéder le *Catalogue onomastique des accroissements de la Bibliothèque, depuis la publication du dernier catalogue* (1883-1890). Ce catalogue onomastique a été dressé et imprimé clandestinement pendant l'occupation, « dans le but de faciliter autant que possible le récolement aussitôt l'évacuation. Des trois parties qu'il doit comprendre, comme le catalogue général, nous en avons deux sous les yeux : *Lettres et sciences morales et politiques (1887-1914)* (Bruxelles, Hayez, 1919, in-8 de VII-380 p.) : *Beaux-arts (1890-1914)* (ibid., 1919, in-8 de VII-56 p.). Ces deux catalogues, dressés avec soin par M. Félicien Leuridant et José Perrée nous font connaître les acquisitions en ouvrages indépendants dont s'est grossie la Bibliothèque de l'Académie dans une période de plus de trente ans ; « on les estimera certes insuffisantes », dit M. Le Nain, et en effet elles comportent bien des lacunes, mais les accroissements consistent surtout en dons ; le budget assez maigre de l'Académie oblige de réduire les achats « à des ouvrages absolument indispensables pour la documentation », et d'ailleurs la principale richesse de l'institution consiste dans les périodiques qui ne sont pas répertoriés ici. Notons que ce catalogue onomastique ne comprend pas seulement les noms des auteurs des ouvrages répertoriés, mais ceux de tous les personnages mentionnés aux titres des ouvrages.

Italie. — Nous recevons le tome XVIII de la 3e série (tome XLIX de la collection) de la *Miscellanea di storia italiana* publiée par la *R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia* (Torino, Boc-

ca, 1918, gr. in-8 de LXXII-481 p.). Trois auteurs seulement ont collaboré au corps de ce volume, rempli, pour la presque totalité, par un recueil de textes et par un mémoire très étendus. — I (p. 1-269). Riccardo Adalgisio Marini, *Gli statuti di Villafranca Piemonte (1384), con altri documenti e memorie storiche del luogo.* Les nombreux textes compris dans cette importante publication sont répartis en deux groupes. En tête du premier de ces groupes, nous trouvons (p. 17-72) une longue série d'extraits de différents ouvrages manuscrits des derniers siècles, ayant pour auteurs Mgr F. A. Della Chiesa, F. C. Marini, le P. Borsarelli, G. A. Borla, et dans lesquels abondent les renseignements historiques et archéologiques sur Villafranca. Suit (p. 73-81) le texte des franchises octroyées à cette petite ville piémontaise par Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, en 1327. Le morceau capital de cette première partie du recueil, ce sont les *Statuta communitatis Villefranche* (p. 83-166), document d'un haut intérêt pour l'histoire du droit municipal. Ces statuts, en 304 articles, ne sont pas datés dans les deux copies qui nous en sont parvenues ; M. Marini leur assigne avec certitude la date de 1384. Le second groupe de documents est entièrement constitué par un cartulaire factice de la ville de Villafranca (p. 167-269), cartulaire comprenant 69 pièces, qui s'échelonnent entre les années 1001 et 1620, et appartiennent pour la plupart aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. On regrette l'absence d'un index alphabétique des noms de lieux et de personnes. — II (p. 271-452). C. A. de Gerbaix di Sonnaz, *Gli ultimi anni di regno di Vittorio Amedeo III, re di Sardegna* (1789-1796), avec portrait du roi. Ample mémoire, divisé en trente-huit chapitres, répartis eux-mêmes en trois livres, qu'il ne nous est pas possible ici d'analyser, mais dont nous devons tout au moins signaler le grand intérêt pour l'histoire diplomatique et militaire de la Révolution française. On y trouve insérés d'importants documents. — III (p. 453-479). Comte F. C. de Mareschal de Luciane, *Les Savoyards à la bataille de Bulgnéville (1431)*, bataille où René d'Anjou fut défait par Antoine, comte de Vaudémont. L'auteur signale, d'après deux montres conservées aux Archives de la Côte-d'Or, un certain nombre de chevaliers ou d'hommes d'armes savoyards qui ont figuré parmi les troupes de ce dernier, et ont pu contribuer à son succès. Ce mémoire est intéressant notamment pour la biographie d'Humbert Mareschal, seigneur de Meximieux. — En tête du volume sont insérés les actes de la R. Deputazione pendant ces dernières années (procès-verbaux des années 1913-1918). Parmi les notices nécrologiques, nous noterons celles de Carlo Cipolla, d'Antonio Manno et de notre compatriote Jules Camus.

Afrique. — C'est un document vraiment curieux que cette lettre adressée en 1447 à un certain « Johanni Mariono » de Gênes par un compatriote, Antonio Malfante, que M. de la Roncière a trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale et qu'il publie dans le *Bulletin de la section de géographie du comité des travaux historiques*, 1918 : *Découverte d'une relation de voyage datée du Touat et décrivant en 1447 le bassin du Niger.* (Paris, Impr. nationale, 1919, in-8 de 32 p., cartes et fac sim.). Le savant conservateur des imprimés de la Bibliothèque nationale met en plein relief l'intérêt saisissant des renseignements recueillis par Malfante et il recherche les raisons pour lesquelles ils sont demeurés lettre morte pour la géographie.

États-Unis. — La Smithsonian Institution United States National Museum, continue à publier dans son *Bulletin* n° 103, Washington, Goverment printing office, 1919, des mémoires sur la géologie et la paléontologie des environs du canal de Panama : *Contributions to the Geology and Paleonto-*

logy of the canal zone, Panama, and Geologically related areas in central America and the West Indies. Deux nouveaux fascicules viennent de nous parvenir : le premier de M. Donald Francis Mac-Donald. *The sedimentary formations of the Panama canal zone, with special reference to the stratigraphic relations of the fossiliferous beds* (21 p. 2 pl.) nous donne une étude détaillée des différents terrains traversés par le canal de Panama ; deux cartes accompagnent ce mémoire : l'une nous montre par des teintes variées les différents étages géologiques dont se compose le terrain, l'autre indique les nombreux points où des études spéciales ont été faites. — M. Thomas Wayland Vaughan, dans le second fascicule : *The biologic character and geologic correlation of the sedimentary formations of Panama in their relation to the geologic history of Central America and the West Indies* (66 p.), complète, au point de vue paléontologique, le travail précédent, en nous donnant la liste des fossiles recueillis dans les différentes stations et en nous indiquant les relations qui existent entre ces terrains et ceux de l'Amérique centrale et des Antilles. — Un volume faisant partie du Bulletin n° 105 de la même Institution et publié par M. Joseph B. Leavy, nous est également parvenu ; cet ouvrage : *Catalogue of the postage stamps and stamped envelopes of the United States and Possessions, issued prior to January 1, 1919* (204 p., 2 pl.) contient une liste complète et détaillée des timbres des États-Unis, de Cuba, de Porto-Rico, des Philippines et de la zone du canal de Panama, comprenant les timbres poste, les timbres officiels des différents ministères, les enveloppes timbrées, etc. Les plus petites variétés sont cataloguées ; aussi, pour certaines enveloppes, ces variétés atteignent le nombre de cent. — Mentionnons enfin une étude de M. William Healey Dall, sur les Chitons des côtes américaines du Pacifique : *Descriptions of new species of Chitons from the Pacific coast of America* (18 p. From the « Proceedings of the United States National Museum ». Washington, Government Printing office, 1919, in-8), 36 espèces de ces mollusques y sont décrites comme nouvelles.

Dernières Publications illustrées. — A la dernière heure, nous avons reçu les ouvrages suivants dont il sera question dans notre livraison de janvier 1920 : *Le Second Livre de la jungle*, par Rudyard Kipling ; traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières. Paris, Delagrave, s. d. (1920), in-4 de 261 p., illustrations de Roger Reboussin. Broché, 20 fr. ; relié, 35 fr. — *L'Encyclopédie de la jeunesse. Qui ? Pourquoi ? Comment ?* Tome VI. Paris, Larousse, s. d. (1919), gr. in-8 de 720 p. (72-3601 à 4320), avec 900 grav., 9 hors-texte en couleurs, et un Supplément illustré : *La Vie active, tous les sports.* Relié toile amateur, tête dorée, 20 fr. — *Alphabet pour les jeunes classes*, par G. Guénot. Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, s. d. (1920), album oblong, avec images en couleurs et en noir à colorier. Cartonné, 20 fr. — *En avion, vols et combats, estampes et récits de la Grande Guerre 1914-1918*, par Maurice Busset. Paris, Delagrave, 1919, album in-folio de 24 estampes composées et gravées par l'auteur et tirées en camaïeu en 2 tons, couvertures souples, 18 fr. — *Quatre Fables de La Fontaine en douze tableaux*, dessinées et mises en couleurs par Michel Colle. Nancy-Paris-Strasbourg, s. d. (1920), album oblong de 34 p. Cartonné, 10 fr. — *Bécassine chez les Turcs.* Paris, Gautier et Languerean, s. d. (1920), album in-4 de 62 p., illustrations en couleurs de J. Pinchon. Cartonné, 7 fr. 50. — *Bébés s'en vont en guerre ! Une histoire et des images*, par Simone Bouglé. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, s. d. (1920), album gr. in-8 de 28 p., grav. et couleurs. Cartonné, 5 fr. Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Patristique. Cantique de Sion (*H. Pérennès*) 142
Il Primato di S. Pietro e de' suoi successori in San Giovanni Crisostomo (*Niccoló card. Marini*) 191
Liturgie. L'Anaphore apostolique et ses témoins (*Dom Paul Cagin*). 269
Théologie dogmatique. Le Dogme de la Rédemption. Étude théologique (*Jean Rivière*) 270
Théologie morale. Prédication. Cours supérieur de religion (*Louis Prunel*). II. L'Église. III. Les Mystères. IV. La Grâce.. 56
Paradoxes du catholicisme (*Mgr Robert Hugh Benson*) ; trad. de l'anglais par *Charles Grolleau* 116
Les Sources d'eau vive. Sermons et allocutions, 1915-1917 (*le chanoine L. Poulin*) 183
Pour les jours qui viennent... La Religion et la France. Sermons et notes (*l'abbé Lalande*) 183
Jésus-Christ veut des prêtres (*J. Millot*) 184
Ascétisme. Piété. L'Évangile proposé à ceux qui souffrent (*l'auteur des « Avis spirituels »*) 182
L'Évangile tous les jours (*Mgr de la Porte*) 183
L'Ame de tout apostolat (*Dom J.-B. Chautard*) 184
IIe Retraite du pèlerinage national à Lourdes. Instructions et conférences (*le T. R. P. Emmanuel Bailly*) 184
Retraite de jeunes filles (*J. Millot*) 184
Retraites de communion solennelle (*le chanoine Jean Vaudon*). I. L'Agneau de Dieu 185
Veillez et priez. Lectures pour le temps de la 1re communion solennelle (*l'abbé Maurice Bouvet*) 185
Les Saintes Voies de la Croix. Réédition d'un opuscule de *Henri-Marie Boudon*, par *le chanoine A. Gonon* 185
Douleur et résignation (*L. Rouzic*) 186
A ceux qui souffrent. Les Fondements de la joie chrétienne (*Pierre Germain*) 186
Les Secrets de la vie religieuse découverts à une novice fervente (*le R. P. F. Fressencourt*) 186
Lettres de *saint Bernard* les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde, mises en ordre par *le R. P. Melot* 186
La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Doctrine, histoire (*J.-F. Bainvel*) 186
La Très Sainte Royauté du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Mgr L.-A. Lenfant*) 187
Au Cœur de Jésus agonisant. Notre Cœur compatissant. Douze Méditations pour l'heure sainte (*J. Dargaud*) 187
Les Trois Grands Privilèges de Marie : Puissance, sagesse, miséricorde (*le P. Jean Chrysostome*) 187
Mois de saint Joseph. Exposé doctrinal et historique de la dévotion à saint Joseph (*L. Garriguet*) 188

Œuvres de guerre. Quelques paroles à des soldats (*Anatole Moulard*) 188
Manuel du soldat catholique. Conseils pratiques pour le temps de guerre (*Un aumônier militaire*) 188
Près de l'autre tranchée (*André Fontagnères*) 188
Méditations du prisonnier (*Dom Hébrard*) 189
Pensées chrétiennes sur la guerre. Église et Patrie. Mors et Vita (*Jules Lebreton*) 189
A la lueur des éclairs. Entretiens patriotiques et religieux (*l'abbé Élie Blanc*) 189
Pour la croisade du XXe siècle. Sermons et conférences (*Th. Belmont*) 189
Du Miserere à la Victoire (*Paul Delbant*) 189
Le Livre du blessé (*l'abbé Georges Ardant*) 190
Il n'y a pas de morts !... (*Mgr A. Pons*) 190
Corps blessés, cœurs meurtris, âmes immortelles (*l'abbé Th. Paravy*) 190
Nos morts. Séparation passagère. Revoir éternel (*L. Garriguet*). 191
Sens de la vie et de la mort, d'après la Bible (*G. Bontoux*) 191
Hétérodoxie. Les Écritures manichéennes (*Prosper Alfaric*) 268

JURISPRUDENCE

Droit constitutionnel. The Privileges and Immunities of State Citizenship (*Roger Howell*) 116

SCIENCES ET ARTS

Éducation. Enseignement. L'Éducation de l'intelligence et du cœur (*G. Méra*) 117
Éducation. Un essai d'organisation démocratique (*Ludovic Zoretti*) 271
L'École primaire et les Leçons de la guerre (*Emile Bugnon*)... 225
L'Université nouvelle (« les Compagnons ».) I. (Les Cahiers de Probus) 139
Sciences politiques, économiques et sociales. Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de *Julien Hayem*, 5e série 282
Aperçu des importations principales dans les divers pays, de 1911 à 1913, avec indication des provenances françaises et étrangères 117
La Banque de l'Algérie (*Bernard Lavergne*) 64
La Trinité sociale. Étude sociale, économique et politique (*Pierre Dugave*) 142
La Hollande sociale (*Henry Joly*) 143
Géologie. Physiologie. La Face de la Terre (Das Antlitz der Erde) (*Éd. Suess* ; trad. et annoté sous la direction d'*Emmanuel de Margerie*. T. III, 4e Partie (Fin) et Tables générales de l'ouvrage 123
L'Évolution des plantes (*Noël Bernard*) 57
Flora of New Mexico (*E. O. Wooton* and *Paul C. Standley*)... 118
La Sélection humaine (*le prof. Charles Richet*) 272
Sciences mathématiques. Cours de géométrie pure et appliquée de l'École polytechnique (*Maurice d'Ocagne*) 193
Beaux-arts. Histoire de la musique, des origines à la mort de

Beethoven. T. II. Du XVIe siècle à la mort de Beethoven (*J. Combarieu*) 115
L'Accompagnement du chant grégorien en cinq leçons (*l'abbé Jules Carillon*) 110
Le Chant grégorien restauré par Pie X. Principes traditionnels d'exécution d'après l'École de Solesmes (*l'abbé Th. Laroche*). 110
Les Musiciens célèbres. La Musique grégorienne (*Dom Augustin Gatard*) 110
Les Maîtres de la musique. Mozart (*Henri de Curzon*) 111
Les Maîtres de musique. Victoria (*Henri Collet*) 111
Les Maîtres de la musique. Les Créateurs de l'opéra-comique français (*Georges Cucuel*) 112
Les Maîtres de la musique. Un Demi-Siècle de musique française. Entre les deux guerres (1870-1917) (*Julien Tiersot*) 112
Les Genres musicaux. Quelques mots sur la sonate (Évolution du genre) (*Blanche Selva*) 113
Études musicales (*Joseph de Marliave*) 113
Le Cas Wagner, suivi de Nietzsche contre Wagner (*Frédéric Nietzsche*) ; trad. par *Henri Albert* 114
La Trente-Deuxième Cantate de Bach (*Henri Maubel*) 114
Au courant de la vie (*Camille Saint-Saëns*) 114
Œuvres en prose (*Richard Wagner*) ; trad. en français par *J.-G. Prod'homme, F. Holl, F. Caillé* et *L. Van Vassenhove*. T. III à XI 193
L'Année musicale (*Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy, E. de la Laurencie*). 3e année, 1913 114
Library of Congress. Catalogue of early books on music (before 1800) (*Julia Gregory*, and *O. G. Sonneck*) 115
Correspondance de *Soufflot* avec les directeurs des Bâtiments concernant la manufacture des Gobelins (1756-1780), publiée par *Jean Mondain-Monval* 60

LITTÉRATURE

Folk-lore. Rondes enfantines et quêtes saisonnières. Les Liturgies populaires (*P. Saintyves*) 224
Poésie-Théâtre. Œuvres de *Virgile* (Texte latin), publiées, avec Introduction biographique et littéraire, des notes critiques et explicatives par *F. Plessis* et *P. Lejay* 142
Les Amours (*Pierre de Ronsard*). Texte établi sur les éditions de MDLX et de MDLXXVIII, et publié avec les additions de l'auteur, des notes et des commentaires, par *Ad. Van Bever* ... 273
Rimiaux d'Anjou (*Marc Leclerc*) 301
Poésie de guerre. Les Fêtes de la victoire (14 juillet 1919) (*Pierre de Bouchaud*) 179
Pièces inspirées par la guerre. Alerte au poste (*Paul Croiset*) 33
Le Retour du mutilé (*Paul Croiset*) 33
Romans, contes et nouvelles. Sanguis Martyrum (*Louis Bertrand*) 45
Monsieur le curé d'Ozeron (*Francis Jammes*) 46
César Capéran, ou la Tradition (*Louis Codet*) 48
Notre-Dame du Faubourg (*Jean Morgan*) 49
Le Baiser de l'Antéchrist, conte en marge de l'histoire (*Lévis-Mirepoix*) 49
César-Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique (*Jean Farmer*) 50
L'Immaculée (*Edouard Schneider*) 50
Histoire d'une Société. Si Jeunesse savait... (*René Béhaine*) ... 52

Simon le Pathétique (*Jean Giraudoux*) 52
Le Maître du silence. I. Sous le masque. II. Le Secret de Koukounoor (*Delly*) 52
Le Rêve de Suzy (*Henri Ardel*) 52
Le Retour à la terre (*Gilbert Stenger*) 52
Jacqueline Lavernet (*Etienne Garry*) 52
Dans l'ivraie (*M.-R. Dassise*) 52
Scènes de la vie littéraire à Paris (*André Billy*) 52
Le Justicier. La Cachette. Le Carré d'orties. Le Fruit juge l'arbre. L'Apache (*Paul Bourget*) 52
La Vie des âmes (*Mme Adam* [*Juliette Lambert*] 53
Les Iles des Bienheureux (*Philippe de Félice*) 53
Les Reliques (*Pierre de Rozières*) 54
Des Roseaux sous le vent (*Grazia Deledda*) ; trad. de l'italien par *Marc Helys* 55
Un Doigt de la Lune, conte d'amour hindou, mis en anglais d'après un manuscrit sanscrit par *F.-W. Bain* ; trad par *Suzanne Karpeles* 55
Vers l'école de demain, souvenirs d'un maître d'école américain (*Angelo Patri*) ; trad. de l'anglais par *L. Herr* 56
Moll Flanders (*Daniel de Foë*) ; trad. française de *Marcel Schwob* 277

Romans de guerre. Les Croix de bois (*Roland Dorgelès*) 41
Clavel soldat (*Léon Wœrth*) 42
La Roue (*Elie Faure*) 43
Mon brigadier Triboulère (*Eugène Montfort*) 43
Le Capitaine (*Antoine Redier*) 43
Pomponius, le dernier des chevaliers (*Louis Arraou*) 43
Henri Brémont, vie d'un peintre pendant la guerre (*A.-J.-Lobry*). 43
La Fin de Claude (*M. Reynès-Montlaur*) 44
La Faiblesse des forts (*Gaston Rageot*) 44
Filles de Metz (*Jeanne d'Urville*) 45
Filles d'Alsace (*Jules Hoche*) 45
L'Immolation (*Léon Grégoire*) 45
Le Rempart (*Victor Goedorp*) 259
Bonnes Gens de la Grande Guerre (*Paul Wenz*) 33

Ouvrages pour la jeunesse. *Ouvrages inspirés par la guerre.*
La Mine d'or infernale (*Georges Price*) 263
Pierre Dartay, prisonnier de guerre (*Bougarel-Bouderville*) 264
Le Massacre des innocents (*Alfred Machard* et *Poulbot*) 33
Les Gosses dans les ruines (*Gsell* et *Poulbot*) 33
Les Livres roses pour la jeunesse 265

Périodiques illustrés et Albums. Le Monde illustré, revue française et du foyer 266
La Semaine de Suzette 63, 267
A, B. C. (*Jules Lemaître* et *Job*) 264
Bécassine en apprentissage (*J. Pinchon*) 265

Littérature latine. Horace, sa vie et sa pensée à l'époque des Epîtres, étude sur le premier Livre (*Edmond Courbaud*) 119
Les Procédés d'art de Tacite (*Edmond Courbaud*) 280

Littérature française. Louis Veuillot et les mauvais maîtres des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles (*G. Bontoux*) 122
La Littérature française au dix-neuvième siècle. III. Romanciers (1850-1900) (*Paul Halflants*) 195
Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine (*Daniel Halévy*) .. 196
Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge, essai de critique littéraire (*Edmond Estève*) 275

Conférences de l'Odéon, 3e série (1917-1918), publiées par *Paul Gavault*..... 274
Les Pierres du Foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la famille française (*Henry Bordeaux*)..... 200

Littératures étrangères. Sous le masque de William Shakespeare. William Stanley, IVe comte de Derby (*Abel Lefranc*). 197
Mystiques et réalistes anglo-saxons (*Régis Michaud*)..... 278
L'Eloquenza di Lucio Marineo Siculo (*Pietro Verrua*)..... 300

Polygraphes. Mélanges. Un Humoriste moraliste. Pages choisies dans l'Œuvre de *Paul Stapfer* et précédés d'une Introduction par *Georges Saintville*..... 276
De qui est-ce ? Choix de passages tirés des meilleurs écrivains classiques et modernes ; préface de *Paul Reboux*..... 195
Remarques (*André Suarès*). V.-XI..... 226
Hors d'œuvre (*G. de la Fouchardière*)..... 301
Cinéma et Cie, confidences d'un spectateur (*Louis Delluc*)..... 143
La Dimension nouvelle (*Lucien-Alphonse Daudet*)..... 64
Florilegio de prosistas uruguayos (*Vicente A. Salaverri* (*Antón Martin Saavedra*)..... 201

HISTOIRE

Voyages. Jerusalén y la Tierra Santa (*E. Gómez Carrillo*)..... 279

Histoire ancienne. Sept Villes mortes (Cherchell, Tipasa de Maurilanie. Khémissa, Madaure, Tipasa de Numidie, Théveste, Djemila) (*Martial Douël*)..... 201

Histoire de l'Église. Les Luttes présentes de l'Église. 4e série. Janvier 1916-décembre 1917 (*le R. P. Yves de la Brière*)... 298

Publications relatives à la guerre européenne 1914-1919 (Voir aussi plus haut : *Poésie* ; *Théâtre ; Romans ; Ouvrages pour la jeunesse.*

Généralités. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre..... 260
Chronologie de la guerre (*S. R.*).....260,261
Histoire de la Grande Guerre (*Victor Giraud*). Première et deuxième parties..... 162
Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914 (*Jean-Bernard*)..... 261
La Guerre de libération 1914-1918 (*le général Zurlinden*)..... 82
Petite Histoire de la Grande Guerre (*H. Vast*)..... 82
Histoire de la guerre par les combattants (août 1914-juin 1916) (*Paul Ginisty* et *le capitaine Maurice Gagneur*)..... 83
La Grande Guerre sur le Front occidental (*le général Palat*). IV. Les Batailles de Lorraine (23 août-13 septembre 1914.... 83
Ojeada sobre las operaciones en el Frente occidental (*le colonel Juan Garcia Benitez*)..... 105
La France héroïque et ses alliés (*Gustave Geffroy, Léopold-Lacour* et *Louis Lumet*). Tome II..... 262
La Marine française pendant la Grande Guerre (août 1914-novembre 1918 (*G. Clerc-Rampal*)..... 164
Nos Marins en guerre (*le capitaine H. Bornecque* et *le lieutenant Germain Drouilly*)..... 165
Les Héros de la Grande Guerre. Hurrah ! les cols bleus ! (*Valsenard*)..... 177
Les Chars d'assaut. Leur création et leur rôle pendant la guerre 1915-1918 (*le capitaine Dutil*)..... 246

1914 (*le maréchal Lord French*) Traduction de *Robert Burnand* 242
Rapports officiels du *maréchal Sir John French*, commandant en chef de l'armée britannique, 21 août-29 novembre 1914 ; Traduit de l'anglais par *Théodore Reinach* 243
Les Revers de 1914 et ses causes (*le lieut-colonel de Thomasson*) 84
La Poursuite victorieuse (26 septembre-11 novembre 1918) *Georges Guitton*) 247
La Grande Revanche. Campagnes de France (1870-1871) — 1914-1919) (*le commandant Leroux*) 12
Les Grands Problèmes coloniaux. L'Effort colonial des Alliés (*Pierre Perreau-Pradier* et *Maurice Besson*) 252
Aspects politiques de la guerre mondiale (*Paul Louis*) 163
Problèmes de la stratégie tirés de la guerre européenne Le Problème de la guerre (*le colonel F. Feyler*) 10

Origines et causes de la guerre. L'Europe au jour le jour (*Auguste Gauvain*). T. II. à VI 5
L'Avant-Guerre comparée en Allemagne et en France (*Jacques Civray*) 8
Manuel des origines de la guerre. Causes lointaines. Cause immédiate (*Fernand Roches*) 9
L'Encerclement de l'Allemagne (*Auguste Gauvain*) 11

Biographies. Foch, le vainqueur de la guerre (*Raymond Recouly*) . 91, 178
Le Maréchal Foch (*le commandant A. Grasset*) 253
Un Type d'officier français Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves (1877-1918) (*Louis Gillet*) 167
Take Jonesco (*D. Iancovici*) 23
Pilsudski et son rôle en Pologne (*Stanislas Szpotanski*) 38

Faits particuliers. La 56e Division au feu. Souvenirs de son commandant. De la Woëvre à l'Ourcq, à l'Aisne et à l'Oise du 1er août au 2 octobre 1914 (*le général F. de Dartein*) 85
Lille (*le général Percin*) 243
L'Immortelle Mêlée, essai sur l'épopée militaire belge (1914) (*Paul Crokaert*) 34
Le Rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne (*J. Héthay*) 13
Souvenirs des premiers temps de guerre (*le capitaine Joachim Merlant*) 105
La Vérité sur le siège de Maubeuge (*le commandant Paul Cassou*) 12
Souvenir d'un chasseur (août 1914-mars 1916) (*Louis Thomas*). 85
Six mois en Lorraine (*M. Gabé de Champvert*) 89
La Lorraine dévastée (*Maurice Barrès*) 15
Dix Mois à Verdun (*l'abbé Thellier de Poncheville*) 163
En batterie ! Verdun (1916). La Somme. L'Aisne. Verdun (1917) (*le lieutenant Fonsagrive*) 87
L'Aisne pendant la Grande Guerre (*Gabriel Hanotaux*) 243
Avec les chars d'assaut (*le capitaine Maurice Gagneur* et *le lieutenant Marcel Fournier*) 87
Le Sang de France, récits de guerre d'un officier de troupe. 1914-1918 (*M. Laurentin*) 89
Le 201e d'infanterie en campagne. 1914-1919 245
Le Chemin des Dames, carnet d'un territorial (*Albert Bessières*) 88
Shellproof Mack, an American's fighling story (*Arthur Mack*). 18
Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands. Les Patrouilles du contre-torpilleur « Fanion » (*le capitaine de corvette Fernand Darde*) 166

Les Vagabonds de la gloire. III. Matelots aériens (printemps 1916-automne 1917) (*René Milan*)..... 166

Barbarie germanique, austro-hongroise et bulgare. La France, les Alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne (*Mgr Chapon*)..... 19

Deutsche Verbrechen (Kriegsblatter, 1914-1918) (*Mirman, G. Simon* et *G. Keller*)..... 30

La Destruction des monuments sur le Front occidental. Réponse aux plaidoyers allemands (*Auguste Marguillier*)..... 248

Le Martyre du curé de Vareddes (*F. Martin-Ginouvier*)..... 29

Saint-Dié sous la botte. Une Mission imposée par les Allemands en 1914 (*Ernest Colin*)..... 86

Sedan sous la domination allemande (1914-1918) (*Philippe Stéphani*)..... 87

Rapport succinct sur l'état du palais des Académies après le départ des Allemands [Bruxelles]..... 179

La Vie dans un couvent de la Belgique envahie (4 août 1914-13 novembre 1917). Relation sur la vie des gardiennes adoratrices de l'Eucharistie durant ces trois années..... 34

Les Crimes de l'Allemagne. Dinant. Massacre et destruction (*Gustave Somville*)..... 35

Les Déportations de civils belges en Allemagne et dans le nord de la France (*René Henning*)..... 35

Terres dévastées et cités mortes (*Noëlle Roger*)..... 91

Les Captifs (*le capitaine R. Christian-Frogé*)..... 19

Rapatriés (*Mlle Chaptal*)..... 106

Le Régime austro-hongrois (*Tresic-Pavicic* et *M. Vukotic*).... 40

Les Austro-Bulgaro-Allemands en Serbie envahie. Documents de l'ennemi..... 109

L'Opinion et la Guerre. L'Opinion publique dans les provinces rhénanes et en Belgique, 1789-1815 (*Louis Engerand*)..... 35

La France pendant la guerre. Präsident Poincaré, Ausgewählte Reden, 1914-1919, autorierte Uebertragung mit biographischer Skizze (*H. Secholzer*)..... 104

Les Grandes Heures (*Henri Ladevan*). 4e série (3 mars 1917-22 décembre 1917)..... 15

Paris pendant la guerre (*Gaston Cerfberr*)..... 260

Verdun ! Paroles de guerre, 1914-1918 (*Mgr Ginisty*)..... 164

L'Alsace et la Guerre (*l'abbé E. Wetterle*)..... 249

Sourires d'Alsace. 1907-1914 (*H. Gislin*)..... 180

Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine (*Louis Madelin*)..... 90

Le Pangermaniste en Alsace (*Jules Frœlich*)..... 250

L'Alsace et la Lorraine (Le Monde illustré)..... 178

La France à Metz (*l'abbé Thellier de Poncheville*)..... 178

Français de la Moselle, des Vosges et du Rhin (*Émile Hinzelin*). 33

En ligne. L'Église de France pendant la Grande Guerre (1914-1918) (*Frédéric Rouvier*)..... 245

La Question religieuse en France pendant la guerre. 4e série (*le vicomte Maurice de Lestrange*)..... 29

Les Pays étrangers et la Guerre. L'Allemagne des Hohenzollern (1915-1918 (*Jean-Édonard Spenle*)..... 93

L'Ame allemande jugée par un Anglais (*Thomas F. A. Smith*) ; trad. de l'anglais par *Mme Jean Périer*..... 20

L'Allemagne et le Baltikum (*Gaston Gaillard*)..... 93

Mein Kriegs-Tagebuch (*Dr Alfred H. Fried*) I. Das erste Kriegsjahr (7. August 1914 bis 28 Juli 1915)..... 16

Notre nouvelle Amie l'Angleterre (*John Charpentier*)..... 92

L'Irlande dans la crise universelle (3 août 1914-25 juillet 1917) (*Louis Tréguiz*) 250
Paysages et souvenirs de Belgique (*André Fontainas*) 34
Dans la mêlée (*Émile Vandervelde*) 34
Les Magyars peints par eux-mêmes (*I.-V. Papp* et *J. Erdélyi*). 94
Les Étapes de la crise grecque. 1915-1918 (*Charles Frégier*) ... 170
Lettres sur la jeune Italie (*Lucien Corpechot*) 106
L'Unité de la politique italienne (*Jules Chopin*) 108
L'Italie et les Yougoslaves, avec un exposé des relations italo-yougoslaves pendant la guerre (*Zdenko Moravec* 31
Le Pacte de Romé, l'Italie et sa morale (*le Dr Iran Marija-Cok*) 108
Le Monténégro, pages d'histoire diplomatique (*Veritas*) 39
Jean Pilsudzki et ses légions polonaises 38
La Guerre roumaine, 1916-1918 (*Mircea Djuvara*) 169
La Roumanie dans la guerre et dans la paix (*Nicolas Basilesco*). 168
La Question roumaine (*Thomas Jonesco*) 169
Nos Frères roumains (*Léo Claretie*) 170
Le Bolchevisme en Russie. Livre blanc anglais (avril 1919) 260
Et la Suisse ? (*Benjamin Vallotton*) 106
La République tchéco-slovaque (*Louise Weiss*) 24
Chez les Slaves libérés. En Yougoslavie (*Ch. Rivet*) 108
Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre. Quelques documents officiels (*François Barac*) 109
La Situation actuelle de Rijeka (Fiume). Conséquence d'un faux (*Ferdo de Sisic*) 108
Lettre ouverte à Messieurs Wilson, Clemenceau et Lloyd George. Ce que j'ai souffert. Procédés des autorités italiennes dans les territoires yougoslaves occupés (*Autun Farcic*) 109
Messages, discours, documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale, 18 août 1914-8 janvier 1918, du *président W. Wilson ;* trad. conforme aux textes officiels publiée avec des notes historiques et un Index par *Désiré Roustan* 173
The German secret service in America (*John Price Jones* and *Paul Merrick Hollister*) 17
Les États-Unis d'Amérique et le Conflit européen (4 août 1914-6 avril 1917) (*Achille Viallate*) 172
Les États-Unis et la Guerre. De la neutralité à la croisade (*Émile Hovelaque*) 171
De la sympathie à la fraternité d'armes : les États-Unis dans la guerre (*Maurice Barrès*) 30
La Guerre hors de France. Les États-Unis (*Paul Delay*) 26
En Amérique : jadis et maintenant (*J.-J. Jusserand*) 26
Le Monde oriental et le Problème de la paix. Le Présent à la lumière du passé (*Basribeg de Dukagjin*) 174
Notes sur le Japon. Le Japon pendant la guerre européenne 1914-1918 (*Michel Ribaud*) 171

Les Conditions de la paix. La Société des nations. L'Après-guerre.
La Paix prochaine et la Mission des Alliés (*Maurice Legendre*). 27
Au seuil de la paix (*le comte de Fels*) 97
Traité de Versailles 1919 261
Atlas de la paix, 1914-1919 (*F. Maurette*) 104
Les Juifs à la Conférence de la paix (*I. Grunberg*) 32
Les Problèmes internationaux et le Congrès de la paix (*A. Lugan*) 97
La Grande Question d'Occident. Au pays de la Sarre. III. Sarrelouis et Sarrebrück (*Ernest Babelon*) 22
Le Monténégro devant la Conférence de la paix 261

La Question du Slesvig (*Paul Verrier*)..... 30
L'Attribution des îles d'Aland (*Jean Denier*)..... 105
La Question yougoslave (*Jules Duhem*)..... 107
Les Garanties de la paix. 2e partie. Examen critique (*Yves-Guyot*). 175
Préliminaires à la Société des nations (*Francesco Consentini*).. 98
Vers la Société des nations (*Ferdinand Buisson, Jean Brunhes, Aulard, J. Charles Brun, Maxime Leroy, J. Ernest-Charles, Jean Hennessy,* avec une Préface de *Léon Bourgeois*)..... 99
Par eux, essai sur la Société des nations (*Fernand Lointier*)... 28
Les Nations et la Société des nations dans la politique moderne (*J. Tchernoff*)..... 100
Fédération européenne ou Ligue des nations ? (*Giovianni Agnelli* et *Attilio Cabiati*)..... 101
La Nueva Revolución (*P. M. Turull*)..... 257
Après la guerre. La Politique et les affaires (*Biard d'Aunet*)... 96
Aujourd'hui. Étude pour l'après-guerre économique (*Albert Devèze*)..... 96
La Démocratie et la Guerre. Après la paix (*Marcel Berthellot*). 31
La Lutte financière entre les belligérants..... 259

Mélanges. Après la bataille. Idées d'avant-guerre. Événements de guerre (*le colonel G. Becker*)..... 31
Préceptes et jugements du maréchal Foch, extraits de ses œuvres, précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal (*le commandant A. Grasset*)..... 21
A propos de doctrine. Les Leçons du passé confirmées par celles de la Grande Guerre (*le lieutenant-colonnel E. Cholet*)..... 254
Contribution à l'étude des blocus nouveaux (*Jean Alessandri*). 255
La Guerre absolue. Essai de philosophie de l'histoire (*Georges Batault*)..... 256
Sur le Rhin (*Henry Bordeaux*)..... 251
Paroles française (*A.-D. Sertillanges*)..... 254
Les Temps nouveaux. 1914-1918. Paroles de la guerre (*Mgr Gibier*)..... 175
Chambre de commerce de Marseille Congrès français de la Syrie (3, 4 et 5 janvier 1919). Séances et travaux. Fasc. II. Section d'archéologie, histoire, géographie et ethnographie.. 24
Après la victoire. Notes et critiques (*le général Gabriel Rouquerol*)..... 244
L'Abri 56-A-2, suivi de « In speculo mortis » (*Jean Azaïs*)..... 253
L'Homme né de la guerre Témoignage d'un converti (Yser-Artois 1915) (*Henri Ghéon*)..... 253
Ceux qui vivent... (*Jean Marot*)..... 252
La Psychologie du soldat (*L. Huot* et *P. Voivenel*)..... 176
Mon sac, réflexions d'un soldat de la Grande Guerre (*Jean Fleurier*)..... 106
Memento du démobilisé..... 105
La Vie chère et la Santé (*Drs E. Janselme, Graham Lusk, Jules Renault, Marcel Labbé* et *Maurice Mignon*)..... 32
Comment éviter les impôts mortels (*André Chéradame*)..... 95
Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage (*Gaston Esnault*)..... 101
Collection France..... 179

Bibliographie. Essai de bibliographie méthodique de la guerre de 1914 (*Ch. Escalle*). Généralités, mémoires, correspondances, biographies, origines de la guerre..... 102

Histoire de France. Les Journaux du trésor de Charles IV le Bel, publiés par *Jules Viard*..... 58

Jeanne d'Arc (*Philippe d'Estailleur-Chanteraine*)..... 225
French Protestantism (*Caleb Guyer Kelly*)..... 284
Mémoires de *Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par *Paul Bonnefon*. T. III..... 288
Les Dernières Années de Turenne, 1660-1675 (*Camille-Georges Piravet*)..... 206
Un Tricentenaire. Un grand Ministre de la marine : Colbert (*Ch. de la Roncière*)..... 128
Le Cardinal Collier (*J. Munier-Jolain*)..... 130
Danton et la paix (*Albert Mathiez*)..... 209
La Prusse et la rive gauche du Rhin ; le traité de Bâle (1794-1795) (*Ed. de Marcère*)..... 133

Histoire religieuse. Époque de l'apostolat de saint Saturnin à Toulouse et des premiers prédicateurs de la foi dans les Gaules, etc. (*P. Fr.*)..... 224
Les Questions religieuses dans les cahiers de 1789 (*A. Denys-Buirette*..... 132
Histoire religieuse de la Révolution française (*Pierre de la Gorce*) T. III..... 131
Les Martyrs de Septembre (*Henri Welschinger*)..... 294
Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution (*Jean Godefroy*)..... 293

Histoire des institutions et des mœurs. Les Italiens en France au XVIe siècle (*Émile Picot*)..... 126
Gens de la vieille France. Rêveries pour le temps présent sur des thèmes anciens (*G. Lenotre*)..... 61
La Révolution française et le régime féodal (*Alphonse Aulard*). 292
Un Journal d'ouvriers. « L'Atelier » (1840-1850) (*A. Cuvillier*).. 296
De Taine à Péguy. L'Évolution des idées dans la France contemporaine (*George Fonsegrive*)..... 220

Histoire maritime et coloniale. Notre Expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours (*Paul Gaffarel*)..... 297

Histoire provinciale et locale. Recherches sur quelques fonctionnaires royaux des XIIIe et XIVe siècles, originaire du Gâtinais (*Henri Stein*)..... 205
L'Église des cordeliers ou mineurs conventuels devenue la cathédrale de Chambéry. Son histoire abrégée de 1430 et 1803 ; ses patrons et vocables successifs : le triomphe de saint François de Sales lors du Concordat de 1801-1802 (*Jules Cochon*)..... 125
Récits du temps des troubles (XVIe siècle). Une Famille. Les d'Alègre (*Pierre de Vaissière*)..... 283

Questions du jour. Religion. Famille. Patrie (*Mgr Gibier*)..... 213
La Royauté du Christ, la vocation de la France et le drapeau du Sacré-Cœur (*Edouard Poulain*)..... 224
La France éternelle (*Gustave Rodrigues*)..... 212
La Paix armée et le Problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises (*Marcel Laurent, Philippe Norard* et *Alexandre Mercereau*)..... 136
Force au droit. Le Problème d'Alsace-Lorraine (*H. Maringer*).. 210
Qualités à acquérir (*Louis de Launay*)..... 138
La Femme devant les urnes (*Marguerite-Augustin Féraud*)... 214
Les Conditions de la paix sociale (*le cardinal Amette*)..... 63

Conférences de la « Revue des jeunes. » L'Utilisation de la victoire. I. Le Programme d'une Revue catholique moderne (*l'abbé Sertillanges*). — II. L'Héritage des jeunes (*Victor Bucaille*) — III. Les Sources de la pensée catholique (*le R. P. Gillet*). — IV. L'Esprit nouveau dans les lettres françaises (*Robert Vallery-Radot*). — V. Les Nouvelles Directions de l'art chrétien (*Maurice Denis*). — VI. Notre mission sociale (*Henry Joly*). — VII. L'Activité féminine de demain (*Mlle Léontine Zanta*). — VIII. Organisation industrielle et organisation sociale (*Charles Nicaise*). — IX. L'Ordre dans la cité (*René Salomé*). — X. La Société chrétienne des nations (*Mgr Simon Deploige*) 227

Histoire étrangère. Voces populi, scènes de la vie anglaise (*F. Anstey* ; trad. de l'anglais par *G. J. M. F.* 136
Le Comte de Cavour et son confesseur (*M. Mazziotti*) ; trad. de l'italien par le *comt Weil* 135
L'Italia odierna (*Michele Rosi*) 134
Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne. Tome I. Les Partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance (*Karol Lutostanski*) 290
Encyclopédie polonaise. Vie économique de la Pologne, publié par le Comité des publications encyclopédiques sur la Pologne 289
La Pologne inconnue (*K. Waliszewski*) 133
Un Prédicateur de la Cour de Pologne sous Sigismond III. Pierre Skarga (1536-1612), étude sur la Pologne du XVIe siècle et le protestantisme polonais (*A. Berga*) 36
Les Sermons politiques (Sermons de Diete, 1597), de *P. Skarga*, S. J., prédicateur du roi de Pologne Sigismond III ; trad. du polonais en français et accompagnés d'une Introduction et de notes critiques par *A. Berga* 37
La Femme polonaise ; esquisse historique (*Halka Ducraine*) .. 37
Une Ville-Eglise : Genève, 1535-1907 (*Georges Goyau*) 126
Histoire de la Confédération suisse (*Johannès Dierauer*) ; trad. de l'allemand par *Auguste Reymond* Tome V. Première partie. De 1798 à 1813 294
Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes (*St. Stanoyévitch*) 107
Le Rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe (*le même*) 107
Histoire des Serbes de Hongrie (*Yovan Radonitch*) 107
Le Banat (*le même*) 107
La Batchka (*le même*) 107
Serbes, Croates et Slovènes (*A. Chaboseau*) 107
Le Rapport secret sur le congrès de Berlin adressé à la S. Porte (*Caratheodory Pacha*), publié par *Bertrand Bareilles* 108
Smyrne ville grecque (*Charles Vellay*) 302
La Tradition chevaleresque des Arabes (*Wacyf Boutros Ghali*). 202
Le Chili et la France (*Francisco Contreras*) 143
Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1622) (*le baron Marc de Villiers*) 129
Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation avec une plus parfaite Société des nations (*James Brows Scott*) ; trad. par *A. de Lapradelle*. 292
Une Femme de diplomate au Mexique pendant la dramatique période du 8 octobre 1913 au 23 avril 1914 (*Edith O'Shaughnessy*) ; trad. de *E. Altiar* 218

Biographie française et étrangère. Madame de Villeneuve, née Marie L'Huillier d'Interville, fondatrice et institutrice de la Société de la Croix (1597-1650) (*le P. A. de Salinis*)..... 286
L'Amiral de Grasse (*le chanoine Max. Caron*)..... 208
Soufflot ; sa vie, son œuvre, son esthétique (1713-1780) (*Jean Mondain-Monval*)..... 60
Le Général de Charette (*Jacques de la Faye*)..... 214
Madame Carré de Malberg, fondatrice de la Société des Filles de Saint-François de Sales (1829-1891) (*Mgr Lavelle*)..... 287
Émile Ollivier, sa jeunesse d'après son journal et sa correspondance (*Marie-Thérèse Ollivier*)..... 216
Une Ame d'artiste. Roger Durey..... 217
L'Apostolat d'un malade. Louis Peyrot (1888-1916) (*Jean-Paul Belin*)..... 144
Du Théâtre à l'Évangile. Les Étapes d'une conversion (1850-1917) (*Joseph Odelin*)..... 219
L'Heure du sang (élite et vocation) (*le R. P. Albert Bessières*). 226
Clemenceau (*André Maurel*)..... 225
Fr Luis de Le'n y Fr. Diego de Zuniga (*el M. R. P. M. Fr. Conrado Muiños Sáenz*)..... 205
Treinta años de mi vida (*E. Gómez Carrillo*). Libro I. El Despertar del alma..... 137
Treinta años de mi vida (*E. Gómez Carrillo*). Libro 2° : En plena Bohemia..... 221

Archéologie. Ostia. Cenni storici e Guida (*Dante Vaglieri*)..... 201

Héraldique. Armorial d'Avallon et de l'Avallonnais, ou Recueil des armoiries des villes des corporations civiles et religieuses et des familles appartenant à la région qui forme aujourd'hui l'arrondissement d'Avallon. [Ire partie] (*M.-X. Baudenet*)... 64

Mélanges. Les Maréchaux de France à l'Académie (*le baron Gabriel d'Orgeval*)..... 225
Portraits parisiens (*André Germain*)..... 63
Ames en prison (*Louis Arnould*)..... 226
El Libro de las mujeres (*E. Gómez Carrillo*)..... 222

Bibliographie. Bibliothèques. Bibliographie historique du Rouergue (*Camille Couderc*). I. A.-K. (Fasc. 1. Abbal-Causses) 140
La Bibliothèque de l'Université de Louvain 1636-1914 (*Ed. de Moreau*)..... 209

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adam (Mme) (Juliette Lamber).. 53
Agnelli (Giovanni)..... 101
Albert (Henri)..... 114
Alessandri (Jean)..... 255
Alfaric (Prosper)..... 268
Altiar (E.)..... 218
Amette (le cardinal)..... 63
Anstey (F.)..... 136
Ardant (l'abbé Georges)..... 190
Ardel (Henri)..... 52
Arnould (Louis)..... 226
Arraou (Louis)..... 43
Aulard (Alphonse)..... 99, 292
Aunet (Biard d')..... 96
Azaïs (Jean)..... 253

Babelon (Ernest)..... 22
Bailly (le T. R. P. Emmanuel). 184
Bain (F.-W.)..... 55
Bainvel (J.-V.)..... 186
Barac (François)..... 109
Bareilles (Bertrand)..... 108
Barrès (Maurice)..... 15, 30
Basilesco (Nicolas)..... 168
Basribeg de Dukagjin..... 174
Batault (Georges)..... 256
Baudenet (M.-X.)..... 64
Becker (le colonel G.)..... 31
Béhaine (René)..... 52
Belin (Jean-Paul)..... 144
Belmont (Th.)..... 189
Benitez (le colonel Juan Garcia). 105
Benson (Mgr Robert Hugh).... 116
Berga (A.)..... 36, 37
Bernard (Noël)..... 57
Bernard (saint)..... 186
Berthellot (Marcel)..... 31
Bertrand (Louis)..... 45
Bessières (le R. P. Albert). 88, 226
Besson (Maurice)..... 251
Biard d'Aunet..... 96
Billy (André)..... 52
Blanc (l'abbé Élie)..... 189
Bonnefon (Paul)..... 288
Bontoux (G.)..... 122, 191
Bordeaux (Henry)..... 200, 251
Bornecque (le capne H.)..... 165
Bouchaud (Pierre de)..... 179
Boudon (Henri-Marie)..... 185
Bougarel-Boudeville..... 264
Bourgeois (Léon)..... 99
Bourget (Paul)..... 52
Bouvet (l'abbé Maurice)..... 185
Brenet (Michel)..... 114
Brienne (Louis-Marie de Lomé-nie, comte de)..... 288
Brunhes (Jean)..... 99
Bucaille (Victor)..... 228
Bugnon (Émile)..... 225
Buisson (Ferdinand)..... 98
Burnand (Robert)..... 242

Cabiati (Attilio)..... 101
Cagin (Dom Paul)..... 269
Caillé (F.)..... 193
Caratheodory Pacha..... 108
Carillion (l'abbé Jules)..... 110
Carrillo (E. Gómez). 137, 221, 222, 279
Caron (le chanoine Max)..... 208
Cassou (le comt Paul)..... 42
Cerfberr (Gaston)..... 260
Cerfberr de Médelsheim (G.).. 259
Chaboseau (A.)..... 107
Champvert (M. Gabé de)..... 89
Chantavoine (J.)..... 114
Chapon (Mgr)..... 19
Chaptal (Mlle)..... 106
Charles-Brun (J.)..... 99
Charpentier (John)..... 92
Chautard (Dom J.-B.)..... 184
Chéradame (André)..... 95
Cholet (le lieutt-colonel E.)... 254
Chopin (Jules)..... 108
Christian-Frogé (le capitaine R.)..... 19
Chrysostome (le P. Jean)..... 187
Civray (Jacques)..... 8
Claretie (Léo)..... 170
Clerc-Rampal (G.)..... 164
Cochon (Jules)..... 125
Codet (Louis)..... 48
Colin (Ernest)..... 86
Collet (Henri)..... 111
Combarieu (J.)..... 115
Contreras (Francisco)..... 143
Corpechot (Lucien)..... 106
Cosentini (Francesco)..... 98
Couderc (Camille)..... 140
Courbaud (Edmond)..... 119, 280
Croiset (Paul)..... 32

Crokaert (Paul) 34
Cucuel (Georges) 112
Curzon (Henri de) 111
Cuvillier (A.) 296

Darde (le capitaine de corvette Fernand) 166
Dargaud (J.) 187
Dartein (le général F. de) 85
Dassise (M.-R.) 52
Daudet (Lucien-Alphonse) 64
Delay (Paul) 26
Delbant (Paul) 189
Deledda (Grazia) 55
Delluc (Louis) 143
Delly 52
Denier (Jean) 105
Denis (Maurice) 228
Denys-Buirette (A.) 132
Devèze (Albert) 96
Dierauer (Johannès) 294
Djuvara (Mircea) 169
Dorgelès (Roland) 41
Douël (Martial) 201
Drouilly (le lieutenant Germain) 165
Ducraine (Halka) 37
Dugave (Pierre) 142
Duhem (Jules) 107
Dukagjin (Basribeg de) 174
Duploige (Mgr Simon) 228
Dutil (le capitaine) 246

Engerand (Louis) 35
Erdélyi (J.) 94
Ernest-Charles (J.) 99
Escalle (Ch.) 102
Esnault (Gaston) 101
Estailleur-Chanteraine (Philippe d') 225
Estève (Edmond) 275

Farcic (Autun) 109
Farmer (Jean) 50
Faure (Élie) 43
Félice (Philippe de) 53
Fels (le comte de) 97
Féraud (Marguerite-Augustin) 214
Feyler (le colonel) 10
Fleurier (Jean) 106
Foë (Daniel de) 277
Fonsagrive (le lieutenant) 87
Fonsegrive (Georges) 220
Fontagnères (André) 188
Fontainaz (André) 34
Fournier (le lieut^t Marcel) 87
Frégier (Charles) 170
French (le maréchal Lord John) 242, 243
Fressencourt (le R. P. F.) 186
Fried (Dr Alfred-H.) 16

Froelich (Jules) 250
Gabé de Champvert (M.) 89
Gaffarel (Paul) 297
Gagneur (le cap^ne Maurice) 83, 87
Gaillard (Gaston) 93
Garriguet (L.) 188, 191
Garry (Étienne) 52
Gatard (Dom Auguste) 110
Gauvain (Auguste) 5, 11
Gavault (Paul) 274
Geffroy (Gustave) 262
Germain (André) 63
Germain (Pierre) 186
Ghéon (Henri) 253
Gibier Mgr) 175, 213
Gillet (le R. P.) 228
Gillet (Louis) 167
Ginisty (Mgr) 164
Ginisty (Paul) 83
Giraud (Victor) 162
Giraudoux (Jean) 52
Godefroy (Jean) 293
Goedorp (Victor) 259
Gómez Carrillo (E.) 137, 221, 222, 279
Gonon (le chanoine A.) 185
Goyau (Georges) 126
Grasset (le com^t A.) 21, 252
Grégoire (Léon) 45
Gregory (Julia) 115
Grolleau (Charles) 116
Grunberg (I.) 32
Gsell 33
Guitton (Georges) 247
Guyot (Yves) 175

Halévy (Daniel) 196
Halflants (Paul) 195
Hanotaux (Gabriel) 243
Hayem (Julien) 282
Hébrard (Dom) 189
Hélys (Marc) 55
Hennessy (Jean) 99
Henning (René) 35
Herr (L.) 56
Héthay (J.) 13
Hinzelin (Émile) 33
Hoche (Jules) 45
Holl (F.) 193
Hollister (Paul Merrick) 17
Hovelaque (Émile) 171
Howell (Roger) 116
Hugot (L.) 176

Iancovici (D.) 23

Jammes (Francis) 46
Janselme (le Dr E.) 32
Jean-Bernard 261
Job 264

Joly (Henri)..... 143, 228
Jones (John Price)..... 17
Jonesco (Thomas)..... 169
Jusserand (J.-J.)..... 26

Karpeles (Suzanne)..... 55
Keller (G.)..... 30
Kelly (Cabel Guyer)..... 284

Labbé (Marcel)..... 32
La Brière (le R. P. Yves de)... 298
La Faye (Jacques de)..... 214
La Fouchardière (G. de)..... 301
La Gorce (Pierre de)..... 131
Lalande (l'abbé)..... 183
La Laurencie (E. de)..... 114
Laloy (E.)..... 114
Lamber (Juliette) [Mme Adam]. 53
La Porte (Mgr de)..... 183
Lapradelle (A. de)..... 292
Laroche (l'abbé Th.)..... 110
La Roncière (Ch. de)..... 128
Launay (Louis de)..... 138
Laurent (Marcel)..... 136
Laurentin (M.)..... 89
Lavedan (Henri)..... 15
Laveille (Mgr)..... 287
Lavergne (Bertrand)..... 64
Lebreton (Jules)..... 189
Leclerc (Marc)..... 301
Lefranc (Abel)..... 197
Legendre (Maurice)..... 27
Lejay (P.)..... 142
Lemaître (Jules)..... 264
Lenfant (Mgr L.-A.)..... 187
Lenotre (J.)..... 61
Léopold-Lacour..... 262
Leroux (le comt)..... 12
Leroy (Maxime)..... 99
Lestrange (le vicomte Maurice de)..... 29
Lévis-Mirepoix..... 49
Lobry (A.-J.-A.)..... 43
Lointier (Fernand)..... 28
Loménie (Louis-Marie de, comte de Brienne)..... 288
Louis (Paul)..... 163
Lugan (A.)..... 97
Lumet Louis)..... 262
Lusk (Graham)..... 32
Lutostânski (Karol)..... 290

Machard (Alfred)..... 33
Mack (Arthur)..... 18
Madelin (Louis)..... 90
Marcère (Ed. de)..... 133
Margerie (Emmanuel de)..... 123
Marguillier (Auguste)..... 248
Marija-Cok (le Dr)..... 108
Maringer (H.)..... 210
Marini (cardinal Niccoló)..... 191

Marliave (Joseph de)..... 113
Marot (Jean)..... 252
Martin-Ginouvier (F.)..... 29
Mathiez (Albert)..... 209
Maubel (Henri)..... 114
Maurel (André)..... 223
Maurette (F.)..... 104
Mazziotti (M.)..... 135
Médelsheim (G. Cerfbeer de).. 259
Melot (le R. P.)..... 186
Méra (G.)..... 117
Mercereau (Alexandre)..... 136
Merlant (le capne) Joachim... 105
Michaud (Régis)..... 278
Mignon (Maurice)..... 32
Milan (René)..... 166
Millot (J.)..... 184
Mirman..... 30
Mondain-Monval (Jean)..... 60
Montfort (Eugène)..... 43
Moravec (Zdenko)..... 31
Moreau (Ed. de)..... 209
Morgan (Jean)..... 49
Moulard (Anatole)..... 188
Muiñoz Sáens (Conrado)..... 205
Munier-Jolain (J.)..... 130

Nigaise (Charles)..... 228
Nietzsche (Frédéric)..... 114
Norard (Philippe)..... 136

Ocagne (Maurice)..... 193
Odelin (Joseph)..... 219
Ollivier (Marie-Thérèse)..... 216
Orgeval (le baron Gabriel d'). 225
O'Shaughnessy (Edith)..... 218

Palat (le général)..... 83
Papp (L.-V.)..... 94
Paravy (l'abbé Th.)..... 190
Patri Angelo)..... 56
Percin (le général)..... 243
Pérennès (H.)..... 142
Périer (Mme Jean)..... 20
Perreau-Pradier (Pierre)..... 252
Picavet (Camille-Georges)..... 206
Picot (Emile)..... 126
Pinchon (J.)..... 265
Plamenatz (Yovan)..... 261
Plessis (F.)..... 142
Pons (Mgr A.)..... 190
Poulain (Édouard)..... 224
Poulbot..... 33
Poulin (le chanoine)..... 183
Price (Georges)..... 263
Prod'homme (J.-G.)..... 193
Prunel (Louis)..... 56

Radonitch (Yovan)..... 107
Rageot (Gaston)..... 44

Reboux (Paul)..... 195
Recouly (Raymond)..... 91, 178
Redier (Antoine)..... 43
Reinach (Théodore)..... 243
Renault (le Dr Jules)..... 32
Reymond (Auguste)..... 294
Reynès-Montlaur (M.)..... 44
Ribaud (Michel)..... 171
Richet (le prof. Charles)..... 272
Rivet (Ch.)..... 108
Rivière (Jean)..... 270
Roches (Fernand)..... 9
Rodrigues (Gustave)..... 212
Roger (Noëlle)..... 91
Ronsard (Pierre de)..... 273
Rosi (Michele)..... 134
Rouquerol (le général Gabriel) 244
Roustan (Désiré)..... 173
Rouvier (Frédéric)..... 245
Rouzic (L.)..... 186
Rozières (Pierre de)..... 54

Saadevra (Antón Martin)..... 201
Saint-Bernard..... 186
Saint-Saëns (Camille)..... 114
Saintville (Georges)..... 276
Saintyves (P.)..... 224
Salaverri (Vicente A.)..... 201
Salinis (le P. A. de)..... 286
Salomé (René)..... 228
Schneider (Édouard)..... 50
Schwob (Marcel)..... 277
Scott (James Brown)..... 292
Secholzer (H.)..... 104
Selva (Blanche)..... 113
Sertillanges (l'abbé A.-D.) 227, 254
Simon (G.)..... 30
Sisic (Ferdo de)..... 108
Skarga (le P.)..... 37
Smith (Thomas F. A.)..... 20
Somville (Gustave)..... 35
Sonneck (O. G.)..... 115
Soufflot..... 60
Spenlé (Jean-Edouard)..... 93
Standley (Paul C.)..... 118
Stanoyévitch (St.)..... 107
Stapfer (Paul)..... 276
Stein (Henri)..... 205
Stenger (Gilbert)..... 52
Stéphani (Philippe)..... 87
Suarez (André)..... 226
Suess (Éd.)..... 123
Szpotanski (Stanislas)..... 38

Tchernoff (J.)..... 100
Thellier de Poncheville (l'abbé)..... 163, 178
Thomas (Louis)..... 85
Thomasson (le lieut-colonel de) 84
Tiersot (Julien)..... 112
Tréguiz (Louis)..... 250
Tresić-Pavičić..... 40
Turull (P. M.)..... 257

Urville (Jeanne d')..... 45

Vaglieri (Dante)..... 201
Vaissière (Pierre de)..... 283
Valleby-Radot (Robert)..... 228
Vallotton (Benjamin)..... 106
Valsenard..... 177
Van Bever (Ad.)..... 273
Vandervelde (Émile)..... 34
Van Vassenhove (L.)..... 193
Vast (H.)..... 82
Vaudon (le chanoine Jean).... 185
Vellay (Charles)..... 302
Veritas..... 39
Verrier (Paul)..... 30
Verrua (Pietro)..... 300
Viallate (Achille)..... 172
Viard (Jules)..... 58
Villiers (le baron Marc de)... 129
Virgile..... 142
Voivenel (P.)..... 176
Vukotić (M.)..... 40

Wacyf Boutros Ghali..... 202
Wagner (Richard)..... 193
Waliszewski (K.)..... 133
Weil (le comt)..... 135
Weiss (Louise)..... 24
Welschinger (Henri)..... 294
Wenz (Paul)..... 33
Wetterlé (l'abbé E.)..... 249
Wilson (le président W.)..... 173
Wœrth (Léon)..... 42
Wooton (E. O.)..... 118

Yves-Guyot..... 175

Zanta (Mme Léontine)..... 228
Zislin (H.)..... 180
Zoretti (Ludovic)..... 271
Zurlinden (le général)..... 82

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Baunard (Mgr), 302. — Bertillon (le Dr Georges), 230. — Bertillon (le Dr Jacques), 144. — Bonet-Maury (Gaston), 65. — Carnegie (Andrew), 145. — Casati de Casatis (Charles-Claude-Marie),

304. — Courcel (le baron Alphonse de), 66. — Cunisset-Carnot (Pierre-Paul-François), 67. — Dauchez (le Dr Henri), 67. — Demolder (Eugène), 303. — Dohm (Mme Hedwig), 146. — Galtier-Boissière (le Dr Émile-Marie-Théophile), 229. — Gangolphe (le Dr Michel), 304. — Héron de Villefosse (Antoine-Marie-Albert), 65. — Hinojosa y Naveros (Eduardo de), 147. — Jullien (Jean-Thomas-Edouard), 229. Kiaer (Anders Nicolai), 146. — Lacombe (Paul), 145. — Lanessan (Jean-Louis de), 305. — Lillý (William Samuel), 229. — Liszt (Franz von), 68. — Martin (Gabriel), 306. Naumann (Friedrich), 147. — Radlov (Vasilii Vasilievitch), 148. — Rayleigh (John William Strutt, baron), 149. — Sidgreaves (le R. P. Walter), 149. Welschinger (Henri), 306.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 70, 152, 231, 311.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 71, 153, 232, 311.

Concours, 232.
Prix, 71, 154.

Mélanges : Annuaire général de la France et de l'étranger, 311. — Almanach catholique français, 312 — Almanach Hachette, 312. — Almanach du Bon Français, 232. — Autres Almanachs pour 1920, 233. Agenda P.-L.-M. 1920, 313. — Journées grégoriennes de Lourdes, 72. — Le Chanoine Albanès, 314.

Nouvelles : Paris, 72, 154, 233, 314. Anjou, 75. — Bretagne, 75, 155. — Cambrésis, 155. — Champagne. 315. — Franche-Comté, 156, 236, 315. — Gâtinais, 316. — Languedoc, 236, 316. — Limousin, 76. — Lyonnais. 316. — Maine, 76. — Normandie, 156. — Orléanais, 156. — Poitou, 76, 317. — Savoie, 236. — Velay, 156. — Belgique, 317. — Espagne. 77, 157. — Italie, 77, 157, 317. — Tchécoslovaquie 158. — Yougoslavie, 158. — Afrique, 158, 318. — Afrique occidentale française, 237. — États-Unis. 78, 158, 237, 318.

Publications nouvelles : 78, 159, 238. Dernières Publications illustrées, 319.

ERRATUM

Page 197, ligne 16, *au lieu de* : un certain consul des États-Unis, Santa-Cruz, *lisez* : un certain consul des États-Unis à Santa-Cruz [ce consul se nommait Joseph Hart].

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

Z
1007
P73
t.145-
146

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY